



HAL
open science

Conscience, métacognition, inconscient : neurosciences et psychanalyse : une mise en tension dialectique

Yann Hermitte

► **To cite this version:**

Yann Hermitte. Conscience, métacognition, inconscient : neurosciences et psychanalyse : une mise en tension dialectique. Psychologie. Université Rennes 2, 2017. Français. NNT : 2017REN20002 . tel-01449568

HAL Id: tel-01449568

<https://theses.hal.science/tel-01449568>

Submitted on 30 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE

**THESE / Université Rennes 2
UFR Sciences Humaines**

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR de l'Université Rennes 2

Mention : Psychologie

Ecole doctorale Sciences Humaines et Sociales

présentée par

Yann Hermitte

Préparée à l'Equipe d'Accueil 4050
Recherches en psychopathologie, Nouveaux
symptômes et lien social
Université Rennes 2

**Conscience,
Métacognition,
Inconscient.**

**Neurosciences et
Psychanalyse :**

Une mise en tension dialectique

Thèse soutenue le 07/01/2017

devant le jury composé de :

Caroline Doucet (Membre du jury)

Maître de Conférences, Université Paris 8 – Saint Denis

Jean-Luc Gaspard (Membre du jury)

Maître de Conférences HDR, Université Rennes 2

Patrick Martin-Mattera (Membre du jury)

Professeur, Université Catholique de l'Ouest Angers

Sidi Askofaré (Rapporteur du jury)

Professeur, Université Toulouse Jean Jaurès

Mohammed Ham (Rapporteur du jury)

Professeur, Université de Nice

Alain Abelhauser (Directeur de thèse)

Professeur, Université Rennes 2

Présentation de la Thèse de Doctorat



UNIVERSITÉ RENNES 2 – HAUTE BRETAGNE

Unité de Recherche

Ecole Doctorale - Humanités et Sciences de l'Homme

Sous le sceau de l'Université Bretagne Loire

Conscience, Métacognition, Inconscient Neurosciences et Psychanalyse : une mise en tension dialectique

Thèse de Doctorat

Discipline : Psychologie

Présentée par Yann HERMITTE

Directeur de thèse : Alain ABELHAUSER

Soutenue le 07 janvier 2017

Jury :

Mme Caroline DOUCET, Maître de Conférences, PARIS 8 - Saint Denis

M. Jean-Luc GASPARD, Maître de Conférences HDR, Rennes 2

M. Patrick MARTIN-MATTERA, Professeur, U.C.O Angers

M. Sidi AsSKOFARE, Professeur, Toulouse Jean Jaurès

M. Mohammed HAM, Professeur, Université de Nice

M. Alain ABELHAUSER, Professeur, Rennes 2

« *Succhiepere e finire* »

Devise en ancien dialecte toscan

Avant-Propos

Ce travail de thèse en psychopathologie a été réalisé avec pour objectif de se tenir au plus proche des avancées de la science. Il était important de maintenir cette recherche dans l'actualité dynamique et mouvementée des neurosciences actuelles. L'inconscient et la conscience sont en effet, devenus, en très peu de temps, les figures de proue de la recherche sur le fonctionnement cérébral. Le formidable renouveau que connaissent les recherches dans ces domaines depuis plus de vingt ans en est la preuve, tout comme les projets de grandes envergures aux moyens colossaux, qui ont vu le jour notamment en 2013 (Human Brain Project, Blue Brain, Brain Initiative...) ce qui, de façon contingente, correspond au démarrage de cette thèse. Les travaux en laboratoire ont débuté dans les années 1970/1980 puis se sont intensifiés dans les années 1990. Les années 2000 ont vu les premières publications de livres de vulgarisation, d'ouvrages tentant de construire des théories plus générales de la conscience, du fonctionnement cérébral et par corollaire, de l'inconscient. Cette dynamique perdure aujourd'hui et les expériences se font plus précises et plus complètes. Les variables prises en compte et maîtrisées en laboratoire, s'élargissent en délaissant le modèle restrictif dominant datant du siècle dernier et qui se limitait caricaturalement au stimulus et sa réponse. C'est donc à cette formidable effervescence qu'il s'agissait de s'adosser, de s'inspirer et possiblement, de participer.

Cette attention portée à la science le fut également pour la psychanalyse et les publications sur les sujets que cette thèse entendait traiter. Bien entendu, la première approche, autrement dit les neurosciences, s'est avérée plus productive durant ces trois années sur les thèmes de l'inconscient et de la conscience. Pour autant, en psychanalyse, des revues continuent de publier des volumes entiers sur ces thèmes, des ouvrages paraissent ; et il était important, dans ce travail, de montrer que sur ces thèmes de l'inconscient et de la conscience, même pour la psychanalyse qui les a traités il y a plus d'un siècle, la *messe n'était pas dite*. Certes, il n'y a pas eu de révolution dans la conception psychanalytique de l'inconscient depuis plusieurs décennies et alors que les neurosciences avancent de nouvelles hypothèses, la psychanalyse conserve l'héritage freudien et lacanien comme boussole. Mais c'est précisément en s'appuyant sur ces travaux pourtant *plus anciens* qu'il est possible de mettre en tension l'approche psychanalytique et neuroscientifique de la notion d'inconscient et de celle de la conscience.

Il apparaît en effet que le contexte actuel des recherches en neurosciences permet d'interroger des concepts largement étudiés par la psychanalyse. Et force est de constater dans ce rapprochement, que les notions freudiennes et lacaniennes, bien que parfois mises en doute par les découvertes de la science, semblent témoigner d'une étonnante modernité.

Ce travail a donc été réalisé avec cette *conscience* que la science traverse un « moment » d'une incroyable richesse et que ces avancées permettent désormais, à la psychanalyse et la recherche en psychopathologie, de se positionner comme des interlocutrices crédibles et légitimes. Ce travail est un travail de recherche et ne tend pas spontanément à s'inscrire dans les débats et les affrontements entre ces différentes approches, mais il ne les néglige ni ne les contourne.

Cette thèse a été écrite en trois ans, en parallèle de l'exercice de la fonction de psychologue en C.M.P.P., de Délégué du Personnel de l'A.S.E.A. N.F.C. ainsi que la fonction de formateur en I.F.S.I., I.R.T.S, I.R.R.F.E.E. et l'I.S.S.M. où ces questions de recherche fondamentale, en apparence lointaines, trouvent un écho spécifique et particulièrement actuel.

Remerciements

Mes remerciements vont, en premier lieu, à M. Abelhauser qui a spontanément accueilli mon désir de réaliser un travail de thèse et qui a su y donner une orientation actuelle tout en respectant les centres d'intérêts dont il connaissait l'importance à mes yeux. Je le remercie d'avoir accepté, dans le prolongement de mes travaux précédents, de diriger ces recherches et d'avoir su cultiver le plaisir indispensable à l'aboutissement de ce travail, comme l'opiniâtreté nécessaire à ce qui l'entoure. Je le remercie enfin pour ces échanges qui ont maintenu cette recherche dans une perspective de nouveauté et de découverte.

Je remercie Colette et Hubert Hermitte pour leurs patientes et multiples relectures ; mais au-delà de ces aspects, je les remercie pour l'intérêt, toujours aussi vif, qu'ils ont porté à ce travail de recherche comme aux plus anciens.

Merci également à mes trois enfants, Lilie, Jules et Paul pour leurs présences et l'attention sincère qu'ils ont eu pour ces recherches. Je les remercie pour leurs questions, leur suivi serein et assidu et pour le respect des « temps calmes » durant lesquels leur discrétion nous a permis de faire cohabiter un travail de recherche et leurs jeux d'enfants.

Je remercie enfin ma compagne, Brigitte Jouguelet, pour sa présence, ses remarques et ses corrections ; pour nos discussions et échanges sur ces sujets de recherche qui nous animent, sur nos pratiques également ; pour sa constance et son soutien bienveillant. Je la remercie enfin pour le partage, au jour le jour, de ce qui fait qu'une vie est *commune* et heureuse.

TABLE DES MATIERES

Présentation de la Thèse de Doctorat	1
Avant-Propos	5
Remerciements	7
Introduction	15
<i>Histoire du Dôme</i>	15
<i>Histoires d'hommes</i>	19
<i>Histoires de l'Homme</i>	21
<i>D'incomplétudes en fondamentaux</i>	28
<i>Mise en tension sous tension</i>	33
<i>Vers une dialectique</i>	38
<i>Entreprendre sur des perspectives</i>	41
<i>...et finir sur l'architecture</i>	45
I - Sur les inconscients	51
« <i>Inconscient – drôle de mot !</i> »	51
1 – L'inconscient cognitif	53
<i>a/ Tour d'horizon des techniques utilisées en neurosciences</i>	53
1. La T.E.P. : Tomographie par Emission de Positron	56
2. L'I.R.M.	60
3. L'I.R.M. fonctionnelle (BOLD)	63
4. L'électroencéphalographie et magnétoencéphalographie	67
5. Les techniques « d'amorçage » et de « masquage »	69
<i>b/ Les indices d'un inconscient cognitif</i>	72
1. Hémi-négligence spatiale, « Blind sight », amnésie antérograde etc	72
2. Découvertes en neurosciences	80
3. Les limites de l'expérience	85
<i>c/ Etat des connaissances actuelles sur l'inconscient cognitif</i>	87
1. Définition de l'inconscient cognitif	87
2. Des hypothèses possibles sur les origines de cet inconscient	91
3. Les limites de l'inconscient cognitif : vers la conscience	92
2 – L'inconscient psychanalytique	95
<i>a/ L'autre Inconscient</i>	95
1. Clinique des névroses	98
2. La méthodologie de Freud	109
3. Fondements de la théorie psychanalytique concernant l'inconscient	113

<i>b/ Enrichissement d'un concept</i>	123
1. L'apport lacanien	124
2. Elargissement des contours du concept d'inconscient	131
3. Limites de la théorie psychanalytique	134
<i>c/ Actualité de la recherche en psychanalyse</i>	138
1. Dernières recherches sur l'inconscient psychanalytique	138
2. Des hypothèses possibles sur les origines de cet inconscient	140
3. Les limites de l'inconscient psychanalytique : vers le réel	143
3 – Les quatre concepts fondamentaux de l'Inconscient	143
<i>a/ La Perception</i>	144
1. Reprise de la perception en neuroscience	144
2. ... et en psychanalyse	148
<i>b/ La Mémoire</i>	151
1. Descriptif actuel des différents types de mémoires	151
2. Interrelations entre les inconscients et la mémoire.....	155
<i>c/ La Temporalité</i>	162
1. « Le facteur temps ne sonne jamais deux fois » : état des lieux.....	162
2. Une conception singulière du temps pour chaque inconscient.....	166
<i>d/ Le Langage</i>	174
1. De l'entrée dans le langage.....	174
2. ...à ses effets dans l'inconscient : de la particularité du langage.....	177
II – Conscience, Métacognition & Subjectivité	185
« <i>La pensée est un éclair au milieu d'une longue nuit mais c'est un éclair qui est tout.</i> »	185
1 – La conscience et ses états	188
<i>a/ L'accès à la conscience par le fonctionnement cérébral</i>	188
<i>b/ Spécificités de la conscience en neurosciences et métacognition</i>	197
<i>c/ Conception et évolution de la notion de conscience en psychanalyse</i>	208
2 – Cartographie de l'inconscient : contours et perspectives pour une mise en tension dialectique	217
<i>a/ Eléments généraux de la problématique : latitudes et longitudes de l'inconscient</i> ...	217
1. Dualisme et nouveaux monismes	218
2. A propos du corps.....	225
3. Repérages épistémologiques : les discours	234
<i>b/ Débats actuels autour de la problématique : les coordonnées locales de l'inconscient</i>	248
1. Coordonnées psychanalytiques	248
2. Coordonnées relatives	255
3. Coordonnées neuroscientifiques.....	269

<i>c/ Articulations modernes de la problématique : le méridien de l'inconscient</i>	276
1. Limites aux inconscients.....	276
2. Nuances de l'inconscient.....	282
3. Questions de l'inconscient à la recherche.....	288
3 – Sur les constructions théoriques générales du cerveau ; la conscience et la subjectivité par le biais de :	295
<i>a/ L'Evolution</i>	295
<i>b/ L'action</i>	303
<i>c/ L'Espace de travail neuronal global</i>	307
<i>d/ La temporalité</i>	313
<i>e/ La responsabilité</i>	318
<i>f/ Du corps</i>	324
III – Sur une dialectique possible et ses effets sur le concept d'inconscient.....	333
« Sorte de place... dans la tête, un peu protégée... où vont les souvenirs mais je n'ai pas de contact avec ».	333
1 – Mise en tension et dialectique.....	336
<i>a/ De l'antimatière à un savoir sur soi</i> :.....	337
1. D'une inscription physique de la subjectivité ?.....	337
2. Subjectivité consciente ou inconsciente ?.....	353
<i>b/ Perception et singularité</i> :.....	360
1. « Privatisation » d'un mécanisme universel ?.....	360
2. Espace de travail « global » et Espace de travail « unaire » ?	365
<i>c/ Du refoulement en question</i> :.....	373
1. Qu'est-ce que la conscience n'est pas ?.....	373
2. Quels mécanismes pour quelles fonctions ?.....	379
<i>d/ Présences conscientes</i> :.....	384
1. Effets de temps et faits de mémoires ?.....	384
2. L'inconscient le devient-il <i>après-coup</i> ?	395
<i>e/ Equivoque et incubation : le travail de l'inconscient</i>	404
1. Langage articulé ou articulations du langage ?.....	404
2. De l'incubation à l'interprétation comme « moments » d'Eureka ?	415
2 – Des effets de la dialectique sur l'inconscient.....	424
<i>a/ L'inconscient renouvelé ?</i>	424
1. Résumé des positions, préalables et cœur de la problématique	426
2. Premières constatations concernant l'inconscient.....	430
3. Eléments pour une étude de la subjectivité.....	436
<i>b/ Les effets d'une dialectique,</i>	439
1. Sur l'existence d'une vie mentale interne.....	439
2. Sur la conscience et son sujet	441

3. Sur le passage « obligé » de la conscience	443
4. Sur les limites du savoir sur soi.....	444
5. Sur la causalité	445
6. Sur les déterminismes	449
<i>c/ Perspectives dialectiques</i>	<i>453</i>
1. Pour l'inconscient.....	453
2. Pour la conscience	463
3. Pour la subjectivité.....	467
Conclusion	473
<i>Du Dôme au Tore.....</i>	<i>473</i>
<i>Subversion des discours et dialectique du sujet</i>	<i>475</i>
<i>Psychanalyses en I.R.M et neurosciences du divan.....</i>	<i>480</i>
<i>L'inconscient au-delà des discours.....</i>	<i>485</i>
<i>Les résultats scientifiques comme trajectoire vers une subjectivité non consciente.....</i>	<i>491</i>
<i>Perspectives de recherches</i>	<i>495</i>
<i>Succiepere e.....</i>	<i>500</i>
Bibliographie	511

Conscience, Métacognition, Inconscient.

**Neurosciences et Psychanalyse :
une mise en tension dialectique**

Introduction

Histoire du Dôme

1296. Florence.

Au cœur de la ville, les ruelles s'enchaînent, se rejoignent, se croisent ; on y marchande ou échange, on parlemente. La vie quotidienne anime la formidable cité et chacun vaque dans le dédale qui entoure l'église Santa Reparata. Pourtant un projet d'envergure, qui était en préparation depuis des années, va commencer. Ici même, sur l'emplacement de la vieille église décrépite, vont être bientôt posées les premières pierres de l'édifice qui sera non seulement le symbole de la désormais très puissante Florence, mais aussi, l'un des socles de la Renaissance entre autres, dans le domaine de l'architecture. En cette année 1296, le son des outils de taille résonne sur les pierres, l'effervescence gagne toute la cité : la construction de ce qui allait devenir *il Duomo di Firenze* commençait.

A cette période, Florence est l'une des villes les plus puissantes d'Italie et c'est de cette dernière que les Arts et les Sciences vont connaître bientôt l'une des plus formidables métamorphose de l'Histoire. Depuis la première croisade, Florence a pris une place centrale dans le monde moyenâgeux : sa monnaie est utilisée pour le commerce entre les pays, elle est un lieu de passage obligé pour les marchandises, elle est au carrefour de l'Orient et de l'Occident et surtout, dans cette période prospère, l'art et l'architecture sont un signe ostentatoire de richesse d'un royaume. Florence, de par son emplacement, va s'enrichir pendant deux siècles, voir naître une bourgeoisie florentine et ne va avoir de cesse de vouloir rivaliser avec ses concurrentes historiques autrement que par la voie des armes.

Voulue pour devenir le bâtiment ayant le plus grand dôme du monde, la Cathédrale Santa Maria del Fiore, fut érigée, à son commencement, selon les plans d'Arnolfo Di Cambio. Elle devait devenir le chef d'œuvre de la ville, sa vitrine et allait faire rayonner, dans le monde de la « pré-renaissance », la richesse et la supériorité de la ville de Florence. A cette période, les armes, la richesse et la réussite commerciale ne suffisent plus à alimenter les rivalités entre les villes : l'argent est investi pour accueillir les artistes de renom, favoriser les sciences et bien entendu, bâtir des monuments censés symboliser toute la réussite et la puissance de la cité. Florence, qui vient d'imposer son joug sur la Toscane, voit ici l'occasion de construire un édifice digne de son rang.

Le chantier commence donc, on coule les fondations autour de l'église Santa Reparata, vieillissante mais digne église, accueillant alors le gouvernement de la « République » florentine. Cette dernière restera debout tant que les travaux de la future cathédrale n'exigent pas son démantèlement. Mais la surface de la nouvelle cathédrale est si étendue que la petite église recouvre à peine l'intégralité de la future nef. Le projet est colossal et les florentins de l'époque savent qu'ils n'en verront pas l'inauguration. Mais la volonté est là, l'intérêt de chaque habitant également : la construction se fera avec la bénédiction du peuple.

Alors que c'est l'un des édifices les plus réputés d'Italie, les connaissances accumulées à propos des étapes de construction de la cathédrale sont soumises à controverse. Mais, de façon assurée, il est possible de préciser que le premier projet pensé par Arnolfo Di Cambio, agrandit

nettement la superficie de l'église Santa Reparata. De façon tout aussi assurée, et du fait que le chantier dura plus d'un siècle, il est possible également de noter que les fondations furent agrandies afin de supporter le poids des murs qui allaient s'élaner davantage vers le ciel que ne l'avait prévu Arnolfo Di Cambio. En ces temps, les chantiers duraient des décennies voire des siècles. Cela fut notamment le cas pour la cathédrale de Milan dont la construction dura plus de cinq siècles. Durant ces longues périodes, les architectes se succédaient pour réaliser le projet en y ajoutant leur sensibilité et leur style. De même, les gouvernants se succédant, les maladies passant (peste noire en 1348 qui décimera presque la moitié de la ville), les moyens financiers allant et venant, la construction de la cathédrale de Florence, ne fut pas régulière et continue.

Francesco Talenti prendra les rênes de la construction pendant vingt ans, continuera les travaux entamés par ses prédécesseurs et fera en sorte d'agrandir la structure de la cathédrale afin qu'elle accueille, à l'époque, le plus grand dôme du monde. « Plus grand dôme du monde » dont il était évident, déjà en ces temps-là, qu'il allait poser de sérieux problèmes dans sa construction puisque personne ne savait exactement comment réaliser une telle structure. Pourtant, pendant les années voire les décennies qui suivirent la mort de Talenti, les travaux continuèrent, les murs s'élevèrent toujours plus haut et la cathédrale prenait sa forme définitive. *Santa Maria Del Fiore* fut construite en 170 ans et la volonté d'avoir, à Florence, le plus grand dôme du monde restera intacte.

Au début du XV^{ème} siècle, le problème se posa alors de voir bientôt un édifice parfaitement achevé mais ayant, au-dessus du transept, un trou béant, une voute céleste à défaut d'une voute bâtie. Il n'était pas pensable pour évoquer la puissance de Florence que l'on parle d'une cathédrale où l'eau ruisselle à l'intérieur. En 1418, fut ainsi organisé un concours afin de trouver l'architecte capable de construire un dôme digne de la superbe de Florence. L'argent promis et surtout la renommée certaine pour le vainqueur firent que le concours eut un remarquable succès. Mais les candidats ne furent apparemment pas des plus convaincants. Les projets reposaient sur le modèle en vigueur de la maçonnerie de l'époque. Ils étaient particulièrement coûteux : il fallait non seulement financer tous les matériaux pour construire la voute, mais également l'échafaudage et la charpente de bois (les cintres) qui allait maintenir le béton et les briques le temps du séchage. La quantité de bois nécessaire avec une telle méthode, posait, elle aussi, problème. La réussite d'un tel projet allait finir par reposer sur l'ingéniosité d'un seul homme.

Se jouait, à travers ce concours, les prémices de la Renaissance et l'importance pour une ville de démontrer ses capacités à innover, inventer et surtout impressionner. Pour combler cette béance de plus de 42 mètres de largeur et se trouvant à près de 53 mètres de hauteur, il fallait davantage que les connaissances de l'époque et ce, non seulement sur un plan architectural, mais également au niveau du génie civil, de la mécanique, de la physique ou de l'art. Or, un homme parvint à convaincre les édiles florentins : Filippo Brunelleschi. Orfèvre de formation, cet homme souvent décrit comme tourmenté et colérique avait déjà remporté un concours, dans cette même ville, presque vingt ans plus tôt. Gagnant ex aequo avec Lorenzo Ghiberti pour réaliser la seconde porte du baptistère de Florence, il s'en va pourtant suite à ce qui fut, pour lui, un échec que de devoir partager son prix. Pendant près de quinze ans, il se forme au dessin, la peinture, la gravure, la sculpture... Il visite Rome, s'intéresse aux architectures antiques dont les prouesses impressionnent mais pour lesquelles le savoir-faire a disparu. Aussi, de retour à

Florence, il entend garder ses secrets de fabrications, ses brevets et codes ainsi que tous ses papiers et calculs, de peur qu'on ne lui vole ses idées et ses connaissances uniques.

Une anecdote du biographe de Brunelleschi, Antonio Di Tuccio Manetti (1423-1497) illustre divers traits de la personnalité de cet homme : lors de réunions préliminaires qui allaient décider de l'avenir de son projet, Brunelleschi proposa à ses détracteurs de faire tenir droit un œuf. Selon, lui, celui qui y parviendrait serait digne de construire le dôme. Après l'échec de l'auditoire, Brunelleschi pris l'œuf et l'écrasa afin qu'il tienne debout. Devant une telle évidence, tous se défendirent en prétextant que s'ils avaient su, ils auraient, eux aussi, réussi à faire tenir l'œuf. Et Brunelleschi de leur répondre que s'il leur expliquait comment faire la coupole, ils sauraient eux aussi la faire. Brunelleschi fut donc très avare d'explications, il donnait le minimum d'informations et passait de fait, parfois pour un « bavard » souvent pour un fou.

Malgré toutes les réticences, les doutes et les oppositions, la proposition de Filippo Brunelleschi attira l'attention. Ce qu'il présenta de son projet fut longuement étudié, attaqué, dénoncé mais il eut finalement gain de cause et obtint de diriger le chantier. La condition qui lui fut imposée était de partager la direction du chantier avec Ghiberti, celui-là même qui presque vingt ans plus tôt, priva Brunelleschi de la gloire qu'il recherchait. Leur rivalité donna lieu à des complots, des messes basses, des dénonciations, des emprisonnements sur la base d'éléments douteux. Pourtant, le temps passant, Brunelleschi continua son travail, innovant lorsque cela était nécessaire, sculptant dans des navets ce qu'il ne parvenait (ou ne voulait) pas à expliquer oralement ou par écrit. Intraitable avec les ouvriers, il ne céda pas aux revendications et finissait même par obtenir davantage d'eux. Brunelleschi restait insaisissable pour ceux qui étaient tenus de travailler avec lui mais malgré cela, le chantier avançait et le dôme prenait forme. Ainsi, peu à peu, Brunelleschi finit par avoir la reconnaissance des commanditaires et du peuple et devint le seul et unique véritable orfèvre du Duomo di Firenze.

Brunelleschi parvint, en effet, à construire un dôme en cumulant des particularités architecturales, des innovations en maçonnerie, des trouvailles en ingénierie et quelques trésors d'ingéniosité. La première proposition, tirée de projets plus anciens, fut de construire un dôme ayant une double coque ou « calotte ». La première, sur sa surface intérieure, accueillerait de la mosaïque dorée (projet finalement abandonné au profit de plâtre blanc puis de la peinture, par Vasari puis Zuccaro, de Jugement Dernier). La seconde, plus légère permettait de protéger la première des éléments extérieurs mais permettait aussi à la cathédrale d'être plus élevée et donner ainsi plus de prestance à l'ensemble. Pour construire la première, épaisse de deux mètres, solide et massive à plus de cinquante mètres de haut, puis la seconde, Brunelleschi proposa que le dôme soit, pour ainsi dire, « autoportant ». Cela allait permettre de se dispenser des « cintres » de bois, habituellement placés sous les pierres et la maçonnerie afin de permettre le séchage mais aussi donner la forme voulue. Brunelleschi proposa donc qu'après avoir placé les huit « nervures » principales visibles de l'extérieur, elles soient reliées entre elles grâce à des anneaux de briques horizontaux et des nervures secondaires invisibles. Une fois jointes, les deux coupoles formeraient un ensemble stable. Elles furent recouvertes sur le dessus et le dessous par une couche de briques. L'espace entre les deux coupoles resterait vide autant que faire se peut afin d'alléger l'ensemble. A leur sommet, les nervures se rejoindraient par un cercle laissant passer la lumière.

Les innovations de Brunelleschi se trouvent dans la structure formée par les briques. En effet, la taille et la façon dont elles furent mises les unes par rapport aux autres, permis de répartir le poids de façon à ce que l'ensemble « repose » sur lui-même, ou dit autrement, que la compression (poussée vers le bas) et la poussée latérale, inhérentes à la construction d'une coupole soumise aux lois de la gravité, soient compensées par une structure géométrique spécifique. La technique dite de la « chaînette inversée » permet en effet, de répartir les forces et de soutenir plus de poids, tout comme le fait une feuille de papier, pourtant fine et fragile, lorsqu'on lui donne une certaine courbure (comme une tuile). Cette structure permit à Brunelleschi d'orienter les forces vers l'intérieur du dôme et contrecarrer ainsi les forces de compression et de tension latérale. Par ailleurs, l'autre particularité fut d'agencer les briques avec une disposition dite « en arête de poisson » ; ce qui permet également une répartition du poids sur l'ensemble de la surface et non plus uniquement sur les rangées du bas. En combinant cette technique de « spina di spece » et de celle de la chaînette inversée, Brunelleschi contournait les difficultés dues aux habitudes de son époque, économisait le coût des cintres et permettait au dôme de voir enfin s'élever dans le ciel le symbole de la réussite florentine.

Mais le génie de Brunelleschi ne se limita pas à l'architecture : il mit au point des machines innovantes, de véritables prototypes, afin de monter les lourdes charges. Brunelleschi en aurait imaginé et réalisé plusieurs mais deux ont particulièrement marqué les esprits et l'avenir des techniques de constructions. Il fit en effet, construire des palans permettant de démultiplier, par le biais d'engrenages et autres poulies, les forces et de monter ainsi, à des hauteurs vertigineuses, des charges importantes avec l'aide de seulement deux bœufs. Il s'offrit le luxe d'y ajouter un système qui permettait de faire descendre ou monter les charges selon les besoins mais en laissant les bœufs tourner dans le même sens. Cette trouvaille fut un gain de temps mais aussi d'argent. Il fit également construire le « Castello », une grue affublée d'un contre poids et qui permettait de déplacer latéralement les charges lourdes. Cet ensemble de machines permet de limiter le nombre d'échafaudages sur le chantier et facilitait le travail des ouvriers. Chacune de ses idées apportait donc son lot d'innovations et voyait le Dôme se refermer peu à peu.

En 1436, dix-huit années après le retour de Brunelleschi à Florence et sa présentation au concours, *Il Duomo* est achevé. Le jour de l'Annonciation de cette même année, le pape Eugène IV consacre la cathédrale. Les florentins fêtent l'évènement, la ville est en liesse et Brunelleschi savoure sa réussite devant l'œuvre qui deviendra également son tombeau. Il meurt dix ans plus tard en ayant eu le temps de finaliser et voir poser le lanternon qui consolide l'ensemble du dôme. Près de 170 ans après le début de sa construction et avec une hauteur supérieure à cent mètres, la Cathédrale Sante Maria del Fiore donnait enfin à Florence le symbole de son rayonnement et à la Renaissance le socle des révolutions à venir.

Le chantier du Duome di Firenze au passage de Brunelleschi regorge non seulement d'anecdotes sur les arcanes du pouvoir florentin en ce début du XV^{ème} siècle, mais également sur le personnage et ses inventions. Pourtant, l'ombre du mystère plane encore sur les secrets de Brunelleschi. Ses connaissances et ses trouvailles ne nous sont pas toutes parvenues. Des doutes subsistent et les controverses émergent. Brunelleschi a gardé ses secrets et n'a pas dévoilé l'intégralité de son savoir. Ce dernier est caché dans ses codes (dont peu nous sont parvenus), ses intrigues et ses silences. Seule subsiste l'admiration de son chef d'œuvre.

Mais grâce, entre autres, à lui, les formidables découvertes de la Renaissance allaient pouvoir voir le jour. Les successeurs de Brunelleschi, dont Léonard De Vinci, pouvaient désormais

laisser éclater tout leur génie... Les sociétés, les arts et les sciences allaient connaître de formidables nouveautés et avancées créant ainsi le terreau fertile qui verra l'ère moderne modifier entièrement le rapport des hommes et des femmes à la religion, au savoir, au lien social et à eux-mêmes.

Histoires d'hommes

Car Brunelleschi, a comblé bien plus que la béance laissée, par ses prédécesseurs, au sommet de la cathédrale de Florence. Avec ses formidables productions architecturales, artistiques, mécaniques, il a comblé des « vides de savoirs » que la science laissait jusqu'alors. En refermant, avec une telle ingéniosité, la fenêtre de 42 mètres ouverte aux quatre vents de la Santa Maria del Fiore, Brunelleschi ouvrait de nouveaux champs de connaissances. Enfin, au-delà du symbole que sa réussite offrit à Florence, le travail de Brunelleschi fut également le symbole de la science novatrice et triomphante sur ce qu'il est coutume d'appeler, à tort, l'obscurantisme du Moyen-Age. Il ne fut bien entendu pas le seul orfèvre de ces révolutions qui s'étalèrent sur plusieurs siècles. Mais à l'image de la béance qu'il a su combler par la pierre et la brique, des espaces vides du savoir scientifique de l'époque purent être comblés grâce à ses réalisations.

Cette trajectoire d'un génie sur l'une des plus belles œuvres d'architecture nous conduit à celle d'un autre homme, dont l'ouvrage n'est pas sans similitudes avec celui de Brunelleschi. Cet homme, génie pour certain, passa également une longue partie de sa vie à construire un édifice. Pour se faire, il dut lui aussi, faire preuve d'ingéniosité et d'inventivité. Pour faire tenir entre elles les briques de sa construction, il lui fallut réfléchir, à son tour, à de nouveaux agencements, de nouvelles dispositions afin que les forces auxquelles il avait à faire puissent être des alliées. Il voulut, tout comme Brunelleschi, donner à l'ensemble de son œuvre, une structure solide dans ses fondements, une architecture logique mais aussi séduisante au regard. Il cherchait également une utilité pour ceux qui pénétreraient l'édifice. Enfin, il chercha à ce que cette œuvre ait une valeur de symbole afin qu'elle rayonne suffisamment dans l'air de son temps. Et, à l'image de son prédécesseur, il y parvint.

Son œuvre fut vite connue dans le monde entier, elle inspira de nombreux successeurs (avec plus ou moins de réussite chez ces derniers), fit « école », fut contestée à ses débuts mais finit par imposer notablement sa signature dans certains domaines de la médecine surtout. Son aura se répandit, on entendait parler d'elle, on débattait, on allait voir une personne qui l'avait étudiée, qui l'avait connue, qui saurait (peut-être) nous en enseigner quelque chose... Le temps passant, l'œuvre attira beaucoup d'hommes et de femmes qui vinrent contempler les peintures de la voûte laissée par Freud pour y loger les emblèmes de la psychanalyse.

Bien que les deux hommes accordent tous deux une importance certaine à la religion, ce n'est précisément pas cet aspect qui intéresse ici. Que la correspondance s'opère autour d'un édifice religieux n'est certainement pas sans hasard, mais pas sans conséquences non plus. Conséquences qui sont d'autant plus délétères qu'elles sont l'une des accusations récurrentes faites par les détracteurs de la psychanalyse : elle relève d'un fonctionnement quasi religieux, organisé autour de quelques « papes » menant chacun des écoles de fidèles et tout ceci autour d'un dogme dont les fondements relèveraient de la croyance. Mais bien au-delà de cette comparaison triviale, ce qui rend pertinent le rapprochement de l'architecte et du neurologue, ce sont leurs contributions à lever le voile sur des océans de mystère que la science de leur

époque ne parvenait pas à dompter. Ils ont tous deux, réussi à bâtir un édifice qui, bien au-delà de leur réalisation, est venu recouvrir des incomplétudes et apporter un éclairage sur des questionnements jusque-là sans réponse.

Pourtant, si l'œuvre de l'un résiste à la modernité et conserve un certain respect, celle de l'autre connaît de sérieuses remises en cause.

En architecture, il est désormais chose « aisée » de combler un vide de 42 mètres à une hauteur de 50 mètres. Les prouesses actuelles dépassent largement ce challenge. Les matériaux modernes permettent même de telles réalisations en un temps bien moindre. Les connaissances acquises dans ces domaines depuis la mort de Brunelleschi permettent d'envisager des bâtiments aux dimensions hors-normes. Mais pourtant, au cœur de la ville de Florence, le Dôme trône toujours, serein, n'ayant pas perdu de sa beauté et ne se souciant guère des avancées scientifiques qui parviennent à peine à déchiffrer tous les secrets de sa construction.

Pour la psychanalyse, le temps n'offrit pas les mêmes perspectives. Bien que son œuvre ne fut pas de marbre et de pierre, Freud, comme Brunelleschi, laissa une trace dans l'histoire. Curieusement, il faut quelque intérêt porté à la construction du dôme de Florence pour connaître le nom de Brunelleschi ; celui de Freud est entré dans la vulgate populaire et avec lui, quelques notions de sa théorie. Mais son édifice est aujourd'hui critiqué, parfois violemment ; raillé par des détracteurs dont les desseins sont parfois ténébreux, son architecture jugée trop ancienne, manquant de modernité, vieillissante ; ses fondements sont remis en question car fragiles puisque sans objectivité expérimentale, nébuleux, presque mystiques. Enfin, ses défenseurs sont parfois considérés comme des croyants aveuglés, aux rites mystérieux suivant des messies charismatiques aussi bruyants qu'inconsistants. Ces invectives n'auraient eu que peu d'effets sur la psychanalyse et sa pratique, si elles n'avaient trouvé, dans les arcanes des pouvoirs actuels, une certaine résonance (ce qui, du reste, fut parfois le cas pour Brunelleschi lors de la construction du dôme). Pourtant, ces chimères n'ont pas à voir avec ce qui, en apparence, peut fragiliser réellement la psychanalyse aujourd'hui.

En s'attachant au fonctionnement du cerveau et plus globalement, de la subjectivité, Freud parvint à donner une architecture à la compréhension des comportements et pathologies chez l'être humain. Pour se faire, il fit appel à des concepts parfois plus anciens qu'il va entièrement refondre et auxquels il va donner une nouvelle utilité. Ce fut le cas pour l'inconscient. Mais il va également devoir en créer d'autres, parfois en puisant dans les mythes grecs, parfois dans les connaissances de l'époque, parfois dans sa propre réflexion. Tout comme Brunelleschi qui chercha des issues aux difficultés que lui posait la progression du dôme, l'ingéniosité de Freud tiendra dans sa capacité à trouver des solutions face aux problèmes que lui posent ses patients, à agencer ses hypothèses avec sérieux tout en les mettant à l'épreuve et surtout, sa réussite tiendra dans sa vigilance à ce que l'ensemble reste solide et logique.

Mais alors que l'architecte florentin, participait aux avancées scientifiques qui permirent, bien plus tard, à Descartes de rédiger son « Discours de la méthode » ; Freud se heurta à cette même méthode et aux scientifiques qui s'en réclamaient. Il mit d'ailleurs beaucoup d'énergie à rester dans ce qui était désormais devenu la tradition cartésienne. Mais malgré ses efforts, la psychanalyse ne fut jamais intégrée au corpus des sciences dites « exactes ». Elle se garde d'ailleurs aujourd'hui d'y être adossée. Elle a cependant une place singulière dans l'Histoire des sciences, fussent-elles « du vivant », « humaines » ou encore « des arts ». Lorsque Freud rédige ses premiers ouvrages à la fin du XIX^{ème} siècle, il entend répondre à des incomplétudes

de la science dans le domaine de la médecine et de la neurologie dont il était récemment devenu un diplômé. Il élabore ainsi des hypothèses, appuie ses écrits sur sa pratique, sa rencontre avec les patients ou les médecins de l'époque, mais ne peut en effet, les mettre à l'épreuve de l'expérimentation. C'est ce vide (aux yeux de Descartes) laissé par la psychanalyse, qui est aujourd'hui peu à peu comblé par la science. Science qui, aujourd'hui, aborde sans complexe les phénomènes auxquels la psychanalyse a affaire depuis plus d'un siècle. Et c'est de cette avancée de la science que viennent les véritables remises en question.

C'est d'ailleurs le fonctionnement même de la science : depuis Descartes, la démarche scientifique est de soumettre à la vérification expérimentale ce qui, sans cela, ne reste qu'une hypothèse. Cette exigence d'objectivité, de confirmation par l'expérience (reproductible dans le temps et donnant les mêmes résultats) engendre les « espaces vides » évoqués précédemment. La science ne donne pas de sens à ce qu'elle ne peut expliquer sans la confirmation par la vérification expérimentale. C'est aussi cet aspect qui fait que la science est et reste un « trésor d'incomplétudes »¹ : contrairement aux croyances (religieuses, chamaniques, intimes etc.), qui recouvrent les espaces restés « hors-sens » pour l'humanité avec des explications romancées et symboliques, la science donne une explication rationnelle sur la base de la réalité du monde qui nous entoure. Elle n'explique pas le « pourquoi » mais le « comment ». Elle parvient donc à contredire une croyance (comme l'héliocentrisme) et explique en quoi, au regard des connaissances accumulées, telle ou telle idée ne peut être crédible. Mais elle ne donne pas une explication sur le sens de tel ou tel événement. Elle dit d'où vient l'évènement, comment il a pu apparaître, elle en trouve les causes et les effets mais ne donne pas de causes finales qui, inévitablement mènent à l'écueil du « pourquoi ? ».

Histoires de l'Homme

Freud, lui, chercha à donner une explication aux symptômes de ses patients. C'est dans cet effort qu'il en vint à s'appuyer sur le sens des symptômes plutôt que leurs causes physiologiques puisqu'ils n'en avaient, à priori, pas. Ainsi, bien que non vérifiées par l'expérimentation, ses hypothèses le furent par l'expérience clinique. Se faisant, Freud revenait sur un autre thème cher à Descartes : la séparation entre le corps et l'esprit. C'est à cette dernière que Freud amena, par la clinique, des éléments de compréhension. Mais elle reste actuellement une des incomplétudes de la science. Une parmi d'autres, mais surtout, une parmi trois autres qui ont une importance singulière dans la recherche sur les origines de l'Homme.

A l'heure actuelle, le paysage des connaissances est parsemé de « ruptures », de *trous* dans les savoirs académiques, d'absences d'explications rationnelles et objectives et ce, dans différents domaines et parfois, sur des aspects essentiels pour la compréhension du monde et de l'existence même de l'humain. La science traverse une période particulièrement riche en incomplétudes. Non pas qu'elle connut des périodes de *plénitude* des savoirs mais bien parce que, dans l'Histoire des sciences, certaines périodes ont été marquées par ce qui n'était autre chose qu'une croyance en l'aboutissement des connaissances scientifiques sur le monde. Autrement dit, certains pensaient que la science était bientôt parvenue à réunir l'ensemble des lois fondamentales expliquant le fonctionnement du monde. Le siècle dernier semble avoir imposé un arrêt net à cette tendance et a, bien au contraire, ouvert de multiples voies de

¹ KLEIN E., in *Le Big Bang mes ancêtres et moi*, Documentaire de GUERIN F. & LECONTE E, Arte, 2009.

recherche et des perspectives nouvelles et profondément inattendues. En effet, les découvertes, en physique surtout (relativité, physique quantique), mais aussi tous les progrès technologiques faits dans chacune des branches de la science, élargissent largement le champ des possibles et annoncent quelques décennies d'incomplétudes.

Concernant les grands mystères que la science tente encore de comprendre, il serait possible d'évoquer la construction des pyramides d'Égypte, les lignes et géoglyphes de Nazca ou encore les secrets de fabrication du Dôme de Florence. Mais il en est d'autres dont l'évocation n'est pas sans donner un certain vertige et quelques-unes de ces incomplétudes conduisent à celles qui, en son temps, occupèrent Freud. Loin derrière la ligne d'horizon des connaissances actuelles, trois sont particulièrement *sensibles* aux yeux des scientifiques puisqu'elles abordent inmanquablement la question des origines de l'être humain : ses origines dans le temps et dans l'espace ; ses origines sur la Terre, ses origines qui font qu'il est un « animal... mais quel animal !¹ ».

La première, abrupte et inconfortable pour les scientifiques, est bien entendu la question des origines de notre Univers. Le Big Bang est un modèle qui, bien qu'encore très répandu auprès du grand public, date des années 60 (pour ce qui est de sa diffusion). Qu'il y ait eu un moment où l'univers fut si contracté qu'il en vienne soudainement, à rentrer en expansion, ne semble faire aucun doute auprès des astrophysiciens. Pourtant, restent de nombreux points d'ombre que la science s'attèle à comprendre. Ce qui est particulier dans la période qu'elle traverse actuellement, notamment en physique, c'est la coexistence de deux théories, à la puissance explicative et prédictive importante, mais dont il est actuellement impossible de faire se conjindre les lois qui les supportent. D'un côté se trouve la théorie de la relativité restreinte et générale édictée par Einstein et de l'autre, la physique quantique construite par quelques grands noms du siècle dernier tels Einstein toujours, mais aussi Schrödinger, Heisenberg, Majorana, Bohr, Fermi etc.

La première rend compte, entre autres, du fonctionnement du monde à l'échelle humaine mais également pour les distances incommensurables de l'univers. Elle offre à l'univers des caractéristiques et fait de l'espace et du temps des données concrètes pour les équations. Enfin, elle révolutionne entièrement notre conception classique du temps. Grâce à la théorie de la relativité, les scientifiques ont pu préciser certains aspects de l'expansion de l'univers. Si le Big Bang marque un moment où l'univers a commencé à s'étendre, il convient de remarquer que ce ne sont pas les objets contenus dans l'univers (galaxies, nébuleuses, amas...) qui se déplacent *dans l'espace*. En effet, les équations montrent que ces objets restent parfaitement immobiles. Qu'ils aient une rotation n'y change rien. Ce qui change, c'est la distance entre ces objets. Si ce changement n'est pas dû à un quelconque déplacement de ces mêmes objets, c'est qu'il dépend de la dilatation de l'espace-temps entre ces objets. La théorie de la relativité apporte donc aux scientifiques des éléments de compréhension de l'univers, de son expansion et donc des événements qui ont mené à son état actuel. Elle a également permis que s'ouvrent tout un ensemble de recherches qui sont devenues *fondamentales* pour notre compréhension du monde. Ainsi, les trous noirs restent un mystère pour la science : que se passe-t-il au-delà de leur « horizons » ? Quel est leur véritable fonctionnement ? Ouvrent-ils des passages vers un autre point de l'univers ? Etc. Mais les questions ne se limitent pas à ces corps si singuliers.

¹ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Conférence à l'Espace des Sciences de Rennes, 2008.

L'obscurité dans laquelle se trouve actuellement plongée la science vient de deux découvertes déroutantes et dont le nom porte bien le désarroi des scientifiques : l'énergie « noire » et la matière « noire ».

A l'opposé de ces distances calculées en années-lumière et des corps célestes massifs ou gigantesques, se trouve l'univers de l'infiniment petit. A cette échelle, la théorie de la relativité restreinte n'opère plus. Il faut s'en référer aux lois de la physique quantique. Ces dernières ne sont pas efficaces pour comprendre le monde macroscopique, non pas que les lois n'y soient pas exactes, mais parce que les probabilités de voir un événement quantique avoir lieu dans le monde « visible » sont infiniment restreintes. Si bien que depuis 13,7 milliards d'années, il ne semble pas probable que cela se soit produit. De même, il semble toujours aussi peu probable que cela n'arrive sur les quelques milliards d'années à venir. Véritable révolution des sciences au siècle dernier, cette nouvelle physique a permis de venir à bout de nombreuses zones d'ombres de la physique classique. Se faisant, elle en ouvrit autant voire davantage comme l'indétermination, l'effet tunnel, les liens invisibles qu'entretiennent les particules entre elles alors qu'elles n'ont aucun moyen connu « de communiquer » ou encore le lien étrange entre un superfluide sur terre et le mouvement de la galaxie. Malgré ces étrangetés, la physique quantique reste aujourd'hui formidablement efficace pour décrire le monde des particules. Sous d'épaisses équations se cachent la compréhension fine de ce sur quoi repose non seulement le vivant (et donc l'être humain), mais également ce qui l'entoure dans l'univers. Cette physique tente de rendre compte des lois à l'échelle de l'atome dont nous sommes exclusivement faits mais aussi des particules dont il est lui-même constitué. Elle cherche depuis quelques décennies à aller plus loin encore, en tentant de comprendre de quoi sont faites ces mêmes particules.

Pourtant, ces deux théories se rejoignent en un point, une limite qui devient commune aux deux mondes dont elles connaissent les lois fondamentales : le mur de Planck. Nouvelle incomplétude pour la science depuis quelques décennies, ce mur permit néanmoins aux scientifiques de développer des trésors d'ingéniosité pour en venir à bout. En 2008, le Large Hadron Collider (L.H.C.) était mis en route près de Genève avec pour objectif d'approfondir les connaissances sur la matière. Mais dans le cadre actuel de la physique, cela va bien plus loin. En effet, les progrès de la science ont entraîné un rapprochement de branches qui sont pourtant initialement éloignées. Ainsi, la cosmologie devient le partenaire de la physique des particules : l'une s'interroge sur l'histoire de l'Univers, l'autre sur celle de la matière. Les deux ont en commun un « moment », un état de l'univers où toute la matière était contenue dans un volume microscopique. Les deux théories (l'une pour l'univers, l'autre pour le microscopique) se rejoignent donc en ce lieu, cet instant qui renvoie à des énergies et des événements encore inconnus. La limite du mur de Planck est donc aussi, pour les uns, temporelle (ils ne savent pas ce qu'il y a eu avant ce moment de l'Univers où tout était contenu dans un volume microscopique) et pour les autres, c'est une question d'échelle (à ces dimensions, les lois de la physique classique, relativiste ou quantique n'opèrent plus avec la même réussite que pour les échelles auxquelles elles sont utilisées). Il faut ajouter qu'elles ne sont pas les deux seules branches de la science à se rejoindre autour de ces questions. Au contraire, l'arrivée à ces limites du savoir fait se rejoindre de nombreuses approches, mais aussi théories. Ainsi, le L.H.C. a vu le jour grâce à la mise en commun de nombreux corps de métier et spécialités respectives ; ne serait-ce que dans sa conception mais aussi dans ses objectifs. La période où un seul homme pouvait avoir accès aux principales connaissances de son époque et les maîtriser est révolue. Aux dires de nombreux scientifiques, cette machine est à ce jour la plus complexe, la plus

sophistiquée et la plus onéreuse jamais construite. Elle ne pouvait donc voir le jour qu'à travers la collaboration de spécialistes de nombreux horizons. A défaut d'atteindre, au cœur du L.H.C., les énergies se trouvant « derrière » le mur de Planck, cet accélérateur a déjà remporté quelques victoires. Au-delà du simple fait de fonctionner et d'avoir réuni tant de moyens et connaissances autour d'un seul projet, il vient de montrer l'existence d'une particule prédite par la théorie (en physique quantique) mais jamais observée jusque-là. Cette *brindille* de matière révolutionne la façon dont il faut penser la masse d'un objet : la découverte du boson de Higgs permet désormais de dire que les objets existants (y compris les particules élémentaires) n'ont pas de masse. Le poids, au-delà de sa dépendance à la gravitation, n'existe pas. C'est en réalité l'interaction de la matière avec ces bosons, avec « le champ de Higgs » qui donne sa masse à cette même matière. Ce qui était une hypothèse trouvait ici sa confirmation expérimentale et scientifique. Un nouveau dôme venait d'être consacré au-dessus de la notion de masse, révolutionnant en chemin la façon de concevoir cette donnée fondamentale pour les sciences. Mais le L.H.C. n'a pas encore répondu à « l'au-delà » du mur de Planck. Or, pour comprendre l'origine de l'univers, il faut traverser ce laps de temps, fut-il infinitésimalement court. Et en cherchant à faire se rencontrer des particules ayant une énergie proche de celle de la lumière, on recrée dans le présent, l'état de l'univers lorsqu'il était, lui aussi, animé par ces énergies. Il y a donc un point de jonction inédit entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, un instant où toutes les lois connues se rejoignent mais restent impuissantes à décrire ce monde des hautes énergies, températures et densités. Là, la matière réagit à des lois dont les scientifiques ignorent tout. Ce qui émerge ici, c'est une incomplétude, peut-être, structurale de la science. Car arrivé à ces interrogations, d'autres se posent immédiatement et sont tout aussi vertigineuses : dans *quoi* était ce volume ? Si tout l'univers était réuni dans un si petit espace, qu'était-il avant ? Surgit-il du néant ? Auquel cas, il faut demander qu'est ce qui du néant était suffisamment *quelque chose* pour devenir notre univers ? Etc. La science n'entend pas répondre à ces questions mais son avancée l'y pousse ; sinon à répondre, du moins à donner des éléments de compréhension. Certains scientifiques élaborent des modèles où l'univers aurait « rebondi », ce qui, du reste, ne répond pas à la question des origines : après s'être rétracté jusqu'à une certaine limite, il se serait de nouveau mis en expansion. Les mystérieuses « énergie et matière » noires pourraient d'ailleurs être impliquées dans ces mouvements. Se dessine ici un ensemble de découvertes et de questionnements, peut-être liés les uns aux autres, plongeant la science dans une formidable période de doute mais aussi de promesses. Et ceci, en conservant quoiqu'il advienne comme boussole, l'objectivité découlant de l'expérimentation. Ainsi, le Big Bang ou plutôt ce qui le précède (rebond ? singularité ? etc.) et le suit (mur de Planck) offre à la science de formidables défis théoriques et expérimentaux, mais aussi, des abysses d'incomplétudes.

Le second mystère qui préoccupe les scientifiques a connu des avancées depuis les années 50. Bien entendu, les tentatives d'explications datent d'il y a bien plus longtemps, mais la science y donne une saveur particulière : comment la vie est-elle apparue sur terre ? Tout comme les origines de l'univers, cette question trouve de multiples réponses dans les croyances qui parcourent l'Humanité. Les scientifiques eux-mêmes peuvent partager certaines de ces croyances. Ce qui fait préciser à E. Klein que « la science prône une objectivité qui n'est pas celle de ceux qui la font ». La physique quantique comme l'astrophysique parlent de l'être humain. Elles en sont d'ailleurs de merveilleuses porte-paroles. Les particules en apparence si lointaines qu'évoquent les physiciens sont pourtant celles qui constituent chaque élément

matériel de notre être. Le corps est un assemblage d'une infinie complexité de particules qui fonctionnent en cohérence afin de donner à l'ensemble l'aspect qu'on lui connaît. Comme H. Reeves, l'écrira et le répète, puisque le corps est fait de membres et d'organes, eux-mêmes fait de cellules, elles-mêmes faites de molécules, elles-mêmes constituées d'atomes qui sont un assemblage de particules, force est de reconnaître que l'être humain *est* une « poussière d'étoile ». Tous les éléments nécessaires à la construction d'un corps se trouvaient déjà là, derrière le mur de Planck, il y a 13,7 milliards d'années. Puis, au gré de l'expansion et de la formation d'étoiles (puis de leur explosion), d'autres éléments ont vu le jour peuplant, il y a plus de 4 milliards d'années, la Terre. Si ces milliards d'années de l'Univers sont relativement connus des scientifiques, il en est de même pour les premiers milliards d'années d'existence de notre Terre. Mais là encore, des zones d'ombres subsistent. Et derrière la question de l'apparition de la *vie* sur la Terre, c'est le chemin vers l'être humain que la science continue d'arpenter. Car comment se sont agencées les poussières d'étoiles afin que le vivant apparaisse ? Comment « l'inerte » est-il devenu du « vivant » ?

A l'image du L.H.C., en cumulant les savoirs de la géologie, de la chimie, de la biologie et tout une multitude de spécialités, les scientifiques sont peu à peu parvenus à comprendre, voire recréer, les conditions de la Terre dans ses premiers millions d'années d'existence. A l'époque, laves et météores colorent le ciel. La roche et les gaz recouvrent la Terre. Puis, la pluie de météorites se ralentit notablement. Les scientifiques supposent que c'est à cette période que la vie est apparue, sur la base des assemblages de matière céleste tombée dans l'eau. La chaîne reliant cette période aux organismes multicellulaires reste clairsemée d'incertitudes. Néanmoins, en 1952, le biologiste Stanley Miller recrée en laboratoire les possibles conditions de cette terre primitive. Son expérience, à défaut de pouvoir expliquer l'apparition de la vie, permet d'en donner une étape essentielle. Miller va, dans un milieu fermé, réunir les gaz supposés être ceux de la terre primitive, de l'eau et provoquer des éclairs. Après quelques jours, au fond du ballon contenant ce microcosme hostile, vont se déposer des acides aminés. Ces derniers sont l'un des maillons de la chaîne qui mène à l'apparition de la vie. Ils sont les premières « briques » sur lesquelles repose le vivant. Car pour parvenir à la cellule puis au reste de l'évolution, il faudra encore quelques millions d'années. Mais les expériences menées en laboratoire ne permettent pas de saisir les variables qui, sur cette terre primitive, ont permis à ces acides aminés de se combiner pour « donner naissance » à la vie. Une donnée fondamentale leur échappe expérimentalement : le temps. Les scientifiques supposent en effet, que c'est *au cours du temps*, au cours de ces millions d'années, que se trouve l'explication du mystère. Il n'y aurait donc pas eu une « apparition spontanée » mais bien une lente et laborieuse évolution de ces composés *vers* la cellule. Evolution qui dépendît des conditions de vie sur Terre, des modifications de ces conditions (champ magnétique terrestre, éruptions, les états de l'eau, présence de gaz, etc.) et de la contingence. La science n'explique donc pas encore comment passer de la matière inerte au vivant et donc à l'Homme. Cette partie du « trésor d'incomplétude » reste particulièrement marquante pour la science. Ce trait d'union manquant porte pourtant une valeur toute particulière au regard des questions qui tourmentent l'humanité depuis toujours.

A ce titre, la théorie de l'Evolution de Charles Darwin a apporté un éclairage nouveau et pertinent sur cette chaîne d'évènements qui ont mené à l'apparition des êtres humains. Elle permet de comprendre, par le biais de la sélection naturelle, le fonctionnement et les changements de la chaîne de la généalogie de l'Homme. La science moderne est souvent venue

confirmer le bien-fondé de cette approche. Il est donc aujourd'hui possible de savoir que l'homme ne descend pas du singe mais d'une branche parallèle à celle de nos « cousins ». Parmi ces ramifications, et bien qu'il reste encore beaucoup à faire, la science peut affirmer que les êtres humains actuels viennent tous de « l'homo sapiens » et que ce dernier cohabita des milliers d'années avec d'autres *races* d'hominidés qui elles, ont disparu. La solidité de la théorie de l'Evolution ne cesse de se renforcer malgré des détracteurs acharnés tenant profondément à leurs croyances et aux récits bibliques notamment. Cette dernière pourra peut-être même expliquer la logique de l'évolution des organismes monocellulaires vers des organismes multicellulaires. Mais le « saut » des acides aminés vers la cellule lui échappe. Le lien entre l'inerte et le vivant reste en dehors de sa puissance explicative.

Aussi, si les origines de l'univers sont un horizon inconnu, les corps qu'il contient sont clairement aux origines de la formation de la Terre et des premières briques nécessaires au vivant. Mais s'impose déjà la seconde inconnue : une fois protégée de ces mêmes corps célestes et autres vents solaires par le champ magnétique de la Terre, comment, dans ce nouveau microcosme isolé, est apparue la vie ? Seconde inconnue qui ouvre tout un champ de connaissances acquises et validées sur la vie, son évolution, l'apparition d'espèces nouvelles comme celle des hominidés. Mais se profile déjà le troisième mystère : comment ce conglomerat de poussières d'étoiles qu'est devenu l'être humain, parvient-il à penser ?

C'est ici que reviennent dans le propos, Descartes mais aussi Freud. Cette nouvelle incomplétude, édictée en ces termes, est apparue avec la science moderne. Auparavant, tout comme les deux premières, la religion et les croyances avaient des récits sur cette particularité de l'être humain. En effet, cette dimension spécifique prit le nom d'âme ou d'esprit pendant des siècles. Elle a amené des civilisations entières à bâtir des édifices monumentaux afin de voir l'esprit des grands rois ou pharaons défunts s'élever vers le ciel et les dieux. Elle a organisé le quotidien d'empires et de royaumes afin que chacun prenne soin de cette âme. Elle a édicté pour les croyants des règles de vie et des conduites à tenir. Elle a formé des corps de métier, des institutions et même des états qui s'en réfèrent à cette spécificité de l'être humain et qui lui accordent une attention toute particulière. Ainsi, l'âme ou l'esprit ont longtemps animé les croyances des peuples, sur tous les points du globe et à toutes les périodes de « l'humanité ».

L'arrivée de la science marque une rupture dans les considérations sur cette troisième béance du savoir. De par ses perspectives objectivistes, la science prit acte de l'existence de cette dimension mais elle prit immédiatement le parti de la tenir à distance. C'est ce que d'aucun ont appelé « l'erreur de Descartes »¹. En effet, Descartes ne se détourna pas de sa méthode lorsqu'il s'agit pour lui, d'étudier l'être humain. Il travailla ainsi à disséquer des corps, observer le cerveau de l'homme, établir des théories sur le fonctionnement de ce dernier. S'il parvint scientifiquement à quelques constats intéressants, il admit que l'âme relevait de l'immatériel et qu'en tant que telle, elle ne pouvait être étudiée par la *méthode* qu'il venait d'établir et donc l'expérimentation. Ceci amena beaucoup de ses contemporains vers l'idée d'un dualisme entre le corps et l'âme. Dualisme qui, d'après certains, n'était pas forcément la position de Descartes. Car certes l'âme était une « substance » immatérielle indépendante du corps ; et le corps, lui, était du côté de la matière et n'avait pas de lien avec l'âme. Pourtant, Descartes n'était pas sans savoir que certaines réactions de l'être humain semblent démontrer que le corps et l'âme puissent être liés. Il offre même à ces points de rencontre, une tribune de choix dans l'un de

¹ DAMASIO A., *L'erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob, 2010.

ses *Principes de la philosophie*: « Il y a encore outre cela certaines choses que nous expérimentons en nous-mêmes, qui ne doivent point être attribuées à l'âme seule, ni aussi au corps seul, mais à l'étroite union qui est entre eux, ainsi que j'expliquerai ci-après : tels sont les appétits de boire, de manger, et les émotions ou les passions de l'âme, qui ne dépendent pas de la pensée seule, comme l'émotion à la colère, à la joie, à la tristesse, à l'amour, etc. ; tels sont tous les sentiments, comme la lumière, les couleurs, les sons, les odeurs, le goût, la chaleur, la dureté, et toutes les autres qualités qui ne tombent que sous le sens de l'attouchement »¹. Cela démontre une conscience aigüe que, s'ils sont foncièrement indépendants, corps et âme ne peuvent être pensés séparément. Il faut donc les considérer isolément pour pouvoir les étudier l'un et l'autre (y compris l'âme) mais il ne faut aucunement les opposer et voir une dualité là où un monisme strict est de rigueur.

Pour autant, cette tendance à l'éloignement et à la séparation nette s'est développée au cours des siècles qui suivirent. De fait, l'étude scientifique de l'esprit resta longtemps en suspens au-dessus du *vide expérimental*. Considérées comme inaccessibles, ces questions firent pourtant retour dans le champ de la science par le biais de la médecine et tout particulièrement de la folie et de son étude. La « maladie mentale » et plus prosaïquement, les « maladies de l'âme ou de l'esprit » ramenèrent, à la fin du XIX^{ème} siècle et à la suite des changements de pratiques auprès des personnes malades, cette épineuse question au cœur de la recherche.

C'est précisément sur cette béance cartésienne que Freud tenta de faire reposer le dôme de la psychanalyse. Pour Freud, qui était médecin, le mystère du lien entre l'âme et le cerveau prit, au début de sa carrière, le costume des patientes hystériques de J.-M. Charcot. En travaillant ainsi auprès de patientes dont le corps ne souffrait d'aucunes lésions, aucune problématique exclusivement physiologique mais dont l'état renvoyait à des maladies graves, Freud pu faire la jonction avec l'effet de l'esprit sur le corps. Il commença ainsi à supposer que ces patientes si particulières puissent souffrir de « réminiscence ». Il s'attela à comprendre le lien entre leurs symptômes et ce qu'elles avaient *dans la tête*. Il supposa ainsi que les effets pourtant visibles *sur* et *dans* leur corps puissent venir d'une cause immatérielle dont le siège serait la *psyché*. Freud contournait donc le dualisme classique et développait à cet égard une technique, un procédé thérapeutique et un corpus théorique. Se faisant, Freud apporta des explications aux symptômes et un traitement pour certaines problématiques. Sa réussite permit à la psychanalyse de se développer, se répandre et d'être enseignée y compris dans les facultés de médecine et de psychiatrie. Mais sans le support de l'expérimentation, elle resta, pour la science, une explication à confirmer. Pourtant, Freud, loin d'écrire une nouvelle religion, à cent lieues de vouloir diffuser une nouvelle croyance, bâtit un corpus théorique qui pendant des décennies répondra, en partie, aux questions de la science sur les maladies de l'âme et leurs effets sur le corps.

Mais aujourd'hui, la science revient sur ces épineuses questions de liens entre l'âme et le corps. Si elle les a longtemps exclues, une véritable croisade s'est mise en marche en vue de résoudre ces mystères de l'apparition de la pensée pour certains, de l'âme pour d'autres, de l'esprit enfin pour les derniers. De façon générale, les maladies neurologiques portent cette recherche fondamentale. Comme cela fut le cas pour la psychanalyse, c'est en cherchant à soigner des patients que ces questions sont redevenues accessibles. C'est en innovant et en inventant de nouveaux moyens technologiques, en vue de comprendre les maladies dues au cerveau, que peu

¹ DESCARTES R., *Les principes de la philosophie*, I 48.

à peu, la science s'est de nouveau intéressée à cette question de l'âme, notamment par le biais de la conscience. La science en vient donc à tenter de comprendre comment la matière « vivante » et non inerte, peut donner naissance à une « substance » immatérielle, facilement observable mais difficilement objectivable et dont les effets sur le corps sont remarquables. Si cette question concerne tous les êtres vivants, c'est, bien entendu, tout particulièrement chez l'être humain qu'elle prend toute sa saveur et son enjeu. Au travers de ces champs renouvelés de la recherche fondamentale et de la clinique neurologique, les neurosciences se lancent à leur tour dans la construction d'un « dôme de savoir ».

Ainsi, le temps passant, malgré un rayonnement mondial et une utilisation massive de ses concepts durant un siècle, la psychanalyse finit par perdre peu à peu de son aura et trouver face à elle, une science qui pendant ce même siècle, développa des techniques et des théories lui permettant de prétendre, *à son tour*, parler des hypothèses jusque-là bâties sous le dôme de la psychanalyse. Il apparaît en effet, que les doutes les plus sérieux émis à l'encontre de la psychanalyse viennent non pas de la vulgate, de l'opinion ou d'un quelconque pouvoir administratif ou politique, mais bien de la recherche scientifique dont la branche qui étudie les mêmes phénomènes que la psychanalyse sont les neurosciences. Les vides laissés par la science, et sur certains desquels Freud avait bâti la psychanalyse, sont en train d'être comblés par d'autres voies de la recherche, par d'autres méthodes, par d'autres hypothèses. Ces dernières, sans démentir les théories freudiennes, les questionnent en proposant une lecture nouvelle de phénomènes pourtant longtemps étudiés par la psychanalyse. L'édifice de Freud bien que figé dans le marbre de l'écriture, construit dans le sérieux de la logique et cimenté par la pratique de la clinique, semble s'effriter, s'abîmer, se ternir, voire se fissurer mais, jusqu'ici, il ne semble pas céder non plus.

D'incomplétudes en fondamentaux

Ce détour par l'histoire de l'art, de l'architecture et des sciences permet d'introduire l'effort de Freud. Le parallèle avec Brunelleschi illustre non seulement l'édifice qu'est devenue la psychanalyse mais aussi, ce qu'elle est venue recouvrir par un ensemble théorique et une pratique. Les contraintes auxquelles Freud avait affaire n'étaient certes pas de même nature que celles de Brunelleschi, mais leur créativité et leur rigueur ont en commun d'avoir su répondre aux incomplétudes qui se dressaient devant eux.

C'est précisément grâce à la description de ces mêmes incomplétudes scientifiques, qu'il est possible d'introduire la problématique commune qui traverse la science et la psychanalyse aujourd'hui. Tout d'abord parce que ces « trous » dans le savoir scientifique convoquent inévitablement l'être humain dans toute sa complexité. Ensuite parce que le dernier de ces mystères touche à la pensée, l'âme ou la psyché, autrement dit, à l'une des singularités de l'Homme dans le monde du vivant. Et c'est précisément sur cette spécificité que Freud est parvenu à bâtir la psychanalyse. L'effort de Freud fut de s'attaquer à la colossale tâche de comprendre l'âme par le biais du matériel que lui offraient ses patients. Sa construction théorique, le « dôme » freudien, dépasse au final, largement la question du fonctionnement de la pensée.

Mais ces interrogations freudiennes renvoient inmanquablement aux efforts actuels de la science pour résoudre différemment ces mêmes problèmes et combler ces incomplétudes

centenaires mais définitivement modernes. L'étude du cerveau, bien que naissante et focalisée sur l'organe, n'épargne pas les chercheurs des interrogations quant au fonctionnement de la pensée, des émotions etc. Elles en sont même devenues des objets d'études. Ces dernières amènent donc des domaines éloignés à aborder des notions fondamentales proches sinon communes, à étudier des phénomènes essentiels pour la compréhension de l'être humain (et éventuellement de son âme) et à partager un savoir auquel la recherche s'abreuve pour résoudre ces énigmes. En l'occurrence, il ne s'agit pas de s'interroger sur l'âme ou l'esprit avec une perspective philosophique ou encore moins religieuse. Il s'agit plus précisément de s'appuyer sur ce dôme freudien pour en extraire la logique et la richesse tout en ayant, en parallèle, une attention tout aussi fine portée aux découvertes scientifiques récentes sur le cerveau. Car quels sont les véritables changements en science pour que l'on puisse désormais reprendre ces thématiques de l'âme, de la pensée ou de la psyché ? Et quels sont les termes nouveaux dans lesquels elles doivent être énoncées ? Et puisque ces questions semblent toujours inaccessibles, quelles sont les notions émergent de l'approche psychanalytique et de l'approche neuroscientifique qui méritent d'être aujourd'hui de nouveau interrogées ?

Pour se faire, il convient d'emblée de suivre Freud dans ses premiers écrits. Tout comme les neurosciences actuelles, il s'appuya d'abord sur l'organe qui, sensément, serait le centre de cette activité « immatérielle » : le cerveau.

Le point de départ de cette mise en perspective commence donc au niveau de la matière elle-même et en l'occurrence cet « amas de matière » logé dans la boîte crânienne, qu'est le cerveau. Grâce à ce dernier, et à l'opposé d'une psychanalyse en apparence affaiblie, les neurosciences connaissent une véritable période d'effervescence et un dynamisme sans précédent. Par le biais de l'étude du cerveau, elles traversent des domaines très divers allant de la biologie à la psychologie en passant par la chimie ou encore la physique (avec la théorie du cerveau quantique). Leur formidable essor atteste d'une véritable richesse de contenus dans les recherches et d'une grande diversité dans les domaines abordés. Au sein de ces larges domaines que recouvrent les neurosciences, figure plus spécifiquement, la psychologie cognitive expérimentale.

Cette dernière ne se contente pas seulement de l'étude du cerveau comme organe. Elle cherche également à relier des comportements à des fonctions cérébrales et à comprendre les fonctionnements cognitifs qui ont pour support le cerveau. Elle cherche donc à élaborer des modèles universels qui expliquent les réactions des êtres humains par l'intermédiaire de l'organe et donc d'un substrat organique objectivable. Le domaine le plus notable par lequel arriva cette effervescence neuroscientifique fut d'abord celui de la conscience.

C'est au travers des progrès faits dans l'étude de ce phénomène, que les avancées de la science moderne peuvent et doivent être pris en compte. En effet, la clinique neurologique avait, dans les années 1970, éveillé la curiosité de certains médecins et chercheurs. Cette démarche était déjà existante du temps de Freud pour d'autres maladies (comme Paul Broca et ses découvertes sur le langage) et d'autres thématiques moins « abruptes ». La nouveauté ici étant que les premières expériences sur des patients souffrant de lésions cérébrales commencèrent, introduisant l'intuition qu'il était désormais possible, du fait de ces lésions, d'étudier certains aspects de la conscience, mais aussi de l'attention ou encore de la mémoire (domaine déjà étudié mais trouvant ici de sérieux alliés). Peu à peu, les découvertes se multiplièrent et les scientifiques, grisés par leurs succès, comprirent qu'il devenait possible d'appliquer certains

des protocoles d'expériences à des sujets sains. Ce pas, allègrement franchi, ouvrait la voie à des recherches de plus en plus nombreuses en faveur du fonctionnement cérébral de la conscience. Ce phénomène si sensible, alors qu'il fut longtemps dédaigné, devenait un Graal. Sous l'impulsion, en ce qui concerne la France, de quelques chercheurs (notamment J.-P. Changeux, mais plus récemment S. Dehaene, L. Cohen, L. Naccache), ces domaines vont connaître, dans la décennie 1990-2000, une formidable progression, suivant et accompagnant les progrès de l'imagerie cérébrale. Commencent ainsi à apparaître de nouvelles élaborations et théories sur les phénomènes que sont la conscience et par corollaire, l'inconscient. Ces dernières s'accompagnent d'hypothèses telles que « l'espace global de travail », véritable effort pour regrouper, dans un même ensemble, une explication logique et objective du fonctionnement cérébral de la conscience et de ses avatars.

Tout comme Freud suivit ce chemin avant eux, les scientifiques par le biais de la clinique, commencèrent donc à penser que la conscience pouvait faire l'objet d'études scientifiques. Cette notion, « immatérielle » pour la science depuis Descartes, était pourtant restée taboue pendant des décennies¹. En effet, le béhaviorisme avait massivement répandu, dans tous les domaines des sciences du vivant, ses exigences d'objectivité et rapidement banni la conscience comme variable quantifiable. L'évocation même de la conscience générait une méfiance immédiate. Mais ce qui paraissait être un objet mis au rebut des neurosciences, va pourtant, en quelques années, en devenir le flamboyant étendard. Les publications sur la conscience vont se multiplier, les études se préciser et les théories se développer. Cette notion, elle-même éloignée par la psychanalyse qui privilégia l'inconscient, faisait un retour triomphal sur la scène de la recherche fondamentale.

Avec elle, vinrent aussi les recherches sur l'inconscient qui, puisqu'il n'était pas celui dont parlait la psychanalyse, fut différencié par l'adjectif « cognitif ». Cette précision permettait aux chercheurs de se consacrer à leurs recherches sans devoir débattre avec les « détenteurs » historiques des savoirs sur l'inconscient. De plus, cette précision langagière reposait sur des faits expérimentaux qui légitimaient leurs soucis de différenciation. Mais à le considérer comme cognitif, l'inconscient devenait, en apparence, un objet bicéphale. Aussi, les neurosciences ne purent plus longuement ignorer les théories qui les avaient précédées dans le domaine de l'inconscient. Les écrits parurent et nombreux sont ceux qui, sans chercher à la défendre, ni à la démentir, s'en référaient à la psychanalyse comme base de réflexion et comme point de comparaison avec les résultats des expériences neuroscientifiques. La psychanalyse fut donc convoquée comme membre d'un jury ou comme l'accusé, comme une figure ancienne aux connaissances intéressantes ou erronées au regard de l'expérimentation, et enfin, comme point de crispation ou d'échange. Aussi, ces recherches, qui s'attachent toutes à décrire l'inconscient émergeant des expériences de laboratoire, pointent également les impasses *scientifiques* dans lesquelles se trouverait la théorie psychanalytique : à défaut de ne pouvoir déconstruire la théorie, elles soulignent les aspects que les expériences ne confirment pas ou les notions dont l'objectivité n'est pas prouvée.

Mais si la conscience, alors qu'elle s'avère être bien plus complexe à repérer expérimentalement, semble être un phénomène possiblement consensuel entre les neurosciences et la psychanalyse, cet inconscient dit « cognitif » n'a spontanément que peu de liens avec l'inconscient de la psychanalyse, souvent qualifié de « freudien ». En apparence, il

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 23.

se différencie immédiatement de l'inconscient conceptualisé par Freud. C'est un inconscient dont la durée de vie est extrêmement brève, dont les fonctionnements sont excessivement succincts, qui repose sur des stimuli subliminaux et des traitements de l'information d'une extrême rapidité. L'inconscient cognitif s'avère donc être une multitude d'éclairs, d'instantanés disséminés dans le fonctionnement cérébral. Mais ces derniers finissent par former un ensemble cohérent qui opère sous le seuil de la conscience en vue de sélectionner ce qui mérite d'y accéder. L'inconscient cognitif est devenu l'un des piliers de l'édifice de la conscience. Les scientifiques se sont rapidement aperçus qu'une masse impressionnante d'informations était ainsi traitée et ce fut la conscience qui, au fil des expériences, devint un « éclair », une émergence rare et spécifique.

De plus, les scientifiques montrèrent peu à peu que les possibilités de cet inconscient étaient bien plus étendues que celles reposant sur le modèle de « l'arc réflexe » - modèle qui faisait de l'inconscient le support des automatismes. Le cerveau du sujet était ainsi capable de traiter des informations sémantiques, de calculs, de reconnaissances de visages, de traitements perceptifs complexes et ce, sous le seuil de conscience. Toutes ces capacités inattendues avaient, de surcroît, des effets notables notamment sur les performances des sujets. L'inconscient cognitif s'avéra être bien différent de celui de Freud, mais ses caractéristiques et les possibilités qu'il laissait entrevoir, en firent un objet d'étude qui n'était pas dénué d'intérêt, y compris pour la psychanalyse. Ce phénomène que Freud avait, pendant de si longues années, conceptualisé par le biais de sa théorie et de sa pratique, semble être ici interrogé en des termes nouveaux et ce, malgré les différences notables entre les inconscients.

L'inconscient pensé par la psychanalyse et sur lequel repose une pratique clinique, fait appel à d'autres concepts issus de la construction freudienne. Pour rendre compte de ce qu'il rencontre auprès de ses patients, Freud bâtit peu à peu sa réflexion autour de l'inconscient grâce à des notions comme la pulsion, le déplaisir, les déplacements et les condensations, l'*Id* puis le *Ça*, le refoulement... chacune se modifiant au gré des topiques. La notion d'inconscient chez Freud a connu des remaniements et des révolutions. Sa définition de l'inconscient ne fut donc pas statique mais les fondements de ce dernier furent constants jusqu'à la fin de son œuvre. Par ailleurs, Freud construisit un inconscient en lien avec les symptômes qu'il constatait chez ses patients. Ce lien à la clinique était et reste essentiel. Il parvint donc à imposer, peu à peu, l'idée selon laquelle, dans la maladie comme dans ce qu'il nommera la « psychopathologie de la vie quotidienne », les symptômes sont en lien avec des impressions, des ressentis, des souvenirs qui, étant trop douloureux pour le sujet, furent *refoulés* et donc « enfermés » dans l'inconscient. Loin de n'être qu'une prison de refoulés, il a une utilité : tenir à distance ce qui provoque du déplaisir. Et malgré les pulsions qui parcourent l'âme, le refoulement doit sans cesse opérer ces mises à l'écart de la conscience afin de permettre au sujet de continuer à vivre. Mais par le biais de subterfuges tels que la condensation et le déplacement, le refoulé peut parvenir à faire retour, donnant tantôt un symptôme, tantôt, un lapsus, tantôt un acte manqué etc. L'inconscient devient donc un système complexe, fait de détours mais reposant sur une logique qu'il s'agit pour Freud de découvrir pour chaque patient. Cette lecture de l'inconscient s'est largement répandue auprès du grand public mais aussi, l'idée selon laquelle l'inconscient freudien renferme un savoir ignoré du sujet lui-même.

Or, ce « savoir sur soi » est précisément l'un des corollaires des recherches scientifiques sur la *conscience* et *l'inconscient* : les neurosciences tentent, à leur tour, de saisir les mécanismes de

la connaissance de soi, de la conscience de soi. Elles cherchent à comprendre comment fonctionne ce savoir du sujet sur lui-même. Mais, à l'inverse de la psychanalyse qui le logea dans l'inconscient, les neurosciences considèrent que ce savoir dépend davantage de mécanismes conscients et qui appellent une réflexion. Elles ont englobé ces ensembles de processus cognitifs sous le terme de *métacognition*. La métacognition est donc logiquement la forme la plus aboutie de la pensée, immatérielle toujours, mais ayant comme support le cerveau. L'étude de la métacognition amène les chercheurs à s'interroger sur les mécanismes les plus complexes de la pensée humaine. Pour se faire, ils prennent appui sur les apprentissages de la lecture, de l'écriture, des chiffres mais aussi sur la capacité qu'ont les sujets à tenir des propos sur leurs propres résultats et les jugements qu'ils en font. Au regard de ce qui précède, il est compréhensible de considérer, en neurosciences, que la métacognition est l'aboutissement logique de l'étude sur la conscience et de l'inconscient. Elle est le manifeste le plus concret de l'existence immatérielle de ce qui fait de l'Homme, un être humain. Bien entendu, elle repose sur la matérialité des potentiels évoqués générés dans le cerveau, sur les échanges chimiques entre les synapses, sur l'augmentation du flux sanguin dans les aires du cerveau activées par un exercice de pensée etc. Mais l'étude de la métacognition montre comment la science ne recule plus devant le précipice de la subjectivité jusque-là tenue à distance pour les besoins de la cause objectiviste. Elle est devenue une variable expérimentale, mais aussi un domaine de recherche. Se dessine ici une nouvelle rupture entre neuroscience et psychanalyse : le support de la subjectivité est, pour l'une, une conscience qui a conscience d'elle-même (*méta*-cognition), mais pour l'autre, il est bien plus une conscience qui n'a pas conscience d'elle-même ou, dit autrement, un inconscient qui spolie la conscience en la privant d'une partie du savoir sur soi.

Conscience, métacognition et inconscient font ainsi le socle des notions scientifiques qui méritent d'être interrogées en lien avec les connaissances de la psychanalyse. Ces trois phénomènes en deviennent les fondamentaux auxquels l'on peut se référer dans une perspective de mise en tension entre ces deux approches. Désormais solidement installés, ils tiennent le haut du pavé de la recherche en neurosciences et si l'inconscient reste, en psychanalyse, un « concept fondamental » et que les deux autres se font beaucoup plus discrets, il est tout de même possible et essentiel de repérer ce que la psychanalyse en dit.

Ces trois domaines sont abordés avec la même volonté de rigueur et d'objectivité que pour tout autre objet d'études en science. Ils ont apporté un dynamisme sans précédent dans la recherche fondamentale, mais aussi, quelques révolutions internes qui créent quelques dissensions au cœur de ces mêmes domaines de la recherche. En effet, la prise en compte des réponses des sujets comme données expérimentales sont, par exemple, un point d'âpres discussions. La question de l'existence de mécanismes capables d'empêcher l'accès à la conscience (comme le refoulement) reste également sensible. Pour certains l'existence du refoulement n'a pas été prouvée, pour d'autres, s'il ne devait rester qu'une notion encore valable en psychanalyse, ce serait celle du refoulement. Cette notion devient d'autant plus abrupte qu'il s'agit désormais pour les chercheurs, de prendre en compte les données affectives, émotionnelles afin de rendre compte de certains résultats. Il n'y a pas « d'écoles » déjà établies, mais les débats entre les scientifiques les plus rompus à ces sujets abordent ces difficultés. Bien entendu, le contexte actuel de la recherche en neuroscience ne se limite pas à ces trois notions mais, dans le champ des sciences humaines et plus spécifiquement de la recherche en psychopathologie, le fait que

la science ait commencé à étudier ces domaines entraîne inévitablement des points d'opposition comme de jonction.

Ces résultats méritent donc toute l'attention de ceux qui s'appuient sur des théories et des pratiques plus anciennes et dont certains concepts se rapprochent de ces travaux récents. La psychanalyse qui repose davantage sur une clinique dite psychiatrique (névroses, psychoses, etc.) est aujourd'hui portée par une longue tradition et un corpus théorique extrêmement conséquent et fourni. Mais comme souligné précédemment, son approche de l'être humain, son éthique et les moyens scientifiques de l'époque n'ont pas ouvert l'étude de ses concepts par la voie de l'expérimentation. Ce qui n'en fait pour autant pas une voie inconsistante. La psychanalyse, la psychologie clinique et la psychopathologie s'appuient donc non seulement sur une histoire (de la psychiatrie, mais pas seulement), sur une masse de données accumulées durant des décennies par de très nombreux professionnels et chercheurs, mais aussi sur une construction logique et éthique qui n'est, aujourd'hui, toujours pas démentie. Enfin, malgré la percée récente d'autres modes de prises en charge du patient, dont certains sont issus de la psychologie cognitive, la prise en charge par la parole reste un modèle massivement répandu en France. Bien entendu, cela crée des oppositions mais elles semblent reposer davantage sur ceux qui font vivre ces deux domaines que sur les différences fondamentales qu'ils renferment.

Mise en tension sous tension

Ces oppositions sont à prendre en compte mais ne sont pas le fil conducteur du travail. La recherche a connu des périodes d'émulation soudaine sans que cela n'ouvre à des affrontements ou, plus simplement, à une mise en relation de deux champs en apparence éloignés que sont la psychanalyse et les neurosciences. Ce qui rend ce moment spécifique, c'est que la science traverse des avancées sans précédents et que ses découvertes et élaborations récentes ne sont pas sans évoquer celles de la psychanalyse. Les neurosciences obtiennent des résultats concrets à propos de ces phénomènes étudiés par la psychanalyse. Ainsi, que ce soit pour infléchir des idées établies notamment par la psychanalyse ou, à l'inverse, en confirmer d'autres, la science en vient à aborder les mêmes domaines que ceux travaillés par Freud. Il serait malvenu, pour la recherche en psychopathologie, de renvoyer d'un revers de main, ces nouveautés et de ne pas y prêter une oreille attentive. Il le serait tout autant de les négliger sous le prétexte trompeur d'une lecture psychanalytique de la science ou inversement d'une lecture scientifique de la psychanalyse ; sachant qu'épistémologiquement l'une et l'autre ne reposent pas sur les mêmes axiomes.

Mais ces quelques mots tracent les contours mouvementés d'une actualité qui l'est tout autant. Il est également possible d'illustrer ces tensions par les « best-sellers » sortis ces dernières années et qui ne sont pas sans évoquer une impression *d'obscurité* : « Livre noir », « Crépuscule », « Déraison pure »... Le débat n'est pas aisé entre ces deux approches et aussi est-il important de situer ce travail de recherche dans une dialectique bien plus que dans un plaidoyer.

Le premier aspect complexe est le soutien remarquable que reçoivent les neurosciences de la part des instances scientifiques voire politiques. Deux illustrations témoignent de l'émulation qui parcourt les neurosciences à l'heure actuelle : récemment le *Human Brain Project* (projet colossal financé par L'Union Européenne à hauteur de dix milliards d'euros sur dix ans) et,

depuis plusieurs années, le programme « *Neurospin* », soutenu par le Centre à l'Énergie Atomique. Cette dynamique mondiale n'a pas d'égale en psychopathologie. La tendance dans les milieux professionnels ou professionnalisants serait même à l'inverse.

Le second est l'intrication forte que la psychologie cognitive expérimentale a avec d'autres branches de la science, elles aussi très dynamiques. Elle s'appuie en effet, sur l'arrivée providentielle des techniques d'imagerie cérébrale. Jusqu'à présent, la psychologie cognitive et expérimentale reposait essentiellement sur des protocoles d'expériences issus de la tradition behavioriste. Ce modèle avait le mérite de conserver une objectivité forte pour les résultats obtenus mais il limitait considérablement les tentatives d'expérimentations sur l'être humain. A cette période, il s'agissait de mettre en place des protocoles où toutes les variables pouvaient être contrôlées afin d'avoir une observation fine des événements. L'imagerie cérébrale donna une assise biologique et scientifique à ces événements. Elle dégagait, de fait, les scientifiques de l'angoisse de tomber dans l'interprétation hasardeuse des résultats qui se feraient au détriment de l'objectivité. Les avancées récentes de la psychologie cognitive sont largement redevables de celles de l'imagerie médicale et des technologies dont elle dépend, elle aussi. Grâce aux progrès techniques de ces dernières décennies, ce champ a connu des avancées, des découvertes, des réussites mais surtout une ouverture sur des perspectives de recherche inédites. Cette émulation s'avère là encore plus discrète dans le domaine psychanalytique.

Un autre aspect rend le débat houleux, y compris au sein de la communauté scientifique mais rend la recherche d'une dialectique d'autant plus vive et pertinente. La psychologie cognitive utilise d'une part, de nouveaux outils technologiques par le biais de la neuro-imagerie (ou de l'imagerie médicale), d'autre part, les modèles behavioristes habituels et rodés à l'étude du comportement de la personne mais aussi, une nouvelle variable, plus subtile et dont la maîtrise reste parfois une difficulté : les réponses données par le sujet de l'expérience. Ce dernier aspect est essentiel pour qui veut étudier le cerveau, la conscience, la perception, le langage etc. Or, malgré les réticences de certains, les scientifiques reconnaissent ne pas pouvoir faire sans cette donnée. Ils cherchent donc à la contrôler, font en sorte de pouvoir la modifier, créent des garde-fous et des possibilités de la vérifier par d'autres dispositifs. Néanmoins, ils utilisent de nouveau la parole du sujet qui se soumet à l'expérience et cela marque un véritable changement dans le champ de la science. Cela démontre également que, sans perdre de leur sérieux et tout en répondant aux exigences de Descartes, les scientifiques ont humblement ré-ouvert des champs de la recherche et remis en question certaines de leurs certitudes. Ici, c'est donc l'utilisation de la parole qui pose question sachant qu'elle est l'un des outils principaux de ceux qui s'en réfèrent à la psychanalyse.

Par ailleurs, la référence à l'ordinateur pour parler du cerveau s'éloigne. Les théories selon lesquelles l'homme aurait le privilège de n'être qu'une machine répondant de façon automatisée et préétablie, ne tiennent plus face aux découvertes récentes. Les chercheurs restent désormais circonspects et méfiants face à ce schéma trop simpliste. Pour autant, ils admettent et constatent que le cerveau prend parfois des allures de « machine à probabilité » notamment au travers des « théories bayésiennes » du fonctionnement cognitif. Les neurosciences soutiennent par exemple, que l'être humain est capable dès les premiers mois de sa vie d'effectuer, y compris de façon inconsciente, un certain nombre de calcul qui lui permettent de faire des probabilités sur la plausibilité de voir un événement apparaître ou pas. Mais cet aspect, longtemps rejeté par les tenants d'une approche humaniste, en devenant plus nuancé, pose davantage de questions que de réponses sommaires et pauvres. Ces innovations permettent aux chercheurs de se

pencher sur des domaines jusque-là tenus à distance comme l'étude du nourrisson et surtout celle de l'inconscient ; ce qui alimente le débat tout en l'enrichissant.

Se pose ensuite une difficulté d'un ordre tout particulier : la diffusion de ces deux approches auprès des professionnels et des étudiants qui se forment aux métiers qui touchent à l'être humain. En effet, de par son ancienneté, l'une souffre d'une image ternie par les querelles internes, les déchirements d'écoles et des dérives inhérentes à toute pratique. L'autre, de par sa jeunesse, commence à peine à percer dans les milieux professionnels et le fait qu'une pratique n'y soit pas encore clairement rattachée entrave sa diffusion. Pourtant, les études et écrits dans ces domaines scientifiques témoignent d'un incroyable foisonnement d'idées nouvelles et d'hypothèses à expérimenter. Cela illustre également la fraîcheur de ce champ : beaucoup de ces travaux en sont précisément encore à l'état expérimental. Si les données disponibles sont nombreuses, elles sont encore parfois contradictoires. Ainsi, les autorités tentent, depuis plusieurs années, de proposer des solutions pour éviter certaines dérives, pour éclaircir l'enseignement de ce champ, pour légiférer autour des aspects professionnels. Jusqu'à présent, ces tentatives ne sont pas considérées par les milieux concernés comme des avancées ni des réussites (Amendement Accoyer, Réforme des Masters, 3^{ème} Plan Autisme...). Ce paysage induit donc que ces deux approches pourtant très ciblées et précises soient mélangées à d'autres au final, très éloignées. Cela implique également que pour s'affirmer et être représentées dans ces milieux d'enseignement ou professionnel, l'une doive s'opposer à l'autre et vice et versa. Tout cela au détriment d'une réflexion sur les fondements de chacune de ces approches.

Dans le domaine clinique enfin, la question de l'autisme permet d'illustrer brièvement et *in situ* ces crispations mais aussi quelques liens. Dans la recherche autour de l'autisme des découvertes scientifiques ont été faites, des « plans » conçus au niveau politique, des financements débloqués pour innover. Pourtant les professionnels travaillant avec les autistes restent prudents et réclament une « largesse » dans les modes de prises en charge et une souplesse dans les références théoriques auxquelles ils ont « droit » dans leur pratique. De même que pour la complexité des liens entre science et psychanalyse, l'autisme illustre les tentatives d'échanges qui voient le jour ici et là : des essais de rapprochement entre science « pure » et pratique quotidienne apparaissent et s'affirment. La recherche se dynamise alors par ces rencontres entre des professionnels d'horizons différents, initialement éloignés voire en opposition. Cela se retrouve tout particulièrement au travers des connaissances concernant l'enfant (surtout en néonatalogie et l'enfant de 0 à 3 ans). En effet, ce domaine, très dynamique ces dernières années, se différencie car au-delà de quelques dissensions bénéfiques, les professionnels (aux orientations très diverses) s'y côtoient et tentent un véritable travail de partage afin de faire avancer la recherche fondamentale et la pratique quotidienne.

Pour autant, à l'heure actuelle, les chercheurs en neurosciences n'ont pas construit d'outils thérapeutiques aussi aboutis que ceux utilisés depuis des décennies en psychopathologie. Mais des tests sont élaborés (notamment pour définir le degré de conscience d'un patient), des protocoles mis en place et les chercheurs s'appuient sur leur pratique auprès des patients dans leurs services. Ils souhaitent que puissent exister davantage de thérapies basées sur la science. Cette clinique neurologique prend en charge les patients atteints de troubles cérébraux clairement définis et repérés (patient en état végétatif ou comateux, paraplégie, aphasia etc.). Mais elle ne se limite pas uniquement à ce type de clinique et entend étendre ses résultats et propositions auprès des professionnels et du public. Les théories qui sont nées de cette pratique se croisent avec la médecine, la biologie, la génétique et avec tout le paysage scientifique actuel

de la recherche sur le corps et notamment le cerveau. Cela en fait un modèle à part entière qui, non content de se limiter aux schémas réducteurs qui représentèrent les neurosciences pendant des décennies, offre désormais un visage nouveau, « lifté » par les techniques de l'imagerie. Le contexte professionnel dans lequel se rencontrent les recherches en neurosciences et celles de la psychanalyse se caractérise donc par un fort dynamisme des neurosciences, soutenues par les instances scientifiques et des politiques de santé ; par la perte de vitesse des approches psycho-dynamiques qui restent pourtant massivement utilisées par les professionnels de santé et par, selon les problématiques, des conflits déclarés ou bien des tentatives de mise en commun non consensuelles et novatrices entre ces deux grands courants de pensée.

Un dernier et bref détour historique permet de situer ces tensions dans le temps. Comme la psychanalyse, la psychologie cognitive et expérimentale est apparue au début du siècle dernier et a connu des succès et des revers. Mais si elle est toujours restée active, elle n'a pas connu le même rayonnement que la psychanalyse. De plus, elle fut parcourue par des courants de pensée très radicaux qui ont certainement participé aux cloisonnements des recherches voire à l'apparition de certains « tabous » dans ce domaine comme la conscience ou l'inconscient. De son côté, la psychanalyse ou ceux qui la font, portée par un engouement sans précédent du public et des professionnels, prit une position parfois impérialiste à propos de ces phénomènes. Elle laissa ainsi peu de place à d'autres courants de pensée, notamment à propos de l'inconscient dont la jouissance restait hégémonique. Il faut noter qu'à sa décharge, les propositions ne furent pas aussi pertinentes qu'aujourd'hui.

Aussi, depuis longtemps, neurosciences et psychanalyse se toisent, parfois s'ignorent, souvent s'invectivent. Mais depuis que les thèmes de recherches ou les pratiques deviennent proches, les rapports deviennent complexes, conflictuels, allant de l'opposition farouche à l'absence de dialogue en passant par l'indifférence. La période contemporaine offre ainsi un spectacle prometteur mais parfois navrant. J.-D. Vincent, évoquant un moment de l'histoire des arts, décrit l'actualité de ces deux domaines comme une « querelle des bouffons ». Les oppositions reposent en effet, parfois sur des dénonciations de dérives qui n'ont plus cours, sur des « à priori » peu éclairés par une connaissance réelle de ce qui est dénoncé, sur des considérations relevant davantage des opinions de celui qui les formule plutôt que de la problématique elle-même. Si les tensions sont parfois si exacerbées, c'est que les invectives ont pu être violentes de part et d'autre mais surtout parce que, comme décrits précédemment, les enjeux sont de taille. De plus, dans l'Histoire du XX^{ème} siècle, lorsque l'une dominait le champ de la recherche ou de la pratique, elle n'était pas forcément tendre avec l'autre qui peinait à se développer.

Cela étant, cette situation ne semble pas avoir eu, de part et d'autre, un effet fondamentalement important. Du reste, elle n'a pas non plus permis que les notions abordées aussi bien par la psychanalyse que par les neurosciences trouvent, dans ces échanges, un enrichissement bénéfique ou du moins, une remise en question pertinente au regard des découvertes de chacune.

Enfin, hormis les différents d'ordre formel, restent des difficultés structurales qui opposent neurosciences et psychanalyse. K. Popper dénonçait déjà dans les années soixante l'imposture de la psychanalyse en pointant le fait qu'il n'y avait aucun ressort scientifique dans les affirmations de ses théories. Comme beaucoup d'autres, Popper souligne que sans la possibilité de mettre à l'épreuve de l'expérience les hypothèses de la psychanalyse, celle-ci relève d'une forme de croyance ou d'imposture. Ce qui a déjà été pointé précédemment comme une

différence notable entre la science et la psychanalyse a donc été l'une des principales attaques à l'encontre de la psychanalyse. L'idée selon laquelle son efficacité pratique et la logique de la théorie face à *l'expérience clinique* seraient suffisantes fut également débattue. Pour les tenants d'une objectivité forte dans les pratiques comme dans la théorie, la psychanalyse n'offre pas assez de possibilités de vérification, de mise à l'épreuve par l'expérimentation et de « mathématisation » dans les résultats obtenus. Face à ces remarques, ceux qui se réclament de la psychanalyse se défendent en notant que *ce sur quoi* elle entend travailler et agir, reste définitivement éloigné de ces considérations scientifiques. La subjectivité échappe, à leurs yeux, à toute objectivation et ne saurait être illustrée par des chiffres. Ils soulignent également que s'ils avaient dû attendre cette objectivité scientifique pour se déployer, les avancées dans le cadre de la prise en charge en psychiatrie notamment, mais également dans tous les domaines où l'être humain est présent, n'auraient pas eu lieu. Ainsi, ce problème structural qui oppose la psychanalyse et les neurosciences sur la base de l'objectivité scientifique accorde une primauté à cette dernière sur le reste des recherches. L'axiome serait le suivant : s'il n'existe pas de moyens pour objectiver la théorie, alors cette dernière ne peut être considérée comme vraie. A cela s'ajoute un second postulat : la vérification par la pratique clinique n'est pas suffisante pour rendre compte du bien-fondé d'une construction théorique. Une fois dépassées les querelles de personnes ou de certitudes relevant davantage des opinions de ces mêmes personnes, se pose un problème de structure entre ces deux approches. L'une repose entièrement sur l'objectivité de l'expérimentation, l'autre souhaite aller au-delà de ce frein pour travailler sur un domaine qui, quoiqu'il advienne, ne pourra jamais être entièrement expérimenté et recouvert par l'objectivation.

Ainsi, grâce aux apports de la neuro-imagerie et de la prise en compte des réponses des individus soumis aux expériences, la psychologie cognitive et expérimentale peut désormais aborder des questions nouvelles, lever certains de ces tabous et s'atteler maintenant à étudier les mêmes thématiques et phénomènes que la psychanalyse. La psychanalyse elle, affirme toujours une place d'interlocutrice privilégiée, forte d'une pratique passée et présente conséquente et d'une théorie à laquelle la science n'a pas encore apporté de démentis concrets. De même, malgré sa perte de vitesse dans la formation des professionnels, elle reste une référence sur laquelle ces derniers s'appuient. L'éthique du patient qu'elle soutient est également un garant qui ne laisse pas les praticiens indifférents. Quant à la recherche fondamentale, bien que moins dynamique, en apparence, qu'à certaines périodes de son existence, elle reste pertinente dans sa puissance explicative et illustrative. Après Freud, la psychanalyse doit à Jacques Lacan d'avoir installé cette recherche dans les milieux universitaires, intellectuels mais aussi cliniques. Ce dernier a également réussi à rimer la psychanalyse aux domaines particulièrement actifs de son époque comme la linguistique (De Saussure) ou la philosophie. Mais il va également inscrire la psychanalyse au « patrimoine mondial » de la recherche en la mathématisant, en la rendant topologique, bref en lui donnant des écritures qui évacuent les excès de discours et qui la condensent autour de quelques équations, à l'image des lois fondamentales de la physique.

Ainsi, qu'il s'agisse des oppositions farouches entre certains chercheurs, de la diffusion des savoirs à l'université comme dans le monde professionnel, ou du bien-fondé de l'une et l'autre approches au regard de l'objet d'étude si spécifique, le contexte rend la recherche inconfortable, subtile et polémique. Mais ce sont précisément les avancées faites de part et d'autre qui vont

permettre de remettre au travail ces notions de conscience, de métacognition et d'inconscient. Les neurosciences tentent de cerner, par le biais de la compréhension précise et objective, des fonctionnements cérébraux. Elles visent une explication fine des mécanismes qui mènent à une pensée construite et logique dans le temps, capable d'autoanalyse, de réflexions complexes, d'inventivité et de créativité et capable de soutenir ce qui fait la personnalité et plus généralement la subjectivité d'un individu. Elles partent du postulat nouveau qu'il est possible d'étudier les états de la conscience sur la base d'expérimentations objectives. La subjectivité serait donc à portée de main par l'étude du substrat cérébral sensé porter cette même subjectivité. Bien entendu, les chercheurs font preuve d'une grande prudence quant au franchissement de la réflexion vers la subjectivité. Mais ces études, couplées à cette prudence voire une certaine humilité chez certains, ouvre donc le champ des possibles.

La psychanalyse devient ici une possible interlocutrice dans le vaste domaine de la subjectivité. Son approche de l'être humain par le biais des affects et des émotions ne manque pas d'interpeler les neurosciences qui commencent à avoir pleinement conscience de l'importance de ces données fondamentales pour rendre compte objectivement et entièrement du fonctionnement de la subjectivité. A l'image du cerveau, la complexité sur laquelle repose la construction subjective de l'être humain est remarquable. Et la psychanalyse s'est construite en prenant acte de ce défi. Les neurosciences savent donc que certains aspects sont à ajouter à leurs équations et variables et que la psychanalyse est, sur ces aspects sensibles, une pionnière. Face à cela, la psychanalyse qui prône une remise en question constante de ses théories, trouve ici un interlocuteur de premier choix. Et bien qu'elle ait toujours tenu à ce que ce travail de réflexion et de renouvellement des concepts se fasse sur la base de la pratique clinique, elle trouve ici une autre voie de recherche qui semble tout aussi prometteuse.

Se dessine ici clairement l'intérêt de ces nouveaux champs de recherches autour de la conscience et l'inconscient. En maîtrisant les variables de leurs expériences, en ayant à leur disposition une précision de calcul et d'observation sans précédent et en cumulant cet ensemble avec la tradition béhavioriste des études comportementales, les neurosciences s'offraient un nouvel horizon : celui du domaine de l'inconscient et son substrat organique au cœur du cerveau. L'évocation de ce dernier concept mérite, à lui seul, toute l'attention de ceux qui ont labouré ce même champ pendant tant de décennies. Il est d'autant plus important de s'arrêter sur ces avancées qu'elles se situent sur un terrain, certes polémique, mais qui relèvent d'autres fondements que la légitimité, l'efficacité ou le bien-fondé d'une pratique. Le questionnement est donc ramené aux fondamentaux de ces deux approches, à la recherche en elle-même et à une visée d'enrichissement des connaissances sur des phénomènes ; phénomènes sur lesquels le savoir reste, à ce jour, incomplet.

Vers une dialectique

Ce positionnement permet de s'extraire des oppositions actuelles et passées. Il ne s'agit plus de chercher ou reconnaître la primauté de l'une des deux approches sur l'autre. Il ne s'agit pas non plus d'utiliser les connaissances de l'une pour justifier celles de l'autre. Il n'est enfin aucunement question de prétendre à la supériorité de l'une sur l'autre sur la base de prétextes fallacieux ou inconsistants. L'éloignement épistémologique des neurosciences et de la psychanalyse ne permet pas ce luxe. Les débats sur « ce sur quoi repose » le corpus théorique et pratique de ces deux approches n'a, à ce jour, pas permis d'avancer sur les phénomènes

pourtant étudiés de part et d'autre. Il faut donc envisager d'autres perspectives, perspectives qui s'ouvrent d'elles-mêmes au regard des avancées et travaux cités précédemment.

Les neurosciences orientent, entre autres, leurs travaux vers le cerveau, son fonctionnement et inévitablement vers la conscience. Mais c'est ce que l'on affine *autour* de la conscience qui devient important puisque peuvent s'y repérer des interrogations proches de celles de la psychanalyse. Ce qui unit neurosciences et psychanalyse, c'est d'être toutes deux des constructions issues d'un même effort : approcher le réel en y apportant un savoir ou, dit autrement, combler une béance par la construction d'un dôme. Leurs avancées et recherches respectives les amènent inexorablement à se côtoyer davantage, se jouxter, se frôler, se rencontrer.

Encore une fois : cet inconscient, qui agite les sphères de la psychologie cognitive et expérimentale, est strictement éloigné de l'inconscient défini par Freud ou Lacan. Il ne semble donc pas pertinent de les reprendre point par point et comparer ce qui peut l'être en validant ou invalidant partialement chacune des approches. Considérer l'éloignement conceptuel profond des deux approches comme rédhibitoire, ne paraît pas plus prolifique.

En revanche, proposer une rencontre dialectique, autrement dit, la possibilité de faire émerger ce qui, dans chacune des deux approches, paraît essentiel de confronter, est, dans un premier temps, une possibilité. A l'image de ce qui se passe actuellement entre la théorie de la relativité d'un côté et la physique quantique de l'autre, la recherche a affaire à deux approches dont la cohabitation semble complexe. De même, elles possèdent toute deux une formidable puissance explicative et leur portée, comme leur pertinence sont majoritairement reconnues. Enfin, tout comme leurs consœurs dans le domaine de la physique, si elles s'avéraient être fondamentalement incompatibles, encore faudrait-il comprendre pourquoi. Il faut ainsi, scrupuleusement s'écarter des conflits passionnés afin de repérer en quoi cette incompatibilité serait structurale.

Une dialectique ne peut donc s'instaurer entre l'approche freudienne et l'approche neuroscientifique qu'à les décomposer l'une et l'autre. Opposer, sans ces précautions préalables, les deux approches de l'inconscient ne paraît pas pertinent. Cela donne d'ailleurs une opportunité sans précédent de reprendre certaines notions au mieux désuètes, au pire oubliées et de mettre en tension les points où théorie psychanalytique et neurosciences se font face, se jaugent mais ne peuvent décemment plus s'ignorer.

Le défi lancé par ces deux approches est de pouvoir approfondir la recherche dans ce domaine sur la base rigoureuse et méthodique de la révolution cartésienne. Les expérimentations en neurosciences donnent ainsi le socle objectivé de cette recherche, les élaborations théoriques récentes qui en découlent, sa raison et les constructions plus anciennes mais d'une étonnante modernité de la psychanalyse, sa référence. Pour autant, aucun de ces aspects n'est ici considéré, à priori, comme indiscutablement vrai.

Si de prime abord, ces deux notions paraissent éloignées, il paraît légitime de se demander s'il existe un lien entre ces deux « inconscients » ou s'il est un phénomène unique dont les facettes ne nous seraient pas encore toutes dévoilées. De même, il semble important de repérer si la science apporte des éléments quant à la définition que fait la psychanalyse de l'inconscient, mais aussi de voir si la théorie psychanalytique peut ouvrir des champs de recherche à la science concernant certaines caractéristiques de l'inconscient. Plus généralement, il faut essayer de comprendre si des liens, pour l'instant inconnus, font de l'inconscient un phénomène unique. Ou si ce sur quoi reposent les théories des neurosciences et de la psychanalyse est foncièrement

différent. L'intérêt reste celui de saisir si ces deux notions, en apparence distinctes, peuvent s'enrichir mutuellement pour, quoiqu'il advienne, obtenir une connaissance plus précise du phénomène. Ce qui fera l'objet d'une attention particulière, c'est bien le phénomène réel en lui-même mais aussi la possibilité d'en proposer une définition enrichie. Cette démarche vaut d'ailleurs également pour la conscience ou la métacognition ; mais pas seulement.

Sur un plan spécifiquement théorique maintenant, il est remarquable de constater que ces inconscients reposent sur quelques notions essentielles. Concernant la psychanalyse, au travers des écrits de Freud comme de Lacan, on repère également ces notions récurrentes aux origines de l'inconscient. La difficulté pour la psychanalyse, c'est que ces dernières se sont modifiées au cours des différentes refontes de la théorie et des avancées successives relatives à chaque auteur. Pourtant, si l'on prend les premiers écrits de Freud datant de la fin du XIX^{ème} siècle, et ceux de Lacan –plus anciens que les découvertes en neurosciences, on s'aperçoit que ces deux auteurs rattachent l'inconscient à des phénomènes curieusement convoqués eux aussi par la science.

Parmi ces *concepts fondamentaux de l'inconscient*, présents dans les deux approches, le choix a été ici d'en conserver plus spécifiquement quatre : la perception, la mémoire, le temps (en tant qu'unité de mesure mais aussi comme phénomène), et le langage. Ces propositions restent non exhaustives et font partie, elles aussi, de la recherche *en mouvement*. Mais ces quatre phénomènes permettent néanmoins de donner un aperçu suffisamment précis de l'étendue des liens possiblement envisageables, mais aussi des éloignements conceptuels notables qui peuvent exister entre psychanalyse et science.

Ce qui justifie ce choix, c'est également le lien qui existe entre chacune de ces notions et l'inconscient freudien tout d'abord : chacun de ces phénomènes constitue (ou a constitué) l'assise de l'inconscient en psychanalyse. Ils ont fait l'objet de recherches, de réflexions et de débats. Ils ont également été mis à l'épreuve du travail clinique par des générations de psychanalystes et de praticiens. Aucun d'eux n'est envisagé comme la cause unique de l'inconscient, mais leur assemblage et leur existence constante au cours de la vie du sujet en font des éléments constitutifs de l'inconscient dans l'avancée de la théorie psychanalytique. Néanmoins, certains d'entre eux sont moins présents dans la psychanalyse actuelle et sont tombés quelque peu en désuétude.

Mais l'intérêt de les rassembler ainsi se situe surtout dans le fait que ces concepts sont également étudiés de façon très poussée par la psychologie cognitive expérimentale avec l'aide des nouveaux outils de la science. Sur la question du langage par exemple, de nombreuses recherches sont effectuées : acquisitions, effets sur l'organisation neuronale de l'apprentissage du langage, recyclage neuronal. Sur la perception, l'imagerie cérébrale apporte de nombreuses connaissances nouvelles sur la localisation cérébrale du traitement du stimulus ou du simple fait de se représenter le stimulus. Quant aux notions de temps et de mémoire, elles sont débattues depuis longtemps, mais trouvent, dans ces recherches, un renouveau particulièrement dynamique avec une précision accrue à propos des différents types de mémoires et la façon dont elles s'agencent dans le cerveau et dans le temps.

A ces quatre notions auraient pu s'ajouter le refoulement ou les pulsions, mais ces aspects ne sont pas travaillés en neurosciences et sont des concepts psychanalytiques. La *représentation mentale* pourrait enrichir cette liste, mais il semblait préférable de l'évoquer au travers du fonctionnement *des* inconscients comme de la conscience plutôt que de l'extraire de l'ensemble.

De plus, elle est bien une des caractéristiques essentielles de l'inconscient mais semble moins être une condition de son existence.

La dialectique recherchée par le biais d'une mise en tension, trouve dans ces concepts comme dans ceux d'inconscient, de conscience et métacognition un support sans précédent. De même, les conséquences que chacune de ces notions supposent en termes d'interrelations, de fonctionnement, d'échanges, de logique globale, participent pleinement à l'instauration d'une dialectique. C'est donc le détail de la recherche qui fait le socle de la mise en tension mais ce sont bien les perspectives globales qui intéressent aussi l'échange dialectique.

Entreprendre sur des perspectives...

Cet ensemble de notions ici réunies, tente de rendre compte de ce qui fait, au-delà de l'actualité de la question, de l'inconscient un point central de la recherche en psychopathologie et en neurosciences. Amener la problématique par le biais de l'architecture permet de la replacer dans un contexte historique certes mais également épistémologique : du fait de son effort, Freud interpelle la science sur ses impasses. Ces impasses nous donnent le pouls et les préoccupations des chercheurs en sciences. Les trois grandes « béances des origines » ici décrites témoignent également de l'actualité toujours ardente de ces questions et permettent d'inscrire la problématique dans sa dimension scientifique mais aussi dans sa modernité. Reprendre l'arrivée et l'extension des neurosciences situe ensuite la problématique dans un contexte complexe mais extrêmement dynamique qui voit deux approches s'affronter certes mais de fait, se rencontrer. Enfin, tout ce cheminement préalable entend précisément situer la problématique dans ce qu'elle ouvre comme questionnements, hypothèses et perspectives et illustrer, par la proposition d'une dialectique, un positionnement clair vis-à-vis de ce travail de recherche.

Ainsi, le point nodal de ce travail s'articule autour d'une question résumée ainsi : la notion d'inconscient peut-elle être enrichie lorsque sont mises en tension, de façon non partisane, deux approches ? Ou dit autrement : les découvertes récentes de la science dialectiquement adossées avec ce qui peut l'être de la puissance explicative de la psychanalyse, induisent-elle une redéfinition des contours de l'inconscient ?

La proposition est ici faite d'interroger avec précision la conscience, la métacognition et l'inconscient. Aborder ainsi un domaine pour lequel les tentatives de lien entre neurosciences et psychopathologie restent discrètes, c'est reconnaître le bien-fondé des deux approches ici convoquées. De ce postulat, il faut en déduire que la rencontre ne peut se faire qu'à exclure en partie les débats et les conflits qui ne se situeraient pas sur le plan de la recherche fondamentale. De cette position toujours, il faut admettre que la recherche découvre encore des aspects nouveaux de la conscience et ses différents niveaux de manifestation. Il faut donc circonscrire ce travail à une trajectoire qui va de l'accès à la conscience à la métacognition afin d'en venir à la notion singulière d'inconscient. La première subtilité qu'il s'agit de repérer est que l'accès à la conscience *inclut* l'inconscient et que la métacognition ne l'interdit pas non plus. Cette « circularité » de l'inconscient est une dimension non négligeable de ce dernier. A l'image de cette remarque, l'objectif est l'approfondissement et l'enrichissement des connaissances sur ces phénomènes grâce à l'articulation dialectique entre le modèle neuroscientifique et le modèle psychodynamique. Le but est de mettre en rapport ces deux approches afin d'éclairer l'une par l'autre et réciproquement, et renouveler la manière d'appréhender la conscience et ses

mécanismes complexes qui, peut-être, débouchent sur l'inconscient. L'hypothèse ici formulée est que cette tentative permettrait, sans avoir la prétention de la révolutionner, de préciser le concept d'inconscient et, au mieux, d'en renouveler certains aspects.

Mais derrière ces *simples* questions, s'ouvre une série de problématiques qui ne peuvent être ignorées si l'on entend répondre à la première. Il convient alors de s'attarder sur ce qui fait l'inconscient, ce qui l'entoure, ce qui l'empêche ou témoigne de sa présence. Le détour par des notions partagées par les deux approches permet alors à la problématique sur l'inconscient de trouver une assise plus cohérente et élargie. Le questionnement s'enrichit alors des relations que l'on peut établir entre la lecture neuroscientifique et psychanalytique de chacune de ces notions.

Se dégagent alors des problématiques secondaires : la perception, concept essentiel en neurosciences et abordé par Freud à ses débuts, peut être un support sérieux pour l'étude de l'inconscient. A propos du temps, il convient de comprendre en quoi l'articulation des deux approches avec ce concept sensible peut apporter des éclaircissements sur l'inscription de l'inconscient dans la vie des sujets. Quant à la mémoire, elle reste une charnière sur laquelle reposent aussi bien l'inconscient que l'accès à la conscience et la métacognition. Elle offre donc la possibilité de s'interroger sur le lien entre le contenu de l'inconscient, le présent du sujet et sa capacité à convoquer les éléments du passé. Enfin, le langage ouvre inévitablement à la problématique du fonctionnement de l'inconscient et de sa structure. La confrontation des deux approches sur cette question permet-elle d'enrichir une conception de l'inconscient qui reste de part et d'autre, intimement liée à cette problématique du langage ?

De même la question sémantique pose d'emblée une difficulté : faut-il y voir deux lectures d'un même phénomène, deux interprétations ou deux phénomènes distincts dont les liens resteraient encore à définir ? Et au-delà de ce registre langagier, que faire de l'ancrage organique des études en neurosciences face à l'éloignement qu'ont pris Freud et ses successeurs à propos du substrat biologique de la vie psychique ? Ces questions, qui orientent la problématique générale de cette recherche vers les aspects concrets, n'en font pas moins apparaître d'autres telles que : la subjectivité se loge-t-elle dans ce qui fait la conscience ou précisément y échappe-t-elle fondamentalement ? Et enfin : La subjectivité peut-elle être un soutien auquel peut s'adosser la question d'inconscient pour l'une et l'autre des approches ?

Tous ces aspects rappellent l'importance de ne pas aborder cette problématique par la démarche trop simpliste et sans issue d'une opposition froide et stérile des deux approches de l'inconscient. Opposer sans ces préalables les inconscients stoppe la réflexion et exclut toute dialectique. Les perspectives qu'offrent les architectures novatrices que sont les neurosciences et psychanalyse semblent particulièrement riches d'enseignements sur cette notion d'inconscient. En présence de ces deux approches résolument modernes et originales, il convient en effet, de se reposer sur leurs dômes en construction pour tenter de voir les horizons qu'elles ouvrent concernant entre autres, l'inconscient.

L'enrichissement de ces notions d'inconscient, de conscience et de métacognition est l'un des axes possibles de la recherche mais il est aussi l'opportunité de repérer ce qui chez l'une des approches fait défaut, alors que chez l'autre, une explication à l'un de ces phénomènes trouve sa réponse. Car malgré les découvertes expérimentales d'un côté ou la longue tradition psychanalytique de l'autre, ce sont les apories sur lesquelles tombent ces deux approches qui

intéressent. En passant par une articulation de l'une avec l'autre, en utilisant ce qui peut désormais se dialectiser, permettra peut-être de sortir de certaines de ces impasses mais aussi de proposer, à l'une comme à l'autre, l'éclairage apporté par le modèle opposé. De cet effort entre autres, peut venir le renouvellement de ces notions fondamentales, notions menant nécessairement à la clinique et ouvrant sur des perspectives concrètes dans l'approche théorique, clinique et éthique du travail auprès des patients. Globalement, il s'agit de voir ce qui s'enrichit de cette mise en tension et ce, dans tous les domaines que touchent ces approches. Si l'on ne peut nier que certaines notions sont séparées par un « incommensurable » fossé, le contexte actuel suppose que la recherche, loin d'être à l'arrêt, apporte son lot de questions et de connaissances. Selon le domaine de recherche, cette évolution ne va pas à la même vitesse et il s'agit ici d'aborder des concepts approfondis par les neurosciences et la psychanalyse mais dont les conclusions respectives apparaissent éloignées. Il s'agit de repérer alors, dans toutes ces découvertes récentes, les éléments essentiels à la mise en place d'une dialectique. L'intérêt reste toujours d'articuler des connaissances nouvelles afin de faire fructifier un échange désormais rendu possible.

En abordant la thématique de l'inconscient, la recherche en devient abrupte mais c'est aussi ce qui en fait l'enjeu. Ce domaine, longtemps exploré par la psychologie clinique et la psychanalyse, est resté secondaire dans la science jusqu'à l'arrivée de nouvelles possibilités technologiques. Il semble essentiel de profiter de ces dernières avancées de la science pour aborder toutes ces notions citées plus haut, car elles constituent la base des théories sur lesquelles s'appuient la majorité des professionnels. Les grandes causes nationales prennent le devant de la scène (Autisme, le Bébé et tout ce qui y touche, les « troubles dys »...), mais au dépend parfois, des concepts fondamentaux sur lesquels repose le débat. A ce titre, il apparaît fondamental d'alimenter la recherche sur ces notions. Notions qui visiblement ne s'enrichissent non pas de la polémique mais du retour à leur étude précise et didactique.

Ainsi, sans ignorer leurs oppositions passionnelles, ce ne sont pas celles-ci qui intéressent : c'est bien sur les phénomènes qu'elles étudient, le réel auquel elles ont affaire, que les différences seront interrogées. L'intérêt étant de comprendre alors en quoi elles s'opposent et pourquoi sont-elles incompatibles. Encore une fois, la volonté n'est pas de le faire sur un plan épistémologique, philosophique, ni même éthique mais bien sur les aspects fondamentaux des objets d'études de l'une et l'autre. A ce titre, le consensus n'est pas non plus une issue qui doit, à priori, être un objectif : la perspective d'arriver à tout prix à des conclusions consensuelles ne paraît pas être plus productive. Au contraire, l'intérêt de cette recherche tient dans la reconnaissance du tranchant de certaines de ces oppositions.

Ainsi, la problématique trouve son épaisseur dans sa prédisposition à se nourrir de l'actualité dynamique et sans cesse renouvelée des découvertes scientifiques ; dans une volonté de participer à l'avancée de la recherche dans des domaines qui jusque-là s'ignorent ; dans un positionnement clair qui entend éviter que la recherche ne devienne un discours « à charge ». Bien au contraire, cette dernière doit rester un appui à l'échange et interroger ce hiatus si particulier mais encore très actuel : chaque modèle prétend être trop éloigné de l'autre et s'épargne ainsi toutes tentatives de proposer une lecture nouvelle du réel et donc des phénomènes en question. Et ce d'autant plus que, de cette rencontre, il ne va pas de soi que neurosciences et psychanalyse y perdraient leur âme...

L'illustration grâce à la construction du dôme ainsi que la référence aux grandes théories modernes sur les questions des origines permettent d'inscrire la problématique dans une histoire des sciences à laquelle cette mise en tension dialectique entend participer. Mais ce positionnement induit une dernière question d'ordre épistémologique et qui ne peut être ignorée. E. Klein avance que « La science n'est pas un discours, elle ne parle pas ». Il ajoute ensuite ce qui vient poser un frein à cette problématique sur l'inconscient : « La science ne répond qu'aux questions scientifiques. Mais... elle est la seule à y répondre. Donc vouloir faire concurrence à la science dans son propre champ, c'est vain. »¹. Dès lors, comment envisager de travailler l'ensemble de ces questions si initialement, il apparaît impossible d'y répondre par le biais d'une rencontre dont l'un des acteurs n'est pas scientifiquement reconnu. Inversement, Freud comme Lacan ont exclu la possibilité de reconnaître la scientificité de la psychanalyse par les méthodes de la science. Ils ont également épinglé la science d'une incomplétude structurale et d'un fonctionnement acéphale (Cf. Discours de la Science chez Lacan). Ces difficultés, de part et d'autre, trouvent pourtant, avec l'étude de l'inconscient et de ses avatars, un point de jonction. En effet, il semble ardu d'aborder l'inconscient freudien par le biais de la science. De même, faire une lecture psychanalytique de l'inconscient cognitif et des découvertes en neurosciences paraît tout aussi abrupt. Pourtant, la problématique de ce travail de recherche permet de faire émerger les impasses de ces deux positions dès lors qu'elles restent figées sur cette certitude d'une impossible rencontre. Car l'inconscient comme phénomène et, de façon plus généralement, l'étude de l'être humain, de son cerveau, de ses réactions, de ses émotions, induit une perméabilité des hypothèses. Autrement dit, si la psychanalyse n'entend pas répondre aux questions scientifiques posées par les neurosciences, elle n'est pour autant pas silencieuse quant à l'objet d'étude de ces dernières. De plus, l'inconscient implique une considération de l'être humain et de fait, de véritables précautions quant au « champ » qu'explore la science. Ce domaine, et bien que les avancées soient remarquables, ne permet pas, comme le firent les béhavioristes, d'évacuer aisément la question de l'objectivité. Au contraire, les travaux neuroscientifiques invitent à préciser, autant que faire se peut, le cadre de l'expérience afin de réduire mais inclure des dimensions qui fragilisent la portée scientifique de l'expérience. Les neurosciences n'ignorent plus que l'étude de l'inconscient, de la conscience ou de la métacognition, les obligent à considérer certains aspects de la subjectivité, à réfléchir à des concepts sensibles comme celui de « pensée », « d'esprit » voire « d'âme ». Si la volonté affichée est bien celle de répondre, par la science à des questions scientifiques, l'objet d'étude entraîne inexorablement vers des impasses. Impasses que la psychanalyse, sans l'ancrage scientifique mais en lien avec une clinique et une rigueur théorique, a tenté de résoudre. Se faisant, elle a développé un corpus dont le contenu rejoint aujourd'hui les questions des neurosciences. Ainsi, ce n'est ni l'une des deux approches qui outrepasserait ses prérogatives supposées en tentant de répondre aux questions de l'autre, mais c'est bien l'objet d'étude, ici l'inconscient, mais aussi ce qu'il convoque, qui font que psychanalyse et neurosciences se répondent, ou du moins se parlent. Instaurer une dialectique participe donc à ce dialogue dont il faut préciser pour terminer qu'il relève toujours d'une mise en tension et non d'un échange de bons procédés.

¹ KLEIN E., *Dieu et la science* in « Les grands débats de Sciences et Avenir », Conférence, Avril 2015.

La problématique centrale de l'inconscient ne peut s'aborder qu'en prenant en compte *les* problématiques qu'elle génère. Toutes les problématiques ici décrites, permettent donc de s'interroger sur le devenir de l'inconscient au regard des avancées scientifiques et des acquis psychanalytiques. Par ailleurs, aborder l'inconscient comme un acquis de part et d'autre, ne permet pas de tirer les conclusions d'une mise en perspective commune. Aussi faut-il focaliser l'attention sur une démarche rigoureuse autour de cette notion d'inconscient, de la question de son enrichissement possible et des effets d'une dialectique sur les autres concepts auxquels il touche.

...et finir sur l'architecture

Pour organiser cette recherche et maintenir constante cette rigueur, il convient d'articuler ces notions en les mettant en tension, de repérer les fondements et les impasses, les certitudes, les doutes, les hypothèses de chacune d'elles et miser sur les possibles effets de la rencontre des savoirs sur ces phénomènes. Mais il convient d'accorder une primauté à l'étude de l'inconscient étant donné que l'on ne peut ignorer la position de la psychanalyse qui a rendu ce concept capital. De même, si les recherches en neurosciences sont riches aussi bien à propos de la conscience ou de la métacognition, le domaine de l'inconscient cognitif s'avère particulièrement dynamique et tout aussi primordial.

Il est donc important de commencer par définir chacun des inconscients en repérant ce qui a participé à leur construction. Pour l'un, il est essentiel d'en passer par une compréhension suffisante des processus chimiques, physiques, électriques sur lesquels repose la neuro-imagerie. Ces techniques seront l'opportunité de saisir la continuité des hypothèses en neurosciences qui visent l'explication de l'immatériel par le substrat organique. Il convient également de reprendre les expériences qui ont permis d'objectiver l'apparition de cet inconscient cognitif. L'appui sur la clinique neurologique s'avère donc indispensable aussi bien dans son intérêt expérimental que pratique. Ce n'est qu'en prenant le temps de reprendre chacun de ces aspects que peuvent se dessiner les contours de l'inconscient cognitif. Cependant, il apparaît tout aussi essentiel d'évoquer les hypothèses quant à ses origines possibles afin de donner un aperçu des idées qui circulent, actuellement, dans le paysage de la recherche en neurosciences. Dans ce même objectif, il convient de repérer les limites de l'inconscient cognitif, aussi bien en termes d'expérimentation, que de structure. Cet ensemble permettra de décrire l'état actuel de la recherche, de rendre compte des éléments essentiels à la compréhension de ce qu'est l'inconscient cognitif aujourd'hui, enfin, ce travail sera le point de départ pour une mise en tension dialectique.

C'est dans des termes proches et sur la base des mêmes éléments qu'il s'agira d'aborder l'inconscient de la psychanalyse, classiquement qualifié de freudien. Après avoir repris ce qui, dans l'histoire de la psychiatrie, avait amené Freud à se questionner sur l'inconscient, il conviendra d'en passer par ses écrits et le travail clinique sur lequel ils reposent. Suivre ainsi Freud dans ses pérégrinations et hypothèses permet de suivre la construction de concept fondamental de la psychanalyse. Mais, pour être davantage complet dans la définition de l'inconscient freudien et pour apporter une modernité à cette définition, il est indispensable de s'en référer au travail de Jacques Lacan. Ce dernier a en effet, remanié en profondeur les théories freudiennes sans les dénaturer. Il a apporté de nouveaux éléments pour comprendre ce phénomène qu'est l'inconscient et a élargi le travail de Freud à d'autres horizons. Il s'agit donc

d'expliciter en quoi l'apport lacanien a un intérêt certain en vue d'une mise en tension dialectique. Pour autant, il faut également, pour ce dernier, en repérer les limites théoriques et pointer ce qui reste encore des impasses pour la théorie psychanalytique. Enfin, étant donné que Freud et Lacan furent des précurseurs du siècle dernier et bien que cela n'enlève rien à la modernité et au bien-fondé de leurs hypothèses, il est de rigueur d'évoquer les travaux actuels sur l'inconscient dans le champ de la psychanalyse.

L'analyse approfondie des découvertes sur ce concept vise à questionner aussi bien l'inconscient cognitif que freudien. Cela permet aussi de questionner les impasses de l'un et de l'autre comme les perspectives et les points de jonction. Comme dit précédemment, ces notions s'opposent en divers points et semblent si éloignées dans d'autres qu'il serait difficile d'en tirer une articulation immédiate. Mais ce premier pas à travers l'inconscient permettra d'établir un lien concret entre la psychologie cognitive expérimentale et la psychologie clinique appuyée ici par la psychanalyse. L'intérêt est de faire apparaître nettement les éclairages récents sur cette notion essentielle et centrale.

Mais, comme cela a été souligné précédemment, l'analyse même approfondie et rigoureuse des deux inconscients ne permet pas pleinement d'entamer ce travail de mise en tension. Pour qu'une dialectique naisse, il faut en passer par des concepts fondamentaux de l'inconscient en repérant et s'appuyant sur le fait que neurosciences et psychanalyse convoquent, à propos de l'inconscient, les mêmes notions. La perception, la mémoire, le langage et le temps sont donc autant de phénomènes pertinents quant à l'étude de l'inconscient. Ce qui est d'autant plus remarquable, c'est, qu'au-delà de cette curieuse similitude, l'une et l'autre utilisent ces concepts pour rendre compte des mêmes caractéristiques de l'inconscient. Il est donc possible de reprendre le même cheminement que pour les inconscients mais cette fois-ci pour ces phénomènes spécifiques. Là également, il s'agit d'en décrire les ressorts neuroscientifiques et psychanalytiques afin d'en saisir l'utilité spécifique, la particularité inconsciente et la dialectique qu'ils rendent possible.

~

Si cette recherche débute par le *vif du sujet*, autrement dit, l'inconscient, il faut s'autoriser un détour par ce qui a mené, aussi bien la psychanalyse que les neurosciences, vers l'inconscient. Ainsi, il convient de reprendre l'état de la recherche scientifique en ce qui concerne la conscience et donc la métacognition. Ces deux aspects sont d'autant plus importants qu'ils convoquent l'inconscient comme élément fondamental de leurs propres fonctionnements. Là encore, l'orientation prise est celle d'un trajet au cœur de la matière mais à une échelle plus conséquente. Il semble, en effet, nécessaire de pouvoir donner une description globale du cerveau comme organe, son organisation en aires et leurs liens. Ce passage par la neuro-anatomie donne une assise à l'explication scientifique du phénomène de la conscience. Il s'agit ensuite de pouvoir reprendre les découvertes la concernant et d'en décrire les fonctionnements. Ce second domaine de recherche doit être précisé par les étapes qui le constituent comme l'accès à la conscience et les mécanismes conscients proprement dit.

Cette même logique sera ensuite appliquée à la métacognition. Comme précédemment, l'intérêt est d'apporter les éléments modernes pour la compréhension de ce phénomène. Il restera donc important de garder à l'esprit que, pour les neurosciences, la métacognition est un aboutissement possible de la pensée. Elle est la forme la plus construite d'un état de conscience,

état qui en induit inévitablement d'autres, disparus ou étant parvenus à la conscience, et qui furent inconscients. Il ne s'agit pas simplement de suivre une chronologie, mais bien de suivre la *logique* qui supporte la création d'une pensée et d'un travail réflexif. Pour autant, la métacognition, si elle fait figure de clôture, sera au contraire l'occasion d'interroger la globalité de ce fonctionnement cérébral. Pour se faire, les notions utiles à la psychanalyse pourront ici être convoquées comme interlocutrices. Car en effet, la psychanalyse a également abordé la question de la conscience et d'un système global plus complexe, notamment au travers des travaux de son fondateur, avec la « Métapsychologie ». Il n'est bien entendu, pas dans l'intérêt de cette recherche de faire une description bibliographique des positions freudiennes ou lacaniennes. Il apparaît bien plus prolifique d'utiliser l'ensemble de ces notions psychanalytiques pour animer ce qui, par soucis de clarté, doit rester une description plus académique de l'approche neuroscientifique de la conscience et de la métacognition.

Par ailleurs, à l'heure actuelle, afin de rester scientifiquement valable, les expériences se « contentent » d'un accès à la conscience par des chemins assez courts. De plus, expérimentalement, les neurosciences s'avèrent être en difficulté dès lors qu'il importe de ne repérer et cibler qu'un événement conscient. De son côté, la psychanalyse a développé massivement le concept d'inconscient et la conscience s'en est trouvée circonscrite à n'être qu'une île au milieu d'un océan. Cliniquement, la psychanalyse a parfois bifurqué vers ce qui allait devenir une psychologie dite « du Moi », autrement dit, une pratique basée principalement sur la conscience. Mais cette tendance, bien qu'elle perdure, n'est pas considérée comme orthodoxe aux yeux de la majorité des psychanalystes.

Il y a donc des objections à notifier avant d'ouvrir une dialectique sur ces conceptions différentes de la conscience. Mais une fois ces préalables posés, il devient possible de comprendre en quoi la conscience, comme phénomène, parvient à interroger psychologie clinique et psychologie cognitive.

Ce travail de présentation, de description et de repérage d'éléments pertinents à propos de la conscience et de la métacognition est une tentative pour inscrire la dialectique au-delà de la notion d'inconscient. L'inconscient reste donc un aspect essentiel qui fait partie d'un ensemble qui a, lui aussi, toute son importance. Par ailleurs, cet ensemble permet précisément de faire retour sur ce phénomène d'inconscient en lui donnant non seulement, des limites mais aussi des « chemins » pour être observé. En effet, à considérer la conscience et la métacognition comme les compagnons de voyages de l'inconscient, il apparaît évident qu'ils en sont aussi des porteurs, des supports, des moyens d'expression et des sources. Cette circularité et ces liens constants entre ces trois instances feront plus tard l'objet d'une attention particulière.

Auparavant, il faut, à ce qui s'apparente à une « mi-parcours », pouvoir poser tout ce qui naît de ces descriptions préalables. Pour se faire, il convient de situer le débat actuel en s'en référant à des notions transversales telles que le sujet ou le corps. Ce passage bref mais nécessaire apporte ainsi, à ce travail de recherche, les termes dans lesquels il se déploie actuellement aussi bien en science (dualisme) qu'au niveau de la psychanalyse (les discours). Ainsi posés, ces concepts, plus globaux, amènent un éclairage particulier à la spécificité de la problématique. Les modalités dans lesquelles se déploient le débat important, il s'agira donc d'en venir aux tentatives d'articulation déjà effectuées par d'autres entre neurosciences et psychanalyse. Cet apport s'impose pour alimenter la suite de la réflexion. Il s'agit de s'appuyer sur les auteurs qui ont déjà repéré l'intérêt (même relatif) d'interroger certains concepts au regard de la

psychanalyse mais aussi, des neurosciences. Ces préalables essentiels et généraux conduisent aux nœuds de la problématique et aux contours de l'inconscient. Il importe de fait, de réfléchir aux effets de ces découvertes récentes sur les connaissances actuelles et passées ; à savoir, posent-elles un véritable problème aux conceptions déjà existantes, ou sont-elles, au contraire, des satisfécits des théories plus anciennes ? Les connaissances se répondent-elles ? Ou encore : les avancées des uns mènent-elles aux conclusions des autres ? Il faut logiquement repérer aussi bien les oppositions nettes de ces deux approches que les prémices de liens. Ce tour d'horizon des différences, des impasses, mais aussi des indices d'une certaine proximité entre neurosciences et psychanalyse sera complété par une inversion : en ayant ainsi pris le temps de définir les inconscients, les concepts sur lesquels ils reposent, les phénomènes auxquels ils sont rattachés et ceux qu'ils côtoient, il devient possible d'offrir une lecture « en négatif » de ce que ne sont pas l'inconscient cognitif d'une part et freudien d'autre part. Ce tracé des *contours* de l'inconscient est enfin et surtout l'occasion d'utiliser pleinement chaque description faite préalablement pour repérer ce sur quoi la suite de ce travail peut désormais s'appuyer. L'intérêt est d'y séparer ce qui est irrémédiablement éloigné du fait des méthodes, des axiomes ou plus intéressant, de la structure même de ces phénomènes inconscients, puis conscients ou métacognitifs.

Mais afin de conserver l'approche dialectique qui supporte ce travail, il convient également d'en venir aux théories générales du cerveau. En effet, si certains chercheurs (neuroscientifiques ou psychanalystes voire philosophes) développent des approches doubles ; d'autres prolongent leurs travaux par des constructions théoriques plus globales autour du cerveau, de la conscience, de la connaissance de *soi* et enfin de la subjectivité. Cette reprise des grandes théories neuroscientifiques actuelles permettra donc de faire un état des lieux de l'actualité scientifique, épistémologique et théorique. Cela prolongera le travail de reprises précises des aspects prometteurs de la mise en tension entre neurosciences et psychanalyse et permettra de donner les derniers éléments avant d'entrer dans le détail de la dialectique devenue possible.

~

Ces derniers pourront dès lors être repris dans le détail et en toute connaissance de cause. Ainsi, nous en viendrons, grâce à ce repérage préalable (méthodique et non partisan) de notions concrètes, à pouvoir ouvrir une dialectique tranchante de part et d'autre, afin de mettre au travail ce qui peut s'articuler et ainsi renouveler la lecture de ces phénomènes.

Il s'agira donc de partir de cette fameuse mais mystérieuse matière pour en venir à cette non moins insaisissable question de la subjectivité. Le lien avec la matière, et ici le cerveau, mérite d'être interrogé au regard des descriptions qui précèdent. Les positions radicales de part et d'autre n'offrent que peu de marge de manœuvre mais il est pourtant pertinent de s'autoriser à y revenir. Il faut d'autant plus s'y attarder qu'il ne s'agit plus simplement d'isoler l'inconscient comme un phénomène flottant au-dessus des foules : il est question de le nouer avec la conscience et la métacognition comme connaissance de soi.

De même, la volonté n'est pas ici de suivre, dans un ordre établi, chacune des notions. Ce qui importe c'est ce à quoi elles ont amené comme questions et hypothèses. Dans cette optique, il faut pouvoir reprendre chacun des concepts définis comme fondamentaux pour l'inconscient mais en y ajoutant l'intérêt qu'il a *pris* dans cette mise en tension dialectique.

Ainsi, pour la perception, il apparaît important de pouvoir questionner ce à quoi, entre autres elle ouvre comme « l'espace de travail global » auquel pourrait, dans une acception psychanalytique, s'adosser un espace « unique », ouvert précisément parce que la personne a sa subjectivité propre.

Cela a été dit, parmi les notions complexes sur lesquels s'affrontent certains neuroscientifiques, se trouvent le refoulement. Ce dernier s'ancre pourtant dans des mécanismes qui restent particulièrement étudiés en neurosciences comme la mémoire - mémoire qui ne peut se penser que dans un rapport au temps. La psychanalyse questionne cette capacité cognitive par le biais de l'inconscient. L'intérêt devient donc de dénouer ce qui peut l'être à partir de cette notion polémique du refoulement et qui pourtant regroupe des concepts comme ceux de temps, de mémoire et d'inconscient.

Le travail sur le temps peut, du reste, s'ancrer dans une référence plus générale qui est celle de la physique. En apparence éloignées, certaines découvertes concernant le temps « physique » peuvent être utiles à cette recherche à la condition de les interroger au regard d'une chronologie possible des allers et venues de l'inconscient cognitif et/ou freudien. Imposer ainsi un cadre plus général à l'inconscient permet non seulement d'aborder le phénomène de façon détournée, mais aussi de réfléchir à cette temporalité inconsciente purement neurologique et pourtant teintée de subjectivité.

Le travail préalable sur la conscience, l'inconscient mais aussi le langage ouvre naturellement la réflexion aux « opérations métacognitives conscientes appuyées sur un rapport verbal » et à l'hypothèse d'un « inconscient structuré comme un langage ». Le lien privilégié qu'entretiennent la conscience, la métacognition et surtout l'inconscient avec le langage dans les deux approches de référence offre une formidable dynamique à la dialectique recherchée. Grâce au langage, pourront être interrogés la question de l'équivoque en lien avec la conscience, de la polysémie en lien avec la métacognition, du lapsus en lien avec l'émergence consciente ; l'ensemble étant constamment teinté du voile des deux inconscients.

Ce souci d'articuler les fondamentaux de l'inconscient (mémoire, temps, perceptions, langage) comme ses corollaires (conscience et métacognition) entraîne inévitablement sur les pentes de la pratique clinique comme support de la réflexion sur l'inconscient. Deux aspects paraissent particulièrement ténus et riches : le premier est celui de l'interprétation (véritable « moment » de prise de conscience) ; de même, nous trouvons avec le stade du miroir une lecture fine de ce moment d'introspection où l'enfant prend conscience de lui-même à travers l'autre. Ce domaine de la métacognition reste à explorer mais les premiers éléments de réponse évoquent immanquablement cette construction théorique de la psychanalyse.

Ces ensembles invitent enfin à questionner la notion même d'inconscient et à en tirer, si possible, les conclusions nécessaires. Par exemple, en psychologie cognitive expérimentale, le travail sur la conscience d'une conscience, bien qu'ancrés dans la science, ouvre la voie à des modèles plus empiriques. Or, sur ce domaine d'une « pensée qui se pense », la psychologie clinique, par la voix de la psychanalyse et de J. Lacan, répond par le « savoir insu ». Autrement dit, on trouve dans le modèle psychanalytique une réponse à un phénomène réel que la science questionne. Ici, la psychanalyse, de par son hypothèse de l'inconscient, semble pouvoir, au moins en partie, apporter un éclairage aux neurosciences là où elles semblent dans une forme d'impasse.

Par ailleurs, l'inconscient du fait de la dialectique qui précède, peut-il s'en trouver renouvelé non pas dans sa globalité mais bien plus dans ses contours ? Les allers et retours possibles entre neurosciences et psychanalyse entraînent-ils des modifications possibles et notables de la notion d'inconscient ? Et si ce n'est pas le cas, comment penser un modèle qui réponde à cette opposition d'inconscients ? L'intérêt reste de se saisir de ce que les deux approches nous enseignent d'un phénomène afin d'en avoir une lecture précise. Enfin, cela questionne sur le fait d'avoir, ou pas, affaire à un seul phénomène : l'inconscient freudien et l'inconscient cognitif ont-ils réellement des aspects communs, « en tension » ? Ou sont-ils définitivement à circonscrire aux approches dont ils sont issus ? Est-ce une erreur sémantique ? Ou encore : faut-il supposer un seul inconscient dont les deux approches parlent mais dont le continuum serait interrompu du fait d'un manque de connaissances ?

Il apparaît donc important d'en revenir à une conception globale de chaque notion travaillée afin d'y déceler les logiques qui s'y jouent. La notion de subjectivité, bien qu'abrupte en tout point, peut offrir un support à ces questions et hypothèses plus générales. Elle le peut d'autant plus que, du fait de son lien étroit avec l'inconscient freudien et de sa présence ténue mais sensible dans l'inconscient cognitif, son décryptage questionne ce qu'il est coutume de nommer le dualisme.

~

Ce travail vise aussi bien une participation à la recherche fondamentale qu'une inscription dans les travaux de certains précurseurs en la matière. La thématique de l'inconscient reste moderne malgré son ancienneté et malgré l'apparente stagnation de sa conceptualisation depuis quelques décennies. De plus, elle reste capitale quant à la pratique clinique. Enfin, l'arrivée dans le milieu universitaire comme professionnel de l'engouement envers les neurosciences offre une opportunité de remettre au travail ce concept. Concept qui, du fait des découvertes dans ces domaines en vogue, revient à cette place éminemment centrale de la recherche en psychopathologie.

Ce « retour à l'inconscient », par le biais de la psychanalyse et des neurosciences, espère en cerner davantage l'architecture qui, d'être en forme de dôme ou pas, ne serait pas sans évoquer le chef-d'œuvre de la *Santa Maria del Fiore* et dont le maître d'œuvre ne serait pas un seul humain, comme le fut Brunelleschi, mais l'être humain lui-même.

I - Sur les inconscients

« *Inconscient – drôle de mot !* »

C'est la remarque faite par Jacques-Alain Miller à Jacques Lacan, lors d'une interview réalisée pour la télévision¹. Cet échange, retranscrit dans un livre, avait été demandé par le Service de la Recherche de l'O.R.T.F. A cette période, Lacan est déjà une figure de la psychanalyse en France et son Séminaire fait école. Alors qu'il l'interview sur son approche de la psychanalyse et sur sa vision des concepts freudiens, J.A. Miller s'arrête sur ce choix de Freud d'avoir choisi ce mot pour dénommer l'un des concepts, sinon *le* concept essentiel de la psychanalyse. Cet inconscient est considéré comme l'une des découvertes fondamentales de Freud, la pierre angulaire de ce qui deviendra la psychanalyse comme théorie mais aussi comme méthode. J.A. Miller, qui prévient que ses questions seront les « plus minces », lance alors sa maxime. Lacan répond : « Freud n'en a pas trouvé de meilleur, et il n'y a pas à y revenir ».

Y compris pour les psychanalystes qui l'utilisent depuis plus d'un siècle, le mot inconscient invite à la réflexion. Est-il le plus à même de recouvrir ce à quoi il correspond notamment dans les théories de Freud ? La question posée à Lacan il y a quelques décennies, pourrait l'être encore aujourd'hui. Pourtant, il est désormais profondément ancré dans le discours de ceux qui se réclament de la psychanalyse. Et s'il se peut que la question soit soulevée au détour d'une remarque, il semble, comme le relève Lacan, qu'il n'est plus question d'en changer.

Ce terme d'inconscient est si bien rattaché aux hypothèses freudiennes, que pour l'utiliser, les autres domaines qui l'étudient prennent souvent grand soin de se référer à cette conception psychanalytique pour mieux définir ce dont ils ne parleront pas. Dans son cours introductif sur l'inconscient cognitif, S. Dehaene annonce que « pour éviter toutes confusions avec les constructions théoriques freudiennes, la psychologie cognitive préfère donc souvent au terme d'inconscient les termes plus neutres de non-conscient ou d'inconscient cognitif »². Cette prégnance de la psychanalyse sur ce vocable illustre combien c'est à travers cette dernière que ce terme s'est répandu dans le grand public.

Mais s'il est à l'origine de sa diffusion, ce n'est pas à Freud que l'on doit le terme. E. Roudinesco et M. Plon avancent que ce mot fut employé pour la première fois « avec la signification de non-conscience » par H.H. Kames en 1751 au Royaume-Uni³. Il passera plus tard dans la langue allemande avec l'idée supplémentaire que ce qui n'est pas accessible à la conscience sont des « images mentales et (les) sources de passions ». Il faut attendre plus d'un siècle pour que ce mot apparaisse dans la langue française sous la plume du suisse H. Amiel qui l'élargit au sens d'une « vie inconsciente ».

Il faut remarquer que ce mot s'entend dans sa forme grammaticale comme nom : l'inconscient (Das Unbewusste) ou comme adjectif (unbewusst)⁴. Cela se retrouve dans toutes les langues et concernant la traduction française de Freud, le consensus est depuis longtemps établi autour du

¹ LACAN, J., *Télévision*, Seuil, Coll. « Champ freudien », Paris, 1974.

² DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

³ ROUDINESCO E., PLON M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, Paris, 1997.

⁴ LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.

terme « inconscient ». Lacan en relève le caractère « négatif » puisqu'étymologiquement, il s'agit bien de signifier l'absence de conscience (suffixe « in » qui renvoie à l'absence).

Le voyage de l'inconscient à travers le langage et les langues fut long et semé de nuances. Freud obtint son titre de docteur en médecine en 1881¹. Dans les décennies qui précédèrent cette date, l'inconscient fit l'objet de travaux aussi bien dans la littérature germanophone (Von Hartman « *Die Philosophie des Unbewussten* », 1868) que française (Ribot « *Les maladies de la mémoire* », 1881) ou qu'anglophone (Hall et la notion d'arc reflexe en 1832). La philosophie avait abordé les questions concernant la vie mentale, le choix, les désirs etc. avec entre autres, Descartes et Spinoza, mais c'est au cours de XIX^{ème} siècle que va pleinement s'étoffer la notion d'inconscient. Cependant, ce terme va être employé dans divers domaines en même temps. Cela s'illustre au regard des exemples évoqués plus haut : Hall le présuppose (sans le nommer inconscient) dans une approche purement physiologique ; Von Hartmann en fait un élément de la vie psychique et Ribot le rattache au concept de mémoire. Cette variété d'approche de l'inconscient illustre combien ce seul concept a animé les esprits et les recherches scientifiques, philosophiques et psychologiques durant cette période. Freud viendra à utiliser le terme d'inconscient dans ce contexte où le concept est déjà étudié, débattu et somme toute, répandu à travers l'Europe.

L'effet des théories freudiennes aura été d'en inventer, d'après E. Roudinesco et M. Plon, « une conception inédite » qui va se diffuser jusqu'à faire quelque peu oublier les conceptions plus anciennes, évincer les approches différentes voire même monopoliser ce champ de la recherche pendant des décennies. Pierre Buser relève en effet, que les recherches autres que psychanalytiques sur l'inconscient furent longtemps suspendues : « le silence devint soudain quasi-total »². Il y voit également l'influence du behaviorisme qui va mettre « l'accent sur une certaine manière d'exclusion de la subjectivité et de l'introspection ». Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que ce courant va marquer, concernant l'inconscient, la psychologie cognitive jusque dans les années 1980. Aussi, si la psychanalyse fut le vecteur de la diffusion sans précédent du terme, ceux qui font la psychanalyse ont parfois pu renvoyer sur ce concept une impression de monopole.

P. Buser s'interroge d'ailleurs, plus de 65 ans après la mort de Freud, sur le bien-fondé de ce qui pourrait apparaître comme une hégémonie et se demande si « l'inconscient est-il réservé à la psychanalyse ? »³. Nombre de psychologues ou de neuroscientifiques qui engagent des recherches sur l'inconscient avancent ces mêmes questions en préambule de leurs travaux. Sans remettre en cause le fait que la psychanalyse ait *porté* ce terme pendant longtemps et sans non plus, remettre en cause toutes les propositions faites par cette approche, ils avancent qu'elle n'a pourtant pas l'exclusivité de son étude.

L'on voit donc ces dernières années, se dessiner un mouvement de « réappropriation » de ce mot et une revendication de pouvoir à nouveau, s'interroger sur les modalités d'existence d'un inconscient autre que celui supposé par la psychanalyse. Bien entendu, l'inconscient « non freudien » n'avait pas été totalement abandonné par les sciences dites « dures », ni par sa discipline spécifique qu'est la psychologie cognitive et expérimentale. Mais pendant des décennies, les études sur l'inconscient et plus largement la conscience furent plus discrètes,

¹ MARKUS G., *Sigmund Freud ou les secrets de l'âme*, Albin Michel, Paris, 1994.

² BUSER P., *L'inconscient aux mille visages*, Odile Jacob, Coll. « sciences », Paris, 2005, p. 19.

³ *Ibid.*, 4^{ème} de couverture.

moins diffusées et également moins probantes. Ce n'est que depuis l'apparition de l'imagerie cérébrale et des progrès rapides qui la traversent que l'intérêt pour l'inconscient se ravive.

A l'occasion de ce renouveau, le terme d'inconscient revient dans le langage des scientifiques, mais au détour d'une précision préalable : l'inconscient qu'ils étudient n'a, à priori, que peu de choses en commun avec l'inconscient freudien. Les scientifiques vont alors ajouter à l'inconscient qu'ils étudient, l'adjectif « cognitif ». C'est le psychologue cognitiviste J. Kihlstrom qui, en 1987, va proposer cette association¹ (« l'inconscient ou implicite cognitif »). Le terme « d'inconscient cognitif » apparaît bien tardivement au regard des décennies passées à être utilisé par les psychanalystes mais aussi le grand public. Néanmoins, depuis ces années, le champ de cet inconscient cognitif s'est considérablement élargi, les études se sont multipliées et les travaux sur cet inconscient couplés à ceux sur la conscience ont amené en trois décennies des éléments nouveaux de réflexions et de connaissances. Ainsi, bien au-delà de la différenciation purement langagière, cette précision prend toute sa valeur car elle distingue deux inconscients, libère le champ de la recherche et ouvre le débat sur ce qu'est *l'inconscient*. Il ne s'agit pas que d'un effet de langage ou de traduction. Il s'agit désormais de remettre au travail un concept et au-delà, les théories qui s'y réfèrent.

Une autre difficulté face à ce mot d'inconscient est qu'il est très largement répandu dans le langage courant. Or, la conception qui est majoritairement entendue à l'évocation de ce terme est la conception freudienne. Les précautions prises par les neuroscientifiques témoignent de ce lien immédiat entre le mot et sa définition psychanalytique. Si la diffusion du mot « inconscient » dans le langage de tous les jours a certainement permis la diffusion des théories psychanalytiques, elles en subissent des effets plus néfastes. Le terme s'en trouve souvent galvaudé par une utilisation massive et « sauvage ». De même, les moyens de diffusion de l'information s'étant largement diversifiés, la lecture que l'on fait de l'inconscient a pu, peu à peu, parfois perdre du tranchant dont Freud l'avait pourtant pourvue.

Ainsi, il semble que la conception d'un inconscient cognitif a encore à être diffusée, précisée et étudiée. Mais par ailleurs, la conception freudienne de l'inconscient semble tout autant avoir nécessité à être de nouveau posée, sans cesse travaillée et régulièrement questionnée.

Le passé mouvementé de l'inconscient et son évolution au cours de l'histoire de la science comme de la psychanalyse en fait un concept vaste, teinté de contradiction et voilé d'inconnu. La complexité de sa préhension, de son étude, les nombreuses recherches dans différents domaines comme les changements réguliers de conception donnent à l'inconscient une représentation abrupte et parfois confuse. Reprendre cette notion au travers des prismes théoriques qui paraissent être les plus vifs et tranchants permettra d'en redéfinir certains contours et de tenter d'en faire une cartographie actuelle et contemporaine.

1 – L'inconscient cognitif

a/ Tour d'horizon des techniques utilisées en neurosciences

Les techniques d'observation du vivant ont fait de tels progrès qu'elles occupent une importante place dans l'actualité de la recherche. Les chercheurs perfectionnent sans cesse leurs outils, le

¹ WESTEN D., *Psychologie pensée cerveau et culture*, DeBoeck Université, Paris, 2000.

grand public découvre, peu à peu, les possibilités désormais offerte à la science pour étudier ce qui constitue le monde qui nous entoure.

L'exemple récent qui illustre cette avancée, est la mise en route du L.H.C. (Large Hadron Collider) à cent mètres sous terre près de Genève. Il a été construit dans l'espoir de découvrir et étudier les plus petits éléments de la matière connus à ce jour : les particules élémentaires. En effet, les siècles ont vu nombre de théories sur la matière. Aujourd'hui, la science en formule encore afin de résoudre les impasses qui se présentent à elle (la théorie des cordes est certainement la plus connue de ces tentatives d'explications). Mais la physique quantique et désormais l'étude des particules élémentaires nous permettent aujourd'hui de s'en faire une idée plus précise. Ainsi, si une des anciennes conceptions de l'atome s'est avérée étonnamment cohérente (malgré de nombreux ajustements), elle reste insuffisante. En effet, cette théorie de l'antiquité grecque a donné son nom à cette « brique » de matière mais avec l'idée qu'il est un « corpuscule indivisible », « que l'on ne peut couper » (traduction littérale)¹ ; autrement dit, il était aux yeux de certains philosophes tel Démocrite et Epicure², le plus petit élément de la matière. Or, il n'en est rien : depuis la science a découvert les particules subatomiques. Et parmi elles, nous trouvons les *élémentaires* (quark, photon, neutrinos) et les *composées* (protons, neutrons) qui sont, comme l'indique leur nom, elles-mêmes constituées de leurs consœurs élémentaires. En bref, les particules élémentaires sont, dans l'état actuel des recherches, « ce qui ne peut être divisé ». Certaines ne sont observées que dans des conditions spécifiques alors que d'autres font, si l'on peut dire, notre quotidien. A cette échelle de la matière, il faut entendre que les lois physiques qui y règnent sont excessivement différentes de celles que l'on voit, vit, génère chaque jour. En effet, c'est un monde étrange, régit par ce qui pourrait passer pour des bizarreries et qui n'est pas dénué de poésie.

Par la même occasion, le L.H.C. porte l'autre espoir de découvrir ce à quoi ressemblerait l'Univers quelques instants après sa « création », à l'époque où le tout était contenu dans un si petit volume que les lois de la physique qui gouvernaient ce monde, étaient déjà celles de l'infiniment petit. Mais dans une acception concrète, il y avait aussi le défi, aujourd'hui relevé, d'observer le célèbre boson de Higgs et compléter ainsi le modèle dit « standard » sur lequel repose une grande partie de la physique. Le L.H.C. a demandé des années de préparations et la collaboration de corps de métier différents allant des physiciens (théoriciens et expérimentateurs) aux informaticiens en passant par des manutentionnaires spécialisés dans le forage de tunnel³. Cette diversité est d'autant plus évocatrice des métamorphoses de la science aujourd'hui, qu'elle est représentative de ce qui se passe également dans les champs qui nous intéressent.

Par ailleurs, ce détour par la physique des particules nous permet d'aborder un second aspect qui nous paraît fondamental dans l'avancée de la recherche : les théoriciens découvrent l'existence d'entités mais il faut des décennies pour que l'expérience vienne les valider. Et parfois, c'est au sein d'autres domaines de recherche que la supposition théorique est observée et vérifiée. En effet, grâce aux calculs mathématiques et aux modèles qu'ils construisent, les physiciens théoriciens émettent des hypothèses quant à l'apparition, la fonction et même les caractéristiques de ce qui initialement ne sont que des concepts. Mais la vérification

¹ BAILLY A., *Abrégé du dictionnaire GREC FRANÇAIS*, Paris, Hachette.

² ORTOLI S., PHARABOD J.P., *Le cantique des quantiques, Le monde existe-t-il*, Paris, Ed. La Découverte, 2004.

³ Site Internet du LHC : <http://www.lhc-france.fr/l-aventure-humaine/visages-du-lhc/>

expérimentale ne vient que plus tardivement, voire très tardivement. Cela fut le cas pour le boson de Higgs découvert théoriquement en 1964 par Peter Higgs mais aussi par Robert Brout et François Englert et vérifié expérimentalement en 2013 ; soit presque 50 ans pour voir un postulat devenir une réalité scientifique. Notons que lorsque l'hypothèse est émise théoriquement, elle ne reçoit pas toujours un accueil chaleureux¹.

Cet écart ne se comble effectivement qu'au regard des avancées technologiques et de la maîtrise qu'en ont les spécialistes de chaque domaine. Ainsi, pour le L.H.C., il fallait que puisse se construire, entre autres, des réseaux informatiques complexes afin de traiter la masse d'informations fournies par les détecteurs de particules, que l'on ait les connaissances et le savoir-faire pour créer ces mêmes détecteurs, que les technologies permettent de maintenir des tonnes d'hydrogènes en état quantique, autrement dit à -269° en état dit « superfluide » et ce, afin de refroidir les aimants qui allaient permettre aux faisceaux de particules de se courber et d'accélérer. Tant de domaines ont été sollicités que l'on ne peut les citer tous. Il faut souligner enfin que c'est le projet lui-même qui parfois, a permis l'invention du matériel et l'enrichissement des connaissances nécessaires à l'aboutissement du projet. Ces projets sont donc des aboutissements de décennies de recherches pointues dans des domaines très différents, comme des vecteurs de créativité et d'invention.

La psychologie n'échappe plus à ce fonctionnement et bien que les expériences n'aient pas manqué dans ce domaine, elles se sont enrichies d'un outil qui donne aux découvertes une assise inégalée au regard des exigences de la science : l'imagerie cérébrale. Bien entendu, cela n'invalide en rien les expériences dites « comportementales » passées comme actuelles, basées sur la statistique et l'étude de l'être humain face à des situations calibrées préalablement. Mais, si l'imagerie cérébrale, occupe parfois cette place de « vérification scientifique », la tâche n'est pas aisée en ce qui concerne l'humain. De plus, la jeunesse de ce domaine comme sa fulgurante progression ne permettent pas d'en faire le « couperet objectiviste idéal ». En effet, ce domaine ne jouit pas d'un passé tel que celui de la physique ; et s'il peut parfois invalider certaines hypothèses, il participe beaucoup à rajouter des questions aux chercheurs plus que d'en clore. Les découvertes successives des particules élémentaires et antiparticules lors du siècle dernier eurent le même effet sur les chercheurs qui voyaient leur modèle se complexifier et les obligeaient à le modifier sans cesse. Ainsi, la neuro-imagerie est également un acteur de la recherche de par ses découvertes, l'inventivité qu'elle impose aux chercheurs et la créativité qui en découle. Et pour en arriver aux procédés qui vont être décrits il a donc également fallu :

- l'accumulation des connaissances et savoir-faire dans des domaines très différents comme la physique, la chimie, la médecine mais aussi l'informatique sans laquelle aucune des données ne pourrait être compilées ;
- du temps entre l'énoncé des hypothèses théoriques pour chacun de ces domaines, leurs vérifications expérimentales et leurs mises en application pratique.

Sans ces ensembles, la science du cerveau ne pourrait pas même exister. Et c'est parce que ces dernières années ont vu ces échanges entre différentes branches de la science se mettre en place, que l'on peut aujourd'hui s'appuyer sur de tel travaux et résultats. De même, on ne peut

¹ Le principe d'indétermination d'Heisenberg et plus généralement le formalisme quantique ont longtemps divisés les scientifiques (controverse de Bohr-Einstein) jusqu'à ce que l'expérience (notamment celles d'Alain Aspect dans les années 80 en ce qui concerne l'indétermination) vienne ancrer la théorie dans l'expérimentation et la valider objectivement. Cf. KLEIN E., *La Physique Quantique*, Paris, Flammarion, Coll. « Dominos », 1996.

décemment penser que ces avancées, bien que révolutionnaires, sont venues spontanément : elles sont le fruit de ces nouveaux liens et de l'affinement progressif des théories et des expérimentations successives.

Il faut noter enfin que, loin du modèle standard de la physique, les modèles pour le comportement de l'humain mais aussi sa subjectivité, sont nombreux et qu'aucun ne fait l'unanimité même après des décennies d'existence. A cela s'ajoute qu'au sein de chaque modèle, des courants de pensée différents et les orientations de recherches se diversifient éloignant les chercheurs sans qu'il y ait réellement de retour *commun* sur ce qui a initié la recherche.

Ainsi, en imagerie cérébrale, chaque méthode d'observation tente de rendre compte d'une caractéristique physique, chimique, biologique, propre du fonctionnement de notre cerveau. L'ensemble essaie donc de localiser, mais aussi de décrire les mécanismes et les interactions du substrat organique qui compose le cerveau humain. Mais il est important de souligner que cette analyse fine du substrat cérébral renvoie inexorablement à une opération mentale, un traitement cognitif d'une information (consciente ou non-consciente) et que l'imagerie, en s'appuyant sur des phénomènes chimiques ou autres, vise une compréhension précise des fonctionnements cérébraux et in fine, de la pensée et du comportement humain.

1. La T.E.P. : Tomographie par Emission de Positron

Ces précisions préalables permettent d'emblée de plonger au cœur d'un élément de notre cerveau : les atomes. Mais l'intérêt qu'ils présentent, en l'occurrence, se trouve dans la recherche « d'équilibre » de ces atomes. C'est de l'atome d'oxygène dont il s'agira ici, mais celui (le -O-) que l'on trouve dans la molécule d'eau : H₂O. Ce dernier a la particularité d'être prompt à redevenir stable lorsqu'on l'a « forcé » à être radioactif en modifiant sa structure profonde, autrement dit son noyau.

En effet, la neuro-imagerie ne peut travailler comme le L.H.C., c'est à dire *uniquement* avec l'atome et les particules élémentaires : il ne s'agit plus de créer des faisceaux de particules dont on observerait la collision. Il s'agit bien d'atomes mais eux-mêmes compris dans des ensembles plus complexes : les molécules, puis les cellules (le neurone), puis les réseaux neuronaux locaux etc. Il sera question de chacun de ces ensembles au fur et à mesure de la description des outils de la neuro-imagerie.

Précisons que la tomographie est une technique d'imagerie qui peut se faire en émettant des positons comme ce sera le cas dans ce qui suit, mais l'on peut utiliser des rayons X¹. Le principe de la tomographie est de donner, en l'occurrence, non pas une image globale de l'organe mais des images de « coupes ». Autrement dit, ce sont des tranches que l'on regarde, ce qui permet de voir *à l'intérieur* de l'organe grâce à ces coupes horizontales, verticales ou obliques. La nouveauté de cette technique en neuro-imagerie fut qu'elle permettait de ne pas ouvrir la boîte crânienne comme ce fut le cas aux premiers temps de l'étude du cerveau et qu'elle pouvait s'effectuer sur des sujets conscients et bien portant contrairement aux rayons X qui ne repèrent que les lésions.

¹ <http://www.futura-sciences.com/magazines/sante/infos/dico/d/medecine-tomographie-2861/>

En bref, la tomographie à émission de positon observe l'aboutissement d'une réaction en chaîne¹ : la molécule d'eau est constituée de deux atomes d'hydrogène (H₂) et d'un atome d'oxygène (O). Cet atome d'oxygène, dont le noyau est lui-même composé de huit protons et huit neutrons, a ceci de commun avec les autres atomes non radioactifs : il est stable. La solution pour le rendre instable est de lui faire perdre un neutron. Pour se faire, on utilise le même appareil que le L.H.C. : un accélérateur de particule. Grâce à ce dernier, dont les mensurations sont bien moindres que celles du L.H.C., les atomes contenus dans l'eau sont bombardés par des protons jusqu'à la perte attendue du neutron au cœur du noyau de l'atome d'oxygène. Cette opération a pour effet de rendre l'atome radioactif, autrement dit instable. L'eau contenant ces atomes d'oxygène radioactifs est ensuite injectée dans le sang du patient qui peut alors s'allonger et placer sa tête (pour l'organe qui nous intéresse) dans la caméra à émission de positon.

L'eau radioactive va circuler dans le corps. Dans le cerveau, elle va se concentrer davantage dans les zones sollicitées par la tâche. L'oxygène va alors effectuer une transformation atomique, libérer un positon (d'où « par émission de positon ») et ce dernier s'annihiler dans un jet de "lumière". Ce sont les deux photons émis en direction opposée que les scientifiques vont observer à l'aide d'une caméra puis l'informatique. L'ordinateur va modéliser une carte en trois dimensions et ainsi, « voir » où le cerveau « s'éclaire » et pour quelle tâche.

Mais cette simplicité apparente renferme en réalité toute une complexité de liens, de ponts entre des domaines initialement éloignés.

Car pourquoi s'intéresser à l'eau contenue dans le cerveau ? Pourquoi a-t-on pensé à cet atome d'oxygène qui la constitue ? Comment en est-on venu à cette idée de rendre cet atome radioactif, puis d'attendre qu'il se débâte pour retrouver sa stabilité perdue pour ensuite penser pouvoir observer la réaction en chaîne que déclenche le retour à l'équilibre ? Et d'où vient cette étrange particule qui ne ressemble à aucune autre qu'est le positon ? Et enfin comment se fait-il qu'il puisse, à son tour, provoquer l'émission de deux photons qui partent chacun de leur côté, décrivant toujours un angle de quasiment 180° et à une énergie systématiquement identique ? Chacune de ces questions renvoie à une découverte parfois essentielle, dans un domaine spécifique et à des époques différentes. L'ensemble offre cette technique d'imagerie cérébrale moderne et par la même, la possibilité d'observer le cerveau en action et l'ouverture vers de nouvelles perspectives de recherches.

Le premier aspect fondamental de ce cheminement n'est pas venu des psychologues dont D. Le Bihan s'étonne de l'orientation des recherches pendant des décennies : « Pour bizarre que cela puisse paraître, les psychologues s'intéressaient jusque-là au comportement, mais pas au cerveau en tant qu'organe, considéré comme une boîte noire. »². En effet, il est venu de la médecine mais l'avancée principale expérimentale nous vient d'un domaine éloigné de la psychologie : la chirurgie. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle deux médecins anglais³ supposèrent que lorsqu'une personne était soumise à une tâche, l'activation cérébrale entraîne une augmentation du débit sanguin dans la zone cérébrale sollicitée. Ce lien entre activité cérébrale et débit sanguin sera appelé par la suite « couplage neurovasculaire ».

¹ www.cea.fr/jeunes/themes/la-radioactivite/l-imagerie-medicale/les-principes-et-les-outils-premiere-partie

² LE BIHAN D., *Le Cerveau De Cristal, Ce que nous révèle la neuro-imagerie*, Odile Jacob, Coll. « Sciences », 2012, Paris, p.58.

³ Sir Charles Scott Sherrington et Charles Smart Roy ; Cf. *Ibid.*

Il faudra attendre plusieurs décennies avant que ce dernier, bien qu'admis par la communauté scientifique, ne soit définitivement vérifié : le couplage neurovasculaire sera observé scientifiquement grâce à Wilder Penfield surtout, qui pratiquait la chirurgie et réveillait ses patients alors que leur boîte crânienne était ouverte. Il s'adressait alors à eux et put observer que certaines zones du cerveau changeaient de couleurs lorsque le patient effectuait une tâche comme celle, toute « simple », de lui répondre. Ce changement, d'abord observé en surface, était donc bien dû à l'augmentation du débit sanguin dans la zone sollicitée.

De nos jours, c'est encore cela que l'on observe avec la T.E.P. mais de façon précise et en utilisant ce processus comme vecteur. Cependant, il faut noter que cette augmentation du débit garde ses secrets car les personnes qui se sont penchées sur ce problème n'ont pas encore résolu la question dans son intégralité. Il apparaît que cette augmentation s'avère être excessive au regard des besoins qu'a le cerveau pour le traitement d'une information. Le volume sanguin est "trop" élevé en comparaison des besoins que l'on connaît au cerveau pour effectuer une tâche. Si le mécanisme du couplage neurovasculaire est désormais mieux connu qu'à l'époque de Penfield, les raisons de cet excès restent incertaines.

Le second domaine fondamental à connaître de la T.E.P. est la physique quantique et notamment l'une des révolutions essentielles qu'elle a déclenchée. Les effets de cette découverte dépassent largement le cadre de la tomographie en question puisqu'elle change notre vision classique du monde. En effet, lorsque l'atome d'oxygène est rendu radioactif, ce dernier va désespérément tenter de revenir à l'équilibre au sein de son noyau et ainsi retrouver le même nombre de proton et de neutron. Pour ce faire, il va "transformer" un de ses protons en neutron, et se retrouver donc avec 7 neutrons et 7 protons. A retrouver l'équilibre, il y perd son âme et il devient donc un noyau d'azote, désormais stable et non radioactif. Cette opération prend à peine deux minutes et il faut donc rapidement après avoir injecté l'eau radioactive, effectuer les observations.

Néanmoins, lorsque l'atome d'oxygène effectue ce changement, il émet un positon, autrement dit un électron chargé positivement. Ce qu'il y a de particulier dans ce phénomène c'est que c'est de l'antimatière qui vient d'être émise ; car si l'électron est connu de tous et fait partie de notre monde de matière, son antiparticule, le positon fait partie de ce monde nouveau à nos yeux mais présent depuis le début de notre Univers : l'antimatière. Les physiciens supposent d'ailleurs qu'aux premiers temps de l'Univers, ce qui a rendu possible notre présence 14 milliards d'années plus tard, c'est un léger surplus de particules de matière (électron, proton etc.) par rapport aux antiparticules (positon, neutrino etc.). Car matière et antimatière s'annihilent et cette dernière, supposée par Dirac, fait partie de ces découvertes qui ont révolutionné la vision du monde en physique.

En 1928, cherchant à résoudre le problème du spin d'une particule, Dirac écrit une équation qu'il va retravailler à maintes reprises. Dans sa mouture finale, Dirac qui aimait les belles équations, se voit contraint d'ajouter dans son formalisme mathématique une variable qui fait intrusion dans la logique des physiciens de l'époque. Il ajoute en effet, un élément qui suppose ce qui sera nommé bien plus tard « l'antimatière ». Mais pour l'heure, Dirac soutient que son équation est juste et pendant quatre années il va chercher à trouver une interprétation acceptable à son rajout et qui trouve, dans la réalité du monde, une existence plausible. Une fois n'est pas coutume, ce n'est qu'en 1932 qu'un autre physicien Carl David Anderson, sans pour autant connaître les travaux de Dirac, va pouvoir révéler l'existence de l'antimatière par plusieurs expériences et ainsi donner raison à ce curieux personnage que fut Dirac.

Avec la T.E.P., l'antimatière apparaît grâce au positon issu de l'oxygène radioactif et les scientifiques vont observer les effets de cette émission. Le positon va en effet, rentrer rapidement en collision avec la particule de matière qui est son "entité inverse", l'électron (chargé négativement). Or, le positon se déplace au cœur du cerveau et il est donc entouré d'autres particules et atomes. Sur sa trajectoire, il va percuter l'électron d'un atome situé dans le voisinage et les deux vont s'annihiler au cœur du cerveau. Mais s'ils disparaissent tous deux, ils le font dans un « panache » de lumière en produisant deux photons (les rayons gamma) qui partent dans des directions quasiment opposées. Le fait que ces deux photons partent à environ 180° a son importance car c'est grâce à cette caractéristique que les ordinateurs vont pouvoir calculer ensuite le lieu d'émission des photons et donc la zone d'activation neuronale. C'est également ce qui explique que la caméra soit un cylindre car il faut, pour les scientifiques être sûr qu'il s'agit bien d'une émission simultanée de deux photons gamma et non le passage d'un seul à l'instant de l'observation. En effet, nous sommes sans cesse soumis à ces rayons qui traversent la matière et l'Univers sans que cela n'ait d'effet sur nous. Le fait de repérer deux photons gamma en deux lieux opposés et au même instant « certifie » que c'est bien l'émission d'un positon au cœur du cerveau qui en est le point de départ.

De même, les scientifiques connaissent aujourd'hui avec une précision remarquable l'énergie respective de ces photons : 511000eV. Cette précision va permettre aux utilisateurs de la T.E.P. de ne cibler que les récepteurs de la caméra qui réagissent à cette énergie.

Cette précision dimensionnelle va ensuite permettre aux ordinateurs de reconstruire la géographie du cerveau et permettre donc que s'éclaire sur les écrans la zone activée par la tâche demandée au patient.

Ce dernier aspect « informatique » a désormais son importance. La technologie couplée au savoir empirique a permis de réaliser un détecteur capable de repérer ces deux photons mais le travail de calcul et d'imagerie reste à faire. Or, la quantité de données envoyées par la caméra est colossale et si l'on veut un résultat précis, il faut d'autant plus de données. Les machines qui vont traiter ces informations sont donc particulièrement performantes et même si l'on sait la vitesse d'évolution des possibilités dans le domaine de l'informatique, il apparaît que, comme les deux autres domaines cités précédemment, ce dernier est aussi une des limites à nos connaissances. Pour l'heure, avec la T.E.P., les données sont transmises à un ordinateur qui va tout de même parvenir à recréer une image virtuelle du cerveau en train d'être activé. Le temps entre l'effectuation de la tâche et la modélisation par informatique n'est pas immédiat et il existe un décalage. Décalage qui est aussi dû à toute la réaction en chaîne décrite plus haut qui bien qu'extrêmement rapide prend du temps.

Enfin, le résultat sur l'ordinateur est une image décalée certes, mais suffisamment rapprochée pour être exploitée, d'un cerveau « en action ».

Car ce qu'il est essentiel de pointer ici, c'est que la Tomographie à Emission de Positon se propose donc d'observer où, quand et en réponse à quoi telle ou telle zone du cerveau peut s'activer. Elle a donc permis d'apporter à la neuro-imagerie une dimension nouvelle et convoitée : la notion de fonction. Ainsi, grâce à des mécanismes quantiques (antimatière), des particularités atomiques (radioactivité), de la chimie (eau véhiculée dans le sang), de la biologie (couplage neurovasculaire) et à la chaîne de réactions qui unit ces mécanismes, les scientifiques observent pour la première fois le cerveau en train de fonctionner et peuvent délimiter les zones qui correspondent à telles ou telles tâches. C'est grâce à la T.E.P. que peuvent être repérées et identifiées les régions du langage notamment, mais elle a permis d'autres avancées comme, du

fait d'être silencieuse, l'observation du cerveau de musiciens en train de jouer ou encore dans l'étude de la maladie d'Alzheimer.

Cette technique eut le vent en poupe durant plus d'une décennie. Grâce à cette technique, on pourra donc "voir" le cerveau fonctionner et non un organe retiré d'un cadavre ou une lésion immobile avec les rayons X. Grâce à cette technique d'imagerie s'ajoutait aux connaissances anatomiques un versant dynamique. Les découvertes en neurosciences doivent énormément à ce pas franchi par la science car elles avaient désormais un outil qui permettait de *voir* ce qui jusqu'alors, restait encore souvent pensé comme une « boîte noire ». Outre ces possibilités, utilisées en neuro-imagerie, elle est aujourd'hui en oncologie et cardiologie notamment et sert aussi à savoir où se situe telle ou telle concentration de molécules (pouvant être rendues radioactives) dans le corps. Ces possibilités ouvrent encore de larges horizons mais concernant l'étude du cerveau, elle n'est utilisée que dans des protocoles particuliers comme ceux cités plus haut.

Les limites de la T.E.P. furent rapidement atteintes en neuro-imagerie¹ et si elle reste tout de même une méthode utile et utilisée dans ce domaine, elle a peu à peu cédé la place à l'I.R.M. Les contraintes de la T.E.P. sont malgré tout difficiles à dépasser : il y a la difficulté à rendre un noyau radioactif ; cela demande un cyclotron qui est une machine imposante réclamant une pièce à elle seule et une consommation énergétique conséquente. Ce dernier, du fait de la courte durée de vie de l'oxygène radioactif, doit être proche du lieu où se trouve la T.E.P. car une fois transformé en azote, ce dernier n'émet plus de positon et n'a donc plus d'intérêt pour les chercheurs. Cette ensemble cyclotron et T.E.P. représente un coût considérable et une contrainte de lieu importante. Par ailleurs, l'injection d'oxygène radioactif, bien que largement en dessous des taux considérés comme dangereux pour la santé, a un effet car la réaction en chaîne au cœur du cerveau augmente l'azote présente dans le sang et donne la migraine aux patients.

2. L'I.R.M.

L'Imagerie par Résonance Magnétique utilise elle aussi, les propriétés des atomes et plus précisément des protons. Avec l'I.R.M., la descente vertigineuse vers le monde de l'infiniment petit aux propriétés quantiques se continue. Mais les « passeurs » qui nous y mènent restent les mêmes que pour la T.E.P. : la molécule d'eau et les atomes qu'elle contient.

En l'occurrence, il s'agit maintenant de s'attarder plus longuement sur l'atome d'hydrogène. Ce dernier est constitué de particules sur lesquelles le principe de l'I.R.M. repose : elles ont des propriétés spécifiques et répondent à des lois dont certains ont su tirer profit. Ces particules sont les quarks et surtout un « assemblage » de trois de ces particules : deux quarks up et un quark down ; qui nous donne le proton. Cette particule subatomique composée est omniprésente dans la matière car elle est un des éléments du noyau des atomes. Ce qui fait que les atomes sont différents, c'est le nombre de protons constituant le noyau auquel il faut ajouter la présence de neutrons. La stabilité du noyau dépend du nombre de nucléons (protons et neutrons) mais aussi de trois « forces » que l'on observe à cette échelle : l'interaction forte, l'interaction faible et l'interaction électromagnétique. La première permet aux nucléons de s'attirer, la seconde intervient surtout dans certains phénomènes de radioactivité et la troisième réunit la force

¹ La T.E.P. a largement été utilisée en neuro-imagerie dans les années 80. Cf. GARNERA L. *Imagerie Cérébrale Fonctionnelle : Techniques et applications*, Cours C.N.R.S., 2001.

électrique et la force magnétique. Grâce à elles, les particules peuvent s'unir pour former les atomes. Il est coutume de dire que l'atome le plus *simple* est celui d'hydrogène¹. En effet, il est constitué d'un proton (qui en fait le noyau – il n'y a pas de neutron) et d'un électron (dont il n'est plus rigoureusement exact de dire aujourd'hui qu'il « tourne » autour du noyau).

L'autre aspect physique qui est essentiel d'appréhender pour saisir les fondements de l'I.R.M. est le champ magnétique (le « M » d'I.R.M.). C'est dans l'antiquité grecque que furent découvertes les propriétés de la magnétite, du nom de sa région de provenance : la Magnésie. On attribue la découverte à Thalès de Millet² mais il faudra plusieurs siècles avant que de véritables expériences soit menées sur le phénomène et la théorie de la relativité d'Einstein pour coupler le magnétisme avec le phénomène électrique. Le magnétisme est donc un phénomène physique qu'exercent des objets aimantés, il est considéré comme une *force* et peut être attractif ou répulsif. Ce dernier est présent à toutes les échelles et beaucoup de nos objets du quotidien dépendent de lui dont le plus connu reste la boussole, boussole qui répond au même champ magnétique terrestre qu'elle soit à aiguille ou comme application sur les tout derniers téléphones portables. Ces champs sont polarisés : ils ont un pôle « plus » et un pôle « moins » (décidé uniquement par convention).

Pour en revenir au noyau de l'atome d'hydrogène, ce dernier a précisément ceci de particulier qu'il peut être « aimanté »³. Il peut donc interagir avec un champ magnétique et changer de sens selon le champ dans lequel il se trouve. Les noyaux stables n'ont pas cette particularité car les protons et les neutrons sont en nombre égal et l'effet magnétique s'annule alors au sein même du noyau. Pour l'hydrogène, cette possibilité est due à ces trois particules réunies en un proton : n'ayant pas de neutrons pour annuler sa capacité à réagir à un champ magnétique, il va alors « s'orienter » dans le sens du champ ou bien, et c'est encore une des particularités de l'hydrogène, à l'opposé. Notons qu'il existe d'autres noyaux atomiques ayant ces propriétés magnétiques mais ils sont rares comparés à l'hydrogène.

L'atome d'hydrogène est présent dans de nombreuses molécules mais celle qui va de nouveau nous intéresser est la molécule d'eau. Les atomes qui la constituent « se tiennent » entre eux par leur électron respectif qui, grâce à l'interaction électromagnétique, s'attirent. L'eau, constituant essentiel de notre corps, et, en I.R.M. comme pour la T.E.P., va devenir un atout majeur car il va désormais s'agir de s'appuyer sur cette présence massive d'eau dans les tissus. Des particules élémentaires, nous arrivons à la molécule et en l'occurrence, la molécule d'eau, dont la présence correspond au 4/5^{ème} de la masse de notre cerveau. Mais cette eau n'a pas été rendue radioactive par une manipulation artificielle, elle circule naturellement dans le corps et l'I.R.M. s'appuie sur toutes ses propriétés pour fournir une image (le « I » d'I.R.M.). Historiquement, le couplage neurovasculaire a donc souvent influencé les chercheurs, qu'ils aient préféré -lorsqu'elles s'affrontaient- la technique de la T.E.P. ou celle de l'I.R.M. De même que pour la T.E.P., le cheminement des chercheurs en I.R.M. remonte à la découverte des deux anglais mais ils s'appuieront ensuite sur d'autres domaines. C'est grâce à une découverte de Bloch et Purcell datant de 1946⁴, la Résonance Magnétique Nucléaire (R.M.N.), que va germer l'idée de l'I.R.M. Elle servira plus tard pour ce qui deviendra la spectroscopie

¹ Centre à l'Energie Atomique, *L'hydrogène*, Paris, Publication du CEA, 2003.

² Grand Dictionnaire Encyclopédique, Paris, Larousse, 1984.

³ HOA D. *et al.*, *L'I.R.M. pas à pas*, Paris, Edition Noir et Blanc, Coll. « Campus Médica », 2007.

⁴ Centre à l'Energie Atomique, *Les principales techniques d'imagerie médicale*, Memo C, CEA.fr, 2014.

par R.M.N. autrement dit la possibilité de connaître la nature et certaines des propriétés des atomes étudiés (touchant ainsi ici au domaine de la chimie). Le principe est donc d'utiliser la propriété magnétique de l'atome afin d'en faire l'étude. Les deux chercheurs ont créé localement un champ magnétique autour des noyaux atomiques qu'ils souhaitaient étudier, puis ils ont « perturbé » ces mêmes noyaux en émettant une onde radio ce qui oblige certains des protons à passer du sens initial de l'aimantation au sens opposé. Mais une fois l'onde émise, le proton toujours soumis au champ magnétique, va retourner dans sa position initiale, c'est à cet instant qu'il émet à son tour une onde dont la fréquence de résonance (le « R » d'I.R.M.) va légèrement varier et que l'on va pouvoir capter.

Proche du zéro absolu, les protons s'orientent tous dans le même sens (phénomène de supraconduction et des superfluides) mais à la température du cerveau, les atomes n'ont pas d'orientation particulière, ils vont dans « tous les sens ». Sous l'effet du champ magnétique de l'aimant de l'I.R.M., les protons des atomes d'hydrogène vont « s'organiser » mais, comme souligné plus haut, l'orientation magnétique se fait pour ces protons dans les deux sens : sens du champ magnétique et sens opposé¹. L'agitation thermique des protons ne permet pas la stabilité « parfaite » de l'état proche du zéro absolu et les protons vont donc se magnétiser pour moitié dans un sens, l'autre moitié dans l'autre sens. L'ensemble retrouvant une forme d'équilibre global. Mais pour un milliard de protons, il existe une différence d'orientation magnétique de seulement deux protons. Autrement dit, la moitié sont « dans un sens » et une autre moitié *plus deux* sont dans l'autre sens². Cet écart va devenir « l'aimantation globale de l'ensemble des noyaux »³ et est aussi appelé le « moment magnétique ».

Dans un premier temps, il s'agit donc de soumettre les atomes présents dans le cerveau à un champ magnétique afin de les forcer à « s'aligner » au champ (dans le même sens où le sens opposé). Puis l'on envoie une onde électromagnétique en direction du cerveau ce qui oblige une infime partie de ces protons à changer d'orientation. La mesure finale se fait en captant l'onde (le signal radio) que les protons émettent lorsqu'ils « relaxent »⁴. Mais, comme avec la T.E.P. et l'émission à 180° des photons gamma, pour concevoir une image à partir de ces émissions d'ondes, il fallait trouver le moyen de repérer cela dans l'espace.

C'est à Paul Lauterbur que l'on doit la solution. Son idée était de superposer au champ magnétique principal un autre champ magnétique plus faible, mais dont on pouvait faire varier la direction dans l'espace. Cela fut appelé des « gradients » de champ. Les protons vont réagir à ces variations du champ et vont émettre des fréquences différentes selon ces variations du gradient. Ainsi, en effectuant ces variations plusieurs fois par seconde, on « récolte » plusieurs fréquences du proton et après un passage par les mathématiques (la « transformée de Fourier ») et l'informatique (reconstitution virtuelle du cerveau), il devient alors possible de cartographier la position de proton et par la même, de repérer les zones actives dans le cerveau.

Car une fois encore, c'est de cela dont il s'agit : les particules élémentaires (le proton) n'est pas isolé, il fait partie d'un atome ; atome qui fait lui-même partie d'un ensemble qu'est la molécule d'eau. Or, cette molécule réagit à des lois biologiques comme celle du couplage neurovasculaire

¹ LE BIHAN D., *Le Cerveau De Cristal, Ce que nous révèle la neuro-imagerie*, Odile Jacob, Coll. « Sciences », 2012, Paris.

² Le nombre d'atomes d'hydrogène dans le cerveau se chiffre en dizaines de milliards de milliards.

³ LE BIHAN D., *Le Cerveau De Cristal, Ce que nous révèle la neuro-imagerie*, Odile Jacob, Coll. « Sciences », 2012, Paris, p.21.

⁴ Nom donné à ce moment où le proton revient à son orientation d'origine.

qui implique qu'une opération mentale fait augmenter le débit sanguin au cœur du cerveau, là où les neurones ont besoin d'être « activés ».

Il faudra plusieurs années pour que ce procédé s'affine, se perfectionne et pour que les premiers résultats soient réellement convaincants. Mais après de nombreux essais sur des objets quelconques (un poivron) ou des animaux, la technique fut appliquée chez l'homme. Et de la R.M.N., nous sommes passé à l'ère de l'I.R.M.

Il s'agissait donc de pouvoir augmenter grâce à un aimant excessivement puissant cette aimantation globale des noyaux de l'hydrogène et capter la variation de la fréquence de résonance des noyaux d'hydrogène¹. Il apparaît de nouveau dans cette phrase récapitulative que les domaines comme la chimie, la physique, l'étude des ondes, la physique quantique, l'électromagnétisme, l'informatique etc. s'entrelacent pour donner naissance à une méthode et désormais à un domaine de la science à part entière.

Mais là encore, il faut préciser que cette technique n'a connu son véritable essor que ces 20 dernières années. Elle est donc très récente au regard de l'histoire de la science et même aujourd'hui encore, les techniques d'aimantation, la construction même des aimants comme des détecteurs et les capacités informatiques font frein. Car les ondes émises par l'entrée en résonance des noyaux sont infiniment faibles et si l'on ajoute à cela le faible écart qu'il y a dans un milliard d'atomes et donc le besoin d'un aimant puissant pour augmenter le moment magnétique, nous tombons sur une équation complexe pour les chercheurs en neuro-imagerie. Ainsi, la puissance des aimants n'a cessé d'augmenter depuis les débuts de la R.M.N. En 2013, le C.E.A., fort des enseignements du L.H.C. notamment, a fourni à Neurospin (une institution du C.E.A. qui s'est spécialisée dans l'étude du cerveau grâce à ces techniques d'imagerie cérébrale²) un aimant de 11.7 teslas, soit 223000 le champ magnétique terrestre. Là encore, sa conception a demandé la collaboration de plusieurs champs de la science : par exemple, les « galettes » qui forment, une fois assemblées, l'aimant dans son intégralité sont faites à Belfort, par l'Alstom proche de l'endroit où les T.G.V. sont également construits³. Car s'il s'agit toujours de recherche fondamentale, il s'agit aussi d'industrie, d'entreprises privées et publiques, de marchés et de politique. Le niveau de connaissance nécessaire pour la création de tels appareils de mesure fait appel à de nombreux « leviers » qui eux, s'éloignent largement du domaine de la recherche fondamentale.

3. L'I.R.M. fonctionnelle (BOLD)

Les deux méthodes précédentes nous renseignent sur ce besoin qu'à le cerveau, d'un afflux sanguin supplémentaire lors de l'activation de certaines régions cérébrales. Mais il faut remarquer que ce ne sont donc pas les neurones eux-mêmes qui sont observés mais l'eau qui les entoure lors de leur activation en réponse à une tâche. Ce n'est donc qu'indirectement que l'on « voit » le cerveau au travail.

Cependant, en se centrant sur les tissus dits « mous », l'I.R.M. surtout, a permis de traverser la boîte crânienne (pauvre en hydrogène) et de voir le cerveau avec une précision inégalée. Les

¹ www.cea.fr/jeunes/themes/la-radioactivite/l-imagerie-medicale/les-principes-et-les-outils-deuxieme-partie

² <http://www-centre-saclay.cea.fr/fr/NeuroSpin>

³ LE BIHAN D., *Le Cerveau De Cristal, Ce que nous révèle la neuro-imagerie*, Odile Jacob, Coll. « Sciences », 2012, Paris.

connaissances sur le cerveau ont largement progressé depuis l'émergence de cette méthode et la précision des machines et donc des images ne fait qu'augmenter.

Cependant, une « branche » de l'I.R.M. va donner aux psychologues un outil qui est aujourd'hui central dans leurs recherches. Car s'il était devenu possible de voir le cerveau s'activer, l'I.R.M. fonctionnelle va ouvrir le champ des recherches de façon encore plus précise et faire espérer aux scientifiques le décodage d'un « code neural » qui, était jusque-là davantage une légende. Car persiste une difficulté dans l'observation du cerveau en fonctionnement : les deux techniques décrites ne dévoilent pas de résultats « en direct ». Il existe tout un temps dû à la physique ou la chimie (temps d'augmentation du débit sanguin, de relaxation même minime etc.) mais aussi à l'informatique (temps de traitement des données) pour qu'apparaissent les images sur l'écran. Les neuroscientifiques ont donc pu cartographier les zones du cerveau, créer un homoncule représentant les zones d'activation cérébrale selon la partie du corps sollicitée, repérer les zones s'allumer mais dans l'après coup de la véritable activation.

Ceci n'est pas un problème lorsqu'il s'agit de découvrir où se trouve une lésion ou de repérer quelles sont les modifications biologiques dans telle ou telle maladie. Mais cela le devient lorsqu'il s'agit de « voir » le cerveau penser, ou plus exactement, d'un sujet qui est en train de penser. Autrement dit, ce temps de latence empêchait les scientifiques de voir un cerveau « en direct ».

La volonté générale ces dernières années fut donc de rendre les images encore plus nettes et de trouver un moyen de voir les modifications neuronales selon que l'on demandait au sujet allongé dans l'I.R.M. de penser à des mots commençant par la lettre « P » ou la lettre « R »¹. Concernant les images, il y a d'abord eu une période où il s'agissait, de nouveau, d'injecter au patient un produit de contraste : le Gadolinium couplé avec de l'acide diéthylène triamine penta-acétique (Gd-DTPA). Cet ensemble permet de perturber localement le champ magnétique des molécules d'eau et de raccourcir leur temps de relaxation. Ainsi, elles reviennent rapidement à l'équilibre après l'excitation par ondes électromagnétiques.

Cela est rendu possible par le fait que l'atome de gadolinium possède une particularité rare : il a des électrons célibataires. Autrement dit, comme la chimie couplée à la physique nous l'ont enseigné, un électron cherche à « s'apparier » et à se coupler avec un autre électron : c'est ce qui permet aux atomes de s'assembler pour former une molécule. Mais en « célibataire », ils ont la particularité intéressante en I.R.M., d'être porteurs d'un moment magnétique mais bien plus long que celui du proton.

Ainsi, une fois soumis à la force du champ magnétique de l'I.R.M., les électrons du gadolinium vont s'aimer également, faisant en sorte que ce coup-ci, c'est tout l'atome qui est aimanté. Alors que l'on parlait de paramagnétisme nucléaire pour l'aimantation par les protons (noyau de l'atome), on parle ici de paramagnétisme électronique².

Les molécules d'eau qui se trouvent au voisinage de ces atomes voient donc leur aimantation se modifier et le traitement informatique permet de repérer également ces nouvelles modifications.

Ces travaux furent les prémices de ceux qui vont donner véritablement naissance à l'I.R.M.f.. Ce sont ceux de Seiji Ogawa, scientifique de renom et considéré comme l'un des pères de l'imagerie cérébrale qui vont permettre l'apparition de l'I.R.M.f. En effet, ce dernier, va

¹ LE BIHAN D., *Le Cerveau De Cristal, Ce que nous révèle la neuro-imagerie*, Odile Jacob, Coll. « Sciences », 2012, Paris, p.79.

² *Ibid.*

s'apercevoir que le sang peut également devenir un « traceur » naturel mais dans certaines conditions. Il va observer que selon l'oxygénation du sang, les propriétés magnétiques de ce dernier varient et qu'il devient possible d'utiliser cela en I.R.M.

Pour saisir le fonctionnement particulier du sang dans l'I.R.M., il faut évoquer un de ses composants essentiels : l'hémoglobine. Non contente de le rendre rouge, elle « porte » les molécules d'oxygène des poumons vers les organes. Hors, n'oublions pas que si l'oxygène est un atome, l'hémoglobine est une molécule et que cette dernière possède donc d'autres atomes. L'hémoglobine est faite de plusieurs constituants et notamment, pour ce qui intéresse le champ magnétique de l'I.R.M., un atome de fer. Tout comme le gadolinium, ce dernier possède lui aussi des électrons célibataires. Mais pour en arriver à ce cheminement-là, S. Ogawa s'est d'abord aperçu que, pour que le sang devienne un traceur valable en I.R.M., il fallait précisément qu'il soit désoxygéné...

Là encore, le cheminement vers ces constats remarquables remonte dans le temps. C'est Pauling Linus qui fut le premier à repérer dans la première partie du XXème siècle les propriétés magnétiques particulières de l'hémoglobine. Chimiste et physicien de formation, Pauling est davantage connu pour ces travaux sur la nature des liaisons chimiques sur lesquelles il écrira un livre de référence¹ et grâce auxquelles il recevra le prix Nobel de chimie en 1954²³. Ce dernier va avant de s'intéresser à la vitamine C, travailler des décennies sur l'hémoglobine, l'A.D.N. et la chimie des atomes. Parmi ses découvertes, il va donc s'apercevoir que lorsqu'il est moins chargé en oxygène, le sang de par l'hémoglobine et son atome de fer, peut être soumis à un champ magnétique.

En effet, lorsqu'il vient des poumons, le sang est chargé d'oxygène et la structure moléculaire de l'hémoglobine s'en trouve modifiée. A ce stade, l'aimantation n'est quasiment pas possible ou si minime qu'elle ne peut pas encore être observée. Mais une fois l'oxygène « distribué », l'atome de fer joue le même rôle d'aimant que tous les traceurs évoqués précédemment. Le champ induit par l'I.R.M. va alors pouvoir *agir* sur la déoxyhémoglobine qui, une fois aimantée, va influencer l'aimantation des molécules d'eau présentes autour d'elle et raccourcir leur temps de relaxation. De là peut alors s'enclencher le processus d'observation I.R.M. mais avec quelques précisions tout de même.

Car ce que va d'abord observer S. Ogawa des décennies après Pauling et avec un matériel très différent, c'est que lorsque les rats étaient soumis à un milieu pauvre en oxygène, les vaisseaux sanguins s'assombrissaient sur l'image observée. Mais ce constat s'est fait en comparant les images I.R.M. du cerveau des rats soumis à un milieu riche en oxygène et celles des rats soumis à un milieu pauvre en oxygène. Lorsqu'il y a un manque d'oxygène, les vaisseaux sanguins apparaissent alors sur les images : la déoxyhémoglobine étant déjà présente dans le sang du fait que les poumons ne pouvaient remplir pleinement leur rôle, son taux augmentait, perturbant l'aimantation des molécules d'eau qui finissaient par en perdre leurs propriétés magnétiques, entraînant une baisse du signal et donc l'apparition des vaisseaux sur l'image⁴.

¹ « The Nature of the Chemical Bond » publié en 1939.

² <http://www.universalis.fr/encyclopedie/linus-carl-pauling/>

³ Notons ici que la découverte et le perfectionnement des connaissances en neuro-imagerie suivent de très près les prix et récompenses comme le prix Nobel, que ce dernier soit de chimie, de physique ou de médecine.

⁴ DEHAENE S. *L'imagerie cérébrale en psychologie cognitive*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2005/2006. Cours du 11/05/2006 intitulé « *Neuro-imagerie : Principe et limites* ».

Mais chez l'homme, il a fallu compter avec l'activation cérébrale qui, grâce au couplage neurovasculaire, engendre une augmentation du débit sanguin et donc l'afflux d'oxygène dans le sang. Pour se faire, il fallait donc pouvoir comparer le moment d'activation cérébrale (augmentation de l'hémoglobine chargée en oxygène) au moment de repos (taux de 20 à 30% de déoxyhémoglobine naturellement présent).

Plusieurs équipes de chercheurs vont s'appuyer sur les propriétés du sang pour obtenir des images immédiates de l'activation cérébrale. Dans cette course, il a fallu également chercher des moyens supplémentaires du traitement de l'information avec notamment la technique dite de « l'Echo Planar »¹. Il a fallu également profiter des possibilités de l'informatique pour traiter, en un temps très court, les images reçues. Enfin, les différences obtenues sur les images étant elles aussi minimales, il a fallu s'en référer aux mathématiques et à la statistique pour valider les résultats. Il fallait donc s'assurer que si un pixel sur telle ou telle image s'affichait, cela était bien dû à l'activation cérébrale et aux mouvements des protons et non à un effet perturbateur issu du processus de traitement de l'image ou de la captation du signal ou tout autre événement de cette longue chaîne qui va des atomes de notre cerveau aux images apparaissant sur les écrans.

Mais une fois tout cela *assemblé*, il est alors devenu possible de voir les variations du débit sanguin dans le cerveau des patients. Les vaisseaux sanguins devenant plus blanc selon qu'ils étaient oxygénés ou pas. Ces variations permettaient aux scientifiques de « suivre » l'évolution de l'activation cérébrale selon la tâche demandée au patient. Une fois mises bout à bout, les images pouvaient ainsi former de petits films permettant alors de voir mais donc aussi de contempler les variations au cœur du cerveau humain. La précision de cette technique a ouvert des perspectives inégalées jusqu'alors : les scientifiques peuvent désormais voir le cerveau s'activer lorsque le sujet pense mais également voir les zones « s'allumer » selon *ce à quoi* il pense. Et cela est d'autant plus important que pour pouvoir comparer des images, il faut qu'elles aient des différences, il fallait donc pouvoir faire en sorte d'activer certaines zones et pas d'autres puis comparer. Ainsi, très rapidement, les expériences ont permis de montrer le détail de l'activation cérébrale et les nuances de cette même activation malgré les consignes proches et l'activation de zones, à priori, identiques. L'exemple cité plus haut des mots en « P » et ceux en « R » peut nous guider : lorsqu'il s'agit de mots, c'est l'aire du langage qui s'éclaire et celle de la mémoire également mais l'I.R.M.f. a permis de rendre possible l'observation d'une différenciation lorsqu'était demandé aux patients de penser à des mots commençant par « P » ou commençant par « R ». Ce ne sont pas les mêmes réseaux neuronaux locaux qui s'activent selon la lettre et si cela semble logique, il fallait pouvoir l'observer afin d'affiner les connaissances sur le mécanisme de la parole mais aussi de la pensée. En effet, il est désormais bien connu du grand public que se sont les mêmes zones qui s'activent lorsque l'on joue du piano et lorsque l'on s'imagine en train de jouer du piano. L'I.R.M.f. a également montré qu'il était possible d'apprendre et de se perfectionner sur une activité même si on ne la pratiquait pas tout le temps : le fait d'y penser, de se l'imaginer provoque l'amélioration des performances sur cette activité. Cela étant, des précautions sont à prendre² et il en sera question plus loin.

¹ <http://www.imaios.com/fr/e-Cours/e-MRI/Sequences-IRM/echo-planar-imaging>.

² DEHAENE S. *L'imagerie cérébrale en psychologie cognitive*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2005/2006. Cours du 08/06/2006 intitulé « *L'imagerie cérébrale peut-elle décoder le contenu de la pensée ?* ».

Ce grand pas en avant a cependant permis aux neuroscientifiques de se rapprocher encore un peu plus de l'observation « directe » de l'activation cérébrale. Ils ont ensuite pu égrainer les expériences dans lesquelles ils pouvaient soumettre le sujet à différentes tâches et observer les changements physiologiques au cœur du cerveau, déduisant ensuite la fonction de telle ou telle zone mais, cette fois-ci, avec une précision inégalée et une certitude implacable. D. Le Bihan décrit notamment dans son ouvrage, comment il a été possible de constater, grâce à cette technique, l'activation cérébrale lorsque l'on demandait à un sujet de penser à un chat mais surtout de voir une activation différente lorsque l'on demandait à cette même personne de penser à un chat aux oreilles pointues. Une zone répondait au stimulus « oreilles pointues ». Bien entendu, la prudence reste de mise dans ces domaines d'imagerie cérébrale et aucun scientifique ne prend le risque de dire que cette zone ne répond qu'à cela ou que dès lors qu'on la voit s'allumer, il faut en conclure que le patient pense à un chat aux oreilles pointues. Il faut, pour se faire, beaucoup de prises d'indices préalables sur une seule et même personne, l'accumulation d'images de comparaison etc. Mais cela n'empêche pas les scientifiques de s'émerveiller d'une telle avancée et de laisser naître quelques espoirs.

Cette technique permet également de suivre les mécanismes du cerveau et de passer de l'échelle microscopique à une échelle qui nous est plus familière, bien que petite au regard de la taille du cerveau. En effet, nous sommes partis du monde quantique avec l'antimatière, les particules élémentaires pour aller vers les atomes puis les molécules. Avec l'I.R.M.f., nous abordons désormais l'échelle du neurone et les réseaux locaux qui constituent des ensembles essentiels au cerveau.

4. L'électroencéphalographie et magnétoencéphalographie

Si les techniques qui précèdent représentent la pointe de la recherche dans le domaine de l'imagerie cérébrale, il est important d'évoquer deux techniques qui restent très utilisées en psychologie cognitive expérimentale et en neurologie.

La première est connue sous le sigle E.E.G. qui signifie « électro-encéphalographie ». Elle est non invasive et peu « encombrante » comparativement aux dispositifs qu'impliquent l'I.R.M. ou la T.E.P. A ce titre, elle est d'ailleurs utilisée dans les études du cerveau chez le nourrisson et le tout petit enfant. L'E.E.G. est souvent utilisé pour détecter l'épilepsie ou d'autres troubles neurologiques, il permet de préciser certains diagnostics en neurologie et oriente les traitements. Avec cette technique et après les échelles quantiques puis microscopiques, il s'agit désormais d'évoquer les cellules et plus précisément les neurones et leurs fonctionnements. Le principe de l'E.E.G. repose en effet, sur les particularités physiologiques des cellules nerveuses : les neurones¹.

Les neurones sont les cellules appartenant au système nerveux. Elles sont constituées d'un corps cellulaire souvent représenté en étoile (neurone multipolaire) bien qu'il existe d'autres formes de neurone (bipolaire ou en « T »). Ce corps cellulaire ou péricaryon contient le noyau de la cellule. Il est entouré de dendrites par lesquelles arrive l'influx nerveux et est prolongé par l'axone, partie la plus longue de la cellule, qui va à son tour rejoindre les dendrites d'un autre neurone. Cet axone peut atteindre jusqu'à un mètre de long pour une épaisseur de 1 micromètre

¹ Centre à l'Energie Atomique, *Les principales techniques d'imagerie médicale*, Memo C, CEA.fr, 2014.

de diamètre. Ce dernier est protégé par une gaine de myéline constituée des cellules dites de Schwann qui sont elles-même séparées par des nœuds de Ranvier¹.

C'est à la fin du XIX^{ème} siècle que des théories sur le système nerveux vont apparaître. Très rapidement, on parlera d'une théorie neuronale dont on attribue la paternité du mot à Santiago Ramon y Cajal. Le terme de neurone lui, a été avancé par Heinrich Wilhelm Waldeyer. Les deux anatomistes vont être les pionniers de la neuro-anatomie avec Camillo Golgi, médecin italien, qui recevra en 1906 et en même temps que Cajal le prix Nobel de médecine. Leurs travaux vont permettre de découvrir la structure du neurone et d'en comprendre peu à peu son fonctionnement. S'il existe quelques modifications de cette « théorie neuronale » depuis, ce sont principalement des précisions et ajustements, l'ensemble de cette approche vieille de plus d'un siècle reste valable aujourd'hui.

La particularité essentielle de la cellule nerveuse, c'est qu'elle peut être excitable. Le neurone peut répondre à une stimulation et la transformer en impulsions nerveuses. Sa seconde particularité est qu'il peut conduire cet influx nerveux vers une autre cellule nerveuse. L'influx nerveux qui excite donc les neurones est un signal bioélectrique². Ce signal va aller exciter d'autres neurones ou d'autres tissus et ainsi générer leur activation tel un muscle qui va alors se contracter et entraîner un mouvement.

Les neurones sont donc l'interface *biologique* entre une stimulation extérieure et la réponse donnée par le corps. La connaissance de ce système et de sa complexité n'a fait qu'augmenter au fur et à mesure que les méthodes d'observations s'affinaient. Aujourd'hui, l'on considère que le cerveau contient 100 milliards de neurones³ (mais il y en a également sur l'intestin) et la complexité du réseau qu'ils forment laissent encore les scientifiques devant de nombreuses questions.

Le fonctionnement des neurones repose sur la présence d'ions potassium dans le milieu intramembranaire. C'est désormais au cœur de la cellule nerveuse que se continue le voyage entamé avec la T.E.P. Si les techniques d'imagerie reposent souvent sur un principe physique ou chimique, ce dernier fait souvent parti d'un ensemble complexe. Grâce à la dégradation du sucre contenu également dans le corps cellulaire, des « pompes » à ions vont pouvoir induire des échanges chimiques entre le milieu intracellulaire et le milieu extérieur. Lorsque les concentrations ioniques sont différentes en dehors et à l'intérieur de la cellule, un échange passif a lieu et des ions vont traverser la membrane : trois ions de sodium vont aller vers l'extérieur en échange de deux ions de potassium qui vont rentrer à l'intérieur du neurone. Cet échange va créer une différence de potentiel, et donc une impulsion nerveuse.

Au repos, le neurone a une charge de -60mV. Lorsque la différence de potentiel est suffisamment grande, la « zone gâchette » située dans le neurone va pouvoir déclencher le « potentiel d'action », et l'influx nerveux se propager le long de l'axone. Les pompes à ions vont alors de nouveau rentrer en action et rééquilibrer le taux d'ions de potassium et de sodium, ramenant ainsi le neurone à sa charge de repos. Pendant cette phase dite « réfractaire », aucun potentiel d'action ne pourra être émis.

Ce passage par le neurone permet de compléter la description du cerveau par ses propriétés électriques. Les émissions électriques locales au niveau du neurone, augmentent donc selon

¹ BOUTILLIER B., OUTREQUIN G. *Cours de Neuro-anatomie fonctionnelle*, Lille, 2002.

² <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/neurone/73210>

³ *Ibid.*

l'activation cérébrale et le cerveau émet au final de véritables ondes électriques. Ce sont donc ces ondes que l'E.E.G. va détecter.

Une fois encore, c'est le croisement de différents domaines qui va permettre l'apparition de cette méthode. Au cours du XIX^{ème} siècle, le médecin et chercheur anglais Richard Caton¹ va démontrer l'existence de ces ondes cérébrales chez les primates. Mais à l'époque, il effectuait encore des craniotomies (découpage d'une partie de la boîte crânienne) afin de poser ses électrodes directement sur le cerveau. Grâce à cela, il va montrer que l'activation d'une zone cérébrale augmente l'émission d'ondes électriques dans cette même zone. Bien entendu, le repérage des zones reste vague et imprécis par rapport à l'imagerie cérébrale. Mais il pourra malgré cela, participer au repérage de zones d'activations spécifiques selon un stimulus donné. Il faudra néanmoins attendre les années 1920/1930 pour voir cette méthode appliquée à l'homme par le neurologue allemand Hans Berger. A cette période, grâce aux avancées de la science, il ne sera plus nécessaire d'ouvrir la boîte crânienne et la pose des électrodes sur le scalp suffit à enregistrer l'activité électrique du cerveau. Il sera donc le premier à effectuer un électroencéphalogramme en reliant ses appareils de mesure à de longs rouleaux de papier sur lesquels vont s'écrire les variations de l'activité électrique cérébrale.

Concrètement, les ondes émises par le cerveau sont captées par les électrodes et l'appareil d'enregistrement convertit ces variations électriques en une image graphique. La technique est aujourd'hui plus perfectionnée et l'on enregistre directement par informatique ces évolutions au cours du temps. L'un des avantages de l'E.E.G. est précisément de pouvoir suivre *dans le temps* et « en direct » les modifications électriques et donc l'activité cérébrale. De plus, les électrodes sont aujourd'hui posées sur différentes zones du scalp et cela permet également un repérage spatial même si l'on reste éloigné de la précision de l'I.R.M. ou de la T.E.P. Notons que même au repos le cerveau émet des ondes et qu'en phase de sommeil, ces ondes sont différentes à l'exception du sommeil dit « paradoxal » durant lequel on constate des ondes similaires à une activation cérébrale intense.

La M.E.G. (Magnétoencéphalographie) repose elle sur des principes déjà abordés : le magnétisme. Elle est au croisement des connaissances en E.E.G. et des autres techniques d'imagerie cérébrale.

Elle repose sur l'enregistrement des champs magnétiques que l'activité neuronale induit². Autrement dit, lorsque les neurones génèrent une impulsion électrique, ils génèrent par la même un champ magnétique. Des capteurs placés tout autour du crane permettent d'enregistrer les variations de l'activité cérébrale et d'en restituer une image virtuelle qui, comme l'E.E.G. participe à la pose de diagnostics en neurologie mais aide également les chercheurs dans leurs recherches sur la dyslexie, certaines problématiques psychiatriques comme la schizophrénie et les maladies neuro-dégénératives.

5. Les techniques « d'amorçage » et de « masquage »

Dans cette dernière partie, il ne s'agit pas de technique d'imagerie cérébrale. Il n'y a aucune observation directe d'un phénomène physique ou biologique et il n'y a pas, à proprement parler, de dispositif de mesure. En revanche, l'amorçage et le masquage sont couplés à la neuro-

¹ Grand Dictionnaire Encyclopédique, Paris, Larousse, 1984.

² Centre à l'Energie Atomique, *Les principales techniques d'imagerie médicale*, Memo C, CEA.fr, 2014.

imagerie afin précisément de créer artificiellement des processus et des réactions qui eux, seront observables par l'imagerie. Notons également que, par l'évocation de ces techniques, commence maintenant l'étude de l'inconscient. Ici, la psychologie et plus précisément la psychologie cognitive expérimentale font véritablement leur apparition comme domaines de recherche au même titre que ceux évoqués précédemment.

En effet, une fois les techniques d'imagerie cérébrale suffisamment puissantes pour donner des résultats probants aux scientifiques, il fallait rendre compte de phénomènes. Pour ce faire, il fallait également être sûr que ce phénomène était réellement celui recherché. Concernant l'inconscient, les chercheurs ont dû trouver des moyens de soumettre les sujets à des stimuli dont ils étaient certains que leurs « cobayes » ne prendraient pas conscience.

L'expérience en neuro-imagerie montre¹ que si l'on présente à un sujet un mot pendant un temps très court, le cerveau de ce dernier va activer toute les zones nécessaires à la compréhension de ce stimulus : aires visuelles (le mot est vu voire lu par les yeux), aires liées au langage, aires de reconnaissance visuelle de mot (qui est spécifique à cette tâche), aire de Broca. Bien que le mot ne soit présenté que pendant 30 ms, le sujet va pouvoir parfaitement restituer ce même mot. Pour autant, le sujet, avec si peu de temps pour reconnaître ce mot, en a-t-il eu conscience ?

Pour résoudre ce problème, les chercheurs ont mis au point une technique qui permet de façon certaine « d'empêcher » le sujet de l'expérience de prendre conscience de ce mot. Ils sont, par cette technique, parvenus à rendre impossible la restitution du mot présenté. Ils ont ainsi pu affirmer que le stimulus était non-conscient. Pour autant, les chercheurs restent prudents et parfois divisés sur la nature de l'inconscient. Il sera abordé plus tard la façon dont l'inconscient est entendu par les neuroscientifiques aujourd'hui.

Pour l'heure, il s'agit de comprendre comment une information (ici visuelle) peut être « à coup sûr » rendue *subliminale*. Pour ce faire, les scientifiques vont immédiatement après la présentation de quelques millisecondes du mot, diffuser d'autres images. Le mot diffusé est donc masqué par d'autres stimuli : c'est la technique du masquage. En rajoutant ces images qui n'ont pas toujours de sens en soi, ils sont parvenus à rendre impossible la restitution du mot.

Cette dernière s'affine en différents types de masquage² ; entre autres le masquage par substitution, par métacontraste, par un motif. Ces derniers jouent sur le contenu de l'image de masque. Par exemple, le premier peut être simple mais il va se prolonger une fois le mot cible disparu, le second, reprend les contours de la cible et le dernier va être la présentation d'une image faite de traits disposés de façon aléatoire mais mis à la même place que la cible. Il existe également des masquages qui jouent sur le temps : soit cible et masque apparaissent en même temps, soit le masque apparaît « longtemps » après (jusqu'à 100 ms). Dans tous les cas décrits le principe est le même : rendre scientifiquement impossible l'accès à la conscience d'un stimulus - en l'occurrence visuel et montrer scientifiquement que ce dernier est bien non-conscient.

S. Dehaene, professeur et détenteur de la chaire de psychologie cognitive et expérimentale au Collège de France, parle plus volontiers pour ces expériences reposant sur le masquage, « d'opérations subliminales ». Par ce terme, il écarte la confusion avec l'inconscient de la

¹ LE BIHAN D., *Le Cerveau De Cristal, Ce que nous révèle la neuro-imagerie*, Odile Jacob, Coll. « Sciences », 2012, Paris, p.111.

² DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

psychanalyse. Néanmoins, le mot inconscient reste utilisé ainsi que celui de « traitement non-conscient ». Grâce à ces expériences basées sur le masquage et l'imagerie cérébrale, les neuroscientifiques ont pu étudier à loisir l'activité cérébrale des sujets alors que ceux-ci affirment ne pas avoir vu les stimuli.

L'alliance de ces techniques et de l'imagerie a permis des avancées considérables. Elles ont offert la possibilité, pour la première fois, de « voir » le cerveau en action lorsque pourtant, le sujet dit ne pas avoir pris conscience d'avoir reçu quelque information. Cette technique du masquage a également l'avantage, pour ce qui concerne la science, de ne pas reposer entièrement (voire pas du tout) sur la parole et donc la subjectivité des sujets soumis aux expériences. En effet, jusqu'alors, les expériences touchant aux opérations subliminales étaient largement complexifiées par le fait que seuls les sujets pouvaient rendre compte de ce qu'ils avaient vu ou non. Désormais, il suffisait de regarder les images virtuelles de l'activation cérébrale pour avoir la certitude qu'il y avait bien eu un traitement par le cerveau du stimulus.

A l'inverse, D. Le Bihan décrit d'ailleurs comment un de ses collègues, alors cobaye pour une de ses expériences, a volontairement faussé la consigne (sans pour autant tromper la machine) : il lui avait été demandé de ne penser qu'à des mots commençant par la lettre « P » pendant 30 secondes, puis après une pause de 30 seconde, de penser à des mots commençant par la lettre « L » puis de renouveler l'exercice avec la lettre « R ». Mais lorsqu'il dût penser aux mots commençant par « L », ce dernier préféra ne penser à rien. Ne voyant pas l'activité cérébrale attendue pour la lettre « L », l'expérience fut considérée comme un échec jusqu'à ce que le collègue, une fois sorti de l'I.R.M., ne révéla son forfait. L'expérience avait donc bien fonctionné et montrait même que l'appareil avait détecté la non-activation cérébrale générée par le cobaye taquin.

Cela pour illustrer l'inquiétude des neuroscientifiques face à la subjectivité des personnes qui se soumettent aux protocoles expérimentaux et donc la réticence qu'ils ont parfois à s'appuyer sur leurs dires. Mais ce pas vers une objectivité factuelle n'est néanmoins pas une mise sous silence des impressions des sujets. En effet, ces questions restent un problème pour les neuroscientifiques et ils tendent à une mise en relation de leurs trois outils de référence pour appuyer leurs résultats : l'objectivité observable et contrôlable (imagerie, masquage etc.), les réponses des sujets (la subjectivité n'est donc pas évacuée) et la statistique (les mathématiques gardent une place prépondérante dans la validation des résultats)¹.

Tout comme le masquage, la technique dite « d'amorçage » repose également sur la volonté de générer une différence dans les résultats en modifiant les variables de l'expérience. Il s'agit désormais de faire précéder l'image cible par une autre image, aiguillant le sujet vers l'image cible ou l'éloignant. Les résultats obtenus donnent ensuite une réponse pour savoir si l'amorçage a été opérant ou pas.

Cette technique est plus ancienne que celle du masquage. L'un des articles de référence en la matière date de 1971, il fut rédigé par Meyer E.D. et Schvaneveldt R.W.². Ils montrèrent comment lorsqu'un mot est présenté avant un autre de façon subliminale (le sujet n'en a pas

¹ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 20/01/2009 intitulé « *Comment vérifier l'absence de conscience* ».

² MEYER E.D., SCHVANEVELDT R.W., *Facilitation in recognizing pairs of word: evidence of a dependence between retrieval operations*, Journal of Experimental Psychology, Vol. 90, No. 2, p. 227-234, 1971.

conscience), ce mot « amorce » pouvait avoir un effet sur les temps de réponse des sujets. Ainsi le mot cible pouvait être un mot ou un « non mot » (suite de lettre dépourvue de sens). Le but de l'expérience était de voir si les réponses des sujets étaient plus rapides selon qu'ils avaient subliminalement reçu comme stimulus d'amorçage un mot de la même famille sémantique (Bread/Butter ; Nurse/Doctor). Ils s'aperçurent ainsi que le sujet était plus prompt à dire si le mot cible était un vrai mot s'il avait « vu » auparavant un mot dont le sens était proche du mot cible (lorsque les sujets avaient comme amorce le mot « Doctor », ils étaient plus rapides pour dire que le mot « Nurse » était un mot existant).

Cette technique n'avait pas besoin de toute la complexité de l'imagerie cérébrale pour émerger. Aussi a-t-elle perduré sous cette forme pendant plusieurs décennies. Les moyens mis en place sont moindres car c'est ici le temps de réponse qui intéresse les chercheurs et non pas l'activation cérébrale à proprement parlé. Pour autant, ces expériences leur ont donné beaucoup d'indices sur les mécanismes inconscients et ils purent donc montrer que le cerveau avait les capacités, même si le sujet n'en avait pas conscience, de traiter une information subliminale et que cela avait un effet sur les actions de ce même sujet (alors même qu'il disait toujours ne pas avoir pris conscience d'avoir vu le mot amorce).

Avec l'arrivée de l'imagerie cérébrale, il devenait alors possible d'observer « in situ » cet effet d'amorçage et de *voir* ce que Meyer supposait il y a 40 ans : le cerveau s'active à l'insu du sujet, cela a un effet sur ses réponses et le traitement de l'information peut être complexe. Mais ces trois aspects furent longtemps débattus et le restent encore aujourd'hui, il en sera question plus loin.

b/ Les indices d'un inconscient cognitif

L'étude de la matière occupe donc une grande place dans les sciences fondamentales et elle est le support d'autres domaines pourtant initialement éloignés. La considérable complexité des outils appelle à la collaboration étroite des chercheurs. Cela reste vrai lorsqu'il s'agit de les imaginer, de les construire et de les faire fonctionner. Le L.H.C. en est l'exemple « vitrine » mais l'on peut considérer, au regard des nombreuses compétences auxquelles elles font appel, que les techniques d'imagerie cérébrale illustrent également cette nécessité de coopération. Chaque aspect des techniques d'imagerie cérébrale et de psychologie cognitive expérimentale renvoie à des pans entiers de la science. Ils sont des portes derrière lesquelles s'ouvrent un autre champ de la recherche, des ramifications vers d'autres branches en apparence lointaines de la science. La description de leur fonctionnement respectif a permis d'illustrer ce maillage entre différentes branches de la science. Cela a également permis de poser les bases didactiques pour une compréhension précise des découvertes récentes concernant l'inconscient cognitif.

Mais ces fleurons de la science que sont ces outils d'imagerie et ces expériences de psychologie cognitive menées en laboratoire, ne doivent pas faire oublier que les avancées de la recherche ont également reposé sur une clinique, une pratique au quotidien avec des patients souffrant, en l'occurrence, de troubles neurologiques sévères. Il faut considérer qu'en plus des avancées techniques dans l'observation du fonctionnement cérébral, c'est à partir des cas neurologiques, souvent rares, que beaucoup d'avancées en neurosciences ont pu se faire.

1. Hémi-négligence spatiale, « Blind sight », amnésie antérograde etc.

La clinique neurologie renseigne les chercheurs sur le fonctionnement cérébral en ceci qu'elle traite des patients touchés par un handicap parfois très ciblé et isolé. Ces patients, souvent suite à des accidents, ont perdu l'usage de compétences fines, liées à des fonctions particulières du cerveau. Les problématiques sont si spécifiques qu'elles permettent alors aux chercheurs de supposer l'existence de « voies » cérébrales dont dépendent ces compétences. Grâce à ces patients, les scientifiques vont déduire le parcours de l'information à travers le cerveau et comprendre que les choses les plus simples de la vie quotidienne ont une inscription cérébrale précise, localisable et souvent complexe.

Ainsi, en voyant tel ou tel patient ne plus pouvoir faire une action habituelle ou ne pas réussir à reproduire un geste pourtant usuel, en constatant que certains des patients ne pouvaient plus réfléchir logiquement ou se remémorer des souvenirs très récents, les neurologues ont pu peu à peu, repérer les zones du cerveau dévolues à chaque fonctions (motrices, intellectuelles, visuelles etc.).

Cette démarche de lien entre une perte de capacités particulières d'un patient et la lésion supposée au cœur du cerveau date de plus d'un siècle. Le cas le plus célèbre est celui de « Tantan », ou plus respectueusement M. Leborgne, qui fut un des patients de Paul Broca et qui donna son nom à une aire du cerveau grâce à ce même patient. Broca était chirurgien et anthropologue, il exerça à l'hospice de Bicêtre et c'est là qu'il fit la rencontre de ce patient qui attira son attention. En effet, Broca avait reçu M. Leborgne dans son service de chirurgie car ce dernier avait un abcès gangréneux à la jambe¹. Cependant, tout en traitant ce pourquoi il lui avait été adressé, Paul Broca s'intéressa de près à ce trouble du langage chez son patient. Ce dernier ne s'exprimait qu'exclusivement par la syllabe « tan » qu'il répétait généralement deux fois, d'où son surnom. Cela faisait 20 ans que M. Leborgne avait été admis à Bicêtre et les médecins et infirmières avaient pu remarquer que ce dernier n'avait pas de troubles particuliers du comportement, qu'il n'était pas intellectuellement limité et, qu'au contraire, hormis son incapacité à dire d'autres sons que « tan », il manifestait des compétences certaines pour des activités mentales complexes comme les échecs. Il lisait les journaux et comprenait parfaitement ce qu'on lui disait². Par ailleurs, M Leborgne ne souffrait pas d'une problématique d'ordre musculaire ou osseuse de l'appareil phonatoire. Mais après quelques mois dans le service de Broca, M. Leborgne décéda des suites de son abcès. Broca, qui pendant les mois précédant le mort de son patient avait pu affiner son observation des troubles du langage, pratiqua une autopsie. Il put ainsi repérer la zone cérébrale atteinte. Cette zone du lobe frontal au pied de la 3^{ème} circonvolution dans l'hémisphère gauche fut par la suite appelée l'aire de Broca et la maladie dont souffrait M. Leborgne fut nommée « aphasie ». Ce mot est encore employé aujourd'hui pour désigner la « perte partielle ou totale de la faculté de s'exprimer ou de comprendre le langage parlé ou écrit »³.

S'illustre ici l'un des freins que la neuro-imagerie a pu dépasser : ce n'est que par la pratique d'autopsies que l'on pouvait à l'époque déduire l'origine de l'existence de symptômes. Il fallait donc attendre la mort du patient pour pouvoir observer son cerveau. Cette technique, si elle fut pleinement satisfaisante pour Broca, présente certains désavantages. L'un d'eux est notamment le fait que, contrairement au cerveau de M. Leborgne qui était particulièrement endommagé,

¹ HAMONET C., *Paul Broca*, pour l'Association Amicale des Anciens Internes en Médecine des Hôpitaux de Paris, 1965. Cf. <http://www.aaihp.fr/>

² AMY G., PIOLAT M., *Introduction biologique à la psychologie*, Edition Bréal, Coll. « Grand Amphi », 2005.

³ LE ROBERT, *Dictionnaire d'aujourd'hui*, Paris, 1991.

certaines lésions sont discrètes et difficiles à déceler au cours d'une autopsie. Néanmoins, naissait avec ce patient surnommé « Tan-tan », la neuro-anatomie et les premières véritables avancées en termes de connaissance des fonctions cérébrales et de leur localisation dans le cerveau.

Beaucoup de problématiques neurologiques ont été découvertes depuis et nombreuses sont celles qui surprennent de par l'étrangeté qu'elles suscitent. Un patient prosopagnosique, par exemple, ne peut plus reconnaître les visages qui lui sont pourtant familiers. Ce trouble de la reconnaissance des visages peut apparaître des suites d'une lésion cérébrale mais il a récemment été découvert qu'il peut exister des prosopagnosies développementales. Ce qui est particulier dans cette problématique, c'est qu'il suffit que la personne non reconnue par le patient prosopagnosique se mette à parler pour que ce dernier la reconnaisse immédiatement. La personne atteinte de prosopagnosie va ainsi utiliser d'autres indices (voix, habits, façon de se mouvoir etc.) pour savoir à qui il s'adresse. Cette atteinte neurologique renseigne sur les possibilités qu'a le cerveau pour accomplir son travail de reconnaissance. Il y a donc plusieurs « chemins » pour reconnaître une personne mais la voie de la reconnaissance faciale est très spécifique. Cela fait entrevoir la complexité mais aussi la richesse des possibilités du cerveau.

Ces cas particuliers de pathologies neurologiques furent et restent des appuis essentiels à l'étude du cerveau. Néanmoins, concernant plus précisément l'inconscient, certaines vont aiguiller les neuroscientifiques dans leurs recherches comme entre autres, l'héminégligence spatiale, la vision aveugle, l'agnosie visuelle aperceptive ou l'amnésie rétrograde.

Ces pathologies font partie intégrante de la neurologie et de la neuropsychologie. En effet, elles furent souvent décrites pour la première fois, durant la première moitié du siècle dernier et sont depuis, beaucoup étudiées. L'intérêt de les décrire même brièvement est qu'elles ont une portée illustrative de même nature que la neuro-imagerie. Par ailleurs, elles seront la voie d'accès aux découvertes des neurosciences sur l'inconscient cognitif. Précisons enfin que ces quelques évocations ne doivent pas masquer les longs débats qui ont eu lieu à propos de ces syndromes au sein de la communauté scientifique. Si leur description globale fait consensus, il existe pour chacune d'elles des nuances, des spécificités encore discutées aujourd'hui par les spécialistes mais qui en l'occurrence, n'ont pas de conséquences dans les recherches sur l'inconscient.

La vision aveugle ou « blindsight » par exemple est un syndrome dans lequel le patient « ne voit pas dans toute une partie de son champ visuel »¹. Ce qui peut être entendu grammaticalement comme un oxymore (« vision aveugle ») renvoie donc à l'incapacité pour le patient de voir divers stimuli présentés dans cette partie de son champ de vision. Or, si l'on parle de vision, c'est qu'en réalité, si le patient ne peut en témoigner consciemment, il a pourtant vu quelque chose, du moins son cerveau, malgré la lésion au sein de ce circuit de la vision « consciente », a pu traiter une partie des informations émanant de cette partie du champ visuel. C'est pourquoi le Oxford Concise Dictionary définit ce trouble comme : “a condition in which the sufferer responds to visual stimuli without consciously perceiving them”², autrement dit, le patient répond à un stimulus visuel sans le percevoir consciemment.

En effet, cette pathologie est due à une lésion cérébrale dans l'hémisphère gauche au niveau du cortex occipital. Cette zone du cerveau est capitale pour la « vision consciente » car c'est là que

¹ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006.

² WEISKRANTZ L., *Blindsight*, Sclarpedia, Oxford University, 2007.

sont traitées les informations visuelles, elle a été divisée elle-même en plusieurs sous-régions, chacune traitant une spécificité de ce qui se présente dans le champ de vision. Une lésion en ce lieu entraîne donc une impossibilité pour le patient de rendre compte consciemment de ce qu'il voit dans la partie rendue « aveugle ». Cette précision anatomique a son importance car elle signifie qu'il n'y a chez ces patients aucun trouble ni handicap au niveau de l'œil. La cécité est engendrée par un problème neurologique et donc au niveau du cerveau et non au niveau des yeux du patient ; on parle alors de cécité corticale.

Après la première guerre mondiale, beaucoup de chercheurs et médecins vont se pencher sur des cas présentant des symptômes tout à fait particuliers. Ils sont souvent dus à des lésions cérébrales qui, à l'époque, étaient des blessures de guerres mais que l'on trouve encore aujourd'hui suite à divers accidents. C'est durant cette période que vont être décrits pour la première fois chez l'humain, les syndromes neurologiques dont nous parlons encore aujourd'hui. Riddoch fera partie de ces précurseurs et sera le premier à faire une description précise du syndrome de « blindsight ». Mais il faut attendre les années 70 pour voir une étude marquante de cette pathologie avec Pöppel, Held et Frost¹. Ils sont parvenus à démontrer que même si le patient disait ne rien voir et même s'agacer qu'on lui demande de cibler une zone qu'il ne peut voir ou qu'il voit en noir, ce même patient réagit à certaines particularités du stimulus comme le mouvement ou le contraste qui existe entre l'objet placé dans la zone aveugle et l'arrière-plan de cette même zone. Ainsi, les patients, tout en s'en défendant, « voyaient » quelque chose dans ce champ aveugle de leur vision. Il a été découvert également concernant le mouvement, que les patients pouvaient bouger leurs yeux et fixer l'endroit précis où le mouvement avait lieu, tout en affirmant ne rien y voir. En effet, Pöpper, Held et Frost faisaient apparaître brièvement des points lumineux dans le champ visuel aveugle et demandaient aux patients de « regarder » dans cette zone. Si, consciemment aucun patient n'a vu le point lumineux, leurs yeux se sont toujours dirigés précisément au lieu d'apparition du point et il en fut de même lorsqu'on leur demandait de pointer du doigt cette même zone où le point lumineux était apparu.

Cette étude et d'autres qui suivirent ont fait dire aux neuroscientifiques qu'il existait une voie non-consciente du traitement de l'information visuelle. C'est l'imagerie cérébrale qui confirmera ce constat en montrant que d'autres zones du cerveau telles que le colliculus supérieur, le pulvinar et l'amygdale² « s'éclairaient » également. Une partie de l'information visuelle pouvaient donc être traitée inconsciemment, ce qui expliquait entre autres, cette précision des réponses des patients « blindsight » lorsqu'il s'agissait d'orienter leur regard (voire même le pointer avec le doigt) vers un point dont ils disent ne pas avoir conscience. Notons qu'une expérience avec des sujets « blindsight » retient particulièrement l'attention dès lors que l'on s'intéresse aux contenus émotionnels : Weiskrantz et De Gelder en 1999 présentèrent dans le scotome (partie aveugle du champ) des visages au contenu émotionnel fort (peur, extase etc.). Ils purent ainsi démontrer que, toujours en disant ne pas les avoir vus, le patient, forcé de répondre, pouvait classer avec une réussite significative, les émotions des visages présentés mais non perçus consciemment. Il existe donc une voie non-consciente pour le traitement des émotions.

¹ POPPEL E, HELD R., FROST D., « *Residual visual function after brain wounds involving the central visual pathways in man* », *Nature*, 243, p. 295-296, 1973.

² DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

Une autre maladie qui aidera les neuroscientifiques dans leurs recherches sur l'inconscient cognitif est l'amnésie antérograde. Elle décrit la pathologie dans laquelle le patient ne peut enregistrer, suite à un traumatisme cérébral, de nouveaux souvenirs. C'est ici la mémoire à court terme qui est principalement atteinte. Cette amnésie se manifeste dans des syndromes plus larges comme le syndrome dit de Korsakoff ou suite à un traumatisme crânien. Ainsi, suite à la dégradation de zones se situant dans le cortex préfrontal, occipital ou pariétal, le patient ne pourra dès lors plus emmagasiner de nouveaux souvenirs et il oublie donc les événements au fur et à mesure que ceux-ci se produisent. L'amplitude temporelle de cet oubli peut varier mais au final, le patient ne fabrique plus de souvenirs. En revanche, il lui est possible de se remémorer des souvenirs datant d'avant le traumatisme. Il y a donc une forme de mémoire (mémoire encore nommée parfois « à long terme ») qui persiste et le patient peut la convoquer.

Mais ce qui interpelle dans cette amnésie c'est qu'elle n'interdit pas une forme d'apprentissage : Korsakoff puis Claparède vont mettre en évidence la possibilité pour ces patients d'apprendre et donc de mémoriser quelque chose qu'ils ont pourtant vécu après le traumatisme. Cela sera nommé l'apprentissage implicite. Claparède va réaliser une expérience dans laquelle il va serrer la main de son patient pour le saluer mais en tenant entre ses doigts une aiguille qui pique le patient. Le lendemain, Claparède va se présenter de nouveau à ce même patient mais, alors que ce dernier a « oublié » l'évènement de la veille (ou ne peut se le remémorer consciemment), le patient va refuser de serrer la main du médecin, se targuant de quelques excuses socialement admissibles mais dont la cause échappe au patient.

Ainsi, concernant l'inconscient cognitif, Dehaene résume qu'à leur insu, les patients atteints d'amnésie antérograde peuvent apprendre, dans certaines mesures, des choses nouvelles sans avoir le souvenir de les avoir apprises¹.

Un autre syndrome illustre la quête de processus inconscients comme « l'agnosie visuelle aperceptive » que Lionel Naccache repère comme une étape supplémentaire dans le degré de complexité cognitive lors du traitement d'une information². En effet, cette pathologie se caractérise par l'impossibilité pour la personne qui en est atteinte, de reconnaître des objets du quotidien. La personne est capable empiriquement de décrire ces mêmes objets, de les nommer et d'en décrire l'utilité et l'utilisation. Mais lorsqu'ils lui sont présentés visuellement sans indices particuliers, le patient ne parvient pas à reconstruire une « représentation interne de l'objet »³. Il présente donc un « déficit des processus perceptifs ». Le terme « agnosie » est attribué à Freud, il rassemble les pathologies dans lesquelles le patient ne présente pas de troubles sensoriels ou intellectuels mais dont certaines capacités d'identifications de stimuli et le traitement de ces informations est largement entravé à cause d'une atteinte cérébrale. Dans ce cas précis d'agnosie visuelle aperceptive, les personnes ont donc des difficultés à délimiter les contours des objets, repérer les verticales et les horizontales, repérer les différents

¹ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

² NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 67.

³ EUSTACHE F., FAURE S., DESGRANGES B., *Manuel de neuropsychologie (4^e Edition)*, Dunod, Paris, 2013.

composants (poignée, bouton etc.) d'un même objet et les malades ne parviennent pas non plus à les reproduire par le dessin.

La première description de cette pathologie a été faite par Lissauer qui va les différencier des agnosies visuelles associatives. Dans leur ouvrage, Eustache, Faure et Desgranges nuancent la « pureté » de cette atteinte neurologique en précisant que la reconnaissance de l'objet varie selon que la présentation de l'objet se fait sous un angle conventionnel ou pas. Ils précisent qu'en ombre chinoise par exemple, le patient ne peut reconnaître l'objet alors qu'il pourra le faire s'il lui est présenté de face, sous son angle de vision habituel. Se sont Goodale et Milner¹ qui, cent ans après Lissauer vont donner à cette atteinte neurologique une perspective éclairante pour le fonctionnement de l'inconscient cognitif. Ces derniers vont en effet proposer à une patiente atteinte de ce type d'agnosie visuelle, d'indiquer avec sa main l'inclinaison d'une fente (rendue amovible) de boîte aux lettres. Quelle que soit l'orientation de la fente, la patiente ne pouvait répondre correctement à la demande : elle se trompait irrémédiablement dans ses réponses. Puis, ils proposeront à la patiente d'introduire dans la fente une enveloppe et ce, en modifiant sans cesse les orientations de la fente. La patiente tenait donc dans sa main une enveloppe et lorsqu'elle tendait la main vers la fente pour « poster » sa lettre, l'orientation de sa main correspondait précisément à l'inclinaison de la fente.

Sur le plan de l'inconscient, il apparaît donc que malgré les atteintes cérébrales sévères des aires visuelles dans les deux hémisphères, la patiente en question possède encore des capacités pour spontanément et de façon non consciente orienter sa main avec la bonne inclinaison. Il y a donc dans cette problématique des voies cérébrales différentes qui entrent en jeu et ce, toujours à l'insu du patient.

Enfin, l'une des pathologies évocatrices de ces repérages d'un inconscient cognitif est l'héminégligence spatiale ou négligence spatiale unilatérale². Elle a été décrite par Gordon M Holmes, neurologue anglais, dès 1918. Puis, de nombreuses études vont compléter ces premières observations. Ce syndrome se caractérise par la non prise en compte par le sujet malade de toute une moitié de son corps et de l'environnement qui se trouve de ce même côté. Ainsi, le patient éprouve « des difficultés à détecter, à identifier, ou à s'orienter vers des stimuli situés dans la moitié de l'espace controlatérale à l'hémisphère cérébral lésé »³. Lorsque l'on présente à un patient⁴ des objets, des images à l'œil se trouvant du côté négligé, il ne les voit pas. Cela occasionne des difficultés réelles au quotidien comme par exemple, le fait de percuter des objets placés dans ce champ de vision négligé. Par ailleurs, lorsqu'on présente à ce même patient sa propre main du côté négligé, il prétend que cette dernière n'est pas la sienne et qu'elle appartient à quelqu'un d'autre. Il faut relever ici que cette exemple illustre le fait que le patient n'a aucun problème pour reconnaître et nommer les objets (entre autres, une main) et en connaître leur nature et leur utilité, qu'il n'a pas non plus de troubles au niveau de sa vision et que musculairement parlant, il ne présente pas de handicap (il pourrait se servir de sa *main*

¹ GOODALE M. A., MILNER A.D., JAKOBSON L.S., CAREY D.P., « A neurological dissociation between perceiving objects and grasping them », *Nature*, 349, p. 154-156, 1991.

² EUSTACHE F., FAURE S., DESGRANGES B., *Manuel de neuropsychologie (4^e Edition)*, Dunod, Paris, 2013.

³ *Ibid.*, p189.

⁴ Notons que Stanislas Dehaene souligne la difficulté en neurologie de décrire les expériences en termes de « nous présentons au sujet etc. », « le sujet pense ceci ou cela » car il lui paraît difficile de « parler de l'unité de la personne parce que [...] on s'aperçoit que cette unité est mise en question par des lésions cérébrales ».

négligée). Enfin, ce trouble provoque les mêmes types de problèmes concernant des stimuli auditifs et tactiles.

Si beaucoup d'hypothèses s'affrontent pour expliquer ce syndrome dans sa complexité, il s'ancre toujours à une lésion d'un des deux hémisphères. Généralement, on constate une prévalence de ce syndrome suite à une lésion cérébrale dans l'hémisphère droit¹ ce qui implique que les patients négligent l'hémi-espace gauche. Pour autant, il existe des cas d'héminégligence dûs à des lésions dans l'hémisphère gauche, des régions frontales ou sous-corticales. Gilles Rode² précise que ce syndrome est polymorphe et qu'il touche à « l'attention, la représentation mentale, la mémoire spatiale et la conscience ».

Les exemples sont nombreux et les illustrations cliniques, grâce aux expériences menées auprès de ces patients, permettent aujourd'hui d'en illustrer abondamment la symptomatologie. Ces patients, dans les cas sévères, ne vont s'occuper que de la partie non négligée de leur corps : ils vont se coiffer que d'un côté, se raser que d'un côté, cuisiner des tartes en ne mettant les fruits que d'un côté (et de façon désordonnée), reproduire des dessins en ne représentant qu'un seul côté du modèle et cela va même jusqu'à ne jamais franchir du regard la ligne médiane séparant les hémi-espaces. Toute l'attention du patient est donc concentrée sur un seul hémi-espace et le reste ne semble pas exister pour lui visuellement, auditivement et tactilement parlant.

Un autre aspect important de ce syndrome, c'est que le patient n'a pas conscience de ses difficultés, il est anosognosique : il prétend ainsi que c'est lui qui a raison même s'il est simple de lui montrer objectivement le contraire (notamment avec sa propre main). Néanmoins, cette tendance peut peu à peu, s'atténuer dans le travail de rééducation contrairement à d'autres syndromes (syndrome de Korsakoff par exemple) dans lequel le patient reste ignorant de ses troubles.

L'apport de cette pathologie aux neurosciences est la démonstration qu'il y a d'autres voies de traitement de l'information et que ces dernières échappent à la conscience du patient. Le patient ne présente pas de difficultés motrices, visuelles, auditives, sensorielles. La pathologie est clairement identifiée comme neurologique. Néanmoins, si elle reste controversée quant aux hypothèses explicatives de la maladie, c'est parce que les chercheurs ne s'accordent pas sur les « voies » cérébrales atteintes. Ainsi, pour la négligence spatiale unilatérale, les voies de reconnaissance d'objets, de gestes du quotidien ne sont pas directement atteintes : le patient peut nommer les choses et se raser correctement sur la partie non négligée de son visage. Il existe donc bien une atteinte particulière pour le syndrome d'héminégligence : les lésions sont souvent observées dans l'hémisphère droit mais si dans un premier temps, il apparaissait que ce syndrome venait de lésions vasculaires situées dans le lobe pariétal, les techniques d'imagerie ont permis de préciser le diagnostic et de repérer que les « aires corticales atteintes sont le carrefour temporo-occipito-temporal [...] qui inclut le gyrus angulaire et le gyrus supramarginalis »³ peuvent être à l'origine de l'héminégligence mais également le « gyrus temporal supérieur [...], (le) gyrus frontal inférieur et (le) gyrus frontal moyen ». D'autres lésions d'aires sous-corticales comme le « thalamus, le noyau caudé ou le noyau lenticulaire » peuvent être la cause de la pathologie. Mais à chacune de ces zones correspond une fonction ou

¹ RODE G., *Le syndrome de négligence unilatérale*, Cours au Collège français des enseignants universitaires de médecine physique et de réadaptation, Université Lyon 1.

² *Ibid.*

³ RODE G., *Le syndrome de négligence unilatérale*, Cours au Collège français des enseignants universitaires de médecine physique et de réadaptation, Université Lyon 1.

plutôt plusieurs fonctions. Toute la difficulté est donc de saisir de quel ordre est le trouble de l'héminégligence. Certains avancent un déficit attentionnel, d'autres un trouble de la représentation spatiale.

Ce qui intéresse plus particulièrement les neuroscientifiques travaillant sur l'inconscient c'est qu'ils peuvent dès lors soumettre ces patients à des expériences qui impliquent un traitement non conscient ou subliminal d'une information et voir si, malgré la négligence, le stimulus a pu être observé et avoir un effet sur la réponse du patient. Ils se sont concentrés sur les capacités visuelles plus qu'auditives ou tactiles. Ainsi, le constat est que les aires visuelles primaires ou secondaires ne sont clairement pas atteintes dans l'héminégligence et que donc le cerveau du patient est censé *voir* les stimuli présentés dans la zone négligée. L'hypothèse fut donc que le cerveau pouvait effectuer le traitement d'une information à un haut niveau cognitif alors même que le sujet à qui appartient ce cerveau, ne pouvait pas rapporter d'avoir consciemment vu l'image. Grâce aux expériences de Bisiach (1978)¹, Marshall et Halligan (1988)² et enfin Rees (2000)³, les scientifiques vont montrer que le cerveau, chez ces patients héminégligents, est capable de percevoir le stimulus (y compris le traitement de mots), de traiter l'information (chacune des voies cérébrales est sollicitée selon le type d'information) et donc d'effectuer une tâche cognitive complexe. Tout cela se fait alors que le patient ne va, pour autant, pas pouvoir en rendre compte consciemment. Bisiach va par exemple proposer aux patients de décrire un lieu (la place du Dôme à Milan) et il va constater qu'ils négligent totalement une partie de la place mais s'il leur demande de s'imaginer de dos à la cathédrale, les patients vont alors décrire ce qu'ils avaient négligé dans un premier temps et négliger ce qu'ils avaient pourtant décrit auparavant. Marshall et Halligan eux vont présenter aux patients des images de deux maisons identiques à un détail près : celle du haut est normale, celle du bas est en feu du côté gauche. Lorsqu'il était demandé aux patients de trouver des différences, ils n'en voyaient aucune mais s'ils devaient choisir dans laquelle ils préféreraient habiter, tous choisissaient la maison sans flammes. Ces expériences sans le support de la neuro-imagerie démontraient déjà que l'information avait donc été traitée par le cerveau et ce, de façon non consciente puisque le sujet ne pouvait, par l'introspection, en rendre compte. Et en modifiant les variables de l'expérience, ils purent déjà montrer que pourtant, l'image avait été vue et analysée et que le patient pouvait, si l'on changeait son « point de vue », évoquer consciemment ce qu'il négligeait peu avant. Cela va plus loin car l'on est également en droit de se demander si ce traitement non-conscient de l'information a pu avoir une influence sur la décision des patients alors qu'eux-mêmes ignoraient les raisons de leur choix. Cette question renvoie à des débats sur la nature de l'inconscient comme de la conscience et dont les fondements seront repris plus loin.

Enfin, Rees va, pour définitivement valider les conclusions des expériences précédentes, utiliser la neuro-imagerie et constater en effet, qu'une activation cérébrale a bien lieu, comme pour les sujets normaux, et que l'information est traitée par le cerveau alors que le sujet la néglige.

¹ BISIACH E., LUZZATTI C., « *Unilateral neglect of representational space* », *Cortex*, 14, p.129-133, 1978.

² MARSHALL J.C., HALLIGAN P.W., « *Blindsight and insight in visuo-spatial neglect* », *Nature*, 336, p.766-767, 1988.

³ REES G., WOJCIULIK E., CLARKE K., HUSAIN M. FRITH C., DRIVER J., « *Unconscious activation of visual cortex in the damaged right hemisphere of a parietal patient with extinction*, *Brain*, 123, p. 1624-1633, 2000.

Les conclusions des études portant sur ces cas cliniques seront donc sans équivoque à propos de l'existence de traitements complexes de l'information sous le seuil de la conscience. La validation scientifique par l'imagerie cérébrale de ces expériences sera d'ailleurs le déclencheur d'un véritable renouveau dans les recherches sur la conscience et l'inconscient.

2. Découvertes en neurosciences

Ces différentes expériences et leurs vérifications en neuro-imagerie ont relancé les recherches. Les neurosciences n'avaient pas « oublié » ce domaine de la conscience et par corollaire, de l'inconscient, mais les limites imposées par la technologie faisaient frein. S. Dehaene et L. Naccache repèrent ce regain d'intérêt depuis une trentaine d'année. Leurs recherches respectives se sont d'ailleurs axées sur ces thèmes et ils continuent encore aujourd'hui à étudier ces phénomènes.

L'imagerie cérébrale en objectivant les observations expérimentales, donna à l'étude de ces syndromes des outils nouveaux. Le cerveau des patients atteints de pathologies devenait « lisible », validant ou non les hypothèses restées sans réponses. Mais cela allait plus loin car les résultats antérieurs à la neuro-imagerie étaient somme toute valables également (par la statistique notamment). Ce qu'il faut repérer d'essentiel dans ces démarches qui ne se limitent pas qu'à ces syndromes, ce sont les véritables découvertes qui s'y trouvent : la localisation des voies cérébrales, la description précise de leurs fonctions et fonctionnements. Les neurosciences ont acquis la « lecture » des activations de zones cérébrales. C'est une avancée remarquable car non contente de découvrir ou confirmer l'activation cérébrale, les neurosciences ont également pu commencer à *localiser* les circuits de traitement de l'information.

Toujours à partir des syndromes, il faut immédiatement évoquer une autre découverte : il existe une activation cérébrale secondaire, relevant des mécanismes inconscients et expliquant les réussites des patients là où leur pathologie, sensément, le leur interdit. Les « voies » classiques de traitement se voyaient donc enrichies par d'autres qui restent actives et opérantes en cas de lésions de voies habituelles. Certes elles ne traitent pas l'intégralité du stimulus, mais elles sont utiles pour repérer certaines caractéristiques du stimulus (mouvement, luminosité etc.) et surtout, elles dévoilent un peu de la complexité globale des réseaux neuronaux. Ce repérage précis des aires actives lors d'un traitement inconscient de l'information a permis de réinterroger les théories établies de longue date en psychologie cognitive. S. Dehaene se réjouit de ce renouveau et considère que l'on est aujourd'hui loin des considérations de John B Watson¹ et que les « données subjectives de la conscience sont des objets d'études légitimes, que la modélisation et l'imagerie mettent en relation directe avec les données objectives de l'architecture cérébrale ». Ainsi, s'il défend une étude spécifique, ciblée et approfondie de chaque processus mental, S. Dehaene y voit la possibilité d'en déduire peu à peu une compréhension générale, une vue d'ensemble et l'établissement de lois fondamentales valables dans toutes les psychologies. La visée chez ces chercheurs est la mise en place d'un modèle global, expliquant le fonctionnement de la vie mentale.

Les découvertes de circuits neuronaux et de voies cérébrales spécifiques offrent donc la possibilité de les étudier une par une, dans l'intégralité de leur activation et de leur fonction. L'espoir est bien sûr de tirer des enseignements globaux de ces études fines et « locales ».

¹ DEHAENE S., *Vers une science de la vie mentale*, Leçon Inaugurale du 27/06/2006 au collège de France, Collège de France, 2006.

Ce repérage spatial se couple, toujours grâce aux méthodes modernes à un repérage temporel de l'activation cérébrale. Cette dimension jusqu'ici peu abordée a toute son importance car elle révèle la notion de « seuil ». Par ailleurs, appréhender l'activité du cerveau à travers le temps permet d'en décrire les changements d'états et notamment les passages de l'inconscient à la conscience. Les chercheurs ont ainsi découvert des seuils calculables dans le temps ou en intensité au-delà desquels le fonctionnement cérébral se trouve modifié. Qui plus est, ces seuils renvoient également au traitement spécifique d'une information par une opération mentale spécifique.

Par exemple, les chercheurs ont remarqué, avec l'E.E.G., l'existence d'ondes dont l'intensité est variable mais qui surtout correspondraient, selon le moment d'apparition à différentes « réponses » cérébrales. En effet, l'enregistrement de l'activité électrique montre une augmentation dans les zones s'activant en réponse à un stimulus (visuel, tactile etc.). Ce que les chercheurs nomment le potentiel évoqué sert ainsi à « renseigner sur le fonctionnement de la voie stimulée »¹. Ainsi, lorsque la personne est soumise à un stimulus, l'activité électrique du cerveau se modifie (cf. partie sur l'E.E.G.) et l'enregistrement de cette dernière isole « une cascade d'étapes successives d'accumulation de l'évidence sensorielle »². Les neuroscientifiques parlent par exemple de l'onde P3 pour l'onde qui apparaît environ 300ms après un stimulus et, si l'on suit les travaux de Bekinschtein³ *et coll.*, que l'on associe « à l'accès d'une information à la conscience »⁴. Une autre, *négative* cette fois, est très étudiée dans le domaine de la reconnaissance de mot : c'est l'onde N400 car elle apparaît 400ms après le stimulus et cette onde signale que le sujet a repéré une erreur dans un mot ou une incongruité dans le contexte de la phrase⁵.

Le fait de poser des électrodes tout autour de la tête en E.E.G. permet ainsi de localiser l'activité cérébrale même si l'on est loin de la précision de l'I.R.M. Mais en l'occurrence, ce qui est essentiel pour les chercheurs, c'est de pouvoir suivre dans le temps l'activité cérébrale et repérer ces potentiels évoqués afin de les mettre en parallèle avec une opération mentale. Par un autre accès, l'on retrouve la possibilité de localiser et isoler des voies cérébrales et d'en repérer la fonction. Mais l'apport supplémentaire ici est donc qu'au cours du temps, l'activité cérébrale franchit des seuils et que chacun d'eux correspond à l'activation de nouvelles zones dans le but de traiter une information. Si cette découverte des seuils est essentielle en neurologie, elle l'est particulièrement pour ce travail dans le franchissement du seuil de l'inconscient vers la conscience.

¹ Cf. Fédération Française de Neurologie : <http://www.ffn-neurologie.org/grand-public/exploration/potentiels-evoques/index.shtml>

² DEHAENE S., *L'accès à la conscience*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2010. Cours du 02/02/2010, intitulé « *Signatures expérimentales de l'accès à la conscience* ».

³ BEKINSTEIN, T.A., DEHAENE S., ROHAUT B., TADEL F., COHEN L., NACCACHE L. « *Neural signature of conscious processing of auditory regularities* », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the U.S.A.*, 106, p1672 1677, 2009.

⁴ DEHAENE S., *L'accès à la conscience*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2010. Cours du 23/02/2010, intitulé « *Applications cliniques : Patients frontaux, coma et patients non-communicants* ».

⁵ YSTAD S., KRONLAND-MARTINET R., SCHON D., BESSON M., *Vers une approche acoustique et cognitive de la sémiotique des objets sonores*, in « *Les Unités Sémiotiques Temporelles (UST), Nouvel outil d'analyse musicale, Théories et Applications* », Collection Musique/Sciences, éditions Delatour, p. 73-83, 2008.

En effet, S. Dehaene rappelle dans l'introduction de son cours sur l'inconscient et le démontre tout au long des autres leçons : les neuroscientifiques savent aujourd'hui rendre une information non-consciente et peuvent présenter un stimulus dit subliminal. Autrement dit, ils ont la certitude de pouvoir manier cette variable avec précision et peuvent affirmer que tel ou tel stimulus n'a pas été perçu consciemment par la personne qui se soumet aux expériences. En avançant cela, et en développant les techniques nécessaires à l'expérimentation (masquage etc.), les chercheurs ont prouvé l'existence de la perception subliminale, ce qui en soit, est une découverte.

Mais par déduction, cette découverte entraîne une autre que S. Dehaene considère comme l'une des découvertes « les plus intéressantes »¹ en neurosciences : il y a une distinction entre les opérations conscientes et les opérations inconscientes. Bien que supposée par le passé, cette hypothèse est devenue une réalité objective grâce aux syndromes décrits précédemment et à l'imagerie médicale.

Ce tour d'horizon de la neuro-imagerie puis de la clinique neurologique et neuropsychologique, permet de voir se dessiner les contours de l'inconscient cognitif. Les pathologies citées ont, sur certains aspects en effet, aiguillé les recherches chez les sujets sains. A travers et grâce à l'étude de ces pathologies apparaît une nouvelle découverte : ce que ces pathologies révèlent de façon très évocatrice pour le malade vaut *pour tous*. Pour l'étude de l'inconscient, il n'était pas négligeable de savoir qu'il y avait pour tout un chacun, une activation cérébrale² tout en ayant la certitude que le stimulus n'était pas consciemment perçu par le sujet sain cette fois. Les patients atteints des pathologies citées précédemment « l'illustraient » déjà mais la neuro-imagerie venait l'objectiver pour tous : il y a des zones qui s'activent alors que l'on ne pensait pas qu'elles puissent être utiles à tel ou tel traitement de l'information. L'imagerie cérébrale et l'étude des potentiels évoqués repèrent ces activations cérébrales engendrées par ces stimuli non-conscients.

Cela ouvre le champ à la recherche dans ce domaine encore récent mais il est d'ores et déjà possible de dire que lorsqu'une information n'est pas perçue consciemment ou n'accède pas à l'analyse consciente par la personne, cette information est néanmoins traitée à un haut niveau cognitif par des aires corticales et sous-corticales. Le fonctionnement neuronal concernant les traitements non-conscients de l'information devient universel et scientifiquement prouvé.

Pour en revenir à la distinction entre conscience et inconscient, se dévoile maintenant une conception nouvelle de ce fonctionnement neuronal : même si chaque aire, chaque région du cerveau traite une information spécifique et en effectue l'opération nécessaire, on voit l'émergence de l'idée d'un réseau vaste et complexe, où les frontières bien qu'existantes, peuvent être perméables et des zones de recouvrement possibles. L'ensemble forme un tout visiblement plus compliqué que ne l'avait imaginé la plupart des modèles issus de la psychologie cognitive du siècle dernier. Les neurosciences considéraient que lorsque nous bougeons, pensons, effectuons une tâche, une série d'activations cérébrales passant par des voies spécifiques a lieu. Cela est encore vrai aujourd'hui mais si des modèles ont tenté de rendre

¹ DEHAENE S., *Vers une science de la vie mentale*, Leçon Inaugurale du 27/06/2006 au collège de France, Collège de France, 2006.

² NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 45. Notes sur l'expérience de Whallen P.J. « *Masked presentation of emotional facial expressions modulate amygdala activity without explicit knowledge* » (1998).

compte de cette cartographie cérébrale, les modèles actuels, même s'ils gardent les grandes lignes initiées par leurs prédécesseurs, sont beaucoup plus « prudents ». La mouvance actuelle est de chercher (sans affirmer encore) qu'elles sont les limites, les seuils ; à quoi sont-ils dus ; comment s'entrelacent ces fonctions cérébrales ; comment échangent-elles et qui dirige ? L'inconscient illustre cette tendance et cette prudence puisque les processus inconscients bien qu'en apparence simples, se trouvent être possiblement complexes.

L'inconscient n'est plus réduit aux réflexes, aux traitements *basiques* de l'information et il n'est plus n'ont plus isolé dans des schémas où il n'a aucun lien avec la conscience. Les processus inconscients peuvent être influencés par d'autres facteurs dont la conscience et se dessine alors un ensemble plus large qui, bien qu'il respecte la différenciation nette des deux types de traitements de l'information, révèle une complexité globale et des intrications encore à définir. Ce changement de représentation en fait une découverte en soi : il existe un inconscient complexe, ramifié à d'autres fonctions cérébrales (attention, conscience), pouvant les influencer et étant influencé par elles et tout ceci, à l'insu du sujet.

Par exemple, l'amorçage peut avoir une influence sur les performances comme sur les décisions et ce, à l'insu de la personne. Il s'avère possible que l'être humain fasse des « choix induits » alors même qu'il ignore la raison de cette influence puisqu'il n'en a pas eu conscience. Ce thème du choix et de la décision ouvre le champ plus large du « libre arbitre » et l'influence de l'inconscient amène des éléments de réponses mais ajoute également aux polémiques qui touchent cette question sensible.

Il faut également revenir et s'arrêter sur ce qui a, une fois la volonté d'étudier pleinement « la boîte noire », occupé les psychologues : les étapes du traitement de l'information. Les neuroscientifiques n'ont pas découvert récemment qu'il y avait plusieurs étapes de traitement mais ils en ont découvert d'autres, affiné leurs connaissances et avec l'imagerie, ils tentent de suivre ces étapes. La différenciation entre les circuits conscients et les circuits inconscients et le fait qu'il puisse y avoir un croisement entre ces circuits amènent les psychologues à décomposer ces circuits et là encore, à en faire l'étude précise et localisée.

Chaque étape de traitement devient alors un objet d'étude à part entière. L'étude des syndromes neurologiques illustre cela en montrant bien que dans chaque syndrome, une opération mentale précise est atteinte. Par exemple, L. Naccache nous dit que le *Blindsight* est « une maladie de la vision consciente plutôt qu'une maladie de la vision en général »¹ et plus loin, que « l'amygdale continuait d'être activée »²; la connaissance des zones activées permet de cibler de mieux en mieux les aires responsables des opérations mentales et d'en déduire qu'elles jouent un rôle ou non dans la vie mentale inconsciente ou consciente. De plus, ces maladies renseignent également sur le moment où se produit une rupture avec un processus normal. Dans l'hémiparésie par exemple, l'information visuelle est envoyée par les yeux mais ce n'est qu'après, que l'information n'est plus traitée, qu'elle est négligée.

Cette décomposition de l'activité cérébrale et mentale en étape a toute son importance car elle ancre le processus de recherche encore un peu plus dans la biologie et ce que S. Dehaene nomme psychophysique.

¹ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 20.

² *Ibid.*, p. 45.

Cette ouverture sans précédent entraîna néanmoins une déconvenue : la complexité déjà décrite de l'inconscient, le recouvrement avec les voies habituellement désignées comme celles de la conscience et l'étendue des opérations qui s'avèreraient être subliminales n'a pas guidé les chercheurs vers une compréhension générale du cerveau. Au contraire, ils ont dû remettre au travail leurs théories existantes et s'orienter vers un affinement de leurs connaissances. Pourtant, l'espoir naissant était celui d'avoir davantage d'éléments en vue de la construction d'une théorie générale du cerveau et autour des années 2000 jusqu'à aujourd'hui, beaucoup d'auteurs se sont appuyés sur les avancées récentes pour tenter d'élaborer des théories sur le fonctionnement du cerveau et sur l'émergence de la conscience (Edelman¹, Buser², Changeux). Cette effervescence illustre finalement ce qui paraît être l'une des découvertes essentielles de ces avancées en neuroscience : l'étendue (désormais objectivée par l'expérience) de l'inconscient cognitif. La part de la vie consciente serait à priori réduite, comparativement à ce qui était supposé auparavant, et celle de l'inconscient bien plus grande. Les opérations mentales non-conscientes représenteraient une très grande part de notre vie mentale. Dans son premier cours sur l'inconscient cognitif, S. Dehaene utilise la métaphore de l'iceberg et précise qu'une « très large part de la cognition s'effectue sur un mode non-conscient »³. Buser en a fait le titre d'un livre et dépeint l'inconscient comme ayant « mille visages »⁴. La masse d'opérations mentales non-conscientes (auxquelles on ajoute chacune des étapes nécessaires à une opération) devient alors remarquable et vient ensuite la découverte que cet ensemble « plus vaste que le ciel » ne peut être sans effet sur la conscience, les choix, les émotions, les réponses etc. On commence alors à tenter de caractériser ce qu'est la vie inconsciente par le biais de l'expérience et dans les limites de cette dernière. Ce constat désormais scientifique d'un inconscient prépondérant dans notre vie mentale renverse la vision du fonctionnement neuronal. De l'aveu des chercheurs qui traitent la question, cet iceberg reste encore à explorer, le vaste horizon qui s'ouvre a été si récemment découvert que l'on commence à peine à en comprendre les fondements, la complexité et la globalité. Néanmoins, les possibles sont nombreux désormais pour les neurosciences, et, cela a été dit, des théories générales sur le cerveau apparaissent. Reste que cet élan nouveau ne se leurre pas sur le contenu de cette vie inconsciente : les scientifiques avancent très prudemment dans cette nouvelle voie, aucune théorie ne s'impose et l'heure est aux questionnements, certes basés sur des affirmations scientifiques mais le sujet reste traité avec circonspection. Par ailleurs, les chercheurs sont très prudents dans l'interprétation de leurs résultats aussi bien sur un plan épistémologique que scientifique. Démarche d'autant plus nécessaire que leurs résultats font apparaître des limites et qu'ils ont clairement aujourd'hui conscience que leur objet d'étude ne se limite pas aux expériences menées en laboratoire.

Les progrès de la biologie, de la physique et de la chimie d'une part, les avancées mathématiques et informatiques d'autre part et enfin l'acceptation de l'introspection des sujets comme outils valables dans les résultats ont permis cette prise de position plus large concernant

¹ EDELMAN G.M., *Plus vaste que le ciel : Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, Coll. *Sciences*, Paris, 2004.

² BUSER P., *Neurophilosophie de l'esprit, ces neurones qui voudraient expliquer le mental*, Odile Jacob, Coll. « sciences », Paris, 2013.

³ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

⁴ BUSER P., *L'inconscient aux mille visages*, Odile Jacob, Coll. « sciences », Paris, 2005.

l'inconscient et son étude. S'ouvrent alors des horizons nouveaux et rend le dialogue avec la psychanalyse plus vivant et pertinent. Dès lors qu'il ne fût plus question de considérer le cerveau comme une « boîte noire », comme un semblant d'ordinateur ou comme un organe accessible uniquement aux chirurgiens, la recherche s'en est trouvée enrichie ; les psychologues cognitivistes prenant en compte chacun de ces paramètres comme éléments essentiels à la compréhension globale de la vie mentale. Cette humilité rend les questionnements possibles autour de ces thèmes sensibles que sont l'inconscient, la conscience, la subjectivité.

Les découvertes récentes en neurosciences ont donc esquissé les contours d'un inconscient cognitif, déjà supposé mais jamais réellement approfondi. Ces avancées permettent aux chercheurs d'explorer davantage ce champ et ouvrent à des réflexions sur la vie mentale, le rôle de cet inconscient, sa structure, son influence. Une dernière donnée à toute son importance dans le cadre d'une mise en tension : c'est sur l'expérience et l'objectivité qu'elle offre que reposent toutes ces découvertes. Cet ancrage dans les préceptes de la science a donné un souffle nouveau à cette discipline, une crédibilité supplémentaire et un accueil chaleureux de la communauté scientifique en général ; ce que S. Dehaene formule ainsi : « si l'assemblée des professeurs a souhaité qu'après des décennies d'absence la psychologie soit de nouveau enseignée au Collège de France, je veux y voir la reconnaissance des progrès sans précédent que connaissent les sciences cognitives »¹.

3. Les limites de l'expérience

Il faut maintenant opposer à ces découvertes, les limites dans lesquelles elles se déploient. Ces limites sont celles que s'imposent les chercheurs, celles qu'ils découvrent également et de fait, les conséquences de ces deux ensembles.

Il est important de souligner que si ces limites sont des arguments crédibles des détracteurs de l'approche neuroscientifique de l'être humain, elles ne sont pas ignorées des scientifiques eux-mêmes. Les chercheurs ont une conscience aigüe des limites que la scientificité qu'ils s'imposent engendre. Cela fait débat au sein de la communauté scientifique : comment rendre compte d'un phénomène alors même qu'on l'étudie dans des conditions qui ne sont pas celles de son « milieu naturel ». Ils reconnaissent qu'il est difficile de répondre aux exigences d'objectivité irréprochable de la science, tout en prenant en compte la complexité que représentent le cerveau humain, les phénomènes qui s'y passent et la vie mentale qui y résiderait.

Cette première limite se repère donc dans les dispositifs expérimentaux qui sont mis en place. Ces derniers, s'ils sont essentiels à l'objectivité scientifique, ajoutent une dimension artificielle au phénomène, du moins, à son étude. Si l'on évoque la technique du masquage par exemple, la description faite précédemment témoigne de cet aspect : il paraît inopportun de considérer que nos perceptions soient, sans cesse, suivies d'une autre perception qui aurait un effet de masque ; ce qui aurait pour effet de les faire devenir, à coup sûr, inconscientes. Cela ne reflète pas la réalité quotidienne. Ce dispositif d'étude qui rend certaine la non-conscience d'un stimulus ne correspond pas à la majorité de nos perceptions. Cela a son importance car la question de l'accès à l'inconscient se pose ici et sera centrale plus loin. La psychologie cognitive

¹ DEHAENE S., *Vers une science de la vie mentale*, Leçon Inaugurale du 27/06/2006 au collège de France, Collège de France, 2006.

avance que le masquage ou l'amorçage rend sans équivoque, une perception non-consciente. D'autres méthodes ont ce même effet mais la majorité des expériences se font sur la base de ces techniques.

Il est entendu que les scientifiques ont fait leurs ces remarques. Il est clair également que leur démarche est avant tout d'étudier un phénomène de façon précise avant de pouvoir le généraliser à une étude plus globale et « in vivo ». Cependant, cette limite vient souligner la difficulté qu'il y aura à précisément pouvoir étudier l'inconscient cognitif dans un contexte banal de la vie quotidienne. Comment trouver des dispositifs expérimentaux qui puissent permettre l'étude d'un phénomène si complexe en élargissant les multiples variables nécessaires à son étude ? Dans les méthodes employées par les chercheurs, le masquage comme l'amorçage sont des variables modulables mais leur utilisation réduit considérablement le champ des possibles que représente la multiplicité de nos perceptions au jour le jour.

Ajoutons que malgré cela, il persiste toujours un doute sur le fait que les expériences subliminales sont bien subliminales. S. Dehaene, dans son cours introductif sur l'inconscient pointe cette difficulté et précise que « nous ne la résoudrons pas ». Cela impose donc une limite à l'inconscient cognitif dans la mesure où l'expérience ne permet pas encore de considérer une opération subliminale comme entièrement subliminale. Ici, les chercheurs se heurtent à la jeunesse de leurs études : les découvertes sont très récentes et beaucoup de débats sont encore en cours sur la validité de telle ou telle méthode, sur leur bien-fondé, sur la certitude que l'on étudie bien l'inconscient et non pas un phénomène qui pourrait tout aussi bien être conscient etc. S'il y a des avancées et des découvertes certaines, peu se risquent à porter des affirmations concernant l'absolue réussite de leurs expériences et la validité irréprochable de leurs conclusions.

Par ailleurs, l'expérience impose une durée de vie des stimuli excessivement brève. Or les scientifiques ont montré que sans masquage et même brève, une information peut être traitée et accéder à la conscience. Cela dépend des conditions (intensité, luminosité etc.). Le quotidien ne manque pas de perceptions en tout genre mais qu'est ce qui fait qu'elles deviennent conscientes ou restent non-conscientes et peuvent-elles devenir inconscientes *après-coup* ? Les paradigmes expérimentaux imposent une non-conscience par des artefacts dont la « pureté », encore une fois, ne correspond pas au vécu de la personne.

De même, les scientifiques ont découvert une limite non pas à leur dispositif cette fois mais à leur objet d'étude : les effets des stimuli subliminaux sont très brefs. Ainsi, dans certaines conditions expérimentales, le stimulus subliminal n'a pas d'effet sur la réponse du sujet. Le temps est ici une variable essentielle, ce qui fait dire à L. Naccache que l'inconscient « est structuré comme une exponentielle décroissante ». En d'autres termes, plus le temps passe, plus les opérations subliminales perdent en intensité jusqu'à voir disparaître leurs effets. Nous y reviendrons.

Cela peut paraître paradoxal mais l'expérience scientifique, alors qu'elle a permis l'apport de cette masse d'information sur l'inconscient et la découverte de sa formidable étendue, est en même temps ce par où commence la limite de cette même étendue. Il faudrait davantage parler de découvertes « dans les limites de l'expérience ». En effet, puisqu'indispensable aux chercheurs, l'expérimentation impose des limites qui d'emblée posent, pour l'instant, un frein à l'étude de l'inconscient dans ses manifestations simples ou quotidiennes. S'il est réducteur et

caricatural de parler d'un « inconscient de laboratoire », il n'en reste pas moins que les expériences actuelles, dans leur majorité, traitent cet inconscient « bridé » par un dispositif expérimental draconien. De fait, l'étude de l'inconscient par les paradigmes de la science, rend la connaissance de l'intégralité de ces processus difficile. Toutes proportions gardées, cela évoque la physique quantique qui, à cause du fait même d'opérer une mesure sur une particule en rend la connaissance complète impossible. L'espoir dans le cas de l'inconscient est de tout de même pouvoir dépasser ces limites de l'expérience pour rendre plus exhaustive la connaissance du phénomène.

c/ Etat des connaissances actuelles sur l'inconscient cognitif

1. Définition de l'inconscient cognitif

Au regard de ce qui précède, il est désormais possible de résumer au travers de plusieurs spécificités ce qui pourrait définir l'inconscient vu par la psychologie cognitive et les neurosciences.

Néanmoins, il faut commencer par énoncer la mise en garde qui revient de façon récurrente : la recherche est encore en cours et les certitudes ne sont pas légions ; aussi, faut-il rester prudent quant à une définition qui se voudrait complète, exhaustive et surtout définitive.

Nous ne sommes plus dans une conception d'un inconscient reflexe même si cet aspect garde une place importante. En effet, tout un ensemble de processus se fait de manière non-consciente sur le mode du reflexe : retrait de la main à proximité d'une flamme, maintien de l'équilibre, la marche et d'autres apprentissages qui sont devenus automatiques. De très nombreuses activités de notre corps se réalisent donc sans que nous ayons besoin d'en avoir conscience. Cet ensemble non négligeable d'actions repose sur toute une série d'opérations subliminales qui guident nos mouvements, nos muscles et les organes de notre corps. Tout ceci, à notre insu.

Mais la notion s'est élargie. Et en tout premier lieu, S. Dehaene définit déjà les opérations subliminales comme « une perception de stimuli sous le seuil de conscience qui influence la pensée, les sentiments, les actions et le traitement de l'information dans le cerveau »¹. Il devient évident qu'il y a désormais de nombreuses opérations, acceptées comme inconscientes, qui ne se cantonnent plus à des actions simples ou reflexes. On commence à voir qu'il y a une complexité plus grande dans les opérations subliminales et que certaines peuvent être d'un haut niveau cognitif alors même qu'elles sont inconscientes.

L'inconscient cognitif peut donc se définir comme l'ensemble des traitements des informations venant du monde extérieur mais aussi internes à la personne et qui restent sous le seuil de la conscience. Etant donnée l'astronomique quantité à laquelle cette définition fait allusion, il convient d'accorder à l'inconscient la place qu'il mérite désormais vis-à-vis de la conscience. S. Dehaene rejoint là le fondateur de la psychanalyse et énonce que « Freud a raison : nous ne cessons de surestimer la conscience »². L'inconscient cognitif regroupe donc les opérations subliminales dont les caractéristiques sont nombreuses et diversifiées.

¹ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

² DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p115.

Toujours en suivant S. Dehaene¹ et au-delà des fonctionnements réflexes supposés et reconnus de longue date, cet inconscient s'enrichit de fonctions nouvelles, expérimentalement validées, parmi lesquelles le fait de pouvoir contrôler une partie de nos actes. Cela a été vu dans les réponses que peuvent donner les sujets des expériences lorsque l'on s'appuie sur le masquage et l'amorçage. Les traitements cognitifs inconscients peuvent influencer sur nos performances mais aussi sur nos réponses et donc nos choix comme nos actes. Dans cette perspective, il a été découvert que toujours de façon inconsciente, des opérations peuvent s'effectuer afin de « repérer des erreurs » et « inhiber des réponses ». Un certain nombre d'anomalies venant du monde extérieur peuvent être repérées sans en passer par la conscience. Inversement, lorsque la réponse vient de la personne, cette dernière peut être *empêchée* au profit d'une autre, plus cohérente.

A ces opérations qui relèvent d'une grande complexité et d'un traitement de haut niveau cognitif, il faut y ajouter toutes les analyses sensorielles et complexes comme l'illustre ce schéma :

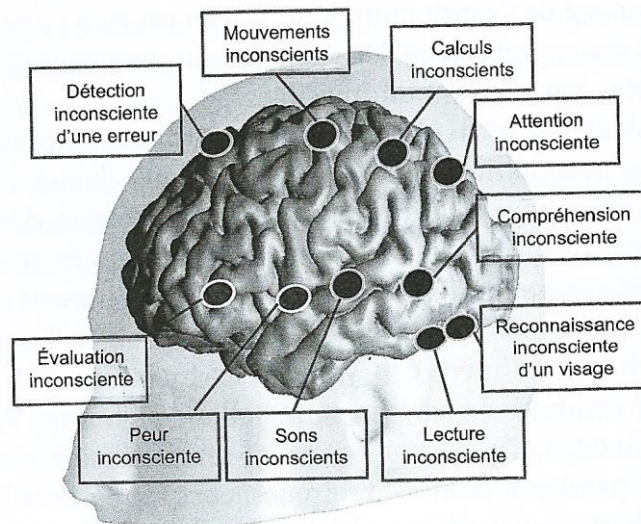


FIGURE 1 : Aperçu des calculs inconscients dans le cerveau humain

S. Dehaene résume à travers cette cartographie la localisation cérébrale des traitements inconscients, mais aussi leurs caractéristiques. Ce bref aperçu permet de comprendre l'étendue de la diversité des calculs possiblement effectués dans l'inconscient et l'étendue du réseau inconscient anatomiquement parlant.

DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p124.

L'inconscient est donc capable d'effectuer une multiplicité de tâche à accomplir alors même que le sujet n'en prend jamais conscience. Une autre caractéristique de l'inconscient cognitif, c'est précisément d'être capable dans une certaine mesure, de faire cela de façon simultanée. L'inconscient parvient en effet, à « assigner une valeur à plusieurs items en même temps, et les moyenner pour parvenir à une décision »². Il lui est donc également possible de passer d'une tâche à l'autre sans difficultés et S. Dehaene de conclure que « notre cerveau abrite toute une série de dispositifs astucieux mais inconscients, qui évaluent en permanence les entrées sensorielles, guident notre attention et orientent nos pensées »³. Cela sera repris, mais il faut

¹ DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p123.

² *Ibid.*, p. 120.

³ *Ibid.*, p. 115.

noter que malgré ces capacités de traitement, l'inconscient cognitif ne peut effectuer plusieurs tâches qui demandent une série de traitements en parallèle.

L'influence de cet inconscient cognitif est donc massive. Cela se prolonge lors du sommeil puisque ce travail de l'inconscient s'effectue également lors des phases de sommeil durant lesquelles les neurones sollicités en état de veille rejouent le même traitement en état inconscient. Ils « déchargent » et cela semble intervenir dans les apprentissages ou la mémorisation. S. Dehaene note que « souvent les décharges oniriques se déroulent plus vite que la réalité, parfois même en ordre inverse ». L'inconscient cognitif prend ici une dimension supplémentaire *d'agir* lorsque le sujet est endormi. Il a donc une utilité de consolidation du vécu des évènements récents et d'une inscription cérébrale plus importante que si l'information n'est traitée qu'une seule fois en état de veille.

Une fois ces grandes fonctions de l'inconscient revues, certains ont tenté une synthèse plus générale. Une description somme toute précise a ainsi été faite de l'inconscient cognitif par L. Naccache. Il s'est notamment arrêté sur trois aspects qui lui sont apparus comme essentiels et scientifiquement validés¹.

Le premier aspect qu'il évoque est ce qui précédemment a été retenu comme une véritable découverte : « la richesse et la diversité des contenus mentaux inconscients ». L. Naccache souligne que les représentations inconscientes peuvent être de différentes formes et traiter ainsi tout un panel de domaines psychologiques. Il prend pour exemple « les émotions » mais aussi les « visages », les « mots », les « nombres », les « gestes », les « images mentales » et les « lieux ». Cette variété de représentations mentales inconscientes est donc devenue un élément objectif de la connaissance de l'inconscient. Le second aspect est la certitude que le traitement de chacun des domaines cités a scientifiquement été observé et validé. La question longtemps restée en suspens s'en trouve renversée : tous les domaines de la vie mentale peuvent-ils être traités inconsciemment ?

Un autre effet de cette définition est que « l'inconscient [...] ne peut être différencié de nos pensées conscientes sous l'angle de la richesse du contenu mental qui est représenté ». La complexité ou la simplicité d'un traitement cognitif d'une information ne peut plus différencier ce qui est du ressort de l'inconscient ou de la conscience. L'inconscient s'étoffe désormais scientifiquement et acquiert une « épaisseur » bien plus consistante qu'auparavant.

Le second aspect retenu par L. Naccache est la « multiplicité des substrats cérébraux de l'inconscient ». La neuro-imagerie couplée aux études comportementales ont en effet, permis le repérage de nombreuses voies d'activation cérébrale. Or, concernant l'inconscient, il est désormais limpide que les « lieux cérébraux » qui correspondent à des activations non-conscientes sont nombreux et répartis partout dans le cerveau ; allant des zones dites « archaïques » du cerveau aux « réseaux corticaux les plus évolués et les plus récents sur le plan de la phylogénétique ». Cet ancrage dans l'organicité du cerveau offre à l'inconscient cognitif une dimension nouvelle car il peut aujourd'hui se définir en termes de voies cérébrales (non spécifiques à l'inconscient ou la conscience). L. Naccache note d'ailleurs que tous les traitements inconscients ne sont pas identiques et qu'il est désormais possible de les différencier selon les zones cérébrales activées. Une taxonomie des traitements inconscients peut donc être

¹ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 212.

proposée avec pour support le substrat cérébral. Mais là encore, il serait désormais insuffisant de ne se baser que sur cela. S. Dehaene dans son cours sur l'inconscient propose une « taxonomie préliminaire » (Figure 2) qui englobe d'autres critères de classification. Si les classifications ne résument pas à elles seules une définition de l'inconscient, elles apportent un éclairage quant à la répartition des opérations mentales non-conscientes en prenant pour comparaison la complexité du codage de l'information. Il est donc désormais possible de définir l'inconscient comme un ensemble d'opérations mentales non-conscientes n'ayant pas toutes la même utilité, fonction et visée. L. Naccache note enfin qu'il « est probable qu'ils échappent à notre contenu conscient pour des raisons tout à fait distinctes les unes des autres ». Cette variété des processus inconscients renvoie comme le souligne L. Naccache, à la dénomination trompeuse de « l'inconscient cognitif au singulier ».

Il est en effet, possible d'opposer à ce qui serait une entité unique, une multiplicité de phénomènes somme toute très différents dans leurs contenus et leur complexité. Leur seul point commun est de se dérouler sous le seuil de conscience.

L. Naccache évoque un dernier aspect : « les relations réciproques de la conscience et de l'inconscient ». Non seulement de nombreuses opérations mentales ne sont plus uniquement du domaine de la conscience, mais de plus, les voies cérébrales utilisées peuvent également être proches de celles de la conscience¹ voire les mêmes. Les liens entretenus par ces deux phénomènes ajoutent une variable à l'équation. L. Naccache parle de « voisinage cérébral » et ajoute que ce dernier a des conséquences sur ce que l'on peut dire de l'inconscient aujourd'hui.

Il est désormais possible de le voir comme « un inconscient souple et sensible aux modifications dynamiques de la conscience du sujet » et qu'il existe « de riches échanges entre les processus conscients et les processus inconscients ». La proximité avec la conscience définit l'inconscient dans le sens où il est un phénomène qui ne se limite pas à ce que l'on pourrait appeler des « automatismes ». L'inconscient cognitif s'avère réceptif non seulement aux mondes extérieurs mais aussi aux changements internes et mentaux de la personne. Il existe une *perméabilité* entre lui et les autres phénomènes de la vie mentale et une *modularité* dépendant de cette perméabilité et ce, sur chacun des domaines qu'il est capable de traiter.

De façon académique, il est donc possible de définir l'inconscient comme l'ensemble des « processus psychiques qui [...] ne peuvent pas être saisis ou perçus par l'individu qui les vit »². Mais cette définition s'avère désormais trop large ou trop simpliste. Il est possible de préciser que l'inconscient cognitif recouvre une variété de processus très divers et que ces processus diffèrent selon les voies cérébrales qu'ils « empruntent », selon la complexité du traitement du stimulus et selon l'utilité de ce même traitement subliminal (il y a une différence entre les processus physiologiques comme la commande des sécrétions hormonales et l'activation de l'amygdale cérébrale lors de l'analyse de la taille de la sclère – le blanc des yeux ou plus encore, le traitement inconscient d'un mot jusqu'au niveau sémantique). L'inconscient s'avère être *capable* d'effectuer des opérations complexes et cela, au même titre que la conscience. Précisément, l'un des aspects fondamental de cet inconscient cognitif contemporain est sa proximité avec les processus conscients, les possibilités d'échanges et certains effets d'influence comme d'inhibition qui existent entre ces systèmes.

¹ L. Naccache parle de « proximité anatomique », *Ibid.*, p. 214.

² FROHLICH W.D., *Dictionnaire de la psychologie*, Le Livre de Poche, Coll. « Encyclopédie d'aujourd'hui », Turin, 1997.

Codage de l'information		Principales caractéristiques
Non-conscient	Connectivité	L'information est codée sous la forme de matrices de poids synaptiques (ex. : compétence grammaticale)
	Configuration d'activité distribuée	L'information est codée par le taux de décharge de très nombreux neurones, elle n'est pas condensée dans des groupes de neurones spécialisés (ex. : visages dans V1)
	Système fonctionnellement disconnecté	L'information est codée par le taux de décharge de neurones qui ne sont pas connectés de façon réciproque avec le reste du cortex, et notamment du cortex préfrontal (ex. : tronc cérébral)
	Traitement subliminal	L'information est confinée à une brève impulsion dans la décharge des neurones (ex. : masquage)
	Traitement préconscient	L'information est codée dans le taux de décharge de réseaux neuronaux locaux, mais l'attention exécutive est distraite vers une autre tâche (ex. : clignement attentionnel)
Traitement conscient		L'information est codée explicitement par le taux de décharge d'une population restreinte de neurones qui entrent en réverbération durable avec un espace de travail global, impliquant notamment le cortex préfrontal

FIGURE 2 : Taxonomie préliminaire des processus non-conscients

S. Dehaene précise que cette classification « distingue divers types d'opérations mentales non-conscientes selon la manière dont l'information y est codée et la nature du mécanisme qui rend cette information inaccessible à la conscience ». Nous voyons ici qu'il est possible de classer les opérations mentales inconscientes selon plusieurs critères. Une classification à partir des activations des substrats cérébraux est une possibilité désormais possible également.

DEHAENE S., résumé du cours « L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales », 2006.

2. Des hypothèses possibles sur les origines de cet inconscient

Sans surprise, les origines de cet inconscient ne peuvent être considérées comme indépendantes du substrat cérébral sur lequel repose toutes les observations, expérimentations et découvertes de la psychologie cognitive et expérimentale moderne.

Ce positionnement s'inscrit dans la logique historique de la psychologie et de l'étude du cerveau. Sans l'organe si particulier soit-il qu'est le cerveau, rien ne peut être observé par l'imagerie cérébrale, rien ne peut être déduit de son fonctionnement dans les expériences comportementales. L'inconscient cognitif s'ancre donc dans des mécanismes neurobiologiques qui, en réponse à un stimulus, déclenchent une série de réactions menant le sujet à effectuer un traitement non-conscient de ce même stimulus. L'activation neuronale supporte ces opérations et sans cela, il ne peut y avoir de vie mentale.

Aux vues de ce qui précède, on peut comprendre qu'aucun scientifique ne tend à s'éloigner de ce qu'il considère être comme un amarrage concret par le biais du corps. Ce support objectivable, modulable et observable donne toute leur crédibilité aux découvertes. Et même sans cela, la scientificité de leurs travaux repose précisément sur ce lien direct avec une réalité

tangible. Aussi, il ne peut être remis en question que l'inconscient dont ils parlent trouve une origine dans le fonctionnement physiologique du cerveau.

Il faut néanmoins, approfondir cette approche simpliste. Cela a été souligné par ailleurs, les chercheurs avancent avec prudence sur ce champ de la psychologie. C'est encore le cas sur cette question de l'origine car s'ils reconnaissent volontiers ce lien au corps, ils ajoutent à cela des dimensions moins matérialistes mais toujours en lien avec leurs résultats. La complexité des traitements possibles dans les opérations non-conscientes renvoie à un système de réseaux, connectés les uns aux autres et sans lesquels le simple changement d'état physiologique du cerveau ne suffit pas à expliquer l'existence de l'inconscient cognitif. S'ils ont toujours une assise purement organique, ces liens possibles entre les aires du cerveau, les spécificités de traitements de l'information et la réponse apportée par le cerveau à un stimulus ajoute une hypothèse supplémentaire à l'apparition d'un traitement non-conscient d'une information. C'est parce qu'il y a de tels ensembles que l'on peut parler d'inconscient cognitif.

Cela ne fait pour autant, pas retomber les neuroscientifiques dans les approches désormais classiques du cerveau et de la psychologie cognitive. S. Dehaene définit à la toute fin de son cours sur « l'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales » le cerveau comme faisant partie des « machines analogiques ». Mais la question n'est plus de comparer le cerveau à une machine ou de l'envisager comme un simple ordinateur. S. Dehaene « spéculé » sur les possibles fonctionnements de la conscience et de l'inconscient. Il propose donc que dans le cerveau existe « un système qui soit capable d'affiner la précision de l'information et de la garder sous un format qui est plus *digital* qu'analogique ». Et il se demande si « le traitement symbolique de l'information n'est pas de cette nature-là ». Ainsi, le cerveau peut trouver des ressemblances avec le fonctionnement des machines mais hormis l'architecture de certaines voies de traitements, la comparaison s'arrête, pour l'instant, ici. L'inconscient trouve certainement une origine dans cette architecture globale et complexe mais pas uniquement dans les opérations logiques qu'évoque la comparaison avec l'ordinateur.

G.M. Edelman et G. Tononi¹ ont pour leur part, déjà « tranché » la question en notant que le cerveau peut sérier, diviser classer « sans code préalable » alors que l'ordinateur a besoin auparavant d'une programmation pour effectuer ces mêmes opérations. John Von Neumann cité par S. Dehaene pointera également les limites de l'analogie² et G. Pommier ne manque pas de pointer qu'in fine, les « neurosciences montrent que le cerveau n'est pas un ordinateur »³.

3. Les limites de l'inconscient cognitif : vers la conscience

Le concept d'inconscient connaît donc aujourd'hui un regain d'intérêt et ce qui précède illustre pourquoi. Cependant, comme cela a été dit auparavant, les scientifiques restent prudents et pointent également que s'il est la partie immergée de l'iceberg concernant les processus mentaux, l'inconscient a tout de même des limites que la science a déjà définies, du moins pour certaines d'entre elles et pas des moindres.

¹ EDELMAN G. M., TONONI G., *Comment la matière devient conscience*, Odile Jacob, Coll. « sciences », 2001.

² VON NEUMANN J., *The computer and the brain*, Yale Nota Bene, 2000.

³ POMMIER G., *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion, Coll. « Champs », Paris, 2007.

L'expérience impose des limites mais l'expérience permet aussi d'en repérer d'autres qui relèvent de la « nature » même des processus inconscients. Il faut noter comme limites essentielles l'incapacité qu'à cet inconscient cognitif à effectuer le traitement de deux tâches simultanées alors que ces dernières demandent une série de traitements aussi bref soient-ils. Autrement dit, l'inconscient engrange sans difficulté les informations et si elles ne demandent pas de traitement en plusieurs étapes, il peut les accumuler. Pourtant, dès lors qu'il faut *agir* sur ces informations, il se révèle un piètre décideur. Il est donc capable d'additionner sans peine mais il ne peut fournir une « réponse claire et nette »¹ pour la suite du calcul. De même, sans la confondre avec ce qui précède, il existe une « période psychologique réfractaire » au cours de laquelle aucune décharge neuronale ne peut se faire du fait de l'utilisation récente de ces mêmes neurones. Le cerveau ne peut traiter qu'une information qui oblige une série d'analyses différentes et ne peut enchaîner avec une autre qu'une fois cette information pleinement traitée. Cela a une incidence notable sur les limites de l'inconscient : on ne « peut raisonner logiquement à partir d'une intuition inconsciente. Les informations subliminales n'entrent pas dans nos réflexions stratégiques »². Il existe donc un niveau de raisonnement au-delà duquel l'inconscient n'a plus la même portée que jusqu'à présent. Lorsqu'il s'agit de développer une pensée logique qui demande l'accumulation en mémoire de divers traitements préalables pour en construire une décision ou une stratégie réfléchie, l'inconscient s'en montre incapable et sans effet sur cette même réflexion.

Cette tâche spécifique ne peut donc se faire qu'au-delà d'un certain seuil. Seuil, S. Dehaene le précise³, qu'il faut également entendre comme une limite physiologique. Cette question a été abordée de façon générale mais il s'agit ici de clairement identifier que l'inconscient ne peut être appelé ainsi qu'en deçà de ce même seuil. Ce dernier est la limite en dessous de laquelle une information non-consciente bascule vers la conscience. Ce franchissement interdit dès lors, de considérer que l'on est encore dans le domaine des opérations subliminales. Notons qu'il existe également divers seuils au sein même des processus inconscients. Autrement dit, certaines opérations mentales inconscientes n'ont lieu qu'à partir de seuils temporels que la science peut définir (N200, N400, N600 etc.). Chacun de ces seuils correspond à un traitement spécifique inconscient.

Or, ce seuil s'avère être, quel que soit le référentiel utilisé (potentiel évoqué, durée, intensité), très « proche » de l'apparition du stimulus. Ainsi, les scientifiques, bien qu'ils soient dans une recherche nouvelle, en débat et sans cesse en mouvement, semblent s'accorder sur le fait que la durée de vie des processus inconscients est excessivement courte, comparativement aux processus conscients et mémoriels. L. Naccache au travers de sa remarque humoristique « l'inconscient est structuré, sinon comme un langage, mais comme une exponentielle décroissante » pointe cet aspect fondamental de ce « nouvel inconscient ». Il en précise les

¹ DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p153.

² *Ibid.*

³ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

raisons s'appuyant sur les expériences de Greenwald¹, de Gentilucci² ou de Damasio³ : chacune d'elles démontrent que la durée de vie d'un stimulus subliminal est brève et L. Naccache de conclure « notre inconscient rencontre donc bien une première limite dans ce que l'on pourrait appeler son inéluctable évanescence »⁴.

Cette dimension temporelle de l'inconscient est essentielle à la compréhension de l'inconscient cognitif : cette courte durée de vie interdit de généraliser la richesse et le poids de l'inconscient sur la vie mentale en général. S'il y a des conditions dans lesquelles il peut avoir une influence, un effet, des conséquences, de façon générale, l'inconscient cognitif n'agit que dans un laps de temps très court et « ne peut se maintenir de façon durable »⁵.

D'autres facteurs peuvent entrer en jeu comme limite du traitement inconscient et ayant le même effet de rupture avec l'idée d'un inconscient « étendu » à toute la vie mentale, omniscient. Buser les rappelle⁶ en terme « d'analyse de l'inconscient » et note que l'attention ou l'intensité du stimulus (« dégradé » notamment) joue un rôle dans « l'influence potentielle des contenus mentaux inconscients ». Il ajoute malgré cela que « tout semble dépendre de la façon dont le contenu a été rendu inconscient, et de la tâche exigée au sujet ». Mais là encore, la prudence est de mise car L. Naccache avance qu'une « représentation mentale inconsciente est incapable de donner naissance à un comportement intentionnel ou volontaire ».

Ce qu'il faut entendre clairement dans les écrits de ces auteurs, c'est qu'il peut y avoir des effets de l'inconscient mais que cela dépend de nombreux facteurs (première limite) et que ces effets ne vont pas jusqu'à guider notre vie consciente et quotidienne (deuxième limite). L. Naccache complète ces limites en précisant qu'une « représentation mentale inconsciente ne peut induire chez un sujet un changement de stratégie original ou une modification de son contrôle et de son inhibition cognitive ». S. Dehaene résume en disant que « les effets subliminaux s'obtiennent dans des conditions d'automatisation importante [...], et (ils) s'évanouissent rapidement au fil du temps sans conduire à des modifications rapides et durables du comportement »⁷. L'inconscient est donc aussi limité dans ses effets.

La limite qui s'impose alors et qui reste d'actualité, se formule sous forme de question : *jusqu'où* va le traitement inconscient ? Il a été montré que ce dernier peut aller jusqu'au sens de certains mots par exemple⁸. Ce traitement sémantique ouvre des perspectives non négligeables. Mais il reste encore à découvrir dans quelle mesure le traitement inconscient peut

¹ GREENWALD A.G., « *Three cognitive markers of unconscious semantic activation* », *Science*, 273, p1699-1702.

² GENTILUCCI M., CHIEFFI S., DEPRATI E., SAETTI M.C., TONI I., « *Visual illusion and action* », *Neuropsychologia*, 34, p. 369-376, 1996.

³ BECHARA A., TRANEL D., DAMASIO H., ADOLPHS R., ROCKLAND C., DAMASIO A.R., « *Double dissociation of conditioning and declarative knowledge relative to the amygdala and hippocampus in humans* », *Science*, 269, p. 1115-1118, 1995.

⁴ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 247.

⁵ *Ibid.*, p.262.

⁶ BUSER P., *L'inconscient aux mille visages*, Odile Jacob, Coll. *Sciences*, Paris 2005.

⁷ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

⁸ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 27/01/2009 intitulé « *Un stimulus subliminal peut-il être traité au niveau sémantique ?* ».

assembler, organiser ou mettre en lien les résultats de ses opérations. Jusqu'où les possibilités de l'inconscient cognitif permettent d'avoir une véritable « vie mentale inconsciente » et cette dernière est-elle simplement possible ? Au regard des connaissances actuelles, il n'est pas possible de répondre à cette question mais si d'une part, il convient de reconnaître les capacités de l'inconscient cognitif (notamment sur un plan sémantique), d'autre part, il faut endiguer l'excès de zèle qui tendrait à dire que cela témoigne d'une véritable vie mentale sous le seuil de la conscience du sujet et donc jouissant d'une certaine *autonomie*.

Sur ce point, S. Dehaene avance qu'une « perception subliminale est une perception de stimuli sous le seuil de conscience qui influence la pensée, les sentiments les actions et le traitement de l'information dans le cerveau » mais il précise peu après que l'inverse est vrai également : l'attention ou la consigne peuvent moduler les réponses inconscientes. Là, se dessine une limite qui est celle de l'indépendance des processus inconscients : ils sont liés au reste des processus de pensée et s'en trouvent modifiés selon les modalités de traitement de l'information. L'inconscient cognitif est lié à l'attention ou à la conscience qui en sont des limites puisqu'elles interdisent à cet inconscient de ne fonctionner qu'en circuit « fermé ». Le fait qu'il y ait un chevauchement entre les processus conscients et inconscients n'efface cependant pas ce qui fait la limite à l'inconscient : la conscience.

D. Le Bihan décrit le traitement d'une information visuelle comme une dissection, une décomposition et une analyse –à priori inconsciente, qui va ensuite être « renvoyée [...] vers l'avant du cerveau » et ce n'est que dans ce second temps que l'on prend conscience de l'image. Cette prise de conscience marque l'arrêt du traitement non-conscient de l'information.

S. Dehaene note qu'il y a un débat encore vif pour connaître la frontière entre l'inconscient et la conscience. Pour l'heure, il n'y a pas de modèle qui rende compte de cette frontière. A cela s'ajoute la circularité entre les processus conscients et non-conscients. Les chercheurs rencontrent donc des difficultés à élaborer une « théorie aboutie » qui définisse ce qui relève de l'inconscient et ce qui relève de la conscience.

Les processus relevant de la conscience ont peu à peu cédé du terrain aux processus inconscients, menant les scientifiques à s'apercevoir que ceux relevant exclusivement de la conscience étaient rares. Néanmoins, le basculement vers la conscience reste la frontière et la référence pour les chercheurs. Ce moment particulier où l'information sera traitée différemment par le cerveau, tant sur un plan biologique que procédural rendant le stimulus conscient, ouvre vers un nouveau champ des capacités cérébrales et de la vie mentale.

2 – L'inconscient psychanalytique

a/ L'autre Inconscient

Ces découvertes scientifiques ne sont pas réellement envisagées comme des révolutions. Le recul n'est pas suffisant pour savoir si ce qui émerge aujourd'hui des neurosciences revêt les habits d'un bouleversement capital et global. Cependant, ce qui précède le démontre : ces mêmes découvertes sont suffisamment nouvelles et importantes pour relancer tout un pan de la recherche laissée en friche depuis des décennies. Ces recherches restent primordiales et le

domaine d'étude (inconscient, conscient et métacognition) s'en trouve très largement renouvelé, bouleversé et enrichi.

Cependant, environ cent ans auparavant, un neurologue viennois formula des hypothèses qui allaient devenir de véritables révolutions conceptuelles. Ses théories vont ouvrir des perspectives nouvelles concernant les maladies mentales, la pratique clinique auprès des patients et la conception de l'être humain. Son travail et ses hypothèses sont encore aujourd'hui des voies d'étude pour de nombreux chercheurs et la méthode qu'il a inventée pour traiter les « souffrances de l'âme » est encore enseignée, notamment dans les universités, et pratiquée. L'inconscient tel qu'il a été décrit précédemment est bel et bien une des voies de recherche depuis un siècle. Mais depuis un siècle également, la conception freudienne de l'inconscient occupe ceux qui travaillent auprès de personnes en souffrance et plus largement, ceux dont les recherches touchent à l'être humain.

Comme cela a été dit, Freud ne fut pas l'inventeur de ce mot et avant même que ce dernier n'emploie ce terme, l'inconscient était aussi étudié par d'autres chercheurs ; ceux-là même qui aiguilleront les neurosciences actuelles mais pas seulement. Si certaines approches *des* inconscients de cette époque ont perduré, la formulation freudienne va littéralement inonder nombre de ces domaines pour réunir, sous une acception commune, la notion d'inconscient. Aujourd'hui, le terme d'inconscient évoque immédiatement les théories psychanalytiques et ce mot est passé dans le langage courant, menant inévitablement à ce qu'il soit galvaudé et appauvri par une utilisation répétitive voire détournée.

Il est important de repérer que l'énoncée freudienne de l'inconscient va révolutionner l'utilisation du mot mais cela va plus loin. L'inconscient fait partie d'un corpus théorique que Freud va déployer tout au long de son existence pour au final, révolutionner le terme mais aussi les pratiques en psychiatrie, les approches de l'enfant, l'éducation et être un apport en philosophie, en sciences sociales etc. A la mort de Freud, son influence et la diffusion de son œuvre dans le monde sont considérables. Bien que discutées, remises en question et parfois décriées par les chercheurs ou « penseurs » de tous horizons, les théories freudiennes se sont répandues auprès du grand public. Leur influence se manifeste encore aujourd'hui dans les émissions en tout genre, au travers de l'intervention de « spécialistes » qui s'en réfèrent à Freud ou encore des nombreuses formations proposées notamment dans les métiers de la santé.

Le domaine qui sera le plus influencé par les travaux de Freud a inévitablement été la psychiatrie du XX^{ème} siècle. Durant le XIX^{ème}, le terme « psychiatrie » est inventé (1808 par J.C. Reil¹) mais peu usité. Cependant, la possibilité de prendre en charge les personnes présentant des troubles mentaux va se structurer au cours de ce même siècle. En effet, jusque-là, la « folie » bien que déjà considérée comme une maladie, ne faisait pas l'objet d'une attention spécifique de la part de la communauté médicale. Foucault, dans son « Histoire de la folie » repère comme date marquante 1656². A cette date, un décret marque la fondation de l'Hôpital Général à Paris. Cependant, Foucault note que « l'Hôpital n'est pas un établissement médical »³ et il voit davantage une « sorte d'entité administrative » ou une « structure semi-juridique ». En effet, T. Bougerol relate qu'auparavant, hormis quelques établissements créés spécifiquement pour les « insensés » (à Valence, Grenade ou Londres), la folie avait connu

¹ HOCHMAN J., *Histoire de la psychiatrie*, P.U.F., Coll. « Que sais-je ? », 2011.

² FOUCAULT M., *Histoire de la folie*, Gallimard, Paris, 1972, p. 71.

³ *Ibid.*, p. 72.

diverses interprétations et surtout « prises en charge ». La folie était considérée comme une hérésie lors de l'inquisition, plus tard des « tours de fous » furent bâties, les « fous » pouvaient également être pris en charge dans des institutions religieuses ou plus loin dans le temps, laissés au vagabondage. Néanmoins, il y avait une conscience *sociale* de la folie et les « fous » étaient « au mieux, pris en charge par la communauté » à cause notamment « de l'obligation d'assistance et de charité »¹. A partir de 1656, les Hôpitaux vont admettre ces « fous » et T. Bougerol de relever que l'on considère que 10% de patients dans les hôpitaux étaient des « malades mentaux ». Pour Foucault, ce moment sera celui du « grand enfermement ».

A partir du XVIII^{ème} siècle, l'étude de la folie se précise. Quelques ouvrages avaient été écrits auparavant sur des pathologies particulières, mais ce n'est qu'à cette période que la folie devient véritablement une maladie sur laquelle les médecins vont désormais se pencher. L'attention portée aux patients, grâce à ce que T. Bougerol nomme le « mouvement philanthropique », va aller grandissante et des avancées seront faites notamment concernant la qualification des personnes travaillant auprès des patients.

La folie devient peu à peu une maladie *à soigner*. Les conditions de vie des patients restèrent difficiles même au sein des hôpitaux. L'histoire de la psychiatrie est jonchée de descriptions peu glorieuses des conditions de vie des patients et des méthodes utilisées pour les faire revenir à la « raison ». Mais peu à peu, la psychiatrie va tout de même apporter les premiers éléments de compréhension de la maladie mentale. En France, Esquirol et Pinel vont être des pionniers en ce qui concerne la considération du patient. Ils vont reprendre l'attention portée aux patients depuis le mouvement philanthropique mais vont développer une véritable « prise en charge » de ces patients et œuvrer à ce que l'administration et la loi considèrent ces personnes malades. Foucault pointera malgré cela que, d'après lui, ce qui pourrait apparaître comme des avancées, n'en furent pas. Même si le « fou » est libéré de ses chaînes, il n'en reste pas moins prisonnier d'autres carcans telle la science, à travers la psychiatrie, pourtant censée libérer le malade de l'enfermement mental dans lequel il se trouve². En décomposant la démarche de Pinel notamment et en notant que ce dernier « a toujours donné le privilège à l'ordre de la législation sur le progrès de la connaissance », Foucault avance que les méthodes appliquées aux « malades mentaux » ne sont qu'un enfermement dans le savoir du psychiatre acquis aux « normes du positivisme »³. Ce repérage de Foucault préfigure ce qui deviendra l'un des débats actuels entre les partisans de la pharmacologie et ses opposants notamment dans le traitement des patients psychotiques.

Néanmoins, avec l'invention du mot « psychiatrie » par Johan Christian Reil en Allemagne, l'influence de Pinel et Esquirol au sein de la communauté médicale et la Loi de 1838 qui impose aux départements de disposer d'un asile et qui donne, à l'autorité publique, le contrôle des « aliénés », la psychiatrie va devenir une discipline médicale à part entière⁴. Jusqu'aux théories foucauldienne sur la folie qui datent des années 60, la vision « classique » de la psychiatrie du XIX^{ème} siècle est celle d'une avancée en faveur des malades et de la folie.

¹ BOUGEROL T., *Histoire de la psychiatrie*, Cours « Santé Société Humanité – Ethique et relation », Université Joseph Fourier, Grenoble, 2010/2011, p. 9.

² GUIGOT A., *Michel Foucault Le philosophe archéologue*, Milan, Coll. « Les Essentiels », Toulouse, 2006.

³ FOUCAULT M., *Histoire de la folie*, Gallimard, Paris, 1972, p. 628.

⁴ BOUGEROL T., *Histoire de la psychiatrie*, Cours « Santé Société Humanité – Ethique et relation », Université Joseph Fourier, Grenoble, 2010/2011, p. 30.

Dans cette seconde moitié du XIX^{ème} siècle, l'essor de la psychiatrie sera ensuite considérable. Cela se connaîtra tout particulièrement dans la préhension de la folie par les médecins mais aussi par la multiplication des asiles psychiatriques. Par la suite, les études vont se démocratiser et vont apparaître les premières classifications (Kraepelin 1883/1915) mais aussi les premières véritables tentatives d'interprétation de la folie. Freud participera à ces mouvements en questionnant le caractère héréditaire de la folie et l'interprétation soutenue à l'époque d'une dégénérescence à l'origine de la folie¹. Le positivisme restera cependant porteur pour la psychiatrie en mal, à l'époque, de reconnaissance comme discipline scientifique. Mais dans les années 1900, commencèrent à apparaître les théories psychopathologiques et les psychiatres vont s'interroger « plus en avant sur la dynamique des troubles mentaux »². C'est à partir de cette période que l'influence des théories freudiennes commencera à se répandre.

Mais cette influence de Freud sur la psychiatrie se connaîtra surtout après la seconde guerre mondiale, le rayonnement de la psychanalyse atteignant à cette période son paroxysme. Il serait erroné de penser que d'autres courants n'aient pas été opposés à ces théories mais que ce soit dans les pays anglo-saxons, en France ou les pays germanophones, la psychiatrie sera malgré cela parcourue par les idées freudiennes. Sans en faire une psychanalyse à l'hôpital, les hypothèses de Freud vont teinter les discours et débats de cette période jusqu'à ce que peu à peu, avec l'apparition notamment des neuroleptiques et de théories axées sur la neurologie, la psychanalyse disparaît des hôpitaux psychiatriques et de la formation des psychiatres.

Enfin, au-delà des domaines qu'il a pu toucher, Freud a apporté une conception singulière de l'être humain. La proposition d'un inconscient qui échappe essentiellement aux processus de pensées, repose les fondements de l'être humain et de son rapport à lui-même : avec l'inconscient, Freud va soustraire à l'humain la toute-puissance de sa pensée consciente. Avec, entre autres, un inconscient non pas renouvelé mais appréhendé de façon totalement nouvelle, Freud venait d'inventer la psychanalyse.

1. Clinique des névroses

Lorsqu'il débute sa carrière à la fin du XIX^{ème} siècle, Freud vit à Vienne. L'Autriche, jadis considérée comme un haut lieu de la médecine, cède le pas à Paris³. L'ambitieux jeune homme se rend alors en France et y rencontre Jean Martin Charcot, médecin et neurologue reconnu, exerçant à la Salpêtrière. Cette rencontre est souvent décrite comme un tournant dans la carrière de Freud. Il y découvre la pratique de l'hypnose, de la suggestion et l'électrothérapie. En même temps qu'il utilise ces méthodes, il commence déjà à éprouver des « réserves et des déceptions » quant aux résultats. Néanmoins, il sera particulièrement marqué par cet épisode français durant lequel il va être au contact des hystériques et de leurs symptômes.

A l'époque, l'Hôpital de La Salpêtrière accueillait des patients diagnostiqués comme « incurables ». Charcot, qui avait été nommé dans ce secteur, va lancer toute une série de recherches sur l'hystérie et la thérapeutique principale qu'il lui associe : l'hypnose. Grâce à lui, cette méthode va connaître un essor sans précédent et son âge d'or, du vivant de Charcot, au

¹ HOCHMAN J., *Histoire de la psychiatrie*, P.U.F., Coll. « Que sais-je ? », 2011, p. 65.

² *Ibid.*

³ MARKUS G., *Sigmund Freud ou les secrets de l'âme*, Albin Michel, Paris, 1994, p. 35.

travers de ce qui sera nommé « l'Ecole de la Salpêtrière ». Charcot développe l'idée qu'il existe un lien entre les symptômes que présentent les hystériques et un « choc » traumatique vécu par le patient. L'effet de ce choc est une dissociation avec la conscience, ce qui entraîne que le souvenir reste inconscient.

Mais le travail de Charcot fut surtout de repérer et classer les troubles dont souffraient les hystériques, « il ne se souciait guère de thérapeutique »¹. Freud (et d'autres comme P. Janet), commence alors à utiliser les mêmes méthodes que Charcot mais il va, peu à peu, penser à les utiliser pour précisément retrouver ce moment traumatique. C'est avec son mentor des premières heures, Joseph Breuer, que Freud va affiner sa pratique de l'hypnose et élaborer ce qui deviendra plus tard, la méthode psychanalytique.

Freud et Breuer avaient déjà commencé à travailler et étudier des cas d'hystérie et notamment sur un cas en particulier. Breuer, ayant beaucoup accompagné Freud sur ses premières années de médecin, lui faisait alors régulièrement part du travail qu'il effectuait auprès d'une patiente devenue célèbre sous le nom de « Anna O. ». Mais en 1895, lorsqu'il publie avec Breuer les « Etudes sur l'hystérie », Freud commence déjà à s'éloigner de ses prédécesseurs. Ses réserves concernant l'hypnose commencent à transparaître et de ce moment-là, Freud ne reviendra plus vers les orientations que prirent ceux qui furent des maîtres à penser.

Concernant Anna O., un débat sur la validité « historique » de certains éléments retranscrits par Freud dans ses échanges avec Ernest Jones, s'est posé à la fin des années 90. Mais si l'on s'en tient à l'étude qu'en a fait Breuer, il est remarquable de repérer que cette patiente fut la première à réellement bénéficier d'un traitement par la parole. Bien entendu, à cette période, Freud n'a pas encore formulé sa méthode mais Breuer et lui s'accordent sur le besoin de faire parler le patient, y compris sous hypnose, de ses souvenirs. Le but des deux médecins est de faire apparaître le moment traumatique afin de le relier à un symptôme et que ce dernier, une fois conscientisé, disparaisse.

Breuer et Freud vont en effet observer que dans l'hystérie, lorsque le patient peut consciemment se remémorer l'évènement traumatique et faire l'expérience consciente du lien qui existe entre ses symptômes et cet évènement, la simple prise de conscience de cette concordance suffit à faire disparaître le phénomène hystérique. C'est cet ancrage dans la clinique qui restera entre autres pour Freud, un argument dans la légitimation de ses découvertes.

De ce souci de concrétisation par la pratique, naîtra ce qui deviendra plus tard un ouvrage central pour la psychanalyse : « Les cinq psychanalyses ». De même que la description des problématiques neurologiques a conduit à l'exploration de l'inconscient cognitif, une description de trois de ces cinq cas devenus célèbres, sera le vecteur vers l'inconscient freudien. Leur évocation donne à voir le matériel clinique qui fut le support de Freud il y a cent ans. L'intérêt se situe dans la valeur illustrative des cas, non seulement sur un versant nosographique, mais aussi dans la façon dont Freud va avancer dans ses théories.

Ainsi, la *névrose*, dans une considération plus globale, est considérée par les psychanalystes comme un « mode de défense contre la castration par fixation à un scénario œdipien »² ou comme une « affection psychogène où les symptômes sont l'expression symbolique d'un conflit psychique trouvant ses racines dans l'histoire infantile du sujet et constituant des

¹ CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

² *Ibid.*

compromis entre le désir et la défense »¹. Dans une acception médicale, la névrose renvoie à des « affections dont les symptômes indiquent un trouble dans le fonctionnement du système nerveux, sans que l'examen anatomique révèle des lésions »². Elles sont en général différenciées des psychoses notamment sur le critère d'une altération de la personnalité. Freud participera de cette différenciation que l'on retrouve dans son ouvrage « Névrose, Psychose, Perversion ». Il faut noter que cette dénomination a disparu de la nosographie actuelle avec l'avènement de la classification du D.S.M. III³. Ici, en suivant le cheminement de Freud, seront abordées, la névrose hystérique, l'hystérie d'angoisse (phobie) et la névrose obsessionnelle.

Dans la lignée du travail avec Anna O., Freud va écrire en 1905 un « Fragment d'une analyse » d'une autre femme diagnostiquée comme hystérique : Dora⁴. Dans ce cas, Freud va décrire ce qui se nomme parfois le « matériel » clinique que la patiente va lui apporter. Freud y mêle des références quasiment autobiographiques et n'hésite pas à faire part de ses réflexions au cours de l'écriture. Freud y reprend sa théorie initiale du traumatisme psychique à l'origine d'un « état hystérique ». Mais il va ensuite y ajouter la notion d'un « traumatisme sexuel » (sans qu'il soit question de véritables violences sexuelles). Pour lui, il est important dans le travail avec les hystériques, de concevoir et donc de chercher un moment dans la vie du sujet, un événement qui, porteur d'une interprétation sexuelle pour l'hystérique, vient faire traumatisme. Freud dit qu'il ne faut pas hésiter à « reculer jusqu'à l'enfance » afin d'y trouver les effets d'un tel événement. Dans ce travail, Freud va plus loin que la simple description des symptômes de sa patiente. Il relie ces derniers aux interprétations qu'il lui en a fait et évoque les effets de ce travail de mise en sens.

Dans une approche médicale, l'hystérie est considérée comme une névrose « caractérisée par l'existence de deux ordres de signes : les uns permanents (paralysies, troubles sensitifs et sensoriels ; certains de ces signes : anesthésie, rétrécissement concentrique du champ visuel etc. constituant les classiques stigmates de l'hystérie), les autres transitoires, se manifestant généralement de façon bruyante (crises épileptiformes, accidents tétaniformes, attaques) »⁵. Dans cet ouvrage, il est précisé que l'hystérie était autrefois considérée comme une névrose ayant des origines sexuelles.

Dans une approche psychanalytique, la dominante sexuelle, comme explication des symptômes, est conservée et Laplanche et Pontalis⁶ la présentent comme ayant des « tableaux cliniques très variés ». R. Chemama lui, la définit « par l'intensité des crises émotionnelles et la diversité des effets somatiques », et précise que ces effets « tiennent la médecine en échec ».

Tous s'accordent donc sur le tableau clinique des manifestations corporelles et somatiques très théâtrales et démonstratives. Charcot avait déjà pu noter cela et, bien qu'il lui a été reproché par la suite d'avoir parfois fait en sorte de « faire jouer » ses patientes, il repéra que sous hypnose, elles pouvaient reproduire ces mêmes symptômes ce qui lui fit dire que l'hystérie était une « maladie de l'imagination mais non imaginaire ».

¹ LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.

² GARNIER M., DELAMARE J., DELAMARE T., DELAMARE V., *Dictionnaire illustré des termes de médecine*, Maloine, Paris, 2006.

³ LECOURT D. et coll., *Dictionnaire de la pensée médicale*, P.U.F., Paris, 2004.

⁴ FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990.

⁵ GARNIER M., DELAMARE J., DELAMARE T., DELAMARE V., *Dictionnaire illustré des termes de médecine*, Maloine, Paris, 2006.

⁶ LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.

Pour Freud, l'hystérique « souffre de réminiscence », autrement dit, le « choc » défini par Charcot reste enfermé dans le psychisme car il ne peut se lier à une représentation tant le traumatisme a été violent pour la personne. Sans vecteur pour être porté par le langage ou le corps, ce « souvenir » fait retour au travers du symptôme. R. Chemama le formule ainsi : « La scission du groupe de représentations incriminées constitue alors le noyau d'un "second conscient" infiltrant le psychisme lors des crises ou innervant une zone corporelle par un symptôme permanent : névralgie, anesthésie, contracture etc. »¹.

La névrose hystérique sera, pour Freud, le point de départ de la nosographie des névroses et de leur différenciation. Tout au long de son œuvre, il va, peu à peu, préciser les aspects importants de telle ou telle névrose et en faire le tableau clinique d'une part et l'interprétation psychanalytique d'autre part.

Dora est adressée par son père à Freud. Il l'envoie consulter un médecin, car si depuis l'âge de huit ans, elle présente des « troubles nerveux », des symptômes comme des « migraines », des « toux nerveuses », une « aphonie complète » complètent le tableau clinique à l'adolescence. Après quelques rencontres avec Freud autour de ses 16 ans, se passa un temps sans qu'il n'y ait de travail d'analyse. Mais lorsqu'elle devint « une jeune fille fleurissante », Dora commença à connaître des états dépressifs, associés à des « troubles du caractère ». Freud la définit comme une « petite hystérie avec des symptômes somatiques des plus banaux ». Cependant, le détail de l'histoire de Dora va apporter à Freud les ressorts cliniques de l'hystérie.

Dora va ainsi commencer à raconter à Freud des souvenirs et lui faire part des divers ressentis qui les entourent. Parmi cet ensemble Freud repère une scène qui d'après lui est précisément le traumatisme visé par le travail thérapeutique. Dora passe ses vacances au bord d'un lac avec ses parents un couple marié, M. et Mme K... Alors qu'elle se promène en compagnie de M. K..., ce dernier va lui faire ce qu'elle interprétera comme une « déclaration ». R. Chemama, dans son article sur Dora dans le « Dictionnaire de la psychanalyse »² précise que M. K... aurait plus simplement dit que « sa femme n'était rien pour lui » et à ces mots, Dora « l'aurait giflé ». A la suite de cet incident, Dora demanda à son père de rentrer sur le champ. Celui-ci refusa, invoquant son amitié pour la femme de M. K... La réalité de la relation entre le père de Dora et Mme. K... n'apparaîtra qu'à la fin de l'écrit où l'on retrouve Dora qui reproche à cette dame la relation qu'ils ont entretenue elle et son père. Mme. K... ne niera en effet, pas cet adultère. Cela étant, ces mots de M. K... prononcés au bord du lac et associés au refus de son père vont être pour Freud les ingrédients nécessaires au traumatisme inaugural des symptômes hystériques de Dora³. Le travail analytique visera alors, tout au long du traitement, à repérer ce moment ici décrit.

Bien entendu, Freud évoque d'autres moments traumatiques qui participent de la structure hystérique de Dora. Tous ont une connotation sexuelle y compris ceux de la petite enfance. L'hypothèse qui se dégage ici chez Freud et que R. Chemama souligne, est que chez les hystériques, une « séduction précoce » serait « à l'origine de toute la pathologie ». Freud va travailler avec Dora à interpréter ses symptômes ; et, un à un, il va en donner à la patiente une lecture qui aura pour effet de les faire disparaître.

¹ CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

² *Ibid.*

³ FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 17.

Un autre point que Freud va soulever dans ce cas et qui renvoie à l'interprétation des rêves, se trouve dans la conclusion de son écrit. Mais cette conclusion repose sur deux rêves qu'il s'agit de reprendre dans leur intégralité. Freud décrit ce cas à grand renfort de descriptions et de détails sur leur échange mais il existe deux moments « clés », d'après lui. Les deux sont les rêves faits par Dora. Le premier est retranscrit par Freud ainsi :

« Il y a un incendie dans une maison, mon père est debout devant mon lit et me réveille. Je m'habille vite. Maman veut encore sauver sa boîte à Bijoux, mais papa dit : « Je ne veux pas que mes deux enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux ». Nous descendons en hâte, et aussitôt, je me réveille ».

Le second, dont la retranscription est plus longue à lieu quelques semaines plus tard et dont l'interprétation marque, pour Freud, la fin de l'analyse.

« Je me promène dans une ville que je ne connais pas, je vois des rues et des places qui me sont étrangères. J'entre ensuite dans une maison, où j'habite, je vais dans ma chambre et j'y trouve une lettre de maman. Elle écrit que vu que je suis sortie à l'insu de mes parents, elle n'avait pas voulu m'écrire que papa était tombé malade. Maintenant il est mort, et si tu veux, tu peux venir. Je vais donc à la gare et je demande peut-être cent fois où est la gare. On me répond invariablement : cinq minutes. Ensuite, je vois devant moi une épaisse forêt, dans laquelle je pénètre, et je questionne un homme que j'y rencontre. Il me dit : Encore deux heures et demie. Il me propose de m'accompagner. Je refuse et m'en vais toute seule. Je vois la gare devant moi et je ne peux l'atteindre. Ceci est accompagné du sentiment d'angoisse que l'on a dans un rêve où on ne peut avancer. Ensuite, je suis à la maison, entre temps, j'ai dû aller en voiture, mais je n'en sais rien. J'entre dans la loge du concierge et je le questionne au sujet de notre appartement, La femme de chambre m'ouvre et répond : maman et les autres sont déjà au cimetière ».

Freud signifie clairement ici l'intérêt d'évoquer les rêves de sa patiente : leur interprétation a permis à Dora de prendre conscience de ce qu'ils renfermaient et prouve par la même occasion, l'importance d'utiliser une telle technique pour faire disparaître les symptômes des patients¹. Il ne s'agira pas ici de reprendre les interprétations de Freud dans le détail mais la conclusion du cas ouvre une perspective propre à la psychanalyse. Freud clôt son écrit par ceci : « Si le premier rêve indiquait le détachement de l'homme aimé et le retour vers le père, c'est-à-dire la fuite de la vie dans la maladie, ce second rêve annonçait en effet qu'elle se détacherait de son père et qu'elle serait reconquise par la vie »².

Au regard de ce qui se passa réellement dans la vie d'Ida Bauer (Dora) qui se maria quelques temps après, ces deux rêves illustrent une idée centrale : des désirs inconscients sont enfermés dans le psychisme du patient et inaccessibles de prime abord. Cette notion de désir inconscient est primordiale dans la psychanalyse car non seulement, elle est ce vers quoi tend l'analysant (et notamment au travers de ses rêves) mais aussi, R. Chemama précise que dans le cas Dora, on découvre également que ce même désir « peut se dissimuler dans les symptômes ».

¹ Plus tard, Freud mettra cependant en garde dans un texte de 1915 nommé « L'inconscient » sur le fait qu'il n'est pas toujours suffisant d'interpréter : des résistances peuvent subsister.

² FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 91.

Enfin, il semble que se dessinent également dans cette conclusion ce qui deviendra plus tard les concepts de pulsion de vie et de pulsion de mort chez Freud. Si dans le cas de Dora, il ne s'agit cliniquement pas de cela, c'est dans la lecture que Freud en fait que commence à transparaître ce qu'il illustrera par *Eros et Thanatos*.

Ce cas permet l'approche de l'inconscient par les deux aspects primordiaux de la clinique avec les hystériques : l'existence d'un moment traumatique enfermé dans l'inconscient mais toujours actif et qui fait retour sous la forme de symptômes corporels ; l'existence dans l'inconscient de désirs qui, pour des diverses raisons (sociale, parentale, historique etc.), n'accèdent pas à la conscience et qui engendrent des actes dont les personnes ignorent la cause.

Le second cas est celui du « petit Hans ». Freud fera ici un travail autour de ce qu'il appelle encore l'hystérie d'angoisse et qu'il différencie plus nettement par le terme devenu « générique » de phobie. La méthode reste pour Freud, la même mais dans ce cas, les échanges entre Hans et son père sont retranscrits de façon très précise. En effet, Freud dit n'être intervenu auprès de Hans qu'une seule fois. Il a surtout travaillé avec le père de l'enfant et « donné les grandes lignes du traitement ». La phobie est aujourd'hui connue du grand public et elle se répand même à travers ce dernier avec l'apparition de néologisme en vogue ces dernières années : agoraphobie (peur de la foule), éreutophobie (peur de rougir) ou encore émétophobie (peur de vomir). La phobie correspond généralement à une « peur morbide, une angoisse éprouvée devant certains objets, actes, situations ou idées »¹, ces peurs sont « irraisonnées » et « obsédantes » intervenant toujours dans les mêmes conditions déterminées. Sur cette définition de la phobie, il semble qu'un consensus existe. Concernant son interprétation, tout comme avec l'hystérie, les avis divergent mais il semble que les dissensions soient moins vives que pour l'hystérie.

Dans l'étude de cas du petit Hans, Freud va dérouler les liens qui se fixent entre le psychisme de l'enfant (ou plus généralement du phobique) et l'objet sur lequel l'angoisse se fige. Pour Freud, ce cas ne lui aurait « rien appris de nouveau »² mais il reconnaît que les événements, pour Hans, furent si évocateurs, que ce cas en est devenu un « modèle » de névrose infantile. Freud raconte que Hans, ce petit garçon dont on suit l'évolution au cours de ses premières années de vie, était particulièrement intéressé par son propre sexe et les questions qui s'y rapportent. Il le nomme son « fait-pipi ». La description du cas, évoque à plusieurs reprises les questions, les remarques, les actes autour de cet « objet » pour l'enfant. Hans questionne ses parents sur leur « fait-pipi », l'existence ou non de ce « fait-pipi », la taille de ce dernier, son utilité etc. :

« La maman : Que regardes-tu donc ainsi ?

HANS. – Je regarde seulement si tu as aussi un fait-pipi.

MAMAN. – Naturellement, ne le savais-tu donc pas ?

HANS. – Non, je pensais que, puisque tu étais si grande, tu devais avoir un fait-pipi comme un cheval. ».

Quelques temps après, et après la découverte que ce « faire-pipi » était entourée de divers interdits (ne pas y toucher, jouer avec, etc.), Hans va développer une peur toute particulière : celle « d'être mordu dans la rue par un cheval ». Alors qu'il marche dans la rue, accompagné de la « bonne », il va soudain se figer et vouloir faire demi-tour pour retourner vers sa mère afin

¹ LE ROBERT, *Dictionnaire d'aujourd'hui*, Paris, 1991.

² FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 197.

que cette dernière lui fasse un « câlin ». Jusqu'au lendemain ce comportement n'aura pas d'explication. Lorsqu'il est question de sortir à nouveau, Hans s'y refuse et connaît ce même mouvement de peur. Il formule alors « J'avais peur qu'un cheval ne me morde ». Le soir même, il est de nouveau pris d'angoisses et dit avoir peur que le cheval ne vienne dans sa chambre. A la suite de cela, la mère de Hans lui demande s'il touche encore son faire-pipi, Hans lui répond que oui. S'ajoute enfin un rêve dans lequel Hans perd sa mère et ne peut dès lors, plus lui faire de câlins. Ces évènements se déroulent sur quelques jours à peine.

En s'appuyant sur ce matériel clinique ici résumé, Freud en extrait les fondements de la phobie. Il est essentiel dit-il de repérer ici que se joue également le complexe de castration avec les interdits qui entourent le faire-pipi. Hans ressent une grande tendresse pour sa mère et Freud avance que c'est cette dernière qui « se mue en angoisse (et) succombe [...] au refoulement ». Pour Freud, « cette angoisse correspond à une aspiration érotique refoulée »¹ mais n'ayant pas encore d'objet. La phobie vient ensuite en se fixant sur un objet dont Hans a déjà fait l'expérience mentale auparavant (cf. l'extrait précédent mais pas uniquement : la description de Freud regorge de références évoquées par Hans). Mais la phobie de Hans relève également de ce qui est considéré par les psychanalystes comme l'une des découvertes fondamentales de Freud : le complexe d'Œdipe. Hans ne peut ni symboliser l'angoisse de castration, ni l'amour pour sa mère, ni la peur qu'il a de son père à cause de ce même amour. L'extériorité qu'offre le cheval lui permet de tenir éloignée l'angoisse dans un objet qu'il peut, somme toute, maîtriser en l'évitant.

Lors de leur unique rencontre et dans un élan messianique, Freud va alors prophétiser à Hans une phrase devenue célèbre : « Bien avant qu'il ne vînt au monde, j'avais su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père »². Freud résume ici ce que Hans a refoulé et qui fait retour au travers du cheval. Freud demandera d'ailleurs à Hans de décrire ces « chevaux d'angoisse » et alors que l'enfant s'exécute, Freud voit dans certains détails donnés par l'enfant, des éléments qui font penser au visage du père de Hans assis là, à côté de son fils. Le lien entre la peur du cheval et le père, sous les yeux de Freud, se confirme et il énonce alors sa maxime. L'énoncé sera si marquant pour Hans que ce dernier demandera à son père si Freud « parle avec le Bon Dieu pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance ». L'amélioration de l'état de Hans ne vînt pour autant pas soudainement. La suite de la description du travail du père de Hans montre les améliorations patientes mais constantes de son fils.

Cette description d'une phobie illustre comment Freud va pouvoir nouer le complexe de castration à celui d'Œdipe et comment il parvient à expliquer l'angoisse qui se dégage de cet amour pour la mère et la crainte du père. La fixation sur un objet vient après et engendre la phobie. Freud avance ainsi que l'objet n'est pas anodin et qu'il est porteur de signification. Cependant, cette fixation sur un objet phobique relève de l'histoire intime du sujet et ne saurait être généralisée comme un « standard » d'une psychologie scientifique.

Dans ce même article, Freud va reprendre une idée qui, d'après lui, était défendue déjà à l'époque, par d'autres : la limite entre la névrose (les « nerveux ») et les « normaux » n'est pas une « frontière nette »³. Il pense que nombres d'individus « passent sans cesse de la classe des bien portants dans celle des névrosés ». Si l'inverse est vrai, il avance que cela est plus rare. Il

¹ FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 108.

² *Ibid.*, p. 120.

³ *Ibid.*, p. 196.

nomme également la problématique de Hans comme une « névrose infantile ». Cela a son importance dans l'histoire de la prise en charge de la souffrance, puisqu'en pointant ce qui peut se produire dans l'enfance, Freud ouvre le champ de la thérapeutique auprès des enfants. S'il ne fut pas le seul ou l'instigateur de ce mouvement, son œuvre y participa et y participe encore aujourd'hui.

Il faut relever le fait que ce soit le père qui ait lui-même fait ce travail d'interprétation auprès de son fils. La consultation chez Freud a d'ailleurs apporté les éléments nécessaires au dénouement du travail. Il est aujourd'hui difficilement pensable qu'un travail puisse se faire ainsi. Cependant, à l'époque, le cadre du travail analytique n'était pas encore posé et cela illustre qu'il s'agissait bien d'un mouvement nouveau, en expansion mais surtout en pleine période de recherche.

Se retrouve ici la notion de désirs logés dans l'inconscient étant à l'origine des symptômes. Avec la phobie se dessine également la possibilité de trouver dans l'inconscient l'angoisse mais cette dernière n'est pas à entendre dans sa « nudité » et sa cruauté silencieuse. L'angoisse du phobique est liée à des événements et ressentis gorgés de sens, de pulsions et de contradictions internes que le névrosé ne résout que par l'angoisse et la fixation de cette dernière sur un objet. Ces mécanismes complexes restent inconscients alors que l'angoisse déborde largement le champ de l'inconscient : le phobique peut consciemment pointer son angoisse et son objet ; les ramifications inconscientes et donc les causes sont plus difficilement accessibles.

La dernière analyse qui sera ici abordée, est celle de l'Homme aux rats. Il s'agit comme l'indique Freud dans son titre, d'une névrose obsessionnelle. Le terme « d'obsession » est venu de Jules Falret¹ qui repéra ces symptômes avant Freud². En allemand, il existe une traduction littérale de ce mot mais pas pour l'entité que représente cette névrose³. Cette dernière a été isolée par Freud et dénommée ainsi en 1895 dans son article « Obsessions et phobies ». Dans les névroses obsessionnelles, « les patients sont en proie à des pensées obsédantes qui s'imposent à eux, pensées contre lesquelles ils luttent »⁴. Cliniquement parlant, il est possible d'observer chez ces patients des « phénomènes de ritualisation [...] et des actes de type compulsif que le sujet ne peut pas ne pas accomplir ». Le doute est souvent ce qui caractérise la névrose obsessionnelle, la personne ne pouvant se résoudre à ne pas remettre en question ce qu'elle pense et la plongeant souvent dans un désir de savoir. Le patient est conscient de ses troubles (ce qui, comme dans la phobie ou l'hystérie le différencie de la psychose). Il n'y a pas de manifestations somatiques à proprement parler, ces dernières sont davantage mentales ou comportementales.

Pour la psychanalyse, ces idées obsédantes sont « l'expression de désirs refoulés et déclenchent des actions compulsives et la défense engagée contre elles »⁵. Charles Melman dans ce même article en donne un exemple on ne peut plus explicite : « Un automobiliste se sentira ainsi contraint de revenir sur son chemin pour contrôler s'il n'a pas renversé un passant à tel carrefour, sans s'en être avisé ; il va de soi que la vérification ne pourra le convaincre puisqu'une ambulance a pu passer et les témoins se disperser ». Cela illustre le cheminement de pensée chez l'obsessionnel : une idée obsédante le « prend », ne s'en va pas et le malmène,

¹ FALRET J., *Etudes cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, Gallica BNF, Paris, 1890.

² ROUDINESCO E., PLON M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, Paris, 1997.

³ LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.

⁴ LECOURT D. et coll., *Dictionnaire de la pensée médicale*, P.U.F., Paris, 2004.

⁵ CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

le doute s'empare de lui, le besoin compulsif de vérifier le submerge mais une fois la vérification faite, le doute persiste et ainsi de suite...

L'interprétation psychanalytique de cette névrose réside de nouveau dans le complexe d'Œdipe et celui de castration. Néanmoins, le devenir du vécu infantile autour de ces « événements » de la vie de l'enfant n'est pas le même que dans la névrose hystérique. L'obsessionnel se trouve soumis à l'agressivité et la haine qu'il ressent envers le père *tout en voulant en être aimé*. Emergent alors la culpabilité et les scrupules qui enferment l'obsessionnel dans des mécanismes d'expiation dont il ne peut se défaire. L'investissement de la pensée est massif chez l'obsessionnel ce qui « tend à faire accroître la toute-puissance de celle-ci » et cela se fait « aux dépens de l'acte – par lequel seul le désir se prouve »¹. Un dernier point que Freud souligne tout particulièrement dans la névrose obsessionnelle : la libido se fixe de façon marquante et marquée au stade anal. Plutôt que de tendre vers la génitalité, l'obsessionnel voit ses pulsions régresser vers l'analité. A cela s'ajoute ce que Freud repère comme un Surmoi tout puissant, écrasant, induit par le rapport au père difficile décrit plus haut et qui engendre une inhibition des pulsions.

Dans l'Homme aux rats, Freud découvre et déploie par la clinique, ce qui précède. L'Homme aux rats est un jeune homme qui vient voir Freud en raison « d'appréhensions » tournant autour de deux personnes qui lui sont chères, des « interdictions » qui s'imposent à lui et portant pourtant sur des « choses insignifiantes ». Et Freud de conclure « A lutter contre ses idées, il a perdu des années et se trouve pour cette raison en retard dans la vie ».

L'Homme au Rat est décrit comme un homme intelligent, vif d'esprit et cultivé. Ses idées obsédantes ont néanmoins pris le pas sur le reste. Ces pensées et les défenses qu'il va mettre en place prendront parfois un caractère religieux et pieux poussé à son paroxysme. Mais même dans ces moments de longues prières, il peut être envahi par des insultes ou des pensées obscènes à l'encontre de ceux pour qui pourtant il prie.

Enfant, il a connu diverses expériences à consonance sexuelle avec des nourrices notamment : il lui arrivait de dormir avec, de les caresser et de ces premières découvertes, il en garde un souvenir net et précis. L'idée obsédante elle, trouve son origine dans le récit d'un officier alors qu'il était en manœuvre dans l'armée. Cet officier raconta lors d'une halte, une de ses lectures qui relate « un supplice particulièrement épouvantable pratiqué en Orient... ». Freud décrit toutes les résistances du patient à évoquer dans le détail ce récit. Après quelques insistances, le patient fini par le lui décrire : « On attache le condamné [...], on renverse sur ses fesses un pot dans lequel on introduit des rats [...] qui s'enfoncent ». Freud note immédiatement l'ambiguïté qui se dégage du récit de celui qu'il nomme, de par ce moment marquant de sa symptomatologie « l'Homme aux rats ». Il écrit plus loin « [...] on remarque sur son visage une expression complexe et bizarre, expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée* ». D'emblée Freud souligne ce qui signe la névrose obsessionnelle : un mélange entre l'horreur et la jouissance, un partage entre l'amour et la haine, une division entre la peur et le désir². Ce qui fait de ce récit une obsession, c'est que le patient va alors dire qu'il voit la « dame aimée par lui » subir ce supplice. Il s'empresse alors de signifier à Freud que de telles pensées lui « répugnent » et qu'il ne s'y reconnaît pas. Néanmoins, il avoue qu'elles se déroulent rapidement dans son esprit et qu'il ne peut les empêcher d'éclorre. A partir de ce moment se déploient les défenses contre les idées obsédantes,

¹ MALEVAL J.C., *La névrose obsessionnelle*, Cours à l'Université de Haute Bretagne Rennes 2.

² FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, Note (2), p. 207.

les « sanctions » que le patient va alors s'infliger et l'échappatoire de la religion (qui d'après Freud répond aisément aux besoins de défense des obsessionnels). A cela s'ajoute une seconde idée que le patient va révéler à Freud peu de temps après : la victime du supplice se trouvait également être son père. L'attachement de l'obsession à des personnes qui sont fondamentalement et chastement respectées par le névrosé est également une des caractéristiques des symptômes chez l'obsessionnel.

Se déploie alors ici clairement l'ambiguïté qui anime ce patient : il est partagé dans ses sentiments entre l'amour et la haine (la crainte également) et son agressivité refoulée fait retour dans ses idées obsédantes. Ne pouvant s'y résoudre, il échafaude des mécanismes qui sont censés le préserver de l'horreur qu'engendrent ses idées et préserver ceux qui, dans son fantasme, subissent son supplice.

Freud déduit sa nosographie de la névrose obsessionnelle en relevant plusieurs points de ce travail avec son patient. Le rapport au père est questionné tout au long de l'analyse et si le supplice vient nouer un moment charnière, les rapports de l'Homme aux rats et son père sont longuement étudiés. Freud travailla avec ce patient sur les sentiments inconscients qu'il avait à l'égard de son père : des sentiments injurieux (qui émergent dans les prières et dans la position de victime du supplice), de l'agressivité et la haine. Pour autant, il ne s'agit pas de sentiments qui trouvent un support dans la réalité : le père de l'Homme aux rats est décrit par lui comme un « ami », leur entente est même décrite comme particulièrement complice et sans anicroche. Pour l'Homme aux rats, son père fut quelqu'un pour lequel il garda un profond respect conscient.

Mais se dessine au travers des symptômes de l'obsessionnel, les raisons cliniques de la séparation entre conscience et inconscient, et toute la particularité de l'inconscient freudien. Car si les liens au père sont dans la conscience marqués du sceau du respect et de l'entente, dans l'inconscient, ce rapport est teinté d'agressivité, d'animosité et d'envie. La cohabitation dans une même instance de sentiments si opposés apparaissait à Freud. Il lui parut donc impossible de ne pas inventer un inconscient, porteur des contradictions du sujet mais lui permettant de vivre sa vie sans, sans cesse, devoir faire face aux paradoxes qui l'habitent. L'inconscient, fort du refoulement, libère le sujet conscient de ces conflits. Mais pour peu que ce qui est refoulé soit trop *intense*, il fera retour dans la conscience sous une forme détournée et incompréhensible. D'ailleurs, les patients ne reconnaissent pas de prime abord, ces ressentis inconscients « négatifs » à l'égard des personnes aimées consciemment.

Notons que Freud décrit des séances où le patient se met à l'insulter à son tour et qu'il se lève pour éviter le châtement corporel qu'il a peur que Freud lui fasse subir. Il est important de voir dans cet exemple ce que Freud entendait par le *transfert* et l'outil thérapeutique qu'il est dans la cure : l'Homme aux rats rejoue dans son lien avec Freud les ressentis inconscients qu'il va longtemps nier. En laissant ainsi se déployer l'inconscient dans le cadre de la cure analytique, Freud permet à son patient de prendre peu à peu conscience, au-delà des résistances, au-delà des défenses habituelles du patient et en l'occurrence, au-delà de la bienséance viennoise du début du siècle dernier, de prendre conscience de l'existence de ces sentiments violents qu'il porte en lui alors même qu'il les nie. De ces conflits inconscients ancrés dans une histoire ou dans des choix infaisables¹, Freud dira que le patient n'en trouve une issue qu'en

¹ Concernant les choses de l'amour, pour l'Homme aux rats, il s'agit de choisir entre la « dame aimée » mais pauvre ou la promise issue de la bonne société. Le père de l'Homme aux rats eu à faire le même

« tombant malade ; ou, plus exactement, par la maladie, il échappe à la tâche de résoudre ce conflit dans la réalité ».

Se dessine, pour ce travail, un contour qui ne cesse de transparaître dans les descriptions cliniques : Freud voit dans la maladie une tentative de résolution des problèmes auquel le patient est confronté. Si pour l'Homme aux rats, il s'agit d'évitement, pour l'hystérique, il s'agit également d'exprimer un conflit –souvent en en passant par le corps, que le patient ne peut résoudre autrement. La phobie, et la fixation sur un objet, répond de cette même logique. Le symptôme prend alors une dimension nouvelle : il n'est pas à éradiquer, il est à comprendre pour qu'il disparaisse de lui-même une fois la cause conscientisée par le patient. La difficulté réside dans la complexité des causes et l'obscur clarté qui *tombe* du langage. La parole, si elle « vectorise » l'histoire du patient et ses pensées, est porteuse d'ambiguïté, de malentendus ; la volonté de Freud de faire dire à ces patients ce qui leur vient à l'esprit était une tentative pour contourner cette difficulté. Freud, dans « l'Homme aux rats » décrit d'ailleurs toute la confusion qui règne dans les paroles du patient lorsque ce dernier évoque le supplice. C'est également les limites rencontrées, plus tard, dans sa clinique qui amèneront Freud à souligner que rendre consciente la cause du symptôme, ne suffit pas toujours à la levée du refoulement.

Les deux dernières analyses concernent pour l'une des problématiques déjà abordées dans leur globalité, pour la seconde, Freud parle de paranoïa. Il est complexe de résumer des cas cliniques longuement étudiés par Freud et ses successeurs. Il s'agissait plus simplement ici d'en donner une description suffisamment précise pour que l'on comprenne à quel point Freud s'appliqua à rendre compte de ses avancées à partir du matériel à sa disposition.

Le « Président Schreber » est un travail que Freud effectua à partir des écrits d'un homme : le président de la cour d'appel de Dresde qui va plonger dans la paranoïa et être interné en 1894. Il écrira un livre (« Mémoires d'un névropathe ») et Freud va s'appuyer sur ce dernier pour avancer ses théories sur la folie mais plus généralement le fonctionnement psychique. De même que pour les quatre autres analyses, ce que Freud met en avant, ce sont les éléments cliniques dont il dispose et ce, que ces derniers proviennent de dires de patients allongés sur son divan, de la retranscription écrite d'un père ou d'un ouvrage autobiographique.

Dans « l'Homme aux loups », Freud revient sur la névrose infantile. Ce cas fut longtemps débattu pour savoir si cet homme fut un névrosé obsessionnel ou un psychotique. A l'époque, Freud parle de « graves troubles névrotiques sévères » dans l'enfance avec une « hystérie d'angoisse (phobie des animaux) » devenu à l'âge adulte, une « névrose obsessionnelle à contenu religieux ». L'Homme aux loups était un jeune homme, il vint consulter Freud car à la suite d'une maladie, il a « vu sa santé s'effondrer ». Il devint alors « dépendant des autres » et « désadapté à la vie ». Ce qui est primordial dans ce cas, c'est la façon dont Freud déroule et déplie chaque élément du travail avec le patient pour repérer la logique qui découle de ce matériel clinique. Par exemple, Freud s'appuie de façon prépondérante sur le rêve dans lequel, l'Homme aux loups décrit un arbre sur lequel sont assis six à sept loups blancs. Son réveil est dû à la peur que génère l'idée d'être mangé par ces animaux. Freud reprend alors sous forme de questions chaque élément du rêve et les interroge à la lumière des éléments de l'enfance dont l'Homme aux loups lui a fait part. Freud suppose de nouveau dans l'animal (le loup) un substitut

choix et épousa finalement celle à qui il était promis. Freud repère le choix de son patient en ces termes : « [...] conflits entre son amour et la volonté persistante de son père ». *Ibid.*, p. 228.

du père¹ mais il va déployer ensuite un complément d'interprétation qui va en faire un cas central de la psychanalyse. En effet, d'autres éléments amenés par l'Homme aux Loups mènent Freud à supposer que son patient a assisté à ce qu'il va nommer une « scène primitive » renvoyant au coït de ses parents. Mais ce sur quoi s'arrête longuement Freud est le repérage d'un désir inconscient refoulé ; l'Homme aux loups se trouve dans une logique définissable ainsi : « désir de satisfaction de par le père, compréhension du fait que la castration en est une condition nécessaire, peur du père »². La « logique freudienne » s'illustre ici dans son expression la plus crue et aussi bien le complexe d'Œdipe que celui de castration que la sexualité infantile vont être abordés frontalement par Freud, ce qui lui valut de nombreux reproches à l'époque. Aujourd'hui, les neurosciences « épinglent » de nouveau Freud sur ces trois constructions et notamment sur la sexualité infantile dont il sera question plus tard, lors de la mise en tension des deux approches. L'importance de ce texte se situe donc à de nombreux niveaux mais il faut surtout souligner que Freud y déploie de nouveaux concepts en lien avec les précédents, élargit la théorie psychanalytique et affine ses idées. Dans l'avancée de son travail, Freud cherchera sans cesse à travailler ainsi. L'Homme au loup résume cette méthodologie qu'il s'agit désormais de décrire.

Illustrer ainsi la clinique des névrosés rencontrée par Freud, au même titre que celle des cérébro-lésés rencontrée par les neuroscientifiques aujourd'hui, permet déjà d'illustrer non seulement ce qui fut sa méthode thérapeutique mais également quelles étaient ses méthodes de recherche.

2. La méthodologie de Freud

Freud appuie ses constructions théoriques sur une pratique clinique. Il va également trouver son « matériel » dans la littérature ou l'art. Chaque tentative d'interprétation vise l'illustration de ses hypothèses.

Dans le cas Dora, il débute par ces remarques préalables : « Par la nature des choses qui forment le matériel de la psychanalyse, nous devons prêter dans nos observations autant d'attention aux conditions purement humaines et sociales où se trouvent les malades qu'aux données somatiques et aux symptômes morbides. Nous nous intéressons avant tout aux rapports de famille (des malades) et cela [...] pour d'autres raisons encore que le seul examen de l'hérédité ». Dans cette phrase qui positionne clairement Freud différemment de ces confrères de l'époque, il est important de souligner son positionnement désormais connu de tous et tourné vers une connaissance de la vie des patients. Freud, pour imposer cette vision, dût faire d'énormes efforts pour être entendu. Mais il faut relever son attention à ne pas laisser à l'abandon les autres aspects, davantage médicaux (hérédité, manifestations somatiques, symptômes) impliqués dans la vie du patient. Cependant, il ne manque pas de conserver sans cesse, une attention pour ces autres éléments parfois utiles à la prise en charge.

Freud tenait effectivement à ce que ce qu'il inventât reste du côté des sciences. Il fit en sorte, tout au long de sa vie, de construire une logique autour de chacun des concepts qu'il avançait. Sa démarche suit un déroulement qui, à l'époque, s'il ne correspond pas à d'autres méthodes plus objectives, s'appuie sur les éléments tangibles que Freud a à sa disposition : l'observation des symptômes, la pratique thérapeutique et l'analyse de ses effets. L'interprétation des

¹ *Ibid.*, p. 345.

² *Ibid.*, p. 354.

symptômes n'est pas contemporaine de ces trois points précédents et l'élaboration de ses théories non plus. Ce n'est qu'à force d'essais et de suppositions que Freud a pu avancer ses hypothèses. La description des cas précédents en donne un infime aperçu mais la lecture de l'œuvre de Freud permet d'avancer qu'il était précautionneux dans ses interprétations et dans le lien qu'il a pu en faire avec sa théorie.

Les techniques d'investigation de la vie psychique restaient à l'époque de Freud limitées. Si l'on retrouve chez les chercheurs (Charcot, Kraepelin) ces tentatives de classifications, c'est qu'elles permettaient d'établir une correspondance entre des symptômes et une dénomination qu'ils ont voulue de plus en plus précise. Mais l'ancrage dans l'objectivité de la science restait encore balbutiant. Hormis les lésions cérébrales clairement identifiables comme pour M. Leborgne et la pratique d'autopsie, il restait difficile de trouver une interprétation aux symptômes de la folie. Les hystériques notamment, étaient l'illustration de cette absence de « prises » sur le corps : les médecins ne trouvaient pas de preuves observables à même les organes. Pis encore, l'hystérie venait montrer combien il arrive que, sans aucune raison médicalement acceptable et valable, ces « malades » *tombaient malade*. La définition actuelle de l'hystérie se complète en effet par : « Le caractère commun de ces manifestations est de ne répondre à aucune systématisation nerveuse anatomique ou physiologique »¹.

Charcot, avant de s'intéresser à l'hystérie, utilisait la méthode anatomo-clinique qui permet la sériation de chaque indice clinique en lien avec le corps. Dans un article du Monde Science, Florence Rosier² décrit comment Charcot a, pendant ces années, pris le temps de répertorier tous les symptômes de ses patients, d'en faire des croquis ou des peintures. Elle cite L. Naccache qui voit dans cette méthode un moyen « pour individualiser de nombreuses maladies ». L'autopsie venait après et Charcot cherchait alors la lésion observable. De cette méthode va découler le repérage de certaines maladies dont « la maladie de Charcot » (ou sclérose latérale amyotrophique). F. Rosier cite, de nouveau, L. Naccache qui voit en cette période « l'Austerlitz de Charcot » mais qui voit dans son intérêt dans les années 1880 pour l'hystérie, son « Waterloo ».

En effet, l'étude de l'hystérie sur la base de cette méthode ne donna rien. Aucune lésion ne put être observée, une fois la mort du patient venue et l'autopsie réalisée. Si bien que Charcot finit par en déduire que les origines de l'hystérie ne pouvaient être exclusivement neurologiques. La voie vers l'interprétation psychique de cette maladie était ouverte. Et F. Rosier de conclure avec M. Gauchet : « Freud va s'engouffrer dans la brèche qu'il a vu s'ouvrir sous ses yeux ». Il faut y voir ici une brèche d'autant plus profonde qu'elle marque la différentiation « médicale » du corps et de la vie psychique. L'esprit devient un élément supplémentaire pour expliquer les symptômes des patients et le *psychisme* en devient le terme scientifique (du moins chez Charcot). Cette ouverture vers l'étude des composantes de la vie psychique, la possibilité que cette dernière soit à l'origine de « maladies » et l'idée que la soigner revient à soigner le patient, marquent un tournant épistémologique, théorique et méthodologique dans la prise en charge de la folie notamment, mais plus généralement, de la personne. La reconnaissance de l'influence d'une instance qui ne relève pas de l'anatomie sur les personnes, a complexifié l'approche de l'être humain pour les partisans de la science. Pourtant, cette émergence nouvelle et

¹ GARNIER M., DELAMARE J., DELAMARE T., DELAMARE V., *Dictionnaire illustré des termes de médecine*, Maloine, Paris, 2006.

² ROSIER F, *Jean-Martin Charcot, la face cachée d'un neurologue*, Le Monde Science, 14/11/2012.

l'élaboration freudienne entre autres, ont amené des éléments pour une possible guérison du « malade » à partir de cette *vie psychique*.

En effet, Freud va aller de Paris à Nancy où, auprès de H. Bernheim, ses réserves quant aux méthodes et interprétations de Charcot vont trouver un support théorique et méthodologique. Freud souhaitait que l'on puisse peu à peu, grâce à l'hypnose, retrouver le moment traumatique afin que les symptômes qui y sont associés disparaissent. Pourtant, de retour à Vienne et dans les années qui suivirent, Freud va commencer à réfléchir à une méthode qui aurait les mêmes effets que l'hypnose sans en avoir les inconvénients. S'éloignant également de Breuer aussi bien sur l'utilisation de la méthode cathartique que sur les fondements de l'hystérie (question de la sexualité), Freud va affiner sa conception du travail clinique.

La méthode cathartique utilisée par les deux médecins consistait à faire revivre au patient (par l'hypnose ou la parole) « les événements traumatiques auxquels (les) affects sont liés et d'abrégier ceux-ci »¹. Une fois « purgé » grâce à ce moment de catharsis, le patient voit son état s'améliorer. Mais Freud veut aller plus loin dans sa méthode thérapeutique. Son désir était de proposer aux patients un travail qui pourrait leur permettre par le *simple* fait de parler, de prendre conscience de ce qui est à l'origine de leurs symptômes et engendre des manifestations qu'ils ne maîtrisent pas. Une fois le patient conscient de ce qui génère chez lui tel ou tel symptôme, ce dernier, devenu inutile, disparaîtrait.

A partir de 1895, Freud va alors déployer ses hypothèses et conceptualiser la méthode psychanalytique. N'ayant à sa disposition que peu d'outils scientifiques pour interpréter les symptômes névrotiques, Freud construisit tout un ensemble théorique et pratique dans lequel il a toujours cherché à ce que les différents éléments restent cohérents entre eux mais aussi avec la clinique auprès des patients.

D'aucun oppose (tel K. Popper dans son livre « *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique* », 1963) que la clinique et l'observation des patients n'est pas un élément suffisamment tangible pour en faire un support scientifiquement acceptable et valable. Popper parlera, pour les théories psychanalytiques, d'approche mythique plutôt que scientifique. Pour lui, les observations cliniques ne sont que des interprétations « à la lumière de la théorie »². Toute interprétation, puisqu'elle se fait dans le cadre d'un ensemble théorique, va dans le sens de ce même ensemble, même si l'interprétation est tirée d'une observation concrète.

D'autres auteurs sont moins sévères, P. Buser considère lui qu'il est « difficile de trouver chez un autre analyste ce besoin de ne pas s'éloigner entièrement des domaines qui furent ceux de sa formation initiale, la neurologie, à laquelle une certaine neurophysiologie n'était pas étrangère ». De l'aveu même de certains scientifiques, Freud maintenait constamment un effort de structuration logique et d'ancrage dans le concret. Mais P. Buser ajoute qu'à cette période, des pays comme l'Autriche sont parcourus par « un certain scientisme » et l'introspection, il en conclut que Freud « arrivait en quelque sorte au bon moment au bon endroit »³.

Cette défiance à l'égard de ses théories, Freud les connut en son temps. La séparation avec Breuer va d'ailleurs se faire sur les fondements de ses propres hypothèses. Cependant, il va

¹ LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.

² POPPER K., « *Science : Conjectures and refutation* » ,Conférence à Peterhouse, Cambridge, 1953, Notes 3.

³ BUSER P., *L'inconscient aux mille visages*, Odile Jacob, Coll. *Sciences*, Paris, 2005, p. 170.

continuer à poser les jalons de sa découverte. Il va ainsi instituer ce que Anna O. nomma la *talking cure* et en définir le cadre. Il va introduire ce qui est aujourd'hui l'image d'Epinal de la psychanalyse, le divan (afin que le patient soit « libéré » du regard de l'analyste) et énoncer la règle fondamentale et qui se résume ainsi : « Dites tout ce qui vous vient à l'esprit »¹.

Mais concernant sa théorie, il est important de souligner comment Freud va finalement construire une véritable *architecture* des fonctionnements psychiques. Par ce mot, il faut entendre une méticulosité particulière à ce que chaque élément de sa théorie se lie avec un autre de façon cohérente et logique. Les fondations de cet édifice que fut la psychanalyse reposant toujours pour Freud, dans l'illustration clinique de ce qu'il avance. Concernant l'inconscient par exemple, il justifie ses hypothèses par la « nécessité »² de les énoncer si l'on souhaite aller plus en avant dans la compréhension des manifestations psychiques dont les patients témoignent. Pour lui, contrairement à Popper, si la formulation d'une hypothèse engendre un effet dans la clinique, cet effet est la preuve de la validité de l'hypothèse³. Ainsi, il justifie sa méthodologie par les effets qu'elle engendre. De même, il considère son hypothèse comme « légitime » car elle repose sur la déduction logique. Concernant l'inconscient, il l'illustre par l'expérience et dit qu'elle « montre [...] que l'on sait très bien interpréter chez d'autres [...] des actes que l'on se refuse à reconnaître comme psychique lorsqu'il s'agit de notre propre personne ».

Ainsi, Freud tient à relier ses hypothèses à ce qui, à l'époque, peut faire office de référentiels solides pour justifier une théorie. Il poursuit d'ailleurs en avançant qu'il a des « preuves » de ce qu'il avance (cf. citations précédentes notamment). Ce souci de clarté, de s'en référer au concret qu'il a à sa disposition au début du XX^{ème} siècle, de sans cesse relier à la pratique clinique et entre eux les concepts qu'il énonce vont permettre à Freud de faire admettre ses théories. Mais surtout, sa démarche va offrir à ses successeurs un édifice reposant sur un ensemble architectural, un monument dont les pierres s'agencent les unes aux autres sans anicroches pour donner ce que P. Buser définit comme une approche « séduisante » de l'inconscient. Ce maillage du corpus freudien en fait un des éléments de sa solidité et ajoute au sérieux de la démarche psychanalytique.

Concernant la clinique psychanalytique (la « cure » analytique proprement dite), elle suit cette même logique et son invention par Freud n'est pas sans lien avec sa méthode d'investigation théorique et clinique. Dans le cas Dora⁴, Freud explique que le travail auprès des névrosés « à la structure si délicate » a fini par lui imposer de « laisser maintenant au malade lui-même le soin de choisir le thème du travail journalier et (je) prends par conséquent chaque fois pour point de départ la surface que son inconscient offre à son attention ». S'illustrent ici parfaitement non seulement la logique du soin, l'attention de Freud à se laisser enseigner par le patient, sa volonté de rattacher sa pratique à une logique clinique et à nouer cela à ses hypothèses pour en faire une preuve, d'après lui, irréfutable.

¹ FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 202.

² FREUD S., *L'inconscient*, Payot & Rivages, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, 2013, p. 46.

³ *Ibid.*, p. 48 : « S'il s'avère [...] que nous pouvons construire sur l'hypothèse de l'inconscient une activité réussie grâce à laquelle nous exerçons une influence utile sur le déroulement des processus conscients, nous aurons acquis [...] une preuve inattaquable de l'existence de ce dont nous avons formulé l'hypothèse ».

⁴ FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 5.

A propos de l'inconscient, se dessine ici la supposition freudienne que ce dernier n'advient qu'à la condition d'un lâché prise sur le langage de la part du patient et que ce qu'évoque librement ce même patient (là où se porte son « attention ») renvoie inévitablement à l'inconscient et ses contenus.

Il est important de repérer le « pas » franchi par Freud dans le travail thérapeutique. Sa méthode repose sur le besoin qu'il a eu de *comprendre* le symptôme et son origine. Les techniques de son époque et les chercheurs (comme Charcot) se focalisaient sur la clinique mais les interprétations ne trouvaient de sens que dans une explication anatomique. Freud va chercher à dépasser ce stade et à savoir si une fois les aspects médicaux écartés, le symptôme peut être lié à un sens ignoré du patient lui-même. Ce cheminement, tout comme la construction de ses interprétations théoriques, s'est fait par étape et en l'occurrence, en partant de Charcot et en passant par Breuer. Freud construit d'ailleurs ses écrits sur un mode récurrent : il accorde dans un premier temps beaucoup de place à la description du matériel clinique puis prend le temps de la théorisation. Cet appui sur la clinique et les effets des interprétations restent un élément essentiel de la recherche en psychanalyse. Les avancées scientifiques offrent certes un autre apport, indisponible à l'époque de Freud mais comme cela a été évoqué, les neuroscientifiques ne rejettent plus l'expérience du patient comme élément objectif validant le bien-fondé des résultats.

Ce pas franchi par Freud se retrouve dans sa pratique. En effet, Freud interprète les rêves, les récits et la parole de ses patients : il cherche à y mettre un sens qui « résonne » à leurs oreilles. Certains comme l'Homme aux rats, ne furent pas toujours réceptifs à ses interprétations. Il a d'ailleurs pu être reproché à Freud d'être dans une forme de « forçage » pour imposer sa vision de la problématique tout comme pour la théorie. Néanmoins, la lecture des 5 psychanalyses renseigne sur son attention à ce que le patient *entende* l'interprétation et le sens caché de son propre récit. Bien entendu, Freud le faisait plus souplement avec ses patients mais la volonté de comprendre et de mettre du sens reste essentielle dans son œuvre comme dans sa pratique.

A défaut d'imagerie médicale, Freud va cartographier (topiques) les instances de la vie psychique. Il va en faire les plans selon ses interprétations et sa conceptualisation de sa pratique et de celle de ses premiers élèves. Peu à peu, une architecture complexe mais cohérente au regard de ceux qui se réclament encore de lui aujourd'hui, va se dessiner. Une architecture qui repose sur des concepts essentiels à la solidité de l'édifice et parmi eux, l'inconscient.

3. Fondements de la théorie psychanalytique concernant l'inconscient

Freud a théorisé de nombreux concepts qui pourraient être qualifiés de fondamentaux. Décrire chacun de ceux qui se relient, de près ou de loin, à l'inconscient semble à ce titre, difficile. Cependant, concernant l'inconscient, cette hypothèse a connu plusieurs remaniements durant la vie de Freud. Dans l'approche proposée par ce travail, reprendre ainsi l'évolution du concept permettra d'évoquer même brièvement les concepts nécessaires à la compréhension de la vision psychanalytique de l'inconscient. Toujours dans cette même logique, une place prépondérante sera laissée à la notion de *refoulement*, mécanisme « premier » et fondamental qui précisément mène à l'inconscient. Il est de coutume chez les psychanalystes de parler « d'inconscient freudien » ; un autre terme, plus *générique*, se retrouve dans certains ouvrages : « l'inconscient

psychanalytique » ou « l'inconscient de la psychanalyse ». Aussi, les trois pourront être utilisés dans ce qui suit sans différenciation particulière.

Freud va proposer ce qui sera nommé des « topiques » (le terme topique vient du grec « τοποι » qui signifie « lieu »). Mais avant d'en venir à la première topique, Freud va, dès 1895, tenter de construire une description de l'appareil psychique. Il va y décrire un appareil neuronique dans lequel se déplacent des quantités d'énergies. Cet ouvrage qui sera nommé généralement « L'esquisse d'une psychologie scientifique »¹ par les éditeurs et qui est un des tout premiers travaux de Freud, ne sera pas publié de son vivant. En effet, le manuscrit ne sera retrouvé chez un libraire qu'après la mort de Fliess² et publié en 1950.

Ce texte a ceci de précieux qu'il dépeint Freud comme attaché à la scientificité des découvertes de son époque. Il relie ses hypothèses à la physiologie, à la connaissance du fonctionnement des neurones disponible à son époque, aux connaissances qu'il a du cerveau, aux constats qu'il a pu faire dans le travail avec les patients et à la réflexion naissante sur l'existence d'un « appareil psychique ». Néanmoins, les psychanalystes restent très prudents qu'en à ce terme qui sous-entend un système lié à la physiologie du cerveau. Freud a mis en place cet appareil afin précisément de rendre compte de ce que l'étude du cerveau ne pouvait expliquer. Il le précisera lui-même vingt ans plus tard en notant que ce dernier « n'a rien à voir avec l'anatomie ». Tobie Nathan en fait lui, un véritable « organe » dont les extrémités sont les affects et non plus un appareil pédagogique censé expliquer le fonctionnement de ces mêmes affects. Mais pendant ses premières années de recherche, à travers sa correspondance avec Fliess surtout, Freud va tenter de construire un modèle mêlant physiologie, science et ses premières intuitions concernant le fonctionnement psychique et les symptômes qui y sont rattachés.

Ces premiers travaux laissent une large part à la perception, ce qui n'est pas sans rappeler les travaux des neurosciences qui s'appuient également sur cette donnée. Or, c'est précisément ce qui sera précurseur dans l'œuvre de Freud : pour lui, le système inconscient a la primauté de la réception des « perceptions » par rapport à la conscience. Il définit à cette période l'inconscient comme « un second enregistrement ou une seconde transcription, aménagé suivant les autres associations – peut-être suivant des rapports de causalité. Les traces de l'inconscient correspondraient peut-être à des souvenirs conceptionnels et seraient aussi inaccessibles au conscient »³. Il y associe un schéma qui reprend l'avancée de la perception au travers de l'appareil psychique (Figure 3). J.P. Dreyfuss, J.M. Jadin et M. Ritter notent qu'à cette même période, qui marque la publication des « Etudes sur l'Hystérie », l'inconscient vu par Freud pouvait se résumer ainsi : « l'inconscient est constitué, et il est constitué comme un système d'archives, il s'agit donc d'une mémoire emmagasinant des traces »⁴.

¹ FREUD S., *Esquisse*, Document de travail : traduction Suzanne Hommel, avec la participation de André Albert, Éric Laurent, Guy Le Gauffey, Erik Porge.

² Wilhelm Fliess était un médecin allemand que Freud rencontra par l'intermédiaire de Breuer. Les deux hommes vont pendant cette fin et début de siècle

³ FREUD S., *Lettre 52 de S. Freud à W. Fliess*, Espace Lacan, 1896.

⁴ DREYFUSS J.P., JADIN J.M., RITTER M., *Qu'est-ce que l'inconscient ? Un parcours freudien*, Arcanes, Coll. « Les Cahiers d'Arcanes », Strasbourg, 1996.

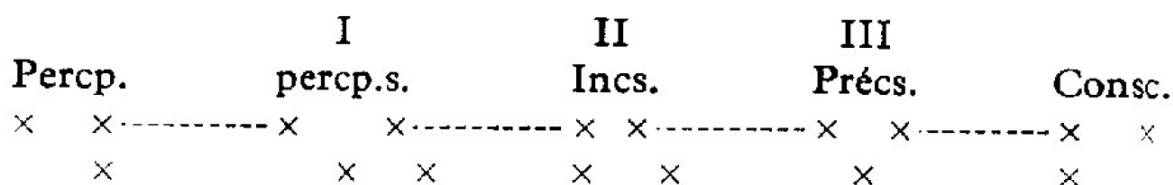


FIGURE 3 : Schéma du processus de stratification des mécanismes psychiques

Freud avance à travers ce schéma que « les matériaux présents sous forme de traces mnémoriques se trouvent de temps en temps remaniés suivant les circonstances nouvelles ». Se dessinent également ici les trois « moments » d'enregistrement et que donc, la « mémoire est présente non pas une seule mais plusieurs fois ». Freud suppose qu'il peut y avoir de plus nombreux enregistrements. Il conclut en disant que ce schéma montre « que les diverses inscriptions sont aussi séparées [...] par rapport aux neurones qui les transportent ».

FREUD S., *Lettre 52 de S. Freud à W. Fliess*, Espace Lacan, 1896.

Cet appareil psychique, Charcot le faisait naître dans l'impossibilité d'expliquer par la neuro-anatomie les symptômes des hystériques, Freud lui, en dessinait peu à peu les contours jusqu'à en donner une description dans son « Interprétation des rêves ». Elle est une évolution de son premier modèle décrit plus haut. Dans le chapitre intitulé « L'inconscient et la conscience. La réalité »¹, Freud repositionne chaque instance et principalement la conscience dont il sera question plus loin. Ce qui est important de souligner concernant l'inconscient, c'est que Freud argumente principalement sur son étendue. Il considère que les mécanismes que l'on attribue classiquement à la conscience ne le sont pas forcément entièrement. Il trouve que la place consacrée à la conscience dans le fonctionnement psychique est excessive. Il fait donc un pas supplémentaire en considérant désormais que l'inconscient est certainement l'instance qui occupe la majeure partie de notre activité psychique : « L'inconscient est le psychisme lui-même et son essentielle réalité. Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur »².

Ici, Freud fait également de l'inconscient une instance à laquelle nous ne pouvons avoir accès directement ou consciemment. Seuls les symptômes, la parole, les rêves et plus généralement ce qui deviendra plus tard les « productions de l'inconscient » donnent des indices sur son fonctionnement et son contenu. Il existerait donc une « pensée inconsciente de veille [...] dont le résultat étonnant apparaît pendant le rêve ». D'où l'intérêt qu'il porte à ces événements de la vie nocturne : ils sont la porte privilégiée, à cette période de ses recherches, pour accéder à l'inconscient. Il associe déjà la symbolique du rêve aux « fantasmes inconscients, qui correspondent probablement à des impulsions sexuelles ». Freud élargit ensuite cette conception d'un inconscient bien plus étendu qu'il n'y paraît, au travers des « créations intellectuelles et artistiques ».

Il est important de noter que, dans cet ouvrage, Freud sépare *deux inconscients* :

- l'inconscient qui « ne peut en aucun cas parvenir à la conscience »
- préconscient qui « peut y parvenir après que ses excitations se sont conformées à certaines règles ».

¹ FREUD S., *L'interprétation des rêves*, France Loisir (avec l'autorisation des P.U.F.), Paris, 1989.

² *Ibid.*, p. 636.

A cette période, Freud tient toujours pour primordiale la notion d'excitation liée aux systèmes sensoriels et à la perception. Néanmoins, s'il sera toujours attaché à ce lien avec la physiologie et le fonctionnement anatomique, cela prendra de moins en moins de place au fil des évolutions de sa théorie. Comparativement, son « Esquisse » repose pour moitié sur une « théorie des neurones » alors que dans son écrit sur l'inconscient en 1915, ces liens premiers s'estompent, au profit d'une logique générale du fonctionnement de l'inconscient.

En 1915, dans son texte intitulé « L'inconscient », il établit complètement son système autour de trois instances : le Préconscient (*Pcs*), le Conscient (*Cs*) et l'Inconscient (*Ics*). Il ne sera ici question que de l'inconscient, les deux autres concepts seront plus longuement abordés dans la suite qui leur est consacrée. De même, le fonctionnement global du psychisme dans les modèles de Freud et les relations entre inconscient et conscience seront repris et approfondis dans la partie sur la « Métapsychologie ». Il s'agit ici de donner de l'inconscient les définitions freudiennes qui évoluent au cours du temps et les fonctionnements localisés uniquement dans l'inconscient.

Dans cette « première topique », Freud prend, en premier lieu, grand soin de justifier son concept d'inconscient. Cela a été dit, pour lui, sans cette notion, il est impossible de comprendre le fonctionnement des symptômes des patients qui viennent consulter. La clinique reste son argument principal ; il la déploie, en fin d'article, pour illustrer son propos. C'est d'ailleurs grâce à cette dernière que Freud avance, dans cet écrit, que le travail d'analyse prouve l'existence de processus psychiques latents qui « échappent à la conscience »¹ et qu'il faut donc supposer une « activité psychique inconsciente ». Ce repérage marque la position claire de Freud sur la différenciation conscience/inconscient.

Cette vie de l'inconscient est caractérisée par deux sortes d'actes inconscients : ceux qui sont « latents, temporairement inconscients » et ceux qui ont été « refoulés » et rendus de fait, inaccessibles à la conscience. De ce constat, Freud en déduit un des résultats de la psychanalyse : il considère qu'un acte psychique initialement inconscient va soit connaître la « censure » du refoulement et rester inconscient (*Ics*), soit franchir « cette épreuve » et rentrer dans la seconde phase, celle de la conscience (*Cs*). Freud introduit ici le troisième terme topique : le préconscient (*Pcs*) qui fait partie de la conscience. En effet, désormais, Freud considère qu'une fois la censure *dépassée*, l'acte psychique devient capable de conscience mais ce n'est pas pour autant qu'il le deviendra obligatoirement. La « censure rigoureuse s'exerce au passage entre *Ics* et *Pcs* (ou *Cs*) ». Dans cette optique, l'inconscient reste un système à part entière, mais pas sans lien avec le système conscient. De cette définition de l'inconscient, certains en sont venus à la décrire comme une « écriture, sur le mode inconscient, du psychisme »².

Dans cette première topique se trouve également les points de vue *dynamiques* et *économiques* chers à Freud pour offrir une vision complète de l'inconscient. Mais l'approche topique n'est pas liée à l'anatomie. Elle s'appuie certes sur la notion de lieu mais ici, elle tente simplement d'indiquer « pour un acte psychique donné, au sein de quel système ou entre quels systèmes il se déroule ».

¹ FREUD S., *L'inconscient*, Payot & Rivages, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, 2013, p. 56.

² DE MIJOLLA A., DE MIJOLLA MELLOR S. & coll., *psychanalyse*, P.U.F. Coll. « Fondamental », Paris, 1996.

Toujours dans ce même texte, Freud va ensuite définir les caractéristiques de cet inconscient. La première qu'il dégage est que dans l'inconscient, « il n'y a pas de négation, pas de doutes [...] (il n'y a) que des contenus plus ou moins fortement investis ».

Il précise ensuite que des mouvements existent entre les investissements des représentations inconscientes. Ces derniers peuvent se faire selon le processus de *déplacement* (la représentation transmet à une autre « la somme de son investissement ») ou de *condensation* (une seule et même représentation prend sur elle « tout l'investissement de plusieurs autres »). Il précise enfin que ce qu'il a appelé les « processus primaires » ne se trouvent que dans l'inconscient et qu'ils dépendent de son fonctionnement ; les « processus secondaires » étant ceux présents dans le préconscient.

Il ajoute que les « processus du système *Ics* sont intemporels », cela s'illustre souvent par l'image de Pompéi où tout est resté figé par la nuée ardente qui ensevelit la ville. Pour Freud, l'inconscient s'apparente à cela dans le sens où le temps n'a pas d'emprise sur les contenus de ce système. Il en sera question plus longuement dans la suite de ce travail.

Freud termine en signifiant que tous ces processus inconscients sont liés au « principe de plaisir »¹ que A. Vanier définit ainsi : « Principe régissant l'appareil psychique avec pour but le plaisir et l'évitement du déplaisir. Celui-ci est lié à l'augmentation des quantités d'excitation de l'appareil psychique tendant à la décharge pour maintenir le niveau d'excitation le plus faible ». A partir de ce postulat, Freud avance que les processus inconscients ne sont pas directement en lien avec la réalité : tout se passe comme s'il y avait un « remplacement de la réalité extérieure par la réalité psychique »².

Freud précise enfin que l'inconscient n'est pas isolé des autres instances par la censure. Certes le refoulement opère dans un sens mais « aux racines de l'activité pulsionnelle, les systèmes communiquent les uns avec les autres [...] une partie des processus stimulés ici traverse l'*Ics* comme un stade préparatoire et atteint la plus haute formation psychique dans le *Cs*, une autre est retenue sous forme de l'*Ics*. » Freud considère donc qu'il peut y avoir des liens qui s'instaurent entre les instances au-delà du refoulement. Il ajoute que « l'*Ics* est aussi touché par les expériences issues de la perception externe. Tous les chemins entre la perception et l'*Ics* restent libres à l'état normal ; seuls les chemins qui repartent de l'*Ics* et qui mènent plus en avant sont soumis au blocage imposé par le refoulement »³. Se dessine donc ici *l'entrée* dans l'inconscient qui prend pour Freud un chemin simple : celui de la perception. Les pulsions et leurs racines ne sont pas, dans un premier temps, l'apanage de l'*Ics*. Le chemin du refoulement reste un après-coup : les chemins « repartent », ce qui sous-entend qu'ils sont déjà venus. Ainsi, ce qui fait la vie inconsciente dépend de cette censure ; ce qui fait que certaines pulsions, désirs, pensées restent dans l'*Ics*, c'est toujours le refoulement ; ce qui fait que l'inconscient se constitue, s'anime et s'enfle, c'est ce même mécanisme ; mais ce qui est à l'origine de l'*Ics*, ce qui fait que l'inconscient « s'abreuve » c'est, pour Freud, la perception. Si le refoulement est décrit comme le « noyau originel de l'inconscient »⁴ par les psychanalystes et qu'effectivement il en constitue le point d'émergence (cf. les deux « phases » décrites plus haut), il n'en est pas la source.

¹ VANIER A., *Lexique de psychanalyse*, Armand Colin, Coll. « Synthèse », Série « Philosophie », Paris, 1998.

² FREUD S., *L'inconscient*, Payot & Rivages, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, 2013, p. 89.

³ *Ibid.*, p.101.

⁴ ROUDINESCO E., PLON M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, Paris, 1997.

La deuxième topique viendra quelques années plus tard, en 1923, et est classiquement repérée comme naissante au moment de la publication, en 1920, du texte « Au-delà du principe de plaisir », puis définitivement inscrite dans le texte « Le moi et le ça ». Dans ces textes, les notions de conscience, de préconscient et d'inconscient ne disparaissent pas. Cependant, Freud modifie son approche en déterminant trois instances nouvelles : le Moi, le Ça et le Surmoi.

Par rapport à l'inconscient, le Ça y est totalement immergé : il est l'instance par excellence, inaccessible à la conscience. Là s'y retrouvent les processus primaires et donc ce qui a été refoulé mais également les « motions pulsionnelles ». Emprunté à G. Groddeck qui écrivit, quelques mois avant la publication du texte de Freud, « Le livre du ça », l'inventeur de la psychanalyse en fait l'instance qui, si elle ne remplace pas l'inconscient en est l'élément principal ou du moins, le contenu le plus vaste.

Le Moi devient, quant à lui, l'intermédiaire entre les émergences du Ça et le monde extérieur. A l'intervalle entre la conscience et l'inconscient, il se retrouve contraint de contrôler et surveiller « les accès vers la motilité, c'est-à-dire l'extériorisation des excitations »¹. Freud voit dans cette instance le lieu des défenses puisque c'est ici que se contrôlent les pulsions venant de l'inconscient. Il suppose qu'il « s'endort » mais qu'il garde ce même effet de censure sur les rêves. Enfin, il en fait désormais le lieu du refoulement : « C'est encore de ce *Moi* que partiraient les refoulements, à la faveur desquels certaines tendances psychiques sont, non seulement éliminées de la conscience, mais mises dans l'impossibilité de se manifester ou de s'exprimer d'une façon quelconque ». Il existe donc d'après Freud une partie du Moi qui est consciente, d'où s'opère l'équilibrage entre le principe de plaisir (venant du Ça) et du principe de réalité (venant du Surmoi) et une partie qui reste inconsciente mais qui, de par le système perception-conscience, est liée au monde extérieur ce qui exclut qu'elle fasse partie du Ça.

Le Surmoi enfin, est ce lieu issu du Complexe d'Œdipe, où s'exprime la « conscience morale » du sujet. Freud le définit comme l'instance qui de l'intérieur même du sujet va « lui adresser le conseil : " sois ainsi " [...] " ne sois pas ainsi " »². Il est le lieu des interdits et de fait, c'est de lui que vient la culpabilité qui finit par revenir sur le Moi. Freud n'en fait pour autant pas le lieu de la conscience. En effet, il ne précise pas si le Surmoi est clairement identifié du côté de cette instance de la première topique. De prime abord, il serait aisé de penser que c'est le cas, puisque c'est dans cette instance que s'organise la morale commune aux hommes, le « supra-personnel ». Mais comme le souligne Freud, ce Surmoi s'oppose au Moi de même que pour « l'opposition qu'il existe entre le monde extérieur et le monde psychique ». En effet, en le liant au complexe d'Œdipe mais aussi aux tendances libidinales de l'enfant, Freud fait du Surmoi la solution trouvée par le sujet pour dépasser ses désirs inconscients et ses pulsions venant du Ça. Freud note que refouler le Complexe d'Œdipe « ne devait pas être une tâche très facile [...] pour se faciliter cet effort [...] (le Moi infantile) dressa en lui-même l'obstacle en question ». Le Surmoi va alors pouvoir peser sur le Moi mais en lien avec ce refoulement initial du Complexe d'Œdipe et ce qu'il renferme, c'est-à-dire les désirs inconscients d'aimer sa mère et de s'en prendre au père.

Cette seconde topique éloigne un peu plus Freud de ses premiers écrits où la référence à l'anatomie bien que de moins en moins présente restait forte. Y compris dans son écrit de 1915 où il positionne clairement son modèle comme ne cherchant pas à décrire la physiologie d'un

¹ FREUD S., *Le moi et le ça*, Edition numérique réalisée à partir des *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1986, p. 11.

² *Ibid.*, p. 25.

organe, Freud gardait avec le système perception-conscience un pied dans le domaine de la science objective. Il le formule lui-même ainsi : « je cherche à tirer de cette association entre les idées et les faits de nouvelles conclusions, sans toutefois recourir à de nouveaux emprunts à la biologie. Il en résulte que je reste ici plus près de la psychanalyse [...] ». Ainsi, s'il a toujours conservé le socle scientifique de ses premières hypothèses, il ne cherche désormais plus à rattacher ses recherches dans les évolutions anatomiques de son époque. Il y reste attentif puisqu'il fait référence à des travaux contemporains de ses écrits mais son parti pris sera désormais de se consacrer à la psychanalyse.

Cette dernière topique est l'occasion pour C. Hoffmann de repérer un troisième inconscient : la part du moi inconsciente. Il ajoute donc à l'inconscient latent (pouvant devenir conscient) et à l'inconscient refoulé (ne pouvant devenir conscient), un inconscient « non-refoulé »¹. Cet inconscient repère-t-il, n'a de caractéristique que de n'être pas conscient. Or, il est important de souligner cette nouvelle forme d'inconscient car cette dernière ne se rattache au refoulement qu'à n'y être pas soumis.

A travers ces trois moments de sa construction théorique (1896, 1915, 1923), Freud dévoile peu à peu le fonctionnement de l'appareil psychique. S'il a été question de décrire, dans le détail, ce fonctionnement et les éléments qui en font les rouages, il en est un sur lequel il s'agit de s'arrêter plus longuement. Il est la charnière entre l'inconscient et la conscience et aujourd'hui source de questionnement notamment chez les neuroscientifiques. Il est donc important de saisir les fondements et les caractéristiques du *refoulement*. Véritable porte d'entrée dans l'inconscient psychanalytique, le refoulement sera une notion phare et première chez Freud. Tantôt ouverture vers l'inconscient, tantôt barrière empêchant toute sortie de ce même inconscient, il est à l'image du piège doté d'une entrée mais dont la forme empêche, à priori, tout retour possible.

Dans sa « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » qui date de 1914, Freud revient sur ce qu'il considère être comme « le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse : elle est la partie la plus essentielle »². Il reconnaît ne pas en être à l'origine de l'idée : il la doit à Schopenhauer (*Le Monde comme volonté et comme représentation*) dont Otto Rank fut le lecteur et qui en présenta à Freud un passage dans lequel le philosophe relève les difficultés de l'être humain à admettre le « côté pénible de la réalité ». Pour Freud, cette tendance résume parfaitement le refoulement et il souhaite que soit reconnu dans le refoulement, non pas les prémices de ses découvertes et de sa théorie, mais le résultat du travail analytique. Il considère ainsi le refoulement comme un constat objectif, tiré de sa pratique clinique et que la psychanalyse théorise. Il n'est pas un postulat ni un axiome, mais bien une découverte faite *par* la pratique de la cure analytique.

Si l'hypnose a pu un temps contourner ce qui est un frein clinique, Freud note que l'arrêt de cette pratique marque le véritable moment inaugural de la psychanalyse et la reconnaissance du refoulement.

¹ HOFFMANN C., *Introduction à Freud Le refoulement de la vérité*, Hachette, Coll. « Pluriel », 1998, p. 131.

² FREUD S., *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* », Edition numérique réalisée à partir des *Cinq leçons de psychanalyse*, Payot, Paris, 1965, p. 14.

Dans sa première acception, le refoulement est le maintien à distance de pulsions. Il empêche ces dernières d'accéder à la conscience : « un émoi pulsionnel se heurte à des résistances [...], (il) entre alors en état de *refoulement* »¹. Ce système permet donc de préserver le moi et donc la conscience contre ces mêmes pulsions. Freud a décrit cette phase comme la première du refoulement, il l'apparente à une fixation. Pour lui, « une pulsion [...] n'ayant pas accompli [...] l'évolution normale prévue, demeure, en vertu de cet arrêt de développement, immobilisée à un stade infantile »². Il y voit le terreau fertile au développement des névroses chez l'adulte. Freud prolonge sa pensée en disant que le refoulement, en plus de « mettre à l'écart et tenir à distance du conscient »³, « est une sorte d'oubli »⁴ mais il précise qu'il existe une résistance interne qui complexifie grandement l'effort de reviviscence. Cet oubli n'a pas pour autant disparu, il reste inscrit dans l'inconscient. Cette inscription maintenue dans l'inconscient, devient le « représentant psychique de la pulsion »⁵. Ainsi, ce n'est plus la pulsion elle-même qui reste présente mais son représentant. L'importance de cette notion de représentation mérite une précision : la représentation en psychanalyse concerne la trace laissée par une perception vécue, dans le psychisme. La représentation est donc liée à la « trace mnésique » à laquelle il faut ajouter « l'ajout » d'un investissement, autrement dit, le rattachement d'une quantité d'énergie psychique.

Freud considère le refoulement comme un des tous premiers mécanismes de défense qui permet au moi de ne pas répondre à la violence des pulsions et de jouer son rôle de régulateur interne entre les pulsions du Ça et le Surmoi. La pulsion cherche toujours à se satisfaire et à cette impérieuse exigence du plaisir, il n'est pas aisé de répondre d'autant que la satisfaction peut entraîner un danger ou l'effet inverse : le déplaisir. Cela tient aux exigences extérieures, sociales mais aussi à des aspects internes comme l'histoire du sujet, sa « morale », etc. A ce titre, J.-B. Pontalis et J. Laplanche considèrent « qu'il serait à l'origine de la constitution de l'inconscient comme domaine séparé du psychisme ».

Cette seconde phase est celle du refoulement proprement dit. Mais d'après Freud et ses successeurs, il existerait un premier refoulement, un refoulement originaire. Ce dernier serait fait des toutes premières représentations refoulées qui constituent l'inconscient. Parmi ceux qui ont repris le travail de Freud, Lacan fera de ce refoulement originaire le « refoulement qui opère à partir de la métaphore paternelle »⁶ autrement dit, le refoulement de la signification phallique dont il sera question plus loin.

Il faut remarquer un point ténu mais essentiel : à l'origine c'est bien un « évènement qui crée une exigence pulsionnelle qui veut être satisfaite »⁷. Le refoulement ne vient qu'après l'évènement. Cet évènement peut déclencher un « émoi » et c'est à celui-ci que le refoulement refuse l'accès à la conscience. Il faut également souligner un autre aspect du refoulement qui

¹ FREUD S., *Métapsychologie*, Folio, Coll. « Essais », La Flèche, 2006, p. 45.

² FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 311.

³ FREUD S., *Métapsychologie*, Folio, Coll. « Essais », La Flèche, 2006, p. 47.

⁴ FREUD S., *Délires et rêves dans la « Gradiva »* de Jensen, Gallimard, Paris, 1949.

⁵ HOFFMANN C., *Introduction à Freud Le refoulement de la vérité*, Hachette, Coll. « Pluriel », 1998, p. 54.

⁶ VANIER A., *Lexique de psychanalyse*, Armand Colin, Coll. « Synthèse », Série « Philosophie », Paris, 1998.

⁷ FREUD S., *Moïse et le monothéisme*, Edition numérique réalisée à partir de *Moïse ou le monothéisme*, Gallimard, Coll. « Idées nrf », 1980, p. 87.

n'est pas des moindres dans l'étude de la conscience : le refoulement inhibe aussi la réponse motrice et musculaire que l'évènement est censé logiquement générer.

En termes de conscience et d'inconscient, le refoulement interdit le passage à la conscience d'informations trop *connotées*, trop intenses. Mais cela signifie que l'inverse existe aussi : le refoulement n'opère pas pour toutes les autres informations déclenchées par un « évènement ». Il est donc aussi le moment où ce qui est inconscient *peut* devenir conscient. Les contenus inconscients peuvent devenir accessibles s'ils répondent aux exigences et aux règles du refoulement. Ce qui interdit l'accès à la conscience est donc lié aux émois pulsionnels et leurs trop fortes demandes de satisfaction. Il n'y a ici pas de lien avec les possibilités cérébrales proprement dites. Pourtant, c'est entre « l'évènement » initial du monde extérieur et la « réponse motrice » (extérieure elle aussi) que s'initie ou s'interdit l'accès à la conscience. Ceci sous-entend un lien avec les organes des sens et les circuits cérébraux qui s'y rattachent *mais aussi* un lien avec le corps et encore les circuits cérébraux qui commandent aux organes et aux membres.

Un dernier aspect du refoulement doit attirer l'attention : ce qui a subi le refoulement devient refoulé. Or, ce refoulé fait retour dans la vie consciente mais par des voies détournées. En effet, la satisfaction pulsionnelle n'ayant pu avoir lieu du fait du refoulement, elle trouve, au travers de son représentant psychique, une voie moins « surveillée » et émerge à nouveau. Freud repère ce « retour du refoulé » comme une des multiples formations de l'inconscient dont la plus remarquable est le symptôme. Ainsi, sans que le sujet n'y prête attention, des manifestations inconscientes peuvent émerger à la conscience. Cependant, dit Freud, ces émergences portent des habits plus discrets que la pulsion initiale ; ce n'est qu'à ce prix qu'elles pourront arriver à la conscience.

Dans les dernières années de sa vie, Freud revint sur cette notion de refoulement et ses effets. Dans son ouvrage *Moïse ou le monothéisme*, publié l'année de son décès en 1939, Freud la lie avec sa dernière topique en commençant par reprendre les effets du surmoi : « Quand le ça tente d'imposer à un être humain quelque exigence pulsionnelle d'ordre érotique ou agressif, la réaction la plus simple, la plus naturelle du moi, maître des systèmes cogitatifs et musculaires, est de satisfaire par un acte cette exigence. Cette satisfaction instinctuelle, le moi la ressent comme un plaisir, tandis que l'insatisfaction aurait provoqué, pour lui, du déplaisir. Toutefois il peut arriver que le moi, du fait de quelque obstacle extérieur, par exemple s'il s'aperçoit que l'acte en question entraînerait un grave danger, renonce à cette satisfaction ». Il faut noter que les résistances peuvent également, d'après Freud être internes. Puis il prolonge sa réflexion en revenant à ce pilier qu'est le refoulement : « Le moi se défend contre le danger en utilisant le phénomène du refoulement, l'émoi pulsionnel est, d'une manière quelconque, entravé et l'incitation ainsi que les perceptions et les représentations concomitantes sont oubliées. Mais le processus n'est pas pour autant achevé car, en effet, ou bien la pulsion a conservé sa force ou bien elle tend à la récupérer ou bien enfin elle est ranimée par quelque incident nouveau. Elle redevient ainsi exigeante, mais comme la voie de la satisfaction normale reste barrée du fait de ce que nous appelons la « cicatrice » du refoulement, elle se fraye quelque part, en un point mal défendu, un autre accès vers une soi-disant satisfaction substitutive qui apparaît sous la forme d'un symptôme ».

Ce résumé de Freud montre comment sa clinique et ses réflexions ne l'ont pas fait changer d'avis sur l'utilité du refoulement.

En guise de conclusion à l'approche freudienne de l'inconscient, il est nécessaire de s'arrêter sur une notion qui ne cesse de revenir à propos de l'inconscient comme du refoulement. Cette ponctuation est essentielle tout comme le point final donne à une phrase son sens complet et global. Le point final posé ici est le concept de pulsion. Abordé et évoqué depuis le début, il faut tout de même en donner une définition précise pour compléter le tableau freudien. Cela permettra de définitivement éclairer la logique freudienne et la spécificité de l'inconscient chez Freud.

Si le vaste et complexe inconscient freudien, tout comme le très intransigent refoulement, ont une place prépondérante dans la théorie psychanalytique, la pulsion est le point de départ de ces deux concepts. La description de l'évolution de la notion d'inconscient et celle des différents moments du refoulement ont déjà offert un aperçu précis de ce qu'était la pulsion. Il ne s'agira donc pas de reprendre ces aspects maintes fois détaillés.

La définition « académique » peut être empruntée au « Vocabulaire de la psychanalyse »¹ qui résume ainsi un concept vaste : « Processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique, facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but ». Les auteurs précisent que la pulsion trouve son origine dans « une excitation corporelle » qui crée un « état de tension » et la pulsion cherche à supprimer ce même état. Se dessine ici l'amarrage de la pulsion au corps mais le fait que l'on parle de la représentation de la pulsion dans le psychisme ouvre à une précision importante qui définit plus en avant la pulsion.

La pulsion est un concept clé de la psychanalyse mais dans le cadre de ce travail, elle intéresse d'autant plus qu'elle est décrite comme « le représentant psychique des forces organiques »². Elle est donc la charnière entre le corps et la psyché du sujet. Lorsque C. Hoffmann évoque le « représentant-représentation », il traduit déjà le fait que la pulsion n'est plus tout à fait de l'organique mais n'est pas encore totalement du psychisme. En effet, une fois refoulé, ce n'est plus qu'une représentation de la pulsion qui reste dans l'inconscient ayant ensuite le destin qu'on lui connaît : trouver d'autres moyens « d'expression » pour trouver une satisfaction de substitution. La pulsion témoigne donc des poussées, des excitations qui trouvent leurs origines dans le corps. Ce concept à ceci d'important qu'il est le lien premier avec le corps et que l'édifice de la psychanalyse repose également sur ce lien avec le corps. Le parti pris de Freud a été d'en faire un élément « déclencheur » de nombreux événements de la vie psychique mais il n'a jamais enlevé à ce dernier son lien avec le corps et donc l'ancrage dans l'anatomie.

L'une des conceptions essentielles de Freud et qu'il défendit tout au long de sa vie, est l'idée que la conscience ne représente qu'une partie minimale de la vie psychique des sujets. L'inconscient prit pour lui, la place jusque-là réservée à la conscience, autrement dit, la place d'où viennent les choix, les désirs, les décisions, la pensée, la subjectivité. La conscience perdait avec Freud, sa place centrale, prépondérante dans la compréhension des processus psychiques. Et l'être humain perdait, par la même occasion, la toute-puissance de sa pensée, de son libre arbitre et la prévalence de sa conscience. Non seulement Freud opéra définitivement une séparation nette entre conscience et inconscient mais il élargit le champ de l'inconscient

¹ LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.

² VANIER A., *Lexique de psychanalyse*, Armand Colin, Coll. « Synthèse », Série « Philosophie », Paris, 1998.

relayant la conscience à n'être qu'une instance secondaire, qu'une « simple qualité »¹ de la vie psychique.

b/ Enrichissement d'un concept

A la suite de Freud plusieurs auteurs ont perpétué le style de Freud. Mais de cette orthodoxie psychanalytique, vont se dessiner plusieurs courants parfois éloignés. De son vivant, Freud avait déjà rompu avec plusieurs de ses élèves dont le plus connu reste C.G. Jung. Sa fille, Anna Freud, va continuer l'œuvre de son père et développer quelques changements tout en se référant à sa théorie. D'autres suivront ce chemin qui, d'après certains, mène à un travail thérapeutique axé *sur* la conscience. C'est le développement de l'*Ego Psychology* ou de la Psychologie du Moi.

Face à ces courants somme toute répandus, une voix va s'élever contre cette approche de la psychanalyse par le biais de la conscience. J. Lacan prône un retour à Freud et va tout au long de sa vie faire en sorte de « relire » Freud et de rester fidèle à sa pensée. Lacan s'est d'ailleurs toujours considéré comme *freudien*. Mais si son retour à Freud marque une révolution au sens astronomique du terme, c'est à dire un retour au point de départ, Lacan va également opérer une véritable révolution, au sens *révolutionnaire*, en conceptualisant de nouvelles notions, élaborant une théorie à part entière et en modifiant le cadre thérapeutique de la cure analytique notamment au travers des « séances courtes ».

Lacan est avant tout médecin légiste et neurologue. Néanmoins, dès la rédaction de sa thèse en 1932, il étudie la psychiatrie et va l'aborder au travers d'un cas de psychose : le cas « Aimée »². Lacan va longtemps faire partie du milieu parisien de la psychanalyse des années 1940/1950. Mais après des années au sein des écoles classiques de psychanalyse, il affirme de plus en plus ses positions radicales et sa lecture des conceptions théoriques freudiennes. Cette différenciation lui vaudra d'être « excommunié » de la toute puissante Société Psychanalytique de Paris. Dès lors, Lacan va prendre ses distances avec ceux qui pourtant revendiquent l'héritage de Freud. Il va commencer son « Séminaire » qui durera plus de vingt ans et dans lequel il déploiera tous ses concepts, constructions et avancées. Il reste aujourd'hui l'une des figures essentielles de la psychanalyse en France et l'un de ses théoriciens et praticiens les plus suivis. Son œuvre abrupte marque cependant une rupture avec les méthodes de son temps. Lacan va souvent utiliser des champs éloignés de la psychanalyse pour en enrichir les concepts. Erudit, il va innover en proposant des auteurs non psychanalystes comme référence (entre autres, H. Wallon dans son intervention sur le « Stade du miroir ») et des apports comme la linguistique, l'ethnologie, les mathématiques ou la topologie. Cette diversité d'approche ainsi que son phrasé atypique, donneront à Lacan une assise particulière dans l'histoire de la psychanalyse.

Cependant, concernant la question de l'inconscient, ce sur quoi Lacan va revenir, c'est précisément l'éloignement dans lequel se trouvent les successeurs de Freud. Il considère que la psychanalyse telle qu'elle est enseignée à son époque relève davantage d'une prise en charge

¹ FREUD S., *Le moi et le ça*, Edition numérique réalisée à partir des *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1986, p. 8.

² LACAN J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Seuil, Coll. « Point », 1980.

du conscient (le Moi) que de l'inconscient freudien : « cette dimension de l'inconscient que j'évoque, *c'était oublié*, comme Freud l'avait parfaitement bien prévu. L'inconscient s'était refermé sur son message grâce aux soins orthopédeutes que sont devenus les analystes de la seconde et de la troisième génération »¹. Il propose alors d'opérer un retour à la lecture des textes de Freud, un rapprochement contemporain avec les idées de l'inventeur de la psychanalyse et un approfondissement de ses notions. Lacan va ainsi consacrer son enseignement à reprendre une à une les notions freudiennes et inévitablement, à les moderniser. Il s'agira d'en donner une description brève mais précise afin de suivre l'élaboration de Lacan et saisir en quoi cette dernière est un apport à la notion d'inconscient.

1. L'apport lacanien

« Il y a dans mon corps une foule de choses dont je ne suis pas conscient, ça ne fait absolument pas partie de l'inconscient freudien. Ce n'est pas parce que le corps y est de temps en temps intéressé que le fonctionnement inconscient du corps est en cause dans l'inconscient freudien »² et pour Lacan ceux qui prétendent que la biologie, notamment à propos de la sexualité, a à voir avec la psychanalyse sont des bonimenteurs. Le décor *lacanien* est planté.

Lacan va en définitive rompre avec la tendance à peine voilée parfois, de faire se rapprocher la psychanalyse et les connaissances physiologiques de son temps. Ce qu'il avance va même plus loin, puisqu'il rejette l'idée que les découvertes futures, quelles qu'elles soient dans le domaine de l'étude du corps, aient un lien avec l'inconscient freudien. Pour lui, il faut reconnaître dans l'inconscient de la psychanalyse qu'il n'a pas de lien avec l'anatomie, ou que s'il existe, c'est à travers le prisme de la vie psychique.

Lacan opère ainsi un renversement dans la préhension de ce concept : il induit d'emblée une coupure entre le corps et l'inconscient, entre la psychanalyse et la science et « prophétise » même que toute tentative de rapprochement est vaine. Cependant, ses élaborations nouvelles autour de l'inconscient ré-ouvrent sciemment une porte qu'il venait pourtant de fermer. Lacan va, en effet, considérer que le langage a gagné un « statut d'objet scientifique » ou encore que « le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science »³. Il faut noter enfin que Lacan fait de l'inconscient un des « quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » et qu'il y consacre une partie de son séminaire en 1964. Néanmoins, cette notion restera présente tout au long de son enseignement et s'il le remanie, il en fait également une référence constante à laquelle il rattache ses autres concepts.

De la position radicale de Lacan naît l'avancée principale concernant l'inconscient : s'il n'y a plus de lien avec le corps c'est que, par le biais de la pulsion, c'est désormais la représentation qui, pour lui, est importante. Mais la représentation renvoie au signifiant. Pour introduire son hypothèse, Lacan prévient donc que « l'esprit [...] peut avoir à revenir sur l'idée que l'inconscient n'est que le siège des instincts » et pose que « c'est toute la structure du langage que l'expérience analytique découvre dans l'inconscient »⁴.

¹ LACAN J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 26.

² LACAN J., *Mon enseignement*, Seuil, Paris, 2005, p. 20.

³ LACAN J., « Science et vérité », in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 858.

⁴ LACAN J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 495.

Lacan va en effet, s'appuyer sur la linguistique pour soutenir ses avancées. Dans cette dernière, un signifiant renvoie à un signifié. Si avec le « Stade du Miroir » et Wallon, Lacan développait le registre Imaginaire, avec F. de Saussure et R. Jakobson, c'est le Symbolique qui prendra une dimension importante. Il reprend ainsi pour le compte de la psychanalyse, un algorithme qui s'écrit : $\frac{S}{s}$ et se lit « signifiant sur signifié ». Cette séparation du signifiant et du signifié est un des apports essentiels de linguistique à l'époque de Lacan. De cette écriture, il faut en comprendre que le *signifiant* est le mot qui renvoie classiquement à un objet de la réalité : le *signifié*, et Lacan de repérer immédiatement deux écueils qu'engendre cet algorithme. Le premier est que deux signifiants différents (voire opposés) peuvent renvoyer à un seul signifié (Figure 4). Le second aspect est que « le signifiant entre en fait dans le signifié ; à savoir sous une forme qui, pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité ». Ici s'illustre ce que Freud questionnait déjà comme différence, dans l'inconscient, entre le représentant de la pulsion et la pulsion elle-même. Il y a une dichotomie entre le signifiant comme mot et la représentation mentale qu'induit le signifié. Cet écart peut également être *matérialisé* par la barre qui sépare le S du s.

Lacan met en garde contre ce sens : pour lui, le signifiant ne renvoie pas nécessairement au signifié. Lacan décrit comment un signifié (en l'occurrence, un arbre) peut prendre des sens divers et riches sur la base d'un seul signifiant (le mot arbre). Il assène même que signifiant et signifié sont des ordres « distincts et séparés initialement par une barrière résistante à la signification ». Autrement dit, il y a une limite à la signification, un *moment* où tout ne peut pas se dire, où tout ne peut pas tomber sous le sens : « Par la psychanalyse, le signifiant se définit comme agissant d'abord séparé de sa signification »¹.

Cela est complété par l'idée que le signifiant est articulé, autrement dit, il s'inscrit dans la « chaîne signifiante ». Lacan ajoute que c'est précisément « dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste*, mais qu'aucun des éléments de la chaîne ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même ». Il remarque que cet écart entre le signifiant et le sens qu'il est censé soutenir, trouve dans la grammaire deux figures qui l'illustrent : la métaphore et la métonymie. La première est l'utilisation « d'un mot pour un autre », la seconde est l'utilisation d'une « partie prise pour un tout » et Lacan de préciser qu'elle renvoie au « *mot à mot* »². Ce sont sur ces lois du langage que Lacan va s'appuyer pour reprendre le travail de Freud. Il postule ainsi que « l'inconscient est structuré comme un langage » et regrette que « dès l'origine on (ait) méconnu le rôle constituant du signifiant dans le statut que Freud fixait à l'inconscient ». Cette approche de l'inconscient permet donc de revenir aux théories freudiennes par le biais de lois, à l'époque considérées comme scientifiques, et de les appliquer à la psychanalyse. Néanmoins, Lacan suppose qu'elles ont toujours été là, mais que les connaissances disponibles du vivant de Freud, ne permettaient pas un tel parallèle.

Lacan va plus loin : dans cette chaîne signifiante qui se déroule, l'inconscient peut émerger et Lacan de prolonger en précisant que « le propre de l'inconscient c'est d'être traduisible »³. Mais c'est aussi, d'après lui, au cœur de cette chaîne signifiante que le sujet s'y dévoile. Cette notion de sujet est essentielle chez Lacan. Le sujet n'est pas l'individu, il est « ce qui est supposé par

¹ LACAN J., « Science et vérité », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 875.

² LACAN J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 506.

³ LACAN J., *Le Triomphe de la Religion*, Condé-sur-Noireau, Ed. du Seuil, 2005, p. 22.

la psychanalyse dès lors qu'il y a du désir inconscient »¹. En s'en référant à ce qui a déjà été dit sur Freud, il est possible de décomposer brièvement cette définition. A être pris dans l'impossibilité de satisfaire certaines pulsions, l'individu développe des symptômes mais ces derniers ne sont que l'expression d'un désir inavouable et donc refoulé. Ces désirs en deviennent inconscients et l'individu ne peut plus les conscientiser même à vouloir le faire volontairement. Cependant, cet être de désir, resté en suspens, existe toujours dans l'inconscient et par le biais des formations de l'inconscient, il *insiste*. C'est celui-ci que suppose la psychanalyse en le nommant « sujet ». Dans la suite de Freud, Lacan signifie que c'est bien ce sujet du désir qu'il s'agit de faire émerger dans le travail de la chaîne signifiante.

Ce dernier ne peut émerger du discours qu'en des moments de « parole pleine ». Or, l'inconscient est, pour Lacan, « cette partie du discours concret [...] qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient »². Le sujet vient donc se loger au cœur des signifiants et il s'agit de le repérer dans le défilé de la chaîne signifiante que la parole consciente dévide. Lacan va « positionner » le sujet au cœur même du langage et note que c'est précisément l'acte de parole (le fait de parler) qui induit un glissement : « Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que celui dont je parle »³. Se retrouve ici le même souci que Freud de marquer la différence qu'il existe entre les instances du Moi et du Ça, avec l'idée que ce qui appartient à la conscience (le Moi), ignore tout de la vérité de l'être qui elle, reste cachée dans l'inconscient. Cela vaut pour les pensées conscientes et inconscientes que les deux auteurs séparent profondément tout en restant prudents sur le fait que « l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée »⁴.

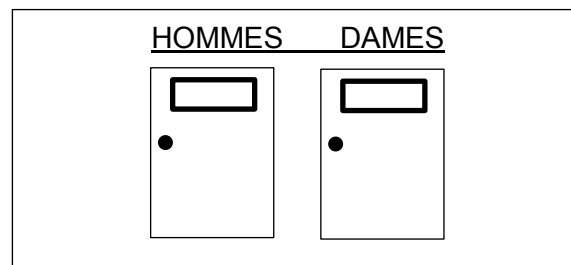


FIGURE 4 : Illustration « fautive » de l'équivoque entre le signifiant et le signifié

Par cette illustration, Lacan pointe, par un « coup bas », qu'il existe, dès que l'on passe au-dessus de la barre de l'algorithme, un écart entre le signifiant et le signifié. Ainsi, pour un même signifié, il existe possiblement plusieurs signifiants qui peuvent être contradictoires et opposés. C'est dans cet écart qu'il loge la métaphore et la métonymie comme mécanismes inconscients. L'on comprend alors pourquoi le sens du symptôme apparaît toujours voilé pour le sujet : sur la base des mêmes mots, il existe un décalage entre ce à quoi le sujet se réfère en parlant consciemment et le fond de sa pensée inconsciente.

LACAN J. « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p 500.

¹ CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

² LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 258.

³ LACAN J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 517.

⁴ LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 259.

Tout l'effort de Lacan, concernant le signifiant, sera de montrer comment, grâce à la connaissance des lois du langage, la psychanalyse parvient à rendre compte des symptômes que présentent les patients qui s'adressent à elle. C'est en cherchant cette vérité du sujet dans laquelle les « contenus de l'inconscients [...] prennent leur vertu » que Lacan entend redonner au patient une partie de son être perdu et lui rendre sa position de sujet. De ces effets de signification viendront non seulement la *chute* des symptômes mais aussi un changement de position subjective qui va bien au-delà d'une « guérison ». Avec Lacan, la psychanalyse tend vers une remise en question de l'existence. Cette dernière est fondée sur les rencontres contingentes et la traversée de l'enfance aux prises avec les mécanismes décrits par Freud. Ces événements cumulés éloignent le sujet de sa vérité première si bien que ce dernier n'est plus capable d'en dire *quelque chose*. J.-A. Miller reformulera ceci, bien des années plus tard, en remarquant que la plupart des gens tentent de résoudre leur névrose en vivant, mais il note que quelques-uns cependant en passent par le travail analytique – ce qui, suppose-t-il, est somme toute plus court.

Avec Lacan, l'inconscient devient donc le lieu où réside le sujet et le travail analytique vise à y revenir. Freud l'écrivit ainsi « Wo Es war, soll Ich werden », Lacan le traduit avec ses mots « là où c'était, là comme sujet dois-je advenir »¹ et dénonce ce qu'il nomme un « couac » dans la traduction française de cette phrase de Freud : « le moi (de l'analyste sans doute) doit déloger le ça (bien entendu du patient) »². Cette simple différence de traduction témoigne de la différence profonde dans laquelle Lacan s'inscrit. En effet, par l'utilisation du pronom « je », Lacan marque la différence d'avec le « moi » qu'il situe dans l'imaginaire. En effet, de par le stade du miroir, le sujet « s'illusionne » et projette dans une image (son reflet dans le miroir) ce qu'il pense être. Mais si ce stade est fondamental pour le développement de l'enfant, il est également inaugural en ce qui concerne cette fuite du sujet (le « je ») dans l'inconscient. Le travail de parole permet de revenir à cette vérité refoulée qui pourtant parle, et qui parle du sujet (je). Le gain de ce travail est de voir le fossé qui sépare notre parole consciente et les fondements de notre être se réduire. Vouloir les faire se rejoindre relèverait cependant de l'illusion.

En effet, en situant ainsi le sujet, Lacan repère que ce dernier ne peut tout à fait saisir ce qui le définit. Autrement dit, l'entrée dans le langage est induite par une perte fondamentale. Cette dernière est expliquée par deux moments logiques : l'aliénation/séparation et l'opération symbolique que Lacan appelle « le Nom-du-Père ».

Au commencement, Lacan voit deux moments essentiels chez celui qu'il nomme, à la suite de S. Ferenczi, l'*infans* (l'enfant qui n'a pas encore acquis le langage) : l'aliénation et la séparation. Dans « Les position de l'inconscient » il les décrit l'une et l'autre mais il commence d'abord par déplier sa logique du sujet lié à l'inconscient et à ce qu'il va nommer l'Autre. Ce dernier n'est pas le semblable que Lacan écrit « autre » et qui, d'après lui, est le partenaire imaginaire. L'Autre correspond à une seconde « dimension de l'altérité [...] qui ne se résorbe pas, un Autre qui n'est pas un semblable »³. Lacan formule en ces termes nouveaux son approche de l'inconscient : « Le sujet, le sujet cartésien, est le présupposé de l'inconscient [...]. L'Autre est la dimension exigée de ce que la parole s'affirme en vérité. L'inconscient est entre eux la

¹ LACAN J., « Science et vérité », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 864.

² LACAN J., « Position de l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 842.

³ CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

coupure en acte »¹. L'inconscient devient donc ce qui unit et sépare le sujet et l'Autre. S'illustre ici clairement que le sujet ne peut exister que s'il y a une dimension inconsciente, mais cette dernière dépend à son tour de la présence de cet Autre. Lacan en vient ainsi à formuler « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre »².

Ces liens ne sont pas sans conséquences et pour les expliciter, Lacan fait de nouveau intervenir le signifiant : « Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer [...] Ce qu'il y avait là de prêt à parler [...] disparaît de n'être plus qu'un signifiant »³. Lacan suit ce qu'il a déjà avancé sur les lois du langage et l'écart qui peut exister entre signifiant et signifié. Il le transpose ici au sujet et en fait un signifiant qui, du fait de n'être devenu qu'un signifiant, ne peut plus parler *pleinement* (« un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant »). Lacan nomme ce moment la « division originaire du sujet ». Il illustre, par cette description, une perte fondamentale pour le sujet qui interdit au sujet d'être « cause de soi » mais qui, en revanche, fait de l'Autre le « lieu de sa cause signifiante ».

L'aliénation participe de cette perte. Lacan la conditionne à l'existence du signifiant : « Dans un champ d'objets, aucune relation n'est concevable qui engendre l'aliénation, sinon celle du signifiant » ou encore « aucun sujet n'a de raison d'apparaître dans le réel, sauf à ce qu'il y existe des êtres parlants ». Lacan renforce ici son idée que ce n'est que parce qu'il y a du langage et des êtres pour l'articuler que les sujets peuvent émerger. Il ajoute que c'est la lecture de Freud qu'il lui permet « d'accorder cette priorité au signifiant sur le sujet ». Le sujet devient donc immédiatement dépendant de ce lien à l'autre qui est essentiel au développement de l'être humain. Lacan cible plus spécifiquement la position de son sujet en l'aliénant au discours de l'Autre par le biais des signifiants. Mais il précise que ce n'est pas simplement parce qu'elle prend son « point de départ dans l'Autre » que l'on parle d'aliénation, c'est également par ce qu'elle « réside dans la division du sujet ». Ainsi, en se liant à cet Autre pour ne rester éternellement qu'un objet du réel, le sujet opère irrémédiablement une division au cœur de sa construction. L'aliénation est ce moment où, dans le lien à l'Autre, le sujet se divise mais reste lié à l'Autre.

Le second moment est celui de la séparation ou « refente ». En faire la description permettra de relier ces notions à l'inconscient. Elle est ce « par quoi le sujet vient à retrouver dans le désir de l'Autre son équivalence à ce qu'il est comme sujet de l'inconscient. Par cette voie le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre »⁴. Ainsi, une fois divisé et aliéné à l'Autre, le sujet va avoir la possibilité de se séparer de cet Autre. Cela se fait de nouveau au prix d'une perte (une « refente du sujet ») qui est caractérisé par ce que Lacan appelle l'objet cause du désir : l'objet *a*. Mais à y perdre la cause de son désir, le sujet y trouve la possibilité de se construire grâce à la possibilité « d'un vouloir » qui permet de « *se parer*, s'engendrer soi-même »⁵. Cette séparation est donc un point de départ pour le sujet, une ouverture sur le monde des signifiants et elle présuppose l'entrée dans le langage. Car « pour se parer (*se parare*) du signifiant sous lequel il succombe, le sujet attaque la chaîne (signifiante) en son point d'intervalle. L'intervalle qui se répète [...] est le lieu qui

¹ LACAN J., « Position de l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 839.

² LACAN J., « Le séminaire sur "la lettre volée" », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 16.

³ LACAN J., « Position de l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 840.

⁴ *Ibid*, p. 843.

⁵ *Ibid*.

hante la métonymie, véhicule [...] du désir ». Ainsi, pour tenter de formuler quelque chose de son désir, le sujet se voit contraint d'en passer par la chaîne des signifiants. Ce moment pourrait revêtir les allures d'un acte « civilisateur » exclusivement humaniste s'il ne portait pas en son sein, la perte fondamentale du sujet qui l'aiguille tout au long de son existence vers la quête de son désir. La métonymie soutient la répétition de cet intervalle entre le signifié et le signifiant, intervalle dans lequel se loge désormais, d'après Lacan, le désir. Dans son séminaire sur « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Lacan revient sur cet épisode en y incluant l'inconscient : « l'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet – d'où surgit une trouvaille, que Freud assimile au désir – désir que nous situerons provisoirement dans la métonymie dénudée du discours en cause où le sujet se saisit en quelque point inattendu »¹. L'inconscient devient donc ces émergences du désir qui elles, disent quelque chose du sujet. C'est ce désir inconscient qu'il s'agira pour le sujet de repérer par le biais de la présence de l'analyste.

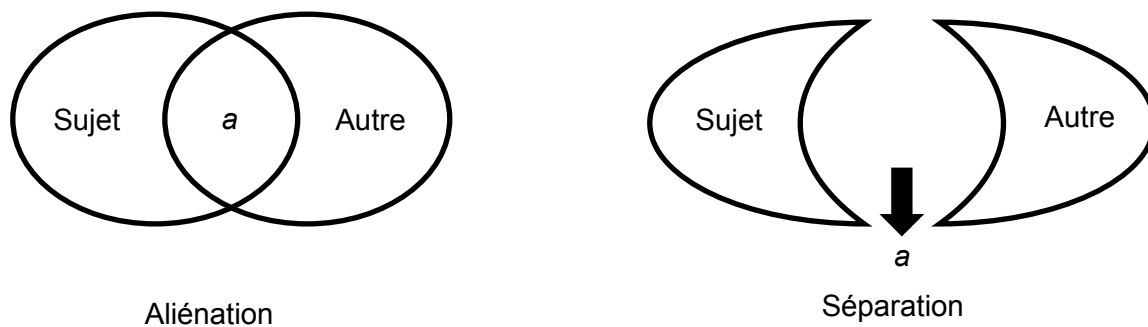
Après ces deux moments, il en vient à l'aspect symbolique du vécu œdipien en l'organisant sous la forme d'une métaphore doublée d'un nouvel algorithme. J. Dor² la résume ainsi : « cette métaphore – dite métaphore du Nom-du-Père – est avant une *substitution signifiante* : le signifiant du désir de la mère (de l'Autre) est refoulé – en passant sous la barre de la signification – au bénéfice d'un signifiant nouveau : le *signifiant Nom-du-Père*. Le père réel – qu'il soit ou non le géniteur – est ainsi investi de la fonction de père symbolique, soit l'Autre, prescripteur de la loi phallique qui impose à l'enfant la castration symbolique en le constituant comme sujet ». Cette opération, tout en étant marquée du sceau de la perte, est constitutive du sujet et permet à l'enfant de se construire. Réapparaît également dans cette définition ce qui deviendra un élément pour une définition de l'inconscient chez Lacan : l'Autre. Cette description de la métaphore paternelle positionne l'Autre dans ce lien avec les semblables. Ces derniers (mère, père, ceux qui sont présents autour de l'enfant et dans le discours qui l'entoure) jouent un rôle dans la formation du désir de l'enfant. Mais la relation d'altérité qui s'établit est, pour Lacan, du registre de l'Imaginaire et participe à la construction du Moi alors que l'altérité du grand Autre est constitutive du sujet (je). L'algorithme de cette métaphore, Lacan l'écrit ainsi :

$$\frac{\text{Nom} - \text{du} - \text{Père}}{\text{Désir de la mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom} - \text{du} - \text{Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

Cela illustre combien cet Autre (A) relève dès lors du registre Symbolique et finalement rejoint ce que Lacan avance sur le langage : il est présent avant l'émergence du sujet et c'est en allant puiser dans cette extériorité qui pourtant fonde l'intime, que l'enfant va se construire. Le langage vient de l'autre (le semblable) mais donc aussi de l'Autre. Le langage permet alors au sujet d'articuler son désir, sachant que sa demande ratera sans cesse son but étant donné que ce que le sujet désire est définitivement perdu. C'est ce que Lacan nommera *l'objet a* et qui « chute » lors du moment de séparation :

¹ LACAN J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 29.

² DOR J., « L'inconscient », in *L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, (sous la direction de KAUFMANN P.), Larousse, Paris, 1998.



J.-P. Dreyfuss, J.-M. Jadin et M. Ritter vont reprendre ce moment de l'entrée dans le langage et le passage de l'*infans* à l'enfant. Il s'appuie sur le graphe du désir de Lacan (Figure 5) qu'il ne s'agit pas de détailler mais d'utiliser pour illustrer ce qui précède d'une façon nouvelle. Pour ces trois auteurs, ce graphe « introduit l'inconscient en référence à l'expérience de l'Autre comme Autre ayant un désir. En effet, l'entrée dans le langage s'accompagne d'une appréhension de l'Autre, donc d'une première rencontre avec son désir (désir de la mère dans la métaphore paternelle) dans son opacité qui va conditionner le désir du sujet »¹. Au travers du graphe et de ce moment de l'entrée dans le langage, se retrouvent les liens établis par Lacan entre ses propres notions mais aussi avec les événements de la vie de tout un chacun et le développement de l'enfant. Pour Dreyfuss, Jadin et Ritter, le premier étage du graphe représente la communication, le lien qui n'engage pas encore l'enfant dans le langage. Mais le passage au second étage implique que « même s'il ne sait pas encore tenir un discours, il sait déjà parler. [...] En effet, il y a appel adressé à l'Autre (A) comme présence sur fond d'absence, donc symbolisation de l'Autre (se représenter l'Autre alors même qu'il n'y est pas) ». Le jeu repéré par Freud du *Fort-Da* illustre ce qui précède : l'enfant joue avec une bobine qu'il fait disparaître et réapparaître à sa guise, en tirant sur une ficelle. Dans ce jeu, l'enfant symbolise l'absence de sa mère et par un déplacement, tente d'en avoir la maîtrise. Ce jeu comme le passage à cet étage supérieur d'adresse à l'Autre, participe de la séparation. Dreyfuss, Jadin et Ritter soulignent enfin que cette « expérience de l'Autre a encore une autre portée. Dans la mesure où la réponse à l'appel du sujet est entièrement au pouvoir de l'Autre, cet appel se redouble d'une question posée à cet Autre, question de ce qu'il veut [...] (ou) *Che vuoi ?* ». Cet aparté sur la question de savoir que veut l'Autre permet d'indiquer que le désir inconscient s'inscrit dans cette interrogation et que la réponse que tente d'en trouver les sujets déterminent notamment leur structuration psychopathologique (névrose, psychose, perversion).

La logique lacanienne se déploie donc autour du langage qui organise une large part de la vie inconsciente. Elle en est dépendante et conditionnée. Mais cet apport de la linguistique (entre autres) va permettre à Lacan d'élaborer de nouveaux concepts qui s'ancrent toujours dans la lecture de Freud. Apparaissent alors l'Autre, l'objet *a*, R.S.I. (Figure 6) mais surtout le sujet. La rigueur des liens établis par Lacan dans sa recherche donne à son enseignement une assise solide. Si la multiplication ou l'approfondissement des concepts chez Lacan complexifient l'abord de la psychanalyse, ils offrent un support dialectique original et précis dans la perspective de mettre en tension la psychanalyse et les neurosciences.

¹ DREYFUSS J.P., JADIN J.M., RITTER M., *Qu'est-ce que l'inconscient ? L'inconscient structuré comme un langage*, Arcanes, Coll. « Les Cahiers d'Arcanes », Strasbourg, 1999, p. 184.

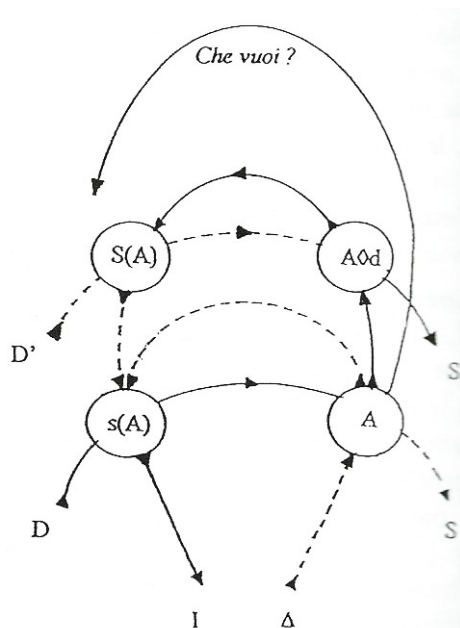


FIGURE 5 : Deuxième schéma du Graphe du désir

Le Graphe du désir fut élaboré par Lacan dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » dans les Ecrits. Il tente d'illustrer les relations qu'entretiennent diverses notions (fantasme, demande, désir) entre elles et de les situer dans un schéma organisé qui suit la logique psychanalytique. En ce qui concerne le propos ici traité « L'introduction de l'inconscient se matérialise sur le schéma par l'adjonction d'un deuxième étage ».

DREYFUSS J.P., JADIN J.M., RITTER M., *Qu'est-ce que l'inconscient ? L'inconscient structuré comme un langage*, Arcanes, Coll. « Les Cahiers d'Arcanes », Strasbourg, 1999, p 184.

Pour conclure cette description des apports de Lacan, il faut faire un détour par le lien entre la conscience et l'inconscient : « A tous ces inconscients plus ou moins affiliés à une volonté obscure considérée comme primordiale, à quelque chose d'avant la conscience, ce que Freud oppose, c'est la révélation qu'au niveau de l'inconscient il y a quelque chose en tous points homologue à ce qui se passe au niveau du sujet – ça parle, et ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau du conscient, qui perd ainsi ce qui paraissait son privilège »¹.

De façon plus triviale, il le résume ainsi : « Mais dans la psychanalyse, l'inconscient, c'est un inconscient qui pense ferme. C'est fou ce que ça élucubre dans cet inconscient. C'est des pensées, dit-on »².

2. Elargissement des contours du concept d'inconscient

L'inconscient n'est donc plus uniquement ce « lieu » où sont renvoyés les représentants, trop couteux, des pulsions. Il n'est plus non plus cet ensemble dans lequel tournent en boucle les éléments refoulés avant de trouver un chemin nouveau vers la satisfaction et de fait, vers la conscience. Enfin, il n'est plus uniquement lié à la perception qui lui « envoie », par le biais

¹ LACAN J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 27.

² LACAN J., *Mon enseignement*, Seuil, Paris, 2005, p. 16.

des organes sensoriels, des informations qu'il va garder, soumettre au refoulement et conserver si ce dernier n'en permet pas le passage vers la conscience.

Avec ses successeurs et surtout Lacan, qui fut certainement celui qui en théorisa le plus en avant les fondements, l'inconscient devient un ensemble complexe et abstrait en lien avec tout un ensemble de dimensions qui enrichissent la notion et aiguillent l'analyste.

L'un des apports fondamental pour la notion d'inconscient est l'ouverture à la dimension du langage, au travers de la linguistique. Bien entendu, Freud avait déjà souligné toute l'importance de la parole : il en avait fait le support de la cure, la voie d'accès pour le patient à son propre inconscient et l'élément qui permettait le passage du refoulé de l'inconscient à la conscience, sans que l'effet soit symptomatique¹. Mais la parole était alors vue comme un vecteur, un outil de la psychanalyse. Elle était également la condition de la cure.

Lacan, en étendant la parole au langage, en a fait l'une des conditions de l'inconscient. Il prolonge sa pensée en avançant que sans l'existence de ce qu'il nomme *lalangue*, il n'y a pas d'inconscient possible. Par ce néologisme de *lalangue*, Lacan définit, au regard de ce que sont les lallations chez le nourrisson, « le "bouillon" de la matière sonore qui ne suit pas le découpage linguistique des mots et des lois de la syntaxe »². Mais au-delà de cet aspect premier, réel et non encore inscrit dans le symbolique du langage, il faut également conserver l'idée que l'inconscient fonctionne à *l'image* du langage. S'il y a des nuances à apporter concernant les lois du langage et celles de l'inconscient, l'apport du langage a donné à l'inconscient une structure et une logique.

Un autre aspect de l'élargissement de la notion d'inconscient, et qui n'est pas sans lien avec le langage, est la notion de Symbolique. Cette dernière, liée à celles d'Imaginaire et de Réel, offre à la psychanalyse une possibilité de relier la notion d'inconscient à des ensembles qui rendent compte de différents aspects de la vie psychique du sujet. En utilisant un nœud borroméen, et surtout en y faisant apparaître les trois registres (R.S.I.) mais aussi les jouissances, le symptôme, l'angoisse, l'inhibition etc... (Figure 6), Lacan a inscrit l'inconscient dans une articulation qui dépend de nombreux facteurs. L'inconscient n'est plus seulement un lieu, un « réservoir » des pulsions, il devient un élément qui agit et réagit en lien avec les notions évoquées plus haut et qui ne se limite pas à une cartographie. De même, il n'est plus uniquement ce que la conscience n'est pas ou encore une étape avant cette dernière. Avec le nœud borroméen, l'inconscient devient un élément de la construction subjective voire l'unique lieu où se trouve le sujet (à différencier de l'individu).

S'il est amarré au Symbolique cher à Freud, l'inconscient devient également ce « chapitre censuré » où est inscrite la vérité du sujet qui parle. En le définissant ainsi, Lacan en fait de nouveau un lieu mais bien plus difficilement accessible au sujet. Il va même plus loin en considérant l'inconscient comme un lieu devenu inaccessible au sujet du fait de se trouver dans l'Autre. Il y a donc toujours un reste, une page blanche sur laquelle rien ne peut s'écrire, un vide qui d'après Lacan, est précisément constitutif du sujet. Cet aspect a son importance car il pose un point d'impossible à atteindre dans la structure de l'inconscient.

¹ Sont ici mis à part le *Witz* (le « mot d'esprit ») et le lapsus.

² AMIRAULT M., COTTET S., QUENARDEL C., ROCH M.-H., PERNOT P., *Du sujet de l'inconscient au parlêtre*, Lectures théoriques, Ecoles de la Cause freudienne, www.causefreudienne.net.

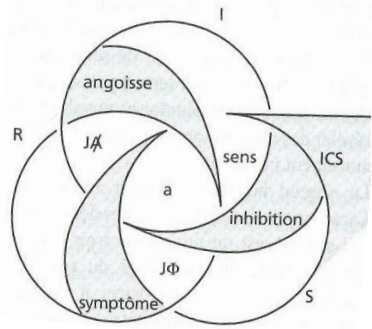


FIGURE 6 : Le Nœud Borroméen

S'illustre ici comment la mise à plat du nœud borroméen a pu faire apparaître des espaces distincts. Tout en mettant en garde sur le fait qu'il faut toujours avoir en tête le nœud en trois dimensions, Lacan utilise cette mise à plat pour y loger des notions fondamentales de la psychanalyse. Un repérage « topique » devient possible tout comme la lecture de l'articulation entre ces notions. L'inconscient (ICS) se repère ici intégralement lié au Symbolique.

CHEMAMA R, VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

Il y a donc une limite à la connaissance possible sur l'inconscient freudien, limite théorique mais limite également pour le sujet qui s'allonge sur le divan. En effet, cette limite sous-entend que le sujet qui parle est radicalement séparé de son inconscient. Cette vision reste trop simpliste : le cœur de l'inconscient est inaccessible au sujet mais ce qui entoure ce « point nodal » est soumis au sens et à l'interprétation. Cette limite clinique donne des indices dans le travail analytique pour les psychanalystes et ne préfigure donc pas la vacuité du travail analytique. Au contraire, les psychanalystes considèrent que de reconnaître une limite dans la connaissance de la vérité du sujet est nécessaire à l'éthique, conforme à leur pratique clinique et n'est cependant pas un arrêt à l'élaboration théorique.

Ainsi, au-delà de cet aspect, l'inconscient, à travers l'élaboration originale lacanienne gagne une dimension structurale en plus d'être topique, dynamique et économique. A cela, il faut y ajouter une dimension topologique qui « désenclave » l'inconscient au sein de la vie psychique. Avec Lacan, il s'agit de repérer l'inconscient comme élément d'une suite logique, suite logique qui décrit le développement de l'*infans* et la construction du sujet. L'inconscient devient alors l'effet d'une métaphore qui inscrit le sujet dans le langage. Cette inscription dépend d'une perte de l'objet *a* et enclenche le processus de besoin/demande/désir. L'*infans* devient enfant lors de son entrée dans le langage pour formuler ce désir. Désir à partir duquel peut se dire, en partie, la vérité du sujet.

L'inconscient n'est plus simplement le lieu de « lancement » du symptôme qui émerge à la conscience : il est porteur de ce *qu'est* le sujet au-delà de ce qu'il dit. Mais c'est précisément toujours grâce à ce qu'il dit, aux moments de « parole pleine » au milieu du flot de paroles, que l'inconscient tranche le discours conscient et fait émerger cette dimension de *sujet*.

L'inconscient est devenu, avec les théories lacaniennes, un vecteur de nombreux événements de la vie du sujet : en le liant à la métaphore, à l'entrée dans le langage, au langage porté par l'Autre, à la séparation d'avec la mère, au rapport au père et à la perte fondamentale due à la castration, Lacan structure ce qui, de l'inconscient, peut induire des symptômes chez le sujet.

En articulant toutes ces opérations symboliques les unes aux autres, Lacan donne des éléments d'explications de symptômes, en rendant possible un repérage de ce qui a pu « échouer ». La notion d'inconscient s'élargit comme un outil clinique dont les ramifications vont bien au-delà du refoulement. Les apports lacaniens enrichissent l'inconscient d'un *réseau* d'opérations symboliques, repères indispensables à la pratique analytique. Dans cette acception, l'inconscient revu par Lacan s'enrichit au sein même de la théorie analytique, mais s'éloigne encore des approches anatomiques et psychologiques de ce concept.

3. Limites de la théorie psychanalytique

Cela a été vu au travers des travaux de Freud et Lacan, il ne s'agissait pas simplement de dissocier l'inconscient freudien des autres approches pour soutenir une position nouvelle auprès du patient. C'est son étude qui a amené les psychanalystes à l'en différencier. Mais pour autant, cette différenciation a eu des effets plus larges sur la théorie et l'approche psychanalytique. Or aujourd'hui, se sont également ces effets qui semblent faire frein pour la diffusion des idées de la psychanalyse. Par ailleurs, cet *éloignement* entre l'inconscient freudien et toutes les autres approches est particulièrement reproché par ses détracteurs.

Ces limites sont à entendre sur leur versant épistémologique et au sein du lien social. Il s'agit en effet, de repérer que les apories de la psychanalyse ne sont pas des limites : l'avancée de la recherche en psychanalyse vise la résolution de ces impasses. Nous reviendrons plus loin sur les limites de l'inconscient à proprement parlé. L'intérêt est donc ici de repérer ce qui fait frein dans la recherche psychanalytique elle-même. Ainsi, les dernières décennies durant lesquelles elle a particulièrement été décriée, la disparition progressive de son enseignement dans les cursus psychiatriques et universitaires, la remise en question de son efficacité et la mise en cause de ce qui a parfois été nommé ses « dérives » ont posé des limites que l'on ne peut ignorer. Ces dernières ont un effet sur la recherche et les nommer permettra de situer la mise en tension dialectique dans un contexte plus général. Mais si elles sont épistémologiques, ces critiques marquent, par la même occasion, les limites du champ de la psychanalyse.

L'une des limites, et de cette dernière partent de nombreux reproches et accusations, c'est précisément la position qu'ont pris les psychanalystes en leur temps : exclure l'inconscient freudien du reste de la recherche sur *les* inconscients.

Cela a été nécessaire pour en spécifier les fondements comme les nuances. Ce positionnement a également permis à la psychanalyse de déployer ce qui reste essentiel aujourd'hui : une éthique. L'inconscient freudien est si éloigné des arcanes de la science qu'il est également devenu l'argument pour défendre une certaine idée de l'être humain et de la thérapeutique qu'on lui propose. En proposant une lecture originale de l'inconscient, Freud et ses successeurs l'ont développé, enrichi et démocratisé mais également isolé de certains champs de la recherche.

A cela s'ajoute l'Histoire qui ici, joue un rôle fondamental. Bien qu'il y ait toujours eu des chercheurs hostiles aux théories psychanalytiques, à partir des années 1950, elles règneront en maître sur la notion d'inconscient. Cette position a permis de convaincre peu à peu les professionnels de la santé, de trouver un écho favorable auprès du grand public et finalement d'affirmer le divorce avec les sciences « du vivant ». L'affirmation de l'existence de l'inconscient freudien ne semblait pas poser question. Mais cette position a parfois pu être hégémonique et cela a visiblement eu par la suite, un effet néfaste.

Ces deux aspects réunissent ce qui fait limite aujourd'hui : certaines positions sont prises par les psychanalystes aux dépens de la psychanalyse comme théorie en cours de construction. La prépondérance de la psychanalyse sur le terme inconscient et la rupture avec la science ont abouti à une équation complexe aujourd'hui pour la psychanalyse et les psychanalystes. Les critiques viennent du manque de scientificité qui, comme à l'époque de Freud et depuis Descartes, reste la référence en termes de légitimité des théories. Elles viennent également de la pratique où l'approche psychanalytique de certaines problématiques (tel l'autisme) a largement été dénoncée par les partisans des approches comportementalistes. L'argument principal est que les méthodes proposées par la psychanalyse ont longtemps été utilisées sans que leur efficacité soit prouvée, alors que la rapidité revendiquée des effets de ces méthodes nouvelles en ferait de « bonnes pratiques ». C'est donc bien la position dans laquelle est la psychanalyse qui, au regard de ce qui aujourd'hui domine le champ de la recherche en santé mentale, fait limite.

Il faut noter que peu à peu, la prudence semble revenir dans les rangs des psychanalystes quant à l'utilisation de la notion d'inconscient. Mais dès lors, une seconde limite apparaît et se trouve de nouveau dans la position prise par ceux qui défendent l'inconscient freudien. Devant ces questions, la prudence redevient de mise certes, mais se développe alors un discours nouveau autour de l'inconscient freudien qui semble lui porter préjudice : lorsqu'ils sont interrogés à son propos, les psychanalystes avancent alors qu'il faut « croire » à l'inconscient. Le pas qui mène à l'accusation que la psychanalyse n'est qu'une croyance (voire une secte) a depuis été souvent franchi. D'autres, plus subtils, préfèrent signifier qu'il faut « faire l'hypothèse de l'inconscient », ce qui était la position de Freud. Mais c'est précisément parce qu'il reste une hypothèse depuis cent ans que l'inconscient freudien deviendrait une cible facile pour ses détracteurs.

G. Pommier ajoute à cela la dimension complexe et conflictuelle qu'engendrent les scissions et différents au sein de la communauté psychanalytique : « ce qui ne préoccupait naguère qu'un petit cercle d'initiés concerne désormais un large public. Les débats des psychanalystes, souvent peu présentables, [...] ne peuvent occulter les questions de fond »¹. Il paraît en effet important de repérer au même titre que ce qui précède, que les positions des psychanalystes eux-mêmes, au sein de leur mouvement, ont une influence sur l'image de la psychanalyse, la psychanalyse elle-même et sur les débats qui la font affronter d'autres approches telles les neurosciences.

Ce qui fait donc limite à la théorie psychanalytique, c'est l'époque et le discours dominant dans lesquels elle se déploie. Contrairement à la science qui, en apparence, s'inscrit hors de toutes considérations sociales ou historiques, la psychanalyse elle, doit faire avec et ne cherche d'ailleurs pas à s'en départir. La science est censée trouver des vérités générales, des lois fondamentales décrivant la nature et qui ne dépendent de rien d'autre que de la réalité elle-même². La psychanalyse doit faire face aux discours qu'elle traverse, aux périodes plus ou moins propices à sa diffusion et reste donc dépendante de ce qui l'entoure et de ceux qui la

¹ POMMIER G., *La névrose infantile de la psychanalyse*, Eres, Toulouse, 2009, p. 35.

² Bien entendu, la première partie de ce travail a également montré qu'il fallait nuancer cette position : la science connaît aussi des limites, et ces dernières peuvent aussi venir de ce qui l'entoure mais dans une moindre mesure.

font¹. Les conflits de ces dernières années autour de la prise en charge de l'autisme, sont l'illustration la plus évocatrice de la dépendance de la psychanalyse au lien social et de l'effet des positions prises par le passé (avec la pratique très controversée de B. Bettelheim en ce qui concerne l'autisme notamment).

Cependant, ces limites ne sont *que* des effets de discours qu'il s'agissait de pointer afin précisément, de ne pas les reproduire. Néanmoins, ils font limite à la théorie psychanalytique en brouillant le discours et créant ainsi des polémiques innombrables sur la base de mésententes sémantiques ou de conflits davantage relationnels que théoriques.

Une illustration de cette influence de l'environnement et de l'époque marque une autre limite contemporaine : la question de l'efficacité. Véritable épouvantail de nos sociétés occidentales, l'exigence de résultats et dans les plus brefs délais, engendre une course à la thérapie. Pour la psychanalyse, cette notion d'efficacité n'est pas une limite en soi. En effet, elle s'appuie là encore, sur la pratique clinique pour témoigner de son bien-fondé mais les limites se trouvent donc dans la vision qu'en ont les pouvoirs publics aujourd'hui. La cure analytique est un travail long et laborieux, dont les effets ne se mesurent qu'à l'aune de ce que l'analysant peut en dire, souvent dans l'après coup. Cet ensemble limite la psychanalyse à des prises en charge spécifiques et dont il ne serait pas possible de transposer les fondements dans la prise en charge ambulatoire de patient ou au sein des institutions. Le « *Livre noir de la psychanalyse* » repose en partie sur cette idée (constat pour certains) que l'efficacité de la psychanalyse n'est pas démontrée. Le rapport de l'I.N.S.E.R.M. relève de la même logique. Ces deux pamphlets à l'encontre de la psychanalyse ne seront pas ici discutés ; ils sont simplement cités pour souligner comment les modalités du travail analytique ont donné aux détracteurs un appui et que l'argument de l'efficacité a pu être brandi comme une preuve rendant la psychanalyse illégitime. Il semble pourtant que cet argument dépende également de l'époque dans laquelle il est avancé. Il pose néanmoins de façon plus « triviale », la question de type de patients pouvant être pris en charge par la psychanalyse. La place de la psychanalyse dans le champ de la santé peut alors être posée non plus en termes d'efficacité mais de bien-fondé de l'approche analytique selon le type de problématiques. Il ne s'agit pas de questionner son éthique mais bien le traitement analytique ou, plus généralement, l'approche psychanalytique.

La théorie psychanalytique connaît-elle alors des limites spécifiques ? A l'image de l'expérience pour les neurosciences, il n'y a de garde-fou à son élaboration que la clinique. Se dessine ici une limite connue de longue date : la psychanalyse s'appuie essentiellement sur la pratique clinique pour fonder sa légitimité. Popper², entre autres, a de nombreuses fois remarqué que la psychanalyse ne propose pas d'autres éléments comme preuves de ce qu'elle avance. S'il peut parfois être compris que, pour Freud, ce lien était l'un des seuls à sa disposition, aujourd'hui, il est considéré comme insuffisant par certains. L'interprétation des effets cliniques à travers le prisme de la théorie psychanalytique, induirait d'emblée un porte-à-faux.

Une remarque s'impose néanmoins : le récent D.S.M. V évite cet écueil en ne restant que dans la description anatomo-clinique. Autrement dit, il n'y a pas d'élaboration d'hypothèses sur la

¹ POMMIER G., *La névrose infantile de la psychanalyse*, Eres, Toulouse, 2009, 4^{ème} de couverture : « Les psychanalystes sont-ils à la hauteur de la psychanalyse, tout du moins, dans leur manière groupale de promouvoir une discipline qui se défend en quelque sorte sans eux ? ».

² Cf. partie sur la « Méthodologie de Freud ».

base des observations anatomo-cliniques ni au travers d'un ensemble théorique plus conséquent. Mais tel fut déjà le cas avec Charcot. De fait, les limites de cette méthode résident dans le fait qu'elle n'explique pas la problématique, qu'elle ne donne pas de sens à la maladie. Elle n'est qu'une description précise et détaillée d'un trouble mais sans logique globale qui puisse sous-tendre la cause du symptôme. A l'opposé de cette démarche, en venant expliciter le symptôme au-delà de sa simple observation, la psychanalyse élaborait une théorie plus générale et développait une thérapeutique. Ce parti pris lui a fait prendre le risque d'en faire l'unique preuve de ce qu'elle avançait.

L'on peut alors s'interroger sur quels seraient les autres supports possibles de l'élaboration psychanalytique ?

A cette question, Freud et Lacan ont donné une réponse : d'autres apports théoriques dans des champs rendus connexes. Si la richesse de ce travail épistémologique et clinique pour la psychanalyse n'est plus à décrire, le lien fait avec d'autres théories pour justifier et enrichir l'approche psychanalytique oblige la psychanalyse à suivre ces mêmes théories dans leurs évolutions et leurs démentis. En convoquant d'autres champs tels la linguistique, l'ethnologie, les mathématiques, la philosophie, etc. la psychanalyse est restée du côté des sciences humaines. Elle a donc bénéficié de toutes ces avancées bien que la psychanalyse se développe indépendamment de ces champs. Si la clinique n'est, pour certains, pas un argument suffisant, le fait que l'ensemble de la psychanalyse repose sur ce qui reste des hypothèses, fragiliserait cette approche. Cette dernière devient donc construite et cohérente pour les uns et une absurdité pour d'autres. Cette limite la soumet donc aux croyances, positionnements et appétences de ce qui la fonde ou l'accuse. Ainsi partagée entre ce monde d'hypothèses et le concret de la clinique, la psychanalyse semble offrir, de par cette configuration qui lui est spécifique, un terrain idéal pour subir les assauts de ses détracteurs.

Concernant la science, les découvertes dans les champs que pourtant, elles partagent, ont eu peu de retentissement sur les recherches en psychanalyse. Le dialogue a donc toujours été rare jusqu'aux premiers affrontements sur la base de découvertes de la science. Cet éloignement vis-à-vis de la science tient, cela a été vu, à plusieurs explications : cliniques, théoriques et éthiques. De plus, la science n'a pas eu le vent en poupe durant des décennies concernant l'être humain, la philosophie était bien plus reconnue comme légitime à poser des questions sur l'humain (Sartre, Merleau-Ponty). Cet éloignement renvoie aujourd'hui à l'image d'une psychanalyse dépossédée de son lien au concret, la science venant, par l'expérience, remplir ce vide.

Il faut noter que certaines de ces limites sont dépassées par ce qui fut nommé par Lacan : l'*éthique* de la psychanalyse. Cet aspect a pris beaucoup de place dans les positionnements des psychanalystes et participe du sérieux et de la rigueur que ces derniers revendiquent en dehors de tous critères scientifiques. Cette dernière induit une conduite au cœur de la psychanalyse. Tout comme la théorie, elle découle de la pratique clinique et non d'une évocation messianique du fondateur de la psychanalyse ou de l'un de ses successeurs.

Cette éthique prend toute son importance notamment dans la question de l'inconscient : il ne s'agit pas d'y croire mais de rester attentif à ce qu'il puisse exister afin d'y entendre la cause des symptômes. Cette position repose sur la pratique et Lacan l'avait illustrée en s'en référant à Champollion¹ déchiffrant les hiéroglyphes : pour les déchiffrer, encore fallait-il qu'il y ait quelqu'un pour chercher à les comprendre. Le psychanalyste tient alors cette place d'écouter le

¹ LACAN J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 510.

signifié (la traduction du hiéroglyphe) pour en entendre le signifiant (le hiéroglyphe lui-même), et en ce qui concerne la psychanalyse, d'en comprendre le sujet qui y réside. La question actuelle posée à la psychanalyse est de savoir si l'inconscient freudien a une réalité concrète telle la Pierre de Rosette *sur laquelle* figurent les hiéroglyphes.

Précisément, les avancées de la science tendent à questionner non plus les psychanalystes sur l'inconscient, mais les fondements même de cet inconscient. Ce sont les origines, l'organisation, la logique de l'inconscient psychanalytique qui sont remises en question par des techniques jusque-là inexistantes. Il est même demandé aux psychanalystes si, au regard des découvertes de la science, leur inconscient peut « fonctionner » : est-il possible que ce qui est décrit par Freud ou Lacan existe, sachant que la science n'en *voit* aucune trace ?

La psychanalyse reste ainsi aux prises avec des limites épistémologiques, nouées au lien social contemporain. Elle est attachée voire étreinte à sa pratique clinique qui en fait un socle solide pour certains, insuffisant pour d'autres d'autant qu'elle ne répond à aucun critère d'évaluation. Enfin, elle est contrainte de reconnaître que son support théorique reste un ensemble d'hypothèses soumises à un phénomène de croyance qui pourtant ne reflète pas l'ancrage dans la pratique et la confrontation de la théorie à cette même clinique.

c/ Actualité de la recherche en psychanalyse

1. Dernières recherches sur l'inconscient psychanalytique

Depuis Freud et Lacan, ce concept de l'inconscient est resté présent dans les travaux des psychanalystes. Pour autant, il n'a pas connu de véritables bouleversements depuis plusieurs décennies. Lacan qui se réclamait de Freud, apporta de grands changements dans la théorie psychanalytique. Depuis, leurs successeurs ont apporté des nouveautés, des précisions dans des domaines voisins de l'inconscient mais la notion elle-même est restée proche de ce qui a été décrit plus haut. Cela n'exclut pas que la psychanalyse contemporaine, et ceux qui s'en réclament, abordent ce thème et que des ouvrages y soient consacrés très régulièrement¹. La recherche actuelle en psychanalyse n'apporte donc pas d'éléments spécifiques qui enrichissent le concept d'inconscient. Les travaux s'orientent davantage sur le questionnement des neurosciences dans leurs effets sur le lien social, la prise en charge des patients, le diagnostic ou plus généralement, sur les risques du discours de la science face à la logique et l'éthique de la psychanalyse. Les propositions concernant l'inconscient s'en trouvent enrichies d'une dimension politique mais sur un plan théorique, les références à Freud et Lacan sont les principales orientations de la recherche.

La proposition théorique la plus notable en ce domaine est la lecture proposée par Colette Soler de l'inconscient « réinventé » par Lacan. Elle remarque en effet, que Lacan a, au final, totalement remanié le concept d'inconscient tout en conservant la logique dépliée par Freud. Les constructions lacaniennes à propos du langage puis de *lalangue* ont, d'après elle, des effets sur ce qu'est l'inconscient et elle en a proposé une synthèse autour de « l'inconscient réel ». Ainsi, plus généralement, l'introduction par Lacan des trois registres (R.S.I.) et le lien fait entre l'inconscient et le Symbolique ont des effets sur ce qu'est l'inconscient. Marcel Ritter, dans le

¹ Récemment les revues *Analyses Freudiennes* ou *Essaim* ont respectivement donné comme titre à leur revue « (In)actualité de la logique de l'inconscient » (2014) et « Croire en l'inconscient » (2015).

Séminaire tenu entre 1994 et 1998 à Strasbourg et intitulé « Quel concept de l'inconscient ? », note comment Lacan définit l'inconscient « comme le réel, mais le réel en tant que troué chez le parlêtre par le symbolique, incarné dans le signifiant »¹. L'inconscient s'ancre dans le rapport qu'entretient le sujet au langage et cette dimension fondamentale va, d'après C. Soler et dans la logique lacanienne, entraîner l'inconscient vers le registre du Réel.

C. Soler ne prétend pas apporter une lecture nouvelle de l'inconscient mais avance que Lacan, de par ses constructions théoriques innovantes, l'a fait et que pour l'instant, les psychanalystes n'en ont pas pris la pleine mesure. Elle propose donc de faire un retour sur l'enseignement de Lacan et de repérer ce qui en émerge de fondamentalement nouveau à propos de l'inconscient. Par « inconscient réel », elle entend ce point nodal évoqué plus haut et qui reste inaccessible à l'interprétation. Si Lacan évoque les divers aspects de ce « moment », de ce « lieu » où l'inconscient échappe à la conscience mais également au langage (et donc possiblement « traduit »), C. Soler va plus en avant en le nommant inconscient réel. Ce pas marque une évolution *topique* puisque ce terme n'est pas forcément employé à propos de l'inconscient. Néanmoins, C. Soler s'appuie sur la lecture du réel que fait Lacan et déploie la logique lacanienne pour aboutir à cette dénomination nouvelle.

En ajoutant à l'inconscient une dimension *réelle*, au sens psychanalytique du terme, elle affirme cette tendance à considérer qu'il y a des choses qui échappent entièrement et définitivement au sujet, fut-il parlant. C'est d'ailleurs précisément parce qu'il parle que quelque chose lui devient inaccessible. C. Soler s'appuie sur la définition de *lalangue* en rappelant que cette dernière est ce lieu où « la batterie du signifiant dans sa structure différentielle est donnée, sans y faire langage » mais de fait, « le lieu d'où les signifiants différentiels peuvent passer au langage »². Il y a donc une dimension « précédent » le sens au cœur de l'inconscient. Ainsi par « page blanche », il faut y entendre un lieu d'où le sens n'émerge pas et dont le savoir reste inaccessible. En ce sens, elle rejoint effectivement la vision du Réel chez Lacan qui, malgré diverses définitions, reste ce lieu *hors-sens*, qui échappe massivement au Symbolique sauf à en passer par les serres de la science.

L'inconscient réel est une partie de l'être d'où aucun savoir ne peut éclore mais d'où partent pourtant les premiers liens vers le langage qui lui, s'articule et, par le biais du Symbolique, peut être interprété. Cet inconscient reste donc « en dehors », y compris des effets d'une cure analytique. Et C. Soler de conclure que « l'inconscient *lalangue* reste un savoir imprenable, dont les effets nous dépassent »³.

Ce qu'il est intéressant de repérer, outre le lien au langage qui sera abordé plus loin, c'est que la dimension subjective est ici limitée. Autrement dit, la possibilité pour le sujet qui s'allonge sur un divan de connaître l'entière vérité de son être est une illusion. S'il ne se trompe pas en pensant pouvoir « traduire » une partie de ce dont il est le sujet, il restera toujours une place forte, « imprenable » malgré les assauts, car elle se situe au-delà du langage. Mais ce nœud inaccessible car *hors-sens* et donc *réel*, au cœur de l'être humain, n'est pas sans lien avec l'entreprise de la science depuis qu'elle est devenue cartésienne. La science, c'est cet ineffable mouvement vers le *hors-sens* du monde qui nous entoure. C'est cette avancée *dans* les lignes

¹ DREYFUSS J.P., JADIN J.M., RITTER M., *Écritures de l'inconscient, De la lettre à la topologie*, Arcanes, Coll. « Les Cahiers d'Arcanes », Strasbourg, 2001.

² SOLER C., *Lacan, L'inconscient réinventé*, P.U.F., Paris, 2010, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 24.

du réel pour le rendre « traduisible » et donc la tentative de pouvoir en symboliser des aspects. Il en sera question plus loin également.

2. Des hypothèses possibles sur les origines de cet inconscient

L'ensemble freudien (perceptions, pulsions, refoulement) offre à lui seul une explication sur l'origine de l'inconscient. Pour Freud, l'inconscient trouve ses origines dans le lien que l'être humain entretient avec la réalité par le biais des organes sensoriels. Cet ancrage ne fait pour autant pas de l'inconscient, pensé par Freud, un élément de cette même réalité.

En effet, contrairement à l'inconscient cognitif pour lequel le lien direct avec le cerveau est non seulement exclusif mais aussi revendiqué, l'inconscient freudien se détache de ce lien uniquement organique. Pour Freud, la perception est importante car de là, naissent les pulsions mais la suite des événements est primordiale et extrait cet inconscient de la réalité tangible. Le passage par la pulsion et surtout le fait que dans la vie psychique, il s'agit d'un représentant de la pulsion, induit une rupture avec la Nature. Dès lors que l'on parle de représentant et du refoulement, il s'agit désormais d'opérations relevant du psychique et non du monde extérieur. De même, Freud ne vise pas à donner à l'inconscient un ressort cérébral. Il évoquera certes les neurones et ce qu'il en sait mais, pour le besoin du développement de sa théorie, il est obligé d'aller bien plus loin concernant l'inconscient. La volonté de ne rester ancré qu'aux connaissances du cerveau de l'époque aurait vraisemblablement freiné l'évolution de sa pensée. Le choix de Freud de ne s'occuper que de psychanalyse induit également que l'origine de l'inconscient n'est plus uniquement à chercher dans le substrat cérébral. De même, Lacan repère à propos de Freud que les connaissances de l'époque en linguistique n'ont pas permis à Freud d'utiliser ce que lui reprendra plus tard comme liens entre l'inconscient et le langage. Il considère que la science des rêves était « très en avance sur les formalisations de la linguistique »¹.

L'inconscient freudien s'inscrit donc dans une dynamique psychique dont les ressorts trouvent leurs origines dans la vie et le développement du sujet. L'enfance est un moment privilégié durant lequel l'inconscient se constitue. Certains événements au cours de l'enfance peuvent engendrer une construction et un développement problématique pour le sujet. Pour Freud, certaines maladies mentales et les problématiques complexes qui relèvent du registre de la psychose, témoignent de l'échec d'une construction de l'inconscient. Freud parlera à cette occasion « d'inconscient à ciel ouvert ». De fait, l'inconscient dans ces situations se présente « cru », sans voile et sans la barrière du refoulement. Ainsi, lorsque l'on parle de l'inconscient freudien, l'on se réfère davantage à cet inconscient qui s'est structuré et qui est limité par l'opération du refoulement.

Ainsi, l'inconscient freudien, hormis dans ces cas particuliers, se construit à partir des expériences des sujets, de leur histoire, des conflits internes qu'ils doivent résoudre (comme la satisfaction d'une pulsion face au surmoi, l'amour face à la haine, etc.), la mise en place du refoulement qui « enrichit » l'inconscient de refoulés, les traumatismes rencontrés (qui peuvent être des événements, en apparence, anodins mais qui trop chargés émotionnellement, ne peuvent être recouverts par le sens) et la sexualité infantile. Chacun de ces éléments est nécessaire à la construction de l'inconscient. A ce titre, l'inconscient est une équation à plusieurs variables et non l'effet d'un substrat organique. Si ce dernier a son importance pour

¹ LACAN J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 513.

Freud, il ne l'étudiera pas. Les fonctionnements neuronaux qui mèneraient à ce que tel ou tel ressenti soit trop intense, à ce que la rencontre avec tel ou tel évènement soit traumatique, Freud ne les prend pas en compte dans l'élaboration de sa théorie. Les raisons de ce positionnement ont déjà été évoquées et Freud va donc construire son inconscient non plus sur l'anatomie mais sur un ensemble d'éléments rencontrés par les êtres humains au cours de leur vie. Ces éléments constituent une origine commune à tous mais n'impliquent pas une universalité. En effet, si cet ensemble d'éléments constitue un inconscient qu'à priori chaque être humain « possède », le contenu de ce dernier reste propre à chacun.

Cela illustre combien l'inconscient freudien ne relève pas d'une origine propre et standardisée. La constitution de ce dernier ne peut se faire qu'à la condition de *l'existence*. L'inconscient n'existe pas à priori, et un organe ne suffit pas à en engendrer la création. En revanche, Freud repère un moment inaugural à l'apparition de l'inconscient. Freud évoque le refoulement originnaire qui en serait le point d'émergence. Mais sans la suite des évènements décrits plus haut, l'inconscient ne peut se constituer. L'inconscient freudien s'origine donc également dans le temps.

L'origine est donc plurielle et il est complexe d'en suivre la trace sauf précisément, à suivre ce que la psychanalyse se propose d'écouter : la parole du sujet. L'inconscient freudien ne repose donc pas sur un seul aspect qu'il suffit d'étudier pour en rendre compte. Il s'agit de prendre en compte tous les éléments nécessaires à la constitution de l'inconscient, mais surtout, il s'agit de le faire pour chaque sujet qui se soumet au travail analytique. La complexité des développements freudiens empêche, voire interdit, de trouver une seule origine, fut-elle organique, à l'inconscient psychanalytique.

Les successeurs de Freud et Lacan notamment, vont s'orienter de cette même logique. En suivant Freud, aucun ne va tenter de trouver l'origine de l'inconscient et sa logique dans le cerveau ou l'organisation cérébrale. L'explication se trouve dans le fait que le repérage neuro-anatomique de telle ou telle fonction de l'inconscient n'avait pas d'intérêt pour la pratique, pas de conséquences sur la théorie et enfin, pas de sens dans la logique de l'élaboration freudienne. La logique de Lacan peut se déplier, sur la question de l'origine, à partir du langage. Pour Lacan, le détour par la linguistique au début de son enseignement induit qu'il ait vu dans le langage, un support possible aux origines de l'inconscient. Il avance même que le langage est la « condition » de l'inconscient. L'existence du langage ne s'entend pas ici comme la *simple* capacité de parler pour l'enfant. En effet, pour Lacan comme pour Dolto, l'enfant « baigne » dans le langage au travers du discours de ses parents et du monde auquel il appartient : « le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental »¹. Cela a été vu précédemment, Lacan va plus loin en signifiant que c'est le langage qui va construire le sujet.

Mais cette logique suppose un déplacement vers ce que Lacan nomma l'Autre. C'est par la présence de cet Autre que le sujet va accéder au langage. Le langage ne peut donc pas être une apparition spontanée² puisque le sujet utilise les signifiants de l'Autre. Le langage devient donc la condition de l'inconscient et l'inconscient devient « le discours de l'Autre ». Mais il ne s'agit plus d'une définition du langage comme simple articulation de l'appareil phonatoire,

¹ LACAN J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 495.

² Sauf à être comme cela a été décrit plus haut, dans des structures psychopathologiques particulières qui engendrent des inventions langagières comme les néologismes

l'inconscient repose ici sur l'existence du langage articulé qui vient de l'Autre (et pas simplement du semblable que Lacan écrivait « autre »).

Cet Autre est ce lieu que Lacan va intégralement couper de la conscience et qu'il va rendre inaccessible au sujet lui-même. Se dessine alors une origine de l'inconscient qui interpelle par sa radicalité : un lieu vide, une « page blanche ». En effet, la logique lacanienne veut que le sujet se constitue dans ce « discours de l'Autre ». Mais cet Autre est un lieu inaccessible, un « blanc » qui renvoie à un vide, une perte. Le sujet initialement séparé de sa vérité ne peut dès lors émerger, comme pour Freud, que de l'inconscient : l'individu qui parle consciemment ne dit rien de sa vérité comme sujet, ce n'est qu'en parlant et en déroulant les signifiants qui lui sont propres, que se dessinent les contours de ce qu'il est comme sujet désirant. Lacan l'écrit ainsi : « la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs »¹. L'inconscient chez Lacan s'origine donc dans un espace manquant, ce lieu vide ou vidé.

Dans son « retour à Freud », Lacan en vient, lui aussi, au refoulement originnaire qu'il va, par son travail sur le signifiant, inscrire au travers de la métaphore du Nom-du-Père. Au regard de son travail sur la linguistique, il n'est pas surprenant de voir Lacan utiliser les mécanismes du langage pour reprendre les découvertes freudiennes. Cette opération symbolique devient constitutive de la construction de l'inconscient. Tout comme Freud, Lacan fait de ce moment un nouage essentiel au reste de la vie du sujet et le point de départ de l'inconscient comme phénomène psychique. Chez Lacan, la forclusion de cette opération symbolique entraîne une structuration psychotique chez le sujet et un inconscient, là encore, « à ciel ouvert ».

Mais ici, avec ces évolutions, l'inconscient devient une notion abstraite qui ne s'ancre plus dans la perception comme chez Freud. Tout rapport au corps anatomique est rompu, l'Autre est un lieu « symbolique »² et n'est pas incarné par une réalité tangible. L'on peut repérer que le rapport à l'autre, lui, s'inscrit dans une réalité concrète. Les sens du bébé sont mis à profit pour « capter » les messages de l'autre et pas simplement comme une source sonore mais comme un lien affectif également. Néanmoins, Lacan va bien plus loin en faisant de l'Autre un « lieu immaîtrisable à partir duquel le sujet s'est constitué »³ et ne se limite donc pas au lien qu'entretient le nouveau-né avec son entourage sur la base de communications grâce aux organes.

L'origine de l'inconscient chez Lacan tend vers une abstraction extrême de ce qui chez Freud paraît plus abordable scientifiquement parlant. Néanmoins, cette abstraction repose sur des phénomènes qui eux, s'inscrivent dans des registres tangibles tels le langage, l'apprentissage de la langue maternelle, la relation à l'autre ou les affects. Pour Freud comme pour Lacan, il existe donc des ancrages dans des champs désormais communs à la science. Leurs élaborations respectives ont ensuite éloigné la notion d'inconscient de ces aspects. La nécessité de modifier ce concept au fil du temps et de l'expérience clinique, l'a rendu complexe et relié à d'autres notions, elles aussi abstraites, de la théorie psychanalytique. Concernant la question de son origine, il apparaît donc difficile de trouver dans l'approche psychanalytique, des ancrages dans des phénomènes objectivables. Au contraire, l'élaboration et l'enrichissement de ce concept au

¹ LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 256.

² ROUDINESCO E., PLON M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, Paris, 1997.

³ VANIER A., *Lexique de psychanalyse*, Armand Colin, Coll. « Synthèse », Série « Philosophie », Paris, 1998.

fil du siècle ont rendu sa préhension complexe et ses origines arrimées à un haut niveau d'abstraction.

3. Les limites de l'inconscient psychanalytique : vers le réel

Les limites de l'inconscient psychanalytique sont, pour certaines, les mêmes que pour l'inconscient cognitif.

La première, évidente et pointée dès la genèse de la notion d'inconscient freudien, c'est la conscience¹. Freud repère d'emblée qu'il existe des représentations inconscientes et d'autres conscientes. Cette différenciation marque le premier arrêt de l'inconscient. Si petite soit la place laissée par Freud à la conscience, elle reste ce qui stoppe l'inconscient mais cette fois-ci, dans le psychisme du patient et non dans son cerveau. Il faut repérer sur ce point que Freud avait pourtant supposé que les deux notions n'étaient pas forcément séparées ni sur un plan anatomique, ni sur un plan psychique : « Nous n'entendons pas non plus que pénétrer dans la conscience implique un changement de lieu »². Ainsi, s'il existe une coupure nette entre l'inconscient freudien et la conscience, les deux pourraient partager les mêmes « supports » cérébraux et psychiques. Le franchissement de l'un à l'autre relève donc de mécanismes différents. Bien sûr, la précision actuelle des connaissances en neuro-anatomie permet d'en prendre acte avec plus d'assurance, mais il y a cent ans, Freud avançait déjà sur ce chemin.

Freud suppose néanmoins qu'une « pulsion ne peut jamais devenir l'objet de la conscience »³ et qu'il lui paraît difficile que les motions pulsionnelles, elles, franchissent le seuil vers la conscience. Il précise que ce sont les représentations de cette pulsion qui peuvent accéder à la conscience. Revient alors le mécanisme qui fait la charnière entre l'inconscient freudien et la conscience : le refoulement.

Ce dernier peut donc être entendu comme une limite à l'inconscient. Ainsi, tout en le constituant, le refoulement limite le champ de l'inconscient et marque l'entrée dans la conscience sur un plan psychique. D'autre part, au « début » de cette chaîne qui mène à la conscience, l'on trouve la perception qui elle, aussi fait limite à l'inconscient. Elle en est l'ouverture, le réservoir, mais elle marque aussi la frontière de ce même inconscient.

Si l'on s'en réfère à la logique lacanienne, il convient de repérer comme limite à l'inconscient ce qui est désormais appelé le « réel », réel qui n'est pas sans lien avec le monde d'où viennent les perceptions.

3 – Les quatre concepts fondamentaux de l'Inconscient

Interroger les deux inconscients sur la base des données que l'on vient de regrouper ne semble pas suffisant pour ouvrir une réelle thématique. Il est important d'approfondir ce travail par une évocation des socles de l'inconscient cognitif comme freudien. Avant d'en venir à la

¹ FREUD S., *L'inconscient*, Payot & Rivages, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, 2013, p. 67.

² FREUD S., *L'interprétation des rêves*, France Loisir (avec l'autorisation des P.U.F.), Paris, 1989, p. 633.

³ FREUD S., *L'inconscient*, Payot & Rivages, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, 2013, p. 67.

conscience, la métacognition et la métapsychologie, il convient, par le biais de ce que l'on définit comme *concepts fondamentaux*, de faire un « retour aux sources de l'Inconscient ».

Ce titre ne doit pas cacher que la recherche actuelle peut définir d'autres « concepts fondamentaux » selon que l'on se place dans l'un ou l'autre des deux domaines abordés ici. De même, d'autres concepts pourraient venir enrichir ces notions qui font le socle de l'inconscient et qui peuvent se retrouver aussi bien en psychanalyse qu'en neurosciences. La représentation mentale pourrait par exemple compléter ce quatuor¹.

Mais ce qui réunit ces quatre thématiques, c'est leur portée et ce, aussi bien dans la psychanalyse que dans les neurosciences. Dans l'une comme dans l'autre, ces notions ont enrichi et constitué *les* inconscients et ont largement contribué au développement et à la compréhension de l'inconscient cognitif comme freudien. A ce titre, il est apparu légitime d'en faire des concepts si essentiels, qu'ils faillent les isoler de la multitude de notions qui entourent l'inconscient cognitif et freudien.

L'objectif est donc ici de faire une description précise et « parallèle » de chacun de ces concepts en évoquant pourquoi ils participent à la construction même de l'inconscient. S'éloigner ainsi des notions d'inconscient freudien ou cognitif élargit la réflexion autour d'autres phénomènes que psychanalyse et neurosciences convoquent curieusement au même endroit. En entremêlant les visions de ces concepts qui fondent l'inconscient, se dessinent des contours nouveaux pour la réflexion sur l'inconscient. Sans entamer directement le travail de mise en tension dialectique, alterner rapidement les conceptions psychanalytiques ou scientifiques de ces concepts fondamentaux, permet d'établir ce qui va pouvoir être soumis à la réflexion et de déplier ce qui peut devenir des points de jonction entre neurosciences et psychanalyse. Cela permet également de poser ce qui semble être des éloignements conceptuels profonds sur lesquels reposent, entre autres, les différences entre chercheurs des deux domaines et, plus sensiblement, les incompatibilités notoires entre les deux inconscients. La volonté de traiter en parallèle chaque conception de ces notions essentielles à la compréhension de l'inconscient permettra aussi d'illustrer la dialectique recherchée.

a/ La Perception

1. Reprise de la perception en neuroscience...

En neuroscience, la perception reste profondément centrale dans l'étude de l'inconscient et elle est un élément indispensable aux expériences en laboratoire, comme cela a été décrit plus haut. L'objectif des neurosciences est de rendre non-conscients des stimuli (masquage et amorçage). Plus généralement, elles s'intéressent à la façon dont le cerveau reçoit l'information et comment il la traite. La définition de la perception en devient cette capacité, chez les êtres vivants, à capter un stimulus par le biais de récepteurs capables de recevoir, traiter et transformer le signal reçu.

Les perceptions massivement étudiées sont les perceptions visuelles mais le spectre de la perception s'étend au cinq sens. Ainsi, lorsque les vibrations de l'air agissent sur le tympan, ce dernier va véhiculer les ondes aux os : l'enclume, le marteau et l'étrier. Ce dernier va alors transmettre les vibrations à l'oreille interne (la cochlée) dont l'intérieur est rempli de cellules

¹ RABEYROND T., *Les processus de symbolisation et de représentation comme espace transitionnel pour la psychanalyse et les neurosciences*, L'Evolution Psychiatrique, 81(1), à paraître.

nerveuses qui vont se mettre en action selon la fréquence du son. Il va donc y avoir une transformation d'une information mécanique (vibrations) en information électrique. Ces signaux sont envoyés vers le cerveau par le biais du nerf auditif jusqu'à un « centre de traitement de l'information auditive », en l'occurrence le cortex auditif primaire et non primaire. Là, l'information sera analysée et traduite afin d'être comprise.

Cela a été prouvé par les études des patients atteints de problématiques neurologiques lourdes, l'Evolution a offert différente voie de traitement cognitif de l'information (ici auditive). Il est aussi désormais établi que les voies du traitement de la perception ont diverses localisations cérébrales et utilisent parfois les mêmes voies qu'un traitement conscient. Certains sons font réagir très vite, de façon réflexe ; l'analyse de l'information est alors excessivement rapide pour permettre de se prémunir du danger et d'avoir une réponse motrice appropriée. En revanche, lors d'une discussion, l'analyse de l'information auditive est plus approfondie et engage des circuits neuronaux complexes. Ces mécanismes se retrouvent pour chacun des cinq sens : lorsque l'on touche une source de chaleur vive, une partie de l'information ne va pas jusqu'au cerveau et s'arrête à la moelle épinière. L'information est immédiatement renvoyée vers la main qui se retire alors même que la prise de conscience d'être en train de se brûler n'a pas eu lieu.

La perception est ce cheminement fait de nombreuses étapes, elles-mêmes complexes, qui va des récepteurs sensoriels à la prise de conscience ou du moins, au traitement inconscient de l'information. Car beaucoup de perceptions sont traitées sans que le sujet ait besoin d'y réfléchir ou même d'y faire attention. L'équilibre en est l'exemple le plus explicite : l'oreille interne, la vision, le toucher (les pieds) envoient sans cesse des informations au cerveau qui analyse ces informations et qui, sans que la personne ne s'y « arrête » pour y porter attention, les traite et envoie la réponse motrice appropriée pour que cette dernière ne tombe pas à chaque pas.

L'être humain perçoit *sans le savoir* et les neurosciences ont objectivé le fait que c'est d'ailleurs ce que l'on fait sans cesse massivement et principalement : à l'insu de la conscience du sujet, le cerveau reçoit et analyse une multitude de stimuli et les traite de façon non-consciente. Cela semble servir à organiser la pensée et à focaliser l'attention sur l'information à traiter consciemment, tout en continuant d'autres activités cérébrales nécessaires mais pouvant rester inconscientes. Le cerveau ne s'arrête donc jamais, y compris pendant les phases de sommeil. S'il existe un phénomène d'habituation à des perceptions constamment reçues, il est également possible de les voir s'aiguiser et se cibler selon que l'on oriente notre attention sur l'information que l'on souhaite traiter. Pour autant, la perception n'est pas à confondre avec la prise de conscience.

Une caractéristique de la perception, connue depuis des siècles mais particulièrement utilisée en neurosciences, est la propension à l'erreur et l'écart qu'il peut exister entre l'information et sa traduction « neuronale ». La structure cérébrale ne permet pas d'exploiter toutes les informations reçues (comme dans les gravures de M.C. Escher) et implique donc une perte, une erreur ou un choix d'information à traiter en priorité plutôt qu'une autre. Le cerveau ne pouvant analyser deux images en même temps, il choisit soit l'une, soit l'autre. Le contexte peut induire telle ou telle interprétation de l'image. A ce titre, la perception subliminale a montré comment l'inconscient cognitif pouvait participer d'un choix, d'un ralentissement ou d'une augmentation des performances¹. Si de façon subliminale (de façon non-consciente grâce à l'amorçage),

¹ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2008/2009.

l'expérimentateur fournit au cerveau une information facilitante induisant l'une des deux réponses, le cerveau sera plus prompt à choisir cette voie-là. Inversement, il est possible de ralentir ou d'entraver la rapidité des réponses, les choix des sujets ou leurs décisions par ce même système. Le cerveau peut donc être trompé, dupé par les voies de la perception : ce ne sont pas que des illusions car les deux informations perceptives sont justes mais le cerveau ne sait pas les traiter simultanément. C'est ici qu'interviennent la mémoire ou la prise de conscience qui seront respectivement abordées plus loin. A titre de remarque, certains cerveaux ont une structure anatomique telle qu'ils peuvent faire ce travail en simultané. Du fait de lésions ou d'une anomalie dans la structure cérébrale, certaines personnes sont capables de réaliser des performances extraordinaires là où le commun des mortels se trouve particulièrement malhabile. Cette réussite exceptionnelle est souvent couplée à des difficultés dans d'autres domaines tout aussi essentiels de la vie quotidienne.

Une autre remarque doit être rappelée concernant la perception sous le seuil de conscience : elle ne s'inscrit pas dans le temps. Si elle n'accède pas à la conscience, l'information perçue va disparaître des circuits neuronaux et n'aura donc plus d'influence sur le sujet. Son existence cérébrale est donc brève et ses effets s'estompent rapidement au cours du temps. Cette particularité de la perception est devenue l'un des arguments majeurs pour remettre en question l'hypothèse de la psychanalyse selon laquelle des aspects inconscients s'inscrivent non seulement dans le temps mais aussi « profondément » dans l'existence du sujet, ayant des effets sur ses comportements, ses choix, ses modes de vie etc.

L'avancée majeure en neuroscience concernant la perception est donc cette idée qu'elle puisse être intégralement inconsciente tout en ayant des effets (certains mais relatifs) sur le sujet. La seconde découverte significative est qu'il peut y avoir des traitements de haut niveau cognitif sans conscience. Ainsi, le traitement perceptif de l'information peut être particulièrement complexe tout en restant sous le seuil de la conscience. Grâce à l'étude de patients atteints de maladies neurologiques lourdes (cf. hémiparésie, prosopagnosie etc.), les chercheurs ont repéré qu'une perception pouvait avoir été traitée par les récepteurs sensoriels et même les voies neuronales spécifiques liées à ces récepteurs sans pour autant qu'elle n'accède à la conscience du fait d'une lésion cérébrale. Avec l'amorçage et le masquage, il est devenu possible de rendre non-conscients des stimuli y compris pour des sujets « sains ». De cette avancée sont nées d'innombrables expériences menant toutes au constat *scientifique* de l'existence d'un inconscient cognitif. Il ne s'agit plus simplement d'un domaine réflexe, acéphale et automatisé : les découvertes sont sans équivoques sur le fait que cet inconscient est capable d'effectuer des traitements cognitifs de haut niveau (lecture de mots, calculs, émotions).

Dans cette même perspective, l'étude du cerveau social a montré que la perception d'une présence et de la *nature* de cette présence avait une influence massive sur le comportement (présence d'un membre de l'équipe de recherche qui porte ou pas son attention sur le « cobaye »). Lorsque le cerveau perçoit un autre et selon la valeur que le sujet accorde à cette présence, les comportements et performances en sont modifiées et cela se fait de façon inconsciente : les sujets ne s'aperçoivent pas que cette présence a un effet sur eux. La disponibilité des ressources cérébrales varie donc selon cette présence et, toujours de façon inconsciente, la physiologie du corps s'en trouve modifiée. Mais cela est également possible avec la perception que l'on a de soi-même. Autrement dit, lorsque l'individu s'est forgé au fil des expériences personnelles, une certaine image de lui-même, cette dernière, à son insu, finit

par avoir une influence massive sur ces mêmes comportements ou performances¹. Dans des expériences menées auprès d'enfants en échec scolaire, il leur était demandé de reproduire la Figure de Rey (figure géométrique standardisée dont la reproduction par le patient permet de repérer des éléments de son développement ou niveau sur un plan neuropsychologique). Ce qui était modifié par les expérimentateurs était la consigne. Aux premiers, il était signifié que l'expérience allait porter sur une réalisation d'un dessin ; aux seconds, la demande évoquait clairement un exercice de géométrie. Dans les deux groupes, étaient rassemblés des élèves « repérés » de longue date comme étant en difficultés scolaires et mélangés avec des élèves n'ayant pas cette image de leur travail à l'école. Les élèves n'ayant pas cette habitude d'être perçus et ne se percevant eux-mêmes pas comme des mauvais élèves avaient des résultats sensiblement identiques quelle que soit la consigne. En revanche, les élèves dont il était habituel de dire qu'ils avaient des difficultés et se pensant comme des mauvais élèves, voyaient leurs performances chuter dès lors que la consigne évoquait un contexte scolaire (en l'occurrence « un exercice de géométrie »). Cette perception de soi, bien qu'elle ait eu besoin d'être à un moment donné consciente, en vient à avoir des effets inconscients sur le long terme. Des débats ont lieu au sein des neurosciences pour savoir s'il s'agit bien de perceptions du même registre que les perceptions subliminales. L'intérêt, dans ce travail, est de repérer que ce type de perceptions, qu'elles viennent de soi ou de l'effet de l'autre, a des conséquences de l'ordre de l'habituation et dans un registre devenu inconscient.

Les effets de la perception subliminale disparaissaient au cours du temps, mais ces autres expériences montrent que pourtant, si l'on s'extrait des perceptions « de laboratoire », la perception intervient dans l'inconscient et que ce dernier se modifie selon ces mêmes perceptions jusqu'à déboucher sur des modifications dans des actions pourtant conscientes. Ce type de perception est à discuter comme appartenant ou pas à l'inconscient cognitif proprement dit. Mais le fait que l'on observe, sous le seuil de conscience, les effets d'une perception « teintée » par un ressenti plus spécifique, interpelle et mérite d'être abordé.

Par ailleurs, il semble que le cerveau, grâce à ces amorces perceptives, ouvre un *espace de travail* dans lequel se trouve tout ce qui est proche de ce stimulus d'amorce, permettant ainsi de répondre plus rapidement que s'il n'y a pas d'amorçage subliminal². En présence de chaque perception pourtant non-consciente, cet « espace » crée des liens immédiats et cela a un effet sur les performances. Bien que les mécanismes restent mystérieux, cet effet de la perception subliminale a une influence sur les sujets.

Cet *espace de travail* contient tout ce qui est « à proximité » de la perception mais ce « à proximité » peu sans peine s'envisager comme universel mais également comme subjectif. En effet, ces « ouvertures » qui induisent, facilitent ou entravent la réponse, laissent entrevoir que le contenu de cet espace peut être en partie universel mais également et certainement en partie, propre à chacun. Ainsi, si la perception subliminale a une durée de vie courte, il est possible de supposer que ce qu'elle ouvre et donc, ce à quoi elle renvoie *pour* le sujet, pourrait influencer sur le devenir cérébral de cette même perception.

Ces constats sous entendent que l'accès à la conscience n'est donc, au regard de la totalité des traitements inconscients simultanés, qu'un événement « rare ». Les limites des effets de la perception subliminale dépendent d'autres facteurs comme l'attention ou lorsque du temps

¹ Huguet, P., *Introduction aux déterminants sociaux de la cognition : recherche fondamentale et application*, Séminaire au Collège de France, 02/2015.

² DEHAENE, S., *Le code de la conscience*. Paris, Odile Jacob, 2014, p. 89.

s'écoule entre la réception du stimulus (traité inconsciemment) et la réponse du sujet. La perception peut être entièrement automatisée (réflexes) mais également utiliser des circuits neuronaux *dédiés* à des traitements cognitifs particulièrement complexes et, jusqu'alors supposément « réservés » à la conscience. Le cerveau reçoit, traite et transforme *inconsciemment* les stimuli envoyés par tous les récepteurs sensoriels et tout ce cheminement en apparence simple, relève, en réalité, d'une structure cérébrale riche, complexe et vaste. Si l'une des voies d'analyse est entravée par une lésion, une partie de l'information est malgré tout, prise en compte par le cerveau et, dans une certaine mesure, cette analyse non-consciente de l'information influe sur nos choix et participe, à notre insu, à certaines de nos décisions. La perception, bien que son « existence neuronale » soit courte, reste infiniment variée et les « espaces de travail » qu'elle semble pouvoir ouvrir interrogent sur leurs contenus et leur portée. De même, une perception à laquelle le sujet est habitué semble disparaître de sa conscience, hors si cette dernière a une « portée » particulière, elle semble avoir des effets sur le long terme.

2. ... et en psychanalyse

Déjà présente dans les premières psychologies expérimentales, la perception l'est aussi au tout début de l'œuvre de Freud. Dès 1896¹, Freud la repère comme le premier des phénomènes qui conduit à l'inconscient (FIGURE 3). A cette période, il cherche ardemment à établir le lien entre les connaissances de son époque concernant la physiologie du cerveau et ses hypothèses théoriques². Si les évolutions concernant le concept d'inconscient ont éloigné Freud de l'étude de la perception, cette notion prend une place essentielle dans les premières années de ses recherches. Il ne la développera pas pleinement mais le fait qu'elle apparaisse aux origines de l'inconscient mérite de s'y arrêter.

En s'appuyant sur les premiers ouvrages fondateurs de l'œuvre freudienne, notamment *L'interprétation des rêves*, l'on s'aperçoit qu'il y attacha une importance qui, au regard du propos, devient capitale. Il est possible de repérer trois aspects théoriques essentiels dans la conception freudienne de la perception. Le premier est la perception comme lien au monde extérieur, automatique et froid, ce moment de la perception ne conserve rien de ce qui le traverse, il ne semble être pour Freud, qu'un support qui véhicule les informations. Le second est la perception comme enregistrement et donc comme moment d'ancrage dans le cerveau par le biais de neurones qui gardent en mémoire certains aspects de cette perception. Le dernier aspect est précisément le contenu de la perception et son devenir : ces perceptions enregistrées sont « chargées » d'impressions, elles ne sont pas neutres et Freud suppose que cela a une influence sur le sujet mais que de surcroît, cet effet reste inconscient car les perceptions les plus marquantes n'accèderaient pas à la conscience.

La première caractéristique est ce premier *contact* avec le monde sans lequel l'inconscient, d'après le jeune Dr. Freud, ne peut se construire. En 1896, l'inconscient n'est pas encore le système complexe et vaste développé plus tard mais il est déjà ce lieu où vont des « souvenirs conceptionnels » restant « inaccessibles au conscient ». Freud précise : « ce sont les neurones où apparaissent les perceptions et auxquels s'attache le conscient ». Aucune trace n'est conservée par ces mêmes neurones, c'est la tâche de la mémorisation. Cette première étape est

¹ FREUD S., *Lettre 52 de S. Freud à W. Fliess*, Espace Lacan, 1896.

² FREUD S., *Esquisse*, Document de travail : traduction Suzanne Hommel, avec la participation de André Albert, Éric Laurent, Guy Le Gauffey, Erik Porge.

un traitement « acéphale » de l'information se limitant à une réception des stimuli du monde extérieur. Cette proposition freudienne s'avère être particulièrement pertinente et moderne au regard des découvertes actuelles en neurosciences. De plus, Freud ne sépare pas le système cérébral des sens et commence d'emblée à poser les jalons d'un inconscient complexe en lien avec ces perceptions et leurs contenus (dont les plus marquants sont, d'après lui, « d'ordre sexuel »).

Toujours du registre de la perception, un second temps (percp. S.) devient le premier moment « d'enregistrements ». En dehors de toute conscience, des enregistrements s'effectueraient « suivant des associations simultanées ». Il emploie de nouveau ce système en deux temps dans son *Interprétation des rêves* où il insiste sur le fait que les perceptions premières ne peuvent conserver de trace. Il faut un second système pour laisser une trace mnésique mais ce dernier reste *du côté de* la perception. Cette mémoire de la perception, les neurosciences l'ont également repérée et classifiée en différentes mémoires sensorielles. A cette étape, l'une des caractéristiques primordiales de ces perceptions est qu'elles peuvent s'associer selon diverses modalités (simultanéité, excitation, ressemblance). La perception n'est plus simplement un maillon essentiel certes, mais foncièrement désincarné : elle s'enrichit d'une « impression ». Et Freud prolonge l'influence de la perception en ajoutant que « ce que nous appelons notre caractère repose sur des traces mnésiques de nos impressions ; et ce sont précisément les impressions qui ont agi le plus fortement sur nous [...] qui ne deviennent presque jamais conscientes ». Cette notion d'impression induit explicitement que ces perceptions ont un devenir inconscient dont l'importance pour la vie du sujet est massive.

Freud en vient à ce troisième aspect du non accès à la conscience d'impressions marquantes et qui n'est pas sans évoquer la question du refoulement. Les neurosciences questionnent son existence en démontrant qu'à l'heure actuelle, aucune donnée ne permet de repérer un phénomène qui, sans accéder à la conscience, puisse prétendre avoir un tel effet sur le sujet. Mais pour Freud le devenir d'une perception peut rester inconscient et son influence est notable : l'accès à la conscience n'est pas nécessaire pour voir une perception avoir un effet sur le sujet. C'est son intensité (notamment sur un versant sexuel) qui en assure l'inscription profonde dans l'inconscient et dans l'existence de la personne.

Ces trois aspects freudiens de la perception la mettent en lien direct avec la constitution de l'inconscient. Ils font émerger des propositions théoriques chez Freud qui méritent d'être reprises aujourd'hui. L'inconscient se constituerait, entre autres, au gré des associations perceptives et ce dont elles sont porteuses augure déjà de leur avenir dans l'appareil psychique. Ce qu'elles deviennent ensuite, de par les « remaniements » *dans* l'inconscient, se lie sans peine à la mémoire mais aussi au langage et dans le temps. Certaines peuvent même rester intactes au cours du temps (traumatisme).

Un autre aspect témoigne de l'importance de la perception chez Freud : le dispositif même de la cure analytique. Freud va abandonner peu à peu l'hypnose au profit d'un travail de parole. Il va également faire en sorte que les interventions du psychanalyste soient de moins en moins explicites pour éviter tous les phénomènes de suggestion. Mais surtout, Freud va s'apercevoir, notamment dans son travail auprès des hystériques, que le dispositif en face à face présentait des obstacles aux objectifs de la cure : les patientes, en voyant les réactions du psychanalyste,

pouvaient modifier leur discours¹. Cela devenait une entrave à la « libre association », les patients *percevant* les effets de leur parole sur le thérapeute. En positionnant le psychanalyste hors du champ de vision du patient, Freud permettait à ce dernier de se libérer des effets de sa propre perception et donnait à l'association libre les moyens de sa pleine expression. Si la perception est constitutive de l'inconscient, elle est un frein à son travail : pour accéder à l'inconscient, il fallait s'émanciper massivement de la perception. Freud prenait visiblement au sérieux cette prévalence des sens sur le discours, la pensée consciente et les actes. Ce repérage de l'effet de la présence d'un pair (ne serait-ce que par son regard ou même son attention) a été évoqué plus haut concernant l'approche neuroscientifique de la perception.

Freud, visionnaire sur ce point et logique dans les objectifs thérapeutiques qu'il s'était fixés, avait saisi l'importance et le poids de la perception sur nos comportements. Il en avait repéré l'aspect « premier » et inéluctable, saisissant que si l'on ne pouvait décemment pas imaginer s'en débarrasser, il fallait proposer un dispositif qui la contourne suffisamment pour libérer la parole et espérer voir ainsi émerger ce qu'il avait défini sous le nom « d'inconscient ». La conscience d'un autre laissait la place à l'inconscience de sa parole.

Prolongeant ses premiers constats et pour avoir accès aux « enregistrements » (percep. s. → inconscient → préconscient), Freud va réduire les effets de la perception de soi et de ses propres dires en invitant le sujet à dire « ce qui [lui] vient à l'esprit »². A cette seule demande, le sujet est soumis et cela dans une perspective simple : faire en sorte que le patient échappe à son propre discours. La perception de soi et le contrôle habituel de la parole, s'efface au profit des éléments inconscients qui émergent de ce même discours. En faisant en sorte d'émanciper son patient de la perception de soi ou de l'analyste, obstacles à l'expression des formations de l'inconscient, Freud donne simultanément à la psychanalyse, une éthique. Lacan ne dit pas autre chose en constatant que les résistances au cours de la cure peuvent venir du psychanalyste lui-même³.

La perception est certainement une des notions les plus anciennes pourtant tombée en désuétude chez les psychanalystes. Elle est présente dans les tous premiers travaux de Freud et va le rester les premières années de son élaboration théorique (L'Esquisse → L'Interprétation → 1^{ère} Topique) jusqu'à l'élaboration de la seconde Topique. Elle ne tombe pourtant pas en disgrâce du fait d'une quelconque inutilité théorique et le dispositif de la cure analytique montre combien Freud y a attaché de l'importance. Elle disparaît peu à peu au profit de l'approfondissement du fonctionnement même de l'inconscient et de la description de plus en plus étoffée qu'en fera Freud. Mais dans les premiers temps, Freud l'envisage comme les deux premières étapes de l'accès d'une information à l'inconscient. Elle est la source à laquelle s'abreuve l'inconscient et trouve alors un devenir dans la mémoire.

¹ BERGMANN J.F., in FREUD, S., *La technique psychanalytique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1953, p.2.

² FREUD S., *Les 5 psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990, p. 202.

³ LACAN, J., *Le Séminaire Livre 2 Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1955, p. 267.

b/ La Mémoire

1. Descriptif actuel des différents types de mémoires

Il est difficile de donner, même à l'heure actuelle, un tableau définitif et précis des mémoires disponibles chez l'homme. Les dénominations ont peu à peu évoluées amenant parfois une certaine confusion dans le découpage des mémoires. Pour autant, une taxonomie paraît aujourd'hui faire consensus, tout en restant soumise aux modifications liées aux découvertes de la science (Figure 7). Chacune de ces mémoires a un rôle spécifique et elles sont liées entre elles par le biais des connexions neuronales et les jonctions qui existent entre les différentes aires du cerveau. De son côté, L'I.N.S.E.R.M. sépare spécifiquement cinq mémoires¹ que sont la mémoire perceptive, la mémoire procédurale, la mémoire de travail (à court terme), la mémoire sémantique et la mémoire épisodique. Selon l'activité mentale du sujet, la ou les mémoires vont activer des zones cérébrales distinctes.

En lien avec la thématique de ce travail, il est aussi possible de distinguer les différents types de mémoires selon qu'elles sont inconscientes ou conscientes. Cette description permet d'en proposer une lecture spécifique en mettant en exergue les aspects non-conscients et conscients de chacune des mémoires et leur accession à la conscience ou à l'inconscient.

Les premières, largement inconscientes, sont regroupées sous le terme de mémoires implicites ou non déclaratives. Elles englobent les mémoires sensorielles, la mémoire procédurale (procedural skill ; faire du vélo, marcher), l'habituation ou la sensibilisation² (non associative), le conditionnement (conditioning ; sursaut, peur), l'amorçage (priming) ou encore les empreintes (attachement des premières secondes de vie). Notons que, si elles émergent puis disparaissent rapidement, elles sont parfois classées dans les mémoires à long terme du fait de leur inscription profonde dans le cerveau et durable dans le temps : le sujet ne les convoque plus consciemment une fois qu'elles sont enregistrées.

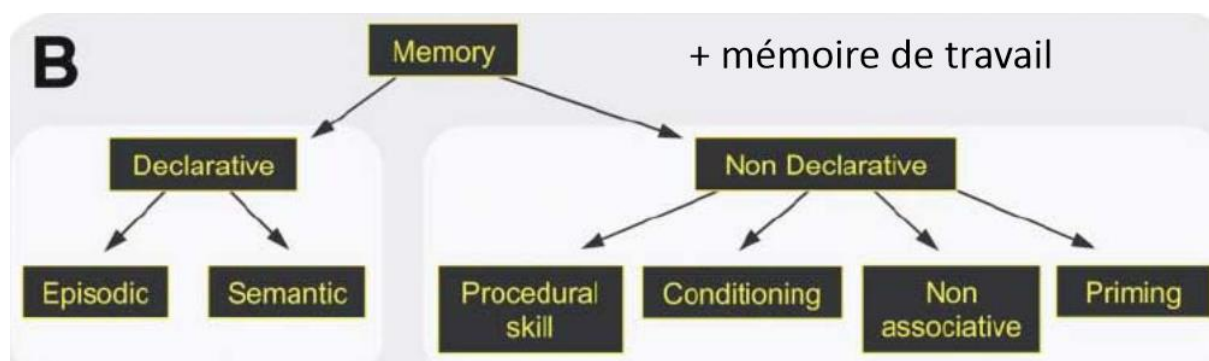


FIGURE 7 : Les différents types de mémoires

S. Dehaene reprend ici la répartition des mémoires partagée par la communauté scientifique aujourd'hui. Il y ajoute la mémoire de travail qui a une place toute particulière notamment pour les apprentissages mais également dans la question de l'inconscient et de son lien avec les mémoires.

DEHAENE S., Cours au Collège de France « *Fondements cognitifs des apprentissages scolaires* », Session « La mémoire et son optimisation », 2015.

¹ I.N.S.E.R.M. (Coll. EUSTACHE F.), *Mémoire*, Dossier d'information, www.inserm.fr, 2014.

² Bruit du train passant à côté du logement, la cloche d'église qui sonne etc. pour ceux qui sont « inoffensifs » ; mais cette mémoire peut déclencher des réactions vives comme la fuite ou l'agressivité pour d'autres stimuli générant une impression le danger (explosion, bruit soudain etc.)

Concernant la mémoire sensorielle, chaque sens possède une mémoire « spécifique »¹. La mémoire visuelle ou iconique, la mémoire auditive ou échoïque, la mémoire olfactive, la mémoire tactile, la mémoire gustative voire la mémoire kinesthésique. La plus grande partie des études se font sur les deux premières mémoires (visuelle et auditive). En apparence plus facile à tester, elles sont le support de nombreuses expériences qui cherchent à étudier d'autres phénomènes comme l'inconscient. De plus, la mémoire des odeurs, par exemple, s'avère moins développée chez l'être humain. Des souvenirs peuvent être liés à ces mémoires sensorielles : ceux issus des mémoires échoïque et visuelle supportent d'ailleurs une large part de nos apprentissages. Cette mémoire sensorielle est excessivement courte, elle ne dure que quelques centièmes de milliseconde et ne dépasse pas deux secondes. Elle code précisément l'information que les sens reçoivent et opère une première sélection parmi toutes ces informations. Pour ces mémoires sensorielles, le traitement n'est pas *excessivement* complexe mais il permet déjà de faire entrer, dans les réseaux neuronaux, des informations. Ces dernières vont ensuite être traitées par la mémoire à court terme, si elles ont « besoin » de devenir conscientes.

La mémoire procédurale est celle de l'acquisition et la conservation des apprentissages sensori-moteurs : faire du vélo, marcher, nager etc. Tout ceci n'est pas inné, le sujet l'apprend mais une fois que cela est intégré dans la mémoire, le sujet fait ces actes inconsciemment. Autrement dit, il n'a pas à se *souvenir* explicitement des mouvements nécessaires à la marche pour marcher : il n'y a pas d'exercice de pensée consciente.

Parmi ces mémoires non déclaratives, s'y trouve également l'habituation. Elle renvoie au fait de ne plus porter attention à un stimulus qui se répète régulièrement dans le temps. Le sujet « prend l'habitude » d'entendre les aiguilles de l'horloge, du train qui passe près du lieu de vie etc. La personne n'y prête plus attention et « ignore » ces stimuli. Elle relève de l'implicite étant donné que le cerveau a encodé l'information, la garde constamment en mémoire et inhibe les circuits de son traitement.

Proche de cette mémoire, se trouve le conditionnement au sens le plus pavlovien du terme. L'expérience est devenue largement célèbre : un chien salive automatiquement lorsqu'une lumière s'allume car il a en mémoire que cet éclairage signifie l'arrivée de la nourriture alors même qu'il n'y a pas encore de nourriture. Cette mise en mémoire spécifique peut être élargie à tous les liens faits, par le cerveau, entre les stimuli. Une fois « conditionné », le cerveau va générer une réponse physiologique sans que le sujet n'en ait conscience. Bien entendu, cela reste au niveau de l'inconscient, ce qui pose une limite à ces conditionnements.

Enfin, certains ajoutent l'empreinte à ces mémoires procédurales. L'empreinte est cette aptitude à, très précocement, s'attacher à une caractéristique, un objet, un être et au final, à s'en *imprégner*. Cela se retrouve dans la théorie de l'attachement, très répandue et reconnue aujourd'hui pour les êtres humains, mais existe également dans le règne animal où l'oisillon, tout juste sorti de l'œuf, s'attachera à la première présence qui l'entoure fut-elle une balle en plastique². Le lien qui en découle est, aux yeux de certains chercheurs, essentiel pour l'existence future de ces êtres fraîchement venus au monde.

Toutes ces mémoires relèvent de l'inconscient étant donné que le traitement de l'information n'accède pas à la pensée consciente du sujet. Pour certaines, c'est au cours du temps qu'elles

¹ LIEURY A., *Le livre de la mémoire*, Dunod, Paris, 2013, p. 168.

² CHAPOUTHIER G., *Jusqu'où la famille nous conditionne-t-elle ?*, Sciences Humaines, 264, p. 36.

deviennent pleinement inconscientes : une fois « enregistré », le fonctionnement cérébral ne nécessite plus le passage par la conscience.

La mémoire à court terme (dite parfois primaire) est définie comme une mémoire immédiate¹. Elle n'est donc pas pleinement consciente car des processus y ont lieu sans que le sujet ne s'en aperçoive. Pour autant, elle n'est pas, comme les précédentes, totalement inconsciente car peuvent s'y effectuer des opérations mentales qui impliquent une prise de conscience. Cette mémoire bien que neurologiquement vérifiée aujourd'hui, vient de la cybernétique (Wiener, 1948) : elle organise les informations reçues. Cette première étape va permettre à un nombre plus restreint d'informations d'être reproduites afin de s'inscrire de façon plus durable dans la mémoire du sujet (circuit de répétition). Ce temps dit de « rémanence » ne dépasse pas les deux minutes. Si un évènement (surprise, détournement de l'attention etc.) empêche ce temps de reproduction de l'information dans les circuits corticaux, l'information sera perdue.

L'oubli donne donc des indications sur le fonctionnement cérébral : le cerveau ne conserve que très brièvement certaines informations et les « oublie » très peu de temps après les avoir reçues. L'expérience montre que soit l'information n'est pas relayée et cette mémoire à court terme a joué son rôle de « sélection », soit un élément extérieur a entravé le circuit de répétition et a conduit à l'oubli.

La mémoire à court terme est un « système de stockage passif »² mais des opérations plus complexes peuvent s'y produire et un véritable « travail » peut s'y accomplir. Mais souvent, mémoire à court terme et cette « mémoire de travail » sont confondues. R. Gil avance cependant qu'il faut les différencier. Il lui apparaît important de ne pas limiter la mémoire à court terme à la mémoire de travail (et inversement) qui semble être une spécificité *au sein* de la mémoire à court terme. En effet, l'information est stockée un temps dans la mémoire à court terme. Là, la mémoire de travail permet de réaliser certaines opérations sur cette même information en la liant notamment avec les mémoires à long terme. Ce travail se fait sur un mode principalement conscient. Une partie de l'attention est consacrée à cette organisation et au traitement de cette information. Cette mémoire essentielle à la construction d'une réflexion a donc des capacités limitées. En effet, Miller³ va, par l'expérience, montrer que cette mémoire peut emmagasiner environ 7 informations (lettres, mots, phrases sons, etc...). Au-delà de cette limite, rares sont ceux qui peuvent intégrer plus d'informations sans en passer par l'apprentissage.

Enfin, dans la mémoire à long terme, il faut distinguer deux types de mémoire selon la consolidation du souvenir : la mémoire secondaire et la mémoire tertiaire. La remémoration, lorsque ces mémoires sont sollicitées, relève d'un traitement conscient. Pour autant, en dehors de ce moment, elles restent inconscientes puisque *stockées* dans le cerveau. Mais ce stockage des mémoires à long terme interroge : une information stockée dans l'une de ces mémoires « durables » peut-elle influer à *l'insu* du sujet, sur le fonctionnement conscient, quotidien etc. ? Au regard des spécificités de ces mémoires, la question peut en effet être posée.

La mémoire secondaire est rendue possible par le codage puis le stockage des informations passées par la mémoire à court terme. Ce stockage se fait selon différentes modalités

¹ GIL R., *Neuropsychologie*, 6^{ème} édition, Elsevier Masson, Issy-les-Moulineaux, 2014.

² *Ibid.* p. 192.

³ MILLER G.A., *The magical number seven, plus or minus two, some limits of our capacity for processing information*, *Psychological Review*, 63, 1956, pp 81-97.

(sémantique, spatiale, temporelle, affective...) et une catégorisation de l'information s'opère selon ses propres caractéristiques. Grâce aux liens qui s'établissent dans le cerveau, l'information « s'ancre » plus profondément et peut faire retour par la remémoration grâce à la proximité sémantique, spatiale etc... Le nom d'une fleur va, par exemple, être stocké dans la catégorie sémantique des fleurs (c'est le sens que l'on met sur les choses du monde), mais aussi temporelle (le moment où on l'a vue, y a pensé etc.), spatiale (dans un lieu précis), affective (ces dernières n'étaient pas dans n'importe quelles mains).

Ce qui rend les informations contenues dans la mémoire secondaire plus ou moins précises, ce sont la répétition et les émotions qui y sont liées. Ces deux phénomènes vont permettre d'inscrire l'information dans un réseau beaucoup moins évanescant que celui de la mémoire à court terme. Si une information est répétée de façon constante et régulière par le sujet, cette dernière va s'inscrire dans la mémoire à long terme de façon massive (apprentissage). A cela s'ajoute une donnée émotionnelle qui a toute son importance : lorsqu'à une information est rattaché un souvenir ayant une charge émotionnelle, elle peut également s'inscrire de façon plus prégnante dans cette mémoire à long terme.

Dans cette mémoire secondaire, se trouve la mémoire épisodique qui s'étend également à la mémoire tertiaire. Cette mémoire épisodique est celle des souvenirs personnels, ce sont les événements de la vie que la personne peut se remémorer et qu'elle aura fait siens. L'information encodée l'est donc par le biais du contexte dans laquelle elle a lieu. Il y a des modalités d'encodage qui peuvent être différentes mais dans ce cas, on retrouve les modalités de lieu (spatiales), de temps (temporelles), d'émotions (affectives) mais aussi sémantiques (par le lien avec des mots).

C'est d'ailleurs une réflexion actuelle chez les chercheurs de savoir si cette mémoire épisodique ne découle pas de la mémoire sémantique¹. En effet, la mémoire sémantique, tout comme l'épisodique, relève de la mémoire secondaire et tertiaire. Elle est la mémoire des connaissances générales du sujet, elle renvoie à la culture, la connaissance des règles sociales etc. Elle contient le savoir académique accumulé par le sujet sans lien avec son histoire personnelle. Elle s'organise en réseau et catégorise l'information selon le sens qu'elle porte (Rose → Fleurs → Végétaux → etc.). Cette hiérarchisation permet un stockage important d'informations dans le cerveau et l'accès à l'information lors de la remémoration s'en trouve simplifié. C'est donc cette mémoire qui stocke le sens des mots sans lequel le langage devient impossible.

Alain Lieury souligne qu'il est cependant difficile de séparer ces deux mémoires. L'une ne va pas forcément sans l'autre. Certaines de nos connaissances empiriques sont d'autant mieux intégrées qu'elles sont liées à un souvenir émotionnellement fort et relevant donc de notre vécu. De même, Roger Gil considère² que les nouvelles connaissances acquises et les événements de la vie quotidienne relève plutôt de la mémoire épisodique avant de peu à peu se « décontextualiser » pour rejoindre la mémoire sémantique qui en fait des connaissances générales : l'enfant peut se souvenir d'événements ou d'apprentissages faits à l'école mais plus grand, il ne se souviendra guère de ce contexte scolaire, il en aura fait des connaissances didactiques pour lui-même.

Enfin, la mémoire tertiaire est la mémoire qui a connu une consolidation, autrement dit, il existe des souvenirs durablement inscrits dans les systèmes neuronaux. Ces souvenirs anciens sont ceux qui ne sont pas affectés dans certains cas d'amnésie. Lorsque le malade, du fait d'une

¹ LIEURY A., *Le livre de la mémoire*, Dunod, Paris, 2013, p. 212.

² GIL R., *Neuropsychologie*, 6^{ème} édition, Elsevier Masson, Issy-les-Moulineaux, 2014, p. 200.

lésion ne peut se créer de nouveaux souvenirs ou se rappeler de certaines connaissances acquises, il va pourtant conserver ces souvenirs archaïques. Si l'information a pu être consolidée, elle devient *indépendante* et une dernière mémoire relève spécifiquement de cette catégorie : la mémoire autobiographique. Elle permet de se constituer une histoire, sa propre histoire. Elle est faite de souvenirs inscrits de façon durable qui peuvent donc être liés à un contexte (spatio-temporel, émotionnel) mais également sémantique (la personne ne se souvient pas du contexte mais sait que cela lui est arrivé ; ou encore, elle sait que chaque année elle part en vacances à tel endroit, le contexte disparaît au profit d'un savoir didactique). La mémoire autobiographique participe donc de la constitution d'une identité ; identité qui s'inscrit et se modifie tout au long de la vie puisque le sujet garde en mémoire des événements considérés comme révélateurs de ce qu'il est. Son ancrage cérébral est si important qu'il paraît légitime de se demander si, alors même que le sujet n'évoque pas forcément un de ces souvenirs autobiographiques, de se demander si elle n'a pas une influence sur le quotidien du sujet.

Il existe de nombreuses autres formes de mémoires spécifiques : visuo-spatiale, lexicale, imagée, des visages etc.¹ La mémoire est découpée en différentes spécialisations et chacune d'elles a une fonction. D'aucun considère que la mémoire repose sur de l'inné². Il y a une part de génétique à l'apprentissage et aux performances de la mémoire. Mais de façon très répandue aujourd'hui, il est entendu que l'environnement (et donc l'épigénétique) joue un rôle essentiel dans la constitution de la mémoire. C'est un domaine qui se renforce, s'enrichit, se développe selon l'éducation que l'on reçoit. Étant donné l'immense capacité du cerveau à se modifier tout au long de la vie, on peut même considérer que l'on peut « faire travailler » nos mémoires à tous les âges. Il faut un apprentissage, un travail de répétition pour que la mémoire perdure sans négliger les émotions qui peuvent y être rattachées.

Il n'y a donc pas de « centre » de la mémoire dans le cerveau. Les maladies neurologiques où des lésions viennent entraver le travail d'encodage et de mémorisation révèlent quantité de particularités de la mémoire. Pour le patient que Claparède piquait à la main³, l'information a été mémorisée et cette mémoire, bien que souvent moins efficace, opère toujours. Ici, c'est la remémoration consciente de l'événement de la veille qui est rendue impossible. De même, lorsqu'une personne est atteinte de ce type d'amnésie, elle peut apprendre. Si l'apprentissage est plus long, les performances sont de plus en plus satisfaisantes. Or, le patient ne se souvient pas de l'exercice réalisé la veille et il a l'impression, chaque jour, de faire « pour la première fois » cet apprentissage (comme pour le célèbre patient HM de B. Milner).

2. Interrelations entre les inconscients et la mémoire

La description qui précède offre la possibilité de repérer ce qui, dans la mémoire, relève de l'inconscient ou de la conscience. Pour autant, restent en suspens des aspects qui, dans cette approche académique, n'apparaissent pas. Il est, en effet, important de pointer que l'inconscient repose sur certains aspects de la mémoire. À l'inverse, des mémoires sont constitutives de l'inconscient étant donné qu'elles ne fonctionnent que sur ce mode non-conscient. C'est grâce à cette position vis-à-vis de ses ressorts non-conscients que la mémoire, au sens large, devient un concept fondamental de l'inconscient.

¹ LIEURY A., *Le livre de la mémoire*, Dunod, Paris, 2013.

² CHAPOUTHIER G., *Jusqu'où la famille nous conditionne-t-elle ?*, Sciences Humaines, 264, p. 37.

³ Cf. Partie I. 1 b/ 1.

Un dernier aspect permet de lier l'inconscient et la mémoire : au regard des descriptifs de chaque mémoire, il apparaît que lorsque l'information est « enregistrée », elle n'a plus besoin d'être consciente sauf dans la mémoire à court terme et celle de travail. Ces dernières permettent la manipulation de l'information et imposent donc un traitement principalement conscient. Mais pour toutes les autres mémoires, une fois inscrite, l'information devient inconsciente jusqu'à son rappel. Mais son existence ne se limite pas à ce rappel conscient : elle peut être convoquée par des moyens discrets et avoir une influence sur un mode non-conscient. Cela vaut pour la mémoire à court terme et la mémoire de travail dans une mesure certainement moindre mais qu'il faut souligner. La mémoire et l'inconscient entretiennent donc des liens subtils mais conséquents.

Les mémoires implicites sont spontanément considérées comme inconscientes (Figure 8). Mais elles témoignent aussi de la façon dont une information devient inconsciente ou *peut* devenir inconsciente dans l'après-coup et le rester sur le long terme. Ce type de mémoire indique qu'il n'y a pas chronologiquement une primauté de l'inconscient. Ce dernier ne peut se constituer qu'à être, *une fois au moins*, traversé par une mémorisation première. Les mémoires implicites offrent ainsi à l'inconscient une temporalité. Dans chacune d'elles, à l'exception de l'empreinte, c'est la répétition de l'action (procédurale), du stimulus (habituation et conditionnement) qui va faire que, peu à peu, l'inconscient va permettre au sujet de ne plus focaliser son attention sur ces aspects. L'apprentissage joue donc un rôle essentiel car c'est par lui, entre autres, que sont rendues inconscientes masses d'informations. La mémoire implicite, c'est ce qui inscrit ces apprentissages dans le cerveau et en rend la restitution inconsciente. L'inconscient repose donc sur cette série d'accumulation de connaissances ou répétitions de stimuli ayant tous pour point commun d'avoir été suffisamment réitérés pour être mémorisés et de fait, ne plus faire appel à la conscience pour les réaliser. Cet aspect très particulier de la mémoire a largement été repris sous la forme de « boucles » (comme le modèle MNESIS de Desgranges et Eustache, 2003) qu'effectuerait l'information dans la mémoire : en passant par diverses étapes de la mémorisation (mémoire de travail, apprentissages, mémoires à long terme), des informations vont alors devenir inconscientes.

L'empreinte interroge davantage sur son aspect premier. Il est difficile de saisir la ligne tenue entre l'inconscient et la prise de conscience chez le nouveau-né. Pour autant, le lien avec l'inconscient se trouve dans l'instantanéité avec laquelle ce premier attachement s'opère. Bien que les capacités cérébrales du nourrisson ne cessent encore de surprendre, ses possibilités pour organiser une pensée consciente qui tendrait à « choisir » cette figure d'attachement semblent minimes. Ce mystérieux lien relèverait d'un fonctionnement inconscient au sens strict étant donné qu'il y a une conscience de cette présence mais le lien qui se crée lui, reste inconscient pour le nourrisson. Très rapidement, ce lien devient conscientisable, l'enfant mémorise diverses spécificités de cette présence (voix, odeur, intonation, etc.). Mais les effets de la présence de cet autre sur le nourrisson restent, eux aussi, inconscients (Cf. études sur le cerveau social citées plus haut). L'empreinte questionne donc sur le « primat » de l'inconscient fut-il cognitif ou freudien.

Concernant la mémoire, il ne s'agit pas simplement de l'inconscient comme *adjectif* (mémoires « inconscientes »), mais de l'Inconscient comme nom, comme *registre* constitué par les événements qui s'y passent mais aussi point de départ d'événements qui en résultent.

Freud fait d'ailleurs de l'inconscient le lieu (topique) où se trouve la mémoire. La mémoire et la conscience n'auraient donc pas de liens : elles se rejetteraient mutuellement. L'intrication

qu'il existe entre mémoire et inconscient apparaît dès les premiers écrits de Freud. Que ce soit dans ses lettres à Fliess jusque dans « L'interprétation des rêves », ou encore les « Etudes sur l'hystérie », il revient sur cette notion. Il attache une importance toute particulière aux « traces mnésiques » qui viennent s'inscrire dans l'inconscient. S'il va les différencier, ce n'est pas par le biais de leurs fonctions comme en neurosciences, mais par leur devenir quant à la conscience. Freud s'attacha à différencier les traces qui pouvaient accéder à la conscience et celles qui étaient définitivement *forclouses* à l'inconscient sauf à être suffisamment déformées et rendues « acceptables » à la conscience.

Se dessine ici ce qui fait débat en neurosciences : le refoulement. Pour S. Dehaene, ce processus ne trouve pas de résonance dans les découvertes actuelles. P. Buser, à l'inverse, lorsqu'on lui soumet que de la théorie freudienne il ne resterait que le refoulement, répond par la positive¹. Pour Freud, il est le rempart de la conscience et de fait, le réservoir de l'inconscient.

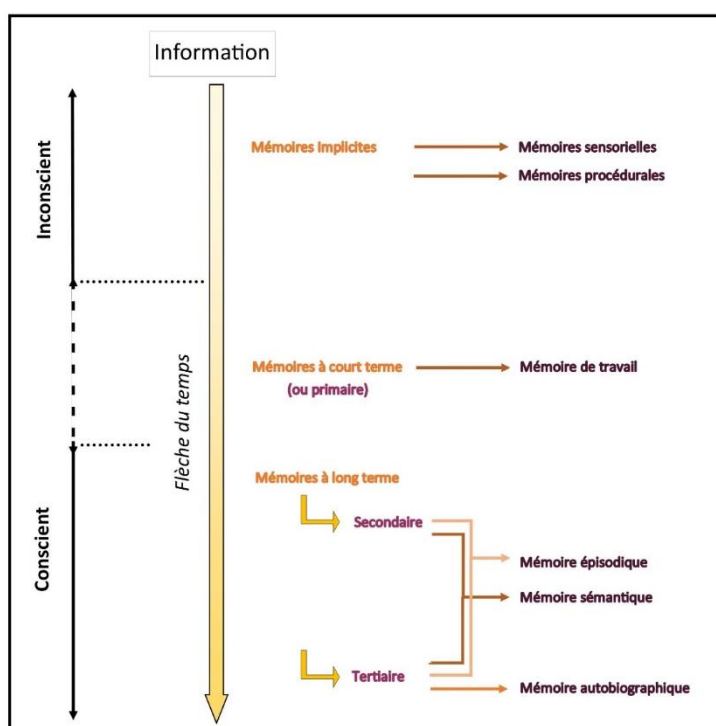


FIGURE 8 : Résumé des différents types de mémoires selon leur inscription dans l'inconscient ou la conscience

Cette organisation fait apparaître deux particularités qu'il faut souligner. La première est que les mémoires implicites peuvent également être considérées comme des mémoires « sur le long terme » mais s'exprimant sur un mode inconscient. La flèche du temps montre donc comment une information peut effectuer un « trajet » et solliciter les différentes mémoires mais ne doit pas être prise en compte une fois cette même information codée. Inversement, le second aspect que ce résumé permet de questionner est le registre inconscient des mémoires secondaire et tertiaire. L'exemple du cerveau social permet en effet, au-delà du niveau perceptif, de questionner les effets non-conscients de l'image que l'on conserve de soi dans la mémoire autobiographique. Les trois mémoires à long terme auraient donc une importance capitale dans le registre inconscient alors même qu'elles seraient l'apanage de la conscience.

¹ BUSER, P. *L'inconscient résiste à l'expérimentation*, La Recherche, n° 394, 2005, p. 61.

Freud évoque dans les premières années, des « enregistrements » mais ces derniers se font avant la conscience (Figure 3). Il avance que « la mémoire n'est présente non pas une seule mais plusieurs fois »¹. Elle intervient au moment de ce qu'il nomme *percp.s.*, puis dans le moment inconscient puis dans le préconscient. Le premier temps d'enregistrement sert à mémoriser les perceptions et il note immédiatement qu'il est exclu que cela accède à la conscience. Dans le second temps, celui de l'inconscient, l'enregistrement s'enrichit par associations dont il suppose qu'elles puissent être rapprochées dans « un rapport de causalité ». Dans les derniers enregistrements, ceux du préconscient, il ajoute la dimension du langage au travers des représentations verbales. Autrement dit, dans ce dernier temps de mémorisation, il conçoit que l'enregistrement puisse en venir à la conscience mais « d'après certaines lois » et par le biais d'une « cogitation secondaire, [...] probablement liée à la réactivation hallucinatoire de représentations verbales ».

Ainsi, la mémoire, pour Freud, est un système d'enregistrements qui se font en plusieurs étapes, à des moments différents et dans des systèmes distincts. Le point commun de ces enregistrements est d'être constamment tenus à l'écart de la conscience : il n'y aurait pas de mémoires qui nécessitent la conscience. En 1896 puis en 1920 dans « L'au-delà du principe de plaisir », Freud va bien plus loin en affirmant ce que J.-B. Pontalis et J. Laplanche nomment une « incompatibilité » profonde entre la mémoire et la conscience. Dans la Lettre à Fliess, cette particularité freudienne se retrouve dans un aparté à propos du système neuronal puisque Freud suppose que « les neurones de l'état conscient seraient là encore des neurones de perception et en eux-mêmes étrangers à la mémoire ». Cette idée de neurones *de l'état conscient* disparaît aujourd'hui : une activation des mêmes neurones est possible en état conscient ou inconscient. Mais l'intérêt concernant le propos se situe dans la fermeté de la position freudienne qui éloigne définitivement la mémoire de la conscience. Cette vision s'appuie sur une idée qui reste en partie du moins, cohérente au regard des découvertes récentes. Freud supposait qu'il ne nous était « pas facile de croire que des traces durables de l'excitation soient laissées aussi dans le système Perception-Conscience. Si elles restaient toujours conscientes, elles limiteraient bientôt la capacité du système à recevoir de nouvelles excitations »². Or, le cerveau ne peut, en effet, conserver sans cesse à la conscience l'ensemble des informations qu'il reçoit. De même, les informations qui sont maintenues en mémoire de travail pour y être « manipulées » sont stockées ensuite dans la mémoire à long terme pour y être piochées plus tard. La spécificité de la position freudienne est qu'il en déduit une impossibilité à faire se conjindre conscience et mémoire. De fait, la mémoire relèverait principalement de l'inconscient et inversement, l'inconscient serait un système d'enregistrement de traces mnésiques dont la teneur prendra, au fil du développement de la psychanalyse, une importance capitale.

Pour en venir au refoulement, il est possible de s'appuyer sur ce qui en indique l'existence d'après Freud : le refoulé et surtout son « retour ». Le refoulé est le « représentant psychique, trace mnésique ou souvenir qui a subi le refoulement dans l'inconscient »³ et son retour est le « processus par lequel les éléments inconscients refoulés tendent à réapparaître ». Dans son

¹ FREUD S., *Lettre 52 de S. Freud à W. Fliess*, Espace Lacan, 1896, p. 1.

² FREUD S. « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de Psychanalyse*, Version numérique, Traduction de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch revue par l'auteur, 1920, p. 24.

³ CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

travail auprès des patients, Freud avait, en effet, constaté que des éléments revenaient à la conscience du patient mais sans pour autant que ce dernier ne les convoque. Ces « rejets » de l'inconscient ont néanmoins subi des modifications pour réaliser l'exploit de dépasser la barrière du refoulement. Ils sont un compromis entre ce que la conscience (le Moi) peut accepter et ce qu'ils représentent dans la vie psychique inconsciente (fantasmes, complexes, désirs etc.). Ces derniers prennent de multiples formes que Freud détaillera dans la « Psychopathologie de la vie quotidienne » et outre les rêves et les lapsus, il convient de rappeler qu'il peut aussi s'agir du « mot d'esprit ». Toutes ces manifestations de l'inconscient font irruption dans la conscience, mais le fait qu'elles aient subi une transformation fait que le patient lui-même, ne peut s'apercevoir de la symbolique dont ils sont les porteurs. L'interprétation sert d'ailleurs à cet effet : en pointant ce retour du refoulé, l'analyste met la lumière sur ce qui, du discours conscient, relève de l'inconscient et qui *parle* du sujet. En lui faisant prendre conscience de ses dires et des aspects inconscients qu'ils renferment, le psychanalyste redonne au sujet un savoir sur lui-même que la contingence et la construction psychique avaient rendu silencieux.

Le retour du refoulé témoigne donc d'un système (entre autres, *mnésique*) qui éloigne de la conscience tout ce qui peut devenir, pour le sujet, difficile à penser¹. Pour autant, il ne s'agit pas simplement de tenir à distance le mauvais souvenir, les moments difficiles etc. Le refoulement opère de façon plus générale et « isole » de la conscience les traces mnésiques dont le contenu est susceptible de générer du déplaisir². F. Ansermet et P. Magistreti ont largement développé cet aspect du plaisir dans leurs travaux reliant psychanalyse et neurosciences³. Ce qu'il s'agit ici de pointer, concernant la mémoire, est ce mécanisme du refoulement proprement dit. Pour Freud, il est en lien avec cette notion de déplaisir, elle-même faisant référence à un « incident » d'ordre sexuel. Peu à peu cette vision s'élargira pour devenir plus globalement le « processus de mise à l'écart des pulsions »⁴. Freud suppose un refoulement « originaire » et note d'ailleurs qu'avant le refoulement, d'autres mécanismes peuvent se mettre en place pour « faire avec ces pulsions ». Mais la fonction du refoulement proprement dit, c'est d'aiguiller et d'enfermer, dans l'inconscient, des représentants de la pulsion que la conscience du sujet ne pourrait soutenir du fait du déplaisir qu'ils provoquent. Ainsi, le refoulement agit sans cesse afin de laisser libre la pensée du sujet éloignant tous les éléments susceptibles de le déranger. La mémoire serait donc un réservoir de traces mnésiques nécessairement inconscientes. Porteuses de cette notion de déplaisir, c'est par le refoulement qu'elles auraient été stockées dans l'inconscient. Dans la logique freudienne, apparaissent clairement les raisons de la scission entre conscience et mémoire. Qu'elles soient premières dans le cas des enregistrements ou venant même après coup comme dans le refoulement, les traces mnésiques n'apparaissent et ne survivent qu'en dehors de toute conscience. La mémoire et l'inconscient sont donc intrinsèquement liés et l'un ne va pas, pour la psychanalyse, sans l'autre. Cependant, étant donné les développements divers qu'a connus l'inconscient, le terme de « mémoire » fut moins usité au fil des années. Cela étant, au regard du fonctionnement du refoulement, du tranchant de retour du refoulé et de la façon dont elle se lie sans cesse et sans peine à l'inconscient freudien, la mémoire participe bien de la constitution de l'inconscient et en reste un des concepts fondamentaux.

¹ FREUD S., *Esquisse*, Document de travail : traduction Suzanne Hommel, avec la participation de André Albert, Éric Laurent, Guy Le Gauffey, Erik Porge, p. 24.

² FREUD S., *Lettre 52 de S. Freud à W. Fliess*, Espace Lacan, 1896, p. 2.

³ ANSERMET F., MAGISTRETI P., *Les énigmes du plaisir*. Paris, Odile Jacob, 2010.

⁴ CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

A ce titre, la métaphore de Pompéi concernant l'inconscient prend tout son sens : tout reste figé, immobile jusqu'à ce que le sujet se décide à « creuser » tel un archéologue afin de découvrir ce passé qui influe sur son présent. Le refoulement est telle la nuée ardente qui stoppa net la vie et les mouvements des habitants de la ville romaine. En tenant à l'écart de la conscience certains aspects trop difficiles à traduire pour le sujet, le refoulement provoque un phénomène de mémorisation qui fige le représentant de la pulsion *dans* l'inconscient. La nuance vient, comme pour la perception, de la teneur de ce refoulé. Ce dernier parfaitement conservé dans l'inconscient va tout de même se mouvoir suffisamment pour refaire surface sous la forme de « manifestations de l'inconscient » au travers du « retour du refoulé ».

Face à cette position radicale de Freud, les neurosciences ont une position plus nuancée concernant le lien entre mémoire et conscience. Elles ne sont cependant pas opposées à l'idée que de nombreux aspects de la mémoire échappent à la conscience. Reste le nécessaire moment conscient avant qu'il n'y ait une intégration complète dans l'inconscient. Pour l'illustrer, il faut en venir aux études dans le domaine des apprentissages. Elles sont légions aujourd'hui et nombreuses sont celles qui touchent à la question de la mémoire¹². Des recherches se concentrent sur la mémoire en tant qu'élément primordial à l'acquisition de connaissances nouvelles et relevant donc principalement de la conscience.

Ce qui fait le lien entre inconscient et mémoire en neuroscience est la possibilité pour certaines mémoires, de ne s'activer que sur des modes inconscients. Dans la description qui précède, les mémoires dites implicites relèvent du traitement non conscient de l'information. Mais pour cet ensemble de mémoires, il a été décrit qu'elles en passent par un temps d'apprentissage ou de conditionnement. A l'image du refoulement, elles ne deviennent inconscientes que dans l'après coup. Il faut donc un premier instant où ces mémoires *intègrent* l'information avant de devenir totalement inconscientes (boucles). En ces termes, l'inconscient apparaît comme une caractéristique : ce sont les mémoires *qui sont* inconscientes. Pour autant, elles participent à faire de l'inconscient un registre à part entière, car une fois inscrites dans les réseaux neuronaux, c'est bien d'un fonctionnement inconscient dont dépendent ces mémoires.

Un autre aspect de l'inconscient et de ses liens avec la mémoire réside dans la phrase déjà évoquée de L. Naccache : « l'inconscient est structuré, sinon comme un langage, mais comme une exponentielle décroissante »³. Il faut y entendre ici que c'est précisément le devenir de tous processus perceptifs inconscients que de disparaître à défaut de ne pouvoir accéder à la conscience et d'être inscrit dans la mémoire (au moins dans la mémoire de travail). Cette position, bien que partagée par la communauté scientifique, continue d'interroger les chercheurs. Néanmoins, comme dit précédemment, sans ces répétitions, ces apprentissages, ces conditionnements, la mémoire « ne retient rien » de ce qui reste inconscient. L'inconscient en tant que système indépendant n'a, pour les neurosciences, pas de mémoire : les informations le traversent, agissent selon une modalité temporelle, attentionnelle, émotionnelle ou disparaissent dans l'oubli, sans laisser de traces mnésiques et sans même avoir eu d'effets. La différence avec Freud se situe donc dans cette impossibilité pour les neurosciences qu'une information perdue

¹ DEHAENE S., Cours au Collège de France « *Fondements cognitifs des apprentissages scolaires* », Session « La mémoire et son optimisation », 2015.

² LEMAIRE P., *Ressources cognitives et mémoire*, Colloque Sciences cognitives et éducation, Collège de France, 2012.

³ NACCACHE L., *Le nouvel inconscient, Freud, Le Christophe Colomb des neurosciences*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 235.

dans le temps, tout en restant inconsciente et en étant enregistrée sans en passer par la conscience. Cette brièveté de l'existence des processus inconscients dénote avec la pérennité des informations stockées en mémoire à long terme. « L'exponentielle décroissante » exclue donc la conservation d'une information restée inconsciente trop longtemps.

Les neurosciences supposent donc que seul, sans l'apport d'autres fonctions cérébrales comme l'accès à la conscience et la mémoire de travail par qui passeraient toutes les informations avant d'être mémorisées, l'inconscient ne perdurerait pas. Pourtant, elles admettent qu'une fois ce trajet de consolidation effectué, des informations peuvent devenir inconscientes et le rester sur du long terme bien qu'elles puissent à tout moment revenir à la conscience voire avoir une influence *devenue* inconsciente.

Ainsi, si d'un côté, c'est l'inconscient qui fait la mémoire grâce à un mécanisme de défense (le refoulement) qui protège le sujet, d'un autre, l'inconscient est un système de « mémoires après-coup » dans lequel est stockée une masse d'informations qui permettent de réaliser de multiples tâches sans avoir besoin d'en prendre conscience. Mais une fois consolidées, ces mémoires semblent également pouvoir agir sur les pensées du sujet qui les convoquent dans des moments de réflexions conscientes, mais aussi dans ses rêves, ses actes, ses prises de décisions. L'influence de la mémoire n'est pas uniquement consciente : elle agit donc de façon inconsciente.

Une fois ces constats posés, il faut en faire un autre qui a toute son importance : l'expérience montre qu'il est possible de conditionner un sujet alors même qu'une lésion l'empêche de conserver des souvenirs¹. Des patients amnésiques, incapables de construire de nouveaux souvenirs puisqu'ils oublient au fur et à mesure ce qu'ils viennent de vivre, vont manifester des réactions physiologiques qui témoignent que le conditionnement a pourtant eu lieu. Ainsi, le patient ne parvient plus à faire consciemment le lien entre les deux stimuli mais son corps « apprend », à son insu, à réagir au premier stimulus. Inversement, L. Naccache reprenant Damasio, décrit comment des patients dont la lésion se situe au niveau de l'amygdale cérébrale ont conscience de ce lien mais ne parviennent pas, eux, à être conditionnés. Ainsi, la prise de conscience ne suffit pas à encoder, dans la mémoire, une information. Dans les deux cas présentés par L. Naccache, la conscience ne participe pas à la mémorisation et cette dernière se fait en dehors de la conscience du sujet.

La question reste ouverte donc de savoir jusqu'où ces remarques contradictoires peuvent aller ; autrement dit, quels sont les différents types de mémorisations possibles sans cette prise de conscience ? L'exponentielle décroissante est-elle une règle fondamentale ou un aspect parmi d'autres du fonctionnement cérébral ? Il faut s'interroger aussi sur ce que renferment ces mémoires et notamment celles à long terme. La trace mnésique et les liens qui sont établis entre les souvenirs, les émotions qu'ils évoquent, les mots pour les dire etc. peuvent-ils avoir des effets alors que le sujet n'en a pas conscience ? Ou inversement, peuvent-ils être entièrement occultés par le sujet ? En d'autres termes, le sujet peut-il convoquer consciemment le contenu de sa mémoire, sans prendre conscience des liens qui y résident ? L'évocation de ces souvenirs serait donc partielle, l'inconscient conservant en son sein la mémoire *véritable* de tel ou tel événement. Par « véritable », il faut y entendre la possibilité que le temps n'ait, au final, que peu d'effets sur ces souvenirs qui resteraient donc intacts malgré le temps qui passe. Le sujet ne pouvant conscientiser et dire pleinement l'ensemble de ce qu'un souvenir évoque.

¹ *Ibid.*, p. 241.

c/ La Temporalité

1. « Le facteur temps ne sonne jamais deux fois » : état des lieux

Avant d'en venir à la temporalité autrement dit, de ce « qui se déroule dans le temps »¹, il convient de faire un rapide tour d'horizon de cette notion abrupte qu'est le temps. En reprendre toutes les conceptions philosophiques depuis l'antiquité serait une tâche certainement prolifique mais n'ayant qu'une portée relative quant à ce travail. Il s'agit, à l'image des descriptions faites des techniques d'imagerie cérébrale, de reprendre les approches scientifiques du phénomène et ce, dans une visée didactique et introductive. Il ne serait certes pas pertinent d'en débattre étant donné les connaissances formelles que réclament ces conceptions du temps et qui s'éloignent largement du cadre d'un travail en psychopathologie.

Pour autant, la modernité des visions du temps en science permet tout de même une ouverture vers des perspectives intéressantes et un arrimage des conceptions psychanalytiques et neuroscientifiques du temps à des réflexions contemporaines non dénuées de sens pour la suite. Il sera ici question des conceptions du temps dans *les* physiques modernes, souvent considérées comme premières dans la préhension de ce « phénomène » insaisissable que reste le temps.

Si le temps newtonien accordait au temps une dimension quasi mystique, dépassant les événements qui s'y déroulent et les éléments qui y surviennent, la théorie de la relativité en bouleverse profondément l'approche. Les fameux cinq articles² d'Einstein paraissent en 1905 et trois d'entre eux portent déjà les germes des révolutions scientifiques majeures du XX^{ème} siècle. Parmi ces articles, l'un, « A propos de l'électrodynamique des corps en mouvement »³, présuppose des modifications notables concernant les notions de temps et de simultanéité. Il faudra peu de temps à la théorie de la relativité restreinte pour se reprendre et être vérifiée par l'observation. Ce qu'elle apporte est une vision du temps qui passe *relative* au mouvement et donc au référentiel dans lequel se trouve l'observateur⁴. Ainsi, selon la vitesse de déplacement d'un observateur par rapport à un autre, le temps va se ralentir ou se dérouler plus rapidement. G. Gamow, dans son ouvrage va reprendre ce principe et l'appliquer à son personnage : M Tompkins. Ce dernier va donc découvrir, en rêve, les étranges effets que génère la théorie de la relativité restreinte. Il voit passer un cycliste dont le corps et la bicyclette sont comme étirés vers le haut, fins et étroits. En tentant de le suivre et en entrant lui-même en mouvement, il s'aperçoit que ce sont les décors de la rue qui, lorsqu'il était immobile avaient des proportions normales, mais deviennent de plus en plus « plats » et étroits alors qu'il prend de la vitesse⁵. C'est un effet de la théorie de la relativité restreinte : les distances se contractent. Outre ces curieuses modifications de la perception du monde physique, ces bouleversements donnent au temps ce même caractère d'étrangeté. Interroger sur les effets de la relativité, A. Jacquard rappelle qu'Einstein aimait à évoquer l'anecdote dans laquelle un homme partant se promener avec son chien qui gambade autour de lui en remuant la queue reviendra auprès de sa femme

¹ Dictionnaire Larousse. www.larousse.fr

² KLEIN E., *Il était sept fois la révolution, Albert Einstein et les autres...*, Flammarion, 2005, p. 59.

³ EINSTEIN A., « *Zur Elektrodynamik bewegter Körper* », *Annalen der Physik und chemie*, 4. Folge, Band 17, 1905, p. 291-321. www.bibnum.education.fr

⁴ EINSTEIN A., *La théorie de la relativité restreinte et générale*, Dunod, 2004, p. 28.

⁵ GAMOW G., STANNARD R., *Le nouveau monde de M. Tompkins*, Le Pommier, 2007.

(restée à la maison) en ayant moins vieilli qu'elle, mais plus que son chien, lui-même plus vieux que le bout de sa queue¹.

La théorie de la relativité restreinte nous enseigne donc qu'aujourd'hui en physique, le temps n'est plus une donnée immuable et fixe. Il est lui-même soumis à des changements selon le mouvement. L'espace, le temps et la simultanéité perdent donc, avec cette théorie, le caractère universel qu'ils revêtaient jusqu'alors. Cette théorie repose sur un postulat qui n'a, pour l'instant, pas été démenti : rien ne peut voyager plus vite que la lumière. Cette interdiction primordiale ne va pas sans dire. Dans la physique d'avant Einstein, les vitesses s'ajoutent, or concernant la lumière, cette dernière reste constante. Par ailleurs, il existait dans l'esprit de l'époque, l'éther, ce mystérieux matériau dans lequel se propageait la lumière. Einstein postule son inexistence faisant de la lumière la *simple* propagation dans le vide des ondes électromagnétiques qui la constituent².

Quant au temps, il considère, à juste titre, qu'il faut une « analyse nouvelle du concept de temps. Le temps ne peut être défini de manière absolue, et il existe une relation inséparable entre le temps et la vitesse du signal »³. Deux événements ne peuvent plus être simultanés si le référentiel dans lequel se déroulent ces événements est différent. C'est le paradoxe des jumeaux de Langevin⁴ : l'un des deux s'en va dans un moyen de locomotion (train pour Einstein dans son ouvrage sur la relativité, bateau pour les « classiques » et fusée pour les modernes) qui voyage suffisamment rapidement et longtemps pour que les effets soient observables. Chacun dans leur référentiel, ils leur sembleraient que le temps s'écoule « normalement » et que deux événements qui s'y déroulent sont simultanés. Pourtant l'un d'eux vieillirait moins vite. Mais pour qu'il s'en aperçoive, il lui faut revoir son jumeau qui, resté « immobile » sur terre, aurait vieilli plus vite que lui. Une autre réussite d'Einstein a été de faire ces découvertes à partir de calculs savants certes, mais également de déductions logiques et pragmatiques⁵.

Ce premier bouleversement dans la conception du temps newtonien auquel la grande majorité des personnes se réfère encore aujourd'hui, marque l'histoire des sciences dans son absolue certitude de voir dans le temps une entité immuable, grandiose et fondamentalement indépendante du reste de la réalité. Mais la physique ne s'est pas arrêtée là quant à cette notion. La physique quantique propose également une conclusion des plus surprenante concernant le temps : il est « granulaire »⁶. En effet, à découper une seconde, l'on obtient une demi seconde ; à découper une demi-seconde, l'on obtient un quart de seconde et ainsi de suite jusqu'à une limite qui est la moitié de 10^{-44} seconde. Il est impossible de couper en deux cette demi 10^{-44} seconde, A. Jacquard dit que le temps est « insécable » au-delà de cette limite, d'où son aspect morcelé, bien que ce morcellement soit particulièrement court. Mais de fait, le temps ne s'écoule pas en continu, sans rupture. Il est, au contraire, l'addition de ces minuscules morceaux de temps qui, mis bout à bout, donnent l'impression que le temps passe en toute fluidité.

L'autre révolution sur laquelle il semble important de s'arrêter est celle déjà évoquée à propos de la T.E.P. Si Einstein de par sa formation ou son emploi à Berne appréciait les théories

¹ BAILLY J.-P., JACQUARD A., MEDA D., VIARD J., *Réflexions sur le temps*, in « Repenser le temps », Rennes, L'aube ouest, p. 111.

² KLEIN E., *Il était sept fois la révolution, Albert Einstein et les autres...*, Flammarion, 2005, p. 72.

³ Einstein cité par KLEIN E. *Ibid.* p. 73.

⁴ BAKER J., *Les lois essentielles de la physique*, Libro, 2013.

⁵ EINSTEIN A., *La théorie de la relativité restreinte et générale*, Dunod, 2004, p. 30.

⁶ BAILLY J.-P., JACQUARD A., MEDA D., VIARD J., *Réflexions sur le temps*, in « Repenser le temps », Rennes, L'aube ouest, p. 131.

pragmatiques, Paul Dirac ne cherchait dans son travail de physicien que les *belles* équations. Il entendait que la beauté soit subjective mais voyait dans les mathématiques, une possibilité que cette dernière soit universelle. Cette obsession va le mener à écrire une équation en effet séduisante dans sa formulation mathématique, mais très dérangement de par ses conséquences¹. Tout comme l'éther faisait consensus dans l'erreur, Dirac vint bousculer le petit monde de la physique théorique, pourtant très dynamique à l'époque, en proposant une équation qui faisait apparaître, dans son formalisme, un étrange objet dont l'énergie est négative. Ceci provoqua un tôle auprès des grands esprits de l'époque qui voyaient là une découverte trop novatrice *et* certainement trop révolutionnaire. Dirac fut d'ailleurs le premier à en subir les conséquences². Ces particules nouvelles avaient comme particularité d'avoir un « comportement » des plus curieux : il faut imaginer que si elles étaient poussées au loin, contre toute attente, elles se rapprocheraient ; autrement dit, en les poussant dans un sens, elles auraient un mouvement dans le sens exactement opposé. Tout comme la relativité restreinte oblige à repenser notre vision du monde connu, Dirac invitait à ce même effort de pensée qui pourtant correspond à l'exacte réalité de la physique. Car en effet, peu de temps après, cette particule put être observée et fut nommé le positon. L'antimatière voyait le jour et depuis, de nombreuses particules de ce monde étrange et pourtant si proche (jusque dans notre cerveau) ont été découvertes.

Cette découverte, cela a été dit, est d'une importance capitale en imagerie cérébrale : la tomographie par émission de positon s'appuie exclusivement sur cette inquiétante étrangeté de la matière. Pour autant, cette découverte va bien plus loin dans ces effets et marque un point essentiel dans les avancées scientifiques et un point d'arrêt manifeste à la science-fiction. La découverte de l'antimatière a pour corollaire l'impossibilité, désormais *physique*, de réaliser des voyages dans le temps.

En effet, en écrivant son équation, Dirac va s'apercevoir que la première mouture a un effet des plus fâcheux : il rompt le principe de causalité. Autrement dit, si cette première équation était juste, il était possible que les effets d'un événement déclenché par une cause puissent, à leur tour, modifier la cause dont ils sont issus. Cette circularité temporelle engendre nombres de problèmes conceptuels et réels. Un effet trouve chronologiquement sa cause antérieure à sa propre apparition. Sans ce principe, l'effet peut changer sa cause et est donc possiblement appeler à disparaître à son tour. Dirac, voyant cette difficulté, modifie ses calculs de sorte qu'elle disparaisse. Il fait ainsi entrer mathématiquement dans ces équations censées représenter le monde, le principe de causalité. Si ses équations étaient vérifiées par l'expérience, le principe de causalité devenait une loi de la Nature.

Auparavant, la physique prenait ce principe pour acquis, c'était un axiome mais qui, avant Dirac n'était pas vérifié. L'élément essentiel à vérifier, une fois l'équation écrite, était l'existence de cette étrange particule. Ce qui fut fait en 1932. Grâce à la découverte de l'antimatière, il était désormais scientifiquement posé que « la cause est chronologiquement protégée des effets de l'effet » et qu'ainsi, « si quelque chose a eu lieu, il sera toujours vrai que ça a eu lieu ; vous ne pouvez pas modifier le passé »³. Ainsi, la découverte concrète de l'antimatière élevait le principe de causalité au rang de loi de la nature, réduisant l'espoir des voyages dans le temps à néant.

¹ DIRAC P. "A Theory of Electrons and Protons", *Proceedings of the Royal Society of London A* 1930 126, 360-365. www.bibnum.education.fr

² KLEIN E., *Il était sept fois la révolution, Albert Einstein et les autres...*, Flammarion, 2005, p. 106.

³ KLEIN E. *Que savons-nous du temps ?*, Cours à l'Ecole Normale Supérieure, Paris, 2006.

Cela induit évidemment que le temps ne saurait être cyclique. Pour autant, le principe de causalité autorise les phénomènes cycliques : si une cause génère un effet, à chaque fois que cette cause se reproduira, l'effet apparaîtra à son tour. Si l'ensemble donne l'impression que les choses se répètent dans le temps, en vertu du principe de causalité, ce ne sont toujours que des causes *temporellement* différentes entre elles et des effets distincts les uns des autres.

Mais cela a une conséquence notable : on ne peut certes pas revenir dans le passé mais de façon plus générale, on ne peut se déplacer *dans* le temps. Ce que Etienne Klein résume ainsi : « A cause du principe de causalité, vous êtes bloqué dans le temps, vous ne pouvez pas modifier votre position dans le temps », il propose la métaphore suivante : « le temps est une prison à roulette ». Nous y sommes donc emprisonnés, mais la prison avance.

S'ouvre alors une question qui en vient aux préoccupations concernant ce travail de recherche : qui pousse la prison ? Ou comment se fait-il que l'on puisse témoigner de cette impression que *le temps passe* ? D'après Etienne Klein, cette question n'intéresse que peu de physiciens. Au regard de leurs découvertes et des connaissances qu'il faut pour les comprendre et les manier, ils sont pourtant les mieux placés pour réfléchir à cette question. Cette tâche était généralement dévolue aux philosophes mais aujourd'hui, il leur est difficile de suivre la marche de la science et la complexité de ces nouveaux concepts.

Pour autant, lorsqu'ils s'y arrêtent, Etienne Klein décrit trois interprétations possibles. La première suit la théorie de la relativité restreinte. Elle s'appuie sur le concept « d'Univers bloc » qui contient l'espace-temps (désormais unifiés) et il n'y a donc pas de *cours* du temps : c'est « un paramètre statique ». L'univers-bloc est immuable et immobile, contenant déjà le passé et le futur. Nous suivons, à l'intérieur de cet ensemble, une trajectoire qui nous est propre (sans pour autant pouvoir revenir deux fois au même « endroit »). On se déplace (on est « en mouvement ») vers le futur mais l'impression de voir le temps passer est une illusion. Ainsi, si l'on s'appuie sur la théorie de la relativité restreinte, le temps, comme on l'entend dans le langage courant, n'existe pas.

La seconde possibilité envisagée par quelques physiciens est que c'est notre subjectivité qui crée le cours du temps et ce, même si « notre cerveau est un chronomètre minable »¹. C'est donc un ensemble de mécanismes cérébraux qui généreraient l'impression, pour le sujet, que le temps s'écoule. Dans cette conception relativiste, le temps ne s'écoule donc pas non plus ; ce n'est qu'un effet subjectif, c'est une « fabrication de notre conscience »². C'est ce que la relativité restreinte pointe de l'importance du mouvement de l'observateur dans un référentiel : c'est par notre mouvement, dans cet espace-temps immobile, que nous fabriquons cette impression que le temps passe. Les recherches neuroscientifiques sur ce sujet seront reprises ci-après.

La dernière proposition d'Etienne Klein s'éloigne du formalisme de la relativité restreinte tout en reconnaissant le bien-fondé de cette théorie. La nuance (notable) vient d'un positionnement différent quant au *cours du temps* : ces scientifiques considèrent que la vision d'un Univers-bloc ne dit pas tout du temps et surtout, qu'elle ne prend pas en compte le fait que le passage du temps existe en soi et qu'il est un élément dont il faut « prendre acte ». Le cours du temps n'est ni une illusion, ni qu'une fabrication de l'esprit ; il est une donnée du temps que l'on ne

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

peut ignorer. Dans cette conception, le futur ne peut donc exister *à l'avance*, c'est l'espace-temps qui, d'après E. Klein, « crée, à chaque instant, le présent ».

Deux aspects supplémentaires ne manquent pas d'intérêts pour la suite. Le premier est que, pour les physiciens, il n'existe pas plusieurs temps. E. Klein met en garde contre cette tendance à créer un temps à part entière sur la base de phénomènes temporels. Autrement dit, il y a des événements au cours du temps mais ce n'est pas pour autant que la nature de ces événements crée un temps spécifique. Ainsi, il n'existe pas de temps dit « géologique », ni même de temps « chimique ». Pour E. Klein, il n'existe pas non plus de temps « psychologique ». Il souligne cependant que c'est « notre rapport au temps physique qui est infesté de facteurs psychologiques. C'est notre rapport au temps qui est psychologiquement chargé »¹. Il n'y aurait donc qu'un seul temps : le temps physique et il n'est pas nécessaire d'en créer d'autres. En revanche, il faut admettre que : pour ce temps physique *premier* et pour un observateur donné, « des rapports de modalités très différentes peuvent s'installer ».

L'autre aspect qui introduit d'ores déjà ce qui suivra à propos du langage, est la confusion qui règne autour du mot « temps ». Les métaphores nombreuses sont toutes trompeuses. Le temps est confondu avec le cours du temps, les événements qui s'y passent, avec le ressenti que l'on a du temps qui passe (très dépendant de ce que l'on vit au cours de ces instants qui passent) etc. E. Klein énumère plusieurs de ces confusions et il suffit, en effet de s'arrêter sur les maximes connues et largement usitées au quotidien pour s'apercevoir de ce décalage entre le temps et l'utilisation du mot « temps ». Cette polysémie particulièrement importante autour de ce mot alimente massivement l'équivoque. Cela est si spécifique au terme de temps qu'il est finalement excessivement difficile d'en donner une définition. Au regard de ce qui précède, il semble que cela soit encore plus complexe lorsque l'on se penche concrètement sur le phénomène. Mais concernant uniquement le mot, il peut revêtir les atours de la météo, de l'argent, de la vitesse, de l'âge qui *tend* vers la vieillesse, d'un tempo musical, voire des habits à proprement parlé puisqu'il arrive parfois que l'on « mette du temps ».

2. Une conception singulière du temps pour chaque inconscient

Ainsi, sur ces bases des connaissances actuelles en matière de temps, il convient d'en venir à ce qui se passe pour les inconscients aux prises avec ce temps physique. Il faut ajouter à la notion de temps celle de temporalité, et donc les effets des événements qui se déroulent dans le temps.

Avant d'en venir de façon structurale à ce qu'est le temps *pour* les inconscients, il faut s'autoriser un détour par les tenants neurologiques de cette impression *que le temps passe*. Dans leur ouvrage « Le temps, instant et durée »², Pierre Buser et Claude Debru en viennent à considérer la notion d'*horloge interne*. Bien qu'il soit un piètre « chronomètre », notre cerveau est capable de construire une représentation des durées et du temps qui s'écoule. Ce qui semble être un exercice simple relève pourtant de mécanismes dont les ressorts restent mystérieux. De même, il apparaît que ces calculs du temps qui passe font appel à différents réseaux neuronaux et phénomènes biologiques complexes. Pour autant, il n'existe apparemment pas de « récepteurs spécifiques »³. Les organes sensoriels ne captent pas le temps ou l'écoulement de

¹ *Ibid.*

² BUSER P., DEBRU C., *Le temps, instant et durée*, Paris, Odile Jacob, 2011.

³ *Ibid.* p. 184.

ce dernier. Il est donc nécessaire de se tourner vers des fonctionnements internes qui effectuent ce travail.

Sans les développer ici, il est plus simplement possible de reprendre cette horloge qui rythme certains aspects de la vie quotidienne. Ainsi, le sommeil, la faim et nombres de phénomènes physiologiques se règlent à cette horloge et inversement, participent au réglage de l'horloge. L'alternance jour/nuit est également un élément important mais, cela sera abordé, il a été montré que selon les conditions et sans repères temporels, l'horloge interne fonctionne malgré tout. Elle trouve même une forme d'autonomie qui peut être dépendante d'autres facteurs. Mais pour le propos ici traité, il faut préciser que cette horloge interne permet d'estimer les durées et les intervalles de temps brefs ou longs et ce, selon que le traitement de ces temps se fait de façon explicite ou implicite.

Le premier traitement (implicite) n'est pas à proprement parlé une analyse du temps qui passe. Il repose davantage sur les mémoires implicites, les expériences passées, les apprentissages déjà faits et fait donc appel à l'inconscient cognitif comme réservoir inaccessible en pensée. Il induit donc une réponse à un stimulus, c'est « une action [qui] exprime le temps ». Néanmoins, ce n'est pas une représentation du temps. Ce qui fait dire à C. Debru et P. Buser que le « temps implicite n'est pas représenté et n'est pas représentable »¹.

C'est sur son versant explicite, que cet aspect d'une *représentation du temps* apparaît. L'absolue nécessité de la conscience revient également : le temps « réflexif » est le « temps dont on prend connaissance ou que l'on suit à partir d'une réflexion introspective consciente ». Le temps, du fait de pouvoir être représenté, gagne alors toutes les caractéristiques qu'on lui accorde habituellement. Le sujet en a une perception dont il peut rendre compte. Le sujet peut analyser sur la base de points de repère des durées qui s'étalent dans le temps, les comparer etc. Bref, il peut avoir une véritable manipulation mentale du temps. Le temps et sa perception font appel de fait, à de nombreux domaines de la cognition dont deux viennent d'être abordés précédemment (perception & mémoire).

Mais un dernier élément permet de questionner, par l'intermédiaire du temps, le passage du non-conscient à la conscience. Temporellement parlant en effet, des auteurs comme Benjamin Libet ont pointé l'existence d'une période inconsciente précédant la prise de conscience. Autrement dit, dans la prise de décision ou l'initiation d'une action, il y a une période inconsciente *avant* « la prise de conscience du choix d'agir ». En terme neuroscientifiques, un « potentiel de préparation motrice » se crée dans le cerveau avant chaque action. Cette activation électrique décrit une courbe ascendante qui précède le mouvement proprement dit. Or, alors que la prise de conscience et la décision est pointée à quelques dixièmes de seconde *avant* le mouvement, les scientifiques ont repéré que le potentiel commençait une seconde avant. Ainsi, avant même de décider de bouger, il existe un « moment » inconscient qui précède le choix. Toute la question est donc de savoir si le choix relève *uniquement* de la conscience ou s'il existe un choix inconscient qui précède le choix « délibéré ». Les interprétations furent et sont débattues. Mais sans pousser jusqu'aux questionnements sur le libre arbitre et la décision, il convient de remarquer avec C. Debru et P. Buser, qu'à l'heure actuelle, les recherches vont dans le sens d'une influence inconsciente possible voire d'une « volition inconsciente ». Et les auteurs de poser ainsi la question : « Pourquoi ne pas accepter notre inconscience des antécédents de notre volonté dans la mécanique mentale ? »².

¹ *Ibid.* p. 203.

² *Ibid.* p. 162.

Un autre aspect doit retenir toute l'attention : celui des facteurs influençant cette estimation du temps. L'expérience du spéléologue Michel Siffre, qui resta enfermé deux mois dans une grotte sans instruments de mesure du temps ni indices venus de la surface, montre que rapidement, le rythme de la personne s'établit indépendamment des aiguilles d'une horloge. D'autres expériences depuis ont confirmé l'existence des « rythmes circadiens », *inscrits* dans le fonctionnement neural et physiologique. Pourtant, ce rythme est modulable : il varie selon des éléments extérieurs.

Ce qui modifie ce qu'Etienne Klein nomme « notre rapport au temps » est réuni sous le terme de *Zeitgeber*. Ces derniers sont des « facteurs ou agents extérieurs capables d'influencer l'horloge interne »¹ et interviennent aussi bien dans ces estimations de durées courtes que longues. Ils sont nombreux au regard de tout ce qu'il faut prendre en compte (attention, lésion, etc.) mais C. Debru et P. Buser en décrivent trois majeurs : les « effets environnementaux », les « facteurs émotionnels » et le « vieillissement »². Ces aspects peuvent « distordre l'estimation subjective par rapport à la valeur objective du temps à estimer ». Ainsi, dans le fond d'une grotte, le temps passe moins vite du fait notamment de la température plus basse qu'à la surface, à l'inverse, la fièvre accélère l'écoulement du temps. Mais il existe des facteurs ne relevant pas que du fait physiologique : P. Buser et C. Debru prennent l'exemple de la file d'attente dans laquelle le temps semble si long. Les auteurs, concernant les facteurs émotionnels, avancent avec prudence du fait des incertitudes qui règnent encore dans ce domaine. Pourtant, ils notent les effets du stress ou de l'anxiété sur l'estimation des durées. Ils évoquent les états dépressifs ou mélancoliques dans lesquels l'impression majoritaire est celle d'un temps qui s'écoule désespérément lentement. A l'inverse, d'autres situations, émotionnellement « chargées » peuvent donner l'impression contraire. Enfin, le vieillissement semble connaître le même devenir à la nuance près que les personnes âgées auraient tendance à trouver qu'une journée passe lentement alors que les durées plus longues (mois, années) s'écouleraient elles, particulièrement vite.

Toutes ces observations sont à prendre avec précaution puisqu'elles sont débattues encore aujourd'hui. Il n'y a pas de consensus scientifiques ou de découvertes définitivement probantes pour statuer sur les effets de ces facteurs et les limites de ces effets. Néanmoins, tous s'accordent pour dire que des éléments extérieurs ou internes à l'organisme, mais aussi à l'individu en tant que sujet (par les émotions notamment), influent de façon plus ou moins prégnante le vécu du temps qui passe. Il semble y avoir un effet *relativiste* non physique (au sens restreint du terme) concernant la perception du temps qui passe : cela dépend de l'observateur et de sa vitesse certes, mais également de son état et du milieu qui l'entoure.

En considérant maintenant le temps comme élément de l'inconscient et de sa structure, ce dernier prend, en premier lieu, une dimension pragmatique de mesure. Il est ce grâce à quoi l'on peut établir une *chronologie* des mécanismes cérébraux mais aussi calculer une *durée* pour les événements inconscients.

En tant que mesure d'une chronologie, le temps permet de repérer l'ordre dans lequel peuvent être traitées les informations perçues par les récepteurs sensoriels. La précision des expériences actuelles a permis de donner des descriptifs particulièrement pointus de l'ordre des différents traitements cérébraux. Mais de par cet aspect chronologique, le temps donne une organisation,

¹ *Ibid.*, p. 194.

² *Ibid.*, p. 189.

une structure à l'inconscient. Les mécanismes cérébraux se déroulent selon un ordre et même s'il se peut que des informations soient traitées simultanément par des voies différentes, elles ne peuvent le faire que selon un certain ordre. Cela donne d'ailleurs une illustration du principe de causalité dans les phénomènes cérébraux.

En tant qu'unité de mesure, le temps donne un référentiel à l'inconscient, l'enserrant par exemple, entre l'apparition du stimulus et la prise de conscience. La mesure du temps donne aux neuroscientifiques une délimitation dans laquelle ils peuvent reconnaître un phénomène inconscient. Si le traitement du stimulus dépasse ces « bornes », il devient un phénomène conscient qui certes est passé par l'inconscient mais dont il faut l'exclure désormais. S'ouvrent alors à lui de nouveaux champs, aux codes et référentiels différents, et qui englobent des mécanismes nouveaux qui sont ceux de la conscience.

Le temps est ainsi ce sur quoi reposent les expérimentations basées sur l'amorçage et le masquage. Les expériences successives en la matière ont permis de définir des seuils « temporels » en dessous desquels le sujet ne prend pas conscience d'avoir reçu un stimulus. Afin de rendre subliminale une perception il suffit donc de la soumettre aux récepteurs sensoriels suffisamment brièvement pour qu'elle reste sous le seuil de la conscience.

Mais en termes de seuils, le temps a une valeur supplémentaire puisqu'il est également l'un des référentiels pour affirmer l'accès d'une information à la conscience. Plus généralement, il est ce par quoi l'on constate un état conscient d'une information en cours de traitement. L'onde P300 est en effet, le signe qu'il y a un embrasement dans le cerveau et donc prise de conscience d'une information apparue il y a 300ms. Ainsi, en neurosciences, les opérations qui se déroulent pendant ce « laps de temps » sont nécessairement inconscientes.

Pour autant, la situation décrite est celle d'une stimulation du monde extérieur. En l'absence de cette dernière, le temps ne disparaît pas. Au contraire, c'est toujours en rapport avec le temps qui passe que l'on repère les limites de l'inconscient cognitif. Si l'on reprend la phrase de L. Naccache, cette dernière ne dit pas simplement la *forme* de la structure inconsciente, elle dit également le devenir de ce qui le traverse au cours du temps. Cette phrase résume le fonctionnement cognitif en l'inscrivant dans un référentiel temporel : les informations qui sont traitées dans l'inconscient cognitif vont disparaître selon une courbe qui semble identique pour toutes celles qui n'accéderont pas à la conscience.

Cet effet décroissant est un marqueur particulier de l'inconscient cognitif concernant son fonctionnement au cours du temps : il est la signature de l'oubli. Il est possible de considérer l'oubli comme la perte d'un souvenir. A ce titre, il convient de reconnaître que ce dernier en est passé *par* la conscience. En l'occurrence, ce n'est pas de ce type d'oubli qu'il s'agit, il apparaît important d'en constater un autre, celui des informations passées par l'inconscient mais n'ayant pas accédées à la conscience. Le temps est donc, pour l'inconscient, un élément essentiel de l'oubli en neurosciences. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'ici, ce temps est extrêmement court et que l'oubli vient excessivement rapidement. Si l'information ne connaît pas de suites dans le cerveau, elle n'est pas relayée et disparaît ; alors même que le sujet n'en a pas pris conscience. C'est donc un oubli *cérébral* mais cela n'enlève rien au fait que l'information a pourtant été traitée. Il n'y a d'ailleurs pas qu'une seule information dans cette situation.

En effet, la temporalité de l'inconscient cognitif, c'est-à-dire ce qui se déroule au cours du temps *dans* l'inconscient cognitif, est excessivement brève mais dense. Entre le moment où le stimulus apparaît et la perte de l'information dans les limbes de l'oubli ou son accès à la

conscience, le laps de temps est minime. Pourtant, cette brièveté est inversement proportionnelle au nombre de traitements possibles dans ce laps de temps. Ce qui caractérise cette temporalité réduite, c'est la masse d'informations qui peuvent être traitées durant cette période. Contrairement à la conscience qui peut conserver *longuement* mais peu d'informations (grâce aux mémoires notamment), l'inconscient lui, reçoit, analyse, catégorise, trie, calcule des probabilités, sélectionne ce qui vaut d'être porté à la conscience et ce, pour plusieurs informations simultanées. Il fait cela sur un temps bref, puis ce qui n'est pas conservé d'une manière ou d'une autre, semble disparaître. La temporalité de l'inconscient cognitif est donc particulière puisque ce qui s'y déroule est quasiment instantané (entre 0 et 300ms) et pourtant incroyablement diversifié et dense. Elle est un condensé au cours duquel vont se *décider* ce qui va perdurer dans le cerveau par le biais de la conscience, de la réponse qui deviendra motrice, d'une éventuelle trace subliminale qui s'estompera rapidement au cours du temps. S'ouvre ici la question, déjà amenée sous d'autres formes, de l'existence de « facilitateurs » accélérant *au cours du temps* le traitement de certaines informations. Cela semble se confirmer par les expériences décrites précédemment dans lesquelles l'apparition d'un mot traité sous le seuil de conscience raccourcit les temps de réponse du sujet. A l'inverse, il faut se questionner sur l'existence de « ralentisseurs », d'inhibiteurs qui, empêchant le traitement rapide de l'information, la contraignent à ne pas émerger à la conscience.

Ces propos font la transition directe avec l'approche psychanalytique de la question du temps dans l'inconscient. En effet, comment ne pas voir dans ces inhibiteurs, une possible existence de ce qui pourrait ressembler au refoulement décrit précédemment ? De même, la description du lien entre mémoire et inconscient a déjà introduit plusieurs remarques concernant le temps. Il s'agira ici de les reprendre brièvement pour repérer la position de la psychanalyse quant au temps.

La métaphore de Pompéi, chère à Freud et déjà illustrée à propos de la mémoire, doit être ici reprise. Pour Freud, ce qu'elle venait dire du temps, c'est qu'il n'avait pas d'effet sur l'inconscient. Ce qui est resté figé lors de son entrée *dans* l'inconscient, par le biais du refoulement, restera dans cet état jusqu'à ce que le sujet vienne l'y débusquer. Ainsi, un souvenir traumatique restera net et précis dans le souvenir du sujet, même si ce souvenir a été refoulé pendant des années. L'inconscient protège la mémoire du temps qui passe et de l'oubli. L'oubli en psychanalyse relèverait donc davantage d'une prison inconsciente que d'une disparition. Ce qui n'est pas sans rappeler des phénomènes reconnus par les neurosciences (le mot « sur le bout de la langue » notamment) et qui n'enlève en rien l'acceptation par la psychanalyse, que des éléments puissent totalement disparaître, à la condition qu'ils ne soient pas « chargés » affectivement. Se retrouve ici cette spécificité freudienne de la « charge » des phénomènes contingents sur le sujet.

Un autre aspect de ce même constat paraît tout aussi essentiel : la capacité à tenir à distance, *au cours du temps*, les aspects déplaisants de ces phénomènes contingents. C'est un des socles de l'appareil psychique freudien. Ainsi, du moment où la rencontre avec un phénomène du quotidien, une (més)aventure, un évènement etc. porte une « charge » affective, sexuelle, émotionnelle, symbolique voire réelle (dans le cas du traumatisme¹), l'inconscient en conserve l'intégralité et le détail tout au long de l'existence du sujet. Cette masse d'informations à conserver explique aussi pourquoi Freud faisait de la mémoire une entité inconsciente : le

¹ Parfois écrit « trou-matisme » afin de marquer le vide de sens qui apparaît face à ces moments-là.

conscient ne peut décentement pas conserver tous ces ensembles car le sujet serait sans cesse saturé d'informations. Il faut donc un glissement voire un contournement de la conscience pour ces éléments qui, une fois inconscients, libèrent la conscience et la pensée du sujet.

Le fait que ces éléments refoulés soient figés, emprisonnés dans l'inconscient n'impliquent pas qu'ils soient immobiles. Il est en effet possible de reprendre ici la métaphore de la « prison sur roulette » et de voir que ces refoulés sont *poussés* par la pulsion qui parvient parfois, en déguisant la prison, à la faire rouler jusqu'aux portes de la conscience. Ce « théâtre » inconscient renvoie à une remarque particulièrement pertinente, pour notre propos, d'Antonietta et Gérard Haddad dans leur livre « Freud en Italie : Psychanalyse du voyage »¹. Les auteurs considèrent que ce qui manque souvent dans la « vulgate psychanalytique » à propos de la métaphore de Pompéi, c'est l'importance implicite que Freud accordait au volcan. Et A. et G. Haddad de poursuivre : « L'éruption du Vésuve qui ensevelit la ville d'un linceul de mort apparaît comme l'allégorie de l'action paternelle sur l'enfant et sur sa sensualité naissante dont la mémoire se trouve désormais enfouie sous une épaisse couche de cendre ». Les auteurs vont bien plus loin en annonçant que « cette curieuse mémoire frappée d'un oubli particulier, inscription douloureuse des amours enfantines incestueuses par essence, constitue l'Inconscient ». Cette phrase renvoie au lien intrinsèque qui existe entre inconscient et mémoire mais aussi entre inconscient et oubli. Pour autant, ce qui intéresse ici est le rapport de l'inconscient au temps : c'est dans l'enfance (antiquité) que se figeraient, grâce au refoulement (nuée ardente), de nombreuses pulsions (habitants de Pompéi) sous l'effet d'irruptions parentales (Vésuve). Ces dernières resteraient en attente au cours de la vie du sujet, attendant d'être suffisamment modifiées pour faire irruption, à l'insu de la conscience, ou parfois d'être retrouvées par le sujet lui-même qui, allongé sur un divan, joue avec ses pinceaux de langage et brosses de signifiants à l'apprenti-archéologue.

Il faut maintenant remarquer et admettre que la psychanalyse tend à s'inscrire dans une démarche différente de la physique, de la biologie ou des neurosciences : elle ajoute des temps propres au sujet. Elle en théorise même plusieurs et ce, pour chaque sujet. Ce sont ces temps qui sont communément appelés les « temps logiques » du sujet.

Il va sans dire que les temps logiques du sujet ne suivent aucunement les temps logiques de la science. Ils sont considérés, en psychanalyse, comme pleinement indépendants des considérations physiques ou physiologiques du temps. L'innocuité du temps dans l'inconscient freudien explique cette exclusion des temps physiques puisque la psychanalyse ne s'en réfère qu'au sujet et son inconscient « hors-temps ». Pour autant, il apparaît que les temps du sujet suivent non seulement une logique, mais que cette dernière n'est pas sans lien avec le principe, physique celui-ci, de causalité.

Dans son article « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ; un nouveau sophisme »², Lacan propose un problème de logique grâce à l'histoire d'obscurs prisonniers dont la liberté va dépendre de leurs capacités *logiques*. Il va ensuite s'en resservir, au cours de ses séminaires, pour étendre ce repérage au travail clinique auprès des patients. Mais dans cet article, il propose d'illustrer ce qu'il définit comme trois temps logiques par le biais de

¹ HADDAD A., HADDAD, G., *Freud en Italie, Psychanalyse du voyage*, Coll. « Idées », Albin Michel, 1995. Version numérique.

² LACAN J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ; un nouveau sophisme », in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

l'anecdote : trois prisonniers se voient proposer une remise en liberté à la condition de trouver la couleur (blanc ou noir) du disque qu'on leur aura préalablement mis sur le dos. Il leur est signifié que parmi les disques disponibles, il y a trois blancs et deux noirs (sur les cinq, deux ne seront donc pas utilisés). Le premier à avoir trouvé devra se diriger vers une porte, qu'il espère être « de sortie ». Dans l'impossibilité de voir leur propre disque et d'échanger avec les deux autres prisonniers qui auront reçu la même consigne, ils ne leur restent, comme solution, que la déduction logique. La liberté sera donnée au premier qui sortira de la salle, qui donnera la bonne réponse et qui saura expliciter la logique de ses réflexions.

Lacan décompose alors toutes les situations possibles en y englobant bien sûr les possibilités de déductions selon que le prisonnier voit, sur le dos de ses codétenus, un disque blanc ou noir, mais aussi les hésitations des prisonniers, les interprétations qu'ils font des comportements des deux autres prisonniers et l'empressement qui l'envahit lorsqu'il voit les autres se diriger vers la sortie. Ainsi, il dégage de cette situation trois temps dont il précise qu'ils ne sont pas nécessairement chronologiques. Pour autant, la logique veut qu'ils aient un certain ordre même si ce dernier peut être modifié du fait de l'entremêlement possible de ces temps.

Le premier est *l'instant du regard*, que Lacan pose comme n'ayant pas de durée. Ce temps logique s'organise, dans son sophisme, comme « A être en face de deux noirs, on sait qu'on est un blanc ». Il y a donc, en effet, une « valeur *instantanée* de son évidence, et son temps de fulguration, si l'on peut dire, serait égal à zéro »¹. Lacan note que dans ce temps, il n'y a pas de sujet : c'est un « on » que la logique globale impose. Cliniquement parlant, ce temps parfois repris sous le terme de *l'instant de voir*, conserve toute son importance dans la rencontre avec le patient. Mais si elle est essentielle, la rencontre ne fait pas, à elle seule, le travail.

Vient alors le *temps pour comprendre* : « si j'étais un noir, les deux blancs que je vois ne tarderaient pas à se reconnaître pour être des blancs ». Il ne s'agit pas ici de commenter la logique déductive énoncée, mais bien plus de suivre Lacan dans la temporalité qu'il accorde à ce second temps : « l'évidence de ce moment suppose la durée d'un *temps de méditation* ». Ce temps pour comprendre implique intrinsèquement que la « méditation » se fasse *au cours du temps*. Cette dernière ne saurait être un instantané. Pour autant, Lacan précise que « le temps pour comprendre peut se réduire à l'instant du regard, mais ce regard dans son instant peut inclure tout le temps qu'il faut pour comprendre ». Par cette remarque, Lacan pointe que ces deux temps restent donc « *indéfinis sauf par leur réciprocity* ». Ils n'ont pas de limites sauf à y rajouter un dernier temps logique qui vient clore les réflexions et faire en sorte que le prisonnier se hâte vers la sortie.

Ce dernier temps est le *moment de conclure* (je suis blanc). D'après Lacan, « c'est là l'*assertion sur soi* ». Dans la temporalité, Lacan entame de nouveau la chronologie de ces trois temps en notant que « *passé le temps pour comprendre le moment de conclure, c'est le moment de conclure le temps pour comprendre* ». Néanmoins, si cela nuance son propos, ce « dernier » temps ne l'est pas d'arriver « en dernier » mais plus *logiquement* : parce qu'il vient faire coupure avec les deux premiers. C'est de ce moment qu'émerge le « je » et donc le sujet, pleinement investi (au sens d'une investiture) de par son acte (ici cela correspond, pour le prisonnier, à se diriger vers la sortie, sûr de sa conclusion).

Le rapport à l'inconscient se fait par le biais du sujet : dans l'acte du *moment de conclure*, le « je » apparaît (*l'assertion*) et donc, par la même occasion, la subjectivité. Ce jeu de l'esprit proposé par Lacan soutient ainsi un intérêt clinique qu'il développera par la suite au cours de

¹ *Ibid.*, p. 204.

ses séminaires. Car s'il note que le premier temps concerne le « sujet *impersonnel* » (on), le second est celui du « sujet *indéfini réciproque* » (les deux blancs donc « *l'autre en tant que tel*¹ »). Le dernier est celui du « le jugement assertif [qui] se manifeste ici par un acte ». Autrement dit, c'est dans ce temps, dans ce *moment de conclure* que s'affirme pleinement l'émergence du sujet lui-même (je) et de sa *position* subjective (*assertion sur soi*). Ainsi, Lacan va chercher, par cet exercice de logique, à illustrer l'émergence du sujet *dans le(s) temps*. Dans le quatrième de couverture des *Ecrits*, J.-A. Miller généralise cela en précisant que : « l'inconscient relève du logique pur ». Ainsi, éloignés du temps physique, ces trois temps logiques n'en ont pas moins d'importance en psychanalyse. Mais il est nécessaire de repérer, par rapport à la notion même de temps, que le sujet n'est pas le produit de l'instantanéité ni même de la solitude. Pour en venir à *être*, il lui faut d'abord voir et rencontrer, rencontrer de l'Autre. Il faut donc également que ces deux temps, *du regard* et *pour comprendre*, passent. Cette émergence n'est donc pas spontanée : elle relève d'un cheminement qui *prend* du temps mais qui surtout, doit se conclure par une scansion, ici celle de l'acte. Ce n'est que parce qu'il décide de conclure que le sujet apparaît enfin. On comprend pourquoi ces trois temps ont pris de l'importance dans la cure analytique : ils contiennent l'éthique de la psychanalyse par le respect *du temps du sujet* mais aussi des outils cliniques afin d'éviter la stagnation (synchronie) ou la répétition (diachronie). Le *temps* de la cure, souvent décrié car trop long, trouve ici quelques-unes de ses justifications.

Quant au propos de ce travail, ce qui ne manque d'intérêt, c'est que, si l'axiome initial reste que le sujet *est* le sujet de l'inconscient, dans les temps qui précèdent le moment de conclure, la conscience n'est pas exclue. Autrement dit, ces temps logiques conservent un lien avec la conscience et n'isolent pas le sujet *dans* l'inconscient. L'émergence du « je » ne va pas sans un temps de *méditation* qui relève de la réflexion et donc d'une activité consciente. De même *l'instant du regard*, ne peut se faire sans la perception consciente. L'autre aspect ténu de ces remarques tient dans le fait que le sujet n'apparaît que dans l'acte de conclure : auparavant, il reste indéfini, flottant dans le discours de l'Autre ou la répétition de la chaîne signifiante. Cela renvoie à la position psychanalytique : pour que le « je » émerge, il faut du *temps* mais aussi, une rupture de ce temps, c'est-à-dire un moment de conclure où le sujet s'extrait du discours de l'Autre, de la répétition de son symptôme ou encore de sa place d'éternel « regardant ». A cette condition seulement de rupture, le sujet est suspendu : c'est ce que fait l'analyste en scandant les séances ou dans l'interprétation pour précisément, faire émerger du discours répétitif conscient les éléments subjectifs inconscients.

Dans l'article « temps logique » du *Dictionnaire de la psychanalyse*, P. Arel² repère d'ailleurs un retour à Freud de la part de Lacan grâce à ces trois temps. Il constate que Freud accordait toute son attention au temps (même lorsqu'il s'agissait de « l'atemporalité de l'inconscient ») et que Lacan, par la description des temps logiques du sujets « vient réarticuler cette clinique ». Mais il souligne un aspect particulier de ces temps logiques et qui conduit assurément au quatrième concept de l'inconscient. Il note, en effet, que l'on retrouve explicitement dans le *Graphe du désir* (FIGURE 5) ces « trois dimensions du temps [à savoir la] synchronie du code de l'Autre, [la] diachronie de la parole et de la chaîne signifiante [et le] moment de ponctuation

¹ *Ibid.* p. 208.

² AREL. P. (Sous la direction de CHEMAMA R., VANDERMERSCH B.), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005, p. 571.

du message ». Par ce lien, P. Arel pointe précisément que ces « temps logiques » du sujet ne sont pas sans liens avec le langage, au contraire.

d/ Le Langage

1. De l'entrée dans le langage...

L'incroyable diversité des études faites sur le langage et plus généralement la linguistique ne permet pas d'en donner une approche exhaustive et complète. Les nombreux travaux de recherches, les diverses théories et les conceptions opposées de ce phénomène n'autorisent pas un résumé bref. Aussi, seront ici étudiés, à l'image de ce qui a été fait pour l'imagerie cérébrale, les aspects les plus remarquables du langage et de son accès.

Le langage dit articulé, est une caractéristique de l'Homme. Cette dernière est possible grâce à une structure anatomique unique de l'appareil phonatoire. Lorsqu'il naît, le bébé ne possède pas encore cette capacité à parler. Cependant, il faut rester vigilant aux termes. Ne pas être dans la parole n'induit pas que le nourrisson soit hors langage. Au contraire, il est déjà dans la communication et les expériences montrent que la compréhension et la réactivité à la langue maternelle apparaissent très tôt dans la vie *ex-utero* du tout jeune sujet¹.

Le phénomène langagier est excessivement complexe même si, pour celui qui l'a « acquis », il revêt les habits de l'automatisme. Une phrase simple implique pourtant tout un cheminement :

- d'abord physique : transport du son, vibrations sur le tympan, transformation des signaux,
- neuronal ensuite : l'information une fois transformée est véhiculée par diverses voies dans les circuits cérébraux du décodage, de la reconnaissance, de la compréhension, de la mémoire, de la décision,
- motrice enfin : réponse motrice à la phrase reçue, mouvements des lèvres ou du corps.

Dans son article « Bases cérébrales de l'acquisition du langage : apport de la neuro-imagerie », Gislaïne Dehaene-Lambertz décrit combien la simple phrase « Viens à table » déclenche une masse de traitements cognitifs simultanés ou sériels. Elle décompose, en partie car il y en aurait sinon trop, les processus principaux qui vont permettre la réception, l'analyse et la compréhension de ces trois mots : « [...] de l'onde acoustique sur la cochlée à l'action de se diriger vers la table du dîner, une série de calculs s'est produite dans des réseaux neuronaux successifs ». Elle prolonge son propos avec la description de certains d'entre eux en n'en dénombre pas moins d'une quinzaine². Cette illustration vient témoigner de la position des neurosciences face au langage : ce dernier est décomposé en étapes, chacune relevant de mécanismes spécifiques et dont le fonctionnement est à étudier de façon indépendante avant de les réunir en une synthèse qui explique plus généralement le phénomène langagier. Les neurosciences, outre les expériences menées chez les patients atteints de troubles neurologiques, s'appuient sur l'étude des nouveau-nés et leur réactivité au langage ou encore sur les modalités d'entrée dans le langage articulé.

¹ FLORIN A., *Le développement du langage*, Paris, Dunod, 1999, p. 12.

² DEHAENE-LAMBERTZ G., *Bases cérébrales de l'acquisition du langage : apport de la neuro-imagerie*, in *Neuropsychologie de l'enfant et troubles du développement*, Solal, 2005, p. 59.

Dans les premiers temps de l'acquisition du langage, le nourrisson ne dispose pas d'un appareil phonatoire suffisamment mature anatomiquement parlant pour articuler des mots. Il lui faudra plusieurs mois pour que ce dernier se modifie jusqu'à rendre la modulation précise de sons possible. Dans un premier temps, il produit des sons mais dus aux reflexes physiologiques (gémissements, bâillements etc.). Puis il commence très vite (dès les premiers mois de vie) à babiller : il fait des sons avec sa bouche, sa gorge, et il les fait volontairement. Avec le temps, il va parvenir à ajuster de façon plus précise ce babillage et il va alors commencer, autour des 6 mois, à faire des syllabes simples qu'il va répéter. C'est également par ce biais des « lallations » qu'il commence à rentrer en communication. Présente très tôt voire dans la vie intra-utérine, la communication va peu à peu trouver le langage comme support. Ce lien avec l'autre révèle ici toute son essentialité puisqu'un enfant à qui l'on ne répond pas va s'enfermer (hospitalisme) et ne va pas développer les compétences nécessaires au bon fonctionnement neuronal de son langage. Les « enfants sauvages »¹ montrent combien, même revenus à la civilisation, il est difficile voire impossible pour ces derniers de dépasser un certain niveau d'apprentissage : certaines acquisitions ont pu se faire mais ne pas l'avoir fait dès le plus jeune âge, limitait leurs capacités cognitives et intellectuelles. Inversement, des études ont été faites avec une jeune femelle orang-outang, qui fut reçue dans une famille afin d'y apprendre à parler dès son plus jeune âge². L'expérience s'est arrêtée car bien que l'animal fit des progrès, la physiologie des singes pose des limites, parmi tant d'autres (ils ne peuvent anatomiquement pas parler comme les humains, ce que les chercheurs de l'époque ignoraient).

Car vient ensuite ce qui apparaît comme l'ancrage cognitif du langage : l'apprentissage de la langue maternelle. Pendant toute une période, l'enfant est perméable à toutes les langues. Mais avec le temps, il ne va pas sélectionner les sons qui ne reviennent que rarement et bien entendu, ne pas retenir ceux qu'il n'entend pas. Les japonais « n'entendent pas » les « r », ils entendent « l ». Mais cette non-différenciation n'est pas due à une différence anatomique au niveau de l'appareil auditif. C'est cognitivement que l'apprentissage ne se fait pas parce que dans la langue japonaise, le son « r » n'existe pas³. Cérébralement, cette information n'est pas stockée parce qu'inutile ou inexistante. Il faut souligner qu'à moins de se soumettre à un apprentissage intensif et une immersion massive dans une langue où des sons diffèrent de la langue maternelle, cette information « jamais acquise » ne peut plus l'être. Et même ainsi, l'apprentissage ne peut se faire aussi bien que dans ces premiers mois de vie : il reste toujours ce qu'il est coutume de nommer « l'accent ».

Pendant cette période d'apprentissage de la langue maternelle, l'enfant va commencer à différencier les mots. Dans une phrase dite en continue, l'analyse paraît simple mais le bébé doit apprendre à séparer les mots les uns des autres et à découper la phrase en mots distincts. Il utilise les caractéristiques⁴ suivantes du langage oral :

- les contraintes phonotactiques (il y a des séquences de phonèmes impossibles côte à côte sauf si se sont deux mots différents comme par exemple : b-g-p)
- les régularités distributionnelles (lorsqu'un mot est régulièrement répété à l'enfant dans le quotidien, il le repère comme un mot indépendant)
- la prosodie de la parole : le rythme et l'intonation de la parole.

¹ « Victor de l'Aveyron » et à l'exception de « Marie-Angélique le Blanc »

² VINCENT J.-D., « De l'organisme au corps », in *Le corps dans tous ses états*, Journée d'étude des C.M.P.P., Marseille, 2014.

³ DEHEANE S., *La découverte et l'apprentissage des mots*, in *Le bébé statisticien : les théories bayésiennes de l'apprentissage*, Cours au Collège de France, 2012/2013.

⁴ DELAHAIE M., *L'évolution du langage chez l'enfant, De la difficulté au trouble*, Inpes, 2004, p. 20.

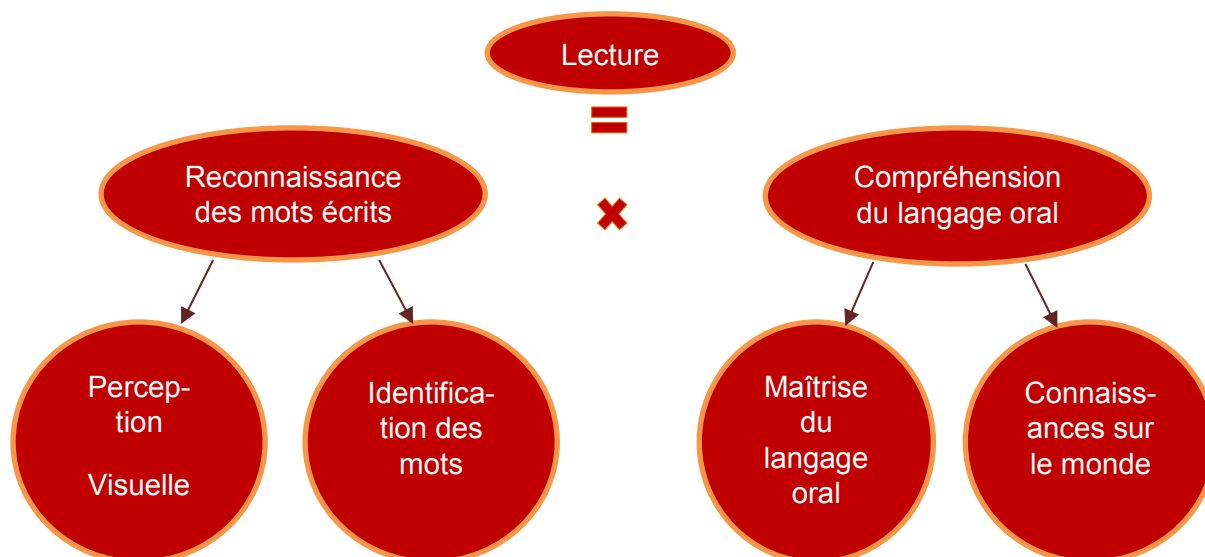


FIGURE 9 : Les mécanismes spécifiques du traitement de l'écrit

M. Delahaie montre ici combien un mécanisme automatisé par la répétition et l'apprentissage réclame en réalité toute une chaîne de traitements d'informations distinctes. La lecture n'est que le résultat de diverses opérations, elles-mêmes résultant d'autres toujours plus fondamentales. Dans ce schéma, il est surprenant de constater que s'y retrouvent, outre la représentation mentale, trois des quatre concepts fondamentaux qui définissent, dans ce travail, l'inconscient.

DELAHAIE M., *L'évolution du langage chez l'enfant, De la difficulté au trouble*, Inpes, 2004, p 28.

Vers un an, tout ceci s'est mis en place et l'enfant va alors utiliser les zones du cerveau qui sont nécessaires à la formulation de la parole. Commence alors la période prélinguistique où l'enfant acquiert de plus en plus de vocabulaire. Il utilise des formules rudimentaires utiles à son quotidien et que les parents comprennent. Le langage n'est grammaticalement pas encore construit mais permet déjà à l'enfant de se développer vers une ouverture au lien social. Mais avec le temps et la richesse de l'environnement, les phrases vont devenir de plus en plus construites et grammaticalement justes (environ 3 ans).

Toutes ces étapes renvoient à des aspects spécifiques de notre cognition : le cerveau se développe en même temps que se font ces apprentissages. Ainsi, concernant le langage, il faut que le cerveau soit capable de : percevoir l'information, la différencier (par habitude et déduction non consciente), la sérier, y mettre du sens, la mémoriser, la restituer, la combiner avec d'autres. Le cerveau traite chacune de ces informations et en conscience, il le fait par étapes, en *série*. Il existe donc tout un processus de traitement, reposant sur des circuits aménagés à cet effet par la grâce de l'Evolution. L'incroyable complexité du langage trouve, entre autres, son support dans l'incroyable complexité du cerveau et du fonctionnement cérébral. Cela se retrouve en lecture où chacun des sous-ensembles (Figure 9) nécessaires à son apprentissage renvoie à un fonctionnement cérébral spécifique. Notons que les quatre sous-ensembles convoqués pour participer à cet apprentissage ne sont pas sans rappeler les « concepts fondamentaux » de l'inconscient ; autrement dit, la perception, la mémoire, le langage (et ici la représentation mentale).

Les voies d'apprentissage du langage chez l'Homme sont multiples mais deux méritent particulièrement d'être soulignées : la voie phonologique et la voie sémantique. La première relève du découpage des phonèmes, de leur reconnaissance et de leur assemblage. La seconde

s'attache au sens des mots. L'une ne va sans l'autre et lorsque la première voie a permis l'acquisition d'un stock lexical, c'est le versant symbolique qui prend le dessus. Cet accès au langage en deux temps se retrouve dans la lecture. Dans l'apprentissage de cette dernière, cela s'illustre brillamment étant donné que l'enfant passe beaucoup de temps à « déchiffrer » ces formes que sont les lettres. Puis, peu à peu, avec l'entraînement et la répétition, il va automatiser sa lecture libérant ainsi les ressources cognitives pour accéder au sens de ce qu'il lit. Il ne se contentera dès lors plus de laborieusement repérer chaque lettre puis assemblage de sons, mais l'enfant lira alors avec fluidité, pouvant, dans l'après coup expliquer ce qu'il a lu. Ces deux voies ont ceci de spécifique que la première touche directement à la perception, le trajet vers la seconde en passe par la mémoire et la seconde marque l'entrée dans le monde symbolique de l'enfant par le biais du langage. Bien entendu, cette entrée dans le registre symbolique a lieu bien en amont et bien plus précocement que l'acquisition de la lecture. Cet accès à la dimension du sens marque une étape essentielle puisque ce plongeon est aussi celui du sujet lui-même dans le bain du langage articulé.

2. ...à ses effets dans l'inconscient : de la particularité du langage

C'est d'ailleurs, entre autres, cet aspect de la lecture qui a été étudié par les neurosciences avec les travaux sur la perception subliminale. L'objectif des expériences fut de repérer si précisément, cet accès au sens pouvait être possible inconsciemment. Reposant sur le masquage, ces expériences décrites précédemment ont eu le mérite d'explorer *jusqu'où* le cerveau peut analyser une information demandant un traitement de haut niveau cognitif, sans en passer par la conscience¹. La réponse, bien qu'elle mît du temps à être pleinement validée par la communauté scientifique, finit par devenir sans équivoque : le cerveau parvient à traiter des informations sur la base de leur contenu sémantique. S. Dehaene résume les découvertes récentes en ce domaine en disant qu'en « bref, l'activation de représentations sémantiques par des mots non-conscients est aujourd'hui fermement démontrée, du moins en ce qui concerne certains traits sémantiques majeurs et fréquents »². La nuance qu'il apporte à la fin peut être entendue comme une limite universelle mais aussi comme une limite liée aux possibilités expérimentales actuelles. Dans cette seconde perspective, les ouvertures possibles sont larges et l'on peut espérer voir un jour les expériences objectiver cette activation sémantique à de plus nombreuses modalités de traitement.

Mais déjà, ce traitement sémantique semble avoir des effets y compris de façon inconsciente. Il ne s'agit plus uniquement d'un traitement perceptif : il est ici question d'une analyse suffisamment approfondie du stimulus pour déclencher dans le cerveau une activation neuronale des réseaux liés au sens des mots. Cette dernière peut avoir une influence sur les temps de réponse des sujets, leurs performances mais il a été montré également que la charge émotionnelle de certains mots provoquait une activation cérébrale spécifique alors même que les sujets n'avaient pu prendre conscience de ce même mot. Ainsi, en dehors de toute conscience, le cerveau est capable de traiter un mot jusque sur son versant symbolique. Le sens du mot est pris en compte à l'insu du sujet.

Cette ouverture se retrouve également dans le champ lexical auquel appartient le mot. En effet, les mots associés au mot cible sont comme regroupés instantanément afin de servir si, dans une

¹ DEHEANE S., *Un stimulus subliminal peut-il être traité au niveau sémantique ?*, in L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminale, Cours au Collège de France, 2008/2009.

² *Ibid.*

logique statistique, ils doivent être utilisés. Ainsi, tout comme la perception, le langage semble ouvrir des espaces de travail dans lequel sont convoqués les mots susceptibles d'être utilisés à la suite de ce premier mot cible. Encore une fois, la question reste entière de savoir si ce qui remplit cet espace relève uniquement de l'universel ou si peuvent s'y glisser des éléments entièrement subjectifs.

Mais d'autres aspects du langage, doivent être ici repris. R. Gil, reprenant Popper et Eccles, repère quatre fonctions du langage dont deux sont uniques à l'Homme¹. Les deux premières, répandues dans le règne animal sont la fonction *expressive* et la fonction *de signal*. La première sert à communiquer des émotions alors que la seconde permet « d'émettre des signaux » afin que celui à qui ils sont adressés réagisse. Les deux fonctions spécifiques à l'être humain sont la fonction de *description* et celle de *discussion argumentée*. Se dessine immédiatement le lien de ces deux fonctions avec la conscience et l'impossibilité qu'elles se réalisent de façon inconsciente. C'est ce que S. Dehaene reprend en signifiant que « "l'interpréteur verbal" qui nous permet d'exprimer le contenu de nos pensées fait partie des processus cognitifs centraux que nous ne parvenons à déployer que lorsque nous sommes conscients »². Dès lors, le langage devient un marqueur de la conscience en ceci qu'il témoigne de la possibilité d'exprimer « sous forme de mots » une information. Cette prépondérance de la conscience dans l'action de parler est largement partagée par les chercheurs.

S. Dehaene apporte une limite qui tient du langage lui-même : « notre conscience outrepasser nos talents linguistiques ». Autrement dit, malgré son incroyable diversité, le langage ne couvre pas tous les besoins de la conscience lorsqu'il s'agit de décrire ce qui s'y passe. Les émotions devant une œuvre, un paysage, une personne etc. sont difficilement descriptibles dans leur ensemble, tout comme le contenu de pensées, d'associations ou de réflexions complexes. Le langage témoigne donc de la conscience mais marque aussi une limite à son expression.

Cependant, il reste possible, dans l'absolu, de mettre des mots sur ce qui se passe dans la conscience. Et S. Dehaene de poursuivre « le langage nous permet de couler nos pensées conscientes dans des catégories et des structures syntaxiques qui structurent nos pensées autant qu'elles en assurent le partage avec d'autres ». Dans cette optique, s'opère une réduction, une « synthèse » afin de simplifier l'information que le sujet cherche à transmettre. S. Dehaene note que le « canal de communication » chez l'être humain est incroyablement réduit (40 à 60 bits/seconde) et que « notre cerveau doit donc comprimer l'information en un tout petit jeu de symboles qui seront envoyés dans le réseau social [...] la conscience semble condenser l'information perçue sous la forme d'un résumé de ce qui pourrait intéresser les autres ».

Les neurosciences ciblent donc les fonctions du langage à ces aspects communicationnels mais en convenant qu'il participe au lien social. Le langage s'enrichit donc d'une *mission* de « partage social » sous le joug de la conscience. Mais ce lien constant du langage avec ce rapport aux autres pousse les chercheurs vers l'introspection et la connaissance que l'on a de soi-même. Le langage y est utilisé en tant que support de nos réflexions. La neuro-imagerie révèle qu'à l'image des circuits identiques qui s'activent lorsque l'on fait une action, que l'on voit cette même action réalisée par quelqu'un d'autre ou que simplement nous nous imaginons en train de la faire, ce sont les mêmes « réseaux neuronaux du partage social » qui s'activent lorsque

¹ GIL R., *Neuropsychologie*, 6^{ème} édition, Elsevier Masson, Issy-les-Moulineaux, 2014, p. 26.

² DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p. 155.

nous « réfléchissons à nous-mêmes »¹. Lorsque le cerveau est au repos, c'est ce même circuit qui s'active.

Toutes l'étendue et la complexité de l'activité langagière s'étend ici, proposant diverses perspectives. Qu'en est-il alors des liens entre langage et inconscient en neurosciences ? Si les études montrent que le cerveau peut traiter une information sémantique sous le seuil de la conscience, il convient d'ajouter à ces prémices de liens entre langage et inconscient les aspects sociaux, l'introspection et, pour ces deux points surtout, les mécanismes sur lesquels le langage repose : la perception, la mémoire, la représentation mentale, l'image de soi, la connaissance du monde et des mots. Tous ces aspects sont en lien avec l'inconscient et le langage, bien que rattaché à la conscience repose sur d'autres mécanismes qui font appel à l'inconscient. Les travaux sur l'apprentissage du langage apportent d'ailleurs des éléments dans ce sens puisque ce dernier devient peu à peu automatisé et dès lors, il y gagne une dimension largement inconsciente ne serait-ce que dans sa formulation. Les neurosciences supposent que le langage s'appuie sur la conscience de ce que l'on dit. Mais c'est *l'acte de parler* qu'il faut interroger comme mécanisme inconscient. L'apprentissage a rendu ce « moment » du langage en partie inconscient puisqu'il relève d'une automatisation de l'utilisation des mots et de leur formulation. Les neurosciences démontrent également que des aspects de la conscience échappent au sujet (impossibilité de *tout* dire) tout comme certains aspects du langage (champ lexical qui s'ouvre dans le cerveau lorsque le sujet perçoit un mot, l'information transmise n'est pas complète et est une synthèse, cette synthèse renferme peut-être des erreurs de transmissions –équivoque, quiproquo).

C'est là toute la particularité et la singularité du langage : il repose sur une telle complexité de mécanismes, qu'il n'a pas encore dévoilé toutes ses composantes dont certaines laissent déjà entrevoir une dimension inconsciente. La nuance qu'il convient de poser pour les neurosciences est l'acte de parole plus que dans le langage lui-même. Le premier s'avère possiblement inconscient alors que le second ferait appel à la conscience. Si la dimension consciente du langage est affirmée par les neurosciences, ces dernières questionnent désormais quelques dimensions inconscientes possibles dans le champ du langage. Il est donc légitime de se demander si dans l'action même de parler, peuvent se glisser, à l'insu du sujet, des éléments « inattendus », non « prévus » par la conscience.

C'est précisément à partir de ces « émergences » incongrues, qui émergent de la clinique, que Freud prit le langage comme support thérapeutique mais aussi comme élément fondamental du fonctionnement psychique du sujet. Lacan avança sur ce même chemin en signifiant que « l'inconscient est structuré comme un langage ». Le lien entre langage et l'inconscient apparaît clairement et l'un est fondamental à la constitution de l'autre. En prolongeant la logique de ces quelques mots, il faut en arriver à la conclusion de R. Chemama qui avance que « du point de vue de la psychanalyse, le langage peut être défini comme la condition même de l'inconscient »². Sans reprendre ce qui a déjà été notifié quant à l'inconscient et son rapport au langage chez Lacan et Freud, certains éléments méritent d'être ajoutés.

L'une d'eux est l'aspect « transindividuel » du langage. Lacan avance que « l'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel »³. Sur ce point au moins,

¹ *Ibid.* p. 159.

² CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

³ LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 258.

psychanalyse et neurosciences partagent une conception commune du langage : il dépasse l'individu et est ce par quoi se véhiculent des descriptions d'émotions certes mais aussi des éléments qui échappent à la conscience. C'est le pas supplémentaire que fait la psychanalyse par rapport aux neurosciences. Car Lacan ajoute ensuite : « [cette partie du discours concret] fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir une continuité dans son discours conscient ». Ainsi, le sujet ne peut parvenir à tenir une continuité dans son discours puisqu'une partie au moins, lui échappe étant donné qu'elle est enfermée dans l'inconscient. Il ne s'agit pas uniquement du langage comme moyen de communication mais comme celui dont chacun est imprégné et qui parle du sujet. C'est pourquoi Lacan parle de l'inconscient comme « ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc [...] : c'est le chapitre censuré ». Ainsi, comme l'avancent les neurosciences, le langage ne peut en effet, dire *tout* du sujet. L'écart se situe sur ce « tout » qui est d'un côté entièrement inconscient, de l'autre conscient *et* inconscient (le sujet ne peut pas dire ce qui se passe pour lui lorsqu'il réalise des actions inconscientes). Dans l'approche psychanalytique comme neuroscientifique, il existe donc une limite au langage dont on ne peut décemment espérer qu'il puisse « tout dire ».

Cependant, la psychanalyse va plus loin : le langage est lui-même le vecteur de cette impossibilité de tout dire de par sa structure (signifiant/signifié) et de par son inscription partielle dans l'inconscient, par définition inaccessible au sujet. Lacan annonce donc qu'au cours du travail d'analyse, il y aura des moments de « parole vide » et d'autres de « parole pleine ». Les premiers sont ces moments où le discours conscient se dévide sans dire quoi que ce soit du sujet, les seconds sont précisément l'émergence au cœur du discours conscient d'éléments inconscients qui *parlent* du sujet dans son intime vérité. C'est pour cette raison que Lacan parle d'une discontinuité dans le discours conscient invitant à se questionner sur « *qui parle ?* ». L'approche psychanalytique prétend que le sujet ne sait pas ce qu'il dit lorsqu'il parle consciemment. Bien entendu, il ne faut pas tomber dans la caricature du sujet qui, de ce fait, est un être acéphale qui ne pense pas par lui-même. Ce que la psychanalyse souligne, c'est que bien qu'il soit le mieux placé pour parler de lui-même (l'analyste n'étant que le « sujet-supposé-savoir »), et bien qu'il soit tout à fait en mesure d'opérer des opérations mentales complexes, mener des réflexions concrètes et organiser une pensée qui lui appartient, lorsqu'il parle de lui, il existe un écart entre ce que le sujet dit *en conscience* et ce qu'il est. Le discours *vrai* serait donc celui de l'inconscient qu'il s'agit de traduire et de retrouver car « le plus souvent déjà [la vérité] est écrite ailleurs. A savoir :

- Dans les monuments : et ceci est mon corps [...] ;
- Dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ;
- Dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;
- Dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;
- Dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens. »¹

¹ Notons que dans cette remarque, s'y trouve également les aspects mnésiques et le corps. LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 259.

Se trouve dans cette remarque de Lacan, le versant langagier de cette vérité enfermée dans l'inconscient. Pour lui, le langage est spécifique à chacun, l'utilisation que le sujet fait de certains mots n'appartient qu'à lui et à lui seul. Pour un même mot universellement compris, il peut y avoir une lecture sous-jacente pour chaque sujet. C'est ici que s'illustre à propos du langage, « l'écart » évoqué plus haut : consciemment, le sujet peut utiliser de façon cohérente et construite le langage et les mots universellement compris ; inconsciemment, il existe une seconde lecture de certains de ces mots, lecture traduisible (par le biais de l'interprétation) mais profondément unique.

Cette notion d'*isolement* de chaque être humain dans ses fonctionnements se retrouve dans les neurosciences, pour, par exemple, la perception ou les représentations mentales. En effet, il est désormais établi objectivement que chaque être humain perçoit telle ou telle couleur de façon unique, de même pour les sons ou les odeurs. Pourtant, tout le monde sait de quoi nous parlons lorsque l'on évoque la couleur rouge ou l'odeur d'une madeleine : il y a une universalité du propos, un partage d'une même information. De même, lorsque le sujet se fait une image mentale d'un objet absent, cette représentation lui est unique alors que l'objet est connu de tous et qu'universellement tout le monde peut se le représenter. Ainsi, si l'humanité partage une immensité de notions, ressentis, perceptions, etc., il n'en reste pas moins que tous ces aspects prennent une dimension unique pour le sujet. Ils soutiennent une dimension profondément subjective au cœur même de l'universalité dont ils sont pourtant porteurs. Il apparaît que pour Lacan, il en est de même pour le langage et la signification des mots. Ainsi, bien qu'il soit « transindividuel », le langage garde une dimension subjective.

Le langage comme « condition de l'inconscient » prend alors une place prépondérante dans la vie du sujet. Cette spécificité du langage a déjà été décrite précédemment mais il faut désormais y ajouter une notion apparue tardivement dans les travaux de Lacan : celle du parlêtre. Elle peut désormais se saisir plus aisément puisque le trajet à travers l'inconscient et le langage a été décrit. Ce néologisme renvoie, à la fin de son enseignement, directement à l'inconscient : « d'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud »¹, ce qui, comme le souligne C. Soler², contredit ce qui a introduit ce travail à savoir : « Freud n'en a pas trouvé de meilleur, et il n'y a pas à y revenir ». Mais avant de formuler ce vœu, Lacan fait du parlêtre précisément ce que la compression de ces deux mots suppose : un être qui parle, un être parlant. Mais il faut y entendre la même extériorité du sujet par rapport à sa parole : « ça parle » n'est pas « je parle »³. Autrement dit, il y a toujours cet écart entre le discours conscient (le dire, la parole) et ce que le sujet peut dire de ce qu'il sait de lui-même (le discours inconscient).

Avec cette notion de parlêtre, Lacan *s'offre* un mot qui permet de dire ces deux aspects en même temps : ce n'est que dans l'acte de parler que le sujet a des chances d'entendre quelque chose de ce qu'il dit et surtout de ce qu'il est. Ceci n'est pas sans rappeler l'acte du *moment de conclure*. Mais, de façon plus radicale, ce n'est que parce qu'il *parle* que le sujet peut prétendre être. Lacan s'éloigne du *cogito* cartésien (*cogito ergo sum*) en postulant que ce n'est pas en pensant que l'on est mais en parlant. La nuance fondamentale qu'il faut ajouter à ce constat, c'est que ce n'est pas non plus le *sens* de ce que « je » dis (consciemment) qui fait que je suis, mais plus prosaïquement, le simple fait de parler. Ce que Lacan reprend en ces termes : « Cette

¹ LACAN J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 565.

² SOLER C., « Du parlêtre », *L'en-jeu lacanien*, N°11, Vol. 2, 2008, p. 23-33.

³ DEFFIEUX J.-P., *Appareillage de la jouissance dans un cas où domine l'événement traumatique*, UFORCA, www.lacan-universite.fr.

extériorité du symbolique par rapport à l'homme est la notion même de l'inconscient »¹. Car, pour la psychanalyse, ce n'est que de cette parole que pourra émerger *l'être* au travers des émergences de l'inconscient. D'où le dispositif du divan et la règle fondamentale de dire ce qui vient sans réfléchir, sans le conscientiser. Se dessine ici un aspect essentiel de la dialectique entre neuroscience et psychanalyse qu'il s'agira d'approfondir.

Cette extériorité suit la logique de la vision psychanalytique de l'entrée dans le langage de l'*infans* déjà décrite précédemment. M. Ritter la résume ainsi : « On pense à tort qu'un enfant apprend le langage. Il ne l'apprend pas, il en est imprégné. Il y a une pente vers le langage. L'enfant naît et grandit dans un bain de langage. Il est pris dans et par le système symbolique, et cette prise laisse des empreintes »². Si les neurosciences conservent cette conception d'un *apprentissage* du langage, elles constatent également que très tôt le nourrisson est réceptif à ce bain et qu'il en est effectivement très rapidement « imprégné ». Les limites de l'expérimentation dans ce domaine freinent les avancées concernant le nouveau-né voire la période de grossesse. Pour autant, les neurosciences, conscientes de ces limites, ne statuent pas sur cette « plongée » dans le langage et supposent qu'elle puisse avoir lieu très tôt. Poussée à son paradoxe par Lacan, cette conception de l'entrée dans le langage relie langage et inconscient. En y apportant toutes les subtilités qui viennent d'être abordées, il est désormais cohérent en psychanalyse, d'en conclure que « L'inconscient est le discours de l'Autre »³.

Cet aspect premier du langage renvoie enfin à cette notion de lalangue, notion qui n'est pas sans liens avec les lallations du nourrisson. Ce dernier aspect retient l'attention car il conduit à la question de l'équivoque. M. Ritter remarque que l'étymologie de ce terme de « lallation » souligne que « le renvoi de lalangue à lallation, avec sa signification de trébuchement dans l'articulation de la langue, indique bien que l'inconscient se constitue d'une façon particulière de parler, proche du ratage, ce qu'il perpétue dans toutes ses manifestations »⁴. Et de conclure en disant que « ce qui caractérise lalangue, c'est d'être la source des équivoques. Elle est un trésor d'équivoque ». Dans sa conférence « La troisième », Lacan reprend l'intérêt de l'équivoque lorsque l'on parle du fonctionnement de l'inconscient⁵. Elle élargit le champ des sens possibles pour un mot, elle dépasse le rapport binaire du signifiant/signifié. Elle offre une diversité dont l'inconscient « se nourrit ». Autrement dit, dans sa constitution, l'inconscient repose sur la multiplicité des sens rattachés à un même mot. L'équivoque réalise si bien sa fonction qu'elle en abolit l'universalité, citée plus haut, des signifiants. Elle apporte, au cœur du langage, la subjectivité que la psychanalyse cherche à faire émerger chez chaque sujet (*Wo Es war, soll ich werden* : Là où c'était, là comme sujet Je dois advenir). M. Ritter prolonge cet effet de l'équivoque comme porteuse de l'unicité du sujet, en pointant que « si lalangue supporte donc le symbolique et que le savoir inscrit de lalangue dans le symbolique constitue l'inconscient, ce savoir reste néanmoins un savoir propre à chacun dans sa singularité ».

Dès lors, l'équivoque comme élément de langage ouvre à des questions théoriques mais aussi expérimentales qui seront reprises plus loin mais dont il est possible de faire émerger dès maintenant l'importance. L'équivoque est-elle neurologiquement possible ? Un sujet peut-il

¹ LACAN J., « Situation de la psychanalyse en 1956 », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 469.

² RITTER M., « L'inconscient nodal », in *Ecriture de l'inconscient De la lettre à la topologie*, Strasbourg, Arcanes, p. 291.

³ LACAN J., « Le séminaire sur "La lettre volée" », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 16.

⁴ RITTER M., « L'inconscient nodal », in *Ecriture de l'inconscient De la lettre à la topologie*, Strasbourg, Arcanes, p. 292.

⁵ LACAN J., *La Troisième*, Espace Lacan, Rome, 1974.

passer à côté d'un sens second d'un mot sans même en prendre conscience ? Cela se ferait d'autant plus à son insu que ce mot renferme une trace mnésique que le sujet a occulté (refoulé) et tend encore à occulter. Les expériences sur la perception visuelle et le constat que le cerveau ne peut traiter *consciemment* qu'une seule information à la fois iraient dans ce sens : le sujet, dans son discours conscient, ne peut « entendre » qu'un seul sens aux mots qu'il emploie. La question est donc de savoir si le second sens que porte le mot peut être « révélé » dès lors que l'on attire l'attention du sujet sur ce mot (à l'image de cette illustration fameuse de deux visages de profil en noir qui se font face, l'espace entre prenant la forme d'un vase blanc : le cerveau ne perçoit que les visages *ou bien* le vase). Et si cela est possible d'un point de vue neurologique sur un plan sémantique, se peut-il, comme le prétend la psychanalyse, que cette révélation ait des effets sur la personne ? Voire, ce peut-il que l'on puisse ainsi occulter entièrement une signification au point qu'elle disparaisse du discours conscient ? Cela suppose effectivement que le langage supporte une fraction de la vérité du sujet et que cette dernière, une fois révélée, a un effet par le biais du sens, sur le sujet (et, en l'occurrence, la disparition des symptômes).

La problématique de la conscience et de la prise de conscience prend ici toute son ampleur comme sa complexité. Si la psychanalyse l'a peu à peu tenue à distance (sans pour autant la fuir), c'est qu'elle a pris des virages successifs qui l'ont menée à ne se focaliser que sur l'inconscient et toute sa diversité. La dialectique avec les neurosciences ne peut faire l'économie d'une remise au travail de cette question car pour ces dernières, la conscience reste un élément central de la subjectivité, mais aussi des concepts fondamentaux isolés ici et de l'inconscient lui-même. S. Dehaene avance que « chez l'*homo sapiens*, l'information consciente ne voyage pas seulement à l'intérieur d'une tête. Par la magie du langage, elle peut sauter d'une tête à l'autre [...] Grâce au langage autant qu'aux gestes, la synthèse consciente qui émerge dans l'esprit d'une personne peut être partagée avec d'autres »¹. Émerge ici ce qui a été répété pour chacun des concepts fondamentaux, à savoir l'absolue nécessité, pour les neurosciences, que la conscience émerge pour que puisse se constituer un sujet. La psychanalyse tient cette même position à la différence majeure que pour elle, c'est l'inconscient qui a cette place centrale. Les deux approches convoquent donc au même endroit deux phénomènes distincts.

La perception, la mémoire, le langage voire le temps illustrent l'aspect le plus remarquable de l'éloignement conceptuel qui existe entre la psychanalyse et les neurosciences : le passage par la conscience. Pour les uns, cela relève de l'absolue nécessité ; pour les autres, il est en apparence anecdotique. Les neurosciences bien qu'elles aient fondamentalement revue leur conception de l'inconscient et qu'elles lui accordent désormais une place primordiale, conservent l'idée selon laquelle la majorité des traitements qui ont une importance pour le sujet doit en passer par la conscience. Certes certains aspects, encore en travail, viennent nuancer cette position et les précautions que prennent les chercheurs restent de mise. L'inconscient, bien que très actif et influant, a des limites et ces dernières l'empêchent d'être aussi « imposant » que ne le suppose la psychanalyse. Les aspects « encore en travail » résonnent pourtant comme des « points de détails » qui pourraient, comme le firent en leur temps ceux de la physique

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 154.

classique, ouvrir à des bouleversements imprévisibles¹. La question sera donc de savoir si ces points de détails permettent d'entrevoir une conclusion différente que celle que proposent actuellement les neurosciences.

Car par ailleurs, la psychanalyse s'est attardée sur ces aspects « en travail » dans les neurosciences. Elle en propose même une lecture et il est intéressant de repérer que les aspects particuliers de l'inconscient freudien ne sont pas sans liens avec les « points de détails » sur lesquels se heurtent les neurosciences. Inversement, la notion de conscience a presque définitivement disparue et la psychanalyse s'en désintéresse au profit d'un inconscient devenu quasiment omniscient. Aussi, *l'excommunication* de la conscience du discours de la psychanalyse doit être interrogée au regard des découvertes nouvelles en neurosciences. Ces dernières apportent des éléments pour une préhension nouvelle de la notion d'inconscient, sans pour autant contredire la logique freudienne.

¹ En physique, ces points de détail comme le rayonnement des corps noirs ouvrirent aux grandes découvertes que sont la Relativité ou la physique quantique. KLEIN E., *La Physique Quantique*, Paris, Flammarion, Coll. « Dominos », 1996.

II – Conscience, Métacognition & Subjectivité

« *La pensée est un éclair au milieu d'une longue nuit mais c'est un éclair qui est tout.* »

Henri Poincaré, *La valeur de la science*

Cette idée, avancée par Henri Poincaré en 1905, reste présente aujourd'hui en neurosciences : la conscience continue d'être la référence privilégiée pour l'étude de l'inconscient dans la recherche scientifique. Mais les choses semblent s'inverser. Le constat des neuroscientifiques quant à la conscience, c'est qu'il est finalement excessivement rare de n'avoir à faire qu'à un phénomène *purement* conscient, c'est effectivement un éclair. L'inconscient rode mais pas seulement. La conscience reste ainsi un phénomène à part entière, mais s'il est considéré comme « plus vaste que le ciel »¹ par certains, force est de constater que ses manifestations sont teintées par nombre de phénomènes sous-jacents ou associés. Force est de constater qu'il est aussi rare et difficile à étudier que le phénomène physique qu'est la foudre. Les neurosciences font face à un paradoxe saisissant : alors qu'elle occupe une place centrale dans l'étude du cerveau, la conscience est complexe à appréhender dans son unicité et sa spécificité. Si l'étendue de son existence dans les phénomènes cérébraux permet aux chercheurs de multiplier les expériences, en trouver qui n'étudient *que* la conscience n'est pas chose aisée. Isoler la conscience apparaît comme une gageure que les scientifiques s'emploient à réaliser. De plus, ce phénomène de part cette même étendue, poussent les scientifiques vers des champs de la recherche parfois difficiles à *rendre* scientifiques.

Parler de la conscience induit en premier lieu de savoir de quoi nous parlons lorsque l'on utilise ce mot. Car si la conscience est plurielle comme phénomène, la signification du mot l'est tout autant. Tout comme le « temps », le mot renferme en effet, divers aspects, phénomènes, erreurs. Cela a été vu pour le mot « inconscient », les traductions d'une langue à l'autre du signifiant « conscience » apportent leurs lots de confusions. Ainsi, Angela Jesuino-Ferreto et Denise Sainte Fare Garnot, dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, débutent-elles leur article sur la conscience, sur ce repérage des différences entre les langues et les manques de la langue française selon que l'on parle de « conscience morale », du « conscient » ou de la « conscience ». Elles soulignent que l'anglais comme l'allemand ont des mots spécifiques pour tous ces états ou significations de la conscience. Le français reste la langue, parmi ces trois, à n'avoir pas de mot pour les différencier fermement sauf à les décrire longuement.

De même, la conscience a pu prendre diverses significations au cours des siècles. Dans l'antiquité, elle participait à la projection d'ombres sur le fond d'une caverne obscure. L'homme, pour y avoir été enfermé, était condamné à toujours regarder du mauvais côté. Elle a pu être un manifeste pour expliquer l'existence d'une âme chez l'être humain ou encore, l'émergence causale des effets quantiques des microtubules au cœur de la matière cérébrale.

Mais ces rapides aspects historiques traduisent l'actualité : les conceptions de la conscience s'affrontent bien au-delà de la dualité corps *versus* âme. Car si les psychanalystes n'étudient plus cette notion, la science elle, en fait, avec l'inconscient, le socle des neurosciences modernes. Or, au sein de cette mouvance dans laquelle s'activent les plus éminents chercheurs, des positions opposées se font face et s'affrontent. Certains sont toujours partisans de la dualité

¹ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004.

cartésienne. Ils supposent que le « saut » de la matière vers l'esprit échappe et qu'il faut donc, à l'image de ce que S. Hawking envisage pour la physique et la compréhension du monde, épuiser toute la recherche afin d'aboutir à une compréhension universelle de comment tout ceci fonctionne avant de se demander pourquoi. Wilder Penfield, un célèbre neurochirurgien, annonce par exemple, dans *Mystery of Mind : A critical study of consciousness and the human brain* que : « En ce qui me concerne, après une vie passée à essayer de découvrir comment le cerveau explique l'esprit, cela m'est comme une surprise de découvrir maintenant, à l'occasion de ce dernier examen de la question, que l'hypothèse dualiste (la séparation de l'esprit et du cerveau) semble la plus raisonnable des deux explications possibles ». Cette vision qui sépare l'esprit et le cerveau est précisément celle qui est remise en question par les neuroscientifiques du XXI^{ème} siècle. A. Damasio considère que c'est sur ce point que se situe « l'erreur de Descartes »¹. Pour tout un ensemble de chercheurs (Edelman, J.-P. Changeux, S. Dehaene, A. Damasio...), la conscience peut s'étudier pleinement, de façon scientifique et en toute objectivité. Le dualisme cartésien qui voudrait que l'âme relève de l'immatérialité et donc impossible à étudier expérimentalement, rencontre ici un sérieux démenti. Pour eux, le paysage qui se dessine est celui d'une science de la conscience, avec ses équations à trouver, ses codes à déchiffrer et ses repères expérimentaux à définir. Il y a une véritable recherche des « corrélats neuronaux objectifs de processus subjectifs »².

Pourtant, parmi ces chercheurs, certains s'opposent à « l'excès » de cette recherche. Ils avancent que l'on ne peut, sous le prétexte de la scientificité, ignorer certains aspects, certes complexes à objectiver, à prendre en compte comme *variables*, à mesurer, mais qui ont toute leur place, y compris dans les réponses à des stimuli les plus simples. J.-D. Vincent par exemple, considère que c'est « stupidement imbécile » et qu'il vaudrait mieux parler de « l'erreur de Damasio »³. Pour J.-D. Vincent, Descartes était un moniste : l'âme immatérielle était certes une substance à part mais Descartes n'avait pas exclu l'étude de ces phénomènes ni celle de la conscience. Les schémas de Descartes n'induiraient pas forcément une dualité : ce dernier décompose les éléments de la pensée mais reste un observateur attentif des choses de l'esprit. Il faut donc prendre acte de toute cette complexité qui va du cerveau à l'esprit même si elle relève encore du mystère. Pour J.-D. Vincent, les liens sont encore à découvrir, mais que le trajet du cerveau vers l'esprit (et inversement) est un trajet sans rupture.

Ainsi, il y a ceux qui séparent définitivement l'esprit et le cerveau, étudient les phénomènes *dans* le cerveau, mais concluent (même après une carrière passée à étudier ces sujets) que l'un comme l'autre sont des entités à part entière et surtout éloignées l'une de l'autre. D'autres, les plus fervents défenseurs de l'approche neuroscientifique moderne, voient dans le cerveau et son fonctionnement la réponse à l'esprit et considèrent que l'étude approfondie de l'organe nous donnera les clés de l'esprit. Ces derniers sont profondément monistes mais accordent un primat au cerveau comme organe. D'autres enfin, monistes eux-aussi, admettent les liens entre cerveau et esprit mais élargissent les champs de ces liens (chimie du corps, physiologie plus générale que seulement cérébrale, effet de l'esprit sur le corps, etc.) pour avancer que cerveau et esprit ne font qu'un (lorsque l'on coupe une tête, il n'y a plus d'esprit). Mais ces liens nous échappent

¹ DAMASIO A., *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Odile Jacob Poche, 2010.

² DEHAENE S., *L'accès à la conscience*, Cours au Collège de France, 2010, Cours 1 « Introduction à l'étude expérimentale de la conscience ».

³ VINCENT J.-D., « De l'organisme au corps », in *Le corps dans tous ses états*, Journée d'étude des C.M.P.P., Marseille, 2014.

encore dans leur intégralité et l'infinie complexité de ces mêmes liens ne donne, à ce jour, pas de réponse pour comprendre l'âme.

Dans cette mouvance, un autre point sur lequel s'affronte les chercheurs, est la primauté des émotions. Chronologiquement, J.-D. Vincent toujours, considère que ces dernières jouent un rôle massif et immédiat dans les prises de décisions, de conscience, etc. Elles agissent donc en amont, dans l'inconscient, influant sur nos réponses et il résume : « c'est l'affect qui précède l'acte et non pas l'inverse ». Il fait partie des partisans d'une prise en compte d'éléments moins tangibles, plus inconstants et plus difficiles à calibrer expérimentalement et s'oppose donc à ceux qui prônent une science (au sens *ferme* du terme) de la conscience. Mais, de son propre aveu, J.-D. Vincent se voit obligé, lorsqu'il échange avec certains de ses confrères scientifiques, de moduler son discours en parlant « d'âme » plutôt que de *psyché* autrement, dit-il, « ça les fait bondir »¹. Se dévoile ici la réserve, au-delà des aspects purement scientifiques, de certains chercheurs en neurosciences à propos de la psychanalyse. Comme dit en introduction, ce même auteur définit le débat entre psychanalystes et neuroscientifiques comme une « querelle des bouffons » à l'image de celle qui opposa les partisans d'un opéra *classique* et ceux d'un opéra s'ouvrant à d'autres horizons comme « l'opéra-bouffe » précisément (1752-1754).

Ainsi, le débat sur la substance de la pensée ou sur la séparation entre conscience et cerveau perdurent au cœur de la recherche scientifique. Et lorsque certains s'autorisent quelques réflexions « hors champs », des thèmes plus sensibles mais fondamentaux apparaissent : « l'âme », la subjectivité ou la construction de notre unicité malgré tous les marqueurs neurophysiologiques, hormonaux, chimiques etc. qui eux, sont universels. Mais en neurosciences, tous avancent dans le sens d'une observation objective des phénomènes neuronaux sur lesquels reposent la conscience et l'inconscient. Les scientifiques s'évertuent à prendre le temps de différencier ce qui relève de la conscience et ce qu'elle *est*. Peu à peu, ils ont précisé leurs propos en différenciant, au cœur de la conscience, plusieurs phénomènes qui lui sont spécifiques. Le travail sur les « concepts fondamentaux » montre également que si des phénomènes fondamentaux du fonctionnement cérébral ont une composante inconsciente importante, ils possèdent intrinsèquement un versant conscient qui, pour certains, est essentiel à l'existence même de ces phénomènes.

Ces considérations scientifiques sur la base des découvertes récentes entraînent les chercheurs vers des domaines abrupts que la psychanalyse a, en son temps, tenté de traiter elle aussi. Car si la psychanalyse est souvent perçue comme une approche de l'inconscient, Freud a abordé la problématique de la conscience. Dans sa métapsychologie, ses topiques et tout au long de ses écrits, il va y faire référence même si cela lui sert parfois à faire émerger la spécificité de l'inconscient. La position de Lacan est plus radicale : du fait (entre autres) de changements historiques chez les successeurs de Freud, il n'en fera pas un objet d'étude comme il a su le faire pour d'autres concepts. Pourtant, elle peut se lire à travers certains textes mais surtout dans ses mathèmes. Ainsi, après en être passé par les particules élémentaires (positon), les atomes (hydrogène), les molécules (H₂O), la cellule (le neurone), les champs magnétiques et l'électricité naturelle du cerveau, la conscience invite à poser un regard plus global sur l'ensemble du cerveau et la spécificité de certaines aires dans le fonctionnement cérébral conscient. Pour autant, comme le démontre le débat chez les scientifiques mais aussi les

¹ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Conférence à l'Espace des Sciences de Rennes, 2008.

hypothèses et avancées faites en psychanalyse sur ce sujet, il faut pouvoir aborder cet ensemble de façon plus globale afin de contourner le parfois réducteur « organo-centrisme ».

1 – La conscience et ses états

a/ L'accès à la conscience par le fonctionnement cérébral

Concernant le fonctionnement cérébral, il a, jusqu'à présent, été question d'aspects spécifiques. En s'appuyant sur la matière au cœur du cerveau, il a été possible d'en définir les particularités et comment les scientifiques sont devenus capables d'utiliser ces dernières grâce à des techniques innovantes et surtout, unique à chacun de ces aspects. La T.E.P. utilise les lois fondamentales du monde des particules et de l'antimatière, l'I.R.M. et I.R.M.f. celles des atomes et des molécules et l'E.E.G. ou la M.E.G. les lois du fonctionnement de la cellule (neurones) mais aussi les lois fondamentales de l'électromagnétisme. Si ces techniques ont toutes contribué à la compréhension du fonctionnement de l'inconscient dit « cognitif », elles ont apporté leurs éclairages à la compréhension des phénomènes conscients.

Pourtant, si l'inconscient cognitif, dans les connaissances qu'en ont les scientifiques aujourd'hui, peut s'appuyer sur ces approches précises, la conscience demande une vision plus globale et une théorie plus vaste qui englobe les fonctionnements inconscients. Pour cela, les neuroscientifiques ont étudié le cerveau dans son ensemble, les aires cérébrales, les liens entre ces dernières et tenté de percer le mystère de l'accès d'une information à la conscience et les conditions de cette accession. Aussi, il convient d'en venir au fonctionnement cérébral dans son ensemble avant d'aborder la conscience. Ces supports concrets permettront de donner les bases de compréhension pour les théories plus générales du fonctionnement du cerveau et de phénomènes tels que la conscience et donc l'inconscient. Il serait complexe de reprendre les connaissances actuelles sur l'anatomie cérébrale en étant tout à fait exhaustif. Il est néanmoins possible d'apporter un éclairage bref et concis sur les zones sollicitées par les traitements inconscients *et* conscients.

Il s'agit également de repérer au préalable, qu'en neurosciences *et* en psychanalyse, l'étude de l'inconscient ne se fait pas sans celui de son corollaire direct, la conscience. L'évidence de ce lien est à rappeler et souligner car si les neurosciences en sont venues à l'inconscient par la conscience, Freud a fait également ce trajet dans sa réflexion auprès des patients. L'étude des fondamentaux de l'inconscient a fait, de nouveau, émerger ce lien au travers de concepts spécifiques mais qui font tous appel à l'inconscient comme à la conscience. Elle est donc en apparence le pendant inverse de l'inconscient, son négatif au sens photographique du terme. Elle peut se concevoir comme le prolongement logique, chronologique voire fonctionnel de l'inconscient. Pourtant, elle a ses lois propres, ses particularités, une forme d'autonomie et bien entendu, ses limites, qu'il s'agit de définir afin de mieux cerner celles de l'inconscient. L'intérêt ici est de définir ces spécificités par un trajet à travers l'anatomie générale du cerveau mais aussi des découvertes scientifiques concernant la conscience. La vision psychanalytique sera également convoquée afin de, comme pour l'inconscient, donner les repères nécessaires à la constitution de la problématique. Cela étant, si conscience et métacognition seront explicitées,

elles le seront en corrélation avec l'inconscient qui reste l'élément central de cette recherche. Ainsi, concernant les théories générales du cerveau qui font l'actualité et s'appuient principalement sur la conscience, elles seront reprises après avoir posé les coordonnées du débat dans lequel s'effectue ce travail et surtout, les questions qui fondent la problématique de cette recherche.

En 2001 S. Dehaene et L. Naccache expliquaient déjà que « les neurosciences cognitives de la conscience visent à déterminer s'il existe une forme systématique de traitement de l'information, et une classe d'états d'activité du cerveau, qui distinguent systématiquement les états que les sujets identifient comme "conscients" des autres états »¹. Mais où chercher pour réaliser cette entreprise de compréhension du fonctionnement des processus conscients ? Car il s'agit non seulement de trouver les « états d'activités », mais également leurs localisations et les connexions qui engendrent de tels états. La perspective de tous les chercheurs reste en effet, de trouver les « corrélats objectifs » et pour se faire, il leur faut une connaissance pointue des « aires » du cerveau et une compréhension fine des liens qui les unissent.

Si l'on reprend la logique initiale de l'inconscient il faut parler des récepteurs sensoriels. Pour autant, ces derniers ayant déjà été évoqués lors de la présentation de l'inconscient cognitif ou de la perception, il convient désormais de suivre le « signal » de ce stimulus et de remonter jusque dans les aires de traitement spécifique de l'information au niveau du cerveau. Il faut signaler qu'au-delà de ces récepteurs sensoriels, ce sont tous les organes internes (cœur, poumons etc.) qui sont ainsi reliés au cerveau. Pour certains sens, du fait de l'anatomie humaine, le trajet jusqu'au cerveau est bien entendu, plus long. Si les yeux, les oreilles, le nez ou les papilles gustatives sont tous proches des aires cérébrales qui vont décrypter l'information, tous les récepteurs de ce que l'on appelle communément le « toucher » en sont beaucoup plus éloignés. Pourtant, l'évolution a donné au corps humain des subterfuges qui contournent cet éloignement anatomique et rend le traitement rapide et efficace.

Véritable prolongement du cerveau, c'est par la moelle épinière que vont se faire les échanges entre le cerveau et le reste du corps. Le cerveau envoie les informations pour activer ou réguler tous les mécanismes nécessaires au bon fonctionnement du corps. En retour, le corps informe sans cesse le cerveau sur son état et les effets du monde extérieur sur son propre fonctionnement.

Concernant les récepteurs sensoriels, ce sont les nerfs spinaux qui envoient l'information jusqu'à la colonne vertébrale, carapace osseuse de la moelle épinière. Là, ils sont reliés au système nerveux central et ont une fonction motrice (mettre en action les muscles afin d'apporter une réponse à une commande du cerveau) mais aussi sensitive : ce sont par eux, qu'au-delà des autres sens, le sujet va pouvoir savoir ce qu'il touche, sentir sa température, sa texture etc.

Dans la moelle épinière, le signal électrique va remonter par le biais des cellules nerveuses dont elle est constituée. En effet, si les nerfs transportent et protègent les axones à travers le corps, tous se réunissent dans de la moelle épinière formant ainsi la matière blanche d'une part (faite d'axones) et la matière grise d'autre part (faite du corps cellulaire). Cette autoroute de l'information est à double sens : ascendante pour les informations sensibles qui vont des récepteurs vers le cerveau ; descendante pour les informations motrices qui font le trajet inverse

¹ DEHAENE S., *L'accès à la conscience*, Cours au Collège de France, 2010, Cours 1 « Introduction à l'étude expérimentale de la conscience ».

afin que les muscles exécutent les commandes du cerveau. Notons que nombres de ces échanges peuvent se faire sans conscience.

La moelle épinière a donc pour fonction de transmettre les informations aux muscles mais aussi d'alerter le cerveau sur les informations que communiquent les voies sensorielles (Figure 10). Une dernière fonction est attribuée à la moelle épinière : le réflexe. En effet, il semble que c'est à travers son fonctionnement que s'est développée puis généralisée, la théorie de l'arc réflexe, véritable « noyau dur » de la notion d'inconscient dans les neurosciences. Longtemps considéré, à juste titre, comme l'apanage de l'inconscient, cette conception, a tout aussi longuement influencé une vision somme toute réductrice de l'inconscient.

Cette dernière fonction s'illustre parfaitement par la sensation de chaleur : le sujet retirera sa main d'une source de chaleur intense bien plus vite qu'il ne prendra conscience qu'il est en train de se brûler ; de même pour une piqure où toutes sortes de douleurs aiguës. Cette fonction essentielle de la moelle épinière apparaît comme centrale dans les processus inconscients. Pour autant, il est désormais établi qu'elle ne recouvre aucunement tout le champ des possibles de l'inconscient. Le réflexe est probablement la réaction corporelle inconsciente la plus simple à observer ; c'est ce qui explique certainement pourquoi certains chercheurs ont maintenu l'inconscient dans sa globalité à l'état de réflexe. L'actualité prouve le contraire.

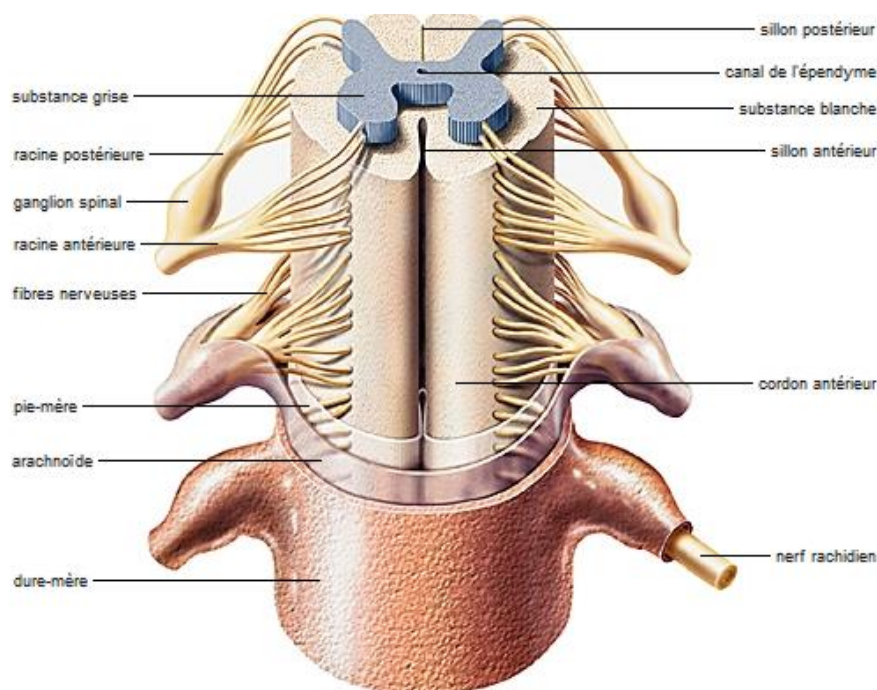


FIGURE 10 : Coupe de la moelle épinière

Tous les récepteurs, organes, muscles etc. sont en lien avec le cerveau par le biais de la moelle épinière : les échanges d'informations se font dans les deux sens. Du fait de sa structure anatomique, la moelle épinière « irrigue » de signaux électriques, porteurs d'informations, le corps tout entier.

<http://www.larousse.fr/encyclopedie>

Concernant la conscience, cet arc réflexe a néanmoins le mérite de montrer comment le corps peut réagir sans conscience certes, mais aussi et surtout, combien il est important pour qu'une information devienne consciente qu'elle soit traitée bien au-delà de la moelle épinière. Il faut en effet, qu'elle parvienne à se « hisser » jusqu'au cerveau, par le biais de la moelle épinière (Figure 11). Mais loin de s'arrêter là, il lui faut visiblement parcourir encore bien des chemins avant d'espérer ne serait-ce qu'observer *l'horizon* de la conscience. La proximité du cerveau avec les autres organes récepteurs comme les yeux ou les oreilles montre combien, dans une zone restreinte « anatomiquement parlant », une information n'a pas plus de chance de devenir consciente. Devenir conscient ne veut donc pas dire être « proche » du cerveau. Les représentations d'homuncules le montrent bien.

Concernant la moelle épinière, elle se lie au cerveau par l'intermédiaire du tronc cérébral et plus précisément du bulbe rachidien. Ce dernier participe du fonctionnement inconscient du corps en régulant des fonctions vitales comme le rythme cardiaque ou la respiration. De même que pour l'arc réflexe, cet organe du système nerveux central opère à l'insu du sujet, de façon automatique : il est neurovégétatif.

A ce moment de l'entrée dans le cerveau, toutes les informations, venant du monde extérieur comme des organes, sont à la même *enseigne* : qu'elles viennent de la rétine, du tympan, de la peau, les informations vont chacune être véhiculées par des voies de traitements spécifiques puis traitées par des aires cérébrales tout aussi spécifiques. Il convient de parler également, au cœur de ces aires, de concentrations de « quelques » neurones qui codent précisément des aspects particuliers de la perception (couleurs, formes, orientation spatiale etc.). Ainsi, ces neurones spécialisés permettent de repérer chaque caractéristique de l'information puis, ce n'est qu'une fois réunis avec d'autres amas de neurones que l'information devient complète.

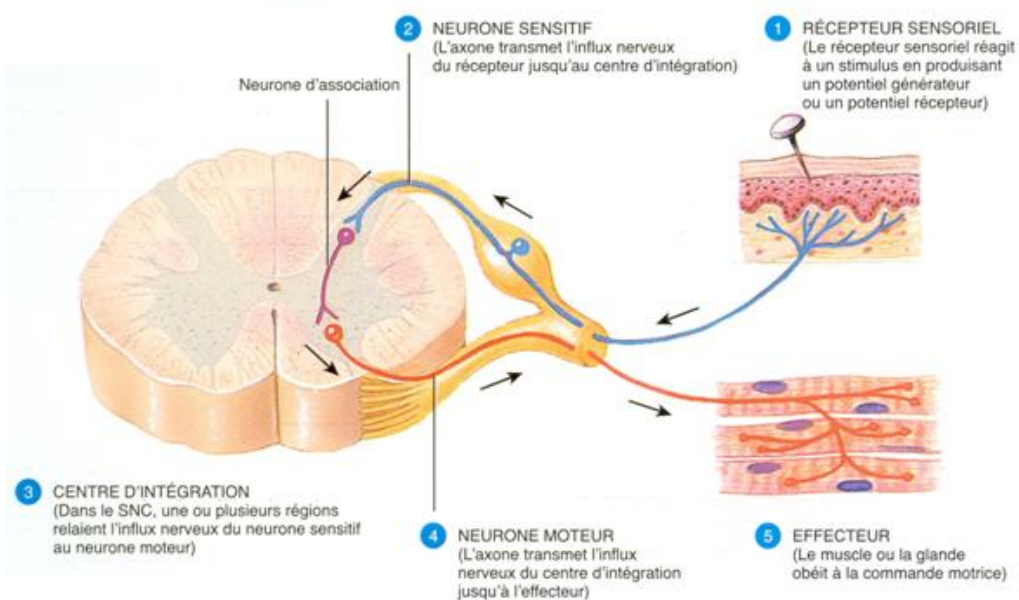


FIGURE 11 : Fonctionnement de l'arc réflexe

L'information « monte » jusqu'au cerveau, ce qui va permettre une prise de conscience que le corps vient de subir une agression du monde extérieur. Cependant, elle est directement « traitée », en ce qui concerne sa réponse motrice, au niveau de la moelle épinière : c'est le réflexe. A l'insu du sujet, les muscles vont se mettre en action afin de réagir à l'agression.

GRABOWSKI S., TORTORA G.-J. *Principes d'anatomie et de physiologie*, De Boeck Université, 2001. Tiré de <http://theses.ulaval.ca>

La découverte de cette spécialisation, si pointue, des neurones laisse entrevoir de nombreuses perspectives quant à la spécialisation de ces amas mais aussi, sur la façon dont ils se connectent pour donner une vision unifiée et globale de l'information et plus généralement, du monde extérieur. A propos de la conscience, le sujet peut donc prendre conscience de chacune de ces caractéristiques isolément, mais la plupart du temps, il ne le fait pas. L'attention est davantage portée sur l'ensemble. Cette capacité à coder un nombre important de facteurs et données du monde extérieur dévoile un peu plus encore la complexité du cerveau humain.

Pour autant, cette spécialisation des aires et de neurones ne doit pas voiler que les capacités de l'être humain ne sont pas uniques : dans le règne animal, les cerveaux montrent des capacités similaires voire, dans certains domaines, bien plus développées que chez l'humain (perception des ultraviolets pour certains, odorat bien plus développé pour d'autres, etc.). Cela ne doit pas voiler non plus ce qu'il est coutume d'appeler désormais la plasticité cérébrale et donc la capacité qu'a le cerveau à modifier sa structure afin de compenser une lésion d'une autre partie du cerveau, un traumatisme physique (amputation). Le cerveau parvient à se « re-spécialiser », à recycler des neurones afin qu'ils prennent le relais de ceux qui ne peuvent plus faire ce à quoi ils étaient destinés. Enfin, cette spécialisation ne doit pas faire oublier que le cerveau est un ensemble d'aires en interaction, en lien constant les unes aux autres et que la conscience semble précisément émerger d'une addition de ces ensembles plutôt que d'une localisation précise qui serait « l'aire de la conscience ».

Le cerveau est donc cet organe d'un kilo et demi qui, comme la moelle épinière avec la colonne vertébrale, est protégé par les os de la boîte crânienne. Tout le système nerveux central (moelle épinière et encéphale) est entouré également de trois couches protectrices qui évitent, entre autres, les échanges chimiques avec le reste du corps : la dure-mère, l'arachnoïde et la pie-mère. Réunies, ces trois couches forment les méninges. Par encéphale, il faut entendre ce qui est communément appelé le cerveau qui regroupe en réalité les deux hémisphères et leurs connexions ; le cervelet et le tronc cérébral où se situe le bulbe rachidien évoqué précédemment. Le cerveau contient en son sein et jusque dans le tronc cérébral des « pièces d'eau »¹ nommées les ventricules cérébraux, qui sont au nombre de quatre et qui alimentent en liquide cébro-spinal (anciennement céphalorachidien), le cerveau.

L'organisation du cerveau est toujours soumise à discussion. Les trois cerveaux de Mac Lean (1970) ne font plus aujourd'hui l'unanimité. Bien qu'elle reste utilisée par certains chercheurs² pour localiser les structures constitutives du cerveau et qu'elle fût séduisante, cette théorie ne semble pas résister aux découvertes récentes en embryologie. En effet, aujourd'hui certains préfèrent décomposer chaque système du cerveau selon leurs origines lors de l'embryogénèse et ainsi regrouper les structures selon le développement du tube neural lors de la grossesse.

Concernant la conscience, il semble important de pouvoir faire un tour d'horizon de l'organisation cérébrale et de repérer les aires dont l'importance est manifeste dans l'état actuel des connaissances neuro-anatomiques. Ainsi, à la suite de la moelle épinière, en remontant le long du tronc cérébral et du bulbe rachidien, l'on accède à la protubérance annulaire ou pont et aux pédoncules cérébelleux³. La substance grise en forme de papillon dans la moelle épinière

¹ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Odile Jacob, Coll. « sciences » Poche, 2009, p. 19.

² GIL R., *Neuropsychologie*, 6^{ème} édition, Elsevier Masson, Issy-les-Moulineaux, 2014, p. 5.

³ HASBOUN D. Cours sur *Le tronc cérébral*, Université Pierre et Marie Curie, C.H.U. Pitié Salpêtrière, 2006.

se rassemble ici pour donner, en haut du tronc, naissance aux nerfs crâniens. La substance blanche continue son trajet vers les aires de traitement de l'information sensitive en ce qui concerne les voies ascendantes et motrices pour les voies descendantes. En arrière du tronc, se trouve le cervelet et l'espace entre les deux forme le 4^{ème} ventricule qui se rétrécit pour donner naissance au canal de l'épendymaire qui descend le long de la colonne vertébrale et distribue ainsi le liquide cérébro-spinal (Figure 12). Aussi, c'est par le tronc cérébral, le cervelet et les « voies d'eau » de l'encéphale que peut se faire l'entrée dans le cerveau proprement dit.

Le cervelet est une structure essentielle pour le traitement des informations relevant de la fonction motrice. Du fait de sa localisation anatomique, il reçoit des signaux venant de la moelle épinière et du tronc cérébral mais aussi du cerveau¹. Il peut donc traiter et envoyer une commande motrice en fonction de ce que le sujet voit, entend, ressent (sensation de chute) mais aussi de la plante des pieds par le biais de la moelle puis du tronc. S'il semble qu'il soit également impliqué, même dans une moindre mesure, dans le traitement des émotions et du langage, le cervelet reste principalement le foyer de la régulation motrice au sens large et beaucoup de ses traitements de l'information se fait de façon inconsciente. Il apparaît néanmoins, et du fait de ses connexions avec les autres structures de l'encéphale, qu'il puisse participer à la prise de conscience.

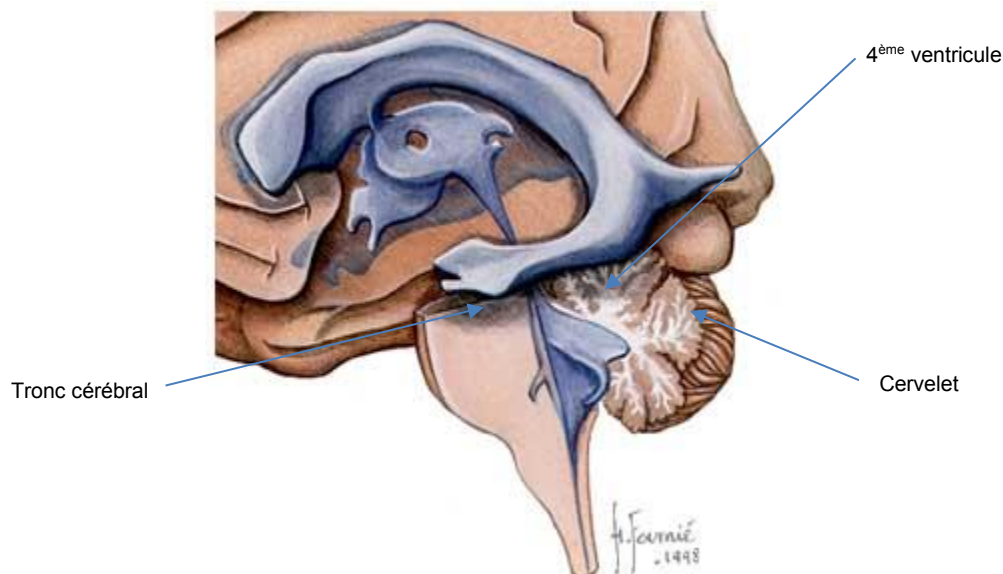


FIGURE 12 : *Entrée dans le cerveau par le tronc cérébral et les « voies d'eau »*

La base du cerveau est faite uniquement du tronc et du cervelet, le quatrième ventricule communique avec les trois autres qui eux, sont au cœur même du cerveau. Le tronc cérébral a une fonction de lien entre les organes et le cerveau mais il supporte également des fonctions végétatives. Ces fonctions, dont l'exécution se fait de façon entièrement inconsciente, sont pourtant vitales. De même, le cervelet joue un rôle essentiel à la régulation des fonctions motrices (précision des mouvements, posture etc.) et ce, de façon principalement inconsciente. HASBOUN D., FOURNIER H., *L'enseignement de la neuro-anatomie par l'image*, Université Pierre et Marie Curie, C.H.U. Pitié Salpêtrière, 1998. <http://stud.eao.chups.jussieu.fr>

¹ BOUTTILLIER B., OUTREQUIN G., *Le cervelet*, in Cours sur la neuro-anatomie fonctionnelle, 2007.

Il s'agit désormais d'en venir aux structures du cerveau, auparavant regroupées dans le cerveau néomammalien. Dès lors, s'éloigne le spectre de l'arc réflexe et apparaissent les structures cognitives souvent considérées comme les substrats cérébraux de la conscience. Ces structures sont classiquement divisées en cinq lobes dont la dénomination dépend de la localisation dans la boîte crânienne (Figure 13) :

- Lobe frontal (sur l'avant et jusqu'au milieu du crâne)
- Lobe pariétal (sur le haut, en arrière du lobe frontal)
- Lobe temporal (sur les côtés du crâne, sous le pariétal et derrière le frontal)
- Lobe occipital (à l'arrière du crâne)
- Lobe limbique (au centre du cerveau, il est « recouvert » par les autres lobes), plus souvent appelé système limbique et souvent considéré comme les *profondeurs* du cerveau aussi bien anatomiquement que fonctionnellement parlant.

Bien entendu, si à chacun de ces lobes correspondent des fonctions souvent spécifiques, les chercheurs restent prudents quant à l'omnipotence de ces lobes sur ces fonctions. En effet, les connexions importantes qui existent entre ces lobes, entre les aires cérébrales, entre les hémisphères, appellent à la prudence. Une information est donc traitée selon diverses variables par des neurones spécifiques, mais les circuits qu'elle emprunte sont multiples et les aires nécessaires à son traitement et son encodage sont eux même multiples.

A noter également que les deux hémisphères sont composés par ces mêmes lobes mais que les fonctions qu'ils prennent dans l'un ou l'autre des hémisphères peuvent différer. Le corps calleux, véritable « autoroute de l'information » faite d'axones, assure la connexion entre les deux hémisphères et permet ainsi la coordination des lobes.

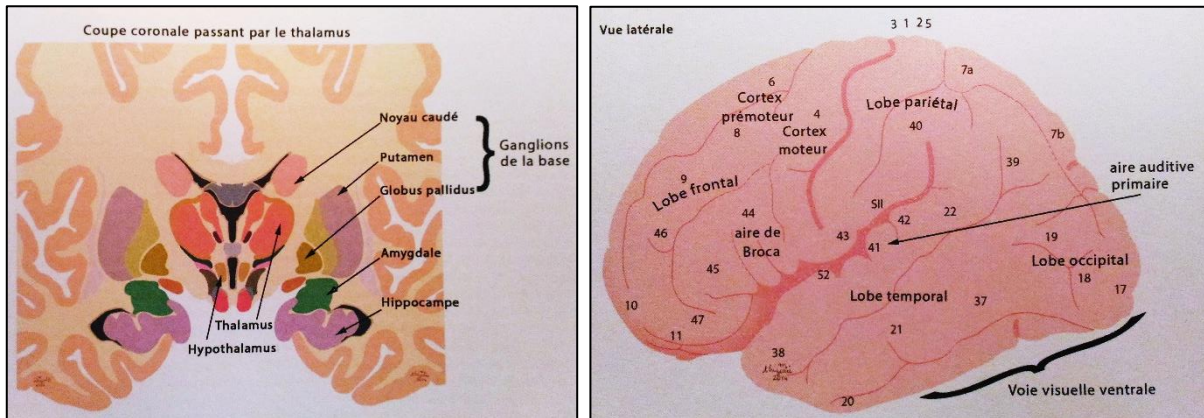


FIGURE 13 : Coupes du cerveau et aires principales du cortex humain

A gauche se trouvent les noyaux sous-corticaux, liés à la base du cerveau, ils constituent en partie le système limbique. L'hypothalamus est une région cérébrale considérée comme essentielle puisqu'elle régule des fonctions vitales comme la faim, le sommeil, la température. Mais elle a d'autant plus d'importance, aux yeux des chercheurs en neurosciences, qu'elle participe également à la régulation des émotions et du comportement sexuel.

A droite se trouvent les quatre principaux lobes du cerveau. Il est désormais établi que le lobe frontal joue un rôle fondamental dans le fonctionnement cognitif conscient. Il est notamment le lieu où se régulent et s'inhibent les comportements. Il est d'ailleurs le seul lobe à n'être connecté qu'aux autres aires cérébrales et non à des organes et au reste du corps.

DEHAENE S., (Sous la direction de), *C3RV34U*, La Martinière, Paris, 2014, p. 206-207.

Si jusqu'à présent, le détail de la neuro-anatomie a été décrit, il devient désormais difficile de décrire le fonctionnement cérébral dans son ensemble. Sa complexité n'a pas dévoilé tous ses mystères. Cependant, les expériences menées sur l'inconscient ont montré qu'une même information peut prendre plusieurs voies de traitement. L'évidence est qu'avant d'accéder à la conscience, l'information doit être analysée, triée puis amplifiée. Pour se faire, elle utilise divers supports neuronaux et « circule » dans plusieurs des aires cérébrales ici décrites. Des groupes de neurones servent à « réunir » et centraliser les détails de l'information pour en faire un ensemble cohérent, compréhensible et possiblement conscientisable.

Le trajet *vers* la prise de conscience s'opère donc à partir des stimuli perçus par les sens. Ces derniers sont traités par des neurones spécifiques qui encodent l'information de façon excessivement précise. Cette dernière est ensuite envoyée vers des groupes de neurones qui condensent chaque détail perçu et traité. Si la façon dont la prise de conscience a lieu n'est pas pleinement établie, il paraît déjà possible de souligner qu'anatomiquement parlant, la prise de conscience des stimuli traités s'opère par un « embrasement » cérébral. Ainsi, ces menus détails traités dans l'isolement anatomique d'un petit groupe de neurones, deviennent, lorsqu'ils entrent en résonance, des objets de pensée à part entière, mémorisables, convocables à souhait, sur lesquels peuvent s'opérer un travail mental, qui peuvent interagir avec d'autres éléments présents (ou pas), mais eux aussi « conscientisables ».

Il faut cependant souligner cet aspect capital que les neurosciences ont désormais scientifiquement établi : à l'encontre de toutes les conceptions classiques de la conscience, cette dernière n'a, en réalité, aucune aire spécifique qui lui serait réservée. De plus, il peut y avoir un embrasement en l'absence de sollicitations extérieures (la pensée génère une prise de conscience). La conscience est donc le fruit d'une interaction neuronale massive dont les tenants sont encore à découvrir, mais qui ne se repère pas spécifiquement en un endroit du cerveau. C'est le cerveau « tout entier » qui entre alors dans un état d'activité non pas remarquable (car il est sans cesse en activité) mais spécifique aussi bien chimiquement qu'électriquement. Cet embrasement cérébral, marqueur d'une prise de conscience, permet donc aux neuroscientifiques de repérer certains éléments anatomiques distincts et spécifiques de la prise de conscience, mais aussi les processus qui la génèrent.

Néanmoins, cette définition certainement trop simpliste de la conscience sur la base des descriptions anatomiques, voile des différences qui sont devenues chères aux yeux des neuroscientifiques. Car, cela sera évoqué, il est difficile de ne trouver des événements qui ne soient *que* conscients. Mais aussi, les neurosciences actuelles prennent grand soin de différencier cet état cérébral spécifique qu'est l'état conscient, d'un ensemble d'autres états qui, s'ils ont longtemps été associés à la conscience, ont fini par y être confondus.

En effet, à la conscience, S. Dehaene propose que l'on y ajoute tout en les différenciant, l'état de veille, la vigilance ou l'attention. Ces trois fonctions du cerveau mènent à la conscience mais elles doivent être traitées de façon isolée.

Concernant l'état de veille, il doit être envisagé selon les alternances entre sommeil et éveil. Il est donc en lien avec les noyaux sous-corticaux et ne peut être entièrement considéré comme un état conscient bien qu'il y participe. En effet, lorsque la personne est endormie, elle n'est pas considérée comme *consciente* : elle peut rêver mais il n'est pas possible pour elle d'être consciente. L'état de veille est donc une « condition » grâce à laquelle la conscience va pouvoir apparaître. Néanmoins, il n'est pas suffisant pour générer, à lui seul, une activité consciente.

Les patients présentant un syndrome végétatif en sont une illustration claire¹ : alors que ces personnes montrent des alternances de phase de sommeil et d'éveil (ou de veille), ils ne montrent aucune manifestation consciente. Il est donc indispensable d'être éveillé pour être conscient (le rêve ayant une place spécifique) mais il n'est pas suffisant de l'être, pour être conscient.

Il en est de même concernant la vigilance : elle « renvoie au degré d'activité des réseaux cortico-thalamiques qui sous-tendent l'état de conscient »². Autrement dit, sur un versant anatomique, elle n'active pas les mêmes mécanismes cérébraux que l'état de veille. La vigilance, bien que proche de l'état de veille dans l'utilisation classique que l'on fait du terme de « conscience », renvoie donc à un état plus *complexe* des mécanismes cérébraux. Ainsi, le *niveau* de vigilance peut varier selon des variables diverses et qui ne sont pas forcément en lien avec l'état de veille. Le patient dans le coma témoigne de cette différence. L'intérêt de ces deux dénominations est surtout d'être différencié de l'accès à la conscience et d'éviter le piège langagier que *tend* le mot « conscient ». Vigilance et état de veille renvoient à l'utilisation intransitive du terme conscient qui suppose une différenciation entre « l'état de la conscience et le contenu de la conscience »³.

Cette distinction engendre une seconde confusion que les chercheurs s'évertuent à faire disparaître : celle qui existe entre attention et accès à la conscience. Pour S. Dehaene, cette distinction est essentielle dans le sens où dans l'attention, il considère que les mécanismes sont massivement inconscients. En effet, à l'image de nombreuses expériences de physique, contrairement à ce que l'observation laisse à penser, la *sélection* d'un objet de pensée n'est pas le même processus que celui de son *accès* à la conscience⁴. En effet, pour que cet objet accède à la conscience, il faut qu'il ait été préalablement sélectionné. Or, cette sélection se ferait de façon inconsciente « en amont » de la prise de conscience de cet objet (qu'il soit matériellement présent ou pas du reste). C'est ce que les neurosciences nomment « l'attention sélective ».

L'accès à la conscience s'en trouve donc isolé aussi bien dans ses buts que dans ses supports anatomiques. Mais ces trois différenciations sont des préalables obligatoires à la prise de conscience.

Une fois posés ces socles anatomiques et langagiers de la conscience, il faudrait pouvoir décrire les tentatives actuelles de neuroscientifiques pour la définir. Cela étant, ces définitions plus abouties seront reprises et détaillées ultérieurement. En effet, elles prennent diverses formes et induisent des conséquences comme l'apparition de la subjectivité, la question de la responsabilité, du libre arbitre etc. qui méritent d'être travaillées plus longuement. Plusieurs propositions ont été faites mais aucune ne fait consensus aujourd'hui parmi les chercheurs. Cela souligne, non seulement, la difficulté qu'il y a à définir la conscience mais aussi, la tendance de ces chercheurs à appuyer leurs recherches sur des « intuitions intimes »⁵ certainement nécessaires à l'avancée du processus scientifique (cela sera vu à l'évocation des discours de Lacan), mais dont l'ancrage objectif reste insuffisant.

¹ NACCACHE L. *Le nouvel inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 286.

² DEHAENE S., *Le code la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 45.

³ DEHAENE S., « Introduction à l'étude expérimentale de la conscience », *L'accès à la conscience*, Collège de France, Paris, 2010, p. 357.

⁴ DEHAENE S., *Le code la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 44.

⁵ DEHAENE S., « Introduction à l'étude expérimentale de la conscience », *L'accès à la conscience*, Collège de France, Paris, 2010, p. 358.

Certains aspects peuvent cependant être posés dès à présent. Pour se faire, il est possible de suivre S. Dehaene qui propose une brève description de ces diverses approches de la conscience sur la base du travail de ses confrères :

- Mise en relation des percepts avec le point de vue subjectif, c'est donc la référence au *soi* qui génère la conscience (A. Damasio ou G. M. Edelman).
- Le fait de se représenter que nous pensons ce que nous pensons (D. Rosenthal, A. Cleeremans)
- Développement d'une narration (possiblement fictive) de nos actes (L. Naccache, M.-S. Gazzaniga)
- Le partage avec autrui de nos états mentaux (C. Firth)
- Le ressenti subjectif, intime de chacune des expériences vécues par la personne (N. Block, V. Lamme)¹.

L'étude scientifique de la conscience s'appuie donc sur ces intuitions de chercheurs ayant longuement étudié le phénomène. Cela étant, ils orientent leurs recherches pour mettre à l'épreuve leurs hypothèses et appuient leurs théories sur un ensemble solide d'expérimentations. Cela n'empêche pas S. Dehaene de considérer que « la recherche conduit souvent à une révision radicale de telles croyances ».

La conscience, loin de fédérer les chercheurs sur ce qu'elle *est*, fait précisément apparaître les difficultés de la science à étudier un phénomène qui reste difficilement repérable et dont la proximité avec ce qu'il convient de nommer la *subjectivité*, rend l'étude complexe. En effet, les neurosciences modernes s'évertuent à comprendre les spécificités de la conscience. Mais ce phénomène induit visiblement de convoquer des concepts tel que le *soi*, la subjectivité, autrui, le langage (narration), le vécu, le ressenti etc.

Au cœur de la science moderne, la conscience impose la prise en compte de notions qui sont difficilement objectivables. Cela étant, les chercheurs tentent de les intégrer dans leurs corpus théoriques et n'hésitent plus à les utiliser comme variables qui, à défaut d'être pleinement objectivables, ont une puissance explicative apparemment utile. Bien entendu, il ne faut pas en faire une caricature fautive : ces notions ne restent *que* des objets qui aident à la compréhension du phénomène conscient. Malgré tout, il y a non seulement une volonté de les inclure dans la recherche mais aussi, de les rendre davantage objectives. D'autres chercheurs souhaitent se garder de les inclure ainsi comme éléments de la recherche fondamentale et se « contentent » de faits. Cette démarche, en apparence plus réductionniste, n'empêche en rien les découvertes. De plus, comme pour l'inconscient, il semble inévitable d'en référer *a minima* aux réponses du sujet lorsque l'on étudie les phénomènes conscients

Le champ de la recherche sur la conscience est si récent qu'il reste donc ouvert et la conscience semble ramener inévitablement les chercheurs à cette question plus globale de la subjectivité, de ce qui fait qu'une personne est unique, de ce qui génère une singularité authentique qui différencie chaque être humain.

b/ Spécificités de la conscience en neurosciences et métacognition

Si la subjectivité peut être ainsi brièvement définie comme un savoir sur soi qui entraîne inévitablement que chaque être soit un être différent et singulier, la conscience semble échapper

¹ *Ibid.*

à toute tentative pour la définir pleinement. Dans *The International Dictionary of Psychology* (New York, Continuum, 1989), Stuart Sutherland propose donc d'en faire la définition suivante : la conscience, c'est « la possession de perceptions, pensées et sentiments. Ce terme est impossible à définir si ce n'est par des termes inintelligibles quand on ne saisit pas ce que signifie la conscience. La conscience est un phénomène fascinant, mais fugace. Il est impossible de signifier ce qu'elle est, ce qu'elle fait ou pourquoi elle est apparue. Rien n'a été écrit sur elle qui soit digne d'être lu ».

Depuis cette date, de nombreux ouvrages se sont pourtant attelés à définir ce phénomène, expliquer « ce qu'elle fait » voire, pour certains « pourquoi elle est apparue ». En effet, deux ans après la parution de ce dictionnaire, G. M. Edelman écrivait ce qui allait devenir un ouvrage de référence en la matière : « Biologie de la conscience ». Les deux décennies qui ont suivi ont vu se multiplier les études sur ce phénomène et le nombre de publications augmenter massivement.

Un des exemples illustrant ces changements dans le monde de la science, est la proposition de S. Dehaene lors de sa leçon inaugurale faite au Collège de France en 2006 : « De telles expériences ouvrent une fenêtre sur l'un des problèmes les plus aigus posés à la psychologie cognitive : qu'est-ce que la conscience ? Certains philosophes ont souligné le hiatus apparent entre le caractère subjectif de l'expérience consciente, et l'analyse objective, à la troisième personne, que l'on peut mener par les méthodes de la psychologie cognitive. Selon eux, l'expérience consciente, par nature subjective, échapperait à l'expérimentation. Je ne partage pas ce point de vue. Les paradigmes de masquage, de clignement attentionnel, de cécité au changement, et bien d'autres encore, témoignent qu'il existe des conditions expérimentales reproductibles dans lesquelles tous les sujets s'accordent sur la nature de leur expérience consciente. Ces phénomènes permettent d'identifier des bases cérébrales objectives de la conscience subjective »¹.

Ainsi, plus de vingt-cinq années après cette définition clairvoyante mais brève de Sutherland, il semble désormais possible de réunir des éléments qui fondent une conception moderne de la conscience. Il est possible de débiter cette tentative de définition, inévitablement non exhaustive, à partir précisément d'un des effets de la subjectivité : l'introspection. Les neurosciences montrent comment le cerveau est capable d'opérer une quantité impressionnante de calculs sans que nous puissions en rendre compte. Pourtant, les études soulignent aussi que les personnes qui se soumettent à l'expérimentation, sont capables de décrire certaines des étapes qui leur permettent d'en venir à tel ou tel résultat. Cela se repère objectivement dans le calcul mental d'opérations mathématiques. En effet, s'il est demandé au sujet d'effectuer un calcul sans le poser par écrit et que ce calcul s'avère être suffisamment complexe pour exiger une réflexion, une fois le résultat donné, la personne sera capable de décrire chacune des étapes par laquelle elle est passée pour obtenir le résultat. Si celui-ci s'avère faux, elle est d'ailleurs aussi capable de repérer à quelle étape elle s'est trompée. Pour S. Dehaene, cela s'explique par ce qui a été décrit précédemment à propos de la mémoire de travail. Il considère que « l'exécution de stratégies complexes [...] fait appel à la mémoire de travail pour stocker chaque résultat intermédiaire et le passer à l'étape suivante ». L'individu est donc capable, par l'introspection, de décrire chacune de ces étapes. Et S. Dehaene de conclure que cette capacité à effectuer des calculs « sériels » et lents, suivant une logique (ici mathématique), capable de stocker

¹ DEHAENE S., *Vers une science de la vie mentale*, Collège de France, 2006, § 65.

l'information pour s'en servir ensuite et prolonger le travail, est une fonction « exclusive de la conscience »¹.

Les neurosciences modernes montrent donc que si l'inconscient participe parfois à ce type de calcul, notamment dans certaines conditions expérimentales, il n'a pas les capacités opératoires de la conscience et surtout, il ne peut qu'accumuler les informations sans jamais pouvoir les articuler aussi efficacement que ne le fait la conscience. Ainsi, la conscience est nécessaire pour effectuer toute une série de calculs, mais aussi d'analyses et construire une réflexion à partir d'une information. En effet, il ne s'agit pas de calculs simples. Cela a été vu, certains types de calculs peuvent être opérés sans conscience et d'ailleurs, le fait même d'y réfléchir fait baisser les performances. Ainsi, l'inconscient peut opérer un ensemble de calculs simples et aboutir sur des résultats corrects plus rapidement que la conscience. Mais dès lors que le cerveau doit mettre en place des stratégies, la conscience est fondamentalement indispensable pour les mener à terme. Il ne peut donc, par exemple, y avoir d'apprentissages exclusivement inconscients : le cerveau, pour pouvoir ensuite conserver l'information dans la mémoire, doit pouvoir la manipuler consciemment. Certes, l'inconscient intervient certainement dans les apprentissages, mais il ne peut être le seul acteur de ces opérations complexes de pensées. Cette limite est donc une aporie que les neurosciences soulignent dans la conception psychanalytique de l'inconscient : il n'y a pour l'instant pas de preuve d'un système organisé, pouvant réaliser des associations complexes ayant un effet sur la personne, et qui soit entièrement inconscient.

Cette capacité à sérier les événements les uns par rapport aux autres, de passer de l'un à l'autre selon une logique claire et d'élaborer un objet de pensée final, relève donc uniquement du fonctionnement conscient. Cela a été vu, la façon dont opère l'inconscient est certes plus rapide mais il « reste bloqué à l'étape d'accumulation nécessaire à la première décision et ne passe jamais à la seconde »². Et S. Dehaene de conclure que bien que « l'extraordinaire puissance de calcul de l'inconscient aboutit certes à des intuitions profondes », « nous avons besoin d'être conscient pour réfléchir rationnellement ».

Au regard des concepts fondamentaux de l'inconscient énumérés précédemment, un autre aspect devient particulièrement saillant quant à la conscience. En effet, de nombreux chercheurs, dont S. Dehaene, considèrent que l'un des aspects essentiels de la conscience est le langage (dans tous les sens du terme). Grâce à ce moyen de communication, la conscience peut être partagée avec un autre. Dès lors, ce support des mots peut être envisagé comme l'un des facteurs qui définit la conscience : « la capacité de formuler une pensée en mots est considérée comme un critère essentiel de la conscience [...] une personne est consciente d'une information dès lors qu'elle peut l'exprimer [...] sous forme de mots ». Ainsi, si les neurosciences ont découvert que l'inconscient était capable de traiter une information jusque dans sa complexité sémantique (le mot et son sens), elles enseignent également, qu'en ce qui concerne la conscience, il s'agit de pouvoir *dire*. Cette signature de la conscience ne manque pas d'intérêt puisqu'elle convoque le langage comme marqueur essentiel d'un état mental. L'introspection en est, de nouveau, une illustration : lorsque la personne décrit les calculs qu'elle a effectués non seulement elle montre qu'elle est consciente de ce qu'elle a fait, mais aussi, elle montre qu'elle est consciente, uniquement dans le fait de le *dire*.

¹ DEHAENE S., *Le code la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 149.

² *Ibid.*, p. 153.

Bien entendu, cette conception du langage n'épargne pas la question de la conscience de soi. En effet, être conscient, c'est être capable de mettre des mots sur ce qu'est l'objet de pensée que l'on manipule. Mais la nature de cet objet de pensée peut être infiniment variée. Il ne s'agit pas seulement de calculs et les neurosciences sont très prudentes avec ce réductionnisme simpliste. En effet, elles intègrent parfaitement le fait que les « pensées » peuvent aussi bien évoquer quelques chiffres qu'un état de la personne. Ainsi, pouvoir partager un ressenti, pouvoir expliciter une décision, pouvoir parler de *soi* devient également un indice de la conscience. Pour certains, c'est d'ailleurs le support principal du phénomène conscient.

Mais cela devient aussi un domaine d'études scientifiques. Or, ce n'est pas anecdotique au regard des exigences cartésiennes de la science. En effet, si ces dernières seront décrites plus longuement par la suite, il faut noter ici ce qui était apparent dans les descriptions faites de l'inconscient et qui s'ancre désormais définitivement : la science s'intéresse à la connaissance de soi, à la capacité qu'a l'être humain de parler de lui-même, à la possibilité que le langage offre pour dire un savoir sur ce qu'il *pense être*. Bref, la science s'intéresse à ce qui, d'une façon ou d'une autre, participe pleinement à la subjectivité. L'étude de la conscience amène donc les neuroscientifiques à considérer ce travail de la pensée « sur elle-même » et pouvant être mise en mot, comme un élément essentiel. Mais dans ce travail de la pensée, ils y incluent les informations que l'être peut avoir, à son tour, « sur lui-même ». Ce qui n'est pas sans évoquer la « vérité » mise de côté par Descartes pour ne s'attacher qu'aux aspects pragmatiques et objectivables du monde.

Si ces quelques aspects généraux de la conscience étaient initialement des intuitions, ils sont aujourd'hui des certitudes. Cela étant, il ne s'agit pas ici de faire le détail, comme pour l'inconscient, de chaque élément qui semble relever de la conscience ou, dit autrement, de révéler la conscience. Ainsi, de façon plus condensée et précise, il est possible maintenant de décrire les marqueurs cérébraux de la conscience.

L'un des premiers aspects qui retient l'attention des chercheurs est la complexité neuronale. G. M. Edelman et G. Tononi sont de ceux-là : ils considèrent en effet, cet aspect comme primordial. Par complexité, ils n'entendent pas le nombre de neurones activés dans le cerveau au même moment ou encore, une complexité quantitative. Ce que les chercheurs proposent, c'est d'effectuer une « mesure de la complexité [qui] permet d'estimer le degré de différenciation d'un processus neuronal unifié »¹. La découverte récente de la complexité des calculs effectués par le cerveau sous le seuil de la conscience, confirme le bien-fondé de cette démarche. En effet, l'inconscient semble opérer une masse de calculs qui apparaissent, eux aussi, complexes. Mais ils restent localisés et la proposition est ici faite de considérer la conscience comme un phénomène plus global et précisément non localisé. Dès lors, les degrés de différenciation sont plus élevés que pour les mécanismes inconscients. L'inconscient fonctionne plus localement et donc avec une différenciation moindre, la conscience, pour un même processus engendre un degré de complexité bien plus élevé.

Cela étant, ce n'est pas dans la différence avec l'inconscient que s'opère cette spécificité de la conscience. Les chercheurs, en s'en référant à la théorie de l'information, s'intéressent à la « mesure globale du taux de différenciation du système neuronal complet en ne prenant pas seulement en compte un sous-ensemble d'éléments constitutif du système, mais tous les sous-

¹ EDELMAN G. M., TONONI, G., *Comment la matière devient conscience*, Odile Jacob, Paris, 2000, p. 154.

ensembles possibles [...] plus les informations mutuelles entre chaque sous-ensemble et le reste du système sont élevées, plus la valeur de la complexité est forte »¹. Ainsi, de nombreux groupes neuronaux d'un même ensemble peuvent être activés, le système peut même être *fortement* activé, s'il n'y a que peu d'échanges entre tous ces ensembles, la valeur de la complexité reste faible. Pour que cette dernière augmente, il faut que pour chaque groupe de neurones, les systèmes auxquels ils appartiennent et les liens de tous ces sous-ensembles avec l'ensemble du système, échangent massivement de l'information. L'échange d'informations permet alors de définir le niveau de complexité des échanges qui ont lieu au cœur du cerveau. Ce premier indice neuronal entraîne donc peu à peu vers la préhension d'un état conscient.

Les chercheurs ont cependant ajouté à ces aspects plusieurs données qui valent d'être énoncées. Ainsi, un cerveau au repos peut générer un état conscient. En sommeil, la complexité n'est pas aussi élevée qu'en éveil, ce qui exclut « statistiquement » un état conscient durant ces états du cerveau. Le rêve prend donc une voie spécifique qui, si elle ne répond pas à toutes les variables nécessaires pour engendrer un niveau de complexité pouvant générer un état conscient, fait tout de même émerger un certain degré de complexité neuronale. Ce n'est pour autant pas un état conscient à part entière. Pour se faire, G. M. Edelman et G. Tononi ont ajouté, à la complexité déjà modélisable par l'activité cérébrale elle-même, la complexité qui augmente dès que ce cerveau entre en lien avec l'environnement extérieur. Les interactions deviennent alors si nombreuses et variées que la valeur de la complexité augmente nécessairement.

Pour eux, « c'est donc l'adaptation des circuits réentrants aux exigences de l'environnement, fondée sur les principes de la sélection naturelle, développementale et neuronale, qui donne lieu à une complexité importante [...] et ce n'est qu'une fois atteint ce niveau de complexité qu'un cerveau adulte [...] peut engendrer des processus neuronaux intégrés assez complexes pour susciter l'expérience consciente »². L'ensemble des éléments évoqués ici, et qui fondent leur théorie, sera repris et explicité lorsque sera fait le lien avec la subjectivité dans les théories générales du cerveau. Mais à ce stade, il importe surtout de repérer comment les neurosciences s'appuient de nouveau sur les mathématiques pour évoquer un état du cerveau. En l'occurrence, il s'agit de comprendre que pour certains chercheurs, cette notion de complexité neuronale, reposant sur le nombre d'échanges d'informations entre les zones du cerveau et chacun des sous-ensembles qui les composent, est l'une des clés de la conscience. Cela implique donc que le cerveau soit en mesure de supporter tous ces échanges. C'est pourquoi G. M. Edelman et G. Tononi insistent sur le développement de l'enfant mais aussi sur la théorie de l'évolution : pour posséder une telle compétence, il fallait que le cerveau des êtres humains évolue suffisamment par le biais de la sélection. La conscience devient donc un effet de la sélection naturelle chère à ces chercheurs. Il sera précisé, plus loin, comment se centralise et s'organise chacune de ces informations.

Dans cette même recherche de « signatures neurophysiologiques de la conscience », il apparaît que les neurosciences convergent vers cette conception de la complexité mais, cette fois-ci, sur des bases neurales. Ainsi, l'une des voies de recherches les plus actives s'appuie sur l'imagerie cérébrale. Elle consiste à repérer si, dans le cerveau, les « connexions à longue distance » se font lorsque le sujet est soumis à un stimulus. Les zones éloignées anatomiquement dans le cerveau peuvent communiquer entre elles ; et lorsqu'elles entament cette « conversation

¹ *Ibid.*, p. 157.

² *Ibid.*, p. 167.

cérébrale à longue distance »¹, les chercheurs supposent que se trouve alors l'une de ces signatures de la conscience.

La conscience serait donc un état du cerveau dans lequel les connexions neuronales entre les aires du cerveau sont *soutenues*, pouvant être maintenues de façon cohérente dans le temps et générant ainsi une réponse électrophysiologique repérable par les instruments de mesure. Si la notion de complexité, sur la base du nombre de connexions, amenait G. M. Edelman et G. Tononi à développer une théorie de la conscience, cette approche basée sur la connectivité « à distance » des aires cérébrales, a fait naître la théorie de *l'espace global de travail* élaborée par J.-P. Changeux, S. Dehaene et L. Naccache.

Ces chercheurs, s'appuyant sur leurs pratiques et leurs recherches auprès des patients dans des états végétatifs ou dit de « conscience minimale » ont ainsi proposé divers outils pour déceler le niveau de conscience du patient. Il s'agit pour eux de mettre au jour des indices d'un fonctionnement cérébral conscient alors que le sujet ne peut rien en dire, ne peut le communiquer et que les autres facteurs physiologiques ne suffisent pas à en rendre compte.

Ils ont par exemple défini que si, à la suite d'une série de sons tous identiques, l'on fait soudain entendre au patient un son différent, le cerveau de certains d'entre eux pouvait réagir². Ainsi, l'effet de surprise, qu'engendre ce dernier son, modifie le fonctionnement neuronal du patient et génère une modification cérébrale qui serait, d'après eux, une des signatures de la conscience.

La conscience n'est pas un phénomène localisé cérébralement, mais elle se manifeste donc certainement par une « intensification » des connexions entre les aires cérébrales. Les chercheurs utilisent ces changements physiologiques au cœur du cerveau pour repérer, à défaut de pouvoir la localiser spécifiquement, une manifestation lisible de la conscience. Ils utilisent pour se faire les potentiels électriques. Ainsi, le fait que plusieurs zones cérébrales « s'allument » simultanément n'est pas suffisant, il faut que l'ensemble génère une activité électrique spécifique. Ils ont ainsi pu définir, parmi les myriades d'ondes que le cerveau engendre, que l'une d'entre elle était une preuve tangible du fonctionnement conscient.

Ainsi, lorsque le cerveau perçoit un stimulus, il traite l'information de façon inconsciente, utilisant plusieurs voies neuronales pour effectuer ce traitement. Si l'information reste inconsciente, elle disparaît malgré ce traitement inconscient. Néanmoins, les chercheurs ont repéré qu'apparaissait, tardivement à l'échelle du fonctionnement neural, une onde qui allait pouvoir s'amplifier massivement. Cette onde, appelée P3 (la troisième après la perception du stimulus), intervient donc après les traitements rapides non conscients. Les expériences montrent que cette onde doit encore être particulièrement amplifiée pour signer la conscience. Ainsi, si cette onde apparaît souvent après une stimulation, elle ne signe pas encore la conscience. Pour se faire, il lui faut devenir massive et dépasser un certain seuil. Cela étant, lorsque cette onde s'accroît suffisamment, les résultats confirment qu'une prise de conscience a eu lieu. C'est donc « électriquement » que peut se déduire une autre signature de la conscience.

¹ NACCACHE L., Vers l'identification des signatures cérébrales de la conscience au lit du malade, ICM-Institut du Cerveau et de la Moelle épinière, 2014.

² SITT, J.-D., KING, J., EL KAROUI, I., ROHAUT, B., FAUGERAS, F., GRAMFORT, A., COHEN L., SIGMAN M., DEHAENE S., NACCACHE, L. (2014, 06 11). Large scale screening of neural signatures of consciousness in patients in a vegetative or minimally conscious state. *Brain*.

Par ailleurs, la conscience semble tout de même être en lien avec l'activation de certaines aires cérébrales spécifiques. Ce n'est pas à l'activité consciente proprement dite que les chercheurs se réfèrent, mais aux *contenus* souvent repérés comme étant dépendants de l'état conscient. En effet, les considérations générales qui ont introduit ces définitions de la conscience font appel à des concepts complexes qui souvent, ont été confondus avec la conscience elle-même. Cela vaut pour la morale, la prise de décision, l'inhibition de certains comportements. Les neurosciences avancent désormais qu'il n'est pas établi que ces particularités massivement présentes chez les êtres humains soient uniquement conscientes ou en soient une signature évidente. Cela étant, ces capacités particulières de l'être humain semblent connaître, entre autres, comme substrat cérébral le cortex frontal et préfrontal.

J.-D. Vincent, sans forcément évoquer la conscience, explique les effets de la destruction de ces zones cérébrales. Il évoque le cas célèbre de Phineas Gage qui, alors employé modèle dans les chemins de fer aux Etats-Unis, reçut une barre à mine au travers du crâne. L'homme survécut au traumatisme mais eut les lobes frontaux largement détruits. Dès lors son comportement exemplaire disparut et laissa place à une vie de débauche, d'errance et d'alcoolisme¹. L'homme devenu incapable de travailler à cause de son instabilité et de ses comportements, rejetant toute autorité, n'avait pourtant pas de difficultés autres (langagières, mnésiques etc.). Cet exemple fait dire à J.-D. Vincent que « la destruction des parties avant du cerveau déclenche une perte des règles, de la morale des conventions sociales etc... ». Ainsi, ce cortex frontal serait « à la fois le commissaire-priseur et le commissaire de police de nos actes »², il va autoriser, dire ce qui est bon ou pas, jouer le rôle de celui qui dit « oui, tu peux faire » ou pas. Mais il participe donc à l'inhibition des comportements. En prolongeant ce travail autour des zones du cerveau, J.-D. Vincent décrit comment, avec les neurones miroirs, le cerveau fait des simulations : il réalise l'acte par la pensée ou, quand il voit quelqu'un le faire, ces neurones s'activent sans pour autant qu'il n'y ait de passage à l'acte car le cortex préfrontal empêche la réalisation. Ainsi, la conscience, dans son acception la plus complexe, trouve ici quelques supports cérébraux.

Ce sur quoi insiste J.-D. Vincent, cela sera repris ultérieurement, c'est que le cerveau réagit suite à l'arrivée des hormones. Néanmoins, sa position est particulière de part, notamment, sa formation. Il accorde ainsi une grande importance aux hormones sécrétées non seulement par le cerveau mais aussi par le corps tout entier. Le cerveau réagit donc à ces indicateurs organiques. En incluant dans l'équation de la conscience, les hormones, J.-D. Vincent rajoute une dimension supplémentaire qui implique que l'on pense le cerveau dans un ensemble qui est le corps. Cette position génère d'emblée des difficultés puisqu'elle complexifie d'autant plus la recherche spécifique sur la conscience. De même, il prolonge son idée en considérant que « les imagiers du cerveau sont des "imposteurs" » et qu'il faut laisser le champ libre aux philosophes en ce qui concerne ces aspects si particuliers de l'être humain. Il en sera question lorsque seront reprises les théories générales du cerveau dans lesquelles cet auteur figurera. Pour l'heure, il offre un aperçu bref mais essentiel des possibilités qu'a aujourd'hui la recherche en ce qui concerne l'utilité des aires cérébrales dans le fonctionnement conscient d'un cerveau.

Tous ces ensembles renvoient inévitablement à certaines constantes :

- la conscience est « rapportable », le sujet peut dire quelque chose de ce qu'il pense,

¹ VINCENT J.-D., Conférence « Voyage extraordinaire au centre du cerveau ». *Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

² VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Odile Jacob, 2007, p. 331.

- elle est essentielle aux apprentissages, le sujet doit pouvoir conscientiser ce qu'il souhaite apprendre afin que cela soit mis en mémoire, travaillé etc.
- elle apparaît soudainement grâce à la présence de multiples facteurs physiologiques,
- elle peut tout aussi bien ne pas être et le devenir des informations inconscientes est certainement l'oubli,
- elle opère de façon sérielle, constante et lente,
- elle génère un embrasement cérébral qui implique une grande partie du cerveau,
- cet embrasement repose sur une connectivité particulièrement complexe allant de petits groupes de neurones à la connectivité d'aires pourtant anatomiquement éloignées,
- elle peut rester longtemps dans cet état, elle n'est donc pas furtive et la résonance qui semble la caractériser se réverbère et s'inscrit durablement dans le cerveau.

Beaucoup d'autres marqueurs sont à l'étude actuellement et amèneront certainement des précisions voire de nouvelles découvertes quant aux signatures de la conscience. Des études sur la fréquence des ondes et non leur voltage sont par exemple prometteuses. Mais toute la difficulté réside dans les multiples accès possibles aux phénomènes conscients, à la façon dont ils seront étudiés et par quels axiomes initiaux peut se faire ce travail.

Après avoir évoqué les tendances générales de la conscience mais désormais confirmées par la science et suite à cette description des éléments neurophysiologiques qui témoignent d'une prise de conscience, il est possible d'en venir à une dernière signature de la conscience. Il semble en effet qu'il faille au cerveau un certain degré d'activation pour générer cet état conscient. Or, cela a été vu, il y a des « seuils » à franchir, des complexités à atteindre, des aires cérébrales à connecter. Le processus peut donc sembler linéaire. Pourtant, il n'en est rien, les neuroscientifiques s'accordent à dire que la conscience fonctionne principalement sur le mode du « tout ou rien ». Dès lors que suffisamment d'éléments sont réunis, la prise de conscience a lieu et se précipite dans le « tout ». Les réseaux sont activés, les connexions opèrent, la réflexion consciente peut être menée en utilisant toutes les informations externes (perceptions) ou internes (mémoire mais aussi perception, langage etc.) nécessaires à la formation de la pensée consciente. Dès que le cerveau franchit cette limite du « rien », la conscience apparaît et toutes les spécificités de la conscience qui ont été décrites plus haut, peuvent alors être convoquées. Que ce seuil vers le « tout » ne soit pas franchi et le sujet n'aura pas accès aux informations restées inconscientes qui finiront dans le néant de l'oubli. Il ne s'agit cependant pas d'assimiler l'inconscient au « rien ». Les travaux qui ont été menés sur ce dernier démontrent clairement le contraire : les informations ont une « vie cérébrale » pendant ce laps de temps. Cela étant, il n'en reste aucune trace dont la science puisse témoigner. Quant à la conscience, ce basculement d'un état, où rien ne peut être conscientisé, à un autre, où tout est présent, marque une dernière signature actuellement repérée comme telle par les neurosciences.

Concernant le lien avec l'inconscient, les neurosciences ont d'ailleurs établi que « l'attention ou la consigne peuvent moduler les réponses inconscientes. Donc le traitement inconscient n'est pas automatique »¹. Cette affirmation déloge donc l'inconscient de la place d'inconscient réflexe dans laquelle il fut mis pendant des décennies mais ajoute également que la conscience influe sur l'inconscient. Il s'agit ici de l'inconscient dit cognitif.

¹ DEHAENE S., *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Cours au Collège de France, Paris, 2008/2009.

Cela étant, ces conceptions nouvelles de l'inconscient et de la conscience permettent de repérer que l'un a comme limite, l'apparition de l'autre. Ils ne s'alternent pas pour autant de façon binaire, de nombreux mécanismes opèrent sans cesse au niveau inconscient alors que la personne est dite « consciente ». Néanmoins, si l'on ne parle ici que d'une seule information, cette dernière est inconsciente *puis* devient consciente avant d'influencer possiblement à son tour l'inconscient. Il existe donc une très grande proximité entre ces deux phénomènes. Les influences de l'un sur l'autre (et réciproquement) sont remarquables. De ces échanges semblent naître une part de la complexité de la vie mentale. D'ailleurs, si la conscience est effectivement condensée en une manifestation particulièrement repérable, elle reste difficile à saisir et à définir entièrement.

Classiquement, dire « je » semble être une des manifestations possibles et certainement l'une des plus abouties de la conscience. Mais les neurosciences proposent une multitude d'autres définitions allant de la conscience minimale, à la formulation langagière d'une opinion en passant par l'émergence de la complexité neuronale. Les travaux récents apportent des indications sur le fonctionnement de la conscience. Les chercheurs proposent des « signatures » qui ne relèvent *que* de la conscience. Mais tous s'accordent à dire que beaucoup d'éléments manquent encore à la science pour donner une définition définitive et générale de la conscience. S. Dehaene repère logiquement qu'il « y a des difficultés à trouver des situations expérimentales qui ne relèvent que de la conscience »¹. Pour lui « seuls les événements les plus saillants et les plus pertinents attirent notre attention et acquièrent ainsi une petite chance d'accéder à notre conscience »². Or, une fois logée dans la conscience, ces événements « saillants » peuvent être modulés à souhait, utilisés à d'autres fins, mémorisés, réutilisés etc. C'est précisément ce que permet la métacognition.

~

Cette notion, contrairement à la conscience, ne fait pas l'objet de développements théoriques généraux. Pourtant, elle est étudiée massivement par les neurosciences. Par ailleurs, les théories qui s'appuient principalement sur les découvertes actuelles pour définir ce qu'est l'esprit, la pensée, la subjectivité font appel à des concepts qui relèvent de la métacognition comme de la conscience. Ainsi, sans que la référence soit sans cesse renvoyée à cette dénomination de « métacognitif », c'est sur ce socle que seront décrites les théories neuroscientifiques qui abordent la question de l'apparition de la subjectivité. En effet, les « théories générales du cerveau » convoquent des mécanismes cérébraux spécifiques, plus ou moins complexes, mais aboutissant tous à cette dimension dont le terme « métacognition » entend rendre compte. Il est donc ici question d'en donner un aperçu, sinon bref, du moins suffisamment exhaustif pour que ces futures descriptions plus générales ne restent pas obscures.

Dans le cours qu'il y consacre au Collège de France en 2011, S. Dehaene définit la métacognition comme « l'ensemble des connaissances et des croyances que nous possédons sur nos propres processus cognitifs (passés, présents ou futurs), ainsi que les processus qui permettent de les manipuler »³. La métacognition peut être divisée en différents domaines dès

¹ *Ibid.*

² DEHAENE S., *Le code la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 115.

³ DEHAENE S., « Définition et premiers paradoxes », *Introspection et métacognition : les mécanismes de la connaissance de soi*, Collège de France, Paris, 2011, p. 315.

lors que ce domaine utilise comme support la cognition (méta-mémoire, mesure du sentiment de savoir, etc...). Elle concerne tous les savoirs que l'être humain est capable d'avoir sur lui-même et sur ses propres capacités cognitives. Cela vaut également sur sa capacité à partager les connaissances davantage singulières et intimes qu'il a *sur lui-même* : sa capacité à évoquer ses ressentis, ce qu'il pense ou a pensé, expliquer ses décisions etc. La métacognition n'est donc pas la science de la cognition mais bien une autre capacité cognitive, qui n'est pas nécessairement propre à l'être humain, bien que ce soit chez lui qu'elle semble la plus développée.

L'intérêt d'isoler ainsi cet élément de la cognition est de pouvoir repérer comment la personne est capable de prendre conscience d'elle-même, de pouvoir parler de ce qu'elle fait ou est, de ce qu'elle pense avoir saisi de son propre fonctionnement cérébral et au final, de pouvoir rendre compte de sa propre vie mentale.

La première remarque qui s'impose d'elle-même, c'est que les neurosciences ont aujourd'hui démontré que ce mécanisme de description de soi est largement entravé par l'erreur. En effet, il apparaît nettement dans l'expérimentation que le sujet, s'il est capable de donner son impression, de dire ce qu'il pense de ce qu'il a fait même sur des tâches simples, se trompe souvent. L'introspection n'est pas une méthode fiable tant l'écart entre la réalité et le discours de la personne est parfois grand. C'est pour cela que S. Dehaene signifie dans la définition même de la métacognition qu'il peut s'agir de « croyances », et pas uniquement de connaissances établies et *certifiées* comme justes. En guise de prémices à ce qui suit, il convient de repérer ici que les neurosciences envisagent sans peine la possibilité que la personne puisse se « construire », par ce travail métacognitif, un savoir sur lui-même, savoir qui pourtant peut s'avérer erroné au regard de la réalité externe. De même, les études montrent que l'accès à une connaissance de soi ne permet pas à la personne d'aller *jusqu'aux* mécanismes inconscients de sa cognition. Ainsi, *logiquement* une personne ne peut dire ce qui s'est passé dans son cerveau si elle n'en a pas pris conscience. Elle ne peut donc décrire que telle aire a traité l'information auditive reçue, que telle autre a repéré telle couleur etc. par le simple fait d'y réfléchir consciemment. L'inconscient et les mécanismes cérébraux qui le sous-tendent sont apparemment inaccessibles à la métacognition.

Cela étant, l'introspection n'en est pas moins un objet d'étude « légitime ». Que la psychologie cognitive du siècle dernier l'ait entièrement rejetée n'est pas surprenant. Mais à l'image du renouvellement global qu'a connu cette discipline, les positions quant à l'introspection ont été modifiées. Elle reste un outil qui n'est pas suffisamment fiable, mais elle devient un sujet de recherche dynamique, à l'image de ce qui a eu lieu pour l'inconscient et la conscience. La difficulté à concevoir un système qui peut avoir un regard objectif sur lui-même est ancienne. Ce que les neurosciences apportent de nouveau, c'est la dimension physiologique de cette question. Et S. Dehaene de prolonger : « il n'y a rien d'impossible à ce qu'un circuit cérébral, situé par exemple dans le cortex préfrontal, reçoive et régule les informations issues d'autres circuits hiérarchiquement inférieurs »¹. Cela étant, les avancées des neurosciences dépassent cette conception uniquement anatomique : elles sont parvenues à maîtriser nombres de variables pourtant issues de l'introspection afin d'en faire des éléments objectivables et reproductibles.

¹ *Ibid.*
206

La subjectivité pourtant « isolée » par la démarche cartésienne dans un domaine que la science ne traite pas, fait ici un retour inattendu sur la scène des études de la métacognition. Bien entendu, il est question d'une subjectivité contrôlée par l'expérience, dont l'expression n'est pas l'intérêt premier ; mais avec l'imagerie et l'étude comportementale calibrée, elle est devenue l'un des trois piliers fondamentaux de l'étude en psychologie cognitive.

Pour en venir à l'inconscient, il semble important de ne pas considérer les évidences énoncées plus haut comme définitives : les neurosciences ont montré qu'il existait des mécanismes métacognitifs qui « évaluent et ajustent sans cesse nos comportements, sans qu'il soit nécessaire que nous en prenions conscience »¹.

Ainsi, en plus d'un système conscient, capable de repérer les erreurs, fournir une réflexion sur tel acte ou telle pensée, le cerveau dispose de mécanismes qui peuvent aussi détecter des erreurs mais de façon inconsciente. La proposition des neuroscientifiques est que les aires cérébrales qui encodent l'information, sélectionnent aussi statistiquement celle qui est la plus probable. Autrement dit, lors du traitement de l'information, l'aire cérébrale sollicitée calcule la probabilité pour que tel stimulus renvoie à telle explication (représentation mentale mais aussi réponse motrice et réponse selon le contexte). Ainsi, de ce calcul émerge la probabilité potentiellement la plus élevée, de voir apparaître telle réponse par rapport au stimulus perçu.

Mais il semble qu'un traitement métacognitif non conscient opère à ce même stade et calcule simultanément la probabilité que cette même réponse (pourtant potentiellement la plus probable) soit fautive. Ainsi, chaque aire encode et fait accéder à la conscience une représentation ou une action possible en réponse à un stimulus. Mais elle ajoute, à ce traitement, le calcul d'une incertitude quant à cette même réponse. Or, cette fonction métacognitive est inconsciente : elle relève d'un contrôle, d'une analyse sur un mécanisme cognitif inférieur.

Dans le prolongement de ces expériences, les neurosciences ont montré qu'il existait un mécanisme tout aussi spécifique de l'analyse de l'erreur : le cerveau serait capable, de façon non-consciente, de repérer un certain nombre d'erreurs alors même que le sujet n'a pas pris conscience de son erreur. Le cerveau réagit donc à certaines formes d'erreurs sans que celui ou celle qui les fait s'en aperçoive immédiatement.

Bien entendu, à un tel niveau de compétences cognitives, la métacognition n'ignore pas la capacité qu'a le cerveau à penser « à la place de l'autre ». Le langage comme le partage d'informations, de pensées d'analyses conscientes, de réflexions etc. deviennent donc des éléments utiles et révélateurs d'un fonctionnement métacognitif. La relation sociale s'inscrit donc dans ce registre même si les neurosciences n'ignorent pas tous les aspects inconscients qu'induisent chacune des rencontres avec un pair. Comme cela a été dit précédemment des zones cérébrales semblent davantage impliquées dans ces mécanismes de haut niveau cognitif. Le cortex préfrontal semble en être un élément essentiel notamment dans la régulation des émotions et du comportement. Il ne fonctionne définitivement pas de façon isolée : il fait partie d'un ensemble et l'interaction avec d'autres aires reste fondamentale. De façon prudente mais suffisamment affirmée pour être soulignée, il apparaît que les neurosciences, sans en tirer des conclusions définitives et certainement hâtives, repèrent des corrélats entre la neuro-anatomie des sujets des expériences et leurs performances notamment dans les épreuves faisant appel aux

¹ DEHAENE S., « Liens entre conscience et métacognition », *Introspection et métacognition : les mécanismes de la connaissance de soi*, Collège de France, Paris, 2011, p. 321.

fonctions métacognitives. Ainsi, il y aurait des différences physiologiques repérables entre les sujets sur la base de ces expériences. Sans postuler que les « déterminismes cérébraux » influent sur les capacités métacognitives de la personne, les neurosciences soulignent que ces résultats objectifs mettent en lien la structure cérébrale, ou l'organe, avec les résultats obtenus sur des expériences faisant appel à la subjectivité.

D'autres expériences sont par ailleurs menées dans ces domaines et reposent sur cette capacité qu'a le cerveau à développer des mécanismes complexes conscients. Ces dernières années, la rencontre entre le Dalaï-lama et le chercheur en neurosciences R. Davidson a généré plusieurs recherches sur les états du cerveau lorsque la personne entre en méditation. La proposition fut faite par le leader du monde bouddhiste de chercher à comprendre des comportements comme l'altruisme, la compassion, le bonheur plutôt que de se concentrer, comme cela se fait habituellement, sur la dépression le stress etc.¹. Dès lors, les travaux d'imagerie cérébrale sur des personnes capable de moduler leurs états conscients commencèrent. Aujourd'hui, cette voie de la recherche est largement médiatisée en la personne de Matthieu Ricard, (scientifique devenu, il y a plusieurs décennies, moine bouddhiste).

Des études sont ainsi conduites afin de repérer les différences selon les états mentaux de la personne. Néanmoins, il ne s'agit plus de repérer ce qui relève de la conscience ou du non-conscient. La recherche s'axe ici sur la volonté de déceler des différences cognitives selon différents états *conscients*. Ainsi, la personne, tout en étant parfaitement consciente tout au long des expérimentations, fait varier ses états de conscience. L'apprentissage de la méditation a permis à M. Ricard, notamment, de se soumettre à de telles expériences.

Les résultats obtenus sont intéressants : alors que la personne est sans cesse consciente, une différence apparaît selon que le moine se plonge volontairement dans une « présence ouverte (grand état de lucidité de conscience) » ou bien, dans un « état d'opacité cognitive induite (état de torpeur auto-induite) »². Or l'intérêt de ces études se situe non seulement dans les différences observées neurologiquement entre ces états, mais aussi dans le fait que c'est subjectivement que la personne passe d'un état de conscience à un autre état (toujours en restant conscient). L'être humain serait donc capable de faire « par sa seule pensée [...] varier la complexité de son activité cérébrale ».

Dans le registre métacognitif, cela induit qu'il puisse y avoir différents niveaux de complexité de pensées, de conscience et donc d'activités cérébrales qui leurs sont associées. Cela induit également que, sans forcément qu'il y ait de raisons organiques, l'être humain est capable de faire varier les états de sa conscience dans des fonctionnements plus ou moins complexes. Ainsi, apparaît ici ce qui a déjà émergé dans les neurosciences modernes comme variable à prendre en compte : la subjectivité. Néanmoins, elle est ici convoquée comme cause, autrement dit comme l'un des déterminismes possibles aux états conscients. La subtilité réside maintenant dans le fait que précisément, en psychanalyse, la subjectivité ne relève pas de la conscience.

c/ Conception et évolution de la notion de conscience en psychanalyse

Il s'agit ici de donner les définitions classiques qu'en a fait la psychanalyse. Cela étant, afin d'éviter toute redondance, seront évoquées les descriptions académiques de ce phénomène et

¹ DAVIDSON R., Richie Davidson on meeting Dalaï-lama, Mind and Life Institute, Hadley, Massachusetts, 2015.

² DENJEAN C., *Déchiffrer la conscience*, ARTE, 2016.

l'évolution de ces dernières. Cette étude vise à délimiter les contours précis que Freud ou Lacan ont tracé dans leur œuvre autour de la conscience. Comme pour les conceptions neuroscientifiques, les élaborations plus complexes autour du fonctionnement global de la vie mentale, de l'articulation avec l'inconscient, la connaissance (de soi notamment), les perceptions seront donc ici posées afin de pouvoir ensuite être plus longuement discutées grâce notamment aux propositions faites par les auteurs contemporains qui ont convoqué neurosciences et psychanalyse pour leurs recherches.

La vision freudienne de la conscience va à l'encontre de ce que les neurosciences en déduisent. En effet, initialement, Freud fait de la conscience l'aboutissement d'un ensemble de processus dont la perception et l'inconscient (Figure 3). Mais par la suite, sa définition va connaître diverses modifications. Si la conscience dans *L'Esquisse* s'apparente à celle décrite par les neurosciences, Freud pose déjà les éléments de ce qui va signer les différences fondamentales : « Elle [une théorie psychologique] doit nous expliquer ce que nous connaissons de la façon la plus énigmatique par notre "conscience", et, puisque cette conscience ne sait rien des suppositions faites jusqu'à présent -quantités et neurones- cette théorie doit aussi nous expliquer ce non-savoir »¹. Ainsi, la conscience est d'emblée un lieu psychique pouvant revendiquer un certain savoir. Mais ce savoir a déjà, y compris dans la conscience, des zones d'ombres ; autrement dit, des aspects qui ne s'expliquent pas par la conscience et que la conscience ne peut expliquer. Ce « non-savoir » marque l'intuition freudienne d'un lieu, dans la vie mentale, qui supporte un savoir mais qui échappe à l'être humain. Ce qu'il confirme plus loin : « Nous avons traité les processus psychiques comme quelque chose qui pourrait se passer de cette connaissance par la conscience, quelque chose qui existe indépendamment de celle-ci ». Ainsi, si la conscience trouve sa place dans « l'appareil psychique » que Freud tente de construire, très tôt, elle est définie comme une instance qui ne possède pas de savoir, comme un élément à qui les aspects les plus fondamentaux de la vie subjective échappent. Mais Freud avance de telles hypothèses sans en oublier le substrat cérébral sur lequel il entend, à cette période, faire reposer sa théorie psychologique. Il considère donc que la conscience ne peut apporter ce savoir sur le fonctionnement neuronal. A ce titre, il devance de plusieurs décennies les neurosciences et ce constat que l'introspection ne nous informe aucunement sur les mécanismes neuronaux. Il le formule ainsi : « Nous nous attendons à ne pas trouver confirmées par la conscience quelques-unes de nos hypothèses. Si nous ne nous laissons pas dérouter par cela, c'est parce que nous supposons que la conscience ne fournit une connaissance ni complète ni fiable des processus neuroniques ». A ce stade de sa construction théorique, la conscience n'est déjà pas un élément suffisamment *consistant* à ses yeux pour en faire ce lieu d'un savoir sur soi notamment.

Dans l'*Interprétation des rêves*, il précisera sa pensée en faisant de la conscience un des éléments d'un système plus global : inconscient, préconscient, conscience. Dans ce système, l'inconscient est déjà l'élément primordial et ne « peut en aucun cas parvenir à la conscience ». Si cet aspect s'inscrit dans la logique ouverte quelques années auparavant, c'est désormais le préconscient qui semble gouverner la conscience. Les neurosciences et la psychanalyse ont une analyse commune de ce qu'est le préconscient : ce qui est susceptible de devenir conscient. Mais si les neurosciences en font une étape possible de l'existence d'une information dans le cerveau, la psychanalyse insiste sur le fait qu'il est un lieu de contrôle vis-à-vis de la censure

¹ FREUD S., *Esquisse*, Document de travail : traduction Suzanne Hommel, avec la participation de André Albert, Éric Laurent, Guy Le Gauffey, Erik Porge, p. 9.

de la conscience. Il a donc une fonction. Pour Freud, il est cet espace où se croise « l'attention », la « motilité volontaire » mais surtout il est capable « d'interdire l'accès à la conscience ». Il est désormais possible de comprendre ce que Freud entendait comme une impossibilité, pour l'inconscient, d'accéder à la conscience : ce qui est dans l'inconscient ne peut faire un *saut* vers la conscience, il y a un préalable obligatoire qui contrôle cet accès, c'est le préconscient. Dès lors, pour Freud, la conscience « n'est plus qu'un organe des sens qui permet de percevoir les qualités psychiques »¹. La conscience devient donc un système perceptif qui, à l'image des systèmes perceptifs anatomiques, reçoit des informations, est « excité par des qualités » mais « ne peut conserver la trace des modifications. Il est donc sans mémoire ». De la même façon qu'un système perceptif reçoit, tri et véhicule les informations venant des sens, le « système de la conscience » opère ce même travail entre le monde extérieur et l'appareil psychique.

Freud précise ensuite que ce travail est fait sur la base essentielle de la perception, par ce système de la conscience, du plaisir ou du déplaisir. La conscience opère alors les « déplacements » nécessaires selon la perception ressentie :

- tient à distance si la perception est celle d'un déplaisir
- laisse advenir si la perception est celle d'un plaisir.

Mais Freud, grâce à la clinique des névroses rend cette première fonction de la conscience plus subtile en supposant que la conscience puisse être aussi capable d'effectuer des « réglages » qui permettent « de soumettre à l'investissement et l'élaboration [de l'appareil psychique] même ce qui dégage du déplaisir »². Ces « déplacements » ou ces « réglages » sont automatiques. Ainsi, s'appuyant sur sa théorie du refoulement, il indique que certaines pensées, provoquant du déplaisir, peuvent être éloignées, « déplacées », refoulées par la censure qu'opère la conscience. De plus, elles peuvent l'être aussi en étant « soustraite à la perception de la conscience » par le truchement de ces réglages.

Freud finit donc par considérer la conscience comme un membre d'un système indissociable : perception/conscience. Ce système aurait pour fonction de filtrer les informations qui viennent aussi bien de l'extérieur que celles dites « internes ». Ainsi, la conscience opèrerait « à la périphérie » de l'appareil psychique et servirait de filtre. Cette conception est donc particulièrement éloignée de celle des neuroscientifiques, ne serait-ce que par l'association entre deux phénomènes habituellement dissociés par les neurosciences. De plus, cette approche fait de la conscience un système passif, voué à laisser passer ou pas les informations vers l'appareil psychique. Ainsi, contrairement aux neurosciences qui font de la conscience une condition essentielle pour qu'une information soit mémorisée, Freud voit en la conscience un système distinct de la mémoire qu'il situe davantage dans le registre inconscient ou préconscient³.

Dans sa première topique, ce système se mathématise davantage et Freud propose donc les dénominations *Ics*, *Pcs*, et *Cs*. Une différence fondamentale se dessine alors entre *Ics* et *Cs* : « les processus du système *Ics* sont *intemporels*, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, ne sont pas transformés par le temps qui passe, n'ont aucune espèce de relation

¹ FREUD S., *L'interprétation des rêves*, France Loisir (avec l'autorisation des P.U.F.), Paris, 1989, p. 638.

² *Ibid.*, p. 640.

³ LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F. « Quadrige », Paris, 1998, p. 94.

avec le temps. La relation au temps est elle aussi attachée au travail du système *Cs* »¹. La conscience devient donc un système à part entière. Se dessine encore l'effort de Freud pour rendre compte de ce qu'il rencontre dans le travail auprès des patients : certains souvenirs, grâce à la cure, semblent revenir aux patients, or il apparaît que ces derniers sont restés « intacts » malgré le passage du temps. L'inconscient, ce lieu où vont s'inscrire, grâce au refoulement et aux déplacements vers ce lieu, les souvenirs provoquant du déplaisir n'est donc pas soumis au temps physique : ce qui s'y inscrit l'est pour toujours et de façon non déformée. La conscience elle, articulerait le rapport du sujet au temps.

Le système *Cs* revêt également les contours d'un lieu « punitif ». Il faut noter qu'à cette période, le préconscient s'associe plus volontiers à la conscience. Les deux forment un système de censure donc et de surveillance contre les « motions pulsionnelles » dont il faut empêcher les manifestations et les émergences. La conscience semble retrouver davantage de crédit aux yeux de Freud. Mais l'association plus souple que fait Freud entre le *Pcs* et le *Cs* signe surtout la dissociation définitive d'avec l'*Ics*. Il affirme ainsi ce qui sera largement soutenu par Lacan : un système inconscient largement indépendant et autonome, possédant un fonctionnement propre et complexe, pouvant associer ou dissocier, déplacer ou transformer, refouler ou sublimer, stocker indéfiniment ou forclore etc.

Ainsi, de cette position de censure, la conscience opère dans la vie mentale. L'inconscient, lui, reste en lien constant et sans censure avec les perceptions (celles venant des sens), la censure ne s'opérant qu'après, par le biais du refoulement : « tous les chemins entre la perception et l'*Ics* restent libres à l'état normal ; seuls les chemins qui repartent de l'*Ics* et mènent plus en avant sont soumis au blocage imposé par le refoulement »². La conscience n'est relayée qu'à une temporalité ultérieure et ce « non passage » par la conscience n'empêche, pour Freud, pas que des informations soient stockées dans l'inconscient. Cela étant, la conscience acquiert un statut de « haute formation psychique ». Ainsi, à cette période, la conscience redevient importante mais reste excessivement secondaire au regard de ce que l'inconscient est désormais devenu dans la théorie freudienne.

Il est clair que des différences notables se dévoilent notamment avec les résultats scientifiques modernes. Mais il convient de rappeler que Freud fut amené à modifier cette place accordée à la conscience suite à l'évolution logique de sa théorie. En effet, Freud constatait avec sa pratique (cf. Cas Dora, Le petit Hans etc.) que la conscience n'était pas suffisante pour permettre au patient de se remémorer certains épisodes pourtant marquants de sa vie. Il repérait bien « l'insincérité consciente », due à la pudeur ou la timidité du patient, qui empêchait le patient de révéler certains éléments alors que ces derniers étaient bel et bien conscientisés. Mais il s'agissait là de taire les pensées. Par ailleurs, d'autres éléments semblaient être ignorés par les patients mais paraissaient pourtant laisser des traces mnésiques particulièrement importantes et semblaient avoir une influence notable sur la vie des patients. Ce hiatus conduisit Freud à supposer que puisque tel ou tel souvenir ne pouvait être convoqué par la conscience, c'est qu'il devait être mémorisé dans un lieu auquel cette dernière n'avait pas accès : l'inconscient remplissait parfaitement cette fonction. Ainsi, si l'inconscient n'en est pas pour autant une « mémoire » à part entière, il est ce lieu où sont enfermés les souvenirs surtout ceux devenus douloureux. La conscience perdait donc de sa consistance face à cet inconscient. Peu à peu,

¹ FREUD S., *L'inconscient*, Payot & Rivages, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, 2013, p. 88.

² *Ibid.*, p. 101.

Freud, alors qu'il y attachait de l'importance dans ses premiers écrits, la délaissa au profit de ce sur quoi repose tout l'édifice de la psychanalyse : l'inconscient.

Pour autant, elle ne disparaît pas de son œuvre. Elle garde une importance dans la logique freudienne : c'est elle que le retour du refoulé doit « leurrer » afin de pouvoir émerger. Elle continue d'imposer sa marque sur ce qui n'est pas supportable au sujet. Ainsi, ce qui n'est pas acceptable à la conscience du sujet sera refoulé, ce qui souhaite franchir cette barrière filtrante doit se parer d'atours subtils pour tromper sa vigilance. Elle participe donc pleinement aux processus psychiques que la psychanalyse décrit et tente de résoudre. Dans le travail de parole, cette position de « filtre » se retrouve dans le dispositif même de la cure : la position du divan enlève toute possibilité de prise de conscience des réactions de l'analyste. Toutes les informations venant de l'extérieur sont donc réduites pour permettre l'expression libre, et détourner la conscience de son travail de censure. Au niveau de la règle fondamentale, se constate également cette attention à *détourner* de la conscience : dire tout ce qui « passe par la tête » pour précisément ne pas en prendre conscience ou, plus subtilement, parler consciemment, sans réfléchir à ce que l'on dit, pour laisser émerger ce qui relève de l'inconscient. C'est ainsi que se comprend également le retour à Freud que propose Lacan, allant à l'encontre de ceux qui considéraient qu'il fallait opérer un travail de parole *sur* la conscience. Au regard de la règle fondamentale de Freud et de sa fonction, l'on saisit pourquoi Lacan s'opposa à ce qu'il considérait être une dérive des successeurs de Freud.

Toujours dans le travail analytique, l'importance de la conscience se situe dans l'objectif du travail. Pour Freud, il était nécessaire que le patient « prenne conscience » de la cause inconsciente de ses symptômes. Ainsi, ce n'est qu'en permettant au patient de repérer que ses symptômes avaient une explication qui, jusqu'à présent, lui échappait que ce dernier pouvait espérer les voir disparaître. En effet, une fois la cause entendue par le patient, son symptôme n'avait plus de raison d'être et disparaissait. Pour cela, il fallait que cette cause soit reconnue par la conscience, qu'elle n'ait plus « besoin » d'être enfermée dans l'inconscient et ainsi d'insister tant et si bien qu'elle finisse par créer un symptôme. Dit autrement : les conflits psychiques devenus trop difficiles à assumer par la conscience s'en trouvaient refoulés dans l'inconscient ; une fois résolus par le travail de la cure, ces derniers, rendus évocables à la conscience, pouvaient se résoudre et disparaître. D. Ste Fare Garnot et A. Jesuino-Ferretto rappellent d'ailleurs que pour Freud, l'inconscient « ne peut en aucun cas devenir conscient », si ce n'est dans le travail de la cure. Ceci va à l'encontre des découvertes faites en neurosciences si l'on ne prend pas le soin de repérer les différences entre les inconscients dont parlent l'une et l'autre des deux approches.

De même, la conscience se retrouve également dans la deuxième topique dans laquelle Freud la situe en lieu et place du Moi et du Surmoi. Caricaturalement, les trois instances de la métapsychologie freudienne (Ça, Moi, Surmoi) sont envisagées comme trois parties distinctes d'un même iceberg : le Ça est entièrement recouvert par l'océan de l'inconscient, une partie du Moi et du Surmoi sont aussi immergés mais la majorité de leur surface est à l'air libre, et relève donc de la conscience. Ces trois concepts freudiens et leurs fonctions ayant déjà été définis, il convient simplement de souligner que, malgré cette représentation simpliste, cela illustre tout de même le soin de Freud à conserver cette dimension consciente dans la logique de sa théorie. La conscience reste une censure de l'inconscient en prenant parfois les atours du Surmoi parfois du Moi.

Dans des considérations plus proches de la métacognition, il est maintenant possible de repérer l'importance que prend chez Freud un concept qui, d'après lui fonde l'intelligence : la dénégation. En effet, pour accéder à la conscience, le refoulé doit pouvoir trouver une forme qui ne subisse pas la censure. Ainsi, c'est souvent sous une forme « négative » que peut s'exprimer une pensée refoulée. L'exemple paradigmatique de la dénégation est l'énonciation du patient qui, alors qu'il raconte un rêve dans lequel divers événements ont lieu avec une femme, s'empresse de préciser : « ce n'est pas ma mère ». Freud voit ici l'expression inconsciente inverse : « c'est ma mère ». Cela étant, comme le patient ne peut accepter une telle dérive de sa pensée dès lors qu'il s'agit, même dans un rêve, de sa propre mère, sa conscience le censure. La seule façon pour l'inconscient d'exprimer le refoulé est alors de « détourner » l'énonciation dans son sens exactement inverse. En ce qui concerne la conscience, cette notion de dénégation confirme ce que Freud a déjà posé.

Mais dans une conception plus large, la psychanalyse étend cette tendance à la construction du Moi. En effet, pour Freud, cette opération joue un rôle essentiel dans la fonction du *jugement*. Le jugement d'attribution consiste à décider si tel objet est bon ou pas. La notion de plaisir et déplaisir s'en trouve donc ici convoquée. En termes psychanalytiques, le Moi se construit donc en désignant ce qui peut le constituer du fait d'être jugé « bon » et ce qui est rejeté. De ces mécanismes archaïques du fonctionnement psychique se déduit ce qui viendra ensuite au travers de l'identification (et donc de la construction du Moi) : le sujet va faire en sorte de s'identifier, de reproduire les « traits » de celui ou celle qu'il va considérer comme « bon » à imiter, à devenir. Le Moi se construit donc sur un registre imaginaire et c'est ce que Lacan a précisément théorisé grâce au stade du miroir.

Pour en revenir à la dénégation, elle intervient donc car « par le symbole de la négation, la pensée se libère des limitations du refoulement »¹. Ainsi, grâce à ce mécanisme, la pensée, consciente notamment, peut dépasser les censures imposées par le refoulement. L'inconscient n'admet pas le « non », aussi, si un tel mouvement n'était pas censuré, les pulsions ou, chez Lacan, la jouissance devraient se répandre aussi bien dans le lien social que la vie mentale du sujet. Divers mécanismes empêchent un tel déploiement. Ils sont si efficaces qu'ils entraînent parfois la formation de symptômes. Mais avec la dénégation, Freud propose une issue aussi bien civilisatrice que fonctionnelle à ce dessein hasardeux. En pouvant ainsi construire une pensée qui formule un « non » (même si elle sous-entend un « oui »), le sujet effectue un jugement qui met en branle tout le processus de pensée. Logiquement, en psychanalyse, l'intelligence découle donc, en partie, de la dénégation.

De plus, cet effet de la dénégation ne se limite pas à cela : elle permet également de faire vivre au sujet « l'épreuve de la réalité ». A ce stade, il faut énoncer un aspect essentiel de la théorie psychanalytique qui sera plus longuement repris ensuite : la réalité psychique prime sur la réalité du monde. Ainsi, le sujet n'accorde une existence qu'à ce qui se trouve dans ses représentations mentales. Qu'il perçoive le monde qui l'entoure est une évidence, mais la psychanalyse considère qu'il a besoin de s'en faire une représentation pour que ce monde extérieur devienne une réalité psychique. L'épreuve de la réalité est donc le questionnement qui désormais relève de la considération suivante : cet objet existe-t-il ou pas ? Ainsi, par l'expérimentation, la découverte, le jeune enfant va se représenter le monde. Une fois ce travail

¹ PERIN J., « Dénégation » in CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

fait, le sujet va pouvoir chercher et possiblement retrouver, dans ce monde extérieur, cette perception qui lui a initialement donné du plaisir. Le sujet veut donc *retrouver* « dans la perception réelle un objet correspondant à la représentation ». Ces expériences aussi bien mentales que motrices de l'enfant fondent le développement de l'intelligence. L'expérimentation, commune à une grande majorité des enfants en bas âge, se soutient, pour la psychanalyse, de cette logique du plaisir et du déplaisir.

Ce que les neurosciences nomment la métacognition aurait, en termes freudiens, une origine psychique par le biais de la dénégation, mécanisme qui permet à la pensée de contourner le refoulement. La conscience accueille alors une véritable manifestation de l'intelligence humaine grâce à un mécanisme à l'origine inconscient.

La conception freudienne de la conscience avait donc largement délimité ce concept dans un espace restreint. Il y aura cependant, pendant des décennies, des orientations prises par de nombreux psychanalystes dans cette « voie » de la conscience. La fille de Freud orientera sa pratique sur le travail autour des résistances du Moi et donc de ce qui, *dans* la conscience, résiste à l'interprétation de l'inconscient. Pour autant, cette tendance tombera peu à peu en désuétude. Avec Lacan et la volonté d'un « retour à Freud », une nouvelle pratique se dessine et reste encore très présente aujourd'hui. Elle s'oppose aux successeurs de Freud et dénonce l'idée de faire de la psychanalyse une « psychologie du moi » et donc de la conscience.

Freud considérait la construction du Moi comme un mécanisme fait d'identifications et de consensus entre les volontés d'un Surmoi souvent écrasant et les turbulences souvent ravageuses du Ça. Cela étant, une idée est restée particulièrement présente dans l'héritage de Freud : le Moi (et donc la conscience) relève du registre imaginaire. Non pas que la conscience soit sans lien avec la réalité, quoique ce qui précède le souligne, mais dans l'idée d'une construction indépendante, propre au sujet et dont la caractéristique serait de ne pas forcément être la vérité du sujet (qui elle reste du côté de l'inconscient). Le sujet se construit donc dans l'inconscient. Mais le sujet de la connaissance, celui de la conscience, le Moi relève d'un enchevêtrement d'images accumulées et qui fondent les « apparences »¹ du sujet. Elles sont essentielles certes mais ne diraient rien de la vérité du sujet, autrement dit ce qu'il est réellement, ce qu'il désire loin de toute censure, ce qu'il a été contraint de refouler pour se construire mais qui fait inlassablement retour. Ainsi, la conscience opère dans un domaine qui ne fait pas véritablement « sens » pour le sujet. Cet aspect relève du symbolique auquel est rivé l'inconscient. Cela se lie dans le nœud borroméen (Figure 6), sur lequel il faut noter que la conscience a disparu. Cette séparation entre la conscience et l'inconscient induit donc une rupture entre un savoir sur soi ignoré par le sujet (de l'ordre du symbolique) et la connaissance de soi (de l'ordre de l'imaginaire). Cela renvoie à la différenciation faite par Lacan entre :

- l'individu (biologique),
- le sujet de la connaissance (la personne consciente possédant un certain savoir sur elle-même mais qui ne dit rien de ce qu'elle est *en vérité* comme sujet)
- et le sujet de l'inconscient (lieu de la subjectivité et de la vérité du sujet que le travail analytique fait peu à peu apparaître).

Chez Lacan, l'inconscient se situe du côté de l'Autre (« l'inconscient est le discours de l'Autre »), la conscience, du côté du Moi en tant que construction imaginaire qui ne parle pas

¹ ZIZEK S., *La mort de Lacan*, Conférence, Centre Georges Pompidou, Paris, 2007.

de la vérité subjective. La personne que l'on pense donc être, ce que l'on voit de nous, les définitions que l'on peut faire de « *qui on est* », ne sont, pour la psychanalyse, que des inventions. Elles ne sont pas à nier ni à exclure. Mais il ne faut pas se laisser piéger par ce discours conscient que le patient peut avoir sur lui-même. Pour la psychanalyse, la vérité de ce même sujet se situe davantage dans tout ce qui lui échappe, dans ses symptômes, dans ses manifestations qui le surprennent et que précisément, il ne comprend pas et à cause desquelles il se plaint souvent de ne pas « se reconnaître ».

Lacan a proposé un mathème dont la portée dépasse la recherche de la place de la conscience dans la construction du sujet (Figure 14). Néanmoins, cela permet de remettre en lien les divers éléments décrits jusqu'ici et de donner un repérage précis des notions développées par Lacan sur cette thématique et leur organisation. Dans ce « schéma L », Lacan cherche à définir le parcours qu'effectue la parole chez le sujet. En reprenant les différents éléments qu'il a déjà élaborés à l'époque, il les assemble selon la logique déjà décrite de l'inconscient structuré comme un langage, langage qui ne peut être pensé sans en référer à ce qu'il nomme le grand Autre. L'intérêt pour Lacan est de faire apparaître la façon dont se construit la parole du sujet. Se faisant, il souligne l'éloignement inévitable du sujet à lui-même : le sujet de l'inconscient reste « en pointillés », étranger au Moi, coupé de l'Autre (séparation) mais en même temps, définitivement dépendant à cet Autre. De même, il souligne ainsi l'écart qui existe à différents moments de la construction psychique entre le sujet, l'image de soi, la construction imaginaire d'une identité en lien avec les pairs (autre) ; bref, la béance intrinsèque dont chaque sujet est porteur du fait même d'être un sujet. Il existerait donc dans l'approche lacanienne, un écart, une « entaille », une division entre ce que le sujet *est* et ce qu'il *pense être* ou « *pire* », *dit être*.

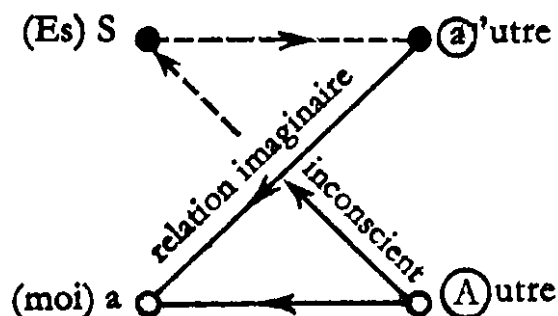


FIGURE 14 : Schéma L proposé en 1955 dans son séminaire sur « La Lettre Volée »

Ce schéma décrit le parcours de la parole et se lit donc à partir du grand Autre. Si l'on y retrouve l'organisation logique des conceptions lacaniennes déjà décrites, ce qui intéresse ici c'est la place « décalée », extérieure de la conscience par rapport au sujet : ce n'est pas à elle que revient l'apanage de la subjectivité, elle n'est qu'une construction du registre de l'imaginaire qui certes a une importance mais dont le leurre serait la confusion entre le sujet (ce qu'est intrinsèquement la personne) et la conscience que l'on a de soi.

LACAN J., *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 53.

Il faut cependant préciser que la psychanalyse y voit là la possibilité, pour le sujet, de « s'inventer » sans cesse, d'échapper aux déterminismes aussi bien physiologiques que sociaux et familiaux voire même aux déterminismes personnels et conscients. Du fait de cette division subjective, « chacun va construire sa solution [...], chacun va inventer sa vie »¹. La psychanalyse ne voit donc pas d'un œil pessimiste ces constats tirés de sa clinique, elle en a fait au contraire, une éthique : en accordant au sujet que les déterminismes de ses symptômes puissent être intimes, la psychanalyse lui renvoie sa responsabilité tout en lui offrant une liberté inattendue. Le sujet peut alors advenir en s'attelant à déchiffrer les indices de ce qui a été enfermé dans son inconscient et qui pourtant continue d'agir sur lui. De surcroît, le sujet n'est donc pas *réductible* au savoir conscient qu'il a sur lui-même. Il faut donc permettre à ce sujet « d'advenir » là où se trouve sa vérité subjective et qu'il puisse ainsi, supporter la responsabilité de sa place de sujet (et non plus de ses symptômes comme la caricature souvent simpliste de la psychanalyse le fait croire). La conception psychanalytique est donc originale de par la position depuis laquelle elle opère : classiquement, la personne est responsable de ce qu'elle fait car elle en est consciente, dès lors que les choses lui sont dites, qu'elle les a apprises, qu'elle est consciente de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, elle est responsable. La psychanalyse propose de se décentrer de cette vision pour signifier l'écart qu'il y a entre le sujet et la personne, entre ce que le sujet sait consciemment de lui-même et ce qu'il ignore et qui pourtant, inconsciemment, régit son existence. Le trajet proposé alors par la psychanalyse n'est pas le même : il s'agit bien de rendre au sujet sa responsabilité en lui permettant de saisir un savoir sur lui-même qui jusque-là lui échappait.

Néanmoins, cette éthique se soutient de l'existence d'un sujet de l'inconscient, ignoré de la conscience et du savoir sur soi. Elle dépend donc de la reconnaissance de la « division subjective », division qui impose une rupture entre l'inconscient et la conscience notamment en ce qui concerne ce que le sujet sait de lui-même. Le savoir conscient n'est donc qu'une parcelle de *l'être*, l'inconscient en est le domaine. C'est pour l'instant cette division, et donc un inconscient porteur d'une subjectivité que les neurosciences, ne conçoivent pas.

La psychanalyse propose donc, comme les neurosciences actuelles du reste, de ne pas se laisser emporter par les séduisantes apparences de la conscience. Cette dernière semble bien leurrer l'observateur non seulement par son apparente facilité à être étudiée, mais aussi par les nombreuses erreurs dont elle est simultanément la victime et la cause. Ainsi, après lui avoir accordé plusieurs places et fonctions, la psychanalyse semble la mettre à distance des mécanismes essentiels du fonctionnement psychique et de la pratique clinique. La conscience garde une certaine importance mais elle est relative au regard de ce que la notion d'inconscient est devenue. Le travail analytique comme la recherche s'axent essentiellement sur l'inconscient et ses manifestations. Travailler avec ou *sur* la conscience est même aujourd'hui déconseillé puisque cela n'entraînerait pas autre chose qu'un déplacement des symptômes, étant donné que la cause inconsciente resterait inconnue pour le sujet.

Dès lors, les définitions de la conscience permettent maintenant, non pas d'en revenir à l'inconscient, mais de faire émerger les problématiques que ce travail préliminaire commence déjà à souligner. De même, les prémices des contradictions comme des points de jonctions possibles peuvent désormais être développés plus en avant.

¹ ANSERMET F., *Réflexions autour des nouveaux modes de procréation*, France Culture, 26/04/2016.
216

2 – Cartographie de l'inconscient : contours et perspectives pour une mise en tension dialectique

a/ Eléments généraux de la problématique : latitudes et longitudes de l'inconscient

Arrivé à mi-chemin, il semble important de repérer ce qui désormais, fait l'intérêt de ces descriptions. Il convient de les utiliser pour définir les contours *des* inconscients ou de l'inconscient. Pour se faire il faut également situer ces inconscients dans les contextes qui les utilisent : plusieurs lectures de ces avancées existent actuellement et les positions diffèrent. Certains neuroscientifiques se sont emparés de leurs découvertes pour en venir à questionner l'ensemble de la structure cérébrale et l'apparition de la pensée. D'autres s'appuient sur ces dernières pour remettre en question les théories freudiennes. Les psychanalystes eux, ont tenté des commentaires dont certains ne se contentent pas d'être de simples constats. Là encore, certains ont vu, dans l'actualité de la science, des confirmations, d'autres, des éloignements conceptuels trop importants pour le dialogue, d'autres enfin, se sont essayés au rapprochement. Les uns comme les autres en viennent souvent à dépasser le cadre des concepts d'inconscient et de conscience et abordent l'épineuse question de la subjectivité et de son apparition. Cet ensemble mérite d'être décrit ; mais selon une certaine logique dont l'intérêt reste, en tout premier lieu, d'établir une cartographie des inconscients.

Ce travail de recherche se déploie dans un contexte plus général qu'il faut donc pouvoir expliciter et qui comporte trois aspects principaux :

- une dimension classique avec ce qui est souvent évoqué, par les scientifiques, comme le débat ancestral sur le dualisme (rupture entre le corps et l'esprit, ou entre le corps et l'âme)
- une dimension conceptuelle autour de ce qu'est la subjectivité ou le sujet mais aussi, de façon circonstancielle, ce qu'est un corps,
- une dimension épistémologique, notamment pour les psychanalystes qui, suivant Lacan, ont enserré la science dans une forme particulière de discours.

Même si cela ne reste qu'une évocation introductive, chacune de ces dimensions globales méritent d'être suffisamment décrite pour comprendre les socles du débat actuel entre neurosciences et psychanalyse.

Par la suite, il sera pertinent d'en venir au débat proprement dit, non pas dans sa dimension polémique ou prosélyte, mais parce qu'il regorge de travaux récents, particulièrement précis et sur lesquels il serait incongru de faire l'impasse. Ils sont des apports précieux pour la réflexion et la tentative d'une mise en tension. Ces travaux seront ceux qui portent initialement une volonté d'ouverture, sinon d'interrogation. En effet, il s'agit de s'appuyer sur les écrits et les hypothèses de ceux qui ont déjà emprunté cette voie de la dialectique pour interroger neurosciences et psychanalyse. Il convient de préciser que ces travaux font, bien entendu, émerger les orientations de ceux qui les rédigent. C'est un écueil dont il est difficile de se départir. Qu'ils soient farouchement opposés à un quelconque rapprochement, davantage consensuels ou dans une volonté d'échanger (mais orientés par la formation première de ceux qui les écrivent), ces travaux soutiennent une démarche souvent préalablement établie. Cela n'en enlève aucunement le bien-fondé. Ainsi, il est rare de voir dans ce dialogue entre deux

domaines, rendus proches par les avancées de la recherche, des renversements où un chercheur se laisse convaincre par la théorie opposée et passer de l'une à l'autre. Se manifeste ici le poids de l'histoire de la théorie, des écoles de pensée ou le poids des convictions dans la façon d'appréhender l'objet d'étude proprement dit. La description de ce que sont les « discours » en psychanalyse, comme du débat sur le dualisme en science, auront donné les outils pour repérer ce préalable logique. Pour autant, le contenu mérite, sans hésitation, d'être abordé et il convient de considérer chacune de ces tentatives comme une véritable innovation sinon expérimentale, du moins théorique. Les réflexions menées sont en effet, de formidables points de repères pour la recherche actuelle et la problématique de ce travail.

Ainsi, décrire les approches modernes qui questionnent l'articulation de ces deux domaines, avant d'en venir à celles qui restent ancrées dans la neurobiologie, permettra de rattacher la réflexion au débat actuel, mais ensuite et surtout de définir les *contours* de ce concept toujours fuyant qu'est l'inconscient. Il est maintenant opportun de rappeler que la problématique vise à comprendre si des éléments sont possiblement dialectiques entre neurosciences et psychanalyse, si ces éléments apportent de fait, un renouvellement de certaines notions présentes dans les deux approches et si l'inconscient, concept fleuve et central, peut lui aussi être enrichi de cette rencontre. En effet, après les descriptions académiques de chaque concept essentiel (l'inconscient et ses fondamentaux, la conscience, la métacognition), après la reprise des dimensions globales dans lesquelles se déploie la problématique (dualisme, question du corps, question du sujet, question des discours), après la description du contexte actuel et des travaux ayant déjà été effectués à ce propos, arrivé à mi-parcours, il faut amener la réflexion sur l'inconscient. Il faut pouvoir en définir une cartographie, signifier ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas et pointer ensuite ce sur quoi une dialectique peut devenir cohérente et fondée. Ce concept fait le lien entre tous les autres, il permet donc d'utiliser tout ce qui précède pour soutenir la réflexion et de poser les premiers jalons autour de la psychanalyse et des neurosciences afin de savoir si elles en disent déjà *tout*.

Une fois ce travail de synthèse et de cartographie effectué, il sera devenu possible d'évoquer, pour conclure, les théories générales développées par les neuroscientifiques (souvent les plus aguerris). Ces dernières tentent, en effet, de faire se rejoindre les découvertes récentes sur le cerveau et les questionnements ancestraux sur l'âme et l'esprit. L'inconscient, qu'il soit freudien ou cognitif, s'y trouve mobilisé dans une perspective plus large. L'intérêt de les évoquer est de prolonger la dialectique dans toute son étendue, tout en conservant ce lien initial avec le phénomène d'inconscient. En effet, en neurosciences, les tentatives pour construire des théories générales du cerveau s'articulent toujours aux descriptions précises du fonctionnement neuronal et cérébral dont les premières parties de ce travail tentent de rendre compte. Les chercheurs se sont souvent appuyés sur ce qui fut le point nodal de leurs travaux pendant des années avant d'en faire le point de départ d'une théorie plus complète, allant du fonctionnement de l'organe jusqu'aux manifestations de la subjectivité. Cette dernière reste cependant toujours complexe à objectiver. Les théories les plus marquantes de cette dernière décennie permettront d'ouvrir sur les aspects ténus qui enrichissent la recherche sur l'inconscient.

1. Dualisme et nouveaux monismes

Il faut circonscrire maintenant cette mise en tension dans des latitudes et des longitudes clairement établies. Ces dernières s'imposent d'ailleurs d'elles-mêmes à la lecture de ce qui

précède. Il apparaît, en effet, que ces avancées en neurosciences induisent un changement progressif chez les scientifiques. Ce positionnement nouveau pourrait se résumer en un glissement d'un dualisme classique vers de *nouveaux monismes*. Ces « coordonnées » nouvelles s'inscrivent dans un débat ancien sur les liens entre le corps et l'esprit. Bien entendu, ce premier aspect « généraliste » permet de convoquer la psychanalyse qui n'est pas sans opinion sur ces deux dimensions de l'être.

La description précise des outils de la neuro-imagerie, des fonctionnements neuronaux de l'inconscient cognitif, de la conscience et de la métacognition servent aussi à poser, dans la problématique actuelle, le socle du *corps* par l'intermédiaire du cerveau. Cependant, *l'esprit* est inévitablement et immédiatement convoqué, non seulement dans l'approfondissement de ces théories neuroscientifiques mais aussi, dans le déploiement des descriptions faites par la psychanalyse de ces mêmes phénomènes. Il est entendu que ni les neurosciences, ni la psychanalyse ne sauraient être réduites à ces deux dimensions du corps et de l'esprit. Mais ce débat reste, malgré sa sécularité, assurément contemporain. Pour autant, en poser les bases vise précisément à ne pas s'y enfermer et donc à y inscrire les nouveaux axiomes.

Questionner ainsi l'inconscient, la conscience et la métacognition invite inévitablement à aborder ce rapport entre le corps et l'esprit, rapport qui fut d'ailleurs longtemps décrit par des considérations dualistes : le corps opposé à l'esprit. Etienne Klein¹, à qui il fut demandé « Que peut le corps ? » propose une lecture originale. Certes, l'expérience subjective n'a pas valeur d'expérience scientifique mais a le mérite de poser, de façon anecdotique, le socle de ce débat. Il constate que dans les courses « ultratrail », où l'effort demandé au corps est massif et intense *dans le temps*, le débat entre les monistes et les dualistes s'illustre au cœur de la pensée du coureur : « à la moitié du chemin on devient dualiste : au début, on est moniste, puis les deux [le corps et l'esprit] se séparent ». Au début de la course, l'engouement pour l'effort, la course, l'ambiance participent à un état où le corps et l'esprit s'entendent, vont de pair et font bon ménage. Pourtant, le corps commence à souffrir, la physiologie se manifeste, les réactions chimiques et biologiques s'enchaînent jusqu'à donner à l'esprit une sensation de douleur. Cette dernière commence à envahir le corps du coureur mais surtout imprègne son esprit, se manifeste sans cesse à la pensée, rapproche du découragement et mène à l'abandon. Comme le faisait Charcot, E. Klein note alors qu'il est possible de suggérer au corps (mais aussi à l'esprit) qu'il n'y a pas de douleur. Il le traduit ainsi « on n'est pas obligé de convertir une douleur physique locale en une souffrance psychique globale » et ajoute que l'on peut « maîtriser l'hystérie : on peut avoir des douleurs qui disparaissent ». En lien avec ce qui a été abordé à propos de la conscience, il note que « la conscience prend la direction des affaires : "on dit au corps, tu la fermes, tu calmes l'hystérie, on a un projet pour toi que tu ne peux comprendre" ». Il faut noter ici que chez les hystériques de La Salpêtrière, c'est ce que Charcot faisait sous hypnose : introduire une rupture par le biais de cette technique pour maîtriser le corps en suggérant à l'esprit que le symptôme *peut* disparaître.

De cette expérience subjective d'un chercheur dont la spécialité est une science objective peuvent s'extraire quelques éléments. Le premier est l'opposition entre le corps et l'esprit. Elle est souvent établie, sur la base des constatations objectives, comme une dichotomie ferme et constante. Le dualisme admet donc que des liens puissent exister entre le corps et l'esprit mais avance que les mécanismes qui régissent l'un et l'autre sont indépendants et qu'il est vain de chercher une explication à l'un par l'intermédiaire des fonctionnements de l'autre. Le

¹ KLEIN E., *Que peut le corps ?* Les mardis de l'Espace des sciences, Rennes, Février 2016.

franchissement de l'un à l'autre reste donc mystérieux mais il est également une frontière qui marque une rupture nette.

Paradoxalement, on peut y repérer une conception inverse : une conception moniste du corps et de l'esprit dans laquelle il existe une continuité entre les deux. Le franchissement n'empêche pour autant pas qu'il faille maintenir le corps (et le cerveau) en lien avec l'esprit (issu de ce cerveau). Les mécanismes peuvent être différents, les liens mystérieux, mais le tout forme un ensemble indissociable. A ce titre, J.-D. Vincent souligne que, contrairement à A. Damasio, il voit en Descartes un moniste convaincu alors qu'en effet, il est devenu classique de le considérer comme un dualiste. Dans la logique de Descartes, l'âme et l'esprit étant immatériels, ils devenaient complexes à étudier au regard des exigences qu'il avait lui-même établies pour construire la science moderne. Néanmoins, J.-D. Vincent¹ souligne que Descartes maintient, malgré tout, les liens entre ces deux entités. Ce père de l'expérimentation, désormais tenu de rester cohérent avec ses principes, renvoya, certes, à l'ignorance l'impossibilité de se faire conjoindre corps et âme mais il ne conclut cependant pas à une rupture *consommée* et définitive entre les deux.

La proposition de E. Klein, bien qu'elle se fasse sur le ton de l'humour, est qu'il se peut que cela dépende de l'état du corps ou de l'esprit et que la séparation de l'un avec l'autre s'inscrive dans le temps. La séparation pourrait donc être un effet de la subjectivité. Et l'impression de ne faire qu'*un* aussi. E. Klein précise que « ce que veut le cerveau, c'est notre confort psychique ». Ceci sous-entend non seulement, que le corps (ici le cerveau) a la capacité de *vouloir* mais aussi, que cette volonté prévaut parfois sur le psychisme. Il ajoute pourtant, qu'en plein effort et visiblement épuisé, il s'est adressé à son corps en lui disant : « si tu m'aimes, suis moi... Et il l'a fait ! ». Ici, la volonté *vient* du sujet (de l'esprit) qui, de plus, convoque l'amour, pour que son corps (et son cerveau) continue et dépasse la douleur. Se dessine cependant la modernité de ces questions : il y a toujours le corps et l'esprit mais il faut y ajouter des nuances qui complexifient l'ensemble. Il faut ajouter à l'équation le cerveau mais aussi la subjectivité. En effet, le cerveau est un organe du corps mais revêt les atours de l'esprit. Par ailleurs, la subjectivité semble *s'ajouter* à l'esprit. Ce surplus, cette rupture avec l'esprit et ce qui crée une singularité, une subjectivité, la psychanalyse le nomme psychisme. Au mot psychisme, certains neuroscientifiques préfèrent le terme de vie mentale, d'âme ou justement de subjectivité. La nuance vaut, pour l'instant, d'être simplement soulignée.

Cela entraîne vers un autre élément : l'intrication entre le corps et l'esprit. Cette reconnaissance récente des liens qui existent entre corps et esprit amène les neurosciences actuelles à reconsidérer leurs positions initialement dualistes. Sortant de l'anecdote sportive, E. Klein revient sur le lien qui existe entre ces deux entités et s'appuie sur Spinoza, pour qui le dualisme n'était pas une position cohérente : « Personne, en effet, n'a jusqu'ici déterminé ce que peut le corps, c'est-à-dire que l'expérience n'a jusqu'ici enseigné à personne ce que, grâce aux seules lois de la Nature – en tant qu'elle est uniquement considérée comme corporelle – le corps peut ou ne peut pas faire, à moins d'être déterminé par l'esprit. Car personne jusqu'ici n'a connu la structure du corps assez exactement pour en expliquer toutes les fonctions, [...] ce qui prouve assez que le corps, par les seules lois de sa nature, peut beaucoup de choses dont son esprit reste étonné »². En l'occurrence, le corps et l'esprit ne sont pas à opposer mais bien liés. Pour autant,

¹ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Conférence à l'Espace des Sciences de Rennes, 2008.

² SPINOZA B., *L'Éthique*, Livre III, Scolie de la Proposition II.

l'un et l'autre peuvent se surprendre : l'esprit peut commander au corps et le faire « dépasser » les lois qui le régissent, mais le corps peut également montrer qu'il sait réaliser certaines actions dont l'esprit ignorait qu'il en fût capable. Il n'y a d'ailleurs pas que la performance sportive comme exemples possibles : les capacités de calcul du nourrisson en sont un autre (à l'insu de l'esprit conscient voire sans une construction du *soi* déjà établie, le nourrisson saisit l'incongruité de certaines situations statistiques).

Un dernier élément, simplement souligné plus haut, attire l'attention : c'est l'apparition de ce que les neuroscientifiques, souvent par le biais de la conscience, dénomme le *soi*. S'appuyant sur Deleuze, E. Klein considère que « tel ou tel corps n'est jamais un corps quelconque, que nul corps ne peut être dit normal ; parce qu'il est impossible de déterminer comment sont enveloppés, dans un corps donné, les différents modes d'existence de la personne dont ce corps particulier est le corps »¹. Ce que Deleuze ajoute, c'est la dimension de l'être ou, pour suivre les considérations qui animent actuellement les psychanalystes comme les neuroscientifiques, c'est la subjectivité. Il s'appuie aussi sur Spinoza pour avancer que « tel ou tel corps, ce n'est jamais un corps quelconque, c'est qu'est-ce que tu peux, toi »². E. Klein le reformule en disant que rien n'est figé pour le sujet : « on ne doit pas accepter les discours qui enferment l'image que l'on peut avoir de son corps dans des possibilités apparentes sans tenir compte du sujet [...] Les gens font des choses que manifestement leur corps seul ne peut pas faire ». Grâce à ces trois auteurs, il est possible de faire émerger comment, des discours scientifiques, philosophiques ou autobiographiques apparaît cette dimension fondamentale de l'être, ce surplus insaisissable qui pourtant commande au corps, lui parle, lui répond, l'influence. En retour, ce *soi* habite ce corps qui du fait, n'est plus quelconque. Mais au débat dualiste s'invite la question tout aussi abrupte de savoir ce qu'est ce « déterminisme de l'esprit » de Spinoza, ce « toi » de Deleuze, ce « sujet » ou même ces « gens » chez E. Klein. A l'heure actuelle et à propos de ces questions, toute l'attention se porte alors sur le cerveau, l'esprit, l'âme pour les uns ; l'appareil psychique, l'inconscient et le sujet de l'inconscient pour les autres.

Ces quelques remarques introductives, concernant le corps et l'esprit, illustrent qu'il est complexe de trouver une tendance générale dans le monde des sciences, fussent-elles humaines. Néanmoins, ce glissement vers des monismes contemporains oblige les chercheurs à s'intéresser pleinement au sujet. Ainsi, du débat dualiste généraliste, se dégage la notion fondamentale et supplémentaire de subjectivité qu'il faut aborder pour l'instant dans sa dimension globale. Il est, malgré les avancées remarquables de la science, toujours difficile de délimiter le corps de l'esprit qui « l'habiterait » et inversement. Mais émerge effectivement cette troisième « instance » qui est celle du sujet, sujet qui occupe une place centrale dans ce débat et qui reste pourtant mystérieux.

Du fait que les neurosciences s'autorisent à aborder cette question, le débat s'en trouve renouvelé, le lien entre le corps et l'esprit aussi. L'ensemble entraîne vers ce monisme de plus en plus marqué. Avant d'en venir aux détails des théories générales du cerveau qui traitent du *sujet*, et avant même d'en venir à l'inconscient freudien et au déploiement de la subjectivité dans un champ qui échappe fondamentalement à la conscience, il est important de poser la problématique dans une acception générale de ce que serait ce *sujet*.

¹ KLEIN E., *Que peut le corps ?* Les mardis de l'Espace des sciences, Rennes, Février 2016.

² DELEUZE G., *Ontologie et Ethique*, Cours du 21/12/1980, Paris.

La formidable dynamique qu'impose l'imagerie cérébrale ouvre des voies que les chercheurs n'hésitent, en effet, plus à emprunter. D. Le Bihan avance ainsi, sans omettre certaines nuances, que l'on peut voir le cerveau penser¹. Alors que Schrödinger faisait du chat un être mort *et* vivant², Le Bihan en fait un être vivant dont l'existence se prouve par quelques pixels sur les images I.R.M. Ainsi, alors que le chat est absent, inexistant voire mort, il existe pourtant dans l'esprit du sujet dont le cerveau s'illumine lorsqu'il pense à l'animal. Pour certains chercheurs, le lien moniste se fait alors simplement : puisqu'il n'y a pas de présence d'un chat, puisque l'œil ne perçoit pas l'animal en question et puisque les aires du cerveau qui habituellement traitent l'information « chat » s'activent, alors ce chat n'est que pur esprit. Le cerveau réagit à un stimulus qui ne vient pas du corps (perception visuelle ou même auditive) mais bien de l'esprit. Les zones sollicitées sont d'ailleurs les mêmes (à quelques nuances près) de celles qui s'activent en présence de l'animal. Il s'agit bien là de l'œuvre de l'esprit, lisible *dans* le corps. Ou dit autrement, le corps manifeste des modifications observables lorsque l'esprit change. Ces modifications peuvent être corporelles (sudation, augmentation du rythme cardiaque, sécrétions hormonales pour des situations de peur ou d'excitation mais cela peut prendre diverses formes) et donc cérébrales : activations de certaines aires plutôt que d'autres, intensifications des échanges neuronaux entre certaines aires et inhibitions d'autres groupes de neurones. De fait, le dualisme est grandement atténué : par l'intermédiaire du cerveau, la science objective un état mental dont la réalité est objectivement impossible si ce n'est *dans* l'esprit de celui qui pense. Le cerveau est le support de l'esprit *dans* le corps. La recherche se déplace alors sur ce qui fait qu'en l'absence de toute stimulation (il n'y a pas de consigne de la part de l'expérimentateur), le cerveau peut ainsi générer des images (d'un chat par exemple).

Les neurosciences et l'imagerie cérébrale pourront ainsi certainement expliquer à quoi pense un être humain simplement en regardant un I.R.M. (le chat aux oreilles pointues de Le Bihan). Il convient de dire que le cerveau en question devra alors être préalablement cartographié avec une infinie précision. Mais une fois cette préparation faite, qui, sans doute, sera elle-même simplifiée par la modernisation des technologies, cela devient possible. Ainsi, à force d'expérimentations, les neuroscientifiques entendent déchiffrer une pensée simplement en regardant ce qui, dans le cerveau, s'active. Ils pourraient alors certainement *anticiper* ce à quoi va penser le sujet en connaissant à l'avance, les réseaux neuronaux qui s'activent en présence d'un stimulus externe, mais aussi au cœur du cerveau lorsque se construit une pensée vouée à devenir consciente et donc lorsque se font certaines associations. Mais cette anticipation ne peut dépasser quelques microsecondes. Que le cerveau anticipe, par le biais de l'inconscient cognitif, ce à quoi la conscience va accéder est une chose admise. Ce trajet pourra peut-être, être déchiffré et les neuroscientifiques pourront « prédire » à quelques microsecondes près, quelle pensée va venir à l'esprit du sujet. Mais que la science puisse repérer avec précision l'émergence d'une pensée ne dit rien sur la raison de son émergence : que l'on voit ce qui va advenir à la conscience d'une personne n'informe en rien sur le pourquoi cela émerge et surtout, sur la façon dont cela émerge et sur ce que cela engendre chez cette personne. En paraphrasant Deleuze, il ne s'agit pas d'une « pensée quelconque ». Il s'agit d'une pensée intime dont les ramifications ne dépendent pas simplement du stimulus. Ainsi, un stimulus peut faire émerger

¹ LE BIHAN D., *Le cerveau de cristal, Ce que nous révèle la neuro-imagerie*, Odile Jacob, Paris, 2012, p. 82.

² SCHRODINGER E., « La situation actuelle en mécanique quantique », in *Physique quantique et représentation du monde*, Paris, Seuil, Coll. Points Sciences, 1992.

à la conscience tel *type* de pensée, mais une part de cette pensée reste intime : qu'est-ce que le sujet ressent ? Qu'est-ce que cela lui évoque ? Quels sont les liens qui s'établissent à partir de cette pensée consciente ? A la vue d'un chat, un asthmatique ne réagira pas de la même façon qu'un physicien ou qu'un vétérinaire. Ainsi, non seulement la réponse n'est pas forcément universelle mais tout ce qu'elle déclenche non plus. Ainsi, lire une pensée en imagerie cérébrale, c'est lire une intimité certes, mais ce n'est en connaître qu'une infime émergence.

De plus, la pensée peut naître de la rencontre avec le monde extérieur mais, cela a été dit, elle peut aussi venir en l'absence de sollicitations. Or, la science peut observer les quelques microsecondes avant l'apparition de la pensée en question, mais elle ne peut observer *que* ce qui s'active. Cet étrange *avant* existe-t-il ? N'étant pas observable, peut-il être statistiquement anticipé ?

Il faut alors prendre en compte une autre dimension de l'émergence d'une pensée. Cette dimension, se comprend à la lecture des descriptions faites préalablement sur les inconscients, la conscience ou la métacognition et c'est celle de la complexité qui sous-tend la vie mentale. Pour qu'une pensée émerge, même sans aucune stimulation, il faut que s'activent préalablement différents réseaux neuronaux. C'est précisément cet ensemble complexe qu'il devient difficile d'unir pour saisir la pensée. Ainsi, le temps et la masse d'informations nécessaires à la fabrication d'une pensée sont eux aussi, difficiles à déchiffrer. Conserver une telle vision de l'esprit suppose que l'on puisse un jour recréer artificiellement les modules de la pensée, autrement dit un cerveau artificiel ou un logiciel capable de reproduire cette fabrication et sa complexité. C'est le vœu des programmes internationaux tels que le Human Brain Project et S. Dehaene de préciser à ce propos que : « non seulement cette éventualité n'a rien d'impossible, mais elle constitue un passionnant programme de recherche pour les années à venir – un grand défi pour les sciences de l'informatique ». Mais il ajoute également que « nous sommes encore loin de savoir construire une telle machine »¹. Pourtant, même au sein des neurosciences, des doutes persistent du fait du contenu éminemment *intime* de cette pensée. Force est de constater que si la science peut *lire* une pensée lorsque qu'elle interprète des images cérébrales, elle pourrait également venir à en prédire une partie. Mais elle ne peut aller plus loin. Car avant cela, précisément, la pensée *n'existe* pas encore. Qu'il y ait un préalable à cette pensée est précisément un point central de cette recherche.

D'un point de vue strictement philosophique, les avancées actuelles s'apparentent à une confirmation moniste : l'esprit apparaît dans le corps grâce au corps (et donc au cerveau). L'un et l'autre sont intimement liés et procèdent à des échanges incessants. Avant que le corps n'informe l'esprit de tel ou tel stimulus, l'esprit « n'est pas là » et inversement, l'esprit peut faire agir le corps alors que ce dernier n'a pas de réponse à donner à un stimulus. Cela permet de s'éloigner définitivement du schéma devenu archaïque de J.-B. Watson du Stimulus et de sa Réponse (S→R)². Ce constat d'une réciprocité forte amène à penser qu'il n'y a pas de primauté de l'esprit sur le corps ou du corps sur l'esprit, mais plutôt une alternance selon la situation de celui qui fait réagir l'autre. Néanmoins, cela part d'un postulat simple : pour qu'il y ait un esprit, il faut qu'il y ait un corps. Cela est à entendre dans une perspective chronologique : le corps du fœtus (et son cerveau) a d'abord besoin de devenir suffisamment mature biologiquement parlant

¹ DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 352.

² LECOCQ P., « WATSON JOHN BROADUS - (1878-1958) », in *Encyclopædia Universalis*, URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/john-broadus-watson/>.

pour *supporter* un esprit. Puis le nourrisson doit encore développer certaines compétences ou traverser certaines étapes avant d'en venir à une conscience de soi et une construction subjective.

Formellement, cela s'illustre par la clinique de situations extrêmes comme les « lock-in-syndrom » (ou le corps ne répond plus mais l'esprit est bien présent¹) ou les situations de comas graves et de conscience minimale (le corps fonctionne mais l'esprit ne semble plus se manifester). Ce constat, en apparence dualiste, illustre au contraire toute l'importance de l'échange entre les deux *entités*, et toute la difficulté du sujet lorsqu'il y a une telle coupure entre le corps et l'esprit.

Il est encore très complexe de connaître ce qui se passe lors de périodes de coma², il est difficile encore de savoir ce qui, du sujet, perdure pendant ces laps de temps parfois très longs et enfin pourquoi, une fois sortis de cet état, certains sujets n'ont « pas changé » et sont restés les mêmes. De même, certaines lésions cérébrales entraînent des modifications notables du comportements d'une personne, si bien que l'entourage finit par dire qu'il « ne la reconnaît plus ». Certaines zones sont plus sensibles à ces changements et pourtant, il est clairement entendu que l'on ne peut localiser le *soi* dans une seule aire cérébrale. Parallèlement, si le corps est définitivement inerte (à quelques indices près qui font précisément toute la différence puisqu'ils sont le seul lien avec l'autre), le sujet semble garder toute sa sagacité intellectuelle, son humour, ses sentiments, ses désirs et sa singularité. Ainsi, si, avant qu'elle ne s'éclaire sur les écrans reliés à un I.R.M., la pensée n'existe pas, le sujet lui, est-il déjà là ? Peut-être est-ce là que se manifestent les premiers indices du « sujet » déjà évoqué par Deleuze.

Ces liens et ces ruptures du corps et de l'esprit mènent à l'émergence de la subjectivité. Mais pour les neuroscientifiques, c'est l'émergence d'une pensée consciente qui est la signature de cette subjectivité, ou du sujet. Il ne s'agit pas pour les scientifiques de faire des prédictions mystiques mais plus simplement, de faire ici une déduction logique. A ce titre, la psychanalyse ne sait pas non plus ce qui va émerger du sujet avant que ce dernier ne le dise consciemment. Là où les positions diffèrent, c'est que la psychanalyse saisit de cette pensée consciente la dimension inconsciente qui, d'après elle, renferme la subjectivité, ou le sujet de l'inconscient. Dit ainsi, il semble alors que le sujet est bel et bien là, avant qu'une pensée ne germe et qu'elle n'insiste jusqu'à briser le plafond de la conscience. Mais il se pourrait tout aussi bien que le sujet soit une *émergence* au cœur de la pensée. Autrement dit, avant que de n'être articulé à un acte, une pensée consciente ou au langage, le sujet n'existe pas : c'est la position de la psychanalyse quant à ce qu'elle nomme le sujet de l'inconscient. Deux positions s'affrontent quant à l'apparition de la subjectivité, quant à l'apparition du sujet lui-même et quand à sa « localisation » dans la vie mentale (inconsciente versus consciente).

Dans une approche neuroscientifique, cela s'interprète comme une suite logique d'un cheminement allant du corps vers l'esprit, jusqu'à la conscience. Le sujet est donc un aboutissement. Que cet aboutissement génère à son tour des modifications sur le corps, le cerveau et l'esprit n'est pas exclu. A ce titre, ce sujet peut, dans l'absolu, préexister à la pensée future. Dans une approche psychanalytique, la démarche ne suit pas cette chronologie. Le sujet est une émergence certes mais ne se manifeste que dans les intervalles du discours conscient.

¹ NACCACHE L. *Le nouvel inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 287.

² DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 280.

Ainsi, la conception psychanalytique suppose que dans l'existence consciente (discours, pensées, actes), le sujet se manifeste parfois, de façon sporadique mais pas nécessairement discrète (symptôme). Ce sujet doit donc être supposé comme inconscient et émergeant à l'insu du sujet conscient, sujet conscient que Lacan nommait parfois « sujet de la connaissance »¹. Il va de soi qu'un tel sujet échappe sans cesse à l'espoir de le cerner consciemment.

Ainsi, en neuroscience, le dualisme classique tend à se réduire au profil d'un monisme de plus en plus affirmé. Mais, en psychanalyse, il semble qu'apparaisse un « dualisme de sujets » entre sujet de la connaissance et sujet de l'inconscient. Afin de rester dans des considérations plus globales, ce nouveau dualisme sera repris lorsque se poseront les questions sur la subjectivité et les mécanismes physiques observés au cœur du cerveau. Il faut, pour l'heure, noter que la science passe du dualisme initial (et pas nécessairement « cartésien »), à un monisme strict entre le corps et l'esprit. A cette modification s'ajoute une dimension désormais prise en compte bien qu'elle ait été bannie de l'effort scientifique : la subjectivité. C'est en soi, une révolution interne à la science qui n'est pas sans effet sur ce que la psychanalyse peut désormais dire de la science. Depuis Descartes, la science a exclu la question de l'âme, de l'esprit et même de la vérité (étant placée du côté de Dieu) ; aujourd'hui, les neurosciences réintroduisent avec de nombreuses précautions certes, mais réintroduisent tout de même ces variables « immatérielles ». Cela leur est d'ailleurs essentiel pour comprendre les résultats de leurs expériences. Les scientifiques se méfient du retour de cette dimension subjective et ils jalonnent leurs avancées de vérifications, d'expérimentations précises, de contrôle de cette variable nouvelles etc. La question de la subjectivité devient alors abrupte en ces termes classiques. Quant à la psychanalyse, elle suppose l'existence d'un *autre* sujet (le sujet de l'inconscient : « Je est un Autre ») qui échappe à ce sujet de la conscience avec lequel se débattent désormais les neurosciences.

Une autre dimension se révèle ici : le sujet abordé jusqu'ici, est celui d'une émergence *in situ*. Autrement dit, il faut supposer ce sujet comme déjà *construit*, il est déjà l'œuvre de quelques processus qui permettent ensuite d'en repérer l'existence. Mais précisément, il faut désormais se poser la question de la construction elle-même. Comment un sujet le devient-il ?

2. A propos du corps

Cette question n'entend pas d'être résolue ici, mais elle mérite un préalable. Dans ce débat et cette interrogation sur le sujet, une entité qui mérite désormais une attention singulière : le corps. Cela a déjà été vu pour la pensée (ou l'esprit) et vient de l'être brièvement pour le sujet. Il convient de déceler maintenant ce qui, dans l'approche psychanalytique comme neuroscientifique, explique l'apparition d'un corps. Cette dimension fait effectivement partie des notions générales indispensables à la compréhension de la problématique et à la question de l'apparition d'un sujet. Un constat retient maintenant l'attention : le corps et l'esprit partagent l'affiche d'un théâtre où se jouent de multiples intrigues. Le souffleur pourrait en être le sujet. Mais le corps seul fait aussi l'objet de nombreuses études. Ce qui intéresse ici c'est que ce dernier est même le point de départ des monismes qui se déploient actuellement.

Ainsi, en partant du cerveau, des hormones, de la chimie et de tout un ensemble de réactions qui *se passent* dans le corps, les neurosciences font de ce dernier le support logique de l'être humain et de sa pensée. Cela s'affirme d'autant plus depuis qu'il leur semble que le cerveau peut, à lui seul, porter l'apparition de l'esprit. L'organe devient la source et l'appareillage ; le

¹ LACAN J., *Le Séminaire Livre VIII Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 439.

substrat cérébral en devient lui, l'écriture qu'il s'agit désormais de savoir lire par le biais des images cérébrales. Cela étant, les neuroscientifiques s'inscrivent dans une démarche évolutionniste. En effet, il faut préalablement que ce corps et ce cerveau se développent. Pour cela, un certain nombre de conditions sont nécessaires et ce, dès le début de la vie fœtale. Même s'il est désormais admis, par de nombreux scientifiques, que le fœtus a quasiment immédiatement des contacts avec le monde qui l'entoure, il faut un temps de maturation incompressible pour que puissent s'effectuer certaines étapes essentielles. Le fœtus va ainsi devoir peu à peu se développer, les organes se former, les connexions synaptiques se faire, les sens s'affiner etc. Sans cet appareillage du corps, le nourrisson ne peut développer l'ensemble des compétences nécessaires à l'apparition de la pensée, de la conscience (de *soi* notamment) et donc, d'après les neurosciences, devenir sujet. Ces aspects peuvent paraître incontestables et la question incongrue mais, au regard de ce que la psychanalyse en dit, il est important de poser ces évidences scientifiques.

Aborder la question du corps en psychanalyse est aussi l'occasion de définir les positions du fondateur de cette dernière quant aux liens qui existent entre le corps et l'esprit, l'anatomie du cerveau et la subjectivité, entre la biologie et la psychanalyse. Cette dernière a, en effet, connu diverses périodes et courants. Ceux qui s'y intéressent actuellement rejoignent Freud mais aussi des auteurs comme Lacan. Le premier pensa longtemps que sa découverte allait trouver dans la science un support. Ce soutien viendrait avec le temps et les améliorations techniques. Pourtant, plus sa construction théorique s'étoffait, plus il remit en question ce possible lien. Si parfois sa position paraît définitive et radicale : « nous voulons séparer autant que possible le point de vue psychologique du point de vue anatomique »¹ ; à d'autres moments de sa carrière, le discours est plus circonspect : « Nous devons nous souvenir que toutes nos idées provisoires en psychologie seront probablement basées un jour sur une infrastructure organique »². Parfois enfin, le discours est empli d'un certain doute teinté d'humilité : « Les insuffisances de notre description s'effaceraient sans doute si nous pouvions déjà mettre en œuvre, à la place des termes psychologiques, les termes physiologiques ou chimiques [...] La biologie est vraiment un domaine aux possibilités illimitées : nous devons nous attendre à recevoir d'elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elle donnerait dans quelques décennies aux questions que nous lui posons. Ces réponses seront peut-être telles que tout notre édifice artificiel d'hypothèses s'écroulera comme un château de cartes »³. Cette position peut voiler un vœu pieux de voir un jour la discipline dont il fut le fondateur, trouver dans la science un écho inattendu et irrévocable.

Ce qui peut être vu comme une ambiguïté alimente les écrits de ceux qui abordent cette thématique et se réclament, parallèlement, de l'enseignement de Freud. Ces citations sont souvent utilisées dans la perspective que vise les auteurs : éloignement radical ou rapprochement discret. Néanmoins, ces dernières, bien que contradictoires parfois, ne doivent pas voiler l'œuvre de Freud. Elles sont des extraits tirés de ses ouvrages et doivent surtout alerter sur l'attention constante de Freud de voir son travail mis en question non seulement par l'expérience clinique, mais aussi par un contexte scientifique et social auquel la psychanalyse a affaire. Freud restera ainsi toujours attaché à questionner ses découvertes par l'intermédiaire

¹ FREUD S., *Contribution à la conception des aphasies*, P.U.F. Paris, 1983, p. 122.

² FREUD S., *Pour introduire le narcissisme*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2012.

³ FREUD S., « Au-delà du principe de plaisir », édition numériques réalisée à partir des *Essais de psychanalyse*. Traduction de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1920, revue par l'auteur. Réimpression : Paris : Éditions Payot, 1968, Collection : Petite bibliothèque Payot, n° 44, p. 53.

des évidences de la biologie ou d'autres disciplines scientifiques de son temps. Témoignage de cette attention constante : dans son dernier ouvrage, « Moïse ou le monothéisme », il interroge entre autres, *l'hérédité* du meurtre du père¹.

Cette vigilance se lit enfin à travers un positionnement simple que prend Freud et qui n'est pas dénué d'intérêt dans cette approche globale de la problématique de l'inconscient. En effet, en énumérant les trois grandes blessures narcissiques de l'humanité, Freud repose humblement l'être humain dans sa condition d'animal, rivé au biologique. C'est dans son « Introduction à la psychanalyse » qu'il énumère les trois principaux *démentis* à la naïveté de l'homme : « La première fois, ce fut lorsqu'elle a montré que la terre, loin d'être le centre de l'univers, ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur. Cette première démonstration se rattache pour nous au nom de Copernic, bien que la science alexandrine ait déjà annoncé quelque chose de semblable. Le second démenti fut infligé à l'humanité par la recherche biologique, lorsqu'elle a réduit à rien les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de la création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale. Cette dernière révolution s'est accomplie de nos jours, à la suite des travaux de Ch. Darwin, de Wallace et de leurs prédécesseurs, travaux qui ont provoqué la résistance la plus acharnée des contemporains. Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. Les psychanalystes ne sont ni les premiers ni les seuls qui aient lancé cet appel à la modestie et au recueillement, mais c'est à eux que semble échoir la mission d'étendre cette manière de voir avec le plus d'ardeur et de produire à son appui des matériaux empruntés à l'expérience et accessibles à tous »². Cette citation montre combien il est important, pour Freud, de comprendre combien le déterminisme de l'inconscient échappe à l'être humain, mais aussi, que cet être humain reste lié au biologique : il reste un « animal humain »³.

Ainsi, au fur et à mesure de son élaboration théorique, Freud s'éloigna de la position prise dans ses premiers écrits (*l'Esquisse*) et préféra se consacrer aux avancées de sa propre discipline, avancées qui ne pouvaient attendre les progrès techniques de la science, mais qui allaient s'en éloigner davantage encore avec les héritiers de la pensée freudienne.

S'il fallait reprendre les termes utilisés précédemment, il faudrait admettre que Freud est devenu en partie, dualiste. Ce revirement ne manque pas d'étonner et d'interroger les neuroscientifiques qui ont étudié l'inconscient et qui n'ont donc pu ignorer le travail du père de la psychanalyse. A. Pellé souligne d'ailleurs cette référence à Freud chez les plus éminents chercheurs en neurosciences⁴. L. Naccache qui, se dit « lecteur attentif de Freud » avoue être surpris de la trajectoire qu'a pris l'œuvre de Freud et sa réflexion : « l'itinéraire intellectuel qui a été le sien

¹ FREUD S. *Moïse ou le monothéisme*, Edition numérique tirée *Moïse ou le Monothéisme*, Edition Gallimard, Paris, p. 70.

² FREUD S., *Introduction à la psychanalyse*, Edition numérique tirée d'*Introduction à la psychanalyse* Traduit de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1921, avec l'autorisation de l'auteur. Traduction revue par l'auteur. Paris, Éditions Payot, Petite bibliothèque Payot, no 6, 1962, p. 33.

³ FREUD S. *Moïse ou le monothéisme*, Edition numérique tirée *Moïse ou le Monothéisme*, Edition Gallimard, Paris, p. 70.

⁴ PELLE A., *Le cerveau et l'inconscient, Neuroscience et psychanalyse*, Armand Colin, Paris, 2015, 4^{ème} de couverture.

[...] constitue une énigme pour tout neurologue »¹. Tout en se demandant « comment [Freud] en est-il arrivé là ? », il admet que contrairement à Bobby Fisher (génie des échecs dans les années 60-70) et Alexandre Grothendieck (mathématicien de renom), Freud n'a jamais plongé dans la folie ou flirté avec un fonctionnement délirant. Il n'explique donc pas, par la personnalité du Dr. Freud, ce qu'il voit comme une dérive loin des rivages de l'objectivité scientifique. Il repère cependant que c'est bien la pratique auprès des patients, ce lien avec la clinique qui a mené Freud à poser les jalons de sa théorie qui, à l'époque, le poussa inévitablement vers le dualisme que le père de la psychanalyse semble finir, sans l'appeler ainsi, par défendre.

Dans cette même mouvance, et même s'il n'a à ce jour pas attiré pleinement l'attention des neuroscientifiques, on retrouve Jacques Lacan. Ce dernier s'inscrit dans un retour à Freud. Il se positionna rapidement loin des psychologies qui privilégiaient la conscience, l'*ego*, le Moi comme support principal de la cure et pour lesquels il aurait été logique, à ce titre, qu'elles entraînent leurs défenseurs vers le monisme actuel. Pour Lacan, la position, quant à l'ancrage biologique du sujet, fut tout aussi radicale que celle du Freud résolu à ne plus voir de liens entre psychanalyse et biologie. Mais surtout, chez Lacan, elle fut définitive. Il n'envisage pas que l'on puisse un jour déchiffrer les états d'âmes du sujet par le biais des techniques modernes des sciences du cerveau. Cette position déjà énoncée précédemment s'affirme dès le début de son œuvre et se résume par « ce n'est pas parce que le corps y est de temps en temps intéressé que le fonctionnement inconscient du corps est en cause dans l'inconscient freudien »².

Arriver à ce point du travail et en conservant les termes utilisés, il est désormais possible d'aller plus loin dans les constats actuels. Si les neurosciences s'orientent, du fait de leurs avancées, vers un monisme dont la confirmation scientifique future apparaît acquise aux chercheurs, la psychanalyse et son fondateur propose une lecture dualiste de l'être humain. Il faudrait même admettre, notamment avec Lacan, que la psychanalyse est *doublement* dualiste : il n'y a pas de lien entre le corps (biologie & science) et l'esprit (psychisme & psychanalyse), mais il n'y a pas de lien non plus entre l'esprit conscient (conscience) et l'inconscient du sujet (inconscient freudien). Cette répétition dualiste clôt définitivement toutes tentatives de rapprochement entre les sciences qui étudient l'organe (le cerveau) et la psychanalyse (science du sujet).

Pour autant cette position ne doit pas masquer les liens tissés par les psychanalystes eux-mêmes entre le corps et cet inconscient (ce qu'énonce Lacan dans les quelques mots cités plus haut). Les symptômes (hystériques notamment) en sont une illustration moniste. Ce qui s'opère dans la psychanalyse est un rapprochement du corps avec la dimension symbolique de ce dernier. Qu'il existe un corps *réel*, la psychanalyse ne le dément pas. Mais que ce dernier soit représenté dans l'appareil psychique est le point central de cette approche : ce n'est *que* parce qu'il y a *dans* l'esprit du sujet, une représentation du corps qu'il habite, que ce dernier a une existence valable aux yeux de la psychanalyse. De même : qu'il existe des effets de la réalité du corps sur le psychisme (cancer, maladie ayant une origine organique etc.), la psychanalyse l'intègre. Cependant, la position originale de cette dernière réside dans sa conception imaginaire du corps. Autrement dit, pour la psychanalyse, ce n'est que parce que l'on se construit une image du corps que ce dernier acquiert toute son existence.

¹ NACCACHE L. *Le nouvel inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 221.

² LACAN J., *Mon enseignement*, Seuil, Paris, 2005, p. 20.

La psychanalyse s'appuie en premier lieu, sur la clinique ; en l'occurrence, sur la clinique psychiatrique. Il n'est en effet pas rare de trouver chez les sujets psychotiques des « phénomènes de corps ». Chez les autistes, le corps peut également devenir un « corps étranger » du fait, précisément de l'absence de représentation de l'image du corps dans la conscience mais surtout l'inconscient du sujet. Didier Castanet, qui souligne comment Freud et Lacan ont accordé au corps une place centrale dans la psychanalyse, voit même dans les phénomènes psychosomatiques, un « phénomène transstructural »¹. Il se retrouverait donc dans les grandes structures établies par la psychanalyse : névrose, psychose, perversion. Le corps reste en psychanalyse un élément incontournable aussi bien de la théorie, que du travail thérapeutique lui-même. L'hystérie a d'ailleurs ouvert la voie de la psychanalyse par le biais du corps. Mais c'est précisément à travers cette clinique que s'exprime la position de la psychanalyse : le corps peut exprimer un sens caché d'une pensée qui ne peut devenir consciente ; ou encore, le corps peut « témoigner » d'une faille dans la représentation que le sujet s'en fait ; ou enfin, cette représentation peut ne pas être pleinement investie par le sujet. La proposition de la psychanalyse, c'est que le corps est avant tout une image à construire. Que cette construction échoue et les conséquences cliniques sont tout aussi graves que certaines lésions somatiques ou cérébrales.

Lacan envisage ainsi que l'image du corps se structure dans la toute petite enfance au cours de ce qu'il nommera « le stade du miroir »². Cette construction théorique lacanienne suppose que l'*infans* (celui qui ne parle pas) rencontre son corps et « que la forme totale du corps [...] ne lui est donné que comme *Gestalt*, c'est-à-dire dans une extériorité ». Le nourrisson n'a donc pas conscience de son corps, ce n'est pas chose innée que de venir l'habiter pleinement et consciemment. Que le corps du nourrisson se manifeste au travers des besoins (faim, selles, contacts...) n'est pas remis en question dans l'approche proposée par Lacan. Ce qu'il ajoute, c'est le trajet inverse : le sujet « je » se projette *dans* ce corps que le petit être décide d'investir et dont il va faire le support de l'identité (« ce corps, c'est à moi, c'est moi »). Ainsi, c'est grâce à l'image spéculaire qu'il voit dans le miroir que l'*infans* prend peu à peu conscience que ce corps répond, lui obéit et qu'il peut agir avec. Ce cheminement prend du temps : l'enfant croit d'abord voir dans ce miroir une scène de la réalité, il ne saisit pas que c'est simplement un reflet. Il comprend ensuite la dimension virtuelle de l'image qu'il perçoit. Puis il en vient à repérer que ce qu'il voit, c'est un corps dont il a une certaine maîtrise (maîtrise qui s'affine avec le temps). De ce corps qu'il peut commander, l'enfant en fait *son* corps, il s'y identifie. Dès lors l'investissement d'une image du corps se met en place au prix d'une dilution complète du « je » dans cette image. L'esprit habite désormais le corps, le *soi* suit ce mouvement. Mais c'est cette trajectoire de l'esprit *vers* le corps qui est importante en psychanalyse. Il n'est pas rare de trouver chez les psychotiques des états où le corps est décrit consciemment comme étranger, alors qu'il n'y a pas de lésions cérébrales comme dans l'héminégligence où le patient n'investit plus une partie de son corps et n'en a pas conscience.

Il faut noter qu'à cet effet, Lacan y ajoute la fonction salvatrice du langage quant à ce « je » tout entier pris dans un corps : « L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme

¹ CASTANET D., « Le réel du corps : phénomènes psychosomatiques et symptôme. Incidences cliniques », *L'en-je lacanien* 2/2004 (n° 3), p. 107-123.

² LACAN J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, pp. 93-100.

à ce stade infans, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet »¹. Lacan profite de cette thématique facilement considérée comme biologique pour écorner un peu plus cette discipline : « qu'une *Gestalt* soit capable d'effets formatifs sur l'organisme est attesté par une expérimentation biologique [sur la pigeonne], elle-même si étrangère à l'idée de causalité psychique qu'elle ne peut se résoudre à la formuler comme telle ». Ainsi, d'un corps habité par le reflexe, l'automatisme, l'enfant en vient à un corps investi, unifié par un esprit qui le regarde. Il faut ajouter que l'importance de l'environnement dans cette période précoce de la vie de l'enfant est essentielle. Car par miroir, il faut y entendre également l'autre dans son acception psychanalytique, c'est-à-dire celui ou celle qui entoure l'*infans* et accompagne le petit homme dans cette reconnaissance de son corps. Mais cela va plus loin : il faut aussi voir dans cet « autre » celui qui fait exister le corps de cet enfant en s'en occupant. L'importance de cette présence est manifeste et s'illustre dans les cas d'hospitalisme ou de dépression du nourrisson. Le miroir est donc également cet autre qui renvoie à l'enfant une image de son corps en lui prodiguant des soins quotidiens, en en parlant, en lui confirmant cet étrange lien qui existe entre cet être de chair qu'il voit dans un reflet et son esprit qui supportera une identité. Identité qui, une fois cette opération effectuée, se fixera sur ce corps. Dans le prolongement de cette proposition lacanienne, G. Pommier fera en sorte d'insister sur cette inscription du psychisme sur le corps. Pour lui, initialement, « il y a une barrière entre le sujet et le corps [...] Nous sommes locataire en meublé de notre corps »². Il donne comme exemple, l'idée répandue depuis des millénaires d'un esprit qui vit encore après la mort du corps. Puis il prolonge en signifiant que « le sujet qui pense, qui pense avec des mots extérieurs au corps, refoule un corps qui en réalité ne lui appartient pas » ; et Pommier de conclure sur « ce point de disjonction entre subjectivité et corps »³. L'entrée dans le langage est donc ici posée comme le moment de rupture entre le corps et la subjectivité. En modernisant l'approche de Lacan, il aborde cette thématique en évoquant les avancées neuroscientifiques et les connaissances nouvelles sur le cerveau. Logiquement, G. Pommier inscrit donc ce corps et son image *dans* les aires corticales. En effet, il propose, dans sa lecture des neurosciences, d'envisager ce « corps psychique » comme recouvrant « les aires organiques dans le cerveau »⁴. Il avance ainsi qu'il ne faut pas seulement voir dans des cas d'héminégligences, d'anosognosie ou de membres fantômes, une manifestation de la lésion cérébrale. Il propose que soit ajoutée à la symptomatologie la proposition psychanalytique de la pulsion. G. Pommier avance qu'il faut voir dans la non prise en compte d'un héli-champ, la preuve que le corps est, avant tout, investi par le psychisme, par le biais de la pulsion. Cette dernière, dans ces situations, n'innervait plus le membre ou la partie du corps négligée. S'appuyant sur les travaux de V. Ramachandran, il constate avec ce neuroscientifique que lorsque des membres fantômes font souffrir, il est possible d'avoir un effet sur ce membre (pourtant amputé et donc absent) grâce à plusieurs semaines de travail avec un miroir qui reflète le second membre encore valide. Néanmoins, là où le scientifique y voit une mise en concordance des « signaux contradictoires

¹ *Ibid.*, p. 94.

² POMMIER G., « Le sujet de la sante. Entre science psychanalyse et philosophie », in *La philosophie et la santé*, Uriage les Bains, philosophie.tv, 2012.

³ *Ibid.*

⁴ POMMIER G., *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion, coll. « Champs », Paris, 2007, p. 85.

qui arrivent au cortex », G. Pommier y voit un « deuil réussi de la pulsion : la sensation visuelle ranime les ramifications nerveuses collatérales pulsionnelles, permettant ainsi de faire le deuil du sensoriel auquel la pulsion était accrochée »¹. La pulsion est considérée, en psychanalyse, comme la charnière entre le corps et l'esprit ou plutôt le psychisme. Grâce à elle, G. Pommier décrit comment le corps s'inscrit dans les aires corticales par le truchement du psychisme. Il *démontre* son approche en renversant l'interprétation classique des neuroscientifiques en présence de lésions neurologiques. Il considère que ce n'est pas le cerveau qui fait entièrement défaut dans ces curieuses situations (le patient hémiparétique *voit* pourtant le côté qu'il *néglige*), c'est l'investissement psychique du corps. Si chez les uns, le patient « n'a plus conscience » d'un côté du corps, chez G. Pommier, « la pulsion se "désinvestit" ». Chez le patient, comme il le précise ensuite, la pulsion a donc toute son importance dans la prise de conscience proprement dite.

Il est évident que cette approche du corps, par la psychanalyse, ne l'exclut définitivement pas de la vie du sujet. Au contraire, elle considère le corps comme un élément essentiel de la vie psychique : il est même constitutif de la construction subjective. Cependant, il faut y entendre un corps représenté dans le psychisme. Le corps *réel* (fait d'organes, d'hormones et de synapses) est certes présent, mais son importance n'apparaît que lorsque ce corps dysfonctionne. L'intérêt pour la psychanalyse est alors de repérer les effets de ces dysfonctionnements sur le sujet. Mais cette dimension, si elle n'est pas ignorée, n'est pas « exploitée » par la psychanalyse chez un sujet dit *sain*. Ce dont la psychanalyse s'occupe c'est de ce corps qui a été, par le reflet d'un miroir (et du miroir de l'autre), rattaché à la vie psychique. Elle prend acte de ce que le sujet perçoit de son corps, de comment il s'en est construit une image, de l'écart qui existe parfois entre ces deux corps, des symptômes qui en résultent (différents selon la structure -névrotique, psychotique, perverse, mais possiblement présents dans chacune d'elle). Ainsi, ce qui apparaissait comme un double dualisme initialement se présente désormais comme un dualisme entre les organes assemblés en corps biologique d'une part, et l'image subjectivée du corps d'autre part. Mais le reste renvoie davantage à un monisme localisé, cette fois-ci, dans la vie psychique : le corps est intégré, de par l'opération du miroir, à l'esprit et la subjectivité. Le tout forme un ensemble logique qui repose sur la position du sujet. Le seul élément qui en est exclu, c'est le corps biologique.

La psychanalyse, en terme strictement épistémologique, n'en devient pas moniste au sens de Descartes mais propose un monisme particulier qui met au centre le sujet qui *a* un corps ou dit autrement, le corps comme étant représenté *dans* la subjectivité. Le dualisme ne s'opère alors plus dans les mêmes termes que pour les neurosciences. Alors que les neurosciences envisagent l'existence de deux entités distinctes dont l'une porterait néanmoins l'apparition de la seconde, la psychanalyse suppose une construction subjective du corps. Le monisme se déplace donc entièrement dans la subjectivité : c'est depuis cette dernière que le rapport au corps se tisse, que l'image du corps se construit et que s'observe le corps physique. C'est ce que E. Klein illustre en s'adressant à son corps physique comme un *autre*, comme un élément distinct de son esprit. Que tout le monde ait des organes est une évidence, que chaque être humain parvienne à s'en construire une image suffisamment « unifiée » (une image du corps) ne l'est pas autant.

Néanmoins, en signant la rupture définitive avec les sciences dites « dures » du corps, Lacan oppose à ces mêmes sciences une fin de non-recevoir. Si la conception psychanalytique ne

¹ *Ibid.*, p. 95.

néglige aucunement le corps, elle s'éloigne de la conception qu'en ont les sciences qui l'étudient. En psychanalyse, le corps devient un élément de la subjectivité ; en neurosciences, il en est le support. En proposant un corps biologique qui n'a d'existence qu'à être représenté dans le psychisme du sujet, la psychanalyse opère donc un renversement des perspectives y compris à l'heure actuelle. En neurosciences, il s'agit donc d'un *mens in corpore* (que l'un et l'autre soit « sain » n'a ici que peu d'importance), en psychanalyse, il convient davantage d'évoquer un *corpus in mente* (un corps *dans* l'esprit). Le *primat* du corps n'est donc pas une évidence par laquelle peut se prolonger la réflexion.

La réflexion entre psychanalyse et neurosciences mènerait-elle vers une position « quadrialiste » ? Avec le corps d'un côté, le cerveau d'un autre, l'esprit, encore à part et enfin, la subjectivité ? Bien au contraire, le corps et le cerveau sont intimement rassemblés dans un tout auquel l'expérimentation donne tout son poids. Bien que certains programmes visent à reproduire un cerveau, les chercheurs ne conçoivent pas ce dernier isolé, coupé du corps qui le supporte, l'informe du monde extérieur et exécute ses commandes. Bien sûr, les liens entre le corps et le cerveau sont encore à établir mais le cerveau, en tant qu'organe, est un élément du corps au même titre que tous les organes et malgré sa place privilégiée. L'esprit n'est donc plus coupé de ce duo. Les neurosciences le rattachent au cerveau et au corps. Les liens restent encore à préciser, localiser et expliciter pleinement mais déjà, de nombreuses démonstrations sont faites que l'on peut, par le biais du corps et du cerveau, décrire des caractéristiques de l'esprit. De même, l'expérience montre comment, en sollicitant des propriétés qui semblent relever de l'esprit, on induit des modifications cérébrales puis corporelles. Ainsi, sans pouvoir en expliquer la logique globale, les neurosciences visent une unification. Pour terminer, de cette unification naît une dernière tentative : celle d'inclure dans cette démarche la conscience de *soi* et donc le sujet vu par les neurosciences.

Il ne faudrait cependant pas réduire les neuroscientifiques à des chercheurs qui se contentent (comme c'était le cas au siècle dernier) d'une approche souvent considérée comme simpliste de ce « sujet ». Ce qui précède démontre tous les efforts qu'ils mettent en œuvre pour intégrer, à leurs recherches, tous les aspects de la vie mentale. Si leurs efforts portent leurs fruits, l'aboutissement ne se dessine pas encore. Mais concernant le sujet il faut généralement l'entendre comme ce que l'individu sait de lui ou peut dire de lui-même ; comme une singularité aussi, c'est-à-dire, ce qui fait de ce même individu un être unique ; comme un être complexe enfin, c'est-à-dire un individu fait d'émotions, de ressentis, d'envies etc. La précision avec laquelle les neurosciences s'appliquent à séparer chaque variables et l'isolement de chacun de ces aspects pour rendre une expérience faisable, ne doivent pas masquer cette attention constante à maintenir un ensemble cohérent et unifié. Il n'y a donc pas un « éclatement » mais bien au contraire, une association de ces différentes dimensions. La façon dont tout cela s'assemble et se construit, la nature des liens entre les différentes instances sont encore à préciser dans leur intégralité. Les « théories générales du cerveau » sont actuellement les tentatives les plus abouties de cet effort.

De son côté, la psychanalyse a développé des concepts qui, s'ils ne s'inscrivent pas directement dans ce débat, y répondent *de facto*. En effet, la description du corps en psychanalyse implique un désarrimage du corps biologique. Mais cela ne l'empêche pas d'exister et d'être pris en compte par la psychanalyse. Néanmoins, elle s'attarde davantage sur l'investissement psychique (par le biais de la pulsion, de l'image du corps, de la représentation) du corps. De

même que pour l'image du corps représentant le corps réel, la psychanalyse instaure une rupture entre le sujet de l'inconscient et le sujet de la connaissance.

Ce sujet de la connaissance rappelle sans peine celui qui, en neurosciences, naît du lien entre le cerveau et l'esprit : le sujet a conscience de lui-même, il sait des choses sur lui-même et peut en rendre compte. Un état conscient peut donc posséder un savoir sur le sujet lui-même. La psychanalyse propose une toute autre lecture de ce que serait la subjectivité. Elle considère au contraire, que cette connaissance de *soi*, accessible à la conscience, n'est qu'une partie de la subjectivité. Là encore, elle lui accorde son attention et l'a théorisée (le « conscient » de la première topique puis le Moi de la seconde) mais elle n'y voit qu'une émergence. Il est classique de convoquer ici l'image de l'iceberg dont la partie immergée serait l'inconscient. Or, c'est précisément au sein de ce dernier que la psychanalyse situe l'essentiel de la subjectivité. Au regard des travaux de Freud auprès des patients (cf. cas Dora, l'homme aux rats etc.), de la théorisation de l'inconscient par lui, puis Lacan et au regard enfin de la place somme toute minimale accordée à la conscience, il est désormais possible de saisir pourquoi la psychanalyse considère le sujet comme un « résident » de l'inconscient. Le refoulement induirait une vie inconsciente relativement autonome, faite des désirs (œdipiens mais pas uniquement), d'interdits (impossible à penser consciemment), de pulsions (qui cherchent à se réaliser d'une manière ou d'une autre), de mécanismes qui maquillent ces ensembles pour qu'ils puissent émerger « sans se faire remarquer » (dans une certaine mesure puisque c'est bien là que se rencontre le symptôme). Cela étant, Freud précise bien « qu'un symptôme ait plus d'une signification, qu'il serve à la représentation de plus d'une pensée inconsciente, ceci s'apprend bientôt lorsqu'on s'engage dans le travail psychanalytique. J'aimerais même ajouter qu'à mon avis, une seule pensée ou fantasme inconscient ne suffit presque jamais à engendrer un symptôme »¹. Il faudrait donc une certaine accumulation de phénomènes pour qu'émergent des signes de cette vie subjective inconsciente. Toujours est-il que Freud situe clairement *dans* l'inconscient la dimension principale de ce que le sujet *est*. Et de son point de vue, comme de celui de Lacan, c'est de cette part qu'il faut s'occuper pour voir, entre autres, les symptômes disparaître. La psychanalyse opère donc une seconde rupture entre le sujet de la conscience et le sujet de l'inconscient. Cette nouvelle séparation peut être considérée comme un dualisme nouveau, il faut néanmoins, comme pour le corps y apporter quelques nuances : le sujet de l'inconscient peut devenir accessible au savoir conscient de par le travail d'analyse, le sujet de l'inconscient se construit grâce (ou à cause) des impératifs du sujet de la conscience, l'inconscient n'est pas isolé du monde extérieur et la conscience participe à son organisation. Ainsi, dans cette approche brève et généraliste, le débat dualiste apporte des éclairages spécifiques : les neurosciences s'orientent vers un monisme strict, la psychanalyse s'organise au contraire sur des ruptures « de structures » bien éloignées de celles habituellement énoncées dans ce débat (corps & corps psychique ; sujet de la connaissance & sujet de l'inconscient). A titre de remarque conclusive sur la question du sujet, les neurosciences ne statuent cependant pas pleinement sur la question d'un libre arbitre dû à cette conscience de *soi*. Il faut également souligner que ce libre arbitre pourrait être en partie inconscient, mais ce n'est pas là sa principale limite. Il serait davantage tributaire du fonctionnement neuronal comme par exemple, la nécessité pour la conscience de n'avoir accès qu'à une seule information non contradictoire, à la capacité de la conscience à créer des consensus dans les perceptions reçues quitte à être dans l'erreur et enfin et surtout, à l'absolu nécessité pour le cerveau de mettre du sens sur les stimuli

¹ FREUD S., « Le cas Dora », in *Les cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1990.

qu'il reçoit et ce, au prix d'incohérences manifestes, de bizarreries comportementales (patient *split brain*) ou d'inventions farfelues (même chez le sujet sain). Qu'il existe donc *des* sujets est à souligner mais que ces derniers aient, de surcroît, la possibilité de « choisir », de décider est toute une problématique nouvelle dont il sera question plus tard.

3. Repérages épistémologiques : les discours

Ces considérations préalables permettent d'en venir aux questions épistémologiques. Les socles généraux de la réflexion sont maintenant posés à propos de la pensée et de son apparition, du sujet et de sa spécificité ou à propos du corps et de son développement. Il convient d'en venir aux *termes* dans lesquels le débat s'énonce de part et d'autre.

Une découverte scientifique, qui peut sembler anecdotique dans le cadre d'un travail sur l'inconscient, peut illustrer et introduire « l'état » des débats actuels. La physique quantique étudie les particules élémentaires. Il a été découvert qu'avant la mesure, on ne sait pas exactement à quoi s'attendre : on peut prédire statistiquement un ensemble de donnée mais on ne peut faire de prédiction exacte et même une fois la mesure faite, il reste des informations qui échappent définitivement. Cette étrangeté dans le monde des certitudes objectives de la science a été expérimentalement confirmée par A. Aspect dans les années 1980. En effet, les physiciens avaient remarqué dans leurs équations, qu'au plus ils cherchaient à connaître avec précision la position d'une particule dans l'espace, au plus il leur était difficile de connaître, avec cette même précision, leur vitesse et inversement. C'est le physicien allemand Werner Heisenberg qui parvint à formaliser cette révolution désormais connue sous le nom de « principe d'indétermination ».

Longtemps, l'idée selon laquelle la physique quantique venait établir une limite aux connaissances s'est répandue. En effet, une malheureuse traduction fit et fait encore penser qu'il s'agit là d'une « incertitude ». Or, il s'agit bien plus que cela : c'est une révolution sur la nature même des objets. La physique quantique change, en effet, la façon d'appréhender le monde en montrant qu'il n'y a pas que les propriétés des objets classiques (vitesse et position) qui existent. Il y a au contraire d'autres objets, particules quantiques notamment, qui sont d'une toute autre nature et que cette nouvelle nature, empêche les physiciens de réunir l'ensemble des données classiquement recherchées. Clairement, il ne s'agit pas d'une impossibilité due à la physique elle-même : il s'agit d'une indétermination due à la nature des objets quantiques. Mais cette indétermination tient au fait que l'on conserve un rapport classique à des objets qui ne le sont pourtant pas. Or, ce principe a longtemps été « calqué » sur la physique classique avec l'espoir que l'on puisse connaître les caractéristiques classiques d'un objet quantique. Autrement dit, on conserve l'idée selon laquelle les objets quantiques ont une vitesse et une position. C'est bien ici que se situe l'erreur encore véhiculée aujourd'hui : un objet quantique n'est jamais un objet ayant une vitesse et une position au sens classique de ces termes. Le principe d'indétermination explique qu'un objet quantique a des propriétés quantiques : il n'est pas un corpuscule ou une onde comme on a pris l'habitude de le penser à cause de la physique classique. Si l'on veut en connaître des propriétés classiques, il faut admettre que ces dernières, contrairement à ce à quoi l'on fait référence habituellement, ne sont pas déterminées avant la mesure : c'est la mesure qui donne une position à la particule, ou sa vitesse. Il faut donc changer de référentiel mais aussi modifier toute notre conception *classique* des objets qui nous entourent.

L'erreur de langage engendre donc une erreur de conceptualisation. Elle fait parfois dire le contraire du principe qu'elle entend pourtant expliquer. Enfin, cette erreur a malheureusement été reprise sans cette nuance fondamentale qui change le fond du propos : « Le principe d'incertitude est présenté comme un truc qui fait que les propriétés des objets existent comme avant mais ne sont plus connaissables comme avant. Alors que non : la notion même de vitesse et de position, pour un champ quantique, n'a aucun sens. Le principe d'incertitude devient un principe d'indétermination qui dit que quand vous faites une mesure d'un objet quantique, pour obtenir l'une de ses propriétés classiques, par exemple sa position, vous n'avez pas le droit de dire que cette position préexistait à la mesure, c'est la mesure qui a obligé la particule à prendre position »¹.

Ce glissement du langage a d'ailleurs souvent été repris, notamment par les psychanalystes, pour pointer l'incomplétude de la science. Mais il semble que cela soit devenu une interprétation trop hâtive et commode de ce principe d'indétermination. Qu'il y ait désormais une indétermination de la mesure, cela est avéré. Mais elle est indéterminée car l'on applique à des objets des propriétés qu'ils n'ont intrinsèquement pas. C'est la rencontre de deux mondes, l'un classique, l'autre quantique qui fait que l'indétermination existe. Or cette erreur voile ce qui est pourtant fondamental dans le principe d'Heisenberg : les objets quantiques ne sont ni des corpuscules, ni des ondes ; ils sont *autre chose*.

L'analogie avec le sujet, dont il apparaît tout aussi difficile de connaître les propriétés, ne se fait pas donc pas sur le registre confortable mais fallacieux de l'incertitude. Il serait, en effet, rapide et hasardeux de prétendre que du fait de ses propriétés, tout ce que l'on peut dire du sujet est incertain. Cela ne serait pas rendre justice à la physique quantique qui précisément n'a jamais formulé de telles approximations à propos des particules. Avant même d'évoquer celui dont parle la psychanalyse, avant même de s'en référer à celui qui semble émerger des neurosciences modernes, ce que cette analogie pose, c'est la possibilité que le *sujet* ait une nature différente de ce qui pourtant le compose. Mais elle pose également qu'il faut, pour aborder ce *sujet*, se défaire des référentiels habituels auxquels les formations initiales imposent de se conformer. Enfin, cette anecdote nous enseigne qu'il est possible que le *sujet* soit encore « autre chose » que ce à quoi on le réfère *classiquement*. Sans pour autant supposer qu'il faille une révolution des concepts qui en parlent, il faut une vigilance vis-à-vis du fait que ces derniers peuvent voiler une partie des connaissances sur le *sujet* voire induire des erreurs.

Ainsi, sur la base des premières observations à propos du dualisme, de l'apparition de la pensée et de la place du cerveau dans ce débat, il est essentiel de conserver « à l'esprit », cette éventualité d'un sujet qui échappe du fait de référentiels impuissants à le définir. Il ne s'agit pas encore d'une impuissance due à la singularité de ce sujet face à l'universalité des processus neuronaux, ni même d'une impossibilité à saisir ce sujet du fait d'une trop grande complexité des processus qui le font émerger, mais bien d'une question autour de la *nature* de ce sujet. L'analogie s'arrête donc là mais elle permet de poser une première question d'ordre ontologique : de quelle nature est le sujet et peut-on l'évoquer sans tomber dans les propriétés classiquement évoquées à son encontre ? Est-il tout simplement d'une autre *nature* ? Comme la position et la vitesse à propos d'un objet quantique, la pensée, le corps, auxquels il faut désormais ajouter conscience de *soi* et sujet de l'inconscient, suffisent-ils à rendre compte de ce qu'est le sujet ?

¹ KLEIN E., *Philosophie des Sciences, Cours introductif*, Ecole Centrale, Paris, 2012.

Par ailleurs, en passant par cette illustration brève du principe d'Heisenberg permet d'assoir un autre aspect : ce n'est pas parce que l'observation ou l'expérimentation n'en rendent pas entièrement compte que le sujet n'existe pas. Il existe mais peut-être sa nature ne nous permet pas d'en connaître l'ensemble ; la mesure n'en donnerait que quelques éléments (elle n'en révèle pas *tout*, contrairement à ce qui se passe avec les objets classiques).

Enfin, cela pose une dernière question qui ne manquera pas d'être reprise : le sujet n'apparaît-il qu'au moment où il se manifeste. A l'image d'une particule qui ne « prend position » qu'au moment de la mesure, le sujet ne serait-il qu'une émergence due à l'action d'un corps ou à l'apparition d'une pensée ou d'une parole ? Inversement, au-delà du moment de la mesure qui est ici secondaire, le sujet préexiste-t-il (comme les particules *avant* la mesure) aux propriétés (corps et pensée, voire langage) qui manifestent sa présence ? Et enfin, corps, pensée, parole sont-ils réellement les propriétés d'un sujet ?

Une précision de taille s'impose : une telle analogie ne prétend aucunement qu'il existe un cerveau quantique encore moins un « sujet quantique ». Elle a simplement une valeur illustrative. Elle soulève une question ontologique de premier ordre et une seconde épistémologique. En effet, elle pointe les utilisations trop rapides (y compris chez les psychanalystes) qui ont couru tout au long du siècle dernier, à propos de la science et ses limites. L'incertitude n'est pas une réalité scientifique mais une erreur de traduction. Il n'y a pas d'incertitude en science mais bien la certitude qu'il existe, dans la réalité, une indétermination de la mesure dès lors que l'on se contente des référentiels classiques dans un champ où ils n'ont visiblement que peu de sens. Ce n'est donc pas une limitation de la connaissance mais une révolution ontologique qui elle, en effet, souligne les limites des connaissances actuelles. Cette erreur de traduction trop souvent reprise permet d'introduire ce qui est incontournable dans le champ de la psychanalyse et de la science : la question de la vérité. Ce détour par ces considérations plus générale permet désormais de situer le débat mais aussi d'en préciser les ressorts.

Les considérations freudiennes sur la science amènent à penser que ce dernier y voit la discipline stricte que Descartes imposa dans son *Discours de la méthode*. Sa vision s'apparente à celle qui perdure aujourd'hui : une recherche qui objective le monde grâce à l'expérimentation. De leur côté, les neuroscientifiques, bien qu'ils évoquent souvent Freud lorsqu'il s'agit de questionner leurs découvertes concrètes, voient dans la psychanalyse une technique thérapeutique. S'ils reconnaissent que parler peut apporter un mieux-être, les théories freudiennes sont souvent considérées comme incertaines (notamment en ce qui concerne la sexualité mais aussi quant à cet inconscient porteur de désirs qui s'expriment par les symptômes). A l'image de ce que K. Popper pouvait en dire et qui fut décrit précédemment, la majorité des neuroscientifiques reconnaissent l'effort de Freud mais n'en reconnaissent pas la valeur cartésienne précisément. L. Naccache a cependant tenté une lecture plus subtile, mais ses conclusions en viennent à celles d'une insuffisance objective des données psychanalytiques ou du moins, une non reconnaissance, dans les données actuelles de la science, des théories freudiennes. Le travail de L. Naccache fait néanmoins émerger des problématiques nouvelles qui seront abordées plus loin.

Cette rupture épistémologique était déjà existante du temps de Freud. Le formidable rayonnement mondial de la psychanalyse l'avait voilé sans le faire disparaître. Il revient aujourd'hui par la voix des neurosciences. Mais face à cela et malgré les positions de Freud

quant à la science, la psychanalyse a également participé à cette rupture. Déjà Freud convenait parfois que la science ne pouvait guère saisir ce que la psychanalyse étudiait. Mais certains de ses héritiers n'eurent de cesse d'insister sur cette rupture jusqu'à la théoriser. Cet éloignement de part et d'autre entraîne vers ce qui s'apparente à une nouvelle dualité. Dualité qui s'exprime aisément autour de ceux qui souhaitent promouvoir une synthèse dans la *neuropsychanalyse* tel F. Guénolé et G. Marcaggi. Ils résumant ainsi la situation de cette nouvelle tentative de rapprochement : « on peut dire que la neuropsychanalyse suscite des réticences : dans la communauté neuroscientifique d'une part, en raison d'une méfiance bien compréhensible vis-à-vis de l'univers conceptuel de la psychanalyse réputé hermétique ; dans la communauté psychanalytique également, très divisée et au sein de laquelle la démarche scientifique est peu présente il faut le dire »¹. Cette position peut paraître simpliste mais elle explicite, de façon générale, l'état actuel des griefs de l'une contre l'autre. Toujours dans une volonté d'inscrire ce travail dans l'actualité de la recherche, la position de ces deux auteurs a aussi le mérite de souligner l'existence d'une discipline qui doit encore définir les contours de son intervention. De façon plus précise maintenant, il convient d'évoquer les successeurs de Freud dont les travaux induisirent cet affrontement actuel. Lacan, proposa ainsi une lecture originale de la science tout en y donnant une responsabilité certaine dans l'apparition de la psychanalyse. En consommant définitivement la séparation de la psychanalyse et de la science sur le registre de l'objectivité expérimentale, il réintroduit pourtant un lien indéfectible entre elles, du moins, du point de vue des psychanalystes.

Pour Lacan, l'effort de la science tient dans le fait d'exclure de ses considérations, la vérité : « la vérité comme cause, elle [la science] n'en voudrait rien savoir »². Cette position radicale doit être entendue au regard de la description faite précédemment de l'inconscient freudien. En effet, en suivant Freud, Lacan considère que le sujet et sa vérité intime, toujours unique, sont à chercher dans l'inconscient. Car il affirme ici ce qui, du sujet, est propre à l'approche psychanalytique : « Nous retrouvons ici le sujet du signifiant [...] véhiculé par le signifiant dans son rapport à l'autre signifiant, il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension »³. Il est désormais possible de comprendre pleinement où se situe le sujet de l'inconscient pour Lacan et de saisir que ce dernier est définitivement éloigné du sujet conscient (« de la compréhension ») et du corps biologique. A cette double rupture s'ajoute celle qui s'y inscrit de façon collatérale : la psychanalyse s'occupe du sujet du signifiant pas des deux autres, la science, elle, peut s'intéresser à ces deux « autres » sujets mais a définitivement exclu ce sujet de l'inconscient, lieu de la vérité.

Lacan suppose cette *forclusion* de la vérité et du sujet à partir de Descartes. Pour Lacan, c'est à ce moment que la vérité comme cause a été exclue de la science car Descartes préféra la placer du côté de Dieu. L'acte fondateur de la science objective était donc celui d'un rejet complet de la vérité comme cause. Dit autrement, pour devenir objective, la science devait se contenter de comprendre le « comment ? » sans s'intéresser à la question « pourquoi ? ».

Prenant l'exemple de la magie et de la religion, Lacan souligne comment ces deux rapports à la vérité prouvent le besoin impérieux pour l'être humain de mettre du sens sur le monde (ce

¹ GUENOLE F., MARCAGGI G., *La neuropsychanalyse : une psychologie des profondeurs*, Neuropsychol. Vol. 7, n°4, 2015.

² LACAN J., « La science et la vérité », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 874.

³ *Ibid.*, p. 875.

mécanisme se retrouve et se prouve d'ailleurs en neurosciences par le biais du fonctionnement de l'hémisphère gauche). Ce sur quoi Lacan insiste¹, c'est le fait que jusqu'à l'apparition de la science moderne, la vérité était recouverte par le voile des croyances (les grands monothéismes mais aussi les croyances chamaniques etc.). Le monde était « sensé », il y avait une explication, une vérité partagée. Pourtant, l'arrivée de la science moderne a renversé cette situation : la séparation effective entre croyance et explication du monde par l'objectivation de ce dernier a donné lieu à l'exclusion de la « vérité comme cause ». Il ne s'agissait plus de savoir « pourquoi ? » (ce à quoi les croyances savent pourtant bien répondre) mais de comprendre « comment ? ». Bien entendu, cette séparation ne suffit pas à ce que les scientifiques, surtout à l'heure des grandes énigmes citées précédemment, s'interdisent tout commentaire à ce propos. Néanmoins, Lacan y voit là le moment inaugural sans lequel la psychanalyse n'aurait pu voir le jour.

Ainsi, :

- La science, en définissant ainsi ses objectifs, exclut la vérité comme cause.
- Les croyances en recouvrant la vérité, imposent un sens.
- La psychanalyse elle, est la seule à « récupérer » cette vérité forclosée par la science.

Et Lacan de conclure « Freud a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler » : il « n'y a pas de métalangage (affirmation faite pour situer le logico-positivisme), que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autres moyens pour le faire »². Ainsi, la science peut décrire le monde mais elle ne peut, dans la conception lacanienne, dire la vérité de ce dernier. La vérité réside dans celui qui la fait parler, c'est-à-dire le sujet et par ailleurs, la vérité qui parle *depuis le sujet*, le fait depuis l'inconscient. C'est donc dans l'inconscient que réside cette vérité bannie par la démarche cartésienne. Ainsi, lorsqu'on laisse la parole consciente se dévider, émerge le sujet de l'inconscient, autrement dit, le *parlêtre* qui supporte la vérité comme cause.

Les « petites » croyances du quotidien, propres à chaque sujet, seraient des manifestations de cette vérité qui parle et que la science a sciemment décidé d'ignorer. Les multiples croyances et grandes religions qui ont traversé les âges et la persistance de ces dernières, alors que la science révolutionne la façon de voir le monde, sont en revanche, une illustration de l'absolue nécessité qu'a l'humanité à mettre un sens sur le monde. Cela illustre également que la croyance ne disparaît pas forcément quand elle côtoie la science : elle se raffine. En effet, elle semble « rebondir » vers un nouveau dogmatisme plus subtil, revu et corrigé. Pour expliquer cette non disparition et ces rebonds des croyances, la théorie lacanienne propose d'en référer au concept d'objet *a*. Lacan articule cette forclusion de la vérité par la science à sa théorie de l'objet *a*. C'est ce qu'il nomme l'objet du manque, celui qui est définitivement perdu pour le sujet dès lors que ce dernier est entré dans le langage. Cet objet *a*, « cause du désir », serait précisément ce que la science a exclu mais qui serait la force motrice des croyances (elles viennent précisément recouvrir un « manque » - ici le manque de sens sur le monde). A l'échelle d'un sujet, on retrouve la position de la psychanalyse : la vérité du sujet se trouve désormais dans ce qui lui échappe consciemment. Le sujet de la conscience, de la compréhension n'a pas accès à cette vérité, elle est logée dans l'inconscient. Mais elle est là encore, une force « motrice », elle est la *cause* de ses faits et gestes, de sa parole, de son existence.

¹ LACAN J., *Le triomphe de la religion*, Seuil, Paris, 2005.

² LACAN J., « La science et la vérité », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 868.

C'est dans ce positionnement original que Lacan situe l'espace nécessaire à la naissance de la psychanalyse. La science en ne s'occupant que des « noumène[s] qui, de mémoire de raison pure, la ferme[nt] », tient à distance la vérité qui d'après Lacan, n'existe que parce qu'elle parle. Pour lui, c'est là « le point de rupture par où nous [les psychanalystes] dépendons de l'avènement de la science. Nous n'avons plus que pour les conjoindre ce sujet de la science ». Ce détour par la question de la vérité n'entend pas résoudre le questionnement quasi philosophique amené par Lacan. Il est cependant l'introduction nécessaire non seulement aux discours définis par ce même auteur mais aussi une explication de la situation actuelle concernant l'opposition entre neurosciences et psychanalyse. Cela vaut au niveau de la « géopolitique » du champ de la santé et de la recherche mais aussi sur un plan structural. En effet, à considérer ainsi la science et les écarts qui existent entre elle et la psychanalyse, Lacan a induit une mouvance dont l'influence est encore marquée aujourd'hui. Cette tendance est une affirmation de la part des psychanalystes non pas contre la science mais contre tout rapprochement possible. Ce que Lacan a ici théorisé offre en effet, du point de vue des psychanalystes, un support solide à la contestation de ce *qu'est* la science, de ce qu'elle représente comme non prise en compte du sujet précisément, voire comme négation de la subjectivité. Ce phénomène, relativement répandu dans les sphères psychanalytiques, peut parfois prendre les atours d'un effet de mode mais son influence reste importante et elle doit être soulignée. Cependant, c'est bien sur la proposition théorique de Lacan qu'il s'agit maintenant de s'attarder.

Lacan va en effet proposer une approche particulière de ces liens entre les concepts qui importent dans ce travail comme le sujet, la vérité, l'objet *a*, le savoir. Il les inscrit dans une série de discours qui vont devenir l'illustration de l'opposition décrite plus haut. Il généralise ses mathèmes au lien social et aux discours qui le parcourent. Autrement dit, il tente de représenter les rapports qui s'établissent entre les sujets par le biais de discours organisés autour de quatre agents et qui se modifient au gré de la position de ces mêmes agents. Parmi ces discours, se trouve précisément celui de la science et qui illustre non seulement la forclusion de la vérité, mais aussi la disparition de l'objet *a* et souligne enfin, la logique cartésienne de la science.

Lacan définit en premier lieu, les agents :

- \$: le sujet
- S1 : le signifiant maître
- S2 : la savoir
- *a* : le plus-de-jouir

A ces derniers, il attribue une place selon le discours dans lequel ils s'articulent :

L'agent	L'autre
La vérité	La production

Enfin, il compose ainsi, avec certaines des combinaisons possibles, les quatre discours principaux : discours du maître, de l'hystérique, de l'université, de l'analyste. Les compositions varient selon une rotation horaire de chacun des agents. Puis, de ces derniers, il en extrait deux : celui du capitalisme et celui de la science. Ce dernier ne sera jamais écrit comme tel par Lacan mais il va pourtant souvent le définir et suffisamment le préciser pour qu'il apparaisse ici sous la forme suivante :

$$\begin{array}{c} \underline{\$} \rightarrow \underline{\underline{S1}} \\ S2 \end{array}$$

Lui-même tiré du discours de l'hystérique :

$$\begin{array}{c} \underline{\$} \rightarrow \underline{\underline{S1}} \\ a \quad \quad \quad S2 \\ \uparrow \\ \text{Impuissance} \end{array}$$

Dans le discours de la science, l'objet *a* a donc disparu : illustration concrète que pour Lacan, depuis Descartes, la science ne s'intéresse plus à la cause (l'objet *a* étant « l'objet cause du désir »).

Par ailleurs, dans le discours de l'hystérique, la place de cet objet *a* est celle de la vérité. Ainsi, grâce à ce discours Lacan illustre ce qu'il a voulu dire de la science depuis le moment inaugural du *cogito* cartésien : la vérité *a*, depuis Descartes et « à cause de » lui, été mise du côté de Dieu et n'intéresse plus la science. Elle est donc absente dans le mathème de Lacan.

Ce qu'a souligné Lacan, c'est cette rupture épistémologique mais aussi révolutionnaire qu'a imposé Descartes : la science n'a pas vocation à s'occuper de la vérité, elle s'occupe au contraire de comprendre les fonctionnements du monde et non pas ses raisons d'exister. Lacan propose alors de reconnaître que les religions et les croyances sont de formidables « sources » de vérité. Elles inondent le monde de sens, d'interprétations et *vendent* aux hommes diverses explications de leur existence¹. Mais il avance également que la seule discipline à récupérer cette vérité pour la laisser parler, contrairement à la science qui la fait taire, et aux croyances qui la musèlent en imposant une vérité préétablie, c'est la psychanalyse. En « focalisant » la vérité sur chaque sujet qui parle, il souligne l'aspect singulier de cette dernière.

Sur la base de ces discours, il est possible de comprendre les phénomènes ancestraux de la croyance : elle vient mettre du sens sur les choses du monde que le sujet ne s'explique pas. Sur ce point, l'apport des neurosciences pourrait ici être simplement évoqué : est-ce les croyances qui mettent du sens ou plus trivialement, le fonctionnement cérébral qui fonde la croyance du fait de l'absolue nécessité du cerveau (et non du sujet) à poser du sens ? Au travers de ce qu'il appelle des FICs, L. Naccache apporte un élément de réponse. Il en sera question plus loin.

Cela étant, en recentrant la vérité à ce que l'on pourrait penser être une vérité singulière pour chaque sujet, Lacan la généralise non seulement par le fait que le monde est fait de sujet mais aussi, parce que les croyances sont faites par des sujets... tout comme la science. Ainsi, en localisant la vérité à sa dimension subjective et unique, Lacan lui donne une dimension universelle et fait de la psychanalyse la seule approche qui s'y intéresse réellement.

Il ne s'agit pas d'interroger le bien-fondé de la théorie des discours de Lacan, mais d'introduire les termes dans lesquels se pose la problématique de l'inconscient aujourd'hui. En effet, suivant Lacan dans cette conception de la science, les psychanalystes aujourd'hui considèrent la science comme une discipline acéphale, incapable de « penser » ce qu'elle découvre et d'en prévenir les effets sur les êtres humains. L'opération menée par Lacan a ainsi eu un effet marquant pour

¹ C'est le propos de son discours dans LACAN J., *Le triomphe de la religion*, Seuil, Paris, 2005.

la psychanalyse actuelle. Elle met la psychanalyse en situation de monopole qui n'est pas sans influence sur les discours actuels, le débat et les psychanalystes eux-mêmes. Se retrouve ici solidement théorisé le déplacement de l'hégémonie de la psychanalyse sur le champ de la santé pendant quelques décennies. Le déplacement s'opère non seulement sur la pratique (la psychanalyse serait la seule à laisser parler le sujet) mais aussi sur la théorie (la psychanalyse serait la seule à *parler* du sujet). Il ne s'agit pas de juger ces positions qui sont aussi nuancées par certains psychanalystes mais de souligner l'influence de ces positionnements sur ceux qui font la psychanalyse. Et également de pointer que cela a un effet notable sur l'état du débat actuel entre neurosciences et psychanalyse.

Il est vrai que des comités d'éthiques s'établissent pour réfléchir aux conséquences de ce que la science découvre. Il semble cependant que ce *discours de la science* souffre de quelques nuances qu'il convient de décrire. Ces dernières peuvent d'ailleurs être reprises grâce au termes utilisés par la psychanalyse elle-même.

Le premier élément fut déjà cité en introduction : « La science n'est pas un discours, elle ne parle pas [...] La science ne répond qu'aux questions scientifiques. Mais... elle est la seule à y répondre. Donc vouloir faire concurrence à la science dans son propre champ, c'est vain. »¹. Certains considèrent donc que la science n'est précisément pas un discours. Ceci coupe court à tout débat : si la science ne parle pas, elle ne peut être un discours. Cette position ne manque pas d'intérêt puisqu'elle rappelle la proposition de Descartes, celle-là même qui a amené Lacan à faire de la science un discours. Il convient donc d'entendre cette première nuance.

Cela étant, elle n'est pas forcément un démenti pour les discours de Lacan, du moins, concernant celui de la science. En effet, sur certains aspects, cela confirme la position de Lacan : à considérer le discours de la science comme celui qui fait taire le sujet, alors en effet, la science ne parle pas. De même, sur un versant épistémologique, ce qui est formulé, c'est que la science n'a pas vocation à parler et à dire une vérité comme le feraient les religions. Lacan aurait donc défini une aporie : un discours qui ne parle pas.

Pour illustrer cet ensemble de difficultés logiques, qui se dégagent des positions prises par la psychanalyse vis-à-vis de la science, il est possible d'articuler les discours afin de voir s'ils répondent aux exigences de la science moderne et à son évolution. Cela permettra également de décrire plus en profondeur « l'état d'esprit » dans lequel se situe le débat actuel, *pour* les psychanalystes, à propos de la science et des pratiques thérapeutiques qui en découlent.

Premièrement, il est difficile de considérer le discours de la science comme un état définitif du processus scientifique. En effet, ce discours ne semble pas rendre compte de l'entière de la recherche en science. Ce dernier accouche d'un savoir coupé de toutes notions hasardeuses liées à une vérité quelconque, mais il est sans cesse en train de se renouveler du fait même de la recherche en science. Le vœu de Descartes n'était pas un éloignement de la vérité pour se figer dans un savoir, c'était davantage enlever un « poids »² à la science pour lui permettre de chercher *indéfiniment*. Le discours de la science tel qu'il est ici illustré semble figé dans une seule position. Position impossible s'il n'y a eu auparavant un passage vers le discours de l'hystérique. Logiquement, le discours de la science n'est donc soit qu'un idéal vers lequel la science tend, soit une étape intermédiaire vers un état suivant qui est celui de la recherche qui

¹ KLEIN E., *Dieu et la science* in « Les grands débats de Sciences et Avenir », Conférence, Avril 2015.

² A l'époque lourd a porté du fait de l'omniprésence de l'Eglise.

« se remet en route » (et que le discours de l'hystérique illustre). Il est possible aussi d'y voir le discours d'une dérive qui ne caractérise pas la science dans son ensemble : le scientisme.

Deuxièmement, c'est précisément ce processus, si spécifique à la science, de vérification par l'expérimentation et qui impose un cadre rigoureux, qui ouvre vers une seconde remarque. Les volontés de Descartes encore respectées aujourd'hui, sont des gardes fous qui éloignent la science de toute forme de religion. L'aboutissement sur un savoir (S2) est le début de la suite de la recherche scientifique. Si ce n'est donc pas l'objet *a* qui engendre une nouvelle recherche, c'est bien le S2.

Si la logique de Lacan est respectée et que s'opère sur le discours de la science une rotation d'un quart de tour des agents, le discours qui apparaît est le suivant :

$$\begin{array}{c} \underline{a} \rightarrow \underline{\$} \\ \text{S2} \quad \text{S1} \end{array}$$

Ce dernier n'est autre que celui de l'analyste dont Lacan dit qu'il est le seul discours à « récupérer » la vérité et à la faire parler. En effet, il est courant en psychanalyse de considérer que le patient s'adresse à l'analyste car ce dernier est « supposé savoir » quelque chose sur sa maladie. En étant ainsi supporté par un savoir (S2), le psychanalyste (ici en *a* puisqu'il détiendrait une vérité, il en serait l'agent) demande au sujet (\$) de parler (S1). Or, l'objectif est de suivre la phrase de Freud : « *Wo es war, soll Ich werden* » que Lacan traduit par « là où c'était, là comme sujet dois-je advenir ». Or ce qui était « là », c'est l'objet perdu (*a*) lors de l'entrée dans le langage et le travail d'analyse vise donc à rapprocher le patient du savoir sur lui-même et donc de *sa* vérité. Le « sujet supposé savoir » est donc bien l'analyste mais celui qui « sait », c'est l'analysant (et non pas l'analyste). Par ailleurs, il faut noter que si le travail de la psychanalyse s'est organisé ainsi, c'est que Freud avait repéré que lorsque le patient retrouvait le sens du symptôme qu'il subit (la vérité qui se cache derrière un symptôme), ce dernier disparaissait¹. L'objectif thérapeutique était donc de permettre au patient de retrouver dans son passé, ses souvenirs, son savoir singulier et intime (que l'analyste ignore sauf à écouter son patient), de retrouver la *cause* de son symptôme, la raison qui a déclenché la maladie. La logique de la psychanalyse se résume clairement dans ce discours.

Aussi, faut-il considérer que la dynamique de la science opère de la même façon ? S'il fallait considérer ce qui précède comme un acquis, le discours de la science calqué sur celui de l'analyste pourrait-il être conservé ainsi ? Il faut en premier lieu considérer que si la vérité est effectivement évacuée de la science, il s'agit de la vérité comme cause du sujet (D'où venons-nous, pourquoi sommes-nous là ? Pourquoi quelque chose plutôt que rien ?) mais pas nécessairement de la vérité comme cause du monde (Comment est-il apparu ? Il y a-t-il un avant Big Bang ? Si oui, quoi ? Comment de l'inerte est apparue la vie ?). Or à ces confins de la recherche, ces questions se confondent, se précipitent dans le vertige de la question elle-même. Les scientifiques s'interrogent en effet sur ces aspects « comme causes » et la différence se fait plus ténue. Ils n'hésitent d'ailleurs plus à s'interroger sur l'avant Big Bang et, sans tomber dans

¹ Dans le cas d'Anna O., cela se retrouve lorsque cette dernière refuse de boire dans un verre alors que c'est la période estivale : elle finit par boire à nouveau lorsque, sous hypnose, elle fait le lien entre son symptôme et un épisode où, entrant dans la chambre de la gouvernante anglaise, elle voit un affreux chien boire dans un verre. La technique analytique vise précisément ce même effet sans le secours de l'hypnose. L'histoire de la psychanalyse et les études de cas cliniques regorgent d'exemple où la nomination consciente de la cause du symptôme le fait disparaître.

le scientisme ou la croyance, tentent des explications. La vérité n'est plus la vérité singulière mais la vérité universelle.

Cette différence fondamentale permet de témoigner d'une rupture importante en termes de discours : il y a un écart entre le discours de la science et le discours de ceux qui la font, autrement dit, les scientifiques. A ce titre, il faut donc rejoindre E. Klein qui signifie que la science ne parle pas. Elle ne s'occupe en effet pas des causes mais les scientifiques, eux, en viennent à le faire. C'est ce que ce même auteur signifie en considérant que ce qu'il y a *avant* le prétendu Big Bang, ne relève plus seulement de la religion et de la question de Dieu mais de la science.

Pour en revenir aux discours, il faudrait alors voir dans cette rotation du discours de la science vers le discours de l'analyste, les scientifiques en place d'agent d'un savoir (sous-tendus par un savoir) mettre un sujet (la communauté des chercheurs) en place de produire un signifiant maître (une loi fondamentale irrévocable). A considérer le S1 comme les lois fondamentales de la science, il devient possible d'y voir là un nouveau « discours des scientifiques ». Que le savoir, en place de vérité, supporte le processus scientifique n'est pas insensé : ce que les scientifiques découvrent, leurs savoirs, sont considérés, un temps, comme des vérités ; vérités comme cause d'un autre évènement. Et ainsi de suite jusqu'à ce que Hawkins considère comme une fin des savoirs qui permettra ainsi de se poser la question du « pourquoi » et donc de la vérité comme cause. Un savoir (S2), qui serait supporté par les scientifiques ($a \rightarrow \$$) qui s'en font les agents, débouche sur une production (S1) plus fondamentale encore et qui ne parle pas... cela ressemble à la science moderne. Le S1 étant une loi fondamentale qui, si elle est un savoir, en est aussi une limite puisqu'elle circonscrit la recherche en un point mais engendre aussi d'autres savoirs... et ainsi de suite. La vérité reste donc exclue du processus scientifique mais un savoir validé par ce même processus en prend la place. L'objectif final étant d'en revenir, sur la base d'un certain nombre de savoirs objectivés et admis, à la question de la vérité comme cause universelle (et pas uniquement singulière).

Deux remarques s'imposent à ce stade :

- Les neurosciences posent une entorse à cette cause universelle de notre présence au monde en avançant que la cause peut, possiblement, n'être qu'un effet du fonctionnement cérébral (le fonctionnement de l'hémisphère gauche induit sans cesse la fabrication d'une interprétation plausible qui accède ensuite à la conscience).
- En réintroduisant la subjectivité par le biais de la conscience, les neurosciences s'approchent sensiblement de la question de la vérité définie par Lacan.

Néanmoins, ces prolongements amènent quelques suites : il est possible de considérer qu'il faille conserver les places initiales du discours de la science. Il s'agit alors de se rapprocher de ce qu'est réellement la science moderne et de mettre le S2 à deux reprises : en lieu et place de la production mais aussi à la place de la vérité.

$$\begin{array}{c} \underline{\$} \rightarrow \underline{S1} \\ S2 \quad S2 \end{array}$$

La vérité est donc ici bien celle de la science : un savoir découvert puis confirmé par l'expérimentation. Ce savoir sert de socle à la suite de la recherche et à la remise en branle du discours. Néanmoins, il n'est qu'une cause provisoire, amenée à être remise en question, précisée ou abandonnée.

Là où apparaît toute la subtilité de cette vérité dans le discours de la science, c'est lorsque les scientifiques, sur la base des savoirs qui, expliquant concrètement « comment » s'organise le monde, en viennent à prétendre expliquer pourquoi ce même monde est ainsi. Ce franchissement, avec toutes les précautions préalables qu'il faut prendre, se dessine en neurosciences : les chercheurs, avec l'appui de leurs découvertes sur le cerveau et la pensée, tentent d'expliquer l'apparition d'un sujet. Certes, il ne s'agit pas du sujet du signifiant comme l'entend Lacan mais du sujet de la connaissance voire de « l'individu ». Mais la brèche semble s'ouvrir et certains neuroscientifiques n'hésitent plus à s'y engager.

Mais globalement, les savoirs accumulés deviendraient donc le socle de la vérité et permettraient à l'humanité de trouver une réponse à notre présence, même si cette réponse s'avérait être la contingence. En effet, le vœu des scientifiques (et non de la science qui ne parle pas) est de réunir suffisamment de savoirs afin d'en venir un jour à participer au débat sur les raisons de notre présence sur Terre.

Ce qui, en termes de discours, reviendrait à :

$$\begin{array}{ccc} \underline{\mathbf{S1}} & \rightarrow & \underline{\mathbf{a}} \\ \mathbf{S2, S2, S2...} & & \mathbf{\$} \end{array}$$

Autrement dit, des savoirs objectivés (S2ⁿ), en place de vérité comme cause confirmée par l'expérimentation, soutiendraient une explication rationnelle et fondamentale sur notre présence au monde (S1) donnant ainsi à l'humanité un plus-de-jour (*a*), une réponse sensée à la question des origines, produisant ainsi un sujet ($\$$). Sujet dont il faudrait dire qu'il est certainement nouveau. Reste-t-il divisé ? Serait-il plus libre ? Ces considérations n'ont ici pas d'intérêt. Ce qui compte est l'objectif affiché de la science : cumuler des savoirs afin d'en venir à des lois fondamentales capables de donner une explication à notre présence au monde.

Cela pose la visée de la science et permet d'introduire une dernière donnée fondamentale que la psychanalyse suppose et qui éloigne cet idéal scientifique : la division du sujet (la barre sur le $\$$) est structurale. Autrement dit, quelles que soient les réponses que la science parvient à apporter au sujet, cela ne lui rendra pas sa plénitude perdue. Le sujet serait divisé (représenté par un signifiant pour un autre signifiant) du fait de son entrée dans le langage. Le fantasme d'un « savoir absolu » n'est donc pas atteignable pour la psychanalyse. Au mieux le sujet parvient à faire avec cette perte (notamment grâce au travail d'analyse), au pire il se lance éperdument dans des quêtes de sens pouvant mener jusqu'aux dérives intégristes ou sectaires. Ainsi, si l'on se place du côté de la psychanalyse, il faut alors comprendre que ce qui compte, ce n'est pas tant la « vérité *sur* la réalité » que la science recherche, ni même les explications rationnelles qui donneraient une explication définitive au sens de la vie mais bien les sujets eux-mêmes, leur vérité singulière et sans lesquels toutes ces questions ne seraient pas même posées. Ainsi, ce qui importe davantage, aux yeux des psychanalystes, se sont donc ceux qui font l'humanité, ceux qui pensent le monde et non le monde tel qu'il est. Pour la psychanalyse ce qui est primordial, le point de départ, c'est le sujet. Ce qui, concernant la science, inclut, dans l'équation, *ceux qui font la science*.

A ce titre, se retrouve ici le discours de la science tel qu'il a été décrit initialement :

$$\begin{array}{ccc} \underline{\mathbf{\$}} & \rightarrow & \underline{\mathbf{S1}} \\ & & \mathbf{S2} \end{array}$$

Ce sont des sujets (\$) qui font la science. Se retrouve également ce que E. Klein dit de la science : elle n'est pas un discours, elle ne parle pas. *Ce* qui fait qu'elle parle, c'est que *ceux* qui la font parlent. Autrement dit, les scientifiques ne sont pas exempts de leur position de sujet parlant. Du fait même d'être parlée par des sujets, la science se trouve alors « forcée » de ne plus être dans le discours figé (qui ne parle pas) décrit ici. Il faut en effet considérer que si ce sont les scientifiques qui font parler la science, ils sont eux-mêmes habités par la recherche de la vérité comme cause. L'objet *a* revient alors dans le discours et lui permet de se remettre en branle. Dès lors, ce discours de la science sous tendu par une vérité redevient celui des croyances (c'est-à-dire le discours de l'hystérique) : un savoir (S2) est produit (légendes, mythes, religions, croyances diverses) mais il est « inspiré » par une vérité comme cause, par une explication au « pourquoi », par un sens posé sur le monde (*a*). En revanche, il ne faut pas pour autant tomber dans la caricature : le propre de la croyance est de ne pas questionner le savoir établi une fois celui-ci installé. D'ailleurs, lorsqu'une croyance est démentie, elle « rebondit », elle ne disparaît pas forcément. Les exemples les plus marquants sont les grands monothéismes qui perdurent malgré les erreurs de leurs dogmes, erreurs qui ont précisément été révélées par la science. Les croyances ne disparaissent pas, elles s'affinent. L'objet *a* est donc constamment présent, il est le moteur des croyances. S'il vacille à cause souvent de la science (mais pas uniquement), il se maintient et accouche d'un savoir « inspiré » (S2) et affiné, plus subtil et en apparence moins fragile que le précédent.

Mais se retrouve ici le fonctionnement de la science : elle n'a de cesse de rebondir vers de nouveaux savoirs. La particularité de la science est précisément de remettre en question son propre fonctionnement et d'interroger sans cesse les savoirs acquis. Il ne s'agit pas là d'une quelconque tendance masochiste des scientifiques. Il s'agit tout simplement de la méthode de Descartes. Si la référence à la psychanalyse est ici convoquée, il convient de remettre le scientifique comme sujet au centre de ce « discours des scientifiques ». Il faut alors repérer que la majorité des scientifiques ne sont certes pas des religieux et encore moins des évangélistes. Néanmoins, ils sont « croyants » : ils croient au réel. Réel qu'il faut ici entendre dans son occurrence classique, c'est-à-dire l'existence d'une réalité que la science tente de chiffrer mais aussi, le réel dans son acception psychanalytique, autrement dit, ce qui, du monde, de la réalité, est hors-sens. Le réel comme cet impossible à penser, à symboliser et dont la proximité génère une telle angoisse que les sujets préfèrent le recouvrir d'un sens, de symboles, fussent-ils religieux, afin d'en donner une explication et ne pas laisser un vide. Les scientifiques comblent les vides du savoir sur le réel. Leur méthode cartésienne est singulière mais de fait, ils comblent ces vides par le biais de la découverte de vérités sur la réalité du monde et donc, sur ce qui, pour l'heure, n'a pas de sens.

En termes de discours, cette « croyance au réel » chez les scientifiques qui cherchent sans cesse à figer leurs savoirs peut s'inscrire ainsi :

$$\begin{array}{ccc} \underline{\$} & \rightarrow & \underline{S1} \\ a, a, a... & & S2 \end{array}$$

Avec la possibilité que cette succession de *a*, disparaisse momentanément, comme l'a cru Voltaire lorsque la physique quantique n'avait pas encore fait son apparition, et qu'il était de bon ton de considérer les quelques détails, insolubles, de la physique classique et les dernières résistances comme des questions que les prochaines avancées allaient rapidement résoudre. Il

n'en fut rien : elles furent à l'inverse les points de départ de la révolution qui allait suivre¹. A considérer ainsi la science, on réintroduit, en son sein, ceux qui la font et donc ceux qui ont l'intuition d'une découverte, ceux qui imaginent l'hypothèse avant de la vérifier. Or c'est précisément ici que se retrouvent les neurosciences et ces questionnements sur la naissance des idées, des découvertes scientifiques et sur le fonctionnement de la pensée des chercheurs (Hadamard). Il en sera question plus loin. Notons pour l'heure que les idées viennent bien d'un cerveau, lui-même lié à un corps, l'ensemble n'étant pas exempt d'une subjectivité.

Le discours de la science tel qu'il est défini par la psychanalyse semble ne pas pouvoir définir la science dans son ensemble et sa complexité. Elle en repère néanmoins un état, souvent bref et fictif. Elle en repère également le moment inaugural cartésien mais surtout, elle en repère l'idéal. Cet idéal est aujourd'hui prolongé par les scientifiques qui souhaitent, sur la base de tous les savoirs établis, s'inviter au débat sur la question de la vérité comme cause. Vérité qui avait précisément été temporairement éloignée pour les « besoins de la cause » de Descartes. Notons que tout comme pour l'erreur sur le prétendu « dualisme de Descartes », il ne faudrait pas commettre une seconde erreur sur la disparition de la vérité dans le questionnement de Descartes. Ce dernier n'a pas évacué la question de la vérité, il l'éloigne afin d'instaurer une science qui s'occupe des choses de la réalité sans se préoccuper des questions métaphysiques. Ce discours figé évoque également celui du scientisme, mais cela n'est pas entièrement vrai : les scientismes, au regard de ce qui précède, ne sont au final que des « croyances en la science ». A ce titre, le discours de la science n'est pas non plus suffisant à décrire ces dérives de certains scientifiques. Il serait davantage pertinent de placer ces scientismes dans le discours de l'hystérique, celui des croyances.

En revenant à Descartes, qui ne visait précisément pas ces dérives de la science, la question de la vérité méritait *aussi* d'être posée. C'est ce que J.-D. Vincent propose en signifiant que certes il faut continuer de faire avancer la science en accumulant les savoirs notamment sur le cerveau, son fonctionnement, sa chimie, son imagerie, mais il faut aussi laisser aux philosophes² la question de l'être en les laissant accéder aux savoirs de la science. Comme Descartes, il s'agit donc d'opérer une recherche parallèle, parfois duelle mais non dualiste : chercher à comprendre comment fonctionne le cerveau n'interdit pas de chercher à s'expliquer le fonctionnement de l'âme.

Une dernière position, radicale, serait de considérer que le discours de la science n'existe pas : la science ne parle pas et si elle le fait, elle le fait par le biais des scientifiques, ce dont le discours de la science, établi par la psychanalyse, ne rend pas compte. Au mieux, il témoignerait simplement que les théories sont portées par ceux qui les font et si l'expérimentation semble permettre une entente générale, les hypothèses, elles, reposent encore sur les convictions de ceux qui les formulent. L'objet *a* revient donc au cœur du discours de la science et de fait, le fait disparaître en tant que tel. Or, au regard des avancées actuelles en psychanalyse comme en neurosciences, cela se connaît particulièrement. Reprendre les théories générales du cerveau permettra de l'illustrer.

¹ Le rayonnement des corps noirs mais aussi plus tard, le périhélie de Mercure et ainsi de suite.

² VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Conférence à l'Espace des Sciences de Rennes, 2008.

Ainsi, il faut nuancer ce qu'est la science ou la vision qu'en à la psychanalyse et cela peut se faire avec les outils de la psychanalyse. Cela permet surtout de faire émerger une science en mouvement, suivant un idéal de savoirs accumulés mais peut-être impossible à atteindre, et structurellement tenue de maintenir cette avancée de la recherche. Que des dérives existent, les scientismes en témoignent. Mais cela ne doit pas voiler les mécanismes de la science. Mécanismes dans lesquels apparaissent ceux qui la font, la pensent et découvrent. En effet, les scientifiques sont, contrairement à la science, « habités » par une subjectivité, une volonté de mettre du sens, une recherche de vérité sur le monde. Or, ce sont ces mécanismes ancrés au sujet qui font que les découvertes se font. La science, seule, isolée, n'explique rien, elle se tait. Cela n'empêche cependant pas le monde qui entoure les sujets d'avoir des lois, des principes, des limites que la science établit. Mais pour se faire, encore faut-il qu'il y ait des scientifiques qui en aient eu l'intuition puis l'aient vérifiée par l'expérience. La science est donc un cadre rigoureux, une méthode, un processus de vérification afin de savoir si ce qu'ont imaginé les sujets qui la font est en accord avec la réalité du monde qui les entourent. Mais cela n'empêche pas ceux qui y réfléchissent d'émettre des hypothèses (forme singulière de croyance), d'imaginer les possibles au regard des savoirs (S2) accumulés, d'envisager des solutions sur la bases des connaissances objectives qu'ils ont en leur possession et dans le cadre des lois déjà définies par d'autres avant eux. Cet ensemble fait d'ailleurs émerger non seulement la problématique du fonctionnement cérébral par rapport aux idées scientifiques, mais cela peut s'étendre à la recherche de sens, le besoin de la conscience d'avoir une réponse plausible quitte à ce qu'elle soit fausse etc. bref, cela renvoie aux neurosciences. Concernant la recherche de sens, cela renvoie également à la vérité comme cause et donc à la psychanalyse.

Ce trajet à travers les discours pensés par Lacan et suivis par les psychanalystes qui s'en réclament, permet enfin d'illustrer la vision qu'à la psychanalyse de la science. Si tous les psychanalystes ne sont pas lacaniens, la psychanalyse et ceux qui la font, conservent encore aujourd'hui cette image d'une science figée, acéphale et de fait, dangereuse. Cela étant, au-delà de la méfiance inhérente à l'affrontement de deux approches éloignées et aussi parfois, de l'ignorance mutuelle dans laquelle se trouvent ces deux disciplines qui s'opposent, il convient d'admettre que les approches qui tentent d'évoquer les possibles rapprochements, ou confirment un éloignement structural, sont teintées des positionnements ici définis.

Ces concepts plus généraux (dualisme, corps et sujet, discours) inscrits ici comme de grandes lignes offrant une préhension plus globale de la problématique, permettent d'énoncer les éléments nécessaires à la compréhension du paysage actuel de la recherche. Ils offrent aussi l'opportunité d'explicitier quelques outils participant d'emblée à la mise en tension. Ils posent également les précautions préalables à prendre de part et d'autre lorsque s'entame le travail dialectique. Mais ils sont donc et surtout les premiers acteurs de cette dialectique.

Il est possible de repérer maintenant que :

- les discours énoncés de part et d'autre ne reposent pas forcément sur des axiomes définitifs, le dualisme en témoigne,
- les conceptions respectives de ces approches ne correspondent pas uniquement à une réalité effective mais aussi à des constructions théoriques, tel que le corps,
- l'antinomie qui existe immédiatement entre neurosciences et psychanalyse voile des points de jonction qui eux, ne semblent pas si antinomiques, tel que le sujet,

- l'opposition entre les deux approches repose sur des écarts de structure certes, mais aussi sur des effets de discours dont les fondements questionnent parfois,
- les discours dans lesquels se déploient respectivement la psychanalyse et les neurosciences influent sur les positions prises dans le débat et participent aux oppositions spontanées, farouches mais parfois stériles.

Les inconscients sont-ils davantage un point de départ ? Si Freud et Lacan ont pris des positions radicales, ce qu'ils vont développer par la suite peut pourtant devenir les outils d'un possible dialogue. Les tentatives récentes de recherche évoquant simultanément neurosciences et psychanalyse utilisent d'ailleurs ces concepts. Il convient donc de recentrer désormais la problématique dans son actualité et ses perspectives *locales* autour de l'inconscient.

b/ Débats actuels autour de la problématique : les coordonnées locales de l'inconscient

Après avoir posé ces grandes lignes qui « quadrillent » le débat entre psychanalyse et neurosciences, il convient d'en venir à ce qui a concrètement été travaillé en ce domaine. Les grandes longitudes et les longues latitudes peuvent désormais céder la place à un repérage précis des interrogations actuelles, des crispations modernes et des tentatives de rapprochement sur ces mêmes problèmes de fond. Des travaux de plus en plus nombreux sur ces thématiques ont vu le jour depuis une dizaine d'année. Des auteurs comme B. Golse ou L. Ouss ont ouvert la voie dans une approche thérapeutique à propos de la « neuropsychanalyse » notamment. D'autres, davantage orientés par les neurosciences, font le même trajet mais en partant de leurs références scientifiques comme P. Buser ou F. Guérolé. Néanmoins, il ne s'agit pas encore de repérer les liens possibles pouvant enrichir la pratique thérapeutique auprès du patient. Il faut en premier lieu resserrer la réflexion autour de l'inconscient comme phénomène voire comme concept. Or ce trajet *vers* l'inconscient, certains l'ont emprunté et leurs contributions doivent être ici reprises comme référence dans le débat, mais aussi comme des propositions précises sur la problématique de l'inconscient. Il ne s'agit pas de décrire point par point les écrits de ces chercheurs ni même tenter d'en faire un résumé. Il s'agit de repérer chez chacun d'eux les « liens possibles pouvant enrichir » la réflexion sur l'inconscient.

1. Coordonnées psychanalytiques

Certains travaux, surtout ceux de G. Pommier, proposent une approche générale de cette rencontre entre neuroscience et psychanalyse. Il ne se limite pas au cerveau. Cet auteur avance que les découvertes des neurosciences « démontrent » la psychanalyse, si tant est que l'on veuille bien prendre la peine de s'y arrêter. En élargissant ainsi la lecture des neurosciences, il tente d'y faire émerger ce qui, des recherches scientifiques, confirme le bien-fondé des théories psychanalytiques. Les va-et-vient d'une approche à l'autre lui permettent de déduire une lecture psychanalytique des résultats scientifiques. Son approche est donc plus globale puisqu'il en vient à évoquer ce qui a été décrit précédemment au niveau du corps, de la pulsion, de l'investissement psychique du corps et des aires cérébrales. Il faut cependant, à ce stade de la recherche, déceler ce qui est dit à propos de l'inconscient dans le travail transversal qu'a proposé G. Pommier. La position de cet auteur est donc de reprendre les découvertes faites en neurosciences, mais pas uniquement. Concernant le corps, il s'appuie non seulement sur la science du cerveau mais il prolonge avec des interrogations venant de la génétique, il évoque

J.-D. Vincent et son approche davantage ciblée sur la biologie du corps dans son ensemble et extrapole son approche par un détour par le langage des sourds-muets. L'intérêt de ce travail réside dans le fait que dans chacune des découvertes faites dans ces domaines mais plus spécifiquement en neurosciences, l'auteur est parvenu à y lire l'expression des théories psychanalytiques. Ainsi, s'il insiste sur le fait que « sujet et corps, sujet et corps malade ça ne va pas forcément ensemble [...] depuis toujours, les êtres humains ont eu cette idée que le sujet, le sujet de la pensée, était quelque chose de différent du corps », il se positionne clairement contre l'idée d'un corps qui exclurait la causalité psychique (la vérité comme cause du sujet) : « On en peut plus de cette recherche de l'innocence grâce aux neurosciences : c'est la faute du corps pas de la subjectivité »¹. Cette position dépasse radicalement la mise en relation de la psychanalyse et des neurosciences. En effet, de ce travail ressort un parti pris clairement établi par l'auteur : il existe un primat du psychisme sur le corps. A ce titre, G. Pommier s'inscrit pleinement dans la tradition psychanalytique. Ce choix, poussé dans des considérations thérapeutiques, devient un choix éthique (recentrer la cause de la maladie sur le sujet qui parle et non sur son corps qui se tait).

Concernant l'inconscient et la conscience, G. Pommier repère les confusions qui entourent encore le terme d'inconscient. Il pointe également que les neuroscientifiques ont eu tendance parfois à limiter l'inconscient freudien soit à une partie de la théorie freudienne, soit à quelques fonctions que les neurosciences définissent aussi : « une fois éliminés le préconscient et le non-conscient, de nombreux neurophysiologistes estiment que "leur" inconscient ne diffère guère de celui des psychanalystes : il s'agit selon eux, de souvenirs surgelés stockés quelque part dans le cerveau ». Au regard des définitions faites précédemment de l'inconscient chez Freud et Lacan, il apparaît, comme le souligne G. Pommier, que cette approche est insuffisante dans l'esprit des psychanalystes : « un souvenir (et avec lui le stock des symboles afférents) reste inconscient non lorsqu'il est oublié, mais lorsque son sujet ne parvient pas à en prendre la mesure »². G. Pommier offre ici l'opportunité, sur la base des travaux des neurosciences, de saisir toute l'importance que prend le sujet de l'inconscient en psychanalyse. Autrement dit, l'inconscient n'est pas une machine à souvenir, ni à rêves du reste : il n'est l'inconscient que parce qu'il est habité par un sujet. Ainsi, tout comme le corps et la pulsion, tout comme la cause dans la maladie, pour G. Pommier, il faut introduire dans les données de la science, le sujet. Sans ce dernier, on ne peut comprendre non seulement la psychanalyse mais aussi l'intégralité de ce que les résultats des neurosciences révèlent. Concernant l'inconscient, il n'existe que parce qu'il est porteur d'éléments, de spécificités, de symboles propres au sujet (« les images du rêve ne débobinent pas un film muet : elles sont sous-titrées mais ce qu'elles disent n'est pas toujours lisibles »³). Ce qui fait que la psychanalyse le nomme inconscient, c'est que le sens de ces souvenirs, de ces rêves, de ces symptômes de la maladie ne sont pas accessibles à la conscience : le sujet peut donc consciemment se remémorer un souvenir, décrire un rêve, parler de son symptôme sans pour autant saisir la cause, le sens qui lui reste voilé. Ce voile, que les psychanalystes incombent au refoulement crée un autre champ (un au-delà du voile) qui est précisément celui de l'inconscient freudien. Ainsi, ce que le travail de G. Pommier souligne c'est que les démonstrations de la science ont de la valeur en tant qu'elles sont de véritables

¹ POMMIER G., « Le sujet de la sante. Entre science psychanalyse et philosophie », in *La philosophie et la santé*, Uriage les Bains, philosophie.tv, 2012.

² POMMIER G., *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion, coll. « Champs », 2007, p. 220.

³ *Ibid.*, p. 243.

découvertes, les travaux sur le rêve, le corps, la conscience, l'inconscient sont donc de réelles avancées. Mais elles ne démentent pas l'inconscient freudien et le sujet qui s'y rattache. Au contraire, d'après lui, elles le démontrent. Si sur certains aspects, elles ne le font pas, c'est qu'elles ignorent cette subtilité du sujet *de* l'inconscient.

Il convient de prolonger maintenant sur la thématique de la conscience. Après avoir abordé la pulsion, le langage, l'inconscient ou encore la mémoire, G. Pommier propose de voir dans les avancées des neurosciences, à propos de la conscience, l'argument qui éloigne la pensée de l'homme de celle de l'animal. Il indique ainsi que « la conscience et l'inconscience sont indissolublement liées. Il existe une forme d'inconscience dans le conscient (par exemple lapsus, mots d'esprit, etc.) et une forme de conscience dans l'inconscient (par exemple, nous sommes conscient à l'intérieur d'un rêve). Ce n'est pas le cas pour ce qui concerne les animaux »¹. Il appuie ensuite cette remarque sur l'existence d'un refoulement originaire comme ligne de démarcation entre conscience et inconscient. Cependant, il utilise dès lors les concepts de la psychanalyse et donc celui de refoulement qui, comme cela a été dit, est considéré par S. Dehaene comme (pour l'heure) inexistant puisqu'il n'a jamais été constaté expérimentalement et comme le dernier concept intéressant de la psychanalyse pour P. Buser.

Ce qu'apporte ici le travail de G. Pommier, c'est l'explication du fonctionnement de l'inconscient freudien par le biais des découvertes en neurosciences. Il faut cependant admettre certaines théories psychanalytiques (comme l'œdipe ou le refoulement donc) avant d'en arriver là. Néanmoins, il précise que l'impossibilité pour la conscience d'admettre une contradiction (comme chez les patient *split brain*) convoque inévitablement l'inconscient décrit par Freud. En effet, il se peut que la personne ait des idées, des ressentis qui vont à l'encontre de ce qu'il lui apparaît comme socialement, familialement voire personnellement acceptable. Le fonctionnement de l'inconscient freudien permet d'accueillir, derrière le « voile » évoqué plus haut, ce ressenti dont la conscience ne peut s'accommoder. La conscience, qui a besoin de n'avoir qu'une seule information non contradictoire, n'est pas encombrée de cette pensée qui elle, est paradoxale, dérangeante, inadmissible. Se retrouve, logiquement puisque cet auteur suit Freud, une conscience qui peut faire émerger certaines pensées qui n'apparaissent pas comme contradictoires mais qui portent en leur sein une donnée qui elle l'est. Cette « information contradictoire » reste donc inconsciente puisque même parlée, et dite dans un phrasé grammaticalement correct, elle n'émerge pas à la conscience. Ainsi, tout comme G. Pommier dit qu'il faut dans l'inconscient qu'il y ait du sujet pour que cet inconscient soit freudien, il faut à une information qu'elle n'émerge pas à la conscience (du fait de son aspect contradictoire ou dérangeant) pour être inconsciente au sens freudien du terme.

Il faut ici admettre le mécanisme du refoulement comme validé pour accepter l'existence de telles informations contradictoires et donc inconscientes. Il note d'ailleurs une différence fondamentale qui s'inscrit dans le questionnement autour de la métacognition : il ne s'agit pas d'espérer trouver cet inconscient (ici cette information contradictoire inconsciente) dans « les profondeurs » de la parole consciente. Au contraire, il ne serait qu'une émergence « de surface ». Autrement dit, ce n'est pas en convoquant une réflexion poussée, constante, construite que l'inconscient freudien se découvre, mais bien en ne s'attachant qu'aux signifiants qui *semblent* insignifiants. La métacognition, et donc ce travail de pensée conscient, ne mène, d'après lui, pas à l'inconscient freudien.

¹ *Ibid.*, p. 201.

Le symptôme se comprend alors clairement : souvent rattaché à un désir inconscient – c’est-à-dire contradictoire avec la conscience et donc maintenu derrière le voile du refoulement, le symptôme est l’expression « déformée » de ce désir. Le patient connaît son symptôme, peut le décrire, élaborer une pensée construite sur ce dernier, en saisir même parfois quelques origines. Mais ce n’est que lorsque la cause inconsciente (le désir derrière le voile) émerge à la conscience que le symptôme peut disparaître. Pour se faire, il faut donc un travail de parole, permettant de passer les résistances conscientes, d’aller au-delà de ces aspects contradictoires et donc de voir le symptôme « tomber ». Il faut noter ici que le travail de Lacan, à la fin de sa carrière, fut de démontrer comment le symptôme (non pas en tant que phénomène isolé mais en tant que nouage à l’existence -sinthome) était un élément essentiel pour le sujet et qu’il lui était utile voire essentiel. L’éthique thérapeutique qui s’en déduit est celle d’une attention particulière apportée à ne pas « éradiquer » le symptôme, mais à comprendre à quoi il sert pour le patient et de savoir s’il faut absolument le faire disparaître, ou plus humblement permettre au patient de savoir vivre avec. Ce positionnement, encore très soutenu aujourd’hui par les professionnels du champ de la santé, fut amené, petit à petit, par Lacan sur la base de ses propres constructions théoriques et dans l’idée d’un retour à Freud. C’est donc logiquement que cette position fut construite, sans aucun lien avec les avancées des neurosciences.

G. Pommier lui, démontre comment ces positions de la psychanalyse, appuyées par une lecture particulière des travaux neuroscientifiques, sont encore valables face aux attaques de la science. Cette attention portée au sujet par Freud et Lacan, doublée d’une vigilance accrue de tout ce qui le fait apparaître (symptôme, lapsus, rêve, etc.) surtout de façon inconsciente, se retrouve chez G. Pommier autour de cette question de la conscience : « [...] le sujet sait non seulement réagir, mais il agit. Loin d’être passif, ce bon petit diable se trouve malgré tout au poste de commande du conscient comme de l’inconscient. Il ouvre sa prison avec la clef de la contradiction ». L’inconscient devient le réceptacle de la subjectivité voire du sujet tout entier mais c’est tout de même ce dernier qui « mène la danse ». L’inconscient permet *plus simplement* à ce sujet, de conserver tout ce qui est contradictoire au regard de la conscience.

De fait, G. Pommier appuie cette hypothèse grâce à la *dénégation*. Pour lui, c’est ce qui maintient la possibilité, pour un sujet, de faire un choix, tout en conservant dans l’inconscient l’exact opposé de ce choix. Ainsi, sommé de faire un choix, le sujet s’exécute (non sans liens avec les déterminismes universels qui le constituent : biologiques, organiques, sociaux etc.) mais dans une « liberté relative »¹. Relative car il existe bel et bien des déterminismes propres à chaque sujet, mais liberté malgré tout car elle inaugure la possibilité de dire « non ». Ce que G. Pommier appelle une surdétermination (au-delà, notamment, des déterminismes que les neurosciences voudraient, d’après lui, imposer à ce même sujet), c’est la capacité que le sujet a en choisissant de dire « non au désir de l’Autre ». Il ajoute ensuite à propos du sujet qu’en tant que « maître de la négation, il précède forcément ce dans quoi il est engagé ». Cette présence *antérieure* du sujet induit donc un primat du psychique, et en l’occurrence de l’inconscient, sur le reste de la vie mentale, sur le corps et sur les déterminismes liés aux fonctionnements neuronaux que les neurosciences tentent d’établir.

Un dernier aspect doit retenir l’attention : G. Pommier repère de façon précise les difficultés à défendre certaines hypothèses, élaborer certaines théories selon la place d’où on les évoque. Cet auteur garde donc une attention particulière à cet aspect ténu de la recherche : celui qui la fait vivre, qui l’exerce, qui s’y inscrit, ne le fait pas sans à priori, sans préalables, sans un

¹ *Ibid.*, p. 402.

positionnement initial qui influe sur la recherche elle-même. Conscient de cet écueil, il affirme ensuite la position prise depuis le début de son travail sur les neurosciences, en gardant un regard orienté par la psychanalyse. En lien avec les discours de Lacan décrits plus haut, G. Pommier reprend alors logiquement que « une science désuture ce qu'une autre science a suturé ». Autrement dit, la psychanalyse récupère le sujet que la science a « suturé », a mis du côté de la vérité qu'elle a décidé d'évacuer. Ainsi, à ses yeux, les *qualia* (évoqués plus loin) proposés par G.-M. Edelman ne suffisent pas à intégrer la subjectivité que la psychanalyse définit. De ces tentatives insuffisantes de la science pour saisir ce qu'est le sujet, G. Pommier définit la place qu'ont pris les neurosciences dans le monde contemporain : « les neurosciences sont ainsi devenues l'idéologie pratique du post modernisme et du libéralisme »¹. Se retrouve ici le positionnement induit par Freud, théorisé par Lacan de la psychanalyse vis-à-vis de la science et en l'occurrence, des neurosciences.

Dans une approche moins globale que G. Pommier, certains auteurs ont fait des tentatives de questionnements mutuels, en ciblant leurs travaux sur le cerveau. En contenant leurs recherches à cet organe, cela leur permet de le mettre face aux conceptions psychanalytiques de l'inconscient. B. Falissard et A. Pellé ont pris cette voie qui permet une confrontation précise de ce qui leur apparaît comme essentiel aussi bien en neurosciences qu'en psychanalyse. Le cerveau devient l'élément central, les théories psychanalytiques sont celles qui vont venir à l'encontre des découvertes le concernant. Cela étant, si leur approche initiale est similaire, leurs positionnements divergent sur l'objectif de leur travail : le premier vise clairement une « réconciliation », la seconde tente de délimiter le débat sur l'objectivité de la psychanalyse en la posant comme « limite à la tentative d'objectivation de l'humain ». A. Pellé avance néanmoins dans le sens de B. Falissard puisqu'il lui semble à elle aussi que des « connexions » sont possibles.

A. Pellé souligne que les avancées en neurosciences sont particulièrement remarquables et ne manque pas de s'émerveiller devant la matière vivante dont chaque être humain est fait². Pour autant, elle pointe que les neurosciences en oublient que le sujet est un être parlant. Cette place primordiale du langage est, pour elle, négligée par les neurosciences. Non pas qu'elles ne l'étudient pas, mais parce qu'elles ne l'abordent qu'en étudiant l'encodage, le fonctionnement syntaxique, l'inscription neuronale etc. Il est essentiel à ses yeux de prendre en compte la position de la psychanalyse vis-à-vis du langage, déjà décrite précédemment. Elle la formule ainsi : « L'être humain [est] un être parlant constitué de matière langagière, il est à la fois un être de raison et un être soumis à la dimension de l'Autre du langage »³. Déjà présente chez G. Pommier qui faisait du primat du psychique une condition essentielle à la réflexion, A. Pellé insiste sur cette dimension première, chez l'être humain, du langage comme « trésor des signifiants » de l'Autre.

Un second positionnement retient l'attention, au regard, entre autres des discours de Lacan. A. Pellé avance que les grandes ruptures de l'Histoire s'organisent autour de trois « données », réunies par un nouage : « Univers-Société-Humain »⁴. Elle avance que, depuis le siècle dernier,

¹ *Ibid.*, p. 348.

² PELLE A. ALI, A., BLOCH-GALLEGO, E., & FLOC'H, I. Le cerveau et l'inconscient, Paris, Conférence La Ralentie, 2015.

³ PELLE A., *Le cerveau et l'inconscient, Neurosciences et psychanalyse*, Armand Colin, Paris, 2015, p. 166.

⁴ *Ibid.*, p.162.

c'est la rationalité et le « quantifiable » qui font désormais nouage. Ainsi, le processus scientifique, à un moment donné de son avancée (qu'A. Pellé repère à l'après-guerre, dans les années 1950), va réorganiser les structures des sociétés contemporaines. Le référentiel devient celui de la rationalité, du « vérifiable » par l'expérience etc. Ce discours n'est pas sans évoquer celui de G. Pommier sur les déterminismes modernes dont les neurosciences seraient des porte-paroles efficaces. A. Pellé le rejoint d'ailleurs sur l'inquiétude de voir les recherches sur le cerveau, les neurones, les hormones donner des causes à ce que pourtant, les psychanalystes considèrent être comme des causes venant du sujet et non de ses organes. Elle considère comme son prédécesseur qu'en considérant ainsi l'être humain, le sujet disparaît, il ne devient qu'un amas d'organes, sans responsabilité puisque cela *viendrait* de son corps.

L'objectivité, soutenue par un effet de mode massif voire de « fascination »¹, a donc pris une place essentielle : la recherche devient celle de lois fondamentales qui gouvernent l'être humain. Mais ces lois ne sont rattachées qu'à l'organisation cérébrale concrète, celle que les neurosciences décrivent. Si bien que disparaît, aux yeux de l'auteur, toute la découverte freudienne qui est celle du fonctionnement psychique. Avec cette mise à l'écart du psychisme, le langage comme l'entend la psychanalyse, en subit lui aussi les dommages collatéraux et n'est étudié qu'en tant que propriété du cerveau. « L'Autre du langage » disparaît et pour A. Pellé, cela marque la différence fondamentale avec la psychanalyse. Cet Autre serait celui qui active les neurones du sujet. Alors que pour les neurosciences, c'est le fonctionnement même du cerveau qui engendre le reste.

A. Pellé vise à éveiller la vigilance quant aux dérives des neurosciences et surtout, de ce que les médias, les publications et les pouvoirs publics (notamment ceux qui financent certaines recherches) peuvent en faire. Ainsi, si G. Pommier s'arrête sur l'effet sociétal des neurosciences, A. Pellé prolonge sa réflexion sur cet effet *dans l'avenir*. Elle évoque le transhumanisme, les expériences menées en Amérique comme en France qui cherchent à reproduire une conscience artificielle et au final, l'objectif, à peine voilé, de certains chercheurs de reproduire une humanité *sans humain* et ce, grâce aux neurosciences. Face à cette dérive, elle affirme que la psychanalyse « fait barrage au meurtre du sujet et de la condition humaine »². Se retrouve ici la position éthique des psychanalystes non seulement sur :

- le versant thérapeutique : on ne peut travailler avec un patient s'il lui est dit sans cesse que ses difficultés, sa maladie sont dus à ses gènes, ses neurones, ses hormones,
- mais aussi épistémologique : il faut maintenir du sujet, même dans ces recherches en neurosciences,
- ou politique : il faut maintenir, comme valeur fondamentale au centre des préoccupations des sociétés modernes, l'être humain.

Les arguments de G. Pommier et A. Pellé s'articulent dans une prise de position initiale, qui engage d'après eux une véritable éthique qui va jusqu'à la prise en charge des patients. Cette éthique serait celle décrite par Lacan dans ses discours et est celle de la plupart des psychanalystes. A. Pellé la résume ainsi : « quand on est psychanalyste, on pense d'une certaine manière »³. Cette « manière de penser » induit donc des prises de positions initiales qui influent sur le débat. Ainsi, si ces deux auteurs offrent un remarquable travail de précision et

¹ PELLE A. ALI, A., BLOCH-GALLEGO, E., & FLOC'H, I. Le cerveau et l'inconscient, Paris, Conférence La Ralentie, 2015.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

d'éclaircissement des concepts, ils repèrent tout aussi clairement qu'ils le font depuis leur place de psychanalystes. Les arguments sont donc ceux du champ de la psychanalyse pour contrecarrer ou du moins, opposer à ceux d'un autre champ, les neurosciences. Si cela crée inévitablement un biais épistémologique complexe à manœuvrer, cela permet cependant de repérer les oppositions radicales, dès lors que l'on s'oriente de l'un des deux champs ici évoqués, mais cela ne les empêche pas de repérer qu'il existe certainement des connexions possibles.

Car l'ouvrage d'A. Pellé, ne se veut pas être une *charge* contre les neuroscientifiques. Elle pointe l'écart qui existe entre les chercheurs, la pratique, les médias, les modes, les politiques etc. Elle convient donc que de nombreuses nuances existent au sein même de la communauté scientifique, que d'éminents chercheurs ne se contentent pas de découvertes, même remarquables, des neurosciences pour expliquer les maladies mentales par exemple. La vigilance est donc de mise aussi bien de la part des scientifiques quant aux neurosciences, que de la psychanalyste quant au regard des scientifiques *sur* les neurosciences.

Ainsi, dans son argumentaire et attaché à la dimension de l'Autre, A. Pellé rappelle comment Freud a pensé l'inconscient à partir du langage. Elle ajoute l'importance de l'Autre comme « *Nebenmensch* (*Mensch* = l'être humain, *Neben* = à côté) »¹ pour le nourrisson. C'est cet Autre qui va plonger le sujet dans le monde du langage : « cette relation initiale adulte/nourrisson induit une intériorité qui ne peut être observée uniquement par l'activité du système neuronal. Ce qui va devenir l'intimité est tissé de l'altérité [...] »², et A. Pellé d'insister : « Freud va élaborer un inconscient psychique qui est le fruit de la spécificité humaine, le langage, un inconscient délesté du matériel et du cérébral, un inconscient non-localisable ». Ainsi, par le truchement du langage, de l'Autre et de l'alliance de ces deux concepts essentiels, A. Pellé affirme la singularité de l'être humain dans le règne animal. L'inconscient défini par Freud serait donc le témoignage de cette « spécificité » mais il en serait aussi la raison.

Cela étant, elle pose, tout comme ses prédécesseurs et malgré sa lecture attentive des neurosciences, un inconscient freudien comme fondamentalement éloigné des découvertes en neurosciences. A défendre ainsi la spécificité de l'être humain par le biais de l'inconscient freudien, ce dernier prend une valeur politique. En ce qui concerne la thématique de l'inconscient lui-même, il devient aussi la singularité de la psychanalyse puisqu'elle est la seule à s'occuper de cet inconscient que l'on ne peut localiser grâce aux outils de la science.

Sans cet inconscient, A. Pellé s'inquiète donc que la science accouche d'un être « sans Autre, autant dire en circuit fermé, de manière autistique »³. Ainsi, elle suppose que les neurosciences, sans ces précautions préalables, induisent le risque de voir un jour non seulement, une machine humaine, mais aussi un recentrage de la société autour d'interactions pragmatiques, froides sans cette référence fondamentale à l'Autre.

Mais en posant l'inconscient comme impossible à objectiver par la science, impossible à repérer par les neurosciences, ce dernier est inversement exclu de l'équation : l'effort des neurosciences est vain puisque la psychanalyse dit que l'inconscient dont elle parle n'est pas localisable cérébralement. La psychanalyse pose donc une impossibilité à la science sur la base d'un inconscient dont elle serait la seule à pouvoir en décrire les fonctions, les mécanismes, les buts.

¹ PELLE A., *Le cerveau et l'inconscient, Neurosciences et psychanalyse*, Armand Colin, Paris, 2015, p. 44.

² *Ibid.*, p. 46.

³ *Ibid.*, p. 67.

Ainsi, à suivre ces auteurs, il semble que se dessine à l'horizon de ces débats entre neurosciences et psychanalyse une inéluctable clôture. L'inconscient décrit par Freud ne peut être décrit universellement du fait de sa construction singulière chez chaque être humain. Par ailleurs, puisqu'il se construit dans un rapport à l'Autre qui ne souffre d'aucune inscription neurologique, l'inconscient freudien est non localisable. Enfin, la dimension symbolique sur laquelle repose l'organisation de l'inconscient décrit en psychanalyse, ne serait pas non plus lisible par l'imagerie. Les effets de telles conclusions sont évidemment une affirmation de la spécificité et de l'éthique de la psychanalyse. Cela crée néanmoins deux difficultés : la première est le retour de l'hégémonie de la psychanalyse sur ce qui relève de l'intime et la fermeture définitive des champs communs entre neurosciences et psychanalyse.

2. Coordonnées relatives

Par « relatives », il faut ici entendre ce qu'Einstein a établi quant à l'importance de définir d'abord *d'où* l'observateur regarde-t-il les événements (cf. principe de causalité défini précédemment). Si G. Pommier et A. Pellé affirment une orientation clairement psychanalytique, B. Falissard se définit d'emblée comme n'étant pas psychanalyste¹. Il en vient en effet, à évoquer les concepts freudiens voire lacaniens, mais il le fait dans une toute autre approche que les deux auteurs cités précédemment. Il propose ainsi un exercice de pensée. Pour se faire, il construit, pas à pas, un cerveau dont les caractéristiques se définissent au fur et à mesure et dont la structure fait apparaître, pour lui, les connexions possibles entre neurosciences et psychanalyse.

L'intérêt pour lui est de repérer que les neurosciences s'évertuent à décrire le cerveau dans le détail, d'en extraire chaque mécanisme précis, chaque fonctionnement local, chaque élément même si ce détail neuronal s'avère être d'une infinie simplicité au regard de la complexité globale du cerveau. Il invente ainsi un cerveau, frôlant la « fiction »² qui, s'il ne décrit pas l'intégralité des processus neuronaux, permet précisément d'en saisir la logique globale, logique qui ouvre à l'échange avec les théories psychanalytiques. Sa position, B. Falissard la défend au-delà de son ouvrage. Elle relève, aussi pour lui, d'un positionnement éthique, aussi bien auprès des patients que dans l'approche de ces questions contemporaines. Cet auteur s'attache, dans ses conférences et ses prises de position, à rester à l'intersection de plusieurs disciplines. Ainsi, s'il affirme un ancrage fort dans la psychiatrie, et s'en réfère donc parfois à la psychanalyse, il ouvre sa réflexion aux avancées modernes de la science, et évoque aussi bien la pharmacologie que les neurosciences.

Pour illustrer ce positionnement, il est possible d'évoquer l'idée de B. Falissard selon laquelle la question du *sujet* est une source de malentendus récurrents et profonds dans le champ de la santé. Pour lui, il convient en effet de cibler non pas le « sujet de la santé » mais le « sujet de la médecine ». Mais ce dernier est complexe et se doit d'être séparé en trois : « sujet de la biologie, sujet de la statistique et sujet de la rencontre »³. Les trois doivent dès lors être clairement définis

¹ FALISSARD B., *La scientificité de la psychanalyse : faux débat, vrai programme*, Séminaire virtuel : regards décalés sur la recherche en psychiatrie, 2009.

² WIDLOCHER D., « Préface », in FALISSARD B. *Cerveau et psychanalyse tentative de réconciliation*, L'Harmattan, Paris, 2008.

³ FALISSARD B. « Le sujet de la santé. Entre science psychanalyse et philosophie », in *La philosophie et la santé*, Uriage les Bains, philosophie.tv, 2012.

car les différenciations s'établissent sur des bases éloignées et que ces sujets « obéissent à des représentations complètement différentes ».

Le sujet de la biologie est celui dont les médecins s'occupent, celui dont les organes sont étudiés et soignés, celui qui est fait d'un corps, « décomposé » en parties, elles-mêmes divisées en systèmes microscopiques etc. Le détail du fonctionnement du corps et des organes fait le sujet biologique. B. Falissard souligne le bien-fondé de ce sujet et surtout les effets bénéfiques de son apparition grâce à la science moderne. En effet, le fait d'envisager ainsi la médecine a permis de faire des progrès considérables sur le fonctionnement des organes, sur la connaissance qu'en ont les médecins et donc, sur la façon la plus efficace de les soigner. A ce titre, la science moderne a apporté une plus-value non négligeable à l'être humain. Mais pour devenir efficace, s'extraire des « humeurs » et devenir opérante grâce à une connaissance pointue du fonctionnement du corps, il a fallu se concentrer sur l'organe. Ainsi, de l'aveu même de B. Falissard, ce sujet-là n'est pas un sujet pensant. Et il reconnaît que la disparition de ce sujet pensant au sein de l'enseignement des médecins, au sein des hôpitaux, au sein des services spécialisés autour de l'organe, entraîne une difficulté : lorsqu'un de ces sujets biologiques pose des problèmes qui dépassent le cadre de l'organe et que c'est donc le sujet pensant qui dérange, c'est le psychiatre qui est immédiatement appelé au chevet du malade. Ce sujet de la biologie n'est pas sans évoquer celui que, de son côté, Lacan appelle « l'individu biologique ».

Le sujet de la statistique s'inscrit dans les fonctionnements des laboratoires pharmaceutiques mais aussi des autorités qui organisent la santé. Cette habitude qu'ont pris les médecins et ceux qui font les médicaments d'en référer sans cesse à la statistique induit inévitablement des biais face aux patients. En effet, en faisant des études incessantes sur l'efficacité d'un médicament, en cherchant à savoir quel est son réel effet sur la maladie, sur le patient, sur sa guérison, la médecine moderne a délaissé le biologique au profit de la mathématique. Ainsi, un médicament qui fonctionne est prescrit *parce qu'il fonctionne statistiquement mieux qu'un autre*. Néanmoins, il ne fonctionne pas à 100%. De même, B. Falissard souligne combien la prescription est devenu un « algorithme » : selon les indicateurs que le corps fournit de façon objective, la prescription se fera en conséquence. Ainsi, toutes les mesures faites désormais sur le corps, les organes, les hormones etc. sont inscrites dans des schémas et le médecin n'a plus qu'à s'y référer pour connaître la dose à prescrire. Cela va jusqu'à la durée de l'espérance de vie : des moyennes sont faites parmi les populations de malades et lorsque la maladie est découverte, il est renvoyé au patient cette moyenne. Cela étant, il n'est pas rare de voir des sujets dépasser largement ces moyennes. Le sujet de la statistique est donc « collectivement efficace »¹ mais il ignore la singularité.

Le sujet de la *rencontre* est celui qui réintroduit de « l'humain » dans ces échanges entre les médecins et les patients. La neutralité est un leurre d'après B. Falissard. Les deux parties sont engagées dans cette rencontre : médecin et patient le sont avec ce qu'ils ont de singulier, de bizarre et d'irrationnel (comme ne pas vouloir guérir alors que le patient s'adresse au médecin pour guérir). Dès lors, ce sujet pensant réémerge dans la relation, ce sujet, exclu de la biologie et de la statistique, refait son apparition dans la rencontre. Ce que déplore B. Falissard, c'est que ce sujet n'est pas étudié car précisément, il est « compliqué ». « Les neurosciences en disent des choses mais c'est les balbutiements [...] ça ne marche pas beaucoup parce qu'elles sont encore piégées dans une pensée biologique, qui est une pensée unidimensionnelle ». Il souligne que le formatage biologique subi par les neurosciences entraîne inévitablement d'interroger le

¹ *Ibid.*
256

sujet pensant dans des carcans positivistes. Et B. Falissard de conclure alors : « bien entendu que le sujet pensant est le sujet de la psychanalyse ». Elle serait l'alternative à la médecine sur ce sujet de la rencontre et pour lui, il faut l'affirmer davantage. Il souligne cependant que si cela reste inaudible, c'est que la psychanalyse elle-même est en difficulté, difficultés liées aux psychanalystes comme aux erreurs du passé et du présent. Il considère néanmoins qu'elle propose des théories cohérentes au regard de la pratique du médecin auprès des patients, de la construction des jeunes enfants et de leur développement ou encore au regard de la psychiatrie. Ces trois sujets permettent à B. Falissard de considérer que l'on peut soumettre la psychanalyse à l'expérimentation biologique et à l'étude statistique. Il pense qu'il est même important et urgent de « développer l'approche scientifique du corpus psychanalytique »¹. Pour lui, c'est un devoir d'utiliser la science car non seulement, elle rendrait de sa crédibilité perdue à la psychanalyse mais aussi, elle est devenue incontournable dans nos sociétés occidentales. Par ailleurs, il considère que les neurosciences finiront par arriver aux découvertes de la psychanalyse d'ici quelques décennies et qu'il serait dommage de ne pas voir les psychanalystes participer à cet effort de la science. Leur présence permettrait certainement de raccourcir ce laps de temps et la psychanalyse ne s'y perdrait pas pour autant. A ses yeux, il n'y a aucun risque pour la psychanalyse de « se dissoudre dans la science » même si elle engage ce mouvement.

Ces trois sujets éclairent aussi sur la position de B. Falissard et permettent désormais de reprendre sur sa tentative de construire un cerveau fictif qui permettrait néanmoins de saisir non seulement l'importance des deux premiers sujets, le biologique et le statistique, mais aussi sur l'apparition de ce dernier sujet de la rencontre dont la caractéristique principale est d'être avant tout complexe.

Pour construire ce dernier, B. Falissard s'appuie sur des scénettes du quotidien auxquelles il donne tout leur sens cérébral et subjectif. Pour s'aider dans cette tâche, il construit un modèle possible du fonctionnement cérébral. Il rappelle l'importance de considérer le cerveau comme des logiques qu'il faut étudier comme des ensembles. Rester concentrer sur le détail de la synapse ne permet pas, à ses yeux, de comprendre les états complexes de la vie mentale. Etats dans lesquels il intègre volontiers les « bizarreries » que sont les lapsus, les symptômes et tout ce que la psychanalyse étudie.

B. Falissard propose donc *in fine* un modèle dont chaque élément correspond à un réseau de neurones plus ou moins dense, plus ou moins interconnectés entre eux ou avec d'autres groupes de neurones (Figure 15). Chacun de ces ensembles a une fonction précise. Ils sont connectés entre eux mais pas intégralement : le traitement de l'information sensorielle chemine dans ces réseaux pour aboutir à l'action consciente. A noter que dans ce modèle, le réseau d'intention (i) peut également, sans stimulation extérieure, générer une action.

Ainsi, l'information est immédiatement traitée par un réseau neuronal initial (a). Cela se passe par exemple sur la rétine pour ce qui concerne la vision. L'information est envoyée vers un second réseau (b) qui va en faire une représentation détaillée mais pas globale. Un troisième réseau (c) intervient alors : grâce à des neurones interconnectés, ce dernier réseau permet, avec les échanges qu'il peut avoir avec b, de reconstruire une image globale et de permettre la reconnaissance de l'objet perçu.

¹ FALISSARD B., *La scientificité de la psychanalyse : faux débat, vrai programme*, Séminaire virtuel : regards décalés sur la recherche en psychiatrie, 2009.

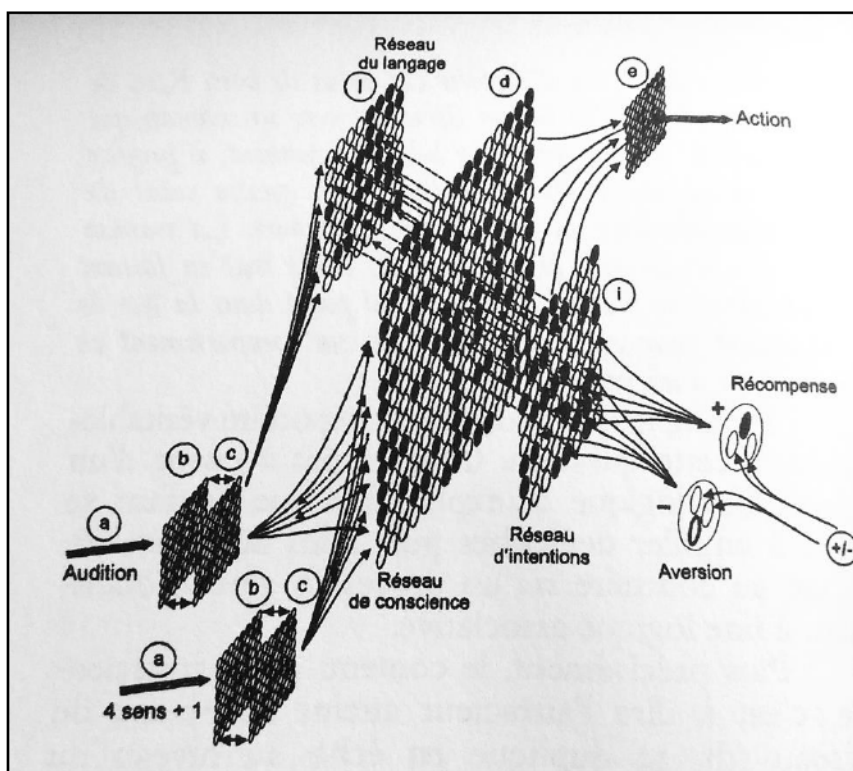


FIGURE 15 : Modélisation formelle du fonctionnement dans un cerveau

B. Falissard construit peu à peu ce modèle : il décrit dans un premier temps les interactions possibles au niveau des sens (en a), puis les associe aux représentations que ces perceptions induisent dans le cerveau (b & c), l'ensemble se généralisant aux réseaux du langage (l) et de la conscience (d). L'effort de B. Falissard est de rajouter à ce modèle, qu'il dit inspiré de « l'Espace global de travail » de L. Naccache et S. Dehaene, le réseau d'intention (i)¹, lui-même connecté au circuit du plaisir ou de l'aversion (les traces laissées par l'expérience). Le tout se terminant par l'action (e).

FALISSARD B., *Cerveau et psychanalyse, Tentative de réconciliation*, L'Harmattan, Paris, 2008, p 84.

Cela étant B. Falissard précise que pour qu'il y ait reconnaissance d'une image par exemple, il faut qu'existe quelque part dans le cerveau une image déjà encodée et à laquelle ce réseau c peut se référer. Il nomme de telles images des « attracteurs ». Autrement dit, l'expérience permet de cumuler des attracteurs qui vont se renforcer selon le vécu du sujet. Ces derniers participent de la prise de conscience qui a donc lieu sur la base de ce qui se construit en c².

Cet ensemble de réseaux traitant l'information doit être complexifié par la présence de cinq sens auxquels B. Falissard ajoute la proprioception. Ainsi, il existe autant de réseau a que de sens (plus la proprioception) et autant de réseaux b et c qui traitent ces informations. Ces ensembles envoient ensuite leurs informations traitées vers un réseau plus global, plus complexe (d) qui va rassembler toutes les informations connues sur la perception reçue par le sujet. Ainsi, un nouvel attracteur, plus général et donnant plus d'informations, est « atteint » grâce à ce réseau et cet « attracteur résume l'ensemble des sensations et expériences vécues à partir de [la perception initiale] »³.

¹ FALISSARD B. *Cerveau et psychanalyse tentative de réconciliation*, L'Harmattan, Paris, 2008, p. 46.

² *Ibid.*, p. 30.

³ *Ibid.*, p. 46.

Comme de nombreux chercheurs en neurosciences, B. Falissard accorde une importance manifeste au langage, langage qui est ce sur quoi insistent majoritairement et massivement les psychanalystes. Il isole ainsi l'audition car elle participe de ce réseau du langage (l) et qu'à ce titre, elle prend une place spéciale dans ces ensembles de réseaux neuronaux. Si le réseau *d* intègre et « associe des éléments relevant de modalités sensorielles différentes »¹, le réseau *l* sert de réceptacles aux attracteurs de « mots ou des associations de mots »². Ce réseau est situé entre le *c* du circuit auditif et le *d*. Bien entendu, *l* et *d* sont interconnectés puisqu'ils échangent des informations notamment dans la reconnaissance de lettres et de mots « lus » et non « entendus ». Cependant, leurs connexions ne se limitent pas à cette correspondance entre représentations mentales et mots qui les signifient. Les échanges entre ces deux réseaux participent de la construction de la pensée, de la réflexion etc. Cette présence massive du langage chez l'être humain fait dire à B. Falissard que « les mots et les phrases tiennent une telle place dans la vie quotidienne que les attracteurs du réseau associatif conscient (d), voire du réseau d'intention (i), sont soumis en permanence ou presque à un afflux d'informations issues de (l) possédant une structure bien précise. Du fait de la plasticité des attracteurs de (d) et de (i), la structuration de ces derniers va finalement se calquer sur la structuration du langage », et B. Falissard de reprendre la maxime de Lacan (de nouveau transformée et renouvelée) : « la pensée est, au moins en partie, structurée comme un langage »³.

Pour parfaire son modèle, B. Falissard y ajoute le réseau d'intention (i) couplé à des groupes de neurones « notés (+) et (-) dont le rôle est de transmettre des messages de récompense (plaisir) et d'aversion (déplaisir) »⁴. Le réseau (i) sert d'intermédiaire entre ces groupes de neurones (+/-) et le réseau (d) ; ces trois ensembles sont interconnectés. B. Falissard insiste sur l'importance de ces groupes de neurones qui emmagasinent les expériences de plaisir et de déplaisir puisque de fait, ces derniers vont avoir une influence massive sur « l'émergence des attracteurs agréables du réseau d'intention » et inversement, les « neurones (-) repoussent, freinent l'émergence d'attracteurs désagréables »⁵. B. Falissard associe alors ces ensembles au réseau (d) pour former un ensemble qui intervient non seulement dans la prise de conscience (ce qui pourrait se limiter au réseau *d*), mais aussi dans la conscience de soi et dans l'impression de faire un choix délibéré, réfléchi et conscient. Ainsi, la notion de libre arbitre prend ici une dimension relative, puisque qu'avant l'action et le choix qui la précède, une série de réseaux, en partie liés à des attracteurs inconscients, se mobilise pour participer à cette prise de décision. Ce positionnement permet à B. Falissard de prendre une position éthique : le sujet est imprévisible. Sa complexité le rend « pour un observateur extérieur », surprenant, inattendu, parfois bizarre. Mais cette imprévisibilité ne doit pas, à ses yeux, voiler un autre constat issu de son modèle : s'il est imprévisible aux yeux de l'autre, « le sujet conscient est [...] libre de croire en sa liberté d'action et de décision, car rien ni personne ne pourra jamais lui démontrer qu'il est privé de cette liberté ». Pour autant, et pour reprendre les termes utilisés par A. Pellé ou G. Pommier, des *déterminismes* que le sujet ignore, sont en jeu dans les réseaux sous-jacents à sa conscience et à sa libre expression. Que ces déterminismes soient complexes est une certitude, qu'ils en deviennent imprévisibles épargne alors le sujet de la tentative des neurosciences de les anticiper tous. Ainsi, s'il n'est pas contre l'idée d'approfondir la connaissance du cerveau

¹ *Ibid.*, p. 49.

² *Ibid.*, p. 72.

³ *Ibid.*, p. 81.

⁴ *Ibid.*, p. 60.

⁵ *Ibid.*, p. 65.

pour en connaître davantage sur le sujet, B. Falissard avance, grâce à l'agencement de son modèle, qu'il est vain de ne s'appuyer que sur le détail pour en faire *les* déterminismes des actions du sujet. Il considère au contraire, qu'il faut une préhension globale de la question, préhension globale qui induit de fait, une complexité d'où émerge l'imprédictibilité et la singularité de chaque sujet.

L'inconscient émerge ici au même lieu que pour les psychanalystes mais par des *voies d'accès* différentes. En effet, non seulement le sujet n'est pas déterminé par des causes biologiques mais de surcroît, ses décisions conscientes sont, en partie, influencées par des causes inconscientes. La vie psychique (consciente et inconsciente) prend donc une importance particulière dans ce modèle aussi. La causalité des actes du sujet, si elle ne situe pas uniquement dans ces groupes de neurones (+/-) et le réseau (i), n'y est pas étrangère. B. Falissard y ajoute les réseaux (d) et (l) mais aussi ceux qui touchent à la perception du monde. L'inconscient pour B. Falissard reste cependant « rivé » aux réseaux (i) et (+/-). Malgré les liens sur lesquels il insiste avec le réseau (l) (cher au psychanalystes), il lui apparaît que « l'inconscient peut ainsi être défini comme l'ensemble de ces attracteurs mis à l'écart » par un processus de refoulement qui se situerait en (-). En effet, il considère, comme Freud qu'il cite plus loin¹, que certains attracteurs, du fait de leur alliance avec des impressions négatives vont être encodés dans des groupes de neurones notés (-) et vont être empêchés d'accéder au réseau (i) puis (d) et donc jusqu'à la conscience. Logiquement, ce processus de refoulement, ici décrit en des termes différents et conformes à ce modèle, engendre tout un ensemble d'attracteurs qui, s'ils restent inconscients, n'en sont pas moins actifs dans ces groupes de neurones et ces réseaux. B. Falissard repère d'ailleurs l'ambiguïté de certains attracteurs qui, s'ils sont (+) et donc accèdent aisément à la conscience, peuvent être étrangement teintés par un attracteur (-). Il admet se faisant, les paradoxes de la vie psychique et les conflits qui, pour la psychanalyse, la gouvernent. L'inconscient devient alors un lieu où sont enfermés des attracteurs (-), où se lient des attracteurs (+) et (-), faisant alors émerger à la conscience des actes étranges (lapses, actes manqués etc.). L'inconscient est aussi un lieu où sont conservés ce qui est *dérangeant* pour les réseaux d'intention (i) et de conscience (d).

B. Falissard s'appuie sur les hypothèses des neuroscientifiques comme les réseaux de la perception et du traitement de l'information massivement étudiés aujourd'hui, l'Espace Global de Travail de S. Dehaene et L. Naccache ou encore les travaux de J.-D. Vincent concernant les structures cérébrales des émotions et donc du plaisir et du déplaisir. Il n'en laisse néanmoins pas de côté les propositions de la psychanalyse en reprenant l'importance du langage et en l'intégrant dans son modèle, en insistant sur ce qui provoque des sensations de plaisir et de déplaisir et en les reliant au refoulement, ou encore, en positionnant un réseau d'intention duquel peut émerger une partie du sujet et le « je ». La proposition de B. Falissard reste un modèle centré sur l'organisation globale des réseaux neuronaux mais elle témoigne d'un effort certain pour intégrer, dans un ensemble donné, les fondamentaux essentiels à l'apparition d'un sujet qui, pour lui, est « pensant ».

Chez F. Ansermet et P. Magistretti se retrouvent certaines des idées évoquées chez B. Falissard. Et parmi celles qui se croisent, il y a celles à propos du plaisir et du déplaisir mais également

¹ « D'autres processus ou contenus psychiques n'accèdent pas si facilement à la conscience, ils doivent être déduits, découverts, et traduits sous forme consciente » in FREUD S., *Abrégé de Psychanalyse*, PUF, Paris, 1975.

celles concernant l'inconscient. Néanmoins, ces deux auteurs vont largement approfondir ce domaine de recherche. Ils proposent ainsi d'étudier, à l'inverse de B. Falissard, *dans le détail* les mécanismes neuronaux afin d'y déceler les possibles marqueurs cérébraux et organiques d'un inconscient freudien. Ils abordent pour cela les fonctionnements du cerveau mais vont jusqu'à la plasticité neuronale, véritable « vecteurs » neurophysiologiques de ce qui pourrait soutenir l'inconscient freudien *dans* le cerveau et donc dans la science objective. Ils concentrent donc leur rencontre autour de faits précis et spécifiques. Aux théories freudiennes, ils répondent par des mécanismes désormais connus des neurosciences. Leur objectif est de réunir neurosciences et psychanalyse autour de faits biologiques pouvant expliquer les faits psychiques. Il n'y a chez ces auteurs aucune primauté de la psychanalyse sur les neurosciences ni inversement.

Pour se faire, ils proposent de définir ce qui, dans un champ comme dans l'autre, peut créer des connexions ; ce qui, de façon concrète, peut être utilisé pour interroger non pas un domaine par rapport à l'autre, mais bien les deux en même temps, par rapport à un phénomène. En travaillant ainsi, ils reprennent les points de jonction cohérent à leurs yeux, et tentent, non pas de construire une nouvelle discipline, mais d'enrichir celles déjà présentes.

Dès le début de leurs travaux, une notion a attiré l'attention des deux chercheurs : la plasticité neuronale¹. A cette dernière, ils ajouteront l'homéostasie². Ces deux concepts leur permettent d'approfondir des aspects de la neurobiologie moderne *mais aussi* de la psychanalyse. Pour se faire, F. Ansermet et P. Magistreti ne vont pas se contenter de ces deux notions principales : ils vont développer tout un ensemble logique se référant à ces deux aspects, développer des concepts comme celui de traces, de discontinuité, de changement permanent. Ils vont également en venir aux émotions, au plaisir et au déplaisir, reprendre le concept de pulsion, de fantasme et enfin d'inconscient.

S'il est difficile de reprendre l'ensemble des théories qu'ils élaborent, il est possible cependant de rendre compte de la logique qui se dégage de ces travaux. Pour F. Ansermet et P. Magistreti, la plasticité cérébrale c'est la « capacité qu'a le cerveau d'être modifié par l'expérience ». Ce constat d'un cerveau qui se modifie sans cesse, au gré des perceptions extérieures qu'il doit traiter, est une découverte fondamentale des neurosciences modernes. Elles ont en effet montré que les neurones s'agençaient, créaient des connexions entre eux pour, précisément, encoder l'information. Cet encodage peut se faire de façon inconsciente. Ainsi, une fois associé, le groupe de neurones forme une trace. Pour autant, ces connexions peuvent être modifiées, elles ne sont pas figées dans le temps. Des neurones peuvent donc réorganiser leurs connexions selon les nouvelles informations reçues : ils sont plastiques. Cette plasticité se retrouve dans le recyclage neuronal déjà évoqué à propos des apprentissages : lorsque l'enfant apprend à lire, une partie de l'aire qui traite la reconnaissance des visages est *recyclée* au profil de la reconnaissance des lettres ; c'est ce qui explique que les « illettrés » aient de meilleures performances lors d'une tâche de reconnaissance des visages que ceux qui ont appris à lire³. A noter donc qu'ici le recyclage n'est pas la réutilisation de neurones devenus inutiles, mais bien

¹ ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011.

² MAGISTRETI P. « Plasticité et homéostasie, à l'interface entre neurosciences et psychanalyse », in *Neurosciences et psychanalyse : une rencontre autour de l'émergence de la singularité*, Colloque Collège de France, Paris, 2008.

³ DEHAENE S., *Les fondements cognitifs des apprentissages scolaires*, Cours au Collège de France, Paris, 2015.

la réorientation d'un groupe de neurones vers une autre fonction (souvent proche). C'est d'ailleurs cela qui a attiré l'attention des deux chercheurs : pour eux il était important d'élargir cette particularité du fonctionnement cérébral. Ils développent alors l'idée selon laquelle ces mécanismes de plasticité, qui sont opérant pour les apprentissages et largement étudiés dans ce domaine, le sont aussi pour la constitution d'une réalité interne « qui ne serait pas consciente ou rappelable à la conscience, mais de l'ordre du non-conscient »¹.

Il y aurait donc des réarrangements possibles au niveau synaptique et ainsi, se créent les « traces » sur lesquelles reposent les propositions de F. Ansermet et P. Magistreti (Figure 16). Ils considèrent que ces traces laissées dans le cerveau par le traitement des perceptions sont les résultats de ces réorganisations synaptiques. Or, puisqu'elles sont soumises à la plasticité neuronale, ces traces sont, elles aussi, un ensemble d'associations, modifiables dans le temps et selon les expériences rencontrées.

La conception de F. Ansermet et P. Magistreti les amène donc à plusieurs constats : les traces s'organisent selon des schémas qui ne sont pas déterminés, ils sont contingents bien qu'il existe une proximité dans les perceptions. Cela rappelle la proposition de B. Falissard concernant les réseaux (a), (b), (c) et (d) voire (l). Par ailleurs, une perception laisse une trace, mais cette dernière n'a pas une « existence » autonome : elle se lie avec d'autres traces venues, elles aussi, d'autres perceptions. Un troisième constat est celui d'une non conservation de l'intégralité de la trace lorsque cette dernière se réorganise avec d'autres. Des éléments sont « laissés » de côté. Ils disparaîtraient vraisemblablement dans l'oubli. Oubli qui reste, d'après ces auteurs, un « champ ouvert » encore à traiter. Ce qui est enfin notable dans la proposition de F. Ansermet et P. Magistreti, c'est que s'il peut y avoir des réassociations synaptiques entre deux traces, cela peut exister pour plusieurs traces entre elles. Cet ensemble forme alors une seule et unique trace, composée d'éléments séquentiels d'autres traces.

Or, et cela est un des aspects fondamental à leurs yeux, le fait de voir ainsi émerger une trace recomposée, après plusieurs étapes de traitement, implique nécessairement que cette dernière ne soit plus en lien avec l'expérience initiale. Ainsi, « la réinscription des traces séparent de l'expérience » et cela fait émerger une discontinuité. Cette rupture en implique une autre : il existe une réalité extérieure, celle que les sens perçoivent et encodent *et* une réalité interne qui, du fait de la plasticité neuronale et de l'organisation particulière des traces, est différente de la réalité extérieure. Ainsi, au cœur du cerveau, se reconstruit une réalité propre à chacun.

En effet, s'il est évident que devant un stimulus (chat pour D. Le Bihan) l'encodage perceptif sera universellement celui d'un chat, les associations qui ensuite en découlent seront différentes. La complexité possible avec laquelle la plasticité neuronale crée cette réalité interne propre à chacun justifie, pour F. Ansermet et P. Magistreti, qu'elle soit le support neurobiologique de la singularité. Cette position évacue le déterminisme froid d'une plasticité préétablie et grâce à cette discontinuité, la singularité peut alors émerger.

¹ MAGISTRETI P. « Plasticité et homéostasie, à l'interface entre neurosciences et psychanalyse », in *Neurosciences et psychanalyse : une rencontre autour de l'émergence de la singularité*, Colloque Collège de France, Paris, 2008.

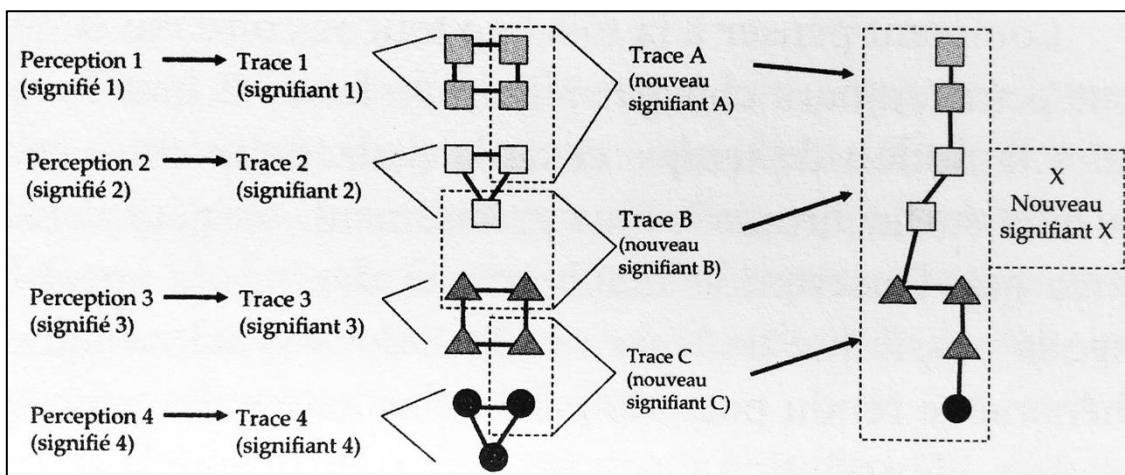


FIGURE 16 : Trajet d'une trace et discontinuité

F. Ansermet et P. Magistreti décrivent ici le trajet d'une trace (qui est différente d'un souvenir), dans le cerveau et comment elle s'y inscrit. Mais ils supposent que cette inscription ne se fait pas seule et surtout, qu'elle peut se réorganiser au gré des associations contingentes. Ainsi, plusieurs traces (Perceptions/signifiés) peuvent s'associer en partie, pour donner naissance à d'autres traces qui en sont les résultats (X/ Nouveau signifiant X). Ils introduisent ici l'idée d'une discontinuité entre l'expérience vécue dans la réalité et la trace que cette dernière va laisser dans la réalité interne.

ANSERMET F., MAGISTRETI P., *Les énigmes du plaisir*, Odile Jacob, Paris, 2010, p. 160.

A ces traces, ils associent ce qui a déjà été abordé à propos de l'inconscient chez Lacan : le signifiant. A cette conception commune autour de la plasticité, F. Ansermet et P. Magistreti y ajoutent ce concept psychanalytique afin de souligner comment les signifiants peuvent, eux aussi, s'agencer entre eux pour créer de nouveaux signifiants (qui ne sont pas des néologismes) mais des mots *portant* plusieurs significations. Dans cette même logique, le signifiant comporte une donnée universelle, partagée par tous et compréhensible par tous, mais aussi un rapport intime à ce signifiant. Cette intimité avec le mot se déduit des réassociations dues à la plasticité neuronale.

En évoquant ensuite ce qui n'est pas sans rappeler le débat entre monisme et dualisme, F. Ansermet et P. Magistreti ajoutent à leur corpus théorique, la notion d'homéostasie. En effet, cette dernière leur permet de réintroduire, dans leur approche, le corps¹. Le corps non plus comme organe ou fonctionnement détaillé au niveau de la synapse, mais le corps comme élément de cette singularité. Ainsi, pour F. Ansermet et P. Magistreti, ces traces ne sont pas simplement des effets du cerveau, des impressions inconscientes ou des traces mnésiques. Elles sont associées à des états somatiques. Ainsi, la trace est liée au fonctionnement du corps dans son intégralité au moment où les perceptions viennent au sujet mais aussi, au moment où les réassociations se font. Ainsi, les marqueurs somatiques vont être conservés et modifiés tout au long de ces chaînes ré-associatives. Dès lors, il devient concevable de voir l'interaction avec le corps engendrer une multitude de réactions en chaînes pouvant possiblement aboutir à un symptôme corporel dont la cause s'associe à une trace, elle-même résultat d'une multitude d'autres traces, toutes coupées de l'expérience initiale.

¹ *Ibid.*

Pour en revenir à l'homéostasie, elle est précisément cette tendance à retrouver *dans* le corps un état d'équilibre. Or, si les représentations s'associent à des états somatiques et inversement, les dérégulations des uns peuvent engendrer celles des autres. Ainsi, en associant les représentations mentales ou les traces (elles-mêmes dépendantes d'associations devenues inconscientes), à des états somatiques, F. Ansermet et P. Magistreti supposent que les dérégulations vont donner naissance à des poussées homéostatiques pour rétablir l'homéostasie. Autrement dit, par le biais des traces, des réassociations dues à l'expérience, à l'aspect inconscient de cette réalité interne, un « état fantasmatique » peut influencer sur le corps et inversement.

Par fantasme, les auteurs entendent : « scénario imaginaire inconscient qu'on construit comme une représentation, donne sens au non-sens »¹. Il faut noter que se retrouve ici un aspect fondamental du fonctionnement subjectif voire neurologique : l'absolue nécessité de mettre du sens sur ce qui n'en a pas. Pour en revenir à la possibilité que se développent alors des symptômes, F. Ansermet et P. Magistreti ajoutent, à propos du fantasme qu'il « est une fiction qui déforme la réalité en produisant des problèmes nouveaux. Il peut devenir un piège au lieu d'une solution ». Ainsi, la trace devient l'ancrage neurologique possible d'un symptôme d'ordre « psychique ». L'élaboration complexe des traces, leurs multiplicités de possibles et leurs agencements singuliers peuvent donner naissance à des représentations encore plus complexes et dont la portée dépasse celle de l'inscription neurologique d'une perception. F. Ansermet et P. Magistreti parlent eux de scénario qui donne un sens à la réalité extérieure dont la connaissance échappe au sujet. Ce scénario n'est pas sans évoquer les croyances explicitées précédemment au travers des discours de Lacan ou encore les discours religieux. Mais loin de ces considérations polémiques, ce que définissent ces deux auteurs, c'est la capacité qu'a le cerveau à créer un monde interne fait de réassociations complexes d'informations traitées et la possibilité de voir émerger, dans cette réalité, des « montages » imaginaires ayant un effet sur le sujet.

Cette position s'éloigne fondamentalement du schéma béhavioriste puisque qu'à un stimulus, de nombreuses réponses peuvent être données, liées à l'encodage singulier de traces et de leur réorganisation due à la plasticité. Si le schéma des béhavioristes peut encore parfois décrire celui du réflexe, il est insuffisant au regard de la proposition de F. Ansermet et P. Magistreti, y compris en ce qui concerne le corps. Ainsi, pour un même stimulus, de multiples possibilités de réponses peuvent apparaître et ce, jusque dans l'action, dans la réponse corporelle. Se retrouve ici l'idée de l'imprédictibilité du sujet de B. Falissard et l'impossibilité de trouver dans les actes du sujet un déterminisme causal lié uniquement au fonctionnement cérébral et neuronal que l'on voudrait universaliser. Sans y venir par les mêmes arguments que G. Pommier ou A. Pellé, F. Ansermet et P. Magistreti proposent comme cause la même singularité que les psychanalystes, singularité dont les déterminismes sont ici aussi massivement inconscients.

En résumé, la trace est associée à un état somatique et elle sert à retrouver l'homéostasie, « elle traite quelque chose qui est en excès », en termes psychanalytiques, F. Ansermet dit que la trace « traite le réel pulsionnel »². Se retrouve ici ce concept charnière, en psychanalyse, entre le corps et la psyché. En psychanalyse, la pulsion supporte également, comme Freud le soulignait,

¹ ANSERMET F., MAGISTRETI P., *Les énigmes du plaisir*, Odile Jacob, Paris, 2010, p. 64.

² ANSERMET F., « Plasticité et homéostasie, à l'interface entre neurosciences et psychanalyse », in *Neurosciences et psychanalyse : une rencontre autour de l'émergence de la singularité*, Colloque Collège de France, Paris, 2008.

cette tendance du corps à l'homéostasie. La pulsion cherche par tous les moyens à être assouvie, ce qui crée une tension que le sujet va tenter de décharger pour retrouver l'homéostasie. Or, F. Ansermet et P. Magistreti ajoutent à leur réflexion les délicates notions de plaisir et déplaisir. Il leur apparaît que ces ressentis ne sont pas sans lien avec les « décharges »¹ qui visent à ramener le corps dans un état homéostatique.

Les expériences de plaisir et de déplaisir vont ainsi elles aussi être encodées par le truchement des traces. Or, au regard des réassociations de traces, il arrive ainsi que des traces codant le plaisir s'associent à d'autres, codant elles, le déplaisir. Se retrouve ici ce que B. Falissard évoque comme bizarreries dans le comportement des patients comme du tout un chacun. Ainsi, alors qu'une expérience est initialement perçue comme provoquant du déplaisir, la réorganisation des traces peut générer, dans une certaine mesure, une association mentale liée au plaisir. Ce paradoxe ne se repère que lorsque le sujet se met à avoir des conduites dont il connaît les effets déplaisants mais qu'il ne peut curieusement s'empêcher de reproduire. Dès lors, si la réorganisation laisse suffisamment de latitudes aux traces pour provoquer des contradictions au sein de la réalité mentale, il devient possible de comprendre les étrangetés qui émanent de certains comportements.

Il faut ajouter que pour F. Ansermet et P. Magistreti, ce travail neuronal commence dès la prime enfance et que ses effets sont immédiats et durables sur le nourrisson (Figure 17). En effet, en convoquant, comme le fait A. Pellé, le *Nebenmensch* de Freud, non seulement les auteurs traduisent comment le déplaisir et le plaisir peuvent être étroitement encodés par le cerveau grâce aux traces, mais ils convoquent également ce qui reste essentiel à leurs yeux : l'Autre. Se faisant, ils lient les traces à la relation à l'Autre, au lien social et inévitablement au langage.

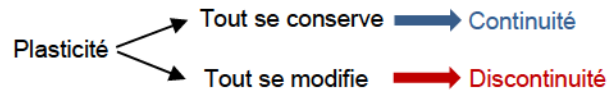
Ils peuvent alors prolonger davantage leur réflexion : la trace est ce qui va inscrire le sujet dans son rapport à l'Autre. Si toute trace est associée à un état somatique, au plaisir et au déplaisir, elle se lie également au langage qui devient alors un parasite du vivant, un « parasite salvateur »². En effet, pour F. Ansermet et P. Magistreti, « la réponse est première » : au commencement est le cri, la détresse, l'inachèvement, cela devient un appel et une réponse vient. « La réponse [...] fait entrer le sujet dans le monde du langage qui lui préexiste ».

F. Ansermet et P. Magistreti proposent de « tirer les conclusions » de leurs travaux sur la plasticité neuronale, le plaisir et le déplaisir, les traces ou la singularité. Leur constat est sans équivoque et apparaît comme un paradoxe : alors que la conservation des traces est la preuve que le cerveau conserve sans cesse une masse d'information, ces mêmes traces et la façon dont elles s'agencent impliquent un phénomène de rupture introduisant, un cœur du cerveau, une discontinuité. C'est de cette dernière qu'ils supposent l'émergence de la singularité. La schématisation qu'ils proposent³ permet d'illustrer les deux voies qu'ouvre la plasticité et de repérer le devenir, non seulement de la réalité interne dont ils parlent, mais aussi, les effets de cette plasticité.

¹ ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011, p. 119.

² ANSERMET F., in ANSERMET F., MAGISTRETI P., « Plasticité et homéostasie, à l'interface entre neurosciences et psychanalyse », in *Neurosciences et psychanalyse : une rencontre autour de l'émergence de la singularité*, Colloque Collège de France, Paris, 2008.

³ ANSERMET F., MAGISTRETI P. « Plasticité et homéostasie, à l'interface entre neurosciences et psychanalyse », in *Neurosciences et psychanalyse : une rencontre autour de l'émergence de la singularité*, Colloque Collège de France, Paris, 2008.



Cela leur permet de pointer le paradoxe déjà cité du fonctionnement cérébral lui-même, et qui n'est pas sans conséquences : la plasticité sépare de l'expérience. Si le fait d'être inscrite dans les réseaux neuronaux permet à l'expérience de perdurer dans la vie mentale, alors même que cette dernière est achevée (continuité) ; cette même inscription sépare définitivement le sujet de l'expérience initiale. De plus, cette inscription est possiblement appelée sans cesse à être remodelée (discontinuité). Il existerait donc, du fait de ce fonctionnement neuronal, ce que les auteurs nomment par un oxymore : le « changement permanent ».

Ils en déduisent que le sujet est biologiquement déterminé pour être libre : « La plasticité veut dire d'un côté que tout se conserve et d'un autre que tout peut toujours changer. [...] Chacun peut inventer son propre devenir au-delà de ses déterminants »¹. A leurs yeux, c'est précisément sur ce point, sur la question de la singularité que neurosciences et psychanalyse peuvent alors se rejoindre.

Reste en suspens la question de ce qui, chez F. Ansermet et P. Magistreti, relève, dans ces mécanismes de plasticité cérébrale et d'homéostasie, de l'inconscient. Leur approche (Figure 18) inclut, en effet, ces deux dimensions de la vie mentale et elles ne sont pas sans liens avec tous les autres concepts abordés jusqu'alors.

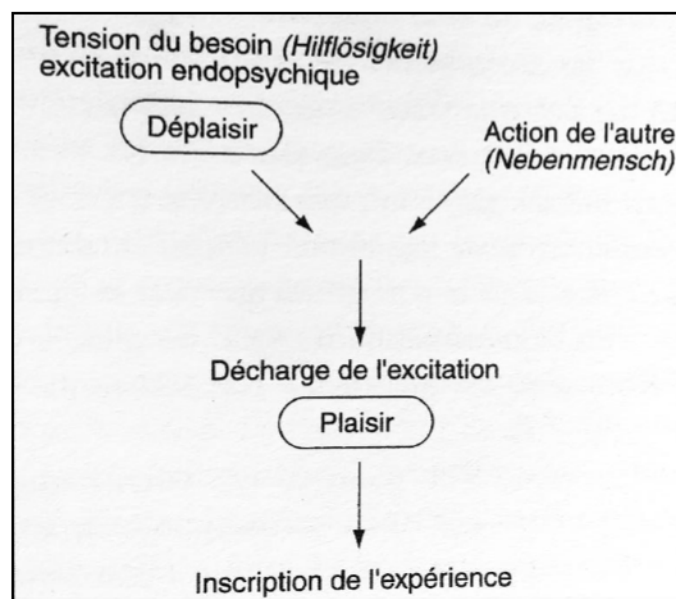


FIGURE 17 : Liaison possible du déplaisir et du plaisir dans les traces

F. Ansermet et P. Magistreti réunissent ici, et toujours grâce à cette notion de trace, les concepts de pulsions (liées à ce qu'il nomme tension du besoin), qui cherchent à être assouvies, le déplaisir de cette sensation, l'intervention salvatrice de l'autre (Nebenmensch de Freud), la décharge, décharge qui mène au plaisir et à l'inscription de cette trace dans le réseau neuronal. ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011, p. 113.

¹ ANSERMET F., *La plasticité neuronale*, yakapa.be, 2014.

Il faut pour cela remarquer que les auteurs différencient ce qui relève de la sphère cognitive et de la sphère fantasmatique. Dans les deux cas néanmoins, ces sphères « opèrent » dans la réalité interne déjà définie. Par ailleurs, si dans un premier temps seule la conscience se lie au somatique, quelques années plus tard, ils relient également l'inconscient à ces états somatiques. Ainsi, les deux voies mènent au sujet (qu'ils barrent eux aussi d'où \$). Cependant elles n'utilisent pas les mêmes outils. Pour F. Ansermet et P. Magistreti, lors d'une perception, le sujet utilise une voie consciente. Cette réalité interne consciente renvoie à la cognition (et la métacognition) pour aboutir à une décision, en passant également par la connaissance des informations venant de l'état somatique. Le tout se conclut par une action (comme chez B. Falissard). Mais parallèlement, une seconde voie s'active, celle de l'inconscient. Elle en passe cette fois-ci par une réalité interne non connue du sujet, elle se lie également aux états somatiques, mais ici, ce n'est pas la cognition qui articule l'ensemble, mais le fantasme. Un état de tension se crée, induit par la pulsion et cela engendre de nouveau une action. Il faut noter que si dans leurs premiers travaux, F. Ansermet et P. Magistreti considéraient que l'aboutissement était une action différente (l'action 1 lié mais différenciée de l'action 2), plus tard, ils conviennent de ne faire aboutir ces circuits qu'à une seule action (marquée « action 1 » mais différenciée l'une de l'autre). Ils précisent enfin que si les circuits ne sont pas tous conscients, l'action finale, elle, est perçue par le sujet.

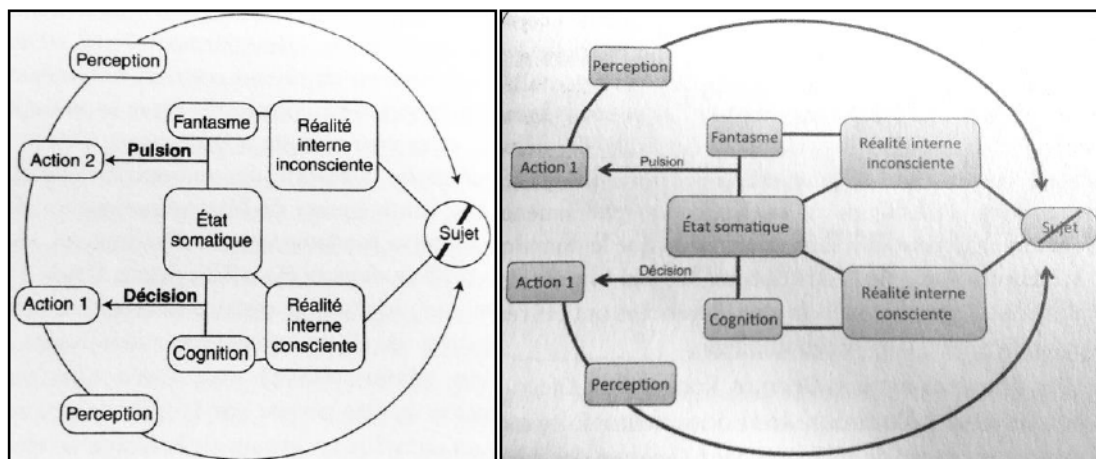


FIGURE 18 : Schématisation intégrant la conscience et l'inconscient

F. Ansermet et P. Magistreti délivrent ici un modèle davantage complet et global qui intègre chacun des éléments étudiés jusqu' alors. Se faisant, ils unissent les voies de la cognition et celle du fantasme (de l'imaginaire) dans un seul et même modèle. Cependant, en les représentant ainsi, ils les séparent également : il n'y a pas les mêmes traitements cérébraux selon que l'information est traitée consciemment ou inconsciemment mais également, les voies de la cognition ne sont pas les mêmes que celles de l'imaginaire.

ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011, p. 154. & ANSERMET F., MAGISTRETI P., *Les énigmes du plaisir*, Odile Jacob, Paris, 2010, p. 101.

Concernant plus spécifiquement les inconscients, ils proposent de les différencier clairement et de les classer (Figure 19). En effet, ils repèrent que, chez Freud, il existe plusieurs types d'inconsciences. Elles ont été décrites précédemment à propos de l'inconscient et de la métapsychologie. Sans les décrire à nouveau, elles peuvent se retrouver ainsi, sous la plume de ces deux chercheurs :

- La première est celle de ce qui est non-conscient mais qui peut le devenir, c'est le préconscient (*unbemerkt*),
- La seconde est celle de l'inconscient décrit maintes fois par Freud et qui « suppose un mécanisme spécifique qu'il nomme refoulement »¹ (*unbewusst*),
- La troisième est celle d'un « troisième inconscient » postulé par Freud et dont ils disent qu'il affirme « son existence sur la base du fait que si tout le refoulé est inconscient, tout l'inconscient n'est pas constitué par le refoulé »².

Ce dernier inconscient est à repérer désormais du côté des découvertes en neurosciences. Leur concept de traces répond, d'après eux, parfaitement à la description faite par Freud de ce troisième inconscient.

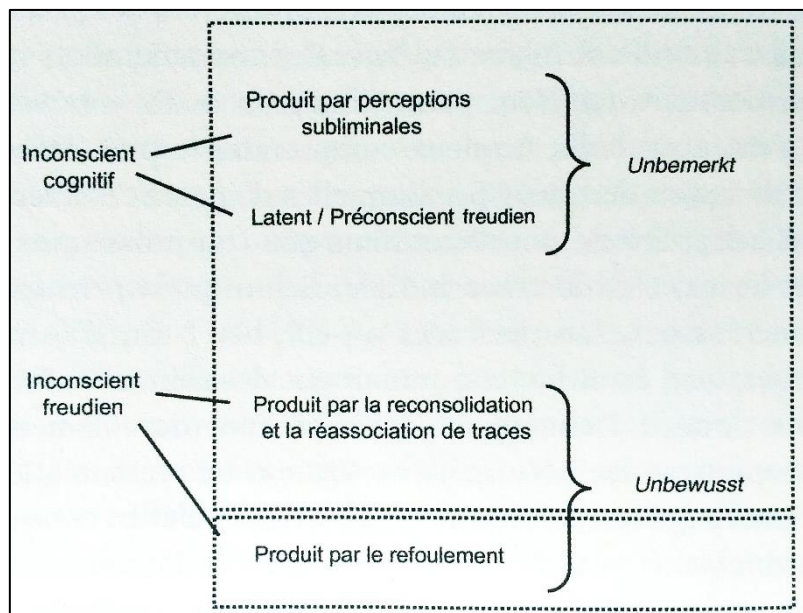


FIGURE 19 : Taxonomie des inconscients

F. Ansermet et P. Magistreti proposent d'éviter tous les malentendus concernant les inconscients dont les chercheurs parlent à l'heure actuelle. Leur « classification » regroupe des constructions freudiennes et neuroscientifiques (préconscient), sépare clairement les deux inconscients et souligne l'importance d'un « troisième inconscient », nommé ainsi par Freud, et qui d'après eux, peut être décrit par leur concept de traces. S'ils relient l'inconscient produit par le refoulement à l'automaton de Lacan, celui produit par la réorganisation des traces serait la tuché.

ANSERMET F., MAGISTRETI P., *Les énigmes du plaisir*, Odile Jacob, Paris, 2010, p. 178.

¹ ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011, p. 177.

² *Ibid.*, p. 179.

Freud suppose en effet, « la nécessité d'admettre l'existence d'un troisième inconscient, non refoulé ; mais nous avouons que, de ce fait même, le caractère de l'inconscient perd pour nous toute signification précise. L'inconscient devient une qualité aux significations multiples qui ne justifie pas que les généralisations et les déductions rigoureuses en vue desquelles nous l'utiliserions volontiers. Mais nous aurions tort de la négliger, car, à tout prendre, la propriété « conscient » ou « inconscient » constitue la seule lueur susceptible de nous guider à travers les ténèbres des profondeurs psychiques »¹. Ce troisième inconscient comme le préconscient sont, d'après eux, déjà étudiés par les neurosciences qui, elles, en rajoutent un dernier : le cognitif, celui des perceptions subliminales. Seul l'inconscient produit par le refoulement est issu de la théorie psychanalytique et ne trouve, à ce jour, pas de correspondance en neurosciences. Il faut souligner également que pour F. Ansermet et P. Magistreti, les traces dont ils parlent s'éloignent de celles laissées dans l'inconscient cognitif.

Ces chercheurs y voient ici ce sur quoi tous les auteurs cités jusqu'alors concluent eux aussi : le non déterminisme du sujet. En effet, en introduisant cet inconscient constitué de traces dont la caractéristique principale est d'apporter à ce même sujet des changements permanents, ils induisent inévitablement l'émergence d'une subjectivité, issue de l'inconscient, toujours en mouvement, dont les « potentialités créatives » sont remarquables. Ils soulignent que Lacan avait repéré cet inconscient et qu'il l'avait nommé *tuché* en opposition avec celui de l'*automaton* qui, disent-ils, « impose ses déterminations, ses répétitions »². La *tuché* « est la rencontre du réel. La *tuché* est à rapprocher de l'inquiétante étrangeté, elle contredit le déterminisme et introduit la dimension de l'aléatoire dans la causalité du sujet. La *tuché* est le hasard pur, ce qui ne peut être deviné à l'avance, ni prédit, encore moins calculé »³. Cette définition s'articule donc avec le « changement permanent » et donc la discontinuité de F. Ansermet et P. Magistreti. La plasticité et la réassociation des traces donnent naissance à un « inconscient non réalisé, ouvert sur l'avenir, l'imprévu, la surprise, l'invention »⁴.

Grace à cet inconscient, les deux chercheurs réintroduisent cette liberté du sujet sur laquelle conclut G. Pommier, cette singularité chez A. Pellé, cette imprédictibilité soulignée par B. Falissard et chez tous, ce non déterminisme du sujet. Tous ne partagent cependant pas l'idée d'une « non localisation » de l'inconscient : A. Pellé et G. Pommier l'affirment, B. Falissard, F. Ansermet et P. Magistreti la supposent, à la condition de définir de quel inconscient il s'agit. De même, s'ils s'accordent tous sur cet « échappatoire » du sujet, ils n'y viennent pas tous par la même voie d'accès : pour certains, le sujet n'est clairement pas biologiquement déterminé, pour d'autres, il est biologiquement déterminé *à ne pas l'être*.

3. Coordonnées neuroscientifiques

Pour terminer, et pour prolonger cet élan initié par F. Ansermet et P. Magistreti, il convient d'en venir à une proposition concernant les échanges possibles entre neurosciences et psychanalyse

¹ FREUD S., *Le Moi et le Ca*, Edition Numérique tirée des « Essais de Psychanalyse », Payot, 1986, p. 12.

² ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011, p. 182.

³ SOFIYANA A., *Tuché et Automaton*, Séminaire interne de l'Ecole psychanalytique de la Salpêtrière, Paris, 2005.

⁴ ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011, p. 182.

et qui est faite par un neurologue : L. Naccache. En effet, cet inconscient, issu du refoulement, et que F. Ansermet et P. Magistretti placent à part des autres inconscients puisqu'il ne se retrouve pas en neurosciences, trouve chez cet auteur une équivalence inattendue. Si ce n'est pas l'intégralité de cet inconscient qui revient dans la proposition de L. Naccache, certaines de ces caractéristiques font dire à ce chercheur que ce que Freud a défini n'est pas l'inconscient, mais la conscience. S'il convient de décrire ici les travaux de ce « lecteur attentif de Freud », c'est donc qu'il a formulé des propositions quant à l'inconscient mais aussi quant aux positions respectives de la psychanalyse et des neurosciences. Bien que l'objectif affiché ne soit pas nécessairement une rencontre consensuelle, L. Naccache s'attache à décomposer de part et d'autre les inconscients. Ses conclusions quant à l'inconscient freudien, la psychanalyse et le rapport qu'elle peut entretenir avec les neurosciences ont ici toute leur place. De plus, ses propositions quant à l'inconscient offrent une transition vers ce qui suit à propos des contours *des* inconscients.

L. Naccache s'attache dans ces premiers travaux à éclaircir ce qui allait prendre de plus en plus d'ampleur : l'inconscient cognitif. Pour se faire, il s'appuie sur les avancées faites en neurosciences et tente de définir ce qu'est ce « nouvel inconscient ». Il engage ensuite un travail de reprise des théories freudiennes, à propos de l'inconscient notamment, afin de les expliciter. Ces deux inconscients ayant été décrits, il ne s'agit pas d'y revenir. L'intérêt des travaux de L. Naccache est la réflexion qui s'amorce, puis suivra ce premier ouvrage. Il souligne préalablement les positions freudiennes quant aux neurosciences. Le citant, « Je suis loin de penser que le psychologique flotte dans les airs et n'a pas de fondements organiques » puis « L'idée qui nous est offerte est celle d'un lieu psychique. Ecartons aussitôt la notion de localisation anatomique », et L. Naccache de considérer qu'il faut respecter l'évolution de la pensée freudienne et la séparation, voulue par Freud, entre ses théories et les neurosciences. Il ajoute que « la réalité des théories freudiennes ne peut tout simplement pas être envisagée sous l'angle de leur exactitude scientifique [...] L'unique plan sur lequel la question de la réalité de ces constructions théoriques peut être discutée est celui de leur pertinence dans la réalité psychique des patients et de leurs analystes »¹. L. Naccache se propose donc de suivre Freud dans son positionnement dualiste entre psychanalyse et neurosciences. Se faisant, il rejoint Freud sur l'importance de prendre en compte cette réalité psychique. Il considère en effet, qu'il serait dommageable de retomber dans « l'archiréductionnisme » qui caractérisait aussi bien les neurosciences que la psychiatrie du temps de Freud.

Pour autant, il dénonce ce qu'il considère être une « aberration théorique que sont les idées freudiennes d'intention inconsciente ou de stratégie inconsciente » qui sont pour lui, expérimentations à l'appui, « l'apanage exclusif de notre activité consciente mentale ». Il pointe là ce qu'il considère être l'erreur théorique mais subtile de Freud et en fait « la faiblesse majeure d'interprétation » du fondateur de la psychanalyse. Mais cet erreur centrale de Freud, aux yeux de L. Naccache, a des conséquences non négligeables sur la thématique qui anime ce travail autour de l'inconscient. En effet, dès lors que l'on considère le déplacement de ce qui relève de l'inconscient dans la psychanalyse vers le conscient dans les neurosciences, il faut considérer que ce qui articule la subjectivité en neurosciences relève de la conscience. Ainsi, le sujet tel qu'il est décrit par la psychanalyse se retrouve déplacé vers la conscience en neurosciences. L. Naccache considère que « ce piège logique, qui résulte lui aussi de l'oubli de l'asymétrie entre

¹ NACCACHE L. *Le nouvel inconscient, Freud Le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, « Poche », Paris, 2009, p. 422.

le singulier de notre conscience et le pluriel non unifié de notre vie mentale inconsciente, permet de blanchir le sujet conscient et de faire passer cette intention consciente comme une intention inconsciente ! »¹. Ainsi, non seulement :

- La singularité réside dans la conscience et l'inconscient est le lieu de l'universalité mais aussi,
- La responsabilité du sujet n'est pas à cacher *dans* un inconscient qui, de fait, déresponsabilise le sujet de ses actes.

Le déplacement qu'opère cet auteur induit un renversement complet de la position du sujet. Par ailleurs, il souligne que l'on ne peut épargner le sujet de ses intentions sous le prétexte fallacieux que ces dernières lui seraient dictées de façon inconsciente. Ainsi, alors que les psychanalystes cités plus haut, dénonçaient la déresponsabilisation des sujets par les très « pratiques » déterminismes biologiques, L. Naccache, dénonce le tout aussi « pratique » déterminisme inconscient.

Cela étant, le sujet de l'inconscient glisse vers un sujet de la conscience, soumis certes à des effets de sa vie mentale inconsciente. Pour autant, l'intentionnalité du sujet, ses possibilités de développer des stratégies (autrement dit, la capacité de mettre en relation plusieurs éléments de la vie mentale afin d'en faire une synthèse et en extraire un comportement) sont définitivement exclues de l'inconscient et attribuées à la conscience. Le sujet de l'inconscient, ainsi vidé de ce qui l'anime, crée d'une part un inconscient sans subjectivité, et d'autre part, un sujet qui *est* uniquement conscient.

Mais cette position, outre « la démonstration du caractère erroné de nombreux contenus théoriques du message freudien »², vient d'après L. Naccache, faire émerger ce qui, en revanche est le « joyau inestimable » de la construction freudienne. En effet, si L. Naccache considère l'Œdipe, la sexualité infantile, l'impact de la petite enfance comme des erreurs ou des aspects à nuancer, il constate néanmoins que le « rôle vital de l'interprétation consciente de l'économie psychique de l'humain » est une conception freudienne à conserver. En effet, en revenant à la « pertinence dans la réalité psychique des patients et de leurs analystes », il considère que les propositions des neurosciences et les démentis qu'elles imposent aux théories psychanalytiques, permettent cependant de maintenir les effets du travail thérapeutique. Il avance ici ce qui prend une importance toute particulière aux yeux de cet auteur : le phénomène de croyance. Ainsi, d'après lui, « le seul facteur fondamental pour l'efficacité du travail analytique est la capacité du psychothérapeute et du patient à accorder une certaine croyance aux interprétations qu'ils manipulent ensemble ». A ce titre, ce sont toutes les théories psychanalytiques qui s'insèrent dans la relation entre le thérapeute et son patient : tout ce qui relève de l'interprétation des rêves, des lapsus, des références au vécu infantile, aux désirs inconscients, ne sont que chimères et croyances. Mais L. Naccache n'y voit pas là une critique : s'il est clair pour lui, que la psychanalyse en tant que théorie, n'a aucun ancrage scientifique, ce sur quoi elle s'attarde, c'est-à-dire la réalité interne, a son importance pour l'individu. Il est donc important de s'y attacher, de la travailler mais il faut, pour lui, n'accorder aucun crédit scientifique à ce qui se passe dans l'échange entre patient et thérapeute. Par ailleurs, il faut ajouter à cela, que l'intérêt porté à cet échange ne se limite qu'aux aspects conscients de cette rencontre : une interprétation

¹ *Ibid.*, p. 425.

² *Ibid.*, p. 427.

s'utilise au niveau conscient. Elle n'offre pas une lecture d'un phénomène inconscient, mais une fiction consciente à laquelle adhèrent le psychanalyste et le patient.

L. Naccache n'y voit pas là un risque de dérive : les deux protagonistes s'accordent *consciemment* sur cette fiction. Mais cet auteur va plus loin : il utilise ce « joyau inestimable » pour affirmer que dans l'économie psychique, il est « vital » d'élaborer des croyances, des fictions auxquelles le sujet adhère. C'est d'ailleurs ainsi qu'il justifie et défend l'existence de la psychanalyse. Il considère que si l'on veut agir sur la pensée et la vie mentale du sujet, il faut effectivement considérer ces phénomènes de croyances et agir sur eux. Dans ce cadre, le travail de la psychanalyse peut apporter un mieux-être au patient. La psychanalyse n'a donc aucune ramification avec la science mais sa pratique peut être utile (et donc soutenue) si elle est abordée comme une science de la fiction. Les « contenus analytiques [doivent être considérés comme] des principes fictionnels qui font sens ici et maintenant dans l'interaction d'individus soumis à une culture, un mode de vie et une histoire communs »¹.

Au regard de ces changements d'axiomes, les conséquences sont multiples :

- Cliniques d'abord avec le fait que « la connaissance analytique n'existerait [...] nous semble-t-il, que comme fiction mentale consciente ». Tout le matériel utilisé par la psychanalyse est ici réuni en une invention n'ayant aucune réalité scientifique objective, mais dont les modifications fictionnelles peuvent apporter un mieux-être au patient. Par ailleurs, le travail ne s'opère plus que sur la conscience, l'interaction consciente offre la possibilité de créer de nouvelles fictions plus confortables pour le patient jusqu'ici aux prises avec les fictions qu'il s'est créés.
- Théoriques ensuite : il n'y a pas lieu de chercher quelque objectivité dans la psychanalyse puisque ce sur quoi elle espère agir n'en a pas. Néanmoins, cela n'empêche pas de prendre au sérieux ce sur quoi elle opère et d'espérer l'objectiver. Et L. Naccache de souhaiter que les chercheurs puissent sans cesse « se mettre à jour sur ce que l'on pourrait appeler la réalité objective de la réalité psychique ».
- Éthiques, le patient est *entièrement* conscient de ses agissements. La seule présence de l'analyste permet désormais un « enrichissement de la faculté mentale » d'interprétation chez le patient. S'il n'est ni un guide ni un professeur, l'analyste est devenu un interlocuteur qui offre au patient la possibilité de modifier, repenser consciemment les fictions de sa vie mentale et certainement, d'après L. Naccache, d'en tirer une plus-value, un enrichissement subjectif conscient.

La position de L. Naccache est originale dans le paysage neuroscientifique. Elle l'est d'autant plus qu'elle répond aux psychanalystes qui considèrent que le sujet ne peut se dédouaner de sa position de sujet, de sa responsabilité en évoquant les pseudos déterminismes modernes que les neurosciences feraient apparaître. Chez L. Naccache, la démarche est identique mais elle vise cette fois-ci les déterminismes inconscients qui auraient, à ses yeux, le même effet déresponsabilisant que les déterminismes physiologiques. Le sujet ne peut s'abriter derrière les effets de son inconscient puisque désormais, c'est de sa conscience que l'on parle. Dès lors, ce sujet est responsable de ses faits et gestes, il n'y a pas d'inconscient qui les justifie. A ceci il faut ajouter cependant que les fictions qu'il invente, son fonctionnement neuronal conscient participent à ses faits et gestes.

Dès lors, il est possible de souligner toute l'importance que prennent les fictions, les interprétations et les croyances aux yeux de ce chercheur en neurosciences. Elles sont le « seul

¹ *Ibid.* p. 430.

niveau qui fasse réellement sens pour le sujet humain conscient ». L'interprétation fictionnelle consciente devient alors le seul lieu d'où peut s'inscrire le rapport au monde du sujet.

Pour L. Naccache, ces « FICs » (Fictions-Interprétations-Croyances) sont des créations cérébrales d'une remarquable *consistance* pour le sujet qui les invente. Il l'affirme d'autant plus qu'il constate, dans les expériences menées auprès des patients cérébro-lésés déjà décrits auparavant, que ces derniers sont capables d'affirmer des explications en contradiction complète avec la réalité objective. Autrement dit, le patient met du sens sur une situation (invente une interprétation de ce qu'il vit) alors même que le protocole de l'expérience exclut cette même interprétation. Il s'appuie donc sur les expériences de M.S. Gazzaniga et J. Sperry qui, chez des patients *split brain*, ont fait en sorte d'envoyer des informations différentes à l'hémisphère droit et gauche¹. Le corps calleux étant sectionné, les deux hémisphères ne communiquent plus entre eux et ne peuvent échanger sur les deux informations perçues afin d'en faire un consensus évocable à la conscience. Ainsi, sur un écran d'ordinateur, les chercheurs ont fait très brièvement apparaître l'injonction « WALK », de sorte que seul l'œil gauche puisse la percevoir et que donc, seul l'hémisphère droit puisse la traiter. L'hémisphère droit ne possède pas la capacité d'organiser le langage mais il « comprend » l'information sémantique et peut générer une action ensuite. M.S. Gazzaniga constate que son patient va en effet se lever et marcher. Pourtant, lorsqu'il interroge le patient sur les raisons d'un tel comportement, alors que l'hémisphère gauche n'a pas reçu l'information et que de fait, il n'a pas pu « échanger » à propos du WALK reçu par l'hémisphère droit, le patient va trouver une explication. La réponse parlée du patient s'organise donc dans l'hémisphère gauche sans que la raison objective de son acte (injonction perçue pleinement par l'hémisphère droit) soit intégrée à cette réponse. Il finit donc par inventer de toute pièce une raison à sa soudaine levée et ses quelques pas. Il le fait avec spontanéité et persuadé que la raison lui vient de sa réflexion consciente. Il crée donc un scénario (fiction), invente un sens à son acte (interprétation), il y adhère et ne la remet absolument pas en question (croyance).

Ce mécanisme, ici repéré chez des patients cérébro-lésés, peut, d'après L. Naccache, être généralisé aux sujets sains. Pour lui, « cette fiction qui est parfaitement contredite par la réalité objective n'en demeure pas moins une construction mentale d'une puissance autrement plus tangible et plus forte pour l'économie mentale du patient que la réalité "expérimentale" dont il est pourtant l'objet »². S'explique ici toute l'importance que prend, pour ce chercheur, ce qu'il nomme les FICs et la place prépondérante que prend également la conscience. Pour lui, elles sont le rapport que le sujet établit avec le monde. Et bien que précisément, elles ne soient pas une explication « véritable » du monde alentour, elles sont essentielles à la vie mentale du sujet qui les crée.

Il n'en oublie pourtant pas la dimension inconsciente (cognitivement parlant) de la construction de ces FICs. En s'appuyant sur le syndrome de Capgras ou « délire des sosies », L. Naccache décrit le déroulement d'une construction de FICs (Figure 20). Sans reprendre l'ensemble de ces processus, il convient de repérer ce qui alimente ici la recherche. L. Naccache pointe en effet, qu'il lui semble possible que des processus inconscients puissent intervenir dans la constitution des FICs, à la condition que ces derniers restent adossés à la conscience. Cette dépendance n'exclut pas voire induit une « utilisation de certaines propriétés de l'architecture fonctionnelle

¹ NACCACHE L., *De quoi prenons-nous conscience ?*, Manucius, Paris, 2013, p. 15.

² *Ibid*, p. 17.

cérébrale de la conscience par [ces] processus non conscient »¹. Pourtant, il ne s'agit pas de processus inconscients comme Freud peut les décrire tout au long de son œuvre. Pour L. Naccache, la conception freudienne reste « incompatible » avec ces hypothèses modernes. En effet, s'il considère plausible la mise en place de mécanismes inconscients lors de la construction de *sens* chez chaque sujet (sain ou pas), il souligne qu'il faut encore préciser le « fonctionnement de cette interprétation inconsciente ». Pour ce faire, il convoque ce à quoi S. Dehaene a consacré deux années de son cours au Collège de France (de 2011 à 2013) : les probabilités bayésiennes.

Appliquées aux neurosciences, ces dernières permettent de proposer un cerveau qui, outre le fait d'être d'une remarquable complexité biologique, chimique, architecturale, est aussi d'une grande efficacité lorsqu'il s'agit de calculer. Ainsi, le cerveau serait également un « statisticien ». La théorie bayésienne vient ici appuyer le fait que le cerveau est capable de créer des « évidence[s] qui quantifie[nt] la vraisemblance d'une hypothèse par rapport à toutes les autres »². Ainsi, le cerveau pourrait, notamment au niveau non conscient, faire une multitude de calculs afin de trouver la réponse la plus vraisemblable en termes de probabilités.

Ce travail « statistique » permettrait de faire émerger à la conscience uniquement la réponse la plus plausible à un stimulus : le nourrisson qui, alors qu'il a vu plus de balles jaunes que bleues dans la boîte transparente, est *surpris* de voir l'expérimentateur en extraire une bleue. Son cerveau a calculé que, statistiquement, la probabilité d'en sortir une bleue était moindre. Si le nourrisson ne formule pas une interprétation, l'idée de L. Naccache est que, dès que cela est possible, ce sujet en devenir le fera. En effet, dès lors que le cerveau opère un certain nombre de calculs statistiques, « il faut imaginer des constructions concurrentielles explicatives sélectionnées entre elles pour l'accès à la conscience à la lumière de leur puissance explicative, de leur "force de conviction" locale ». Le cerveau, avant l'accès à la conscience, aurait donc déjà calculé un ensemble de probabilités par rapport aux stimuli perçus. Selon l'application de la théorie bayésienne aux neurosciences, seule « l'évidence » (la solution la plus vraisemblable) va émerger à la conscience.

Mais son trajet ne s'arrête pas là : il y a tout de même, au niveau conscient, un « contrôle » de cette interprétation. Ainsi, grâce à un travail réflexif, le sujet peut remettre en question cette interprétation cérébralement et statistiquement caractérisée comme étant la plus plausible. C'est ce que L. Naccache nomme le « contrôleur de croyance ». Or, ce dernier opère certes en rapport avec la réalité effective du monde, mais il n'est pas infaillible du fait de l'adhésion du sujet à sa croyance. Ainsi, le sujet n'est pas conscient de tous ces processus. Dans cette approche, il ne « crée » pas l'interprétation comme sujet, il y adhère. Si cette dernière lui convient, il en devient l'agent et se considère en être le créateur. Si cette adhésion n'est pas remise en question, ou démentie par une réalité objective, le sujet ne corrige pas sa croyance et la maintient.

¹ *Ibid.*, p. 24.

² DEHAENE S., *Introduction au raisonnement Bayésien et à ses applications*. Cours au Collège de France, Paris, 2012.

Étapes	Processus cognitif associé	Caractère conscient ou non
Étape 1	Dissociation entre familiarité (-) & identification (+)	Non conscient
Étape 2	Génération de l'interprétation : «c'est un sosie»	Non conscient
Étape 3	Accès à la conscience & support de croyance	Conscient
Étape 4	Déficience du «contrôleur de croyance»	Conscient
Étape 5	Non-corrrection & maintien de la FIC (fluctuations & accès partiel +/- possible aux informations extérieures)	Conscient +/- accès à d'autres FICs inconscientes ou conscientes

FIGURE 20 : Les « cinq étapes supposées dans la genèse et la fixation du délire des sosies »
Le syndrome de Capgras est caractérisé par le fait qu'un patient qui en souffre peut reconnaître, identifier la personne qu'il connaît depuis parfois des années mais ne ressent aucune familiarité à son égard. Elle lui est étrangère. Il va alors résoudre le paradoxe entre la reconnaissance physique et l'absence de familiarité par l'interprétation suivante : « c'est un sosie ».

NACCACHE L., *De quoi prenons-nous conscience ?*, Manucius, Paris, 2013, p. 41.

Ces aspects ne sont pas sans évoquer les discours de Lacan et le phénomène de croyance qui, s'il est décrit sur la base d'autres axiomes et hypothèses, en arrive aux mêmes constats. Les mécanismes décrits sont semblables et les deux approches ne semblent pas incompatibles :

- Tendance vitale à mettre du sens
- Adhésion à une croyance
- Difficile à démentir
- Possible maintien de cette dernière face à l'objectivité.

Cela étant, ce qui intéresse ici, se sont les effets des recherches en neurosciences sur l'inconscient dans sa globalité mais aussi sur la conception de ce qu'est un sujet.

Chez L. Naccache, il existe donc bien un écart important entre la réalité objective (que la science décrit) et la réalité psychique (que le sujet se construit). La notion de vérité, chère à Lacan, est ici maintenue « du côté de » la réalité du monde et ne franchit pas la frontière de l'intime. Néanmoins, les vérités que s'invente le sujet sont à prendre au sérieux non pas dans un cadre scientifique, à moins de n'en chercher que les fondements objectifs, mais dans un cadre subjectif car elles importent pour ce même sujet. La psychanalyse devient donc intéressante car elle accueille ces inventions subjectives. Cela étant, elle n'est donc de fait, pas scientifique, et son *principe* serait celui d'inventer *avec* le patient. Le travail s'opère donc dans le monde des représentations et de l'imaginaire où « l'invention qui fait sens » est l'unique lien au monde. Ceci n'est pas sans évoquer, en y ajoutant quelques nuances, la suggestion pourtant bannie par Freud dès lors qu'il renonce à l'hypnose et met en place le dispositif analytique.

Cependant, si la réalité psychique est le seul et unique rapport au monde du sujet, il ne s'agit plus de suggestion, mais de partage de deux réalités subjectives. Puisqu'inventer est la seule façon d'être au monde, alors il ne s'agit plus de suggérer mais plus trivialement, de partager son rapport au monde. De ces réalités psychiques qui se rencontrent, possiblement liées l'une à l'autre dès lors que la rencontre opère, seul l'ancrage dans la réalité objective est absent. Ce qui est alors dit entre ces deux réalités psychiques n'est absolument pas en lien avec la vérité du monde, elle en est coupée : c'est une vérité isolée. Mais puisque c'est la seule possible, elle en

devient essentielle. En l'occurrence, il faudrait parler de deux vérités isolées qui se rencontrent pour permettre à l'une de se modifier suffisamment et permettre au patient de mieux vivre avec lui-même.

Un autre aspect a toute son importance : les mécanismes décrits par Freud et catégorisés *dans* l'inconscient seraient, pour L. Naccache, à replacer *dans* de la conscience. Les mécanismes inconscients restent très présents dans l'esprit de ce chercheur, mais ceux qui touchent à la subjectivité ne peuvent se passer de la conscience qui garde d'ailleurs une place prépondérante chez les neuroscientifiques.

Un dernier aspect s'avère riche pour la suite de la recherche : il y a, dans le fonctionnement cérébral (auquel il faut ajouter la dimension subjective afin de ne pas le limiter à l'organe), une persistance sans faille à créer du sens même si ce dernier n'est qu'une fiction. Pour expliquer les mécanismes de cette tendance, il est possible non seulement de s'appuyer sur l'objectivité mathématique de la théorie bayésienne ; mais aussi, sur l'imagerie cérébrale puisqu'elle semble également pouvoir être localisée, en ce qui concerne son expression langagière, dans l'hémisphère gauche.

c/ Articulations modernes de la problématique : le méridien de l'inconscient

Avant d'en venir à la subjectivité qui fera l'objet d'une étude détaillée grâce aux nouvelles théories générales du cerveau, il convient, à mi-parcours, de focaliser l'attention sur les perspectives qu'offrent les travaux qui précèdent. En effet, au regard des définitions faites de l'inconscient aussi bien en neurosciences qu'en psychanalyse, de ses limites, ses fondamentaux, ses corollaires (conscience et métacognition) et enfin des différentes constructions théoriques modernes de l'inconscient, il est désormais possible de poser les interrogations qu'engendrent cette mise en tension. La problématique est de savoir si ces deux inconscients et leurs multiples définitions et nuances peuvent s'interroger mutuellement ; de savoir également s'ils peuvent conjointement interroger les savoirs établis et enfin, si de ces interrogations peuvent émerger des conceptions nouvelles, sinon ouvertes, de l'inconscient comme phénomène unique. A noter d'ailleurs qu'une telle problématique ne peut se départir de ce qui fonde l'inconscient de part et d'autre, de ce à quoi il est lié et de ce qu'il est sensé engendrer. Pourtant, afin de ne pas se diluer dans des considérations hasardeuses et générales, elle se doit de conserver comme point de repère, comme méridien, l'inconscient. Cette recherche doit donc désormais être fondée par une série de questions que le travail préalable finit par imposer.

1. Limites aux inconscients

Pour résumer, il convient de reprendre les *dénominations* rencontrées jusqu'alors à propos des inconscients :

- L'inconscient cognitif :
 - Connectivité (connexions latentes dont le sujet ne peut prendre conscience car « cette connaissance [telles les règles grammaticales, différentes de celles de l'arithmétique], stockée dans les connexions, n'est tout simplement pas au bon format »),
 - Configuration d'activité distribuée (codage dans des groupes de neurones mais l'information n'est pas condensée et donc pas amplifiée),

- Système fonctionnellement disconnecté (respiration, etc.),
- Traitement subliminal (« pure invention du psychologue qui [...] joue des tours au cerveau »¹),
- L'inconscient possiblement conscientisable, soit le préconscient,
- L'inconscient des profondeurs, repris par P. Buser qui serait « psychanalytique mais élargi à la sphère émotionnelle et affective »²,
- L'inconscient dit freudien, celui qui depuis le début, renvoie à ce qui a subi le refoulement, soit l'*automaton* de Lacan, déterministe, porteur des répétitions du sujet,
- Le troisième inconscient de Freud, l'inconscient issu de la réorganisation incessante des traces pour F. Ansermet et P. Magistreti, soit la *tuché* de Lacan, créatrice, porteuse de l'innovation subjective,
- L'inconscient réel de Lacan repris par C. Soler, c'est-à-dire un inconscient définitivement isolé du langage, un inconscient qui *échappe* au sujet de l'inconscient,
- Voire la conscience, notamment dans la lecture que fait L. Naccache de l'inconscient freudien.

A celles-ci pourraient s'ajouter celles auxquelles font référence F. Ansermet et P. Magistreti en citant J.-A. Miller et qui se croisent avec les définitions précédentes : l'inconscient répétition opposé à l'inconscient sujet ou encore l'inconscient transférentiel opposé à l'inconscient réel³. Les dénominations sont multiples et recouvrent les diverses caractéristiques de l'inconscient ; chacune d'elles ayant été constatée par l'expérience objective ou clinique. Néanmoins, cette diversité peut être entendue comme une diversité de *fonctions* de l'inconscient. Par fonction, il faut y entendre les divers rôles que joue l'inconscient comme élément essentiel de la vie mentale. Cela vaut aussi bien pour l'inconscient cognitif que freudien. Or, ces derniers sont très divers et très éloignés alors qu'ils sont regroupés sous la dénomination « inconscient ».

Il est donc possible d'opérer une *réduction* de ces multiples inconscients évoqués jusqu'ici. La diversité des fonctions que ces dénominations définissent ne doit pas être oubliée, mais cette étape permet de poser, dans un premier temps, une clarté nécessaire. De plus, cela dessinera également les contours de l'inconscient en définissant ce qu'il n'est pas mais aussi les dénominations qui s'opposent.

Sur la base des éléments rassemblés jusqu'alors et sur la base de cette réduction de principe, il faut désormais faire émerger une première différence fondamentale à propos des inconscients. Elle s'organise autour d'une question sur laquelle les auteurs cités précédemment, et ceux dont il sera question plus loin, reviennent inévitablement dans leurs travaux : l'inconscient évoqué participe-t-il à l'apparition d'une subjectivité ou pas ?

A ce titre, toutes les fonctions qu'il remplit de façon automatique ou réflexe ne semble, en effet, pas faire partie de ce qui, dans l'inconscient, révèle la subjectivité. De prime abord, l'inconscient cognitif basé sur le calcul probabiliste, aussi complexe soit-il, ne prend pas non plus les atours de la subjectivité. Il s'apparente davantage à des mécanismes basés sur des codes neuraux qui reçoivent, trient, encodent, amplifient ou pas l'information. Mais, à ce jour, ces étapes sont considérées en neurosciences comme des automatismes universels et qui opèrent

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p. 265.

² BUSER P. *L'inconscient au mille visages*, Odile Jacob, Paris, 2005, p. 20.

³ ANSERMET F., MAGISTRETI P., *A chacun son cerveau, Plasticité neuronale et inconscient*, Odile Jacob, coll. « Poche », Paris, 2011, Notes n°26, p. 225.

sans liens avec la subjectivité. Encore une fois : cette position est certes répandue mais elle ne dispense pas les chercheurs d'une prudence certaine concernant cet inconscient. Ils considèrent en effet souvent, que la recherche est trop récente pour postuler définitivement que l'inconscient qu'ils découvrent, n'intervient en rien dans la construction subjective de la personne.

D'un autre côté, l'inconscient freudien renferme précisément *tout* ce qui constitue la subjectivité. Si la conscience n'est pas ignorée, elle est relayée au rang de vecteur de ce même inconscient ; vecteur qui alimente cet inconscient (*tuché*), vecteur qui le bride (*automaton*), vecteur par lequel cet inconscient peut s'exprimer (par la parole consciente) mais vecteur qui n'entraîne précisément pas une *prise de conscience*. Cet inconscient, puisqu'il reste ignoré de la conscience, *est* le lieu de résidence du sujet qui s'ignore à lui-même. Ainsi isolé de la conscience mais aussi de tout ce qui, du cerveau, relève de l'organe biologique, c'est un inconscient qui n'a pas d'ancrage objectif. Il apparaît comme isolé de la réalité extérieure, mais il est omniscient en ce qui concerne la vérité du sujet, c'est-à-dire, ce que le sujet *est*, ses choix, ses désirs, ses passions etc. A ce titre, peu importe aux psychanalystes les liens biologiques de cet inconscient ; ils considèrent avec Lacan qu'il n'y en a pas. Pour eux, l'essentiel est donc de savoir déchiffrer cet inconscient par les manifestations que ce dernier laisse parfois entrevoir. Le langage devient donc un support pour ce déchiffrement, les actes (parfois manqués) également ou encore les symptômes.

Cette première limite n'est, en soi, pas une limite de l'inconscient mais une limite structurale entre les dénominations de l'inconscient. Il n'y a cependant pas d'impossibilité à voir ces deux inconscients cohabiter : ils ne se « rejettent » pas. Mais malgré les progrès fait en neurosciences, l'inconscient semble bien se diviser en deux fonctionnements distincts : une dimension opératoire de traitement de l'information dans laquelle domine le calcul statistique et les probabilités ; une dimension intime et singulière dans laquelle domine la construction incessante mais aussi les impasses de la subjectivité.

Cette limite, davantage structurale, semble alors résonner comme une évidence : l'inconscient cognitif et l'inconscient freudien n'ont pas de liens *en tant* qu'inconscients. En effet, si la caractéristique principale de ces inconscients, en psychanalyse et en neurosciences, est de n'être pas conscients, leurs fonctionnements et surtout leurs effets diffèrent profondément. Le premier écueil à éviter serait donc celui de tenter une dialectique entre les deux inconscients sur la base erronée de la sémantique : ce n'est pas parce qu'ils sont tous deux nommés « inconscient » qu'ils sont pour autant liés. De plus, cela a été vu, leurs fonctions sont fondamentalement distinctes. Même à prendre en compte cette dénomination commune d'inconscient, ce qu'elle renferme diffère si profondément qu'opposer ainsi les deux inconscients apparaît dès lors comme un *non-sens*. De prime abord, l'un et l'autre n'abordent pas les mêmes aspects de la vie mentale. Ainsi, il n'est pas entièrement cohérent de convoquer l'inconscient freudien comme référence dans les travaux en neurosciences puisque c'est d'un tout autre domaine de la vie mentale dont il s'agit. L'inverse, plus rare, ne l'est pas davantage. La première délimitation des contours de l'inconscient se situe donc en ceci que l'un, l'inconscient cognitif, relève de mécanismes universels et communs à tous les êtres humains (et une partie du règne animal), l'autre, l'inconscient dit freudien, englobe tout ce qui chez l'être humain relève de sa singularité, de l'intime et de son unicité. Poser la question en termes de lien à la subjectivité permet donc de repérer clairement ces différences et d'affirmer que les liens entre les deux inconscients ne sont pas possibles en l'état. Cela indique donc que si une telle mise en tension était faite, elle devrait reposer sur d'autres axiomes que ceux évoqués ici.

De plus, une autre limite s'impose : la position actuelle de nombreux chercheurs reste radicale. Elle peut être ainsi énoncée : si l'inconscient cognitif ne se limite qu'aux fonctions qu'ils lui ont été attribuées jusqu'à présent, la subjectivité n'en fait pas partie et se situe donc dans la conscience. De plus, l'inconscient freudien ne réalisant ni les fonctions de l'inconscient cognitif ni celles de la conscience, il n'existe pas ou bien, il reste à découvrir scientifiquement. Et pour finir, cette dernière possibilité semble d'emblée exclue par les psychanalystes eux-mêmes. Ainsi, le débat, s'il se limitait aux positions classiques des deux disciplines, serait définitivement clos car, quand bien même les neurosciences réviseraient leur position du fait de découvertes objectives démontrant l'inconscient freudien, les psychanalystes répondraient que cela est impossible puisque cet inconscient n'est pas objectivable. Les deux approches génèrent donc inévitablement une aporie qui met en échec toute tentative de dialectique. Cette seconde limite relève donc davantage des positions prises, selon une logique théorique, pratique et éthique qui a toute sa légitimité, mais qui entraîne immédiatement vers ce qui s'apparente à une tautologie, tautologie dont l'issue ne semble pas saisir les subtilités de la recherche contemporaines de part et d'autre.

Cette limite se trace d'un point de vue épistémologique. En effet, il faut rester vigilant au discours dans lequel s'opère la recherche. Il convient d'être attentif aux effets de ces discours qui parfois ont pu et peuvent encore figer le travail autour de ce concept qu'est l'inconscient. C'est ce que la première limite définie plus haut fait d'emblée apparaître. Il est important de savoir « d'où » le discours s'évoque et dans qu'elle démarche il s'inscrit. Cela a été fait précédemment, il convient désormais d'en repérer les effets. Si la spontanéité des réactions parfois épidermiques (de part et d'autre) dépend souvent des habitudes du milieu dans lequel on se meut, l'ignorance peut parfois aussi induire des dérives. Ainsi, la troisième limite, contrairement à la seconde qui serait structurale, apparaît comme discursive. Elle s'opère dans le cadre d'une opposition de positionnement de ceux qui font ces disciplines. Le débat pourrait ainsi rapidement être condensé en des termes caricaturaux (mais qui décrivent encore certains positionnements) :

- Si l'objectivité de l'expérimentation est le seul axiome, alors toutes les distinctions faites à propos de l'inconscient décrit par Freud et ses successeurs, sont nulles et non advenues.
- Inversement, s'il ne s'agit pas d'un inconscient qui évoque la vérité singulière de chaque sujet, alors cet inconscient n'a pas d'intérêts thérapeutiques, épistémologiques et théoriques.

Au-delà des éloignements fonctionnels décrits dans la première limite, cette seconde limite, bien qu'elle s'y réfère, dépasse ce premier champ. Ainsi, une partie de la littérature scientifique se fait sur cette modalité qu'est l'objectivité. A l'inverse, la position dominante en psychanalyse est qu'en effet, ils sont si différents, les neurosciences ont si peu pris la mesure de ce qu'est l'inconscient freudien, que les faire se conjoindre est vain. Le premier aspect essentiel retenu de part et d'autre est donc celui de deux inconscients distincts *par principe*. Leurs fonctions ne seraient pas identiques, leurs buts non plus. De même, la façon dont chacune des deux approches les décrit souligne des différences : sachant que, de l'aveu même des psychanalystes, l'inconscient freudien n'a pas de base neuronale, il se différencie d'emblée de son acolyte. Sachant qu'il n'a pas de « bases neurales », pour les neuroscientifiques, ce dernier n'existe pas. Concernant l'inconscient cognitif, sachant qu'il n'a pas de « bases subjectives »,

il existe peut-être mais n'a pas d'intérêt pour la psychanalyse mais, à l'inverse, sachant qu'il est le seul objectivable, il est le seul inconscient qui vaille.

Les contours de l'inconscient se dessinent donc grâce à la recherche elle-même : si la première limite s'en réfère à la subjectivité, la seconde s'ancre dans le rapport « historique » de la science à l'objectivité. L'inconscient pourrait donc bien être un mécanisme objectivable par l'imagerie et les mathématiques d'une part, et impossible à traiter, si ce n'est pas un travail de parole, d'autre part. Cette distinction se comprend d'autant mieux au regard de la première limite posée précédemment.

A ce titre, elle dépasse la « simple » dimension discursive et s'inscrit dans un véritable rapport au savoir : les méthodes cartésiennes sont-elles les seules à pouvoir établir un savoir sur l'inconscient ? Inversement, la psychanalyse est-elle la seule discipline à pouvoir rendre compte d'une dimension subjective dont la résidence principale serait l'inconscient ? A l'heure actuelle, les réponses se trouvent grâce à la première différence établie plus haut : chacune des deux disciplines répond, à quelques exceptions près, par l'affirmative à la question qui lui est posée. Bien entendu, cela implique que les deux inconscients soient toujours différenciés et que les positions respectives soient maintenues quant à l'objectivité.

En considérant ces deux « frontières » de l'inconscient, la recherche semble en arriver à une rupture : l'inconscient dit cognitif, puisqu'il ne participe pas à la construction de la subjectivité, peut être étudié objectivement et uniquement par la science ; l'inconscient freudien, puisqu'il n'a aucun ancrage dans la réalité matérielle du monde, ne relève pas de l'objectivité scientifique et ne peut être abordé que par ceux qui se réclament de la psychanalyse. Arrivé à ce constat simple et transparent, tous les conflits s'avèrent être inutiles. Les utilisations du concept d'inconscient freudien en neurosciences deviennent inutiles. Les espoirs de la « neuropsychanalyse » infondés et, sans aller jusqu'à cet extrême, les tentatives de mise en relation sont vaines. La querelle serait donc celle de « bouffons » non pas parce qu'elle oppose deux disciplines qui à terme peuvent cohabiter (tel que le lyrique et le comique), mais bien parce que les faire se rejoindre est une impossibilité absolue. La frontière entre les inconscients serait donc bel et bien fermée non seulement du fait des contraintes géographiques qui séparent ces inconscients (« fossé », « océans », « abymes »), mais aussi par ceux qui règnent sur ces espaces que sont l'inconscient cognitif et l'inconscient freudien. De même, la « barrière » du langage, qui initialement semblait pouvoir réunir ces deux inconscients, est un leurre qui ne fait que souligner davantage que tout les éloigne.

Toujours dans cette optique d'engager, malgré ces limites, une dialectique, il faut noter que ces positions radicales mènent à des impasses respectives. Il faut donc pouvoir les nuancer grâce notamment aux avancées faites de part et d'autre, aux découvertes concrètes et aux travaux actuels de certains chercheurs.

Ainsi, des limites qui tracent les contours *de* l'inconscient, se déduisent les incompatibilités *des* inconscients. Une troisième limite paraît voir le jour et semble tout aussi infranchissable. Elle se situe davantage sur un versant éthique. C'est celle des objectifs de la recherche sur l'inconscient et l'emploi qui est fait des connaissances accumulées. Sans reprendre les définitions académiques à la lettre, concernant l'inconscient cognitif, il se définit uniquement grâce à ce qui s'opère au niveau cérébral. Cet inconscient regroupe tous les calculs potentiellement réalisables par les neurones sous le seuil de la conscience. Ces calculs permettent de maintenir un ensemble de fonctions, sans que l'être vivant ait besoin d'y prêter

attention. Mais l'inconscient cognitif est également ce lieu de traitement de l'information venue du monde externe. Ainsi, il régule aussi bien le monde interne par l'échange constant d'information avec les organes du corps, que le monde externe avec une analyse massive et constante de l'information que les sens perçoivent.

Or, l'une des découvertes essentielles des neurosciences, c'est le degré de complexité des informations que cet inconscient peut traiter. Cette complexité participe du passage de l'être vivant possédant un inconscient cognitif à l'être humain. L'inconscient cognitif peut faire une multitude de calculs parallèles sur la base de stimuli dont l'analyse était, jusque-là, dévolue à la conscience. Cette analyse était considérée comme trop complexe pour être effectuée sous le seuil de conscience. Or, il n'en est rien. L'inconscient cognitif peut donc être entendu comme un ensemble de mécanismes neuronaux capables de faire, sans cesse et massivement, des calculs sur la base des informations qui lui sont envoyées par l'intermédiaire des sens et des autres organes du corps. Mais sa complexité en fait un élément qui différencie l'humain des autres primates, le fait de pouvoir articuler le langage sous le seuil de conscience également et le fait de participer à la prise de conscience aussi.

A ce titre, et si la fiction de l'homme-machine fait moins d'émules, il est possible de saisir pourquoi, à l'heure actuelle, tant d'efforts sont faits et de moyens débloqués pour réaliser un cerveau artificiel. En effet, puisque la puissance opératoire du cerveau humain repose, en partie, sur un ensemble de calculs probabilistes, il semble dès lors possible d'envisager une machine capable de faire ces calculs. Les effets de ces calculs sont, entre autres, l'organisation d'une partie de la vie mentale. Le pas vers une « machine qui pense » se franchit alors aisément. La logique actuelle repose donc sur l'espoir de pouvoir un jour reproduire les *codes* de cette vie mentale, sur la base des calculs que le cerveau peut effectuer. L'inconscient cognitif, considéré comme un calculateur remarquable, prend les « traits » d'un ordinateur auquel il faudrait donner les mêmes informations initiales pour qu'il donne ensuite les mêmes résultats que le cerveau. Le fonctionnement neuronal est ainsi pensé en termes d'algorithmes à déchiffrer, reproductibles et transposables à d'autres supports que le biologique, en l'occurrence le support informatique. Cet espoir, clairement revendiqué par les chercheurs, est cependant bien plus construit et établi que les premières tentatives des années 1950. La prise en compte de la complexité physiologique du cerveau comme organe, la découverte des capacités de l'inconscient cognitif et des particularités de la conscience, la participation discrète et prudente de l'apparition de la subjectivité font que l'objectif est envisagé sur du long terme avec néanmoins pour certains, des doutes quant à la possibilité de reproduire fidèlement la pensée humaine. Mais dans l'ensemble, ce projet semble recevoir une adhésion importante des scientifiques.

La psychanalyse s'oppose à cette conception. En supposant un inconscient indépendant de tout ancrage biologique, un inconscient dont la consistance se trouve dans la contingence de la rencontre et l'expression dans l'équivoque du langage, la psychanalyse déjoue toutes tentatives de recréer une conscience humaine, voire un sujet par le biais de l'informatique et plus généralement de la science. En mettant la subjectivité *du côté* de l'inconscient freudien, lui-même « inatteignable » si ce n'est dans la rencontre et l'écoute, elle se pose comme une fervente défenseuse de la singularité de l'être humain, loin de tout espoir de voir un jour une intelligence artificielle devenir *subjective*.

Les conséquences de ce positionnement vont jusqu'à la thérapeutique et les méthodes utilisées selon que l'on se réclame de l'une ou l'autre approche. Pour la psychanalyse, les limites de l'inconscient freudien sont relatives au sujet lui-même. Dès lors, il faut pouvoir accueillir dans

le soin, ces limites. Pour les neurosciences, les limites de l'inconscient cognitif sont neurologiquement déterminées et les difficultés que rencontrent les patients sont de l'ordre d'un dysfonctionnement cérébral. L'approche devient donc médicalisée dans le sens où la médecine moderne (cf. le sujet de la médecine de B. Falissard) vise à réparer l'organe sans se préoccuper de celui à qui il appartient.

Cette limite éthique et donc thérapeutique souligne également pourquoi les écarts épistémologiques entre neurosciences et psychanalyse deviennent si conflictuels. Les contours de l'inconscient entraînent ceux qui l'étudient dans le domaine de l'éthique. Les positions (comme A. Pellé le dit concernant ceux qui se réclament de la psychanalyse) que prennent alors les chercheurs induisent une certaine conception de l'être humain, une certaine défense de cette position, une certaine façon de penser la recherche sur l'inconscient. Se dessine donc ici une autre frontière de l'inconscient ; frontière qui ramène à la question de savoir ce dont il est porteur : contient-il une subjectivité dont il faut s'occuper ou est-il le fruit d'un fonctionnement organique naturel qu'il faut simplement rééquilibrer ? Le positionnement pris par les chercheurs induit et dessine cette nouvelle frontière *de* l'inconscient et *entre* les inconscients. Cela ne freine en rien les recherches respectives des deux disciplines mais marque davantage l'éloignement conceptuel à propos de l'inconscient, intensifie les oppositions entre les tenants de chacune des conceptions et recule le moment d'une éventuelle rencontre dialectique.

Ces principales limites sont donc des limites *aux* inconscients, *entre* les inconscients et à la dialectique qui pourrait s'articuler. Il convient donc d'en venir à ce par quoi la recherche peut malgré tout se renouveler et les perspectives qui offrent davantage de possibilités. La première limite impose que la position prise initialement soit éclaircie. La seconde permet de se souvenir que les nuances offertes par les découvertes récentes et les impasses actuelles des théories, sont certainement les supports les plus prometteurs quant à l'étude de l'inconscient. La dernière principale limite, qui amène aux conséquences éthiques de l'étude de l'inconscient, induit que soient questionnés les effets véritables d'une mise en tension dialectique.

2. Nuances de l'inconscient

Les inconscients sur lesquels s'effectue la recherche dans ces deux domaines se présentent donc comme fondamentalement différents. Ils décrivent chacun des mécanismes qui sont, en apparence sans lien les uns aux autres. Ils s'appuient chacun sur des méthodes d'études excessivement différentes. Ils génèrent une conception particulièrement incompatible de la pensée humaine, de l'être humain et de sa spécificité dans le règne animal : la subjectivité et la possibilité de *parler* d'un savoir sur soi. Désormais posées ces évidences qui éloignent définitivement les inconscients, que reste-t-il ? Certainement les *nuances*. Non pas celles que la série d'inconscients décrits plus haut suppose, mais celles qui émergent de part et d'autre de toutes ces définitions et constats sur l'inconscient.

Ces nuances s'imposent d'elles-mêmes et permettent de dépasser les impasses dans lesquelles mènent les premiers constats. Elles valent tout d'abord vis-à-vis de la position prise pour mettre en tension deux disciplines : si, comme le rappelle A. Pellé, la psychanalyse impose à celui qui s'en réclame un « positionnement », il convient d'apporter une nuance qui s'applique également à la science qui impose aux scientifiques une logique d'objectivité. Conserver ces positions respectivement légitimes ne doit pour autant pas empêcher les avancées des deux disciplines. Or, il apparaît désormais clairement que les découvertes faites d'un côté comme de

l'autre, en respectant ces positionnements initiaux, amènent à questionner ces mêmes positionnements. Cela se repère surtout sur un versant théorique et par rapport à la recherche dite fondamentale ; les méthodes et l'éthique sont également concernées. Ainsi, la première nuance à opposer aux limites décrites précédemment se situe dans le constat que la recherche apporte suffisamment de nouveautés et d'inconnues pour envisager une mise en tension des concepts utilisés de part et d'autre. Pour se faire, il faut pouvoir remettre en question les positionnements les plus radicaux afin, *a minima*, d'en questionner le bien-fondé mais surtout, de chercher ce qui vaut la peine d'être enrichi pour la psychanalyse comme pour les neurosciences. Le tranchant des approches ne s'en trouve pas émoussé puisqu'au contraire, il s'agit de les aiguïser sur les domaines où visiblement, elles sont encore en train de se construire. Les avancées faites sur l'inconscient rappellent d'ailleurs que la prise de position radicale, comme le consensus du reste, ne soit pas forcément un gage de pertinence. Ce qui semble l'être est davantage l'effervescence de la recherche sur ce domaine et la dynamique de découvertes qui apporte son lot de questions, *de remises en question* et de précisions.

La réduction des appellations de l'inconscient permettait donc un éclaircissement de cette dynamique foisonnante. Mais cette dichotomie maintenant clairement constatée et établie permet désormais d'en venir à ce qui peut être riche d'enseignements. La description précise de ce que sont ces inconscients, les travaux récents convoquant les deux disciplines et l'intérêt apporté aux fondamentaux de ces inconscients font effectivement apparaître des nuances qui relèvent non plus du positionnement, mais de ce qu'*est* l'inconscient structurellement, conceptuellement et structurellement parlant. Une fois les impasses de la problématique ciblées, ces multiples émergences subtiles, au cœur de la recherche, semblent questionner et interpeller aussi bien les neuroscientifiques que les psychanalystes. Les nuances apportent donc une réponse à la seconde limite dès lors que sont convoqués les différents aspects des conceptions de l'inconscient et non sa définition académique et générale. De même, ces nuances émergent des théories mais ne sont pas qu'un effet de discours, les expérimentations neuroscientifiques et la pratique clinique sont ce par quoi naissent ces nuances.

C'est ici que se déploie la dernière limite posée par l'éthique et les méthodes qui s'y rattachent. Un premier aspect est à souligner afin qu'il ne génère pas d'équivoque : les deux approches reposent sur une pratique auprès des patients et, cela a été vu, elles cherchent toutes deux des réponses aux problématiques des patients. Cette nuance reste fondamentale : l'une et l'autre opèrent dans le champ de la santé et visent une amélioration des symptômes. Le trajet pour y parvenir diffère néanmoins et les objectifs voire les « idéaux » de ces recherches respectives sont parfois éloignés. Pourtant s'il est cohérent que chaque chercheur défende l'éthique qu'il soutient, ce que les travaux sur l'inconscient apportent n'oppose pas les deux disciplines.

Ainsi, ces émergences de *nuances* essentielles pour saisir la complexité du phénomène inconscient, subvertissent de fait les discours aux reflets radicaux qui tendent vers une rupture. La rupture n'est pas une difficulté ou une impasse (cela a été vu, elle simplifie même de nombreux aspects), mais elle voile le trajet fait jusqu'à aujourd'hui par les deux disciplines qui étudient ce phénomène. Chacun de ces domaines se retrouve face à des apories ou du moins, face à des inconnues. Ces inconnues semblent être une des voies possibles pour raviver une démarche qui peut rapidement s'enfermer dans des constats trop brefs et de fait, ne pas rallumer ou entretenir « les foyers de la recherche » fondamentale. Enfin, elles sont également l'opportunité pour les chercheurs de se confronter aux mêmes questions que le patient pose. La lecture proposée par l'une et l'autre des symptômes est certes différente mais l'étude sur

l'inconscient semble proposer que les déterminismes de ces mêmes symptômes puissent être abordés simultanément et de diverses façons. C'est d'ailleurs bien l'éthique qui impose aux deux approches d'entendre les différentes causes possibles. Puisque c'est lui qui enseigne, puisque ce sont ses symptômes qui permettent que se précise la recherche et donc l'éventuelle explication, il convient de saisir que la problématique peut avoir diverses origines et que ces dernières peuvent être dialectiques entre elles. La conjonction entre l'organisation neuronale, l'inconscient et la subjectivité peut être, à ce titre, éclairante.

Une dernière précision s'impose : la volonté n'est pas d'appuyer l'argumentaire sur la reprise des éléments qui, dans les théories neuroscientifiques, renvoient à la conception psychanalytique de l'inconscient ou du sujet et inversement. En effet, de tels travaux où les conceptions se rencontrent, ont déjà été fait : G. Pommier a effectué un travail conséquent afin de démontrer *par les neurosciences*, le bien-fondé de la psychanalyse et de ses théories. De même, le trajet inverse est possible et renvoie au travail de L. Naccache qui a mis à l'épreuve des neurosciences, l'inconscient freudien. Cet auteur prend d'ailleurs, au final, une position singulière dans le champ de la recherche. Par ailleurs, cela a été vu, des chercheurs proposent de multiples « voies d'accès », souvent riches d'enseignements. Toutes ne visent pas un consensus (comme la « neuropsychanalyse »), mais opèrent des rapprochements qui permettent désormais de revenir à la notion d'Inconscient.

La volonté est de conserver comme méridien, l'inconscient et de déceler ce qui, chez l'une comme l'autre, dans les découvertes récentes de la science et dans celle de Freud et Lacan, nous permet de dessiner d'autres contours à l'inconscient, voire à la subjectivité. Autrement dit, ce qui, de cet ensemble de travaux (académiques ou non) maintenant rassemblés, nous donne des éléments de compréhension tangibles du fonctionnement de l'inconscient dans sa globalité, qu'il soit le fruit de calculs d'ensembles neuronaux ou le socle de la subjectivité. Il ne s'agit donc pas d'une comparaison qui se conclurait par une hiérarchie des théories mais bien d'une mise en tension de ces théories afin de saisir ce qui peut émerger de nouveau. Le développement des théories générales du cerveau permettra par la suite de prolonger cet effort vers la subjectivité proprement dite.

Autour de quoi peut alors s'organiser une réflexion moderne sur l'inconscient ? Quelles sont les *nuances* qui ouvrent à la dialectique ? Le premier aspect est précisément celui des positionnements *classiques* le concernant et qui, pragmatiquement, mènent à ces frontières closes. Même ces définitions classiques, parfois appuyées par les défenseurs de positions radicales, ouvrent sur des inconnues.

C'est par l'inconscient cognitif que viennent les premières nuances : c'est un espace de traitement de l'information, d'aiguillage de cette dernière, d'amplification pour la faire accéder à la conscience, d'inhibition pour que toutes les autres, tout en étant traitées, restent sous le seuil de la conscience. C'est aussi un lieu de l'acte puisque diverses actions ou réactions sont engendrées par ces traitements pourtant *inconscients*. Les FICs de L. Naccache ont également un ancrage dans cet inconscient. Néanmoins, en neurosciences, cet acte ne relève pas de celui qui l'effectue, il est le fruit de calculs et n'est pas « subjectivé », autrement dit, il ne relèverait pas d'un choix volontaire du sujet humain.

Mais, par l'intermédiaire de l'inconscient cognitif, les neurosciences ne reculent pourtant pas devant cette question de l'*agir*, aussi bien en acte qu'en pensée. Elles conçoivent désormais des modèles dans lesquels cet inconscient « calculateur » participent à ce qui construit un choix,

une décision etc. L'inconscient cognitif dans sa complexité finit par poser comme questions aux scientifiques : se peut-il que, *dans* cette masse de calculs, s'immiscent des données qui relèvent du vécu du sujet, de ce qui le constitue, de ce qui induit une réponse plutôt qu'une autre ? Si spontanément, l'inconscient est considéré comme un lieu répondant à des mécanismes simples, l'accumulation de ces derniers et leurs interactions engendrent la question d'un inconscient qui influe sur la vie mentale. Il ne s'agit pas là d'un inconscient aux profondeurs sombres, mais bien d'un lieu où se croisent tant d'informations que certaines relèvent, non pas d'un traitement acéphale de l'information, mais bien de considérations subjectives influant sur ce traitement. Ainsi, un même stimulus, aussi simple soit-il, peut engendrer différentes réponses dès lors qu'il évoque, chez tel ou tel sujet, un lien spécifique. L'inconscient cognitif peut accueillir cette spécificité non seulement dans sa structure mais aussi dans ses effets sur l'accès à la conscience. Autrement dit, ce que les neurosciences montrent c'est que l'inconscient est un lieu où s'opèrent de multiples calculs et que ces derniers dépendent de diverses modalités qui prises une à une relèvent de l'universalité mais dont l'agencement peut faire émerger une singularité.

Les neurosciences décrivent donc un fonctionnement de l'inconscient qui implique *in situ*, que des éléments propres à la personne puissent éventuellement émerger. Les chercheurs sont d'ailleurs de moins en moins sourds à cette particularité de leur recherche sur la vie mentale. Si la subjectivité ne saurait être actuellement une variable définitivement contrôlable, ils ne l'ignorent plus. Elle est de fait, essentielle à toute étude prétendant résoudre les questions sur l'inconscient ou la conscience. Ainsi, même dans la définition la plus académique de l'inconscient cognitif apparaissent des nuances importantes. Or, l'intérêt est de comprendre ici que cette nouveauté découle des découvertes scientifiques elles-mêmes. Cette déduction n'est pas pleinement étudiée par les neurosciences mais elle ne peut désormais être rejetée puisque c'est des résultats expérimentaux qu'elle émerge. Par ailleurs, les travaux, déjà évoqués, qui s'intéressent davantage à des phénomènes plus globaux de la vie mentale comme le bonheur, l'altruisme ou la sérénité ont vu le jour depuis quelques années. R. Davidson et M. Ricard collaborent depuis la rencontre du chercheur en neurosciences avec le chef spirituel tibétain. L'intérêt de ces études, dans le cadre précis de cette recherche, réside dans la prise en compte de la volonté subjective pour alterner les états conscients¹. Si ces recherches n'en sont qu'à leurs débuts, elles soulignent l'intérêt des neurosciences pour les effets de la subjectivité sur les changements cérébraux. L'inconscient peut donc participer à ces modifications.

Cet aspect semble créer une ouverture là où, précédemment, la scientificité faisait rupture. S'il n'est pas observable objectivement, l'inconscient existe-t-il ? L'inconscient cognitif répond à cette exigence, l'inconscient freudien, non. A. Pelle repère que cette position était radicale il y a quelques décennies. Mais elle note qu'elle l'est effectivement moins aujourd'hui. Elle considère à ce titre que l'inconscient cognitif prendrait alors une « valeur de fourre-tout »². Les définitions qui précèdent ne semblent pourtant tendre ni vers un abandon de l'objectivité, ni vers une définition *globalisante* de l'inconscient cognitif. Au contraire, il semble que la prudence ait effectivement pris le pas sur le positivisme triomphant du siècle dernier pour laisser place à une approche circonspecte de l'inconscient. Quant à s'en servir pour y « mettre » tout ce que l'on ne maîtrise pas encore, il apparaît également que l'effort des neurosciences est, plus subtilement, d'extraire ce qui, *dans l'inconscient*, relève de l'inconscient, de la vigilance, de

¹ HEDRICH P. *Matthieu Ricard* : « *Changer votre esprit, changer le monde* », L'Obs, 26/02/2016.

² PELLE A., *Le cerveau et l'inconscient*, Armand Colin, Paris, 2015, p. 83.

l'attention, de la conscience, du réflexe etc. La complexification peut donner une impression de « surcharge » mais la démarche est précisément inverse : classifier les phénomènes pour les définir où les situer notamment par rapport à leur existence consciente ou pas. Cette complexification devient une richesse au même titre que la complexité intrinsèque aux calculs effectués dans l'inconscient et leurs interactions. Dans chacune de ces spécificités liées à l'inconscient apparaît la possibilité que le mécanisme inconscient ne soit pas entièrement et uniquement automatique. Dit autrement, si le déroulé neuronal est un mécanisme physiologique, ce qu'il génère et ce dont il dépend laissent une possibilité à la subjectivité de s'y exprimer. En termes d'inconscient : dans sa structuration fonctionnelle et à ce jour, l'inconscient cognitif n'empêche pas l'émergence de ce qui est contenu dans l'inconscient freudien.

Concernant l'inconscient freudien précisément, sa scientificité est souvent défendue par des discours sur l'impossibilité de l'objectiver. Cela a été vu avec les discours de Lacan ou lorsque furent décrites les évolutions de ce concept chez Freud et Lacan. Dans tous les cas, la tendance est celle d'une rupture phénoménale entre les outils de la science et l'inconscient freudien. L'idée dominante est donc celle que Freud avançait déjà : c'est l'expérience clinique, l'écoute, « l'entendre »¹ qui fonde l'inconscient freudien. Cette tendance toujours actuelle oriente donc vers une fin de non-recevoir et clôt le débat. C'est que J.-D. Nasio confirme en signifiant qu'à son avis « si l'inconscient existe, il ne peut exister qu'à l'intérieur du champ de la psychanalyse, et plus précisément à l'intérieur du champ de la cure »². Cela est compréhensible dès lors que la référence est celle, décrite à plusieurs reprises, de l'approche académique de l'inconscient freudien.

L'objectivité pose une limite à cet inconscient. Mais cette même définition, tout comme celle de l'inconscient cognitif, ne ferme pas les portes à la rencontre. En effet, les efforts de Freud et ses changements de positionnements quant à sa découverte, signalent l'interrogation constante qui persiste et se pose sans cesse à la psychanalyse. La position de Lacan, plus radicale encore, semblait pouvoir clore le débat au risque d'isoler la psychanalyse dans une pratique anecdotique au sein du champ de la santé. Pourtant, les deux auteurs laissent définitivement les outils pour réinterroger cet aspect de l'inconscient. Concernant Freud, cela peut se faire par le biais de la perception ou de la mémoire. Malgré toutes les précautions déjà prises précédemment, il faut maintenir ces fondamentaux de l'inconscient comme des sources de recherches intéressantes. A ce titre, la psychanalyse ne s'oppose aucunement à l'idée de l'ancrage neurologique de ces deux phénomènes. Le langage, si cher à Lacan, semble, lui aussi, pouvoir être un support neurologique concret à l'étude des manifestations de l'inconscient freudien. Quant au temps, théorisé également par Lacan, il peut être un support non seulement neuronal mais également physique. Les fondamentaux de l'inconscient freudien semblent pouvoir devenir un point de mise en tension entre les deux disciplines.

Mais ce ne sont pas les seuls. Les fondamentaux « classiques » de la psychanalyse offrent aussi la *mise en mouvement* de la mise en tension. Cela a été dit, le refoulement est soit une potentialité, à ce jour, non vérifiée ; soit le dernier concept encore viable de la psychanalyse. Mais dans les deux cas, cet axiome fondamental pour comprendre l'inconscient freudien renvoie à un fonctionnement de la pensée, à un mécanisme qui reste atteignable par la recherche

¹ PELLE A., *Le cerveau et l'inconscient*, Armand Colin, Paris, 2015, p. 82.

² NASIO J.-D., *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Rivages Psychanalyse, Paris, 1992, p. 67.

en neurosciences. En effet, la question se pose sur l'aspect entièrement et uniquement *inconscient* du refoulement. Mais il est alors possible d'envisager un mécanisme qui puisse accéder à la conscience et en soit éloigné car il perturbe « l'homéostasie » de la vie mentale. De même, doit-on envisager obligatoirement une prise de conscience complète, avec une réflexion métacognitive menée sur l'évènement qui sera refoulé ? Ou se peut-il que ce mécanisme opère dans les méandres des calculs incessants d'un cerveau qui trie mais conserve ? Ou plus simplement, que le vécu conscient encode une inhibition future lorsque l'évènement semble se reproduire. En effet, il apparaît que l'inhibition joue un rôle essentiel dans l'accès à la conscience d'une information. L'onde P3 pourrait d'ailleurs être, d'après S. Dehaene, l'effet des multiples inhibitions qui font office « d'entonnoir ». Le refoulement de la psychanalyse pourrait prendre les chemins de l'inhibition neuronale. Ce n'est pas la prise de conscience qui importe mais précisément ce qui l'empêche. Que chronologiquement il puisse y avoir, en amont, une « rencontre » consciente qui ensuite sera inhibée du fait de ce qu'elle génère chez le sujet, la psychanalyse ne l'interdit pas.

Quant au lien avec la conscience décrit dans l'approche classique de l'inconscient par la psychanalyse, elle permet d'interroger, sur un plan neuronal, cette particularité de la conscience : l'impossibilité à gérer deux informations simultanément. En lien avec ce qui précède, il est possible de se demander si cette particularité de la pensée consciente peut être influencée par l'inconscient. A ce titre, entre deux informations possiblement conscientisables, l'une serait plus volontiers mise à l'écart. Cette tendance peut renvoyer à ce que les psychanalystes nomment classiquement « les manifestations de l'inconscient ». L'équivoque langagière dans laquelle émerge sporadiquement l'inconscient freudien trouverait ici un écho neurologique. Mais de façon générale, l'imagerie décèle le changement d'organisation cérébrale lorsque la conscience d'un sujet « bascule » d'une information à l'autre. Mais il n'est pas interdit qu'à l'évocation consciente d'un mot, une seule des significations émerge, voilant la présence d'une seconde signification, conscientisable selon certaines modalités. Il ne s'agit pas seulement du mot renvoyant à un signifié (le sens du mot), il s'agit aussi de ce à quoi il renvoie dans l'esprit du sujet (les ramifications multiples ne se limitant pas uniquement à la sémantique mais ce à quoi elle fait écho). Ce fonctionnement de la conscience peut s'accorder avec ces manifestations de l'inconscient.

De même, le concept « d'incubation » de J. Hadamard suppose effectivement une machinerie qui opère sous le seuil de la conscience. Si cette théorie s'applique à la découverte scientifique et à des calculs d'ordre logique, la psychanalyse suppose que cela puisse en être ainsi dans d'autres registres. C'est ce que P. Buser semble vouloir induire en ajoutant les concepts d'émotions au fonctionnement de la vie mentale. Il n'est d'ailleurs pas le seul scientifique à proposer une telle ouverture. J.-D. Vincent fait partie de ces chercheurs ou encore R. Davidson. La difficulté réside dans le fait de devoir alors composer avec des variables qui, à ce jour, restent difficiles à objectiver pour la science. Ainsi, la psychanalyse, avec Freud, dut se départir des retards de la recherche scientifiques dans les domaines qu'elle abordait. Or, la science est aujourd'hui, de nouveau, appelée, mais par les chercheurs en neurosciences cette fois-ci, à reprendre en compte certains des éléments importants pour la psychanalyse.

Ainsi, même dans la description « épurée » et aboutie de l'inconscient freudien, sont maintenues des nuances dont il faut pouvoir se saisir aujourd'hui. Les prises de positions de ceux qui ont fondé la psychanalyse, si elles semblent parfois clore le débat, sont pourtant parsemées d'indices qui valent d'être repris au regard des avancées de la science moderne. Le

trajet à partir des définitions respectives de l'inconscient ne peut être fait de façon unilatérale et, une fois les précautions préalables et d'usages posées, il convient d'emprunter la voie que la recherche ouvre.

Chacun des éléments abordés seront repris et détaillés dans la dernière partie de ce travail. L'intérêt est ici de cerner les supports possibles de la problématique sur la base des éléments « académiques » des deux approches.

3. Questions de l'inconscient à la recherche

A cette réflexion doit pouvoir s'ajouter maintenant les nouveautés concernant l'inconscient. En d'autres termes, les éléments qui paraissent prometteur, les nuances qui n'étaient pas encore présentes dans les discours de part et d'autre et qui posent des questions à la recherche. Il ne s'agit pas de se faire l'avocat du diable contre l'une ou l'autre des approches de l'inconscient, ni de le chercher dans les détails. Il faut, plus simplement, s'appuyer sur la recherche actuelle qui, d'elle-même, alimente la réflexion sur la base des résultats concrets qu'elle fait émerger. Il est donc désormais possible de repérer, au-delà des définitions conventionnelles, ce qui marque les contours de l'inconscient mais dans une autre perspective : celle des éléments qui méritent une attention particulière puisqu'ils peuvent être des points de jonction entre neurosciences et psychanalyse sur le concept d'inconscient. Avant de leur offrir une argumentation détaillée, il convient de les réunir en domaines plus vastes dans lesquels ils s'articulent et font apparaître plusieurs questionnements.

Le premier domaine concerne les « événements inconscients » et notamment le devenir des informations restées inconscientes. Il ne s'agit pas de reprendre les termes dans lequel le débat a déjà été exprimé. : si l'on se réclame de la psychanalyse et que l'on s'en réfère au refoulement, il est possible que des informations essentielles et ayant un effet massif sur ce que ce sera la subjectivité du sujet, soient figées dans l'inconscient ; si l'on s'en réfère aux neurosciences, seules les informations devenues conscientes et mémorisées comme telles peuvent avoir un effet sur le sujet, à la condition qu'il les manipule mentalement de façon consciente. Mais lorsque l'on s'appuie sur les données récentes, quel est donc le devenir de ces informations « non parvenues » à la conscience ? Si l'inconscient est structuré comme une exponentielle décroissante, alors elles devraient disparaître. Pourtant S. Dehaene, cela a été dit, s'interroge sur la possibilité que leur émergence, même inconsciente, puisse modifier durablement et localement les structures cérébrales. Quels sont alors les effets de ces modifications ? Neurosciences et psychanalyse peuvent sur ce point, être mises en tension.

La façon dont certains éléments de la vie mentale subissent le refoulement peut éclairer : il ne s'agit pas seulement d'un circuit fermé par lequel toutes rencontres désagréables échappent au sujet. Il faut rappeler, qu'en psychanalyse, l'inconscient sert à mettre de côté, *pour laisser libre l'activité mentale consciente*, des aspects divers : émotionnels, sensibles mais aussi réflexifs ou décisionnels. Souvent, l'on considère que la psychanalyse insiste sur la valeur affective de ces aspects mais il serait plus juste de considérer, au regard des définitions de Freud et Lacan, d'y voir l'attachement à la valeur *subjective* de ces aspects ; autrement dit, ce que le sujet en fait et la façon dont il les rencontre, les vit, les accueille quel que soit le registre initial. Bien entendu, la dimension sexuelle prend une place prépondérante dans la conception psychanalytique. Les neurosciences réfutent cette dimension.

Mais encore une fois, les outils laissés par Lacan ou Freud ne limitent pas la psychanalyse à ses dimensions « classiques » : il faut concevoir un fonctionnement général de la vie mentale avec une efficacité plus ou moins grande de cette tendance à maintenir certains aspects de la vie mentale à distance, selon qu'ils sont porteurs d'effets néfastes sur cette même vie mentale. Les fonctions régulatrices de ce mécanisme peuvent se concevoir aisément du côté de la conscience mais ce que la psychanalyse avance, les neurosciences commencent à le supposer. Le devenir de ces informations restées inconscientes est sans doute l'oubli dans une grande majorité des cas, celles portées à la conscience semblent aisément pouvoir devenir inconscientes après-coup, restent celles qui, d'être « chargées » *subjectivement*, pourraient échapper d'emblée à la conscience. Cela induit deux préalables :

- avoir un effet suffisamment important pour s'inscrire dans les réseaux neuronaux et les « modifier durablement »,
- avoir un effet suffisamment important pour que le cerveau inhibe ensuite son accès à la conscience.

Il y a donc des *temps* de l'inconscient : celui de la première rencontre et celui d'une rencontre ultérieure ayant suffisamment d'éléments similaires pour « évoquer » la première. Son effet est donc questionné à ces deux moments.

La psychanalyse insiste sur les effets de ces aspects. Elle suppose qu'une fois enfermés dans l'inconscient, ils pourraient ensuite avoir des conséquences sur la vie mentale et somatique du sujet. Les neurosciences ne nient pas la possibilité qu'il y ait des effets de certains circuits neuronaux sur cette vie subjective (choix, désirs etc.). Mais pour l'instant, l'expérimentation n'ayant pas donné de preuves tangibles, elles ne se risquent pas à émettre des hypothèses aussi poussées. Cependant, les doutes émis par S. Dehaene, les positions de P. Buser ou encore les propositions de L. Naccache ne semblent pas interdire ces effets d'éléments inscrits dans le cerveau du sujet et qui pourtant n'ont pas besoin d'être conscientisés pour influencer la pensée consciente et les actes de ce même sujet.

Un autre domaine ne manque pas d'éveiller l'intérêt : celui de l'accès à la conscience et des mécanismes qui participent à cet accès. Déjà présent grâce au refoulement dans les conceptions « classiques », il trouve, grâce aux avancées de la recherche, des paradigmes modernisés. Si une seule interprétation accède à la conscience, l'inhibition massive de toutes les autres est un processus particulièrement opérant et *imposant*. Or, cette inhibition n'a pas dévoilé ses secrets. Le cerveau semble capable de résister pour apprendre¹. Qu'est ce qui gouverne cette résistance ? Se peut-il ensuite qu'il existe des « biais » d'inhibition liés non pas au fonctionnement cérébral, mais bien à la subjectivité du sujet ? Se peut-il qu'une invention de l'esprit bloque le fonctionnement cérébral « normal » ? Et selon quelle logique ? Et sur quel mode : inconscient ou conscient ? Est-ce le « simple » effet statistique dû à l'organisation neuronale ou un ensemble de facteurs tels que le langage, la mémoire, le temps, la perception, l'état cognitif du sujet, la rencontre etc. qui parviendraient à inhiber inconsciemment une partie des réponses possibles ? En termes bayésiens, il convient de se demander : ce peut-il que des éléments déjà présents dans le « cerveau/esprit » influent sur ce calcul, y participent et au final, en modifient « l'évidence » ? Si des éléments s'inscrivent effectivement dans l'inconscient (que ce soit en première intention ou suite à une prise de conscience), ce lieu de « l'accès à la conscience » peut être ce lieu où les effets de ces éléments devenus inconscients s'expriment.

¹ HOUDE O., *Apprendre à résister*, Le Pommier, Paris, 2014.

Au-delà de l'état d'éveil, la vigilance et l'attention pourraient donc être influencées par des éléments *discrets*, qui pourtant participent à l'accès de l'information à la conscience. Ils orienteraient préalablement et donc inconsciemment le devenir de l'information. De même, ils pourraient privilégier l'accès d'une information plutôt qu'une autre. Ainsi réunis, et quels que soient les registres évoqués (sexuel, affectif, intellectuel...), ces éléments de la vie mentale pourraient participer à un ensemble de mécanismes qui jouent sur la prise de conscience. Liés les uns aux autres, et au regard de la complexité que ce système sous-entend, ils peuvent aussi générer une singularité dans la réponse.

Ce domaine de l'accès à la conscience implique donc une multitude de domaines sous-jacents. Tout un ensemble de mécanismes est ici convoqué pour aborder cette question et l'inconscient semble être une voie de réponse possible et ce, selon plusieurs modalités fondamentales.

L'accès à la conscience et le devenir des informations restées inconscientes entraînent vers une autre caractéristique de la vie mentale : la conscience a besoin qu'une résistance s'opère pour permettre à la pensée de s'organiser en mettant de côté des éléments inutiles à la réflexion consciente. Cela s'entend aisément pour la respiration, la sensation des pages du livre sur les doigts. Mais, et cela n'a pas encore trouvé d'expérimentations précises, se peut-il que d'autres registres (sexuel, affectif, intellectuel...) soient ainsi « empêchés » de participer à la réflexion consciente ? Et ce pour des raisons identiques : inutilités de l'information dans le contexte conscient du moment ; ou pour d'autres plus subtiles : *encombrement* de la pensée consciente, déplaisir, résistance face à la signification de ces registres.

Des mécanismes spécifiques peuvent de nouveau être convoqués. Or, les neuroscientifiques, bien que circonspect vis-à-vis de la psychanalyse, en viennent pourtant à repérer les mêmes particularités que cette dernière pour certains phénomènes. L. Naccache évoque effectivement ce qui caractérise pourtant l'inconscient évoqué par Lacan (et donc « structuré comme un langage ») : la possibilité que pour un même stimulus, plusieurs interprétations puissent être convoquées à des degrés équivalents statistiquement parlant. Il propose ainsi que soient pris en compte non seulement les stimuli visuels (les visages et les vases par exemple), mais aussi les mots dont la polysémie, pour certains, est remarquable. Lacan a particulièrement insisté sur l'importance du signifiant (le mot) au-delà de son signifié (son interprétation), étant donné que le sujet peut, en effet, en faire un point d'ancrage spécifique de sa subjectivité. Ainsi, le sujet aurait, au fil du temps, « fixé » certains signifiants. Du fait de leur polysémie, il ne prendrait pas obligatoirement conscience du sens spécifique que ce dernier a pris pour lui-même. Encore une fois, rien n'interdit pour l'instant qu'une inhibition de ce sens inconscient propre au sujet, offre une résistance et participe à la sélection de l'information consciente.

Il s'agit certes de questionner ici le refoulement mais aussi, cette résistance neuronale, consciente ou pas, menant vers la conscience. A ce titre, l'équivoque offre un point de jonction particulièrement moderne et fécond. Car comment comprendre qu'un seul sens n'accède à la conscience ? Les neurosciences l'expliquent par les limites de la structure neuronale. Mais y aurait-il d'autres raisons ? Et comme dit précédemment, quels sont les mécanismes sous-jacents de cette sélection consciente ? Reprendre la question du refoulement, du langage et de l'inhibition (dans son sens neurologique) pourra permettre, à défaut de donner une réponse définitive, d'ouvrir les perspectives que cela implique.

Il convient ensuite de constater que certains aspects se rencontrent aussi bien en psychanalyse qu'en neurosciences. Cela s'opère notamment dans un troisième domaine qui réunirait les

manifestations conscientes et les signatures de l'inconscient dans ces dernières. Cette présence de l'inconscient va de l'émergence de la conscience à la métacognition. Parmi ces points de jonction, l'un est particulièrement récurrent et englobe plusieurs concepts essentiels : la distinction entre réalité interne et réalité externe. En d'autres termes, se repose la question entre la réalité objective et la vérité subjective. La nouveauté se situe dans la concordance de la science et de la psychanalyse autour de cette distinction mais aussi des interrogations communes sur l'organisation de ce rapport entre le sujet et le monde. L'organe cerveau prend une place centrale. Encore une fois, les descriptions de la psychanalyse ne s'y réfèrent que rarement mais pourtant, elles conçoivent aussi que l'être humain « filtre » ses perceptions du monde extérieur par des mécanismes qui vont ensuite construire cette même réalité interne. La psychanalyse y ajoute cette dimension subjective qui structure toute la démarche analytique et en vient donc à considérer que c'est cette réalité, qui devient vérité, qui est au final, le principal support intéressant à travailler.

Cela étant, cette réalité interne trouve un fonctionnement neuronal décrit chez F. Ansermet et P. Magistretti. Mais à ce titre, cette réalité interne acquiert non seulement une part de réalité objective du monde par le biais des neurones mais aussi une part de la subjectivité (et pour eux, de la singularité). C'est ici une possible jonction entre la vérité et la science. Bien entendu, l'organisation neuronale ne dit pas tout de la subjectivité d'un patient ou d'un sujet dit « sain », mais la proposition de ces deux auteurs formalise un lien qui désenclave la vérité subjective de son support éthéré dans lequel elle se trouvait placée depuis des décennies.

Cette vérité subjective semble aussi poindre dans la description que fait L. Naccache des FICs. Il faut cependant ne pas l'y définir toute entière. En effet, L. Naccache suppose de telles inventions chez tous les sujets. Mais ces inventions construisent une réalité interne et deviennent des certitudes pour le sujet. Il pense aussi en être l'auteur. Or, sur ce point L. Naccache ne nie pas les variables inconscientes qui semblent possiblement s'activer lors de la création d'une FICs. Dès lors, comme pour l'accès à la conscience, ce domaine très vaste de la réalité interne convoque, de nouveau, l'inconscient, la sélection qu'il semble pouvoir opérer et de fait, les mécanismes sur lesquels se fait cette sélection.

Les FICs comme la réalité interne ouvrent aussi au *contenu* de ces inventions singulières du sujet. Ce dernier peut être interrogé comme élément de ce que la psychanalyse nomme « vérité ». Dès lors une circularité semble se mettre en place : le sujet se construit une réalité interne (voire une FIC), mais sur la base d'éléments déjà présents ou venant du monde extérieur ; une fois construite, elle peut devenir, à son tour, un de ces « éléments déjà présents » ; et ainsi de suite. La question est donc de savoir où commence la réalité interne ou bien, doit-elle être toute entière assimilée à cette vérité du sujet ? Réalité interne et vérité du sujet sont-elles des dénominations différentes pour un même phénomène ? De plus, il est alors légitime de se demander si, quelle que soit la façon de la nommer, elle n'est pas *que* pure invention ? Si la réalité interne n'est que pure invention (cérébrale, langagière, subjective), il y a-t-il d'autres éléments de la vie mentale qui seraient plus fondamentaux et qui sous-tendent cette fabrique à inventions, ou « création de mondes ». L'existence subjective reposerait alors uniquement sur une création mentale. L'abîme que cette question fait apparaître ne saurait être comblé. Une foule d'énigmes devrait être résolue avant de pouvoir y répondre. Cependant, l'inconscient nous offre, sinon une réponse, du moins un garde-fou. Car il est plus simplement possible de se demander s'il participe de cette construction mentale, s'il en est l'effet ou la cause, s'il peut en devenir l'un et l'autre etc.

De plus ce domaine *des* réalités qui fondent la subjectivité ouvre à d'autres perspectives : l'aspect conscient, ou pas, de ces éléments constitutifs de cette réalité interne, une fois qu'elle est neurologiquement « inscrite », prend une importance particulière. En effet, si le fait de mettre du sens (interpréter pour les FICs) génère une réalité interne qui constitue et définit le sujet, alors le pas vers une intégration scientifique de la subjectivité dans les variables des neurosciences devient une possibilité tangible. De même, il faut se demander si ce que Lacan décrit pour les croyances en général est vrai un niveau subjectif ? Les FICs sont, d'après L. Naccache, des vérités pour le sujet mais sont-elles *la* vérité dont parlent les psychanalystes ? La vérité subjective serait alors une création essentielle, vitale mais qui n'a d'existence que pour le sujet, ou plutôt pour chaque sujet.

Ce domaine s'ouvre inévitablement à celui de la clinique. Car à suivre L. Naccache, la psychanalyse serait une méthode de travail opérant *sur* ces vérités du sujet et qui agit donc *uniquement* sur ce qui n'est que pure invention. La question de l'éthique en est immédiatement convoquée. Il ne faudrait cependant pas voir un défaut dans ce soin opérant sur une invention : ce n'est qu'une invention certes, mais quoiqu'il advienne, cela ne peut être autrement puisque le cerveau et le sujet fonctionnent ainsi. Ce rapport au monde étant le seul possible pour les sujets vivants, il convient en effet d'y prêter toute son attention, d'élaborer des méthodes pour en faire l'étude, de déployer des thérapeutiques pour agir dessus. Il n'y aurait donc aucun ancrage véritable à la réalité, juste des inventions, certes liées au monde extérieur, mais filtrées par l'interprétation, la mise en sens, par les différents réseaux neuronaux (a, b, c, d par exemple) qui traitent l'information, par la fabrication de sens et/ou de FICs, et qui constituent la réalité interne. Puisqu'elle est le seul rapport au monde, l'invention mérite donc qu'on la soigne. A cela pourrait être ajouté que cette réalité est déformée par les réassociations de traces, ou par le refoulement, par l'ancrage au langage du sujet, par son rapport à l'Autre qui l'exclut du monde réel mais dont le rapport au manque (qui génère la croyance) lui permet de devenir désirant etc. Sans extrapoler davantage, il faut donc souligner que ce domaine de la réalité interne est un point de jonction entre psychanalyse et neurosciences puisque toutes deux s'interrogent sur le lien qu'entretiennent les êtres humains avec la réalité externe. Sans pour autant avancer ni l'une ni l'autre une réponse définitive, elles apportent des éléments de compréhension qui sont parfois proches et qui recouvrent le même champ.

Dans le prolongement de ces considérations, il convient de se demander qu'est ce qui est opératoire sur un plan clinique. L'interprétation dont il est question, est-elle une pure conjecture cérébrale basée sur la statistique uniquement référée à la réalité objective du monde extérieure ? Ou est-ce un mécanisme qui intègre différents aspects, calculs ou réseaux (comme chez Falissard) et dont il faut alors entendre les particularités comme les éléments déjà en mémoire, donc le vécu du sujet, les émotions et la chimie de ces dernières, l'utilisation du langage (comme chez Lacan ou le réseau *l* chez Falissard) les possibles liens avec d'autres éléments, eux-mêmes déformés (réassociations) etc. ? Dès lors une interprétation qui accède à la conscience n'est plus seulement un effet neuronal, mais une construction complexe et singulière qui, de fait, « parle » du sujet. Ces interprétations mais aussi les prises de conscience, les réflexions métacognitives ou simplement l'articulation langagière seraient alors déjà porteuses de différents éléments qui conditionnent, *par le vécu* du sujet, la réponse. Que ce vécu soit convoqué de façon inconsciente cela est supposé par la psychanalyse, envisagé par les neurosciences mais peu étudié car difficilement objectivable. Ainsi, même dans les mécanismes les plus aboutis de la cognition

(apprentissage conscients, métacognition, réflexions complexes etc.), il se pourrait que s'immiscent parfois (et pas obligatoirement « sans cesse »), de façon inconsciente, des éléments discrets qui relèvent de la singularité de chaque personne.

Cet aspect amène à évoquer l'interprétation cette fois-ci dans son acception psychanalytique : c'est par un échange, qui convoque des capacités de haut niveau cognitif (langage, compréhension, réflexion, etc.), que le patient « entend » soudainement *ce qu'il dit*. Il percevrait l'équivoque de ses propres paroles. Cette découverte d'un second sens, sans pourtant changer la structure de la phrase aurait donc, sur lui, un effet d'Eureka. Il *découvre* que dans ses dires, dans les associations qu'il fait, dans le travail de parole qui s'opère émerge peu à peu un savoir sur lui-même jusque-là ignoré. L. Naccache y voit là une autre invention (FIC) qui vient recouvrir la première, les deux étant quoiqu'il arrive des fictions nécessaires au sujet, la seconde étant moins douloureuse ou difficile à maintenir. Mais au-delà de cette proposition quant à l'effet de l'interprétation en psychanalyse, les neurosciences apportent un champ de réflexion autour de ce que J. Hadamard a observé chez les scientifiques lorsqu'ils découvraient une théorie ou résolvaient une équation. Souvent, grâce à un travail conscient préalable, le cerveau semble continuer *inconsciemment* ce travail (certainement sur des modes différents). Or, ce moment inconscient (lorsque l'esprit est pris par tout autre chose) participe à la découverte (moment d'incubation). L'Eureka renvoie donc à la prise de conscience et ses préalables déjà évoqués. S'ajoute ici la possibilité qu'un travail se fasse dans l'inconscient, alors que le sujet « pense à autre chose » et que ce travail mène à une découverte. L'intérêt ici est de se demander si ce travail peut s'opérer sur d'autres registres que le calcul d'une équation et si l'inconscient peut effectuer ces mêmes traitements sur des domaines relevant davantage de la subjectivité. L'interprétation psychanalytique semble en témoigner. De même, est-il pensable que ce soit « statistiquement » que ces éléments de la vie mentale soient convoqués ? Se peut-il qu'il en soit autrement ? Mais peut-être est-ce suffisant qu'ils soient convoqués statistiquement. Si cette possibilité bayésienne n'exclue pas le vécu subjectif, la psychanalyse peut-elle alors réfléchir à inclure cette approche dans ses hypothèses quant à l'émergence de manifestations inconscientes (porteuses d'une subjectivité).

Ce rapport à la conscience mérite d'être interrogé selon deux modalités. La première est la suivante : l'inconscient théorisé par la psychanalyse peut-il raisonnablement opérer de façon aussi complexe qu'elle ne le suppose ? La seconde concerne non seulement l'accès à la conscience déjà évoqué, mais surtout la prise de conscience elle-même : puisqu'un seul des deux sens est évocable à la conscience, cela n'exclut pas qu'il y en ait un second, convocable à un intervalle de temps très bref à la condition de *parvenir* à en prendre conscience (comme lorsqu'on dit qu'au vase, il faut ajouter une vision des visages, le cerveau cherche alors les visages). Il est donc légitime de se demander si le sujet peut prendre conscience d'aspects plus subtils et intimes que des visages ou des vases. Qu'il puisse le faire est une évidence puisque les êtres humains sont capables de décrire toute une foule de sensations et de ressentis qu'ils sont les seuls à vivre. La question se situe donc sur la façon dont un sujet peut accéder à ces aspects inconscients et « osciller » entre deux conceptions, deux interprétations, deux sens dont l'un serait constitutif de sa personnalité, de son intimité. Par ailleurs, il convient de saisir si, concrètement, le fait de parler de soi peut aider à prendre conscience de ces autres interprétations accessibles à la conscience.

Par le biais de ces deux interrogations liées à la conscience, l'inconscient s'en trouve convoqué comme élément de cette prise de conscience mais aussi comme réservoir d'équivoques

(perceptives, langagières voire affectives) dont il s'agit de comprendre les mécanismes au regard des connaissances ici convoquées. Par ailleurs il faut de fait, sur la base de ces mêmes connaissances, questionner sa capacité à activer ces mécanismes et la façon dont il le fait.

Un dernier aspect attire tout particulièrement l'attention : elle s'articule au constat de S. Dehaene concernant le cerveau au repos. Il avance que c'est peut-être le fonctionnement cérébral lui-même qui fait émerger la pensée, que c'est le fait de fonctionner même indépendamment des stimuli, de tourner « à vide » qui fait qu'une pensée naît. L'émergence du sujet serait donc conditionnée à l'activité neuronale « spontanée ». Que ce dernier puisse ensuite faire quelque chose de ce mécanisme et construire des pensées est une évidence. Mais la question posée par S. Dehaene est le lien entre une activité indépendante neuronale et ce qu'elle génère. Et ce qu'elle génère pourrait être la subjectivité. Concevoir une subjectivité qui, si elle a besoin d'être enrichie par l'expérience et l'apprentissage (élément fondamental en neurosciences), peut advenir, du fait d'un fonctionnement cérébral incessant est un questionnement riche.

A l'inverse, une autre limite ouvre sur ce même point de jonction : la psychanalyse considère que ce n'est *que* parce qu'il est possible de saisir les aspects inconscients d'un discours conscient qu'émerge le sujet. Que ce dernier se manifeste de différente façon, cela a été dit mais que l'on puisse *rendre* au sujet un savoir sur lui-même qu'il ignore implique invariablement ces émergences discontinues. Aussi le sujet n'existe pas quand il conscientise, mais a besoin de le faire pour apparaître. La présence du sujet dépend donc de ce qu'il est possible de faire émerger, si l'on peut dire, « par la conscience, sans la conscience ».

Si jusqu'à présent, l'inconscient interrogeait par sa complexité, ses multiples définitions et dimensions ; il est également possible de réduire la question de l'inconscient à sa plus simple parure : est-il un mouvement neuronal spontané ou une émergence sporadique. L'inconscient s'en trouve simplifié tout comme la subjectivité qui lui serait rattachée.

Tout comme les concepts plus conventionnels inscrits de longue date dans chacune des théories, ces aspects nouveaux seront détaillés dans la troisième partie. Il faut en effet pour compléter ce travail repérer qu'il manque un aspect à toutes ces nuances. Aspect qui a déjà été abordé dans ces conceptions académiques ou psychanalytiques mais pour lequel les neurosciences ont développé des constructions théoriques plus complètes. Il s'agit de la subjectivité et de l'apparition, sur la base neuronale qu'offre le cerveau, de ce qui la fonde. En effet, grâce aux découvertes récentes, des théories générales ont vu le jour. Si elles reposent principalement sur la conscience, elles n'en ignorent pas l'inconscient. Mais surtout, au regard de ce qu'est l'inconscient freudien vis-à-vis de la subjectivité, ces théories générales proposent une approche de cette même subjectivité. Pour parfaire le travail sur la conscience, apporter les derniers éléments essentiels à la problématique et fournir certains aspects nécessaires à une mise en tension dialectique, il est fondamental de ne pas négliger ces travaux neuroscientifiques récents, conséquents et pertinents pour cette recherche sur l'inconscient.

3 – Sur les constructions théoriques générales du cerveau ; la conscience et la subjectivité par le biais de :

a/ L'Evolution

Il est possible de développer plus en avant les conclusions de théories à propos de l'inconscient ou de la conscience. L'effort de certains pour proposer une approche globale du cerveau et de la subjectivité est remarquable et dépasse parfois, dans ses effets, le cadre scientifique auquel il se réfère pourtant. Ainsi, si l'on évoque la théorie générale du cerveau de G.-M. Edelman, on s'aperçoit qu'il tente de résoudre jusque dans ses derniers ouvrages, cette abrupte question du « soi », de la subjectivité par le biais de la conscience et des fonctionnements neuronaux qui seraient *suffisants* à expliquer son apparition.

Pour Edelman, la conscience « est une propriété des processus neuronaux et ne peut elle-même agir de façon causale dans le monde »¹. Selon lui, la conscience doit être, non pas pensée comme une émergence métaphysique et extérieure à l'organe. Il souhaite qu'elle soit envisagée comme une conséquence logique d'états neuronaux que l'évolution a permis de mettre en place. Cette théorie est à envisager comme l'une des plus abouties dans la préhension générale du fonctionnement cérébral et donc de la conscience. En effet, Edelman s'insurge contre les approches dualistes de la conscience et considère au contraire, qu'elle naît d'interactions spécifiques entre des groupes de neurones eux-mêmes conditionnés par un ensemble de présupposés scientifiques.

Edelman était, avant de s'intéresser aux neurosciences dont il deviendra une figure importante, un éminent chercheur en biologie. Il obtiendra le Prix Nobel de Médecine en 1972 grâce à ses travaux sur les anticorps. Il commence sa carrière dans l'U.S. Army² et propose rapidement de modifier la vision en vogue à l'époque en immunologie : il veut passer d'une vision instructiviste (« selon laquelle les anticorps sont "instruits" par les antigènes³ ») à une vision sélectionniste du fonctionnement des anticorps. Déjà sensible à la théorie darwinienne, il s'oriente ensuite sur la biologie du développement et le saut se fait vers les neurosciences qui, dans ces années 1970, prennent de l'ampleur.

Son approche de la conscience est teintée par ce parcours et par ce lien constant avec la théorie de l'évolution. Il développera ainsi l'idée d'un darwinisme neural et nommera logiquement cette théorie globale : la sélection des groupes de neurones (TSGN). Il commence à l'explicitier dans un ouvrage de 1992⁴ où il développe l'idée selon laquelle il est possible de comprendre le fonctionnement du cerveau et de la conscience en intégrant une dimension sélectionniste.

Selon Edelman et G. Tononi⁵, il existe une sélection développementale au cœur du cerveau. Cette sélection s'opère sur les mêmes bases que celles posées par Darwin il y a 150 ans. Pour Darwin, chez une espèce donnée (quelle qu'elle soit), la variabilité des individus déclenche une compétition dont l'issue est la persistance d'une famille d'individus plus *aptés* à se maintenir dans un milieu donné. Cette « sélection » s'opère donc dans le temps et voit disparaître des

¹ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 168.

² CHEVASSUS-AU-LOUIS N., *Gerald M. Edelman, théoricien de la conscience*, Entretien in *La Recherche*, n°334, 09/2000.

³ *Ibid.*

⁴ EDELMAN G.-M., *Biologie de la conscience*, Odile Jacob, 1992.

⁵ EDELMAN G.-M., TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?*, Odile Jacob, 2000.

espèces et ce, depuis des millions d'années. Mais cette sélection se fait par l'interaction de ces individus avec leur milieu de vie et l'environnement. La théorie de l'évolution s'appuie donc sur une sélection *naturelle* et avance qu'il ne reste, comme espèces, que celles dont les réponses adaptatives à l'environnement sont les plus efficaces. Pour expliciter ce fonctionnement, Edelman et G. Tononi parlent de « sondage par des signaux environnementaux de [...] divers répertoires » qui vont entraîner le maintien des « individus de répertoire qui répondent mieux à ces signaux »¹. De leur point de vue cette approche en termes de répertoire et d'interactions avec l'environnement est transposable au développement et au fonctionnement du cerveau. Ils s'appuient notamment sur l'idée de variabilité dont témoigne la diversité des espèces sur la planète mais dont témoignent tout autant les différents états du cerveau et de conscience. Par ailleurs, ils voient dans l'individualité un autre indice de la proximité entre les effets de la théorie de Darwin et le cerveau.

Ils appuient donc leur théorie du darwinisme neural sur une première étape de sélection qu'ils nomment sélection *développementale*. D'après eux, le fœtus se développe sur la base de la génétique mais rapidement dans l'embryogénèse les connexions notamment au niveau du cerveau vont se faire massivement. En effet, les neurones se développent de façon exponentielle et envoient axones et synapses à la conquête de l'espace. S'en suivent des formations de premiers « répertoires » qui dans ce premier état, sont davantage un plasma indifférencié mais dont les possibilités sont multiples. Puis, précisément, vont se faire les premiers renforcements entre neurones si bien que d'autres connexions vont disparaître et que les neurones appartenant au même groupe sont alors « plus étroitement » connectés que les groupes entre eux. Cette sélection développementale fait donc passer cet « embryon » de cerveau d'un *magma neuronal* à des groupements plus spécifiques.

Mais déjà l'effet de l'environnement se fait connaître durant cette période, c'est ce que Edelman et G. Tononi nomment la sélection par l'expérience. Edelman précisait déjà plusieurs années avant qu'il ne s'agissait pas proprement d'un mécanisme mnésique, il est « sous-jacent à la mémoire ainsi qu'à un certain nombre de fonctions »². Ils notent que lors du développement, les signaux envoyés par les neurones reçoivent ou pas des réponses. Selon ces traitements, leurs succès ou leurs non-réponses, une sélection s'opère de nouveau mais avec désormais une composante dynamique. Le cerveau est soumis à ces diverses expériences et les connexions synaptiques se modifient, se renforcent ou disparaissent au gré de cette interaction avec l'environnement. Il s'agit donc d'une sélection d'une « taille »³ (au sens arboricole du terme) qui n'est plus seulement « anatomique » mais aussi « fonctionnelle ». Il faut entendre ici l'environnement embryonnaire et non celui du nourrisson ; il faut également comprendre que les interactions se font au niveau neuronal sur la *simple* observation « des informations délivrées avec succès »⁴ ou non. Edelman reste également attaché à la conservation de la terminologie darwinienne et notamment au terme de « répertoire » : ainsi, si la première étape développementale donne naissance aux répertoires primaires, cette seconde sélection met en place les répertoires secondaires.

Enfin, le dernier aspect sur lequel insistent ces auteurs est la notion de réentrée. D'après eux, malgré la séparation en groupe de neurones distincts, il faut envisager un système qui organise

¹ *Ibid.*, p. 99.

² EDELMAN G.-M., *Biologie de la conscience*, Odile Jacob, 1992, p. 129.

³ *Ibid.*

⁴ EDELMAN G.-M, TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?*, Odile Jacob, 2000, p. 105.

des interactions plus ou moins fortes entre ces groupes de neurones et plus généralement entre différentes « cartes » du cerveau. Il se crée donc une « corrélation d'évènements sélectifs » entre ces cartes, grâce à ce mécanisme de réentrée. Ainsi, lorsque deux stimuli parviennent simultanément au cerveau, des connexions se forment entre les groupes neuronaux distincts qui traitent ces stimuli. Ces connexions se font sur un mode réciproque : il y a donc un échange d'informations. Dès lors que cet échange s'avère opérant et cohérent, il y a, de nouveau, une sélection qui fait que les connexions synaptiques s'en trouvent renforcées, cette fois-ci entre deux cartes. Edelman et G. Tononi ajoutent que ce processus est le « mécanisme central en vertu duquel la coordination spatio-temporelle d'évènements sensoriels et moteurs divers peut avoir lieu »¹.

La théorie sur la conscience, proposée par Edelman en 1992 et mise à jour huit ans plus tard avec G. Tononi, repose sur ces trois aspects, inspirés de Darwin et nommé T.S.G.N. (Figure 21). En effet, la TSGN donne à la théorie de la conscience d'Edelman ses bases biologiques et physiologiques. Pour Edelman, le mécanisme de réentrée était même ce qui allait, avec l'aide de la mémoire, « relier la physiologie à la psychologie »². La position d'Edelman et de son confrère quant à la conscience est claire : elle n'est pas un tabou en science et elle n'est pas inaccessible. Edelman souhaite donc « répondre à ceux qui croient que ce sujet est exclusivement métaphysique ou nécessairement mystérieux. Une analyse scientifique de la conscience doit répondre à la question suivante : comment l'éveil de neurones peut-il donner lieu à des sensations, à des pensées et à des émotions subjectives ? »³.

Pour se faire, Edelman va différencier deux types de conscience : la primaire et celle « d'ordre supérieur ». La première serait un état du cerveau dans lequel on pourrait « se rendre compte de la présence des choses dans le présent, d'avoir des images mentales du présent » ; la seconde, plus complexe, permettrait pour un « sujet pensant » de reconnaître « ses propres actes et affects. Elle incarne un modèle personnel, un modèle du passé et du futur aussi bien que du présent »⁴. Pour Edelman et G. Tononi, la complexité est une donnée essentielle à la compréhension du phénomène conscient. Ils notent que le sommeil profond ou les crises d'épilepsie ne sont pas « associés à l'expérience consciente ». Pour eux, un « haut niveau de complexité [...] est indispensable pour qu'un processus neuronal puisse sous-tendre l'expérience consciente »⁵. Cette notion de complexité semble inévitable à toutes les approches globales du cerveau ayant comme support la conscience. Cela étant, ces auteurs restent convaincus qu'il n'y a pas de conscience sans cet organe : le « présumé fondamental stipule que le processus de la conscience est dû au fonctionnement du cerveau »⁶.

¹ *Ibid.*

² EDELMAN G.-M., *Biologie de la conscience*, Odile Jacob, 1992, p. 133.

³ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 13.

⁴ EDELMAN G.-M., *Biologie de la conscience*, Odile Jacob, 1992, p. 172.

⁵ EDELMAN G.-M., TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?*, Odile Jacob, 2000, p. 162.

⁶ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 67.

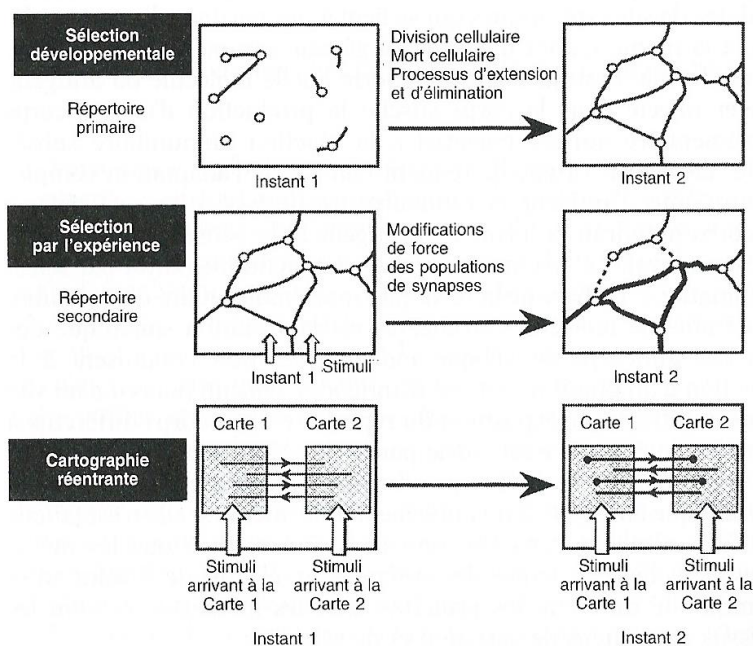


FIGURE 21 : Les trois piliers fondamentaux de la TSGN

L'attention d'Edelman puis G. Tononi à conserver une filiation avec la théorie de l'évolution de Darwin apporte un appui de choix à leur théorie. Cela étant, plusieurs années après, Edelman considère que ces trois étapes sont toujours d'actualité mais que de surcroît, elles ont été en partie validées par l'expérimentation¹.

EDELMAN G.-M, TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?* Odile Jacob, 2000, p. 104.

Ainsi, à un moment donné de l'évolution (Edelman le repère à la « transition entre [...] reptiles et mammifères ») des connexions réciproques nouvelles sont apparues dans le cerveau. Ce nouveau type de réentrée a permis des connexions inédites entre « les aires corticales assurant la catégorisation perceptive et les aires plus frontales responsables de la mémoire valeur-catégorie fondée sur des modifications rapides de la force synaptique »². Il faut noter la présence essentielle dans cette théorie de concepts déjà fondamentaux lorsqu'il s'agit d'inconscient : la perception et la mémoire mais aussi le temps. Une autre dimension attire l'attention : la valeur. Pour Edelman et G. Tononi, ces valeurs sont utiles car c'est grâce à elles que le cerveau a, sans cesse, connaissance des « états comportementaux de l'organisme »³. Parmi ces états, ils décrivent le sommeil mais aussi la mauvaise humeur. Ces « systèmes de valeurs » ne sont pas simplement statiques, ils interviennent lorsqu'un stimulus a un effet sur l'organisme. Aussi, ces systèmes sont-ils envisagés comme « modifiables » et eux aussi inscrits dans une possible « évolution ». C'est précisément ce que souligne le second terme de la dyade : les catégories. D'abord perceptives, elles sont ensuite prolongées dans la mémoire par le biais des valeurs. Mais il existe une dialectique entre les valeurs et les catégories : une fois mémorisées, les valeurs sont ensuite dépendantes des catégories restées en mémoire. Et c'est précisément ce qui ferait l'apparition de la conscience primaire : par le biais de la réentrée, une perception est mise

¹ CHEVASSUS-AU-LOUIS N., *Gerald M. Edelman, théoricien de la conscience*, Entretien in *La Recherche*, n°334, 09/2000.

² *Ibid.*, p. 73.

³ EDELMAN G.-M, TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?*, Odile Jacob, 2000, p. 109.

en lien « de façon dynamique aux aires antérieures responsables de la mémoire, fondée sur les systèmes de valeurs »¹.

L'articulation entre les perceptions du monde extérieur et la mémoire donnerait donc naissance à cette conscience primaire dont les caractéristiques ne sont pas encore celles qui témoignent d'une subjectivité. Pour en arriver à cette conscience, il faut un ensemble de systèmes. La conscience serait donc une conséquence de la réentrée d'informations perceptives actuelles (*au présent*), avec la mémoire catégorielle basée sur les systèmes de valeurs. De cette boucle va naître une conscience de l'instant présent, avec la capacité pour ce cerveau déjà développé, de créer des images mentales de ce qui est perçu. Edelman et G. Tononi présente cette mémoire comme un « présent remémoré ».

Pour parvenir à la conscience d'ordre supérieur, ils font donc appel à la complexité neuronale mais aussi à la notion de « noyau dynamique ». Ce dernier, s'il pouvait être brièvement résumé, serait un processus dont les caractéristiques sont de permettre aux groupes de neurones cités plus haut, d'interagir « fortement entre eux et qui ont des frontières fonctionnelles distinctes avec le reste du cerveau »². Ce noyau agirait excessivement rapidement mais surtout, il ne serait pas figé dans le temps ni dans l'espace (il n'est pas localisé dans le cerveau). Ainsi, le noyau dynamique permet de commencer à envisager une conscience plus complexe car précisément, il ajoute à la conscience primaire la possibilité que se rencontrent de façon spécifique, plusieurs groupements de neurones, que ces regroupements sont changeants et riches (regroupent plusieurs fonctions) et qu'enfin, par le biais de la réentrée (échanges renforcés entre groupes de neurones), ce noyau soit sans cesse « renouvelé ». Cette hypothèse du noyau dynamique est renforcée par l'expérience qui démontre que pour qu'il y ait un état conscient, il n'est pas nécessaire que tout le cerveau s'active : les zones utiles au traitement de l'information (du monde extérieur comme interne) « s'éclairent » mais surtout, elles communiquent entre elles par le biais d'interactions réciproques grâce à des réseaux neuronaux complexes.

Cela étant, pour en arriver à la conscience d'ordre supérieur, Edelman souligne l'importance d'un dernier élément essentiel : le langage (Figure 22). L'intérêt reste de suivre le cheminement vers la subjectivité à travers cette théorie. Par langage, il entend l'alliance typiquement humaine (bien que quelques primates en soient capables dans une certaine mesure) de la préhension syntaxique *et* sémantique des éléments du langage. Ce dernier concept souligne l'interaction nécessaire à l'émergence de la subjectivité entre les quatre concepts pourtant convoqués à propos d'inconscient. Edelman suppose une possible « forme de conscience » d'ordre supérieur chez les primates les plus proches de l'homme (grands singes) mais l'important à ces yeux est surtout l'apparition du langage articulé chez l'homme ; langage auquel il faut immédiatement y adjoindre les capacités mémorielles que celui-ci a généré au cours de l'évolution (mémoire épisodique, mémoire sémantique). Toujours attaché à la théorie darwinienne, Edelman précise l'importance qu'il y a à voir se développer, dans l'enfance, cette compétence linguistique. Compétence qui doit aussi être « coordonnée aux systèmes conceptuels et mnémoniques avant que ne s'épanouisse pleinement la conscience d'ordre supérieur »³.

Enfin, pour rendre compte de l'apparition de cette conscience d'ordre supérieur, Edelman et G. Tononi ajoutent une donnée particulière : les qualia. Edelman⁴ les définit comme étant ce qui

¹ *Ibid.*, p. 125.

² *Ibid.*, p. 174.

³ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 125.

⁴ *Ibid.*, p. 199.

désigne « le "sentiment" lié à une expérience consciente [...] ils sont des discriminations rendues possibles par l'activité du noyau dynamique réentrant ». Ainsi, ces qualia ou quale sont les qualités retenues par le cerveau de telle ou telle expérience consciente. Etant donné l'infinie pluralité dont est capable le cerveau et les multiplicités des possibles concernant le noyau dynamique, ces qualia prennent d'emblée une dimension subjective. Ils sont la base de notre « expérience subjective »¹ : chez Edelman et G. Tononi, cela peut se comprendre comme un état différent du noyau dynamique pour chaque quale qui existe. Mais si le fonctionnement peut être généralisé pour tous, les qualia sont profondément intimes et propres à chacun. L'expérience consciente de la perception d'une couleur, d'un son, voire d'un ressenti, d'un sentiment, d'une humeur forme un qualia. La diversité de ces derniers est donc infinie et propre à chacun. C'est pour cela que ces qualia fonctionnent sur la base de la discrimination : les différences d'états du noyau dynamique font que chaque qualia est différent du précédent et aussi du suivant.

La conscience d'ordre supérieur est donc cette conscience qui permet à l'être humain d'être *conscient d'être conscient*. Elle nécessite tous les dispositifs cérébraux décrits précédemment ; elle implique obligatoirement que ces derniers aient évolué au cours du temps (sélection naturelle) ; elle suppose que son organisation repose sur des fonctionnements cérébraux eux-mêmes sélectionnistes ; elle impose la présence dans ce même cerveau d'aires capables de développer chez l'espèce en question des capacités linguistiques complexes (dont seul l'humain est l'heureux détenteur) ; elle permet que se développent des concepts de « soi » et ceux de « passé » et « d'avenir »².

Avec cet ensemble théorique, Edelman et G. Tononi tentent de proposer une lecture globale du cerveau. Ils souhaitent proposer une « théorie générale » sur la base du fonctionnement cérébral et des particularités de ce dernier. Pour eux, la conscience est l'émergence *causale* de la complexification neuronale du cerveau humain au cours de l'Évolution. Sans le support biologique et physiologique, il n'y aurait pas de conscience, y compris cette conscience d'ordre supérieur sur laquelle repose la subjectivité. Cette théorie n'entend pas résoudre la question de la subjectivité par le biais de la neuro-imagerie. Elle tente au contraire, de construire une explication générale avec pour base ces développements technologiques, mais elle s'en éloigne pour précisément expliquer que l'on ne peut décemment faire reposer la complexité de l'être humain et de sa pensée sur ces données d'imagerie. Il y a chez ces auteurs une véritable tentative pour poser les bases neuronales de la conscience tout en explicitant qu'elles ne sont quoiqu'il advienne, pas suffisantes à rendre compte entièrement de la subjectivité. Ainsi, en montrant comment la conscience s'ancre dans le fonctionnement cérébral, ils montrent également qu'il n'est pas possible, de par ce même fonctionnement cérébral, d'espérer reproduire, unifier ou généraliser les états conscients propres à chacun.

¹ EDELMAN G.-M., TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?*, Odile Jacob, 2000, p. 191.

² EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 181.

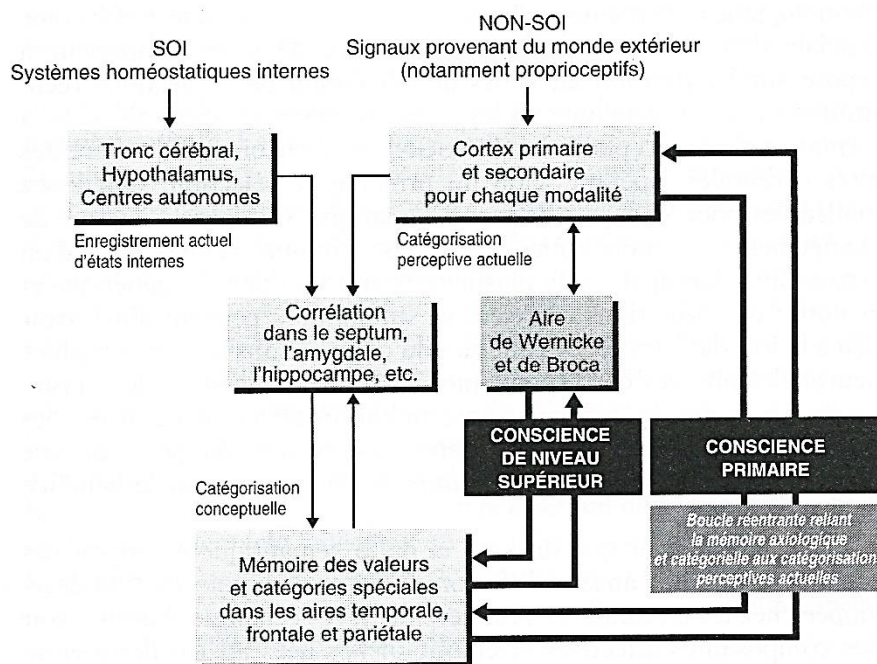


FIGURE 22 : Mise en place de la conscience d'ordre supérieur : l'importance du langage
Pour les deux auteurs il est nécessaire qu'advienne le langage pour que la conscience d'ordre supérieur apparaisse. Ils entendent par langage, le langage articulé qui dépend donc d'un appareil phonatoire spécifique à l'homme mais aussi le lien qu'il existe entre langage et mémoire (sémantique & épisodique) et enfin, l'effet du langage : l'accès au sens.
 EDELMAN G.-M, TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?* Odile Jacob, 2000, p. 233.

Malgré leurs efforts pour inscrire la conscience dans une approche scientifique précise, Edelman et G. Tononi ne cherchent donc pas à inscrire la subjectivité au tableau de chasse de la science. Ils défendent en effet, l'idée que le dualisme est une erreur. Pour eux, la conscience comme conséquence du fonctionnement neuronal appelle une « transformation phénoménale », autrement dit, un saut vers une activité de pensée mais qui ne s'inscrit *que* dans « l'activité neurale ». Il y a donc une rupture certes mais qui ne se situe pas à un niveau mystique séparant matériel et immatériel. Elle se situe sur un plan causal avec cette nuance : la transformation phénoménale « n'est pas causée par cette activité ; c'est plutôt une propriété simultanée de cette activité »¹.

La logique de cette théorie est de prendre acte de cette différenciation nécessaire entre le cerveau et l'activité mentale sans pour autant en faire deux domaines distincts. La seconde est une conséquence des effets de l'Evolution sur le premier. Mais si la causalité est un aspect essentiel dont il sera question plus loin, deux remarques retiennent tout particulièrement l'attention dans cette théorie : l'apport du langage et la place de l'inconscient.

Concernant le langage, Edelman abonde dans le sens du langage comme élément constitutif de la conscience d'ordre supérieur et donc une connaissance de soi. Il note deux aspects qui ne sont pas sans évoquer les remarques de Lacan à propos de l'inconscient : un « vrai langage est le fait de comprendre qu'une marque arbitraire [...] tient lieu de chose ou d'évènement » ; et plus loin, « des associations peuvent se faire par métaphore et, dans l'activité courante, une

¹ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 101.

métaphore, antérieure peut se transformer en catégories plus précises de l'expérience intra- et interpersonnelle. Le don du récit et un sens étendu de la succession temporelle s'ensuivent »¹. Ainsi, pour Edelman, ce qu'implique l'arbitraire du langage renvoie à une propriété intrinsèque de la conscience d'ordre supérieur et marque donc l'entrée de l'espèce dans un domaine particulier : celui de la pensée. Mais cela va plus loin puisque cette caractéristique du langage ouvre logiquement à la subjectivité par le biais de la métaphore ; ce que l'auteur résume ainsi : « Alors que le présent remémoré est en réalité un reflet du vrai temps physique, la conscience d'ordre supérieur permet de relier un soi socialement construit aux souvenirs passés et aux imaginations futures »². Edelman et G. Tononi prennent position contre l'idée que l'on pourrait par le biais de la science rendre entièrement compte de la complexité de l'être humain et de sa pensée. Ils avancent que certains objets d'études pourtant mis à jour par la science ne sont pas simples à appréhender pour cette même science. Aussi, concluent-ils en précisant qu'il faut s'en réjouir car « nous restons peut-être prisonniers de nos descriptions, mais notre liberté tient à notre grammaire »³.

Concernant l'inconscient, ce qui retient l'attention est la prise de position en faveur de possibles échanges entre l'activité consciente et l'inconscient. Edelman comme G. Tononi conservent comme principe directeur que la conscience est l'élément essentiel à toute construction d'une pensée. Pour autant ils n'excluent pas que l'inconscient puisse roder autour de cette pensée et que d'une manière ou d'une autre, il puisse l'influencer ou y participer. Au-delà des automatismes inconscients ou au contraire en les incluant, ces auteurs considèrent que « déclarer que ce qui est mental est conscient et que penser est un acte conscient n'exclut cependant pas que les routines inconscientes ou les émotions aient un grand impact sur la pensée. Cela n'exclut pas non plus la possibilité que ce qui menace le soi puisse être refoulé »⁴. Ainsi, de la même façon qu'a pu le décrire S. Dehaene, l'inconscient relève ici de l'inconscient cognitif. Il englobe les routines comme les automatismes et oriente l'attention. Ces auteurs franchissent cependant un pas que ne s'autorisent pas tous les neuroscientifiques et qui est loin de faire consensus : l'inconscient influe sur la vie mentale consciente bien au-delà des fonctions mêmes complexes auquel il est réduit. Chez Edelman et G. Tononi, il y a encore une dimension supplémentaire prise en compte : le refoulement. Sans préciser de quoi il en retourne, ils supposent que des éléments de la vie mentale consciente puissent être maintenus à distance de ce qu'ils nomment le soi et ce, parce qu'ils sont une menace. Ce mécanisme est précisément celui décrit par Freud, Edelman et G. Tononi ne précisent cependant pas « où » va ce refoulé et son devenir.

Cela étant, la théorie proposée initialement par Edelman puis soutenue par G. Tononi (et défendue par son créateur jusqu'à la fin de ses jours) a le mérite de proposer une lecture complète du processus de pensée et de son corollaire principal : l'apparition d'une subjectivité propre à chaque penseur. S'il évoque un « soi », c'est qu'Edelman voit, parmi les conséquences du fonctionnement neuronal, une obligatoire émergence d'une conscience d'ordre supérieur et donc la capacité à se situer dans le passé et à se projeter dans le futur, capacité dont il fait le socle de la subjectivité.

¹ *Ibid.*, p. 127.

² A noter l'importance chez cet auteur de l'aspect *social* du soi et donc de l'inscription du soi dans son lien à l'autre.

³ EDELMAN G.-M, TONONI G., *Comment la matière devient conscience ?*, Odile Jacob, 2000, p. 263.

⁴ *Ibid.*, p. 245.

b/ L'action

Dans cette perspective de construire une approche générale de la conscience et des états mentaux qui en découleraient, M. Jeannerod a tenté d'apporter sa pierre à l'édifice des neurosciences. Il était important à ses yeux de concilier les observations faites dans ce domaine avec une approche ouverte, entre autres, à la philosophie mais gardant toujours sa référence à la science. Il va ainsi œuvrer tout au long de sa carrière, à créer des liens entre les découvertes scientifiques et les hypothèses venant d'autres champs mais qui lui apparaissaient comme pertinentes.

Dans son dernier ouvrage « La Fabrique des Idées », il retrace les évolutions qui ont marqué l'histoire de l'étude du cerveau. Il note qu'il a d'abord fallu du temps avant de voir apparaître *cette science du cerveau*. Il souligne la présence presque envahissante de la philosophie sur ces questions. Enfin, il remarque que longtemps, les oppositions entre les scientifiques et les philosophes tenaient davantage à une méconnaissance des propos de l'autre champ qu'aux hypothèses elles-mêmes. Les positions des philosophes quant à la question de l'esprit n'étaient en effet, que peu en lien avec l'organe qu'est le cerveau. Tout comme la notion de temps en physique, la notion d'esprit a vu des générations de chercheurs tenter de la comprendre par des voies différentes, sans jamais se rencontrer. A cela s'ajouta cette ignorance des connaissances respectives et des acteurs peu enclins à faire l'effort de s'y intéresser.

Pourtant, Jeannerod témoigne d'une évolution de la situation autour de ces questions au cours des dernières décennies. Il remarque que les scientifiques ont commencé à ne plus être simplement « figés » sur leurs expériences de laboratoire et ont commencé à vouloir réfléchir de façon plus globale. De leur côté, les philosophes, après avoir longtemps résisté à l'approche scientifique du cerveau ont eux-aussi commencé à s'intéresser à ce que la science pouvait en dire. Ce passage ne fut pas sans heurts avec ceux qui firent vivre ces notions avant l'apparition de la neuro-imagerie¹ surtout. Lui-même participera à cette évolution et le simple titre de ses ouvrages de référence en témoignent : « Le cerveau machine » en 1983, « Le Cerveau intime » en 2002, « Le cerveau volontaire » en 2009 ; ou encore sa collaboration avec J. Hochmann pour « Esprit où es-tu ? » en 1991.

Jeannerod reprend les travaux de Patricia Smith-Churchland afin de souligner l'immaturation des connaissances concernant les états mentaux comparées à celles détaillant les états biologiques. En effet, pour ces auteurs, il était désormais clair que l'on ne pouvait aborder la problématique du cerveau et de la conscience sans poser une différence fondamentale entre les états « mentaux » et les états « cérébraux ». Autrement dit, il était vain de les confronter sans prendre le temps de réduire les états mentaux aux étapes cognitives auxquels ils font appel. Pour se faire, P. Smith-Churchland utilise la *représentation* comme paradigme essentiel pour créer une théorie plus générale. Par la même occasion, elle invite la recherche à évacuer les concepts de « croyances », « intention » ou encore « désir ».

Cette position radicale ouvrait cependant la voie d'une approche plus nuancée qui allait voir le jour et dont Jeannerod sera un acteur important. La « philosophie de l'esprit » visait ainsi une réduction mais en procédant à une « déconstruction des opérations de l'esprit en constituants élémentaires pour déterminer ensuite la contribution de telle ou telle partie du réseau nerveux à chacun de ces constituants ». La démarche était ici inverse de celle qui consiste à expérimenter pour ensuite généraliser : il s'agissait ici de décomposer les états mentaux (dont la

¹ JEANNEROD M., *La fabrique des idées*, Odile Jacob, 2011.

représentation) en des schèmes plus précis et bien séparés les uns des autres afin d'en repérer le substrat cérébral et ainsi localiser le fonctionnement cérébral. Il s'agissait également de ne pas négliger les interactions, nécessaires à ces constituants, pour devenir un état mental unifié. Pour Jeannerod, « dans cette démarche, chaque état d'esprit (désir, croyance, préférence, volition, jugement, etc.) correspond à une expérience qui peut être décrite et étudiée empiriquement, et finalement identifiée à un concept acceptable du point de vue scientifique »¹. Jeannerod orientera ses recherches autour de la volonté et la capacité du cerveau à générer un acte qui repose sur la volition. De façon générale, ses recherches furent axées sur *l'action*, qu'il considère être la pierre angulaire des états mentaux et cérébraux.

Mais avant même d'en arriver à l'acte, ce qui intéressa tout particulièrement cet auteur, c'est la multitude de traitements cérébraux qui sous-tendent une action simple comme saisir un objet. Ses expériences (et celles d'autres équipes) montrèrent qu'il était possible de décomposer un acte en constituants : pour saisir un objet, il faut pouvoir déterminer ses propriétés physiques (forme, orientation, voire couleur) ; le cerveau fait également des probabilités (selon la matière dont est fait l'objet, il est probable qu'il pèse tel poids etc.) ; enfin, il oriente et contrôle le mouvement moteur jusque dans les moindres détails du positionnement des doigts afin d'avoir une prise adaptée à l'objet. Mais Jeannerod propose de ne pas y voir uniquement là une modalité pragmatique. Il ne s'agirait donc pas seulement d'un fonctionnement cérébral. Il considère qu'à cette modalité, afin de rendre compte complètement de l'acte de préhension, il faut y ajouter une modalité sémantique. Une fois de plus, la neurologie clinique et les pathologies que l'on y soigne, apporte un support riche : des patients parviennent parfaitement à reconnaître les caractéristiques physiques de l'objet mais ne savent définitivement plus le nommer et donc le reconnaître consciemment. Ils peuvent l'attraper sans difficulté, le décrire mais ils ne parviennent pas à dire ce dont il s'agit.

Cette séparation repérable au cœur du cerveau entre *pragmatique* et *sémantique* exhorta Jeannerod à revenir à la notion désormais essentielle de « représentation ». Pour lui, elles étaient de possibles objets scientifiques soumis à la description objective. De fait, elles devenaient des outils pour l'étude de la conscience, conscience qui restait toujours en lien avec le fonctionnement neuronal et cognitif. Il était possible de « suivre » les représentations depuis la perception du stimulus jusqu'à l'élaboration du concept lui-même (ou pour reprendre l'exemple cité précédemment, la représentation de l'objet et sa reconnaissance). Il fallait donc distinguer deux types de représentations opposées. Il y a premièrement les représentations perceptives (« engagées dans le processus d'acquisitions d'informations venant de l'extérieur »²) sur lesquelles repose notre assimilation du monde réel. Sur ce point, Jeannerod parle d'une « élaboration de croyance sur le monde », autrement dit, même chez les scientifiques, il y a une attention à différencier ce *qu'est* le monde et ce que le cerveau humain en fait. Il y a là un filtre, un voile que la perception jette sur le réel du monde extérieur, et certains chercheurs n'hésitent pas à considérer que cette épaisseur qui existe entre la représentation et la réalité est une donnée claire de l'isolement dans lequel on se trouve. Pour autant, ce traitement cognitif du monde extérieur perçu génèrerait pour Jeannerod, une scène représentationnelle (et donc distante de ce même monde extérieur). Mais d'autre part, il existerait des représentations motrices qui engageraient plus directement l'action par le biais de l'intention. Ces représentations sont celles

¹ JEANNEROD M., *La fabrique des idées*, Odile Jacob, 2011, p. 157.

² *Ibid.*, p. 161.

« engagées dans l'interaction avec l'environnement ». Elles touchent donc davantage aux modalités pragmatiques dont parlait Jeannerod.

L'intérêt de la conception de Jeannerod est de faire émerger, par le biais de la représentation, le lien entre les états mentaux et les états cérébraux cités plus haut. Ce lien est particulièrement précieux puisqu'il renvoie au franchissement d'une modalité pragmatique vers un concept implicite. Pour lui, il était donc important de s'appuyer sur la représentation, de la suivre à travers le cerveau, en allant des neurones vers le concept en passant par la cognition. Il considère que les représentations perceptives, celles qui nous connectent au monde, apportent les informations précises mais fragmentées du monde extérieur. Elles ne suffisent pas à donner du sens. Cela étant, si l'on suit cette « chaîne de traitement », cela aboutit à un rassemblement de ces « percepts » entre eux tout d'abord, mais aussi avec les « informations mémorisées ». Cette interaction entre diverses représentations (y compris celles venant de la mémoire) donne naissance à un « contenu [...] alors conceptuel, verbalisable et identifiable »¹.

Les représentations motrices peuvent être également les guides d'une « traversée du cerveau », mais cette fois-ci, le voyage mène de la représentation conceptuelle à l'action motrice et au mouvement corporel proprement dit. En effet, Jeannerod suppose qu'il faut, avant qu'un mouvement ne soit entamé, que sa représentation soit préalablement pensée et présente dans l'esprit du sujet. Il ajoute que ce « contenu conceptuel de l'action » est « assemblé à partir de croyances et de désirs » ; croyances qui évoquent initialement celles de notre *simple* rapport au monde et non pas celles, plus complexes et construites, qui renvoient notamment aux religions. Ainsi, l'action est-elle précédée d'une mise en relation entre des représentations motrices qui induisent le mouvement, mais qui sont elles-mêmes dépendantes d'états mentaux tels que les désirs. Une nouvelle fois, il est remarquable de voir que les interactions (neurologiques ou cognitives), comme la complexité, sont des éléments récurrents dans les théories tentant de comprendre l'émergence de la pensée.

Néanmoins, et bien que les désirs ou l'intention commencent à apparaître dans cette théorie, les représentations perceptives (descriptif de l'objet) et les représentations motrices (mouvement vers l'objet) ne suffisaient pas à rendre compte de ce que Jeannerod nomme les « états mentaux ». Elles ont une dimension inconsciente puisqu'elles ne sont pas accessibles en tant que telles (le sujet ne peut en rendre compte) mais elles mènent, malgré tout, à une représentation de cet objet. Elles induisent aussi la question de la réalité interne sans la nommer. Il le résume ainsi : « il ne s'agit pas seulement de "voir" l'objet, il faut aussi savoir ou croire qu'on le voit, c'est-à-dire posséder le concept de cet objet. Les états mentaux formés sur la nature et la signification de l'objet tirent leur contenu conceptuel de la structure des réseaux correspondants »². La liaison entre le neuronal et l'implicite se fait donc ici avec l'aide de l'interaction massive de structures cérébrales entre elles (perspectives, mnésiques mais aussi capables de catégoriser ou comparer). Et cela vaut aussi bien lorsque l'on prend comme base les représentations perceptives qui mènent donc au concept ou bien les représentations motrices qui font le chemin inverse (« raison de l'action, [...] planification, [...] anticipation de ses résultats) et qui mènent à l'exécution du mouvement qui réalise l'action.

Ces représentations permirent à Jeannerod de se trouver « aux portes de la subjectivité »³. Pour les franchir, il restera focalisé sur son thème de prédilection : l'action et donc la volonté de la

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 164.

³ *Ibid.*, p. 198.

faire. Jeannerod s'inspirera alors des sciences cognitives et des travaux sur la cognition sociale pour interroger la conscience de soi par le biais de l'action que l'on effectue. Il s'aperçoit que l'on peut expérimentalement induire en erreur les perceptions du sujet et cela implique logiquement, que les automatismes comportementaux puissent être dissociés de « la représentation que le sujet s'en fait ». Dès lors, il considère cet aspect comme fondamental dans l'approche que l'on peut avoir, en science, de la subjectivité. Il en vient même à considérer que grâce à cela « naissait une nouvelle théorie scientifique du sujet, celle d'un agent auto-référencé construisant sa propre identité et sa propre singularité à partir de son corps et de ses actions »¹. Il va ainsi amarrer sa conception de la subjectivité à des aires cérébrales (du cortex préfrontal et « en arrière dans le cortex temporal et pariétal postérieur ») où s'opèrent les opérations mentales qui permettent précisément cette émergence d'un *sujet*.

Cette prévalence de l'action chez cet auteur se déploie jusque dans le domaine social et il reprend, pour étayer son approche, la découverte des neurones miroirs. Mais ce qui fait le lien entre la conscience et la subjectivité et qui vient clore son hypothèse, est un « processus de validation ». Ce dernier fait d'ailleurs aboutir la réflexion de Jeannerod à ce constat : « La référence à la psychanalyse, dans un tel cadre, perd évidemment de sa pertinence et de son utilité ».

Pour Jeannerod, le sujet (et donc son cerveau) tend vers un équilibre cognitif. Une fois que seront établis tous les systèmes précédemment décrits, une action pourra donc être anticipée par le sujet. Il va donc ensuite pouvoir (ou non) la réaliser. C'est l'écart qui existe entre l'action voulue et l'action exécutée qui va être le *couperet* : si le résultat de l'action exécutée est en accord avec ce que le sujet avait anticipé, alors cette action (et toute la chaîne qu'elle présuppose) va être conservée comme référentiel qui à l'avenir orientera « dans la bonne direction les choix et les décisions que l'environnement sollicite ». Si toutefois, l'action réalisée ne trouvait pas une si heureuse conclusion, le schéma serait celui d'une remise en question de ce que Jeannerod continue d'appeler des croyances. Il y aurait donc une réorganisation cognitive du schéma de l'action voulue, afin de ne plus reproduire un tel écart entre ce qui est pensé par le sujet et ce qui est acté. Jeannerod attribue à cette *dissonance* entre les deux actions, un rôle dans les cas de conscience de soi altérée. En effet, si une action est « validée », elle participe à la conscience de soi du fait de l'équilibre qu'elle offre au sujet. Comme dit précédemment, cette validation s'inscrit dans la cognition et oriente ensuite les choix du sujet. En revanche, si un écart se fait sentir entre les deux actions (voulue et exécutée), il faut pour le sujet remettre en question sa propre conception du monde, de son désir initial, de son intention, de ces croyances bref de ce qui constitue, chez cet auteur, le *soi*.

Pour conclure, Jeannerod transpose ce processus aux relations sociales, puisqu'il admet sans peine que nos actions sont souvent orientées vers un autre « dont nous faisons l'objet de nos intentions et de nos désirs ». Bien que cela devienne de fait plus complexe, cet auteur maintient qu'il faut donc en retour que la réponse soit à la hauteur de l'attente. Un écart trop important dans la réponse du congénère et le mécanisme de validation n'aboutit pas : le sujet doit alors réorganiser ce qu'il espérait initialement.

Puisque ce processus de validation de l'action est la base de la construction subjective, Jeannerod avance que la psychanalyse n'est plus utile car elle vise l'anamnèse et non ce mécanisme qu'il suppose davantage primordial. Pour lui, les symptômes dont souffrent ceux qui ressentent un sentiment d'éloignement du soi, d'étrangeté sont sujets à cet écart entre action

¹ *Ibid.*, p. 183.

désirée et action réalisée. Ils le sont tant est si bien pour certains, que cela vient remettre en question leur identité, leur conscience de soi et les entraîne inévitablement vers des symptômes plus graves que la psychiatrie classique a depuis longtemps décrits.

c/ L'Espace de travail neuronal global

L'éloignement qui existe entre le monde extérieur et ce que Jeannerod décrit comme une scène représentationnelle est un des éléments ténus de la préhension du concept de conscience et de subjectivité. En effet, les chercheurs en neuroscience s'accordent sur ce filtre qu'impose le fonctionnement cérébral. Le cerveau devient donc le pivot entre le monde réel et la conscience que l'on en a. Dans un prolongement logique, le cerveau, en étant le point nodal de notre rapport au monde, participe à la construction subjective. Mais si Jeannerod souligne cet écart par le biais de son système de représentations, d'autres le font en s'en référant plus directement à la conscience. Plusieurs auteurs tels que S. Dehaene, L. Naccache restent attachés à cet ancrage exclusivement neurologique de la conscience. Ainsi, sans en passer aussi fermement par l'Évolution qu'Edelman ou sans s'en référer de façon aussi précise que Jeannerod à la représentation et à l'action, ces chercheurs tendent à expliquer les mêmes phénomènes par une lecture précise de la neurophysiologie.

Pour autant, tous repèrent et soulignent l'existence de cet écart entre monde réel et conscience que l'on en a. Pour franchir ce précipice, il faut donc que se crée un pont qui permette au sujet de *relier les deux rives* et ainsi de se faire une idée du monde qui l'entoure. S. Dehaene considère que le bâtisseur de cet ouvrage est le cerveau et que le matériau en l'occurrence est l'inconscient cognitif. En effet, en s'appuyant sur « l'effet McGurk », il insiste sur le fait que nous n'avons pas conscience de l'information « brute ». Dit autrement : « nous n'avons pas conscience des ondes sonores qui font vibrer nos tympanes, pas plus que des photons qui entrent dans nos yeux »¹. C'est le traitement cognitif de ces stimuli bruts qui génère une interprétation du monde. L'effet McGurk montre par exemple, que lorsque le cerveau reçoit des informations sensorielles qui ne s'accordent pas les unes avec les autres², il calcule inconsciemment une foule de probabilités dont celle qui arrivera à la conscience sera le résultat le plus convenable, l'interprétation la plus probable. Ainsi, le cerveau synthétise les stimuli venant des entrées sensorielles mais surtout, il fait en sorte qu'ils s'accordent entre eux pour que n'advienne à la conscience que ce qui apparaît comme étant cohérent et non contradictoire.

La description précise, faite préalablement, de ce qu'est aujourd'hui la conception neuroscientifique de la conscience et de comment elle s'organise, autorise à prolonger directement la réflexion sur cette théorie de l'espace de travail neuronal global (Figure 23). Il s'inscrit dans la continuité logique de l'émergence de la conscience, il y participe, est influencé par elle mais la chronologie n'est pas réellement une variable évidente. L. Naccache précise qu'il est « extrêmement probable que notre espace de travail conscient oriente ce mécanisme de prise de conscience vers certains contenus plutôt que d'autres ». Il est donc logique de penser qu'il préexiste à la prise de conscience proprement dite. Cela étant, il précise que « le contenu

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p. 95.

² Le sujet voit à l'écran une bouche faisant « ga » mais le son entendu est celui d'un « ba » : le cerveau associe les deux perceptions pour ne faire advenir à la conscience qu'un « consensus », c'est-à-dire ici le son « da ». Les yeux fermés, le sujet entend bien « ba ».

de notre espace de travail conscient serait constamment mis à jour plusieurs fois par seconde »¹. Aussi, la prise de conscience influencerait elle à son tour l'espace global de travail qui de nouveau orienterait la future prise de conscience et ainsi de suite. L'ensemble formant ainsi une « succession d'états stables ».

Les mécanismes de cette prise de conscience reposeraient en amont de l'amplification. C'est bien l'espace de travail qui va générer l'amplification mais c'est aussi lui qui va opérer la sélection. Pour se faire, plusieurs « processeurs »² vont traiter localement l'information. Puis une « discussion »³ s'engage lorsque les processus se mettent à échanger « à longue distance » ; grâce à des connexions neuronales qui permettent aux aires anatomiquement éloignées de pouvoir effectuer ces échanges. De tous ces processus qui interagissent, l'espace de travail va en sélectionner un. Cette sélection permet de générer une « représentation de l'information qu'ils contiennent »⁴ et « l'élue est alors amplifiée depuis l'intérieur du réseau et embrase alors l'ensemble de l'espace de travail global »⁵.

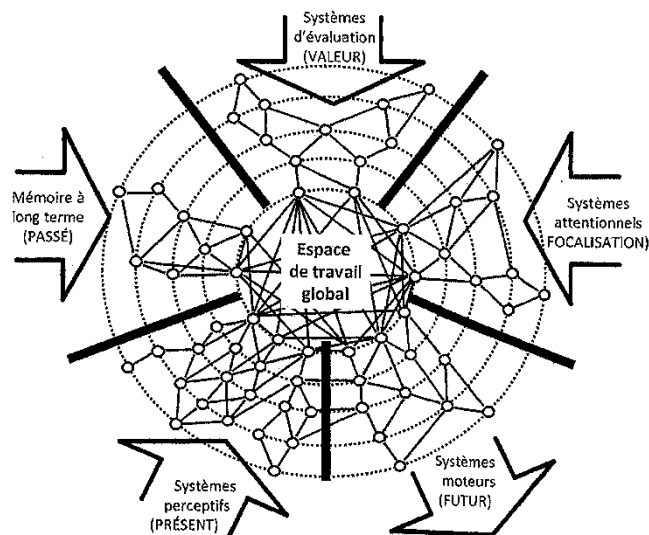


FIGURE 23 : Schématisation de l'espace de travail neuronal global

Avec J.-P. Changeux, dès 1998, S. Dehaene propose une lecture nouvelle des mécanismes de la conscience. Rejoint par L. Naccache ou L. Cohen, ils vont affiner cette théorie grâce notamment aux avancées en neurosciences. Cette théorie s'appuie entre autres, sur la découverte des connexions à longue distance au cœur du cerveau qui autorisent à ce que des partages d'informations puissent se faire entre des aires éloignées anatomiquement. Plusieurs processeurs (les cercles) opèrent à différents niveaux et plusieurs systèmes spécifiques également. Tous convergent vers l'espace de travail global duquel émerge la conscience.

DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 229.

¹ NACCACHE L. *Le nouvel inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 278.

² DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 229.

³ NACCACHE L. *Le nouvel inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 278.

⁴ DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 229.

⁵ NACCACHE L. *Le nouvel inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 278.

L'espace de travail neuronal global permet également de rendre cette information disponible à tous les autres processeurs qui sont en train d'opérer. Elle est accessible et peut être enrichie, modifiée, mémorisée etc. Cela étant, ce qu'apporte cette théorie de la conscience est une logique au fonctionnement cérébral. En effet, que le cerveau traite de façon inconsciente une multitude d'informations n'est plus à démontrer. Pourtant, il faut que ces modules se coordonnent tout en étant différenciés. S'ils ne le sont pas ou si la cohérence est trop grande, les expérimentations montrent qu'il y a également une perte de conscience. En effet, lors d'une crise d'épilepsie, les oscillations au sein d'un « vaste réseau neuronal » sont davantage « cohérentes qu'à l'état normal »¹. Une « hyper-synchronie » ferait donc perdre les possibilités, pour l'espace de travail, de conserver une complexité et la capacité de différenciation. Ces deux spécificités, dont la première se manifeste de nouveau dans une théorie moderne sur le cerveau, permettent précisément que se fassent les échanges entre les processeurs spécialisés. Ces derniers sont donc pris en compte et étant donné leur nombre, la complexité s'impose d'elle-même. Ces processeurs traitant tous localement des types très divers d'informations, la différenciation devient alors essentielle.

L'espace global de travail naît donc de ces échanges à longue distance mais s'il repose sur cette multitude de modules spécialisés, c'est bien grâce à cet espace que ces derniers peuvent « partager librement certaines informations »². Mais l'objectif de cet espace, c'est de trouver et d'utiliser les informations les plus cohérentes et utiles à l'accomplissement d'un acte, d'un besoin voire d'une volonté. Le fait que les informations deviennent disponibles *globalement* « est précisément ce que [les neuroscientifiques appellent la] "conscience" » et S. Dehaene de conclure : « la conscience aurait ainsi évolué [...] afin d'extraire et de diffuser au reste du cerveau un maximum d'informations pertinentes initialement confinées dans des circuits cérébraux spécialisés »³.

Anatomiquement, cet espace a donc besoin d'un ensemble de connexions neuronales locales et à distance, simples et complexes, véhiculant l'information d'une aire à l'autre, d'un hémisphère à l'autre etc. La complexité de l'organisation neuronale trouve ici un support théorique consistant et trouvant une explication rationnelle à cette organisation. Dans cette approche de la conscience, l'Evolution a, tout comme chez Edelman et G. Tononi, joué un rôle fondamental. De même, l'action chère à Jeannerod est ici prise en compte. Mais au niveau neurologique, elle trouve également le support de ce qui a déjà été constaté à l'évocation de la conscience : les aires préfrontales et pariétales sont reliées aux connexions à longue distance et ce sont elles qui « possèdent la connectivité anatomique requise pour diffuser l'information consciente à l'ensemble du cortex »⁴. De plus, l'organisation du cortex répond aux exigences de cet espace de travail (neurones pyramidaux, densités dendritiques etc.). Mais ce qui intéresse tout particulièrement, c'est (de nouveau) l'apport du langage dans cette organisation et la prise de conscience. Par langage, il ne s'agit pas encore de l'acte de dire mais plus « simplement » de cette capacité à mettre un mot sur la chose perçue. S. Dehaene en appelle à la génétique et le gène FOXP2 dont la découverte marque une différence minime avec le reste du règne animal, mais qui pourtant, met en jeu un grand nombre d'effets dont le langage articulé. Ce gène qui

¹ NACCACHE L., « Détecter la conscience dans l'activité cérébrale », in DEHAENE S., (Sous la direction de), *C3RV34U*, La Martinière, Paris, 2014, p. 181.

² DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 234.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 237.

module les aires du langage « comprend deux mutations ponctuelles uniques au genre *Homo*¹ ». Une anomalie génétique de ce gène engendrerait donc des difficultés dans l'articulation du langage. Le déterminisme génétique refait ici son apparition, mais l'intérêt se situe ailleurs. Ce gène permet aux neurones du cortex préfrontal de posséder un très grand nombre de dendrites dont l'organisation pyramidale autorise de multiples connexions neuronales et ce, même à longue distance. Ainsi, il apparaît que les aires sensorielles diffusent leurs informations dans tout le cortex mais ensuite l'information est relayée vers des aires associatives dont les aires intervenant dans l'organisation du langage (aire de Broca et de Wernicke). Ces dernières, permettent très rapidement après la réception sensorielle, de mettre un mot sur l'information perçue et ensuite, grâce à cette organisation neuronale pyramidale, de diffuser à longue distance cette nomination. Dès lors, l'information de ce mot peut être partagée grâce à l'espace de travail et sera maintenue même en l'absence de la stimulation initiale.

Qu'en est-il de l'inconscient et de la subjectivité ? L'espace de travail repose clairement sur l'inconscient cognitif dont les informations se diffusent et s'échangent grâce aux connexions à longue distance (Figure 24). Il y a donc une présence massive de l'inconscient dans cette théorie. Néanmoins, il est un support, l'élément central reste la conscience et le lien entre les deux, l'espace global de travail. Ce dernier opère grâce à des processeurs qui sont en partie conscient mais par uniquement.

Dans cette théorie, la question de l'effet des émotions, du vécu de la personne etc., n'est pas abordée comme telle. Cependant, elle n'interdit pas que cela puisse être fait par l'intermédiaire de processeurs impliqués dans l'activation de l'espace de travail. La modularité sur laquelle repose cette théorie implique de fait que certains traitements locaux du fonctionnement neuronal traitent des informations concernant ces éléments de la vie de la personne. Des souvenirs traumatiques réveillés par une situation *dans le présent* peuvent réenclencher des processeurs, et des circuits neuronaux, qui vont s'associer pour ramener à la conscience l'effet de la situation sur la personne. La personne pourra alors nommer ce qu'elle ressent voire pourquoi elle le ressent. Ceci pointe une différence de taille avec la psychanalyse qu'il convient de simplement souligner pour l'instant : la psychanalyse suppose que précisément l'effet de la situation peut être conscientisé mais la cause échappe. Dans l'espace de travail, il y aurait donc un élément qui reste traité inconsciemment et qui pourtant participe à la sélection de l'information.

Ces considérations seront reprises plus tard. Mais cette présentation brève de cette théorie finalise le travail sur la conscience et son apparition en lui donnant, comme le font les autres théories générales, sa lecture la plus moderne. L'apparition de ce qui se rapproche d'une subjectivité dans cette théorie se déduit grâce à l'interaction de tous ces mécanismes.

Il est important de repérer que pour les neurosciences et les auteurs de cette théorie, la conscience dépasse le rapport à l'environnement : « elle lui impose un sens, un contexte, un but »². Cette caractéristique essentielle de la conscience a déjà été décrite mais se confirme encore ici. Il faut donc qu'elle trouve et génère la réponse la plus cohérente possible au regard des éléments donc elle dispose grâce notamment à l'espace de travail. S. Dehaene considère même que cette particularité relève de la capacité qu'ont les neurones à s'autoexciter. Ils seraient donc capables de « déclencher spontanément des potentiels d'action ».

¹ *Ibid.*, p. 240.

² *Ibid.*, p. 260.

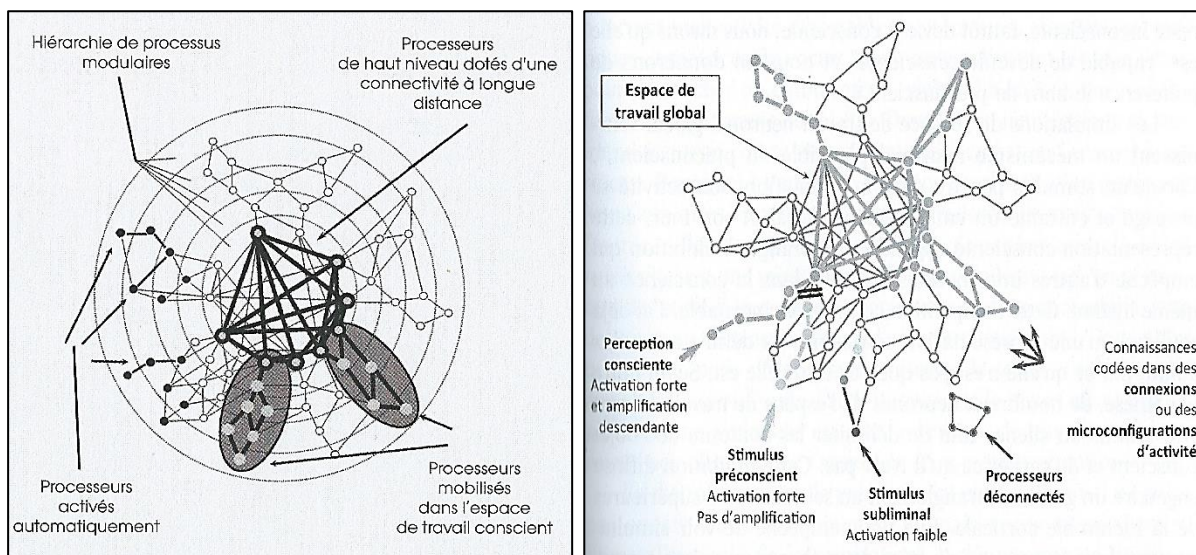


FIGURE 24 : Nouvelles schématisations de l'espace de travail et connexions à distance
Ces représentations de l'espace de travail reprennent les mêmes éléments que la première. Elles ont cependant le mérite d'insister sur le fait que ce dernier est « conscient ». L'inconscient relève des processeurs qui se situe « au bas » de la hiérarchie de la modularité des processus. Viennent ensuite, grâce au réseau neuronal de connexions à distance entre les aires, des processeurs plus complexes qui échangent et sélectionnent l'information avant de la faire parvenir aux processeurs qui seront réellement conscients. Cela étant, la multitude « d'évènements » non conscients qui interviennent dans la « discussion » de l'information au niveau de l'espace de travail semble colossale.

A gauche : NACCACHE L., « Détecter la conscience dans l'activité cérébrale », in DEHAENE S., (Sous la direction de), *C3RV34U*, La Martinière, Paris, 2014, p. 178 & p. 180.

A droite : DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 263.

Cet aspect de la cognition est fondamental car, le cerveau n'est ici pas appréhendé dans son activité mais au contraire dans son repos. Une activité neuronale est donc sans cesse générée même dans le « silence et dans le noir ». Cette dimension ne relève donc évidemment pas d'une stimulation. Cette activité spontanée fait donc dire aux chercheurs que non seulement la conscience « n'est pas soumise à l'environnement » mais que de plus, « il n'y a plus belle leçon d'humilité que de prendre conscience que le flux de notre conscience, tout ce flot d'images et de mots qui surgit en nous et forme la texture même de notre vie mentale, provient des échanges aléatoires de nos neurones corticaux, sculptés par les trillions de synapses que des années de maturation cérébrale et d'éducation ont inscrites en nous »¹. Sans que cela soit pleinement formulé ainsi, la subjectivité semble poindre sous l'effet d'un fonctionnement neuronal incessant, spontané et imprévisible. Rappelons qu'ici, ce qui constitue une personne, sa singularité relève de la conscience. Cette activité prend alors toute son importance puisqu'elle n'est pas uniquement une réponse à un stimulus, mais bien une émergence spécifique due à l'activité neuronale elle-même. Dès lors, elle acquiert une autonomie vis-à-vis du monde extérieur. C'est d'ailleurs une des spécificités de la conscience. Ainsi autonome, « elle engendre ses propres buts, grâce à son activité spontanée, et ces configurations neuronales émergentes façonnent à leur tour, de façon descendante, le reste de l'activité du cerveau ». Pour se faire,

¹ *Ibid.*, p. 262.

elle peut solliciter la mémoire, la représentation mentale et tout ceci ne se fait pas sans l'apport du langage. La structure et le fonctionnement de l'espace global de travail lui permettent cela et participent donc à ce qui s'apparente à une émergence de la subjectivité.

Un dernier aspect devient pour ce travail essentiel puisqu'il réside dans la capacité qu'a la conscience, toujours grâce à des circuits neuronaux spécifiques, à traiter les représentations sur soi et les autres. Ces circuits sont d'ailleurs massivement identiques selon que l'on a conscience de soi ou des autres. S. Dehaene propose ainsi que, toujours par la présence incontournable de la conscience, l'être humain se regarde lui-même comme un autre. Fidèle à ses orientations premières (comme à sa formation initiale), la logique qu'il déploie ensuite est celle d'un cerveau qui « tire de ces observations des inférences statistiques qui élèvent notre esprit -au sens le plus littéral du terme. [...] A force de passer notre vie avec nous-mêmes, nous nous construisons une image cérébrale de notre caractère, de nos connaissances et de notre confiance en nous-mêmes »¹. L'âme devient donc une invention du cerveau qui permet de rassembler toutes connaissances dans un ensemble acceptable à la conscience humaine. A ce titre, elle s'apparente à l'une des FICs de L. Naccache. Ce que décrit S. Dehaene de ce rapport à la vérité subjective, à cette connaissance de soi n'est d'ailleurs pas sans lien avec cette proposition théorique de L. Naccache. S. Dehaene considère que cette connaissance n'est pas parfaite et à l'image de l'âme, l'être humain semble condamné à se « leurrer lui-même ». L'introspection, cela a été vu, n'est absolument pas infaillible. Ces connaissances sur soi et les autres sont incomplètes et si imparfaites qu'elles induisent une subjectivité éloignée d'un savoir sur soi tout puissant et « intégral ». De plus, le fait que la conscience semble créer des mondes, être un « simulateur de la réalité virtuelle » éloigne tout espoir de saisir l'intégralité de ce que pourrait être la subjectivité même si elle est *tout entière* placée « du côté de » la conscience. Cela éloigne aussi tout scientisme dangereux dans la démarche neuroscientifique actuelle. C'est un aspect fondamental de cette description du fonctionnement conscient : la construction du « soi » est « indirecte et fragmentaire [...] notre moi n'est qu'une base de données imparfaites, formatée selon les mêmes règles que notre connaissance des autres, donc pétrie de zones d'ombre, de malentendus et d'aveuglement »². Les neurosciences admettent donc que la subjectivité ne puisse être qu'un enchevêtrement de savoirs incomplets et parfois obscurs. S. Dehaene précise encore que « notre représentation du "moi" n'est pas seulement informée de notre comportement, mais aussi de certaines de ses causes cachées (intentions, sentiments, croyances etc.) ». La dimension consciente est donc maintenue *en avant* et garde la prépondérance de ce qui constitue une subjectivité (un « soi », un « moi »). Cependant, des failles *logiques* sont présentes dans cette conscience de soi : puisque nous nous construisons une image de soi en lien avec ce que l'on voit des autres, des aspects nous échappent, restent « mal entendus » du fait de n'avoir accès à toutes les variables des autres. Ainsi, au cœur même de la conscience et donc de la conscience de soi, il existe déjà des failles, des béances du savoir subjectif.

Mais ce constat se prolonge vers l'inconscient et offre, par la voix de S. Dehaene, une conclusion particulièrement fondamentale : malgré toutes les capacités du cerveau et de la conscience et malgré ces écarts de la connaissance consciente entre nous et nous-mêmes, « nous n'avons jamais vraiment accès aux tréfonds de notre être. Nous restons dans l'ignorance des vraies raisons, inconscientes de nos comportements, et cela nous empêche de les prédire, dès

¹ *Ibid.*, p. 160.

² *Ibid.*

que nous sortons de la routine des activités quotidiennes. La devise grecque : "Connais-toi toi-même » lorsqu'elle s'applique aux détails de nos actes, n'est qu'un idéal inaccessible ».

Deux remarques s'imposent :

- Il s'agit ici clairement de la connaissance des mécanismes inconscients dans leur acception cognitive automatique (effet McGurk), mais cela s'étend visiblement à tout un ensemble de connaissances qui dépassent cette première acception. Même *réduites* à des « corrélats neuronaux objectifs », ces connaissances plus complexes, spécifiques et indubitablement subjectives telles que les « croyances, intentions et sentiments » semblent pouvoir participer de ce savoir qui s'ignore.
- La prétendue attaque contre les neurosciences reposant sur une conception biologique de la personne et conditionnée par des déterminismes neuronaux trouve ici un sérieux démenti : même la cognition ne peut prévoir nos actes mais « toute imparfaite qu'elle soit, c'est bien cette capacité humaine d'introspection et de partage social qui a engendré les alphabets, les cathédrales, [etc.] »¹.

d/ La temporalité

Un autre élément a fait son apparition chez les neuroscientifiques pour expliciter la présence d'un être « en soi » lorsque se forme et apparaît la conscience. Cette dimension n'exclut pas les fonctionnements précédemment décrits par les autres théories générales du cerveau. C'est la temporalité.

Tout comme ses collègues, A. Damasio a longuement étudié la question de ce « soi ». A. Damasio reprend les idées d'Edelman, rejoint Jeannerod sur l'idée d'image (de représentations) comme fondatrice de la conscience et s'attache tout comme Dehaene ou Naccache à l'ancrage biologique de la conscience. Damasio, s'il reconnaît la finesse d'analyse de M. S. Gazzaniga quant à la fonction d'interprète dont il sera question plus loin, insiste sur celle d'un soi-noyau². Reprendre son œuvre risque de n'apporter que répétitions. Néanmoins, cet auteur permet d'introduire cette notion du temps au cœur de la subjectivité.

Succinctement, il est possible de préciser que pour A. Damasio, le cerveau crée des images qui se rapportent « à toute action ou objet traités dans le cerveau, réellement présent ou objet de souvenir, concret aussi bien qu'abstrait. Cela recouvre toutes les structures qui ont leur origine hors du cerveau, au sein du corps ou bien dans le monde qui lui est extérieur, mais aussi les structures engendrées dans le cerveau par suite de la conjonction d'autres structures »³. Ainsi, il considère que ces images permettent au cerveau de générer non seulement une représentation de la chose (quelle qu'elle soit) mais surtout, cela lui permet de créer des cartes : « La propension vorace qu'a le cerveau de former des cartes le conduit à cartographier ses propres œuvres ». Le cerveau serait donc un véritable géomètre, cartographiant tout ce qu'il rencontre. Grâce à ces cartes, s'établit le rapport au monde et ce qui a précédemment été nommé réalité interne. L'intention de A. Damasio est d'ancrer cette cartographie dans le fonctionnement cérébral jusque dans les mécanismes de la cellule nerveuse. Le cerveau, au fil du temps, va alors développer, modifier et conserver des cartes d'une foule d'éléments dont l'organisme, les

¹ *Ibid.* p. 161.

² DAMASIO A., *L'Autre Moi-Même, Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, Odile Jacob, Coll. « Poches sciences », Paris, 2012, p. 249.

³ *Ibid.*, p. 230.

mouvements, etc. Le corps devient donc aussi une image et la personne se réfère à ces cartes pour préciser ce qu'il y ressent¹. Il existe donc une possibilité, grâce à ces cartes, de réaliser un travail d'introspection même s'il ne s'agit ici que des aspects purement fonctionnels du corps. Cela étant, A. Damasio accorde une importance capitale à cette présence du corps *dans la réalité* comme « sur » des cartes. Pour lui, « il ne faut pas perdre de vue que le corps proprement dit reste inséparablement et pour toujours attaché au cerveau »².

Or, A. Damasio prolonge sa théorie d'un cerveau qui réaliserait des cartes par l'idée qu'il existerait un « proto-soi », un embryon de subjectivité reposant sur la référence à ces cartes qui de prime abord ne disent rien de la personne comme *sujet*. Cela étant, il lui apparaît important d'en passer par cette cartographie réalisée par le cerveau et pouvant être convoquée comme prémices d'une connaissance de soi. Comme ses confrères, il considère que la conscience n'est pas locale mais il est essentiel, à ses yeux, de ne pas perdre de vue que s'il « travaille de façon globale, [le cerveau travaille aussi] d'une façon *anatomiquement différenciée* ». Il attache beaucoup d'importance au tronc cérébral défini au début de cette partie comme le lieu où s'opèrent de multiples liens avec les organes du corps. Pour A. Damasio, l'importance du corps s'affirme d'autant plus qu'il conçoit aisément que le cortex puisse participer massivement à la conscience mais que pour lui, il ne le peut sans les apports du tronc cérébral. Il insiste sur la présence incessante de « sentiments » dans la conscience humaine : « l'introspection montre que l'expérience humaine implique toujours des sentiments »³. Pour lui, cet élément, malgré toutes les incertitudes de l'introspection est éminemment important dans la compréhension de la conscience humaine et doit être pensé et réfléchi dans l'étude de la subjectivité. Et A. Damasio de conclure « je forme l'hypothèse que les états de sentiments sont en grande partie engendrés par des systèmes neuraux du tronc commun cérébral par suite de leur configuration particulière et de leur positionnement vis-à-vis du corps ».

Si ce chercheur reconnaît que sa théorie n'est pas encore explicitée pleinement par l'expérimentation, il s'efforce cependant de donner un lieu neuronal aux sentiments, signature selon lui de la subjectivité consciente chez l'être humain. L'articulation de ces données neuroanatomiques avec les états mentaux lui offre la certitude moniste que l'esprit et le cerveau ne font qu'un, et de statuer sur l'éventuelle « erreur de Descartes ». Mais l'intérêt ici, outre le fait que les propositions de A. Damasio renvoient à plusieurs des concepts abordés jusqu'alors se situe dans l'importance qu'il accorde au temps.

En effet, il convoque cette notion abrupte pour en faire un élément de la subjectivité. Il dit que, d'après lui, le cadeau que la conscience fait à l'humanité est, peut-être, « la capacité de naviguer dans l'avenir sur des mers d'imagination, à guider le vaisseau du soi vers un port sûr et industrieux ». Il n'ignore pas pour cela que la conscience ait besoin d'un point d'ancrage à la mémoire, mémoire irrémédiablement « trempée par les sentiments personnels ». Et l'ensemble formant en toute logique le terreau de la subjectivité : « le soi se place inlassablement dans un ici et maintenant évanescents, entre le passé vécu et le futur anticipé, perpétuellement ballotté entre hier qui n'est plus et demain qui est seulement de l'ordre du possible » et A. Damasio de conclure « [le futur] nous donne la volonté de continuer le voyage, dans le *présent* »⁴.

¹ *Ibid.*, p. 238.

² *Ibid.*, p. 244.

³ *Ibid.*, p. 294.

⁴ *Ibid.*, p. 360.

Cette place du sujet dans un rapport au temps, arrimé à la structure neurologique, est également utilisée chez A. Berthoz pour qui l'anticipation et la prédiction sont des données essentielles pour comprendre l'émergence d'une subjectivité dans l'appareil cérébral. D'autres notions telles que le corps ou la mémoire, également mises en exergue par A. Damasio, sont abordées par cet auteur.

A. Berthoz a fait de multiples propositions pour rendre compte du fonctionnement cérébral. Sa position dans le champ des neurosciences en fait un auteur prolifique et faisant appel à des notions originales. Il a ainsi convoqué le concept de simplicité qu'il définit comme étant : « l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences. Ces solutions sont des principes simplificateurs qui permettent de traiter des informations ou des situations, en tenant compte de l'expérience passée et en anticipant l'avenir »¹. Se dessine déjà l'importance, aux yeux de ce chercheur, de la dialectique qui s'opère au cœur du cerveau entre les temporalités différentes (passé, présent futur). Plus tard, il prolongera ce travail en utilisant cette fois-ci le concept de vicariance. Ce dernier n'est d'ailleurs pas étranger à la théorie de l'Evolution chère à Edelman. En effet, il s'agit d'un concept utilisé notamment en biologie et dans l'étude des espèces pour définir comment deux espèces se sont différenciées (sans qu'il y ait eu de séparation géographique comme la dérive des continents) alors qu'elles sont issues de ce qui ne fut, à une période donnée, qu'une seule espèce. L'Evolution va alors générer un éloignement de ces deux espèces, y compris sur un plan génétique, jusqu'à en faire deux *nouvelles* espèces. A. Berthoz, utilise ce concept pour délimiter cette capacité qu'a le cerveau à remplacer « un processus par un autre qui conduit au même but »². Mais pour lui, ce concept mène bien plus loin qu'un simple remplacement : en modifiant la façon dont on appréhende le monde, le cerveau devient créateur *de mondes*. Ce « décentrement » est en effet pour lui essentiel dans les processus cognitifs humains car non seulement, ils dédouanent l'être humain de déterminismes organiques réducteurs, mais aussi il participe à la compréhension des mécanismes dans lesquels s'insère la créativité. Changer de perspectives, opérer un mouvement de vicariance, permet de s'adapter au monde qui nous entoure, tout en ouvrant la possibilité que ce changement génère une création nouvelle, une imprédictibilité. Concernant les émotions, déjà évoquées par A. Damasio, A. Berthoz précise que la vicariance entre en jeu dans ces dernières³. En effet, l'être humain est capable de changer de point de vue et de « se mettre à la place de l'autre ». Bien entendu, la vicariance n'engendre pas une imitation parfaite de ce que l'autre ressent, mais c'est bien cette capacité à se décentrer qui importe pour ce chercheur.

Pour en revenir à l'anticipation et la prédiction, A. Berthoz a récemment développé, avec C. Debru et d'autres, l'idée selon laquelle ces capacités cérébrales participaient à l'émergence de la subjectivité. De même, il y voit là un socle pour remettre au centre de la réflexion le « particulier » qui, bien que « l'universel » soit aussi important, semble avoir cédé le pas sur le second : on a « oublié ou nié la diversité des individus et de leurs cultures, la flexibilité de leur cerveau et la créativité de leur imagination »⁴. Pour lui, l'anticipation et la prédiction redonnent à l'individu sa particularité. Mais ce sont des concepts qui, s'ils ont occupé les penseurs, ont peu à peu laissé la place à des sujets moins « vastes ».

¹ BERTHOZ A., *La simplicité*, Odile Jacob, Paris, 2009, Quatrième de couverture.

² BERTHOZ A., *La vicariance, Le cerveau créateur de mondes*, Odile Jacob, Paris, 2013, p. 7.

³ *Ibid.*, p. 14.

⁴ *Ibid.*, p. 16.

Il considère ainsi que « cerner le problème de l'anticipation nous aidera à mieux comprendre les bases neurales de la décision, mais aussi celles de l'imaginaire, des croyances et des désirs »¹. Il s'agit pour lui de conserver la précision chirurgicale des neurosciences comme de la neurophysiologie, tout en essayant maintenant d'englober des concepts beaucoup plus larges et complexes. En cherchant à définir les mécanismes neuraux, il tente d'y inclure des effets, plus difficile à cerner de prime abord, mais qui sont essentiels, à ses yeux pour, comprendre l'ensemble de ce fonctionnement cérébral.

A l'anticipation s'ajoute un concept auquel elle participe pleinement : le « voyage mental ». C'est le trajet incessant qu'effectue le sujet qui pense et s'inscrit dans le rapport au monde. La vicariance prend donc ici ses sources. Mais ce voyage mental se définit par des allers-retours entre passé et futur pour, précisément, vivre le présent, penser le monde, le repenser, s'adapter, affiner ses réponses etc. Mais pour A. Berthoz, « du même coup, l'identité personnelle de l'individu, au lieu d'être supposée fixe, est conçue comme la résultante de processus constamment changeants, qui se déroulent entre les pôles du passé et du futur, de l'accompli et du projeté »². Bien entendu, cette conception ne se limite pas aux efforts métacognitifs de l'être humain. Elle s'applique également au « simple » mouvement du corps, au contrôle moteur, à la perception et la réponse envisagée à un stimulus etc. Ce rapport au monde dépend donc des capacités perceptives de l'organisme : l'être humain ignore tout un ensemble d'ondes sur le spectre de la lumière, il ne se contente que de la lumière dite « visible », le fait de ne pouvoir percevoir certains aspects du monde délimite un champ à cette anticipation et à ce voyage mental. Néanmoins, l'être humain possède suffisamment de récepteurs sensoriels pour se créer un monde mental, sur la base de ses perceptions, dans lequel il va ensuite pouvoir ensuite voyager pour élaborer sa réponse propre. Cette dernière pourra alors aller de « l'élémentaire au cognitif, du local au global, de l'actuel à l'imaginaire ». La conception de l'imaginaire comme un élément de projection dans le futur diffère de celle de la psychanalyse qui ne lui accorde pas cette référence au temps. Ce voyage mental touche donc aussi bien à la réception sensorielle qu'à l'action mais surtout il impose la participation de diverses compétences particulièrement développées chez l'être humain (Figure 25).

La mémoire est d'ailleurs ici convoquée à l'inverse de A. Damasio : elle est un concept clé pour « prédire le futur ». En effet, le voyage mental retrace le trajet fait par un cerveau pour chercher dans la mémoire ce qui, de la situation présente, est déjà connu, a déjà été essayé et de ce savoir initial se construit une prédiction *pour le futur*. La mémoire en devient donc un élément prédictif et non plus uniquement, le lieu du souvenir, passif et cantonné à n'être qu'un répertoire encyclopédique immobile. Ainsi, A. Berthoz précise que « ce que les neurosciences actuelles qualifient de "voyage mental" entre le passé et le futur [...] implique que le présent ne soit pas figé, mais qu'il soit un état dynamique de transition entre le passé et le futur »³. La mémoire est d'ailleurs prise dans la pluralité de ses fonctionnements.

¹ BERTHOZ A., « L'anticipation et le voyage mental », in BERTHOZ A., DEBRU C. (Sous la direction de), *Anticipation et Prédiction, Du geste au voyage mental*, Odile Jacob, Paris, 2015, P. 14.

² *Ibid.*, p. 17.

³ *Ibid.*, p. 31.

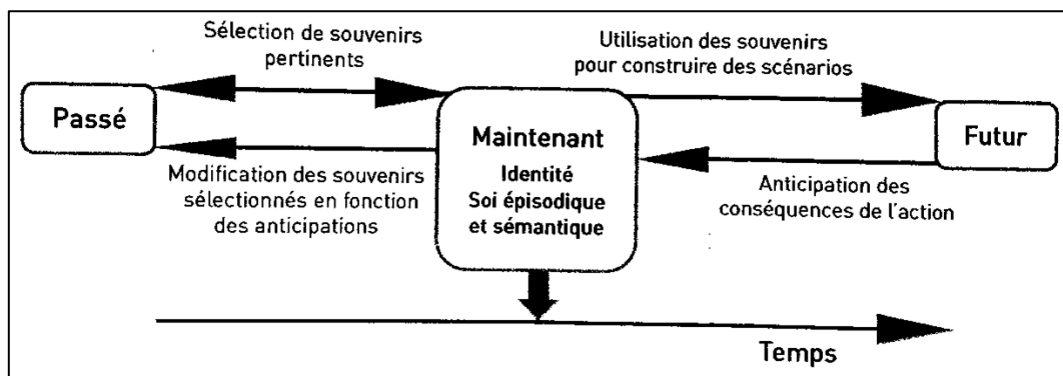


FIGURE 25 : Le « voyage mental » et l'identité

Le voyage mental permet à l'individu d'être « dans le présent ». Si la notion de subjectivité n'apparaît pas en tant que telle, d'autres concepts comme l'identité et le soi renvoient à ce qui, depuis le début de ce travail, est du registre de la subjectivité. Le « particulier » apparaît donc dans ce présent qui est la résultante d'allers-retours dans les souvenirs passés et de projections futures. L'identité singulière née alors de la spécificité, toujours unique, de la réponse naissant de ce voyage mental.

BERTHOZ A., « L'anticipation et le voyage mental », in BERTHOZ A., DEBRU C. (Sous la direction de), *Anticipation et Prédiction, Du geste au voyage mental*, Odile Jacob, Paris, 2015, P. 32.

Ce mécanisme opère pour son corps propre. A. Berthoz évoque « le schéma corporel » afin d'illustrer ce qui, du voyage mental, relève du rapport au corps comme du « double » que le cerveau crée. « L'autre Moi-même » de A. Damasio trouve ici un soutien grâce à la notion d'anticipation. Tous les mécanismes de pensées s'inscrivent alors dans ce voyage mental. Les émotions deviennent d'ailleurs pour A. Berthoz un outil de prédiction. En reconnaissant mais circonscrivant l'utilité des neurones miroirs, ce chercheur précise que l'empathie par exemple est un bel exemple d'anticipation : « elle met en jeu une capacité à simuler mentalement l'intention d'un autre agent observé lorsque cet autre agent fait un geste ou accomplit une action »¹. Mais bien entendu, cette capacité va bien plus en avant dans la complexité des opérations mentales cognitives. La « théorie de l'esprit » en est une illustration mais plus simplement, les émotions sont un exemple d'anticipation dans laquelle s'engage le voyage mental faisant émerger un individu avec une identité qui lui est propre.

A. Berthoz voit d'ailleurs, dans l'ensemble de ces mécanismes, une « propriété fondamentale, liée à la physique quantique (ou la physique encore à venir) qui régit l'univers, et que nous appelons tour à tour, comme un inventaire à la Prévert : "relation perception-action, éaction, modèles internes, prédiction, anticipation, théorie de l'esprit, avance de phase, voyage mental, inférence probabiliste, élan vital, *a priori*...". Cette liste [...] est la version contemporaine de tous ces concepts inventés [...] pour essayer de cerner des lois fondamentales sans parvenir à faire mieux qu'en décrire des manifestations anecdotiques ». Cette conclusion sur « l'entaille » que crée, dans le savoir, l'énigme du cerveau comme de la subjectivité, permet cependant à l'auteur de supposer que toutes ces dénominations mèneront vers des découvertes futures, mais que surtout, elles sont « dans le vivant, une expression originale des lois de la matière ». Ainsi, A. Berthoz n'en oublie pas que le vivant, aussi complexe soit-il à comprendre, reste ancré dans la matière, que l'identité reste amarrée au fonctionnement cérébral et que si le sujet émerge

¹ *Ibid.*, p. 41.

d'un voyage mental, il est appareillé « neuronalement parlant » pour le faire. Se pose ensuite une question quant à ce voyage mental : puisqu'il s'en réfère au passé pour prédire et construire une réponse dans le présent, quand est-il de la responsabilité du sujet ?

e/ La responsabilité

Michael S. Gazzaniga s'appuie également sur l'ensemble des découvertes neuroscientifiques pour proposer une lecture de la conscience et des mécanismes cérébraux qui supportent la conception d'un *Soi*. S'il s'appuie sur les connaissances accumulées et les exemples cliniques, sa démarche s'inscrit sur un versant épistémologique puisqu'il décrit l'évolution des idées à propos de la conscience. Il repère également comment les théories des années 1960 et 1970, n'ont pas perduré du fait d'une trop grande présence d'un dualisme qu'il faut ici qualifier de cérébral : ces approches considéraient, au regard de ce que leur apportait la clinique, que les deux hémisphères, puisqu'ils pouvaient fonctionner indépendamment (au prix de difficultés réelles pour le patient) l'un de l'autre, pouvaient contenir une conscience chacun. Caricaturalement, il est possible de se représenter ces premières conclusions comme l'existence de deux consciences de soi, chacune d'elles trouvant à s'abreuver à la source cérébrale unique d'un seul hémisphère.

Gazzaniga souligne cependant que l'évolution de la discipline et les progrès faits dans ce domaine ont mis à mal ces premières tentatives d'explications. En reprenant à son tour les découvertes faites sur l'inconscient, la conscience et la métacognition, il repère également l'importance de la prise en compte de la complexité cérébrale dès que l'on évoque ces questions. Mais l'importance pour lui est de repérer le chef d'orchestre de cette symphonie cérébrale. Il prévient néanmoins qu'il ne « semble y avoir aucun chef », que l'énigme reste entière et que de plus, « notre conviction profonde d'un "soi" décidant chaque fois de nos actions n'est pas affectée. Il s'agit d'une illusion puissante, incontournable, presque impossible à ébranler »¹.

Ce qui intéresse Gazzaniga n'est pas tant de saisir le bien-fondé de cette illusion sur un plan neurologique. Il veut davantage comprendre comment cette dernière se construit et entraîne toute une série de questions qui s'éloignent de l'approche exclusivement neurophysiologique. En effet, pour lui, il convient de se poser la question de cette émergence d'un *soi* (illusoire ou pas) car quelle qu'en soit l'origine, c'est cette conscience de soi qui peut répondre de nos actes par le biais de la *responsabilité*. Il interroge alors cette conscience de soi au travers de la Loi.

M. S. Gazzaniga rejoint ses prédécesseurs sur certains aspects de la conscience et l'inconscient : la sélection naturelle est une candidate sérieuse pour apporter des explications notamment concernant les processus non-conscients (rapides, efficaces, automatiques en partie). En revanche, de par sa temporalité bien plus longue à l'échelle du cerveau, mais également son « coût » énergétique, la conscience est un processus qui ne répond pas spontanément aux canons de la sélection naturelle. Pour autant, elle existe bel et bien. Ainsi, face à l'exécution automatisée d'un inconscient prompt à réagir, s'élève une conscience qui prend le temps d'émerger mais qui est la base de cette impression d'être « unifié ». La conscience permet cela et devient « l'interprète » de ces perceptions d'abord inconscientes et qui par un trajet complexe accèdent à la conscience. Comme la majorité de ses pairs, il admet la supériorité quantitative des processus inconscients sur ceux qui appellent à la conscience.

¹ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 85.

Il s'en réfère néanmoins également au fonctionnement cérébral pour expliciter l'apparition de cette illusion d'un « soi » unifié. Il s'appuie sur de multiples expériences pour repérer que le rôle de l'hémisphère gauche, dans ce travail, est essentiel. Pour lui, ces aires cérébrales de cette partie du cerveau cherchent « des explications ou des causes aux événements ». M. S. Gazzaniga attribue alors une importance capitale à ce qu'il nomme donc *l'interprète* : il en déduit que la « cause de l'effet [et] explique en permanence le monde en utilisant les informations provenant de l'état cognitif actuel de la personne et d'indices issus de son milieu »¹. M. S. Gazzaniga fait donc de ce substrat cérébral le lieu des interprétations, reposant sur les stimuli du monde extérieur et des informations internes au sujet comme les émotions. Il va plus loin dans sa lecture de l'hémisphère gauche en signifiant que « nous utilisons notre module interprète en permanence, pour saisir l'esprit d'une situation, interpréter des informations et les réactions du corps, tout expliquer ». Mais comme S. Dehaene le souligne, ce schéma interprétatif est soumis à l'erreur et donc aux interprétations erronées.

Sans s'étendre sur ce que peuvent être les erreurs de cet interprète, il est possible de s'en référer comme cela a été fait pour l'inconscient, à la clinique neurologique : dans le syndrome du Capgras, le malade reconnaît le physique de son interlocuteur mais n'a aucun sentiment de familiarité avec ce dernier. L'interprète ici est actif puisqu'il se trouve face à un paradoxe : les informations venant de l'extérieur indiquent la ressemblance frappante qu'il existe entre cet être dressé devant moi et celle ou celui que je connais de longue date ; mais inversement les informations venant de ma mémoire, mes émotions ne font pas le lien avec cette personne. La non reconnaissance de la familiarité de la personne (due pour les neurologues, à la lésion cérébrale) entraîne un conflit que le cerveau gauche résout par une conclusion particulièrement complexe pour l'entourage : cette personne est un imposteur. Le patient ne peut pas nier la ressemblance physique, l'accepte mais l'interprète comme une mascarade. L. Naccache prolonge la bizarrerie et l'incongruité de ces problématiques neurologiques en décrivant comment la femme d'un de ces patients est prise d'états d'âmes lorsque son mari, ne la reconnaissant pas comme sa femme, lui fait pourtant des avances. Doit-elle rester la femme fidèle ? Ou commettre l'adultère et devenir la maîtresse de son propre mari ?

L'hémisphère gauche est donc soumis à l'impérieuse nécessité de trouver une explication à la situation que le sujet rencontre. Il le fait au prix d'erreurs, de consensus, de nuances dont la justesse, par rapport à la réalité objective, laisse à désirer. Cela étant, pour M. S. Gazzaniga, cette capacité interprétative (même fausse) témoigne du fonctionnement de la conscience : elle est une émergence liée à de multiples traitements cérébraux sous-jacents. Elle est l'unification momentanée de tous ces traitements ; une synthèse, un assemblage duquel émerge la sensation d'être unifié (même lorsque le cerveau empêche objectivement cette unification : comme lorsque la reconnaissance d'une personne et l'affect qu'on lui porte sont dissociés, le sujet reste *unifié* par le biais d'une interprétation erronée).

Et M. S. Gazzaniga de conclure non seulement que « la nature construite de notre conscience ne nous apparaît pas » mais aussi que « notre conscience subjective émerge de l'incessante recherche de notre hémisphère gauche dominant à vouloir expliquer les différents éléments qui lui sont arrivés. [...] L'interprète qui fabrique notre histoire ne le fait qu'avec ce qui parvient à la conscience »². Ainsi, l'Evolution a-t-elle offert à l'être humain la capacité de synthétiser, en un seul lieu, la masse d'informations venant de tous les récepteurs que cette même Evolution

¹ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 96.

² *Ibid.*, p. 115.

lui a fournis. La conscience, chez M. S. Gazzaniga, n'en prend pas moins la fonction de filtre avec le monde extérieur et la réalité objective. Ce rôle d'interprète induit immédiatement une distance entre la personne et le monde, les personnes entre elles et une solitude du sujet, enfermé dans l'absolu besoin de son cerveau à, sans cesse, mettre du sens. Le syndrome du Capgras en est une illustration *dramatique* : le patient est seul dans sa certitude.

Ainsi, M. S. Gazzaniga accorde à la subjectivité un substrat cérébral mais reconnaît qu'il n'est pas aisé pour l'être humain de reconnaître que « nos pensées et nos actions [...] soient non-conscientes et suivent un ensemble de règles prédéterminées ». Pourtant, il insiste sur ce point et ajoute que « nos actions sont effectuées, terminées, achevées, avant que notre cerveau n'en soit conscient. Notre système interprète de l'hémisphère gauche fait reculer dans le temps, la sensation de conscience pour rendre compte de la cause de l'action. L'interprète demande et répond toujours à la question pourquoi »¹ et plus loin, « la prise de conscience demande du temps, mais elle arrive après que le travail est fait »². L'émergence de la conscience serait donc induite par cette recherche constante de l'hémisphère gauche à trouver une explication et à unifier les indices rendant plausibles cette même explication.

Il est possible de voir chez M. S. Gazzaniga les mêmes soucis que Jeannerod à propos de *l'action*. Il en fait également un référentiel essentiel à la compréhension de l'émergence de la conscience, mais il accentue sa réflexion sur le rôle de l'hémisphère gauche dans cette même action et avance que « la volonté consciente, l'idée que vous voulez qu'une action se réalise, est une illusion ». Mais M. S. Gazzaniga s'oppose à l'idée que l'on pourra un jour, réduire un « état mental » à un « état neural » car il considère ce qui précède comme les facteurs d'une *émergence* de la pensée consciente. Ainsi, il y aurait une rupture qui ne permet pas de construire un modèle qui aille du fonctionnement neural jusqu'aux états mentaux. Mais il ne s'agit pas, pour l'auteur, de retomber dans le dualisme que les neurosciences modernes avaient pourtant banni. Lucide sur les risques que génère sa conception de la conscience, M. S. Gazzaniga insiste sur le fait que « le point clé pour appréhender l'émergence est de comprendre qu'il existe différents niveaux d'organisation ».

Pour lui, il est important de comprendre comment des états mentaux s'enchaînent les uns les autres alors même qu'il est difficile d'admettre, en neurosciences, que ces états puissent être liés entre eux sans un passage intermédiaire par un état neural. Ainsi, si un état neural déclenche un état mental, cet état mental peut-il, à son tour, générer un état mental ou même neural ? Ce serait admettre que le mental peut agir sur la physique du cerveau. Mais pour répondre à cette difficulté, M. S. Gazzaniga propose que l'on puisse lire, dans la multiplicité des interactions entre les informations venant de l'extérieur et les états mentaux, non pas des causes supérieures (le mental) influant le bas de l'échelle cérébrale (le substrat) ou le contraire (des états neuraux déclenchant des réponses supérieures) mais l'associations des deux. Il y voit là une complémentarité suffisante pour expliquer l'émergence de la pensée consciente mais ne prend pas le parti d'une chronologie ou d'une hiérarchie entre les processus qui se passent au cœur du cerveau. Ce serait donc « l'enchevêtrement » des possibilités d'interactions qui donnerait naissance à la pensée consciente. Ainsi, s'il confirme sa position de prime abord dualiste, il ajoute qu'elle ne l'est plus dès lors que l'on exclut la problématique « causale » de la pensée pour en faire une question de « complémentarité ». Cette articulation montante *et* descendante, ce traitement parallèle et complémentaire, est pour lui la réponse à cette notion *d'émergence*.

¹ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 125.

² *Ibid.*, p. 141.

Il prolonge enfin son approche avec la dimension éminemment sociale de la vie humaine. Déjà dans ses premiers ouvrages, M. S. Gazzaniga témoignait de son attachement à l'inscription sociale du substrat cérébral¹. Il admet que les neurosciences sont opérantes et cohérentes dans l'étude du cerveau comme organe. Mais il ajoute qu'elles l'étudient isolément des réelles interactions qui s'imposent à ce même cerveau. Or « un cerveau ne fonctionne jamais tout seul. Il a évolué et vit toujours en société avec d'autres cerveaux qui conditionnent son comportement. A quoi pense notre système nerveux central l'écrasante majorité du temps ? Aux autres »².

M. S. Gazzaniga considère en effet, que l'on ne peut ignorer que le bébé, comme l'Homme au cours de l'Evolution, est, de façon innée, ouvert au social et à l'autre. Il remarque que l'existence des neurones miroirs (pour lui, l'une des plus grandes découvertes des neurosciences) sont la marque, dans le système cérébral, de l'inscription *naturellement* sociale de l'être humain. Ces capacités sociales, massivement développées chez l'homme, seraient des supports de la complexité des interactions du sujet avec son environnement. Or, il ajoute qu'au cours de l'Evolution, il a fallu que ces interactions se codent par des règles et des Lois.

S'appuyant sur les travaux de neuroscientifiques et de psychologues, telles que les désormais célèbres expériences de A. Damasio sur le jugement moral³, il considère qu'il faut ajouter aux premières considérations à propos de l'hémisphère gauche, celles de circuits qui, du fait de l'Evolution sociale de l'être humain, sont maintenant inscrits dans la structure cérébrale. Ainsi, l'expérimentation montre qu'il y a, chez l'être humain, une inscription cérébrale des jugements moraux. Si certaines zones du cerveau sont endommagées par une lésion, alors certains jugements sont posés plus rapidement, sur des modalités différentes et avec un déficit émotionnel comparé à des personnes non-lésées.

Cela se traduisait déjà avec l'exemple de Phinéas Cage. Mais s'il est demandé à des individus qu'elle devrait être la réaction d'une personne si un train fou venait à percuter et tuer cinq inconnus, la réponse est immédiate : si elle le pouvait, elle devrait faire quelque chose pour arrêter ou dévier ce train. Mais cela va plus loin : en déviant le train, la personne l'enverrait tout droit vers une seule autre qui ne pourrait échapper au choc. La majorité des gens dériverait tout de même le train à l'aide d'un aiguillage, même si cela devait coûter la vie à une autre. En revanche, s'il fallait, pour dériver le train et sauver de nouveau cinq personnes, en pousser une autre sur la voie, 89% des sujets interrogés ne souhaiteraient pas voir le protagoniste passer à l'acte. De la même façon, il a été demandé aux sujets si dans une situation de survie (caché avec d'autres adultes et un bébé dans une pièce et en proie à la traque de soldats ennemis), il leur serait possible d'étouffer un nourrisson (qui en pleurs, risquait de les faire repérer). Les résultats sont sans équivoques : lorsqu'il y a des lésions cérébrales des « circuits moraux », le temps de réaction est plus court que pour les personnes non lésées.

Ainsi, dans la première expérience notamment, la proportion « cinq vie contre une » est toujours conservé mais la façon dont le drame s'opère, influe sur le jugement moral et ce, quel que soit l'âge ou le niveau culturel des personnes interrogées. Les divers protocoles expérimentaux montrent tous que le jugement moral s'effectue de façon spontanée mais que l'interprétation (le cerveau gauche donc) diffère. M. S. Gazzaniga avance donc que les circuits cérébraux rattachés

¹ GAZZANIGA M. S., *Le cerveau social*, Robert Lafond, 1987.

² GAZZANIGA M. S., *Le cerveau nous fait croire que nous le dirigeons*, Université de Genève, (90), 2008, p. 28.

³ KOENIGS M., YOUNG L., ADOLPHS R., TRANEL D., CUSHMAN F., HAUSER M. & DAMASIO A., *Damage to the prefrontal cortex increases utilitarian moral judgements*, Nature, 446, 2007, p. 908-911.

au jugement moral sont répartis dans le cerveau. Ces « circuits moraux » sont les supports aux « réponses innées à notre monde social, dont l'empathie automatique, l'évaluation implicite des autres, les réactions émotionnelles, et tous ces mécanismes renseignent notre jugement moral »¹. L'interprétation et l'explication sont secondaires et chronologiquement tardives. Pour autant, l'association de toutes ces fonctions cérébrales donnent à M. S. Gazzaniga l'opportunité de déceler dans ces dispositifs cérébraux, l'émergence de la subjectivité.

Ainsi, avec, entre autres, l'aide de l'hémisphère gauche, des neurones miroirs et du cortex préfrontal ventro-médian, M. S. Gazzaniga propose une lecture cérébrale des jugements moraux et de leur interprétation. Pour lui, une lésion empêchant les échanges entre les deux hémisphères montre l'absolue nécessité de l'hémisphère gauche à trouver une interprétation. De la même façon, des lésions dans le cortex préfrontal ventro-médian induisent un manque d'émotivité dans des situations morales complexes et une réaction pragmatique plutôt que morale. A cela s'ajoute, grâce aux neurones miroirs, la capacité « de comprendre les intentions et les émotions des autres ». Cet ensemble l'amène à penser que, tout comme pour le langage, le cerveau se construit avec des prédispositions au jugement moral et que ce dernier est ensuite influencé par la famille, l'environnement, les expériences. Mais il insiste sur le fait que ces capacités et ces réactions ne peuvent se comprendre que lorsque l'on considère l'organe dans ses interactions complexes avec le contexte social : « C'est dans les règles sociales, dans le fonctionnement d'un cerveau en interaction avec les autres que l'on trouve la responsabilité personnelle »².

En réunissant tous ces éléments des neurosciences, M. S. Gazzaniga s'interroge enfin sur le libre arbitre et la certitude profonde de l'être humain de *faire* des choix. Il admet donc que le cerveau, toujours selon la théorie de l'Evolution, a grossi par le « biais de la sélection naturelle et sexuelle » mais il ajoute au développement de cet organe, la dimension sociale et « les problèmes » engendrés par ces « rassemblements sociaux »³. Pour lui, savoir lire les émotions sur le visage d'un pair, comprendre ses intentions, gérer les conflits moraux que génèrent les situations sociales etc. sont autant de facteurs nécessaires à la survie. En tant que tels, ils participent donc à la sélection naturelle et influent directement sur les structures cérébrales. Ces dernières finissent par intégrer ces données dans des réseaux complexes (les « circuits moraux », les « neurones miroirs », « l'hémisphère gauche ») et fonctionnent donc sur un mode inconscient et *initialement* inné mais *ensuite* dépendant de l'environnement du sujet. Ce que M. S. Gazzaniga résume avec les mots de Heejung Kim, professeur de psychologie sociale à l'université de Californie : « la même prédisposition génétique peut avoir des conséquences psychologiques divergentes suivant le contexte culturel de l'individu ». Ce qu'il étend à l'ensemble du fonctionnement cérébral : « il est significatif de voir que le comportement, le point de vue cognitif et la physiologie sous-jacente affectent et peuvent être affectés par le milieu culturel »⁴.

Dans ce cadre, il est désormais possible de comprendre pourquoi M. S. Gazzaniga s'intéresse à la Loi et à la responsabilité. L'action, le choix de l'accomplir, le référentiel moral sont donc autant de facteurs neuronaux qui méritent d'être pris en compte dans les situations où la justice doit trancher. Pour lui, il est important d'admettre que nos choix ne sont finalement pas forcément guidés par une réflexion préalable mais davantage une interprétation convenable

¹ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 194.

² GAZZANIGA M. S., *Le cerveau nous fait croire que nous le dirigeons*, Université de Genève, (90), 2008, p. 28.

³ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 162.

⁴ *Ibid.*, p. 204.

d'une action déjà réalisée par le cerveau : « Nous sommes faits de telle manière que nous croyons toujours que notre esprit est l'auteur des décisions du cerveau, et non le contraire ». Il considère que les mécanismes neurobiologiques du cerveau fonctionnent sur un mode automatique et que ces derniers suffisent à expliquer nombres de décisions, choix, actions que le sujet considère, *dans l'après-coup*, comme réfléchis. Pour autant, M. S. Gazzaniga ne défend pas l'idée d'un sujet « marionnette » du cerveau. Il utilise une métaphore mécanique pour expliciter son point de vue : on peut aisément décrire sa voiture, comment elle fonctionne, comment les éléments s'agencent et marchent ensemble pour que la voiture avance. Pourtant, toute cette masse d'informations ne suffit pas à connaître l'état du trafic. Une fois en voiture, nous ne sommes pas en mesure de prévoir avec exactitude ce qui se passera sur la route. Pour lui, le cerveau opère sur cette même incertitude : bien que l'on puisse en décrire les mécanismes dans le détail, il est difficile de savoir ce qui va émerger de ces mécanismes. Il est d'autant plus difficile de le faire que les dimensions sociales et culturelles sont inévitablement changeantes, fluctuantes et comme, dit précédemment, elles influencent pourtant cet organe massivement automatisé. Il faut noter ici que les déterminismes cognitifs sont de nouveau atténués au profil d'ensembles plus vastes augmentant inévitablement la complexité de ce que le sujet fait.

Les conclusions de M. S. Gazzaniga sont multiples quant à l'émergence de la conscience, le sentiment du *soi* et l'impression (voire la certitude) du sujet de faire des choix « en toute conscience ». Celles qui importent, dans ce cadre de recherche, visent l'articulation avec l'inconscient et la dimension subjective. Il souligne que lorsque l'on stimule certaines zones du cerveau, le sujet peut soit *annoncer* qu'il va faire tel ou tel geste tout en restant immobile, soit effectuer des mouvements ordonnés sans en avoir conscience. Il y a donc une dichotomie dualiste mais qui ne touche pas l'esprit et le corps mais plutôt, une action et la conscience que l'on en a. Ceci l'amène à conclure qu'il « semble d'après ces études que c'est le cerveau inconscient, et non conscient, qui agit en coulisse » mais également qu'il existe des exemples « de traitement par le haut où un état mental influence le suivant, ce qui s'oppose à un déterminisme radical ». Ainsi, il se peut que l'on puisse freiner « consciemment ce qui sort de l'inconscient »¹.

Concernant le sujet, ses choix et sa responsabilité, il pense « que nous agissons de manière libre et que nous sommes responsables de nos actes. Les neurosciences cognitives fournissent des informations, certes troublantes, mais qui sont pertinentes à leur niveau d'investigation, c'est-à-dire celui d'un cerveau isolé »². Aussi, insiste-t-il sur l'importance de considérer le cerveau comme un organe aux prises avec le social qui s'en enrichit malgré l'effort que cela lui demande. Le sujet est donc « l'abstraction qui se produit lorsqu'un esprit, émergeant d'un cerveau, interagit avec un autre cerveau »³. La conscience ne peut alors se penser que dans ce cadre culturel ou social et son émergence, dans l'interaction massive des processus neuronaux non conscients et cette dimension externe à l'organe. Dimension dont il analyse pourtant certaines variables par le biais du traitement automatique, complexe et inconscient dont la physiologie et l'Evolution l'ont rendu capable.

¹ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 220.

² GAZZANIGA M. S., *Le cerveau nous fait croire que nous le dirigeons*, Université de Genève, (90), 2008, p. 28.

³ GAZZANIGA M. S., Une postface in *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 238.

Jean-Didier Vincent, comme certains des chercheurs cités précédemment, intègre, dans son approche théorique, l'ensemble des émotions comme données valables pour expliquer les particularités de l'être humain. Mais sa position est plus affirmée quant à la place accordée à l'esprit et ses mystères. Il n'hésite pas à prendre position pour la philosophie plutôt que pour sa propre discipline (la neurobiologie) lorsqu'il s'agit de parler de subjectivité, reprend le terme freudien de *psyché*, bien qu'il l'emploie avec parcimonie auprès de ses collègues chercheurs, collègues pour lesquels il s'autorise quelques remarques quant à leurs erreurs et impasses (avec A. Damasio notamment).

J.-D. Vincent a longtemps travaillé sur l'émergence des émotions, sur la dimension hormonale des « sentiments » et sur les mécanismes organiques qui entrent en jeu lorsque l'Homme est soumis à ses *passions*. Aussi, il n'évoque pas spécifiquement la conscience comme le font les auteurs cités précédemment. Son approche, bien qu'elle ne soit pas généraliste, propose une vision globale de l'être humain. Chez Jean-Didier Vincent, le corps dans son intégralité est pensé pour rendre compte des états d'âmes, de choses de l'amour et de la connaissance de soi. En effet, pour ce chercheur, il est essentiel, lorsque l'on étudie le cerveau, de ne pas négliger la dimension corporelle et tout ce qui s'y passe, indépendamment du cerveau. Bien entendu, le cerveau n'est pas oublié, au contraire, il est l'intermédiaire, le relai du corps vers l'esprit. Le cerveau est même le centre d'une multitude de réactions *dans* le corps, l'organisateur comme le récepteur ; mais il n'est pas isolé. Ce que J.-D. Vincent résume radicalement ainsi : « un cerveau sans corps n'existe pas »¹.

Pour lui, il faut ancrer la recherche de la connaissance de soi dans le corps et ne pas omettre d'y inclure ce qu'il nomme les « passions » de l'Homme. Avant même de parler d'Amour, de sentiments ou de *qualia*, il faut admettre que les passions les plus simples de l'être humain se résument à dormir, manger et boire. J.-D. Vincent en décrit les tenants biologiques et les effets sur le cerveau. Se faisant, il en vient à décrire les effets des excès fait par l'Homme quand il est pris dans ses passions. Ainsi, par le biais de l'alcoolisme, il décrit l'état d'un cerveau délabré, détruit par l'envahissement de la passion de boire. J.-D. Vincent décrit également comment la vision si appétissante d'une tranche de foie gras va, à onze heures du matin générer, dans le cerveau, pléthore de sécrétions hormonales qui alimentent les circuits du plaisir, de la faim et de la récompense. Mais il décrit ensuite les effets parfaitement inverses, dans le cerveau, lorsque cette perception visuelle (et avec exactement cette même tranche de foie), a lieu au petit matin ou après un repas chargé. Les mécanismes cérébraux en jeu sont alors renversés et devant un même stimulus, selon un ensemble de variables extra corporelles (heure de la journée) ou internes (sensation de faim), la réaction cérébrale sera entièrement modifiée.

J.-D. Vincent évoque donc sur la base des données scientifiques l'existence d'un espace extracorporel et qu'il définit comme étant « l'espace auquel votre corps donne du sens »². Ainsi, « c'est le corps qui donne du sens aux objets de l'espace extra corporel » et ces objets influent à leur tour sur le corps. Comme il le décrit avec l'exemple du foie gras ou de la bouteille d'alcool, le corps est transformé à la présentation même de l'objet. Et selon le moment où le

¹ VINCENT J.-D., *Un cerveau sans corps n'existe pas*, La Vie, Février 2013, www.lavie.fr.

² VINCENT J.-D., Conférence « Voyage extraordinaire au centre du cerveau ». *Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

corps rencontre cet objet, l'effet peut être tout à fait différent. J.-D. Vincent en conclut qu'il existe « une dialectique du corps ».

Pour J.-D. Vincent, dormir est également une passion. Or, il intègre pleinement, dans ses propositions, l'inévitable occupant du sommeil : le rêve. D'après lui, s'il faut certes revoir certains aspects de la théorie psychanalytique (comme le rêve gardien du sommeil ou la prédominance de la sexualité comme objet latent du rêve), la découverte freudienne conserve toute sa pertinence malgré les découvertes en neurosciences. Si L. Naccache évoque Freud comme un « Christophe Colomb des neurosciences », J.-D. Vincent voit chez le fondateur de la psychanalyse, le « Léonard de Vinci de la psychobiologie »¹.

Evoquant les travaux de Michel Juvet dont il est un collègue proche, J.-D. Vincent propose une lecture du sommeil et de la « passion » de dormir. En postulant avec Freud, l'accomplissement d'un désir dans les rêves, J.-D. Vincent rapproche cette tendance avec « le comportement éveillé ordinaire -acte ou pensée- sous-tendu par l'activation des systèmes désirants [...] l'attente d'un plaisir, la promesse d'une satisfaction »². Ainsi, les besoins fondamentaux de l'être humain se réalisent de façon consciente le jour, et dans une vie onirique la nuit.

J.-D. Vincent oriente donc les passions vers la notion de plaisir (déjà évoquée, entre autres, par F. Ansermet et P. Magistretti). Concernant le rêve, il considère que cet éveil intérieur est un « troisième état de conscience », état dans lequel peuvent se réaliser des passions poussées par le plaisir. La dimension intime du rêve lui apparaît ainsi essentielle. Au regard des multiples interprétations existantes sur le rôle du sommeil et notamment du sommeil dit paradoxal (au cours duquel se déroulent les rêves), J.-D. Vincent avance humblement les fonctions qui lui semblent les plus intéressantes. Parmi elles, il évoque celle « d'avertisseur » chez les patients atteints de maladies graves et qui semblent témoigner, dans le rêve, de la présence *du sujet* et de ce qu'il vit. En citant les travaux de Robert Smith, il invite donc les cardiologues à recueillir le contenu des rêves de leurs patients car il apparaît que ce dernier n'est pas sans lien avec l'état biologique du malade : la thématique de la mort serait récurrente dans les situations de maladies graves. Le rêve serait donc lié à la conscience de la journée mais également à ce que la personne ressent. De même, pour J.-D. Vincent, le rêve jouerait également un rôle dans « l'ajustement de l'humeur ».

Une parenthèse peut ici s'ouvrir sur les fonctions du rêve et l'un des concepts récurrents de ce travail sur l'inconscient et la conscience : la mémoire. Michel Juvet décrit ainsi son hypothèse : « le sommeil paradoxal serait une sorte de reprogrammeur effaçant (oubli) ou renforçant (mémoire) les acquisitions du jour en accord avec l'individuation génétique. En bref, nous ne rêverions pas mais "nous serions rêvés" »³. La proposition de Juvet ne manque pas d'intérêt par rapport aux théories qui précèdent : d'après lui, alors que certaines espèces ont su conserver la capacité, pour un cerveau, de se régénérer à l'identique selon le code génétique initial, le cerveau de l'être humain (et d'autres espèces), ne serait pas parvenu à accomplir un tel prodige. Aussi, le sommeil paradoxal et donc sa fonction de *tri*, aurait pour effet, chez l'Homme, de « maintenir la constance de son individuation ». En effet, soumis sans cesse à la masse de stimuli venant du monde extérieur, soumis également aux capacités massives du

¹ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Odile Jacob, 2007, p. 73.

² *Ibid.*, p. 70.

³ *Ibid.*, p. 97.

traitement cérébral inconscient de ces informations, soumis enfin aux réactions du corps tel que le réhabilite J.-D. Vincent, le cerveau, grâce au rêve et au sommeil paradoxal, parviendrait à maintenir dans le temps, à chaque réveil, une constance dans l'individuation génétique certes, mais aussi mémorisée au cours des expériences. Le rêve devient donc ici un outil du sentiment d'unicité et du *soi* souvent cité dans les théories générales de la conscience.

En s'appuyant sur les conclusions de M. Jouvet, J.-D. Vincent ajoute que le rêve permettrait de maintenir cette *constance* en utilisant notamment « les activations des systèmes désirants pour se reprogrammer »¹. La dimension évolutive de l'identité est prise en compte (comme chez A. Berthoz) et celle des désirs, soumis au changement, également. Et J.-D. Vincent de conclure à propos du rêve : « la psychanalyse (l'authentique) ne cherche-t-elle pas, dans l'étude du travail du rêve, les traces de cette individuation comme un passé toujours en devenir ? ».²

Ainsi, par le biais du corps et de ses besoins fondamentaux : manger, boire, dormir, J.-D. Vincent construit une approche spécifique de l'être humain, de sa subjectivité (sa *psyché* ose-t-il dire) et de sa propre conscience « de lui-même ». Il y ajoute la notion de plaisir qui s'avère être ce qui, entre autres, guide les *passions*³. Mais, à l'encontre de la psychanalyse, J.-D. Vincent déduit que puisqu'il existe plusieurs passions, le contenu d'un rêve ne peut, à ses yeux, être circonscrit à l'unique raison sexuelle. Pour autant, il convient que cette dernière passion (résumée au besoin de se reproduire) garde une place particulière. Elle est d'autant plus spécifique qu'elle met « bruyamment » en avant la notion de plaisir. Aussi met-il en garde contre l'excès de zèle dans lequel s'égarait trop facilement celui qui s'attèle à résoudre ces questions : « succomber sans mesure aux tentations peut conduire à la faillite de la psyché ».

Mais le plaisir peut être théorisé plus spécifiquement. Il dessine en effet, tout comme le rêve dans lequel il intervient, des supports de la conscience et de la subjectivité. Pour J.-D. Vincent, il existe :

- une première catégorie de plaisirs qui est celle des manifestations corporelles lorsque le corps prend du plaisir,
- une seconde qui relève du partage des affects (communication intersubjective) dans lequel « le sujet fait connaître à l'autre son *éprouvé du monde* »
- la dernière, qui est celle qui s'élève au-dessus des deux premières pour faire du plaisir « une passion fondamentale de l'être »⁴.

La première catégorie de plaisir évoque l'être humain dans sa condition de *simple* mammifère. Mais la seconde catégorie renvoie à deux dimensions fondamentales chez l'être humain : l'expression des émotions et le rapport à l'autre.

J.-D. Vincent catégorise alors les émotions principales comme la joie, la surprise, la colère. Pour lui ces dernières sont des émotions positives. La tristesse, la peur et le dégoût seraient quant à elles des émotions négatives. Toutes seraient l'expression, à la surface du corps et *dans* le corps, de cette relation entre l'espace corporel et l'espace extra corporel⁵. Les affects prennent donc, par le « truchement » du corps, une dimension sociale mais aussi intime. Non seulement les émotions se situent à l'interface entre deux espaces (corporel et extracorporel), mais aussi à

¹ VINCENT J.-D., *Le cerveau expliqué à mon petit-fils*, Seuil, 2016, p. 50

² VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Odile Jacob, 2007, p. 90.

³ VINCENT J.-D., *Le cerveau expliqué à mon petit-fils*, Seuil, 2016, p. 51.

⁴ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Odile Jacob, 2007, p. 184.

⁵ VINCENT J.-D., Conférence « Voyage extraordinaire au centre du cerveau ». *Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

l'interface du sujet et de celui à qui est adressée l'expression d'une émotion, autrement dit, l'autre. J.-D. Vincent repère aussi que la souffrance est l'exacte opposée du plaisir, elle est « l'image inversée ».

J.-D. Vincent prend donc acte des paradoxes que ressent le sujet quant à ses émotions et ses plaisirs. Il en construit, au travers des processus opposants¹, un système « couplé » dont l'effet n'est autre que le conditionnement. Ces ensembles de catégories de plaisirs, d'émotions positives et négatives et la possibilité que ces derniers soient couplés de façon paradoxale ou opposée (du plaisir couplé avec du déplaisir, de la tristesse couplée avec de la joie etc.) sont, pour ce chercheur, les fondements de la construction des systèmes cognitifs².

Le plaisir et la souffrance se trouvent donc être étroitement liés et cela dépend du vécu de la personne. Néanmoins, il n'est pas rare pour J.-D. Vincent de voir ces deux inverses être encodés simultanément et surtout, parallèlement l'un de l'autre. De ce vécu corporel plaisant ou/et déplaisant, vont dépendre la construction de ce qu'il nomme les « cartes cognitives », cartes qui sont le support de la subjectivité. Ainsi, selon le vécu du sujet (dans l'enfance mais pas seulement), les ressentis viendraient renforcer ces cartes et par la même occasion, écrire l'identité du sujet. Les affects deviennent donc les briques de la construction subjective ; la notion de plaisir et son corollaire inverse la souffrance, le ciment. Ainsi, cette seconde catégorie de « l'éprouvé » du plaisir fait émerger tout un ensemble logique dont dépend la conscience et le *soi*. Mais cette construction subjective s'avère complexe à appréhender voire à modifier, car elle est encodée cérébralement par les systèmes cognitifs, eux-mêmes renforcés par la capacité d'habituation des êtres vivants (conditionnement) et l'intrication profonde mais paradoxale du plaisir et de la souffrance.

La *chair* revient ici au centre de la construction du sujet. Le cerveau, ses multiples composants et ses interactions avec le corps, devient le théâtre de la prise de conscience de ces *effets* de corps. Cela va donc plus loin que la « simple » réaction biologique du corps : elle devient plaisante ou déplaisante, elle est encodée comme un processus de plaisir ou de souffrance ; mais, toujours à l'écoute de ce même corps qui ressent, le cerveau peut confondre les deux car une sensation déplaisante s'accompagne parfois d'une réaction chimique qui provoque le plaisir. Le contraire est également vrai. Ainsi, le cerveau, greffé à ce corps qui s'exprime, conserve, sur des cartes, l'intrication complexe et parfois paradoxale des ressentis et des émotions. La morale, évoquée avec M. S. Gazzaniga, ne parvient pas toujours à faire la part des choses : « une telle symétrie de mouvements dans le devenir de la jouissance et dans celui de la souffrance évoque les deux compères facétieux de la morale : le bien et le mal. Mais la morale n'en a cure, le cerveau est là pour s'opposer, quelle que soit la valeur de ce qu'il affronte, négative ou positive ; c'est ainsi que l'animal vit et que l'homme parle. A ce dernier seul revient de dire le bien et le mal »³.

De cette construction émergent, bien entendu, des nuances qui renvoient à l'inconscient vu par la psychanalyse notamment en ce qui concerne la possibilité que le sujet soit « parcouru » par des sentiments contraires, ceux-là même que Freud nommait « conflits psychiques ». Certes, pour J.-D. Vincent, ces derniers sont issus de la chimie du corps réel, mais il n'est pas

¹ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Odile Jacob, 2007, p. 196.

² VINCENT J.-D., Conférence « Voyage extraordinaire au centre du cerveau ». *Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

³ VINCENT J.-D., *La chair et le Diable*, Paris, Odile Jacob, 1996.

inintéressant de repérer chez cet auteur la prise en compte des paradoxes de la construction subjective de l'être humain. Les neurosciences admettent volontiers une complexité dans l'agencement des mécanismes neuronaux mais évoquent rarement la possibilité que ces derniers induisent des fonctionnements paradoxaux, chers à la psychanalyse.

Mais cet ensemble donne au cerveau humain une particularité au sein du règne animal, particularité qui ne touche pas à l'intelligence : « Nous sommes un cerveau affectif, tout est dans les sentiments [...] tout est dans l'éprouvé du corps qui jouit où qui souffre. Ce corps n'est le corps d'un humain que parce qu'il est cet être qui souffre et qui jouit. Cet être n'est que ce qu'il *est* que parce qu'il peut partager son savoir avec l'autre »¹. Ainsi, J.-D. Vincent rejoint-il ses confrères sur la dimension fondamentalement sociale de l'être humain mais, de nouveau, il convoque des conceptions abordées par Freud voire Lacan.

Cela étant, cette dimension d'interaction (notamment grâce aux neurones miroirs) est, pour lui, l'autre aspect de la seconde catégorie de plaisir : faire connaître son ressenti. Il faut ici y ajouter : reconnaître le ressenti de l'autre. Cela a été dit précédemment, lorsque l'on voit une expression sur un visage, lorsque l'on voit quelqu'un faire une action, lorsque l'on écoute quelqu'un parler, le cerveau de celui qui regarde ou écoute, sans pour autant agir, reproduit *en image* ce qu'il reçoit comme information. L'expression du corps (grimace, sourire, etc.) est certes un premier lien mais il faut, pour J.-D. Vincent, y ajouter cet « homme *qui* parle » cité plus haut.

En effet, avec la parole, le processus est identique : lorsqu'il écoute un congénère, l'être humain parle intérieurement. Le langage fonctionne ainsi : il y a une aire réceptrice (qui si elle est endommagée provoque une aphasie propre à la réception du stimulus et de son traitement) et d'autres sont faites pour l'émission de la parole. Ces aires sont inséparables. Ainsi « quand vous entendez parler, vous comprenez parce qu'intérieurement vous refaites le langage que vous adresse l'autre ». Ce qui fait dire à J.-D. Vincent que nous serions « le miroir de l'autre »². L'Homme est un être social sous bien des formes (y compris neurologiquement) et J.-D. Vincent accentue l'effet du langage dans cette dimension sociale. C'est sur cette existence spécifique du langage chez l'homme, que repose la capacité *d'être* cet être social.

Enfin, c'est précisément par ce lien avec le langage que se retrouve la dernière catégorie du plaisir. En effet, élevé au rang de « passion fondamentale de l'être », le plaisir prend la dimension d'*amour* (que J.-D. Vincent développe dans son ouvrage plus récent « La biologie du couple »). Il en sera question plus loin mais il pose que « chez l'homme, l'amour est sémantisé »³.

Vers 18 mois, c'est en miroir que l'enfant va se construire mais « cela repose essentiellement sur l'affect ». L'amour pour une mère, un père, un autre qui nous sourit fait donc émerger cette troisième catégorie de plaisirs. Et c'est à ces affects que s'articulent non seulement la pensée mais aussi l'identité. Cela a été dit, si le corps parle au cerveau, c'est que ce corps génère des émotions. Le cerveau, non content d'être profondément lié à ce corps, reçoit et réagit aux émotions véhiculées par ce corps qui parle : « Notre chair, et tout ce qui vient du monde par nos affects, parle à notre cerveau et à notre pensée. L'action cérébrale est affectée par les

¹ VINCENT J.-D., Conférence « Voyage extraordinaire au centre du cerveau ». *Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

² *Ibid.*

³ VINCENT J.-D., *L'amour vu du cerveau*, Dimanche dès l'aube, France Inter, 14 Février 2016.

passions, les sentiments. Et donc si nous agissons au niveau de ces émotions, nous agissons sur la base même du cerveau. On a longtemps cru que tout ce qui était de l'ordre des sentiments et des émotions était commandé par l'instance supérieure du cortex, ce cerveau dit "noble". Or, les affects précèdent l'acte de la pensée ; la pensée émerge sous l'instance des émotions »¹.

Il est donc possible de comprendre ici toute l'importance que prend l'Amour aux yeux de J.-D. Vincent. Néanmoins, il ne s'agit pas de l'amour romanesque ni d'un idéal d'Amour ; il s'agit bien du plaisir porté par un corps qui jouit de la rencontre sexuelle. Néanmoins, chez J.-D. Vincent, cette dernière n'est pas réduite à la reproduction, bien qu'elle en soit le point de départ biologique. Que le sexe comme *organe* de la reproduction soit investi n'est pas curieux d'un point de vue hormonal, chimique ou biologique. Encore faut-il qu'il y ait un cerveau pour participer à ce fonctionnement. J.-D. Vincent note d'ailleurs que certains organismes s'en passent volontiers (organismes unicellulaires qui se dupliquent²). Mais le règne animal connaît une appétence particulièrement marquée pour la reproduction *sexuelle*. En prenant comme exemple des espèces qui ne comportent que des femelles mais qui pourtant simulent un coït ou des espèces hermaphrodites, J.-D. Vincent souligne la différence entre la duplication et la sexualité.

Ainsi, il fait du cerveau *l'organe* sexuel par excellence. Comme pour l'ensemble de ses hypothèses, il n'en oublie pas pour autant l'importance physiologique de l'organe sexuel en lui-même. Pour lui, « la sexualité est avant tout de la chimie », les hormones, les récepteurs sensoriels, sont le socle de cet appétit sexuel, des attirances entre les êtres voire même de la monogamie. Mais il ajoute que cela n'est pas suffisant : si le premier organe sexuel est le cerveau c'est qu'il « pilote à la fois le désir et le plaisir »³. Grâce au cerveau, ce qui n'est initialement qu'un acte naturellement animal devient acte sublime que J.-D. Vincent résume ainsi : « l'amour n'est qu'un surplus sémantique de l'instinct sexuel ».

Ainsi, les affects et la sexualité, par le truchement du corps qui parle au cerveau, ouvrent-ils au langage. La réciproque est en partie vraie également. La sexualité ne devient amour que s'il y a langage : « l'amour ça nécessite la pratique même si elle est symbolique, même si elle se fait purement dans l'imagination, si on ne fait pas l'amour, on n'est pas amoureux, c'est une prise du réel... sur le réel. C'est une incarnation »⁴. Ainsi, par l'entremise du langage pointe ce qui anime les neurosciences aujourd'hui et les auteurs cités précédemment : le fonctionnement cérébral de haut niveau, autrement dit, la métacognition et la conscience.

Après un long trajet à travers la biologie des passions, la chimie du corps et les aires cérébrales, J.-D. Vincent en vient à réintroduire la conscience par le biais de l'amour et donc, pour lui, du langage : « Chez l'homme, l'amour est sémantisé. [...] dans les fonctions du langage il y a les discours et le discours amoureux. Le discours amoureux est une part essentielle [...] dans l'acte d'amour et le comportement d'amour. L'état amoureux se passe dans le cerveau. Au niveau de ce cortex qui gère notre conscience plus ou moins bien et nos affects qui sont, évidemment, tous produits par cette base du cerveau où sont les fonctions végétatives, où est le plaisir, où est la souffrance, où sont ces processus qui s'opposent et qui sont le support énergétique sur lequel va se construire l'amour. Chez l'homme l'amour n'est pas décérébré : le cerveau travaille à plein régime lorsqu'il est amoureux »⁵.

¹ VINCENT J.-D. *Un cerveau sans corps n'existe pas*, La Vie, Février 2013.

² VINCENT J.-D. *L'homme a intellectualisé le rut*, Le Point, 19 Mars 2015.

³ *Ibid.*

⁴ VINCENT J.-D., *L'amour vu du cerveau*, Dimanche dès l'aube, France Inter, 14 Février 2016.

⁵ *Ibid.*

La conscience s'observe donc à travers cette capacité à « aimer » chez l'Homme. Mais cela va plus loin puisqu'il s'agit non seulement d'un *esprit* qui pense la sexualité pour qu'elle devienne l'amour, mais entre en jeu une notion tout aussi fondamentale aux yeux de J.-D. Vincent : le désir. Si jusqu'à présent, c'était la notion de plaisir qui guidait le corps, il apparaît désormais que c'est toujours le plaisir mais accompagné du désir qui lui, guide le cerveau de la sexualité vers l'amour : « Le désir est dans la tête et la tête n'est pas qu'une machine à ovuler [...] l'empire des hormones est encore une facilité inventée par les laboratoires pharmaceutiques »¹. Cependant, ce chercheur ne manque pas « d'épingler » le désir aux hormones que le corps produit. Il compare ainsi le désir de l'Homme à celui du campagnol² et souligne l'importance de l'ocytocine et de la vasopressine lors du coït chez l'un comme chez l'autre. Mais la différence se situe en ceci que le désir possède une dimension éminemment intellectualisée chez l'Homme. Il y a donc chez l'espèce humaine une importance capitale à *penser* la sexualité. Le désir devient donc le sauf-conduit de la sexualité vers l'Amour. L'Amour, quant à lui, devient ce qui, à un moment donné de l'évolution, a permis que la matière ne soit plus inerte. J.-D. Vincent conclut, en effet, en reliant les émergences de la vie, de la matière et de la pensée, que : « La vie c'est quand l'amour vient à la matière [...] La vie n'existe que parce qu'elle se pense ; pour qu'elle se pense [...] il a fallu que l'amour vienne à la matière »³.

Pour clore son approche, J.-D. Vincent reconnaît qu'il reste des zones d'ombres dans ce lien entre l'esprit et la matière. Concernant la conscience, il rejoint ses confrères sur l'étroite fenêtre que le cerveau lui réserve : « la conscience est extrêmement limitée [...] c'est une apparition. Et ce sont 95% de nos activités raisonnables qui sont inconscientes »⁴. Son approche par l'amour ne rend pas entièrement compte du lien entre le corps et l'esprit ou de l'émergence de la conscience. A ce titre J.-D. Vincent considère que s'il en est un qui a fait une erreur, c'est A. Damasio et non pas Descartes. Il voit en effet, dans celui qui est souvent taxé de dualiste, un moniste convaincu dont le seul tort est de n'avoir pas la réponse à cet étrange lien que l'on constate, chez l'Homme, entre le cerveau et la pensée. J.-D. Vincent considère donc « qu'il n'y a pas de dualité »⁵ et que le mystère demeure. Ses propositions théoriques visent l'éclaircissement de ce lien ou, pour d'autres, de cette rupture.

La particularité des propositions de J.-D. Vincent tient dans sa capacité à articuler chacun des aspects physiologiques, cérébraux et « subjectifs » entre eux. En effet, comme cela a été présenté précédemment, J.-D. Vincent lie les besoins fondamentaux du corps et les réactions chimiques qui s'y passent avec la notion de plaisir. Les élans archaïques de l'animal deviennent les *passions* de l'Homme. Mais ces passions gardent leur ancrage biologique, organique. Cependant, elles se déploient désormais dans les limbes du cerveau comme dans les aires les plus récentes du cortex. Le plaisir y côtoie la souffrance, la morale s'y confronte à la recherche de satisfaction, la sexualité y rencontre la monogamie. En faisant apparaître, depuis les sécrétions hormonales, jusqu'à la sublimation de l'acte sexuel par le langage, la conscience, J.-D. Vincent ne néglige aucune des dimensions complexes que renferment le corps, le cerveau et

¹ VINCENT J.-D., Conférence « Voyage extraordinaire au centre du cerveau ». *Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

² VINCENT J.-D. *L'homme a intellectualisé le rut*, Le Point, 19 Mars 2015.

³ VINCENT J.-D., « Neurobiologie de la rencontre », *L'art de la rencontre*, Congrès de Psychiatrie et de Psychologie, Nancy, 2012.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

la pensée. Il propose un modèle global essayant de rendre compte aussi bien des réactions physiologiques du corps, que de la chimie animale, que des fonctionnements cérébraux et, plus subtil, des états d'âmes dans lequel plonge l'Homme face à l'Amour. Rien d'étonnant à voir ainsi cet auteur conclure sur cette hypothèse que « l'amour est le paradigme de la vie » tout en admettant que « nous sommes des animaux, il faut s'y faire, mais quels animaux ! »¹. A ses yeux, l'être humain devient ainsi une « bête singulière ».

C'est précisément cette singularité que les neurosciences, au travers de ces théories générales, tentent de saisir et que la psychanalyse a voulu prendre en charge.

¹ *Ibid.*

III – Sur une dialectique possible et ses effets sur le concept d'inconscient

« Sorte de place... dans la tête, un peu protégée... où vont les souvenirs mais je n'ai pas de contact avec ». Adam, 9 ans, 2015.

Ces quelques mots de ce jeune patient résument plusieurs des éléments jusqu'ici travaillés, à propos de l'inconscient. Ainsi, maintenant qu'ont été posés les aspects actuels de la recherche, des concepts fondamentaux de l'inconscient, de la conscience qui en est son corollaire et de la métacognition qui en est un effet comme une cause, les points de jonctions déjà pointés peuvent être pleinement abordés. Chaque aspect, lors de son énonciation, a été repéré comme potentiellement exploitable dans la perspective d'une mise en tension. Il convient, pour chacun d'eux, de faire émerger en quoi ils sont intéressants pour la recherche théorique, clinique et plus largement, pour la recherche en psychopathologie ; et ce, dans un lien, désormais dialectique, avec les neurosciences.

A titre de remarque introductive, il convient de préciser la dimension que prend l'inconscient depuis l'entrée en matière de ce travail de recherche. L'inconscient comme la conscience et la métacognition ; comme le langage, la mémoire ou la perception ; comme le temps ; comme les déplacements du position dans l'espace, comme les réactions chimiques intracérébrales, comme les étranges propriétés des superfluides des I.R.M. comme d'autres aspects abordés précédemment, l'inconscient donc, est considéré ici comme un *phénomène*, dans le sens étymologique premier du terme. Autrement dit, il est envisagé comme un « élément matériel d'un fait empirique »¹. Il en résulte une position nuancée quant à la connaissance que l'on a de ce phénomène, car la proposition est ici faite de partir du constat (scientifique comme psychanalytique) qu'il existe des événements qui échappent à la conscience et que ces derniers sont réunis sous le terme d'inconscient. Il s'agit donc d'observer, *à travers le prisme* de ces deux approches, ces événements, sans oublier qu'ils sont, avant d'être des constructions théoriques, des manifestations concrètes. A cette position, il faut y ajouter une nuance essentielle qui rend abrupte la préhension de ce phénomène : l'inconscient émerge non pas du monde extérieur, mais bien du sujet. Et c'est là un des points d'achoppement de la problématique : où se situe l'inconscient entre ce monde extérieur et le sujet ?

Les neurosciences modernes apportent leurs lots de découvertes comme la psychanalyse le fit à ses débuts et le fait encore aujourd'hui. Toutes deux accumulent des connaissances, des observations sur le phénomène et tentent d'en tirer une explication étendue et précise. Toutes deux construisent des élaborations théoriques générales, des systèmes complets tentant d'englober la complexité du phénomène qu'elles étudient et côtoient. Sur ces constructions reposent des pratiques cliniques ou neurologiques et se dessine ici le glissement de l'inconscient comme phénomène vers l'inconscient comme noumène.

Cette dimension de *noumène* ne peut décemment être ignorée. La complexité théorique développée par les deux approches, les effets de ces positionnements sur la prise en charge de patients et enfin, l'éthique sur laquelle repose ces mêmes pratiques sont autant d'éléments qui

¹ ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, www.universalis.fr.

poussent l'inconscient vers le *monde* des « idées en tant qu'elles sont l'objet de l'intelligence pure »¹. En effet, la description du phénomène qu'est l'inconscient, dans les deux approches, révèle qu'il est devenu porteur de dimensions plus globales, et qu'à ce titre, il n'est plus *seulement* un phénomène. Cet aspect de l'inconscient comme *noumène* amène inévitablement un certain embarras : bien qu'elles en soient un moteur énergétique, ces positions entravent la recherche sur le *phénomène*. Les débats qui touchent aux idées plus qu'aux événements générés par l'inconscient voilent ce qu'il est comme phénomène. Il s'agissait donc de l'aborder comme un concept pour alimenter la réflexion mais également comme un phénomène pour participer à sa réfection. De là, sont apparus les liens nécessairement dialectiques dont l'étude de l'inconscient regorge.

Si J.-D. Vincent évoque une « querelle de bouffons », c'est qu'il lui semble que ces approches (neurosciences et psychanalyse) peuvent trouver dans leurs fondations, leurs dispositions, leurs façades et même leurs échafaudages, une certaine harmonie (au sens architectural et musical du terme). Pour cela, il faut considérer l'ensemble architectural plutôt que les « promoteurs » de chaque construction. Dit autrement, à considérer l'inconscient comme phénomène, il faut y voir une fréquence fondamentale (toujours au sens musical) dont les neurosciences et la psychanalyse seraient des harmoniques. L'important deviendrait alors de savoir comment *composer* avec ses harmoniques pour rendre compte du phénomène fondamental.

Dans un premier temps, la mise en tension dialectique visera précisément à repérer les aspects qui semblent, *dans* l'inconscient, « vibrer » de façon différente mais dont la proximité interroge.

Ce travail de mise en tension se prolonge vers un questionnement autour des effets de cette dialectique. Qu'il soit logique (psychanalyse) ou *neuro-logique* (neurosciences), l'inconscient reste un champ dont la découverte n'a, semble-t-il, pas encore dévoilé tous les mystères. S'appuyer sur les descriptions faites du phénomène et de ceux qui y sont rattachés, permet d'ancrer le travail dans la rigueur des deux approches, sans se laisser absorber par un discours souvent unilatéral – dont on ne peut pourtant ignorer les effets. Cette prise de position permet de dégager et de prolonger la dialectique mais aussi, d'en tirer les conséquences, aussi bien dans ce qu'elle ouvre que dans ce qu'elle ferme. De ce pas, *au cœur* des neurosciences et de la psychanalyse, peut se déduire un certain nombre de remarques sur ce qu'est l'inconscient, dont il faut désormais se demander s'il peut être mis au singulier et non au pluriel. Ces préalables permettent des déductions logiques sur ce qu'il est comme phénomène et éventuellement, alimenter la réflexion sur ce qu'il est comme noumène.

Il ne s'agit donc pas simplement de faire un constat qui montre en quoi des notions abordées par des approches éloignées peuvent se rejoindre : la mise en tension dialectique vise à alimenter une réflexion, sous-jacente jusqu'ici, et qu'il faut pouvoir formuler. Le travail didactique permettait en effet, de reprendre certains concepts et de les préciser, mais il est désormais possible de réfléchir à des hypothèses plus abouties que le simple constat.

Grâce à l'exigence logique de la psychanalyse et sur la base de l'objectivité scientifique des neurosciences, il devient possible de se demander si cela participe (ou pas) d'une avancée sur la conception actuelle de l'inconscient et de ses corollaires.

Concernant la méthodologie et le positionnement, c'est donc comme phénomène que l'inconscient est pris « au sérieux ». Non seulement parce qu'il en existe des manifestations

¹ *Ibid.*
334

observables et des effets (que la psychanalyse prend en charge), mais aussi parce qu'il se dévoile au travers des expérimentations objectives (que les neurosciences mettent en place). Les conceptions d'un inconscient évanescant, flottant parmi les foules, entourant le cerveau d'un halo de lumière ou d'obscurité sont autant de constructions qui mènent à la croyance, sinon à la perplexité. Des théories troubles naissent de ceux qui précisément étudient l'inconscient avec ferveur. Cela se retrouve aussi bien dans la psychanalyse qu'en science. Si certaines surprennent du fait de leur abord inattendu (Hammeroff, Jaynes, Chalmers)¹, elles sont marginales. L'écueil néfaste de l'étude d'un phénomène difficilement saisissable est la dérive *mystique* car de leur côté, certains psychanalystes ont tendance à oublier de prendre quelques précautions préalable en formulant qu'il *faut* « croire en l'inconscient », ou ; plus subtil, « faire l'hypothèse de l'inconscient ».

Aussi, les supports proposés par la psychanalyse comme par les neurosciences sont des garde-fous nécessaires au maintien à distance de tendances qui, à l'image du halo, relèveraient inévitablement de l'illumination ou de l'obscurantisme : les concepts fondamentaux, les corollaires de l'inconscient (conscience et métacognition), la logique et l'objectivité expérimentale sont autant de limites qui autorisent l'étude didactique *sérieuse* et une mise en tension dialectique autour de l'inconscient. Malgré les méthodes différentes entre psychanalyse et neurosciences, les travaux rigoureux sur chacune des notions abordées permet désormais d'en venir pleinement le concept d'*inconscient* dont la logique intrinsèque reste à questionner, notamment au regard des avancées récentes.

A la suite de la mise en tension des notions pertinentes à questionner, il sera donc nécessaire de prolonger la dialectique sur ce qu'elle semble ouvrir comme perspectives pour l'inconscient certes, mais aussi pour la recherche fondamentale sur ce dernier.

Pour autant, cette rigueur ne doit pas voiler ce qui fait l'une des spécificités de l'être humain : la dimension subjective. Parfois située du « côté de » l'inconscient, parfois de la conscience, cette dernière résiste aux exigences objectives de la science, mais aussi à la logique que la psychanalyse entend utiliser comme satisfecit. L'étude de l'inconscient emmène invariablement les chercheurs à cette question de la subjectivité. Elle reste en effet, centrale dans les travaux psychanalytiques et elle interpelle ceux des neuroscientifiques. Il convient donc d'en repérer les aspects ténus et d'accepter cette dimension subjective qui, si elle repose sur des phénomènes concrets, n'en est pas un qui s'objective bien qu'il s'observe. C'est d'ailleurs aussi d'elle que viennent les affrontements entre une psychanalyse qui vise l'unique et la science qui tend à l'universel. Car au-delà des mécanismes neuronaux, des réactions chimiques voire des fonctionnements des aires cérébrales, l'une des questions qui émerge est de savoir *où commence* la subjectivité. L'organe qu'est le cerveau semble pouvoir supporter cette émergence chez l'être humain de la subjectivité. Mais est-il suffisant ? Et quand bien même il en est le support, comment s'organisent les liens qui mènent à l'émergence spécifique de la subjectivité ?

Là encore, les approches neuroscientifiques et psychanalytiques semblent s'affronter. Mais l'intérêt de mettre en tension ces lectures est d'alimenter la recherche non seulement sur l'inconscient, mais aussi sur ce qu'il supporte ou induit. Les théories générales du cerveau sont néanmoins des tentatives abouties de prendre en compte cette subjectivité. Il s'agit de tirer les

¹ DEHAENE S., *L'accès à la conscience*, Cours au Collège de France, 2010, Cours 1 « Introduction à l'étude expérimentale de la conscience ».

conséquences de ce travail préalable pour questionner certains aspects du fonctionnement cérébral autant que du fonctionnement subjectif.

Dans tous les cas de figure ici décrits, il ne sera néanmoins pas oublié que si une dialectique peut enrichir certaines conceptions, elle s'articule à des zones d'ombres, des « entailles » dans le savoir. Il est entendu qu'elles ne sauraient être comblées. Au contraire, ce qu'elles révèlent comme ouvertures possibles semble bien plus riche que la suture opérée par les discours hégémoniques et « monolithiques ».

1 – Mise en tension et dialectique

La problématique posée dans la seconde partie s'organise autour de limites, de nuances et de points de jonctions.

La première limite reprend les difficultés structurales qu'engendre la rencontre entre les inconscients : l'inconscient cognitif et l'inconscient freudien sont des phénomènes distincts si ce n'est qu'ils sont, tous deux, considérés comme *inconscient*. La seconde opère à un niveau épistémologique voire méthodologique, puisque la façon qu'ont les deux disciplines d'appréhender l'étude de l'inconscient s'avère profondément différente. La troisième limite se situe dans le champ de la clinique, des objectifs de la recherche et de l'éthique puisque les positions prises de part et d'autre semblent s'opposer farouchement, tout comme les conceptions de l'être humain et de sa singularité.

Les nuances s'organisent autour de ces limites. Il convient, en effet, d'admettre que ce sont les découvertes elles-mêmes qui subvertissent les limites causées par les positionnements radicaux mais surtout impérialistes de certains. Si ceux qui se réclament de ces deux approches sont parfois pris dans des discours passionnés au point de se clore, psychanalyse et neurosciences, en tant que constructions théoriques, imposent (et « s'imposent ») une discipline qui laisse un large champ à la découverte, la remise en question et la construction de nouvelles hypothèses. Epistémologiquement, elles se rencontrent donc l'une et l'autre sur l'accueil de la nouveauté et ce qu'il convient de faire pour l'intégrer dans le corpus théorique existant. De même, cliniquement, toutes deux visent une thérapeutique, un soin dont l'effet est principalement d'agir sur les symptômes. D'autre part, les multiples découvertes faites sur l'inconscient par Freud et depuis Freud, puis plus récemment dans le domaine des neurosciences, sont autant de nuances à la rupture structurale décelée initialement entre les deux inconscients. Les points de jonction s'articulent donc autour des fondamentaux de l'inconscient, mais aussi des différents registres qui émergent de ce phénomène. De plus, les définitions académiques des inconscients offrent déjà des nuances susceptibles d'offrir des perspectives communes. Aussi, découvertes et classicisme, fondamentaux et nouveautés ou limites et nuances permettent-ils de générer un ensemble de déductions, de propositions et de questions.

Ces aspects ne suffisent certes pas à recouvrir le vaste champ que l'étude de l'inconscient ouvre. Ils ne prétendent d'ailleurs pas le faire. Ils ont cependant l'avantage de réunir, sous quelques grands ensembles, plusieurs thématiques pouvant être traitées *de conserve* et *localement*. L'intérêt est maintenant d'utiliser les concepts réunis jusqu'ici pour formuler les questions, proposer de possibles réponses et concrétiser la mise en tension.

1. D'une inscription physique de la subjectivité ?

Avoir pris le temps de décrire les techniques d'imagerie cérébrale dans le détail est une précaution. Aujourd'hui, les courants denses de la recherche se retrouvent, entre autres mais essentiellement, autour de l'imagerie. Les référentiels qui sont abordés au travers de l'imagerie cérébrale ne manquent peut-être pas d'intérêt, bien qu'il faille à tout prix éviter la « pente » déjà dénoncée par J.-D. Vincent : l'imagerie n'est pas une lecture de la subjectivité. Lorsqu'il propose de rester humble et de considérer que « la parole est aux philosophes et reste aux philosophes, pas aux neurobiologistes »¹, il convient d'ajouter, au regard du travail qui précède et parmi ceux qui peuvent « prendre la parole », les psychanalystes et les chercheurs (notamment en psychopathologie).

La psychanalyse elle, s'est organisée autour de référentiels différents selon les époques. Freud, s'en référa, à ses débuts surtout, à la biologie et la médecine sur lesquels ne repose désormais plus la psychanalyse ; Lacan a su s'inspirer de la linguistique, la logique ou encore de la topologie par exemple. Il ne s'agit donc pas de s'engouffrer dans les vides, les incertitudes laissés par la science, il s'agit de composer avec ce qui est travaillé dans ces domaines et notamment les techniques d'imagerie cérébrale. Le chemin est inverse de ceux qui cherchent dans le détail de la matière l'émergence de la subjectivité (Hammeroff).

Il faut admettre que ces avancées en imagerie ont le mérite d'alimenter le questionnement par de la nouveauté. La subjectivité s'envisage au contraire dans l'accumulation de toutes ces dimensions physiques de la matière, dans son infinie complexité et ayant ses lois à chaque *échelle* du vivant. La subjectivité, loin d'être la simple addition de ces *fonctions*, repose en partie sur elles et, en retour, semble influencer sur elles. Le détour par le débat faussement cartésien du dualisme en témoignait et il est maintenant permis de reprendre cette notion abrupte.

La description précise des théories générale du cerveau donne une définition à chaque fois différente, sinon nuancée, de cette notion de subjectivité mais témoigne d'une tentative pour appréhender ce concept. Il en est de même pour la psychanalyse qui en propose sa lecture originale.

Dans un registre encyclopédique, la *subjectivité* est le « caractère de ce qui est subjectif (par opposition à objectif) » ou est un « état de quelqu'un qui considère la réalité à travers ses seuls états de conscience ». Quant au terme *subjectif*, il évoque « ce qui relève du sujet défini comme être pensant, comme conscience individuelle (par opposition à objectif) » et « se dit de ce qui est individuel et susceptible de varier en fonction de la personnalité de chacun »². Il ne s'agit pas de s'attarder sur l'étymologie du mot, ni sur son évolution au cours du temps. L'intérêt que l'on trouve dans cette définition, c'est qu'elle porte en son sein les prémices de la réflexion précise qu'il faut désormais mener.

Le premier aspect qu'elle souligne est l'opposition à *l'objectif*. Pour la science, c'est donc immédiatement une difficulté : la subjectivité ne se saisit pas dans l'objectivation du monde, ni sa généralisation. Elle caractérise pleinement ce que la science n'a de cesse de vouloir éviter ;

¹ VINCENT J.-D., Voyage extraordinaire au centre du cerveau, *Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

² Grand Dictionnaire Encyclopédique, Larousse, 1984.

l'évanescence, l'immatériel. La subjectivité semble irrémédiablement échapper à l'objectivité expérimentale. A noter néanmoins : les théories générales du cerveau et les découvertes actuelles tendent à réduire l'écart que cette définition suppose.

Un autre aspect, qui intéresse ce travail, est la question du positionnement : à travers la subjectivité apparaissent les variations d'un individu à l'autre *sur la base* de différences intrinsèques à chacun d'eux. Ici, apparaît également une difficulté pour la science : le passage de la généralité à l'individuel. La personnalité est l'argument privilégié, mais il faudrait pouvoir à son tour, la définir. A passer de définition en définition, l'on ne peut qu'aboutir à une tautologie certainement stérile. Aussi, l'intérêt est de convoquer ici ce que F. Ansermet et P. Magistretti ont particulièrement souligné : la *singularité*. Chacun des auteurs évoqués a d'ailleurs pris en compte cette *variation* qui existe entre chaque être humain. Malgré les déterminismes génétiques, biologiques, environnementaux, ou mêmes inconscients, les chercheurs s'accordent pour dire qu'il existe du « particulier ». Que des traits communs soient repérables est également une donnée partagée aussi bien par les chercheurs en neurosciences que par les psychanalystes. En revanche, les mécanismes qui y mènent, même s'ils sont conçus différemment de part et d'autre, relèvent de l'universel : que ce soit par le refoulement ou l'accès à la conscience, le sujet se construit à partir d'opérations que tous partagent. Mais de ces mécanismes et ces « fonctions universelles » naît la singularité. Ainsi, cette définition de la subjectivité est l'occasion de souligner un aspect important qui, semble-t-il, reste souvent voilé :

- bien que *ce qui fait apparaître* une subjectivité soit conçu de façon différente (refoulement, désirs, inconscients ou apprentissages, réflexions, conscience),
- et bien que l'orientation de la recherche soit différente (l'une tend à chercher les lois universelles, l'autre celles qui régissent la vie d'un seul être),

psychanalyse et neurosciences convoquent des concepts censés définir des fonctionnements universels, partagés par tous et dont un « dysfonctionnement », un « ratage » entraîne une difficulté subjective. De même, les deux admettent que ces derniers participent à la constitution d'un *sujet* proprement dit. Il devient même récurrent de considérer que ce sont les mécanismes objectivables décrits par la science qui induisent une singularité.

Ces quelques remarques introductives permettent, à défaut de la cerner, de donner les premiers éléments de préhension de cette notion complexe. Elles témoignent également de l'embarras des chercheurs, comme des philosophes, face à ce concept et la difficulté d'en donner une description précise et univoque. Il apparaît cependant qu'une constante émerge de ces éléments introductifs : la subjectivité renvoie à l'intimité de l'être et sa particularité (qu'elle se situe, pour l'heure, dans la conscience ou l'inconscient). En effet, cette notion souligne le caractère définitivement distinct de chaque être humain par rapport aux autres individus. Si la subjectivité n'exclut pas qu'il puisse exister des généralités à propos de ces êtres humains, elle incarne ce qui fait *l'unique*. Cette opposition entre la généralité et le sujet peut être résumée par les quelques mots de Pierre Guenancia : « Il faut que le visage de l'Homme disparaisse pour que se dessinent et s'animent les figures multiples et changeantes de la subjectivité »¹.

Cela dit, les neuroscientifiques ont, malgré tout, été peu à peu amenés à traiter cet écueil de la subjectivité. L'intérêt est désormais de repérer que les efforts se concentrent sur l'inquiétude de dériver loin de l'objectivité scientifique. Cela explique l'attention soutenue de rattacher les

¹ GUENANCIA P., *Foucault/Descartes : la question de la subjectivité*, Archives de Philosophie, 2(65) 2002, p. 240.

expériences à des spécificités neurologiques isolées. Par le biais de la clinique neurologique¹ ou psychiatrique², les possibilités sont devenues plus nombreuses. Les premières expériences sur la conscience et l'inconscient visaient une explication rationnelle d'un fonctionnement physiologique précis. Elles cherchaient à comprendre les étapes cérébrales de la préhension d'un objet³, les voies du traitement visuel⁴ ou encore le traitement d'un stimulus rendu subliminal⁵. D'autres exemples ont déjà été décrits précédemment. Une certaine richesse a vu le jour mais cela n'empêche pas Edelman de préciser que « les opinions, la subjectivité et autres choses semblables ne sont pas tolérées dans les expériences scientifiques ». Il ajoutera cependant que « nous pouvons étudier la conscience, même dans ses aspects subjectifs »⁶.

Il fallait donc pour les chercheurs trouver des thèmes de recherche précis, des aspects de la cognition qui offrent suffisamment d'aspérités pour pouvoir en faire un *objet d'étude de la science*, et surtout, trouver des phénomènes élémentaires qui pouvaient être observés et testés expérimentalement. Les succès témoignent de cette réussite, mais les recherches en sont devenues de plus en plus complexes. Tout en gardant comme base une expérimentation précise, les chercheurs en viennent à ce qui leur semble toucher de plus près à la subjectivité. Leur propre objet d'étude les amène à se poser des questions initialement éloignées de leur champ : l'intentionnalité, la volition, le désir, etc. Car comment penser la simple préhension d'un objet si l'on ne considère pas l'intention de le prendre comme donnée fondamentale de l'acte ? Jeannerod, par exemple, souligne cet aspect fondamental et indispensable pour comprendre scientifiquement tout le « déroulé » d'une action. Pour que la science avance désormais, il lui faut donc accepter d'ouvrir l'expérience à des concepts plus difficiles à contenir dans le pragmatisme qu'elle s'impose. Pourtant, dans un souci de justesse et de vérité *scientifique*, ce pas est franchi et les données accumulées ne peuvent plus être longtemps ignorées, ni par les réductionnistes, ni par les opposants (dont la psychanalyse) de cette approche du sujet.

Les théories générales du cerveau témoignent de ce « risque » pris par les chercheurs de *penser* la subjectivité, sur la bases des découvertes objectives. C'est le cas pour des chercheurs déjà cités comme J.-P. Changeux et S. Dehaene mais aussi M. Jeannerod, L. Naccache, A. Damasio, A. Berthoz, M. S. Gazzaniga ou encore Edelman. Ces auteurs tentent de résoudre la question de l'esprit par le biais de leur approche nouvelle, mais toujours scientifique, du cerveau. Leurs tentatives s'ancrent dans leur domaine de prédilection respectif : la conscience, les neurones, l'action, l'Évolution, la décision ou encore l'inconscient. Mais ce qui les réunit, c'est de partir de la matière et de son observation au cœur du cerveau, pour émettre des hypothèses sur l'apparition de ce qu'ils nomment tour à tour la pensée, l'esprit voire l'âme. Seul J.-D. Vincent reprend à son compte le terme de *psyché*, les autres lui préférant aussi celui de « vie mentale ». Mais, inévitablement, tous ces signifiants se tournent vers la subjectivité et le « sujet proprement dit » que psychanalyse et neurosciences tentent de comprendre.

¹ Hémiparésie, prosopagnosie, amnésies etc.

² JEANNEROD M., *La fabrique des idées*, Odile Jacob, 2011, p. 184.

³ GOODALE M. A., MILNER A.D., JAKOBSON L.S., CAREY D.P., « A neurological dissociation between perceptions objects and grasping them », *Nature*, 349, p. 154-156, 1991.

⁴ JEANNEROD M., Les deux mécanismes de la vision, *La Recherche*, 5, p. 23-32, 1974.

⁵ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 45. Notes sur l'expérience de Halen P.J. « *Mase présentation of émotionnel facial expressions modulante amygdale activité itou explicit knowledge* » (1998).

⁶ EDELMAN G.-M., *La science du cerveau et la connaissance*, Odile Jacob, 2007, p. 21.

A ce stade, et comme cela avait été fait pour les différents noms de l'inconscient, il convient de reprendre les dénominations *des* sujets rencontrés jusqu'alors :

- Sujet conscient des neuroscientifiques,
- Sujet *en soi* de L. Naccache,
- L'Autre Moi-même de A. Damasio,
- Individu biologique,
- Sujet conscient chez Freud (le Moi)
- Sujet de la compréhension ou de la connaissance de Lacan,
- Sujet de l'inconscient de Freud et Lacan,
- Sujet pensant de B. Falissard ou chez J.-D. Vincent,

Là encore un certain embarras se dessine. Mais cela témoigne aussi de l'étendue de la question. Le vertige que déclenche toutes les ramifications possibles, à partir de chacun des mots utilisés ici pour parler du sujet, est également un indicateur de la difficulté de savoir, dans les échanges actuels, de quoi parle-t-on et de quel sujet s'agit-il ? Faut-il pour autant faire une taxonomie des sujets ? Bien que cela soit en vogue notamment dans les classifications des maladies mentales, il ne semble pas que cela apporte une réelle plus-value à la réflexion. Au contraire, il convient certainement d'opérer ici un repérage précis de ce qui en émerge.

Que disent les théories et concepts convoqués précédemment du sujet ? Malgré son attachement à la neurobiologie concrète, Edelman précise qu'il est important, pour une théorie générale du cerveau, qu'elle rende compte de la subjectivité. Mais pour lui, « ce n'est pas le fait d'être seul ou unique ni l'individualité. C'est celui de posséder une histoire consciente unique dont les états neuraux sous-jacents sont capables d'effectuer des discriminations raffinées qui affectent le comportement en même temps qu'ils donnent lieu à des sentiments subjectifs »¹. Concernant la singularité qu'Edelman semble ici rejeter, il faut préciser que pour ce neurobiologiste, elle apparaît obligatoirement chez les organismes multicellulaires du fait de « la nature de [leur] patrimoine et de [leur] sélection évolutive ». Ainsi, cet aspect tant défendu par la psychanalyse, s'inscrit, chez cet auteur, dans la signature génétique couplée à la théorie de l'Evolution. Les deux rassemblés donnent sans aucune hésitation une diversité qui permet, sans même en venir à la subjectivité, une unicité de chaque être. Il défend cette idée même au niveau cérébral : « jamais de soi socialement définis n'auront des états cérébraux identiques ». Bien entendu, la singularité évoquée chez F. Ansermet et P. Magistretti implique d'autres notions comme l'imprédictibilité ou la créativité, mais chez Edelman, la singularité s'inscrit d'emblée dans le biologique et dans les effets de l'environnement sur ce biologique. L'intérêt pour lui est de comprendre ce qui, dans la pensée consciente, relève d'un « vécu », encodé dans les réseaux neuronaux, et pouvant influencer les comportements et générer les sentiments. L'imagination et la créativité en découleraient malgré tout.

Il considère donc que le cerveau reçoit sans cesse des informations venant du corps et qu'il les traite selon une modalité automatique grâce à la conscience primaire. La construction d'un soi, sur la base de cette conscience primaire, permet d'effectuer « de riches discriminations fondées sur l'histoire de son apprentissage passé ». Cette position n'est pas sans rappeler celle d'A. Berthoz et C. Debru sur le besoin d'avoir conservé des éléments du passé pour faire des prédictions et surtout *être* soi, au présent. Pour Edelman, cet organisme peut « recourir à la

¹ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 157.

conscience pour former des plans, du moins pendant la période représentée par le présent remémoré ». Mais il faut, pour en arriver à la complexité dont seul les humains sont capables, admettre que les « capacités linguistiques » restent essentielles pour construire une conscience d'ordre supérieur. Ainsi, la conscience primaire associée aux apprentissages, le présent remémoré et la conscience d'ordre supérieur offrent la possibilité de voir émerger un *soi*. Le spectre de l'Evolution plane sur cette théorie mais ouvre à la singularité, aussi bien dans la sélection génétique, que dans la rencontre avec l'environnement, que dans cette « histoire » qui ne peut être qu'individuelle.

Pour Edelman, il n'y a dès lors plus besoin d'un témoin dans le cerveau qui analyse ces ensembles qui se chevauchent et se répondent. Pour lui, « la première personne est simplement présente »¹. Ainsi, le cerveau reçoit *sans cesse* des informations venant du corps et des sens, la subjectivité devient alors « un événement de base qui ne s'interrompt jamais dans la vie normale des individus conscients ». Il n'y a donc pas d'observateur, à *l'intérieur* du cerveau, et qui regarde, *de l'extérieur*, toutes ces informations qui lui parviennent. Les interactions entre les consciences et la capacité à être conscient d'être conscient, comme celle de nommer ce que l'on ressent à partir des informations reçues, génère une subjectivité *en soi*.

Ce qui fonde l'identité de la personne est donc la façon dont la conscience d'ordre supérieur va discriminer *pour s'adapter*. Pour Edelman, cette conscience est un « troc entre précision absolue et possibilités imaginatives riches » (celles de F. Ansermet et P. Magistretti précisément). Elle permet donc de mettre de côté tous les détails que le cerveau est capable de traiter pour en faire une synthèse incomplète, pour pouvoir « généraliser, [...] imaginer et [...] communiquer dans un environnement riche ». Ce passage du précis au général marque le passage du traitement universel et partagé par tous les cerveaux, au traitement unique distinct pour chaque être humain. Chaque personne a sa propre façon de construire sa réponse « dans un présent remémoré », c'est-à-dire sur la base des expériences passées, en vue d'une réponse à venir à cet environnement et dans une conscience « au présent » qui construit des scénarios, imagine des réponses et sélectionne la plus adaptée. Edelman ajoute que ces « opérations procurent un riche mélange d'images, de sentiments, de souvenirs, de plaisir et de déplaisir, de croyances et d'intentions »². Il faut noter que chacun de ces termes a déjà été utilisé à plusieurs reprises par les auteurs cités à propos de l'inconscient, comme de la conscience, et qu'ils se retrouvent ici réunis pour définir l'identité et le soi conscient qui témoigne d'états subjectifs.

Edelman rejoint ainsi d'autres chercheurs comme S. Dehaene ou L. Naccache quant à l'absolue nécessité pour le cerveau de créer une réalité interne. Nécessité qui engendre la construction d'une image du monde qui est faite d'illusions donnant ainsi des croyances. Et Edelman de conclure : « notre corps, notre cerveau et notre conscience n'ont pas évolué pour créer une image scientifique du monde » ajoutant, toujours fidèle à la théorie de l'Evolution, qu'une « adaptation suffisante à une niche écologique est ce qui compte surtout, malgré la présence d'émotions et d'imagination qui pourraient ne pas être pertinents ou accessibles à une description précise ».

Si cette approche de la subjectivité vient d'être davantage détaillée, c'est qu'elle réunit les arguments présents chez d'autres auteurs. Dans ce présent remémoré entre « souvenirs passés »

¹ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 160.

² *Ibid.*, p. 163.

et « imaginations futures »¹, il est possible d'y retrouver le soi qui émerge entre anticipation et prédiction de A. Berthoz, ou celui de A. Damasio qui apparaît entre passé et futur. Le sujet serait donc une résultante de l'activité cérébrale consciente, qui irait chercher, dans les souvenirs et les connaissances passées, les éléments nécessaires à la réponse prévue et en prédire une partie des effets. Edelman précise que penser est une seconde nature chez l'Homme. Il ne peut s'en empêcher et la « première personne » apparaît de cette activité incessante de pensée. Si le cerveau s'arrête de générer cette activité, le « je » meurt aussi. Le langage est donc essentiel à la constitution de la subjectivité puisqu'il faut que tout soit mis en mot dans cette conscience d'ordre supérieur, dans l'anticipation ou dans la pensée. Grâce au langage tout peut ensuite être articulé, et le sujet pourra convoquer des aspects connus (choses, souvenirs, sentiments) alors qu'ils ne sont pas forcément *en présence* au moment *présent*.

Cette attention portée à la construction d'une subjectivité se retrouve chez Jeannerod, avec ceci que la notion temporelle n'est pas exprimée en tant que telle. Elle est cependant nécessaire, puisqu'il considère que ce qu'il appelle le « moi » se forge dans la concordance des actions pensées par le sujet, et celles qu'il mène dans la réalité. Ainsi, un écart trop grand entre ce qui a été pensé et ce qui a été acté, générerait un sentiment d'étrangeté (il utilise le terme employé par Freud d'*Unheimliche*). Des études² montrent, en effet, que le cortex pariétal postérieur du côté droit s'active massivement lorsque cet écart est *conscientisé* par le sujet. Il serait sans cesse actif chez les schizophrènes. Ces mécanismes d'étrangetés seraient l'une des preuves possibles pour expliquer l'apparition d'un moi, autrement dit, une conscience de soi doublé d'une connaissance de soi. L'ensemble forme une identité propre à laquelle le sujet adhère, identité qui sera déstabilisée si l'écart perdure dans le temps. Pour qu'il y ait un « je », il faut donc qu'il y ait une concordance entre pensées et actes, mais aussi une prise de conscience de cette concordance comme des écarts. Cela permet un réajustement de l'acte, et si les écarts perdurent, c'est ce même « je » qui est remis en question.

Ici, la subjectivité est donc un effet dépendant de la réussite de l'action volontaire. Jeannerod n'oublie pas que ce « processus de validation d'une représentation par le succès de l'action, ou de son invalidation par l'échec s'étend, bien entendu, aux effets de l'action sur l'environnement social »³. Des situations curieuses sont relatés dans la clinique neurologique comme ce patient qui, alors qu'il possède toutes ses capacités cognitives et pour lequel le sentiment de soi, l'identité, n'est pas entravé, reste persuadé d'être dans un lieu plutôt qu'un autre : il se croit sans cesse à Montréal, alors qu'il est à Paris et il ne parvient pas à entendre « raison ». Cet écart entre le lieu où il pense être et la réalité crée une difficulté dans cette représentation de soi⁴. Il semble donc qu'il faille de nombreux éléments distincts pour parvenir à une image unifiée d'une subjectivité propre.

Logiquement, pour Jeannerod, la psychanalyse se fourvoierait car elle reposerait sur le sens fabriqué par le patient pour parler de lui. La proposition de ce chercheur s'intéresse justement aux « mécanismes du sens de soi » qui prévalent sur ce « récit sur soi », et dont un dysfonctionnement engendrerait des effets pouvant être massifs sur le sujet. L'*unheimliche* devient alors une alliée puisqu'elle souligne les « moments » où le patient ne se sent plus lui-

¹ *Ibid.*, p. 127.

² JEANNEROD M., *La fabrique des idées*, Odile Jacob, 2011, p. 189.

³ *Ibid.*, p. 192.

⁴ NACCACHE L., *Comprendre le cerveau aide-t-il à comprendre la société ?* La conversation scientifique, France Culture, 04/04/2016.

même, où la subjectivité semble échapper au sujet conscient. Mais les *actions* qui surprennent le sujet et que Jeannerod étudiait, ne sont pas sans évoquer les actes manqués décrits par Freud, ou encore les lapsus. Le mécanisme est donc bien repéré dans les deux disciplines mais c'est l'interprétation qui diffère : la causalité de ces actes est, en psychanalyse, enfermée dans l'inconscient (elle serait inaccessible à la conscience), n'aurait pas d'ancrage biologique (elle serait psychique) et aurait un sens pour le sujet (elle serait « subjective ») ; chez Jeannerod, cela serait dû à un décalage conscientisé entre représentation et action et qui engendrerait une activation d'une zone cérébrale qui renforce ou « délie » l'identité personnelle. S'illustre dans cet exemple, l'importance pour Jeannerod, comme Edelman du reste, de conserver cette dimension subjective « à proximité » du cérébral. Au regard de leurs ensembles théoriques, ceci est cohérent et confirme la position moniste des neuroscientifiques contemporains.

A ces propositions neuroscientifiques qui s'entrecroisent, s'ajoute la question de la conscience et de l'inconscient. Sans le développer pleinement (puisque cela sera fait ultérieurement), il convient de l'introduire pour prolonger ce travail sur la question de la subjectivité.

La position sur laquelle M. S. Gazzaniga insiste, et qui est reprise par Jeannerod, comme S. Dehaene, L. Naccache ou A. Damasio, affirme que l'inconscient joue un rôle dans l'action et la représentation que l'on s'en fait. De même, il existe un ensemble d'aires et de circuits cérébraux qui participent massivement, et de façon non consciente, à cette construction « du sens de soi ». S. Dehaene rappelle d'ailleurs que « chaque fois que nous avons l'impression de choisir au hasard, des pondérations inconscientes président en réalité à nos actes »¹. La théorie de l'espace de travail global inclut cette dimension inconsciente. Mais elle se limite à des moyennes faites sur la base des innombrables calculs dont est capable l'inconscient cognitif. Si S. Dehaene reconnaît qu'il faut parfois admettre que la conscience n'est pas l'outil le plus efficace pour choisir, calculer, pondérer, l'inconscient n'est à lui seul pas suffisant à générer une subjectivité. Pourtant, il précise que « notre conscience ne nous donne jamais accès à une sensation brute, mais seulement à une reconstruction experte du monde extérieur »². Or, cette reconstruction repose sur l'inconscient qui conduit un ensemble de calculs, relevant d'une vie mentale complexe : « à notre insu, notre cerveau agit comme un détective qui recueille tous les indices, évalue leur solidité et les interprète en une histoire cohérente », et S. Dehaene d'insister : « de toute évidence, une énorme quantité de calculs s'effectue à notre insu afin d'assembler la scène qui se joue devant nos yeux et nos oreilles, et que nous prenons, bien à tort, pour la simple donnée de nos organes des sens ».

Pour qu'il y ait une unité, tout comme l'unité se fait quand une représentation et une action s'accordent, il faut qu'il y ait une prise de conscience du résultat de ce calcul, et que lui-même soit vérifié par la conscience comme étant plausible, au regard des connaissances passées et futures. D'ailleurs, se retrouve ici le phénomène de croyance cher à ces neuroscientifiques : l'inconscient « interprète une histoire cohérente » et bien que cette dernière soit parfois en contradiction avec la réalité du monde extérieur, cela n'empêche pas le sujet conscient d'y adhérer.

Se dégagent donc trois grandes lignes chères aux neurosciences concernant la subjectivité : elle est ancrée dans le substrat cérébral, elle nécessite la conscience, elle est liée à la fabrication constante de sens (interprétations) par le cerveau. Mais s'ajoute maintenant, en neurosciences,

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p. 119.

² *Ibid.*, p. 95.

une autre évidence : avoir une connaissance sur soi, et ainsi se définir une identité, ne repose pas uniquement sur des données objectives, mais aussi sur des éléments beaucoup moins tangibles et concrets. Connaître objectivement les processus neuronaux, ne fait pas une subjectivité. L'individu se crée une identité sur la base incomplète de ressentis, sentiments, idées, choix, imitation et de mécanismes certes objectivables, mais dont il ignore consciemment le fonctionnement et auxquels il ne peut donc « s'identifier ». Le piège de la conscience se referme sur une subjectivité incomplète (tout comme la représentation de la réalité extérieure). La partie inconsciente des calculs fussent-ils uniquement cognitifs et non « subjectivés » ; la fabrication d'une « histoire » « généraliste » ; la conception, l'anticipation et la prédiction de « plans » ; l'invention de consensus suffisamment acceptables pour accéder à la conscience, et l'interprétation inéluctablement inexacte des informations envoyées par les sens ouvrent le gouffre de la méconnaissance de soi. L. Naccache nomme ces espaces, somme toute très étendus, les « zones aveugles de la subjectivité ». Ainsi, en neurosciences, il est admis que :

- la subjectivité se construit dans le rapport que « un corps, un cerveau, une conscience » entretiennent entre eux,
- les mécanismes de cette construction sont multiples, différents selon les auteurs mais ne sont pas forcément contradictoires entre eux,
- que le sujet peut connaître une part de lui-même (souvenirs passés, pensées présentes et imaginations futures) et en rendre compte consciemment,
- mais aussi que cette connaissance de soi, tout comme l'introspection et ses failles le démontrent, reste incomplète, parsemée de « zones d'ombres »,
- ces zones sont le fruit :
 - o du non accès conscient à l'intégralité des processus non-conscients qui opèrent dans le cerveau,
 - o du non accès, par l'introspection, aux mécanismes neuronaux objectivables,
 - o de la construction parfois hasardeuse et toujours incomplète de la réalité interne consciente,
 - o de l'invention, par le cerveau, d'explications généralistes qui négligent une part de l'objectivité du monde pour en donner une image déformée.

Ce travail de l'inconscient n'est ici qu'un effet des calculs cérébraux s'effectuant sous le seuil de conscience, il n'est donc pas suffisant pour qu'une subjectivité naisse. Ainsi, alors que les neurosciences supposent la subjectivité comme un effet de ces mécanismes, la psychanalyse la suppose en amont de ces calculs : les actes manqués ont une cause antérieure et inconsciente qui génère l'écart entre la représentation et l'action. De même, la psychanalyse suppose que « l'interprétation de l'histoire » de S. Dehaene, les « plans » d'Edelman ne relèvent pas seulement de calculs cérébraux non-conscients ou conscients, mais bien d'une activité inconsciente *subjectivée*, autrement dit porteuse d'un savoir sur soi.

A titre de remarque, il faut parfaire ce dessin de la subjectivité en neurosciences avec M. S. Gazzaniga. Ce dernier s'intéresse à cette dimension inconsciente dans les choix et ce qu'il nomme le libre arbitre. Inévitablement, il convoque cette notion de sujet. Sans en venir aux mêmes conclusions que la psychanalyse, il convient que le cerveau semble « devancer » la prise de conscience d'un choix, d'une action alors que le sujet l'a faite sienne. En effet, le sujet a tendance à considérer que ses agissements ont été réfléchis consciemment et que ce choix lui appartient pleinement. M. S. Gazzaniga, comme ses confrères du reste, considère qu'il y a là

un hiatus : il apparaît, par l'expérimentation, que le choix, la décision, l'action sont déjà conçus en amont de la conscience. A qui appartiennent-ils alors ? M. S. Gazzaniga s'appuie sur la dimension sociale et l'inscription cognitive de cette dimension (neurones miroirs, circuits moraux, empathie et reconnaissance des émotions de l'autre, compréhension des intentions de l'autre). Elle amènerait une subjectivité reposant certes sur un substrat neuronal, mais aussi sur cette extériorité à « l'organe cerveau ». L'existence et la découverte de ces circuits témoignent, pour lui, de l'inscription profonde, dans le cerveau, de la présence d'un autre, autre qui fait de la personne, *avec* son cerveau, un sujet. Les actions et les décisions seraient donc elles aussi prédéterminées par cette dimension sociale de l'être humain. Elles auraient une inscription neuronale *active* dans ces moments de décisions et cela, pouvant se faire en partie sous le seuil de conscience.

Cela étant, sa position quant à l'interprétation de ces ensembles non-conscients, afin qu'ils accèdent à la conscience, relève aussi pour lui d'une invention cérébrale. L. Naccache désigne deux réactions possibles face à ce constat désormais scientifiquement établi : soit le rejet de cette subjectivité irrémédiablement soumise à l'erreur, soit l'idolâtrie, avec la prise en compte unique et exclusive de cette réalité inventée qui crée la subjectivité. C'est le reproche qui est d'ailleurs fait, par les neurosciences, à la psychanalyse de ne prendre en compte *que* ce que le sujet dit, pense, réfléchit. Et bien qu'elle n'ignore pas qu'une partie non négligeable de cette subjectivité ne serait que pure invention, son erreur serait de ne s'attacher qu'à cela. L. Naccache en défendant la psychanalyse comme possible méthode de *réajustement* des inventions de cette subjectivité, la confirme dans cette place qui pourtant reste insuffisante à ses yeux. Il faut pouvoir, pour lui comme pour ses collègues, conserver une dimension objective à cette étude de la subjectivité. Le risque n'est pas forcément la croyance, puisque cette dernière est inévitable, mais la dérive religieuse voire sectaire. Dès lors, une fois ces précautions prises, « le travail de connaissance peut débiter, sans éliminer le sujet, mais sans en faire non plus une idole aveuglante. Il en va de même avec n'importe quel discours subjectif, celui d'un malade, celui d'un être bien portant [...] »¹.

Les neurosciences tentent donc de définir, par différentes voies d'accès, ce qu'est le sujet et la subjectivité. Cette thématique si éloignée de leurs considérations par le passé fait un retour marqué sur la scène de la science, ce qu'Olivier Houdé résume ainsi : « Le sujet est philosophiquement ancien (Montaigne, Pascal, etc.), mais son exploration réellement scientifique est tout à fait nouvelle »². Ce qui n'empêche pas J.-D. Vincent de prendre position pour les philosophes précisément et de considérer, comme cela a été dit, que malgré tous ces progrès de la science, cette dernière ne doit pas tomber dans un excès qui serait, à ses yeux, tout aussi néfaste : croire que la science va pouvoir tout dire de ce sujet.

Cela étant, les neurosciences sont circonspectes face à ce qui deviendrait un scientisme. Certes, certains n'hésitent plus à scientifiquement vouloir l'avènement d'un homme amélioré par la technologie (transhumanisme), mais cela n'est pas une généralité. Un élément fondamental qu'elles repèrent expérimentalement est qu'il y a des limites et que ces dernières invitent à la prudence. Et effet, tout semble se faire grâce à l'apparition de la conscience. Certes une vigilance est apportée aux « préalables » inconscients, mais ils ne suffisent pas à soutenir

¹ NACCACHE L., *Un sujet en soi, Les neurosciences, le Talmud et la subjectivité*, Odile Jacob, Paris, 2013, p. 21.

² HOUDE O., *Apprendre à résister*, Le Pommier, Paris, 2014, p. 23.

l'existence cérébrale complexe de la subjectivité qu'elles envisagent. Cette complexité semble être l'un des garde-fous, tout comme le constat scientifique de l'inévitable singularité qui émerge *du biologique*.

Par ailleurs, il est possible de souligner que ce que découvrent les neurosciences, ressemble souvent à ce qui a été formalisé par Freud, dans sa seconde topique, au travers du Moi. Autrement dit, une instance capable d'unifier l'être sous différentes identifications, donnant une identité à la personne. Là encore, se retrouve l'idée du leurre de la conscience puisque chez Freud, ce Moi, bien qu'essentiel, est celui de l'image, des apparences, des idéaux. Il est donc le lieu d'un certain savoir, conscient lui aussi et que l'individu peut convoquer à sa guise. Il se rapproche du sujet défini par les neurosciences.

A cela s'ajoute un autre point de jonction sur ce sujet : les neurosciences admettent l'incomplétude de cette connaissance sur soi voire son caractère erroné. Là où se situe la différence, c'est que pour les neurosciences cette incomplétude vient de l'organisation cérébrale et de l'impossibilité pour la conscience de contenir l'intégralité des informations que le sujet a à sa disposition sur lui-même. Pour la psychanalyse, cette incomplétude, de la connaissance consciente de soi, tient au fait qu'une partie de cette connaissance s'est retrouvée exclue et bannie de la conscience, pour aller constituer l'inconscient. Si d'un côté l'incomplétude de la subjectivité relève d'une impossibilité fonctionnelle, mécanique voire structurale, d'un autre, elle tient d'un rapt ou de l'accueil, par l'inconscient, d'une partie des informations conscientes et de leurs effets. Dans les deux cas cependant, cela permet à la conscience d'opérer efficacement, de libérer la pensée pour qu'elle puisse être logique et construite et pour permettre au sujet de réfléchir, apprendre, raisonner etc.

~

Mais il reste, en psychanalyse, cette partie « mise de côté », ce savoir sur soi inconscient qui constitue une part non négligeable de l'être et qui fabrique une singularité de ce même être. Ce savoir n'est pas admis par les neurosciences puisqu'elles n'observent pas objectivement un système neuronal capable de supporter un tel système. Par ailleurs, s'il se trouvait être reconnu, il ne serait également que pure invention subjective, ayant la même valeur que les interprétations construites par le cerveau et sa mécanique de mise en sens. Mais en psychanalyse, son importance tient dans le fait d'être précisément le lieu de la subjectivité : l'inconscient comme lieu d'un savoir sur soi, savoir que le sujet conscient ignore donc. Ce « sujet de l'inconscient » devient donc l'élément essentiel de la théorie psychanalytique.

En revenant à la seconde topique de Freud, il apparaît, en effet, qu'une partie de la personnalité réside dans le *ça* : il en serait le « pôle pulsionnel »¹. Le sujet serait donc *constitué* des trois instances : Surmoi, Moi, et Ça. L'ensemble témoignerait de l'intégralité de l'être et les interactions entre ces instances expliqueraient les conflits et les paradoxes qui animent la vie mentale du sujet. Mais le Ça, inconscient, conserve une partie non négligeable de ce savoir sur soi, de la subjectivité. Bien qu'il soit inconscient, il a toute son importance pour tenter de comprendre le sujet dans sa complexité. D'ailleurs, Freud crée cette instance pour expliquer pourquoi les sujets névrosés sont capables de dire consciemment ce qui ne va pas, de décrire intelligiblement leurs symptômes, de faire part de leur sentiment d'étrangeté lorsqu'ils réalisent tel ou tel acte (« ce n'est pas moi ») etc. et pourquoi ils sont incapables d'en donner la raison.

¹ LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.
346

Il lui est apparu essentiel d'admettre que le sujet ne pouvait avoir accès à l'intégralité de ses fonctionnements, psychiques cette fois-ci. Mais le pas supplémentaire que fait Freud, réside dans la causalité qu'il attribue à ces actes et ces symptômes : le sujet ignore les causes de ses actes mais pourtant, elles sont bien « quelque part », inaccessibles de prime abord et ayant malgré cela des effets sur le quotidien et la personne. Le seul lieu qui pouvait alors contenir ce savoir (les causes, le sens, les raisons) est devenu l'inconscient. Cette masse d'informations contenant un savoir sur le sujet est peu à peu devenue un « sujet en soi », un sujet de l'inconscient. C'est ce que Lacan reprend ainsi : « l'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet »¹.

Bien entendu, la théorie psychanalytique n'en est pas restée à cette conception du sujet. Avec les registres utilisés par Lacan (Imaginaire, Symbolique, Réel), ses successeurs ont proposé, à sa suite, que « la naissance du sujet de l'inconscient ne peut se comprendre qu'à partir d'un trou creusé dans le réel par l'évidement d'un élément et d'un seul »². Cette conception du sujet chez, J.-D. Nasio implique de ne pas oublier que le sujet n'est aucunement un individu biologique, ni le sujet de la conscience, dit « de la compréhension » : il s'agit d'un *sujet de l'inconscient* qui n'existe que parce qu'il y a du langage. Autrement dit, ce sujet n'advient que parce que les opérations et mécanismes psychiques (refoulement, retour du refoulé, clivage etc.) fondent un « état dans l'état » : ce qui est envoyé dans l'inconscient ne peut revenir que sous forme déformée, le signifié est définitivement forclos, le signifiant le représente. Or, cette chaîne de signifiants porte la signature de la subjectivité.

La position de la psychanalyse, c'est que le sujet *s'inscrit* dans le monde. Il le fait grâce au langage auquel il *accède*, et qui lui sert à articuler ce rapport au monde, à mettre du sens sur le monde (comme la conscience en neurosciences) et sur lui-même. La schizophrénie évoquée plus haut trouve ici une autre lecture : c'est de ne pouvoir accéder pleinement à la symbolique du langage, et de ne pouvoir pleinement mettre du sens sur le monde, que le schizophrène commence à douter du monde, qu'il ne parvient pas à en accepter sa propre interprétation et qu'il finit par douter de l'existence de ce même monde et de lui-même.

Mais cette définition de J.-D. Nasio entraîne définitivement sur le dernier enseignement de Lacan. Il convient d'en revenir à ce qui a mené Lacan, dans le prolongement de Freud, à concevoir un sujet *en plus* de celui que le Moi englobe : celui que Lacan nomme le sujet de la compréhension ou parfois de la connaissance ne suffit pas à rendre compte des symptômes. Tout comme Freud, il considère qu'il existe, dans l'organisation de la vie mentale et son fonctionnement, une rupture, une coupure qui explique que :

- le sujet peut consciemment avoir un discours et mener des actions totalement inverses,
- utiliser certains mots sans en entendre l'équivoque,
- le sujet peut avoir deux conduites distinctes dont l'une échappe parfois à sa conscience,
- le sujet peut se comporter de façon paradoxale, allant à l'encontre de tout ce qui fait sa vie mentale consciente (croyances, règles, idéaux...),
- le sujet puisse, au final, « créer » un symptôme qui le fait souffrir, mais toujours moins que la souffrance générée par la reconnaissance consciente des raisons de ses actes.

Ce sur quoi s'appuie alors Lacan pour définir ce sujet divisé est le concept freudien d'*Ichspaltung*, souvent traduit par « clivage du moi ». Initialement, cette division s'inscrit dans

¹ LACAN J., *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 830.

² NASIO J.-D., *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Rivages Psychanalyse, Paris, 1992, p. 112.

les registres déjà connus de conscient et d'inconscient. Cette césure apparaît comme fondamentale car le refoulement ne suffit pas à expliquer l'étrangeté que le sujet peut, pour conserver l'exemple cité plus haut, ressentir en *se voyant faire*.

Pour Freud, ce clivage permet précisément au patient (et plus globalement à tous les sujets) de faire cohabiter « deux attitudes contradictoires »¹. Néanmoins, il faut désormais y ajouter une dimension supplémentaire, souvent évoquée et qui trouve ici une utilité essentielle : l'une de ces deux attitudes prend en compte la *réalité*. Il y a donc une reconnaissance de ce qu'est la réalité extérieure et une tentative de la faire corrélérer avec l'attitude adoptée par le sujet.

Mais l'autre attitude, la seconde qui cohabite avec la première, nie complètement la réalité et repose sur un tout autre registre : celui de la vérité du sujet dans laquelle il y a une disjonction avec cette même réalité. Le sujet adopte ainsi des comportements sur la base non pas de son rapport à la réalité, possiblement objectif, rationnel, mais sur la base de son rapport à lui-même, rapport qui ne lui serait, d'après Freud et Lacan, pas entièrement accessible. Ceci n'est pas sans évoquer l'écart qui existe entre la réalité objective et ce que le cerveau fait advenir à la conscience comme une réalité en partie virtuelle et recomposée.

Cela étant, l'intérêt pour Lacan fut de repérer, dans cette *Ichspaltung*, une division structurale pour tout sujet qui rentre dans le langage (au sens symbolique toujours). Le sujet se retrouve divisé entre la réalité et sa vérité, mais surtout, il est « clivé » entre le signifiant qui le représente et ce qu'il *est*. Le sujet serait donc définitivement coupé du monde *réel* duquel il s'est extrait en entrant dans le langage. Le fait de parler l'exclut de la réalité, en fait un être de langage dont le rapport au monde est désormais biaisé. Le sujet ne sera jamais plus un élément de ce « tout », il en devient une singularité. D'une certaine façon, la psychanalyse suppose que le sujet est « hors » du monde qui l'entoure. Qu'il puisse en prendre conscience, le clivage le démontre (le sujet prend en compte la réalité et réagit en fonction d'elle). Mais ce même clivage induit aussi l'existence d'une vérité singulière pour chaque sujet, vérité qui ne prend pas en compte cette réalité, la déforme, joue avec, la dénie et ce, afin de permettre au sujet de faire advenir ce qui le constitue tout autant : sa vie mentale inconsciente et les désirs qu'elle héberge.

La subjectivité naîtrait de ce clivage. Pour qu'il y ait un sujet (surtout de l'inconscient), il faut donc qu'il y ait ces différenciations, ces coupures entre les registres qui constituent le sujet. Pour la psychanalyse, le sujet n'est pas un tout uniforme. Le nœud borroméen (Figure 6) tente de figurer, tout comme le fit Freud avec le Surmoi, le Moi et le Ça, ce qu'est le sujet dans son *intégralité*. S'il y a un nouage entre ces trois registres (Imaginaire, Symbolique et Réel), Lacan insiste sur le fait que la subjectivité naît de la coupure nette qui s'opère entre ces trois registres : ils sont noués, mais ils ne sont pas confondus. Le sujet doit donc être *obligatoirement* divisé. C'est sa condition tout autant que son viatique pour le « véritable voyage »². Lorsque le nœud s'apparente à un « nœud de trèfle », il n'y a pas cette division et la personne se retrouve alors plongée dans une structure paranoïaque où réalité interne et externe s'entremêlent, ce qui engendre une symptomatologie propre à cette problématique psychiatrique.

Par ailleurs, la division subjective qui s'opère entre réalité et vérité, entre le monde et le rapport au monde, entre ce que le sujet *est* et ce par quoi il est représenté (en l'occurrence un signifiant), bref, ce clivage exclut le sujet du monde réel, mais il a aussi une « fonction civilisatrice » pourrait-on dire. La spécificité de l'être humain dans le règne animal tient dans cette division,

¹ VANDERMERSCH B., « Clivage du moi, clivage du sujet » in CHEMAMA R., VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2005.

² LACAN J., *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 100.

que l'accès au langage opère et qui éloigne définitivement le sujet du monde qui l'entoure. Du langage et de cette division naissent la créativité, l'invention et la découverte sans lesquelles le « progrès » n'existe pas.

~

La première difficulté est donc de savoir ce qui se loge dans les processus neuronaux sur lesquels reposent désormais l'ensemble des édifices neuroscientifiques. Ce qu'il faut saisir, et c'est là une nouveauté remarquable, c'est que ce lien avec la matière ne se contente plus d'être un florilège de réponses à des stimuli. Les neurosciences, malgré toutes les difficultés qu'elles ont à « faire avec » ce que ces processus neuronaux semblent générer, leur accordent maintenant une véritable place d'objet scientifique. Le lien qu'elles font est celui d'une activité cérébrale soutenant une activité mentale subjective. Il ne s'agit pas « seulement » d'apprentissages, de mémorisation, de mécanismes plus ou moins automatiques. Il s'agit désormais de la capacité qu'a l'être humain à créer une pensée, pensée dont le contenu peut précisément être la personne pensante. La matière devient donc, pour les neurosciences, un support plausible de la subjectivité. Le lien n'est pas totalement dessiné, loin s'en faut, mais désormais, elles n'hésitent plus à considérer qu'il y a, avec le cerveau, un substrat biologique de la conscience et de la subjectivité qui en découle. Les théories générales du cerveau en témoignent.

Le second élément est l'acceptation que cette apparition de la subjectivité n'est aucunement l'effet, d'un « simple processus cérébral » : elle est bien plus que la somme de ces processus. L'opération est envisagée comme bien plus subtile et irréductible à de telles banalités. Les neurosciences prennent désormais en compte la complexité et la globalité de l'activité neurale. Ainsi, ce n'est plus un schéma béhavioriste qui persiste, mais un ensemble scientifiquement validé comme étant général, difficile à appréhender, agencé en d'innombrables réseaux, nouant conscient et inconscient, matière et chimie, signaux électriques et amplifications etc. C'est donc une totalité qui est considérée objectivement, et cela témoigne du soin pris à ne pas réduire la conscience et la subjectivité à une activation unique d'un groupe de neurones. La subjectivité s'en trouve ici aussi, « délocalisée » anatomiquement, bien qu'elle soit davantage « localisée » dans le cerveau et non *immatérielle*. Malgré ce pas vers le substrat organique, cela entraîne les neurosciences vers les difficultés actuelles quant aux limites de leurs recherches. Le spectre de la subjectivité comme un objet immatériel intouchable par les exigences de la science plane encore sur les chercheurs. Mais ils tentent tout de même de s'interroger sur son organisation, ses sources, ses effets etc. car sans elle, ils ne peuvent saisir l'intégralité d'un fonctionnement cérébral, même dans ses aspects les plus concrets, au niveau du neurone. C'est donc l'étude objective du cerveau et de ses avatars qui amène *scientifiquement* les neurosciences vers la subjectivité.

Devant ce constat, la position des neurosciences ne peut plus si aisément être taxée d'une simplification réductionniste et souvent caricaturale. De même que la physique quantique, relativiste ou les mathématiques modernes sont devenues d'une rare complexité, les neurosciences sont devenues la science de la cognition *dans son ensemble*, ce qui, pour ces chercheurs, inclut inévitablement une part de subjectivité. Ceci en fait une science abrupte, infiniment compliquée, dont la gageure est d'avoir saisi et accepté qu'il en soit ainsi. Ainsi, ce que les neurosciences avancent, c'est que les processus neuronaux peuvent expliquer l'apparition de la conscience, mais elles admettent tout autant qu'ils sont insuffisants à le faire

s'ils sont pris isolément. C'est bien leur agencement qui compte et c'est d'ailleurs ce qui devient difficile pour cette science : cet agencement, cette organisation cérébrale, leur échappe encore massivement tout comme ce qu'elles produisent.

Mais ces considérations épistémologiques permettent de réintroduire la psychanalyse comme interlocuteur essentiel à propos de la subjectivité. Car, si les neurosciences conservent l'attachement légitime à l'organicité de cette subjectivité, c'est qu'elle reste le seul lien avec les obligations cartésiennes. Pour autant, ce sur quoi elles aboutissent n'est pas sans lien avec les études que mène la psychanalyse, depuis plus d'un siècle, sur le fonctionnement de l'être humain.

Ces descriptions permettent de retrouver la division opérée par Lacan sur la base de la naissance de la science moderne : Descartes a voulu que ne soit prise en compte que la réalité objectivable par l'expérience, la vérité fut mise dans Dieu. Lacan considère alors que le sujet a été éloigné de la démarche scientifique. Ainsi, le sujet que la science exclut, du fait de chercher à comprendre uniquement la réalité sans se soucier de la vérité, la psychanalyse le récupère. Cet acte fondateur vaut aussi bien pour la science moderne que pour la psychanalyse. Descartes exclut le sujet et sa subjectivité de la recherche scientifique, mais offre (sans le savoir) l'espace nécessaire à la psychanalyse, puisqu'elle s'attèle à récupérer et faire parler ce sujet dont la vérité a été forclosée par la démarche d'objectivation.

Par ailleurs, il faut noter, dans la démarche cartésienne, un *effet* de la science : elle lui ôte le sens que les croyances et les grandes religions avaient su mettre sur les incomplétudes du savoir. Ainsi, les inventions humaines pour expliquer le monde, le « pourquoi » de la présence de l'Homme et tout ce qui relève de la croyance, devinrent opposable au discours de la science qui lui, ne propose pas de sens. Ce discours se « contente » d'expliquer sans tenir compte de ce que l'Homme croit.

La psychanalyse, souvent taxée d'être une forme de croyance, n'entend pourtant pas proposer un sens préconçu au sujet. Le fait qu'elle ne soit pas une science a déjà été décrit à plusieurs reprises. Elle entend donc occuper une place différente. Parfois considérée comme un « art », sa démarche vise, avant tout, à faire en sorte que le sujet, en trouvant sa vérité propre, en vienne à la liberté dont parle G. Pommier. Mais cela va plus loin, elle serait « le lieu de retour et de traitement du sujet de la parole rejetée par la science, et des "choses de l'amour" forcloses du discours capitaliste »¹. Elle recueille donc ce qui, du sujet, de la subjectivité et de l'amour n'est pas *traité* par d'autres démarches. Cela explique également pourquoi elle est si attachée à la singularité : il ne s'agit pas de trouver de grandes vérités sur le monde mais plus « délicatement », celles du sujet. Pour cela, il ne s'agit pas de le faire taire au profil de la connaissance (savoirs scientifiques), ni de le réduire au silence en lui suggérant un savoir (croyances, religions), mais de le laisser parler pour qu'il découvre ce savoir sur lui, que l'inconscient renferme. Enfin, il ne s'agit plus de nier l'Amour, nécessaire à la matière pour que cette dernière prenne vie selon J.-D. Vincent, mais de l'accueillir avec le sujet qui le porte et ce, quelle que soit les formes qu'il prend (c'est-à-dire aussi son exact inverse : la haine).

~

¹ LAPEYRE M., SAURET M.-J., *Lacan le retour à Freud*, Les Essentiels Milan, 2003, p. 33.

C'est donc un changement de position auquel invitent les neurosciences. Aussi bien pour la psychanalyse qui la regarde, que pour la science elle-même. Par l'étude précise de la cognition, elles proposent d'en venir aux questions abruptes de l'être (esprit, âme et plus rarement psyché) sans jamais renier l'objectivité dont elles se réclament. Pourtant, le pas est franchi. La nouveauté, c'est qu'il n'est pas franchi de façon aléatoire ou « mystique » (comme dans les scientismes modernes) : la volonté est toujours de faire de l'étude du cerveau une science cartésienne et la matière permet cette position nouvelle.

Par ailleurs, la psychanalyse a déjà pris une position, en son temps, révolutionnaire : prendre au sérieux les productions du sujet, admettre que leurs contenus ne puissent avoir aucun lien avec la réalité objective du monde, reconnaître qu'elles supportent l'existence du sujet. Dès lors, le support organique n'a que peu d'intérêt, mais il n'en fut pourtant pas oublié. Cela étant, pour engager l'étude du sujet dans toute sa complexité, comme le dit Freud à propos de son époque, il fallait le défaire de ces aspects cérébraux et anatomiques.

Il n'est dès lors plus besoin d'aller chercher dans les croyances ou Dieu (comme le fit Descartes) les autres éléments de l'esprit ou de l'âme. Ils sont des effets de l'activité neuronale au cœur du cerveau, issue de la longue et complexe avancée de l'Evolution et de l'interaction du cerveau des Hommes avec leur environnement et eux-mêmes. J.-D. Vincent affirme que Descartes supposait qu'il puisse y avoir un tel lien. Les neurosciences proposent de suivre Descartes pour démontrer que précisément, matière et esprit sont en passe d'être réunis. L'intérêt pour ce travail est de prendre acte du fait que les processus neuronaux peuvent suffire à expliquer un certain nombre d'états mentaux, ou encore que l'aboutissement du fonctionnement cérébral puisse donner naissance à cette étrange manifestation qu'est la conscience. Il faut prendre acte également du fait que la matière et son organisation peuvent également accomplir la prouesse de faire émerger une singularité. Ce que F. Ansermet formule aussi ainsi : « nous sommes biologiquement déterminés pour ne pas être déterminés »¹. Enfin, il convient de retenir le fait que la subjectivité, à laquelle se rattache tout autant l'impression d'être soi, l'identité, la décision et plus généralement le savoir que le sujet pense avoir sur lui-même, est possiblement un effet *simplexe* d'une activité neuronale infiniment complexe.

~

En conclusion, il faut admettre qu'il n'y a pas à ce jour une connaissance suffisamment établie de la complexité humaine pour statuer sur un continuum entre la matière et la subjectivité, ou dit autrement, entre l'organe et l'élaboration la plus complexe, mais aussi singulière, de la pensée chez l'Homme. Néanmoins, pour les neurosciences, les indices mènent vers une possibilité de plus en plus affirmée que le cerveau et son organisation puissent soutenir l'existence de la subjectivité. Les mécanismes sont encore à préciser et l'apparition de la singularité également. Cela étant, le lien entre cerveau et subjectivité se dessine autant qu'il se renforce. Les monismes modernes certifient ce rapprochement et envisagent que la science ne puisse désormais *que* confirmer ces premières constatations. La singularité devient, elle, une évidence que peu de personnes nient mais qui interroge encore.

Pourtant, il s'agit là d'une subjectivité considérée comme une activité consciente. Et ce n'est pas la position de la psychanalyse : elle considère que ce n'est précisément pas dans la conscience que l'on peut espérer saisir les aspects les plus fondamentaux de l'être. Pour elle,

¹ ANSERMET F., *Réflexions autour des nouveaux modes de procréation*, France Culture, 26/04/2016

c'est bien par le biais de l'inconscient que la subjectivité doit être abordée. Or, comme l'inconscient se construit par le corps certes, mais surtout dans le rapport à l'Autre, le langage, l'accumulation d'opérations psychiques faites, entre autres, pour libérer la conscience, il ne semble pouvoir y avoir, comme le soutiennent les psychanalystes eux-mêmes, d'ancrages *dans la matière*.

L'étude de la subjectivité semble pouvoir nuancer ces deux approches de la pensée humaine. Il semble que les neurosciences admettent qu'une partie de la vie mentale puisse n'être qu'une vérité subjective, autrement dit sans lien direct ou fidèle à la réalité. Elles admettent même qu'il ne peut en être autrement. Simplement, le fait de s'appuyer sur la méthode cartésienne fait de cette subjectivité un objet d'étude qui ne peut être considéré comme *vrai* au regard de la réalité du monde. Elles tentent néanmoins de l'appréhender par l'intermédiaire du cerveau comme une existence *dans la réalité du fonctionnement neuronal*.

Une autre difficulté peut être dépassée en interrogeant dès lors les positions respectives de la science et de la psychanalyse. Au regard de ce qui précède, il faut admettre que psychanalyse et neurosciences s'accordent sur d'autres points. Le premier est celui d'une vie mentale consciente riche, faite de mécanismes qui, dans leur complexité, parviennent à engendrer un savoir sur soi, à effectuer un « retour » sur ses propres actions, sa pensée et à s'en construire une opinion. Ceci est un acquis que Freud avait déjà inscrit et maintenu dans sa théorie. Les neurosciences le rejoignent désormais.

Un autre aspect commun est cette « image de soi ». Dans les deux disciplines, elle est considérée comme incomplète. Elle est aussi insuffisante à relater l'intégralité des processus qui s'opèrent dans le cerveau. Enfin, malgré toute les capacités de cette activité consciente, elle se révèle approximative, voire inefficace, pour expliciter l'ensemble des raisons qui ont mené à telle action, telle pensée ou telle opinion.

S'engage ici un troisième point de jonction : celui de la décision. La psychanalyse comme les neurosciences avancent que ce choix est déterminé en amont de la prise de conscience qui permet seulement *après coup* de dire « j'ai choisi d'agir ainsi ». Au-delà des aspects inconscients, c'est la question de la décision qui fait jonction : la possibilité qu'à l'être humain de formuler une telle affirmation serait, en partie, un leurre. La question du libre arbitre soulevée, entre autres, par M. S. Gazzaniga mais par Freud ou Lacan avant lui, souligne cet aspect si particulier de la cognition mais aussi, de la subjectivité : le sujet affirme consciemment être « l'auteur » de ses décisions mais ces dernières semblent pourtant « prédéterminées » par un ensemble de processus inconscients (cognitifs d'une part, subjectifs d'autre part).

La psychanalyse doit donc pouvoir repenser cette position qui était actuelle au temps de Lacan, mais qui connaît aujourd'hui des nuances dès lors que l'on admet que la subjectivité en neurosciences, même si elle relève de la conscience n'est pas sans intérêt. Elle n'est pas sans lien avec certaines conceptions psychanalytiques (notamment le Moi). Et l'étude de la subjectivité en neurosciences permet également de prolonger l'étude de celle qui est supposée inconsciente par la psychanalyse. C'est donc encore une fois l'inconscient qui fait limite mais aussi vecteur.

Ainsi, si les neurosciences considèrent que la psychanalyse semble ne s'occuper *que* de ce sujet qui parle, alors que ce qu'il *dit* est en partie une invention incomplète, la psychanalyse considère elle, que la science a totalement exclu la subjectivité de son étude de la réalité. De même, il pourrait être dit, qu'au regard de ce que le sujet est devenu en psychanalyse, les axiomes sur

lesquels reposent son existence sont trop éloignés de ceux de la science pour tenter d'articuler deux conceptions trop éloignées. Mais ce serait nier trop rapidement les avancées faites par la science, la tentative de prise en compte de la subjectivité *en* neurosciences, les pistes laissées par Freud ou Lacan et oublier les travaux de ceux qui ont déjà évoqué ces questions. Il semble plus prolifique de prendre acte de ces données comme de ces positions.

~

Une dernière précision s'impose ici afin d'introduire ce qui suit : les neuroscientifiques s'interrogent sur la dimension consciente de la subjectivité. Certes, cette subjectivité consciente n'est pas sans certains déterminismes inconscients. Certes, les neurosciences envisagent cette dimension inconsciente des états mentaux *inscrite*, comme pour la conscience, dans la matière. Certes, ils sont ici considérés comme « uniquement » cognitifs, autrement dit, sans ancrage dans une subjectivité, comme le suppose la psychanalyse. Mais pourtant, et c'est là l'un des points de jonction, les neurosciences constatent qu'il n'est pas si évident de ne déceler, dans ce qui habituellement relève de la subjectivité (choix, décision, réflexions...), qu'une activité consciente. Elles se questionnent sur le « moment » inconscient de ces émergences subjectives. Elles soulignent, sans en expliquer pleinement la raison, que ce « choisir » semble apparaître avant même que le sujet n'ait dit l'avoir choisi, avant même que la pensée ne puisse le conscientiser. L'intérêt est donc ici de repérer que les déterminismes inconscients, s'ils sont cognitifs bien entendu, sont envisagés par les neurosciences. Sans tomber dans la confusion langagière, il convient de souligner ce trait essentiel, et d'ajouter que la définition actuelle de la subjectivité par les neurosciences, s'articule uniquement à la conscience, mais que l'étude pragmatique de cette dernière dévoile des ressorts inconscients.

Ces processus inconscients sont, pour l'heure, reconnus comme complexes par les neurosciences, mais elles restent encore sceptiques, voire méfiantes, quant à l'influence de ces derniers sur la subjectivité. Cette dernière serait trop complexe et spécifique pour être inconsciente ou « forgée » dans l'inconscient. Mais pourtant, la recherche en neurosciences laisse, parfois *objectivement*, entrevoir que le sujet conscient ne peut trouver les causes profondes de tous ses actes, par l'intermédiaire de la conscience. Dès lors, l'apport de la psychanalyse paraît essentiel.

2. Subjectivité consciente ou inconsciente ?

Comme d'autres découvertes dans des champs de la science (gravitation, boson de Higgs, etc.) il semble désormais délicat de nier l'existence de ces « corrélats neuronaux de l'activité subjective ». L'une des grandes avancées des neurosciences est donc d'être parvenue peu à peu à créer des liens entre états mentaux dont dépendrait une subjectivité consciente et états cérébraux repérables objectivement. Il faut donc pouvoir prendre acte de cette avancée. Il s'agit aussi de rester prudent quant aux discours qui les entourent de part et d'autre : discours passionnés, mais sans nuances, d'opposition ou discours idéalistes, mais sans pertinence au regard de la complexité de l'objet d'étude. Il est désormais établi également que ce n'est pas forcément ce type de discours qui est soutenu par l'ensemble de ceux qui *font* la recherche. S'il

y a des enthousiasmes exacerbés, des effets de mode comme le souligne A. Pellé¹, voire des dérives scientistes, la dynamique de la recherche scientifique reste prudente, méticuleuse et soucieuse de ne pas se fourvoyer en élucubrations mystiques.

Mais à cette approche contemporaine et remarquablement renouvelée de la subjectivité, il faut y conjoindre une autre proposition, toujours moderne et tout aussi féconde : celle de la psychanalyse, pour qui la subjectivité ne peut se résoudre à l'existence intellectuelle consciente d'une personne. S'il y a un *sujet de l'inconscient*, c'est qu'une partie de la vie mentale échappe à l'individu. Ce qui « échappe » relève volontiers d'aspects cognitifs, cela la psychanalyse ne le dément pas, ce qu'elle ajoute, c'est que cette vie mentale inconsciente est bien plus étendue que ne le prétend aussi bien la philosophie, que les sciences et que les neurosciences contemporaines. Elle est si influente et importante que la psychanalyse en a fait le lieu principal de la subjectivité, elle en a fait son objet d'étude mais aussi le support de sa méthode thérapeutique.

L'une des grandes avancées de la psychanalyse se situe dans cette proposition. L'organisation de cette subjectivité inconsciente est spécifique du fait, cela a été dit, du langage, du rapport à l'Autre, de mécanismes psychiques et non organiques. De fait, si la psychanalyse admet que des aspects puissent être cognitivement inconscients, elle les sépare nettement de ce que, elle, entend comme « inconscient ». Dès lors que ces termes sont employés en psychanalyse, il faut y entendre cette subjectivité, porteuse d'une vérité intime et unique pour chaque sujet, et dont l'activité échappe à la conscience. Conscience sur laquelle les définitions concordent plus volontiers avec les neurosciences. Mais cette activité est apparue si intense pour les fondateurs de la psychanalyse, qu'ils en sont venus à supposer un *sujet*, résidant discret mais non silencieux de cet espace inconscient. La clinique et le travail de parole devenaient par la même occasion, l'argument et la preuve non cartésienne de l'existence d'un tel sujet.

Un autre aspect de la définition encyclopédique de la subjectivité peut donc maintenant être repris : le rapport immédiat qui est établi entre subjectivité et conscience. Sur ce point, les neurosciences, à travers les diverses théories de la conscience et du cerveau, semblent s'orienter vers une même et unique conclusion : il ne peut y avoir une émergence de subjectivité sans conscience. Chez Edelman, cela apparaît dès les premières lignes de sa description de la subjectivité : « histoire *consciente* unique »². Puis, il ajoute « un évènement de base qui ne s'interrompt jamais dans la vie normale des individus *conscients* ». Définitions encyclopédiques et scientifiques se rejoignent donc. Les chercheurs s'accordent massivement autour de cette donnée qu'ils considèrent désormais comme objective. Ils trouvent, dans cette affirmation, un démenti à la position de la psychanalyse. Scientifiquement, L. Naccache affirme que l'organisation cérébrale inconsciente ne peut, à ce jour, soutenir la complexité mentale supposée par la psychanalyse. De fait, bien que l'inconscient cognitif puisse y contribuer, la subjectivité ne pourrait être *que* consciente.

Cet aspect ne manque pas d'intérêt puisque, à l'inverse, la psychanalyse maintient et affirme un *sujet de l'inconscient*. D'ailleurs, en tant que telle, la subjectivité n'est pas un terme que l'on retrouve dans certains dictionnaires de psychologie ou de psychanalyse. Si la notion de « sujet »

¹ PELLE, A., BALI, A., BLOCH-GALLEGO, E., & FLOC'H, I., *Le cerveau et l'inconscient*. Paris, Conférence à La Ralentie, 2015.

² EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p.157.

apparaît chez R. Chemama et B. Vandermersch, c'est précisément qu'elle souligne la différence qu'il existe entre le Moi (image unifiée du corps, relève du registre imaginaire) et celle du sujet (qui est supposé par la psychanalyse « dès lors qu'il y a du désir inconscient »). La subjectivité réapparaît donc mais cette fois-ci « du côté de » l'inconscient, avec pour principe que le sujet conscient (le Moi, le sujet de la connaissance, le sujet de la compréhension) n'y a pas accès directement. Le clivage (*l'Ischpaltung*) rend compte de cette spécificité. Dans la psychanalyse, pour témoigner de sa « position de sujet », il faut, *au sujet*, s'attarder sur ce qui, dans l'inconscient, parle de lui et donc, sur ce qui constitue un savoir sur lui.

Le *sujet de l'inconscient* s'instaure donc de la subjectivité qui réside, alimente et constitue l'inconscient freudien. De lieu du refoulé, l'inconscient est devenu celui de la « vérité » du sujet. Vérité qui peut renfermer des états complexes de la vie mentale comme les désirs, les sentiments, les états d'âmes, les choix qui seront dès lors isolés de la conscience mais toujours actifs du fait de n'être pas oubliés et « insistants ». C'est cette complexité que les neurosciences disent ne pas constater scientifiquement : ce même savoir serait donc, pour les neurosciences, accessible et surtout « viable », « existant » uniquement dans les états mentaux conscients.

La psychanalyse ne nie pas qu'il faille la conscience pour accéder à ce savoir, elle se « saisit » de ce que ce sujet de l'inconscient peut *dire* consciemment, non pas dans le discours conscient et construit, mais dans les « interstices » de ce *dire*. En revanche, elle suppose que ce savoir, cette organisation complexe, puisse exister et opérer sans être sans cesse en lien avec la conscience.

De fait, pour la psychanalyse et dans une certaine mesure, une carence neuronale, cognitive, cérébrale n'empêche pas la présence de la subjectivité. Que cette dernière soit entravée par ces données physiologiques peut être envisagé, mais ce n'est pas un frein définitif. Ainsi, si les causes de l'autisme font toujours débat, la psychanalyse considère néanmoins que les autistes sont des sujets et que c'est en tant que tels qu'ils ont droit à des prises en charge qui respectent ce qu'ils sont *comme sujet*. D'où le débat avec les méthodes comportementales (telle que la méthode A.B.A. surtout) dans lesquelles cette dimension de sujet apparaît comme davantage négligée ou ignorée¹.

~

Les dénominations de « sujet » peuvent donc être maintenant reprises au regard de leur dimension consciente ou inconsciente. Grâce aux avancées en neurosciences et aux nouveaux monismes qui s'en dégagent, l'individu biologique tend à ne faire plus qu'un avec le sujet que Lacan appelle « de la compréhension »² (ou sujet de la connaissance). Le lien entre états mentaux et états cérébraux tendant à se réduire, il est possible d'envisager une conjonction relative entre cet « individu » et ce « sujet ». Il y aurait donc un « sujet moniste » dont le corps, biologique, et l'esprit, en lien avec ce biologique mais restant immatériel, ne seraient pas si isolés l'un de l'autre.

Par ailleurs, les neurosciences supposent un sujet conscient. Il est le seul et unique sujet qui soit capable d'exister, au regard de la complexité cérébrale nécessaire à l'activité mentale pour générer des états subjectifs. Sur la base de cette variable neurologique, il ne saurait y avoir de

¹ MALEVAL J.-C., « Quelles perspectives pour l'*affinity therapy* », in M. PERRIN (dir.) *Affinity therapy, Nouvelles recherches sur l'autisme*, P.U.R., Rennes, 2015.

² LACAN J., « La science et la vérité », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 875.

sujet aussi complexe induit par une activité cérébrale inconsciente. Mais ce sujet en soi, capable de parler consciemment de ce qu'il est, pense être ou fait, semble aussi pouvoir être rapproché du sujet de la compréhension de Lacan. En d'autres termes, ce sujet serait, dans la métapsychologie freudienne, celui du Moi, constitué également du Surmoi. Il serait, en somme, un « sujet de la conscience ».

Il faut ici y entendre, ce sujet capable de mener des réflexions logiques et abouties, d'apprendre, de mémoriser, d'élaborer des stratégies, d'explicitier sa pensée, de la décomposer en étapes et parfois donc, d'en décrire les états qui parlent de « soi ». En bref, il semble qu'aussi bien en psychanalyse qu'en neurosciences, il soit possible de convenir de l'existence d'un sujet qui renvoie à cette capacité, massivement développée chez les êtres humains, de pouvoir témoigner d'un savoir sur soi ou le monde, et de parvenir à en communiquer une partie. Il est possible également d'y greffer ce sujet qui fait, de l'extérieur, un monde interne, ce sujet qui pense son corps, l'investit et s'y identifie (« ceci est mon corps »), ce sujet qui fonde aussi son existence sur les identifications à d'autres. En bref, il s'agit de ce sujet qui se regarde et se fait une image de lui-même, sans pour autant que cette dernière soit complète, car biologiquement et mentalement, elle est impossible à construire pleinement.

Cette incomplétude peut désormais être mise en relation avec les inconscients, mais il faut s'imposer quelques précisions : clairement, il n'y a pas de « sujet de l'inconscient cognitif » ; l'inconscient cognitif relève du « sujet moniste conscient – de la connaissance ». Dans ce dernier, peut également s'y inclure le préconscient. Que ces deux « instances » relèvent de la vie mentale inconsciente est admis aussi bien par la psychanalyse, qu'en neurosciences (Figure 19). Il est possible de franchir un pas supplémentaire, grâce aux neurosciences, en considérant que préconscient et inconscient cognitif alimentent et participent à la vie mentale consciente et donc à la construction, l'apparition et l'existence de ce *sujet de la conscience*.

Mais à ce sujet qui « comprend », il faut y ajouter ce « sujet qui ne se comprend pas », ce sujet qui s'ignore. Les neurosciences ne nient pas son existence : elles considèrent, plus pragmatiquement, qu'il n'y a pas besoin d'inventer un *sujet de l'inconscient* pour expliquer les ignorances du sujet de la compréhension. Il n'est pas reconnu par les neurosciences bien que tous les chercheurs, y compris dans leurs constructions théoriques les plus abouties, s'entendent pour attribuer une part non négligeable de la vie mentale à l'inconscient et ses effets.

Ce sujet de l'inconscient est, en revanche, convoqué par la psychanalyse pour répondre aux impasses de la clinique. Ce sujet se déduit du fait de pouvoir être conscient de ses symptômes sans en comprendre le sens ; de se voir agir et ne pas saisir la raison de l'acte ; de savoir que ce que l'on fait consciemment n'est pas « raisonnable », « cohérent », « sensé » et témoigner pourtant de son incapacité à faire autrement.

Que faire de cette énigme que le sujet est pour lui-même ? La psychanalyse répond par la voix du sujet de l'inconscient. Sujet de l'inconscient dont les expressions sont elles aussi multiples et qui peuvent être divisées en deux formes (Figure 19) : la *tuché* et l'*automaton*. Que faire alors de ces deux *autres* inconscients ?

Pour la *tuché*, une remarque s'impose grâce aux travaux de F. Ansermet et P. Magistretti : elle pourrait s'inclure dans le sujet moniste. Par le truchement de la « trace », la proposition de ces chercheurs induit qu'il puisse y avoir, contrairement au discours « courant » chez les psychanalystes, une inscription biologique d'une partie de l'inconscient freudien. Cette réorganisation des traces, laissées par l'expérience, dans les réseaux neuronaux induit

inévitablement l'impossibilité d'accéder directement, et *par la conscience*, à la raison première d'un acte, d'un sentiment ou d'un désir. La réassociation « brouille » biologiquement le trajet et la conscience, n'ayant accès qu'aux traces telles qu'elles sont encodées *dans le présent*, n'est pas à même de reconstruire l'intégralité du trajet de ces traces. Le sujet ne peut donc avoir accès *consciemment* à l'ensemble des informations qui ont constitué la trace à laquelle il a accès. Pourtant ces réassociations de traces ont un effet au même titre que la trace finale : c'est même précisément parce que la trace finale est un « melting pot » de traces initiales réorganisées, qu'elles ont un effet sur le sujet, sujet qui peut alors prendre conscience de cet effet. En revanche, il ne peut en saisir le sens. C'est là, non seulement une possible inscription biologique de la *tuché*, mais aussi la possible conjonction du sujet de l'inconscient avec le sujet biologique conscient. L'introduction de l'inconscient induit que l'on ne puisse plus parler d'un sujet « de la connaissance complète et globale », mais d'un sujet biologiquement déterminé à ne connaître qu'une partie de ce qu'il est. Le reste est inscrit *cognitivement*, mais agencé de telle manière que ce même sujet ne peut consciemment remobiliser l'ensemble des informations. Il s'agirait donc d'un sujet biologique, conscient mais un sujet « de la connaissance partielle », connaissance enfermée dans l'inconscient. Ce qui, cela a été vu notamment chez S. Dehaene, est admis par les neurosciences.

Ainsi, à ce sujet conscient, ce « moi [qui] n'est qu'une base de données imparfaites, formatée selon les mêmes règles que notre connaissance des autres, donc pétrie de zones d'ombre, de malentendus et d'aveuglement »¹, la psychanalyse propose une réponse logique. Elle explicite même une partie de ces inconnues et de leur fonctionnement grâce à la théorisation de l'inconscient freudien. Les recherches modernes ajoutent, grâce notamment à F. Ansermet et P. Magistretti, que cela n'est pas surprenant, même biologiquement parlant. Cela demande néanmoins un effort conceptuel de part et d'autre :

- d'un côté de convenir qu'une part de la subjectivité, et de ses raisons, échappe au travail conscient et que cela peut s'expliquer neurologiquement,
- de l'autre, de convenir que cette même explication neurologique peut soutenir une part de cette subjectivité inconsciente.

La subjectivité propose donc un point de jonction qui implique un renvoi aux structures cérébrales et au fonctionnement de la vie mentale, et non aux discours qui s'y réfèrent. Le dynamisme et la souplesse de l'activité des neurones, la plasticité, le recyclage neuronal pouvant alors devenir des supports de la singularité, de la créative subjective du « non déterminisme » des sujets.

Il reste cependant, dans ce sujet de l'inconscient, celui de *l'automaton*, cette insistance, pour la psychanalyse, de la vie mentale inconsciente à générer des actes et des pensées conscientes qui encombrant parfois le sujet (symptômes), le surprennent (*unheimliche*), l'amuse -ou pas (lapsus ou actes manqués), bref qui composent son existence consciente et inconsciente. Cet aspect de l'inconscient freudien induit qu'il puisse y avoir des explications inconscientes à des mécanismes conscientisables. La particularité de cet *automaton* est d'être davantage immuable, immobile, figé et donc de se répéter dans le temps jusqu'à pouvoir devenir conscient (le sujet repère qu'il fait telle ou telle chose). Il peut donc être initialement discret avant de devenir, par l'insistance de sa reproduction, « bruyant ».

¹ DEHAENE S. *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 160.

La lecture faite des réassociations de traces par le prisme de sa conséquence consciente peut ici être, de nouveau, un support : si le souvenir d'expériences et les sentiments qui y sont rattachés sur le moment s'encodent et se réorganisent, il devient difficile de conserver avec limpidité ce même souvenir. Alors qu'il était joyeux, provoquant du plaisir, il peut, par le truchement de la réassociation, devenir triste, provoquant du déplaisir. Cette ambiguïté des sentiments a déjà été pointée par J.-D. Vincent, mais sur son versant chimique et même sexuel. Cette superposition d'états mentaux réunis en une seule trace, ou un ensemble restreint, deviendrait donc un « générateur », une source d'énergie pouvant modifier l'activité mentale jusque dans ces fonctionnements déroutants comme le symptôme.

Mais l'intérêt ne se situe pas uniquement au niveau de la trace qui, d'après ces auteurs, renvoie davantage à l'indétermination biologiquement inscrite du devenir de chaque sujet. Cet inconscient a son importance car il est, à lui seul, selon la psychanalyse, un déterminisme : la cause de tel ou tel acte se trouverait *dans* cet inconscient. La notion de sujet de l'inconscient englobe ce que le sujet sait de lui sans pouvoir le conscientiser à son bon vouloir. Néanmoins, elle ne se limite pas qu'à la question du savoir. Ce qu'A. Pellé rappelle par le biais de l'Autre, c'est qu'il s'agit également d'un effet de la rencontre contingente. Autrement dit, il s'agit tout autant de ce que le sujet peut conserver de ses expériences passées avec le monde extérieur, les événements, les autres et lui-même. L'inconscient ne se limite plus chez Freud à un état mental, il est aussi :

- un savoir « insu » (l'inconscient freudien est d'ailleurs parfois appelé ainsi), donc un réservoir d'éléments qui relèvent de la subjectivité ;
- il est ce que Lacan nomme « une-bévue » (en jouant sur le signifiant allemand : *Unbewusst*), donc une émergence localisée dans le déroulé de la vie consciente, inattendue, surprenante voire étrangère tant on en ignore la cause ;
- il s'organise comme un langage, donc comme un système où ce qui est perçu consciemment n'est pas en lien direct avec la cause que la psychanalyse suppose comme inconsciente ;
- il implique la rencontre avec l'Autre, dans ce qu'elle a de structurant (malgré tout) pour la subjectivité et le fonctionnement inconscient, donc il ne se limite pas à une activité neuronale que le cerveau pourrait générer quand bien même il serait isolé du monde et des autres ;
- il accueille et organise en partie les connexions qui s'établissent entre éléments générant du plaisir, du déplaisir, les traumatismes, les désirs, les fantasmes etc.
- il conserve et induit alors des paradoxes et des contradictions au cœur de la vie mentale et que le sujet ne peut s'expliquer consciemment.

Sans s'étendre sur les multiples lectures du sujet de l'inconscient par la psychanalyse, ce qui importe ici, c'est la question de la conscience. La psychanalyse suppose qu'en dehors de la *tuché*, l'*automaton* rend compte de ce qui a été enfermé dans l'inconscient et insiste jusqu'à pouvoir devenir conscient dans ces manifestations, mais pas dans ses causes. La proposition de Lacan est, à ce titre, éminemment séduisante : un sujet n'émerge que dans les discontinuités du discours conscient. Autrement dit, le discours conscient lui-même n'est pas *consciemment* maîtrisé. Les mots employés viennent à l'esprit par une logique associative, aussi bien phonologique que symbolique. L'hypothèse de Freud c'est que cette logique supporte une partie de la subjectivité. L'hypothèse de Lacan c'est que c'est *tout* l'inconscient qui est structuré ainsi. Ainsi, malgré la reconnaissance, par la psychanalyse, d'une pensée ou d'actes maîtrisés aussi

bien dans leurs réalisations que dans leur expression consciente, elle maintient qu'il existe une part qui échappe invariablement à cette maîtrise consciente et que ce qui échappe et émerge, c'est le sujet de l'inconscient. Le pas supplémentaire est celui d'un « sens » propre au sujet qui serait sous-entendu par ses actes ou ses pensées. Ce sens subjectif, singulier, lié à ce vécu de la personne mais pas seulement, relève de l'inconscient freudien (« un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet »).

Le hiatus qui se crée avec les neurosciences réside donc dans le fait, qu'il n'apparaît pas possible neurologiquement parlant et dans l'état actuel des connaissances, de supposer un tel système complexe et *actif* sans la présence de la conscience. Une organisation mentale aussi structurée, interconnectée et efficace ne peut s'expliquer neurologiquement parlant sauf à être consciente. C'est sur ce point que L. Naccache conclut son livre sur le « nouvel inconscient », c'est sur ce point que S. Dehaene interpelle la psychanalyse dès le début de son cours sur l'inconscient.

En résumé, il y aurait une activité consciente reposant sur des mécanismes cognitifs inconscients, des perceptions, des éléments déjà présents dans la mémoire ou encore l'utilisation du langage. Une fois associés, connectés, pondérés, sélectionnés, amplifiés, ces ensembles génèrent un état mental dans lequel peuvent s'organiser les éléments d'une subjectivité (réentrée, action, conception d'un soi, temporalité, identité, morale et décision, émergence d'une singularité).

Mais cette conception ne répond pas à tous les mystères de cette même subjectivité. Des zones d'ombres persistent : les causes de nos actes échappent encore à cette activité consciente. Certes certaines sont clairement cognitives (le sujet n'a pas accès, par un travail conscient, aux fonctionnements cognitifs inconscients que son cerveau génère). Mais il y a une possibilité pour que ces mêmes raisons ne soient pas *uniquement* de ce registre de la cognition. La complexité que représente la pensée humaine, ouvre un champ supplémentaire, celui de la subjectivité. A titre de remarque, cette question des causes apporte un garde-fou aux scientismes modernes : l'incroyable dynamisme de la recherche sur la cognition pousse parfois les chercheurs à envisager, dans un avenir du reste assez lointain, une machine pouvant reproduire une partie de la pensée humaine. Mais cet espoir reste discret et surtout, contrebalancé par l'acception scientifiquement confirmée qu'il y a certainement trop d'éléments complexes pour reproduire fidèlement la pensée humaine.

D'autre part, il y a cette activité consciente, capable de générer tout ce que les neurosciences ont scientifiquement établi, mais qui ne serait qu'une partie de la vie mentale d'un sujet. Il faudrait y adjoindre une activité mentale inconsciente, qui, du reste, répond aux zones d'ombres, constatées par la science elle-même. La psychanalyse y répond tout en précisant que le fait d'avoir une explication à ces zones d'ombres ne lève pas le voile sur toute la complexité de la pensée humaine, loin s'en faut. Ce qu'elle propose est une lecture partagée de la subjectivité entre un espace conscient, évoquant sans peine celui des neurosciences, et un lieu inconscient richement décoré des rencontres contingentes de la personne. Ce lieu conserve aussi bien les événements, ressentis et sentiments heureux que les moments douloureux, déplaisants etc. Souvent, ce lieu conserve le mélange des deux. C'est donc une activité inconsciente dans laquelle s'organise ce qui dérange le sujet et ce qu'il veut pourtant ; ce qui génère du plaisir et du déplaisir simultanément ; ce qui crée un désir tout comme l'angoisse de le voir se réaliser ; ce qui génère la volonté d'agir et l'inertie du doute ; ce qui active le corps dans un mouvement, un comportement, un symptôme alors que cela va à l'encontre du fonctionnement conscient.

En bref, à l'activité consciente reconnue de part et d'autre, s'ajouterait une activité inconsciente porteuse de tous les paradoxes dus à ces mêmes rencontres contingentes de l'existence et que la conscience, dont la caractéristique principale est de ne sélectionner qu'une seule information (la plus « pertinente »), ne peut accueillir.

~

A ce stade, il convient de conclure que, malgré les points de jonction établis et précisés :

- les neurosciences ne conçoivent pas un système inconscient complexe, pouvant générer des associations comme des réorganisations, des inhibitions, des pensées et même des actions (toujours inattendues pour le sujet qui agit ou pense), elles repèrent mais n'expliquent pour autant pas certaines « zones d'ombre » de la subjectivité,
- les remarques de L. Naccache ou S. Dehaene et les découvertes actuelles sont interprétées comme des preuves de l'inexistence neuronale de l'inconscient freudien : la psychanalyse insiste fortement sur l'impossibilité pour la science de saisir neurologiquement l'inconscient freudien, du fait de sa structure et son ancrage dans le langage et non le cerveau.

Mais cet « accord » aboutit à une impasse en forme d'aporie. Leurs conclusions sont évidemment inverses : pour les neurosciences, l'inconscient freudien ne semble pas pouvoir exister tel quel, autrement dit les théories freudiennes sont fausses ou incomplètes. De même, pour la psychanalyse, la science ne peut prétendre saisir quoique ce soit de l'inconscient freudien, c'est donc elle (la science) dont la démarche n'est pas apte à définir cet inconscient spécifique. C'est un oxymore épistémologique, une tautologie : d'un côté, c'est interprété comme une preuve de l'inexistence de l'inconscient freudien, d'un autre, c'est au contraire une confirmation de la théorie psychanalytique. C'est une entente d'apparat qui semblent dès lors clore le discours, limiter la recherche à des courants isolés et empêcher toute forme de dialectique.

Cela vient d'être vu, plusieurs aspects s'articulent pourtant déjà autour de nombreux concepts et permettent de dépasser, par la mise en tension des faits et des données, les impasses des discours. Car maintenant que sont posés les aspects globaux mais aussi les nuances précises, il convient d'en venir à l'organisation de ces ensembles qui jusqu'ici se sont montrés parfois incompatibles, mais aussi conjoints sur certains aspects de la vie mentale. En effet, cette entente paradoxale des deux disciplines convoquées pour traiter le phénomène inconscient, semble pouvoir être interrogée de façon plus poussée grâce aux concepts fondamentaux de l'inconscient déjà cités mais aussi les points de jonction amenés au fur et à mesure de l'avancée du travail à travers l'inconscient. C'est donc bien un questionnement sur l'organisation générale de ces fonctionnements subjectifs, mentaux et même cérébraux qu'il faut mener et ce, en gardant à l'esprit les subtilités découvertes à propos *des* inconscients, de la conscience et inévitablement, de la subjectivité.

b/ Perception et singularité :

1. « Privatisation » d'un mécanisme universel ?

Il est donc nécessaire désormais d'en revenir aux aspects les plus fondamentaux du fonctionnement cérébral et mental. Parmi les concepts déjà détaillés et présents dans les deux

approches, il y a celui de la perception. Mais ce dernier peut maintenant être *rattaché* aux avancées théoriques faites afin d'étayer la dialectique entamée à propos de l'inconscient et de la subjectivité. L'intérêt est de s'en référer à des aspects concrets et plus synthétiques. Il devient possible de reprendre cette structure organisée et générale qu'est la vie mentale inconsciente et consciente, et considérer qu'une perception peut visiblement ouvrir un espace dont le contenu influe sur la réponse du sujet. La recherche en neurosciences reste récente sur ce point, mais il est déjà possible d'en déduire quelques constats dont la psychanalyse avait déjà su pointer l'importance.

Les neurosciences rejoignent Freud à propos de l'existence de perceptions brèves, immédiates, inconscientes. En psychanalyse, comme en neurosciences, se confirme également l'existence de perceptions complexes, traitées dans des structures de « haut niveau cognitif » même inconsciemment. Toutes deux avancent enfin que les processus inconscients sont quantitativement plus importants et que, de toutes ces informations sans cesse traitées et analysées par le cerveau, seule une infime partie accède à notre conscience.

Néanmoins, les neurosciences avancent que ce qui reste inconscient a vraisemblablement une durée de vie limitée, ce qui entre en contradiction avec l'hypothèse freudienne¹. Mais le devenir de ces perceptions au cœur du cerveau reste à l'étude et la question reste donc ouverte de savoir si la teneur émotionnelle de la perception (traumatisme, ou le « déplaisir » pour Freud dans la Lettre 52) en modifie les effets sur l'inconscient à long terme, la prise de conscience ou encore la mémorisation.

La perception induit parfois un inconscient comme résultante, parfois comme propriété. L'inconscient comme propriété perceptive semble faire l'unanimité : une grande partie de nos perceptions n'accède pas à la conscience que ce soit comme traitement de l'information ou comme « enregistrement » chez Freud. Si l'inconscient est maintenant étudié comme résultante d'un fonctionnement perceptif, les deux approches partagent une conception chronologique qui accorde la primauté à la perception. Si enfin, l'inconscient est envisagé comme un système complexe, dans les deux cas, la perception en est un des éléments fondamentaux. Cela, non seulement en référence aux deux aspects qui précèdent, mais également parce qu'elle déclenche et véhicule des réactions qui influent, selon certaines conditions, sur l'inconscient (plaisir/déplaisir, peur, sexuel, influence sur un choix) et la conscience. La perception ne peut expliquer, à elle seule, la constitution de l'inconscient mais elle y participe par ces différents aspects et ce, dans les deux modèles théoriques.

L'un des premiers éléments est donc, maintenant que l'inconscient freudien a été décrit, l'opposition que les neurosciences font à la psychanalyse concernant la perception : les informations perçues, si elles ne sont pas devenues conscientes, disparaissent en ne laissant aucune trace repérable. C'est la phrase de L. Naccache « l'inconscient est structuré, sinon comme un langage, mais comme une exponentielle décroissante »². L'idée principale est que les véritables effets d'une perception restée inconsciente sont minimes et disparaissent dans le temps. Face à cela, il y a l'affirmation freudienne dans *L'interprétation des rêves* que « ce que nous appelons notre caractère repose sur des traces mnésiques de nos impressions ; et ce sont

¹ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006.

² *Ibid.*, p. 235.

précisément les impressions qui ont agi le plus fortement sur nous [...] qui ne deviennent presque jamais conscientes »¹. Au regard de ce qu'est l'inconscient freudien, il ne s'agit pas seulement des perceptions dont l'activité n'aurait été *qu'inconsciente* (l'inconscient comme propriété). Il s'agit des « impressions » laissées par ces perceptions. Ce qui importe c'est d'avoir eu un effet sur le sujet, effet qui, s'il n'est plus convocable à la conscience, reste présent dans l'inconscient freudien. Les neurosciences supposent qu'il y a un oubli « définitif », la psychanalyse ajoute qu'il peut y avoir *aussi* un « stockage » dans l'inconscient mais qu'il ne peut devenir conscient. Ce n'est donc pas un oubli, mais un empêchement à devenir conscient qui fait passer la perception en question comme oubliée.

Cette conservation possible renvoie à l'analogie faite avec Pompéi, ce qui ajoute à cette conservation un aspect immuable de l'impression liée à la perception : il n'y a ni déformation (pas de réassociations notamment), ni pertes (pas d'oubli). Cela sous-entend que, pour la psychanalyse, ce qui ne peut être évoqué par la conscience ne relève pas toujours de l'oubli. Il y a ce lieu dans lequel peuvent être enregistrées les perceptions porteuse d'une impression et qu'il est possible de nommer l'inconscient *freudien*. Au-delà de la perception acéphale qui est simplement traitée par le cerveau et de la seconde perception (percp. S) qui, elle, est enregistrée (Figure 3), il se peut que la perception laisse une impression, impression qu'il faut entendre au sens émotionnel comme photographique. Freud suppose donc qu'il faille ajouter aux perceptions, dont il ne précise pas si elles sont subliminales, l'effet qu'elles laissent au sujet (l'inconscient comme résultante) et l'inconscient s'enrichit là d'une dimension subjective.

Il y aurait donc les perceptions devenues conscientes, celles traitées inconsciemment mais oubliées définitivement, et celles traitées inconsciemment, sans possibilités de devenir conscientes, mais, du fait d'être *marquantes* pour le sujet, conservées dans cet inconscient supposé par Freud. C'est sur ces dernières que la phrase de L. Naccache suppose une impossibilité.

Mais ces approches, tant neuroscientifique que psychanalytique, ainsi présentées semblent closes et restent caricaturales. Elles ne reflètent pas l'intégralité des positionnements actuels quant à cette question de la perception. Il faut y ajouter certaines données et remarques, chacune d'elles ayant été décrite plus longuement avec les théories générales du cerveau et les avancées faites en psychanalyse.

La distinction faite entre inconscient cognitif et freudien trouve ici une illustration concrète : l'important n'est pas tant l'aspect inconscient de la perception mais sa « charge » émotionnelle et donc subjective. La singularité naît du fait de ne pas réagir de façon identique à une même perception. Que la perception puisse être inconsciente est un fait reconnu, qu'elle puisse en suite disparaître, cela est entendu ; mais que faire de celles qui « laissent une trace » ? Si toute perception non consciente est censée disparaître, il y en a-t-il qui laissent véritablement des traces ? Ou d'autres en passent-elles obligatoirement par la conscience avant de venir « faire de l'effet » en restant stockées dans l'inconscient ?

Pour illustrer que l'opposition première décrite plus haut n'est pas si évidente, il est possible de s'en référer à Freud et notamment à son dernier ouvrage dans lequel il précise que « toutes les perceptions dues à des excitations douloureuses, tactiles, auditives ou visuelles sont les plus aptes à devenir conscientes. Les processus cogitatifs ou ce qui leur est analogue dans le Ça sont inconscients en soi et accèdent à la conscience grâce à leur connexion avec des résidus

¹ FREUD S., *L'interprétation des rêves*, France Loisir (avec l'autorisation des P.U.F.), Paris, 1989.
362

mnésiques de perceptions visuelles ou auditives, par la voie du langage. Chez l'animal, à qui le langage fait défaut, ces relations doivent être plus simples »¹. Ceci semble davantage en accord avec la logique neuroscientifique : si la perception, durant son traitement inconscient, renvoie à une impression forte (peur, danger etc.), elle sera véhiculée jusqu'à la conscience. Ce qu'ajoute Freud à ce mécanisme cognitif, c'est le lien avec la subjectivité par le biais du Ça, des traces mnésiques encodées auparavant et le langage. Il y a donc :

- soit un « passage obligé » de la perception par le ça et donc par l'inconscient (comme support et lieu de la subjectivité),
- soit une ramification des processus cogitatifs conscients à ce qui, dans l'inconscient, touche à la subjectivité.

Mais inversement, ce sont les neurosciences qui nuancent leurs propos par la voix de S. Dehaene notamment : une opération subliminale est « une perception de stimuli sous le seuil de conscience qui influence la pensée, les sentiments, les actions et le traitement de l'information dans le cerveau »². Se dessinent ici les possibles effets de ces perceptions malgré leur traitement inconscient et leur durée de vie limitée. Elles peuvent donc participer à la prise de conscience sans forcément être conscientisées.

Il faut ajouter cette remarque de S. Dehaene : « la disparition rapide des représentations non-conscientes de la mémoire de travail ou de la mémoire iconique n'exclut pas que celles-ci entraînent des modifications plus durables des circuits concernés »³. La perception et ses effets inconscients (comme la constitution d'une représentation de la perception dans la mémoire iconique) semblent participer pleinement à la construction d'une pensée consciente. Cela étant, si la perception et ses effets peuvent devenir conscient, il semble que le simple fait d'être un élément de la prise de conscience soit déjà un *effet en soi*.

A cela peut être ajouté le concept de « réentrée » d'Edelman ou encore le « processus de validation » de Jeannerod qui voyait, à ce stade, du fonctionnement neuronal, les « portes de la subjectivité »⁴. Grâce à eux, les mécanismes initialement abordés du point de vue cognitif gagnent en « épaisseur » subjective. Une perception, son traitement et la réponse induisent *neurologiquement* et inévitablement ce que Freud loge, plus haut, dans le ça et l'inconscient, c'est-à-dire : la subjectivité.

De façon générale, il est possible de repérer que la perception s'organise selon des « entrées » différentes et que ces dernières sont précisément celles sur lesquelles neurosciences et psychanalyse se rencontrent et se confrontent : la conscience et l'inconscient, l'universel (cognitif) et le singulier (subjectif). L'évocation des derniers écrits de Freud comme des positions prises par certains chercheurs en neurosciences, permet de souligner que les positions ne sont pas si radicales de part et d'autre. Ce qui apparaît nettement, c'est que la perception peut avoir plusieurs destins et que neurosciences et psychanalyse s'accordent sur plusieurs d'entre eux.

¹ FREUD S. *Moïse ou le monothéisme*, Edition numérique tirée *Moïse ou le Monothéisme*, Edition Gallimard, Paris, p. 68.

² DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

³ DEHAENE S. « Peut-on apprendre sans conscience ? » in *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*. Cours au Collège de France, 2009, Compte rendu p. 353.

⁴ JEANNEROD M., *La fabrique des idées*, Odile Jacob, 2011, p. 198.

Le premier est l'oubli : les deux approches admettent qu'il puisse y avoir des perceptions qui soient définitivement perdues, oubliées. Que ce soit d'ailleurs le devenir d'un grand nombre d'entre elles, est une évidence : le cerveau ne peut conserver l'intégralité de toutes les informations perçues. Elles vont alors disparaître des réseaux neuronaux, des différentes mémoires utilisées pour être traitées et ne seront plus évocables à la conscience du fait de n'avoir plus d'existence cérébrale.

Le second destin que neurosciences et psychanalyse n'ignorent pas ni ne négligent, c'est l'accès à la conscience de l'information perçue. Une voie possible pour une perception est *tout simplement* de parvenir à la conscience. Cela peut être dû à ce dont elle est porteuse (« excitation douloureuse », danger, émotions fortes etc.) mais aussi parce que l'attention est orientée, concentrée vers tel type de perceptions (comme, entre autres, l'état mental renvoyant à ce que M. Ricard nomme une « présence ouverte »).

A cela peut s'ajouter le traitement de la perception : neurosciences et psychanalyse s'accordent autour du trajet de l'information à travers le corps. Lorsqu'elle vient des récepteurs sensoriels, l'information (sauf dans des situations spécifiques) est envoyée à travers le cerveau pour y être traitée. Cela a été vu avec l'inconscient cognitif. Cette première strate de traitement peut aussi faire l'unanimité : il y a un premier temps de réception et d'analyse de l'information, incompressible et inévitable. Son aspect inconscient est également indiscutable.

Là où le simple phénomène perceptif devient réellement une interrogation pour la recherche, c'est lorsque se rajoute la nature du traitement, de la conservation de la perception et de la réponse du sujet. Interviennent alors les impressions (Freud), les sentiments (S. Dehaene), l'action (Jeannerod, S. Dehaene), les passions (J.-D. Vincent), le vécu subjectif (A. Pellé), le langage (Freud, Lacan, G. Pommier) etc. Il semble néanmoins que les positions respectives finissent par cheminer vers des perspectives communes : le traitement universellement répandu des perceptions engendre des analyses, des tris, des sélections, des réactions qui peuvent être modulés selon la nature de cette perception. Il faut ajouter à cela que cette « nature de la perception » peut devenir, avec l'expérience, le temps et la contingence des rencontres, spécifique au sujet.

Il est donc possible de faire émerger de cette mise en tension autour de la perception, une donnée particulière : l'immédiateté avec laquelle la subjectivité semble pouvoir trouver des supports neuronaux. La psychanalyse la prend en compte quitte à, parfois, faire oublier les étapes neuronales. Mais de façon plus subtile, G. Pommier rappelle la primauté de la pulsion sur le fonctionnement corporel mais aussi, l'emprise de la représentation du corps sur le corps lui-même. La psychanalyse opère donc ce renversement en priorisant le traitement subjectif du corps plutôt que le fonctionnement corporel biologique. Les neurosciences excluent la subjectivité afin de ne se concentrer que sur le fonctionnement cérébral, mais elles ne peuvent négliger le fait que cette dernière se manifeste très rapidement après le traitement uniquement neuronal de la perception. Elles ajoutent que la subjectivité peut venir de ce traitement (Jeannerod, Edelman). La proposition d'A. Berthoz trouve aussi ici un écho : une perception sera traitée différemment selon ce qu'elle génère comme anticipation et selon ce qu'elle évoque et convoque du passé. Si le sujet émerge *au présent*, entre son passé et le futur, la perception est un formidable « générateur » de subjectivité.

Il ne s'agit pas de faire une taxonomie des perceptions. Il convient cependant de reconnaître que certaines sont, en apparence, plus aptes à devenir subjectives. Et cela vaut quelle que soit

la nature de son traitement : conscient ou inconscient. Une perception simple, habituelle, fréquente, va être traitée de façon similaire par de nombreuses personnes. Celles qui génèrent une impression forte (quelle qu'elle soit) seront vraisemblablement plus facilement conservées par le sujet. Mais la clinique des phobiques rappelle que ce sont parfois des perceptions initialement anodines et simples (vue d'un cheval, d'une foule, du sang, etc.) qui sont curieusement très fortement « connotées », conservées durablement et spécifiques au sujet. Il s'agit donc de reconnaître que la majorité des perceptions peut potentiellement devenir un élément *particulier* de la subjectivité, générant à son tour un traitement singulier des perceptions futures qui s'en rapprocheront. Cette « intimité » de la perception découle pourtant d'un fonctionnement cérébral universel de traitement de l'information.

2. Espace de travail « global » et Espace de travail « unaire » ?

Concernant les aspects inconscients ou conscients, il faut maintenant évoquer, dans le détail, le traitement et la conservation de la perception. Grâce à ce qui est désormais éclairci de l'inconscient freudien, il est possible de comprendre pourquoi le jeune Freud supposait que certaines perceptions ne puissent parvenir à la conscience : c'est précisément parce qu'elles ne peuvent être traitées par cette dernière (du fait de ces impressions fortes qui y sont liées) que l'inconscient freudien les accueille par le biais du refoulement et conserve cet *excès*, afin de laisser *libre* la conscience du sujet. L'idée de Freud est donc bien celle d'un second filtre (après celui du traitement acéphale) qui « surveille l'entrée » à la conscience. Encore une fois, Freud fait inévitablement appel à une part de subjectivité. Si le traitement cognitif est universel, Freud suppose que le filtre inconscient teinté de subjectivité est premier par rapport à la conscience. En revanche, il ne s'agit pas d'une *volonté* de voir telle ou telle perception devenir consciente. M. S. Gazzaniga pointe cette anticipation inconsciente sur la décision d'un sujet, mais sans que cela soit une « présence intérieure pensante » : il s'agit plus simplement de mécanismes propres à chaque personne pouvant, ou pas, la laisser être conscientisée.

Il existe une multitude d'autres freins à l'accès à la conscience d'une perception : si l'attention ne se dirige pas vers l'impression laissée par la perception, alors l'accès à la conscience est entravé. A ce titre, l'exemple du gorille de Daniel J. Simons¹ est marquant : cette expérience célèbre propose à un observateur de visionner un film sur lequel trois personnes vêtues de blanc s'échangent une balle en se déplaçant, alors qu'une autre équipe vêtue de noir fait la même chose simultanément. La consigne est de compter le nombre de passes faite par l'équipe blanche. Parmi ces mouvements des trois personnes en blanc, des trois personnes en noir et des deux balles, vient soudain se glisser une personne déguisée en gorille. Elle se « contente » de traverser de droite à gauche la scène. Elle s'arrête au centre de la scène pour se taper sur le torse puis repart. Statistiquement, la moitié des personnes, ayant visionnées ce film, ne perçoivent pas le gorille. La perception, même longue, d'un stimulus incongru et non subliminal, ne parvient pas à la conscience puisque cette dernière est trop « occupée » par une autre tâche (en l'occurrence compter les passes). L'attention ne module pas les traitements perspectifs (le gorille est perçu par le cerveau), mais l'accès à la conscience. Ainsi, ce qui *est fait* de ce traitement varie selon l'attention, la consigne, la présence d'un observateur lors de la passation d'une épreuve, la captation d'une autre perception traitée comme prioritaire etc. Il est donc démontré qu'une perception peut *ne pas* arriver à la conscience pour de nombreuses raisons.

¹ SIMONS D. J., *The Monkey Business Illusion*, 2010. www.theinvisibegorilla.com.

Ces raisons, expériences à l'appui, peuvent donc se concevoir comme neuronales. Pour la psychanalyse, si elles ne sont certes pas toutes subjectives, elles relèvent principalement de ce registre. Se retrouve ici le caractère immédiatement subjectif pour la psychanalyse, de ces mécanismes qui empêchent l'accès à la conscience ; alors que pour les neurosciences, ils sont surtout interprétés comme cérébraux. Il y a là un hiatus qui ne semble pourtant pas insurmontable : une perception, même « chargée » émotionnellement, doit-elle ne résonner qu'avec la subjectivité pour accéder, ou pas, à la conscience ? Inversement, les théories générales du cerveau invitent à se demander si ce concept fondamental de l'inconscient, du fait d'être abordé par l'aspect neuronal, néglige pour autant la subjectivité ? La question se pose alors d'un mécanisme suffisamment puissant pour éviter l'accès à la conscience de cette même perception, mais aussi de son devenir : que devient ce gorille dans le cerveau et/ou l'esprit du sujet ?

La psychanalyse, avec le refoulement, répond immédiatement par les aspects subjectifs ; les neurosciences, avec l'incapacité de la conscience à traiter plus de deux informations de façon parallèle mais, plus généralement, la capacité inhibitrice du cerveau lorsqu'il est focalisé sur une tâche, la pondération et la sélection répondent tout aussi promptement par les aspects neuronaux.

Mais cette position, qui a, *a minima*, le mérite d'éclaircir les positions respectives, ne correspond pas à l'état actuel de la recherche. Il faut en effet, considérer qu'un autre constat peut être fait quant à la perception : neurosciences et psychanalyse confirment qu'il existe des mécanismes particulièrement efficaces qui trient les perceptions. Dialectiquement, il est possible d'envisager que des éléments subjectifs interviennent dans ce traitement, cette conservation voire cet accès à la conscience. De même, il se pourrait que l'ancrage neuronal d'une dimension subjective génère spontanément et cérébralement des inhibitions ou des amplifications.

Les mécanismes tels que la réentrée, le processus de validation ou l'anticipation sont des mécanismes de sélection. Ils sont neuronaux, mais soulignent qu'il est difficile (même pour les neurosciences) de ne pas ajouter une dimension *subjective* à ces traitements. Ils ajoutent donc la *singularité* de la rencontre avec l'environnement notamment par le truchement de la perception. La subjectivité s'inscrit donc, en partie pour ces auteurs, à cet instant du traitement de la perception. Or, ce traitement, une fois fait, consolidé et conservé va organiser et orienter la vie mentale future du sujet. Ainsi, une perception déjà traitée ne recevra plus le même traitement qu'initialement : son devenir dépend de ce que le sujet en a fait. Mais l'incessante rencontre avec la réalité extérieure et l'activité constante du cerveau laisse la possibilité que ce même mécanisme soit un jour modifié par un nouveau traitement perceptif. La perception se trouve donc être une possible articulation de la subjectivité au neuronal.

L'exemple des phobiques, dans une approche neurologique, est intéressant car il serait pertinent de savoir si une personne atteinte d'une phobie perçoit plus rapidement ou inhibe plus volontiers certains stimuli dès lors que ces derniers évoquent l'objet phobique. C'est bien la singularité de ce dernier *pour le sujet* qui va générer un traitement spécifique de l'information perçue.

A ce titre, la théorie de l'espace de travail neuronal global devient particulièrement évocatrice. Dans la première mouture (Figure 23), les auteurs font appel, pour générer une pensée consciente ou du moins, traiter une information dans sa globalité, aux systèmes perceptifs. Ces

derniers relèvent du présent et sont associés à la mémoire à long terme (qui relève du passé). S'ajoutent ici les dimensions chères à A. Berthoz puisqu'il faut également y ajouter ce qui relève du futur : la réponse motrice (elle-même chère à Jeannerod). Mais au passé et au présent s'ajoutent *l'attention* d'une part, dont il a été évoqué l'importance dans l'expérience de D. J. Simons, et d'autre part, les *valeurs* dont M. S. Gazzaniga a noté l'ancrage neuronal et la dimension subjective. L'intérêt, dans cette mise en tension autour de la perception, est la dimension inconsciente de chacun de ces éléments. Avant de devenir consciente, la perception est analysée, pondérée, comparée à d'autres variables. Le résultat donne parfois naissance à une réponse motrice ou à une pensée consciente. Non seulement ces ensembles semblent indissociables pour être opérants, mais de plus, ils ne semblent pas pouvoir être isolés de la *spécificité* de chaque sujet.

La mémoire à long terme est un des éléments le plus probant d'une conservation singulière des souvenirs propres au sujet. Les systèmes de valeurs, bien que partagés massivement, restent « pétris » de subjectivité. L'attention comme la perception peuvent être facilement isolées dans leurs aspects cérébraux, mais cela n'exclut pas qu'elles soient, elles aussi, teintées par des éléments particuliers au sujet. Ce qui précède tente de le souligner. Mais quand bien même les systèmes sous-jacents de cet espace de travail sont considérés comme purement neuronaux et universels, leurs associations semblent pouvoir être suffisamment complexes pour que se dégage une spécificité, même infime, pour chaque *sujet*. Il ne s'agit plus des traitements réflexes communs à tous, il s'agit d'une réponse singulière à une même situation.

La perception participe donc à l'ouverture d'un espace de travail. Il est nommé global du fait de réunir les diverses informations qui lui parviennent. Mais à ce fonctionnement *global* et universel (sauf cas de conscience minimale ou de coma notamment), il convient d'y adosser une dimension locale dans le sens où, si un tel fonctionnement global est généré dans tous les cerveaux, il semble aussi pouvoir induire une réponse singulière dans chacun de ces mêmes cerveaux.

En résumé, lorsque le cerveau reçoit une information, un espace de travail s'ouvre, y compris de façon subliminale. Cet espace prépare la réponse consciente et convoque des éléments universels (partagés par tous), mais il peut possiblement convoquer des éléments uniques à chacun (et ce, dans au moins trois des systèmes nécessaires : mémoire, valeurs, perceptions). Ces derniers peuvent être les mêmes que les éléments universels mais qui résonneront spécifiquement chez tel ou tel sujet. Il devient alors possible de supposer que leurs effets peuvent être d'accélérer la réponse ou de l'inhiber, de faciliter ou d'empêcher la prise de conscience de la perception, d'aider ou de contraindre la capacité à la mémoriser, d'en parler etc. Ainsi, mémoire, langage, perception sont ici convoqués comme affirmation logique de cette possibilité qu'il y ait des éléments subjectifs dans ces espaces de travail pourtant universels et en partie inconscients.

De fait, cet espace de travail donne une assise aux incomplétudes de la réponse consciente. En effet, si elle est la somme de cette rencontre entre plusieurs systèmes, il n'est pas évident que chaque élément du système soit possiblement rendu conscient. Se rattachent ici les perceptions qui ne sont pas devenues conscientes mais qui ont pourtant participé à la réponse motrice ou à la pensée consciente. La cause de l'acte, notamment dans son lien avec la perception peut donc échapper au sujet, tout en étant subjective. L'odeur perçue consciemment de la madeleine permet à Proust de faire le lien entre ce stimulus et ses souvenirs. Mais est-il possible d'avoir toujours accès consciemment à la perception qui a généré la prise de conscience, l'action ou la

pensée ? Si, par exemple, l'attention empêche de créer ce lien, il se peut que la cause échappe. Mais cette cause sera pourtant présente dans cet espace global et participera à la prise de conscience. De fait, elle génère également une sélection de l'information, une perte ou une inhibition de certaines d'entre elles. La conscience n'a pas accès aux causes de ce blocage de l'information. Ces systèmes s'associent mais leurs alliances ne donnent pas forcément naissance à un état conscient et omniscient. Il y a au contraire un affrontement, du moins une pondération massive qui laisse inconsciente une masse d'informations.

Dans les configurations plus récentes de cet espace de travail neuronal (Figure 24), ces dimensions aisément concevables comme ayant une part de subjectivité s'estompent au profil du fonctionnement neuronal. Mais ce qui est conservé est important quant à la perception : c'est l'ensemble du réseau nécessaire à la constitution de l'espace global qui prévaut. La perception ouvre un espace mais encore une fois, ce qui s'ouvre semble pouvoir être unique tant le nombre de connexions est illimité.

Cela n'est d'ailleurs pas sans évoquer les différences génétiques pour lesquelles la science sait désormais que le génome de l'homme et celui des grands singes sont quasiment identiques. Le résultat visible de l'expression de chaque gène laisse pourtant à penser que peu de choses réunit l'homme à ces animaux. Une telle différence entre « eux et nous » a certainement participé au maintien de la croyance, chez les Hommes, qu'ils étaient définitivement des créations divines singulières. Freud, cela a été dit, soulignait d'ailleurs la blessure narcissique faite par la théorie de l'Evolution.

Pour en revenir à la cognition, le constat est similaire : il est possible de supposer que malgré la perception commune d'un seul et même événement, le traitement et la réponse puissent être différents voire parfois opposés d'un individu à l'autre. Du fait de la multiplicité des connexions possibles, non seulement localement (les traits fins et clairs sur les schémas de S. Dehaene ou L. Naccache) mais aussi *globalement* (traits sombres et épais), la réponse peut sembler similaire mais le trajet contient des spécificités. L'espace de travail deviendrait, à ce titre, « unique » et à suivre Lacan, il serait possible de le considérer également comme « unaire », c'est-à-dire qu'il fonctionne comme support de la différence. Chaque réponse des sujets peut sembler similaire voire universelle, mais elle porte pourtant, en elle, la différence fondamentale entre chaque être.

Cet espace de travail permet enfin d'apporter quelques précisions quant à la perception. Dans cet espace de travail, elle peut accéder à la conscience. Elle peut « marquer » le sujet, avoir un effet. Mais il faut également admettre qu'elle va ensuite disparaître de la conscience. Le travail incessant du cerveau l'oblige à « céder la place ». Cet effet peut donc possiblement devenir inconscient, dès lors qu'il est mobilisé dans l'espace de travail par une nouvelle perception, sans pour autant que ne revienne à la conscience la perception première et marquante pour le sujet. Il y aurait un effet inconscient et « après coup ». Le sujet ne conscientisera alors pas le lien entre la trace laissée par la perception et son état actuel conscient. Cela, ni psychanalyse ni les neurosciences ne l'interdisent. F. Ansermet et P. Magistretti, entre autres, ajoutent que la complexité de ce que la conscience traite peut ne pas être intégralement conservée, et il ne peut rester de cette perception que quelques bribes qui peuvent, qui plus est, être réassociées. La rencontre avec une perception similaire pourra ensuite faire émerger, de nouveau, ces ensembles complexes. La perception en question sera alors traitée différemment selon les personnes et ce, grâce à ce qui a été conservé (sentiments, déplaisir, peur etc.). Mais une partie de cet ensemble reste ignoré de la conscience du sujet. La psychanalyse suppose que cette partie

ignorée soit l'inconscient freudien, les neurosciences avancent plus prudemment quant à cette affirmation. Elles conviennent néanmoins, qu'une partie de ce que la perception génère consciemment puisse rester cognitivement inconscient. Or, faut-il interdire que ces aspects cognitifs aient une dimension subjective ?

Les expériences en laboratoire sont précisément faites pour n'étudier que ces aspects cognitifs. Les perceptions sont donc rendues artificiellement subliminales. Certes, de nombreuses informations sont ainsi traitées, de façon inconsciente, et ne laissent pas de traces dans le cerveau. Mais la perception ne se limite pas à cela. Il est également essentiel de se souvenir qu'elle se meut parmi un ensemble de fonctionnements *incessants*. S. Dehaene évoque le fait qu'en « l'absence de toute stimulation, dans le noir et le silence, [notre espace de travail neuronal] est incessamment parcouru d'une sorte de ressac neuronal »¹.

Il devient possible alors de se demander : que deviennent les ricochets de la perception inconsciente sur cette écume neuronale ? En effet, les perceptions « de laboratoire » ne correspondent pas aux perceptions « quotidiennes ». Si la majorité d'entre elles n'accèdent pas non plus à la conscience, elles sont différentes de ces stimuli maîtrisables. Il est donc légitime de se demander si un autre type de perceptions n'existe pas lorsque ces dernières entrent en résonance avec ce « ressac neuronal ». La perception encodée s'inscrirait alors dans un ensemble de réseaux, à l'image de ceux décrits par B. Falissard. N'étant pas masquée, initialement consciente puis rendue inconsciente par l'activité normale du cerveau, cette perception pourrait alors influencer sur cette activité constante et pourtant inconsciente du cerveau. Il ne s'agirait plus ici de perceptions neutres, masquées ou amorcées (comme en laboratoire et qui ont pourtant déjà une influence).

En l'état actuel des connaissances en neurosciences, la conscience reste difficilement contournable. Mais si une perception entre en résonance avec des éléments discrets de la subjectivité, cela interroge sur la possibilité qu'elle soit codée à l'insu du sujet, de façon plus permanente et en contournant ce « passage obligé » de la conscience. Par ailleurs, il se pourrait que ces perceptions, un temps conscientes puis devenues inconscientes, participent pleinement à la prise de conscience en facilitant certaines plutôt que d'autres. A l'inverse, le traitement d'une perception évoquant un déplaisir, une « excitation douloureuse » pourrait, toujours de façon inconsciente, inhiber l'accès à la conscience de cette même perception.

Car sans cela, comment comprendre les dires de cette patiente qui, au moment de lire un texte en public et à haute voix, dit soudain « ne plus voir les mots » pourtant écrit noir sur blanc et révisés bien à l'avance ? Comment le comprendre puisque qu'elle ne présente ni déficit organique, ni lésion cérébrale et qu'elle est de surcroît, une bonne lectrice ? Comment le comprendre si ce n'est en reliant cette soudaine cécité aux moments traumatisants, décrits plusieurs mois auparavant, où lorsqu'elle était encore une enfant « mauvaise en lecture », il lui fallait lire à haute voix, face à sa mère qui, livre à l'envers et prise dans son repassage, lisait pourtant mieux qu'elle. Il conviendrait ici d'en déduire une « cécité corticale subjective » qui fait du traumatisme un inhibiteur de perceptions. Le lien fait avec le souvenir traumatique reste inconscient, mais crée une « entrave perceptive » qui en devient un symptôme à proprement parler, puisque la patiente ne parvient plus à prendre conscience de l'information visuelle (l'écriture sur la feuille), pourtant neurologiquement perçue. Les neurosciences nous enseignent qu'une perception peut être entravée de multiples façons dans son accès à la conscience, la psychanalyse avance que certaines de ces entraves peuvent avoir des ressorts affectifs ou

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 34.

subjectifs et engendrer, neurologiquement, les mêmes effets que des lésions cérébrales sur l'accès à la conscience. L'espace de travail est alors singulier puisque seule cette patiente *ne prend pas conscience* des mots écrits. La clinique des hystériques décrite précédemment renvoie à ces étrangetés du traitement perceptif.

Si les inconscients sont éloignés conceptuellement parlant, ce sur quoi ils reposent peut désormais créer des points de jonction. L'axiome principal de cette affirmation repose sur la prise en compte du fait que toutes les perceptions sont traitées cognitivement et de façon inconsciente. Les mécanismes qui s'enclenchent ensuite ne semblent pas incompatibles : oubli définitif, prise de conscience de la perception (amplification de l'information perçue), participation et donc effet sur une pensée consciente sans pour autant que l'information perçue ait été manipulée consciemment (mémoire iconique), mise en quarantaine de l'information perçue sans disparition (refoulement). A cela s'ajoute une temporalité des perceptions : celles qui sont traitées pour la première fois et celles déjà rencontrées par le sujet et son cerveau.

Il n'est pas évident, ni forcément nécessaire du reste, de convenir d'un seul traitement possible de la perception. Si certaines connaissent un devenir qui fait l'unanimité, d'autres apparaissent difficiles à définir tant leur trajet semble complexe. Il faut néanmoins considérer la perception sur ses aspects inconscients, conscients et subjectifs. L'intérêt dialectique est que ce phénomène généralisé de la vie mentale se caractérise par sa diversité : il est automatique et universel, traité de façon inconsciente par quasiment tous les cerveaux et peut devenir conscient ou disparaître. Mais du fait de son traitement certainement spécifique, son rattachement à des représentations déjà présentes dans le cerveau, à la mémoire, aux valeurs, etc. et malgré ses fondements universels, il participe à l'émergence d'une singularité. La conservation d'une perception, sa disparition ou son amplification relèvent donc d'un fonctionnement cognitivement généralisé mais dont le traitement et l'aboutissement peuvent être singulier. Les perceptions pourraient donc avoir un avenir cognitif comme subjectif et ce, quelle que soit leur nature.

Par ailleurs, ce que nous enseigne la dialectique entre la psychanalyse et les neurosciences autour de la perception, c'est qu'un grand nombre d'entre elles peut devenir conscient. Cela exclut bien entendu une catégorie de perceptions spécifiquement organiques comme les vibrations des cils dans l'oreille au passage d'une onde. Il n'y a donc pas de « valeur préconçue » pour qu'une perception devienne consciente. Globalement, celles qui génèrent une réaction émotionnelle forte, une activité cérébrale intense (réflexion) ou un réflexe spontané (face à un danger, peur) ont plus de chance de voir aboutir l'information. Pour autant, cela ne peut être une règle. De même, s'il n'est pas possible d'oublier ce type de perception une fois rendue consciente, il est possible qu'elle « échappe » à la conscience du sujet : le gorille de D. J. Simons, s'il n'est pas pointé à celui qui ne l'a pas perçu consciemment, disparaîtra de son cortex alors que le cerveau avait traité l'information. Quelle que soit leur nature, les perceptions pourraient donc disparaître dans l'oubli. Mais inversement, si la perception est considérée autrement que par la seule perception subliminale, il est possible d'envisager, de par sa dimension possiblement subjective, qu'elle soit conservée (telle quelle ou réassociée) dans la vie mentale et qu'elle ne soit pas conscientisable à souhait.

Ainsi, neurosciences et psychanalyse, une fois mises en tension démontrent que l'on ne peut généraliser un type de traitement de la perception selon son impact et qu'inversement, on ne peut négliger son impact selon son traitement. Ainsi, une perception universellement anecdotique peut devenir massive chez certains sujets. La subjectivité intervient dans cet

intervalle entre le traitement cognitif inévitable de nombreuses perceptions et la possibilité qu'elles ont de s'inscrire durablement chez ce même sujet.

Enfin, on peut supposer que la perception, entrant en résonance avec certains de ces facteurs internes voire subjectifs, va générer *une prise de conscience*. Cela peut aller d'un moment « d'Eureka » (Archimède percevant la montée de l'eau de son bain), à celui de l'interprétation faite par l'analyste (le patient entend ce que l'analyste reprend de son propre discours ou l'entend *en le disant*) en passant par la trouvaille scientifique qui a pris le temps d'incuber dans l'inconscient après une longue mais infructueuse période de réflexion consciente (Schrödinger raconta avoir eu une illumination soudaine qui lui permis d'écrire sa célèbre équation après avoir passé une nuit d'amour avec sa maîtresse). Dans une acception plus clinique, il est envisageable que, parmi le flot de l'association libre, la perception soudaine de nos propres paroles, une interprétation ou une suspension de séance déclenche une onde P3, marqueur de l'embrasement cérébral qui signe la conscience¹ produisant ainsi une modification neuronale durable. Inversement, elle pourrait participer à l'inhibition d'une information plutôt qu'une autre, provoquant des résistances dont le patient (ou le psychanalyste selon Lacan) affirme ne pas être l'auteur.

Dans son acception clinique maintenant, la perception amène des questions dont les effets pourraient ne pas être négligeables. En guise d'illustration, certains travaux suffisamment évocateurs peuvent être convoqués.

Il y a par exemple, ceux effectués sur une approche cognitive des délires et l'effet d'une perception incertaine sur la constitution du délire². A l'image de ce que Jeannerod propose quant à la schizophrénie (écart entre action représentée et déroulement de l'action), des chercheurs supposent que dans cette problématique psychiatrique, les patients connaîtraient des difficultés à se construire et aussi à adhérer à leurs propres perceptions. Se créerait alors un écart entre le monde extérieur et la perception qu'en a le sujet. Sujet qui, du fait de ne pouvoir se construire des perceptions fixes et stables, commencerait à douter de ce même monde. Cette vision n'est pas sans liens avec l'approche classique de la psychopathologie pour cette maladie : les premiers symptômes peuvent être un doute qui se généralise, une perte des repères habituels à propos du monde qui les entoure, une sensation que quelque chose n'est plus stable dans ce rapport au monde.

Il y a également l'étude des « biais perceptifs » du modèle de Freeman et Garretti et la perception implicite de l'erreur³. Recherche dans laquelle est étudiée la perception de l'erreur avant même que la conscience n'ait accès à cette erreur. L'inconscient repèrerait donc l'erreur en amont. Cependant, cette perception de l'erreur n'accéderait pas forcément à la conscience. D'autres études portent sur les capacités perceptives et leur mise en place chez le nourrisson⁴.

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 181.

² BERNA F., « Les modèles cognitifs du délire ». *Croire, Adhérer, Délirer*. Journée de la Société de Psychiatrie de l'Est et de la Société Collégiale de Psychiatrie de Franche-Comté, Belfort, 2015.

³ MEVEL, K., POIREL, N., ROSSI, S., CASSOTTI, M., SIMON, G., HOUDE, O., & DE NEYS, W. (in press). Bias detection : response confidence evidence for conflict sensitivity in the ratio bias task. *Journal of Cognitive Psychology*.

⁴ HOUDE, O., & BORST, G. (2013, Juillet-Août). L'éveil de la perception. *La Recherche*, 477, pp. 46-49.

Les études sur le déni de grossesse interrogent également sur l'accès à la conscience de certaines perceptions et sur les mécanismes capables, en dehors de toute lésion, d'empêcher la prise de conscience de certaines perceptions pourtant physiologiquement « marquantes » et prétendument incontournables¹.

Toutes ces études montrent comment cet élément fondamental et premier du fonctionnement neurologique reste essentiel aussi bien pour la constitution du rapport au monde par le sujet, sa façon de négliger les perceptions pour des raisons parfois mystérieuses, mais surtout singulières et comment, tout en cherchant les causes lésionnelles de ces « déficits » de la perception, il semble pouvoir s'y ajouter des causes subjectives.

~

Pour conclure sur les perceptions, parmi les ramifications prometteuses, les espaces de travail, y compris ceux ouverts par une perception quelconque, semblent pouvoir esquisser une voie vers la subjectivité et empruntant le chemin de l'inconscient. En effet, si l'on peut supposer qu'il existe une universalité dans ce contenu inconscient ouvert par les perceptions, il est possible de supposer que ce dernier laisse une place à la subjectivité de chacun. Ce traitement universel, générant une singularité, invite à considérer cet espace de travail, où les perceptions sont accueillies, comme un espace de travail unaire, comme un fonctionnement neurologique qui crée de la différence entre chaque être. Cet espace de travail neural, dont une partie est inconsciente, touche donc à l'universalité des fonctions cérébrales, physiologiques ou des acquis sociaux, culturels et langagiers. Mais il renfermerait également l'écueil de la subjectivité, que précisément, la psychanalyse considère massivement comme inconsciente. Dans cet espace de travail neural unaire, se retrouvent les impressions passées et laissées par certaines perceptions, la mémoire sensorielle mais aussi autobiographique, l'utilisation spécifique du langage par chaque sujet et la résonance particulière d'un signifiant dans un discours que l'inconscient freudien définit comme unique à chacun.

Il ne faut pas perdre de vue cependant que ces propositions s'inscrivent dans une actualité de la recherche. Des questions restent en suspens, notamment celles sur la durée de vie des perceptions entrant en résonance avec la subjectivité, leurs effets cognitifs et le fait qu'elles puissent connaître une telle trajectoire sans jamais accéder à la conscience du sujet. S'ajoutent les interrogations sur les possibles influences de la perception sur ce *fond diffus cérébral* dit « inconscient cognitif », participant discret mais indispensable, de l'espace global de travail. Il reste aussi des interrogations sur la façon dont s'ancrent les perceptions (même anodines ou anecdotiques) dans l'inconscient qu'il faut ici qualifier de freudien. La multiplicité des circuits neuronaux utilisés, le chevauchement de ces derniers avec des fonctions conscientes et complexes, les effets divers de la perception subliminale, mais surtout les traitements de l'information entravés ou facilités par des éléments autres qu'une lésion et donc possiblement subjectifs, semblent être autant de voies de recherches pouvant amener un questionnement renouvelé sur la perception et ses effets dans l'inconscient. A ce titre, la perception mérite,

¹ ARAUJO-ATTALI, L. (2014). Les découvertes tardives de grossesse. L'apport de la psychanalyse : mise en oeuvre de trois mécanismes de défense. *Recherches en psychanalyse*, 18(2), 133-141.

semble-t-il, pleinement d'être considérée comme un concept fondamental de l'inconscient aussi bien en neurosciences qu'en psychanalyse.

c/ Du refoulement en question :

1. Qu'est-ce que la conscience n'est pas ?

La perception a permis de saisir ce qui, dans un mécanisme cognitif universel en apparence bien connu, pouvait générer une différence entre chaque être et donc une singularité. L'appui sur l'espace de travail global offre ainsi le lien vers « l'unaire ». Cela étant, la perception est également l'occasion de reposer les distinctions entre conscience et inconscient. Ce concept fondamental donne certains éléments pour repérer les points de jonction et les articuler de façon dialectique. Emerge alors l'idée, que *de façon singulière*, des perceptions chargées puissent être oubliées définitivement et d'autres, pourtant universellement considérées comme anodines (chien, chat, cheval...), puissent être fixées tout aussi définitivement (comme chez le phobique). Il s'agissait là de ne pas faire des perceptions marquantes une règle qui, visiblement, ne répond pas à la réalité expérimentale et clinique et de réintroduire les éléments discrets de la subjectivité par le biais des perceptions (quelle qu'elles soient) traitées de façon singulière par chaque sujet.

Il est important aussi de se souvenir qu'avec chaque perception, s'ouvre un espace de travail dans lequel figure tous les éléments qui se trouvent « à proximité » de cette perception. Ces éléments sont des fabrications de l'esprit (représentations, souvenirs, mots, émotions etc.) qui, une fois réunies, génèrent inévitablement une singularité dans l'espace de travail qui vient de s'ouvrir. Ce dernier peut alors devenir global s'il est amplifié, voire conscientisé lorsque l'information est définitivement sélectionnée. Mais cela signifie que, dès la réception du stimulus, l'espace de travail qui s'ouvre (avant même d'être globalisé cérébralement) contient des éléments universels mais aussi « privés », uniques à chacun : une abeille peut universellement évoquer le miel, mais l'espace de travail ouvert à la lecture du mot contient également d'autres éléments, toujours associés à ce stimulus, mais cette fois-ci intimes.

L'oubli définitif est donc une possibilité pour toutes informations restées non conscientes. Il se peut aussi qu'il soit la destinée de celles devenues conscientes. Que cette information soit « chargée » ou pas, il ne faut donc pas négliger cette éventualité de sa disparition irrévocable. Cependant, il faut admettre, avec Freud notamment, que cette « charge » induit que l'information soit plus facilement rendue consciente et donc plus facilement conservée.

A l'inverse, d'innombrables informations peuvent donc devenir conscientes. Ce que l'étude de la perception suppose, c'est que cette résonance, qui permet l'amplification de l'information vers la conscience, peut être en partie subjective : certaines perceptions et informations deviennent plus aisément conscientes chez les uns que chez les autres, cela dépend des apprentissages, des valeurs (morales notamment) mais aussi, inévitablement, du vécu.

Enfin, certaines informations, notamment dans leur voyage à travers l'espace de travail global, paraissent pouvoir participer à une prise de conscience, sans devenir elles-mêmes conscientes. Il semble en être de même pour l'effet inverse : l'inhibition de la prise de conscience. En effet, puisque l'information n'est pas rendue consciente, le sujet ne peut en rendre compte. Mais l'intérêt réside précisément dans *ce qui* a empêché la prise de conscience et le fonctionnement

de l'inconscient reste donc massivement présent. La perception paraît indiquer que *dans cet inconscient*, des éléments de la subjectivité puissent faciliter ou inhiber l'accès à la conscience de l'information.

Mais que dire de ce traitement facilité ou empêché ? De ces informations « chargées » qui s'enkystent dans la mémoire sans que l'on puisse les y déloger, qui peuvent être rationalisées, pensées, conscientisées et qui pourtant dérangent, tels les traumatismes ? Ou encore de ces informations qui, du fait de générer une réaction immédiate des réseaux neuronaux, seront invariablement isolées ? Ce dernier point relève-t-il du refoulement ?

Il faut d'emblée éventer l'idée d'un homoncule qui vient décider des informations à amplifier ou isoler : il n'y a pas d'être *dans* l'être. A ce titre, il s'agit de ne pas se méprendre sur le *sujet de l'inconscient* de la psychanalyse, il n'est pas un personnage résidant confortablement dans l'inconscient et régissant les faits et gestes de la personne consciente. Ces caricatures rappellent l'importance de s'en référer à l'inconscient comme phénomène : qu'il y ait des mécanismes inconscients qui régissent une partie de la vie mentale n'implique pas l'apparition de cet être mystique. Cela induit plus simplement que la seule vie consciente ne suffit pas à rendre compte de l'ensemble de la subjectivité d'une personne. Il n'y a cependant pas lieu de créer cet homoncule. Si Lacan divise le sujet c'est pour mieux définir, dans une seule et même subjectivité, les aspects relevant de l'inconscient et ceux relevant de la conscience. Ce faisant, lui comme Freud, apportaient une explication aux contradictions et paradoxes qui caractérisent la vie mentale d'un seul et même sujet. C'est ce que Lacan propose par « en A, le lieu de la parole, le lieu où repose [...] l'ensemble du système des signifiants [...], il manque quelque chose [...]. C'est, si je puis dire, le grand secret de la psychanalyse. Le grand secret, c'est – il n'y a pas d'Autre de l'Autre »¹. Il n'y a donc pas de *chaînes* sans fin, d'Autres qui régissent d'Autres. Il y a un « Un » qui, s'il est marqué par le sceau de la division subjective (sujet de l'inconscient, sujet de la connaissance) n'en reste pas moins unifié. La distinction s'opère notamment sur les modalités conscientes et inconscientes.

M. S. Gazzaniga, lui, propose un « interprète » mais ce dernier n'est pas un homoncule, il est un élément nécessaire à l'ensemble mais qui n'est pas « en dehors » de cet ensemble. Les fonctionnements décrits par Jeannerod, Edelman ou encore A. Berthoz n'impliquent pas non plus un Autre de l'Autre : qu'il y ait dans la réentrée, la vérification puis la validation d'un processus ou encore l'anticipation sur la base des expériences passées, une extériorité à l'acte ou la pensée n'induit pas une extériorité de l'être. Au contraire, chacune des théories générales présentées précédemment essaient de rendre compte de mécanismes internes et unifiés.

Concernant ces questions sur le « tri » des informations accédant à la conscience, il faut donc exclure toute intervention extérieure à la personne. Bien entendu, cela a été vu, d'autres stimuli peuvent participer à la prise de conscience ou non d'une information. Mais les mécanismes relèvent du sujet et non d'un homoncule dont les décisions seraient unilatérales, autonomes et les desseins mystérieux.

Il s'agit donc de s'interroger sur la complexité des déterminismes en jeu dans cette sélection. Sur un plan neural, ce n'est pas tant l'encodage dans les réseaux qui importe, mais bien l'accès à la conscience. Que des éléments soient conservés durablement, l'étude de la mémoire dans

¹ LACAN J., *Le Séminaire Livre VI Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, Le Champ Freudien, 2013, p. 353.

les deux disciplines le confirme et sera repris. C'est la possibilité de les rendre conscients qui pose davantage question. De plus, le fait de ne pas pouvoir se remémorer certains souvenirs traumatiques ne relève pas systématiquement d'une amnésie cérébrale dont les causes sont lésionnelles. Le phénomène du « mot sur le bout de langue »¹ illustre comment, parfois, il est possible d'avoir conscience que l'on devrait s'en souvenir, mais l'information ne parvient pas à la conscience. Ce détail relève la capacité cognitive remarquable de certains systèmes cérébraux à « évaluer la performance d'un autre »². Cela sans qu'il n'y ait de présence « extra » cérébrale.

Mais du mot qui ne revient pas à la conscience, les perspectives s'ouvrent vers les difficultés *persistantes* à faire revenir un souvenir à la conscience. Il s'agit alors de ce que la psychanalyse appelle traumatismes : un évènement dont la charge émotionnelle s'est avérée trop importante. Peut être ici soulignée l'importance des émotions dans l'encodage mnésique d'une information ou d'un stimulus. Certains traumatismes ne reviennent plus en mémoire car précisément l'émotion, l'affect qui y est rattaché entrave ce retour à la conscience. Il est possible également de s'interroger à partir d'autres manifestations symptomatiques comme, par exemple, la possibilité de faire revenir à la conscience l'évènement traumatique, mais de ne pouvoir en contrôler les effets. Dans des classifications comme la CIM10 ou la CFTMEA R-2012, ce qui, par exemple, est nommé « syndrome de stress post traumatique » regroupe les symptômes qui se déclenchent en lien avec une « cause précise ». La cause est donc consciemment repérable par le patient, il peut se remémorer, pleinement ou en partie, l'évènement déclenchant, mais malgré ce travail conscient, il ne parvient pas à s'épargner les « réviviscences répétitives des évènements traumatiques, sous la forme de rêves, de cauchemars, de scènes jouées [...] dans un contexte [...] de réaménagements des rapports avec l'environnement ». Les auteurs de cette classification ajoutent que ces états peuvent mener à des « modifications notables de la personnalité »³ montrant à quel point, le travail conscient ne s'avère pas omnipotent, y compris dans le traitement du traumatisme. Ainsi, si « la prise de conscience [...] sélectionne, amplifie et propage nos pensées pertinentes »⁴, ces dernières ne semblent pas suffisantes à apaiser une subjectivité brisée par une cause non lésionnelle.

Ces remarques cliniques permettent de placer la mémoire comme un élément essentiel de ce processus de prise de conscience. Ce mécanisme fondamental, déjà présent dans la théorie de l'espace de travail global et celle d'A. Berthoz sur l'anticipation, joue visiblement un rôle dans l'accès à la conscience. L'intérêt est ici de se demander s'il en joue aussi un dans le « non-accès » à la conscience ; si l'évènement mémorisé et le réseau d'associations qui s'y rattachent peuvent participer à cette sélection, amplification et propagation ou inversement à son inhibition.

S. Dehaene, à propos de l'onde P3 qui serait l'une des signatures de la conscience, propose un renversement : « elle indique essentiellement tout ce que la pensée n'est pas »⁵. Ainsi, le fait qu'elle signe la conscience, ne veut pas dire qu'elle préfigure le *contenu* de la conscience. En effet, « au cours de la perception consciente, les neurophysiologistes n'ont aucune difficulté à

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 48.

² *Ibid.*

³ MISES R. (Dir.), *Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent R-2012*, Presses de l'Ecole des Hautes Etudes en Santé Publique, 2012.

⁴ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 32.

⁵ *Ibid.* p. 248.

enregistrer des décharges neuronales spécifiques d'une image ou d'un concept [...] Ces cellules déchargent si et seulement si la personne déclare avoir vu l'image – peu importe que cette perception soit authentique ou imaginaire. Chaque scène visuelle consciente est codée par un état d'activité neuronale reproductible et qui reste stable pendant au moins une demi-seconde, tant que la personne la voit »¹. Se retrouve ici le chat de D. Le Bihan. Ainsi, l'onde P3 marque la prise de conscience et l'imagerie permet même de repérer les groupes de neurones qui encodent une information spécifique (oreilles pointues du chat par exemple) et qui est devenue consciente.

Mais s'il est possible de repérer la prise de conscience comme le contenu de la conscience, qu'en est-il de ce qui n'est pas advenu à la conscience. Qu'il ne soit plus convocable à la conscience est un fait. Qu'il soit resté inconscient en est un aussi. Il n'est cependant pas certain qu'il ait définitivement disparu : il peut comme le suppose S. Dehaene avoir modifié localement la structure neuronale, ou il peut « repartir » dans la mémoire, là où il avait été momentanément tiré de son inactivité. L'onde P3 pourrait donc en effet figurer tout ce que la pensée n'est pas, mais dont l'activité est nécessaire pour voir naître une pensée consciente. La conscience a en effet, besoin, pour advenir, que soient inhibées de nombreuses informations afin de n'en traiter qu'une. Que la mémoire de travail puisse maintenir plusieurs informations à « portée de conscience » est un fait établi. Mais toutes les informations présentes lorsque s'ouvre l'espace de travail lié à une perception ne parviennent pas à cette mémoire. Il y a une sélection avant l'amplification. Et hormis les quelques informations susceptibles de devenir conscientes et d'être ainsi propagées, de nombreuses restent à proximité mais ne deviennent pas conscientes. Ce préconscient va ensuite disparaître de l'activité neuronale mais pas de la structure cérébrale : ce n'est pas parce que l'on ne pense pas aux oreilles du chat que le cerveau *a oublié* comment se figurer ces mêmes oreilles. La question est donc de savoir si des éléments peuvent rester sans cesse inconscients, pouvant « neuralemment parlant » advenir au préconscient, sans jamais accéder à la conscience du fait d'une inhibition constante de cette même information. L'onde P3 deviendrait alors la signature de la convocation d'une assemblée d'informations venant de diverses « entrées » inconscientes, mais dont seules quelques-unes pourraient devenir une pensée consciente. L'onde P3 contiendrait alors possiblement « ce que la pensée n'est pas » et donc des facilitateurs, mais aussi des inhibiteurs de la *sélection* pour la prise de conscience.

Cela a été vu, l'inconscient cognitif peut remplir une partie de cette fonction : il est capable de détecter les erreurs et d'inhiber des réponses. Les systèmes capables d'en évaluer un autre opèrent donc aussi, de façon inconsciente. Si l'on ajoute à cela les considérations bien plus étendues de la psychanalyse quant à l'inconscient, il est possible de supposer, comme la clinique du traumatisme le sous-entend, que des mécanismes plus complexes que le repérage d'erreurs de calcul ou les mécanismes perceptifs, participent à cette sélection vers la conscience.

La proposition freudienne s'accorde avec cette possibilité que des éléments restent sans cesse isolés du processus conscient : « Le cas de l'individu semble assez clair. La trace mnésique des événements précoces subsiste, mais subsiste dans certaines conditions psychologiques spéciales. On peut dire que l'individu connaît ce passé comme on connaît justement le refoulé. Nous nous sommes formés certaines opinions - que l'analyse confirme aisément – sur la façon dont une chose oubliée peut ensuite resurgir au bout d'un certain temps. Le matériel n'est pas anéanti, mais seulement "refoulé", ses traces mnésiques se conservent dans toute leur fraîcheur

¹ *Ibid.* p. 207.

première tout en restant isolées, du fait des "contre-investissements". Sans relation avec les autres processus intellectuels, elles restent inconscientes, inaccessibles à la conscience. Parfois aussi, certaines parties du refoulé échappant au processus restent accessibles au souvenir et surgissent de temps en temps dans la conscience, mais même dans ce cas, elles demeurent isolées, comme des corps étrangers sans lien avec le reste. C'est là un phénomène qui, tout en n'étant pas fatal se produit quelquefois, mais le refoulement peut également être total »¹. Le refoulement est caricaturalement taxé d'intentionnalité tel un homoncule ou les « humeurs » du Moyen-Age. Mais dans cet ouvrage de fin de vie, Freud isole plus simplement le refoulé comme un élément qui ne revient pas à la conscience ou, s'il y parvient, comme un élément « hors sens », que la conscience ne perçoit pas comme pertinent. Cette inquiétante étrangeté se retrouve alors non seulement dans l'écart qui peut exister entre une action et sa validation comme chez Jeannerod, mais aussi comme des éléments de la pensée, venus de traces mnésiques comme chez Freud, possiblement réorganisées comme chez F. Ansermet et P. Magistretti, et qui ne sont pas reconnus comme « élément du soi » du fait de ne pas correspondre à la logique consciente. Ainsi, il semble possible que la conscience emprunte des chemins habituels, récurrents (ce qui formerait cette impression d'identité et de subjectivité) et que les éléments qui ne s'y inscrivent pas soient plus aisément maintenus inconscients. D'ailleurs, si d'aventure ils devaient accéder à la conscience, ils ne seraient pas reconnus comme « appartenant au sujet ». Pourtant, ce que la psychanalyse propose, c'est qu'en tant qu'éléments présents sous forme de traces, ils signent au contraire une partie de la subjectivité même si cette dernière est inconsciente.

Pour en revenir à Freud, il apparaît que les « contre investissements » qu'il évoque puissent être rapprochés de ce que les neurosciences avancent comme mécanismes qui freinent, bloquent, inhibent la pensée afin d'en arriver à une pensée consciente cohérente. A l'heure actuelle, les études ne portent pas sur les événements complexes de la vie mentale comme les symptômes, la souffrance d'un patient ou sa détresse. Cela étant, le travail fait à ce propos sur les apprentissages peut être ici légitimement convoqué.

La psychanalyse a promu un sujet non local, détaché de l'organique pour « s'élever » dans les sphères du langage, du rapport à l'Autre. Le refoulement opère donc dans ces sphères immatérielles malgré les efforts de Freud pour le maintenir dans un système pragmatique. Chez J. Laplanche et J.-B. Pontalis, le refoulement est une « opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à une pulsion »². Ils prolongent cette définition vers une seconde, plus « vague », dans laquelle ils rapprochent le refoulement du concept de « défense ». Il faut souligner que ce mécanisme, évoqué ici comme une « défense », est celui que P. Buser considère être « ce qui reste » de la théorie freudienne³. Ainsi, dans cette acception théorique, le refoulement semble concevable pour certains chercheurs en neurosciences.

Il serait donc envisageable qu'il y ait des mécanismes (éventuellement repérables neurologiquement) qui protègent la conscience contre des productions cérébrales et subjectives. Le pas supplémentaire fait par P.-C. Cathelineau dans le « Vocabulaire de la psychanalyse »

¹ FREUD S. *Moïse ou le monothéisme*, Edition numérique tirée *Moïse ou le Monothéisme*, Edition Gallimard, Paris, p. 66.

² LAPLANCHE J., PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige P.U.F., Paris, 1998.

³ BUSER, P. *L'inconscient résiste à l'expérimentation*, La Recherche, n° 394, 2005, p. 61.

relève précisément du langage : « le sens comme cause du refoulement. En vertu de quoi ? En vertu du sens, un sens univoque d'être phallique et supporté par le signifiant, que ce soit un mot, une phrase, une lettre ». L'immatérialité prend ici toute son ampleur puisque l'opération qui empêche la prise de conscience est du registre « symbolique ». Néanmoins, le refoulement n'en perd pas sa fonction première : tenir à distance de la conscience.

L'avantage de prendre en compte chacune de ces considérations, en plus de celle de Freud en 1939, est d'offrir une définition large du refoulement. Il faut donc l'envisager comme un mécanisme qui préserve la pensée consciente d'éléments « perturbateurs ». Ces derniers peuvent prendre diverses formes : pensées, souvenirs, images mais aussi phrases ou simples mots. Chacun ayant la particularité de renvoyer à une dimension de la subjectivité, inévitablement inconsciente et dont la conscience ne semble pas pouvoir s'accommoder. Si initialement le refoulement est rattaché à la pulsion, Lacan, par le biais du langage, lui a permis de s'émanciper de cet ancrage qui, s'il reste essentiel, n'est plus si massivement présent. Le langage, dans toute sa complexité, peut désormais s'inscrire dans ce mouvement de maintien à distance de la conscience. L'important réside, et P. Buser semble en convenir (ce qui n'est pas le cas de S. Dehaene ou L. Naccache), dans le fait que des opérations puissent être menées afin d'éviter l'accès à la conscience de certaines informations. Cela se fait de façon inconsciente et pour cause : le principe même de ce mécanisme est d'empêcher l'accès à la conscience. Le sujet ignore donc que cela a eu lieu, ignore quels sont les contenus qui n'ont pas été retenus pour accéder à la conscience et donc ignore parfois jusqu'à leur existence.

Or, même si cela n'est pas reconnu par certains neuroscientifiques, leurs travaux ne sont pas sans évoquer ces particularités de la vie mentale. Ainsi, ce « tout ce que la pensée n'est pas » est essentiel car il est la manifestation électro-physiologique (P3), caractérisant l'accès à la conscience d'une information, tout en étant possiblement l'ensemble des éléments qui ont permis l'accès de cette information sans être, eux-mêmes, conscients. L'inconscient serait donc un domaine où de multiples opérations et calculs peuvent avoir lieu avec une extrême précision et une extrême vitesse. Ces mécanismes sont si brefs qu'ils semblent participer de la prise de conscience qui s'opère autour des 300ms. Mais dès lors que cet inconscient est considéré comme un système à part entière qui peut opérer des associations complexes selon une logique précise, les neurosciences considèrent que cela relève de la conscience. Mais, si est ôté à ce mécanisme du « non accès à la conscience », l'intentionnalité qui appelle une rationalité, il devient possible d'envisager que ce dernier soit inconscient. La mécanique de la conscience l'induit d'ailleurs inévitablement : seule *une* information peut accéder à la conscience, toutes les autres sont maintenues dans la mémoire de travail, voire même en-deçà cet espace de travail conscient. L'onde P3 préfigure peut-être en effet ces ensembles qui restent latents.

La psychanalyse fait un pas supplémentaire dans ce mécanisme en proposant que ce qui est maintenu à distance relève du « sens », c'est-à-dire ce qui est rattaché à la subjectivité, à ce savoir resté « insu », à cet inconscient dit freudien. Lorsque Lacan propose que « dans la psychanalyse, l'inconscient, c'est un inconscient qui pense ferme. C'est fou ce que ça élucubre dans cet inconscient. C'est des pensées, dit-on »¹, il alimente cette vision d'un inconscient particulièrement complexe et organisé, indépendant de la conscience. La caricature de

¹ LACAN J., *Mon enseignement*, Seuil, Paris, 2005, p. 16.

l'homoncule revient ici trop aisément et il faut ajouter la nuance de Lacan : « l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée »¹.

A ce titre, l'inconscient devient un élément d'un système et cette position ressemble, notamment grâce à ce que *serait* l'onde P3, à ce que les neurosciences commencent à entrevoir. Le fait que « ça pense » souligne le fait que l'inconscient est un système actif dont l'une des entrées possibles *est* la conscience. Les neurosciences rejoignent la psychanalyse sur le fait que ce système ait une forme d'autonomie. Là où l'opposition se crée, c'est sur la complexité de l'organisation d'un tel système, sans l'apport « stabilisateur » et consistant de la conscience. Cela étant, la description faite par Freud du refoulé ramène cette conception du « sens » en des termes plus pragmatiques. Faut-il voir dans l'inconscient une organisation « sensée », réfléchie et autonome ? Des fonctionnements réflexes, acéphales et non connectés entre eux ? Ou bien peut-on l'envisager comme un système autonome, capable des nombreuses associations complexes (jusqu'au sens des mots comme le confirment les neurosciences) liant divers domaines de la vie mentale (émotions, pensées, représentation, langage) sur un mode non pas réfléchi et construit logiquement, mais sur un mode contingent, facilité parfois par l'accumulation d'expériences, l'histoire personnelle et la rencontre toujours nouvelle de l'environnement extérieur comme de l'autre ? L'incubation de G. Wallas propose, en se limitant à la découverte scientifique, un modèle qui peut s'apparenter à ce travail de l'inconscient. Il en sera question plus loin car de façon plus récente, le concept de *résistance*, qu'O. Houdé considère être essentiel aux apprentissages, semble offrir une illustration paradigmatique des mécanismes cérébraux générant un « empêchement » de la pensée, une inhibition des réponses spontanées ou un blocage des fonctionnements impulsifs.

2. Quels mécanismes pour quelles fonctions ?

Les neurosciences opèrent ce trajet vers ce tri, vers ces obstacles inconscients et parfois conscients, mais afin de conserver toute leur objectivité, elles le font à travers l'étude des apprentissages fondamentaux chez l'être humain (comptage, reconnaissance, etc.). Elles ignorent volontairement la dimension intime de celui qui répond, mais, cela est maintenant établi, elles reconnaissent l'existence de ce même sujet, sujet qu'elles considèrent comme inconscient. Certes, elles s'en défendent en définissant clairement leurs ambitions : connaître les processus cognitifs universels sur la base d'expériences concrètes, reproductibles et vérifiables. Elles continuent donc à ne pas évoquer des variables difficilement objectivables et qui influent pourtant peut-être sur leurs résultats. Il semble d'ailleurs que cette subjectivité fasse curieusement retour de façon détournée.

Ainsi, O. Houdé² souligne qu'il a été scientifiquement prouvé que les enfants n'avaient, jusqu'à 6-7 ans, pas complètement acquis la tâche de conservation du nombre (même nombre d'objets mais davantage étalés sur l'une des deux lignes présentées à l'enfant). Les enfants se trompent en pensant que la ligne « la plus longue » contient plus d'objet. Or, il s'agit simplement d'un écartement plus grand entre les objets. Cela étant, ce chercheur invite ensuite à prendre en compte d'autres résultats qui, s'ils ne remettent pas en question ces premières constatations, apportent des éléments nouveaux. Des expériences faites dans le même cadre et sur la même base, montrent, en effet, des résultats surprenant : vers 3-4 ans l'enfant sait ne pas prendre en

¹ LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 259.

² HOUDE O., *Apprendre à résister*, Le Pommier, Paris, 2014.

compte cette donnée trompeuse de l'écartement. Ce sont l'addition et la soustraction qui prennent le dessus faisant fi de l'écartement. Il est donc capable d'effectuer un certain nombre de calculs tout en *ne prenant pas* en compte une donnée perceptive pourtant présente : l'écartement.

Cela va plus loin : non seulement les enfants doivent, selon les âges, apprendre à résister à certaines informations afin de trouver le bon résultat, mais il est possible de rajouter aux expériences des variables spécifiques qui, sans en être un élément flagrant, se rapprochent d'une dimension subjective. Une autre expérience vient illustrer cet aspect et souligne l'importance de ce qui touche à l'intimité dans ces expérimentations sur le fonctionnement cognitif pourtant « épuré », « désubjectivé » : dès l'âge de 2 ans, si l'on remplace les objets quelconques des expériences de conservation du nombre par des bonbons, le tout jeune enfant ne se trompe pas. Il repère statistiquement mieux la ligne qui a le plus de bonbons même si cette dernière est moins longue (les écartements sont moindres). Et O. Houdé de conclure « l'émotion et la gourmandise (puisqu'il s'agit de manger le plus grand nombre de bonbons) rendent ainsi le jeune enfant "mathématicien" et lui font "sauter la marche" ou le stade d'intuition perceptive de Piaget »¹. L'un des sept péchés capitaux induirait, bien plus tôt, une inhibition qui signe une forme d'intelligence habituellement plus tardive.

Le pas pourrait être franchi pour les autres péchés notamment la luxure qui, dans une dimension relative, renvoie à la sexualité infantile chère à Freud. Il ne s'agit pas de franchir trop hâtivement ce pas, du moins, pas en ces termes. Il faut néanmoins souligner qu'il est visiblement possible qu'une motivation supplémentaire que la simple tâche expérimentale, qu'une volonté relevant de l'intime (envie de manger des bonbons, désir d'en avoir « le plus possible ») vienne faciliter l'inhibition positive décrite par O. Houdé.

Il considère, en effet, que l'enfant est contraint d'inhiber certains mécanismes cérébraux ou de pensée, afin de parvenir à un résultat juste. Ainsi, il doit « apprendre à résister » à certaines logiques auxquelles il est pourtant habitué et que son cerveau est plus prompt à activer. Cette inhibition est dès lors considérée par O. Houdé comme positive, car elle permet à l'enfant de dépasser les erreurs classiques ne reposant que sur une seule variable. Elle lui permet aussi d'apprendre à complexifier son raisonnement. Elle fait partie intégrante du développement de l'enfant et est nécessaire pour faire de nouveaux apprentissages (notamment scolaires). Il est intéressant de voir ici le renversement qui s'opère désormais en neurosciences : la pensée humaine n'est pas qu'une accumulation de représentation qui se superposent, elle est aussi, à l'image de l'onde P3 et de l'inhibition positive, une capacité à laisser de côté tout un ensemble d'éléments pourtant traités, voire de résister contre des éléments pourtant bien établis. L'accès à la conscience de certaines informations est donc « bloqué », inhibé afin de permettre au sujet de dépasser ses erreurs mais aussi, de satisfaire un désir (manger plus de bonbons). Et il faut noter que l'enfant n'est pas conscient d'avoir inhibé certaines informations afin d'aboutir à son résultat.

Concernant la situation où les bonbons génèrent d'autres variables (désir d'en manger, d'en avoir le plus etc.), il est évident que la subjectivité ne puisse être réduite qu'au seul aspect motivationnel. Mais entre automatisme et subjectivité inconsciente, la gourmandise des jeunes enfants pose un intermédiaire : entre l'absence totale de réflexion et une activité métacognitive, elle permet de concevoir des mécanismes qui ne sont pas complètement conscientisés (l'enfant de 2-3 ans peut signifier certaines préférences et certaines explications de ses actes, mais il ne

¹ *Ibid.*, p. 45.

peut décrire, en toute conscience et pleinement, les opérations mentales qu'il a suivies). Il faut néanmoins considérer, au regard de ce qui a déjà été dit à propos du sujet, que c'est bien la multiplicité de ce que la subjectivité peut engendrer qui entre en ligne de compte dans le fonctionnement neuronal. En l'occurrence, cette variable des bonbons serait intéressante à reprendre auprès d'enfants ne les appréciant pas.

L'importance de ces expériences tient dans le fait qu'il semble que, dès lors que l'on s'extrait du formalisme rationnel et inéluctablement réducteur d'une expérience, peuvent apparaître des variables moins figées et plus spécifiques au sujet. Cela tient parfois à de simples bonbons mais il semble, comme l'évoque J.-D. Vincent, que ces dimensions puissent être bien plus présentes que l'expérience ne le montre. L'émergence peut se faire partout, à tout moment, sur tous les domaines de la vie cognitive.

Deux aspects sont maintenant importants :

- les neurosciences montrent que cela peut se faire inconsciemment (ce qu'affirme la psychanalyse sans le support de la cognition),
- la subjectivité ne peut apparaître dans sa complétude à chaque fois.

La difficulté pour les neurosciences réside dans le fait que le fonctionnement neuronal serait rendu plus efficace par un élément de la subjectivité que l'expérience ne chiffre pas encore. De plus, cette expérience montre qu'il est possible de repérer des contextes dans lesquels ce qui est attendu n'est pas conforme à l'observation (comme pour la chute des corps) : *logiquement* le petit enfant de 2 ans ne devrait pas pouvoir inhiber la solution impulsive de son cerveau et devrait choisir la ligne la plus longue. Or, il n'en est rien : un autre élément intervient, aide à créer cette résistance cognitive et semble relever d'une dimension *intime*. Les possibilités sont nombreuses dès lors. L'intérêt étant, comme précédemment, de repérer ce qui, de la subjectivité, facilite ou inhibe le fonctionnement cognitif.

Ainsi, grâce à O. Houdé, la remarque de P. Buser concernant le refoulement comme une défense trouve ici un parallèle intéressant dans le domaine, pourtant « cognitif », des apprentissages, du calcul et de la logique. Il ne s'agit pas ici de tenir à distance de la conscience un élément pouvant générer une souffrance (se défendre donc), mais d'un mécanisme similaire dans lequel le cerveau tient à distance des tendances spontanées qui entravent le travail des pensées conscientes et génèrent une erreur ou plus prosaïquement, une décision défavorable (ici : moins de bonbons). Si le cerveau est un formidable organe de création aux multiples manifestations, il est aussi un système particulièrement opérant pour résister, inhiber et laisser inconscientes un grand nombre de ces manifestations.

A ce stade, le travail de B. Falissard décrit précédemment trouve un écho intéressant : l'intentionnalité chez cet auteur est un des éléments du système général. Elle se trouve dans le réseau i (Figure 15). Ce réseau reste dépendant des neurones + et - qui génèrent ou inhibent l'activité de ce réseau i. Dès lors, le fait que les groupes de neurones (-) ne s'activent pas, relève pour cet auteur de l'aversion. Cependant, ce réseau d'intention peut être enrichi par le travail d'O. Houdé en y ajoutant la dimension inhibitrice qui ne dépend pas seulement de l'aversion. Cette dernière peut être activée par le simple repérage de l'erreur et ce, de façon inconsciente. Qu'il y ait des informations conscientes qui soient traitées n'interdit pas qu'une grande majorité puissent l'être inconsciemment. C'est ce que semble affirmer M. S. Gazzaniga lorsqu'il dit que « d'après ces études [...] c'est le cerveau inconscient, et non conscient, qui agit en coulisse » et

qu'il se peut que l'on puisse freiner « consciemment ce qui sort de l'inconscient »¹. A cette remarque, il faudrait y ajouter celles d'O. Houdé : il est possible qu'une partie des informations inconscientes soient déjà en partie freinées inconsciemment. Ainsi, qu'il y ait cérébralement des démarches intentionnelles est un fait, mais l'intérêt ici est de repérer :

- qu'il semble y avoir plusieurs systèmes possibles pour inhiber ou résister à ces démarches
- que la dimension inconsciente de cette résistante est patente.

Elles peuvent donc être facilitées pour accéder à la conscience comme, par exemple, lorsque l'enfant souhaite avoir le plus de bonbons ou inhibées, lorsque pour la même raison, il sait résister au premier « élan » cérébral qui lui ferait choisir la ligne plus longue mais moins fournie. L'ensemble pouvant être conscientisé, mais ce n'est ni un automatisme, ni une évidence. De fait, une partie de cette inhibition reste invariablement inconsciente puisque le sujet ne peut pas expliquer comment il a résisté.

L'apport de M.S Gazzaniga ou B. Falissard ainsi que d'O. Houdé, permet enfin de repérer que la subjectivité semble se manifester très tôt dans le cheminement cérébral et en dehors de toute conscience. Il ne s'agit pas de cette subjectivité unifiée et consciente mais bien de traces certainement mnésiques comme le supposait déjà Freud mais pas seulement : il s'agit d'un travail associatif qui regroupe les perceptions et leurs représentations, les apprentissages passés, les opérations inconscientes et rapides, les pondérations et le tri de l'information, les réseaux langagiers impliqués dans chacun de ces domaines, l'intentionnalité qui en découle et donc les causes, quelles qu'elles soient, s'activent initialement dans la vie mentale inconsciente. Néanmoins, si le sujet n'est pas ici présenté comme « en soi », complet et conscient, il semble possible d'envisager que des bribes de cette subjectivité soient d'emblée présentes dans les phénomènes de facilitation et d'inhibition, véritables architectes de l'accès à la conscience. Conscience qui, seulement dans l'après coup, donne à la pensée de la personne l'impression d'être un sujet uni et unique.

Les neurosciences pourraient donc en venir à considérer cette donnée d'éléments inconscients de la subjectivité. Il ne s'agit certes pas d'un *sujet de l'inconscient* mais d'une possible influence, relevant d'une singularité spécifique, et dont la prise de conscience dépend en partie. L'étude scientifique n'autorise pas encore à prendre en compte ces variables difficiles à contrôler. Mais cette même étude, pour rester scientifique, ne peut ignorer qu'en dehors des expériences massivement contrôlées et réduites à quelques variables, certaines dimensions semblent influencer sur le résultat final. Les neurosciences commencent à aborder la question sans encore l'objectiver.

La psychanalyse peut alors devenir un interlocuteur avisé car elle n'ignore pas que le sujet, c'est aussi cet enfant gourmand. En effet, si l'exemple d'O. Houdé semble encore éloigné de la subjectivité définie par la psychanalyse, il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un processus cognitif intermédiaire entre le cerveau réflexe et la réflexion consciente et élaborée du sujet, voire du sujet désirant de l'inconscient freudien. L'enfant de deux ans, dont le développement psycho-affectif est en cours, et dont la *construction subjective* n'en est qu'à ses prémices, n'est-il pas pleinement un sujet lorsqu'il s'efforce de trouver là où il y a plus de bonbons ? Bien entendu, les enfants de deux ans ne sont pas uniquement des gourmands focalisés sur les

¹ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 220.

sucreries. Mais ne sont-ils pas, pour les psychanalystes, de jeunes sujets encore pris dans la pulsion orale, animés par cette recherche de la satisfaction et rivés au principe de plaisir ? Si les termes sont différents, il n'est pas anodin de voir que neurosciences et psychanalyse repèrent ici un point de jonction autour de l'enfant devenant un sujet. Le fait même d'être un sujet permettrait-il de « faire des sauts » magistraux vers les étapes futures du développement cognitif ? Ce qui intéresse ici, c'est la proximité de la subjectivité et des fonctionnements cognitifs.

Le paradoxe des neurosciences est qu'elles exigent une dimension pleinement consciente du sujet, alors que certaines de leurs expériences leur suggèrent un effet inconscient. Effet inconscient qui, sur un plan fonctionnel, relève de l'inconscient cognitif mais, sur un plan global, évoque ce qu'est l'inconscient freudien et sa dimension subjective. Que l'inscription neurologique puisse se « suivre », se voir, est entendu en neurosciences. Il devient alors nécessaire de se demander : s'il est montré que des effets inconscients relevant d'autres choses que du « simple » fonctionnement cérébral viennent modifier les résultats d'expériences, doit-on y voir les prémices de la subjectivité ? Ou, plus pragmatiquement, les activations neuronales intervenant dans ces stratégies d'apprentissages ne sont-elles *que* des manifestations d'un cerveau qui fonctionne ou bien peuvent-elles être des indices d'une subjectivité parcourant ce même cerveau ? Que ces mécanismes facilitent ou inhibent l'accès à la conscience et donc la réponse offre déjà un élément de réponse.

Tout comme les perceptions, il semble difficile de poser une règle générale tant la singularité de la réponse semble confirmer un travail cérébral générant, sans cesse, de la différence. Que des inhibitions ou des « facilitateurs » soient largement partagés est une évidence, certains mécanismes semblent mêmes être universels. Mais il serait risqué de poser une loi générale quant à ces mécanismes. Il semble en effet, que soit toujours ouverte la possibilité de voir une étrangeté se produire, une réponse inattendue se manifester, une réaction singulière émerger. Doit-on alors condamner le sujet à la certitude épistémologique que les fonctionnements neuronaux ne disent rien de lui ? L'éthique de la psychanalyse est, au contraire, de soutenir la présence d'un sujet en de nombreux lieux de la vie mentale. Mais il faudrait y adjoindre que ces lieux puissent également être cognitifs.

L'idée que des déterminismes du fonctionnement cognitifs soient rattachés à la subjectivité n'apparaît plus comme incohérente au sein même de la science. Cela souligne un paradoxe dont certains *discours*, souvent prosélytes, n'hésitent plus à profiter pour détourner la science vers des buts qui la dépassent, tel que le très actuel « transhumanisme ». Certes, la science tente d'exclure la subjectivité de ses études expérimentales mais parallèlement, elle témoigne désormais d'une certaine souplesse quant à ce positionnement. Les neurosciences participent à ce mouvement d'autant plus volontiers que la subjectivité semble faire retour *par le processus scientifique lui-même*. Aussi, les comités d'éthique qui voient le jour sur telle ou telle question notamment médicale comme la P.M.A., témoignent de cette inquiétude, au sein de la communauté scientifique, de voir disparaître cette même subjectivité sous le sceau du « progrès » et de l'homme machine.

De façon nouvelle, cette « lutte pour les déterminismes » paraît se conclure, depuis longtemps en psychanalyse mais plus récemment dans certaines théories générales du cerveau, sur une relative liberté du sujet. Il ne s'agit pas tellement d'une liberté par rapport à lui-même, mais davantage par rapport aux déterminismes concrets longtemps évoqués par la science. Au regard

aussi bien de la psychanalyse, que des théories générales du cerveau, le fonctionnement cérébral comme subjectif confirme que le sujet n'en est pas pour autant un prisonnier irresponsable, un agent qui ne fait qu'exécuter les ordres, un zombie acéphale. Il est certes soumis à divers aspects (génétiques, environnementaux, cognitifs, inconscients...), mais le simple fait de vivre peut l'en émanciper (*en partie* toujours). C'est donc une liberté relative mais qui aboutit à un sujet suffisamment imprévisible pour que tout ne puisse pas en être dit *par avance*.

Ce qui intéresse ici n'est pas de « dénaturer » le refoulement tel qu'il a été décrit en psychanalyse, mais de prendre acte des différentes conceptions que ce concept peut avoir selon les époques mais aussi, selon les chercheurs en neurosciences (P. Buser notamment) ou en psychanalyse. Il semble donc possible d'envisager que des mécanismes du fonctionnement neuronal s'en rapprochent curieusement. Concernant les apprentissages par exemple, cela inclut ce qu'O. Houdé appelle l'inhibition positive. Cette résistance cognitive empêche la réponse première, spontanée d'advenir pour répondre *correctement*. Il n'est pas anodin de constater, avec ce chercheur notamment, qu'une situation (en l'occurrence expérimentale et calibrée mais cela peut se généraliser aux situations quotidiennes) puisse générer des « solutions impulsives [du] cerveau »¹. Mais cette tendance, qui naît très tôt dans le développement humain, a son pendant inverse : un « garde-fou » inhibiteur qui apparaît également très tôt.

Il semble, au regard de ce qui précède, que ce dernier puisse éventuellement trouver sa source dans des éléments inconscients mais aussi, des éléments de la subjectivité. Eléments qu'il faut pour l'heure envisager comme épars, interconnectés mais dont la logique reste encore à définir. Il existerait donc possiblement des inhibiteurs non conscients, qui entravent, de façon récurrente, les traitements de certaines informations. Il y aurait une « inhibition », voire des « empêchements de penser », voire même, peut-être, des forclusions de certaines informations ; c'est-à-dire la capacité à tenir à distance, *au cours du temps*, certains aspects de l'existence (notamment les plus déplaisants). C'est ici que se retrouve alors le refoulement comme socle de l'appareil psychique freudien : un mécanisme qui protège la conscience contre les effets impulsifs, incohérents et dérangeants de l'activité mentale.

Il convient enfin de ne pas négliger l'aspect inverse : en parallèle de cette *mécanique occlusive*, il en existe une autre qui, au contraire, facilite les mêmes accès à la conscience, raccourcit certaines prises de conscience, accélère certaines informations. Cet aspect-là semble moins polémique car il suppose une concordance entre les éléments de l'inconscients et ceux qui émergent à la conscience. Là où cette évidence se révèle insuffisante, c'est lorsque des éléments de l'inconscient viennent surprendre la conscience. On peut donc admettre que ce mécanisme facilitateur génère, une constance dans les réponses qui donne cette image unifiée d'un soi. Mais il faut reconnaître également qu'il induit inéluctablement le fait que cette image reste incomplète.

d/ Présences conscientes :

1. Effets de temps et faits de mémoires ?

¹ HOUDE O., *Apprendre à résister*, Le Pommier, Paris, 2014, p. 47.

Grâce à ce pas supplémentaire fait avec l'inhibition et la facilitation de la prise de conscience, la délicate question de la répartition des influences entre l'inconscient et la conscience peut désormais être abordée. Elle peut être résumée par trois positionnements.

Sur un plan cognitif, l'articulation entre inconscient cognitif et conscience reste encore à préciser, mais l'ensemble des travaux, précédemment présentés, orientent vers une primordialité de la conscience pour que se construise une logique des fonctionnements neuronaux. Elle est un aboutissement et une source, une synthèse tout en étant une réduction. De plus, elle s'avère indispensable pour construire une subjectivité unifiée.

Toujours dans cet aspect neuroscientifique, se dessinent d'autres conclusions dans lesquelles, c'est l'inconscient qui acquiert, puis conserve, une place importante dans cette organisation de la vie mentale. Certaines des théories générales du cerveau proposent de considérer l'inconscient comme une possible source des décisions prises par une personne, comme le possible lieu d'où les pensées et les actes s'amorcent. La conscience reste essentielle mais l'extrême rapidité des calculs inconscients fait dire à ces auteurs qu'il semble, visiblement, que l'inconscient conserve une part de responsabilité non négligeable dans la vie mentale, vie mentale que le sujet *croit* alors être consciente et volontaire.

Enfin, la psychanalyse propose, toujours dans le sillage de Freud, que la conscience ne soit « que » l'îlot perdu au milieu d'un océan d'inconscient. L'inconscient serait un système construit pouvant influencer la vie consciente, générer des comportements dont le sujet peut prendre conscience mais dont il ignorerait les causes. À le considérer ainsi, et sans que les précautions nécessaires soient prises aussi bien du côté des sciences cognitives que de la psychanalyse, une telle description pourrait amener à une représentation trop hâtive d'un « inconscient intelligent » voire de l'homoncule cité plus haut.

Les questions relatives aux mécanismes conscients et inconscients ont, jusqu'ici, été abordées par l'intermédiaire de la subjectivité, de la perception et de la prise de conscience (ou son inhibition). Les liens, les influences et même la chronologie de ces phénomènes peuvent donc être abordés. En effet, le préalable jusqu'à présent, était celui d'une construction cérébrale ou subjective « déjà présente ». Il convient donc d'en venir à la manière dont s'ancrent aussi bien les informations, que les réseaux qu'elles créent. Cela entraînera inévitablement sur la question des déterminismes et celle de la causalité, sachant que les points de vue divergent y compris au sein des deux approches.

Une partie des chercheurs en neurosciences n'admet pas qu'une information, un stimulus, une rencontre avec le monde extérieur puissent être conservés, de façon pérenne, dans le réseau neuronal, si ces derniers n'ont pas été traités consciemment. Ils conviennent qu'il puisse y avoir des modifications locales de groupement de neurones et ce, de façon inconsciente, mais pour qu'une information modifie durablement la structure cérébrale sur laquelle repose la subjectivité et ses avatars (actions, pensées), il faut que le traitement ait été conscient.

La frontière de la recherche se situerait donc, selon S. Dehaene : « Aux confins du subliminal et à l'entrée de l'espace conscient : la conscience est associée à un certain nombre d'opérations qui ont un rôle bien particulier. [Mais] les données qui s'accumulent posent un certain nombre de défis [...] : l'inhibition d'une réponse peut être modulée dans un certain nombre de cas par

des stimuli subliminaux, c'est la frontière de la recherche actuelle »¹. Mais pour autant, il s'oppose à un inconscient capable de prouesses dont la conscience aurait l'exclusivité : « la notion d'un inconscient qui serait intelligent, doté de pouvoir d'intention ou de désirs qui lui sont propres, l'idée que l'infantile est la source de tout l'inconscient, l'idée qu'un processus actif de refoulement qui renvoie vers le non conscient des idées qui seraient dangereuses ou qui demanderaient à être censurées, ces questions-là n'ont pas d'équivalent dans la psychologie contemporaine »². Il propose donc le terme de « non-conscient », terme que S. Dehaene préfère à celui, plus générique, *d'inconscient*.

Mais ce qu'il nomme aussi « inconscient cognitif », se limite inévitablement à un inconscient *de laboratoire* : les expériences menées sur l'inconscient cognitif imposent rapidement des limites. Au contraire de la psychanalyse, l'étude de cet inconscient ne permet pas d'ouvrir certaines hypothèses sur l'influence du codage cognitif inconscient sur le reste des fonctions cérébrales et au-delà, sur l'existence du sujet.

Ce que disent ces chercheurs c'est qu'une « représentation mentale inconsciente est incapable de donner naissance à un comportement intentionnel ou volontaire »³. Cela implique logiquement que les propositions de la psychanalyse ne sont pas possibles. Mais n'est pas prise ici en compte la dimension subjective de l'inconscient freudien : il est ici pris dans son acception générique « d'inconscient ». Et lorsque cette complexité est prise en compte, L. Naccache constate que l'inconscient, tel qu'il est décrit par Freud, ressemble à s'y méprendre à la conscience.

Par ailleurs, S. Dehaene précise que « nous ne pouvons pas raisonner à partir d'une intuition inconsciente » et, plus loin, « l'extraordinaire puissance de calcul de l'inconscient aboutit certes à des intuitions profondes, mais seul l'esprit conscient peut suivre une stratégie rationnelle pas à pas »⁴. Un déplacement s'opère vers cette *conscience intelligente* : « Si l'on commence ainsi à comprendre les opérations mentales les plus automatiques, l'un des défis de la psychologie reste d'élucider les mécanismes de leur contrôle conscient. Loin de constituer le dernier refuge de la subjectivité, la cognition consciente suit également des lois psychologiques universelles. La compétition entre deux objets de perception, la collision de deux opérations mentales ou le détournement de l'attention créent des conditions reproductibles où l'on peut, à volonté, faire apparaître ou disparaître la perception consciente. Les recherches actuelles délimitent le contour des opérations subliminales et les contrastent aux états corticaux globaux et synchronisés observés lors de la prise de conscience. Elles laissent ainsi entrevoir une modélisation neuronale objective des contenus subjectifs de la conscience ». Si elle ne reste qu'une « facette du traitement de l'information » qui fait partie d'un ensemble⁵, elle en est un élément central.

Il est légitime de se demander si les obligations qu'impose la démarche scientifique, à cause de l'objectivité de l'expérience, ne limitent pas la connaissance du processus inconscient dans toute sa complexité. Cela est d'autant plus évocateur maintenant qu'a largement été décrit ce

¹ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

² *Ibid.*

³ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 262.

⁴ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 154.

⁵ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

que la psychanalyse englobe sous le signifiant « inconscient » et les expériences scientifiques qui induisent des variables plus globales. Mais cet état de fait permet aussi d'ouvrir sur le nécessaire secours de la conscience pour l'inconscient cognitif. Elle devient le passage « obligé », d'après certains neuroscientifiques, pour qu'une perception perdure dans l'esprit du sujet, qu'une information s'inscrive dans la mémoire etc.

Cette position exclut donc de l'inconscient, quel qu'il soit (cognitif ou freudien), une série de mécanismes et les transfère vers la conscience, unique lieu, cérébralement parlant, capable de faire de telles opérations. Parmi ces opérations se trouvent celles qui constituent la subjectivité.

Dans un registre neuroscientifique toujours, les études suivent cette même logique mais ne semblent pas forcément mener aux mêmes conclusions. La position affichée de S. Dehaene est celle d'une objectivité sans faille de l'expérience, ne s'appuyant sur aucune intuition personnelle. Les auteurs qui suivent proposent une lecture certes scientifique de l'inconscient, mais surtout « en travail ». Ils élargissent alors le spectre des influences possibles de l'inconscient. Les travaux, décrits précédemment, sur le fonctionnement cérébral dans son ensemble témoignent d'une prise en compte bien plus en avant de l'inconscient, bien au-delà de l'inconscient de laboratoire dont l'objectivité n'est plus à démontrer, mais dont les effets restent de fait, limités. Ces propositions théoriques de certains scientifiques considèrent l'inconscient comme un système impliqué dans de nombreux aspects de la vie mentale, y compris ceux qui sont, chez leurs collègues, exclusivement conscients.

Curieusement, c'est chez celui qui a nommé ce nouvel inconscient « l'inconscient cognitif », que se trouve une définition supposant une certaine intelligence de ce dernier. J. F. Kihlstrom propose en effet que : « L'inconscient décrit par la psychologie récente est passablement différent de ce que Sigmund Freud et ses collègues psychanalystes avaient en tête à Vienne. Leur inconscient était scabreux ; il était rongé par la luxure et la colère ; il était hallucinatoire, primitif et irrationnel. L'inconscient de la psychologie contemporaine est plus doux et plus modéré, plus mesuré et plus rationnel, même s'il n'est pas complètement innocent »¹. D'un côté, les impasses scientifiques de l'inconscient freudien sont ici pointées ; d'un autre, l'inconscient cognitif est décrit comme ayant une certaine complexité et semble dépasser le cadre de celui décrit par S. Dehaene notamment. A noter également l'aspect rationnel de ce dernier. La rationalité ne serait plus l'apanage de la conscience.

A ces réflexions doivent être ajoutées celles de J.-D. Vincent, dont les positions peuvent être ici rappelées. Pour ce chercheur, « la conscience est extrêmement limitée », elle serait « une apparition », et l'auteur de conclure que ce sont « 95% de nos activités raisonnables qui sont inconscientes »². Ainsi, la conscience prend ici beaucoup moins d'importance que chez ceux qui en font le noyau central des systèmes cognitifs et le support essentiel de la subjectivité. Une autre nuance doit être ici soulignée : les activités « raisonnables » seraient inconscientes, contrairement à ce que proposent S. Dehaene et ses collègues. Autrement dit, dans cette acception, l'inconscient aurait bien plus de capacités et de compétences que ne le supposent les partisans d'un inconscient *exclusivement* cognitif. Il pourrait donc faire une grande part du

¹ Kihlstrom en 1992 cité par PERVIN, L. A., & JOHN, O. P. (2005). *La personnalité De la théorie à la recherche*. De Boeck.

² VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau, Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

travail mental, ce que suppose aussi les partisans d'une conscience omnisciente, mais ses prérogatives seraient étendues à d'autres aspects, raisonnables notamment, qui, au final, pourraient certainement relever de la subjectivité. Comme cela a été dit, J.-D. Vincent souligne d'ailleurs combien ses prises de positions à propos de la *psyché* « font bondir » ses collègues. Par ailleurs, P. Buser a déjà été cité pour son approche spécifique de l'inconscient. Il souligne que ce dernier « résiste à l'expérimentation » et qu'il est actuellement difficile pour les neurosciences de le cerner pleinement par ce biais-là. De fait, il suppose que l'étendue des possibilités de l'inconscient, même ancré dans un substrat cérébral dont il est un fervent défenseur, va bien au-delà de ce qu'en découvre la science actuellement. C'est dans cet état d'esprit qu'il voit le refoulement comme l'un des derniers concepts viables de la psychanalyse¹. Accompagné d'autres confrères tel que C. Debru, P. Buser remarque qu'à l'heure actuelle, les recherches vont dans le sens d'une influence inconsciente possiblement massive, voire d'une « volition inconsciente ». Et les auteurs de poser ainsi la question : « Pourquoi ne pas accepter notre inconscience des antécédents de notre volonté dans la mécanique mentale ? »². Le libre arbitre et la décision, deviennent alors des éléments de l'inconscient. M. S. Gazzaniga, comme cela a été décrit, abonde dans ce sens. Chez tous ces auteurs, les expériences ne montrent pas forcément un arrêt de l'influence inconsciente dès lors qu'apparaît la conscience. Au contraire, ils supposent une véritable participation de l'inconscient dans des domaines spontanément dévolus à la conscience. La subjectivité s'en trouve « scientifiquement » bouleversée puisqu'elle conserve une part d'inconscience : les choix ne seraient pas tous délibérés et conscients, les actions ne seraient pas toutes volontaires et réfléchies, et nos pensées, toutes construites et rationnelles. Le fonctionnement cérébral, car il s'agit bien de cela chez tous ces auteurs, conserverait une partie inconsciente, devant la conscience sur de nombreux domaines et ne donnant au sujet que *l'impression* d'avoir tout fait consciemment.

Cette approche concernant la conscience face à l'inconscient n'est certes pas celle de la psychanalyse. La première nuance vient de ce que la psychanalyse impose un « non-ancrage » biologique de l'inconscient. Ce qui n'est pas le cas dans les propositions présentées : les descriptions qui précèdent reposent toutes sur une considération profondément organique de l'inconscient. La seconde réside dans la dimension subjective de l'inconscient freudien. La position de la psychanalyse est clairement celle d'un inconscient porteur de la majeure partie de la subjectivité, désolidarisée du sujet de la connaissance (activité consciente). Les positions des neuroscientifiques sont d'ailleurs moins radicales à ce propos.

Il y a cependant quelques points de rapprochement entre neurosciences et psychanalyse. L'intérêt ne se situe pas seulement là où le reproche d'un « inconscient intelligent » est fait à la psychanalyse. En effet, il apparaît, plus subtilement, qu'elle propose une lecture spécifique de l'organisation entre conscience et inconscient. Si elle considère peu la conscience, elle ne l'oublie pas. Ce qu'elle envisage c'est qu'une représentation mentale inconsciente, prise dans un ensemble de réseaux mnésiques comme langagiers, est capable de donner naissance à un comportement intentionnel ou volontaire *même si* ce dernier n'est pas forcément conscientisé. Autrement dit, la cause de l'acte ainsi réalisé échappe à celui-là même qui le réalise. Il se peut aussi que la personne « ne se voit pas faire » consciemment, que l'acte passe inaperçu alors

¹ BUSER, P. *L'inconscient résiste à l'expérimentation*, La Recherche, n° 394, 2005, p. 61.

² *Ibid.* p. 162.

qu'il est conscient (tout comme la sensation du papier d'un livre sur les doigts reste inconsciente jusqu'à ce que l'on attire l'attention sur cette dernière).

Qu'une partie de la vie mentale soit organisée autour de la pensée consciente est un fait reconnu. Ce qu'ajoute la psychanalyse, non loin des neuroscientifiques cités plus haut, c'est que le registre inconscient peut influencer la vie consciente. L'inconscient, qu'il faut entendre comme l'ensemble des mécanismes opérant sous le seuil de conscience, serait donc un ensemble d'éléments effectuant des fonctions complexes et générant des effets sur la vie consciente. Cela est déjà vrai, dans une certaine mesure pour l'inconscient dit cognitif.

A cela s'ajoute, aussi bien en psychanalyse qu'en neurosciences, l'écart entre la prise de conscience de l'acte et la prise de conscience des raisons de l'acte. Des choses peuvent donc être faites ou pensées de façon consciente (le sujet prend conscience qu'il les fait) : ce sont leurs causes qui resteraient inconscientes. Il s'agit donc d'un nouveau « registre » d'actes ou de pensées. Ce ne sont pas les fonctionnements cognitivement inconscients du début à la fin de leur existence cérébrale. Ce ne sont pas non plus les pensées et agissements conscients, réfléchis, construits grâce à l'embrassement de l'activité du cerveau. Ce sont des agissements ou des pensées dont le sujet peut, dans une certaine mesure, prendre conscience mais dont les causes restent non conscientes. Ces actes génèrent souvent l'étrangeté déjà évoquée voire des symptômes, dont le sujet prend conscience mais dont il ignore les déterminismes qui les déclenchent.

Le travail que la psychanalyse, comme méthode thérapeutique, propose est un trajet pour trouver les liens entre les causes, restées inconscientes, et ses agissements possiblement conscientisés. *Ce travail de l'inconscient* est en partie conscient (travail de parole) mais échappe aussi en partie au sujet. Cela n'est pas sans évoqué l'incubation qui sera reprise plus loin. Aussi, il serait certainement trop bref de considérer que, du fait d'être le lieu des affects, des émotions et précisément d'un quelconque *irrationnel*, l'inconscient freudien est précisément ce que la conscience n'est pas. La proposition est plutôt d'envisager que certains aspects de la vie mentale ne peuvent se penser rationnellement et consciemment, sans en passer par une recherche de causes qui se situeraient dans l'inconscient. Autrement dit, que le travail conscient n'est pas suffisant à expliquer les « stratégies » que le sujet met lui-même, et *pour* lui-même, en place. C'est d'ailleurs cela qui pourrait expliquer l'aspect « irrationnel », mais conscientisé, de certains actes ou pensées. Or cette position n'est pas si éloignée de certaines conclusions, déjà évoquées, des neurosciences.

Il devient alors difficile de comprendre où commence l'un et où finit l'autre. Ainsi, considérés, l'inconscient, la conscience et la métacognition n'offrent qu'une tautologie. Certaines approches misent tout sur l'inconscient, d'autres sur la conscience d'autres enfin, proposent une position intermédiaire. Mais la rencontre dialectique de ces différentes lectures de mêmes phénomènes ouvre à quelques remarques didactiques.

Là où l'affrontement prend alors sa véritable épaisseur se situe sur l'organisation possiblement « intelligente » et autonome de l'inconscient tel que Freud l'envisage. Ce que la psychanalyse suppose, c'est que le fonctionnement de l'inconscient génère une *logique* propre au sujet. Par logique, il faut donc y entendre un agencement qui s'est organisé selon les aléas et les rencontres, s'est consolidé par endroit tout comme le propose la réentrée, qui s'est associé plus ou moins aléatoirement comme le propose la réorganisation des traces. Il n'est nullement question d'un fonctionnement réfléchissant par lui-même. En revanche, cela ne l'empêche pas

d'avoir des effets et de s'élaborer parfois à l'insu du sujet. Cette conception n'est pas très éloignée de celle de J.-D. Vincent. Dans une certaine mesure, se retrouvent ici aussi les propositions de P. Buser ou M. S. Gazzaniga : une activité inconsciente engendre un choix, une action, une pensée que l'on croit conscient mais qui initialement ne l'était pas. L'inconscient n'est pour autant pas dit, dans ces approches, « intelligent ».

La psychanalyse n'exclut pas le travail réflexif, conscient dans lequel une pensée logique et rationnelle se construit. Elle y ajoute que certaines de ces activités conscientes restent *inconscientes* car la *cause* n'est pas conscientisée. Alors qu'en neurosciences, la conscience est l'étape qui suit *parfois* l'inconscient. Ce qui devient conscient est « su ». Dès lors, ce n'est plus inconscient. Mais la nuance qu'apporte la psychanalyse est que ce qui est « su », c'est l'acte, la pensée, mais ce qui reste « insu », c'est la cause. Cela ne vaut bien entendu pas pour toutes les actions ou pensées conscientes. Or, la phrase de S. Dehaene, bien qu'elle renvoie à l'inconscient cognitif, abonde en ce sens : « nous n'avons jamais vraiment accès aux tréfonds de notre être. Nous restons dans l'ignorance des vraies raisons, inconscientes de nos comportements, et cela nous empêche de les prédire, dès que nous sortons de la routine des activités quotidiennes. La devise grecque : "Connais-toi toi-même" lorsqu'elle s'applique aux détails de nos actes, n'est qu'un idéal inaccessible »¹.

Le point de jonction se situe alors en deux lieux :

- celui de la cause inconsciente,
- celui de l'impossibilité à prévoir un comportement tant la cause de celui-ci est inaccessible.

De plus, il n'y a pas de désaccord sur le fait que la subjectivité participe à complexifier ce schéma : neurosciences et psychanalyse conviennent que savoir *qui* l'on est comme sujet, n'est pas une possibilité intégralement réalisable. Il y a, dans les deux théories, la prise en compte d'un point de butée qui empêche un savoir total sur soi, et rend impossible la prédiction parfaite, universelle et reproductible de comportements autres que les automatismes du corps ou du cerveau.

L'inconscient devient alors une limite à la connaissance consciente de soi. La différence intervient donc, chez certains neuroscientifiques mais pas tous, dans l'emprise de l'inconscient sur cette connaissance. Le hiatus tient dans ce qu'il faudrait plutôt nommer « l'aperçu » et donc conscient d'une part, et d'autre part, le « su » (un savoir sur la cause) qui resterait inconscient et donc « insu ». En effet, ce n'est pas parce que le sujet prend conscience de ses actes qu'il peut en expliquer la raison.

Le pas franchi par la psychanalyse c'est que la raison de son acte « parle » de lui, est un élément de sa subjectivité. A ce titre, le hiatus se réduit car au regard de ce que P. Buser, J.-D. Vincent, M. S. Gazzaniga ou même S. Dehaene avancent, il apparaît possible que la subjectivité, ou l'impression d'en avoir une, puisse trouver sa source dans l'inconscient : que la conscience permette un sentiment d'unification de cette même subjectivité n'est pas interdit. Ce qui doit être nuancé, c'est qu'elle soit la fabrique, la réserve *et* la source de la subjectivité. Les particularités, déjà décrites, de la conscience rendent, en effet, difficile une telle omniprésence de la conscience. L'organisation cérébrale semble, en effet, confirmer cet écart entre la prise de conscience par le sujet de certains de ses actes et leurs causes, causes qui donneraient au sujet un savoir sur lui-même, autrement dit, une subjectivité.

¹ DEHEANE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 160.

Il convient alors de réfléchir à cette organisation inconsciente qui, à défaut, d'être intelligente semble douée d'une capacité sinon de penser, du moins d'organiser, associer, retoucher, stocker etc. Ainsi, envisagé, l'inconscient n'est pas un homoncule, mais il redevient un ensemble de phénomènes entourant le travail conscient ; à ceci près désormais que ces phénomènes peuvent être complexes, subtils et subjectifs. Ce que S. Dehaene, décrivant les positions de Spinoza, reprend : « notre conscience est encadrée par des phénomènes non-conscients »¹.

A ce titre, la mémoire offre la possibilité de reprendre non seulement :

- le fait qu'il y ait, dans le cerveau, un système déjà présent et qui conserve les éléments de la subjectivité (souvenirs, expériences passées, connaissances spécifiques etc.),
- le fait que ce système peut être inconscient *et* conscient, de façon alternative mais pas forcément complète (toutes les informations ne peuvent être présentes et exploitables *en même temps*),
- le fait que ce système puisse participer à l'élaboration d'une pensée ou d'un acte, sa prise de conscience, sa facilitation ou son inhibition,
- et le fait que de ce système peut alors se déduire une cause qui initialement n'était pas consciente.

A cette dernière peut y être adossé celui de temps, mais ce concept sera davantage exploité à propos de la causalité.

Ce concept a déjà pris toute son ampleur sans pour autant être nommé à chaque fois. En effet, la mémoire définie au début de ce travail, se retrouve dans l'apport de F. Ansermet et P. Magistretti quant aux traces et leurs réorganisations, mais aussi les travaux d'Edelman avec la réentrée (et donc ce qui est conservé et consolidé dans les réseaux neuronaux), l'espace neuronal global de S. Dehaene, J.-P. Changeux et L. Naccache, la référence au « passé » chez A. Berthoz pour penser et prédire ou les propositions de M. S. Gazzaniga quant à la présence, dans le cerveau, d'un interprète en lien avec les expériences passées et les circuits moraux. C'est une dimension cérébrale, comme subjective, présente dans quasiment toutes les constructions théoriques et visiblement nécessaire à la solidité de ces édifices.

Il ne s'agit pas ici, comme pour la perception ou la prise de conscience de s'interroger sur la dimension consciente ou inconsciente. Il s'agit davantage d'en déduire l'architecture de l'inconscient comme un système pouvant articuler des émergences conscientes *depuis* l'inconscient. Elle peut alimenter la réflexion sur l'inconscient comme hébergeur d'une part non négligeable de la subjectivité, mais elle ne peut à elle seule, expliquer la subjectivité. Ce serait oublier le travail de Lacan sur le langage et limiter la subjectivité à un amoncellement de souvenirs accumulés.

La mémoire se présente avant tout comme un ensemble de traces parfois liées entre elles, formant des réseaux, qui peuvent se réassocier au gré des expériences conscientes mais n'opérant pas sans cesse au niveau conscient. Des associations peuvent alors se faire, et le fonctionnement cérébral témoigne de ce voyage « de proche en proche » dont est capable l'esprit humain. Les sauts peuvent se faire grâce à des liens logiques, sémantiques, émotionnels,

¹ DEHAENE S. *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

historiques etc. La richesse des associations possibles est immense. Il faut ajouter à cette dernière, la richesse des réassociations proposées par F. Ansermet et P. Magistretti. Tout un ensemble de traces peut rester inconscient et ce, pendant un temps parfois très long.

Cette conservation relève de l'inconscient : le sujet n'a pas, sans cesse, dans sa conscience, l'intégralité de ce que les mémoires conservent. La structure cérébrale ne permet pas cette prouesse. Si certains cas particuliers, notamment le syndrome dit d'Asperger, soulignent qu'il est parfois possible qu'il en soit ainsi, cela se fait au détriment d'autres registres de la cognition, comme du lien social. Cela étant, dans cette acception « associative » des mémoires, l'inconscient prend alors une dimension particulière. Il n'existe pas de « mémoire subjective » ou « de la subjectivité ». La mémoire autobiographique ne suffit pas à « parler de soi ». Elle alimente cette capacité mais ne la recouvre pas. Selon Edelman cependant, elle dépend de ce qu'il nomme « conscience d'ordre supérieur » : il faut un certain degré d'organisation cérébrale pour que, contrairement aux animaux, puissent être simultanément convoqués les « concepts explicites du soi, du passé et du futur »¹.

Ce réseau d'associations de traces mnésiques reste donc organisé : les liens qui se font de proche en proche, dans la conscience, montrent que ces derniers préexistent dans l'inconscient. Même si cette organisation est singulière à chaque être humain, les réseaux mnésiques sont organisés selon des logiques universelles et maintenues inconscientes. D'ailleurs, le fait de solliciter consciemment un souvenir ne réorganise pas d'emblée, systématiquement et durablement ce réseau, mais cela nécessite les trois concepts amenés entre autres, par Edelman. L'étude des apprentissages le montre : il faut parfois une « insistance » pour que se réorganise ce réseau mnésique qui redevient inconscient une fois la tâche effectuée.

L'ensemble apparaît donc comme stable et pérenne, tout en étant diversifiable (une même évocation peut engendrer divers souvenirs, le trajet ne sera pas toujours identique) et modifiable (certains aspects peuvent rester intacts mais globalement, les réassociations, la rencontre constante avec le monde extérieur et la contingence changent sans cesse la structure du réseau). Quant à l'émergence d'une pensée consciente, elle peut être ramifiée à tout un ensemble d'autres traces mnésiques. Cela se vérifie dans le travail d'association (possiblement libre) : un souvenir en appelle un autre, un mot en évoque un autre etc. le tout pouvant, du reste, solliciter des groupes de neurones anatomiquement très éloignés.

La proposition de la psychanalyse, c'est que ces réseaux mnésiques, bien qu'ils soient principalement inconscients, soient actifs : c'est-à-dire ayant une influence sur la vie mentale. Or, elle suppose que cette influence puisse être opérante, y compris lorsque le sujet n'en a pas conscience. Il ne s'agit pas d'une « volition » de l'inconscient mais d'une activité inductive qui échappe à la conscience.

Elle n'est cependant pas totalement autonome : certains souvenirs peuvent être « dormants », autrement dit, stockés mais inactifs. Ce qui est envisageable c'est que ces derniers deviennent actifs dès lors qu'ils s'inscrivent dans le réseau nécessaire à la pensée consciente. Ainsi, sans que la trace soit convoquée consciemment, du fait d'être « à proximité » de l'activité consciente, du fait d'être éventuellement utile à l'espace de travail global, elle peut avoir une influence. Comme à l'accoutumée, la psychanalyse va plus loin : pour un certain registre de traces, cette influence pourrait se faire sans aucune sollicitation du système cérébral conscient. Les traumatismes par exemple, stockés dans la mémoire de façon précise et immuable

¹ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 100.

pourraient agir sur la vie mentale du sujet alors même qu'aucune sollicitation extérieure, interne ou consciente n'ait généré d'associations. Cela renverrait davantage à l'activité incessante du cerveau dans laquelle le traumatisme trouverait à s'exprimer, se ramifier et avoir un effet.

Il est donc important de souligner ici un aspect scientifiquement admis : le cerveau ne cesse jamais de fonctionner, sauf dans les situations dramatiques de « mort cérébrale ». Peut-on alors gager sur l'impossibilité qu'une trace laissée par un traumatisme ne vienne faire un effet alors qu'aucune raison ne l'y a invitée ? Se peut-il plus simplement qu'étant donné le fonctionnement cérébral, la complexité et le nombre des opérations cognitivement inconscientes, cette raison soit plus simplement indétectable parmi la masse d'informations ?

Il ne s'agit donc pas d'un inconscient intelligent qui décide de ce qui va être activé ; mais plus humblement d'un inconscient qui active des réseaux au gré du hasard, de l'activité consciente, des rencontres avec le monde extérieur et de la perpétuelle mélodie secrète de la vie mentale intérieure.

Cet aspect est d'ailleurs ténu, il y a deux sources d'activation : l'extérieur et l'interne. L'un et l'autre sont de possibles supports pour les réseaux de mémoires qu'il faut solliciter dans toutes leurs complexités : il s'agit aussi bien de la mémoire autobiographique que sémantique qu'épisodique que sensorielle (comme une madeleine). La mémoire de travail compilant chacune de informations. Un stimulus (au sens large) comme l'activité incessante du cerveau peut donc générer tout une chaîne d'associations qui relève de l'expérience passée du sujet, mais aussi du langage, de ses apprentissages, de ses émotions ou encore, pour certains, de l'anticipation. La conscience traite ce « fil » au cours du temps, l'inconscient semble pouvoir conserver et ramifier ce fil, notamment grâce à un passage par la conscience mais pas uniquement (cf. F. Ansermet et P. Magistretti). Seuls quelques-uns de ces fils accèdent à l'architecture consciente, c'est le goulot d'étranglement spécifique à la conscience.

En prenant appui sur la mémoire, il est donc possible de considérer l'inconscient freudien non comme un *deus in machina*, mais bien comme un ensemble de traces mnésiques propre à chacun (et donc véritable ciment de la singularité), impossibles à convoquer conjointement du fait de l'étroitesse de la conscience, parfois complexes à évoquer consciemment du fait de freins (allant de l'inhibition de la prise de conscience au refoulement), mais liées entre elles, actives dans une certaine mesure et à certains moments, et pouvant renfermer les causes de certains agissements. L'inconscient peut alors être pensé comme un système où s'associent les traces mnésiques pour former des réseaux stables dans le temps, et faits de différentes mémoires. L'activation de l'une d'elle génère une sollicitation plus globale de différents réseaux. Par ailleurs, ce système, puisqu'il est présent à l'émergence de la pensée consciente (ou pour ainsi dire, dans l'espace de travail global) peut participer à la sélection de certaines réponses en induisant certaines plutôt que d'autres.

L'inconscient n'est donc pas pensant et intelligent avec un commandement central, ou dit autrement, un Autre de l'Autre. En revanche, il faut reconnaître que « ça pense » dans le sens où ça ne s'arrête jamais ; « ça élucubre » dans le sens où les associations ne sont pas inactives, elles se lient entre elles, se défont, selon des logiques parfois explicites parfois contingentes ; et il faut reconnaître que « ce sont des pensées dit-on », car elles participent visiblement à l'activité métacognitive dans laquelle les pensées sont souvent « parquées ».

L'activité « par défaut » du cerveau semble se rattacher à ce fonctionnement de la mémoire. Que dans ce moment où l'on demande au sujet de ne penser à rien, il y ait une pensée consciente

est une évidence. Néanmoins, les divagations de cette pensée consciente évoquent cette architecture inconsciente où traces mnésiques et (ré)associations forment un ensemble sur lequel vogue la conscience. Les élucubrations de cette pensée consciente alimentant certainement celles de l'inconscient et ainsi de suite dans l'impossible inactivité cérébrale. Est-il dès lors nécessaire que les pensées soient construites, rationnelles, organisées pour avoir le *droit* d'être ainsi nommées ? Il paraît désormais possible d'admettre, avec les neuroscientifiques notamment, qu'il y a une masse de chose que la pensée consciente n'est pas. S. Dehaene ajoute plusieurs éléments à cette activité cérébrale constante : « allongé en silence dans le noir, tandis que nous nous reposons "sans penser à rien", notre cerveau produit constamment des configurations changeantes d'activités neuronales ». Il poursuit ensuite sur le fonctionnement du cerveau chez l'humain : « Les images d'activités cérébrales "au repos" [...] montrent que, loin de se taire, le cortex est parcouru d'incessantes fluctuations d'activités. De vastes réseaux d'aires corticales, distribués dans les deux hémisphères, s'activent spontanément dans tout le cerveau. Certains correspondent aux réseaux évoqués par un stimulus externe. Il existe, par exemple, un circuit des aires du langage qui s'active dès que nous entendons une phrase dans notre langue, mais qui décharge également spontanément lorsque nous nous reposons dans le noir- en plein accord avec l'idée d'un "langage intérieur"»¹ et celle d'une activité associative incessante, englobant aussi bien le langage que les traces mnésiques ou que la perception (y compris en l'absence de stimuli externes).

A l'instar de Lacan, S. Dehaene convoque Spinoza pour signifier que, contrairement à Descartes qui supposait que « les plus hauts niveaux de notre pensée sont libérés de ces actions mécaniques », il est possible de supposer « qu'au plus haut niveau de notre appareil cognitif, nous ne sommes pas conscients des causes de nos actions cognitives et que nous sommes quelque part entre la mécanique du corps et le déterminisme non conscients des causes de nos actions »². Il le cite : « Telle est cette liberté humaine que tous les hommes se vantent d'avoir et qui consiste en cela seul que les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent. C'est ainsi qu'un enfant croit désirer librement le lait, et un jeune garçon irrité vouloir se venger s'il est irrité, mais fuir s'il est craintif. Un ivrogne croit dire par une décision libre ce qu'ensuite il aurait voulu taire. De même un dément, un bavard, et de nombreux cas de ce genre croient agir par une libre décision de leur esprit, et non pas portés par une impulsion »³.

Pour neurosciences et psychanalyse, il est entendu que certaines actions sont mécaniques. De même, pour l'une et l'autre, il est évident que ces dernières ont des causes inconscientes : le corps agit de façon mécanique. Cela étant, les connaissances académiques stockées dans la mémoire sémantique peuvent être convoquées consciemment pour donner une explication à cette mécanique non consciente et rendre la cause consciente (je respire car mon corps a besoin d'oxygène etc.).

Cela devient plus complexe avec les actions « non prises dans la mécanique du corps ». De la position de Spinoza, différentes lectures ont été proposées. D'aucuns ont accentué le trait inconscient en en faisant le lieu de la subjectivité, et en y logeant aussi les désirs qui deviennent

¹ DEHEANE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 257.

² S. DEHEANE in *L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales*, Paris, version numérique du cours donné au Collège de France, 2009. Cours du 13/01/2009 intitulé « *L'inconscient cognitif : une introduction historique et critique* ».

³ SPINOZA B., « Lettre à Schuller » in *Correspondances*, 1674.

les supports inconscients des actes et des pensées. D'autres y ont vu une cause inaccessible du fait d'être à la jonction entre le corps et la subjectivité. D'autres encore pourraient y lire que la cause devient un effet du fonctionnement cérébral dont l'introspection ne peut saisir l'intégralité.

Puisqu'il est entendu que la mécanique des actions du corps est non consciente, la question devient alors : les actions qui ne sont pas mécaniques peuvent-elles dépendre de causes intégralement inconscientes ? Et ces causes, si elles sont inscrites dans des réseaux mnésiques, et plus largement neuronaux associés les uns aux autres, sont-elles possiblement subjectives ? Enfin, l'inconscient ainsi considéré, peut-il être « d'origine inconsciente » ?

2. L'inconscient le devient-il *après-coup* ?

Les premières considérations sur l'imagerie médicale ont permis de décrire, dans le détail, une partie des processus chimiques et physiques en jeu dans le fonctionnement cérébral. Cette description ne tendait pas seulement vers un éclaircissement des « corrélats neuronaux objectifs de processus subjectifs » déjà évoqués plus haut. Elle permet également, maintenant qu'elle s'inscrit en lien avec les connaissances décrites sur le *temps*, de poser quelques éléments de l'organisation globale du cerveau.

En effet, ainsi considérées comme des phénomènes physiques, les modifications neuronales repérables en imagerie doivent donc dépendre des lois fondamentales que la physique impose. Il faut considérer que puisqu'il est un axiome scientifiquement prouvé par l'existence de l'antimatière, le principe de causalité, qui interdit qu'un effet agisse sur sa cause (que le temps soit cyclique), s'applique au fonctionnement cérébral. Ce principe *contraint* les événements à venir dans le cerveau.

Convoquer ainsi le principe de causalité permet de réfléchir à la logique dans laquelle se meuvent tous les aspects qui précèdent. Si la perception, comme l'activité cérébrale par défaut, sont des éléments déclencheurs d'un cheminement cérébral ; si le tri, la sélection, l'amplification ou l'inhibition sont des mécanismes essentiels à la construction d'une pensée ou d'une action ; si le fait que la mémoire soit un réseau « toujours déjà là » sollicité sans cesse comme référentiel dans ces mécanismes ; et si, dans chacun de ces éléments, peut se deviner un lecture spécifique de la subjectivité, il convient de se demander comment tout ceci s'organise chronologiquement mais surtout logiquement.

Il devient alors possible de s'interroger sur la chaîne d'événements qui mène à un acte, une parole ou quelconque expression qui, éventuellement, soutiendrait une subjectivité. Une partie de ce déroulé peut être résumé par le schéma béhavioriste, dont il est clair qu'il est aujourd'hui insuffisant : une perception déclenche des traitements spécifiques pour chaque détail de l'information, des sous-ensembles se forment afin de créer une vision plus globale de l'information donnant accès non seulement à une dénomination mais aussi aux expériences passées, l'ensemble est ensuite amplifié afin que chaque élément de l'information puisse être échangé, associé etc. Le tout accède enfin à la conscience où l'information va alors pouvoir être pleinement travaillée, « pensée », modifiée et stockée, redevenant, cela a été dit, inconsciente jusqu'à sa prochaine activation.

Ce cheminement peut être, sans difficultés, suivi par les chercheurs avec l'aide de l'imagerie cérébrale. Bien entendu, ils en ignorent encore toutes les subtilités, voire parfois les grandes

lignes. Cela étant, ils savent que ce déroulement se fait selon une certaine logique physique et selon un certain schéma reproductible et descriptible. Il n'y a donc pas de rupture du principe de causalité : chaque événement se produit selon un certain ordre logique *dans le temps*, l'événement étant la cause du suivant. Ainsi, cérébralement, le principe de causalité permet d'admettre un certain ordre dans l'apparition des phénomènes. Il offre une certaine stabilité à la logique biologique du cerveau et permet aussi d'admettre qu'il ne peut y avoir un événement physiologique qui transforme sa propre cause (compromettant ainsi sa propre apparition).

Mais dès lors que l'on admet qu'il y a une vie interne plus difficilement soumise à la physique du monde, que dire de la causalité ? Si les théories générales du cerveau prennent soin de relier l'organe à la subjectivité, cette dernière est-elle soumise à ce même principe ? Et enfin, si la cause est subjective, peut-elle alors avoir des effets *physiques* qui, à terme, modifieront cette même subjectivité ? Les temps logiques de Lacan répondent qu'il n'y a pas d'organisation préconçue dès lors que l'on parle de sujet. Cela suppose que le principe de causalité ne peut s'appliquer à l'immatérialité de la subjectivité. L'individu biologique y serait donc possiblement soumis, pas le sujet qui en émerge. De plus, en psychanalyse, la cause peut être non seulement subjective mais aussi inconsciente.

Il faut donc reconnaître que le contenu de la pensée n'a aucune raison d'être soumis à ce principe. Que l'accès à la conscience de ce contenu suive une logique physique est entendu. Que ces contenus dépendent de ce que le sujet rencontre, apprend, stocke *au cours du temps* est aussi une évidence. Mais neurosciences et psychanalyse s'entendent sur le fait que la création mentale *qu'est* ce contenu, n'a que peu de liens avec cette logique physique : un sujet peut tout à fait penser et même croire que ce qu'il pense au présent peut modifier la réalité passée et future. La pensée magique est un exemple clinique parmi d'autres où l'invention subjective ignore totalement la réalité objective et ce, en pleine conscience et sans lésions, ni limitation des efficiences cognitives : un sujet va *penser* qu'en réalisant tel ou tel acte, en s'obligeant à penser à telle ou telle chose, il va pouvoir *rétroactivement* empêcher un événement, dont il a été (ou pas) le spectateur, de se réaliser. A ce titre, la pensée rompt avec le principe de causalité confirmant de fait, que les contenus de pensée ne sont pas des objets soumis invariablement aux lois de la physique.

Néanmoins, s'il se peut que la vie mentale échappe à ce principe de causalité, l'organisation et la structuration du sujet se font également selon une certaine logique *causale* : l'enfant, dans son développement, connaît différents stades et selon un certain ordre. Pour la psychanalyse, qui a établi cette logique temporelle, il y a un lien entre les franchissements de ces stades, certains fonctionnements selon les âges, certaines persistances des symptômes selon la structuration de la vie dite « psychique ». Ainsi, bien que les stades ne suffisent pas à expliquer tous les symptômes, il y a donc aussi, dans cette approche, la supposition que des causes déclenchent des effets et que cela se fait selon une certaine logique. Ainsi, le principe de causalité n'est pas remis en question dans les deux approches, il est même un support pour la solidité et la stabilité de la construction théorique.

Il est donc entendu qu'une information consciente puisse par la suite devenir inconsciente. Cela est une évidence qui, bien que depuis longtemps constatée, est désormais « scientifique ». Que cette dernière participe aux différentes prises de conscience semble également plausible si l'on considère qu'il faut mobiliser, pour qu'une information arrive à la conscience, un ensemble d'éléments qui lui, ne sera pas intégralement accessible à la conscience (tout « ce que la pensée

[consciente] n'est pas »). Il faut donc maintenant s'entendre sur ce qui passe par l'inconscient et est conservé *en dehors* de la conscience : il semble qu'une masse d'éléments disparaisse du fonctionnement neuronal sans laisser de traces ; il semble aussi que certaines traces puissent définitivement disparaître, cela concerne l'oubli ; d'autres ne peuvent plus être amenées à la conscience, il s'agit alors d'un défaut (lésionnel ou possiblement subjectif) de prise de conscience ou une impossibilité à convoquer l'information consciemment. Les raisons de cet arrêt, cela a été vu, sont l'un des points d'achoppement entre neurosciences et psychanalyse : il apparaît qu'elles puissent être subjectives, autrement dit, spécifiques à la personne, non lésionnelles. L'intérêt est ici d'y ajouter la dimension causale.

Dans une perspective causale, plusieurs sources peuvent être convoquées dès lors que l'on considère qu'un acte ou une pensée est le fruit d'une mobilisation de différents facteurs, parmi lesquels la perception, la mémoire (passé et futur), l'inhibition ou la facilitation (elles aussi possiblement causales), la sélection etc. jusqu'à la subjectivité. Cela a été dit, il est difficile d'inscrire cette dernière dans une loi fondamentale de la physique. Mais c'est pourtant un enjeu de la recherche scientifique actuelle que de faire concorder les liens qu'elle suppose entre le cerveau, comme organe soumis aux lois de la physique, et l'esprit, comme une conséquence de cette activité cérébrale. Comme cela a été dit : il faut différencier les mécanismes qui régissent l'inconscient et la conscience, des *contenus* de ces deux instances.

Encore une fois, la question se pose ici sur la dimension inconsciente de la cause. Et par corollaire, s'y ajoute la dimension subjective de cette même cause. Concernant la seconde, les neurosciences ne semblent pas contre la possibilité que la causalité d'une action puisse être subjective. Certains, cela a été vu, sont même prêts à repérer le point de départ de cette action *dans* l'inconscient. La proximité avec la psychanalyse devient alors plus marquée. Cela étant, la conscience reste ce spectre planant sur la subjectivité.

Edelman propose par exemple que la possibilité de faire le lien entre deux événements (cause/effet) relève précisément d'une activité consciente supérieure. Il prolonge sa proposition en considérant que l'on peut y voir l'apparition d'un soi : « l'étroite relation de déclenchement entre C' et C implique nécessairement une expérience à la première personne »¹. Ainsi, la capacité à faire des liens entre deux événements et à s'en expliquer la relation causale serait l'apanage de la conscience *et* l'indice d'un soi. Il considère que cette possibilité, chez les êtres humains, ne peut être le fruit du travail d'un « homonculoïde ». Il ajoute que « pour permettre la mesure des conséquences causales, ces aptitudes exigeraient aussi une connaissance plus ou moins complète de l'histoire passé des valeurs-catégories de chaque individu » et que ce travail ne pourrait être mené « à bien par un ordinateur, quelle que soit sa puissance »². Enfin, malgré ce qui a été dit sur la formidable capacité de calcul de l'inconscient cognitif, il pense que l'Evolution n'a pas « pu assurer [des] aptitudes [comme celles d'une] synthèse mathématique extraordinairement rapide de l'état immédiat du noyau de l'individu et un moyen de connecter cette synthèse d'événements extraordinairement complexes aux événements ultérieurs du noyau ». La conscience devient donc, par sa capacité à repérer les liens causaux, le support de la subjectivité et la seule capable de les expliciter.

Mais cela n'entre pas en contradiction avec ce qui précède et ce que la psychanalyse enseigne : les liens causaux ne deviennent conscients que lorsque le sujet les établit. Ils peuvent cependant

¹ EDELMAN G.-M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, 2004, p. 108.

² *Ibid.*, p. 109.

préexister à cette prise de conscience. L'inconscient ne forge pas *nécessairement* la causalité, en revanche, il la conserve et au regard du fonctionnement des différentes mémoires, il semble possible que des associations se fassent sans qu'il faille obligatoirement la présence de la conscience. Cette dernière devient essentielle lorsqu'il s'agit de retrouver ces liens : ceux-ci peuvent se faire par l'expérience consciente, mais ils peuvent aussi se faire sans que le sujet ne prenne conscience de ces liens en formation (les réassociations de traces sont un exemple de liens causaux partiellement ou intégralement inconscients).

Si l'évocation de la causalité ou de sa découverte semble unanimement relever de la conscience, la causalité elle-même peut donc être inconsciente : le lien entre C' et C peut se construire sous le seuil de conscience, mais surtout, il peut être conservé sous ce même seuil. Le lien existe donc entre cause et effet, mais la conscience qu'en a le sujet reste incomplète ou inexistante. Cela a été largement vu : ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de prise de conscience que les mécanismes sous-jacents n'existent pas. En l'occurrence, le fait qu'il n'y ait pas de prise de conscience de la cause n'empêche pas l'existence des liens avec l'effet. De plus, il faut garder à l'esprit que l'établissement de liens n'est pas immédiat, il demande un travail conscient et possiblement inconscient (notamment avec l'incubation dont il sera question plus tard). Il semble que ce « travail » soit donc nécessaire au moment de l'encodage comme de la restitution voire de la redécouverte.

Le travail sur la mémoire tentait de rendre compte du stockage d'éléments *dans* l'inconscient. Se rajoute ici la dimension causale. En effet, la métaphore de Pompéi illustre pour Freud la possibilité qu'une cause reste immuable et immobile dans le temps. Selon la psychanalyse, il y aurait donc des éléments causaux qui pourraient rester inconscients pendant des périodes longues et générer des effets de façon tout aussi longue. Il se pourrait également que les effets de cet événement s'activent soudainement en présence d'une situation qui crée une association avec ces éléments restés inconscients jusque-là. Le patient ne faisant pas le lien entre l'apparition du phénomène et la cause initiale, déjà présente mais non consciente et non « liée » à ses effets. Une telle architecture démontrerait que l'inconscient serait capable de conserver, *au cours du temps*, des éléments causaux qui agissent pourtant dans le présent, ou sont capables de rester latents jusqu'à l'exhumation fortuite de la cause. Concernant la façon dont le lien ne s'établit pas *dans* la conscience du sujet, le travail sur les mécanismes d'inhibition de la prise de conscience visait précisément à en apporter un éclairage.

Pour autant, il ne s'agit pas simplement de trouver la cause : l'idée que la conscience peut parvenir à une évocation d'éléments conservés dans la mémoire a été vue. Cela étant, il semble nécessaire d'ajouter à ce constat que la conscience ne peut avoir accès à l'ensemble des éléments conservés en mémoire, même sur un seul élément. L'évocation de ces « souvenirs » serait donc partielle. A ce titre, l'inconscient conserverait donc la mémoire *véritable* de ce qui est clairement une construction possiblement complexe. La cause pourrait donc être évoquée sans que le lien ne se fasse consciemment avec les effets. Cette idée avancée par la psychanalyse est particulièrement intéressante car elle suppose que le fait de prendre conscience des effets (actes, pensées ou symptômes) est déjà une première gageure. En trouver la cause est aussi une certaine forme d'effort. Mais établir le lien entre les deux et ce, de façon consciente, n'est pas non plus une évidence.

A ce propos, la source inconsciente de la causalité des actes et des pensées est un thème déjà repris par les théories générales du cerveau. M. S. Gazzaniga rappelle que « nos actions sont

effectuées, terminées, achevées, avant que notre cerveau n'en soit conscient. Notre système interprète de l'hémisphère gauche fait reculer dans le temps, la sensation de conscience pour rendre compte de la cause de l'action. L'interprète demande et répond toujours à la question pourquoi »¹ et plus loin, « la prise de conscience demande du temps, mais elle arrive après que le travail est fait »². Toutes ces remarques vont donc dans le sens d'une cause pouvant être inconsciente, pouvant générer des actions conscientes dont le sujet ignore la cause mais aussi, la possibilité pour ce dernier, par un travail conscient et *de l'inconscient*, de refaire du lien entre ce qu'il constate consciemment et la raison qu'il ignore car restée inconsciente jusque-là. Que l'intégralité des causes qui composent un acte soient inaccessible est aussi un point de jonction. Mais reste la question de la nécessité de la conscience : peut-on *logiquement* envisager des constructions subjectives uniquement inconscientes ? La causalité, associée aux concepts travaillés plus haut, semble pouvoir répondre.

Si l'on accorde aux neurosciences que ce qui reste ancré dans l'inconscient, vient, dans l'après coup, d'une vie consciente même brève, anecdotique, il faut reconnaître à la psychanalyse qu'elle en repère pleinement les ramifications et les effets possibles. Selon les mécanismes évoqués à propos de la mémoire et du caractère inconscient de cette dernière, l'inconscient semble pouvoir conserver les causes des actes et pensées du sujet sans que ce dernier n'y ait accès spontanément. Selon les remarques faites précédemment à propos des différents facteurs nécessaires à la prise de conscience et maintenant celles à propos de la causalité, l'inconscient semble alors pouvoir étendre son influence à des traitements futurs de l'information.

Que certaines des causes soient définitivement perdues ou inaccessibles est un fait. Que d'autres soient consciemment prises en compte par le sujet et aisément reliées aux effets est aussi une évidence. Néanmoins, il semble également que certaines causes, inaccessibles à la conscience de prime abord, puissent le devenir par la découverte de leur existence dans l'inconscient. Cela peut se faire grâce à un travail conscient, auquel il faut pouvoir ajouter un travail, supposé possible par les neurosciences mais totalement exploité par la psychanalyse : le travail *de l'inconscient* ou *dans* l'inconscient.

En revanche, il ne s'agit pas d'une nouvelle invention du sujet, mais plutôt de « retrouvailles » avec une construction antérieure et qui pourtant avait un effet dans le présent. Dès lors, cette invention est inconsciente non pas d'avoir été inventée *par* l'inconscient, mais maintenue inconsciente. Cela étant, la possibilité qu'il existe des inventions étant le fruit du travail de l'inconscient (réassociations de traces, associations contingentes, encodages mnésiques faisant appel à plusieurs éléments distincts et distants, etc.) a déjà été évoqué. Il convient également de rappeler que ce « travail » ne suppose pas une intelligence particulière ou une extériorité de l'inconscient. Mais, s'il semble que ce traitement ne se fasse pas sur un mode « pensé », il n'apparaît pas dénué de toute logique.

Enfin, le passage obligé par la conscience prôné par les neurosciences semble trouver ici une réponse : ce qui précède à propos de la cause fait émerger que, s'il est essentiel, ce n'est pas uniquement le passage de l'information par la conscience qui importe, mais bien les liens qui s'y créent et dont le sujet peut ne pas prendre conscience. Comme cela a été souligné, prendre conscience d'un effet est une chose, en comprendre les causes en est une autre. La psychanalyse propose que le lien entre les deux ne soit pas forcément conscientisé immédiatement lorsque l'information, elle, devient consciente.

¹ GAZZANIGA M. S., *Le libre arbitre et la science du cerveau*, Odile Jacob, 2013, p. 125.

² *Ibid.*, p. 141.

Se pose maintenant la question du *sens* de cette cause : est-elle une invention, a-t-elle une réalité, est-elle une construction subjective « de toute pièce », est-elle l'effet d'un processus cérébral incessant de mise en sens du monde (l'interprète dans l'hémisphère gauche chez M. S. Gazzaniga) ? Par cause, il faut exclure ici toutes celles qui relèvent du fonctionnement cérébral automatique et de fait, en partie inconscient. Il s'agit là des causes qui conduisent à une action, une décision, une pensée. A cela s'ajoutent des distinctions à faire : les effets (productions du sujet) sont observables. Le sujet peut en prendre conscience, mais cela ne peut être admis une règle. Il se peut en effet, que le sujet ne s'aperçoive pas qu'il agit de telle ou telle façon. Les causes sont possiblement observables (lésions cérébrales notamment), les mécanismes cérébraux qui mènent à l'effet également. Cela étant, il convient de reconnaître que cela n'est pas suffisant à expliquer les raisons de l'effet. S'ajoute ici une dimension supplémentaire directement liée aux causes : celle du sens mis, par le sujet, sur telle ou telle de ses propres productions.

Or, dès lors qu'il s'agit du *sens comme cause*, il faut s'en référer, en neurosciences, aux travaux de M. S. Gazzaniga, mais aussi à ceux de L. Naccache. D'après ces auteurs, le cerveau génère sans cesse des interprétations du monde et met du sens sur la réalité extérieure. Le sujet s'approprie alors cette fabrication et la fait sienne. La psychanalyse a également repéré cette particularité mais, bien entendu, en propose une autre interprétation. Ce qui importe ici c'est le fait que le travail conscient, voire celui de l'inconscient, puisqu'il est entrepris par un sujet (et donc son cerveau), s'opérera sur les mêmes modalités que ce qui a créé les effets et les causes. Autrement dit, dès lors qu'il crée du sens, et donc cherche une cause à ses actes notamment, le sujet est soumis à cette même « fabrique de sens ». Or, ces mécanismes sont les seuls que le sujet a en sa possession : le sujet est donc « condamné » à créer du sens.

Mais si toutes ses constructions ne sont que pure invention, alors la vie mentale serait une création, une invention interne mettant du sens sur le monde externe, une interprétation constante du réel. Dès lors, il faut reconnaître que tout travail émergeant aussi bien de la conscience que de l'inconscient sera lui aussi, inévitablement, une invention. C'est en effet, la position de L. Naccache et au final, de nombreux neuroscientifiques. La position de la psychanalyse quant à la vérité subjective évoquée précédemment, appelle une nuance qui a son importance mais renvoie à cette même hypothèse.

Ainsi, il faut, pour éviter de se perdre en infinies digressions, poser des préalables sous forme d'axiomes :

- une part non négligeable des productions (actes ou pensées) du cerveau de l'être humain ou de l'esprit s'ancre dans des inventions sans réalités objectives,
- les mécanismes cérébraux voire subjectifs créent une vie mentale dont la proximité avec la réalité extérieure est remarquable (le sujet n'est pas déconnecté de la réalité), mais elle n'y est pour autant pas soumise (le sujet se crée une *image* de cette réalité),
- les créations du sujet n'ont donc pas de valeur objective,
- si les effets (actes, pensées ou symptômes) sont scientifiquement observables, la cause, si elle est n'est pas organique (lésion) est possiblement subjective,
- cette dernière est donc aussi une invention sans réalité objective.

La nuance qu'apporte la psychanalyse, et que L. Naccache repère, c'est que *dans* le passage *vers* le sujet, la réalité objective n'importe plus, ce sont bien ses inventions qu'il s'agit de traiter. D'une certaine façon, la psychanalyse a déjà pris acte de ce que les neurosciences avancent

aujourd'hui, et considère que *si* le seul rapport au monde possible pour le sujet est l'invention de sens, alors il faut considérer cette invention comme essentielle à la compréhension des fonctionnements humains, et la prendre en charge lorsque ces dernières amènent une souffrance.

Mais au regard de ce qui précède concernant la localisation des causes, il faut maintenant préciser que, contrairement à ce que L. Naccache avance, il ne s'agit pas d'inventer d'autres sens, de créer de nouvelles interprétations avec le patient et ce, selon une position paternaliste bienveillante. Il s'agit de permettre au sujet de faire du lien avec l'invention qu'il s'est lui-même créé, *avant*, et dont il ignore qu'il garde la trace dans l'inconscient. Il en voit les effets dans le conscient, mais il ne fait pas le lien. La psychanalyse vise précisément à ne pas inventer un nouveau sens, sous le prétexte de chercher une cause aux symptômes. Elle entend permettre au sujet de recréer des liens devenus non-conscients. Comme le repère L. Naccache et des générations de psychanalystes, l'exercice est périlleux puisqu'il prend le risque de générer une incessante fabrique de nouvelles inventions. C'est précisément l'inverse que cible le travail analytique : cette cause « antérieure » donne un sens, et bien que ce soit une invention du sujet, la psychanalyse la prend en compte, car elle suppose notamment que connaître la cause, agit sur les effets (ici les symptômes mais pas uniquement comme dans ce que Freud nomme la psychopathologie de la vie quotidienne). Mais de fait, puisqu'elle est une création du sujet, la cause est subjective.

Lacan a insisté à plusieurs reprises sur le fait que la science, dans son entreprise de compréhension objective, enlevait à l'être humain cette dimension subjective. Il a prolongé sa position en ajoutant que la science vide le monde du sens que les hommes, par l'intermédiaire des croyances et des religions, avaient su y mettre. En effet, comprendre « comment » le monde fonctionne, le vide de toute interprétation qui expliquerait un « pourquoi ». La proposition de Lacan, c'est que, malgré le bien-fondé de la démarche scientifique, en enlevant ainsi le sens mis par l'Homme sur le monde qui l'entoure, la science générerait une angoisse, angoisse dont les religions se nourrissent. Il parle d'ailleurs d'un futur « triomphe de la religion » car la science, dans ce que Descartes en a voulu, ne vise pas à expliquer le « pourquoi » et donc le sens des choses (pourquoi il y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? comment l'inerte vient à la vie ? etc.).

La psychanalyse n'ignore pas que c'est bien l'Homme lui-même qui crée ce sens, qui invente des causes afin de recouvrir les béances du savoir. Elle repère, tout comme la science, que les croyances, les religions sont le fruit du travail forcené d'interprétation du monde et aussi, de l'impossibilité pour l'être humain de faire avec le non-sens. Ce savoir renvoie à celui sur le monde, mais il est possible d'en venir au savoir sur soi, la connaissance de soi, etc. Le sujet peut donc s'inventer des causes, interpréter tel acte ou telle pensée en créant de toute pièce une explication qui peut, bien entendu, ne pas être rationnelle (et donc sans lien avec la réalité objective du monde) mais qui s'ancre profondément dans la subjectivité et, par la même occasion, la façonne. Ce sont toutes ces inventions et ces mécanismes de mise en sens que la psychanalyse prend au sérieux.

Lacan a voulu le théoriser, voire le mathématiser, en proposant le concept d'objet *a*. Ce dernier entend rendre compte de cette impossibilité, pour le sujet et son cerveau maintenant, à « ne pas mettre » du sens. Cet objet du manque (véritable absent du nœud borroméen) caractérise précisément ce qui « se passe » lorsque la conscience ne parvient pas à inventer un sens. Cela

crée, semble-t-il, la même angoisse que celle décrite, notamment chez Jeannerod, pour expliquer la schizophrénie et l'impossibilité de se faire conjoindre le sens créé de toute pièce et la réalité du monde. Mais cela peut être généralisé à celle qui apparaît lorsqu'un cerveau réagit dès qu'il ne peut trouver une interprétation possible de ce qu'il rencontre.

Cela renvoie à la clinique et permet d'aborder un aspect spécifique des causes surtout lorsqu'il s'agit de *symptômes*. La psychanalyse considère que le sujet ne sait certes pas faire avec le non-sens, ce manque fondamental qui pourtant structure la personnalité, cet objet *a* qui angoisse autant qu'il civilise. Elle avance néanmoins qu'en tant qu'objet du manque, il est celui qui crée le désir. Autrement dit, cette « absence » fondamentale, ce manque au cœur de l'être génère un mouvement qui le conduit à agir, à transformer ses besoins en désirs (besoin → demande → désir). Et, bien que cet objet du désir soit définitivement perdu, il n'en reste pas moins la cause. Ainsi, de la même façon que le sujet crée sans cesse du sens, ce manque fondamental comme *cause* devient une formidable fabrique de désirs. Il faut ajouter que, sur la base des constats qui précèdent, ces désirs peuvent être maintenus, pour toutes sortes de raisons, inconscients. Dès lors, ces derniers n'en sont pas pour autant forclos. Ils peuvent donc avoir un effet dans le présent et générer des effets conscients. Ce que la psychanalyse ajoute, c'est que ces désirs peuvent avoir été maintenus inconscients du fait, précisément d'interférer avec le travail de mise en sens, cohérent, construit, social voire moral de la conscience. Empêchés de devenir conscients par des mécanismes puissants d'inhibition à la prise de conscience, ils restent non-conscients, insus. A ce titre, il convient d'évoquer, non pas un psychanalyste, mais un chercheur en neurosciences, J.-D. Vincent, qui avance que : « le désir est dans la tête et la tête n'est pas qu'une machine à ovuler [...] l'empire des hormones est encore une facilité inventée par les laboratoires pharmaceutiques »¹.

Pour conclure, cette dimension du *non-sens* interroge plus en avant sur l'incapacité, pour le cerveau et le sujet, à « faire avec ». Le sujet et son cerveau semblent condamnés à sans cesse créer du sens. Ce qui en fait, d'ailleurs, un déterminisme commun à la psychanalyse et aux neurosciences. Déterminisme qui relève de plusieurs registres et dont il semble qu'il faille encore en définir les contours. Il paraît pouvoir être conscient *et* inconscient et semble tout aussi fondamental que ceux inscrits dans l'inconscient, la génétique ou l'épigénétique.

Quelle utilité pour le sujet et son cerveau de créer ainsi du sens ? Les éléments de réponse, de toute part, semblent évoquer l'angoisse, pour l'être humain, de voir un trop gros écart entre ce qu'il perçoit (du monde comme de lui-même), l'image qu'il s'en fait et l'explication qu'il en trouve (le sens).

L'étude sur le temps permet d'affirmer qu'il y un déroulement du temps qui ne peut aller en boucle ou en arrière. Ce fait de la « mise en sens » devient alors intéressant, puisqu'il s'agit d'un mécanisme constant, incessant et visiblement essentiel au bon fonctionnement cérébral. Sur un plan subjectif, il semble tout aussi important. Les théories psychanalytiques et certaines propositions des neuroscientifiques semblent se rejoindre pour signifier qu'il y a des éléments inconscients qui participent à cette fabrication de sens *pour* la conscience, pour y accéder et pour faire en sorte que la réponse soit la plus cohérente possible. Cela implique, cela a été dit, une mise de côté de certaines informations et donc une « perte » au niveau conscient. Cela étant,

¹ VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau, Les mardis de l'Espace des Sciences*, Rennes, 2008.

ce sur quoi le sujet met du sens, peut alors s'inscrire durablement dans l'inconscient et vraisemblablement influencer sur la vie mentale dans son ensemble. Les causes se retrouvent ici :

- toujours en partie inconscientes mais accessibles à la conscience selon certaines conditions,
- inventées par le sujet lui-même par l'irrépressible besoin de poser du sens sur le monde qui l'entoure,
- en partie indépendantes de l'objectivité du monde alentour mais ayant pourtant des effets,
- porteuses de la subjectivité comme de la singularité car, en tant que constructions intimes, elles sont uniques à chacun - bien qu'il puisse être envisagé que certaines soient transversales.

Se retrouve ici la chronologie entre inconscient, conscience et métacognition : clairement, la prise de conscience vient tardivement. Son apparition signe la possibilité, pour le sujet, de *témoigner* de cette invention qui pose un sens et à laquelle il adhère. Mais une partie de cette fabrication de « mise en sens » semble précéder cette construction consciente. Il faut donc pouvoir apporter une attention particulière à ces causes inscrites dans l'inconscient, porteuses d'une part de la subjectivité puisque construites par le sujet lui-même, et chronologiquement présentes *avant* l'accès à la conscience.

Pour terminer sur les déterminismes, plusieurs auteurs comme B. Falissard, J.-D. Vincent et une majorité de ceux se réclamant de la psychanalyse, ont souligné l'imprédictibilité du sujet. M. S. Gazzaniga ajoute, à son propos sur les sources inconscientes du choix, que l'on ne peut raisonnablement prévoir les actes des sujets car « de traitement par le haut où un état mental influence le suivant, ce qui s'oppose à un déterminisme radical ». Un nouvel élément rejoint la position d'Edelman quant aux ordinateurs : le respect du principe de causalité induit une chaîne d'actions qui, du fait d'être liées les unes aux autres, dépendantes les unes des autres et se suivant chronologiquement, génère une imprédictibilité inhérente au fonctionnement cérébral mais aussi subjectif.

Tous les déterminismes, y compris ceux inconscients, sont soumis à un certain degré de malléabilité, de souplesse et de créativité. Le sujet ne saurait donc être enfermé dans des déterminismes biologiques, neurologiques, cognitifs ou chimiques puisque la science montre *scientifiquement* qu'ils ne sont pas suffisants à rendre compte de la subjectivité d'une personne. Et la psychanalyse ajoute que les déterminismes inconscients y échouent également. Tous ces déterminismes n'enlèvent aucunement au sujet sa responsabilité *de* sujet ni d'ailleurs sa liberté. C'est précisément la position de Lacan : « de notre position de sujet, nous sommes toujours responsables ». C'est aussi la position notamment de M. S. Gazzaniga, mais aussi des neurosciences en général : expliquer la cognition ne permet pas de dédouaner le sujet de ses agissements. Cela est l'affaire de la justice.

Ainsi, d'une part, psychanalyse et neurosciences s'opposent à l'idée d'une déresponsabilisation du sujet du fait de déterminismes soutenus par leurs constructions théoriques. D'autre part, elles semblent, à défaut de se rejoindre, chercher toutes deux du côté de l'inconscient pour expliciter les causes des actes et des pensées. En neurosciences, cela s'organise autour de la cognition et d'une chronologie logique dans le fonctionnement cérébral. Cela étant, le lien fait entre ce dernier et la subjectivité est également présent en neurosciences tout comme la reconnaissance des effets de l'un sur l'autre et inversement. Néanmoins, même en suivant la logique biologique,

certaines chercheurs commencent à considérer très sérieusement le fonctionnement inconscient comme élément essentiel à la décision consciente. Cette position, longtemps défendue par la psychanalyse, trouve ici une armature *physiologique* relativement proche de la *logique* qu'elle soutient.

e/ Equivoque et incubation : le travail de l'inconscient

1. Langage articulé ou articulations du langage ?

Les éléments allant de la perception à la cause subjective invitent désormais à se questionner sur l'éventuel travail *de* l'inconscient. L'un des concepts essentiels à l'inconscient paraît tout indiqué pour reprendre cette interrogation. De façon introductive, il faut curieusement en passer par une question qui paraît incongrue : peut-on parler inconsciemment ?

Cette bizarrerie renvoie pourtant à la capacité qu'a le cerveau à effectuer plusieurs opérations en même temps. Si l'activité langagière semble la plus indiquée pour occuper *tout* l'espace conscient, il faut rester prudent quant à cette affirmation : le fait de parler engage tout un ensemble de mécanismes qui sont, à leur tour, inconscients.

Ce qui précède sur la primauté de l'inconscient, son influence, son autonomie pour certains traitements etc. peut maintenant être rapproché de l'activité langagière, de l'acte de penser et, de surcroît, de parler, le choix des mots, leur articulation etc.

Les neurosciences affirment, en effet, qu'il y a plusieurs aspects du traitement du langage, et de ses avatars, qui s'opèrent au niveau inconscient.

Le premier d'entre eux est la certitude que l'inconscient est capable de traiter une information jusque dans ses considérations sémantiques. Autrement dit, même si l'information est traitée de façon subliminale, le cerveau parvient à accéder au sens de cette dernière. Ainsi, lorsqu'un mot masqué est soumis à un sujet, cela n'empêche pas le cerveau de parvenir à décoder l'information d'abord visuelle puis sémantique. Ainsi, lorsqu'un amorçage est effectué avec le mot « nurse », les mots tels que « doctor » semblent être plus prompt à accéder à la conscience. Comme cela a été dit précédemment, il semble qu'une information, même traitée sous le seuil de la conscience, ouvre un espace de travail (non-conscient), pendant une temps réduit et dans lequel se trouve tout ce qui est « à proximité » de ce stimulus initial. La découverte scientifique supplémentaire maintenant validée, c'est que cela opère également avec le sens des mots. Il ne s'agit plus *seulement* d'une image, d'un chiffre etc. Il s'agit bien de l'étrange agencement de traits, formant des lettres, qui, une fois réunies, forment un mot, mot qui évoque alors une multitude d'aspects aussi bien universels que singuliers.

Les travaux sur les mots « entendus » (et non écrits) sont plus complexes à mettre en place, mais il y a fort à parier que ces considérations ne valent pas uniquement pour les stimuli *écrits*. « L'effet cocktail » en est une manifestation curieuse. S. Dehaene décrit, par exemple, comment lorsqu'il y a une assemblée de personnes, constituée en petits groupes qui parlent et échangent créant ainsi un brouhaha, chaque sujet reste capable, s'il entend son nom dans un autre des groupes, de détourner son attention, abandonner la conversation qu'il menait alors, et écouter ce qui se dit non loin de là. Ainsi, alors que la personne est en train de parler ou d'écouter son interlocuteur, alors que son attention est prise par son propre échange verbal, la personne semble pouvoir repérer que son nom a été cité ailleurs. Le repérage de cet effet dans les années 1950

soulignait déjà que le cerveau pouvait traiter plusieurs informations en même temps et qu'il est capable de détourner l'attention si, parmi la masse d'informations traitées inconsciemment, l'une d'entre elles attire davantage l'attention.

Le second constat découle directement de cet effet cocktail. C'est la capacité du cerveau à traiter *de façon inconsciente*, plusieurs informations à la fois sur un seul mot donné : « le cerveau évalue inconsciemment tous les sens possibles d'un mot ambigu, même ceux qui ne sont pas pertinents dans le contexte [...] nous ne pouvons pas réfléchir consciemment à plus d'une acception à la fois »¹. Ainsi, l'inconscient semble pouvoir convoquer tous les sens, connus par le sujet, d'un même mot. Si la conscience n'accède qu'à un seul de ces sens, c'est qu'il y a eu le travail de tri, de sélection et de pondération, afin de remettre ce mot dans son contexte actuel. Là encore, la conscience n'accède qu'à une seule des informations traitées inconsciemment.

Pourtant, la polysémie est une caractéristique fondamentale des langues et du langage : une multitude de mots ont des sens très divers. Certes, par alternance et grâce à la mémoire de travail, la conscience peut accéder à chacun des sens. Mais encore faut-il qu'un élément vienne permettre cette prise de conscience. Cela vaut également pour la perception visuelle : si la personne ignore qu'il y a des visages qui enserrant le vase, elle peut ne pas en prendre conscience, bien que son cerveau traite inconsciemment l'information. La réduction qu'opère la conscience induit, inévitablement, cette perte d'information. Mais il est désormais établi que ce n'est pas parce que le sujet n'en prend pas conscience, qu'un ensemble d'informations « proximales » n'ont pas eu une existence cérébrale réelle. S. Dehaene insiste sur ce point : « L'inconscient propose, le conscient choisit »² ; ainsi, lorsque le traitement s'opère dans l'inconscient, le mot « docteur » convoque aussi bien « l'infirmière », que la « thèse » ou que « Mister Hyde ». La conscience elle, n'a accès qu'à l'aboutissement d'une série de calculs qui « contextualisent » l'ensemble afin de proposer une interprétation cohérente. Mais dans ces calculs, des ensembles notamment sémantiques, restent ignorés (non sus) du sujet.

Parfois, le cerveau sélectionne, parfois il fait une synthèse de tous ces traitements inconscients. L'effet McGurk, déjà décrit, témoigne de cette capacité inconsciente du cerveau à faire une synthèse des informations perçues même si elles sont contradictoires. S'il ne s'agit pas dans ces expériences du véritable sens du mot, elles ont le mérite de souligner non seulement, l'absolue nécessité pour le cerveau de trouver une explication plausible quitte à faire des compromis erronés, mais aussi qu'une « énorme quantité de calculs s'effectue à notre insu afin d'assembler la scène qui se joue devant nos yeux et nos oreilles »³. En effet, il semble que ce ne soit pas les aires de traitement de la vision, ni de l'audition qui opèrent la synthèse mais plutôt le cortex frontal. Comme cela a été précisé à propos de la conscience, le cortex frontal est un lieu essentiel pour le traitement des opérations conscientes.

Le troisième aspect important est la valeur émotionnelle des mots. S. Dehaene et L. Naccache ont montré que l'accès au sens des mots pouvait s'objectiver en étudiant les chiffres. Mais ensuite, les expériences en sont venues à des mots dont le sens génère une émotion. Ainsi, les chercheurs se sont aperçus que, lorsque le sujet était soumis à une information de façon subliminale, et lorsque cette dernière avait une connotation forte (ici un mot tel que « viol » ou « poison »), l'amygdale s'activait même s'il n'y avait pas eu de prise de conscience du mot. Il fallait certes un long laps de temps (à l'échelle neuronale) pour voir cette activation, mais le

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 99.

² *Ibid.*, p. 100.

³ *Ibid.*, p. 95.

lien de cause à effet entre un mot volontairement « marquant » et la réaction cérébrale était posé. Il l'était, de surcroît, avec la certitude que cet ensemble d'évènements cérébraux avaient eu lieu sous le seuil de conscience.

Mais il faut ajouter à cela qu'il ne s'agit pas seulement des mots « évocateurs ». Cette tendance au traitement sémantique des mots sous le seuil de la conscience s'étend au cortex et donc, possiblement, aux traitements cognitifs « de haut niveau ». S. Dehaene ajoute que cela va au-delà du mot unique : l'inconscient est capable de traiter plusieurs mots à la fois, notamment lorsque ces derniers s'associent. De même, il ajoute que le sens des mots qui parviennent à s'associer de façon inconsciente importe : si deux mots, même perçus de façon subliminale, se retrouvent associés, cela déclenche une onde particulière, qu'il nomme N400. Cette dernière est petite si le sens de l'ensemble est cohérent. Elle semble évaluer « si un mot convient dans le contexte actuel de la phrase ». Ainsi, le langage s'articule et le cerveau « surveille » si le sens est cohérent ; s'il ne l'est pas la conscience va pouvoir le repérer. Cela n'est pas sans évoquer les lapsus mais aussi, pourquoi pas, l'interprétation en psychanalyse : un sens passe inaperçu, ne déclenche pas de N400, mais le fait que l'analyste souligne la phrase ou simplement la répète, fait prendre conscience au sujet du sens nouveau qui s'en dégage : c'est l'équivoque.

Mais, pour en revenir aux neurosciences, il est d'autant plus remarquable de repérer comment l'inconscient évalue les erreurs dans ces mêmes associations. En effet, S. Dehaene et S. Van Gaal sont parvenus à constituer des combinaisons de mots et à en étudier les effets, sans qu'il n'y ait d'accès à la conscience. Ils ont ainsi proposé, de façon subliminale, de soumettre le sujet à des ensembles « connotés » tels que *très heureuse, pas heureuse, très triste, pas triste*. A ces mots, ils y ont ajouté un dernier qui, bien qu'il fût conscient, modulait le sens de l'ensemble. Ainsi, une *très heureuse fête* était un ensemble cohérent. Mais une *très heureuse (inconscient) guerre (conscient)* générait une onde N400 plus élevée que pour *fête*. Alors même que deux mots sont inconscients, le troisième semble malgré tout s'inscrire dans le contexte que le travail inconscient traite déjà. Si ce contexte est incongru, le cerveau le repère et ce, même si le sujet ne peut comprendre cette incongruité puisqu'il n'a eu accès qu'à une partie de l'information. Et S. Dehaene de conclure : « cette expérience constitue l'une des meilleures démonstrations que le cerveau continue de traiter, inconsciemment, la syntaxe et le sens d'une expression linguistique invisible [...] les réponses corticales sont parfois intenses, alors même que les stimuli qui les causent demeurent inaccessibles à la conscience »¹.

Il semble important d'ajouter ce que la psychanalyse suppose et qui trouve ici, sinon une confirmation, du moins une possibilité. Le sens des mots est important, ceux qui ont une connotation génèrent des effets notamment lorsqu'ils sont liés à une émotion. Mais il ne faut pas négliger que, pour les mêmes raisons que la perception, la mémoire, l'inhibition ou la facilitation, certains mots, initialement anecdotiques, puissent revêtir cette couleur émotionnelle forte. Ainsi, pour diverses raisons qui lui sont uniques, un sujet peut avoir (peu à peu ou soudainement) fixé sur un mot et son sens, une émotion particulière. A l'image des phobiques, ce sens (comme l'objet phobique) devient singulier alors qu'initialement il est anodin et universel.

Ainsi, l'inconscient peut traiter des informations sémantiques complexes, accéder aux sens des mots, porter la polysémie, repérer les incongruités contextuelles et influencer la réponse consciente. A cela s'ajoute le fait qu'il n'y a pas d'opposition à voir un mot sans spécificité devenir, pour un sujet donné, particulier. Dès lors ce mot pourra générer les mêmes réactions

¹ *Ibid.*, p. 108-109.

inconscientes que ceux qui sont universellement reconnus comme connotés. Néanmoins, pour rester fidèle à la réalité des découvertes, il convient de préciser que les expériences montrent également que l'influence de ces mots traités inconsciemment est moindre comparativement à celle d'un mot ayant accédé à la conscience. De plus, les possibilités associatives sont aussi moindres comparativement à celle de la conscience. Enfin, les traitements sémantiques inconscients sont localisés cérébralement, alors que ceux de la conscience sont étendus à tous le cerveau.

Ainsi, il semble que pour le langage, les avancées en neurosciences puissent être lues par le prisme de la psychanalyse et inversement. Encore une fois, c'est l'influence du fonctionnement inconscient qui semblent les différencier. Pourtant, si l'on en revient aux aspects concrets du langage, des éléments peuvent être exploités de part et d'autre. De plus, les mécanismes repérés auparavant grâce à la mise en tension, et clairement en jeu dans l'activité langagière, peuvent servir de support. Le discours conscient semble effectivement « enserré » par chacun d'eux. Il est donc possible de s'interroger :

- sur les espaces ouverts par des perceptions dont le traitement engage des aspects langagiers (lecture de mots etc.),
- sur les effets de la résistance neuronale, consciente ou pas, menant vers le discours conscient,
- sur les éléments de la mémoire qui sont exploités plutôt que d'autres, *dans le discours*,
- sur la façon dont ce discours s'agence pour former des phrases sensées (langage articulé), mais aussi, former des phrases qui *ont un sens* pour le sujet (causes, interprétations, inventions, etc. : articulations du langage).

L'acte de parole intéresse donc dans son contenu conscient puisque c'est là sa valeur intersubjective, et même s'il est imparfait, il est un outil indispensable à la communication. Néanmoins, cet acte de parole doit attirer l'attention sur ce qui « s'y joue » : la dimension *expressive* n'échappe clairement pas au fonctionnement cérébral, mais la dimension symbolique non plus. Elle s'inscrit possiblement :

- dans les liens qui alimentent les mémoires,
- dans les connaissances que le sujet a acquises,
- dans le vécu (somme de ces ensembles et des expériences) de la personne,
- dans la possibilité, pour le sujet, d'inférer ou non une dimension symbolique à certains aspects du langage,
- et donc, dans la possibilité qu'il a de donner à des mots, parfois anecdotiques, une *épaisseur* spécifique et différente pour n'importe quel autre sujet.

Du fait d'être une somme de plusieurs processus mentaux, du fait d'être aussi bien supporté par une activité consciente qu'inconsciente, et du fait d'être lié aux expériences et à l'environnement du sujet, le langage en devient un possible support de la subjectivité. Le sujet peut établir un rapport au langage qui lui est propre, bien qu'il repose sur des mécanismes universels. Au carrefour de l'inconscient et de la conscience, du passé et du présent, ou encore du concret de la vie cérébrale et de l'évanescence de la vie mentale, le langage est une charnière entre ce qui se traite sous le seuil de la conscience et ce qui émerge au monde sous la forme de mots parlés, là aussi, où le sujet se repère.

C'est ici que peut désormais être abordée la proposition de la psychanalyse. En effet, de ces expériences concrètes et de ces points plus généraux, il convient d'en venir aux liens marqués

que la psychanalyse suppose entre langage et inconscient. Ceci ouvre directement à ce qui peut être dialectique autour du langage.

Pour la psychanalyse, précisément, le langage supporte cette dimension subjective. C'est ce que Lacan évoquait en disant qu'un « signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ». A cela s'ajoute, deux citations déjà évoquées et qui, réunies, éclairent sur la position de Lacan : « l'inconscient est structuré comme un langage » et aussi « l'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet »¹. Ce qui explique qu'il y ait aussi du sujet chez les muets, les personnes atteintes de lésion des aires du langage (aphasique) etc. Le lien avec l'inconscient est ici affirmé d'emblée. En effet, s'il y a, en psychanalyse, une dimension inconsciente rattachée au langage, elle est définitivement porteuse d'éléments de la subjectivité. Il s'agit donc de les repérer dans le *déroulé* du discours conscient. L'approche de la psychanalyse, déjà décrite dans le détail précédemment attire ici l'attention sur un aspect en particulier : la possibilité pour le patient de maîtriser son discours conscient et l'importance précisément qu'il ne le fasse pas, afin que puissent émerger des éléments qu'il ne contrôle pas.

L'équivoque apparaît alors en psychanalyse comme un « outil » lorsqu'il s'agit de repérer ce savoir resté inconscient et porteur, selon la psychanalyse, d'une dimension subjective. En effet, considérer que le sujet peut « négliger » plusieurs sens d'un mot est une évidence scientifique. Mais la psychanalyse ajoute, qu'il néglige certains sens spécifiques de certains mots. Dès lors, la *cause* de cette ignorance, ou plus justement, de ce « maintien à distance de la conscience », serait à chercher dans *ce qu'il est comme sujet*, et non dans les mécanismes universels.

Concernant le langage, les aspects symptomatiques de ce dernier apparaissent comme plus discrets. Pourtant, la clinique de la névrose obsessionnelle témoigne de cette prégnance de la pensée consciente et du langage qui la supporte. En effet, les compulsions développées ne sont pas toujours des actes que le patient répète sans cesse. Il arrive que ce soient des pensées et des phrases ou des mots que le sujet se répète, à lui-même, afin de tenir à distance les obsessions qui s'imposent au patient. Le sens conscient des mots (prière, pensées, phrases) disparaît au profit d'une répétition compulsive et s'épure jusqu'à devenir parfois éloigné de sa forme initiale. Le patient passe toute son énergie à se protéger contre les obsessions qui sont en soit un symptôme, mais sur lesquelles s'ajoutent des compulsions, sensées résoudre le symptôme, mais qui finalement, deviennent à leur tour des symptômes.

Le travail de *mise en sens* opère donc une remontée *vers* la cause du symptôme et pour se faire, le langage est un support essentiel. Ce dernier permet la mise en mot consciente de ce que le sujet pense vivre. Mais il permet également de repérer ce qui échappe à ce discours conscient : les sens de certains mots, restés forclos dans l'inconscient, maintenus comme tel par ce dernier, mais dont la mise au jour consciente permettrait au sujet d'accéder à un savoir jusque-là ignoré et dont la prise de conscience permettrait une disparition des symptômes.

A ce titre, le travail sur l'hystérie est également évocateur : puisque le symptôme est corporel, il suffit que le patient en saisisse consciemment le sens pour que le corps guérisse. Les articles de psychanalyse regorgent d'exemples qui, à défaut d'être miraculeux, témoignent de l'importance, pour un sujet, de *prendre conscience* d'un savoir sur lui qu'il ignore et qui pourtant agit sur son corps ou sa pensée. La patiente, précédemment évoquée, qui ne perçoit plus l'information visuelle du fait que le contexte en évoque un autre, plus ancien et déplaisant voire traumatique, peut, de par son discours *conscient*, prendre conscience du lien entre sa

¹ LACAN J., *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 830.

réaction symptomatique et son histoire personnelle qui forgea sa subjectivité. Avant cela, la cause de son symptôme reste inconsciente *et* subjective.

Dans ces situations, il s'agit là du long travail de parole, où prise de conscience ne rime pas forcément avec l'équivoque. Cela étant, il est possible également de citer des situations cliniques où l'équivoque renvoie à un autre sens que le sujet, parlant pourtant consciemment, n'a pas repéré sauf à l'entendre de la bouche de celui qui l'écoute. Ainsi, à cette patiente qui parlait de ses amours et des multiples « faux pas » qu'elle y rencontra, il fut possible de lui renvoyer, non pas ses erreurs, mais les interdictions (« faut pas ») qu'elle se posait *dans le présent* du fait, d'une séparation récente. Il ne s'agit pas là d'inventer un sens puisque ce dernier est déjà traité dans l'inconscient du sujet. Il s'agit plus simplement de le faire résonner. Cela semble devoir en passer par un autre qui lui, n'est pas soumis aux mécanismes cognitifs qui martèlent un arrêt de l'information au moment de devenir consciente chez le patient.

L'équivoque devient alors un outil dont l'utilisation opère une prise de conscience. Or ce mécanisme existe pour l'humour avec les contrepèteries par exemple, où quand la « chute » d'une phrase humoristique relève de cette même équivoque. Ce que la psychanalyse suggère, tout en dédouanant « son » sujet de l'inconscient de toute emprise biologique, c'est que ce mécanisme cognitivement repérable désormais puisse aussi agir sur les symptômes du sujet.

Il convient de repérer également comment l'équivoque donne des indices sur le fonctionnement cérébral et mental de certains patients dont la problématique s'avère complexe. En effet, dès lors que le sujet n'accède pas à la symbolique des mots, dès lors que la distance entre le signifiant et le signifié s'avère être insuffisante pour que l'utilisation du langage soit semblable au tout un chacun, le sujet développe un rapport au langage tout à fait spécifique. L'utilisation sémantique des mots fonctionne alors de « proche en proche » : le patient *colle* aux mots sans pouvoir en utiliser la fonction symbolique. Ainsi, ce jeune garçon, dont les symptômes sont multiples, compte, entre autres, parmi ses difficultés celle de ne pouvoir symboliser les mots et de ne pouvoir raisonner qu'en les mettant côte à côte, dans une chaîne interminable de mots qui se suivent d'être uniquement proches phonétiquement. Ainsi, constatant que son « feutre n'a plus d'encre », il en change pour dessiner une ancre de bateau sans pour autant conscientiser le lien qu'il y a entre son constat et son dessin.

Ainsi, les neurosciences et les diverses expériences faites sur le langage ont définitivement montré la possibilité que soit traitée *inconsciemment* une information jusque dans ses aspects sémantiques. De même, il n'y a pas nécessairement une prise de conscience de chaque mot pour accéder au sens de ces mêmes mots. Une fois qu'ils ont été appris dans l'enfance, ou même plus tard, tous les mots peuvent être traités sans conscience.

A cela s'ajoute une donnée qui complexifie encore l'ensemble et que la psychanalyse n'a pas manqué de souligner : le fait qu'un seul mot peut avoir plusieurs sens. Elle précise aussi que des sens peuvent être *singuliers* pour le sujet. Les neurosciences semblent confirmer que les mécanismes cognitifs sont tout à fait aptes à soutenir de telles situations. Cela étant, la science ne peut aller dans ces considérations si spécifiques à chaque sujet et ce, pour les raisons évoquées à maintes reprises. Ainsi, il ne paraît pas incongru de concevoir des mécanismes cognitifs suffisamment opérants pour maintenir à distance des significations particulières tant ces dernières provoquent des effets néfastes sur le sujet.

Concernant les multiples sens des mots, E. Klein évoque par exemple, le mot « temps »¹ dont il apparaît en effet, qu'il regorge de signification différentes, complexes, multiples, et pour lesquelles les ramifications sont nombreuses. La polysémie avait été repérée par Freud puis Lacan dans leur entreprise thérapeutique. Aujourd'hui, elle intéresse aussi les neurosciences et des chercheurs comme L. Naccache. Le fait qu'un seul et même mot puisse avoir plusieurs sens ne manque pas d'intérêt car cela ouvre des perspectives quant au *travail de l'inconscient*. Il est évident que selon le contexte, le mécanisme de prise de conscience va pondérer la réponse afin qu'elle soit la plus adaptée possible. C'est une donnée fondamentale. Mais ce qui doit pouvoir être posé, c'est la façon dont l'un des sens émerge à la conscience plutôt qu'un autre : *inconsciemment* toujours, tous ces sens sont présents avant la prise de parole et la prise de conscience.

Mais se pose alors la question de savoir s'il y a d'autres éléments que le contexte qui « guide » ce choix des mots. Cet aspect renvoie à un autre constat scientifique amené par S. Dehaene, et qui a son importance dans ce travail sur l'inconscient : « nous n'avons pas la moindre introspection de la manière dont le signifiant évoque le signifié »². Ce peut-il qu'il y ait des ratages dans le mécanisme de « choix selon le contexte », des ambiguïtés, des *fuites* ; et les phénomènes d'équivoque peuvent-ils alors être utilisés comme outils menant vers l'inconscient ou, si l'on considère l'approche psychanalytique, vers la subjectivité ?

Il y a donc des points de jonctions particulièrement vifs et intéressants. Le premier est la présence inconsciente, dans l'activité neuronale, de tous les sens d'un seul mot, et ce, pour chaque mot. L'accès d'un seul sens à la conscience fait disparaître les autres de cette même activité. Il est tout aussi évident que ce processus de sélection ne peut être parfait : les mots ne sont pas toujours congruents ; comme le précise S. Dehaene, ils ne sont pas suffisants à exprimer tout ce qui passe dans l'activité consciente ; le lien entre le signifiant et le signifié reste mystérieux, l'équivoque est un phénomène concret qui témoigne de cette incomplétude. Par ailleurs, le langage existe grâce à plusieurs supports neurologiques, phonatoires, mnésiques etc. Il s'agit aussi de prendre en compte la dimension symbolique du langage. Il ne s'agit plus uniquement de l'acte de parole, mais aussi du contenu de cette parole. Qu'il soit conscient est un fait admis. Mais ce qui intéresse, ce sont ces aspects inconscients, tout autant que la question du sens des mots.

Cette conjonction entre les possibles traitements inconscients et le traitement simultané de la polysémie d'un mot rapproche des conceptions psychanalytiques. Encore une fois, il faut rester vigilant à ne pas créer des points de jonctions là où la prudence est encore de mise. Mais une dialectique semble ici pouvoir s'ouvrir.

Les neurosciences montrent qu'un sujet peut ignorer consciemment le sens d'un mot. N'ayant accès qu'à l'un d'entre eux, il « n'entend » pas ce que sa phrase renferme, il ne repère pas forcément le double sens de sa phrase, lorsqu'il y en a un etc. Bien entendu, il contrôle *consciemment* son discours, les mécanismes cérébraux lui permettent de se corriger, de suivre le fil d'une pensée, de raisonner logiquement, de faire part de son raisonnement avec les mots appropriés. De même, les neurosciences confirment que, par l'apprentissages surtout, des mots peuvent devenir émotionnellement marqués. Ainsi, le cerveau devient-il vigilant, même inconsciemment à certains mots, réagit automatiquement à leur énoncé et génère une réaction

¹ KLEIN E., *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, Flammarion, Paris, 2007.

² DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 97.

neuronale spécifique. Cela peut donc s'opérer pour d'autres mots initialement anecdotiques. Il existe une possibilité pour qu'un mot quelconque deviennent singulier pour un sujet, sujet qui en fera alors un traitement particulier. S'il s'avère certainement difficile pour la science de repérer chacun des mots pour chaque sujet, il est cependant possible d'en repérer les mécanismes, mécanismes qui, sans que cela soit une dévalorisation de la subjectivité, peuvent être proches de ceux des apprentissages, de l'habituatation ou de tous les fonctionnements qui permettent au sujet de se construire en tant que tel. Les perspectives s'ouvrent alors sur la possibilité que puisque tous les sens du mots (y compris ceux qui ont une valeur spécifique au sujet) sont convoqués avant l'acte de parole, cette polysémie agisse dans le discours conscient également. De fait, le langage se pare scientifiquement de mécanismes inconscients qui ne sont pas sans évoquer les suppositions de la psychanalyse.

La proposition de cette dernière est que, dans la masse des mots utilisés, certains renferment des sens qui renvoient à une intimité et que la polysémie permet de voiler. Le sujet ne peut la percevoir puisque son activité cérébrale a « sélectionné » un sens plutôt qu'un autre. N'émergerait donc à la conscience non pas les mots, mais les sens qui conviennent au contexte et laissent de côté des aspects déplaisants, inhibés dans le processus de sélection et au final, ignorés du sujet lui-même qui se contente d'une parole consciente contextuellement correcte. Ce qu'il faut ajouter, c'est donc la possibilité qu'il y ait, grâce à cette convocation non-consciente de tous les sens des mots, une dimension inconsciente qui s'immisce dans ce discours conscient. Dimension inconsciente qui serait donc, pour la psychanalyse, porteuse de la subjectivité.

Il est donc entendu que le sujet *ne peut* entendre tout ce qu'il dit. S'il ne parle pas inconsciemment, la conscience ne lui permet pas de *prendre conscience* de tout ce qu'il dit : de nombreux sens restent non-conscients, voire « hors-sens » puisqu'ils sont hors contexte. Pourtant, ils sont convoqués cérébralement et possiblement conscientisables *à la condition* qu'un « autre » puisse souligner ce double sens. Mais cela ne s'arrête pas à ce travail de l'inconscient sur le sens : il faut y adosser celui de la pondération inconsciente, autrement dit, celui de l'accès à la conscience *du sens d'un mot* plutôt qu'un autre. L'intérêt de cette sélection inconsciente est de générer une réponse cohérente ou une interprétation logique à un contexte donné.

Il faut donc s'interroger sur la capacité du cerveau à « épargner » la conscience de certains *sens* qui mettraient en péril son « confort », voire le contexte. Si la pondération prend en compte des aspects subjectifs et non plus seulement concrets, contextuels, logiques ce serait ici une illustration de ce que P. Buser repère du refoulement comme « défense ».

L'inconscient, capable de traiter l'ensemble des sens d'un mot, est clairement apte à inhiber certains sens et en faciliter d'autres. La question reste celle de la cause de cette sélection. La façon dont cette *habitude* se met en place peut être multiple, mais l'intérêt ici est de se demander s'il est légitime d'y ajouter la dimension subjective. Ainsi, pour une raison propre à la personne, les mécanismes cognitifs nécessaires à cette sélection s'ancreraient durablement, de la même façon que pour traiter une information selon le contexte, et enrayeraient ainsi le traitement d'une information sémantique de sorte qu'un sens, selon le contexte, n'émergerait pas. Il s'agit là d'un renversement : le sens pourtant subjectivement « dérangeant » peut émerger dans un contexte quelconque tant qu'il ne convoque pas ce que le cerveau du sujet a spécifiquement encodé comme « dérangeant ». En revanche, c'est un autre sens qui sera privilégié si, dans un contexte spécifique, cet élément dérangeant venait à accéder à la conscience. Il ne s'agit pas là d'un

fonctionnement conscient de « mauvaise foi », mais bien d'un « court-circuitage » de *certain* *sens*, dont l'évocation ouvre un espace de travail chargés d'éléments qui, pour une raison singulière au sujet, sont maintenus à distance de la conscience.

La possibilité *cognitive* d'un tel fonctionnement semble confirmée par les expériences précédemment citées : le cerveau peut supporter de tels mécanismes. La psychanalyse, elle, entend souligner que ces mécanismes peuvent s'ancrer dans une origine subjective, dans des éléments de la vie mentale déjà présents et influençant la prise de conscience. Si tel était le cas, se repèreraient alors la subjectivité et l'émergence d'un sujet de l'inconscient, non pas nécessairement dans son inscription neuronale, mais bien dans son influence sur la vie mentale et quotidienne.

Chacun des mécanismes décrits jusqu'à présent vont dans ce même sens. Il faudrait maintenant y ajouter le traitement sémantique du langage. Cela est d'autant plus pertinent que l'étude de l'espace global de travail a permis de repérer que, avant qu'une information n'embrase l'activité neuronale, cette dernière passe toujours par les aires du langage. Il est donc possible d'ajouter à la perception, les valeurs ou la mémoire autobiographique, le langage et tout ce qu'il soutient comme éléments sémantiques supplémentaires qui sont, à chaque fois, convoqués par le travail de l'inconscient.

Cette dimension subjective de *l'utilisation* du langage peut être enrichie de sa *participation* à la construction subjective. Cette capacité de parler, comme celle de « conscience », se fait dans le temps et selon le développement des capacités cognitives et cérébrales de l'enfant. Dans une acception psychanalytique, il faut pouvoir ajouter à ce tableau les « moments » nécessaires à cette construction du soi et inévitablement du « je » et du « dire je ». Le stade du miroir est, à ce titre, une prise de conscience. Mais il y a plusieurs étapes à cette reconnaissance de l'image par le nourrisson. Ce n'est qu'une fois chacune de ces étapes franchies que le « je » se « précipite » dans cette image et que l'infans prend conscience de *son* corps propre comme tel. Pour autant, il ne peut rendre compte de cet *encodage* qui passe pourtant par la conscience. C'est un savoir qui ne semble plus conscientisable comme tel. Le langage permet donc de parler de soi consciemment, mais aussi de faire apparaître le sujet de l'inconscient grâce, précisément, à un travail *de* l'inconscient par le biais de la parole.

De leur côté, les neurosciences repèrent également cette construction chronologique de l'enfant et sa subjectivité. S. Dehaene évoque une « représentation de plus en plus sophistiquée du monde extérieur »¹. Cette sophistication accompagne les mécanismes de conscience de soi. Par ailleurs, il est également logique qu'elle s'accompagne d'un accès de plus en plus riche et subtil au langage articulé.

La psychanalyse, comme cela a été décrit, va plus loin encore : elle suppose que ce même nourrisson vienne au monde dans des contextes où il est « parlé » avant même d'être là. Cette *présence* relève, bien entendu, du discours des parents. Ainsi, parmi les facteurs environnementaux ou épigénétique, la psychanalyse propose d'y ajouter le discours des parents, discours qui porte aussi bien les affects, que la culture, les réponses aux besoins du nourrisson, que la reconnaissance de l'image de *soi* (stade du miroir), que les attentes et désirs des parents etc. C'est l'aspect transindividuel du langage, tout comme son utilité dans le lien social. A ceci s'ajoute ce que Lacan nomma *parlêtre* et qui tente de rendre compte de ces deux fonctions du

¹ DEHAENE S. in DEJEAN C., *Déchiffrer la conscience*, Cycle « Les pouvoirs du cerveau », Arte, 16/05/2016.

langage dans la psychanalyse. En effet, pour lui, ce n'est qu'en parlant que l'on peut accéder à un savoir sur soi resté inconscient. Le sujet de l'inconscient ne peut émerger qu'à être parlé par un discours conscient. Mais le contenu conscient n'est plus alors ce qui intéresse, mais précisément ce travail de l'inconscient dans ce déroulé de mots conscients. L'intérêt étant alors de faire prendre conscience au sujet de ce qu'il dit et de ce que cela semble dire de lui. Le travail est donc de rendre conscients les éléments inconscients de la subjectivité, pouvant expliquer certains symptômes, et permettant au sujet d'accéder à l'espace jusqu'alors maintenu clos par ce même travail de l'inconscient.

Ceci illustre les fonctions du langage tout en le reliant à son ancrage neurologique. Le *langage articulé* par le cerveau s'avère donc être inscrit dans des *articulations de langages*. Parmi ces langages, ou plutôt fonctions du langage, il convient d'isoler celle relevant de la dimension symbolique (sens mis sur le mot), et qui porte une dimension subjective, du fait d'une utilisation spécifique et singulière de ce dernier pour chaque sujet. Enfin, ce travail sur le langage illustre comment l'inconscient, dès la naissance (voire avant pour les parents), accueille une série de savoirs sur soi qui ont constitué le sujet ; comment l'inconscient opère dans la sphère langagière et l'influence, et comment, par le langage, l'inconscient peut devenir conscient, ne serait-ce que pour faire émerger une équivoque qui peut être humoristique comme singulière au sujet.

Ainsi, il est possible de repérer que :

- le langage s'articule massivement à la conscience et ses limites,
- le sens d'un mot peut donc en cacher un autre (comme pour les vases et le visage),
- il repose aussi sur des mécanismes inconscients,
- les réseaux sémantiques sont conscientisables mais pas accessibles dans leur intégralité,
- ces mécanismes peuvent induire qu'une information soit privilégiée plutôt qu'une autre dans l'articulation langagière et la chaîne des signifiants.

C'est précisément sur ces points que peut se faire la rencontre dialectique. D'ailleurs, la clinique témoigne du fait que ce travail *sur le langage*, a des effets aussi bien sur le corps que sur les symptômes. Les neurosciences apportent un support à ce constat : si un mot ouvre un espace de travail inconscient, dans lequel chacun des sens est présent, et dans lequel les éléments qui se trouvent à proximité de ces sens sont aussi présents, il se peut que l'utilisation du langage ne se referme pas sans cesse sur le contexte dans lequel il est utilisé. Lié à la mémoire, comme « réservoir de mots », le langage peut être envisagé comme support concret de l'inconscient. Reposant sur tout un réseau, il devient possible de saisir combien le langage peut avoir des effets sur la vie mentale du sujet. Le langage et son articulation aussi bien phonatoire que symbolique semble être un élément fondamental de la subjectivité. Cela implique qu'il y ait une conscience *et aussi* une conscience de soi. Mais cela implique aussi qu'il y ait, dans l'inconscient, des ensembles liés à des mots, non convocables à la conscience et que le fait de « s'entendre dire » peut provoquer une prise de conscience.

Pour conclure, il est désormais possible d'en venir au « trésor des signifiants ». Véritable point de jonction dans cette mise en tension entre neurosciences et psychanalyse, les mots et leurs sens sont clairement une perspective riche pour la recherche sur l'inconscient. Certes le langage a des limites sur lesquelles les deux approches s'accordent : il ne suffit pas à recouvrir la pensée consciente. Il ne peut décrire avec précision chaque élément de nos pensées, nos ressentis, nos émotions, etc. Le langage est donc une réduction de la conscience à quelque signes arbitraires. Autre point : le langage s'organise de façon consciente, il est articulé selon certaines règles qui

permettent notamment de créer un échange. Mais il est désormais établi que ce dernier s'inscrit très profondément dans le fonctionnement inconscient. Cela est vrai aussi bien :

- pour son traitement sémantique, le cerveau peut le faire sous le seuil de la conscience,
- que pour sa conservation, les mots s'accumulent au cours de la vie du sujet et revêtent des sens précis mais aussi pluriels,
- que pour la restitution, le langage est traité par l'inconscient avant d'accéder à la conscience.

Si l'on considère maintenant le « trésor » que sont *chaque* signifiant, il convient d'ajouter que la sélection des signifiants peut, comme tant d'autres domaines que les neurosciences abordent, dépendre de variables subjectives. Il convient d'aller plus loin en se demandant si le fonctionnement cérébral, tel que l'Évolution l'a permis, bien qu'il opère une réduction sémantique lors de la prise de conscience, ne conserve pas des traces de ces évocations de tous les sens possibles. Mais, si de façon massive et générale, les mots n'émergent pas de façon incongrue, c'est que l'inconscient calcule, pondère et contextualise le signifiant afin d'apporter à la conscience la réponse la plus appropriée. Pourtant, il convient de repérer qu'il y a parfois des étrangetés dans l'utilisation que fait un sujet donné du langage.

L'inconscient a les outils cognitifs pour limiter l'accès à la conscience de certaines informations dont la source est la cohérence avec le contexte, mais de fait, il n'est pas interdit d'y ajouter l'évitement d'une pensée repérée comme déplaisante, d'un mot repéré comme un signifiant que la conscience ne peut admettre, d'un sens que le « sujet de la conscience » ne peut entendre. De par la polysémie des mots mais aussi, l'organisation cérébrale du langage, il ne semble pas incongru de reconsidérer la possibilité que le sujet se construise un rapport *intime* au langage. Il semble également que si le cerveau offre un inconscient qui conserve divers aspects de cette subjectivité, ce dernier est également capable d'entendre l'équivoque lors de son énonciation. Néanmoins, la présence d'un autre facilite fortement ce repérage du double sens car il est parfois question, non pas d'une non prise de conscience mais bien d'une résistance. Autrement dit, le sens des mots peut être traité selon la logique contextuelle, mais à certains moments, et dans certaines conditions également, il est possible de faire émerger à la conscience un *autre sens*, sens qui, s'il est entendu, a un effet sur le sujet. De là, toujours par le langage, il serait possible, en partie, de retracer, avec le sujet qui parle, le chemin qui l'a mené à développer tel ou tel symptôme. La cause inconsciente peut donc être supportée par le langage, et c'est par ce dernier qu'elle peut aussi devenir consciente. Cette cause, enfermée dans l'inconscient du fait de l'implacable fonctionnement cérébral et de sa dimension souvent déplaisante pour la conscience du sujet, devient un savoir sur le sujet, mais avec lequel ce dernier ne parvient plus à recréer le lien, à retrouver le sens. Le fait de parler laisse une chance au sujet de la faire émerger de nouveau.

Le « trésor des signifiants » offre ainsi une infinité de possibles qui ouvre à la symbolique, la métaphore, chère à Edelman pour l'accès à la conscience d'ordre supérieur¹, mais qui ici sert à montrer comment le cerveau et l'activité neuronale semble pouvoir supporter des articulations du langage qui ne se limitent pas au discours courant, à l'automatisme de la réponse ou à la simple communication. La polysémie, et la capacité qu'a l'inconscient à la traiter, semble ouvrir des perspectives qui, de fait, dépassent les axiomes des neurosciences puisqu'elles apparaissent comme de possibles éléments de la subjectivité. Parler de soi consciemment est une possibilité,

¹ EDELMAN G. M., *Plus vaste que le ciel, Une nouvelle théorie générale du cerveau*, Odile Jacob, Paris, 2004, p. 127.

tout dire est un impossible, laisser le discours se dérouler afin qu'il se décontextualise, semble pouvoir permettre l'émergence de ce travail inconscient, *dans lequel* tous les sens des mots sont convoqués et *parmi lequel* des éléments de la subjectivité ignorés de la conscience peuvent, enfin, y accéder.

2. De l'incubation à l'interprétation comme « moments » d'Eureka ?

Après le travail sur le langage, l'étude de la métacognition permet désormais de prolonger la dialectique autour du travail de l'inconscient. Cette capacité à penser, être dans l'introspection, construire une réflexion logique apporte un éclairage sur la façon dont le travail de l'inconscient reste incessant (même en dormant) et est alimenté sans cesse. La métacognition offre aussi la possibilité de saisir comment et pourquoi ce travail *de* l'inconscient peut parfois être orienté, canalisé vers des aspects spécifiques et plus précis. Parler de travail de l'inconscient, ne doit pas faire perdre de vue son fonctionnement constant, mécanique mais aussi logique, sans pour autant qu'il n'y ait *d'intelligence* « extérieure ». Il ne faut pas non plus négliger que si subjectivité inconsciente il y a, cette dernière peut induire une réponse plutôt qu'une autre et ce, au même titre que des mécanismes neuronaux automatiques.

Ainsi, il semble que la dialectique puisse ouvrir non seulement à la réflexion sur le fonctionnement de l'inconscient, sur l'émergence du sujet qui y résiderait, mais également sur la visée thérapeutique de la psychanalyse. Car les neurosciences, loin de la perception qui est le premier lien au monde, se penchent aussi, sur le travail de la pensée. Il s'agit comme souvent de la pensée consciente bien entendu ; mais comme cela a été décrit à plusieurs reprises, il apparaît qu'elles ne peuvent négliger bien longtemps l'apport de l'inconscient dans cette construction consciente. Les neurosciences, à la suite des philosophes et des mathématiciens, se sont notamment attardées sur la découverte d'une solution à un problème scientifique comme l'« Eureka » d'Archimède en somme.

Une théorie est souvent reprise, dans les ouvrages modernes à ce propos : c'est celle de Jacques Hadamard. Ce mathématicien français a effectué une série de conférences, pendant la guerre 39-45 à l'Université de Princeton. Ces dernières furent ensuite publiées par l'Université alors qu'Hadamard rentrait en France. Le travail de ce mathématicien de renom s'éloigna un temps des équations. Il proposa en effet, de s'atteler à comprendre la façon dont émergent les découvertes scientifiques chez ses contemporains, mais aussi dans d'autres domaines où la créativité est essentielle. En s'appuyant sur des travaux de Henri Poincaré (« l'Invention en Mathématiques »), J. Hadamard a prolongé cette réflexion et s'est appuyé sur les récits de ses collègues scientifiques.

En lien avec le travail effectué sur le langage, il est important de souligner qu'Hadamard considère qu'il « y a toute raison de penser que la faculté mathématique doit être au moins aussi complexe que ce qu'on a constaté pour la faculté du langage ». Aujourd'hui, la pensée mathématique est étudiée précisément par les neurosciences : les études montrent que le cerveau possède des circuits spécialisés pour ces facultés. Mais plus encore : il peut y avoir des pensées abstraites et complexes qui existent sans que cela n'accède au langage¹. Dans les cas étudiés, il s'agit précisément de cette pensée mathématique, ce qui donne raison à Hadamard.

¹ AMALRIC, M., *Une pensée abstraite peut exister indépendamment du langage*. La Recherche, 06/2016, p. 31.

Cela étant, si la pensée mathématique est différente du fonctionnement du langage, ces traitements métacognitifs n'en restent pas moins complexes et quoiqu'il arrive, liés.

Hadamard repère d'ailleurs ce lien et reprend William Hamilton afin de l'expliciter : « le langage est exactement pour l'esprit ce que l'arche est pour le tunnel. Le pouvoir de penser et le pouvoir de creuser ne dépendent pas de mots dans un cas ou de maçonnerie dans l'autre ; mais sans ces processus subsidiaires, on ne pourrait aller au-delà d'un commencement rudimentaire. »¹. Comme cela a été décrit, il est essentiel de repérer l'importance de ces mécanismes, quels qu'ils soient, afin de tenter de rendre compte de la complexité de l'esprit humain, mais aussi de l'être. Hadamard abonde en ce sens et insiste sur le fait que, si le résultat est souvent ce qui retient l'attention (ici l'invention, la découverte), elle repose visiblement sur tout un ensemble de *processus*, processus auxquels l'on peut ajouter, à la suite du mathématicien, la perception, la résistance, les espaces de travail ouverts pour chaque stimuli y compris verbaux, les traces mnésiques, etc. De fait, il apparaît désormais évident, notamment au regard de ce qui précède, qu'il faille de nombreux « processus subsidiaires » pour alimenter la réflexion consciente et le travail inconscient.

Ceci permet d'introduire désormais la réflexion de ce chercheur sur l'invention elle-même et son cheminement dans « l'esprit humain ». S. Dehaene comme L. Naccache évoquent, tous deux, le travail d'Hadamard pour illustrer ce qui semble être le possible travail de l'inconscient, avec, bien entendu chez ces chercheurs, l'idée d'un inconscient cognitif. Reprenant une anecdote décrite par Poincaré, Hadamard souligne que l'inconscient joue un rôle manifestement fondamental dans le travail réflexif autour d'une question complexe.

Henri Poincaré décrira en effet, le *récit* de certaines de ses découvertes en mathématiques. Il raconte donc qu'après deux semaines d'intenses réflexions autour d'équations complexes et autres fonctions fuchsiennes, il a soudain l'intuition profonde d'avoir trouvé la solution. En effet, s'accordant une pause dans son processus conscient de réflexion, il fait une excursion à Coutances, et c'est au moment de monter dans l'omnibus que l'illumination a lieu. Son récit fait part de deux autres moments, précédés d'une intense activité consciente, où Poincaré dit, après s'en être éloigné consciemment, saisir de façon toujours aussi soudaine la solution de son problème. Ces découvertes sont suivies ensuite d'un temps de vérification qui alimente une nouvelle période de travail métacognitif. Ce temps, venant *après* la découverte, peut d'ailleurs prendre certainement plusieurs formes selon que la personne fait de la recherche scientifique, ou de la création artistique, ou toutes autres formes de travail de penser.

Cette description, devenue célèbre, va permettre à Hadamard, à la suite de Wallas, de construire un modèle de la découverte scientifique notamment, mais pas uniquement. Il propose donc de découper ce travail de l'esprit en quatre temps, suivant une logique et une certaine chronologie :

- La préparation : les chercheurs veulent résoudre un problème, ils s'y attèlent massivement et en pleine conscience (métacognition).
- L'incubation : devant la résistance du problème, ils s'en éloignent intellectuellement et font *autre chose* (pour Poincaré, une promenade en bus ; pour Schrödinger, un « épisode érotique fulgurant et tardif »).
- L'illumination : après ce temps d'incubation et ces activités diverses, la solution apparaît « miraculeusement ».

¹ HADAMARD J., *Essai sur la Psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, Gauthier Villars coll. « Discours de la méthode », Paris, 1959, p. 80.

- La vérification ou finition : les chercheurs contrôlent en toute conscience par l'équation ou l'expérience, leur intuition. Ce temps peut être pensé différemment selon la discipline mais, quelle qu'elle soit, il s'agit toujours d'un moment conscient.

Les neurosciences ont mis à l'épreuve cette bizarrerie et, sans en exploiter toute la complexité, elles ont montré que l'inconscient avait, à l'inverse de la conscience, la possibilité de traiter simultanément plusieurs informations. Ce qui, du reste, rend plausible ces moments d'illumination à condition d'être en lien avec la conscience. S. Dehaene reprend ce récit de Poincaré et le travail d'Hadamard. Il convient que le fonctionnement neurologique peut certainement *supporter* ce temps d'incubation qui intéresse tout particulièrement ici.

Les travaux que S. Dehaene convoque pour « enquêter » sur ce temps d'incubation sont ceux d'Antoine Bechara qui va, sur la base d'un jeu où l'on peut gagner de l'argent, montrer que des « calculs s'opèrent à notre insu. Chaque fois que nous avons l'impression de choisir au hasard, des pondérations inconscientes président en réalité nos actes »¹. Ce travail n'est pas sans rappeler celui de M. S. Gazzaniga sur le libre arbitre. Tout comme ceux de P. Buser et C. Debru qui évoquent sans difficulté une *volition inconsciente*. Chez tous ces chercheurs, le constat est le même : il semble y avoir possiblement un travail *de* l'inconscient durant lequel une masse d'opérations peut être traitée en parallèle, influençant la réponse consciente et auquel le sujet n'a pas accès par l'introspection.

S. Dehaene évoque, également sur ce thème, les expériences de Ap Dijksterhuis durant lesquelles il est demandé à des groupes de personnes de lire les caractéristiques de différentes voitures. Après 4 minutes, ils doivent faire un choix pour décider laquelle avait des caractéristiques optimales. Durant ces 4 minutes, certains pouvaient réfléchir consciemment à la question, revoir les caractéristiques, y consacrer une réelle attention. Les autres devaient, eux, résoudre des anagrammes. Distracts par cette tâche, ils ne pouvaient effectuer le même travail que ceux qui ont réfléchi consciemment. Curieusement, c'est le groupe « distrait » qui choisissait plus souvent, et de façon significative, la meilleure des deux voitures. Ceux qui y avaient pensé consciemment semblaient perdre en efficacité dès lors qu'ils réfléchissaient à la question. Ce type d'expérience a été reproduit avec des objets achetés à Ikea et le résultat est similaire : lorsque la personne dit avoir réfléchi longuement à son achat, plusieurs semaines après, il est moins satisfait que celui qui l'a acheté spontanément, sans avoir effectué ce travail conscient. Et S. Dehaene de prolonger : « il vaut mieux laisser certains problèmes aux franges de la conscience plutôt que de les attaquer de front »². Et, plus loin, il ajoute : « les processus inconscients excellent dans le traitement simultané de très nombreuses informations : ils peuvent assigner une valeur à plusieurs items en même temps et les moyenner pour parvenir à une décision ».

Ainsi, S. Dehaene témoigne de ces possibilités de l'inconscient. Il reste cependant attaché à l'absolue nécessité de la conscience dans ces calculs inconscients. Il lui paraît essentiel, dans les moments de décisions, de choix, de réflexion etc. de ne pas considérer l'inconscient comme un opérateur indépendant qui peut, sans la conscience, absorber les informations venant du monde extérieur, les analyser, les trier, les pondérer, et faire émerger, *en toute fin*, une réponse consciente. Ainsi, s'il en est ainsi pour tout un ensemble de mécanismes inconscients automatiques, et bien que certains de ses collègues neuroscientifiques accordent plus d'importance à ce travail de l'inconscient, y compris dans ces moments plus complexes de

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p. 119.

² *Ibid.*

choix ou de *volition*, S. Dehaene s'attache à défendre et affirmer une importance capitale de la conscience. Il ajoute cependant que ce même travail d'incubation, semble non seulement profiter de l'éloignement temporaire de la conscience mais également du sommeil. Dans les deux cas, le fonctionnement cérébral conscient est « entravé » par une autre activité neuronale. Mais les expériences montrent que lorsqu'une nuit de sommeil sépare la réflexion sur un problème et sa résolution consciente, l'efficacité est accrue. Là encore, le travail conscient semble ne pas être nécessairement la solution la plus efficace.

Une dernière expérience est ici évoquée car elle renvoie à l'inhibition. S. Dehaene s'en réfère à une expérience dans laquelle la consigne est d'effectuer une tâche répétitive, sauf lorsqu'un panneau « stop » est diffusé. Le constat est sans appel : lorsque ce panneau (qui peut être un simple point noir selon les consignes) s'affiche, même de façon subliminale, la réponse est ralentie voire même totalement inhibée et ce, alors même que les sujets ignorent pourquoi ils n'ont pas répondu. Et S. Dehaene de conclure : « Même un panneau de "stop" inconscient peut évoquer une avalanche d'activités neuronales qui se propage jusqu'au plus profond des réseaux de l'administrateur central, ceux qui contrôlent nos actes »¹. Cela n'est pas sans rappeler les expériences évoquées par L. Naccache ou M. S. Gazzaniga, où les patients « split brain » sont soumis à des injonctions subliminales (WALK) qu'ils vont exécuter sans connaître la raison de leur acte, acte sur lequel ils vont pourtant inventer, de toutes pièces, une interprétation. Ici s'illustre non seulement le travail non conscient, mais aussi ses possibles effets dans les actes, la réalité et la conscience, ainsi que la fabrication incessante de sens. Chacun de ces aspects n'est pas sans intéresser la psychanalyse du reste.

L. Naccache convient de l'étonnante proximité qu'il y a entre cette proposition d'Hadamard et le fonctionnement cognitif. Mais lui comme S. Dehaene soutiennent que la conscience permet malgré tout de comparer, interpréter, réfléchir à ce que ce travail de l'inconscient fait émerger et de fait, d'éventuellement le rejeter. Le choix peut certes émerger de l'inconscient, mais le travail conscient qui lui succède (vérification) a son importance. L. Naccache repère également comment la théorie d'Hadamard lui paraît illustrer le « raccourci » pris par les défenseurs d'une « conception populaire selon laquelle les grands processus artistiques ainsi que les découvertes scientifiques majeures reposeraient sur l'activité de notre "inconscient". »². Il lui semble essentiel de repérer, au contraire, que le processus inconscient est enserré dans des moments conscients, et où la métacognition joue un rôle fondamental notamment dans la préparation. Ainsi, là où il y a parfois une omniscience de l'inconscient, les neurosciences avec l'appui d'Hadamard proposent plutôt une alternance obligatoire entre activité consciente et inconsciente.

Malgré leurs interrogations quant à cette présence de l'inconscient dans le fonctionnement de la pensée consciente *au cours du temps*, les chercheurs restent donc hésitants. S. Dehaene précise prudemment que « tout assemblage nouveau nécessite certainement la conscience »³. Il prolonge en précisant que les liages perceptifs se font du fait de l'apprentissage, l'environnement, l'éducation qui rendent, *ensuite*, inconscient le traitement d'une information. Pour qu'il y ait des assemblages nouveaux, il faudrait inéluctablement la conscience. Mais la proposition d'Hadamard suggère qu'il puisse y avoir des assemblages qui se font dans le silence

¹ *Ibid.*, p. 123.

² NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 257.

³ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014, p. 96.

du fonctionnement cérébral inconscient. Ce dernier a besoin de devenir conscient pour avoir un effet et être consolidé dans la structure neuronale. Mais de nombreuses opérations semblent pouvoir se faire sans conscience.

Cela étant, ce pas fait par les neurosciences pour réintroduire de l'inconscient dans la vie mentale a son importance. Et si, jusqu'à présent, cela semblait relever du traitement, de l'encodage, du stockage voire de la sélection, il apparaît désormais que l'activité inconsciente est capable de *travailler* ; mais travailler sans quelconque homoncule. Autrement dit, comme le souligne Hadamard citant St Augustin, de travailler « intelligemment » mais au plus proche du sens étymologique : *choisir parmi*. Il précise également que le « cogito », souvent évoqué ici, dans son sens premier, signifie *agiter ensemble*. La réflexion scientifique semble en effet, trouver, dans cette approche, plusieurs éléments tangibles et cohérents.

Mais là encore, pourquoi ne limiter ce fonctionnement qu'au travail scientifique ? Hadamard fait d'ailleurs le trajet inverse en soutenant que le domaine mathématique doit certainement ressembler au langage ne serait-ce que dans sa complexité. Or, avec ce qui précède à propos du langage dans son acception psychanalytique comme neuroscientifique, il est possible de s'interroger sur des mécanismes proches de ceux décrits par Hadamard mais au niveau langagier, puis perceptifs, puis mnésiques etc. jusqu'à la subjectivité. Tous les sujets peuvent certainement connaître ces temps d'incubation, et si les résultats ne sont pas aussi magistraux que l'équation de Schrödinger, ils ont un intérêt certain pour le sujet.

Hadamard, citant Ribot cette fois, considère en effet, que le travail de penser va bien plus loin que ce à quoi il est habituellement réduit : « L'invention dans les beaux-arts et dans les sciences n'est qu'un cas particulier. Dans la vie pratique, dans les inventions mécaniques, militaires, industrielles, commerciales, dans les institutions religieuses, sociales, politiques, l'esprit humain a dépensé autant d'imagination que partout ailleurs ». Ainsi, toutes les productions de l'être humain sont soumises à ces fonctionnements, faits de processus sous-jacents et en apparence secondaires. Il n'est donc pas interdit d'ajouter aux inventions de l'esprit humain, l'esprit humain lui-même. La subjectivité devient alors un lieu de création, aussi bien dans ce qu'elle est, que dans ce qu'elle génère. L'esprit humain a fait l'objet de nombreuses inventions abracadabrantes, mais il est aussi le support de découvertes autant merveilleuses que créatives, et menant aussi parfois au « progrès ».

Pour appuyer sa proposition, Hadamard convoque donc d'autres domaines. Mais il lui semble que même dans ces derniers, il y a, dans le processus de découverte, un temps *en dehors de la conscience*. Hadamard s'appuie sur le philosophe Paul Adolphe Souriau, qui a également étudié ces questions : « C'est ce que Souriau exprime par la phrase tout à fait frappante : "Pour inventer, il faut penser à côté" ». Une fois cette première idée affirmée, Hadamard en ajoute une seconde qui n'est pas sans lien avec certains aspects abordés précédemment : « et même en mathématique - quoique, dans ce domaine, elle ait une signification assez différente de ce qu'elle a en sciences expérimentales - nous pouvons rappeler la définition de Claude Bernard : "Ceux qui ont une foi excessive dans leurs idées ne sont pas bien armés pour faire des découvertes" »¹. Ce qui renvoie aux positions radicales déjà évoquées, aussi bien pour la psychanalyse que pour les neurosciences.

¹ HADAMARD J., *Essai sur la Psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, Gauthier Villars coll. « Discours de la méthode », Paris, 1959, p. 52.

Pour en revenir aux considérations concernant « l'Eureka », le lien peut être fait entre métacognition et perception (tout en excluant, la construction d'une nouvelle fiction) : un sujet qui perçoit ce qu'il dit, si tant est que le thème l'ait suffisamment occupé consciemment, peut soudainement comprendre le sens des mots qu'il utilise. Il peut « entendre » l'équivoque et ainsi saisir ce qui le questionnait sur lui-même. Dans un cas comme dans l'autre, psychanalyse et neurosciences soulignent la capacité mystérieuse des inconscients ou de l'inconscient, à faire du lien alors même que consciemment on s'évertue, en vain à faire ce même lien. L'interrogation en vient donc aux limites de ces liens. Car il s'agit toujours, en neurosciences, de liens codifiés, organisés autour d'une activité consciente, rationalisée et centrée sur une problématique spécifique. Mais elles tendent à assouplir cette position. La psychanalyse, elle, suppose que l'inconscient « élucubre » sur tout et sans cesse et qu'à ce titre, l'incubation peut avoir lieu sur tous les thèmes possibles y compris ceux qui touchent au sujet lui-même.

Du côté de la psychanalyse, en effet, à propos de ce travail de l'inconscient, quelques précisions s'imposent. Il y a donc celui déjà évoqué à travers tous les concepts qui précèdent. Mais ce qui intéresse maintenant, c'est le travail de l'inconscient lorsqu'il s'agit d'aller y « chercher » ce qui s'y loge. Ainsi, la psychanalyse propose, elle aussi, que l'inconscient puisse opérer en « arrière-plan » au cours du temps. Elle avance également et que ce travail peut avoir des effets. En revanche, il faut rester vigilant : elle n'ignore pas qu'il faille la conscience pour que s'opère ce travail de l'inconscient. La psychanalyse soutient donc le travail de parole consciente, elle propose cependant de ne pas forcément accorder une attention accrue aux *contenus* de cette parole consciente. Elle y attache de l'importance, car ce discours conscient *vectorise* des éléments de l'inconscient, habituellement tenus à distance de la conscience.

L'autre aspect essentiel de ce travail de l'inconscient est la présence d'un autre. La théorie psychanalytique insiste sur l'importance d'une présence tierce qui permettra au patient d'entendre ce qu'il dit. Le dispositif psychanalytique répond à ces deux attentes. Car l'analyste ne se fait pas l'interprète, comme le fait l'hémisphère gauche de M. S. Gazzaniga, cela relèverait de la suggestion. C'est précisément ce que Freud refusa de faire dès qu'il s'éloigna de la méthode cathartique et de l'hypnose. Et Lacan insiste sur ce point : « L'interprétation n'est pas ouverte à tous les sens [...]. Elle est une interprétation significative et qui ne doit pas être manquée. Cela n'empêche pas que ce n'est pas cette signification qui est, pour l'avènement du sujet, essentielle. Ce qui essentiel, c'est qu'il voit, au-delà de cette signification, à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique – il est, comme sujet, assujetti »¹.

La psychanalyse ne vise donc pas à inventer un sens avec le patient comme le propose L. Naccache. Elle vise à ce que le sujet puisse entendre la signification de certains de ses actes et pensées, de ses symptômes. Signification qui lui est propre, singulière et reliée à une cause qui lui est tout autant intime et surtout *conservée* dans son inconscient.

Qu'initialement tout l'ensemble soit une invention du fait même des mécanismes cérébraux est une possibilité. Mais l'intérêt est de repérer comment cette invention, qui forge la subjectivité, agit sur l'organe, sur le corps, sur le cerveau et de fait, sur le monde *extérieur*. C'est d'ailleurs de cet effet sur le monde qu'une invention mentale semble pouvoir tirer sa réalité *physique*. Bien que, de cette physique-là, peu de choses puissent venir la modifier : dans des conditions de laboratoires, il apparaît possible d'agir sur la vie mentale en stimulant artificiellement des

¹ LACAN J., *Le Séminaire Livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 226.

aires du cerveau, créant ainsi des hallucinations, des impressions de « sortie du corps ». Certes, cela se retrouve dans la vie quotidienne, mais ces expériences subjectives ne sont pas légions. Il faut donc considérer qu'agir directement sur le cerveau peut avoir un effet sur la vie mentale, mais qu'agir directement sur cette même vie mentale a aussi une efficacité, aussi bien mentale que physique.

Autrement dit, il apparaît possible d'en passer par la subjectivité pour agir sur le monde extérieur. C'est ce qu'entend faire la psychanalyse en écoutant les patients et en leur permettant que des symptômes physiques disparaissent. Pour se faire, elle ne vise cependant pas la construction de nouveau sens ; elle opère, au contraire, une réduction des inventions, des mises en sens du sujet. Elle suppose donc que c'est « déjà là » et qu'il convient de le faire apparaître, de nouveau, au sujet pour lui permettre de ne plus subir les effets de cette cause, de cette mise en sens première.

C'est de là que les déterminismes inconscients deviennent alors des supports et non des impasses, que la créativité du sujet et son imprédictibilité peuvent s'articuler. Que ce qui suit soit de nouveau une invention, c'est le sacerdoce évolutionniste de chaque être humain, mais la liberté du choix désormais posée par le sujet, relève davantage d'une construction qui lui est propre et davantage cohérente avec sa vie consciente. Il ne subit plus certains déterminismes inconscients jusque-là oubliés, omis, inhibés, tenus à distance de la conscience.

L'interprétation vise donc cet effet de prise de conscience d'un élément du discours, qui renferme une équivoque langagière, et que le sujet ne perçoit pas consciemment. Pourtant sa mémoire lui a permis de conserver ce sens caché et l'inconscient de le faire émerger dans le discours du « dire ce qui passe par la tête ». Il n'y a pas une *volonté inconsciente* qui dirige le discours, c'est la contingence du discours conscient et de l'utilisation des mots qui permet l'apparition de ce « moment de sens » (c'est l'alternance entre parole pleine et vide). La *volition inconsciente* de P. Buser et C. Debru ne s'entend pas comme un inconscient *intelligent* qui choisit sciemment ce qui accède à la consciente. Il s'agit davantage d'un ensemble de mécanismes, de calculs qui induisent une réponse, *avant* que la conscience ne la choisisse réellement.

Mais rien n'interdit à ces mécanismes d'être « pétris » de subjectivité ; subjectivité, qui, en s'en référant désormais à ce qui précède, peut objectivement infiltrer de nombreux aspects de la vie cognitive. Pour en revenir à l'interprétation, l'analyste est celui qui permet de saisir ces aspects de la subjectivité jusque-là ignorés, qui permet que le patient « entende » ce qu'il dit, qu'il prenne conscience de son propre discours. Sans cet autre, il est difficile pour le sujet d'accéder à ce second sens pour l'équivoque, mais plus largement, à ce savoir insu.

La question de l'efficacité de la psychanalyse trouve ici une autre réponse (parmi toutes celles déjà évoquées par ses défenseurs) sur la base d'éléments objectivés par la science. L'écueil dénoncé par Lacan d'une trop grande prise en compte de la conscience, d'un travail tout entier ciblé sur le « Moi » trouve ici une autre destinée : la conscience n'est qu'un passage, un instant d'émergence. On ne peut décemment s'appuyer uniquement sur cette dernière et ignorer l'inconscient comme ressort de cette même conscience. De même, le risque de tomber dans le « tout interprétatif » est contourné par le constat que ce n'est que lorsqu'il se « dévide », sans forcément inventer un nouveau sens, que le discours peut devenir sensé pour le sujet. Sensé dans le sens où le sujet *trouve* dans son propre discours un sens, une cause, qu'il associe à tout

un ensemble d'évènements et d'effets (les symptômes notamment) et dont il « saisit » le lien (mais ne l'invente pas).

Les constructions métacognitives du sujet ne sont donc pas des éléments pleinement concluants pour faire émerger le sens, elles sont essentielles mais insuffisantes. L'alternance entre le travail conscient, la réflexion métacognitive et les moments d'apparente tranquillité consciente mais de *tempêtes* inconscientes, semblent tous trois nécessaires à ce fonctionnement inconscient de la vie mentale, surtout lorsqu'il s'agit de cibler une thématique (ici les symptômes ou la souffrance qu'ils génèrent chez un patient). Et la proposition d'Hadamard semble aller dans ce sens précisément.

En psychanalyse, il ne s'agit donc définitivement pas d'inventer avec le patient, il s'agit qu'il y ait un « Eureka ! », c'est-à-dire qu'il saisisse l'équivoque, le sens voilé par la réduction consciente. Cela mène à une découverte de la cause de son symptôme, mais aussi de certains de ses faits et gestes plus anecdotiques (comme dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*). Que cette cause soit une invention inévitable due au travail conscient, inconscient et à l'incessante activité cérébrale, c'est précisément ce que supposent les neurosciences. Mais cela vaut pour toutes les constructions de la vie mentale. Et l'éthique de la psychanalyse, c'est de considérer que l'explication est là, dans l'inconscient, tout comme l'explication d'une loi physique est dans le monde réel. Il suffit *juste* de la trouver.

Ce que la psychanalyse ajoute, c'est que malgré l'inéluctable « cas par cas », il semble que l'on puisse trouver des ensembles qui regroupent différentes formes de « lois subjectives », de lois de la vie mentale et que l'on peut les théoriser. Si, en science, la cause existe déjà dans la réalité, en psychanalyse, il est envisagé que la cause préexiste déjà dans la vie mentale, que cette dernière s'est possiblement construite dans l'enfance mais pas seulement. Il se peut que les causes s'accumulent au cours du temps avant de générer un symptôme. Il se peut aussi que ce sens inconscient, ce savoir insu, se construise tout au long de l'existence, soumis irrémédiablement aux hasards des rencontres. Une fois dévoilée, la cause inconsciente pourra possiblement avoir une inscription dans la réalité, par le truchement de l'inscription cérébrale. Mais son contenu reste subjectif, inventé. L'interprétation de l'analyste ne relève pas d'une reprise, « éclairée » par les théories psychanalytiques, faite au patient ; elle est plus simplement une façon de souligner des aspects de son discours qui vont, ou pas, faire « sens », ce coup-ci consciemment.

Ainsi, il y a effectivement là un moment d'Eureka puisque le sujet comprend, prend conscience d'un aspect de sa vie mentale qui jusque-là lui échappait, mais dont il pouvait observer les effets. Il se saisit consciemment du bien-fondé de telle ou telle explication car cette dernière fait sens *pour lui* et uniquement lui, en tant que sujet. L'analyste ne propose pas : ce n'est que parce que le sujet en prend conscience qu'apparaît ce bien-fondé ; à l'image d'Archimède et des chercheurs qui, selon Hadamard incubent et trouvent finalement la réponse recherchée.

Là encore, la mise en tension articule les deux approches : il faut un travail conscient, constant et régulier pour générer ce travail de l'inconscient qui sera possiblement conscientisé dans l'*après coup*. Il semble également que, pour en arriver à une telle réussite, il faille accumuler certains éléments de façon consciente, afin qu'ils participent à la réflexion consciente, puis au travail de l'inconscient, puis finalement, à l'Eureka ici *subjectif*.

Schrödinger n'aurait pu trouver sa fameuse équation sans les découvertes en physique des années 1900, il faut un préalable avant que des liens « suffisants » puissent se faire et ainsi

trouver l'explication. Il semble que ce mécanisme vaille pour le travail de l'inconscient avec comme « thématique » le sujet lui-même : il lui faut une réflexion consciente préalable pour générer un temps d'incubation inconscient qui lui permettra de saisir chacun des éléments qui le mène à agir ou penser ainsi. Les patients seraient alors des Archimèdes en devenir.

Il ne s'agit pas de ne faire qu'un travail de réflexion conscient où la pensée construite, métacognitive occupe tout le fonctionnement cérébral : il s'agit de faire émerger une réflexion pour que certains aspects de la vie mentale sortent de leur état latent. Cela n'est pas une évidence en soi. Il faut, pour le sujet :

- évoquer ses symptômes, y réfléchir, y revenir,
- utiliser des signifiants qui sont identiques parfois légèrement différents,
- élaborer une réflexion consciente et faire en sorte que le cerveau manipule régulièrement des thématiques récurrentes qui le préoccupent,
- utiliser des mots qui ouvrent constamment des espaces de travail dont une partie reste inconsciente, mais dont l'évocation périodique consciente augmente les probabilités pour qu'accèdent à la conscience des éléments classiquement inhibés,
- enrichir les éléments jusque-là énigmatiques d'une vie mentale par un travail métacognitif pour que s'opère aussi un travail inconscient (incubation subjective et non pas que scientifique),
- laisser le temps à l'inconscient d'opérer, en sourdine, comme un fond diffus qui calcule, associe, pondère et parvient parfois à trouver des liens (tout comme dans une équation mathématique du reste).

Encore une fois, il faut rester vigilant : ce qu'Hadamard propose renvoie à un mode de penser, un type d'objets mentaux tout à fait particulier : les objets mathématiques. De prime abord, ce qui touche à la subjectivité semble plus complexe, alambiqué, tortueux. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'étude du langage par S. Dehaene et L. Naccache¹ a montré que la symbolique des chiffres n'est pas sans lien avec la symbolique de tous les mots. D'autre part, le travail qui précède entendait ramener ces aspects subjectifs, non pas à leurs complexité une fois associés, réorganisés, inscrits durablement, mais au contraire, à leur signature les plus simples, parfois abruptes et discrètes, mais toujours singulières. Ainsi, les constructions subjectives sont-elles envisagées certes comme des édifices complexes à l'architecture imposante. Mais elles sont aussi faites de briques, de matériaux dont la simplicité n'enlève pourtant pas qu'ils soient eux aussi subjectifs, non pas dans leur existence, mais dans leur agencement.

Ainsi, l'incubation se révèle être possiblement ouverte à d'autres fonctionnements cérébraux que ceux spécifiques aux mathématiques. De fait, le moment d'interprétation, qui peut être dû à un mot du psychanalyste, une reprise de la phrase du patient ou même, émerger du patient lui-même par une prise de conscience *spontanée*, n'est pas une invention : c'est une découverte. Quelque chose est déjà là, le patient le redécouvre, il ne le réinvente pas.

En résumé, le modèle des découvertes scientifiques (en quatre temps) est pertinent dans sa chronologie et son organisation : le premier temps est le besoin de prendre conscience (même si ce niveau de prise de conscience est léger, flottant etc.), le second temps de réflexion peut être envisagé -mais comme le dit Lacan, comme un « temps pour comprendre (qui) peut être

¹ DEHAENE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 103.

tout entier contenu dans l'instant du regard ». Il n'y a donc pas un besoin impérieux pour qu'un élément deviennent subjectifs d'en passer par une longue période de réflexion. Pour autant, cette prise de conscience « première », ces deux premiers temps d'accès à l'information et de travail sur elle continuent d'animer l'inconscient alors que l'attention et la conscience sont occupées à tout autre chose. Il y a donc un traitement qui se fait tout de même *à l'insu* du sujet (incubation). Et enfin, l'illumination ou la prise de conscience de la solution (ou d'une forme de discernement) : quelque chose « apparaît » au sujet comme un élément de compréhension de son existence. Le moment de conclure peut-être celui de la vérification mais dont le sujet sait déjà qu'elle est juste. Nous ne sommes pas les objets d'études scientifiques de nos propres vies donc, on ne peut vérifier par le calcul ou l'expérience ce que l'on vient de comprendre sur nous-même. Tout comme dans la recherche scientifique, en psychopathologie, le moment de conclure peut donc être très bref : c'est l'intime certitude d'avoir *saisi* quelque chose et la vérification serait plutôt, comme le suppose Lacan un acte.

2 – Des effets de la dialectique sur l'inconscient

a/ L'inconscient renouvelé ?

Curieusement, à ce stade, il semble plus légitime de reposer certaines questions plutôt que de donner certaines réponses :

- Du moment où l'inconscient cognitif devient subjectif (émergence de réponses singulières) devient-il freudien ?
- Par ailleurs, s'il est « logique », l'inconscient freudien peut-il résister à d'autres logiques que celle du signifiant ? Ou, pour aller plus en avant, peut-on lui trouver d'autres ressorts que cette logique-là ?
- La question n'est donc pas seulement de savoir la chronologique cérébrale, neuronale chimique voire atomique des chaînes d'actions chez l'être humain, mais les variables qui influent sur lui (externes comme internes).
- La psychanalyse suppose que la subjectivité impose des réponses jusque dans les actes inconscients et conscients. Mais en allant plus loin, elle suppose que cette subjectivité n'est pas parfaite (il n'y a pas de bonnes réponses) et que donc, cette subjectivité peut aussi induire des réponses qui « sortent du cadre » cohérent, sortent de l'ordinaire, qui vont à l'encontre du travail conscient, telle le symptôme. D'où la question de la causalité.
- Aussi, quels sont réellement les liens les plus complexes que l'on peut espérer voir se construire dans l'inconscient ? Ces liens peuvent-ils être non-conscients, non pas dans leur construction (quoique la question puisse être posée grâce aux travaux de F. Ansermet et P. Magistretti) mais dans leur conservation ?
- De fait, pour advenir, le sujet doit-il en passer par la conscience ?

Dans des aspects plus précis encore, il est possible de s'interroger sur le langage et de se demander : quels sont les effets neurologiques de la découverte du second sens d'une phrase, jusqu'où se ramifient-ils ? L'équivoque est-elle une gestalt du signifiant ? L'accès à la

conscience d'une information et le passage de ce que les neurosciences repèrent comme un seuil, pourrait-il être observé lors d'une *interprétation* qui vise non pas un sens nouveau, une invention supplémentaire mais une découverte ? Comment s'opère le basculement, dans une situation équivoque, d'un sens vers un autre alors que la phrase n'a pas changé ? Comment le cerveau organise deux traitements différents sur un plan sémantique sur la base d'une seule et même information sémantique ? Par « traitement », on n'entend ni l'enregistrement, ni le stockage dans le temps, mais la restitution et donc, la possibilité que s'ouvre un espace de travail inconscient à l'énonciation d'un mot, mot qui renferme un sens ignoré, voire inhibé, et qui n'accède pas à la conscience puisque l'espace de travail se referme (en s'ouvrant sur la conscience) sur un seul des sens possibles.

Dès lors, peut-on expérimenter un inconscient cognitif élargi ? Quid des recherches qui ne se contentent pas des opérations subliminales et qui ne reposent pas uniquement sur la méthode de masquage ?

Chacune de ces questions n'appelle pas de réponses définitives en l'état actuel des connaissances. Pour autant, mettre en tension des conceptions initialement éloignées a permis d'ouvrir quelques perspectives et de proposer des hypothèses. Il ne s'agit d'ailleurs pas de prétendre répondre aux interrogations, mais, plus précisément, de repérer quels points de jonctions semblent être prometteurs.

Ainsi, après cet ensemble de questions et une mise en tension autour des phénomènes concrets, il convient de s'autoriser à un "retour" au cœur de la problématique. Chacun des éléments mis en exergue, depuis le début de ce travail, vient d'illustrer combien une mise en tension entre deux approches pouvait devenir dialectique. Chacun de ces aspects reste rattaché à une approche pragmatique de part et d'autre. Ainsi, subjectivité, perception, mémoire, temps, langage, conscience, métacognition sont autant de phénomènes que l'on peut étudier aussi bien depuis l'approche psychanalytique, que depuis l'approche scientifique. Ce qui devient tout aussi riche, c'est que ces phénomènes peuvent être étudiés grâce à une articulation entre ces deux ensembles théoriques et pratiques.

De plus, chacun de ces concepts ici travaillés montrent que la dialectique naît certes de la rencontre mais en premier lieu, du phénomène en lui-même. Il ne s'agit ni de discours, ni de postures mais bien de l'étude concrète, non partisane et *à partir de* ce que l'on connaît du concept qui crée la dialectique. Ainsi, ce n'est pas tant la rencontre qui crée la dialectique, mais c'est bien les phénomènes qui génèrent cette dernière.

Dès lors, cette dernière partie s'inscrit dans le prolongement de cette mise en tension, mais en s'appuyant désormais sur des aspects plus globaux, aspects eux-mêmes profondément reliés à ces phénomènes *premiers*. S'il ne s'agit pas déjà de conclure, il convient de « tirer certaines conclusions » qui ouvrent des perspectives plus larges. Ainsi, des phénomènes concrets, il faut désormais reprendre le fil du travail et de la problématique pour aboutir à des considérations sur la causalité, les déterminismes, à nouveau la subjectivité, mais aussi la conscience et surtout l'inconscient. Il convient donc de prolonger la mise en tension, et désormais d'en extraire des hypothèses *au regard* de ce qui émerge de la dialectique. Cette rupture avec le fil du travail aura le mérite de rappeler l'éloignement initial entre les deux approches afin de déboucher sur des hypothèses prenant en compte les effets de la mise en tension et donc, leurs points de jonction. Cette dernière partie du travail, s'autorise donc à reprendre pas à pas les notions

abordées, de les relier avec les avancées qu'offrent la mise en tension, et d'en déduire enfin les aspects les plus ténus, mais aussi certains des plus prometteurs.

1. Résumé des positions, préalables et cœur de la problématique

Reprenons donc les dissensions : lorsqu'il en arrive à ce qui s'apparente à un moment de conclusion, L. Naccache énumère les points qui semblent proches entre l'inconscient des neurosciences et celui de la psychanalyse. Mais ses conclusions sont nettes : « ces éléments de "convergence" autour du concept d'inconscient restent assez limités ! »¹. Il ajoute que l'on peut trouver des éléments de convergences autour de l'inconscient dont parle Freud, mais que ces derniers relèvent de travaux « psychologiques et neurologiques de XVIII^e et XIX^e siècles ». Concernant ce qu'il lui semble être les réelles hypothèses freudiennes (« refoulement, topique, contenu psychodynamique des représentations mentales » de l'inconscient), il parle au contraire de points de butée et de divergences profondes avec les découvertes actuelles des neurosciences. L'inconscient freudien, comme le signifie également S. Dehaene, ne trouverait pas de *démonstrations* scientifiques dans les études modernes.

Ils ajoutent à ces remarques concrètes le fait que Freud a, peu à peu, rajouté à son édifice de l'inconscient, la sexualité infantile, la vie psychique du tout petit enfant, les pulsions sexuelles etc. Cette approche de l'inconscient est, pour ces chercheurs, invalidée par les recherches actuelles, puisque l'inconscient ne se limite pas à cela et que rien ne démontre que de tels « matériaux refoulés » subsistent de la prime enfance. A cela s'ajoute la durée de vie des représentations inconscientes : définitivement brèves en neurosciences. L. Naccache rappelle que le refoulement et le contrôle inconscient, tel que les décrit Freud, ne semblent pas possibles. Concernant le langage, il souligne que, contrairement à ce que Freud affirme : « ces activations verbales inconscientes ne se distinguent pas selon nous des autres contenus représentés » et plus loin, expérience à l'appui, qu'une « pensée peut être consciente, c'est à dire rapportable à soi ou à d'autres, sans pour autant être associée à des représentations de mots »². Enfin, ces ensembles psychanalytiques débouchent sur l'existence, supposée par Freud, de désirs inconscients et donc, d'une intentionnalité inconsciente qui oriente nos fait et gestes. Ce dernier aspect n'est, d'après certains chercheurs dont L. Naccache, pas non plus vérifié par l'expérimentation.

Ce « nouvel inconscient », dit cognitif, génère ainsi, dans le paysage actuel de la recherche, des réactions diverses quant à la psychanalyse :

- Radicales : l'inconscient freudien n'existe pas, puisqu'il n'y a aucune de ses caractéristiques qui est validée par l'expérience.
- Prudentes : l'inconscient freudien ne se retrouvant pas dans l'objectivité expérimentale, à ce jour, cet inconscient n'est pas prouvé et donc spéculatif, théorique. Cela étant, c'est davantage la jeunesse de son étude scientifique qui peut expliquer que l'on n'en découvre rien d'objectif.
- Dialectiques : certains éléments, même rares, semblent riches ; tout n'est pas dit dans les recherches actuelles sur l'inconscient cognitif, ce dernier « résiste » encore à l'étude scientifique et il convient de prolonger cette réflexion. C'est le cas de P. Buser, qui

¹ NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 334.

² *Ibid.*, p. 339

suppose que certains mécanismes de défense relèvent d'un fonctionnement qui n'est pas sans évoquer le refoulement comme « répression des émotions »¹. Il reste néanmoins important pour ce chercheur de conserver une tradition scientifique, et il en vient alors à se demander si la psychanalyse n'est pas « vouée à disparaître ».

- Nuancées : l'étude actuelle de l'inconscient par les neurosciences néglige tout un ensemble de phénomènes qui sont pourtant essentiels à sa compréhension globale. A ce titre, on ne peut tirer des conclusions sur la seule base des études actuelles, il faut au contraire, chercher à y ajouter des notions complexes mais fondamentales. C'est la position de J.-D. Vincent qui accorde davantage d'importance au corps, à ses passions et qu'il introduit dans les études : les plaisirs et déplaisirs, les émotions, les affects etc. Ils sont autant d'éléments à prendre en compte d'après lui pour pouvoir comprendre la complexité de l'âme et l'on ne peut se contenter de la neuro-imagerie. Il précise d'ailleurs que lorsqu'il parle de psyché avec certains de ces collègues, « ça les fait bondir »².

Ces positions peuvent sembler caricaturales, mais décrivent un certain état d'esprit de la science vis-à-vis de l'inconscient, et qui peut être résumé ici par ce positionnement relativement partagé : scientifiquement, l'approche psychanalytique ne résiste pas suffisamment à l'expérience. Elle reste une référence qui est souvent convoquée dans les travaux sur l'inconscient, mais le bien-fondé de l'ensemble théorique qu'elle a construit est régulièrement mis en cause. Cela se repère aussi parfois pour l'approche thérapeutique qu'elle propose. Mais, s'il y a un certain consensus quant à la posture à adopter face à la psychanalyse, il n'y a pas une unanimité des chercheurs.

Ces positions pourraient être reprises avec quelques nuances pour la psychanalyse. On y retrouve les mêmes radicalités, les mêmes prudences et parfois les mêmes tentatives. Mais la prise de position qui intéresse tout particulièrement, car elle est polémique mais n'est pas discursive, est celle du rejet de tout ancrage biologique de l'inconscient freudien. Les conséquences éthiques de cette position sont particulièrement incommodes en ce qui concerne la prise en charge des patients : cela implique une approche spécifique, complexe, longue, mais respectueuse de la subjectivité du patient. A l'inverse, d'une certaine façon, cette position offre une relative tranquillité face à la science. Elle rejette toutes recherches possibles de la science sur la subjectivité, et place la psychanalyse dans la dangereuse position du « tout psychanalytique ». Autrement dit, la possibilité pour la psychanalyse d'expliquer *tout*, et notamment *tout* ce qui relève de la subjectivité, par l'intermédiaire de ses propres théories.

Cela débouche sur un constat :

- En neurosciences, il y a une non acceptation des effets de l'inconscient sur la conscience, puis le « soi » et enfin, la subjectivité.
- En psychanalyse, il y a une non acceptation que les éléments fondamentaux de la subjectivité soient réduits à des corrélats neuronaux ou à la conscience.

Or, et c'est là qu'il faut maintenant rappeler ce qui s'avère certainement être le point central d'articulation de ce travail, *au cœur des recherches scientifiques actuelles apparaissent des éléments concrets auxquels la psychanalyse n'est pas étrangère*. Cela est une entrave pour la

¹ BUSER P., L'inconscient résiste à l'expérimentation, *La Recherche* (391), novembre 2005.

² VINCENT J.-D., *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, Conférence à l'Espace des sciences de Rennes, 2008.

science dans sa quête d'universel, cela est une question essentielle et définitivement moderne posée à la psychanalyse.

Car le but de la science reste de faire une description objective du monde. En ne ciblant que certains aspects de la vie mentale, elle y parvient. Cela devient plus ardu lorsqu'il s'agit d'arriver aux « portes de la subjectivité », alors même que cette dernière semble intervenir dans les réponses objectives. Il ne s'agit plus seulement de comprendre le fonctionnement cérébral, il s'agit de réfléchir à ce qu'il génère et, d'après les *nouveaux monismes*, il semble important de prendre en considération et en parallèle, aussi bien la cognition que la subjectivité, la conscience que l'inconscient. A ce titre, la conception psychanalytique de la subjectivité est un support non négligeable. En effet, elle convoque l'inconscient pour rendre compte de cette subjectivité. C'est d'ailleurs cet aspect, particulièrement travaillé et précisé par Lacan, qui devient une charnière pour une dialectique entre neurosciences et psychanalyse. Il ne s'agit plus uniquement des définitions freudiennes de l'inconscient ou des constructions qui s'y réfèrent. Il s'agit non seulement d'évoquer la complexité de ce qu'est la subjectivité, mais aussi, les ancrages les plus pragmatiques (déjà définis par Freud et enrichis par Lacan) et les plus élémentaires de ce qu'est l'inconscient. L'intérêt ici était précisément d'exploiter les fondamentaux de l'inconscient et son aboutissement le plus complexe (la subjectivité), afin d'ouvrir cette mise en tension. Dès lors, si l'inconscient cognitif et l'inconscient freudien ne pouvaient initialement se rencontrer, il devenait possible, en prenant en considération des éléments qui s'y raccrochent, d'opérer une rencontre dialectique.

Ce résumé des positionnements rencontrés autour de la thématique de l'inconscient permet de rappeler celui qui est pris ici. Il s'agit de prendre acte des découvertes récentes, au-delà des discours dans lesquelles elles s'inscrivent. Pour autant, il convient de les considérer malgré tout ; mais de les considérer *dans* leurs effets sur la situation actuelle. Enfin, il s'agit de considérer les propositions théoriques déjà faites dans ce domaine, notamment celles qui évoquent parallèlement ces deux approches. Ce travail entend donc proposer un renversement dans ces considérations, aussi bien neuroscientifiques que psychanalytiques, afin de repérer ces points de jonction, non plus sur ce que sont les inconscients dans leurs définitions académiques, mais dans ce qu'ils induisent comme résultats et manifestations.

L'articulation de chacun des phénomènes convoqués (perception, mémoire, temps, langage, conscience, métacognition, résistance, facilitation etc. et inconscient), peut interroger les concepts *d'inconscients*. Cela ne peut se faire que depuis cette place, qui n'est ni celle décrite plus haut de certains chercheurs en neurosciences, ni celle de certains psychanalystes qui renoncent, voire s'opposent, à toute dialectique ou mise en tension. Ce positionnement permet, au regard de ce qu'est l'inconscient freudien, d'y ajouter la réflexion sur la présence d'une subjectivité propre à chacun. Subjectivité qui se retrouve souvent sous le sceau de la conscience, dans les théories générales du cerveau et plus largement, en neurosciences.

Mais désormais, après cette première mise en tension autour des phénomènes concrets, il devient légitime de considérer sous une perspective nouvelle des phrases telles que : « le sentiment de liberté est en partie une construction de notre cerveau. C'est en faisant fonctionner cette circuiterie de notre cerveau, c'est en faisant jouer nos systèmes de valeurs, qui sont inscrits par nos gènes et par notre éducation dans notre cerveau, que nous prenons une décision que nous appelons "libre". Il ne faut pas penser que nous sommes capables d'un niveau de décision supplémentaire. Non, notre conscience subit des décisions qui sont, comme le sommet de

l'iceberg, issues des profondeurs de nos circuits non conscients. Il y a peut-être 90, 95, 98% de l'activité de notre cerveau qui n'est pas consciente »¹. Cette phrase de S. Dehaene n'est pas sans évoquer ce que Freud nomma la troisième blessure narcissique² de l'humanité : l'illusion d'un choix réfléchi, pensé, voulu, posé, acté par notre conscience, est un sacerdoce tenace.

Ainsi, c'est dans les subtilités des deux approches que peut s'organiser une réflexion pragmatique mais aussi générale. Ce n'est pas dans les discours dominants et parfois hégémoniques, ni dans les caricatures de ce que sont les deux concepts de *l'inconscient*. Même l'étude bibliographique de l'évolution des conceptions de l'inconscient, chez Freud ou en science, ne paraît pas être suffisante pour questionner ce phénomène.

Il faut donc, maintenant qu'une dialectique est apparue possible et toujours en guise de « résumé », s'autoriser quelques préalables de part et d'autre : prendre en compte la subjectivité d'une part, prendre en compte les supports physiques à disposition d'autre part.

A propos de l'inconscient, la question de la subjectivité a largement été reprise. Les supports physiques ont aussi fait l'objet d'une étude fine et ils furent évoqués dans un souci didactique : ils étaient essentiels pour saisir les bases du fonctionnement neuronal de l'inconscient cognitif. Ils ont aussi permis de saisir qu'ils ne peuvent soutenir l'intégralité de ce que suppose l'inconscient freudien. Cela étant, les décrire a permis de ne pas les exclure de cette recherche autour d'un inconscient plus étendu que l'inconscient cognitif, autour de la construction d'un « soi », d'un « moi », d'une identité et enfin, autour de la subjectivité dans sa complexité comme dans ses primes manifestations.

D'une certaine façon, ce détour par le fonctionnement neuronal dans le détail a pu permettre une désacralisation de l'immatérialité de la pensée humaine. Il n'y a aucune « noblesse de l'immatérialité ». Pragmatiquement, le cerveau semble pouvoir soutenir tout un ensemble de manifestations qui ne sont pas sans lien avec la subjectivité. Ce lien fait-il, pour autant, perdre au sujet sa liberté ? Bien entendu, les dérives scientistes sont déjà en mouvement, mais au regard des conclusions concrètes des expériences, il apparaît, au contraire, que c'est au cœur de la science elle-même que peuvent s'ouvrir des incomplétudes autour du sujet, que peuvent s'entendre des incertitudes et des inconnues qui le protègent de tous déterminismes physiques. A titre de remarque, les superfluides, une fois enfermés dans un bocal, deviennent étrangement immobiles par rapport aux mouvements que l'on inflige au bocal, mais aussi par rapport au mouvement de la Terre. Ils entrent dans un *état* où ils sont très mystérieusement « en lien » avec le mouvement des étoiles. Le même mystère semble entourer le sujet et les substrats cérébraux qui en supportent certains aspects. De plus, ces liens sont étudiés par les neurosciences et apportent leurs lots d'hypothèses : FICs de L. Naccache, libre arbitre de M. S. Gazzaniga, l'accès à la conscience supérieure d'Edelman, le processus de validation de Jeannerod, etc. Pour chacun d'eux, l'inconscient est convoqué. Exclure ou négliger ces travaux, à partir de l'axiome d'un non-ancrage biologique de l'inconscient freudien, serait certainement une position trop impérialiste. Il apparaît au contraire, que la psychanalyse fait partie des interlocuteurs potentiels pour alimenter de telles réflexions.

¹ DEHANE S., in DENJEAN, C. (Réalisateur). *Déchiffrer la conscience* [Film]. ARTE, 2016.

² FREUD S., *Introduction à la psychanalyse*, Edition numérique tirée d'*Introduction à la psychanalyse* Traduit de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1921, avec l'autorisation de l'auteur. Traduction revue par l'auteur. Paris, Éditions Payot, Petite bibliothèque Payot, no 6, 1962, p. 33.

Ainsi, sans tomber dans les hégémonies dénoncées à plusieurs reprises, ni la caricature qui éloigne du propos, la mise en tension ouvre sur une dialectique possible entre plusieurs éléments de la vie mentale qui opèrent *dans et sur* l'inconscient. A cela s'ajoute une articulation possible d'aspects cognitifs avec des manifestations subjectives.

Les nuances relèvent des productions de l'inconscient, de son travail, de son fonctionnement. Qu'il y ait une logique, ce qui précède le reprend et le prolonge. Cela étant, les éléments déployés proposent aussi que s'ajoutent une multitude d'éléments discrets, anecdotiques, possiblement repérables cognitivement, et dont la valeur mécanique « n'abime » aucunement l'étude de la subjectivité. Que des perceptions, des traces, des renforcements qui inhibent ou facilitent, des signifiants soient traités cérébralement, n'interdit nullement qu'ils soient subjectifs. Autrement dit, leur inscription neuronale est un fait objectif utilisable et soumis à l'étude scientifique, et cela vaut également pour les aspects non conscients. Ce qu'il convient d'ajouter, c'est que ce n'est pas parce qu'ils sont neurologiquement inscrits, qu'ils ne supportent plus la subjectivité. Inversement, ce n'est pas parce qu'une fois associés de façon singulière entre eux, ils sont *subjectifs*, qu'ils ne réclament plus une attention pragmatique ; bien au contraire. De même, ce n'est pas parce qu'il a des ancrages cognitifs, que la subjectivité devrait y être entièrement réduite.

2. Premières constatations concernant l'inconscient

Ce résumé des positions, de la problématique et des premiers effets de la dialectique ouvre maintenant sur des prolongements. En effet, les propositions, issues de la mise en tension, tendent à souligner certains aspects de la vie mentale. Elles permettent également de repérer « comment et jusqu'où » ces aspects peuvent être inconscients. Or, ces aspects inconscients semblent pouvoir soutenir des mécanismes subjectifs au cœur même de la cognition, et cela vaut aussi pour les fonctionnements les plus simples. De cette façon, la subjectivité peut être interrogée autrement que par la voie de la conscience, là où elle se pare des habits de la complexité.

La mise en tension permet d'en venir à l'inconscient, de faire émerger la possibilité qu'il soit, lui aussi, un acteur incontournable de la subjectivité et de souligner ce qui, de l'inconscient, comme le suppose la psychanalyse et comme le repèrent parfois les neurosciences, relève de la construction d'un *sujet*, y compris dans les mécanismes les plus simples et concrets.

Le concept d'inconscient s'en trouve alors utilisé, modulé, peut-être enrichi. Si d'une part, il s'extrait des dimensions automatiques dans lesquelles il fut longtemps enserré, d'autre part, il se ramifie à des domaines plus pragmatiques que ceux d'une subjectivité complexe et tortueuse. Ce faisant, il ne perd rien de sa complexité et gagne encore en *épaisseur*. Cependant, au regard de ce qu'est l'inconscient cognitif aujourd'hui, des précautions sont à prendre : il serait erroné de prendre les traitements complexes de l'information pour preuves irréfutables d'une vie mentale inconsciente. Cela est d'autant plus vrai en ce qui concerne le traitement sémantique, cher à la psychanalyse. Ce serait de nouveau tomber dans la caricature. Néanmoins, les limites repérées du fait de l'artificialité de l'expérience (un inconscient de laboratoire) ouvrent des questions sur ce possible *inconscient subjectif* de toute vie mentale.

L'inconscient est-il freudien *et* cognitif ? Que des partisans de l'un ou autre des inconscients défendent leur approche est à comprendre dans l'éloignement conceptuel dont plusieurs aspects

ont été décrits. Il faut aussi comprendre cet éloignement dans le prolongement clinique, pratique ou éthique qui s'impose aux chercheurs et aux praticiens, dès lors qu'ils se réclament de l'un ou l'autre de ces inconscients. Mais la recherche fondamentale contourne cette séparation : elle invite à en constater le bien-fondé théorique et empirique, mais elle invite également à prendre en compte les résultats des uns et des autres pour en venir à un constat de « moments dialectiques » des inconscients. Recouvrements parfois si ténus qu'ils peuvent passer inaperçus alors que les perspectives qu'ils ouvrent semblent exploitables. Ainsi, l'inconscient cognitif se justifie comme une précision, de même pour le freudien, mais tous deux se retrouvent convoqués pour ce qu'ils sont sous l'égide d'un inconscient peut être unique, à défaut d'être déjà unifié. Se pose alors la question du moment de la rupture, au-delà du simple aspect sémantique entre ces aspects de l'inconscient. A ce titre plusieurs réponses peuvent être avancées comme la temporalité, la causalité, la logique du langage, l'échelle, ou encore la subjectivité.

L'inconscient cognitif *est-il* freudien ? : dans les expériences, il est montré que plusieurs éléments physiologiques interviennent dans la réponse à un stimulus. Ces éléments sont donc à prendre en compte dans la causalité de la réponse motrice ou cognitive. Ces derniers sont liés à des fonctions, toutes scientifiquement étudiées (perceptions, émotions, mémoires, représentations, langage, plaisir ou aversion etc.), et qui influent sur la réponse fut-elle d'une étonnante simplicité. Ainsi, dans l'inconscient cognitif, des réponses se font de façon automatique, répétitive mais l'expérience montre que peuvent se glisser, dans chacun de ces traitements en apparence simplistes, des variables bien plus complexes. Et c'est dans ces « présences en amont », dans ces filtres premiers physiologiques que peut se loger l'inconscient qu'il faut qualifier de freudien.

La mise en tension a permis vraisemblablement de déduire que plusieurs phénomènes se construisent et s'affinent au cours de la vie, selon des schémas universellement partagés par les êtres humains. Mais cela a également permis de pointer que cette universalité induit, structurellement et inévitablement, l'émergence d'une particularité, d'une *singularité*. Cette reconnaissance de la singularité au cœur de l'être humain n'est pas en contradiction avec des lois fondamentales de la nature comme le principe de causalité. Ainsi, il est possible et finalement ordinaire, d'envisager qu'au sein d'un système de lois universelles qui organisent le monde, puissent émerger des singularités. Il semble même que la singularité soit une conséquence logique de lois fondamentales universelles. Cette même émergence peut être envisagée au cœur du cerveau humain qui, tout en répondant à des lois physiologiques strictes, mais du fait de l'incroyable complexité de son fonctionnement, peut être l'un des supports possibles de la subjectivité. Ainsi, aux réponses classiques, formatées et attendues de la cognition inconsciente peuvent se greffer des réponses singulières, surprenantes et inattendues de la subjectivité. Il semble cependant que ce ne soit pas toujours le cas, la fréquence d'apparition de ces réponses n'est donc pas constante. De plus, quand bien même, chaque réponse cognitive serait teintée de subjectivité, il leur faut passer les filtres (cohérence, congruence, logique, universalité, etc.) de l'accès à la conscience, puis de la *prise* de conscience de la valeur subjective d'une réponse.

Il suffirait pour s'en convaincre, de considérer l'anecdote des jumeaux de Langevin, mais en notant comment, au lieu de la vitesse de déplacement, c'est la façon dont chacun d'eux reçoit les informations, les traite et les intègre dans sa logique subjective consciente certes, mais aussi inconsciente, qui joue un rôle. A ce titre, il faudrait y ajouter un troisième frère qui partage un

vécu similaire à l'un de ses deux frères (en tant qu'espace confiné, la navette serait plus indiquée) montrant ainsi que des différences s'inscrivent quel que soit l'environnement. Bien que l'on ne puisse décemment pas ignorer que d'autres facteurs puissent intervenir, celui qui nous intéresse et auquel l'on accorde une importance manifeste, ne se construit que dans ces multiples filtres internes et intimes qui, peu à peu, font sa subjectivité et qui la modifient au gré de la contingence.

Mais la question doit ensuite légitimement être posée dans le sens contraire : l'inconscient freudien est-il cognitif ? Avec les neurosciences, il fallait s'autoriser à suivre certains chercheurs et questionner l'inconscient freudien. Cela entretenait de fait, la recherche initiée par Freud et intégrait sa découverte centenaire dans une actualité plurielle. Sous forme de questions puis de déductions, il faut se demander si l'inconscient freudien est présent dans les opérations subliminales, dans les filtres qui les précèdent (mémoire, perception, émotions), mais aussi dans la conscience, la métacognition et la réflexion qui lorsqu'elle se suspend, reste active dans le cerveau par le biais de l'inconscient (idées scientifiques mais toutes les autres aussi certainement). Ce qui précède y répond en partie. Mais dès lors cela induit quelques constats polémiques qui ne s'inscrivent pas dans le positionnement répandu en psychanalyse d'un inconscient n'ayant aucun substrat neuronal.

Pourtant, une première constatation serait que l'inconscient freudien n'est pas hors cerveau : avec les quatre concepts, il devient difficile de considérer cet inconscient comme flottant, hors du corps. Il naît du rapport à l'Autre, mais il faut un support pour inscrire ce que cela engendre. Deuxième point qui s'impose de ce constat : l'inconscient freudien n'est pas une loi de la nature. De même que la science n'existe pas sans les hommes, l'inconscient n'existe pas sans un sujet qui le supporte. Autrement dit, alors que les lois universelles de la science définissent le fonctionnement du monde *indépendamment* de l'homme (gravitation, monde quantique, relativité décrivent le monde sans besoin qu'il y ait de l'homme), l'inconscient freudien est l'exact opposé : il dépend fondamentalement de la présence et de l'existence des hommes dont il (l'inconscient) fait des sujets. Il n'est pas Universel puisque précisément, il fait émerger de l'Intime. Pour autant, il semble bien qu'il soit universellement répandu dans l'humanité.

Son fonctionnement reste donc, encore et sans cesse, à préciser. Si l'on considère qu'il s'inscrit à chaque niveau (perception, prise de conscience, mémoire de travail, mémorisation à long terme, réflexion, stratégie de pensées, conscience et connaissance de soi etc.), il faut y trouver son entrée, son déroulement, son influence. Ceci fait d'ailleurs de la psychanalyse, un interlocuteur légitime de la science. Il faut donc, après avoir replacé l'inconscient freudien dans toute sa complexité, s'autoriser à en rappeler également les aspects pragmatiques, y compris ceux repérés par Freud. A cela s'ajoute les mathèmes de Lacan, véritable effort pour offrir à la psychanalyse et à ses concepts, des supports préservés des excès de discours de ceux qui les utilisent. Ainsi, à défaut de pouvoir réaliser le fantasme de certains chercheurs égarés et de « voir » l'inconscient se dessiner sur des images d'I.R.M., il convient cependant d'admettre que sa présence se devine, y compris dans des fonctionnements cognitifs. Or, cela a été décrit, ces traces s'inscrivent de la simplicité manifeste d'un inconscient cognitif qui calcule, jusque dans les opérations mentales métacognitives les plus complexes.

La mise en tension dialectique proposait de faire advenir une réflexion autour de ces fonctionnements cérébraux admis par les neurosciences qui, une fois interrogés sur leur

dimension subjective se révélait être de possibles supports. Les neurosciences semblent en effet, s'en tenir au traitement concret et observable de chacune de ces variables. Or, la prise en compte des éléments repérés par la psychanalyse permet de prolonger cette prudence légitime de la science, vers des perspectives nouvelles : l'inconscient freudien contient une part non négligeable de la subjectivité, l'inconscient cognitif semble, à ce jour et en partie, pouvoir en supporter les agencements neuronaux.

Le sujet de l'inconscient peut être fait de cette constellation d'éléments concrets que sont le traitement perceptif, l'utilisation du langage, la mémorisation et le stockage, les renforcements neuronaux qui inhibent ou facilitent les accès à la conscience, les émotions, les réorganisations de traces qui induisent les paradoxes entre un événement heureux mais conservé comme déplaisant, etc. Ces mécanismes sont repérables neurologiquement, mais ce n'est pas forcément là leur richesse lorsque l'on évoque la question de la subjectivité. Ils deviennent importants lorsque la singularité de leurs fonctionnements respectifs et communs, de leur agencement neuronal (objectif) et mental (subjectif), de leurs échanges d'informations, etc. fonde la subjectivité. L'universalité de ces mécanismes est concrète, la singularité qui se dégage du simple fait d'être *en train de fonctionner* est, elle aussi, concrète. Que viennent s'ajouter, à cette simplicité apparente, des constructions mentales dont le *contenu* est bien plus complexe, enrichit ces premiers aspects.

Encore une fois : il ne s'agit pas d'un sujet de l'inconscient qui apparaît à cause d'un sujet qui ne peut prendre conscience des mécanismes cérébraux automatiques et forcément inconscients. Il s'agit d'un sujet de l'inconscient dont les constructions s'ancrent dans des aspects anecdotiques des fonctionnements universels de la vie mentale et du fonctionnement cérébral. C'est bien les infinis possibles qu'offrent l'architecture neuronale qui structurent la subjectivité. Non pas comme support inscrit dans un lien de cause à effet simpliste, mais comme mécanismes agencés de sorte que la complexité qui en émerge ne peut être simplement neuronale. Cette subjectivité conserve un caractère inconscient non pas d'être cognitive, mais du fait d'être éloignée de la conscience de par son caractère incongru, déplaisant, incohérent avec la pensée consciente, ou d'être inscrit dans le langage dont la caractéristique polysémique permet d'éviter certains aspects. C'est une construction du sujet et non plus uniquement du cerveau. L'arrimage du sujet au langage n'exclut, par exemple, pas de la subjectivité, la dimension neuronale, mais l'accès au sens est visiblement un élément dont la somme est bien plus que l'addition de tous les opérateurs.

De même, que nombre de ces aspects subjectifs restent ignorés de la conscience, cela apparaît une évidence pour tous. Aussi, la conscience est admise comme incomplète en ce qui concerne la connaissance de soi. L'inconscient peut donc opérer également sur cette scène de la subjectivité et du savoir sur soi. Neurosciences et psychanalyse semblent même partager une certaine conception de cette ignorance. Aussi, concevoir l'existence de certains mécanismes neuronaux dans les manifestations subjectives ne les « réduit » pas au « tout biologique ». Dès lors qu'ils sont rapprochés de manifestations cérébrales, ces processus deviennent, en revanche, « dialectisables » avec les neurosciences.

A l'inverse, il faut pouvoir convenir que l'inconscient n'abrite pas uniquement les processus « simples » que les neurosciences parviennent à observer. Les expériences supposent l'existence d'autres mécanismes, bien plus complexes et subtils car peut-être plus diffus, relevant d'échanges entre des zones du cerveau et non d'un fonctionnement local, et ce, de

façon inconsciente, dans le sens ou la conscience sélectionnera un traitement plutôt qu'un autre. De fait, les traitements acquièrent une teinte subjective, singulière et orientent le traitement cognitif. Autrement dit, il y aurait des traits particuliers de la personne (encodés depuis la naissance voire le développement intra-utérin) dus à la diversité de ses rencontres avec la réalité externe, de ses interactions propres avec l'environnement, les autres, etc. Ce sont ces ensembles qui pourraient influencer l'accès à la conscience. Ces spécificités de l'être humain seraient un gage de sa singularité, mais seraient également l'inscription neurologique de cette singularité. Or, il convient d'admettre avec la psychanalyse comme les neurosciences, que ces éléments ne peuvent tous être « à volonté » convoqués comme explication d'un comportement, d'un discours ou d'un symptôme.

Mais ce sujet de l'inconscient ne conserve pas seulement ce qui dérange, il supporte aussi ce qui engendre un désir, un moteur, une vitalité. Encore une fois, la structure anatomique semble pouvoir témoigner de cette présence de l'inconscient, *sur ces registres précis*, en amont de la conscience. Que l'adaptation consciente rectifie les agissements spontanés est un fait, mais la psychanalyse accorde une importance à ce qui a émergé malgré tout (lapsus, actes manqués, etc.). Et il est, en effet, possible de considérer que les mécanismes, voire les calculs, excessivement rapides de l'inconscient précèdent la réponse consciente et que parmi ces mécanismes, il y en a certains qui témoignent d'une *volition* différente de celle de la conscience. Différente non pas dans le sens de deux « intelligences » qui s'affrontent (quoique les fonctionnements de la conscience et de l'inconscient soient remarquablement complexes) mais plus humblement, dans le sens de deux mécanismes qui cohabitent, dont l'un (la conscience) est normatif, inscrit dans un contextuel et a souvent la possibilité de contrôler (ou négliger) ce qui émerge, mais dont le second a pour lui la constance, la rapidité, l'insistance et la permanence.

Un dernier aspect interroge quant aux positionnements pris de part et d'autre à propos de l'inconscient. Il ne s'agit plus de son ancrage neurologique ou de son lien à la subjectivité. Il s'agit de cette étonnante situation à laquelle les êtres humains se retrouvent contraints de répondre : l'impossibilité clairement subjective mais aussi curieusement cérébrale, de ne pouvoir vivre sans « mettre du sens » sur le monde. Il n'y a pas ici d'hégémonie de la vie psychique, ou du substrat neuronal. Cependant, il y a clairement chez l'Homme, la capacité à se créer une réalité interne dont la psychanalyse accueille les effets, et dont les neurosciences suivent la création. Sommes-nous alors des sujets sans cesse isolés du monde extérieur ?

L'écart entre réalité objective et « réalité de la vie mentale » (qui se rapproche de la *vérité* de Descartes soulignée par Lacan) se retrouve dans la fonction interprète du cerveau. Il y a un écart entre la réalité physique et l'interprétation que le cerveau en fait. Or, ce sont ces interprétations qui seront conservées en mémoire et non la réalité. Les neurosciences s'arrêtent pour l'instant à ce constat de *l'écart*, mais elles ne se prononcent pas quant à la conséquence de ce stockage en mémoire. L. Naccache propose certes les FICs et leurs possibles effets. Il a certainement proposé la réflexion la plus aboutie sur l'inconscient fondé par Freud. Ses conclusions, cela a été dit, sont que de l'inconscient freudien, aucun des aspects extraits par Freud ne résiste aux découvertes expérimentales. Tous sauf un : celui de faire appel à ce que L. Naccache nomme les « fictions conscientes » qui sont ni plus ni moins que des croyances. L'être humain et son cerveau ne peuvent s'empêcher de mettre du sens sur le monde réel et ce, même si ce sens est

totallement incongru (M.S. Gazzaniga¹ et cela se retrouve dans les exemples sur les amnésies de Korsakoff). Mais c'est une nécessité presque vitale et L. Naccache de conclure que la vraie avancée de Freud, dans le domaine des neurosciences, est ce crédit accordé à cet irrépressible besoin de mettre du sens sur toutes nos perceptions du monde. Il salue cette performance en notant tout de même que, derrière ce point fondamental pour Freud comme pour les neurosciences, se cache une erreur de Freud : ce sur quoi Freud focalise toute son attention (le sens que prennent les choses *pour le sujet*) relève... de la conscience. Il ne s'agit donc nullement d'un inconscient mais plus spécifiquement d'une caractéristique fondamentale de la conscience. Et Naccache de conclure que cette dernière reste d'ailleurs peu étudiée en neurosciences.

Mais, à ce jour, les études sont encore complexes à mettre en place pour réfléchir au rôle de ces inventions dans la construction de la personnalité. Freud, lui, prolonge ce constat d'une vie mentale riche et influente. Il reconnaît d'ailleurs que la scène traumatique peut ne pas être une réalité objective mais une interprétation, voire un fantasme qui par contre va devenir une *vérité*, parfois inébranlable, pour le patient.

Les neurosciences constatent donc que le cerveau encode la réalité objective, mais que les sens sont trompeurs aussi interprète-t-il pour trouver une conclusion statistiquement plausible. Se construit donc un rapport au monde en partie tronqué mais tout de même en lien avec ce dernier. Pour certains, c'est ce rapport au « monde interprété » que la psychanalyse prend en compte. Et après tout, si c'est là le seul rapport au monde qu'établit le sujet, alors il vaut d'être en effet, pris en compte. Cette vérité du sujet n'est pas « moindre » par rapport à la réalité objective : c'est la position de Lacan dans son texte « Science et vérité », qui propose que la psychanalyse récupère ce sujet qui reste « en dehors » de la réalité. Prendre en compte la *réalité du patient* et le suivre dans ses interprétations fictives mène à la suggestion. Mais si l'on considère que c'est l'unique vérité qui vaille, comme le prétend Lacan, alors cela renvoie au « positionnement » dont parle A. Pellé : la prise en compte complète et sans faille de cette « vérité subjective ». Mais puisque le sujet existe et que chaque être humain en est potentiellement un, toutes ces réalités subjectives offrent la possibilité d'y trouver des constantes, des fondamentaux, une « objectivité subjective » qui peut être étudié au-delà de l'aspect profondément intime de chacune de ces vérités.

Pour autant, la psychanalyse n'est pas une machine à fabriquer de nouvelles interprétations, l'étude de la théorie d'Hadamard entendait en témoigner tout en gardant un support utilisé par les scientifiques. Dès lors, un travail thérapeutique consiste à questionner le rapport du sujet à sa propre vérité. Il ne s'agit pas d'inventer, mais bien de considérer l'inconscient comme un lieu pouvant contenir des réponses aux étrangetés que le sujet « acte ».

La mise en tension apporte donc un éclairage particulier sur ce mécanisme inéluctable de mise en sens qui se retrouve aussi bien dans le fonctionnement cérébral que subjectif. Dans les deux cas, il apparaît que le sujet fait preuve d'une créativité qui s'avère vitale mais tronquée, incomplète, parfois dérangement, qu'il finit par refuser consciemment mais dont il ne peut se défaire, menant ainsi à la création d'un symptôme (dans son acception psychanalytique) aux causes restées inconscientes. Mais ce dernier a donc une importance spécifique puisqu'il est une façon, pour le sujet, d'inscrire du sens sur ce qui n'en a pas. A ce titre, il convient de le considérer comme un besoin pour le sujet avant de l'éradiquer.

¹ NACCACHE L., Op. cit. p. 383. Des personnes « split-brain » qui se lèvent pour exécuter un acte car l'hémisphère droit a reçu l'information mais comme il ne peut la communiquer avec le gauche, le gauche où se situe les aires du langage invente une fiction

Si l'on peut prendre parti contre des positionnements ou des discours, la recherche nous invite à ne pas le faire contre des phénomènes. En tant que tel, l'inconscient et la subjectivité semblent suffisamment mystérieux pour que l'on ne s'oppose pas à leur existence. Le doute sur la validité des discours qui les évoquent, ne remet pas en question le fait que les phénomènes existent. Reste à trouver comment les appréhender de la façon la plus juste qui soit. Les positions impérialistes, de part et d'autre, ont montré leurs limites : on ne peut négliger les découvertes récentes sous le prétexte que, précisément, elles sont faites par la science ; on ne peut négliger les propositions faites par la psychanalyse sous le prétexte que, précisément, elles ne sont pas scientifiques. Que la science et la psychanalyse se débattent avec leurs propres impasses ne doit pas être négligé non plus : l'une « découvre » au risque de côtoyer l'imposture, l'autre « se pratique » au risque d'être reléguée au rang des sectes. Ainsi, elles se font toutes deux dans un climat de défiance respective mais aussi générale. L'une et l'autre sont en effet, confrontées à la mise en cause de ce qu'elles sont, notamment par le grand public.

Il fallait donc interroger conjointement cerveau et sujet, puis sujet et inconscient (car le *sujet de la conscience*, la science s'y consacre déjà) : ce qui est une évidence si fondamentale en psychanalyse (c'est-à-dire le *sujet de l'inconscient*), trouve en neurosciences des inscriptions discrètes.

3. Éléments pour une étude de la subjectivité

Comme le souligne L. Naccache, l'inconscient freudien a tous les atours de la conscience décrite par les neurosciences mais aussi, la conscience vue par Freud a parfois les atours de l'inconscient cognitif. Cette inversion interroge mais s'explique par le point de départ de Freud : la conscience, l'introspection ne fournissent pas de savoir ni sur le fonctionnement neuronal, ni sur le fonctionnement subjectif. Cela explique, entre autres, aussi pourquoi neurosciences et psychanalyse s'affrontent : il y a des constats communs et des explications à ces constats qui sont contradictoires. Bien entendu, il faut apporter des nuances à cette inversion. Les définitions respectives et surtout la complexité des phénomènes évoqués (que ce soit l'inconscient dit freudien, l'inconscient cognitif, la conscience vue par les neurosciences ou la conscience « creuse » de Freud) doivent rappeler que les choses ne sont pas aussi « tranchées ». Mais il y a là, aux fondements de ces deux approches, un hiatus fondamental qui, pris dans sa crudité, apporte des explications, mais aussi un point de jonction.

En effet, Freud tire de telles conclusions de la pratique auprès de ses patients qui ignorent le pourquoi de leurs symptômes tant sur un plan neural que psychique. Il en conclut peu à peu que la conscience n'est donc pas fiable. Mais surtout, la conscience ne *sait* pas tout. Il y a un ailleurs pour ce « savoir », et cet ailleurs est soit cognitivement inaccessible (ignorance du fonctionnement neural pur), soit inconscient (conservation mais conscientisable dans certaines conditions). L'inconscient se pare alors d'un *savoir sur le sujet* qui serait en partie accessible à la conscience de ce même sujet. L'inconscient freudien prend ici sa dimension subjective que les neurosciences tentent désormais, mais prudemment, d'intégrer à leurs corpus théoriques par le truchement de la conscience pour certains, mais avec pour corollaire l'inconscient pour d'autres.

La difficulté réside alors dans le fait de savoir ce qui constitue « les événements de la subjectivité », est-ce : les désirs, la connaissance, les émotions, les ressentis, les sentiments ? etc. Les définir est une entreprise périlleuse. De même, reste à savoir s'ils s'organisent obligatoirement de façon non consciente.

Il est évident que ces événements peuvent être conscients. Ils peuvent même être parlés, bien que le langage soit limité pour recouvrir l'ensemble de la pensée consciente. Ils ont un impact à priori important sur la vie mentale des sujets et sur leurs réponses au sens large. Ils ont donc un effet. Ce qui apparaît aussi c'est qu'ils peuvent avoir un effet, *sans* que le sujet ne puisse en rendre compte par l'introspection. Ce que la mise en tension souligne, c'est que cette non prise de conscience des événements de sa propre subjectivité peut avoir de nombreuses raisons. Elles peuvent être purement cérébrales et donc attentionnelles, mais elles peuvent aussi être « masquées », autrement dit, inexplicables pour le sujet qui tente d'y réfléchir consciemment. Ces raisons sont voilées du fait, par exemple, d'avoir été atténuées, mélangées, notamment sur un registre cognitif. En effet, le travail qui précède permet de convenir que ces masquages, bien qu'ils soient induits par des raisons subjectives, peuvent tout à fait être inscrits de façon cognitive. Cela générerait des réponses qui se répètent dans le temps, y compris lorsque ces réponses ne conviennent pas au sujet conscient qui se débat contre ces réponses, ici symptomatiques.

Il faut alors supposer que l'on puisse déduire la présence d'une subjectivité uniquement par les *effets* que l'on en constate sur nous-mêmes ou « en nous-mêmes ». Elle n'est pas intégralement accessible à la conscience et « à volonté ». Tout comme le reprend S. Dehaene qui cite les *Cours de littérature* de V. Nabokov « La littérature n'est pas née le jour où un jeune garçon criant "Au loup ! Au loup !" a jailli d'une vallée néandertalienne, un grand loup gris sur ses talons : la littérature est née le jour où un jeune garçon a crié "Au loup ! Au loup !" Alors qu'il n'y avait aucun loup derrière lui »¹. Autrement dit, de la subjectivité, il n'y a pas forcément toujours quelque chose à conscientiser, la principale intéressée peut être absente. L'intérêt devient alors de comprendre pourquoi quelque chose (l'enfant), malgré tout, mobilise l'attention (ses cris) en l'absence de sa cause (le loup).

Cela permet de pointer un positionnement particulier des neurosciences : elles restent encore figées, surtout chez certains chercheurs, sur l'omniscience de la conscience pour « faire un sujet ». Pourtant, elles valident l'étendue des mécanismes inconscients et de leur influence. Mais en mettant délibérément le sujet « du côté de » la conscience, les neurosciences n'échappent pas à une forme de sacralisation du sujet : en l'occurrence du sujet *conscient*.

Le fonctionnement cérébral offre pourtant des pistes *en dehors* de ce sujet prôné par les neurosciences. Ainsi, la prise de conscience implique une réduction des informations, seules quelques informations « nous parviennent ». L'espace global de travail explique comment. Mais reste à impliquer davantage l'intime du sujet : certaines informations peuvent être bloquées du fait d'un traumatisme, par exemple.

Ce qui intéresse ici c'est la présence éventuelle d'une détermination préalable à l'accès conscient. Autrement dit, une construction, une structure qui oriente ou inhibe certains accès à la conscience. Au regard de la masse d'informations traitées par le cerveau, il ne s'agirait d'ailleurs pas forcément de tous les traitements. Cela dépend des contextes, des situations rencontrées, de leurs proximités avec les événements déclencheurs, etc. Mais cette structure

¹ DEHEANE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 161.

initiale supporte une intimité, un soi qui ne se manifeste pas tout le temps, une subjectivité inconsciente.

D'une certaine façon, le sujet, en psychanalyse, naît avant sa naissance ; il est présent dans le discours des parents. Bien entendu, il ne s'agit que de discours et de constructions imaginaires, mais il convient de repérer que cet investissement parental préalable a des effets sur le sujet, une fois qu'il est bel et bien né. Mais cet ensemble n'est pas conscientisable « à souhait ». De plus, en neurosciences, comme le définissent Edelman et Tononi, le sujet émerge de constructions neuronales qui débutent dès les premières semaines d'aménorrhée. Il faut donc qu'il y ait un cerveau et un corps pour qu'il y ait ce soi. De même, en psychanalyse, le sujet est baigné dans le langage (et donc sa dimension symbolique qui implique précisément cet *avant* la conception, c'est-à-dire, « je veux un enfant ») et il vient ensuite s'y inscrire. Mais s'il est essentiel de conserver une attention à cet entourage de l'enfant, il convient de ne pas caricaturer le discours de la psychanalyse : il faut aussi qu'il y ait un cerveau et un corps pour supporter ce sujet en devenir. Cet « entourage qui construit » S. Dehaene en souligne d'ailleurs l'importance sur le cerveau et son développement. Une expérience sur des orphelins de Roumanie¹ a été menée et montre les effets massifs d'une présence particulière, affective et qui investit l'enfant sur son développement cognitif. La frontière vers la subjectivité se franchit ici autour de l'affect donné par l'entourage. Et par la même occasion, se franchit la frontière vers l'inconscient qui conserve certains aspects de ces ensembles, que la conscience ne peut traiter pleinement et sans cesse, et qui pourtant ont une influence sur la vie du sujet.

Le sujet ressemble aux particules qui ont une existence *avant* la mesure, mais dont on ignore encore tout et dont des aspects nous échappent obligatoirement et objectivement même *après* la mesure. Ainsi, même lorsqu'il parle consciemment, le sujet n'émerge pas dans son intégralité. Il est « toujours déjà là » et surtout, en incessante construction et mouvement (plasticité de F. Ansermet). Par ailleurs, même si l'imagerie cérébrale parvient à *voir* ce à quoi pense le sujet, elle ne parvient pas à *voir* ce qui lui échappe, dans sa pensée consciente, « tout ce que la pensée consciente n'est pas », autrement dit, ce qui se rapproche de l'inconscient freudien.

Tout comme la conscience n'est pas localisée puisqu'elle serait le fruit de connexions à longue distance, la subjectivité ne semble pas pouvoir être localisée. Elle ne semble pas pouvoir se limiter non plus à l'émergence unifiée d'une pensée issue de l'espace global. Il semble qu'il faille l'envisager comme une multitude d'encodages locaux, capables d'influencer les fonctionnements neuronaux qui utilisent ces groupements locaux. Elle est donc possiblement capable de s'immiscer dans tous les actes et pensées conscientes comme inconscientes. Le fait de donner un ensemble cohérent tient à la particularité d'être organisée selon une logique qui reste singulière à chacun. Il est aussi permis qu'elle renferme des éléments paradoxaux qui cohabitent, dès lors qu'ils ne sont pas convoqués simultanément à la conscience. Ce qui du reste est impossible. Ce qui est possible en revanche c'est de prendre conscience que l'on fait parfois des choses que l'on ne souhaitait pas faire. Dès lors le travail pour retrouver la logique sous-jacente des actes s'entame. Comme le confirme les neurosciences, ce travail demande une sollicitation consciente régulière de ce qui interroge le sujet. Les liens se refont peu à peu dans une réalité qui, si elle n'est pas fidèle au monde extérieur, est fidèle au désarroi du sujet.

¹ DEHAENE S., *Les fondements cognitifs des apprentissages scolaires*, Cours au Collège de France, Paris, 2015.

Réassocier des éléments dont la cause échappe se fait donc consciemment, mais l'objectif est la trace inconsciente de la cause de cet acte ou de cette pensée. L'espace de travail neuronal permet le brassage des différentes causes jusqu'à ce que l'une accède à la conscience du sujet et lui permette de modifier ensuite durablement ce qui le dérangeait jusqu'alors. Cela vaut pour le registre subjectif mais bien entendu, dans une considération cérébrale : les réseaux neuronaux peuvent alors se modifier, tout aussi durablement, du fait de la prise de conscience.

La subjectivité *dans l'inconscient* serait possiblement ces ensembles de réseaux associés au gré de la contingence inhérente à chaque existence. Ces ensembles regrouperaient de nombreuses caractéristiques allant de la perception au langage en passant par la mémoire. La causalité qui se dégagerait de ces agencements serait donc en partie inaccessible à la conscience. Il y aurait donc des associations propres à chaque sujet formant de grands ensembles qui restent latents jusqu'à être convoqués, pour diverses raisons, à la conscience. La subjectivité qui relève de la conscience n'aurait pas cet aspect morcelé, ou plutôt diffus. Elle serait ce qui, comme semble l'induire le fonctionnement même de la conscience, unifierait des ensembles et donnerait une impression, voire une illusion, d'unicité. Unicité qui reste parfois marquée par le paradoxe, paradoxe que la conscience s'évertuera alors à résoudre au prix d'inventions remarquablement inconfortables mais suffisamment stables.

En étant une entreprise de réduction et de cohérence à chaque fois qu'elle se manifeste, la conscience ne peut intégrer l'intégralité de la subjectivité dans son ensemble et sa complexité. De fait, il y aurait tout un ensemble d'éléments *subjectifs*, participant à la prise de conscience, qui resteraient inconscients jusqu'à ce qu'une perception, un travail conscient, voire *de l'inconscient*, viennent le déloger de sa place silencieuse mais influente. Le *sujet* resté ainsi silencieux, mais désormais considéré dans son ensemble, a donc une dimension définitivement inconsciente mais possiblement conscientisable. Les émergences conscientes servent néanmoins à donner au sujet une impression d'unité, unité essentielle à l'équilibre de la vie mentale, aux interactions avec le monde extérieur, à l'adaptation, à la relation etc. Cela n'enlève d'ailleurs pas la responsabilité de chacun *en tant que sujet* ; ce que Lacan résume ainsi : « De notre position de sujet nous sommes toujours responsables »¹

b/ Les effets d'une dialectique.

1. Sur l'existence d'une vie mentale interne

S'il serait risqué de considérer la notion d'inconscient comme renouvelée, au regard du travail effectué, il convient cependant de reprendre les points de jonction le plus saillants. L'un d'eux, abordé plus haut mérite d'être repris en guise de réponse aux questions énoncées en début de cette partie. Neurosciences et psychanalyse s'accordent sur l'existence d'une vie mentale indépendante du monde extérieur. La différence se situe dans la façon de l'appréhender, une fois ce constat posé. La psychanalyse, par la voie de Freud puis surtout Lacan, considère premièrement que cette réalité dite « psychique » contient toute la vérité du sujet et deuxièmement, que cette vérité reste inconsciente et donc inaccessible spontanément au sujet. Dans cette approche, le monde extérieur n'a d'importance que parce qu'il est filtré, vécu, parlé depuis ce monde psychique.

¹ LACAN J., *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 858.

Les neurosciences conviennent que le cerveau est un créateur de monde, qu'il y a un écart remarquable parfois entre la représentation du monde que le sujet s'en fait et la réalité du monde. Que ce qui « parle » du sujet (la connaissance de soi notamment) ne relève *que* de cette réalité interne n'est pas démenti par les neurosciences. Elles conçoivent en effet, que le cerveau d'un sujet crée des représentations qui, du fait d'être possiblement erronées et quasiment constamment incomplètes, structure un monde mental lui-même incomplet (les « zones d'ombres » de S. Dehaene ne se limitant d'ailleurs pas à la connaissance de soi). Cela a été dit : la différence est qu'en neurosciences, ce monde mental est conscient. Dès lors cette réalité interne devient le lieu de la rencontre avec l'autre par le truchement du langage : « la conscience est le simulateur de réalité virtuelle où se confrontent, dans un format commun, nos représentations mentales et celles des autres »¹. Les neurosciences prennent acte du fait que ce « format » peut être largement porteur de malentendus et que si la connaissance de soi est partielle, celle que l'on a des autres est encore plus incertaine. Mais dans cette conception de la vie mentale, la conscience est une interface de nouveau inévitable, alors qu'en psychanalyse, l'accent est mis sur l'importance de la dimension inconsciente de cette vie mentale.

F. Ansermet et P. Magistretti proposent d'ailleurs de conserver ces deux versants de la vie mentale (Figure 18). Il semble en effet difficile de, non seulement se passer de l'une et de l'autre mais aussi, de les considérer l'une et l'autre comme indépendante et autonome. C'est ce qui précède à propos de la valeur subjective que le cerveau conserve à chaque événement, qui peut donner une logique à cette alliance structurelle et structurale. En effet, considérer ainsi l'existence autonome d'une vie mentale, oblige à admettre, *a minima*, que tout ce dont elle est constituée interagit sans cesse. Cela est soutenu par la psychanalyse qui convoque cette interaction entre conscience et inconscient lors de ce qu'elle nomme « l'inquiétante étrangeté » ou encore lorsqu'elle pointe un comportement, un symptôme dont le sujet ne saisit pas la cause mais dont il voit bien l'existence, l'incongruité et la prégnance. Elle la suppose aussi dans les « trouvailles subjectives », lorsque le sujet saisit *consciemment* une partie du savoir, resté jusque-là inconscient (interprétation). Cela est également soutenu par les neurosciences qui ont objectivé les effets de l'inconscient sur la conscience, la prise de conscience, l'attention mais aussi tous les mécanismes inverses où l'inconscient est influencé par des mécanismes conscients (consignes, attention etc.).

La réalité interne que le cerveau du sujet construit forge la subjectivité. Mais l'inverse est également vrai : le vécu passé, les positions prises (sans évoquer ici les déterminismes de ces positions), les ressentis etc. influent activement sur cette réalité interne, modifiant les rapports aux autres, à telle ou telle personne (allant de l'amour à la haine), aux choses, à soi-même (image de soi etc.). Or, rien n'exclut que ces changements soient un résultat de mécanismes inconscients *et* conscients. Il semble même qu'il ne puisse en être autrement : contrairement à l'état de veille, un sujet n'alterne pas entre état conscient et état inconscient. Il vit simultanément ces deux états, mais il ne peut rendre compte que d'un seul. La vie mentale s'organiserait donc d'un lien constant avec le monde extérieur dont pourtant le sujet ne peut saisir toute la complexité ni la vérité intrinsèque (les raisons de tel événement physique peuvent lui échapper tout comme celles de tel comportement humain qu'il perçoit). Il parvient néanmoins à s'en créer une version interne, préalablement modifiée par ses sens, ses organes et son cerveau mais également par ce qui compose déjà cette vie mentale que cette dernière soit consciente ou inconsciente.

¹ DEHEANE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 161.

2. Sur la conscience et son sujet

Après avoir repris les positionnements, quelques préalables, la problématique et les éléments essentiels qui émergent de la mise en tension à propos de l'inconscient et de la subjectivité, il est désormais possible de détailler les perspectives qui semblent s'ouvrir à propos de la conscience. Ce travail doit pouvoir pourtant s'extraire parfois des positions de la psychanalyse sur lequel il repose. Ainsi, la dialectique qui s'instaure entre les deux approches implique que soit aussi considéré l'inverse de ce qui précède : l'importance manifeste de la conscience dans tous les processus subjectifs et dans « l'alimentation » de l'inconscient cognitif comme freudien. Ce n'est pas une position consensuelle, notamment en psychanalyse. Pourtant, elle a toute son importance et de plus, elle n'est pas inverse à celle qui précède sur l'existence d'un *sujet de l'inconscient*.

Si l'on reprend brièvement : inconscient cognitif et inconscient freudien sont à différencier puisqu'ils n'opèrent pas sur les mêmes registres, non seulement cognitifs mais aussi subjectifs. Conscience et inconscient sont aussi à séparer. A ce titre, Freud dans certains de ses textes, Lacan et leurs successeurs ont raison d'affirmer un inconscient *freudien* tel que la psychanalyse le décrit. Par ailleurs, les neuroscientifiques comme S. Dehaene ou P. Buser ont aussi raison de préciser ce sur quoi ils entendent mener leurs études. Néanmoins, la confusion apparaît sur la question de la subjectivité. Pour les neuroscientifiques, cette dernière naît et apparaît « au niveau » de la conscience, elle est cette possibilité pour l'humain et son cerveau d'avoir un regard sur *soi*, de se connaître, d'avoir un discours sur soi (là où L. Naccache voit chez Freud la confusion qu'il aurait faite entre conscience et inconscient). Pour les psychanalystes à l'inverse, ce savoir sur *soi*, ce qui constitue un sujet est inconscient (pour diverses raisons déjà évoquées dont, entre autres, le refoulement). L'inconscient renferme donc un sujet qui s'ignore et étant donné l'importance de ce sujet dans la maladie, l'apparition des symptômes, les bizarreries de tout un chacun, la psychanalyse considère que la subjectivité est *dans* l'inconscient freudien. Le « sujet de l'inconscient » prend alors toute son ampleur et son importance. Mais cela induit un sujet de la conscience (Moi, sujet de la connaissance) inconscient à lui-même, ou plutôt, diraient les psychanalystes, à cet Autre qui est pourtant au cœur de ce « lui-même ». Dit autrement : « Je est un Autre ».

Néanmoins, il apparaît que l'on ne peut négliger le sujet de la connaissance pour convoquer le sujet de l'inconscient. Mettre en tension des concepts à propos de la conscience et de l'inconscient a permis de remettre au travail cette question de la conscience. Il semble que l'on ne puisse la négliger, comme elle le fut pendant longtemps : elle opère *dans* la construction du sujet. S'il fallait en effet, comme le fit Lacan en son temps, affirmer l'importance de ce sujet de l'inconscient que les neurosciences rencontrent peu à peu, il ne faut pas négliger, dans le cadre de la recherche, l'importance du sujet de la connaissance. En effet, si les neurosciences se concentrent sur ce dernier -et qu'il faut donc leur proposer une vision plus globale, il faut que la psychanalyse puisse aussi entendre ce sujet de la connaissance. Non pas dans une dérive thérapeutique comme le firent les psychologies du Moi, mais dans le cadre de la recherche fondamentale où ce dernier intervient. Le discours de Martin Luther King ne serait pas devenu un symbole de tolérance et de liberté si le rêve dont il parle n'avait pas été porté par un rêveur pensant. Schrödinger n'aurait pas accouché de sa fameuse équation, s'il n'avait pas eu une conscience aigüe de ce qu'est le monde des particules. Et Poincaré n'aurait pas fait avancer les connaissances en mathématiques s'il n'avait pendant quinze jours malmené sa conscience avec

de multiples équations et si ses hypothèses étaient restées à l'état d'incubation. Il faut bien qu'il y ait une émergence consciente du sujet de l'inconscient pour que l'on puisse en témoigner. Que cette émergence soit sporadique et puisse parfois échapper à la conscience, c'est entendu. Pour autant, que cela éloigne totalement la psychanalyse moderne de la conscience est un risque pour la psychanalyse. Non pas dans le champ de sa pratique, mais dans la recherche fondamentale et dans le lien social.

Cela mène d'ailleurs aux constats de L. Naccache qui entend que la psychanalyse puisse être un lieu où le sujet va recréer de nouveaux scénarios fictifs, et remodeler ses croyances pour les rendre plus convenables à la conscience. Or, il s'agit de reconnaître avec lui le besoin fondamental du cerveau et du sujet de poser du sens sur ce qui n'en a pas (FICs pour L. Naccache ; fantasme imaginaire pour F. Ansermet et P. Magistreti), donc de valider (désormais scientifiquement) cette réalité interne (pour F. Ansermet et P. Magistreti, réseaux neuronaux pour B. Falissard, « vérité qui parle » pour Lacan), en partie décalée de la réalité extérieure, de faire valoir son importance et de la prendre en compte cliniquement, thérapeutiquement, éthiquement et épistémologiquement parlant.

Cela ramène à ce mécanisme qui crée du sens et qui génère la singularité de la vie mentale interne de chaque sujet. Simple invention des systèmes cognitifs ou « vérité » fondamentale *pour* et *sur* le sujet, elle n'en reste pas moins une réalité. Est-ce une réalité virtuelle désincarnée de n'être que l'effet statistique de connexions neuronales ? Ou est-ce la pierre angulaire fondamentale de la subjectivité voire de *l'humanité* ? Il semble en fait que poser ainsi la question est désormais un non-sens. L'inconscient répond à cette question : si la vie mentale est générée par un fonctionnement neuronal et que ce dernier implique l'émergence d'une réalité interne consciente et inconsciente propre à chacun, alors ce résultat incarne la vérité subjective. Elle ne se limite alors plus à une réalité virtuelle, simple effet pixélisé d'un cerveau qui résout, pour la conscience, inlassablement les paradoxes. Auquel cas le sujet ne serait *que* celui de Platon, condamné à habiter le monde en regardant les ombres. Il s'agit de bien plus : il s'agit comme le propose Lacan, d'une réalité qui crée le monde *pour* le sujet et *par* le sujet. Le monde existe sans le sujet, mais dès lors qu'il existe un sujet pour y vivre, ce que le sujet fait mentalement de ce monde compte tout autant que la réalité extérieure. C'est d'ailleurs ce qui lui permet d'agir ensuite sur ce monde (quitte à en faire parfois n'importe quoi).

Cette réalité interne, cette vie mentale bicéphale (inconsciente et consciente) n'est donc pas un leurre mais bien un *rapport* au monde. Rapport qui de fait, parle du sujet lui-même puisqu'il s'agit bien de repérer, notamment en psychanalyse, comment le sujet s'inscrit, aussi *consciemment*, dans ce rapport au monde. Et de cette question peut se poser celle de la causalité : ce n'est pas toujours de la réalité extérieure (comme parfois dans le traumatisme) que vient la causalité d'un acte, ce n'est pas non plus toujours de la conscience (réflexion, analyse, « décisions »), mais c'est aussi parfois de la vie mentale inconsciente que s'expliquent certains fonctionnements (symptômes, angoisses, actes manqués et le florilèges de petites bizarreries « intimes » que la vie quotidienne fait émerger...) du sujet *dans* son propre rapport au monde (dont font partie les autres). Mais dans tous les éléments de ce travail inconscient, l'importance de la conscience se dessine.

3. Sur le passage « obligé » de la conscience

Cela a été vu, la psychanalyse, de par son histoire, ses courants, ses écoles, a connu un rapport particulier à la notion de conscience. Certes, cela ne se limite pas à un effet historique ou épistémologique. Les positionnements théoriques et cliniques sont clairement ceux d'une prise en compte réduite des effets de la conscience. Or, il semble que les neurosciences interrogent cette radicalisation du discours psychanalytique. En effet, maintenir une conception inconsciente d'un savoir sur soi, d'une subjectivité voire d'un « sujet de l'inconscient » dans ce qui semble être un résultat après coup, n'exclut pas qu'il y ait eu un passage par la conscience. Il semble envisageable désormais, et en référence avec l'ensemble du travail qui précède, de considérer que des mécanismes (parfois nommés « refoulement », de défense, d'inhibition) puissent agir neurologiquement pour, qu'une fois rencontré, un événement soit traité différemment.

Deux aspects doivent ici être précisés : il ne s'agit pas d'un conditionnement au sens expérimental du terme ; il ne s'agit pas non plus d'un apprentissage académique. Cette possibilité qu'une information, un stimulus, et plus complexe, un ressenti, un vécu soient mis d'emblée à l'écart de la conscience peut certainement s'ancrer dans d'autres formes de causes dont les émotions, les affects etc. Ces réseaux neuronaux sont tout aussi capables de maintenir un fonctionnement cérébral particulier face à une situation délicate pour tel ou tel sujet. La singularité suppose alors que cette situation, et la façon dont elle est perçue émotionnellement mais aussi physiologiquement, ne soit valable que pour un sujet donné. Cela étant, il est possible de voir des constantes parmi l'ensemble des sujets présentant une réaction similaire comme dans les situations de syndrome de stress post traumatique, de phobies, etc.

Ainsi, même si l'entièreté de la situation n'est pas conscientisée, si le sujet n'opère pas un travail réflexif complet et complexe sur son vécu et si l'on ajoute à cela, le fonctionnement cérébral de la mémoire et la possibilité que les effets de cette situation soient sinon oubliés, du moins déformés ou partiels, il ne paraît pas impossible que cette dernière puisse « faire retour » et avoir un effet, plus tard, dans un moment où quelques éléments vont évoquer cette situation première. Ainsi, il est possible d'envisager que cette opération ne se fasse pas totalement sur un mode inconscient, mais qu'elle ait une trajectoire en partie consciente. Inversement, pour que de tels mécanismes opèrent, il ne semble pas obligatoire que la prise de conscience soit pleine et complète pour chaque élément de la situation. Les neurosciences nous renseignent d'ailleurs sur la possibilité que seuls les « événements les plus saillants » émergent à la conscience, ce qui n'exclut pas que d'autres, qui les accompagnent puissent modifier durablement certains groupes neuronaux influençant par la suite, le fonctionnement dans sa globalité.

La vie inconsciente et indépendante de la conscience sur laquelle la psychanalyse appuie sa théorie du sujet n'a peut-être pas à être envisagée comme une vie « parallèle », éthérée ou mystique. Elle correspond plus humblement au devenir des certains aspects du vécu de la personne. Tous les aspects traités par le cerveau ne peuvent être conservés, c'est une chose entendue. Une partie de ces aspects peut être conservée et rappelée aisément à la conscience, cela aussi est indiscutable. Mais pourquoi ne pas envisager qu'un troisième registre puisse être partiellement conservé, générant une difficulté à les remémorer et les convoquer consciemment, mais qui pourtant, ne serait pas sans effet sur la vie mentale consciente du sujet, et ayant des effets jusque dans le fonctionnement cérébral en facilitant ou inhibant certaines réponses. Certes

les aspects définitivement disparus des réseaux neuronaux ne peuvent prétendre avoir un effet ; ceux, au contraire, qui sont durablement inscrits dans ces mêmes réseaux ont un effet significatif. Mais pourtant, ils ne semblent pas suffire, de l'aveu même des neuroscientifiques, à expliciter, par exemple, les causes de nos comportements. Il se peut alors que, parce que telle ou telle rencontre avec le monde extérieur (relationnelle, traumatique, langagière, agréable, ou même solitaire -comme un coucher de soleil, une musique), sur la base des perceptions que l'on en a, des effets qu'elle génère dans le cerveau (sans que l'on puisse avoir consciemment accès à chacun de ces effets), il se peut que cet événement opère un changement cérébral suffisamment important pour influencer, par la suite, sur la vie mentale. Il n'est donc nul besoin que ce dernier soit entièrement conscient ou complètement inconscient. Ce dualisme ne semble pas refléter la réalité de ce qui se passe pour un sujet qui, il faut bien le reconnaître, possède un cerveau.

Il semble au contraire que l'on puisse concevoir, tout en prenant acte des propositions de l'une et l'autre approche, un nombre difficilement calculable d'interactions entre le sujet et son milieu (quel qu'il soit) qui, puisqu'il ne peut en prendre complètement conscience de façon incessante et immédiate, opère des changements durables sur sa vie mentale sans pour autant que tout opère uniquement sur un mode inconscient.

4. Sur les limites du savoir sur soi

Ce que la mise en tension fait apparaître, c'est aussi que la psychanalyse et les neurosciences admettent la limite à la connaissance de soi que représente l'inconscient. Il est une limite aussi bien structurale que cérébrale. La cause de nos actes, pensées, symptômes peut donc être cherchée consciemment, néanmoins, l'une et l'autre admettent que l'on ne peut accéder à l'entièreté de cette cause. Pour toutes les deux, l'inconscient fait rupture avec cet idéal d'un savoir complet sur soi. Mais des nuances doivent être émises : la psychanalyse suppose que l'on peut avoir accès à certains aspects de la cause, « au-delà » de cette frontière qu'est l'inconscient. Elle prétend que cela est possible grâce à un travail de parole qui fait apparaître ce savoir. La différence se situe principalement dans la possibilité que s'organise une vie inconsciente. Les neurosciences en doutent et supposent que ce savoir (les « vraies raisons » de S. Dehaene) reste ignoré car la construction de notre moi est « imparfaite » faite de « zones d'ombres, de malentendus et d'aveuglement ». Mais c'est finalement une position partagée par la psychanalyse. Le pas supplémentaire que fait la psychanalyse se repère dans l'espoir de pouvoir éclaircir, en partie et en toute humilité, certaines de ces zones et ce, par un travail qui convoque la conscience de soi (le Moi), pour mieux le subvertir (et ainsi trouver le « Je »). C'est ce que cette patiente évoque lorsqu'elle dit vouloir trouver : « Le vrai moi, enfoui "tout au fond" ».

Ainsi, neurosciences et psychanalyse partagent *in fine* une conception commune de ce que l'être humain peut savoir de lui-même. Toutes deux s'accordent sur le fait que, de ses actes, leurs causes, ce qu'il *est*, le sujet ne peut tout en dire mais aussi, tout en savoir. Car si la psychanalyse va plus loin en considérant qu'une partie de ce savoir peut advenir à la conscience du sujet et ainsi modifier cette connaissance de soi (et donc modifier toute une série de fonctionnement certainement cérébraux mais aussi comportementaux, symptomatiques etc.), elle n'en oublie pas qu'il y a aussi une limite à ce savoir. Elle le formule de différente façon selon les auteurs : inconscient réel, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de métalangage. Le refoulement originaire ne semble pas pouvoir se fondre dans cette limite puisqu'il ne serait pas en soi un effet de structure.

Neurosciences et psychanalyse se figurent donc bien toutes deux une limite, cette limite se trouve pour les deux *dans* l'inconscient, mais pour l'une, elle peut être en partie dépassée jusqu'à une certaine « borne » qui marque l'arrêt définitif à tout savoir supplémentaire. Les raisons pour lesquelles cette limite existe ne semblent pas non plus éloignée dès lors que l'on remet en question l'impossibilité d'ancrer l'inconscient décrit par Freud dans l'anatomie d'une part, et l'incongruité d'un fonctionnement en partie inconscient de la vie mentale d'autre part. En effet, S. Dehaene considère que la conscience permet une « construction du soi » de façon « indirecte et fragmentaire », neurologiquement parlant, cela s'explique entre autres, par la structure non localisée de la conscience : ce que l'on sait sur soi n'est pas « rangé » en un endroit précis et unique du cerveau. De la même façon, il n'est pas évocable par le langage avec la même précision que dans la pensée. De plus, la conscience fonctionnant comme un réseau global, elle convoque divers aspects simultanément, bien qu'un seul émerge (comme la polysémie des mots). Ainsi, les formidables calculs que le cerveau effectue, induisent peu à peu que l'on puisse se construire une représentation de nous-mêmes. Mais c'est ce même fonctionnement cérébral qui laisse en suspens toute une série de connaissances, de causes, en obligeant le sujet conscient, le sujet pensant, à n'avoir accès qu'à une seule information. Certes, en réfléchissant et en sériant ces connaissances, le sujet va pouvoir les énumérer, les accumuler mais malgré cela les zones d'ombre persistent, sauf à convoquer la conception psychanalytique qui prétend que certaines peuvent être expliquées, à la condition, précisément, de ne pas être sans cesse en train d'y réfléchir. C'est d'ailleurs ce que proposent les mathématiciens et Hadamard, et c'est là que l'étude de la causalité a précisé que ce savoir pouvait être retrouvé par des moments d'Eureka, et non *inventé* par des moments conscients.

Cette structure fragmentaire du soi en neurosciences, appuyée sur les constats anatomiques, donne ainsi un support différent à la conception du sujet en psychanalyse. Le sujet n'est pas le « soi » certes, mais la conception du savoir que le sujet a sur lui-même est ici partagée. La différence ne se situe plus sur le lieu de ce savoir puisqu'il s'agit bien de l'inconscient. De même, la limite de ce savoir se situe pour les deux approches au niveau de l'inconscient, à ceci près qu'il faut un « degré » de connaissances supplémentaires possiblement accessibles et que la psychanalyse suppose, dès lors qu'on laisse le sujet parler. Là où les nuances se reconnaissent, c'est dans le fait qu'en psychanalyse ce savoir est exclusivement maintenu inconscients sauf lorsqu'il émerge et surprend le sujet. Alors qu'en neurosciences, il reste du registre de la conscience. L'autre différence est dans l'absolue nécessité pour les neurosciences que ce savoir s'organise, à un moment donné de son « parcours » neuronal, de façon consciente.

5. Sur la causalité

Remettre en mouvement certains concepts permet donc d'intégrer, à la dialectique, le sujet de la conscience. Mais pour conserver la logique du sujet de l'inconscient, cette *réhabilitation* doit en venir à la causalité. Cette dernière rappelle d'ailleurs non seulement que la réalité interne est un « objet » à part dans les études scientifiques, mais aussi, que la psychanalyse n'entend pas inventer avec le sujet des causes, mais bien retrouver celles qui composent cette réalité.

Si travail conscient et inconscient il y a, le résultat n'est pas une « nouvelle » invention subjective, soumise à l'erreur, l'incomplétude et la croyance. Elle est le retour à une invention déjà conservée. D'où les questionnements autour de la causalité (désormais définie, par la

physique, comme une loi fondamentale de la nature) : les liens que le sujet va créer par ce travail sont-ils *vrais* ? Sont-ils *justes* ? Si les effets sont scientifiquement observables, les causes ont-elles une réalité objective ? Et au final, est-ce important : si tout est invention et que les causes sont une invention, elles n'en sont pas moins subjectives (seul rapport au monde possible) et donc essentielles.

Dès lors que le sujet perçoit consciemment les liens qui apportent une explication, et grâce auxquels ses symptômes disparaissent, il faut pouvoir exploiter ce cheminement. En bref, puisque le sujet vit comme réelle, vraie et juste sa réalité subjective, elle devient une source de *causes* suffisamment importante pour que l'on y prête attention. La psychanalyse n'est pas qu'une « simple » scène de théâtre où il suffit de réécrire le scénario afin que la fin convienne mieux à l'unique spectateur. Qu'elle soit inventée ou pas, il y a, derrière cette vérité subjective, une dimension fondamentale : celle du rapport au monde.

Une cause subjective peut avoir des effets physiques (symptômes notamment). Et ces effets peuvent peu à peu modifier la subjectivité (comme le précise le diagnostic de stress post traumatique dans la C.F.T.M.E.A. de R. Misès, par exemple). Ainsi, la cause a des effets dans le monde physique et ce monde est conscientisé : le sujet agit sur et avec cette conscience pour trouver la cause de ses actes. Une fois trouvé, les effets disparaissent mais la cause n'en est pas modifiée, elle devient juste inactive, un souvenir *stabilisé* aux liens apaisés. Ce qui, du reste, ne rompt pas le principe de causalité.

L'accumulation des éléments autour de la causalité permet alors de rejoindre l'approche psychanalytique : en percevant, le sujet « enregistre », conscientise pour ensuite rendre inconscient (d'une certaine façon, c'est *acquis*), puis cet inconscient influe sur la suite (perceptions, réflexions, décisions) par le biais de la mémorisation (devenue en l'occurrence un élément de l'inconscient) et de ses associations (ressemblance, proximité sémantique, etc.) et agit donc en amont. Le langage en est l'illustration la plus aboutie.

L'inconscient se construit : il n'est pas une création « spontanée » -bien que sa rapidité d'exécution nous le fasse croire. C'est dans l'accumulation des perceptions, des expériences, des échanges langagiers, dans la rencontre avec l'environnement ou encore cet Autre, qu'il se construit (« L'inconscient est le discours de l'Autre »). Son influence et ses effets viennent donc après-coup mais ne peuvent être occultés, ni considérés comme *sans cesse* dépendants de la conscience. Cette dernière est trop restreinte pour accueillir ces ensembles.

C'est en cela que le principe de causalité contraint l'inconscient mais aussi la conscience (en la dispensant d'intervenir). Il ne s'agit pas cependant de tomber dans le schéma réducteur du Stimulus/réponse. Il ne s'agit pas non plus de faire de la cause une nouvelle invention (Figure 26). Ce n'est pas une croyance inventée de toute pièce par le sujet, lorsqu'il fait un travail de parole. C'est un élément de sa vie mentale qui est déjà présent, dans son inconscient grâce aux aspects décrits précédemment, et qui influe sur son présent. Dès lors, il s'agit de retrouver le lien entre les effets et la cause.

Cela ouvre un débat plus large dans lequel psychanalyse et neurosciences peuvent également échanger : si ce sens (cette cause) est unique à la personne, c'est qu'il peut aussi être le produit des élucubrations interprétatives de « l'organe cerveau ». Si l'on pousse cette logique jusqu'au bout, il convient de rappeler la troisième blessure narcissique énoncée par Freud et de la prolonger : si la véritable subjectivité réside dans l'inconscient, il se peut que *même* ce qui réside dans cet inconscient, ne soit que pure invention cérébrale. Le danger immédiat face à de

tels énoncés est la croyance qu'agir sur le cerveau suffit à résoudre les problèmes de la vie mentale. L'éthique s'en trouve alors convoquée à nouveau. Il semble plus prolifique de continuer à prospecter en ce sens, tout en gardant à l'esprit que précisément, quel que soit le support de la vie mentale, il est multiple et espérer agir sur un seul d'entre eux est insuffisant. Ainsi, la question vaut réellement d'être maintenue, pour les neurosciences, afin de savoir si le contenu de la conscience n'est qu'invention due au fonctionnement neuronal. La question peut aussi désormais s'étendre à l'inconscient : ses contenus ne sont-ils initialement que des élucubrations (même logiques voire sensées) issues de l'activité cérébrale ?

Sachant que l'être humain ne peut faire autrement, que son « organe cerveau » fonctionne ainsi, et qu'il n'y aurait de rapport au monde qu'inventé, il faut pouvoir questionner ce point de part et d'autre. Il suffit d'ailleurs peut-être de simplement prendre acte de ce rapport au monde et voir s'il peut devenir une loi fondamentale de la Nature : les êtres humains n'ont de rapport au monde qu'inventé par l'activité cérébrale. Il n'y a d'ailleurs là aucun réductionnisme : cette créativité révèle une richesse qui va bien au-delà du monde et du rapport que l'humain entretient avec ce même monde ; en témoignent toutes les activités humaines depuis des siècles.

Mais ce que la dialectique permet d'éclairer ici c'est la position prise face à ce sujet de l'inconscient : même si la cause est une invention, c'est une invention *du passé*. Elle est conservée dans l'inconscient, possiblement isolée par la mécanique de prise de conscience afin de ne pas « dérégler » le fonctionnement de la conscience et sa cohérence. Invention ou pas, elle n'en a pas moins une existence inconsciente. Or, cette existence semble être, elle aussi, une source de créativité, créativité qu'il faut entendre comme *dynamique*, comme « surplus » à ce rapport au monde, comme singularité. La psychanalyse, avec Lacan surtout, lui a donné le nom de *désir*.

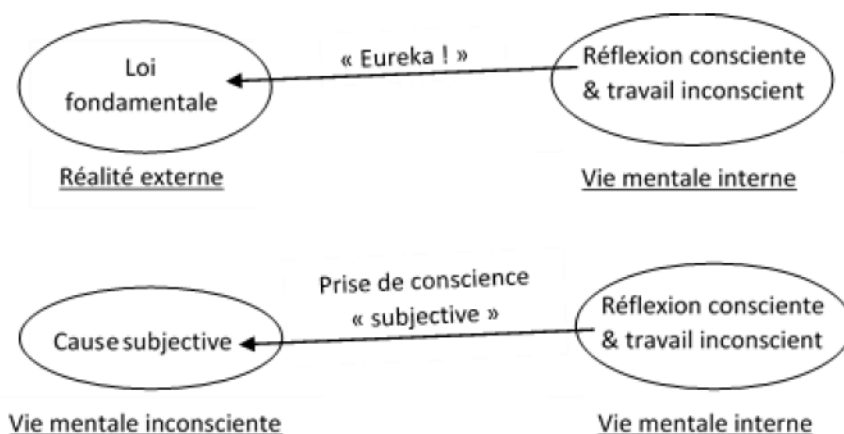


FIGURE 26 : De l'Eureka d'Archimède à l'Eureka subjective

La causalité offre l'opportunité de replacer le sujet de l'inconscient au cœur de la vie mentale. Elle permet également de donner un lieu où s'ancrent les symptômes et plus largement les effets de cette subjectivité « non intégralement » accessible à la conscience, y compris par un travail métacognitif. La polysémie du langage offre à celui qui écoute la possibilité de souligner certains aspects du discours conscient, au cours du travail conscient de parole et grâce au travail de l'inconscient (incubation). Dès lors, celui qui dit et entend ce retour, prend conscience que, dans ce qu'il vient de dire, il y a un élément qui donne une explication. Élément singulier, resté inconscient, mais dont la découverte et la prise de conscience permettent une modification aussi bien physique ou physiologique, que mentale.

Cette dimension, traitée jusqu'ici de façon sporadique, est pourtant liée à la causalité. En effet, la causalité, en psychanalyse, implique le sujet de l'inconscient, mais aussi, ce qui le compose et notamment le désir. Le désir est-il en jeu, puisqu'en psychanalyse l'objet *a* est l'objet cause du désir ? A ce titre, la psychanalyse propose un effort supplémentaire. Il ne s'agit pas de réinventer le présent grâce à un travail de parole, il s'agit pour le sujet, de chercher la cause de son désir, autrement dit, de trouver dans l'inconscient ce qui y porterait l'indice de ce savoir insu, de cette subjectivité qui s'ignore mais qui demande à devenir consciente. Désir qui ne relève pas des organes bien qu'il puisse y être ramifié, mais bien de cette activité mentale, et plus uniquement cérébrale. De la même façon que la conscience impose au cerveau une fabrication de sens, le manque (cause du désir) impose à l'activité mentale, notamment inconsciente mais pas uniquement, le désir. Dans les deux cas, c'est l'absence de sens qui engendre une réaction. Ces deux réactions n'ont d'ailleurs pas à être éloignées *de facto*, la mise en tension dialectique a permis, au contraire, de repérer la proximité de ces deux fonctionnements.

Si les effets sont observables, la cause ne l'est pas toujours surtout lorsqu'elle n'est pas lésionnelle. Elle peut être subjective. La psychanalyse ne suppose pas que toutes les causes le soient d'ailleurs. De même, elle n'impose pas qu'il faille à tout prix chercher sans cesse du sens, trouver les causes des causes etc. : la psychanalyse n'est pas une entreprise d'élucubrations. Il semble, au contraire, qu'elle essaie de proposer au sujet une recherche de lien entre les effets conscients et les causes inconscientes *jusqu'au* « silence de la structure », jusqu'à ce manque fondamental. Elle vise davantage une réduction des sens. De même, ces liens sont propres au sujet, elle ne peut les préjuger ni les imposer, sauf à dériver vers ce qui certes a pu avoir lieu chez certains se réclamant de la psychanalyse.

Mais c'est là toute la difficulté des neurosciences : si les effets sont objectivables et les causes subjectives comment proposer une lecture scientifique de ces causes ? L. Naccache répond en disant qu'il faut les prendre pour ce qu'elles sont : des inventions. Mais l'entreprise de la psychanalyse relève d'une autre position : puisque les effets ont des causes subjectives pourquoi ne pas permettre au sujet d'aller en connaître la teneur afin de voir les effets néfastes disparaître. De même, n'y a-t-il pas des généralités objectives que l'on puisse extraire de ces constructions subjectives ? Ou encore, si les causes sont subjectives, elles s'ancrent pourtant dans une vie en lien avec le monde extérieur objectivable. De fait, et s'il est entendu que chaque réaction à cette rencontre avec le monde extérieure est singulière, y a-t-il des causes qui puissent être construites de façon commune ? Les symptômes, la psychopathologie, le diagnostic clinique, sont autant de tentatives pour, sans l'y enfermer, situer le sujet dans une structure qui explique une partie de son rapport au monde. Si la clinique est du cas par cas, il y a des grandes lignes que la psychanalyse suppose et qui regroupent des fonctionnements communs, des symptômes communs, etc. Ainsi, si la cause n'est que pure invention subjective, il est curieux que des « communautés de sujets » puissent se repérer. Les mécanismes qui créent ces liens sont donc intimes mais globaux. Il devient alors *objectif* que toutes ces inventions subjectives sont objectivables. L'interprétation par la psychanalyse des constructions subjectives, ou l'explication de certaines causes de symptômes, ne sont plus alors de pures élucubrations. Elles deviennent des objets d'étude, des ouvertures possibles pour les neurosciences, qui se trouvent aux portes de la subjectivité sans pouvoir les ouvrir du fait du respect des méthodes cartésiennes. Ainsi, la psychanalyse fait-elle retour dans la science grâce à son étude de la subjectivité pourtant gênante pour la science.

A ce titre, le rêve peut aussi être un support : une étude montre que les interprétations de psychanalystes à des récits de rêves sont significativement plus justes que les interprétations d'une personne non formée à cette théorie. Autrement dit, lorsque l'effet (ici le récit du rêve) est soumis à une interprétation, les psychanalystes qui s'attachent à la subjectivité et en ont extrait des constantes, semblent davantage, et plus « justement », en supposer la cause. Le rêve est d'ailleurs un objet d'étude large dans lequel se croisent également conscience et inconscient. Il semble en effet, qu'en phase de sommeil, le cerveau traite une partie des informations venant de l'extérieur, mais dans une mesure moindre qu'à l'état éveillé. Cet isolement des perceptions n'empêche pas le rêveur d'être dans une forme de conscience dont il peut rendre parfois compte à son réveil. Les partisans de l'étude des rêves lucides (S. Laberge notamment¹) vont jusqu'à soutenir la possibilité d'avoir une conscience pleine dans ces moments de rêves, et de pouvoir donc maîtriser leurs rêves.

Mais l'intérêt n'est pas le rêve comme outil des liens entre inconscient et conscience. Il s'agit de repérer que cette étude montre que les propositions de la psychanalyse sont significativement plus vraies que l'invention pure et simple ou le hasard. L'objectivité revient dans l'accumulation des expériences subjectives, entre différents sujets aux symptômes identiques. La lecture qu'en propose la psychanalyse n'est pas hors sens, et du fait de la significative validité de ce qu'elle propose comme explication, elle en devient objective. Il semble cependant que cette possibilité ne convienne ni aux neurosciences, ni aux psychanalystes.

Ainsi ce « quelque chose » qui compose « déjà » cette réalité interne s'invite maintenant à la longue liste des déterminismes qui sont censés enserrer le sujet dans un ensemble de causes qui orientent son existence.

6. Sur les déterminismes

Ces aspects, qui de prime abord font opposition entre les deux approches, semblent, lorsqu'une attention particulière leur est portée, devenir des points de jonctions. En effet, de multiples conceptions sont partagées de part et d'autre et les logiques sous-jacentes qui articulent ces concepts peuvent aussi générer une dialectique commune autour d'une conception, sinon commune, du moins proche, du sujet (y compris celui « de l'inconscient ») : de nombreux domaines (génétique, épigénétique, environnementaux etc.) peuvent *déterminer* certains aspects de la vie subjective, mais sont aussi *déterminés* à *ne pas déterminer* le sujet dans son entièreté. De plus, la « vérité » subjective en psychanalyse, n'est pas ignorée ni réfutée par les neurosciences qui considèrent, de par cette existence de la vie mentale, qu'il y a effectivement une vérité singulière pour chaque sujet puisque chaque cerveau crée un monde intime et non intégralement déterminé par des domaines concrets. Les FICs de L. Naccache témoignent de cette prise en compte de déterminismes dont l'objectivité est plus difficile à poser.

Sans s'étendre sur le débat des déterminismes qui sont actuellement portés par les discours de part et d'autre, il paraît important d'illustrer les effets de la mise en tension dialectique grâce à un aspect concret : la décision, le choix, bref ce qui est défini par « libre arbitre » et qui précisément va, *à priori*, à l'encontre du déterminisme.

En neurosciences, on peut prévoir le choix d'une personne jusqu'à 7 secondes avant qu'il ne le fasse. Bien entendu, ce temps-là ne peut être indéfiniment rallongé : pour pouvoir prévoir un

¹ LABERGE S., in DEJEAN C., *Déchiffrer la conscience*, ARTE, 2016.

choix en neurosciences, il faut que ce dernier soit encadré par une consigne et se fasse dans un contexte expérimental. Cela étant, ce constat donne des éléments de compréhension de la pensée humaine et peut être clairement généralisé à l'ensemble de la vie mentale. Les choix considérés comme conscients et dont le sujet affirme en être l'auteur, sont en fait déjà effectués en amont, dans l'inconscient et sur la base des calculs rapides et massifs qui s'y font. Or, n'est-ce pas cela que la psychanalyse suppose : les actes et les pensées conscients sont dépendants du fonctionnement inconscient. Reste donc à savoir ce qui se trouve dans cet inconscient. C'est donc ici que la réelle différence apparaît et non sur le déroulé de l'action. Les neurosciences se contentent pour l'instant d'un inconscient statisticien qui opère un grand nombre de calculs avant de faire émerger à la conscience (et donc l'acte, la pensée, le choix) une réponse qu'il aura préalablement comparée, analysée comme étant la plus pertinente. La psychanalyse suppose, elle, que, *de l'inconscient*, peuvent s'extraire des dimensions plus complexes, que la subjectivité supporte (vécu, choix précédemment faits, émotions, désirs...). Toutes ces dimensions seraient, pour la psychanalyse à prendre en compte dans l'analyse des émergences conscientes.

Mais l'une et l'autre de ces conceptions ne sont pas incompatibles : les neurosciences peuvent peut-être envisager que ces dimensions, déjà inscrites dans le fonctionnement cérébral, puissent influencer sur le choix final de la personne. De son côté la psychanalyse n'exclut pas que ce trajet vers la conscience puisse se faire avec une excessive rapidité, dans un registre inconscient et sur la base de probabilités complexes. Ce que la psychanalyse propose, c'est que certains éléments de la vie puissent favoriser, de façon récurrente, l'apparition de *constantes* dans les choix et les actes dits « conscients » des sujets, et que ces vecteurs soient autrement plus complexes que ce que les neurosciences étudient aujourd'hui.

Dans ce registre, il apparaît que des chercheurs comme L. Naccache et S. Dehaene utilisent désormais auprès de leurs patients des méthodes pour déceler une conscience minimale. Pour se faire, ils font écouter au patient une série de sons qui sont tous identiques. Après avoir répété plusieurs fois la même séquence de sons, ils remplacent le dernier son par un son différent, inattendu. L'analyse de l'E.E.G. montre une différence de potentiel peu après l'écoute de ce dernier. Le repérage et le traitement, par le cerveau, de cette dernière information différente des autres, génère un effet de surprise. Or, si cet effet de surprise est « conscientisé », alors le potentiel varie. Ainsi, un patient, dont le cerveau ne réagit pas à ce stimulus qui crée un effet de surprise, n'est pas considéré comme étant encore capable de prendre conscience de ce qui l'entoure.

Ce que montre cette expérience est une tendance chez le sujet à avoir des prises de conscience par le biais de quelque chose qui vient le surprendre. Or, cette expérience peut être sans difficulté extrapolée à ce qui se passe pour un sujet, lorsque c'est lui-même qui vient générer cet effet de surprise (onde N400). En effet, lorsque le sujet « se voit » faire quelque chose qui le surprend, « s'entend » dire ce qu'il pense être une énormité, il en prend conscience et peut alors « s'en rendre compte » et aussi, en rendre compte. Sa question demeure néanmoins « pourquoi ai-je fait cela ? ». Ainsi, il semble que prendre conscience, par un effet de surprise, soit une évidence neuroscientifique dont la psychanalyse prend acte, à un niveau de complexité bien plus élevé de la vie mentale. Cet effet de surprise indique que, ce qui peut créer une prise de conscience, vient possiblement de la vie mentale elle-même, dont le sujet serait pourtant, pour les neurosciences surtout, maître.

Ce qui peut paraître anecdotique est en réalité un registre essentiel et sur lequel la psychanalyse repose. Dès lors que le sujet réagit par la surprise à un de ses acte ou une pensée propre, il prend conscience qu'il a agi ou pensé ainsi. Il y a donc bien un *sujet* différent de celui de la conscience, capable de la surprendre alors qu'elle est censée tout contrôler. Le trajet n'est pas inverse : il n'a pas pris conscience d'être surpris, c'est la surprise qui génère la prise de conscience. Ce qui n'empêche pas ensuite de repérer consciemment qu'il est lui-même surpris par ce qu'il fait. Se crée donc un écart entre ce qu'il conçoit de lui-même et ses agissements et pensées qui trouvent, dans l'inconscient, leurs origines.

Cela a été vu plus haut : la décision est d'abord traitée dans l'inconscient. Ainsi, lorsque cette dernière émerge, il arrive qu'elle soit surprenante, en inadéquation avec ce que le sujet attend, voire en totale contradiction avec ce qu'il pense être. Il prend alors conscience, par l'effet de surprise, qu'il agit différemment de ce qu'il aurait pourtant voulu faire, ou pensé différemment de ce qu'il a l'habitude de penser.

La psychanalyse suppose que l'analyse du contenu inconscient peut apporter des réponses à cet effet de surprise, en dévoilant au patient que son acte ou sa pensée avait, en réalité, des déterminismes par lui ignorés. Ces déterminismes viennent de la vie mentale et, au regard de la mise en tension dialectique, il convient d'affirmer l'importance de les prendre en compte au même titre que les déterminismes biologiquement établis. Cette vie mentale, toujours en construction, massivement teintée d'inconscient du fait, *également*, de l'organisation neuronale, devient donc *dans l'après coup*, un lieu de déterminismes singuliers (et possiblement inventés). Cette conception vaut toujours lorsqu'elle est étudiée d'un point de vue scientifique.

Les neurosciences, qui jusqu'ici peuvent entendre la position de la psychanalyse, se désolidarisent de cette dernière lorsqu'elle affirme que, parmi les causes de cette surprise, se trouve tout le registre inconscient des désirs, des pulsions bridées par la nécessité consciente de la bienséance et du savoir être, des fantasmes, de la sexualité, etc. Puisqu'elles n'ont pas leurs équivalents objectifs, les théories psychanalytiques de la sexualité infantile par exemple, des désirs inconscients mais dynamiques, etc. sont mises en doute.

Mais au final, les neurosciences vont bien plus loin que les dimensions énoncées par la psychanalyse : le sujet va s'expliquer son acte *quoiqu'il arrive*. Autrement dit, face à la surprise générée par un acte dont il prend du coup conscience, il va se créer une interprétation, le cerveau va fabriquer, dans la réalité interne, une explication. Il n'y a pas d'omniprésence de la sexualité, des pulsions ou du désir dans ces créations. Il y a, plus pragmatiquement, une invention qui résout les paradoxes. Cette dernière peut adopter n'importe quel registre, le sexuel n'en est qu'un parmi d'autres. L'interprétation psychanalytique d'un désir inconscient, ignoré jusque-là du sujet lui-même, et qui se manifeste ainsi par un acte anodin mais incompréhensible pour le sujet lui-même est, par exemple pour L. Naccache, du même ordre que l'invention cérébrale commune à tout un chacun. D'une certaine façon, les neurosciences émancipent, sans le vouloir, le sujet des déterminismes œdipiens, pulsionnels, infantiles que la psychanalyse a énoncé. Cela vaut d'ailleurs également lorsqu'au regard de la causalité dialectisée précédemment, cette invention est celle du passé : n'importe quel registre peut supporter un déterminisme inconscient, menant à un choix conscient. Ce qui reste commun pour l'une et l'autre, notamment grâce à l'étude du choix et de la décision, c'est que des déterminismes peuvent être inconscients. La question devient alors celle de l'effet *symptomatique* de certains registres : est-

ce l'écart entre le sujet de l'inconscient et celui de la conscience qui crée le symptôme, ou le contenu de ce qui crée le hiatus (sexualité, désirs inavouables même chez l'enfant, etc.)

Enfin, et toujours concernant les déterminismes auquel l'être humain à affaire, il faut s'interroger sur la possibilité qu'a la psychanalyse d'élever sa proposition interprétative au rang de constante générale chez les êtres humains. Elle le fait aisément dans le registre qui est le sien et l'a largement théorisé. Cela étant, peut-on repérer, dans les propositions que fait la psychanalyse pour expliquer cet écart entre l'acte et l'interrogation qu'il génère chez le sujet qui l'a effectué, une *vérité* qui, si elle opère dans la réalité interne, du fait d'être repérable chez un grand nombre de sujet, relève de la réalité du monde, telle une loi fondamentale de la physique ?

A ce titre, elle devient un déterminisme essentiel, au même titre que ceux considérés par la science. Si les deux disciplines s'accordent sur le fait que tous les sujets créent du sens, ce peut-il que les constantes dont parle la psychanalyse, et notamment l'existence de désirs facilitant certains choix et actes plutôt que d'autres, pouvant parfois être en contradiction avec la vie mentale consciente (créant donc l'effet de surprise et la *prise de conscience* de soi-même voire d'un « autre » soi-même), ne soient pas simplement des inventions comme des autres, mais une réalité objective, statistiquement vérifiable ?

Pour se faire, il faut admettre que le travail inconscient, qui s'effectue en amont de l'acte ou de la décision consciente, soit plus complexe que ne le décrivent actuellement les neurosciences. Par ailleurs, faut-il réellement concevoir une vie inconsciente totalement autonome et indépendante de la conscience ? Cela a été vu : ce n'est pas nécessaire et l'incubation apporte un éclairage singulier de la complexité de ce fonctionnement dialectique entre l'inconscient et la conscience. Ainsi, en n'oubliant pas que :

- ce qui opère dans l'inconscient semble pouvoir le faire en dehors de la conscience pendant des temps relativement longs,
- ce qui opère dans l'inconscient peut être, peu à peu, ramené à proximité de la conscience par un travail conscient,
- et que ce qui opère dans l'inconscient, sans forcément développer une vie inconsciente supposé autonome, est *en partie* coupé de la conscience et du rapport au monde,

il est possible d'envisager que dans les rapides calculs fait par le cerveau avant une action, une pensée, un choix, s'immiscent des dimensions parfois (et pas forcément constamment) inattendues pour le sujet, et qui trouvent leurs ramifications dans des domaines, jusque-là, ignorés du sujet.

En s'appuyant sur la théorie de l'Espace Global de Travail et grâce à la mise en tension dialectique, il est possible de considérer que lorsque s'embrase le cerveau et s'opère la prise de conscience, s'insèrent, parmi les éléments inconscients, des aspects intimes. Les témoignages de cette présence d'éléments inconscients et spécifiques au sujet, sont les prises de conscience, *par le sujet*, de la bizarrerie de son acte. Ainsi, si cet embrasement et cette prise de conscience ont lieu, c'est aussi parce que, dans les éléments inconscients qui ont généré cette prise de conscience, figurait une incongruité, une singularité habituellement ignorée, silencieuse ou simplement absente. Et la psychanalyse de considérer que ce sont ces éléments sporadiques, mais manifestes, qui constituent la véritable subjectivité de l'être humain.

Deux aspects prennent alors une importance subtile : par ce biais, le sujet de l'inconscient doit pouvoir être reconsidéré par les neurosciences ; mais par ailleurs, il peut être opposé à la

psychanalyse que l'effet de surprise conscient relève également de la subjectivité. Celui que la psychanalyse a isolé du côté d'un sujet de la connaissance semble pouvoir participer à cette subjectivité ne serait-ce que parce qu'il repère l'écart entre ce qu'il pense être et ce qu'il constate. La subjectivité ne semble ainsi pas pouvoir se circonscrire au sujet de l'inconscient, ni d'ailleurs à la conscience.

Ce constat remet en question une dualité non seulement du corps et de l'esprit, mais aussi *des* sujets. Il ne semble d'ailleurs pas que Freud et Lacan aient « isolé » chacun de ces sujets. Ils ont néanmoins identifié des mécanismes différents qu'il convenait de séparer. Cela étant, cette justesse de leur propos ne doit pas voiler les dissensions avec les neurosciences, ni les accentuer. S'ils sont considérés comme des aspects théoriques, lorsqu'il s'agit d'évoquer le sujet, ces derniers permettent, au contraire, certaines jonctions.

c/ Perspectives dialectiques

1. Pour l'inconscient

Maintenant qu'ont été isolés les effets spécifiques de la mise en tension dialectique, il convient d'en revenir pleinement aux concepts sur lesquels porte ce travail. Pour ce faire, il convient de reprendre la chronologie mais aussi la logique établie depuis le début : l'inconscient, la conscience et la subjectivité.

Concernant l'inconscient, il n'aurait pas d'influence sur la réflexion stratégique¹. Il ne pourrait développer des stratégies complexes en liant logiquement plusieurs éléments entre eux. Mais cela vaut pour l'inconscient cognitif « enserré » dans les expériences de masquage. L'inconscient, comme cela a été vu, ne se limite pas au laboratoire et son fonctionnement, même cognitif, laisse entrevoir des perspectives bien plus larges rejoignant l'inconscient freudien dans lequel s'opère des liens complexes et qui se font, eux, *dans la logique* du sujet. Par exemple, un symptôme a une cause, donc cette dernière dépend d'une logique à découvrir par le travail de parole. Cette logique est restée inconsciente au sujet, elle s'est faite à son insu. Ces liens sont possibles dès lors que l'on intègre l'inconscient dans l'intégralité de la vie mentale sans le réduire *aux mécanismes subliminaux*, sans l'extraire non plus intégralement de la conscience.

Ainsi, l'inconscient devient dynamique : il est sans cesse en construction. Pour suivre Freud, il regroupe la ville de Naples et, à quelques encablures, les ruines de Pompéi. C'est l'agitation des klaxons et des ruelles qui grouillent, mais c'est aussi ces pierres figées et immobiles, silencieuses et pieusement respectées par le visiteur. C'est également celles qui dorment encore dans les sous-sols de Campanie. Ce n'est pas l'inconscient cognitif qui est la partie vivante et l'inconscient décrit par Freud la partie figée de cette « région » subjective. L'inconscient décrit par Freud *est* les deux. L'inconscient cognitif participe de cette dynamique, il en est un vecteur comme un acteur, mais les inconscients n'opèrent pas à la même « échelle ». Néanmoins, l'inconscient cognitif ne s'en trouve pas réduit à la basse besogne. Au contraire, il faut considérer, au regard des découvertes neuroscientifiques, qu'il participe pleinement à la construction subjective, et donc à celle de l'inconscient décrit par Freud et à son renouvellement incessant (Figure 27).

¹ DEHEANE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 153-154.

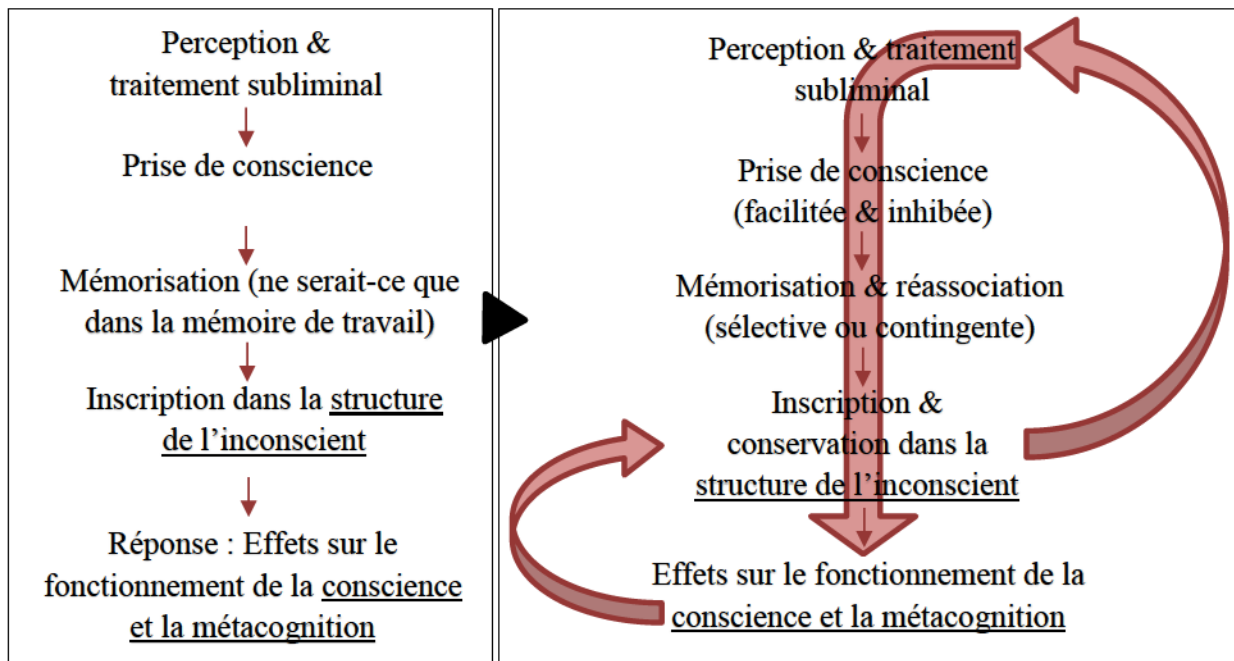


FIGURE 27 : Sur la circularité de l'inconscient

En simplifiant à l'extrême, il est possible de déceler une certaine chronologie dans le fonctionnement cérébral (à gauche). C'est donc volontairement qu'a été négligé l'ensemble des devenir possibles pour un stimulus. Si l'on aborde uniquement celui que connaît le trajet vers la conscience, cette simplification permet de ne se concentrer que sur quelques éléments, somme toute essentiels. Une fois le premier trajet effectué, cela rouvre une boucle identique (à droite) pour les traitements futurs à un rajout près : la boucle « à travers » l'inconscient engendrant une circularité ; la flèche rouge étant l'effet de l'inconscient sur le reste du fonctionnement cérébral. Cette flèche ne néglige pour autant pas l'influence du rapport au monde conscient de chaque sujet, ses constructions mentales conscientes et ses élaborations réflexives. A noter : chaque boucle est différente l'une de l'autre, elles se succèdent dans le temps.

L'influence de cet inconscient bien plus complexe que les éléments de l'inconscient « laborantin », peut donc être envisagée à la condition d'ajouter aux variables des expériences, les émotions, les affects, l'effet spécifique pour chacun des sujets de tel ou tel stimulus etc. Si l'on prend l'inconscient cognitif tel qu'il est étudié aujourd'hui, il paraît en effet, cohérent de concevoir l'inconscient comme « une exponentielle décroissante » ; sans effet notable sur le sujet, s'il n'y a pas de prise de conscience. Dès lors que l'on ajoute d'autres dimensions plus complexes, les possibilités de cette influence s'étendent et l'inconscient, jusque-là dit « cognitif », se rapproche (sans s'y précipiter) de celui qui est nommé « freudien ». Or, les neurosciences avancent dans cette perspective, et certains chercheurs (mais sans preuves à l'appui pour l'instant) considèrent que l'on ne peut ignorer ces dimensions essentielles à la compréhension des actes de l'homme. Les manques de la science se situent donc dans l'absence de certains aspects, et la non prise en compte d'éléments pourtant nécessaires.

Il convient désormais d'en venir à une lecture qui prend acte des approches théoriques auxquelles on se réfère depuis le début de ce travail. Sans pouvoir bien entendu reprendre l'ensemble des aspects abordés et les détails de chacun d'eux, il est possible cependant d'en

donner des visions schématiques qui, à défaut d'être complètes et globales, auront le mérite de retracer le trajet effectué à travers l'*inconscient*.

Ce système dynamique cité plus haut ne peut, en effet, être réduit à « cette foule de choses qui se passe dans mon corps ». Ce serait revenir aux prémices de la psychologie cognitive et expérimentale. Mais il peut les intégrer comme vecteurs de traitements de l'information spécifiques, comme facilitateurs d'encodages particuliers et enfin, comme fonctionnements singuliers. Ainsi, cette foule de choses, au même titre que la conscience et la métacognition, mérite certainement d'être remise en lien avec l'inconscient décrit par Freud. L'étude poussée de ce dernier, le fait qu'elle soit inscrite dans un lien social et le fait qu'elle ait traversé un siècle d'histoire durant lequel les enjeux ont été changeants, ont fait de l'inconscient freudien le thème central de la psychanalyse. Il convient qu'il en reste la principale découverte, mais l'actualité semble inviter cette discipline à reconsidérer quelques aspects jusque-là isolés. Que la psychanalyse maintienne sa lecture si spécifique de ces phénomènes est, en revanche, une spécificité dont les neurosciences, parfois figées par la démarche scientifique, peuvent s'enrichir.

Si l'on accepte que la conscience que l'on a de soi n'est pas suffisante à faire la subjectivité, l'inconscient devient un élément central *aussi* en neurosciences. Dès lors, il faut y ajouter qu'il est un vecteur vers la compréhension de cette subjectivité, que des problématiques y trouvent leurs origines et que l'éthique impose un respect absolu de cette subjectivité.

Ainsi, lorsque sont mis en tension les deux approches, des aspérités apparaissent et permettent de proposer une lecture conjointe *de certains aspects*. Sans être ni consensuelle, ni dans un « forçage », la lecture de l'inconscient *freudien*, en lien avec les découvertes actuelles des neurosciences, permet de définir une « boucle » dans les fonctionnements de la vie mentale. Boucle, nœud de huit, voire bande de Moebius, dont l'inconscient, porteur d'une partie non négligeable de la subjectivité, serait le nouage. Ce lieu de rencontre, cette articulation entre les aléas de la rencontre, les traitements de l'information, la mémorisation, la conscience serait « là où » le « Je » peut advenir, du fait d'être le seul système à pouvoir étendre ses ramifications dans chacun de ces aspects de la vie mentale. Les lieux de traitements, d'encodage, de conservation, de réponses motrices etc. sont tous trop spécialisés pour intégrer et conserver la complexité de *l'être*. La conscience et la métacognition, au contraire, sont si efficaces pour des tâches complexes, qu'elles imposent une réduction massive qui ne peut traiter et conserver la richesse d'une subjectivité. En revanche, cela n'empêche pas qu'elles puissent en évoquer en permanence une certaine image, une certaine conception qui constitue le Moi de la psychanalyse, le soi de neurosciences. Mais il reste cet « autre moi-même », ce « moi tout au fond », ce *sujet de l'inconscient*, et force est de constater qu'il ne peut advenir qu'à accepter un travail *sur* et *de* l'inconscient, au-delà des bornes mais dans les limites et le seuil de la conscience.

Concernant cette boucle, les pathologies neurologiques ont, du reste, montré que chacune des étapes pouvait être compromise (perception, prise de conscience, mémorisation) mais cela n'empêche pas la boucle de « tourner » et d'agir. Seulement, les effets d'une lésion empêchent certaines nouvelles « intégrations ». Pour autant, la subjectivité et l'inconscient ne dépendent justement pas d'une seule voie de traitement (celle qui est lésée) et d'un seul type d'information (reconnaissance des visages, des formes, des sons, mémorisation, etc.). C'est ainsi que l'on ne peut négliger cette dimension subjective dans les prises en charge de patients, y compris ceux atteints par ces pathologies neurologiques. Cela va plus loin : le débat sur l'autisme renvoie à

cette dimension que la psychanalyse entend soutenir, tout en convenant qu'une approche pluridisciplinaire trouve, avec cette problématique, des effets.

La circularité du fonctionnement de l'inconscient engendre certainement la répétition, caractéristique typique, s'il en est, des symptômes d'un patient. En effet, le fait qu'il soit possible que les mécanismes neurologiques, depuis la perception jusqu'à la métacognition, supportent les mêmes fonctionnements, cela induit que, devant des situations identiques ou similaires qui se répètent dans le temps, le sujet ne puisse que difficilement trouver d'autres réponses que celles qui se mettent en place spontanément du fait de sa cognition certes, mais surtout du fait de cette persistance de l'inconscient qui répète et rejoue les mêmes processus. Or, il se peut que le sujet ne souhaite pas agir ainsi, c'est là que cela fait symptôme. Qu'il puisse y avoir un effet d'une rééducation comportementale est certain, cela étant, cette action n'agit que sur le volet cognitif de ces mécanismes pourtant empreints de cette dimension subjective qui est, dès lors, négligée.

La psychanalyse vise la prise en compte (et en charge) de cette subjectivité ; elle s'est attelée à, repérer, définir, voire universaliser certains aspects de cette subjectivité. La métapsychologie de Freud en est un exemple, les structures psychopathologiques (névrose, psychose, perversion) également et les mathèmes de Lacan aussi. La psychanalyse est cette approche de la subjectivité. Elle cherche donc à repérer les aspects généraux de la construction de la personnalité (psychiatrie), de l'unicité de chaque être (subjectivité) et tout ceci dans le respect d'une éthique qui se veut attentive au « cas par cas », et à la spécificité de chaque sujet.

Ainsi, elle a développé des théories sur les troubles psychiatriques, dont les neurosciences dévoilent le pendant neurologique, chimique, biologique etc. Pour autant, le primat de l'un sur l'autre reste posé, la façon de la prendre en charge (médicaments, ou écoute, ou les deux) reste en question, mais l'analyse de la maladie à travers *tous* ces aspects reste discrète. Néanmoins, dans les découvertes actuelles peuvent se déceler quelques logiques concrètes, sur la base des connaissances modernes mais encore « tronquées », et qui reprennent pourtant déjà les conceptions de la psychanalyse.

Pour en revenir à l'inconscient, cette boucle pose un problème temporel : le sujet est-il condamné à n'être que la répétition de lui-même ? Cette circularité, notamment temporelle, témoigne en effet, de la propension pour chaque sujet à être dans la répétition et la reproduction de schémas établis, *y compris sur un plan subjectif*. Ce mécanisme n'est pas sans évoquer le *symptôme* comme élément de la vie mentale (sans origine lésionnelle), qui se reproduit dans le temps, à l'insu, voire contre la volonté consciente, du sujet. Or, s'il ne devait s'agir que d'une subjectivité consciente, réfléchie, capable par le travail de pensée consciente de changer, « corriger » certains mécanismes, cela simplifierait peut-être les choses. Or, il n'en est rien, l'intérêt de cette boucle et de cette circularité, est qu'elle intègre ce « moment » inconscient. Moment durant lequel des processus peuvent se remettre en place alors même que le sujet conscient s'y refuse. Ce moment de subjectivité inconscient, cette apparition sporadique et spontanée du *sujet de l'inconscient* génère alors des mécanismes, parfaitement supportés et gérés par la neuroanatomie, qui vont à l'encontre du sujet de la conscience. De fait, se retrouve ici, dans cette circularité du fonctionnement de la vie mentale, ce que Lacan nommait l'*automaton* : perdu dans certains déterminismes qui l'égarent (mais « parlent » de lui), le sujet se trouve condamné à générer répétitions et reproductions de chaînes (signifiantes au sens psychanalytique du terme), dont la neuroanatomie porte la trace et l'activation.

Mais ce sacerdoce doit être désormais enrichi des travaux précédemment cités, et de la mise en tension dialectique opérée tout au long de cette étude de l'inconscient. Il semble en effet, important de préciser que cette boucle ne se répète pas dans un schéma parfaitement identique : chaque boucle est nouvelle dans le temps. Il faut notamment souligner l'importance première du rapport au monde et de la rencontre avec ce dernier. Par « monde », il faut y entendre la réalité. Mais il faut y ajouter la dimension déjà décrite de « réel », autrement dit, le monde comme « hors sens » et sur lequel peut s'opérer, grâce au travail de la vie mentale, une mise en sens.

Ainsi, chaque rencontre nouvelle, chaque contingence, chaque traitement, le plus simple fut-il, de l'information est une potentialité vers une invention nouvelle, une créativité, une « liberté », qui, à défaut, d'être cathartique, est singulière et locale. Car de ce premier traitement, peut maintenant se déduire une série de processus inconscients, dont la particularité est de devoir *traverser*, à plusieurs reprises, des ruptures qui vont certes simplifier le traitement, faciliter le travail conscient, mais négliger cette dimension subjective inconsciente (Figure 28).

C'est ici que se retrouve, au cœur de cette circularité, la notion de *tuché*. Le premier constat dialectique, c'est que le fonctionnement neuronal supporte parfaitement la possibilité qu'il y ait de la répétition tout autant que de l'invention. Ce qui importe, c'est de déceler ici le non déterminisme, pour chaque sujet, des aspects neurologiques comme des aspects *inconscients*. La décomposition de l'inconscient et de son fonctionnement en différents phénomènes (perception, mémoire, résistance et facilitation, langage, travail de l'inconscient) permet de déceler, de part et d'autre, les failles dans lesquelles peuvent s'inscrire l'indétermination subjective que soutient la psychanalyse et que découvrent scientifiquement les neurosciences. La *tuché* trouve ici son dénouement, tout comme son pendant neuroanatomique.

La mise en tension permet donc une approche, non pas commune de l'inconscient, mais dialectique. Autrement dit, psychanalyse et neurosciences proposent une lecture dans laquelle les éléments s'articulent comme réponses aux impasses respectives sans pour autant tomber dans la croyance naïve que ces deux disciplines recouvrent, à elles seules, le champ de l'inconscient, la conscience et la subjectivité. Elles sont, néanmoins à ce jour, deux disciplines dans lesquelles les connaissances sur ces phénomènes sont particulièrement avancées, et qui offrent, sur certains aspects, des points de jonctions riches pour la recherche. Une fois établies ces mises en tension précises, il convient d'en venir aux perspectives plus larges qu'offre l'inconscient, notamment en ce qui concerne le fonctionnement cérébral global.

Les deux schémas proposés ne doivent pas générer de confusion : l'inconscient (y compris freudien donc) est un système dynamique et articulé au reste des activités cérébrales et mentales. S'il opère en arrière-plan et sans cesse, il n'est, pour autant pas, le « fonctionnement neuronal spontané du cerveau au repos » puisque ce dernier peut devenir, sans difficulté ni résistance, conscient. Mais c'est dans ce qui émerge comme *aléatoire*, que se dessine, de nouveau, le spectre de l'inconscient freudien. A ce titre ce fonctionnement incessant, même au repos, du cerveau peut générer aussi bien une répétition qu'une créativité.

Ce qui intéresse ici c'est que le fonctionnement au repos n'est pas pris dans les serres de l'objectivité scientifique. Ainsi, ce qui est généré par un cerveau qui n'est pas contraint (par une consigne notamment) renvoie à ce qui est défini de l'inconscient freudien depuis le début de ce travail : une subjectivité, un savoir sur soi. Il semble, en effet, que c'est cette même subjectivité singulière qui est convoquée par cette activité spontanée « dans le silence et dans

le noir ». Il s'agit précisément de ne pas « occuper » l'esprit par de nombreuses activités conscientes. Dans ces moments, il n'est pas rare de voir les sujets des expériences en venir à repenser à des moments d'intimité, des souvenirs lointains et subjectifs etc.

Ainsi, ne pas contraindre le cerveau par un travail conscient semble spontanément générer une activité, venue de l'inconscient, dans ce qu'il a de plus singulier. Que les contradictions, les paradoxes qu'il porte n'y soit pas convoqués n'est, en soi, pas une difficulté car il s'agit ici de repérer simplement, avec la psychanalyse, et par le biais des neurosciences, qu'une activité cérébrale « libre » semble promptement s'orienter vers un retour aux aspects subjectifs.

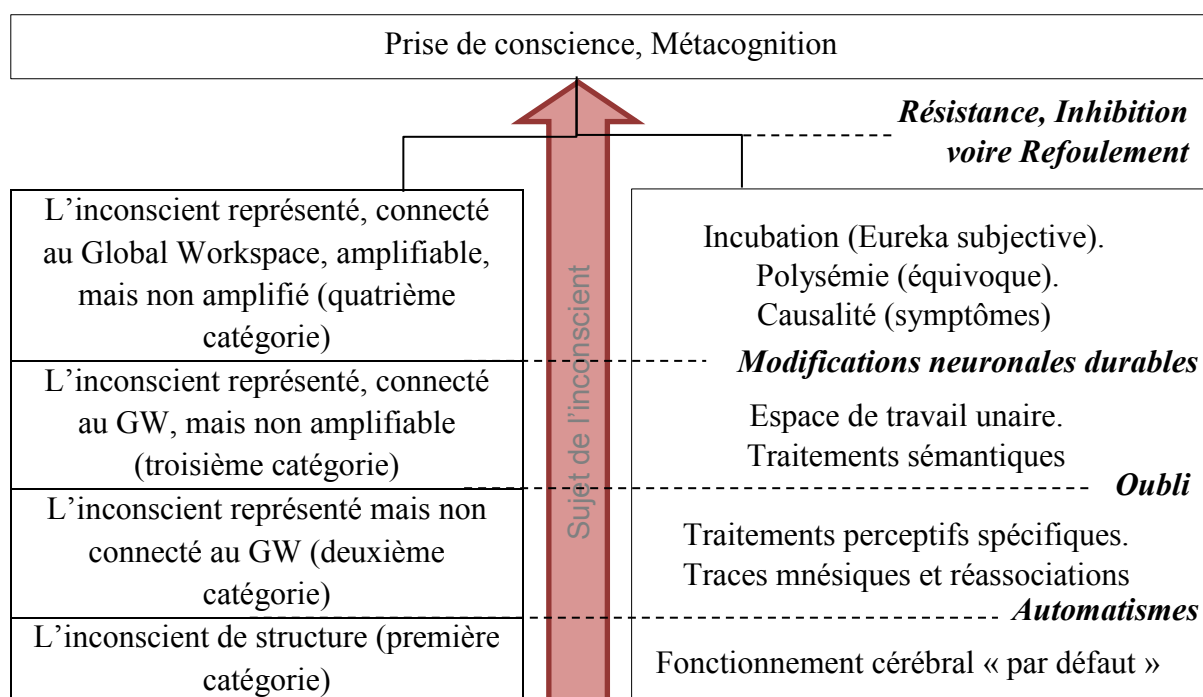


FIGURE 28 : Les quatre types d'inconscients postulés par le modèle de l'espace de travail global conscient (ou Global Workspace -GW) chez L. Naccache (à gauche) et les possibles rajouts issus de la mise en tension dialectique (à droite).

Le traitement subliminal mérite une description plus précise que dans la Figure 27. Néanmoins, la circularité y est ici d'emblée reprise. C'est la possibilité qu'il y ait de l'invention et de la créativité qui peut désormais se lire bien plus clairement. L'intérêt est de suivre la logique cérébrale tout en y ajoutant celle de la subjectivité. Chaque élément de l'ensemble de droite peut potentiellement parvenir à la conscience à la condition de franchir certaines étapes et de s'enrichir d'autres aspects subjectifs. Cela étant, malgré cette accumulation, il se peut toujours que cet ensemble avance « voilé » jusqu'à la conscience qui, de fait, ignorera, ce même ensemble. Il est également possible, pour cet ensemble, de générer un effet de surprise que la conscience analysera, mais dont les causes lui resteront obscures. Le sujet de l'inconscient « traverse » donc le fonctionnement cérébral inconscient avec la possibilité de se manifester sporadiquement (effet de surprise), mais la singularité des traitements inconscients laisse supposer qu'il est sans cesse présent. De cette présence, pour l'heure inconsciente, peut émerger également la créativité qui vient en rupture avec la répétition.

Or, le dispositif analytique semble vouloir recréer cet état de production spontanée pour faire émerger les aspects inconscients qui échappent à la vigilance de la conscience. Certes l'idée de Lacan est que cela se passe et opère dans le discours, mais le hasard de cette production spontanée ne peut-il pas se reproduire, dans la parole surtout, lorsque l'on sait que les aires du langage sont sollicitées massivement pour la prise de conscience ? Autrement dit, en générant un discours libre et sans volition consciente, dans lequel un état où l'aléatoire de l'activité neuronale peut être reproduit et amené par le discours à la pensée consciente, la psychanalyse cherche des éléments qui jusque-là étaient restés ignorés de la conscience car non pertinents (même statistiquement), toujours mis à l'écart, inutiles aux tâches quotidiennes etc. Mais c'est pourtant de cet acte reposant sur l'imperfection du système neuronal que peut, même pour les neurosciences¹, venir la création, la surprise, l'inattendu.

Ainsi, c'est, cette fois-ci, par le fonctionnement « par défaut » du cerveau que se retrouve la possibilité d'une inventivité non déterminée par les « conditions » de la conscience. C'est dans les « connaissances codées » (Figure 24) que peut se déduire ce qui relève de la subjectivité (savoirs acquis, vécus mémorisés, etc.) mais pas seulement : c'est dans le fonctionnement de l'inconscient que s'articulent tous les ensembles complexes qui génèrent une subjectivité. Si S. Dehaene en reste aux processus neuronaux spécifiques, il précise qu'il y a, dans l'inconscient toujours, de possibles traitements subjectifs : « la machine toute entière n'est pas soumise à ses entrées externes. L'autonomie est son point fort. Elle engendre ses propres buts, grâce à son activité spontanée, et ces configurations neuronales émergentes façonnent à leur tour, de façon descendante, le reste de l'activité du cerveau. Elles incitent les autres régions à récupérer des souvenirs dans la mémoire à long terme, à en former des images mentales et à les transformer selon des règles intuitives, linguistiques ou logiques »². Si S. Dehaene conclut, comme le font, en règle générale, les chercheurs en neurosciences, sur la conscience, il semble possible, grâce à la dialectique mise en place, de conclure également sur une singularité de chacun de ces aspects des processus inconscients et sur une subjectivité inconsciente.

Ainsi, le « mode par défaut » du cerveau témoigne que chaque traitement n'est donc pas foncièrement neutre ni logique. C'est ici que peuvent s'ajouter les paradoxes de la subjectivité, c'est-à-dire ce pour quoi l'inconscient existe selon la psychanalyse. En poussant cette réflexion, on peut s'orienter de la clinique des obsessionnels dont les pensées viennent à leur insu, qui les envahissent, qui sont « plus fortes qu'eux » etc. Ces dernières, lorsqu'elles deviennent un symptôme, ne semblent alors plus fortuites, mais « orientées ». Le mode par défaut pourrait donc parfois être influencé par la subjectivité, mais aussi la constituer.

L'intérêt est de souligner que, des fonctionnements décrits par S. Dehaene, peuvent se repérer des états mentaux symptomatiques que la conscience ne résout pas. L'aboutissement paroxystique vers une conscience stabilisée n'est qu'un des devenir possibles du fonctionnement cérébral. La psychanalyse propose qu'à ce devenir, puisse y être ajouté celui d'un sujet de l'inconscient qui traverse ce fonctionnement cérébral incessant pour aboutir, parfois, à une réponse inattendue et non cohérente pour la conscience.

¹ DEHEANE S., *Le code de la conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 160. Sur l'invention des cathédrales notamment.

² *Ibid.*, p. 272.

Ce fonctionnement par défaut pourrait alors être le *tissu* de l'inconscient freudien : cette toile de fond qui influence, selon la psychanalyse, nos vies. L'allumage autonome des circuits neuronaux peut donc être hasardeux mais, sur ces milliers de générations spontanées d'influx nerveux, il peut y avoir un champ lexical commun, une logique récurrente et une particularité chez chaque sujet. Si lien il y a entre mode par défaut et inconscient freudien, l'obsessionnel montre à quel point l'inconscient freudien peut générer des pensées singulières, et comment il peut orienter les pensées dans un « sens » plutôt que dans l'autre dans un cerveau.

Cela donne un système :

- sans cesse sollicité de toutes parts,
- qui accumule les perceptions,
- en sélectionne :
 - ✓ suivant certaines caractéristiques (sexuelles par exemple, mais pas seulement) – qui certainement se renforcent avec le temps,
 - ✓ mais également, au gré de l'état du système (enregistrements contingents).

Puis, par le biais :

- de nouvelles perceptions,
- d'associations (mnésiques, langagières etc.),
- des effets du vécu conscient,

Ce système :

- construit un ensemble souple,
- soutenant une certaine logique, parfois clairesemée de contradictions ou fixations (symptômes),
- pouvant avoir une influence massive sur la vie mentale.

Cette influence permet de prolonger ce travail sur les perspectives qu'ouvre une mise en tension dialectique entre neuroscience et psychanalyse à propos de l'inconscient. En effet, elle est étudiée par les neurosciences. Des études actuelles se concentrent de nouveau sur la conscience, mais ces recherches visent à comprendre l'influence de la perception de soi sur les réponses du sujet. P. Huguet consacre ses travaux à l'étude de la cognition dans son versant social. Il cherche donc à savoir si l'image que l'on a de soi joue un rôle sur les performances cognitives y compris dans leurs manifestations les plus simples. L'intérêt de ces études¹, déjà décrites dans la première partie de ce travail, est d'élargir le champ d'action et d'influence de l'inconscient. Or, ici, s'ajoute une dimension riche : celle de la perception de soi, autrement dit, la construction subjective consciente de ce que le sujet perçoit de ce qu'il est, et de l'image qu'il s'est bâtie de lui-même. Une fois encore, les perspectives qui s'ouvrent sont dans le domaine de l'inconscient : qu'il y ait une image conscientisable (je peux dire ce que je pense de moi) qui puisse avoir des effets, les études semblent le démontrer. Qu'il y ait un fonctionnement inconscient (le sujet ne peut donc maîtriser sa réponse) induit par cette même image, cela aussi semble se vérifier. Reste à ajouter la proposition de la psychanalyse : il se peut que des domaines de la subjectivité restent ignorés de la conscience et que ces derniers aient aussi un effet qui se vectorise par le traitement inconscient, y compris sur un versant cognitif.

¹ Huguet, P., *Introduction aux déterminants sociaux de la cognition : recherche fondamentale et application*, Séminaire au Collège de France, 02/2015.

A cela peut désormais s'ajouter, dans un registre un peu différent d'auparavant, le travail d'O. Houdé qui évoque la possibilité de dépasser certains traitements souvent spontanés du cerveau. Il serait donc possible de résister aux effets de cette image de soi, qu'elle soit d'ailleurs consciente ou pas. Ce mécanisme ne s'avère cependant pas toujours suffisant lorsqu'il s'agit d'autres domaines que les apprentissages. Il semble, en effet, difficile de modifier une image de soi lorsque cette dernière est ancrée dans un réseau complexe et vaste, fait de souvenirs, de rencontres, du vécu, d'émotions etc.

Cela étant, ce mécanisme qui permet de résister n'est pas sans évoquer la *dénégation* chez Freud, véritable moment inaugural d'un « mouvement subjectif » et de la naissance de l'intelligence. Dire non est une forme d'intelligence : Freud l'a théorisé avec la *Verneinung*, O. Houdé décrit ce mouvement d'une autre façon, grâce aux apprentissages. Dans les deux cas, et en lien avec le travail de P. Huguet, ce mécanisme semble pouvoir supporter tout un pan de la construction subjective d'un côté et du développement de l'autre. Mais est-ce finalement si différent de part et d'autre ? Le fait de résister, de parvenir à inhiber, d'empêcher le cerveau de suivre ses mécaniques automatiques nécessaires un temps mais désormais insuffisantes, obsolètes ou fausses (Figure 27 & 28), permet précisément d'affirmer une position singulière, de construire une réponse dont seule la position prise par le sujet le rendra « responsable ».

Ce que l'image de soi souligne, c'est qu'il ne s'agit pas seulement de s'en recréer une autre, plus favorable et n'ayant plus d'influences néfastes sur les résultats. Cette proposition renvoie aux FICs dont L. Naccache conçoit volontiers les effets bienfaisants. Ce que la psychanalyse suggère est plus subtil : prosaïquement, il s'agit de « déconstruire » l'image que le sujet se fait de lui. Mais pour se faire, il s'agit d'explorer le réseau complexe qui en est le support. Réseau complexe fait des paradoxes, des identifications, des « précipitations » du sujet dans une parole d'un autre (parents, figures parentales, d'autorité, respectées etc.), des désirs dont la conscience ne veut entendre parler etc. Or, ce réseau n'est pas pleinement conscient, ni conscientisable. C'est là que vient s'articuler le travail du langage, et celui de l'inconscient parfois résumé par l'incubation d'Hadamard. Ces études, une fois mises en tension, offrent des perspectives de recherches certainement riches tant elles convoquent des notions essentielles et surtout, inévitablement articulées par les neurosciences comme par la psychanalyse.

De même, plus haut dans cette partie, étaient évoquées les expériences sur le choix conscient et inconscient (expérience du choix d'une voiture et du magasin de meuble). Ces dernières révèlent que le travail conscient ne semble pas toujours s'accorder avec la satisfaction ressentie après l'achat, et plus généralement le choix. Ainsi, la conscience ne semble pas la plus apte, malgré toute ses qualités d'analyse et de décision, à répondre au désir, à la satisfaction voire à une forme de bonheur. Ceci n'est d'ailleurs pas sans lien avec les études menées sur M. Ricard et le bonheur, elles-mêmes lancées par le Dalaï-Lama pour étudier le cerveau. Cela étant, ce qui prend toute son épaisseur dans la recherche sur l'inconscient et les perspectives qui s'ouvrent, c'est ce lien mystérieux entre l'inconscient et la satisfaction. Pour que cette dernière soit évoquée consciemment, il faut supposer un traitement plus complexe qu'un simple processus automatique : c'est le sujet qui est satisfait, pas ses neurones. Ses neurones conduisent et supportent cette information, la subjectivité la centralise en un état de « désir assouvi ». Mais encore une fois, le sujet pourtant conscient et réfléchi semble être moins en accord *avec lui-même* un fois son choix posé. L'inconscient, qui est, dans ces expériences, limité à ses capacités impressionnantes de calcul, pourrait-il être alors enrichi d'une dimension subjective, elle aussi

présente dans ces calculs rapides, parallèles et immédiats ? Autrement dit, l'inconscient pourrait-il, en plus des « entrées externes » auxquelles la machine n'est pas « toute entière » soumise, avoir des entrées internes, singulières, participant aux calculs inconscients et plus proches d'une satisfaction propre au sujet et que la conscience enraie plutôt que comble ?

Une dernière perspective peut ici être évoquée car elle réunit deux aspects fondamentaux, déjà évoqués mais essentiels à la psychanalyse comme aux neurosciences : le langage et l'amour. Sans faire un épilogue sans fin possible sur ces deux entités, il convient de repérer que ces deux dimensions se recoupent sans cesse dans ce travail de mise en tension. Pour Lacan, qui se réclame d'un retour à Freud, la psychanalyse s'occupe précisément de faire parler ce sujet exclu de la science et ainsi réduit au silence. Mais elle entend également prendre en compte les choses de l'amour exclues par le capitalisme. Or, pour J.-D. Vincent, l'amour est « le paradigme de la vie ». Ce qui n'est pas sans conséquence sur les études actuelles en neurosciences. Il considère, dans son dernier ouvrage (« Le cerveau expliqué à mon petit-fils ») que « l'affect précède l'état » et qu'ainsi, « tout repose sur un fond d'affect dans le cerveau et notamment le cerveau humain ». Dès lors, on ne peut limiter le sujet à ses activités cérébrales, on ne peut non plus limiter le cerveau aux dimensions pragmatiques de calculs, d'hormones, de fonctionnements orientés par la génétique. Il n'y a pas de cerveau sans corps et, pour J.-D. Vincent, l'amour « n'est qu'un surplus sémantique de l'instinct sexuel ». Ce qui induit en retour qu'il n'y a pas d'esprit sans cerveau, ni de corps sans esprit.

Dès lors, l'amour, comme inévitable source du fonctionnement humain, ne peut être négligé par ceux qui prétendent étudier ce même fonctionnement. Il n'est certes pas une réalité tangible et objective, il n'en reste pas moins un ancrage commun aux hommes, certainement plus large que la seule conscience ou le seul inconscient, non sans lien avec la satisfaction du désir, la perception de soi, non sans influence sur les « franchissements » d'une information vers la conscience, et non sans effet « catalyseur » dans la circularité inconsciente.

A ce titre, le langage est, comme inévitable étape de l'information vers la conscience, lui aussi un point de départ, une étape et un aboutissement. Les représentations inconscientes sont d'emblée « éprises » de langage, une fois que ce dernier est mis en place. Il est sans cesse sollicité comme vecteur vers l'extérieur mais aussi dans ce dialogue interne du sujet avec lui-même, voire par le mode par défaut du cerveau. Ce formidable outil, qu'il faut replacer dans la logique de l'Evolution, est non seulement un témoignage de la spécificité des hommes, mais également de la spécificité de chacun d'eux. Lié à l'inconscient et étant une charnière vers la conscience, le langage reste un formidable objet d'étude de part et d'autre, mais aussi en tant que point de jonction. De par sa complexité, son rôle dans les processus neuronaux, sa place dans la chronologie cérébrale, son importance dans l'expression et la construction subjective, il offre aux deux disciplines un lieu de rencontre sans précédent, ayant, bien plus que l'amour, un ancrage objectif riche et expérimentable.

Enfin, ces deux notions, définitivement rivées à l'inconscient, semblent confirmer le fait que l'on « n'est pas réductible à son patrimoine génétique, [et cela] laisse à chacun sa position de sujet, d'invention »¹.

¹ ANSERMET F., *Réflexions autour des nouveaux modes de procréations : l'énigme du désir d'enfant*, France Culture, 04/2016.

2. Pour la conscience

Si l'inconscient a largement recouvert le champ de cette recherche, il convient d'en venir à la conscience. Conscience comme frein nécessaire à la vie mentale, comme registre réductionniste mais pérenne à la construction subjective, comme limite et source de l'inconscient. Ainsi si chez Freud, « l'inconscient est pareil à un grand cercle qui enfermerait le conscient comme un cercle plus petit »¹, comme le supposent les neurosciences, ce cercle plus petit reste un point nodal.

La conscience est, malgré les expériences et les théories scientifiques qui « réhabilitent » l'inconscient, centrale à toute approche du fonctionnement cérébral. Elle est aussi indispensable aux recherches sur la vie mentale. Mais elle reste insaisissable, en apparence toute puissante, mais jamais parfaitement isolée.

Ainsi, la théorie de l'espace global de travail n'interdit pas que ce qui est convoqué pour accéder à la conscience soit inconscient. Elle avance au contraire que c'est un ensemble, fait de plusieurs éléments, qui va faire une pensée consciente. Mais dans cet ensemble, ce qui est convoqué, c'est le langage, la mémoire, la perception, l'inconscient cognitif, les apprentissages faits auparavant, les vécus de plaisir et déplaisir, les souvenirs... Or, c'est précisément dans cet ensemble qui s'est construit au fil du temps, se reconstruit sans cesse, se modifie (en partie) sans cesse, que peut se constituer l'inconscient qui devient freudien, dès lors que la singularité de ces associations est reconnue. La conscience, bien qu'elle en soit une limite, est un vecteur vers l'inconscient, aussi bien dans sa construction, que son expression, ou que ses manifestations.

La conscience a donc un rôle, une fonction en lien avec l'inconscient. Elle le constitue tout autant qu'il lui échappe. D'ailleurs, la théorie de l'espace global de travail, couplée avec l'approche d'Olivier Houdé n'interdit pas non plus que certains aspects de la vie mentale puissent être inhibés au profit d'autres :

- davantage plausibles (la conscience n'aura accès qu'à l'information la plus évidente, la moins contradictoire, la plus consensuelle),
- davantage acceptables (la conscience n'aura accès qu'à ce qui a été appris et reconnu comme socialement, moralement admissible),
- davantage « confortable »² (la conscience n'a accès qu'à ce qui ne met pas l'individu dans une position ambiguë, si cette dernière peut être évitée).

Elle relève donc définitivement d'une entreprise d'homéostasie mentale. Elle permet au sujet de réduire ses pensées à quelques grandes lignes qu'il va alors pouvoir exploiter pleinement, et *en toute conscience*. Mais cette stabilité a un coût : tout ce qui n'est pas traité reste non conscient, et pourtant, la mise en tension dialectique montre que cela a une existence, existence possiblement active sur le reste de la vie mentale. La conscience n'est qu'un aspect de cette vie mentale. Il est d'ailleurs le seul dont le sujet peut rendre compte spontanément et pourtant, l'incomplétude des émergences conscientes reste frappante. La conscience est également le seul témoin du travail de l'inconscient, y compris dans le cheminement intellectuel autour des

¹ FREUD S., *L'interprétation des rêves*, France Loisir (avec l'autorisation des P.U.F.), Paris, 1989, p. 635.

² Cf. E. Klein « ce que veut le cerveau, c'est notre confort psychique », in *Que peut le corps ?*, Les Mardis de l'Espace des Sciences, Rennes, 2016.

recherches scientifiques. Bien entendu, d'autres émergences de l'inconscient ont été décrites, mais la conscience reste l'élément essentiel pour tenter d'en rendre compte.

Dès lors, tous les processus nécessaires à une prise de conscience sont des perspectives riches. Toujours grâce à la mise en tension, concernant la conscience cette fois-ci, il convient de reprendre les travaux des neurosciences, des théories générales du cerveau et de la psychanalyse pour les inscrire dans une dimension *évolutionniste* qui ne manque pas d'intérêt pour la compréhension de ces mécanismes et de leurs fonctions.

Concernant la résistance d'O. Houdé, véritable cheville ouvrière de la conscience, il est important de souligner qu'en ayant bien à l'esprit que ce que décrit Houdé n'est pas entièrement ce que décrit Freud à propos du refoulement, il y a là un mécanisme qui peut décrire une partie du fonctionnement cérébral et subjectif de l'accès à la conscience. Ceci explique d'ailleurs l'intérêt de Buser sur ce concept de refoulement.

Ainsi, en grandissant le nourrisson, puis l'enfant, acquiert les règles morales (M. S. Gazzaniga). Pour apprendre de nouvelles choses, il va inhiber certaines connaissances voire certaines fonctions. Que ces règles morales trouvent un support neuronal est une évidence, qu'elles le fassent par le biais du recyclage neuronal (utilisation de groupes de neurones qui initialement servent à autre chose) est une possibilité (comme pour la lecture qui recycle une partie de la zone consacrée à la reconnaissance des visages). Mais ces circuits, renforcés ensuite par des apprentissages conscients et symboliques (l'enfant met du sens sur ces règles, s'inscrit dans un lien social où ne règne pas que l'affect), vont ensuite guider, voire téléguidé, certaines de ses actions.

Buser souligne d'ailleurs cette difficulté, en imagerie cérébrale, puisque lorsque s'éclaire une zone d'un cerveau, on ignore encore si elle s'active pour *faire*, ou pour inhiber « ce qui pourrait empêcher » ce même *faire*. Il est possible de voir dans la capacité d'inhiber, un effet de ces apprentissages préalables de règles, mais la vie mentale ne se limite pas aux apprentissages scolaires, aux codes sociaux, aux règles etc. L'inhibition vers la conscience pourrait donc opérer sur ce qui viendrait « de l'intime », bouleverser ces règles acquises et encodées. Au cœur du cerveau des courants contradictoires s'activent sans cesse. Mais ces derniers peuvent certainement toucher à autre chose, plus complexe, qu'une information perceptive simple. Il faut maintenant prendre acte de tous les registres de la vie mentale, même si la science a des difficultés à le formaliser du fait de la complexité de ces données. Elle ne peut cependant feindre de les ignorer.

Que le cerveau tente de résoudre ces paradoxes n'est plus à prouver : il y arrive au prix parfois de pirouettes cérébrales incongrues. Mais il faut alors admettre que lorsqu'émerge une envie d'exprimer un sentiment (amour comme colère), une pulsion (qui pour les psychanalystes sont présentes chez l'enfant, mais il est possible de prendre l'exemple plus communément accepté des pulsions sexuelles chez l'adulte, mais aussi les pulsions agressives), voire une pensée, ces derniers peuvent se confronter à ces apprentissages qui *se font* pour l'enfant, ou *qui se sont faits* pour l'adulte, et c'est là que s'opère l'inhibition cérébrale vers la conscience. C'est là aussi que s'articulent les difficultés de la conscience à faire se rejoindre des « courants » contradictoires. C'est là enfin que le poids des règles rencontre la pesanteur de la subjectivité et de ses avatars (pour l'une de plus prosaïques : la satisfaction, le plaisir).

Ce qui a émergé de cette résolution du conflit par une réponse consciente n'en fait pas disparaître, pour autant, les aspects contradictoires. Ces derniers peuvent « s'évanouir », un

temps, de la conscience, mais cela ne les empêche pas d'avoir été stockés et de faire retour à un autre moment, ou éventuellement, de se renforcer avec le temps. On retrouve dans ce qui vient d'être décrit ici comme une déduction logique à partir des éléments des neurosciences des similarités avec le Surmoi (Loi, règles sociales) et le Moi (« je ne peux penser cela, agir ainsi, ce n'est pas correct ») et le refoulement (puisque cela ne peut s'exprimer par la conscience, cela sera maintenu, inhibé ailleurs dans la vie mentale). Encore une fois, il ne s'agit pas de prouver la psychanalyse, mais bien de voir comment les neurosciences en viennent à développer des concepts qui se rapprochent de ceux de la psychanalyse qui restent, eux aussi, incomplets. Or chacun de ces lieux relèvent de la conscience, et à ce titre, ils sont autant de perspectives de recherches. Recherches qui incluent de fait, la dimension subjective de la conscience, sa dimension incomplète aussi, et le lien à l'inconscient.

De même, pourquoi l'incubation ne concernerait-elle que les théories mathématiques ? Se peut-il que ce qui se calcule, opère dans l'ombre et sans l'accès à la conscience soient des choses comme les désirs, les envies, les pulsions, les contradictions, le paradoxe et la complexité singulière à chaque être ? Mais si cela opère, cela ne veut pas dire que *ça* accède obligatoirement à la conscience. Si on prend en compte ce qui précède à propos de l'inhibition des circuits « gênant » à la réalisation de certaines actions, on peut considérer que le moment d'accès à la conscience est, selon la thématique, définitivement clos. Autrement dit, l'inconscient peut opérer sans cesse, préserver son dynamisme, mais la conscience peut, elle, parfaitement réduire ce travail au silence.

S'il est entendu que ce travail continue d'opérer en mathématique (comme cela est admis par les neuroscientifiques), pourquoi ne serait-ce pas le cas pour les choses de l'intime ? Ces dernières peuvent incuber et la conscience les parcourir soudainement, ou les isoler pour des périodes longues du fait de leur incongruité face au reste de la vie mentale et environnementale. Ces « choses de l'intime » pourraient ainsi incuber tant et si bien qu'elles finiraient soit par disparaître, soit par se lier avec d'autres pensées conscientes qui elles peuvent émerger, soit par réapparaître sous une autre forme (symptômes).

La conscience agit alors comme un système certes répressif, mais pas uniquement. Il s'agit de la réintroduire comme une entité (de même que l'inconscient) qui opère sans opérateur central qui décide. Elle organise son *mouvement* dans des réponses logiques et n'est soumise qu'à cet impératif d'éviter le hors sens. Dès lors elle se révèle être un formidable outil « civilisateur », mais aussi comme une réduction inéluctable de la richesse de la vie mentale, qu'elle alimente pourtant. Elle ressemble au final à un *besoin* du cerveau pour structurer une vie mentale trop riche pour être sans cesse accessible. A ce titre, une partie de cette vie mentale disparaît, une autre reste consciente et une dernière reste inconsciente. Dans chacun de ces devenir, c'est une partie de la subjectivité qui se perd, se pense, se vit.

Pour terminer sur les perspectives qu'offre la conscience, une analogie peut illustrer une partie du propos tenu ici. La conscience pourrait être envisagée comme une onde capable de solliciter tout un ensemble d'éléments, mais qui reste local au regard de l'immensité du champ inconscient. Ce champ et cette onde sont eux-mêmes en interaction avec d'autres « milieux » que sont l'environnement immédiat, les « entrées externes », auquel il faut ajouter la relation à l'autre, et ayant comme interface la perception, le langage, etc. Mais la conscience se déplace dans un champ qui, s'il semble conçu sur des schémas transversaux et universels aux êtres

humains, reste singulier du fait des interactions, du trajet de cette onde tout au long de la vie, des rencontres avec les autres milieux et de celles qui ont lieu au sein même de ce champ. Ce champ est une architecture commune pour soutenir une œuvre spécifique. En se déplaçant, la conscience à la particularité de pouvoir modifier le milieu. Elle peut le faire localement mais durablement. Ces modifications peuvent donc être plus ou moins importantes et s'inscrire plus ou moins longtemps dans le temps.

Cependant le champ dans lequel elle se déplace n'est pas inerte. C'est un milieu dynamique et changeant de façon en partie indépendante, grâce aux liens avec les milieux alentours déjà cités et aux mouvements de l'onde. Il serait inexact de dire qu'il a une existence totalement indépendante et autonome. Cela étant, il n'est pas uniquement dépendant de la conscience : elle participe à son activité et aux modifications qu'il connaît, mais elle ne peut être considérée comme la seule variable capable de modifier ce champ. Ce champ a une vie propre qui, s'il ne peut atteindre le niveau de remaniement et de modifications efficaces de la conscience n'en reste pas moins un lieu où des modifications peuvent se faire, sans cesse et sans un contrôle conscient constant. Il repose sur un réseau d'associations pouvant avoir une base neuronale. Il englobe et participe à un ensemble de fonctions fondamentales de l'être humain : perception (disparition, conservation, amplification mais aussi émotion, sentiment), représentation (& action), mémoires (apprentissage, souvenirs & inhibition), langage (associativité & construction d'une réalité interne), inscription dans une temporalité (anticipation & prédiction). Chacune d'elle est liée par des réseaux plus ou moins denses et connectés, même à longue distance (anatomiquement, fonctionnellement et subjectivement) : une perception peut renvoyer à un souvenir, lui-même connecté à un champ lexical porteur d'une émotion renvoyant à son tour à une représentation et ainsi de suite, le tout étant en partie porté par le langage. Cette connectivité peut se suivre par un trajet conscient : même dans certaines structures psychopathologiques où le rapport au langage induit des « sauts » dans cette logique (passage du « coq à l'âne »), la conscience permet de suivre, dans une certaine mesure, ces liens. Mais cela demande alors un travail conscient, doublé de celui *de* l'inconscient.

Il se peut qu'il y ait des limites, des parties de ce champ sur lequel l'onde ne peut se déplacer, du fait d'éléments changeant localement la viscosité du milieu. L'onde peut également être amoindrie (comme chez M. Ricard ou pendant le sommeil), mais elle n'est pas nécessairement absente (rêves). Elle peut être également volontairement intensifiée (concentration, « présence ouverte »). L'ensemble prend très rapidement une existence dans la vie fœtale, les milieux extérieurs jouant déjà un rôle fondamental dans cette construction (environnement immédiat, y compris dans le ventre de la mère et là où ce dernier se déplace, le rapport à l'autre et donc les personnes présentes dès le début de l'existence, les perceptions reçues et les premiers traitements des informations, etc.).

Enfin, il faut préciser que le réseau associatif inconscient peut générer, faciliter ou inhiber des prises de conscience. Il ne génère pas une seconde onde, mais il peut influencer le trajet de la première. Les déplacements de cette onde, qui laissent une trace en partie délétère, peuvent donc faire advenir une image unifiée d'un *soi*. Pourtant l'ensemble du réseau associatif renferme des contradictions avec cette image de soi conscient, et lorsque l'onde de la conscience chemine sur les zones du réseau où les émergences sont contradictoires avec cette image, l'image en est bouleversée, l'étrangeté apparaît et rappelle que l'onde et le champ où elle se déplace ne sont pas forcément de la même nature (comme le son et l'air).

Ce que cette analogie permet également, est de se figurer un champ changeant, se modifiant rapidement, localement mais pouvant le faire de façon plus étendue, à la condition d'un travail constant et long. Cela étant, cette analogie souligne la globale stabilité de ce champ. Il ne s'agit pas d'éther ou de mystérieuses matières encore inconnues. Il s'agit plus simplement de se figurer un milieu dont la composition ne change pas radicalement et spontanément. Tout comme les molécules d'eau liquide peuvent s'agencer de façon infiniment variée et aléatoire, l'eau reste de l'eau. Que le passage d'une onde chargée polarise les molécules est une possibilité, que, contrairement à l'eau, ce passage maintienne cette polarité pendant un temps plus ou moins long et donc engendre des modifications de ce milieu, l'étude de la conscience le suppose. Mais dans l'ensemble, le milieu reste suffisamment stable pour générer une impression d'unité et donc de subjectivité propre.

Enfin, les émergences du sujet de l'inconscient peuvent alors être figurées comme l'écume s'il s'agit d'eau, ou comme le rocher qui brise l'onde et forme la vague. Plus pragmatiquement, une manifestation de l'inconscient peut être figurée comme une seconde onde, n'ayant pas du tout la même forme que celle de la conscience : cette onde serait beaucoup plus brève, pointue et « ramassée », pouvant sporadiquement et pour un temps remarquablement court, dépasser le sommet de l'onde de la conscience.

Ainsi, il reste possible et riche d'étudier la conscience comme une limite logique au fonctionnement cérébral, comme frein à l'expression complète de tous les éléments de la vie mentale. Mais ce frein est nécessaire pour construire une pensée logique, réfléchie, etc. Il faut pouvoir inhiber l'activité incessante du cerveau pour aboutir à une action, un choix, une réflexion construite. Ce qui n'empêche pas l'inconscient de rester dynamique, sans pour autant que cela soit pleinement construit : c'est « flottant », ça tourne « par défaut », ça associe, dissocie, influe. Certes, ce n'est pas une construction aussi stable que la conscience, certes il ne peut pleinement fonctionner sans elle, elle l'alimente, mais il ne s'y passe pas rien puisque que le cerveau génère sans cesse une activité qui ne peut déceintement, ni expérimentalement, être pensée comme uniquement consciente.

Cette conscience comme limite structurale paraît riche d'enseignement. Elle l'est d'autant plus que l'étudier comme un phénomène isolé semble être définitivement complexe. En revanche, l'envisager comme une clôture (ouverte sur d'autres champs), comme la nécessaire suspension de l'activité massive inconsciente, comme une réduction obligatoirement simplificatrice qui ignore tout un ensemble d'aspects pourtant cérébralement traités de la subjectivité, paraît être une perspective possiblement prometteuse.

3. Pour la subjectivité

Le propos, pour terminer, en revient à la subjectivité. Cette dernière ayant été transversalement traitée, il convient de se limiter ici à ce qu'elle ouvre comme perspective qui lui serait spécifique. Beaucoup d'aspects ont déjà été abordés à son propos. Il en reste néanmoins un qui mérite de clore cette reprise des trois concepts transversaux de ce travail.

Il s'agit précisément de ne pas se limiter aux traces, à la perception, à la mémoire etc. Elle est cet ensemble qui va émerger à la conscience, véhiculant aussi les contradictions qui se sont construites au cours de l'existence, de par les rencontres fortuites avec la réalité et les apprentissages chers aux neuroscientifiques. Cela n'a eu de cesse d'être répété : la subjectivité

est un concept riche et complexe, sollicitant de nombreux aspects de la vie mentale consciente et inconsciente.

En résumé, il est possible de reprendre la dialectique en signifiant que d'innombrables traitements perspectifs vont donc s'inscrire dans la mémoire et rester inscrits dans le temps. A ces derniers peuvent venir se lier d'autres informations nouvelles formant un réseau qui ne se limite plus à une seule connaissance, savoir, ou souvenir. Ces ensembles peuvent donc initialement être porteurs d'une contradiction (plaisir/déplaisir), mais cela peut se construire aussi dans le temps. Ces contradictions viennent de la difficulté à faire la différence entre ce qui donne du plaisir et ce qui fait que ça « penche » dans le déplaisir (F. Ansermet, P. Magistretti, J.-D. Vincent). Cela peut également se construire du fait des nouveaux apprentissages : un enfant qui découvre les règles de vie sociale doit donc parvenir à inhiber certains aspects, il acquiert une conscience de l'autre, une conscience de la Loi, une conscience morale (M. S. Gazzaniga). De fait, une capacité devient essentielle : la capacité du cerveau à inhiber certains aspects afin qu'ils n'accèdent pas à la conscience ou plus simplement, à n'autoriser ou faciliter consciemment qu'une seule perception (comme pour les formes, cf. Gestalt). Si l'on parle de refoulement (C. Debru), on parle aussi d'inhibition cérébrale (O. Houdé). Or, elle empêche l'émergence de certains de ces aspects inconscients par ce même mécanisme de résistance à des aspects pourtant massifs. Les théories générales du cerveau (Edelman, Jeannerod, S. Dehaene, L. Naccache, J.-P. Changeux, A. Damasio, A. Berthoz) peuvent accepter cette présence de l'inconscient lors de la fabrication d'une pensée consciente. L'important est de repérer que c'est cet ensemble d'informations inconscientes accumulées, parfois contradictoires entre elles, qui obligent la conscience à trier, créer un consensus, etc. Malgré ce tri, certaines informations inconscientes peuvent émerger à l'insu du sujet. Ce qui montre également que l'inconscient décrit par Freud n'est pas cérébralement localisé : si une partie du cerveau est détruite, d'autres sont toujours intactes et maintiennent une cohérence chez le sujet, la subjectivité n'est pas intégralement touchée. De même, si une information est stoppée, elle n'est pas forcément oubliée, elle peut se joindre à une autre, qui elle accèdera à la conscience, mais dont le sujet ne « verra » pas le double sens.

Enfin, si la subjectivité n'est pas cérébralement localisée, elle n'est pas pour autant évanescence, elle est possiblement l'effet de plusieurs mécanismes cérébraux réunis. Mais tous ne sont pas nécessaires à son expression. Cela étant, la réflexion autour des déterminismes permet d'ajouter que la subjectivité ne peut être réduite à des mécanismes neuronaux : ils en sont un possible support, ils n'en sont pas l'unique signature.

Les perspectives qu'offrent la subjectivité s'articulent donc autour de ce qu'elle induit dans la vie mentale. Mais cela va plus loin : elle devient un catalyseur qui amplifie certains aspects de l'inconscient dans le travail de pondération et peut potentiellement, émerger à la conscience. Elle devient, suite à la mise en tension, une variable fondamentale, centrale et essentielle à toute tentative de compréhension des activités cérébrales, y compris dans leurs dimensions les plus anecdotiques. La subjectivité est confirmée comme objet d'étude, en partie scientifique mais pas seulement. Elle n'est alors ni l'apanage de la psychanalyse ni des neurosciences, ni de l'imagerie cérébrale, ni même de la conscience ou de l'inconscient. Elle reste cependant, pour chacun d'entre eux, un point de jonction et d'articulation riche.

Ainsi, pour que la subjectivité ne soit pas négligée sur son versant inconscient, il lui faut parfois franchir ce fameux rempart de la prise de conscience, car le sujet de l'inconscient peut se

manifester sans que la conscience ne le perçoive. Ce n'est pas constant, les émergences sont sporadiques et dépendent de ce qui, de la subjectivité peut se lier, s'agglomérer et s'amplifier lors du traitement inconscient.

De même, y compris lorsque l'on accorde cette place centrale à la subjectivité, il y a, sans hésitation, un traitement universel, dû aux aspects culturels, environnementaux, éducatifs, familiaux etc. C'est ce qui fait qu'il y a de possibles constructions sociales, civilisatrices, de la communication etc. C'est aussi ce qui fait qu'il y a une parole vide : les éléments sont largement contextualisés selon un mode universel. Mais il y a parfois et selon les éléments présents dans l'inconscient des traitements spécifiques, singuliers, et c'est là qu'il y a une subjectivité. C'est là aussi que se dessinent les contours de l'inconscient freudien, pris en compte, par les neurosciences, uniquement sur des aspects spécifiques qui en négligent l'étendue (notamment subjective).

De façon plus générale, la rencontre avec les nouveaux monismes donne à la notion de sujet et de subjectivité, une épaisseur nouvelle et un champ de recherche renouvelé. En effet, les perspectives qu'ouvre son étude relèvent d'une rupture épistémologique. C'est là l'un des aspects les plus ténus et riches des considérations accumulées sur la subjectivité : face au dualisme désormais mis à mal par les neurosciences, la subjectivité rappelle l'importance de considérer qu'elle n'est qu'une, sauf dans certaines problématiques psychiatriques, mais qu'elle est aussi plurielle dans ses manifestations. Les phénomènes conscients et inconscients en sont les pendants les plus notoires. Mais ils ne peuvent espérer la recouvrir entièrement : il reste toujours des « zones d'ombre », du réel, du hors-sens que ni l'effort cérébral d'interprétation ni l'entreprise de mise en sens du sujet suffisent à recouvrir.

Cela étant, la subjectivité vient comme réponse au dualisme entre le corps et l'esprit. Elle vient également enrichir la recherche comme catalyseur entre la conscience et l'inconscient. En effet, à certaines conditions, largement décrites, et si certains efforts sont fournis de part et d'autre, la proposition de la psychanalyse (le sujet de l'inconscient) peut définitivement s'inscrire dans cette modernité. A l'inverse, et selon les mêmes efforts, les découvertes actuelles des neurosciences peuvent sans peine trouver ici de nouvelles perspectives.

Ce qu'offre l'étude de la subjectivité n'est pas un consensus mais bien une complexification. De la même façon que la physique classique devait se clore il y a un peu plus d'un siècle, l'étude du sujet humain pourrait rapidement s'appauvrir de n'être qu'une approche hégémonique. La physique quantique et la théorie de la relativité devaient rouvrir l'étude du monde et sa compréhension. La subjectivité témoigne précisément que neurosciences et psychanalyse sont deux approches lointaines et apparemment incompatibles pour l'étude d'un objet commun. Cela étant, elle laisse des indices d'une proximité qui n'entend pas naïvement réunir des approches qui ne peuvent l'être pleinement. C'est néanmoins comme rupture qu'elle devient paradoxalement un point de jonction sans précédent, une articulation certainement riche de découvertes une perspective incontestablement prometteuse : rupture avec les positions classiques de part et d'autre, rupture avec les positions cartésiennes voire freudiennes, rupture avec les postures modernes également et surtout, rupture avec les conceptions unilatérales d'une subjectivité soit entièrement inconsciente, soit uniquement consciente.

Enfin, au regard de ce travail de recherche il apparaît que les deux inconscients font partie d'un seul et même ensemble. Cet ensemble, sans s'y réduire, n'est pas sans lien avec la subjectivité.

Il n'y a cependant pas de continuité, à ce jour établie, qui mènerait de l'un vers l'autre. Il n'y a pas non plus de rupture nette, si ce n'est dans les définitions académiques. Dans la réalité physique, l'observation montre des choses qui sont encore à préciser. De plus, l'observation ne décrit pas toujours la réalité (loi de la chute des corps). Il semble qu'en l'occurrence, ce soit le cas. Tous ces processus sont inconscients, on peut supposer qu'ils ont tous une inscription neuronale, inscription neuronale qui précisément induit un non déterminisme d'une partie de ces processus. C'est donc un ensemble, pour l'instant morcelé au regard des connaissances actuelles, mais qu'il est cohérent de maintenir sous le signifiant « inconscient ».

Il faut néanmoins, le différencier par un effet : la subjectivité. Elle est un produit d'une partie de l'inconscient, elle se manifeste en chaque point de la vie mentale, mais elle échappe aux déterminismes du support neurologique de cette même vie mentale. Elle y échappe parce que ce substrat neurologique produit une complexité dont il ne peut rendre compte en terme neurologique. Elle y échappe parce que ce substrat est lui-même marqué par un fonctionnement qui induit une multiplicité des possibles qui engendre une singularité. Le fait que ce substrat « supporte » une infinité de possibilités génère une émergence unique, propre à chacun, qui *est* la subjectivité. L'inconscient décrit par Freud, à ce titre, ne souffre pas d'être ancré dans un substrat organique.

Il faut donc « isoler » la position de la psychanalyse qui fait résider la subjectivité dans l'inconscient décrit par Freud. Cette position doit être nuancée : que cet inconscient participe à la construction de la subjectivité, cela se justifie ; qu'elle y soit entièrement réduite, cela est moins sûr. Mais l'inconscient décrit par Freud donne des indications sur la façon dont la subjectivité opère : une partie de ce que nous sommes (du savoir que l'on a sur soi) reste inconscient et ne peut pas forcément être remémoré ou conscientisé spontanément. Certains fonctionnements neurologiques inhibent cette remémoration, et les raisons pour lesquelles elle est inhibée ne sont pas neurologiques (pas de lésion). C'est l'accumulation d'inscriptions au fil des expériences qui provoque une possible inhibition de certains aspects de la vie du sujet. Le sujet de la connaissance, le Moi, la conscience sont des lieux d'expression de la subjectivité, l'inconscient en est un filtre. Mais l'inverse est curieusement vrai : la conscience est un filtre au sujet de l'inconscient.

La subjectivité émerge donc de ces phénomènes, s'y exprime, s'y enferme et n'est pas un tout accessible d'emblée et dans son intégralité. Il faut s'autoriser à sortir de certaines confusions : l'inconscient décrit par Freud, n'est pas l'inconscient cognitif. La conscience, comme l'inconscient décrit par Freud, ne sont pas à eux seuls la subjectivité. La conscience renferme l'inconscient décrit par Freud est une partie de la subjectivité, suffisamment active pour générer des symptômes, pour créer les paradoxes et les conflits dans la vie mentale, générer des productions conscientes avec un second sens qui reste voilé, sauf à y prêter attention (sachant que cela demande un certain travail).

Tout n'est cependant pas livré sur l'autel de la signification et du sens dans la vie mentale. Il existe des noyaux durs qui résistent à la signification et ces noyaux sont dus entre autres, au fonctionnement cérébral lui-même : il y a des éléments qui sont définitivement désolidarisés de ce pour quoi ils ont été encodés, inscrits dans le tissu cérébral. Il y a une part de nous-même à laquelle on ne peut avoir accès du fait du fonctionnement neuronal. Mais ce réel-là, cet impossible à saisir, relève de la subjectivité.

Il n'est pas tout à fait le même que celui qui relève de l'universalité et qui voit les cerveaux de *tous* les sujets se mettre à poser du sens sur quasiment tout ce qu'ils rencontrent : cette répétition

cérébrale, ce forçage neurologique provoque croyances et religions (avec leurs persistances si elles sont démenties et leurs dangers selon comment elles rencontrent une subjectivité qui l'accueille), elle met du sens sur tout ce qui nous entoure. Cela est un mécanisme universel. Mais le contenu de ce sens, les représentations mentales qui y sont rattachées, les effets de ces sens sur le sujet et surtout ce que le sujet fait de ces sens, de ces significations, de ces explications du non-sens, relèvent de l'intime.

Là encore, le fonctionnement neuronal offre cette *possibilité de l'intime*. L'inconscient cognitif, la conscience ou l'inconscient décrit par Freud sont chacun l'une de ces possibilités. La spécificité de l'inconscient décrit par Freud mais aussi de la conscience et dans une moindre mesure l'inconscient cognitif (qui garde un mode de fonctionnement rivé à l'universel) est d'être là où cette intimité se « signe », se repère et, pour la psychanalyse, s'écoute.

Le risque de « l'âme », c'est son versant religieux. Celui de « l'esprit », c'est son aspect évanescent. Le risque de la « psyché », c'est d'interdire toute dialectique du fait de sa connotation psychanalytique et de la radicalité de certains chercheurs en neurosciences comme en psychanalyse.

Mais Lacan propose, affirmant ainsi la position freudienne, la notion de sujet et donc la subjectivité. Il semble que ce qui précède trouve ici une conclusion : l'émergence *minimale* d'une subjectivité peut être repérée en neurosciences (perception, mémoire, langage, inconscient, conscience, métacognition), mais la psychanalyse, n'ayant pas besoin de ces premiers liens à l'organe, a développé pleinement ce qui peut se passer *dans* la subjectivité (« science » ou « art » de la subjectivité). Pour autant, il semble que tous ces repérages, neuronaux comme psychanalytiques, fassent le socle d'un monisme non croyant ni partisan.

Conclusion

Du Dôme au Tore

Genève 2016.

Dans les sous-sols des Alpes, sous la frontière entre la France et la Suisse, l'appareil le plus sophistiqué, le plus massif, le plus complexe fonctionne depuis maintenant plusieurs années. Construit par d'innombrables corps de métier, fruit d'une union patiente mais prolifique entre ingénieurs, physiciens, architectes etc., le L.H.C. déplie sur le réel l'entreprise savante de la science.

Depuis Descartes, la science avance, rebondit telle une « croyance au réel », ne cesse de se démentir par la mise en place d'expériences questionnant la théorie. La science moderne a définitivement une place toute particulière dans le paysage du monde des idées, du rapport au monde et de la connaissance que l'humain en a. Si elle ne peut être assimilée froidement à une croyance, elle ne peut ignorer les mécanismes qui la régissent et dans lesquels se trouvent des moments de convictions, de suppositions, d'hypothèses qui, même une fois démentis ou vérifiés par l'expérimentation, peuvent n'être qu'une étape vers un savoir encore plus *raffiné*. Dès lors, et malgré tous les efforts mis en place pour respecter le testament de Descartes, elle est clairsemée de « moments flottants », tournant autour d'un savoir qui semble, *in fine*, être voué à lui échapper. A l'image du L.H.C. de Genève, et à la suite de Lacan qui se sert de cette figure géométrique pour signifier l'impossibilité structurale pour une demande d'atteindre le désir (en lui tournant autour), la science tourne à la surface du tore, dans l'espoir d'atteindre, un jour, l'intérieur qui lui est pourtant inaccessible. Car comprendre *comment* le monde fonctionne, ne répond pas à la question de savoir *pourquoi*, seulement, il existe.

A ce titre, il faut rappeler les propos d'Etienne Klein qui signifie clairement que la science n'est pas un discours, ou encore s'en référer à A. Berthoz qui précise que « la science n'est pas là pour rassurer ou inquiéter, elle est là pour expliquer ». Si le L.H.C. a pourtant inquiété certains qui croyaient que sa mise en service créerait un trou noir, il en a rassuré d'autres (moins nombreux peut-être) lorsque les bosons de Higgs ont été confirmés comme particules vérifiées par l'expérience. Dans tous les cas, il a expliqué certains aspects voilés du réel, et c'est cette mise en sens, issue de la science, qui faisait craindre à Lacan un triomphe des religions.

Mais le propos ne fut pas ici d'orienter la réflexion sur ces aspects. Ce travail visait davantage à saisir ces avancées d'une science qui ne parle pas, afin de les mettre en tension avec la psychanalyse qui elle, s'intéresse de près, non seulement aux discours, mais aussi, à ces aspects désormais étudiés voire dévoilés par la science.

Faire une « chronique » de la recherche sur certains phénomènes, étudiés de part et d'autre, permet cette mise en tension. Ainsi, le L.H.C. témoigne des incroyables capacités de la science ; de ses moyens également. L'avancée de la science ne relève pas d'un discours, elle se contente d'accoucher de savoirs (« elle est là pour expliquer »). Que ces derniers induisent inexorablement des changements dans le monde, le lien social, les modes de vie, cela est une certitude. Que cette même science s'inscrive dans des discours, des politiques (de « recherche » comme « de santé »), des entreprises qui l'éloignent de son but *explicatif*, cela ne fait aucun doute. Mais cela ne doit pas voiler ce qu'elle entend faire depuis Descartes. Cela ne doit pas non plus en faire un interlocuteur « diabolisé » par ceux qui s'y opposent.

En effet, le L.H.C. comme nombres de projets scientifiques, font de remarquables découvertes. Ces dernières, non contentes d'être des puits de savoirs à venir, ont parfois des conséquences inattendues. Elles peuvent être des démentis, non plus aux religions comme ce fut le cas aux temps de Copernic, mais à la philosophie (à propos du temps notamment), aux méthodes et pratiques actuelles dans le champ de la santé, dans l'enseignement etc. A ce titre, elles deviennent un interlocuteur privilégié. Pour autant, la science ne peut être vue comme une fin à ces disciplines. En effet, la science est sans cesse en mouvement et les découvertes peuvent *scientifiquement* prouver l'existence d'une incertitude dans le savoir, d'une indétermination dans les connaissances, d'un non déterminisme issu d'aspects biologiques, chimiques, génétiques, physiques, qui eux, sont déterminés et, plus proche de ce travail, de prouver l'existence scientifique d'une subjectivité au cœur d'une entreprise objectiviste.

Ainsi, les efforts de Brunelleschi pour voir le Dôme de Florence aboutir ne furent pas vains. Son œuvre fut reconnue par ses contemporains et reconnue par ses successeurs. Et d'une incomplétude architecturale, il sut faire une nouvelle source de savoirs. L'œuvre de Freud, pour certains, le « chef-d'œuvre », semble avoir connu le même rayonnement – jusqu'à ces dernières années. Une méthode innovante couplée à des techniques précises et une construction théorique vinrent en effet, combler pendant plus d'un siècle la béance laissée par la science dans des domaines allant des problématiques psychiatriques à la psychopathologie du quotidien. Pourtant, la psychanalyse a subi diverses attaques ces vingt dernières années dont le contenu est désormais largement connu. Ces dernières reposent sur des questions éthiques (autisme notamment), techniques (défiance concernant le bien-fondé du dispositif), historiques, d'efficacité et autres légitimités. Mais sur un versant purement théorique, les attaques les plus sérieuses ont, en apparence, moins fait école. Peu d'avancées avaient jusqu'ici, permis de questionner la psychanalyse sur ses fondements théoriques, de remettre en question ses axiomes, postulats ou hypothèses. Ainsi, l'un des concepts fondamentaux comme l'inconscient est resté, malgré toutes ces hostilités, relativement épargné des avancées scientifiques surtout. Mais depuis vingt ans les progrès en neurosciences ont apporté leurs lots de découvertes notamment sur la connaissance des phénomènes que sont la conscience et par corollaire, l'inconscient. Laissés pour compte pendant des décennies voire rendus tabous par les chercheurs eux-mêmes, ces domaines de recherche n'avaient connu aucune expérimentation, tentative d'explications, construction théorique. Aujourd'hui, l'inconscient et la conscience sont devenus de véritables figures de proue de la recherche fondamentale en neurosciences et en psychologie expérimentale et cognitive. Les chercheurs prennent soin d'écarter prudemment les références à la psychanalyse, redéfinissant ce qu'est pour eux l'inconscient et avançant ensuite leurs hypothèses et résultats. Cette prudence persiste encore et l'on voit les scientifiques simplement témoigner qu'ils ne retrouvent, pour l'instant dans leurs résultats, aucun des éléments des théories freudiennes. Pour autant, ils n'éludent pas la question de l'inconscient *freudien* et L. Naccache en particulier, a proposé une réflexion plus approfondie autour de l'approche freudienne en lien avec les constats faits en neurosciences.

C'est de ces recherches qu'est né « l'inconscient cognitif » et dont l'existence repose désormais sur tout ce corpus d'expériences scientifiques. Ce « nouvel inconscient » a alimenté et enrichi les nouvelles théories de la conscience. Dès lors, la découverte freudienne prenait toute sa place dans cette rencontre avec les avancées remarquables de la science.

La problématique se dessine ainsi sans effort : Qu'est-ce que les neurosciences découvrent ? La psychanalyse en a-t-elle évoqué certains aspects ? Proposer un regard croisé, non consensuel ni partisan, ouvre-t-il une dialectique riche pour la recherche à propos de l'inconscient ?

Subversion des discours et dialectique du sujet

C'est dans cet état d'esprit qu'ont été reprises une à une les techniques d'imagerie cérébrale. L'intérêt étant de s'appuyer sur tout un ensemble de connaissances, nécessaires à l'étude de l'inconscient, de la conscience et de la métacognition en neurosciences. Ce trajet à travers, la physique, la chimie, la neurobiologie a également offert le support pour construire un travail qui, s'il ne peut s'en extraire, pouvait nuancer les discours actuels au profit de l'étude concrète. Cet attachement au pragmatisme de la recherche était essentiel au regard des passions que déclenche l'étude de l'inconscient.

Ainsi, ce dernier put être repris, à son tour, dans sa conception neuroscientifique. Il fallait pouvoir en décrire la découverte, l'étude, les limites. Cela fait, se dessinait alors une définition encore provisoire, mais rendant compte de l'état d'avancement des recherches actuelles et modernes sur ce sujet. Cette description académique de l'inconscient cognitif permettait d'éclaircir également les discours actuels qui parfois, rendent flous les phénomènes. Poser ainsi les expériences, les conclusions, les référentiels en imagerie cérébrale etc. ouvrait le débat aux aspects concrets des découvertes scientifiques et non aux intimes convictions des chercheurs, aux extrapolations parfois hasardeuses issues de ces dernières et aux réactions parfois « épidermiques » que génèrent les évocations des théories psychanalytiques.

Une fois l'inconscient cognitif traité, il fallait opérer ce « retour à Freud » par le biais de sa découverte principale et paradoxalement plus ancienne : l'inconscient tel que la psychanalyse le conçoit. Le même travail valait donc aussi pour ce point central de la théorie analytique. Il fallait, comme pour l'inconscient étudié par les neurosciences, en reprendre les définitions successives, préciser l'évolution du concept au cours de son siècle d'existence, souligner les points particuliers qui l'ont constitué et qui le constituent encore aujourd'hui. Ce trajet à travers une notion centenaire a permis également d'aboutir aux propositions les plus récentes faites à son encontre. Dès lors, les limites des définitions actuelles, comme des plus anciennes, pouvaient être évoquées afin de rappeler la formidable dynamique de cette discipline, qui s'enseigne, se transmet, se traverse ou se vit, mais qui, dans tous les cas, se renouvelle.

Si la mise en tension ne pouvait s'engager sur cette base des définitions respectives *des* inconscients, la description des concepts fondamentaux *de* l'inconscient illustre déjà qu'elle puisse être riche. Il convient de préciser à nouveau que ces quatre concepts furent ainsi réunis, mais que d'autres pourraient certainement être ajoutés à cette liste non exhaustive. Ces derniers avaient cependant certains mérites qui servirent pour la suite du travail : ils se retrouvaient régulièrement (selon la chronologie, l'avancée des recherches, selon les perspectives et les hypothèses posées à propos de l'inconscient) convoqués de part et d'autre à des places dont l'importance reste capitale pour appréhender le phénomène de l'inconscient, ils supportent de part et d'autre des pans entiers de l'activité inconsciente, ils sont incontournables dans l'étude de la vie mentale de l'être humain.

La perception faisait et fait office « d'accroche », de prémices. Chronologiquement et logiquement, elle devenait une source comme un effet de l'inconscient. La perception offrait également une richesse sur les traitements possibles dans *les* inconscients. Sa diversité et son

large spectre d'analyse de l'information permirent que les deux inconscients soient ici décrits dans leur fonctionnement concret, sur la base des résultats scientifiques d'une part, et de l'évolution de la théorie freudienne d'autre part.

La mémoire s'imposait ensuite d'elle-même grâce à sa place si spécifique dans le fonctionnement cérébral, mais aussi, grâce à celle qui lui fut donnée par Freud. Ce dernier ne manquant pas d'en repérer les liens avec l'inconscient sans l'y confondre. Néanmoins, cette capacité de conservation des informations, cette possibilité de stocker et de ré-agencer les expériences vécues, les ressentis etc. restent des éléments essentiels dans l'étude de l'inconscient et ce, aussi bien en neurosciences qu'en psychanalyse. Enfin, elle reste un formidable support pour l'étude de ce qui, de l'inconscient, accède à la conscience.

Le temps n'était précisément pas à confondre avec les *effets* de la mémoire. Ce dernier fut convoqué dans son acception physique au travers des connaissances actuelles que l'on doit à la physique quantique et relativiste. Cet éloignement d'apparat signait en réalité la dimension profondément complexe des inconscients. En effet, inscrire ainsi la notion de temps dans l'étude de l'inconscient permit de l'arrimer à la physique la plus concrète mais aussi, et curieusement, à la subjectivité. Les effets de temps semblent en effet, devenir fondamentaux pour l'étude du fonctionnement humain. L'intérêt de son étude fut enfin de souligner l'importance manifeste de ce que la physique nomme le principe de causalité, notion qui n'est pas étrangère à la psychanalyse bien qu'il faille éviter tout forçage pour appliquer à la vie mentale, des lois fondamentales de la Nature.

Le langage venait enfin clore ces descriptions par la prise en compte de l'articulation essentielle autour de laquelle s'organise volontiers l'inconscient : celle de la sémantique et de ses effets dans l'inconscient. Le langage, largement étudié de part et d'autre, faisait véritablement office de rouages inévitables lorsqu'il s'agit d'étudier l'inconscient. L'intérêt de ce dernier résidait dans son organisation, la possibilité de son traitement inconscient, ses effets sur l'inconscient, sa position charnière aussi bien dans la prise de conscience que dans ses conséquences sur le sujet. De plus, l'apport lacanien à propos de l'inconscient repose massivement sur cette attention portée au langage, ses conséquences, son organisation et sa valeur thérapeutique.

Ces descriptions des inconscients, de leurs origines et de leurs limites ; cette reprise des définitions, de leurs évolutions au cours du temps et de leurs référentiels (imagerie, clinique) ; cette première mise en parallèle de concepts convoqués de part et d'autre pour expliciter des phénomènes qui portent le même nom, a permis de poser ce travail dans une modernité et de l'ancrer dans l'actualité de la recherche. Cette dernière ne se voulait ni uniquement bibliographique, ni volontairement historique. Cet attachement à décrire l'inconscient, dans ses aspects cérébraux comme cliniques, à l'évoquer au travers des concepts qui le forgent, à le décrire, si possible fidèlement, selon le discours dans lequel il s'articule, visait également à l'en extraire.

La conscience comme la métacognition devaient recevoir le même traitement que l'inconscient. Bien que réduites aux définitions respectives, aux limites et à l'actualité de la recherche, ces deux notions se sont avérées essentielles dans ce travail autour de l'inconscient. Non contentes d'en être des prolongements logiques, elles en sont aussi des sources, des corollaires, des effets. Cette perméabilité entre les phénomènes non conscients et conscients marque aussi bien la frontière qui les sépare que les liens qui les unissent. Dès lors, étudier la conscience et la métacognition permettait d'ouvrir le travail aux domaines dans lequel se meut l'inconscient et

non plus à sa « simple » existence. Par ailleurs, comme pour l'étude approfondie de l'inconscient et des quatre concepts qui, dans ce travail, s'y réfèrent, la recherche sur la conscience et la métacognition articulait déjà les prémices d'une mise en tension. Chacune d'elle étant définie, précisée, illustrée, les aspects profondément distincts ainsi que les points de jonction pouvaient déjà se dessiner.

Pourtant, toujours en prenant soin de décrire les discours dans lesquels toutes ces définitions sont exprimées, il convenait ensuite d'interroger ces derniers. En effet, les questions à propos de l'inconscient et de ses corollaires s'articulent à des débats parfois anciens (dualisme) qui trouvent dans l'actualité des bouleversements sans précédents et surtout, intéressants pour la suite du travail. Ce qui fut ici appelé « nouveaux monismes » trouvait alors à s'exprimer autour de notions plus étendues que celles des phénomènes concrets. Ainsi, en convoquant le corps, le concept de *sujet*, la subjectivité liée à l'esprit, l'âme, la *psyché*, l'inconscient trouvait un *contexte*. L'étude approfondie des discours de Lacan lui donnait ensuite une armature épistémologique dans laquelle science et psychanalyse s'articulent depuis longtemps et *logiquement*. Cette interrogation sur la façon dont s'organise un discours, notamment de « recherche », permettait de situer la problématique tout autant que d'en repérer les aspects ténus qui, inévitablement, l'inscrivent dans une posture, un parti pris. A l'étude précise et didactique de chacun des éléments qui précédait, ces ensembles ajoutaient à l'étude de l'inconscient son socle, son contexte et ses limites.

Dès lors, il devenait possible de convoquer les auteurs qui avaient abordé ces thématiques *selon un positionnement* particulier. Ainsi, il convenait d'évoquer les psychanalystes qui avaient déjà étudié les questions relatives à l'inconscient cognitif, aux avancées des neurosciences, à la conception d'un « sujet » ou encore, à l'éthique thérapeutique déployée en référence à une théorie. De même, ce travail devait être fait pour les chercheurs qui proposaient une approche *relative* au sens « einsteinien » du terme. Il s'agissait, en effet, d'illustrer le contexte de la problématique par les recherches déjà effectuées, et qui aboutissent à certaines propositions quant à l'inconscient. Chacune de ces théories et hypothèses reposant sur des concepts évoqués lors des descriptions de l'inconscient, la conscience et la métacognition, une dialectique commençaient à pouvoir être illustrée par le travail de ces chercheurs. Par ailleurs, leurs travaux montraient déjà comment, se contenter de la définition des inconscients respectifs était une entreprise risquée, sinon vaine. Aux travaux de psychanalystes, de psychiatres, de médecins ayant tous évoqué cette problématique de l'inconscient, et plus largement de deux approches qui s'affrontent ou se rencontrent, il fallait y ajouter ceux de chercheurs en neurosciences qui avaient pris le parti d'effectuer ce même travail, mais avec leurs connaissances de scientifiques. Si ces tentatives ne sont pas légions, elles sont suffisamment construites pour appuyer le propos de ce travail sur leurs conclusions. Ainsi, l'approche neuroscientifique de l'inconscient a donné naissance à certains constats à propos de l'inconscient freudien. Les conclusions de ces travaux permettaient d'offrir au travail ici entamé, une vision dialectique en ne négligeant aucune des approches choisies, y compris lorsque ces dernières sont polémiques, consensuelles ou plus simplement des tentatives.

Ces aspects, allant des conceptions du corps, du sujet etc. jusqu'aux tentatives les plus abouties d'une lecture commune de l'inconscient, servaient à situer la problématique aussi bien dans ses ramifications les plus concrètes (à la suite des définitions plus académiques), que dans le contexte animé auquel elle ne peut échapper.

A mi-chemin de ce travail, arrivé à l'articulation des interrogations respectives et communes parfois, il devenait possible ensuite de poser pleinement la problématique : dans ses aspects concrets, dans ses aspects contextuels, dans ses aspects logiques. L'intérêt était d'en repérer les limites autant que les perspectives prometteuses et de désormais, les poser précisément. Si jusqu'alors, elles se dessinaient dans le « déroulé » des descriptions, dans l'analyse des données actuelles, dans l'évocation des hypothèses les plus abouties, il était important de les inscrire concrètement et de décrire les aspects essentiels à mettre en tension. Dès lors, il devenait fondamental de souligner chacune des nuances que l'étude de l'inconscient imposait. La logique ne pouvait en effet s'articuler aux définitions académiques. Il fallait, pour se faire, s'autoriser à extraire de chacun des concepts, expériences et définitions, les aspects les plus ténus mais essentiels pour la suite. Ces nuances s'avèrent être les points de départ de la mise en tension, véritables tremplins aux frontières des discours, elles supportaient pleinement l'articulation d'une dialectique. Mais l'intérêt restait et reste celui des questions posées *par l'inconscient* à la recherche moderne. C'est ici une autre dialectique qui s'ouvre mais qu'il fallait bien entendu pouvoir respecter : la recherche entend résoudre certaines énigmes à propos de l'inconscient, mais l'inconscient interroge, à son tour, la recherche.

Afin de clore l'ensemble des éléments convoqués pour articuler la problématique de ce travail, il fallait compléter par ce qui fut nommé ici les « théories générales du cerveau ». En effet, loin d'être un retour en arrière vers des définitions académiques ou des hypothèses interrogeant psychanalyse et neurosciences, ces travaux, pleinement ancrés dans la science moderne, permettaient de donner une vision large des conceptions de l'être humain et de son fonctionnement cérébral comme mental. En effet, décrire ainsi ces théories a permis d'utiliser tous les concepts jusque-là définis et de voir comment, en neurosciences, les chercheurs les articulent pour donner une explication à l'apparition d'un *sujet*. Chacune de ces théories apporte son lot d'interprétations. Mais chacune d'elles fait preuve d'un véritable effort pour lier les découvertes récentes entre elles afin de répondre à des questionnements pourtant anciens. Elles témoignent de l'attention portée par la science à des concepts abordés depuis un siècle par la psychanalyse. L'intérêt de les évoquer ici résidait également dans le fait de souligner un aspect devenu essentiel : la science élabore des théories complètes sans en référer à la psychanalyse, alors même que le sujet de cette recherche est commun. De son côté, la psychanalyse a fait le même trajet. Pourtant, évoquer ainsi les théories générales du cerveau permet de saisir que, même si l'approche scientifique et l'approche psychanalytique ne se côtoient pas dans leurs élaborations respectives, ce qu'elles abordent est possiblement dialectique, y compris dans les termes utilisés, les concepts articulés, les notions définies.

Une fois ces ensembles posés, la mise en tension pouvait commencer avec pour objectif la reprise des éléments principaux des concepts d'inconscients, désormais articulés à des ramifications précises, aux spécificités de certains phénomènes et surtout, à la notion de sujet. En effet, cette dernière, présente dès l'entrée en matière de ce travail, toujours latente dans chacun des concepts évoqués et inéluctablement proche du concept d'inconscient, pouvait introduire, et non conclure, la dialectique. De fait, elle pouvait être d'emblée évoquée car c'est bien sur cette dernière qu'aboutissent ou butent les théories générales du cerveau. De même, l'évocation première du fonctionnement cérébral portait cette signature subjective dès l'entrée en matière de cette recherche. Les propositions théoriques mais rigoureusement scientifiques des chercheurs comme Edelman, A. Berthoz ou Jeannerod reposent d'ailleurs sur l'imagerie

cérébrale. Et si chacun a une position différente quant à ce que ces techniques apportent à propos de la subjectivité, cette lecture de la chimie et de la physique du cerveau est le socle de leurs propositions sur la subjectivité. Mais la subjectivité n'offrait pas seulement le support quant à l'articulation entre le substrat cérébral et les manifestations subjectives. Elle ajoutait la dimension largement polémique de la manifestation consciente ou inconsciente de cette subjectivité. Or, ces aspects méritaient d'être plus longuement décrits dans un souci de clarté mais également de mise en tension. En effet, la question de savoir si la subjectivité devait uniquement relever de la conscience ou de l'inconscient reste centrale et la mettre en tension permettait de dégager certaines hypothèses.

Ce même travail a pu être fait, dans un prolongement logique, autour des perceptions et de l'espace de travail qu'elles ouvrent. Ces espaces attiraient alors l'attention sur la question de « ce que n'est pas la conscience » et la façon dont les traitements s'agencent ou s'inhibent jusqu'à devenir conscients. Dès lors c'est tout le fonctionnement de l'inconscient qui pouvait être interrogé de part et d'autre, en prenant désormais en compte ce qui pouvait être une entrave, un facilitateur, une temporalité, une logique. Ce n'est qu'une fois ces aspects posés que se dessinait alors la spécificité du *travail de l'inconscient*, travail qui suppose sans peine une présence subjective. Dans cette « traversée » dialectique, les notions s'articulaient les unes aux autres selon des modalités différentes, mais chacune menant à un moment de rencontre. Ainsi, si la perception ouvrait sur l'espace global de travail, elle offrait la possibilité que ce dernier soit aussi « unaire », autrement dit, propre à chacun. De plus, la perception apportait des éléments concrets sur la possibilité que ces espaces profondément singuliers restent en partie inconscients, et influent sur la vie mentale consciente. Ces premiers éléments ouvraient alors vers la question du refoulement et des mécanismes neuronaux et mentaux capable d'inhiber ou de faciliter l'accès à la conscience. Le travail sur la *résistance* à propos des apprentissages ouvre vers une dialectique plus riche dès lors qu'elle s'attèle à comprendre des fonctionnements subjectifs. L'étude de la mémoire permettait quant à elle d'articuler ces moments inconscients aux moments conscients. Elle permettait, avec le temps de saisir également comment peuvent s'organiser une vie subjective inconsciente et les réponses conscientes, sachant que la conscience ne peut traiter, *dans le temps*, toutes les informations, notamment subjectives, contenues dans la mémoire. Pour autant, l'étude sur le temps prolongeait la réflexion plus en avant, vers le principe de causalité, véritable point charnière autour de l'inconscient. Mais ces ensembles ont surtout permis de repérer la dynamique de l'inconscient et de souligner l'idée qu'il effectue un véritable *travail*. Ce dernier pouvait alors être repris sans peine autour de la question de l'équivoque, véritable articulation en psychanalyse et l'incubation, point de questionnement sans précédent en neurosciences.

De ces articulations dialectiques entre les aspects neuroscientifiques et psychanalytiques de l'inconscient mais aussi, nombre des phénomènes qui y sont rattachés, pouvaient alors s'extraire sinon des conclusions fermes, du moins des hypothèses stables. La mise en tension dialectique qui reprenait chaque concept concret dans le détail offrait déjà cette possibilité. Il fallait désormais en proposer une lecture plus large, une intégration à la notion d'inconscient, non plus dans chacun de ces aspects pragmatiques, mais dans le contexte plus global auquel il s'articule. Il fallait certes reprendre, un temps, le fil de ce travail ; résumer les positions respectives, les dissensions notoires afin d'éviter tout angélisme naïf et rappeler les définitions fermes. Mais cette reprise pouvait désormais être enrichie de la dialectique, née de la rencontre des concepts essentiels à l'étude de l'inconscient. Dès lors, la réflexion pouvait se prolonger,

avec chacun des éléments déjà cités, afin d'aboutir à un travail dialectique autour de notions plus abruptes telles que la causalité, le désir, les déterminismes, le savoir sur soi et ses limites, et donc inévitablement les limites comme les fonctions de la conscience. L'intérêt était, à défaut de conclure, de pouvoir énoncer quelques hypothèses quant à la causalité de la vie mentale, l'inexorable mise en sens du monde générée par le cerveau humain, sur la vie mentale dans son ensemble. Mais, pour clore sans conclure, il fallait admettre que la dialectique la plus riche de perspectives qui s'ouvrait alors, restait bien celle à propos de l'inconscient, de la conscience et de la subjectivité. Ces trois domaines centraux méritaient en effet, d'être repris en s'autorisant désormais, quelques propositions théoriques quant à leur structure, leur construction et leur logique.

La problématique se dessine alors dans l'architecture de ce travail tel qu'il vient d'être décrit : articuler ce parti pris de la mise en tension dialectique jusque dans l'organisation et le déroulé de ce travail de recherche. Il s'agissait bien d'utiliser les découvertes pragmatiques, les constats cliniques, les définitions académiques, les nuances concrètes et remarquables afin de subvertir les discours dans lesquels se meuvent les notions d'inconscient. Cette entreprise aboutit, mais est aussi facilitée, par la dialectique qui s'ouvre sans peine dès lors qu'est convoquée la notion de sujet mais surtout, celle d'inconscient.

Psychanalyses en I.R.M et neurosciences du divan

Avant d'en venir aux effets de la mise en tension dialectique, il convient de rappeler donc le contexte dans lequel cette problématique autour de l'inconscient se déploie. Il était proposé ici de prendre acte des notions essentielles, telles qu'elles étaient décrites de façon *classique* et ce, aussi bien en psychanalyse qu'en neurosciences. L'attention a été ensuite de portée sur les modifications de ces notions au cours du temps, les difficultés conceptuelles qu'elles rencontraient, et de repérer la radicalité des discours dans lesquels elles sont parfois utilisées. Cela afin de replacer ces notions non pas comme des vérités immuables, mais bien comme des éléments encore changeants, et appelés à l'être sans cesse, d'une théorie. Cette attention visait à ne pas se fixer sur les définitions académiques afin d'en proposer une lecture dynamique, non figée, ni partisane. L'intérêt n'était pas d'en démontrer le bien-fondé, mais de les utiliser comme « état actuel des connaissances » afin d'en prolonger les perspectives.

La position initiale fut donc de considérer que les deux propositions n'étaient *à priori* pas « vraies ». Autrement dit, que malgré la masse de travaux faits, l'ancienneté de l'une et le dynamisme de l'autre, elles ne disaient ni l'une ni l'autre la vérité intrinsèque sur l'inconscient. La seconde posture prise fut de ne pas considérer la primauté de l'une sur l'autre, ni la validité (la vérité) de l'une sur l'autre. L'intérêt était de pouvoir se défaire des discours dans lesquels elles s'inscrivent, discours qui influent massivement sur le débat, parfois l'affrontement, ou pis, la stagnation. Néanmoins, cela ne devait pas faire perdre la boussole de l'éthique. Boussole qui s'exprime donc au sein de la recherche mais aussi, jusque dans ses expressions pratiques, autrement dit, dans le cadre thérapeutique. Cette position n'entendait aucunement créer les conditions préalables d'un consensus, que la neuropsychanalyse recherche et qui n'apparaît pas pour autant satisfaisant. Ce n'est d'ailleurs pas sur ce consensus que la mise en tension dialectique semble aboutir.

Cette position prise n'était pas non plus une volonté de prudence, si ce n'est dans l'humilité de la recherche face à deux approches dont les apports théoriques furent et sont toujours considérables. Enfin, le fait de ne pas se positionner initialement pour l'une ou l'autre, visait à éviter l'écueil de démontrer l'une par l'autre, ou interroger l'une au regard de l'autre sans précaution préalable. En soi, ce positionnement devenait, lui aussi, radical. Mais ce dernier permet, dans cette conclusion, d'ajuster certains aspects et de préciser qu'à considérer ainsi ces deux grandes approches de l'être humain, émergent de part et d'autre et de fait, des aspects prometteurs, des repères cohérents pour une conception spécifique de l'être humain *comme* sujet. Dès lors, il s'agissait de pouvoir le repérer théoriquement, épistémologiquement et thérapeutiquement.

Cela a permis de s'extraire momentanément de la théorie psychanalytique pour éviter de répéter ce qui a déjà été dit par G. Pommier ou A. Pellé. De même, il convenait de ne pas simplement rééditer les travaux faits par certains neuroscientifiques tel que L. Naccache. Aussi, la proposition était donc « tierce » afin de re-lire ce que la psychanalyse dit de l'inconscient et regarder autrement ce qu'en disent les neurosciences.

Il convient désormais d'aller encore plus en avant sur la question des « postures » prises de part et d'autre. A ce propos, les positions ont déjà été décrites à plusieurs reprises. Celles qui semblent essentielles, maintenant que la mise en tension dialectique a ouvert ses premières perspectives, sont celles qui sont une entrave pour la suite. Il apparaît, en effet, que pour se risquer à une étude de l'être humain et ses fonctionnements, il faille maintenir le rapport au substrat cérébral d'une part, et l'importance de la prise en compte de variables subjectives d'autre part.

Quelques constats s'imposent alors : il n'y a pas de noblesse de l'immatériel. Or, l'inconscient vu par la psychanalyse conserve, par ce *biais* théorique, cette coupure avec la réalité du corps. Certaines positions dans la psychanalyse, y compris chez Freud et Lacan, invitent à maintenir ce postulat. Que ce dernier s'articule à la logique de l'inconscient, du langage et du signifiant a déjà été explicité. Que la psychanalyse ne « s'occupe » que des *choses* de cette vie mentale immatérielle s'entend facilement. Mais c'est précisément ici qu'il est possible d'ajouter que malgré le bien-fondé de ces logiques, maintenir un inconscient dans les sphères de l'immatérialité revient à l'isoler épistémologiquement de la recherche actuelle. De plus, le ramifier, sans l'y résoudre, à certains aspects de la cognition ne semble pas non plus incongru. Car ce que la psychanalyse défend est on ne peut plus moderne. Et sa conception du sujet comme de l'inconscient, dans l'échange sur la recherche fondamentale avec la science, souffre de ce qui se défend théoriquement, mais qui s'apparente encore parfois à une *posture*.

Cela vaut d'autant plus d'être interrogé que, tout en gardant ses objectifs cartésiens clairement affichés, la science *doit*, d'elle-même, intégrer certains aspects de la « réalité » dans sa démarche. Cela vient du réel lui-même (Cantor, Heisenberg), et vaut désormais pour les neurosciences : elles s'orientent, en partie, vers une conception non déterministe de l'être humain et ce sont leurs résultats qui les y mènent. Les neurosciences sont donc confrontées à une problématique « posturale » identique : admettre la singularité comme donnée fondamentale et objective de l'être humain. Certains chercheurs, parmi les plus rompus à ces questions, l'admettent déjà. Ils le font par le biais de la génétique, de la biologie, de l'épigénétique (de l'importance de l'environnement dans ce qu'il a de singulier pour la personne et du fait qu'il soit différent pour tous). Ce qui se dessine alors, c'est l'aspect profondément

scientifique de cette émergence d'une singularité. Dès lors, la subjectivité, qui se greffe à cette singularité et s'y déploie, est une variable nouvelle mais inévitable, même pour la science. Le trajet fait par la psychanalyse, depuis un siècle, vers cette spécificité de chaque être humain, semble pouvoir enrichir celui fait par les neurosciences depuis quelques années.

Mais pour se faire, la psychanalyse doit pouvoir accueillir ces résultats comme des avancées qui, si elles ne parviennent pas à dire tout de la subjectivité, s'y attèlent. Il faut donc questionner certains des axiomes initiaux de la psychanalyse, comme celui d'un inconscient totalement immatériel, non pas pour les voir s'accorder avec la science, mais plus simplement parce qu'ils peuvent légitimement interroger, mais aussi, être interrogés par la science. Sacraliser l'immatériel ne semble pas être une issue dynamique. Cela conduit à opposer aux découvertes en neurosciences des réponses relevant de la philosophie, ce que n'est pas la psychanalyse. De plus, cela crée une impasse structurale et épistémologique. La psychanalyse semble avoir bien plus d'arguments probants sur ces thématiques que cette posture n'en laisse paraître. Si la science, malgré sa « méthode », semble pouvoir être questionnée par son propre objet d'étude, dont la psychanalyse a théorisé certains aspects, il ne semble pas nécessaire d'entretenir la notion d'un sujet que l'on pourrait qualifier de « hors-sol ».

Il est compréhensible que la psychanalyse soit frileuse à accepter qu'il y ait un certain ancrage neurologique aux mécanismes mentaux. Pour autant, cette méfiance semble entraver le fait que, ce que la psychanalyse avance, est pourtant une source de réponses pour les neurosciences.

Il convient certes et sans hésitation, de résister au « tout scientifique » qui, spécifiquement, ne fait pas bon ménage avec le singulier. Cela permet de laisser ouverte la voie de la clinique et donc d'une certaine approche du sujet : une conception qui respecte l'indétermination du sujet. C'est ici que s'articule alors la question de l'éthique aussi bien du soin que de la recherche. Mais, la mise en tension, ici articulée, semble induire que la psychanalyse peut, sans nier ses fondements, concevoir un certain ancrage biologique du fonctionnement de la vie mentale. Il ne s'agit donc pas de l'admettre pour que s'ouvre la dialectique, il s'agit plus humblement de prendre acte des découvertes de la science. Découvertes qui l'amènent « aux portes de la subjectivité », là où, précisément, la psychanalyse forge ses clés.

Ainsi, avec, entre autres, les quatre concepts, les multiples ramifications convoquées, et les ouvertures vers ses corollaires, l'inconscient, y compris certains aspects de celui dit « freudien », doit pouvoir être conçu comme « lisible » par la science et non totalement *hors cerveau*. Il s'ancre dans un rapport à l'Autre, mais le support, pour inscrire tout ce que cela engendre, n'est pas sans lien avec le substrat organique.

Un deuxième point s'impose : l'inconscient freudien n'est pas une loi de la nature. De même que la science n'existe pas sans les hommes, l'inconscient freudien n'existe pas sans le sujet. Autrement dit, alors que les lois universelles de la science définissent le fonctionnement du monde *indépendamment* de l'homme (gravitation, monde quantique, relativité décrivent le monde sans besoin qu'il n'y ait de l'homme), l'inconscient freudien est l'exact opposé : il dépend fondamentalement de la présence et de l'existence des hommes dont il (l'inconscient) fait des sujets. Il n'est pas universellement codifié de façon identique puisqu'il fait précisément émerger de l'Intime. Pour autant, il semble bien qu'il soit universellement répandu dans l'humanité. Le « retour à Freud », proposé par Lacan, prend ici toute son ampleur, car c'est grâce à ses propositions et ses apports que l'inconscient peut également être questionné aujourd'hui de façon plus large (subjectivité), mais précise (éléments fondamentaux de

l'inconscient). Ce que Lacan a apporté comme nouveautés, grâce aux avancées de son époque, est, aujourd'hui, un outil pour entamer une rencontre dialectique. De leur côté, les neurosciences semblent pouvoir faire une partie de ce trajet, y compris sur quelques aspects relevant, à ce jour, de celui décrit par Freud. Pour se faire, il faut élargir les propos de la science sur l'inconscient, aux études sur la conscience et la métacognition. Freud comme Lacan ont précisément su se saisir des opportunités qu'offraient les sciences de leur temps. Aujourd'hui, les sciences modernes les plus actives et prolifiques sur des thèmes chers à la psychanalyse, sont les neurosciences et elles étudient plus que jamais, les phénomènes subjectifs. Il semble que cela vaille d'autant plus la peine de les travailler que, s'il y a certes des contradictions, Lacan et Freud ont laissé des traces qui peuvent être utilisées pour interroger le phénomène inconscient au regard des neurosciences et inversement. En effet, les neurosciences semblent en être aux balbutiements de ce qu'elles peuvent découvrir. Leurs recherches sont naissantes malgré leurs quelques décennies d'ancienneté. Pour autant, la description des théories générales du cerveau démontre que les neuroscientifiques en sont déjà à se poser de multiples questions sur la construction d'un sujet (et pas simplement d'un individu) et donc, proche de certaines considérations à propos de l'inconscient freudien.

Il convient donc que, sans renier l'importance de certaines conceptions théoriques comme éthiques, puisse s'articuler certaines découvertes respectives afin que soit questionnée cette notion d'inconscient. Les postures prises de part et d'autre deviennent alors difficiles à maintenir. Il ne semble pas riche pour la recherche de se draper dans ses certitudes. Il n'y a pas de « saudade », de nostalgie du temps de Freud ou Lacan. Il n'y en a pas plus du temps de Descartes ou de la physique du temps de Voltaire. Ce serait enfermer la psychanalyse et les neurosciences dans la solitude. La psychanalyse *pratique* cette solitude depuis longtemps et a démontré son bien-fondé. Pourtant, dans ces domaines de la recherche et à l'heure actuelle, la solitude semble avoir moins d'intérêt.

Enfin, ces postures ont des conséquences qui méritent d'être reprises : la psychanalyse n'est pas une science. Lacan cherchait à conserver une scientificité à la psychanalyse, il n'en a pas, pour autant, fait une science. R. Chemama précise qu'il avait entrepris de faire ainsi, non par recherche de légitimité, mais bien dans une orientation éthique¹. Les mathèmes, le nœud borroméen, les tableaux de la sexuation, etc. sont autant de preuves que Lacan souhaitait donner, à la psychanalyse, un statut sur lequel les dérives et les pièges du langage avaient le moins d'emprise possible. Cette attention permet aujourd'hui de proposer des dialectiques, notamment avec les neurosciences, comme cela a été fait dans ce travail de recherche. Du reste, si la psychanalyse devenait une science, il n'est pas dit que le problème de la posture face à la science serait pour autant résolu. Elle ne peut non plus, s'autoriser le luxe de glisser sur les pentes de la croyance et d'affirmer certains postulats tels que « l'inconscient n'existe pas »² auxquels J.-D. Nasio, lorsqu'il énonce ce qui peut rapidement être pris comme un *commandement*, apporte toutes les nuances nécessaires afin d'éviter cet écueil. L'inconscient existe et est un objet d'étude pluriel.

¹ CHEMAMA, R., & VANDERMERSCH, B. (2005). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris: Larousse.

² NASIO J.-D., *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Rivages, 1992, p. 67.

De son côté, la science connaît également, du fait de ses propres postures, des dérives scientifiques. Si certains chercheurs restent prudents quant au devenir de leurs découvertes, certains, non sans lien avec quelques entreprises pleinement inscrites dans le capitalisme actuel, espèrent un avenir « augmenté » par l'association de la science et du *sujet*. Le transhumanisme en est une illustration explicite, mais le *Human Brain Project*, ne voile pas non plus ses ambitions, ambitions qui négligent largement la prudence face à l'indétermination propre à chaque sujet.

Ainsi, si les oppositions sont réelles et pas uniquement en lien avec le contexte, les possibilités de rencontre le sont tout autant. Elles sont d'autant plus nécessaires qu'elles paraissent pouvoir devenir un « garde-fou » contre ces dérives respectives et les écueils inévitables d'une science qui découvre sans *arrêt* et d'une psychanalyse qui résiste sans cesse, alors que ce qu'elle défend peut, précisément faire scansion, notamment sur un plan éthique.

A noter que ces oppositions ne sont pas l'apanage des psychanalystes : les chercheurs en neurosciences semblent tout aussi prompts à s'opposer à certaines définitions dès lors qu'elles évoquent une proximité avec la psychanalyse. Mais si les neurosciences, grâce à leurs découvertes, peuvent, pour certains chercheurs, remettre en question certains aspects de la théorie psychanalytique, elles connaissent, elles aussi, des impasses.

C'est là toute la richesse d'une mise en tension dialectique, « prévenue » des effets des postures : ces impasses, la psychanalyse, forte de ses cents ans de mise à l'épreuve de la clinique, peut y apporter des réponses. C'est également cette « expérience » qui fait d'elle une interlocutrice privilégiée et légitime, au moins dans le champ de la recherche fondamentale. Ainsi, la rencontre ne va pas d'elle-même. Les domaines abordés le sont de façon différente, les résultats obtenus méritent, dans les deux approches, d'être encore et toujours approfondis, précisés et élargis. Cette rencontre dépend également d'une attention particulière à établir un échange rigoureux sur la base des éléments les plus fondamentaux de la théorie et de l'expérience. Enfin, cette rencontre semble pouvoir se faire sur le plan de la recherche fondamentale, mais aussi, dans une certaine mesure, de la clinique. Ces deux aspects offrent quelques points de mise en tension qui peuvent certainement être exploités de part et d'autre.

Tous ces efforts ne visent pas à trouver un consensus, à « forcer le trait » d'un rapprochement, à accoucher de filières hybrides et vidées du tranchant de chacune des approches. Ils permettent, sans doute, de faire avancer la construction des dômes du savoir sur le vide que laisse encore l'inconscient, la conscience, le fonctionnement du cerveau et la logique de la subjectivité. Les problèmes ici présentés viendraient « en grande partie d'une espèce de séparation qui s'est faite entre les extraordinaires progrès de la technologie de l'homme et l'analyse des processus de la nature que l'on connaît très bien »¹. Cette proposition ne manque d'intérêt pour les deux approches ici convoquées lorsqu'il s'agit d'aborder l'inconscient : il n'est pas uniquement question du contexte, des positions prises, des méthodes ou des résultats obtenus par l'expérience ou la clinique, il s'agit également d'un « moment » de l'avancée scientifique et de celle de la psychanalyse. Cette dimension a son importance lorsque l'on considère, au regard notamment de l'ensemble du travail qui précède, que l'inconscient n'a assurément pas dévoilé tous ses mystères.

¹ BERTHOZ A., *Anticipation et prédiction une extraordinaire faculté du cerveau humain*, Canal académie, 2015.

Pour qu'il puisse être étudié, cette solution d'une mise en tension peut alors être soutenue. Mais cela implique certaines conditions :

- les neurosciences, qui visent à expliquer des phénomènes, doivent pouvoir accueillir cette nouvelle remise en question structurale : la subjectivité fait irruption dans l'objectivité scientifique ou, dit autrement, les résultats scientifiques induisent des variables qui échappent à l'entreprise cartésienne de la science.
- la posture, défendue par A. Pellé, gage de sérieux, d'attention portée au sujet et d'éthique, ne peut devenir une clôture, voire une forclusion, d'une discipline qui doit pouvoir se renouveler *dans son temps*, autrement dit, il semble essentiel que la posture ne devienne pas le partenaire-symptôme de la psychanalyse.

L'inconscient au-delà des discours

Une fois ces aspects épistémologiques et contextuels traités, il reste la problématique dans sa spécificité. L'inconscient en demeure l'élément central. Il articule chacun des concepts évoqués, chacune des ramifications trouvées au cours de ce trajet à travers les neurosciences et la psychanalyse. Il supporte la mise en tension de chacun d'eux et soutient la possibilité qu'il y ait une rencontre sinon complète, du moins suffisante entre ces deux grandes approches. Ainsi, non seulement il permet d'interroger les concepts fondamentaux, la conscience, la métacognition, mais par ailleurs, il permet de convoquer d'autres mécanismes tout aussi essentiels tels que la résistance, le refoulement, l'espace global de travail, l'équivoque, l'interprétation, l'incubation, la causalité, les déterminismes.

La richesse qu'offre l'inconscient – avant même d'être *spécifié* cognitif ou freudien, est remarquable. Il devient, à ce titre un élément essentiel à la recherche et permet donc d'obtenir des points de rencontre. Ces derniers créent une dissension ou une jonction, mais dans un cas comme dans l'autre, ils sont des lieux de questionnements et « d'entaille » dans le savoir que la dialectique permet d'étudier.

Si l'on se limite pour l'instant au concept d'inconscient, il convient de revenir à ce constat simple : comparer froidement, sur la base des définitions académiques, l'inconscient dit *cognitif* et l'inconscient dit *freudien* est un non-sens. Les fondements de ce malentendu tiennent dans le nom « inconscient » et dans les définitions respectives, inapplicables à l'autre champ. La question sémantique prend ici toute son ampleur : « inconscient drôle de mot », certes. Concernant l'inconscient freudien, s'agit-il plutôt « d'insu » ? Cette dimension largement reprise au cours de ce travail, témoigne de la nécessité, pour l'inconscient freudien, d'être précisé lorsqu'il est évoqué : il est plus complexe que le simple « état » inconscient. Mais pourtant, ce signifiant « inconscient » est, certainement, le plus judicieux pour l'un et l'autre *des* inconscients.

Il est important de repérer que les approches des phénomènes inconscients sont d'emblée très différentes. Ce constat, s'il ne doit pas clore le débat, doit être posé afin d'éloigner les malentendus et évacuer l'idée *naïve* d'un consensus. De même, les inconscients se différencient rapidement dès lors que l'on dépasse l'aspect langagier. Ils sont différents comme « phénomènes ». Il est donc nécessaire d'élargir la notion d'inconscient : d'un côté, les impasses de l'inconscient cognitif ne sont pas uniquement dues aux manques de données ou à leurs aspects trop « mécanistes » ; il s'agit donc, pour le mettre en tension, d'y ajouter les

concepts de conscience et de métacognition. Par ailleurs, l'inconscient de la psychanalyse doit être interrogé dans tous ses aspects et mécanismes, afin d'ouvrir la dialectique avec d'autres domaines, dont les neurosciences. Pour ce faire, il faut pouvoir, pour lui aussi, élargir ce concept grâce à certains mathèmes, certaines nuances, certains fondamentaux et en venir à la notion de subjectivité.

Ainsi, ces « systèmes » inconscients se déploient dans toute leur diversité et leur complexité. Il semble primordial de repérer que, si les inconscients, dans les deux approches, font partie d'un ensemble et ne sont pas isolés, les deux champs les ont finalement pensés comme des systèmes à part entière, ayant des fonctionnements propres et indépendants, et jouissant d'une forme d'autonomie par rapport aux autres ensembles auxquels ils appartiennent. Cela étant, sans un appui sur leurs corollaires, leurs sources, leurs mécanismes et leurs effets, le travail de recherche se réduirait rapidement à une impasse.

Le premier aspect essentiel, déjà évoqué dans la question de la posture, est que les neurosciences semblent pouvoir démontrer que les neurones, et ce que l'on en sait ou suppose actuellement, sont suffisamment complexes et plastiques, pour supporter certains aspects de la subjectivité, y compris celle résumée par ce qui est nommé « sujet de l'inconscient ». Dès lors, de nombreuses propositions théoriques faites par les neurosciences laissent entrevoir une possible apparition de la subjectivité et ce, même dans les moments *inconscients* de traitements cérébraux simples. Certes, les théories scientifiques les plus abouties maintiennent la conscience comme « lieu » de la subjectivité, mais le travail sur les découvertes neuroscientifiques montre que « la messe n'est pas dite ». Il y a des chercheurs qui questionnent ces aspects. Il y a même, plus pragmatiquement, des résultats qui mettent en doute le fait que seule la conscience puisse convoquer la subjectivité. L'inconscient, cognitif ou pas du reste, devient donc un lieu possible de savoirs, et les neurones qui organisent ce savoir *supportent* que ce dernier soit automatique, acquis ou subjectivé.

Pour autant, s'il est possible de repérer ce pas vers une inscription biologique de certains aspects de l'inconscient supportant une subjectivité, et donc possiblement freudien, il serait tout aussi réducteur d'en conclure que le substrat cérébral est la seule signature de la subjectivité. L'inconscient freudien apporte ici une issue à cette impasse : il ne s'agit pas que du fonctionnement cérébral, il s'agit d'une construction de la vie mentale *et* de la construction d'une vie mentale. Vie mentale dont l'ancrage neurologique n'est plus à nier, mais dont les productions et les effets dépassent cet ancrage. Dans ce registre, l'inconscient freudien apporte des précisions qui permettent d'extraire le sujet de cet *unique* arrimage au cérébral.

Qu'enseigne alors la mise en tension dialectique autour de l'inconscient ? Dans l'état actuel des connaissances, il semble difficile d'affirmer que le sujet n'a aucun lien avec le cerveau. Les problématiques neurologiques nous informent qu'un degré minimum de conscience, de fonctionnement cérébral suffisant est nécessaire à l'existence de ce sujet, y compris de ce sujet de l'inconscient. Les lobotomies faites à certaines périodes de la médecine moderne montrent à quel point le sujet jusque-là présent, peut disparaître du fait d'une ablation cérébrale. Cela étant, et c'est là l'éthique de la psychanalyse : n'importe quel être ayant subi des lésions cérébrales reste un sujet. A ce titre, toute les zones du cerveau ne sont pas à la même enseigne. Il faut également questionner cela du point de vue des connexions qui existent entre les zones du cerveau dont la plus importante est le corps calleux. En revanche, il serait vain de chercher quelles sont les zones nécessaires à cette construction subjective, dont une partie relève de

l'inconscient. Le sujet est donc bien plus que l'association d'aires cérébrales, pour autant, il peut sembler disparaître si un trop grand nombre de ces dernières sont endommagées. Ces aspects questionnent le débat actuel sur les patients en état dit de « mort cérébrale ». Il ne saurait en être question ici. Il est possible néanmoins de comprendre que lorsque certaines zones sont endommagées, l'effet sur les manifestations de ce sujet est particulièrement important : lorsqu'une barre à mine lui traverse le crâne et endommage le lobe frontal, le sujet disparaît au profil d'un « nouvel homme » dont on ignore ce qu'il peut dire de sa souffrance, dont il est clair qu'il a subi un changement profond, mais qui reste pourtant un sujet.

Un second élément remarquable pour *l'inconscient* est son aspect dynamique. A l'image d'un inconscient cognitif riche, efficace, étendu, l'inconscient freudien est, lui aussi, soumis à la variation, les modifications et le renouvellement. Contrairement à la caricature qui voudrait faire de l'inconscient freudien un lieu silencieux, poussiéreux et immobile, il apparaît qu'il est certes un lieu de conservation d'évènements subjectifs, possiblement soutenu par de nombreux mécanismes neuronaux, mais aussi un lieu de mouvements, de résistances, de réactivité et ce, *dans le présent*.

Cette caractéristique commune *des* inconscients induit inévitablement de ne pas laisser ce champ à la seule et unique conscience. L'inconscient est, au contraire, une source inépuisable de changements et donc d'indétermination. En effet, bien que les aspects cognitifs s'apparentent facilement à des automatismes, l'étude des résultats en neurosciences et la mise en tension démontrent qu'il n'en est rien : l'inconscient, même dans ses aspects les plus simples, ou « simplexes », articule des mécanismes qui, une fois réunis, rendent possibles une réponse singulière, modifiable, contre-intuitive, allant à l'opposé de ce que la neurobiologie aurait tendance à faciliter.

Ainsi, l'inconscient semble se « précipiter » dans d'innombrables aspects de la vie mentale. Cela est d'autant plus remarquable dès lors que l'on qualifie cet inconscient de *freudien*. Mais dans l'ensemble, l'inconscient semble participer à l'activité cérébrale constante. La circularité de l'inconscient tente de rendre compte de cette variable de l'inconscient et aussi, de la subjectivité qui s'y rattache. En effet, l'inconscient ne peut être circonscrit à l'expérimentation neuroscientifique qui apporte pourtant des éléments. Il est évident désormais que l'inconscient, en tant que phénomène, dépasse largement le cadre de l'expérience. Dès lors, ce « dépassement » rapproche la recherche de cet inconscient décrit en partie par Freud et la psychanalyse. Cela crée un enrichissement remarquable et qui peut être organisé autour de cette conception circulaire de l'inconscient sans pour autant que ce dernier ne soit qu'une répétition de lui-même. Par la circularité, peuvent s'inscrire certaines logiques. En effet, grâce à elle, l'inconscient n'est pas seulement ce premier traitement de l'information. Il induit ensuite un rapport au monde qui touche à de nombreux domaines de la vie cérébrale (perception, mémoire, représentations) et mentale (création de sens, interprétation, réalité mentale, vérité subjective). Cela étant, il faut pour cela qu'il puisse « investir » chacun des domaines de la vie du sujet. Il faut donc qu'il puisse en venir à la conscience, même s'il redevient ensuite inconscient. Ce *trajet* permet cependant à l'inconscient de devenir influant dans le reste de la vie mentale, et ce, depuis le traitement simple d'une information (perception, d'un objet phobique notamment), jusque dans les réflexions les plus abouties (métacognition qui ne se réduirait pas à une équation mathématique, mais à la conscience de soi, la connaissance de soi mais aussi, grâce la mise en tension, à ce qui échappe à cette dernière).

Certes, cela a été souligné, il y a dans ce cheminement diverses étapes, renforcements, oublis, barrières avant d'en arriver à la conscience. Par ailleurs, quand bien même il y parvient, la conscience peut *ne pas avoir conscience* de cet inconscient. Mais précisément : chacun de ces mécanismes relève d'un traitement en partie inconscient et n'est pas uniquement lié à une réponse cérébrale universellement partagée. Ils offrent la possibilité au sujet de se construire *dans une singularité* : chaque résistance, oubli, voire refoulement peut revêtir les habits de la subjectivité, cela n'empêche en rien le fait que certains soient plus simplement universels.

Ce que la dialectique offre, c'est donc la possibilité d'ajouter à ces manifestations et mécanismes une dimension subjective inconsciente qui ne se contente donc plus d'être un traitement subliminal. Ainsi, par le biais des perceptions, de la mémoire, de l'inscription *dans le temps* (anticipation et prédiction), du langage, des résistances et des facilitations, de l'incubation, de l'équivoque et la polysémie, de l'accès à la conscience comme de la métacognition, l'inconscient, porteur d'une subjectivité, semble pouvoir influencer la vie mentale et les réponses de chaque sujet. La conscience seule ne paraît pas suffisante à assumer l'intégralité de cette entreprise colossale.

Il n'est donc pas qu'un inconscient latent, dormant : il est dynamique. Un tel constat ne doit induire aucun malentendu : l'inconscient n'est pas nécessairement porteur d'une subjectivité. Certains mécanismes inconscients relèvent, en effet, d'une « foule de choses » qui n'engage pas de réponses subjectives. Mais ce que ce travail suppose en toute fin d'analyse, c'est que cette subjectivité se répand aisément, y compris dans les fonctionnements cognitifs les plus simples. A ce titre, elle ne peut être négligée par les neurosciences, et chacun des aspects *de* l'inconscient ne peut l'être par la psychanalyse.

Parmi les nombreux aspects évoqués à la fin de la troisième partie à propos de l'inconscient, il en est un qui doit ici être repris : l'inconscient a une influence notable sur l'ensemble de la vie mentale. Il ne s'agit pas de reprendre tous les aspects déjà évoqués et de les résumer dans cette conclusion. Il s'agit d'extraire ceux qui permettent quelques réflexions générales autour de l'inconscient.

Concernant l'inconscient freudien, il ne correspond ni à la conscience, ni au préconscient qui peut *tout entier* devenir conscient. L'inconscient freudien échappe à ces deux phénomènes repérés aussi bien par Freud que par les neurosciences. Mais s'il n'est pas non plus l'inconscient cognitif, il y a dans ce dernier des éléments qui permettent de *suivre* l'inconscient freudien. C'est ce que sous-entendent les trois phrases mises en introduction de chacune des parties :

- Il est un lieu où vont les souvenirs, mais il est aussi tout ce qui s'y associe et dans lequel ces éléments associés peuvent se réorganiser à l'insu du sujet.
- Il est cet éclair qui se révèle quand l'activité consciente, et ce qu'il contient se trouve soudainement relié à tout un réseau de connexions logiques (et possiblement soutenu par les connexions neurales). Il est repérable et « intense » mentalement parlant.
- Il est ce « drôle de mot » qui pourtant renferme toute l'influence qu'il a sur la vie mentale jusque dans ses aspects sémantiques les plus complexes, sémantique qui supporte aussi bien les erreurs faites par les neurones lors de certains traitements, que les « refuges subjectifs » dans lesquels le sujet va s'abriter en prenant soin d'en fermer l'entrée par un mot en apparence commun.

La mise en tension dialectique suppose donc que lorsque l'activité consciente a suffisamment été entretenue (travail analytique ou recherche scientifique), elle se perpétue dans l'inconscient,

y compris sur les aspects les plus intimes. Puis, il y a parfois cet instant soudain, où le lien s'éclaire, fait sens et ce qui était enfermé dans l'inconscient, se manifeste immédiatement à la conscience, qui s'en trouve bouleversée et modifiée, tout comme la structure neuronale concernée par cet élément devenu conscient.

Ce « drôle de mot » ne se caractérise donc pas uniquement par son *état* au cœur de la vie mentale. C'est un ensemble qui est certes inconscient, mais qui est actif, activable, influençant possiblement de nombreux aspects de la vie mentale et est porteur de tous les éléments que la conscience n'assume pas, du fait même de sa propre structure, c'est-à-dire, unique, « unifiante », mono-informative et immensément sélective.

L'inconscient devient alors un état mental dont il est encore difficile aujourd'hui de rendre compte scientifiquement, mais dont certains éléments neurologiques peuvent d'ores et déjà être pointés.

Cela implique d'admettre que l'inconscient ne se limite pas aux traitements subliminaux et d'admettre, au regard de ce que la dialectique suppose, que l'inconscient freudien puisse avoir une inscription neuronale, non pas dans un repérage simple Stimulus/Réponse, mais bien dans cette activité constante et flottante de l'activité cérébrale. Cela a été dit, désacraliser l'aspect immatériel de l'inconscient n'a rien d'inconvenant. Il semble que ne pas le faire serait reproduire, d'une certaine façon, ce que certains ont appelé l'erreur de Descartes : ce serait entretenir un dualisme sous le prétexte épistémologiquement excessif d'une existence sans ancrage. Cette tendance induit inévitablement, une croyance. D'un autre côté, maintenir l'inconscient comme un mécanisme cérébral limité aux besognes effectuées « sous le seuil de la conscience » est tout aussi risqué. Cela mène au pendant « croyant » de la science : les scientismes. L'inconscient freudien ne souffrirait donc pas d'être considéré comme possiblement ancré dans certains aspects de la neurologie à la condition d'admettre en retour que les déterminismes neurologiques ne suffisent pas à rendre compte de sa complexité.

Or, c'est là que se dessine un dernier aspect fondamental que la mise en tension souligne (à la suite des deux approches ici convoquées), sur lequel elle insiste fortement et qui donne toute son épaisseur à l'inconscient. Cette particularité de l'inconscient est évoquée depuis le début : l'inconscient est *subjectif*.

En effet, il est à mi-chemin entre le substrat neuronal et l'immatérialité de la pensée (« ça pense »), il est dynamique et donc non figé à des états statiques, il est présent à de nombreuses étapes du fonctionnement neuronal et donc non limité à des zones d'influence, entre automatismes cérébraux et singularité des mécanismes mentaux. Ainsi, la science semble, avec la psychanalyse, confirmer que, comme le précise F. Ansermet, c'est bien *biologiquement* que nous sommes déterminés à ne pas l'être. L'inconscient peut trouver dans la neurologie des manifestations de son existence sans pour autant qu'il s'y réduise. De la même façon que la conscience est aujourd'hui envisagée comme neurologiquement repérable, ce qu'elle comporte (le contenu de la conscience) peut être repéré, mais l'ensemble dépasse la neurologie : la subjectivité est plus que la somme des neurones qui sont nécessaires à l'activation d'un sentiment singulier, d'un désir, d'une parole.

C'est à ce titre que l'inconscient doit aussi pouvoir être considéré comme subjectif. Que cela ouvre ensuite aux élaborations psychanalytiques est une suite logique, qui demande néanmoins à être prolongée. Pour l'heure, il convient plus humblement de prendre acte de cet inconscient,

qui, à défaut de réunir définitivement le « cognitif » et le « freudien », offre la possibilité de lire l'un avec l'autre et inversement.

Dès lors, il faut s'autoriser quelques questions qui ont pour but de prolonger la réflexion sans la clore : l'inconscient freudien serait-il un effet simplexe de l'Evolution ? Afin de se préserver de mécanismes internes comme la fabrication de sens, l'inhibition ou la facilitation, le déplaisir etc., l'Evolution aurait-elle pu doter l'être humain de cette capacité, unique dans le règne animal, qui non seulement épargne la pensée consciente d'un ensemble de constructions mentales propre au sujet et difficile à gérer consciemment, mais qui de plus, constitue un savoir sur soi que le sujet ignore, et dont il n'a pas forcément le désir de prendre conscience ? Serait-ce là l'une des fonctions d'un inconscient qui *épargne* – dans tous les sens du terme ? Mais ce confort offert à la conscience a un prix : une méconnaissance de *soi*, une influence venue d'ailleurs mais bien de l'intérieur, de cet « autre moi-même », de ce « je » de Lacan. Dès lors, l'inconscient aurait cette fonction de conserver, maintenir actif et faire émerger ce qui reste « insu ».

De façon anecdotique, le jeune patient, de confession musulmane, dont la phrase est citée en préambule de la troisième partie porte le prénom de celui qui a appris « tous les noms (de toutes les choses) »¹. Sa proposition pour décrire l'inconscient est donc une proposition parmi d'autres pour précisément *nommer* une « chose » dont la définition reste encore insaisissable. Néanmoins, il est possible de suivre ces deux grandes approches d'un même phénomène, pour tenter d'ajouter simplement quelques éléments ténus à cette recherche. L'inconscient, grâce à cette tentative dialectique, ne se laisse certes pas « dompter », mais il est possible d'en théoriser quelques aspects dont certains viennent d'être ici repris.

L. Naccache souligne, par exemple, comment neurosciences et psychanalyse s'entendent sur la primauté du monde inconscient². La mise en tension de cet ensemble de notions en lien avec l'inconscient permet de prolonger cette première remarque vers la primauté d'un monde inconscient *subjectif*. Il n'y a pas que cet aspect qui semble riche. Les deux inconscients n'offrent que peu de points de jonction *en tant que tels*. En revanche, l'étude approfondie des inconscients respectifs, de leurs spécificités, de leurs manifestations, de leurs ramifications, de leurs corollaires, semble témoigner de l'existence de « mécanismes inconscients » dans lesquels peut se lire une proximité entre les deux inconscients, répondant aux exigences respectives de ces inconscients, et ouvrant des perspectives plus larges pour l'étude de ce phénomène, mais aussi de ce dont il est porteur, et notamment la subjectivité.

Ainsi, lorsque S. Dehaene énonce qu'aux efforts de simulations (*Human Brain Project*) il faut ajouter « la théorie mathématique des calculs neuronaux », et que « ce n'est qu'à ce prix que l'on parviendra à une théorie intégrée de l'activité cérébrale objective et de l'expérience consciente subjective ». Cela étant, il semble désormais possible de renchérir en proposant que cette étude s'étende légitimement à *l'expérience inconsciente subjective*. Dès lors, même après cent ans d'existence, la psychanalyse reste toujours aussi vivante et peut, par le biais notamment de cette mise en tension dialectique des concepts qu'elle aborde communément avec les neurosciences, affirmer que « si des faits nouveaux se sont produits dans la science depuis

¹ LE CORAN, Sourate 2, Verset 31.

² NACCACHE L., *Le Nouvel Inconscient, Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Odile Jacob, 2006, p. 319.

l'époque de leur publication, les idées [...] émises sur la théorie et la pratique des maladies mentales [auquel il est possible d'ajouter l'inconscient] n'auront rien perdu de leur intérêt »¹.

Les résultats scientifiques comme trajectoire vers une subjectivité non consciente

Lorsqu'en 1932, le couple Joliot-Curie découvre par l'expérience un rayonnement aux propriétés, à l'époque étranges, ils publient un article sur ce qu'ils croient être un rayonnement gamma à haute énergie. Ils ignorent qu'à quelques centaines de kilomètres de là, dans la bibliothèque de l'Institut de physique de Rome, un jeune chercheur les lit avec la plus grande attention. La légende veut que, dans le silence de ce lieu dédié à la connaissance du monde physique, il se soit soudain exclamé : « Stronzi ! Ils n'ont pas compris que c'est le proton neutre ! ». Ettore Majorana vient de comprendre, en lisant l'article des français, qu'ils sont face à ce qui allait devenir le neutron. Cette esquisse d'une découverte majeure en physique, à propos de ce jeune physicien qui disparaîtra aussi soudainement que mystérieusement quelques années après, permet d'introduire, par l'anecdote, la suite du propos.

En effet, en toute humilité et sans s'autoriser la même familiarité que Majorana, il est possible de s'interroger sur ce que découvre la science : et si la science était en train de parler, sans le savoir, ou sans pouvoir se l'avouer au regard de l'exigence cartésienne, du sujet de l'inconscient ? Ou : les neurosciences ne sont-elles pas en train de découvrir certains aspects que la psychanalyse a su extraire de la pratique clinique ? Ou, dit autrement encore, les neurosciences, sans le percevoir (ou l'admettre), ne sont-elles pas en train de parler du sujet, tel que le conçoit la psychanalyse ?

Ces questionnements ne sont plus ceux initialement posés dans la problématique, mais bien ceux qui se dégagent des effets de la mise en tension dialectique. Au regard du travail qui précède et même si cette proposition doit être formulée sous forme de question, elle reste une hypothèse. Il ne s'agit ni de démontrer la psychanalyse par les neurosciences, ni reprendre, en des termes neuroscientifiques ceux de la psychanalyse. Il s'agit plus humblement de repérer que, des découvertes scientifiques, émerge un corpus de connaissances auxquelles la psychanalyse a affaire également. En effectuant ce travail, il semble possible de souligner, non sans une certaine prudence, la curieuse proximité qui existe entre ce que découvrent les neurosciences, et l'inconscient décrit par Freud.

Il ne s'agit pas de le rapprocher de la conscience, comme l'ont fait parfois les chercheurs ; ni de suivre certains courants de la psychanalyse moderne en considérant que l'inconscient décrit par Freud est éloigné de ces recherches scientifiques du fait d'une étrange immatérialité. Il s'agit d'admettre de part et d'autre que les discours ont certainement eu tendance à clore les échanges dialectiques, mais que les découvertes, de part et d'autre toujours, offrent des points de jonctions inattendues. Dès lors, il convient de suivre l'une et l'autre de ces disciplines en admettant qu'à la condition de certaines remarques préalables, qui ne remettent pas en question les fondements éthiques de chacune d'elles, il est possible de saisir des points d'achoppement de la recherche, et qui paraissent prometteurs à propos de l'inconscient.

Ainsi, ce sont les résultats de la recherche qui amènent ce questionnement et non une posture initiale. En effet, cette démarche n'induit pas un rapprochement de facto, comme le proposent certains partisans d'une neuro-psychanalyse. Il semble plus humblement, que ce soient les

¹ FALRET J., *Etudes cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, B.N.F., Paris, 1890.

éléments des découvertes qui impliquent une proximité entre ce qu'est l'inconscient freudien et les propositions des neurosciences pour interpréter leurs résultats.

Les tentatives les plus abouties de réflexions autour des neurosciences et de la psychanalyse opèrent un retour aux concepts théoriques les plus fondamentaux. Dans ce trajet se dessinent une multitude d'hypothèses. Parmi ces dernières, il en est une qui mérite d'être formulée désormais : les résultats objectifs de la science laissent apparaître des « zones d'ombres » qui semblent être structurales ; s'il ne les « éclaire » pas entièrement, l'inconscient freudien parvient à apporter un certain nombre de réponses à ces impasses de la science. Ce dernier semble se manifester discrètement dans les expériences objectives, et le prendre en considération, même s'il n'a à ce jour aucune épaisseur scientifique proprement dite, permet de proposer quelques voies d'analyse.

Ainsi, cette proposition reste soumise au questionnement, mais elle illustre le trajet à travers le réel pour se laisser enseigner ; se laisser enseigner aussi bien par les théories établies de longue date que par les résultats scientifiques les plus concrets. Il faut pouvoir observer, dans cette rencontre, une opportunité de questionner les acquis et les connaissances actuelles respectives. L'intérêt est, semble-t-il, d'en revenir à questionner les impasses de part et d'autre, et non pas *infirmer* les constructions théoriques respectives. Ce travail tente, plus simplement, de rendre compte de cette possibilité dialectique.

Ainsi, lorsque le traitement d'une perception non anecdotique, même en partie subliminal, a lieu, cela a été dit, il semble neurologiquement possible que ce dernier subisse des influences qui ne relèvent pas seulement du traitement automatique. Lorsque s'encode et se stocke une information, il apparaît également que la façon dont elle restera inscrite dans les réseaux neuronaux, dépende massivement de la façon dont le sujet (et son cerveau) qui la conserve, la perçoit. De même, lorsque sera restituée cette information, et même si elle paraît être universellement partagée, elle restera inscrite dans des réseaux donc l'assemblage et l'organisation sont singuliers. Ainsi, l'évocation d'un même souvenir, d'une information partagée et connue de tous, ou même d'une connaissance « académique » aura son trajet propre au cœur de chaque cerveau et donc au cœur de chaque sujet.

A cela, il faut ajouter que ce trajet vers la conscience d'éléments déjà subjectivés, n'est pas sans encombre. En effet, il existe clairement des mécanismes, tout aussi subjectifs et propre à chacun, qui véhiculent, accélèrent ou inhibent l'accès à la conscience d'une information. Ces mécanismes semblent être aisément inscrits dans le fonctionnement cérébral et ont une utilité clairement repérée notamment dans les apprentissages. Mais dans ces découvertes neuroscientifiques, se dessine la possibilité qu'elles aillent au-delà de l'aspect uniquement biologique ou électrique. Ces mécanismes sont donc possiblement universels, c'est-à-dire, répandus pour chaque cerveau, universels aussi dans le sens où ils s'effectuent de façon identique pour chaque sujet ; mais aussi possiblement subjectifs puisque *parfois*, voire souvent, ils suivent une trajectoire singulière.

Ainsi, que le cerveau puisse empêcher l'accès à la conscience de certaines informations n'est plus à démontrer ; que la conscience ne puisse gérer qu'une seule information non plus, mais dès lors, se dessine les contours de l'inconscient freudien dont on devine les traces dans ces mécanismes objectifs.

Cela vaut également pour le langage dont l'utilisation semble universellement partagée, mais dont il est certainement possible neurologiquement, de déceler les particularités d'utilisation

selon les personnes. Ainsi, la complexité du monde des signifiants permet à chaque individu d'*universellement* communiquer, mais aussi, d'adopter une utilisation du langage qui lui est propre. Dans cette dernière, se glisse alors des éléments subjectifs, et inconscients, qui font que le langage s'utilise pour communiquer et être compris de tous, mais dont l'emploi à des fins universelles reste dépendant d'une utilisation singulière.

Par ailleurs, cette hypothèse d'une science qui effleure ce qu'est l'inconscient freudien à travers ses résultats, se retrouve dans ce qu'elle déduit déjà du travail cérébral lors de la découverte scientifique proprement dite (Hadamard). Or, même si ces aspects restent encore peu étudiés, il y a là une nouvelle référence à ce que l'inconscient freudien supporte : un travail de l'inconscient ; travail auquel il faut désormais ajouter la particularité subjective. En effet, s'il semble possible que l'inconscient opère sans cesse, sans le soutien permanent de la conscience, cette proposition ne vaut, d'après les neurosciences actuelles, que pour les aspects mathématiques. Si ce traitement de l'information s'avère, en effet, être tout à fait spécifique dans la structuration cérébrale, il est possible de s'interroger sur la possibilité qu'a le cerveau d'effectuer ce même travail sur la base de traitements plus spécifiques. Il ne s'agit pourtant pas là d'y voir un travail intelligent, de réflexions intenses ou de questionnements hautement complexes. Il s'agit plus simplement de supposer que les traitements d'informations touchant à la subjectivité opèrent sur la base d'éléments qui peuvent aussi être relativement simples. Il semble possible, notamment grâce aux apports de Lacan, de supposer le même type de traitements inconscients que pour les mathématiques et la découverte scientifique, mais d'un point de vue subjectif, et à l'échelle de ce que l'inconscient peut traiter en l'absence de toute conscience. S'il faut supposer un travail conscient préalable, ce dernier est simplement celui qui est fait au quotidien, y compris lors de cette étrange conscience qu'est le rêve.

Ainsi, la science propose une possibilité qui fait apparaître l'inconscient freudien. Il faut, pour cela, concevoir que ce dernier puisse reposer sur des éléments suffisamment inscrits dans la structure neuronale lors d'un travail conscient, que ces éléments soient analysables et manipulables en l'absence de conscience (le travail sur l'inconscient cognitif a montré que les limites de ce travail allaient jusque dans les traitements cognitifs de hauts niveaux et notamment sémantiques), et que ces derniers puissent aboutir à une prise de conscience. Ces ensembles, facilement supportés par la neuro-anatomie, tendent vers l'inconscient décrit par Freud – à la condition toujours d'en accepter une inscription dans le réel que la science dévoile.

Les résultats scientifiques induisent donc quelques hypothèses à propos d'un système structuré, capable d'interagir avec ces mécanismes menant à la conscience, d'influencer ce déroulé et le résultat, capable d'être présent à la conscience sans être repérable sauf à y prêter attention, capable de déjouer parfois les filtres de la conscience, capable, sur la base du traitement conscient de quelques éléments, d'opérer un travail à l'insu du sujet et d'en extraire certaines conclusions qui iront, elles jusqu'à sa conscience. Ces éléments s'avèrent être relativement complexes au regard des capacités de l'inconscient cognitif et leurs assemblages singuliers s'avèrent être, possiblement, subjectifs et complexes au regard de ce que l'inconscient freudien suppose.

Un dernier aspect, qui n'est pas sans lien avec les hypothèses qui précèdent, relève de la causalité. Ce principe fondamental de la physique permet d'illustrer, d'une façon différente, ce trajet offert par les résultats scientifiques vers une subjectivité non consciente. Ces aspects ont

déjà été traités plus longuement auparavant. Il s'agit donc simplement ici d'en résumer le principe afin de prolonger les éléments qui précèdent.

Le principe de causalité ne peut être rompu. Ainsi, quelques soient les événements qui se déroulent après ceux ayant eu lieu à un temps *t*, ils ne peuvent modifier les premiers. Trivialement, cela peut se formuler ainsi : chronologiquement, un événement ayant eu lieu *après*, ne peut changer un événement ayant eu lieu *avant*. Ainsi, avec l'antimatière, les voyages dans le temps devenaient scientifiquement impossibles.

L'intérêt dans ce travail sur l'inconscient réside dans le fait qu'il y a des effets générés par des causes. Ces derniers ne peuvent modifier la cause. Mais ils sont surtout le témoignage de la présence effective d'une cause. Or, dans la vie mentale, cette cause n'est pas toujours accessible consciemment. Cette remarque est amenée par la psychanalyse depuis longtemps, mais l'est désormais aussi par l'expérience scientifique. Le sujet ignore souvent pourquoi il agit ainsi. Il l'ignore tant et si bien, que les neurosciences sont parvenues à souligner la capacité qu'il a alors à inventer un sens lorsque la cause lui échappe réellement. De cet effort, naissent des incongruités, des bizarreries, des symptômes qui ne font pas sens pour la conscience.

L'hypothèse peut être ainsi formulée : le fait qu'il existe des effets reliés à des causes est un indice de l'existence d'un autre lieu que la conscience, dans lequel s'articulent des éléments subjectifs. Ce lieu, l'inconscient cognitif ne peut le supporter en tant que tel. Mais dès lors que, sur la bases des savoirs en science et en psychanalyse, l'on enrichit la réflexion sur les fondamentaux de l'inconscient, les mécanismes qui s'y déroulent, les possibilités dont il regorge, se dessine à nouveau cette subjectivité non consciente, cette fois-ci supportée par un principe de la physique. L'écart, qui existe entre les effets « conscientisés » et la cause demeurée inconsciente, se manifeste dès que le travail conscient du sujet peine à mettre du sens sur un événement dont il est pourtant l'auteur. La causalité deviendrait-elle alors une preuve physique de l'existence d'un sujet de l'inconscient ? Cette possibilité reste une hypothèse mais, cela a été vu, la psychanalyse a émis quelques propositions quant à cette causalité, son inscription subjective ou son objet.

La subjectivité se dessine alors autour des innombrables possibilités de l'inconscient. La conscience ne suffit pas à recouvrir ces champs qui semblent alors être spécifiques à l'inconscient. La mise en tension a permis de faire émerger ces remarques quant aux possibilités bien plus étendues de l'inconscient, au-delà de l'expérience qui limite l'inconscient cognitif, et en dehors de certains discours, qui limitent l'inconscient freudien aux aléas du signifiant. L'inconscient occupe donc tout un ensemble de fonctions, ici résumées à travers les concepts fondamentaux, les manifestations et les corollaires. Il convient d'ajouter que l'inconscient semble aussi avoir, pour fonction essentielle, le maintien d'une subjectivité *pas toute* consciente, afin, ne serait-ce que dans une considération évolutionniste, de laisser la conscience opérer plus efficacement sur les tâches qui lui incombent.

C'est donc bien dans les résultats objectifs de la science que peut se deviner :

- une subjectivité non consciente ou une articulation de la singularité à chacun des mécanismes universels qui régissent chaque cerveau,
- un inconscient non seulement efficace et rapide,
- mais aussi capable de rendre un traitement universel, spécifique et singulier.

Cet ensemble n'est pas sans évoquer un sujet de l'inconscient, porteur d'un savoir ignoré de la conscience, un « je » en « *soi* ».

Si les perspectives à propos de l'inconscient viennent d'être énumérées sous la forme de résumés, de propositions, de reprises et d'hypothèses, il convient d'apporter une certaine attention à la conscience. Cette dernière s'inscrit sans peine dans le fonctionnement de l'inconscient. Elle en reste une source, une expression, une manifestation, mais aussi une limite structurale, cérébrale et logique.

C'est ici qu'il devient intéressant de s'interroger sur les fonctions de la conscience. Non pas dans ce qu'elle est pour elle-même, mais en lien avec ce qui vient d'être dit à propos de l'inconscient. Elle ne doit pas être négligée car elle semble, associée à la métacognition, avoir une utilité essentielle. Il apparaît en effet, que sans elle, les élaborations cérébrales les plus complexes ne pourraient aboutir et aussi, le travail inconscient se perpétuer. Elle reste nécessaire pour engendrer des associations entre les perceptions, les connaissances, les souvenirs, les intuitions, la réflexion etc. Loin d'être un « fourre-tout », elle est une structure organisée, construite et reposant sur un fonctionnement cérébral spécifique et, en partie, repérable. Elle a cependant des failles : elle est lente, manque d'efficacité lorsqu'il s'agit d'associer rapidement diverses informations, elle est excessivement sélective (fonctionne en série : les informations n'adviennent qu'une à une), et si elle peut manipuler plusieurs informations de façon pointue et précise, ce nombre reste limité, le cerveau arrivant ainsi « à saturation ».

Mais elle reste un verrou et une charnière à l'inconscient. Elle en est une limite comme une source, un moment d'arrêt comme d'alimentation. Si la conscience est « unifiante », la sélection qu'elle opère, sur la base des éléments les plus pertinents sur le moment, évacue d'emblée les paradoxes et les complications. Ces dernières peuvent avoir plusieurs registres allant de la réponse simple à un *ordre* subjectif. Elle n'en ignore pas toujours l'existence et peut repérer ces paradoxes. Mais le fonctionnement cérébral permet de réagir face à ces derniers, parfois en niant, parfois en inventant une interprétation même si elle est incongrue, parfois par le symptôme.

La conscience semble donc nécessaire à l'organisation cérébrale, mentale et subjective. A ce titre, elle a toute son importance. Elle a une fonction qui elle aussi peut, peut-être, s'inscrire dans la logique de l'Evolution. Fonction qui tempère, pondère, rend cohérentes les émergences d'un inconscient qui se construit avec et grâce à elle, mais qui ne peut, structurellement parlant, unifier ce qui le compose. Que l'inconscient conserve ces incongruités, les associe parfois de façon hasardeuse, fasse émerger ces ensembles *dans l'après coup* (après un travail de ce que certains nomment « incubation »), cela semble possible y compris dans des considérations pragmatiques et non cliniques. Mais il convient de conserver cette partie émergée qu'est la conscience.

La vie mentale, comme cérébrale, semble imposer certaines limites à la conscience qui « sature vite » et à l'inconscient qui « élucubre trop ». Il le fait d'ailleurs parfois dans le non-sens. Aussi, cet équilibre semble nécessaire pour maintenir une stabilité de la vie mentale. Pour autant, cela à un coût : la conscience ne peut contenir sans cesse, ni à un moment donné, toute la vie mentale d'un sujet, ni toute ses spécificités. Elle se construit sur ces dernières qui semblent n'émerger que sporadiquement, une à une, rarement à plusieurs et dont la connaissance métacognitive

reste incomplète. D'autre part, l'inconscient qui, lui, conserve ces pans entiers de la vie mentale subjective mais aussi *universelle*, ne peut constamment être « présent » à « l'esprit ». La masse d'informations qu'il traite, leurs diversités (automatiques comme subjectives), et la complexité de leurs agencements ne peuvent être portées à la conscience sans cesse. De fait, ce qui parfois reste inconscient peut certainement influencer la vie mentale, sans jamais être repéré par la conscience. Le confort de la conscience réside dans le silence de certains éléments de l'inconscient.

Dans des considérations cliniques, il convient donc de souligner que dans un travail d'analyse, ce confort est mis à mal par l'émergence à *la conscience* de certains éléments de ce que l'on *est*. Ce travail contient également un préalable qui relève de la métacognition (comme la « préparation » chez Hadamard pour les idées scientifiques), mais continue ensuite d'opérer inconsciemment, afin que la vie consciente soit tout simplement viable.

Mais qu'en est-il alors de ces productions, issues de la vie mentale et donc aussi de l'inconscient décrit par Freud, dont les ressorts neurologiques sont en partie possiblement observables. Est-il une invention, une croyance, une interprétation inéluctablement soumise à l'erreur ? Ce pose ici, dans des perspectives certainement riches, la question de la *mise en sens* opérée sur le monde par l'être humain. C'est un aspect profondément dialectique car, non seulement neurosciences et psychanalyse semblent partager cette conception, mais aussi parce qu'il ouvre des possibilités de travail, sinon communes, du moins proches.

Cela a été vu, de nombreux neuroscientifiques (surtout L. Naccache) supposent que notre rapport au monde est définitivement inventé et ne comporte que quelques éléments de la réalité. La mesure de cette dimension inventée varie selon les auteurs, mais le constat est que la conservation d'une expérience vécue comporte une large part *d'interprétation*, possiblement éloignée de la réalité. Ce qui fait des êtres humains des fabulateurs insatiables et d'incorrigibles (ou difficilement corrigibles) croyants. Mais il ne saurait en être autrement.

La psychanalyse suppose, elle, qu'une créativité singulière donne naissance à une vérité subjective tout aussi singulière. Cette dernière crée une vérité qui lui est propre, elle n'est pas totalement coupée de la réalité, notamment de la rencontre avec l'autre, même si cela peut parfois être le cas (psychoses, délires etc.). Mais le sujet, pour la psychanalyse, ne disparaît pas d'être ainsi « éloigné » de la réalité. Aussi, elle prend acte de cette vérité *toute* subjective et considère que c'est là, la spécificité du sujet, de la personne, de l'être.

Le fait que l'être humain puisse pourtant partager son invention permet de préciser cette croyance et de la faire se rapprocher de la réalité du monde. C'est précisément ce que vise la science. Cela n'empêche donc pas le sujet de partager, enseigner, communiquer un certain nombre de savoirs et d'opinions. Mais il conserve une vie mentale interne riche et unique.

Il serait possible de s'accommoder de ce point de jonction : les deux approches s'accordent sur l'inéluctable mise en sens par les sujets humains du monde. C'est un fait et chacune entend étudier cette particularité du règne animal. Cela étant, ce constat mène à des considérations qui éloignent, de nouveau, les deux disciplines. En effet, L. Naccache voit en la psychanalyse une méthode pour accueillir et travailler ces inventions subjectives, elle est donc utile au sujet, mais impuissante à dire quoique ce soit de la réalité. La psychanalyse considère, de son côté, que son rôle est d'entendre cette vérité unique, fût-elle coupée de la réalité du monde dont elle n'a cure (du moins en partie). Encore un fois (comme pour l'inconscient freudien qui ne pourrait

avoir de ressorts neurologiques), les deux approches « s'accordent » sur un désaccord conceptuel et clinique.

Pourtant il apparaît possible de faire advenir une conclusion inverse : si tout n'est qu'invention loin de toute réalité, la psychanalyse serait une science de cette invention subjective. Elle est cohérente et légitime, dès lors que l'on admet que c'est là le seul rapport au monde possible pour les êtres humains et qu'il échappe, dans sa structure, à la réalité que la science décrypte. Il faut le prendre en compte en ajoutant que c'est cela qui est important, et non la réalité. Dès lors, la science abandonne tout espoir thérapeutique.

D'une certaine façon, il y a là une entente sur les objectifs de la psychanalyse et les origines de son intervention. Lacan ne disait pas autre chose lorsqu'il supposait que la science avait exclu la vérité du sujet (l'invention, la croyance, le sens) et que la psychanalyse le récupérait. Mais il ne faut pas perdre de vue que la psychanalyse ne propose pour autant pas une nouvelle invention à laquelle le sujet en souffrance va adhérer. Elle propose de laisser le sujet parler pour qu'il puisse trouver sa vérité subjective et saisir la causalité de certains de ses faits et gestes, causalité inaccessible de prime abord, conservée dans l'inconscient, mais active. C'est donc une autre invention dont l'existence était moins supportable au sujet, mais c'est une invention passée, et non créée sur le divan. Dès lors, la psychanalyse n'invente pas avec le patient, elle lui permet de renouer avec ses propres inventions et *d'inventer* à nouveau, non pas une nouvelle interprétation ou une croyance, mais un ensemble de choix davantage « éclairés » par des causalités rendues conscientes.

Se dévoile ici tout la délicatesse de l'étude du *sujet* : là où l'éthique se pose et où neurosciences et psychanalyse trouvent possiblement un point de rencontre. Car la question serait alors de savoir s'il y a un arrêt à cette fabrication de croyance. La psychanalyse semble répondre comme les neurosciences par la négative. Le sujet ne peut s'arrêter de créer du sens.

Sur ce point, il faut préciser que certaines inventions de l'homme accompagnent le sujet dans cette fabrication :

- la science peut venir marquer un arrêt en imposant un savoir qui ne donne pas de nouveau sens, mais qui a l'effet d'une découverte philosophiquement négative : « ce que tu penses ne peut être juste au regard de ce que le monde est réellement ».
- la croyance, dans son acception large (chamanisme, religions, les grands monothéismes, croyances de la psychopathologie de la vie quotidienne), permet d'imposer un sens « pré-inventé » au sujet. Dès lors, elle impose aussi un sens au sujet et met un terme à sa quête singulière.

Pour la psychanalyse, la question reste inconfortable car les psychanalystes se questionnent sur la durée de l'analyse, son but, est-elle finie ou infinie ? La réponse n'est donc pas aisée. L'humilité invite la psychanalyse à voir comme fin d'analyse, le moment où le sujet décide qu'il peut désormais vivre avec ce qui lui reste de symptômes, qu'il ressent un mieux-être etc. Cliniquement c'est donc une réponse : il n'y a peut-être pas de fin, mais l'arrêt marque une fin en soi qui se limite au choix du patient et parfois, l'amélioration de ce pour quoi il est venu consulter. C'est donc une posture éthique qui accueille la singularité de la subjectivité.

Néanmoins, et c'est peut-être là le point de jonction ténu que la mise en sens inéluctable du monde par le sujet rend dialectique, la science comme la psychanalyse peuvent s'entendre également sur le « silence de la structure », autrement dit ce *moment* où l'interprétation laisse la place à la créativité subjective, où la mécanique cérébrale et mentale ouvre une entaille créant

ainsi l'indétermination du sujet, une imprédictibilité, voire le moment où le symptôme devient sinthome.

Il ne peut, bien entendu, être ici donné de réponses définitives. Néanmoins, concernant la recherche, il convient de reconnaître qu'il y a là quelques perspectives prometteuses. L'inéluctable besoin de mettre du sens relève autant du fonctionnement neuronal que mental. Si l'on prend au sérieux ce constat, la psychanalyse a déjà trouvé sa place dans le paysage de la santé comme de la recherche : ne s'intéresser qu'à ces sens générés par le sujet. La science peut aussi se reposer sur ce même constat : elle étudie la réalité et non l'intuition qu'en ont les hommes. Mais les deux ne sont alors pas incompatibles.

Il semble, au contraire, qu'un tel « découpage » close l'échange : les découvertes récentes en neurosciences, les propositions de la psychanalyse, et la dialectique possible entre ces divers savoirs permettent quelques nuances, somme toute, importantes. Il semble possible que la psychanalyse de par ce qu'elle déduit et théorise de sa pratique auprès des patients, puisse apporter sa pierre à l'édifice pour comprendre et trouver quelques fondamentaux du fonctionnement de la vie mentale et de son *contenu* chez l'humain. D'autre part, les efforts des neurosciences pour intégrer pragmatiquement les effets de la subjectivité et de cette fabrication de sens à leur corpus théorique, valent d'être pris en compte. La difficulté réside de nouveau dans la différence qui existe entre le contenu de cette vie mentale et son fonctionnement dans la réalité cérébrale. Cet ensemble, auquel le travail qui précède tente de participer humblement, semble pouvoir apporter des connaissances nouvelles sur cette construction spécifique du rapport au monde, ses conséquences (notamment en termes de « santé mentale »), ses effets sur la vie mentale du sujet et sur la structure cérébrale et neuronale. Ainsi, la formidable fabrique de sens, que chaque sujet génère grâce à son cerveau comme sa subjectivité, mérite certainement toute l'attention de ces deux approches, au-delà de leur positionnement *logique* ou posture actuelle.

Ce qu'il est donc possible de proposer relève d'un présupposé : la vie mentale interne intègre, par les entrées sensorielles, une représentation du monde. Cette dernière est encodée dans les réseaux neuronaux déjà constitués, parfois de façon incongrue, dans l'inconscient. Ces représentations touchent aussi bien les perceptions simples (couleurs, formes, sons...), que celles relevant du lien social, du langage, de l'image de soi, du vécu. Mais elles acquièrent possiblement une dimension subjective. Ces dernières peuvent être soumises à l'analyse consciente et ainsi s'ajuster par rapport à la réalité. Là où l'inconscient manifeste de nouveau sa présence, c'est lorsque l'ajustement ne permet pas ce rapprochement avec la réalité que la conscience côtoie, lorsque le sens posé par la vie mentale interne reste *éloigné* de la réalité. Ainsi, qu'il y ait un écart entre la réalité et la vie mentale consciente est une possibilité encore à l'étude. Cela donne les FICs, les représentations mentales, les sens posés sur le monde. Mais parfois la conscience, ayant pourtant pu s'accommoder de la réalité, ne parvient pas à le faire avec ce qui émerge de la vie mentale interne, c'est là que se trouve l'inconscient. Ces fabrications subjectives sont conservées intactes dans l'inconscient et sont certes éloignées de la réalité, mais elles agissent pourtant sur le sujet et *par* le sujet. Elles portent l'influence de l'inconscient. Elles sont effectivement une vérité subjective, mais elles sont aussi une réalité du fonctionnement mental et peut-être cérébral. A ce titre, elles peuvent être étudiées selon plusieurs modalités dont la psychanalyse et les neurosciences sont des ambassadrices.

Enfin, une dernière perspective, complexe, peu malléable, fuyante mais pourtant infiniment prometteuse peut être soulignée : celle qui mène à la subjectivité. Maintes fois citée, cette dernière semble émerger de toute part, déborder de la science qui la loge uniquement dans la conscience, mais aussi de la psychanalyse qui a pris le parti de s'attacher à celle que l'inconscient renferme. Il s'agit ici de l'aborder dans ce qu'elle ouvre autour de la clinique.

Ainsi, aussi bien pour l'inhibition, la résistance, l'interprétation (mise en sens) ou l'accès à la conscience, cette dimension spécifique mène inévitablement au « choix » de l'information qui traverse le plafond de verre de la conscience : qu'est ce qui génère l'émergence d'une pensée ou d'un acte ? Qu'est-ce qui oriente cette émergence ? Qu'est-ce qui fait qu'elle aboutit ? La question de la cause est ici posée. En termes classiques, il est possible de répondre que, pour les psychanalystes, c'est l'inconscient décrit par Freud ; pour certains neuroscientifiques, c'est le fonctionnement cérébral. Il faut rappeler ici que malgré ces différences, dans certaines théories générales du cerveau, cette question du choix prend *possiblement* sa source dans l'inconscient. Le choix, le libre arbitre, malgré la présence massive de la subjectivité dans la conscience, pourrait trouver sa source dans des mécanismes inconscients. Ainsi, de nouveau, il semble que la subjectivité non consciente puisse peu à peu se lire dans les découvertes scientifiques : ce qui semble être l'apogée de la subjectivité consciente, c'est-à-dire le choix réfléchi et volontaire, pourrait n'être qu'une impression trouvant ses prémices dans l'inconscient. Dès lors, il est possible de rattacher cela au travail qui précède, et constater que dans ce trajet vers la sensation d'avoir accompli un choix conscient, il peut certainement s'y greffer un ensemble d'éléments non conscients et inéluctablement subjectifs.

La physique, par le biais du temps et du principe de causalité, indique un certain *mode opératoire* de cette causalité du choix. A ce titre, la subjectivité redeviendrait une formidable remise en cause d'un déterminisme ancré dans les lois fondamentales de la physique, de la chimie ou de la biologie. Mais cela a été dit, même la science emprunte parfois ce chemin de l'indétermination due à la subjectivité. Ainsi, la multiplicité des chemins possibles pour effectuer un choix, prendre une décision paraît aller dans le sens d'une singularité de chaque être humain, et semble échapper à une entreprise *entièrement* soumise à l'objectivation. De plus, s'ajoute ici la dimension inconsciente qui est tout autant insaisissable que le sujet qu'elle véhicule. Par *sujet*, il faut cependant y entendre ici le sujet de la conscience, cher aux neurosciences, mais aussi, de fait, celui de l'inconscient, cher à la psychanalyse. En effet, les éléments, évoqués depuis le début de ce travail, semblent pouvoir *supporter* cet ensemble complexe qu'est la subjectivité humaine.

Concernant l'aspect clinique de ces hypothèses, il est possible de partir d'un constat simple : d'un même cerveau, d'une même vie mentale, peuvent émerger des modifications de ce sujet au cours d'une vie. Que le sujet de l'inconscient soit *plastique*, un travail d'analyse le prouve, même si cela prend beaucoup de temps et demande un travail sur les résistances qui empêchent le sujet de changer. Mais une lésion, si elle ne fait pas disparaître intégralement la conscience et le sujet de l'inconscient, peut modifier durablement ce que le sujet, y compris *de l'inconscient*, était. Dans le cas du Capgras où le sujet devient un amant plutôt que le mari, « coureur » plutôt que fidèle, qu'est devenu le sujet de l'inconscient qui était pourtant présent *avant* la lésion ? La lésion révèle-t-elle un fantasme ? La désinhibition que provoque la lésion fait-elle simplement apparaître ce que le sujet de l'inconscient essayait de faire émerger par des manifestations *de* l'inconscient ? Ou est-ce un effet du cerveau ?

Ces questions pragmatiques permettent de prolonger ce qui a déjà été dit à propos de la subjectivité avant cette partie conclusive. Il apparaît donc que la recherche clinique et neurologique apporte des questions qui peuvent être riches, si elles sont posées dialectiquement par les deux approches. Si ces dernières, à propos du Capgras, sont une simple proposition, il convient de repérer que lorsque sont en jeu des phénomènes liés à la subjectivité dans les problématiques dites « mentales », ces interrogations gagnent à être posées de façon dialectique.

Il ne s'agit pas forcément de travailler sans cesse de façon plurielle mais de conserver cette possibilité. Les positions autour de la prise en charge de l'autisme¹ conduisent d'ailleurs vers cette tendance. Il semble donc que la recherche fondamentale puisse trouver, dans la prise en charge des patients, une nouvelle mise en tension dialectique dont l'aboutissement est, aussi bien pour la psychanalyse que les neurosciences, la compréhension de la construction, du fonctionnement et des manifestations de la subjectivité.

Succiepere e...

Quelques domaines restent encore en suspens. Concernant la théorie psychanalytique, tout un ensemble d'éléments n'a pas été ici pris en compte : inscription des traumatismes de l'enfance comme déterminismes à l'inconscient freudien, la sexualité infantile, les fantasmes, la jouissance et bien d'autres encore. Cela étant, ce travail était clairement positionné autour des concepts d'inconscient, de conscience et de sujet. Ces développements théoriques psychanalytiques mériteraient certainement, maintenant, d'être à leur tour développés et mis en tension. Cela étant, concernant la sexualité de l'être humain par exemple, hormis J.-D. Vincent qui propose un travail très approfondi sur les aspects neurologiques de cette dimension fondamentale, les recherches actuelles en neurosciences sont rares. De plus, le vaste champ de l'inconscient devait être circonscrit aux aspects ici étudiés. Cela relève d'un choix et au regard de l'étendu des problématiques qui entourent l'inconscient, cela s'avérerait nécessaire. Il n'est cependant pas possible d'ignorer ces dimensions. De même, il conviendrait maintenant d'approfondir, plus en avant, les positions autour du sujet dit « divisé » qui, s'il n'a pas été nommé ainsi, semble transparaître dans le travail qui précède. Il serait possible également de s'intéresser aux mathèmes de Lacan tels que les tableaux de la sexuation. Ces remarques illustrent d'ailleurs comment ce travail se situe dans une perspective de propositions préalables autour d'une dialectique et non comme un aboutissement définitif et clos.

Concernant cette *proposition préalable* de la démarche ici entreprise, il convient de se souvenir de certains résultats neuroscientifiques : « Pour mieux voir, enlevez vos écouteurs ». Il ne s'agit en fait pas de *vue*, mais d'attention. En enlevant un distracteur (la musique dans les oreilles), le sujet concentre son attention sur ce qu'il lit. Il n'y a pas de liens au niveau perceptif, mais bien au niveau cérébral. La conscience traite une seule et unique information, et elle la traite d'autant mieux que les autres sens ne sont pas sollicités.

Cet effet cérébral rappelle la position prise dans ce travail : pour pouvoir « écouter » les neurosciences, il fallait pouvoir se défaire suffisamment des connaissances acquises à propos de la psychanalyse, afin d'apporter une attention pragmatique à cette branche moderne de la science. Ce n'est *qu'après*, une fois repérés les domaines actuels de la recherche fondamentale

¹ MALEVAL J.-C., *Ecoutez les artistes*, lacanquotidien.fr.

en neurosciences, qu'a pu s'ouvrir une mise en tension sur les phénomènes étudiés aussi par l'approche psychanalytique. L'éloignement conceptuel initial est tel que l'on ne pouvait décemment espérer un travail de recherche qui conjoiindrait *spontanément* les deux approches. Il était donc important de repérer dans l'étude approfondie des découvertes en psychologie cognitive et expérimentale d'une part, et dans la littérature et l'expérience clinique d'autre part, quels sont les phénomènes fondamentaux sur lesquels repose l'inconscient et, en l'occurrence, chacun des inconscients.

Dans ce travail de psychopathologie, l'objectif n'était pas celui des sciences dures : poser une hypothèse et la vérifier par l'expérimentation. Il n'était donc pas question de vouloir démontrer qu'il pouvait y avoir de l'inconscient freudien dans la cognition. C'est cependant l'étude pragmatique de la cognition, en lien avec l'approche psychanalytique et sa conception de l'inconscient, qui a permis de faire émerger ce qui semble être une dialectique. Entamer ainsi ce travail de recherche a certainement permis de se laisser enseigner par les conceptions pointues et précises de chacune de ces approches. Cela a également offert la possibilité de regarder aux plus près des découvertes de part et d'autre, et tenter de se maintenir en équilibre sur ce qui est parfois un fil de rasoir.

Rétrospectivement, il devient cependant possible de prendre prudemment position : les neurosciences, sans vouloir l'intégrer à leur approche, entament inexorablement, et certainement « involontairement », un trajet vers l'inconscient freudien. Elles ne le font pas uniquement par le biais de l'inconscient cognitif. Elles ne le font pas non plus par le truchement de la conscience qui serait ce que Freud a, pour certain, réellement découverts. Elles découvrent l'inconscient décrit par Freud dans chacune des expériences qu'elles font. De fait, cette subjectivité non consciente apparaît subtilement dans chacune des grandes théories qu'elles essayent d'établir.

L'inconscient comme « savoir ignoré sur soi » (et notamment celui décrit par Freud), s'imisce dans de nombreux domaines de la vie mentale. Les neurosciences en repèrent des bribes, des indices à chaque découverte. Que cet inconscient ne soit donc pas repérable dans son intégralité, la psychanalyse le propose. Que ce dernier n'émerge que du langage est une position plus risquée, voire relative au sens « einsteinien » du terme : cela dépend d'où on l'écoute. Dans les deux cas, il semble qu'entre l'inconscient cognitif et le mystérieux travail d'incubation, lui aussi inconscient, les neurosciences se trouvent face à un paradoxe, paradoxe dont la psychanalyse peut accompagner la résolution par la formulation de *l'inconscient freudien*, son sujet (ou une subjectivité inconsciente) et quelques nuances quant aux positions théoriques prises parfois.

Cela mène aux réflexions énoncées sur la *posture*. Il ne s'agit pas de les reprendre mais d'en repérer logiquement les limites. Pour les neurosciences, la posture est clairement posée par le processus scientifique : c'est l'expérience qui valide un savoir, mais les progrès faits par cette même science peuvent, à leur tour et par l'expérience toujours, remettre en question des savoirs pourtant établis. C'est le processus même de la science moderne. Cela induit inévitablement une méfiance vis-à-vis de la psychanalyse. Cela étant, il apparaît que c'est ce même processus qui amène certains démentis à cet objectif affiché de « tout savoir » et qui remettent donc en question cette posture cartésienne. C'est alors en ce lieu que se définit la limite de cette posture, et que la psychanalyse peut devenir l'interlocutrice des neurosciences, notamment sur la question de l'inconscient et de la subjectivité.

Concernant la posture de la psychanalyse, la diversité des approches, des positionnements et des « écoles » ne rend pas la lecture aussi concrète. Quelques limites peuvent cependant être soulignées. S'il est vrai que le lien avec l'inconscient cognitif n'est pas un support suffisant, l'inconscient freudien n'échappe, semble-t-il, pas à toute tentative de parler de lui en termes scientifiques. Cette possibilité ne doit pas être ignorée ; d'autant moins sous le prétexte insuffisant d'une posture qui poserait comme axiome l'impossibilité structurale d'appréhender cet inconscient par d'autres moyens que ceux de la psychanalyse.

Si l'inconscient n'existe que dans le champ de la psychanalyse, c'est qu'il ne risque d'être qu'un effet de discours. Cela est d'ailleurs une position défendable au regard des théorisations proposées par la psychanalyse à propos de l'inconscient. Pourtant, cela entraîne inévitablement vers un glissement qui pose une limite à l'inconscient : s'il n'est qu'un effet de langage, tout devient possiblement interprétable selon celui qui écoute. Cela pose des difficultés éthiques largement reprises par les médias, notamment lors de la mise en place de l'amendement Accoyer. Mais c'est là une caricature de ce qu'est la psychanalyse actuelle.

La psychanalyse entend remettre sans cesse au travail sa théorie. Aussi, peut-elle admettre de telles possibilités. Mais ces excès de discours ont tout de même des effets. Considérer ainsi l'inconscient engendre, en effet, un discours qui se manifeste parfois au cœur de la psychanalyse et qui s'avère être paradoxal : il faudrait « croire » en l'inconscient. Plus subtilement, il faut « en faire l'hypothèse ». Se retrouve ici le débat épistémologique sur l'objectivité de la psychanalyse : comment démontrer une hypothèse sur la base d'outils considérés comme insuffisants par la science ? Faut-il d'autres outils ? Ceux de la psychanalyse sont-ils suffisants ? Sont-ils quantifiables ? Que gagne-t-on à les quantifier ? Ne serait-ce pas faire la part belle à l'unique approche cartésienne ? Etc.

Mais inversement, ce glissement vers de telles considérations quant à l'inconscient est certainement préjudiciable à la psychanalyse : puisqu'il n'apparaît que dans le champ de la psychanalyse, puisque seuls les psychanalystes savent l'entendre, l'inconscient serait un objet connu d'eux seuls. Devient-il alors le support d'une croyance ? Serait-il lui-même une croyance ? C'est *in fine* la proposition de L. Naccache avec toute l'importance qu'il accorde à la croyance : l'inconscient freudien, et donc ce sur quoi travaille les psychanalystes, n'a absolument rien de scientifique, il est le fruit d'une invention et le travail analytique est un échange entre deux sujets sur leurs inventions. Mais puisque le cerveau est un créateur d'inventions, il faut, en effet, une pratique qui s'occupe de ces inventions.

Or, malgré cette position originale et les précautions prises par Freud et Lacan pour ne pas voir tomber la psychanalyse dans une dérive groupale et ésotérique, la psychanalyse est souvent fustigée par des détracteurs féroces qui pointent ces différents aspects comme des failles.

Ce qu'une dialectique et surtout les outils laissés par Freud et Lacan permettent, c'est la possibilité de soutenir différemment l'inconscient porteur d'une subjectivité, autrement que sur la base d'une impossibilité pour la science d'en cerner le fonctionnement. Inversement, ce que les découvertes expérimentales rendent possible, c'est l'étude de la subjectivité y compris inconscientes, à la condition de ne pas rester uniquement figé sur les variables laborantines. Le sérieux du fondateur de la psychanalyse comme de certains de ses successeurs a permis à la psychanalyse de rester actuelle, mais pour se faire, il est désormais possible, semble-t-il, comme le firent Freud et Lacan, de s'appuyer aussi sur les avancées de la recherche, et notamment celles des sciences modernes fussent-elles « du vivant », « humaines », ou « dures ».

Concernant les considérations *cliniques* maintenant, il ne faut pas perdre de vue que la psychanalyse, si elle est une construction théorique de la subjectivité, est aussi une pratique thérapeutique. Les neurosciences sont une science du cerveau. Les applications médicales sont remarquables, mais elles n'engendrent pas pleinement une thérapeutique aussi aboutie que la psychanalyse. L'intérêt de la dialectique résidait donc dans la recherche d'axiomes communs – s'ils existaient, de comprendre la complexité d'un phénomène dont l'existence dépasse les constructions théoriques et de tendre vers une connaissance approfondie et plurielle pouvant enrichir, ne serait-ce que dans le questionnement, la prise en charge des patients.

Ce travail illustre ce que partagent possiblement les neurosciences et la psychanalyse, et comment une dialectique peut préciser les conceptions cliniques respectives, aussi bien du fonctionnement neuronal que de la construction subjective. Il est possible de s'interroger alors sur l'intérêt, pour l'une et l'autre de ces approches, de pouvoir étendre son champ de recherche, afin de mieux saisir ce qu'elle étudie précisément dans la *recherche fondamentale* comme la clinique. Ce dernier aspect ne manque pas d'importance. Ce que G. Trobas nomme le « Graal » des psychanalystes¹, à savoir l'articulation entre théorie et clinique, trouve ici un ressort inattendu : la science apporte des connaissances sur le fonctionnement neuronal, mais aussi sur certains phénomènes sur lesquels la pratique et l'approche psychanalytique de l'inconscient reposent. A l'opposé, la psychanalyse propose des réponses aux impasses de la recherche scientifique. L'enrichissement des savoirs concernant l'inconscient devient alors une source considérable de questionnement théorique, de renouvellement conceptuel et de précision du travail clinique. S'ouvre alors le débat technique, méthodologique et éthique, loin de l'hégémonie d'une approche sur des problématiques cliniques spécifiques et loin de prises en charge uniques, souveraines et monolithiques.

A la suite de ces constats sur la pratique effective auprès des patients, il est possible de faire un bref détour par *l'enseignement* de ces savoirs. Il convient de suivre ici un physicien qui, sur la question du temps notamment, regrette la difficulté pour les philosophes d'accéder aux connaissances de la physique. En effet, E. Klein constate qu'au regard de la complexité des avancées en physique quantique et relativiste, les réflexions menées sur la notion de temps ne trouvent plus d'écho auprès des philosophes actuels, immobilisés par le manque de connaissances empiriques. Inversement, les physiciens ne possédant pas la gymnastique intellectuelle du philosophe, n'alimentent pas de réflexions plus globales et moins techniques sur l'enrichissement de cette notion. De son côté, C. Villani regrette la fuite des étudiants vers d'autres filières que les sciences², surtout concernant les sciences dites dures. E. Klein fait le même constat. De son côté, la psychanalyse est mise à mal aussi bien dans les institutions que dans les lieux où elle s'enseigne. Cet état de fait induit un paysage qui n'est parfois plus attractif. Ce glissement s'opère et s'observe en de nombreux domaines, et un domaine aussi sensible que celui de la santé n'est pas épargné.

A cela semblent s'ajouter des problématiques que ces champs rencontrent inévitablement. Ces *politiques*, comme celles de santé du reste, ne s'accordent pas toujours avec une démarche de la recherche et en sont parfois passablement éloignées. Ne serait-ce que dans des considérations budgétaires, ces dernières années (et quelques faits divers) ont témoigné de la difficulté, pour

¹ TROBAS G., *L'enfant symptôme du couple parental*, Paris, Cours du Collège Freudien, 2009.

² VILLANI C., *La meilleure et la pire des erreurs de Poincaré*, Espace des Sciences de Rennes, 2012.

les chercheurs, d'*avoir les moyens* de leurs ambitions. Les intérêts ne sont alors plus uniquement ceux de la découverte.

Aussi, la rencontre entre neurosciences et psychanalyse semble pouvoir se faire dans ces lieux, mais les dissensions historiques, et certains aspects qui relèvent de problématiques très éloignées de la recherche, prennent possiblement le dessus au détriment d'une rencontre certes partisane, mais restant dialectique. Les écarts qui se créent entre les disciplines sont aujourd'hui marqués et repérables. Les définitions initialement présentées dans ce travail autour de l'inconscient en sont un témoignage parmi d'autres. Pour autant, aussi bien au niveau clinique, que théorique, qu'éthique, cet éloignement mérite que l'on s'y arrête. Cela est d'autant plus nécessaire que cet éloignement semble apparaître dans les champs de la recherche et de l'enseignement, lieux idéalement conçus pour questionner ces distances entre certaines disciplines et non les entretenir *de facto*.

Ce climat exacerbe les oppositions et peut induire des éloignements qui méritent pourtant que l'on prête attention à leurs *causes*. A l'heure où le nombre d'années de formation pour les psychologues est questionné, la richesse des découvertes faites de part et d'autre, les possibilités de recherches qu'elles ouvrent et les perspectives cliniques qu'elles supposent, sont autant de richesses qui alimentent la réflexion, éloignées des problématiques uniquement budgétaires qu'elles n'ignorent pourtant pas. Ce dynamisme réciproque et contemporain entre les deux approches peut certainement apporter certains *profits*, mais pas nécessairement financiers.

A ce titre, et pour relier ce propos à celui qui supporte l'ensemble de ce travail, il faut souligner que S. Dehaene rappelle, qu'initialement, le mot *Con-science* signifie « rassemblement de savoir »¹. Aussi, peut-on espérer une prise « de conscience » dans certains de ces lieux de la recherche, lieux où les objets d'études (dont l'inconscient) offrent une formidable dynamique. Il ne s'agit pas de perdre les spécificités des enseignements respectifs, mais bien d'espérer les enrichir, y compris dans ce qui les oppose ; et ce, en vue, non pas d'entretenir les oppositions, mais bien de saisir là où la recherche mérite une attention particulière.

Ainsi, pour en revenir à l'inconscient, ce dernier semble poser quelques questions aux approches ici convoquées : les nouveaux paradigmes de l'inconscient peuvent-ils être *aussi* neuroscientifiques ? Voire : après la médecine, la biologie, la philosophie, la linguistique et la topologie, les nouveaux paradigmes de la psychanalyse peuvent-ils être neuroscientifiques ? Mais inversement, les découvertes récentes n'entraînent-elles pas la science vers les conclusions que la psychanalyse, par d'autres chemins, pose également ?

Aussi lorsque certains évoquent l'(in)actualité de l'inconscient, c'est une position qui ne peut être ici pleinement défendue. De même, certains parlent d'un « nouvel inconscient », là où il semblerait davantage possible de parler de nouvelles lectures possibles de l'inconscient. Ainsi, c'est l'inconscient dans son ensemble qu'il faut envisager comme *renouvelable* ; car ces lectures, même éloignées, peuvent visiblement se rencontrer en toute logique et objectivité, sur certains aspects et ce, tout en maintenant la spécificité de chacune des approches.

Ces considérations contextuelles, posturales, cliniques ou générales mènent à des interrogations d'ordre épistémologique ainsi qu'aux liens entre psychanalyse et science. La proposition de Lacan conserve ici toute son importance : la psychanalyse ne pouvait apparaître qu'à la condition d'une science cartésienne. Elle récupère ce que la science a décidé de mettre de côté : le sujet qui parle. Mais de façon plus concrète maintenant, Freud comme Lacan, bien que

¹ DEHAENE S., *Le Code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 97.

prudents vis-à-vis d'elle, se sont toujours intéressés aux évolutions de la science et à ses découvertes fondamentales. Fidèle à leur démarche, la psychanalyse actuelle ne peut ignorer les avancées de la science. D'autant qu'au temps de Freud et Lacan, les avancées, que connaissent aujourd'hui les neurosciences, n'étaient pas aussi convaincantes et proches des domaines de recherches et d'intervention de la psychanalyse. Ainsi, bien que souvent considérée comme acéphale par les psychanalystes, la science n'en reste pas moins une source de découvertes et un lieu de réflexion dont les hypothèses gagnent à être débattues.

Après ce travail de mise en tension, il est possible de prolonger la réflexion à ce propos : en termes psychanalytiques, la psychanalyse pourrait même être envisagée comme *l'équivoque signifiante* de la science puisqu'elle dit ce que la science ne peut s'avouer. Car ce sujet de l'inconscient, ce « sujet qui parle », est possiblement en de nombreux endroits, il se manifeste notamment par le langage et ce dernier est une affaire complexe impliquant toute une masse de processus cognitifs qui ne peuvent être négligés. Le sujet de l'inconscient peut entrer en résonance avec d'autres aspects du sujet de la connaissance, et ce n'est qu'une fois « augmentée », amplifiée que la voix de ce sujet de l'inconscient peut se faire entendre. Mais cela, la science ne peut le formuler ainsi. Aussi, semble-t-il prolifique de considérer que la science ne dit pas *n'importe quoi* de la subjectivité, et que la psychanalyse ne dit pas tout, non plus, de cette subjectivité non consciente.

Il semble, en effet, que l'inconscient, comme phénomène, gagne à être questionné par ces différentes approches (et possiblement d'autres, bien qu'à ce jour, neurosciences et psychanalyse apparaissent être les plus précises). Ainsi, la recherche fondamentale permet, sans les nier ni les ignorer, de contourner les débats parfois rendus stériles par l'animosité qui les parcourt. Le consensus n'apparaît, à la suite de ce travail, pas non plus comme la solution idéale, surtout s'il se fait au prix de la disparition des aspérités de chaque approche et de leur pertinence. Sans être non plus la solution idéale, le questionnement réciproque des connaissances actuelles dans une visée didactique, empirique mais aussi clinique permet quelques réponses à des impasses respectives, ou tout du moins, il permet la rencontre.

L'occasion est ici donnée de répéter que les limites de l'inconscient décrit par Freud ne sont pas forcément au niveau de la neuro-anatomie, mais peut-être au niveau des discours. Au contraire, des indices de sa présence, y compris au sein des neurosciences commencent à être repérables. Encore faut-il pouvoir échanger avec les chercheurs en neurosciences pour soumettre l'hypothèse. Car au final, la science s'attèle, curieusement et peut-être sans le vouloir ou le *voir*, à découvrir la subjectivité comme l'entend la psychanalyse. Il serait alors dommageable que l'avant-garde de la psychanalyse en devienne une garde rapprochée, protégeant jalousement un concept et éloignant de fait, les possibilités d'échanges. L'inconscient vaut, semble-t-il certainement, de n'être pas l'apanage des neurosciences ni de la psychanalyse.

A ce titre, il apparaît maintenant opportun de reprendre, avec R. Gori, les quelques mots de Camus : « Camus refusait le nihilisme autant que le "réalisme politique", nous mettant en garde contre ce "siècle de la peur", là où règne la terreur, dont le terrorisme est le symptôme : "Nous étouffons parmi les gens qui croient avoir absolument raison, que ce soit dans leurs machines

ou dans leurs idées. Et pour tous ceux qui ne peuvent vivre que dans le dialogue et dans l'amitié des hommes, ce silence est la fin du monde" »¹.

Ces citations résument le positionnement espéré pour ce travail : cette recherche entendait participer à quelques dynamiques actuelles et qui ne sont pas sans lien avec la *ψυχή*, qu'il faut entendre ici comme un « souffle ». Il s'agissait donc de suivre une certaine conception de la recherche et du possible dynamisme qui l'habite. Dans cette dernière, une attention particulière a été portée à la *beauté* des théories. En l'occurrence, il apparaît que les deux approches ici convoquées, n'en sont pas dénuées et que leur architecture vaut bien l'esthétique et l'ingéniosité du Dôme de Florence.

Mais la mise en tension dialectique entre neurosciences, cette *science* du cerveau, et la psychanalyse, cet *art* délicat de la subjectivité, nous permet désormais de prolonger ces dernières remarques et de rejoindre Freud qui, dans le cas Dora, cite Goethe pour rappeler que « l'art et la science ne suffisent pas : l'œuvre réclame de la patience »².

Cette proposition ramène l'éthique au cœur de la problématique : malgré des constantes fondamentales qui sont des éléments inamovibles, la vérité est passagère en science : elle rebondit, elle se modifie, se raffine. En psychanalyse, elle l'est tout autant puisqu'elle est *embarquée* à bord d'un sujet, lui-même changeant et non déterminé. La vérité ne « suffit » donc ni à l'art, ni à la science. En revanche, la patience montre effectivement, notamment au travers des définitions de chaque concept convoqué dans cette recherche, que les connaissances sont certainement appelées à évoluer, être modifiées et certainement enrichies.

A ce jour, la théorie freudienne, avec l'apport de Lacan, est l'une des approches les plus abouties concernant la connaissance de la subjectivité, de la vie mentale et de ses singularités. Les neurosciences le sont certainement tout autant concernant le fonctionnement cérébral et ses rapports avec cette même vie mentale dans ses dimensions universelles, voire maintenant subjectives. Néanmoins, qu'une théorie soit la plus aboutie d'une époque ou la plus objective, n'en fait pas une théorie complète et définitive, ou simplement satisfaisante. La croyance en une « fin des savoirs » est un *risque* que la physique a pris, et qui a ouvert à l'une des plus formidables révolutions scientifiques. En effet, l'énigme du rayonnement des corps noirs était au début du XX^{ème} siècle, un dernier « point de détail » qui, une fois résolu, mettrait un point final à la recherche en physique. Leur étude a entraîné, contre toute attente et loin de voir advenir une clôture des savoirs, la naissance de la physique quantique et toutes les merveilleuses découvertes qui en découlent encore aujourd'hui. Ainsi, la recherche est passée ici d'une clôture discursive à l'ouverture concrète de perspectives nouvelles.

Cette anecdote renvoie à ce que neurosciences et psychanalyse semblent traverser actuellement : elles apportent respectivement des nouveautés, des éléments de compréhension, des théories générales, des « points » à interroger, reprendre, développer. Or, et c'est là l'aspect ténu qu'il s'agit de saisir : elles s'interrogent mutuellement, sur la base des recherches qui leurs sont propres, *au-delà* des discours qui les parcourent. L'éloignement conceptuel, épistémologique et parfois éthique entre les deux approches est une contrainte, mais il est aussi

¹ CAMUS A., *Editorial*, Combat, 19 novembre 1946 in GORI R., *Camus revient ! La tragédie d'un monde*, L'Humanité, 06 mai 2016.

²GOETHE, *Faust*, « I Hexenküche », La Cuisine de la sorcière.

une perspective ouverte sur une remise en question, certainement prolifique, de plusieurs notions respectives, mais aussi définitivement communes.

L'histoire de ces deux grands domaines, que sont les neurosciences et la psychanalyse, souligne le risque d'espérer établir, comme crut le faire la physique classique à propos des lois de la Nature, une théorie définitive et close sur la vie mentale des sujets.

La dialectique, ici articulée, tentait précisément d'éviter cet écueil en proposant d'*entreprendre* et, à défaut de *finir*, de chercher.

Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE

- ABBONDANZA, S. (2015, Mai/Juillet). Linguistique cognitive, quand le langage structure la pensée. *Les Dossiers de Sciences & Univers*(2), pp. 16-25.
- ABELHAUSER, A. (2010). Exorde. *Cliniques Méditerranéennes*, 1(8), 5-10.
- ABELHAUSER, A. (2010). L'imposture, partenaire-symptôme de la science. *Cliniques méditerranéennes*, 81(1), 125-133.
- ALCOULOUMBRE, C. (1998-1999). *Nombre et père*. Séminaire. Récupéré sur <http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psycha>
- AMALRIC, M. (2016, 06). Une pensée abstraite peut exister indépendamment du langage. *La Recherche*, p. 31.
- AMY, G., & PIOLAT, M. (2005). *Introduction biologique à la psychologie*. Bréal.
- ANSERMET, F. (2016, 04 26). Réflexions autour des nouveaux modes de procréations : l'énigme du désir d'enfant. (R. FRYDMAN, Intervieweur)
- ANSERMET, F. (2004). Neurosciences et Psychanalyse. *Conférence Grand Public*. Le pont Freudien. Récupéré sur <http://pontfreudien.org/content/fran%C3%A7ois-ansermet-neurosciences-et-psychanalyse>
- ANSERMET, F. (2012). *Clinique de l'origine*. Nantes: Editions Cécile Defaut Coll. "Psyché".
- ANSERMET, F. (2014). La plasticité neuronale. Récupéré sur yakapa.be
- ANSERMET, F., & GIACOBINO, A. (2012). *Autisme à chacun son génome*. Paris: Navarin "Le Champ Freudien".
- ANSERMET, F., & MAGISTRETI, P. (2004). *A chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*. Paris: Odile Jacob.
- ANSERMET, F., & MAGISTRETI, P. (2006, Mai). L'inconscient au crible des neurosciences. *La Recherche*(397), p. 36.
- ANSERMET, F., & MAGISTRETI, P. (2008). Neurosciences et psychanalyse, L'émergence de la singularité. Paris: Collège de France.
- ANSERMET, F., & MAGISTRETI, P. (2010). *Les énigmes du plaisir*. Paris: Odile Jacob.
- ARAUJO-ATTALI, L. (2014). Les découvertes tardives de grossesse. L'apport de la psychanalyse : mise en oeuvre de trois mécanismes de défense. *Recherches en psychanalyse*, 18(2), 133-141.
- ARC, S. (2014, 03 12). Aux sources de la conscience. (CNRS, Éd.) *CNRS Le Journal*. Récupéré sur <https://lejournal.cnrs.fr>
- ARRIGHI, T. (2015, Mai/Juillet). L'homme, un mammifère fait pour parler? *Les Dossiers de Sciences & Univers*(2), pp. 7-15.
- ASSOUN, P.-L. (2009). L'imagerie médicale à l'épreuve de la psychanalyse. Le fantasme iconographique. *Recherches en psychanalyse*, 2.
- AUFFRAY, J.-P. (1998). *L'espace-temps*. Paris: Flammarion "Dominos".

- AZOUVI, P. (2015, Mai). Un traumatisme crânien peut-il changer un homme? *Sciences Psy*(3), pp. 58-63.
- BAILLARGEON, R. (1999, Février). La physique démarre au berceau. *Les Dossiers de la Recherche L'intelligence. Comment notre cerveau développe ses étonnantes capacités*, pp. 34-39.
- BAILLY, A. (s.d.). *Abrégé du dictionnaire GREC FRANCAIS*. Paris: Hachette.
- BAILLY, J.-P., JACQUARD, A., MEDA, D., & VIARD Jean. (2003). *Repenser les temps*. Rennes: L'Aube.
- BAKER, J. (2007). *Les lois essentielles de la physique*. Paris : Libro "Memo".
- BECHARA, A., TRANEL, D., DAMASIO, H., ADOLPHS, R., ROCKLAND, C., & DAMASIO, A. (1995). Double dissociation of conditioning and declarative knowledge relative to the amygdala and hippocampus in humans. *Science*, 269, 1115-1118.
- BEKINSTEIN, T., DEHAENE, S., ROHAUT, B., TADEL, F., COHEN, L., & NACCACHE, L. (2009). Neural signature of conscious processing of auditory regularities. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the U.S.A.*, 106, 1672-1677.
- BENCHENANE, K. (2016, Juin). La fabrique des souvenirs. *Le Recherche*(512), pp. 38-42.
- BERNA, F. (2015). Les modèles cognitifs du délire. *Croire, Adhérer, Délirer*. Belfort: Journée de la Société de Psychiatrie de l'Est et de la Société Collégiale de Psychiatrie de Franche-Comté.
- BERNA, F., POTHEEGADOO, J., & DANION, J.-M. (2014). Les relations entre mémoire autobiographique et self dans la schizophrénie : l'hypothèse d'une dysconnexion. *Revue de neuropsychologie*, 6(4), 267-275.
- BERTHOZ, A. (2003). *La décision*. Paris: Odile Jacob.
- BERTHOZ, A. (2009, Novembre 2015). La simplicité. Récupéré sur <https://www.youtube.com/watch?v=2898sXZmEPQ>
- BERTHOZ, A. (2009). *La simplicité*. Paris: Odile Jacob.
- BERTHOZ, A. (2013). *La Vicariance, Le cerveau créateur de mondes*. Paris: Odile Jacob.
- BERTHOZ, A. (2014). Carte blanche à Alain Berthoz. *Le Corps dans tous ses états*. Marseille: Journée d'étude de la F.D.C.M.P.P.
- BERTHOZ, A. (2015). Anticipation et prediction une extraordinaire faculté du cerveau humain. Canal académie.
- BERTHOZ, A., & DEBRU, C. (2015). *Anticipation et Prédiction, Du geste au voyage mental*. Paris: Odile Jacob.
- BISIACH, E., & LUZZATTI, C. (1978). Unilateral neglect of representational space. *Cortex*, 14, 129-133.
- BOUGEROL, T. (2010/2011). *Histoire de la psychiatrie*. Université Joseph Fourier Grenoble: Cours Santé Société Humanité - Ethique et relation.
- BOUSTRA, J. (1997, Mai). Dans mon miroir l'autre corps, Entre spéculaire et spectaculaire. *Pratiques corporelles*(114), 12-17.

- BOUTILLIER, B., & OUTREQUIN, G. (2002). *Cours de Neuro-anatomie fonctionnelle*. Lille.
- BOUTILLIER, B., & OUTREQUIN, G. (2015). *Anatomie*. Récupéré sur Anatomie Humaine: <http://www.anatomie-humaine.com/>
- BRUN, D. (2010). "Le place de la psychanalyse dans la médecine", selon Jacques Lacan. *Cliniques méditerranéennes*, 82(2), 63-71.
- BRUNO, P., & SAURET, M.-J. (2006). *Problèmes de Psychanalyse, Symptôme et savoir*. Paris: Association de Psychanalyse Jacques Lacan.
- BUIZARD, J.-M. (2012). Conscience et perception : contradictions de la théorie freudienne et perte d'un héritage philosophique. *L'Evolution Psychiatrique*, 77(4), 599-617.
- BUIZARD, J.-M. (2015). De la séparation entre perception et conscience. *L'Evolution Psychiatrique*, 80(1), 29-40.
- BUSER, P. (2005). *L'inconscient aux mille visages*. Paris: Odile Jacob.
- BUSER, P. (2005, Novembre). L'inconscient résiste à l'expérimentation. *La Recherche*(391).
- BUSER, P., & DEBRU, C. (2011). *Le temps, instant et durée De la philosophie aux neurosciences*. Paris: Odile Jacob "Sciences".
- C.E.A. (2003). *L'hydrogène*. Paris: Publication du C.E.A.
- C.E.A. (2008, 06 26). *Neurospin Centre de Neuro-Imagerie en champs intense*. Récupéré sur Centre de Saclay: <http://www-centre-saclay.cea.fr/fr/NeuroSpin>
- C.E.A. (2014). *Les principales techniques d'imagerie médicale*. Publication du C.E.A.
- C.E.A. (2015, Mars). *L'imagerie cérébrale ; Les principes et les outils*. Récupéré sur La radioactivité (Dossier): <http://www.cea.fr>
- C.E.A., A.P.H.P., & I.N.S.E.R.M. (2009, 01 21). Un test simple pour déterminer si un patient est conscient ou non. *PNAS*.
- C.R.A.M.E. (2008). La Mémoire. Bordeaux: D.U. de Pédagogie. Récupéré sur http://www.crame.u-bordeaux2.fr/pdf/la_memoire.pdf
- CACHIA, A., & JARDRI, R. (2013, Juillet/Aout). D'où viennent les hallucinations? *La Recherche*(477), pp. 68-71.
- CASTANET, D. (2004). Le réel du corps : phénomènes psychosomatiques et symptômes. Incidences cliniques. *L'en-jeu lacanien*, 2(3), pp. 107-123.
- CHANGEUX, J.-P. (2007). Le cerveau, l'inconscient, le conscient et la créativité. Paris: Canal académie.
- CHANGEUX, J.-P. (2012). *L'homme Neuronal*. Paris: Poche.
- CHARRAUD, N. (1986, Janvier-Mars). La topologie freudienne. *Ornicar?*, 36, 21-41.
- CHEMAMA, R. (1978). Un logiciel de l'imaginaire. *Ornicar?*, 15, 138-141.
- CHEMAMA, R., & VANDERMERSCH, B. (2005). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris: Larousse.
- CHOKRON, S. (2015). Approches neuropsychologiques des troubles neurovisuels chez l'enfant. *Rev Neuropsychol*, 7(1), 41-9.

- COHEN, L. (2013, Septembre 30). Sur quelques états et fonctionnements de notre cerveau. *Continent Science*.
- Congrès des psychanalystes de langues romanes. (1972, Septembre-Décembre). L'inhibition intellectuelle. *Revue Française de Psychanalyse*, 5-6(XXXVI).
- CRAMER, B. (2003). L'enfant, se souvient-il? (Eres, Éd.) *Cliniques méditerranéennes*, 1, 109-116.
- CRAMER, B., ELIEZ, S., & SOLCA, B. (2010). *Des psychanalystes en pédopsychiatrie*. Paris: P.U.F.
- CYRULNIK, B. (1995). *De la parole comme d'une molécule*. Eshel.
- CYRULNIK, B. (2015, Mai). Attachement, neurosciences et justice. *Sciences Psy*(3), pp. 64-68.
- DAMASIO, A. (2012). *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions* (éd. Science). Paris: Odile Jacob.
- DAMASIO, A. R. (2005). *Spinoza avait raison : Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Paris: Odile Jacob Coll. "Sciences".
- DAMBRUN, M. (2003). *Les différentes mesures implicites cognitives de préjugés et de stéréotypes*. Clermont Ferrand: Avec l'accord des Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale. Récupéré sur <http://www.prejuges-stereotypes.net/espaceDocumentaire/dambrunMesuresImplicites.pdf>
- DAVIDSON, R. (2015). Richie Davidson on meeting Dalai-lama. (M. a. Institute, Intervieweur)
- DE MIJOLLA, A., DE MIJOLLA MELLOR, S., & coll., &. (1996). *psychanalyse*. Paris: P.U.F.
- DECETY, J. (2015, Mai). Cerveau et sens de la justice. *Sciences Psy*(3), pp. 69-75.
- DEHAENE, S., CHARLES, L., KING, J.-R., & MARTI, S. (2014). Toward a computational theory of conscious processing. (Elsevier, Éd.) 25, 76-84. Récupéré sur www.sciencedirect.com
- DEHAENE, S. (2005/2006). *L'imagerie cérébrale en psychologie cognitive*. Paris: Cours au Collège de France.
- DEHAENE, S. (2006). *Vers une science de la vie mentale*. Paris: Leçon Inaugurale au Collège de France.
- DEHAENE, S. (2006-2007). *Les mécanismes cérébraux de la lecture*. Paris: Cours au Collège de France.
- DEHAENE, S. (2009). L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales. Paris: Cours au Collège de France.
- DEHAENE, S. (2010). L'accès à la conscience. Paris: Cours au Collège de France.
- DEHAENE, S. (2011). *Apprendre à lire : Des sciences cognitives à la salle de classe*. Paris: Odile Jacob.
- DEHAENE, S. (2011). Introspection et Métacognition : les mécanismes de la connaissance de soi. Paris: Cours au Collège de France.

- DEHAENE, S. (2011, Juin/Juillet/Août). La conscience en laboratoire. *Le Cercle Psy*(1), 54-57.
- DEHAENE, S. (2014). *Le code de la conscience*. Rennes: Espace des Sciences.
- DEHAENE, S. (2014). *Le code de la conscience*. Paris: Odile Jacob.
- DEHAENE, S. (2015). *Les fondements cognitifs des apprentissages scolaires*. Paris: Cours au Collège de France.
- DEHAENE, S., & (Sous la direction de). (2014). *C3RV34U*. Paris: Editions de la Martinière.
- DELACOUR, J. (2004). Biologie de la conscience. (P.U.F., Éd.) *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 129(3), 122.
- DELAHAIE, M. (2004). *L'évolution du langage chez l'enfant. De la difficulté au trouble*. Inpes.
- DELEUZE, G. (1980, 12 21). *Ontologie Ethique*. Récupéré sur <http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=26&groupe=Spinoza&langue=1>
- DENJEAN, C. (Réalisateur). (2016). *Déchiffrer la conscience* [Film]. ARTE.
- DEVALOIS, C., & El Ghazi, D. (2014). Introduction. *Analyse Freudienne Presse*, 1(21), 133-138.
- DIMITRIADIS, Y. (2009). Existe-t-il des affections psychosomatiques du cerveau. *Recherches en psychanalyse*, 1(7), 9-24.
- DOLTO, F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Paris: Seuil Coll. "Points Essais".
- DOLTO, F. (1987). *Tout est langage*. Paris: Le Livre de Poche.
- DOR, J. (1998). L'inconscient. Dans K. P., *L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*. Larousse.
- DORTIER, J.-F. (2011, Novembre-Décembre). Le mythe des trois cerveau. *Sciences humaines "Hors-série Spécial"*, 14, pp. 14-27.
- DOUCET, C. (2008). *Le psychologue en service de médecine, Les mots et les corps*. Issy-les-Moulineaux: Elsevier Masson.
- DREYFUSS, J.-P., JADIN, J.-M., & RITTER, M. (1996). *Qu'est-ce que l'inconscient? Un Parcours freudien*. Strasbourg: Arcanes "Les cahiers d'Arcanes".
- DREYFUSS, J.-P., JADIN, J.-M., & RITTER, M. (1999). *Qu'est-ce que l'inconscient? L'inconscient structuré comme un langage*. Strasbourg: Arcanes "Les cahiers d'Arcanes".
- DREYFUSS, J.-P., JADIN, J.-M., & RITTER, M. (2001). *Écritures de l'inconscient De la lettre à la topologie*. Strasbourg: Arcanes "Les cahiers d'Arcanes".
- EDELMAN, G. (2004). *Plus vaste que le ciel : Une nouvelle théorie générale du cerveau*. Paris: Odile Jacob.
- EDELMAN, G. M. (1992). *Biologie de la conscience*. Paris: Odile Jacob.
- EDELMAN, G. M. (2007). *La science du cerveau et la connaissance*. Paris: Odile Jacob.
- EDELMAN, G., & TONONI, G. (2000). *Comment la matière devient conscience*. Paris: Odile Jacob.

- EICHENLAUB, J.-B. (2015, Mars). Activités cérébrales associées au rêve et à son récit. *Le journal des psychologues*(325), 28-33.
- EINSTEIN, A. (1905). Zur Elektrodynamik bewegter Körper . *Annalen der Physik und chemie*,, 291-321. Récupéré sur www.bibnum.education.fr
- EINSTEIN, A. (1979). *Comment je vois le monde*. Paris: Flammarion "Champs".
- EINSTEIN, A. (2004). *La théorie de la relativité restreinte et générale*. Paris: Dunod.
- EUSTACHE, F. (2015). Langage et mémoire : aux racines de la neuropsychologie. *Revue de neuropsychologie*, 7(1), 3-4.
- EUSTACHE, F., FAURE, S., & DESGRANGES, B. (2013). *Manuel de neuropsychologie* (éd. 4ème). Paris: Dunod.
- FALISSARD, B. (2008). *Cerveau et Psychanalyse Tentative de réconciliation*. Paris: L'Harmattan "Psychanalyse et civilisation".
- FALISSARD, B. (2009). La scientificité de la psychanalyse : faux débat, vrai programme. *Séminaire virtuel : regards décalés sur la recherche en psychiatrie*. Récupéré sur https://www.youtube.com/watch?v=_Byth9HGdJQ
- FALISSARD, B. (2016). Evaluation des psychothérapies psychanalytiques et évaluation des thérapeutiques. *Evaluation qualitative et clinique des psychothérapies psychanalytiques*. Lyon.
- FALRET, J. (1890). *Etudes cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*. Paris: Gallica BNF.
- FLORIN, A. (1999). *Le développement du langage*. Paris: Dunod "Les Topos".
- FOREST, D. (2015, Mai). Une goutte de philosophie dans un océan de neurosciences. *Sciences Psy*(3), pp. 86-90.
- FOREST, F. (2010). *Freud et la science, éléments d'épistémologie*. Paris: Economica/Anthropos.
- FOUCAULT, M. (1972). *Histoire de la folie*. Paris: Gallimard.
- FOURNIER CHAUFOUR, C. (2016, Juin/Juillet/Août). Cerveau et attachement. *Le Cercle Psy*(21), 46-48.
- FOX, D. (2016, Juillet-Septembre). Quand la physique impose ses lois. *Pour la Science Dossier*(92), 100-107.
- FREUD, S. (1895). *Esquisse*. Document de travail Hommel S., Albert A., Laurent E., Le Gaifrey G., Porge E.
- FREUD, S. (1896). *Lettre 52 de S. Freud à W. Fliess*. Espace Lacan.
- FREUD, S. (1901). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Edition électronique Payot Coll. "Petite Bibliothèque Payot".
- FREUD, S. (1910). *Des sens opposés dans les mots primitifs*. Edition électronique Gallimard Coll. "Idées".
- FREUD, S. (1916). *Introduction à la psychanalyse*. Edition numérique tirée de Petite Bibliothèque Payot n°6.

- FREUD, S. (1919). *L'inquiétante étrangeté*. Edition électronique Gallimard Coll. "Idées".
- FREUD, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. Dans *Essais de psychanalyse*. Edition numérique tirée des Editions Payot.
- FREUD, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*. Edition électronique P.U.F. Coll. "Bibliothèque de psychanalyse".
- FREUD, S. (1949). *Délires et rêves dans la "Gradiva" de Jensen*. Paris: Gallimard.
- FREUD, S. (1953). *La technique psychanalytique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- FREUD, S. (1965). *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. Paris: Edition numérique réalisée à partir des Cinq leçons de psychanalyse Payot.
- FREUD, S. (1980). *Moïse et le monothéisme*. Edition numérique réalisée à partir de Moïse ou le Monothéisme Gallimard.
- FREUD, S. (1986). *Le moi et le ça*. Paris: Edition numérique réalisée à partir des Essais de psychanalyse Payot.
- FREUD, S. (1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris: Gallimard Coll. "Folio Essais".
- FREUD, S. (1988). *Sur le rêve*. Folio "essais".
- FREUD, S. (1989). *La vie sexuelle*. Paris: P.U.F.
- FREUD, S. (1989). *L'interprétation des rêves*. Paris: France Loisir (avec l'autorisation des P.U.F.).
- FREUD, S. (1990). *Inhibition, Symptôme et Angoisse*. Paris: P.U.F.
- FREUD, S. (1990). *Les cinq psychanalyses*. Paris: P.U.F.
- FREUD, S. (2001). *Abrégé de psychanalyse*. Paris: P.U.F.
- FREUD, S. (2001). *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- FREUD, S. (2001). *Totem et Tabou*. Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- FREUD, S. (2004). *Die Verneinung*. Khristophoros.
- FREUD, S. (2005). *Névrose, Psychose et Perversion*. Paris: P.U.F.
- FREUD, S. (2010). *Métapsychologie*. Paris: P.U.F. Coll. "Quadrige".
- FREUD, S. (2013). *L'inconscient*. Paris: Payot & Rivages.
- FREYMAN, J.-R., & PATRIS, M. (2003). *Du délire au désir, Les dix propriétés de la clinique psychanalytique*. Strasbourg: Eres Coll. "Arcanes".
- FRITH, C. (2010). *Comment le cerveau crée notre univers mental*. Paris: Odile Jacob.
- FROHLICH, W. (1997). *Dictionnaire de la psychologie*. Turin: Le livre de Poche "Encyclopédie d'aujourd'hui".
- GAMOW, G., & STANNARD, R. (2007). *Le nouveau monde de M. Tompkins*. Paris: Le Pommier.

- GARNERO, L. (2001). *Imagerie Cérébrale Fonctionnelle : Techniques et Applications*. Cours au C.N.R.S.
- GARNIER, M., DELAMARE, J., DELAMARE, T., & DELAMARE, V. (2006). *Dictionnaire illustré des termes de médecine*. Paris: Maloine.
- GARRABE, J. (2015). Introduction historique à l'étude de la conscience et de l'inconscient. *L'Evolution Psychiatrique*, 80(1), 15-28.
- GAZZANIGA, M. S. (1987). *Le cerveau social*. Robert Lafond.
- GAZZANIGA, M. S. (2008, Avril Mai). Le cerveau nous fait croire que nous le dirigeons. (U. d. Genève, Éd.) (90), p. 28.
- GAZZANIGA, M. S. (2013). *Le libre arbitre et la science du cerveau*. Paris: Odile Jacob.
- GENTILUCCI, M., CHIEFFI, S., DEPRATI, E., SAETTI, M., & TONI, I. (1996). Visual illusion and action. *Neuropsychologia*, 34, 369-376.
- GIL, R. (2014). *Neuropsychologie* (éd. 6ème). Issy-les-Moulineaux: Elsevier Masson.
- GILMAN, S., & de Lestrade, T. (Réaliseurs). (2015). *Vers un monde altruiste?* [Film]. ARTE.
- GOLSE, B. (2001). *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant*. Issy-les-Moulineaux: Masson.
- GOODALE, M. A., & MILNER, A. D. (1998). The visual brain in action. *Oxford Psychology Series*, 27. Récupéré sur <http://www.theassc.org/files/assc/2367.pdf>
- GOODALE, M., MILNER, A., JAKOBSON, L., & CAREY, D. (1991). A neurological dissociation between perceiving objects and grasping them. *Nature*, 349, 154-156.
- GORI, R. (1999). *La science au risque de la psychanalyse*. Eres.
- GORI, R. (2003). La mémoire freudienne : se rappeler sans se souvenir. (Eres, Éd.) *Cliniques méditerranéennes*, 1, 100-108.
- GORI, R. (2016, Mai 06). Camus revient! La tragédie d'un monde... *L'Humanité*.
- GORI, R. (2016, Avril 22). La Grande tchatche. Le Ravi.
- GORI, R., & DEL VOLGO, M.-J. (2008). *Exilés de l'intime, La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*. Lonrai: Denoël.
- Grand Dictionnaire Encyclopédique*. (1984). Paris: Larousse.
- GREENWALD, A. (s.d.). Three cognitive markers of unconscious semantic activation. *Science*, 273, 1699-1702.
- GUENANCIA, P. (2002). Foucault/Descartes : la question de la subjectivité. *Archives de philosophie*, 2(65), 240.
- GUENOLE, F., & MARCAGGI, G. (2015, 10/11/12). La neuropsychanalyse : une neuropsychologie des profondeurs. *Neuropsychologie Neurosciences cognitives et cliniques*, 7(4), 233-235.
- GUERIN, F., & LECONTE, E. (Réaliseurs). (2009). *Le Big Bang, mes ancêtres et moi* [Film].
- GUIGOT, A. (2006). *Michel Foucault Le philosophe archéologue*. Toulouse: Milan "les Essentiels".

- HABIB, M. (2014, Novembre-Décembre). Le cerveau des génies. *Cerveau & Psycho*(66), pp. 40-45.
- HADAMARD, J. (1963). Essai sur la Psychologie de l'invention dans le domaine mathématique. Dans G. GUITEL, *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations. 18e année* (Vol. 2, pp. 399-401). Paris: Armand Colin.
- HADDAD, A., & HADDAD, G. (1995). *Freud en Italie : Psychanalyse du voyage*. Albin Michel "Idées". Récupéré sur <https://books.google.fr/>
- HAMONET, C. (1965). *Paul Broca*. Association Amicale des Anciens Internes en Médecine des Hôpitaux de Paris. Récupéré sur <http://www.aaihp.fr>
- HASBOUN, D. (2005-2006). *Le tronc cérébral*. Paris: Université Pierre et Marie Curie C.H.U. Pitié Salpêtrière. Récupéré sur http://www.chups.jussieu.fr/polys/eia_neuro/tc_eia.pdf
- HAWKING, S. (1992). *Commencement du temps et fin de la physique?* Paris: Flammarion "Champs".
- HEDRICH, P. (2016, 02 26). Mathieu Ricard : "Changez votre esprit, changer le monde". *L'obs*.
- HOA, D. (2007). *L'I.R.M. pas à pas*. Paris: Noir et Blanc "Campus Médica".
- HOCHMANN, J. (2011). *Histoire de la psychiatrie* (éd. 2ème). P.U.F. "Que sais-je".
- HOFFMANN, C. (1998). *Introduction à Freud Le refoulement de la vérité*. Hachette "Pluriel".
- HOFFMANN, C. (2010). Le retour de la subjectivité. *Recherches en psychanalyse*, 10(2), 337-341.
- HOFFMANN, C., & LAURET, M. (2014). Editorial. *Figures de la psychanalyse*, 2, 9-12.
- HOMMET, C., JAMBAQUE, I., BILLARD, C., & GILLET, P. (2005). *Neuropsychologie de l'enfant et troubles du développement*. Marseille: Solal.
- HOUDE, O. (2014). *Apprendre à résister*. Paris: Le Pommier.
- HOUDE, O. (2005, Juillet). L'enfant et son développement. *La Recherche*, p. 74.
- HOUDE, O. (2009, Février). Les bébés sont des petits savants. *Les Dossiers de la Recherche L'intelligence. Comment notre cerveau développe ses étonnantes capacités*, 34, pp. 18-21.
- HOUDE, O. (2015, Juin 12). Comment créer les conditions d'un bon apprentissage. *La Grande Table*. (C. BROUE, Intervieweur) Récupéré sur <http://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/comment-creer-les-conditions-dun-bon-apprentissage>
- HOUDE, O. (2016, Juillet-Septembre). Huit valent mieux qu'une. *Pour la Science Dossier*(92), 76-81.
- HOUDE, O., & BORST, G. (2013, Juillet-Août). L'éveil de la perception. *La Recherche*, 477, pp. 46-49.
- HUGUET, P. (2015). Introduction aux déterminants sociaux de la cognition : recherche fondamentale et application. Paris: Séminaire au Collège de France.

- I.N.S.E.R.M. (2014). *Mémoire*. Récupéré sur Inserm Instituts thématiques: <http://www.inserm.fr/thematiques/neurosciences-sciences-cognitives-neurologie-psychiatrie/dossiers-d-information/memoire>
- I²BM. (2013). Une nouvelle mesure cérébrale de l'état de conscience. *Current Biology*. Récupéré sur www.dsv.cea.fr
- Il Grande Museo Del Duomo. (2015). *Cattedrale di Santa Maria del Fiore*. Récupéré sur <http://www.ilgrandemuseodelduomo.it>
- IMAIOS. (2015). *L'I.R.M. pas à pas : cours interactif sur l'imagerie par résonance magnétique*. Récupéré sur e-MRI: <https://www.imaios.com/fr/e-Cours/e-MRI>
- IMBERT, M. (2001, octobre 18). Conscience et cerveau. Université de tous les savoirs. Récupéré sur http://www.lemonde.fr/savoirs-et-connaissances/article/2001/10/02/michel-imberty-conscience-et-cerveau_228737_3328.html
- INFURCHIA, C. (2015, Février). La mémoire entre neuroscience et psychanalyse. *Le journal des psychologues*(324), 58-64.
- JEANNEROD, M. (2011). *La fabrique des idées*. Paris: Odile Jacob.
- KALUARATCHIGE, E. (2011, 01). Freud versus Jung : Analyse versus synthèse. *Recherches en Psychanalyse*, 11(1), 99-108.
- KAPSAMBELIS, V. (2015). Pourquoi Freud associe-t-il perception et conscience dans un même système? *L'Evolution Psychiatrique*, 80(1), 97-106.
- KELLER, P.-H. (2010). La médecine, la psychanalyse et les surprises du psychologue. *Cliniques méditerranéennes*, 82(2), 87-97.
- KLEIN, E. (1996). *La physique quantique*. Paris: Flammarion "Dominos".
- KLEIN, E. (2002). *Le temps existe-t-il?* Le Pommier "Les petites pommes du savoir".
- KLEIN, E. (2003). *La science nous menace-t-elle?* Le Pommier "Les Petites Pommes du Savoir".
- KLEIN, E. (2005). *Il était sept fois la révolution Albert Einstein et les autres*. Flammarion.
- KLEIN, E. (2006). Que savons-nous du temps? *Journées X-UNS-UPS de physique*. Conférence à l'E.N.S.
- KLEIN, E. (2007). *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*. Paris: Flammarion.
- KLEIN, E. (2008). *Allons-nous liquider la science? Galilée et les indiens*. Paris: Flammarion.
- KLEIN, E. (2012). *Discours sur l'origine de l'univers*. Paris: Flammarion Coll. "Champs Sciences".
- KLEIN, E. (2013). *Eurêka! D'où viennent les idées scientifiques?* Paris: Manucius.
- KLEIN, E. (2014). L'ultra-trail, c'est une forme de retour à l'autorité du corps. *UltraMag*.
- KLEIN, E. (2014, Novembre-Décembre). Si les équations pouvaient parler... *Le Point - Références*, pp. 40-41.

- KLEIN, E. (2015). *A quelle distance sommes-nous des Lumières?* Paris: Forum France Culture "L'année vue par la science".
- KLEIN, E. (2015). Dieu et la science. *Les grands débats de Sciences et Avenir & La Recherche*.
- KLEIN, E. (2015). *Le monde selon...* Paris: Flammarion Coll. "Champs Sciences".
- KLEIN, E. (2015). *Les secrets de la matière*. Paris: Plon Coll. "Librio Mémo".
- KLEIN, E. (2016). *Que peut le corps?* Rennes: Les mardis de l'Espace des Sciences.
- KOENIGS, M., YOUNG, L., ADOLPHS, R., TRANEL, D., CUSHMAN, F., HAUSER, M., & DAMASIO, A. (2007). Damage to the prefrontal cortex increases utilitarian moral judgements. *Nature*, 446, pp. 908-911.
- KOLINSKY, R., MORAIS, J., COHEN, L., DEHAENE-LAMBERTZ, G., & DEHAENE, S. (2014). L'influence de l'apprentissage du langage écrit sur les aires du langage. *Rev Neuropsychol*, 6(3), 173-81.
- L.H.C. (2015). *Les visages du L.H.C.* Récupéré sur L.H.C. France: <http://www.lhc-france.fr/l-aventure-humaine/visages-du-lhc/>
- LACAN, J. (1955). *Le Séminaire Livre II Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (1966). *Ecrits*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (1966). *Réponses à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse* (Vol. 3). Centre d'épistémologie de l'E.N.S.: Les cahiers pour l'analyse.
- LACAN, J. (1967). Les Mardis du Vinatiers. Paris. Récupéré sur <http://aejcpp.free.fr/lacan/1967-00-00.htm>
- LACAN, J. (1973). *Le Séminaire Livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (1974). *La Troisième. Congrès de Rome*. Rome: Espaces Lacan.
- LACAN, J. (1974). *Télévision*. Paris: Seuil "Champ freudien".
- LACAN, J. (1974/1975). *Le Séminaire Livre XXII R.S.I.*. Paris: Version A.F.I.
- LACAN, J. (1975). *Le Séminaire Livre I Les écrits techniques de Freud*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (1980). *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*. Seuil "Point".
- LACAN, J. (2001). *Autres écrits*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (2001). *Le Séminaire Livre VIII Le Transfert*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (2005). *Le triomphe de la religion*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (2005). *Mon enseignement*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (2006). *Le Séminaire Livre XVI De l'Autre à l'autre*. Paris: Seuil.
- LACAN, J. (2011). *Je parle aux murs*. Paris: Seuil "Champ freudien".

- LACAN, J. (2013). *Le Séminaire Livre VI Le désir et son interprétation*. Paris: La Martinière Le Champ Freudien.
- LAMOUREUX, J. (2015, Mai/Juillet). La pensée structure-t-elle le langage. *Les Dossiers de Sciences & Univers*(2), pp. 26-35.
- LANTERI-LAURA, G. (2003). Historique de la notion de mémoire dans la clinique psychiatrique et dans ses modèles psychopathologiques. (Eres, Éd.) *Cliniques méditerranéennes*, 1, 87-99.
- LAPEYRE, M., & SAURET, M.-J. (2003). *Lacan, le retour à Freud*. Les Essentiels de Milan.
- LAPEYRE, M., & SAURET, M.-J. (2005). La psychanalyse avec la science. *Cliniques Méditerranéennes*, 1(71), 143-168.
- LAPLANCHE, J., & PONTALIS, J.-B. (1998). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: P.U.F. "Quadrige".
- Larousse. (2015). *Système Nerveux*. Récupéré sur Dossier: <http://www.larousse.fr/encyclopedie/>
- LASZLO, P. (2015). *Pauling Linus Carl*. Encyclopædia Universalis. Récupéré sur <http://www.universalis.fr/encyclopedie/linus-carl-pauling/>
- Laval, U. d. (s.d.). *Revue de la littérature*. Récupéré sur Collection Mémoires et thèses électroniques: <http://theses.ulaval.ca/archimede/fichiers/25654/ch02.html>
- LE BIHAN, D. (2012). *Le cerveau de cristal. Ce que nous révèle la neuro-imagerie*. Paris: Odile Jacob "Science".
- Le Robert Dictionnaire d'aujourd'hui*. (1991). Paris.
- LECHEVALIER, B. (2010). Plasticité cérébrale et liens somatopsychiques. *Revue française de psychanalyse*, 74(5), 1699-1706.
- LECOCQ, P. (2016). *WATSON John Broadus*. Récupéré sur Encyclopaedia Universalis: <http://www.universalis.fr/encyclopedie/john-broadus-watson/>.
- LECOURT, D., & coll., &. (2004). *Dictionnaire de la pensée médicale*. Paris: P.U.F.
- LEFEVRE-BALLEYDIER, A. (2013, Juillet/Aout). Le cerveau construit le monde de l'intérieur. *La Recherche*(477), pp. 64-67.
- LEMAIRE, P. (2006). *Psychologie cognitive*. DeBoeck.
- LIEURY, A. (2013, Septembre 09). La mémoire dans toute ses dimensions. Continent Science.
- LIEURY, A. (2013). *Le livre de la mémoire*. Paris: Dunod.
- MADIONI, F. (2003). Préface "La mémoire entre psychanalyse et neurosciences". *Cliniques Méditerranéennes*, 1, 11-13.
- MADIONI, F. (2003). Mémoire et temporalité. (Eres, Éd.) *Cliniques méditerranéennes*, 1, 145-159.
- MALEVAL, J.-C. (2012). Ecoutez les autistes. *lacanquotidien*.
- MALEVAL, J.-C. (s.d.). *La névrose obsessionnelle*. Rennes: Cours à L'université Rennes 2.

- MAMASSIAN, P. (2013, Juillet/Aout). Notre vision surmonte les incertitudes. *La Recherche*(477), pp. 41-45.
- MARKUS, G. (1994). *Sigmund Freud ou les secrets de l'âme*. Paris: Albin Michel.
- MARSHALL, J.-C., & HALLIGAN, P.-W. (1988). Blindsight and insight in visuo-spatial neglect. *Nature*, 336, 766-767.
- MASSON, C. (2009). L'image en médecine. Quels sont les enjeux de l'utilisation des différentes techniques d'imagerie médicale? *Recherches en psychanalyse*, 2(8), 158-163.
- McNAMARA, D. R. (2012). *Comprendre l'art des églises*. Larousse.
- MEVEL, K., POIREL, N., ROSSI, S., CASSOTTI, M., SIMON, G., HOUDE, O., & DE NEYS, W. (in press). Bias detection : response confidence evidence for conflict sensitivity in the ratio bias task. *Journal of Cognitive Psychology*.
- MEYER, E.-D., & SCHVANEVELDT, R. (1971). Facilitation in recognizing pairs of word : evidence of a dependence between retrieval operations. *Journal of Experimental Psychology*, 90(2), 227-234.
- MILLER, G. (Réalisateur). (2012). *Rendez-vous chez Lacan* [Film].
- MILLER, J.-A. (1998). *Les Formations de L'inconscient*. Barcelone: Séminaire.
- MONESTES, J.-L., VAVASSEUR-DESPERRIERS, J., VILLATTE, M., DENIZOT, L., LOAS, G., & RUSINEK, S. (2015). Influence de la résistance aux hallucinations auditives sur la dépression : étude au moyen du questionnaire révisé des croyances à propos des voix. *L'Encéphale*, 41, 25-31.
- MUELLER, T. (2014, Avril 14). Le formidable secret du Dôme de Florence. *National Geographic*. Récupéré sur <http://www.nationalgeographic.fr>
- MURDOCK, D. (Réalisateur). (2013). *Le duomo de Florence, Mystère de la Renaissance* [Film]. National Géographic Television.
- NACCACHE, L. (2009). *Le nouvel inconscient, Freud, Le Christophe Colomb des neurosciences*. Paris: Odile Jacob Poches.
- NACCACHE, L. (2013). *De quoi prenons conscience?* Paris: Manucius.
- NACCACHE, L. (2013). *Un sujet en soi Les neurosciences, le Talmud et la subjectivité*. Odile Jacob.
- NACCACHE, L. (2014). "Cerveau et pensée", rien de neuf sous le soleil philosophique? *Cités*, 4(60), 13-16.
- NACCACHE, L. (2014, 10). Vers l'identification des signatures cérébrales de la conscience au lit du malade . (I. I. épinière, Intervieweur)
- NACCACHE, L. (2015, Mai 18). Les neurosciences et la vie du cerveau. (S. Déligeorges, Intervieweur) Continent Sciences.
- NACCACHE, L. (2016, Avril 04). Comprendre le cerveau aide-t-il à comprendre la société? (E. KLEIN, Intervieweur) La Conversation Scientifique.
- NASIO, J.-D. (1992). *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*. Paris: Rivages.

- ORTOLI, S., & PHARABOD, J.-P. (2004). *Le cantique des quantiques, Le Monde existe-t-il?* Paris: La Découverte.
- OUSS-RYNGAERT, L. (2007). Impact des neurosciences sur la pratique psychanalytique : la double lecture comme clinique "neuropsychanalytique". *Revue française de psychanalyse*, 71(2), 419-436.
- PASQUINELLI, E. (2015, Septembre/Octobre/Novembre). La vogue des "neuromythes". (18), pp. 54-57.
- PATRIS, M. (2009). Sommes-nous fous du langage? *Recherches en psychanalyse*, 1(7), 62-68.
- PELLE, A. (2015). *Le cerveau et l'inconscient Neurosciences et psychanalyse*. Paris: Armand Colin.
- PELLE, A., BALI, A., BLOCH-GALLEGO, E., & FLOC'H, I. (2015). Le cerveau et l'inconscient. Paris: La Ralentie. Récupéré sur <https://www.youtube.com/watch?v=s1eKxmmR-t8>
- PERETTI, C.-S., & CHOPIN, M.-V. (2009, 01). La schizophrénie, pathologie de la conscience. *Recherches en Psychanalyse*, 1(7), 25-38.
- PERNOT, P. (s.d.). Du sujet de l'inconscient au parlêtre. Paris: La Cause Freudienne. Récupéré sur <http://www.causefreudienne.net/du-sujet-de-linconscient-au-parletre/>
- PERRIN, M. (2015). *Affinity thérapie, Nouvelles recherches sur l'autisme*. Rennes: P.U.R. Clinique psychanalytique et psychopathologie.
- PERVIN, L. A., & JOHN, O. P. (2005). *La personnalité De la théorie à la recherche*. De Boeck.
- PEYRACHE, A. (2016, Juin). Le sommeil ouvre une fenêtre sur la pensée. *La Recherche*(512), pp. 43-46.
- POINCARÉ, H. (1970). *La valeur de la science*. Paris: Flammarion.
- POMMIER, G. (2007). *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*. Paris: Flammarion coll. "Champs".
- POMMIER, G. (2009). *La névrose infantile de la psychanalyse*. Toulouse: Eres.
- POMMIER, G., GAILLE, M., & FALISSARD, B. (s.d.). Le "sujet" de la santé. Entre science, psychanalyse et philosophie. *La philosophie et la santé*. Uriage les Bains: philosophie.tv.
- POPPEL, E., HELD, R., & FROST, D. (1973). Residual visual function after brain wounds involving the central visual pathways in man. *Nature*, 243, 295-296.
- POPPER, K. (1953). *Science : Conjectures and refutation*. Cambridge: Conférence à Peterhouse.
- POPPER, K. (1963). La science comme la falsification. Dans *Conjectures et réfutations*.
- POTIER, R. (2009). L'imagerie cérébrale à l'épreuve de la psychanalyse. *Recherches en psychanalyse*, 7(1), 79-86.
- RABEYROND, T. (à paraître). Les processus de symbolisation et de représentation comme espace transitionnel pour la psychanalyse et les neurosciences. *L'Evolution Psychiatrique*, 81(1).

- REES, G., WOJCIULIK, E., CLARKE, K., HUSAIN, M., FRITH, C., & DRIVER, J. (2000). Unconscious activation of visual cortex in the damaged right hemisphere of parietal patient with extinction. *Brain*, 123, 1624-1633.
- RICARD, M., & XUAN THUAN, T. (2000). *L'infini dans la paume de la main*. Paris: Fayard Coll. "Pocket".
- RODE, G. (s.d.). *Le syndrome de négligence unilatérale*. Lyon: Cours au Collège Français des enseignants universitaires de médecine physique et de réadaptation.
- ROSIER, F. (2012, 11 14). Jean-Martin Charcot, la face cachée d'un neurologue. *Le Monde "Science"*.
- ROSIER, F. (2014, 10 13). Lionel Naccache, La conscience des neurosciences. *Le Monde*.
- ROUDINESCO, E. (2016, Avril/Mai). Il y a un désir de fascisme dans ce pays. *L'Obs*, pp. 77-80.
- ROUDINESCO, E., & PLON, M. (1997). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris: Fayard.
- ROUSSILLON, R. (2003). Historicité et mémoire subjective. (Eres, Éd.) *Cliniques méditerranéennes*, 1, 127-144.
- ROUX, M.-L. (2003). La Beauté de l'interprétation. *Revue Française de Psychanalyse*, 2(LXVII), 527-538.
- ROY, D. (2008, Octobre). Le corps dans tous ses éclats. *La Petite Girafe*(28), 12-18.
- RUBY, P. (2015, Mars). La fréquence des rapports de rêve. *Le journal des psychologues*(325), 39-43.
- SCHRODINGER, E. (1992). *Physique quantique et représentation du monde* (Vol. Point Sciences). Paris: Seuil.
- SERON, X. (2007). *La neuropsychologie cognitive* (éd. 5ème). Paris: P.U.F. "Que sais-je".
- SIBONY, D. (2003). *Avec Shakespeare*. Paris: Editions du Seuil Coll. "Points Essais".
- SIMONS, D. J. (2010). *Selective Attention Test*. Visual Cognition Lab University of Illinois. Récupéré sur <http://viscog.beckman.illinois.edu/grafs/demos/15.html>
- SISKOU, M. (2015, Mars). Contenus des rêves : approche expérimentale et expérience subjective. *Le journal des psychologues*(325), 22-27.
- SITT, J.-D., KING, J., EL KAROUI, I., ROHAUT, B., FAUGERAS, F., GRAMFORT, A., . . . NACCACHE, L. (2014, 06 11). Large scale screening of neural signatures of consciousness in patients in a vegetative or minimally conscious state. *Brain*.
- SNYDER, A., ELWOOD, S., & CHI, R. (2014, Novembre/Décembre). La stimulation cérébrale du talent. *Cerveau & Psycho*(66), pp. 46-49.
- SOFIYANA, A. (2005). Tiché et Automaton. *Introduction à l'Introduction au Séminaire sur « La lettre volée »*. Paris: Séminaire interne à l'Ecole Psychanalytique de la Salpêtrière. Récupéré sur <http://psychanalyse-paris.com/Tuche-et-Automaton.html>
- SOLER, C. (2008, 02). Du parlêtre. *L'en-je lacanien*, 11, pp. 23-33.
- SOLER, C. (2009). *Lacan, l'inconscient réinventé*. Paris: Presses Universitaires de France.

- SPINOZA, B. (2010). *Correspondance*. Paris: Flammarion.
- SPINOZA, B. (1993). *L'Éthique*. Paris: Flammarion Coll. "Poches".
- THIBIERGE, S., & MORIN, C. (2009). Que s'enseignent mutuellement la psychanalyse et la neurologie? *Recherches en psychanalyse*, 7(1), 69-78.
- TROBAS, G. (2009). Séances de questions. *L'enfant symptôme du couple parental*. Paris: Collège Freudien.
- VAN DER LINDEN, M. (2003). Une approche cognitive du fonctionnement de la mémoire épisodique et de la mémoire autobiographique. (Eres, Éd.) *Cliniques Méditerranéennes*, 1, 53-66.
- VAN DER LINDEN, M., & (Sous la direction de). (2004). *L'évaluation des troubles de la mémoire*. Marseille: Solal.
- VANIER, A. (1998). *Lexique de psychanalyse*. Paris: Armand Colin "Synthèse".
- VANIER, A. (2008). Le sujet et le verbe. *Telerama Hors Série*, 37-41.
- VANIER, A. (2009). Paradoxe de la mémoire. *Recherches en psychanalyse*, 1(7), 39-44.
- VEREYCKEN, K. (2003, Mai-Juin). Les secrets du dôme de Florence. *Fusion*(96). Récupéré sur <http://www.solidariteetprogres.org>
- VINCENT, J.-D. (2007). *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*. Paris: Odile Jacob.
- VINCENT, J.-D. (2008). Voyage extraordinaire au centre du cerveau. *Les Mardis de l'Espace des Sciences*. Rennes: Espace des Sciences.
- VINCENT, J.-D. (2011, 10 13). De l'humain au transhumain. *Le Point*.
- VINCENT, J.-D. (2012). Neurobiologie de la rencontre. *L'art de la rencontre*. Nancy: Congrès de psychiatrie et de psychologie.
- VINCENT, J.-D. (2013, 02 07). Un cerveau sans corps n'existe pas. *La Vie*. Récupéré sur http://www.lavie.fr/famille/psy/jean-didier-vincent-un-cerveau-sans-corps-n-existe-pas-07-02-2013-36147_417.php
- VINCENT, J.-D. (2015). *Biologie du couple*. Robert Laffont. Récupéré sur <https://books.google.fr/>
- VINCENT, J.-D. (2015, Mars 19). L'homme a intellectualisé le rut. *Le Point*.
- VINCENT, J.-D. (2016, Février 14). L'amour vu du cerveau. *Dimanche dès l'aube*.
- VINCENT, J.-D. (2016). *Le cerveau expliqué à mon petit-fils*. Seuil.
- VINCENT, J.-D. (2016, 01 02). Transhumanisme, la science sans conscience. *Le point*.
- VISENTINI, G. (2015). *Pourquoi la psychanalyse est une science*. Paris: P.U.F.
- VON NEUMANN, J. (2000). *The computer and the brain*. Yale Nota Bene.
- WEISKRANTZ, L. (2007). *Blindsight*. Oxford: Scolarpedia.
- WESTEN, D. (2000). *Psychologie pensée cerveau et culture*. Paris: De Boeck Université.

- WHEELER, M. A. (1999, Février). L'enfance des souvenirs. *Les Dossiers de la Recherche L'intelligence. Comment notre cerveau développe ses étonnantes capacités*, pp. 30-33.
- WIDLOCHER, D. (2011, Juin/Juillet/Août). 60 ans de psychanalyse. *Le Cercle Psy*(1), 62-67.
- WILDOCHER, D., & MILLER, J.-A. (2002). *L'avenir de la psychanalyse*. Paris: Le Cavalier Bleu.
- WINNICOT, D. (1975). *Jeu et réalité*. Paris: Gallimard Coll. "Folio Essais".
- WOLOSZKO, P., & TOUBIANA-TONDOWSKI, J. (2014). Introduction. *Analyse Freudienne Presse*, 1(21), 13-16.
- YELNICK, J.-B. (1978). Entropie du texte. *Ornicar?*, 15, 133-135.
- YSTAD, S., KRONLAND-MARTINET, R., SCHON, D., & BESSON, M. (2008). Vers une approche acoustique et cognitive de la sémiotique des objets sonores. Dans *Les unités sémiotiques temporelles (UST) Nouvel outil d'analyse médical, Théories et Applications* (pp. 73-83). Delatour "Musique/Sciences".
- ZALOSZYC, A. (2009). *Freud et l'énigme de la jouissance*. Nice: Editions du Losange.
- ZALOSZYC, A. (2014). *Commentaire du chapitre 6 du Séminaire 6 de Lacan*. Paris: Atelier de Psychanalyse Appliquée.
- ZAPATA-REINERT, L. (2007, Janvier). L'évidement du savoir et le style de l'inconscient. *Psychanalyse*(8), 23-28.
- ZIMMER, C. (2014, Juin). Les mystères du cerveau. *National Geographic*, 36-59.
- ZIZEK, S. (1999). *Le sujet qui fâche*. Paris: Flammarion.
- ZIZEK, S. (2007). La mort de Lacan. *Conférence*. Paris: Centre Georges Pompidou. Récupéré sur <https://www.centrepompidou.fr>

Conscience, Métacognition, Inconscient Neurosciences et Psychanalyse : une mise en tension dialectique

Résumé

Les neurosciences actuelles ont apporté, ces dernières décennies, des découvertes majeures sur les phénomènes d'inconscient, de la conscience et de la métacognition. En s'appuyant sur cette actualité scientifique d'une part et les connaissances accumulées depuis les premiers écrits de Freud d'autre part, il apparaît désormais possible d'entamer une articulation dialectique entre le modèle neuroscientifique et le modèle psychanalytique. Pour se faire, il convient de ne pas se contenter des définitions respectives de ces phénomènes : il faut en passer par l'analyse précise de ce sur quoi chacune des deux approches s'appuie pour les décrire.

Concernant plus spécifiquement l'inconscient, quatre concepts sont inévitablement convoqués de part et d'autre : la perception, la mémoire, le temps et le langage. Néanmoins, le prolongement de la réflexion, vers la conscience et la métacognition, offre des perspectives plus larges encore : il permet d'aborder d'autres axiomes ou hypothèses comme, entre autres, l'espace de travail neuronal global, la résistance, le refoulement, l'équivoque ou l'incubation. A cela, s'ajoutent les récentes théories générales du cerveau qui, en neurosciences, supportent les questions autour de la subjectivité. Subjectivité qui, *in fine*, interroge sur ses dimensions conscientes et inconscientes.

L'éclairage, possiblement réciproque entre neurosciences et psychanalyse, permet l'émergence de questionnements et de perspectives nouvelles. Aussi, une mise en tension dialectique de ces deux approches ouvre à l'enrichissement des connaissances sur ces phénomènes, voire à un renouvellement de ces notions fondamentales de la psychologie.

Mots-Clés

Inconscient, Conscience, Métacognition, Neurosciences, Psychanalyse, Langage, Temps, Perception, Mémoire, Principe de causalité, Subjectivité, Cerveau.

Consciousness, Métacognition, Unconscious Neuroscience and Psychoanalysis : a dialectic exchange

Abstract

Currents neuroscience have made in recent decades, major discoveries about the unconscious, the consciousness and the métacognition. Based on this scientific news on the one hand and the knowledge accumulated since the early writings of Freud on the other hand, it now appears possible to start a dialectical link between the psychoanalytic and neuroscientific model. To do so, the respective definitions of these phenomena are insufficient: we must make an accurate analysis of the main concepts of those approaches. Concerning more specifically the unconscious, four concepts are inevitably convened on both sides: perception, memory, time and language. Nevertheless, the continuation of the reflection, toward consciousness and métacognition, offers wider prospects : it allows to address other axioms or assumptions such as, among others, the Global workspace, strength, repression, equivocation or incubation. To this are added the général theories of the brain, which approach the question of the subjectivity. But subjectivity finally asked about his conscious and unconscious aspects. Lighting, possibly reciprocal between neuroscience and psychoanalysis, allows the emergence of questions and new perspectives. Also, a dialectic exchange between both approaches open to the enrichment of knowledge about these phenomena or even a renewal of those basic concepts of psychology.

Keywords

Unconscious, Consciousness, Métacognition, Neuroscience, Psychoanalysis, Language, Time, Perception, Memory, Principal of causality, Subjectivity, Brain.

